

CHINGUDY

1913-1930

(Un peu de ce qui fut)



Jean PAGUESSORHAYE

Jean PAGUESSORHAYE

CHINGUDY

1913-1930

(Un peu de ce qui fut)

Préface de Pierre L. THILLAUD

Édition OROITZA

2014

Maquette : N. BUTORI

**Photos : A. DARGELOS, M. FAGET, M. HARAMBOURE,
Famille ORONoz**

Illustrations (C.P.) : collection PLT

**Impression : CAP Diffusion et EPEL Industrie Graphique
(Hendaye)**

Préface

Jean Paguessorhaye est né le 19 juin 1913, voilà très exactement 100 ans, au 49, rue du Port à Hendaye. Rue du Port, axe majeur de Hendaye dès 1450, bien avant sa création comme paroisse autonome en 1654. Hendaye est alors une ville neuve, une sorte de comptoir commercial du Labourd tout entier dévolu au transit marchand entre l'Espagne et la France. A cet effet, elle se trouve essentiellement peuplée de commerçants venus de Gascogne, du Béarn et de bien au-delà. Quatre cents ans plus tard, la période 1864-1914, marquée par l'arrivée du chemin de fer (1864), l'édification du Sanatorium (1899), la construction du pont routier international (1916), ne fait qu'accentuer le caractère exogène du peuplement hendayais. Hendaye se trouve alors majoritairement peuplée d'employés des compagnies ferroviaires du Midi et del Norte, de l'Assistance Publique des Hôpitaux de Paris et de fonctionnaires de la Douane auxquels viennent se joindre, à la faveur de l'augmentation sensible de la population, l'indispensable personnel de l'Enseignement Public. Une fois encore, tous ou presque sont venus d'ailleurs, des Landes souvent mais également de contrées bien plus lointaines.

La Compagnie du chemin de fer du Midi fut bien la responsable de l'installation vers 1900, à Hendaye, du père de Jean Paguessorhaye, natif des Landes. L'auteur naquit donc rue du Port. Il est sans conteste un « authentique » Hendayais. De fait, il n'existe pas d'Hendayais de souche ; tous sont venus d'ailleurs, certains bien avant les autres mais tous, tout aussitôt - et c'est cela qui leur confère une légitimité – ont été absorbés, intégrés, formatés pour devenir ... chauvins, devenir de véritables Hendayais !

Notre auteur qui n'échappe pas à cette règle, deviendra également instituteur, sans vocation nous dit-il, mais sérieusement et très sincèrement. Cet engagement professionnel, il le vivra en pleine harmonie avec son époque.

Nous sommes en 1930, les écoles normales d'instituteurs sont au cœur d'un intense militantisme politique conduit par le combat pour la laïcité. Celle qui forme Jean Paguessorhaye entre 1929 et 1932, se trouve à Chartres, bien loin de Txingudi. Son directeur, M. Ozouf, beau-frère de Pierre Brossolette, influencera considérablement les convictions et les engagements futurs de l'apprenti instituteur. C'est au cours de cette période de formation qu'il adhère à la SFIO.

Les vingt années qui suivent la fin de la Grande Guerre (1914-1918) sont agitées. La Chambre « Bleu Horizon », élue triomphalement pour redresser une France meurtrie, dépeuplée, éreintée, se retire prestement au profit d'un « Cartel des Gauches » éphémère. Les syndicats et leurs mouvements de grèves ponctuent cette période qui, devenant de plus en plus incertaine après la grande crise financière de 1929, conduit la France au « Front Populaire » et à la déclaration de la Seconde Guerre Mondiale (1939-1945).

Jean Paguessorhaye participe activement à la vie politique de cette période. Successivement instituteur à Lauret, Laurède, Sorde l'Abbaye, Saint-Cricq du Gave et Tarnos, il est révoqué avec son épouse en 1943, sur ordre de Vichy, pour avoir refusé de faire chanter à ses élèves : « Maréchal nous voilà ». Résistant, agent de liaison du groupe Pouillon-Orthez-Peyrehorade, membre des FFI Libération Nord, il est arrêté par la Gestapo sur dénonciation en 1944. Emprisonné brièvement à la Villa Chagrin à Bayonne alors que sa femme est internée à la Villa Blanche à Biarritz, il intègre à la Libération le conseil départemental de la Résistance des Landes. A la fin de la guerre, en 1945, il s'engage au PCF qu'il quittera à la suite de l'invasion de la Hongrie par les troupes soviétiques et de la répression sanglante exercée par ces mêmes troupes lors de l'insurrection de Budapest. Il rejoindra ensuite la Convention des Institutions Républicaines.

Réintégré dans le corps des instituteurs, il reprend son enseignement sans jamais toutefois obtenir un poste dans sa très chère ville de Hendaye. Seule la retraite, en 1968, lui autorise ce retour tant désiré à la maison familiale du quartier d'Aizpurdi où il s'éteint le 9 novembre 1985.

C'est durant cette période que Jean Paguessorhayé rédige le souvenir de sa jeunesse passée à Hendaye (1913-1930). Un souvenir marqué par ses convictions d'adulte nécessairement renforcées par les épreuves qu'elles lui valurent. Pour autant, cette vision, cette version rétrospective d'une jeunesse modifiée par une vie d'adulte est extraordinairement attachante. Comment par exemple, ne pas être sensible au récit sincèrement ému de son apprentissage catholique intimement dilué dans un anticléricalisme qui, pour être systématique, n'en est pas moins toujours respectueux des hommes et de leurs idées.

Chaque page est l'objet d'une précision descriptive remarquable et d'une honnêteté intellectuelle au regard de la réalité de la vie hendayaise qui confèrent à l'ouvrage tout entier une formidable valeur de témoignage sur ces années qui furent les plus prodigues en bienfaits pour Hendaye. Têtes couronnées accompagnées de leurs suites nombreuses, Grands d'Espagne comme le marquis d'Alhucemas, bien connu de l'auteur et lié par cousinage à la famille de ma femme, riches familles d'une bourgeoisie issue du commerce comme de l'industrie, investissent et bâtissent le quartier de la Plage. Bains de mer, golf, casino, bals et réceptions dans de luxueuses villas procurent aux commerçants et aux artisans de la ville, de l'ouvrage et des revenus que les employés de la gare, de la douane et du sanatorium, n'étaient pas en mesure de leur fournir. Bien sûr, la crise de 1929, mettra un terme définitif à cette embellie.

Je n'ai point connu Jean Paguessorhayé, je le regrette d'autant plus que souvent il se réfère aux deux petits albums de cartes postales anciennes que j'avais publiés en 1978 et en 1980. Combien d'informations précieuses aurais-je pu recueillir d'une rencontre autour de ces précieuses images du passé ? D'autres circonstances, bien plus personnelles, ne pouvaient que me pousser à dévorer ce très volumineux ouvrage rédigé dans un français choisi, précieux parfois, tout à la gloire de la formation des instituteurs de l'école publique d'avant-guerre. C'est que dans de nombreuses lignes, je retrouvais ma mère, née en 1914, élève comme l'auteur de l'ancienne puis de la nouvelle école laïque et les souvenirs de sa jeunesse hendayaise que des heures durant je récoltais avec gourmandise ; je retrouvais mon oncle, Emile, que l'auteur avait pour compagnon de jeux ; je retrouvais mon grand-père enfin, Léon Lannepouquet, dont le souvenir élogieux rapporté dans quelque chapitre ne pouvait que me faire regretter de ne l'avoir point connu pour être né bien après sa mort en déportation à Dachau (1945).

Pour nous rapporter fidèlement les images et les faits de cette époque, l'ouvrage de Jean Paguessorhayé contribue de manière importante à la connaissance de l'histoire de Hendaye. A ce titre, notre jeune association *Oroïtza, Centre de recherche sur l'histoire de Hendaye*, ne peut qu'être fière d'avoir pris l'initiative d'en assurer la publication à la faveur d'une souscription qui, en à peine plus d'un mois, réunit les 200 souscripteurs nécessaires. Elle remercie Madame Annette Dargelos, fille de l'auteur, de sa confiance dans cette entreprise. Cette réussite, conforte le bien-fondé de notre action qui vise à mieux connaître et, plus encore, à mieux faire connaître à tous les Hendayais l'histoire si originale de leur ville.

1913-2013. Le plaisir pris à lire et à préfacer « *Chingudy, un peu de ce qui fut (1913-1930)* » et celui que prendront à n'en pas douter, les heureux lecteurs de cet ouvrage, forment très certainement l'expression du plus bel et du plus mérité des hommages rendus au centenaire de la naissance de son auteur.

Hendaye, le 31 décembre 2013

Pierre Léon Thillaud
Président d'Oroïtza

SOMMAIRE

Pages

| | |
|---|------------------|
| Préambule..... | 1 à 3 |
| Chapitre 1 : Hendaye : plusieurs visages, une seule âme..... | 4 à 19 |
| Chapitre 2 : Rue du Port | 20 à 37 |
| Chapitre 3 : Ségrégation à l'étage | 38 à 41 |
| Chapitre 4 : Concepts phrétiques en résurgence..... | 42 à 43 |
| Chapitre 5 : Quand le drame passe au-dessus de la tête | 44 à 48 |
| Chapitre 6 : Retours | 49 à 53 |
| Chapitre 7 : Offrande la pierre et du bronze..... | 54 à 64 |
| Chapitres 8 et 9 : Ecoles : l'ancêtre, la nouvelle | 65 à 187 |
| Chapitre 10 : Saint-Vincent..... | 188 à 261 |
| Chapitre 11 : De tout pour faire un monde | 262 à 425 |
| Chapitre 12 : Arts – Spectacles – Communications | 426 à 527 |
| Chapitre 13 : La vie publique à Hendaye | 528 à 549 |
| Chapitre 14 : Grande Presse..... | 550 à 558 |
| Chapitre 15 : Quand la page se tourne | 559 à 562 |

Chingudy

Préambule



Chingudy ! Pourquoi un tel titre ? Parce qu'il concerne, on ne peut davantage, Hendaye. Parce que la baie qui porte ce nom constitue l'attrait principal de cette station, blottie au fond du Golfe de Gascogne.

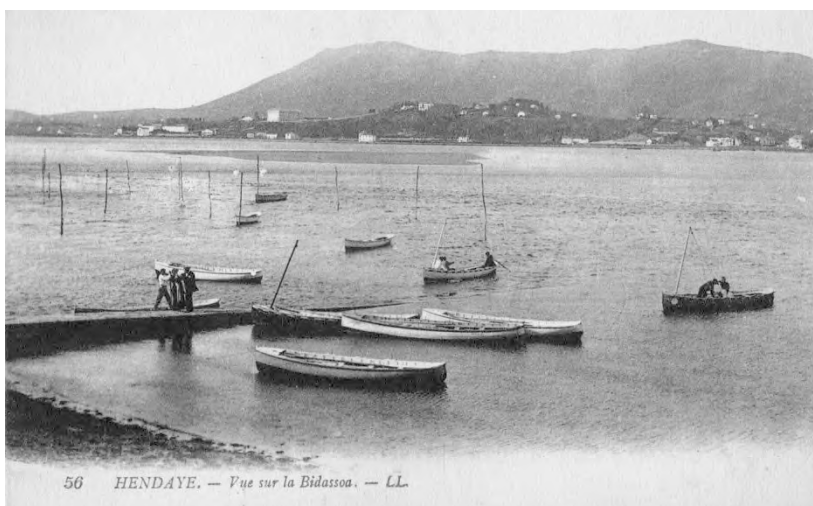
Hendaye... la cité à l'extrême pointe sud-ouest de la France ; cette entité pour les uns, cette conception arbitraire stochastique (relevant du hasard) pour les autres...

En tout cas Hendaye fut bien comprise dans le passé dans la sarabande des tractations, des annexions, des coups fourrés, des traités qui déterminèrent l'hexagone tel que nous le connaissons.

Mais n'allons pas trop avant dans ces considérations qui touchent trop haut ou trop loin.

Trop haut !... De doctes historiens se sont penchés sur Hendaye ; encore que – allez savoir pourquoi- les ouvrages n'aient pas une abondance manifeste ou qu'ils soient peu connus ou bien que leur notoriété ait été affectée par une publicité insuffisante due, peut-être, à une modestie louable certes mais par trop regrettable comme si le sujet ne méritait qu'une pâle révélation.

La Bidassoa dont la Baie de Chingudy constitue l'épanouissement, l'apothéose, la consécration pour les rencontres avec l'immense Océan Atlantique n'a-t-elle pas mérité que l'on fasse grandement référence à elle ?



N'est-ce pas sur elle que fut retenu le mariage entre l'héritier du trône de France –et quel héritier puisqu'il s'agit du futur roi-soleil- et de l'infante d'Espagne ?

1659 : le traité des Pyrénées – l'île des Faisans, sur la Bidassoa, à Béhobie, à la lisière d'Hendaye. C'est sur cet étroit lopin de terre, dépassant de peu la rivière, que fut

conclue l'union de Louis XIV avec Marie-Thérèse. Le renoncement de cette dernière au trône de Madrid était une, des clauses, majeure. Une dot de cinq cent mille écus d'or venait compenser cela. Le diplomate espagnol Luis de Haro au nom de Philippe IV accepta la condition soumise par Mazarin. Ce dernier, cardinal de son état et italien par son origine, ne manquait pas de rouerie. Il avait subodoré les difficultés que rencontrerait le trésor espagnol pour honorer sa promesse financière. De là, à guigner la succession au trône d'Espagne, pour son souverain, en raison du non respect du contrat, il n'y avait pas loin. Il suffisait d'un certain sens prémonitoire. Son éminence Giulio le possédait. Faut-il s'en réjouir surtout si au nom du droit de dévolution, la guerre allait avoir lieu entre les deux nations voisines ?



40 HENDAYE. — Frontière franco-espagnole. — L'Île des Faisans. — LL.

L'île des Faisans connut d'autres rencontres. Cela est certain quels qu'en soient la hauteur, le prétexte, l'importance, la caractéristique. Mais n'insistons pas, outre mesure. N'oublions pas cependant de rappeler que le pré de l'île des Faisans, à la fin du siècle dernier, sans doute, servit de théâtre au duel entre le socialiste Jean Jaurès, l'humaniste Jean Jaurès, le pacifiste Jean Jaurès et le claironnant super-patriote (de salon) Dérouté.

lède. L'issue ne fut funeste pour aucun des adversaires. Jaurès devait succomber lâchement assassiné parce que tenant tête à l'hystérie revancharde et l'auteur des Chants du soldat rendra son âme le plus bêtement du monde : dans son lit. A sa décharge disons que cela (la mort du patriote) eut lieu en 1914. La grande tourmente n'avait pas encore sorti son déploiement d'horreur. Mais qui dit que le bouillant nationaliste serait monté au créneau ? Pourquoi plutôt ne pas le voir rédigeant des ordres du jour, type « Café du Commerce » ou accompagnant Barrès dans la bravoure littéraire, bien à l'abri.

Revenons à Hendaye. A juste titre, la cité s'enorgueillit d'avoir eu comme enfant illustre celui qui connut les satisfécits du souverain, pour ses services éminents, pour ses actions hors du commun, pour les transes qu'il suscita chez l'anglais et qui sur la fin devint un notable local. Il s'agit de Pellot, le grand marin ferrailleur celui qui était de la lignée des plus grands corsaires. Il y eut d'autres « loups » de mer, fameux, à Hendaye, d'autres découvreurs de terres lointaines. Egalement bon nombre de pêcheurs de gadidés (morues en l'occurrence), de traqueurs de cétacés, montés sur des bateaux qui, de nos jours, feraient frémir, connaissant des conditions matérielles plus qu'insuffisantes, hantèrent durant de longs mois l'Islande et Terre Neuve. Ces « durs » savaient dominer la peur et refouler la nostalgie. Leur histoire a été contée. Peut-être pas avec assez de détails, d'éclat. Mais ces simples n'eurent point la possibilité, de laisser, pour la postérité, les documents écrits ou photographiques, afin de conforter leur souvenir.

D'une liste fournie, nous ne citerons –en associant à l'hommage rendu tous leurs semblables- que les pères Duhart et un rude marin surnommé Chamblan. Les premiers, nous les évoquerons par amitié pour une de leur descendante, une retraitée de l'enseignement, qui avec une piété toute filiale, nous a plusieurs fois narré leurs exploits, une verve admirative à l'appui. Quant au second disons que plusieurs de ses petits-fils furent de nos compagnons d'enfance. Duhart, Chamblan vivaient au siècle dernier. Le grand voile du grand oubli, cette seconde mort, n'est pas encore tombé sur eux.

Trop loin !... Des géographes, des géologues se sont penchés sur la terre hendayaise, sur les mille et mille convulsions, érosions, actions diverses qui ont abouti au cadre qui subsiste encore, orné de vert et de bleu, protégé contre les « coups de chien », béni des dieux puisque jouissant durant toute l'année d'une douceur de l'air qui fait le plaisir d'y vivre.

Trop loin !... Les ethnologues, n'ont pas manqué, qui se sont penchés sur le cas des basques d'origine mais aussi sur les apports nombreux, différents, marquants pour les uns, de peu d'influence pour les autres : ibères, wisigoths, romains, et nous en passons. Et cela bien avant que la douane ou le chemin de fer viennent déposer leurs strates de gascons ou de nordiques (ceux d'au-delà de la... Garonne) sur la couche originelle, fondamentale.

Non, notre intention est d'une autre nature. Moins ambitieuse ! Trop peu munis pour compiler les textes, peu disposés pour une chasse difficile et incertaine, peu préparés à l'exégèse, à l'examen doctoral du document, nous ne cherchons point les hauts sommets réservés à une rare élite. Ce que nous voulons, en souvenir de notre jeunesse heureuse, passée sous le regard du Jaizquibel, c'est, grâce à l'anecdote, montrer quelques aspects de la vie hendayaise depuis l'année qui a précédé la grande hécatombe de 14-18 jusqu'à 1930, juste au moment où le ciel commence à s'alourdir, à nouveau, de nuages menaçants. Deux décennies. C'est peu. Mais c'est beaucoup quand le livre n'a pas de page blanche ; quand le fertile événement change sans cesse, quand chaque jour apporte son pesant d'autre chose, quand on sait rire de rien, de tout ; naturellement, parce que cela fait du bien, parce que cela participe de la vie en commun, de l'échange amical, soutenu, entre gens que rien ne presse ; et quand hélas ! on pleure, on souffre, jamais en solitaire, car si la joie est communautaire, le deuil, l'affliction ne le sont pas moins.

L'anecdote touche par son côté insolite, familial, original, à la façon qu'ont les êtres de se comporter, de penser, de raisonner. N'est-ce point là aborder l'histoire sans bréviaire scientifique, sans langage savant ? N'est-ce point là l'essence même de l'histoire ? N'y aurait-il que les hauts faits qui comptent ? Alors l'étude, la relation, l'intérêt seraient réduits, car ils sont rares et pour le moins épisodiques. Mais la petite histoire ne supporte-t-elle pas la grande ? Ne la porte-t-elle pas ? Ne l'explique-t-elle pas ? N'en est-elle pas la démonstration, l'enjolivement ? Et le répondant ?

Allons ; il ne saurait y avoir d'histoire au rabais ; et celle des gens simples vaut bien celles des huppés, souvent gonflée, souvent falsifiée, souvent frelatée, souvent sans sel.

Nous garantissons que tout ce qui va suivre est, quant au fond, rigoureusement authentique. Cela a eu lieu. Les acteurs ont existé. Certains demeurent encore parmi les vivants. Peu hélas ! La Parque a frappé. Le plus grand nombre de nos héros gît, en toute simplicité précisément, au bord de Chingudy ; les autres ont été par manque de place, confiés à la colline d'où la vue est d'ailleurs splendide sur la montagne pyrénéenne à son déclin et sur la plantureuse vallée espagnole. Il faut dire que le triptyque –mer, plaine, montagne- constitue le lot de choix d'Hendaye.

Nous y reviendrons à l'occasion de courts récits... peut-être un peu hachés et à la filiation peu assurée mais en apparence seulement. Mais tous sont de la pure veine hendayaise. De l'Hendaye d'il y a cinquante ans. De cet Hendaye différent, du carrefour international actuel. Du vieil Hendaye où tout le monde se connaissait et en dépit de quelques sautes d'humeur s'appréciait, heureux de partager une sage existence, sans prétention et partant sans nuage.

I. HENDAYE : plusieurs visages, une seule âme

La ville

« Je monte en ville ». Soumettez cette expression « conjugative » à toutes les variations de la personne et vous aurez ce que l'on entendait, fréquemment, à Hendaye, dans la rue, entre les années vingt et trente. Bien au-delà, d'ailleurs. Et c'est naturel. Soyons clairs. Il ne s'agissait point de gravir l'Annapurna pour atteindre une importante agglomération. Non ! Mais le centre, le cerveau hendayais, l'essentiel se trouvaient alors sur un plat, assez relatif cependant, où menaient plusieurs chemins en déclivité. C'était le bourg... là où se trouve Hendaye ville. Avec une autre physionomie. La satanée mais indispensable automobile a changé bien des comportements, obvié à des séparations, comblé des vides entre parties différentes, contribué au collage afin que tout se présente comme une suite ininterrompue. Et un souci de moderne transformation n'a rien arrangé. Nous sommes plusieurs à regretter certains outrages. Du haut de la butte, le Bourg tranchait sur trois quartiers, nettement séparés, et avaient leurs particularités, bien à eux.



Le plus proche, le Bas-Quartier, accolé à la colline, touchait à une anse de la Baie de Chingudy. Plus loin, celui de la Plage, suivait la grève marine en totalité puis se perdait dans les serres montantes. Les maisons y étaient fort dispersées. Bâtir en continuité n'était point le souci dominant de l'époque. Une concentration, au milieu, réservée aux riches et le restant se perdait dans les dunes où il ne fallait pas produire un grand effort pour cueillir l'œillet sauvage

voisin du rustique et piquant chardon. Une vaste étendue sablonneuse allait du point de rencontre de l'Océan et de la Bidassoa jusqu'aux falaises d'où s'étaient détachés deux orphelins : les Jumeaux.

L'autre quartier, à l'opposé s'avérait d'une autre densité, bénéficiant d'un apport double, celui du chemin de fer et celui procuré par le proche voisinage de l'Espagne.

Montons donc en ville... au centre... Gagnons la Place... le lieu de rassemblement public par excellence.

C'est là que s'est établi le plus fort du commerce local. Celui de tous les jours, le sédentaire. Egalement, deux fois par semaine, sur les allées qui mènent au kiosque, le négoce forain.

Qu'ils étaient attendus ces mercredis et ces samedis où des vendeurs non autochtones, mais connus à la longue et devenus des figures familières, offraient sur



leurs tréteaux fragiles et démontables les marchandises les plus variées : articles de bazar, bibelots perdus dans la sciure, article pour s'habiller et se chausser. Mais pour l'enfant, point encore rassasié par une société qui n'était pas de consommation déréglée et aberrante, les monceaux de bonbons multicolores, les plateaux de pâtisseries saupoudrées à foison, retenaient toute son attention portée à la convoitise. Mais là ne se bornaient point les prérogatives de ce qui était bien le lieu d'où tout partait, où tout prenait et où tout convergeait.



Celui de la religion avec l'Eglise Saint-Vincent où rares étaient les Hendayais qui n'y passaient, soit pour le premier sacrement, soit pour l'union devant Dieu, soit pour le dernier encens.

Celui de l'Administration locale avec ce qui, déjà à l'époque constituait pour le citoyen le nœud vital, c'est-à-dire la Mairie. Un peu plus bas, la Poste, tout simplement la Poste. On

n'avait pas encore songé à user de ce mot au pluriel ni à l'affubler du pompeux adjuvant hôtel.

Celui de la vie intellectuelle ou pour viser moins haut de l'école, de l'officielle, de la laïque, un peu à l'étroit dans deux bâtiments, à la commodité discutable. En un sens les filles se trouvaient favorisées car les classes étaient indépendantes de tout cependant que celles des garçons collaient à la maison commune, s'y inséraient même. Heureusement pour la sérénité des études, les va-et-vient des citoyens-administrés étaient bien limités donc assez peu porteurs de perturbations.

Celui de la fête... Bichincho... Carnaval étaient des solennités fort prisées, aussi attendues avec quelque impatience. Leur cadre ne pouvait être autre que celui de la Place. Ah ! Ces concerts sur le kiosque ; ces bals tout autour ! Quel est le vieil Hendayais qui n'en conserve une douce nostalgie ? Avec quelle sévérité les fidèles au souvenir n'ont-ils pas jugé l'arasement du pavillon surélevé où se produisaient les artistes locaux pour le plaisir de l'ouïe et la joie des danseurs ! La nudité de l'asphalte avec sur les bords des hideux « parcmètres » voilà ce qui reste de ce qui fut l'endroit du rassemblement d'un peuple heureux. Le sacrilège, cependant, n'a pas été poussé à fond. Les arbres séculaires demeurent indemnes. Mais, au fait, la présence de ces nobles vestiges n'apporte-t-elle pas un surcroît d'amertume à ceux qui auraient voulu conserver un tout inviolé !

Celui où l'on trouvait l'essentiel du secours pour la santé, avec les docteurs qui y avaient élu domicile et les trois pharmacies.

Celui du sport ancestral de la pelote basque avec Gaztelu Zahar, son beau fronton à l'air libre, dans cette partie appelée Vieux-Fort où Vauban fit élever des fortifications, pour voir venir l'ennemi et le recevoir sans aménité.

Celui où tout près de ce qui n'est plus que délabrement on se réunissait à l'ombre, là où les mères n'avaient aucune crainte et pouvaient se livrer à d'interminables causeries cependant que leurs progénitures s'ébattaient sur l'herbe sympathique.

Celui du souvenir. Toujours dans ce Vieux-Fort, en surplomb de la Baie, on a dressé le Monument dont l'obituaire porte, hélas ! une longue liste de victimes hendayaises de l'horrible carnage de 14-18. (Les disparus de 39-45 sont venus compléter un triste nécrologe).

Celui des cafés, des auberges, des hôtels fréquentés toute l'année.

Quand nous aurons signalé que l'embarcadère principal, celui d'où l'on partait en direction de Fontarabie se trouvait à Hendaye-ville, nous aurons presque tout dit concernant cette dernière.



On y usait surtout du français. Un français plus châtié, plus surveillé dans la partie haute –celle où les notables avaient pignon sur rue- que dans le bas où les déformations linguistiques étaient chose courante. Ce qui n'allait pas sans une certaine originalité, une verdeur qui loin de rebuter, faisaient passer de bons moments par les rires qu'elles provoquaient.

Le Bas-Quartier

Comme dans la chanson, après avoir monté, descendons. Il faut bien sortir, parfois, d'un lieu même si on y trouve l'essentiel. Côté est, le Bas-Quartier jouxte la ville. Pour y parvenir le chemin n'est pas long depuis la Place, soit par la côte, que nous appelions de chez Larrieu, en raison du chai établi sur la pente, soit plus rapidement encore, par des escaliers en pierre, assez raides qui de l'auberge Cadétoun menaient, en ligne directe, face à l'épicerie Tauzia, spécialisée aurait-on juré dans les cornets-surprises qui occupaient l'essentiel de la vitrine-devanture. Les escaliers existent toujours, usés mais pas fatigués de servir.

L'auberge a perdu, depuis fort longtemps, les tenanciers de l'époque et la tentante boutique a disparu.



Le Bas-Quartier constitue en quelque sorte le fond d'une vallée étriquée. Beltzenia en fait partie... C'est le noir d'après l'étymologie euskarienne. Pourquoi un tel qualificatif, juste pour un endroit où la Bidassoa fait une incursion dans une terre, qui partant, ne peut lui être inhospitalière ? Le coin serait-il plus mal famé qu'un autre ? Le soleil s'y montrait-il plus avare et la nuit plus opaque ? La mélancolie y régnerait-elle ? Ou est-ce la proximité du vieux cimetière qui a justifié cet adjectif de tristesse ?

Le Bas-Quartier c'est encore le recoin où l'on refuse la promiscuité ; le repli sur soi comme si l'aspiration ne consistait qu'à vivre autrement, à se comporter d'une façon différente ; le refuge contre la tempête et l'étranger ; plutôt qu'à une mise à l'écart par les gens bien. Ne l'oublions pas, ce lieu populaire demeure celui du marin. Le souvenir de Pellot continue à y être fidèlement honoré. Le franc parler des habitants du quartier, surtout ceux d'origine, la langue dépouillée d'enjolivures rappellent la rue du Port, en ville. Population dont l'intonation fut toujours particulière, population volontiers portée sur la « rouspétance ». Faut-il voir dans tout cela une explication aux votes des « bas-quartériens » qui, en majorité depuis que la chose existe, se sont prononcés pour les « rouges » ? C'est-à-dire qu'ils exprimaient là, et continuent à le faire, le refus de la contrainte du pouvoir civil ou religieux.

C'est, peut-être, au Bas-Quartier que l'on trouvait le nombre le plus élevé des originaux de l'agglomération frontalière. Qui ne connaissait, jadis, et d'abondance le voiturier T... aux poursuites légendaires après d'insolents gamins et le mage V.D... que l'on consultait avec le plus grand sérieux, pour savoir le temps qu'il fera.

Les maisons agglutinées au pied de la colline ont opté pour le genre modeste, comme leurs occupants. En sortait, en piaillant, toute une « fanasse » qui, très jeune, manifestait un goût avéré pour le dépenaillé, pour la liberté des mouvements, pour l'indépendance tout court.

Le domaine d'Aizpurdi, bel ensemble privé, tranchait par son allure de grande maison bourgeoise de belle tenue. Un privilégié qui côtoie le vulgaire, l'ordinaire. En retrait, cependant. Car c'était déjà la campagne, celles des fermes cossues, fièrement campées sur les hauteurs, avec leur toit écarlate, regardant loin, très loin, vers la mer dont le souffle salin venait caresser les façades d'un blanc pur, celle des champs verts, celle des bois qui s'en allaient vers Urrugne, vers la Croix-des-Bouquets.

La Plage

Pour qui vient d'Hendaye-ville, aujourd'hui, il est assez difficile, voire en partie impossible d'apercevoir la plage, cachée qu'elle est par la colline de Saskoenia (Sasko se dit Chasko) à droite, et, lui faisant suite, par la partie de Baie qui l'incurve pour finir à quelques brasses de Fontarabie, partie où se dressent, sur plusieurs rangs, des villas, des établissements hôteliers ou de loisir qui forment une muraille quasi imperméable. Autrefois, la bâtisse n'avait pas encore envahi, de façon totale, la longue bande littorale. Aussi, de la plate-forme du Vieux-Fort, on distinguait, très nettement, le large liseré de sable et au loin l'immensité de la mer. Ce que l'on a, par contre, toujours aperçu c'est la pointe extrême du Jaizquibel, ainsi que la grève où une importante flottille de pêche trouve abri et repos.



Il fallait arriver au bout ouest de la colline dont nous venons de parler afin que tout s'ouvre. L'immense champ de sable était là, entamé, mais pas outrancièrement par des villas. La plage (4 kms) va du Sanatorium à la pointe de Sokoburu, à quelques brasses de Fontarabie. En 1925, un pont reliant cette dernière à la Pointe fut très sérieusement envisagé. Le 6 septembre 1928, Alphonse XIII posa la première

pierre. Depuis... rien. Manque de munitions. Mésentente avec l'Espagne ou « je m'enfichisme ? » La dune n'était pas rayée de façon nette, totale, inexorable comme cela fut fait par la suite. Hendaye-Plage, plus qu'actuellement, était un lieu bien à part, qui tranchait sur tout le reste par une manifestation de vie saisonnière à laquelle succédaient un mutisme profond, une léthargie souvent proche du néant, un gel manifeste de l'activité.

La Plage du début du siècle semblait réservée en presque totalité à une caste privilégiée, de la haute, de la huppée société qu'elle soit française ou espagnole. Mais ce, l'espace de l'été seulement, du moins pour la présence effective de cette catégorie de —prétendue— qualité. La particule fleurissait et contribuait à donner à cette tranche d'Hendaye un cachet très particulier. Le non plébéien y était également. Il



concernait surtout quelques parvenus de la finance, du négoce ou de la politique, voire même de la littérature. Les titrés de Paris, de la grande ville de province, du château terrien, voisinaient avec les madrilènes : ducs, marquis, dons, de toutes catégories. C'était en quelque sorte, un rendez-vous annuel de la noblesse et de la haute bourgeoisie de deux pays voisins. L'entente était déjà scellée entre gens de la meilleure tradition, de gens faits pour s'entendre. Lorsque viendra la grande tourmente de 36, « tras los montes » ils

serreront les rangs. « L'aristo » français, venu à Hendaye, malgré l'avalanche des « congés payés », aidera moralement et peut-être effectivement le señorito en rébellion contre les autorités légales de son pays, en lutte contre toute aspiration au progrès ; moralement, en confortant l'ibère prudemment demeuré en France. Effectivement, par la finance et en usant de toutes les complicités facilitées par des défaillances par trop évidentes à la frontière.



Mais revenons un peu en arrière. Donc Hendaye-Plage recevait du « beau » monde durant l'été. En 1925, la gare d'Hendaye-Plage est ouverte au public. Mais nulle promiscuité n'était permise à l'époque. Cependant que les estivants « dorés » occupent la partie centrale de la plage et celle qui ouvre sur Chingudy et sur Fontarabie, la « basse classe » doit aller prendre le soleil et « faire trempette » à l'écart, à l'extrémité nord, non loin

du mur de la falaise, parmi les chardons. Encore heureux qu'elle puisse disposer de cabines pour se dévêtir. Des baraques en planche certes ! Pour du luxe, ce n'en était point ! Mais enfin on avait un peu pensé à elle ! Merci pour la sollicitude !

Le pompeux et l'original existaient à Hendaye-Plage.

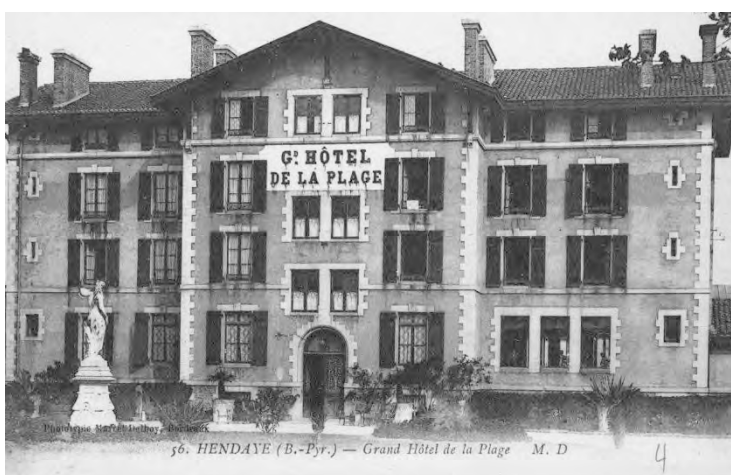
Tout d'abord l'ostentation à l'Eskualduna ; palace remarquable pour l'époque qui attire moins les regards aujourd'hui ; avec ses jardins où les massifs de fleurs rares abondaient au beau milieu d'un gazon toujours impeccablement peigné ; avec l'importance du bâtiment dont la longueur tendait à la démesure ; avec ses étages ; avec ses portes aux tourniquets surprenants et aussi avec ces diabolins drôlement affublés, galonnés en diable, que l'on appelait « grooms » et qui se précipitaient au-



devant du puissant personnage pour lui ouvrir le passage, prévenir le moindre désir et lui faciliter la montée dans l'automobile qui l'attendait. Si l'on voulait se faire une idée de ce qu'était la « bagnole » sentant l'opulence, il suffisait de s'arrêter devant l'Eskualduna et de regarder le parc où séjournait ce que la production d'alors faisait de plus étincelant, de plus robuste également. Le constructeur du premier quart de siècle ne connaissait pas la tôle « feuille de papier à cigarette ». La voiture n'était point vouée à la

« casse » inéluctable après quelques années d'usage. Elle était conçue pour durer. Elle faisait, au demeurant, partie intégrante de la « grande famille ». On la respectait à l'égal d'un membre de la « caste ». Aussi dans la cour de l'Eskualduna on pouvait voir de singuliers infirmiers occupés à soigner d'amour –et sur commande- le précieux véhicule. Tout à l'heure ces pratiquants de « l'étrille » spongieuse se mueront, d'abord en vigiles, presque au garde à vous près du fameux engin, attendant les Maîtres. Qu'ils font sélects et bien dans la nature de l'équipage avec leur tenue spéciale : blouse d'un blanc impeccable à parements bleus, casquette de même teint ! Du tiré à quatre épingles. Lorsque les patrons seront là, il leur prodiguera du « salamec » très obséquieux ; trop voyant pour être vrai. Il prendra place au volant et roule chauffeur pour éblouir les gens du commun contraints à la marche à pied ou au transport collectif. La série était ignorée à l'époque du moins la production à grande multiplication. La création automobile portait sur un nombre modéré voire réduit d'unités. La finition s'en trouvait largement assurée. Des noms de voitures fameux, français et surtout étrangers ; ces derniers à consonances anglo-saxonnes, que l'on répétait comme des mythes, comme quelque chose d'un autre univers, quelque chose d'inaccessible.

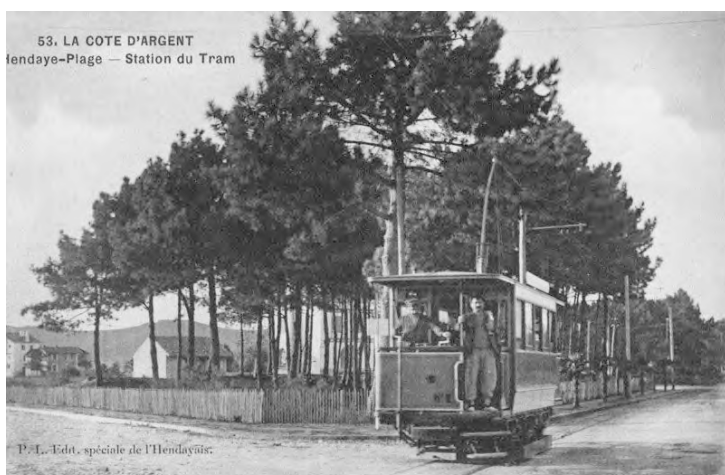
Chef de lignée, l'Eskualduna n'était cependant pas le seul à dépasser un certain niveau. Près de lui, d'autres hôtels offraient leurs services aux nantis. On sentait que l'hôtellerie de choix n'avait pas beaucoup balancé quant à l'emplacement. Le plus près possible de la mer.



Le Casino, lui, attirait l'attention par son originalité, de bon ton ou de mauvais goût, selon l'optique personnelle. Les contempteurs protestent contre l'architecte qui a imaginé un tel ouvrage antagonique avec un cadre point fait pour lui. Nous participons à la critique. Qu'à Tanger, à Agadir, à Alger, à Tunis, on bâtit dans un tel style, rien de plus naturel puisque l'on se trouve en pays mauresque.

Mais qu'on inflige la terrasse plate, monotone, sans couleur au Pays Basque, cela dépasse l'imagination et disons-le outrage le bon goût. Enfin, il faut bien admettre que l'on s'habitue à la longue au corps étranger car le Casino demeure sans transformations cependant que passent les ans. Ce qui a changé, cependant, c'est son caractère propre, la spécificité de son emploi. Il était exclusivement réservé aux fortunés qui venaient y traîner leur superbe, occuper leur platitude oisive, y dissiper ou y gagner des sommes importantes. Cercle très fermé qui n'admettait point l'approche du vulgaire. De nos jours, le

Casino s'est « démocratisé ». La salle de cinéma n'y est pas pour rien. Les temps non plus.



Le brinquebalant, lourd et peu discret tramway déversait par deux fois dans la journée, la marmaille de la Plage, en ville, là où se tenait le foyer scolaire, l'unique établissement public d'enseignement. Le contingent des jeunes « plagiens » n'était pas considérable. L'enfant de la Plage semblait un peu à part. Est-ce un excès de timidité, né du fait de la « terre étrangère » où l'on devait vivre six heures durant, est-ce l'empreinte laissée sur eux, par l'estivant de « haut vol » ? Nous ne le savons

pas. Mais nous avons observé cependant cette curieuse réserve. Qui étaient-ils ces enfants ? Des fils de jardiniers, de concierges, d'employés dans les établissements de cure des bords de la mer ? Ces métiers constituaient l'essentiel des occupations offertes à la Plage. Sur semaine, le quartier vivait au moment de la transhumance écolière et aussi lors de l'arrivée ou de la sortie du personnel du sanatorium de la Ville de Paris où des enfants de la capitale venaient reconstituer leur capital santé. Le sana eut vite un voisin, presque un concurrent le béarnais Nid Marin, haut juché sur un coteau. « Fondé en 1919, par l'Union des Femmes de France de Pau, il s'installa dans une des plus anciennes constructions de la plage : la Roche Verte. Pour enfants anémiés, pâles ou fatigués des villes, convalescents et porteurs de ganglions. » (PL. Thillaud)



« L'insuffisance de Berck amena l'Assistance Publique de Paris à construire en 1897, un établissement à Hendaye. C'est le 15 juin 1899 que les 25 premiers enfants s'installèrent dans les six pavillons du sanatorium de la ville de Paris... De 1904 à 1907, sept pavillons nouveaux, en front de mer, portèrent la capacité de l'Hélio-Marin à 712 lits.

Convalescents, rachitiques, scrofuleux, candidats à la phtisie, des 2 sexes, vinrent profiter des bienfaits des promenades et des longues stations sur la plage durant un séjour de 5 à 6 mois, au rythme de 1 400 par an. Le 6 octobre 1913, René Poincaré, Président de la République, profita d'une halte sur son voyage en Espagne, pour inaugurer, avec quelque retard, l'établissement. A partir de 1920, le sana fut rebaptisé « Asile pour enfants de la ville de Paris ». Depuis 1907, un important service d'orthopédie fonctionnait. Quoiqu'en pensèrent les touristes chagrins, qui, à l'image de Pierre Loti, le trouvaient « envahissant », le sanatorium fut et demeure avec ses quelques 300 emplois, providentiel pour nombre d'habitants désireux de vivre dans leur Hendaye natal. » (PL. Thillaud)



190 - HENDAYE. L'Entrée du Champ des Sports. ND. Phot.

En période non estivale, Hendaye-Plage connaissait une certaine animation le dimanche, surtout en automne et en hiver. Quartier où le plat domine il n'était pas surprenant d'y trouver le terrain d'Ondarraitz, que l'on ne désignait pas encore comme Parc des Sports, où le Stade Hendayais pratiquait le rugby.

En un temps où les spectacles étaient distillés au compte-gouttes, où n'existaient point de reportages auditifs ou visuels, on prisait tout ce qui contribuait à la distraction. Aussi, les touches d'Ondarraitz étaient-elles abondamment garnies de fidèles, de partisans avérés, de connaisseurs. Le tennis, sur courts modestes, se pratiqua de bonne heure à Ondarraitz.

A l'époque, on allait beaucoup à pied. Aussi quelle théorie « d'aficionados » le dimanche après-midi entre la gare et la plage. Une progression descendante d'avant-match, une de remontée dans la joie du succès ou la déconvenue de la défaite.

Le coup de sifflet final avait déjà retenti depuis un bon bout de temps avant que le quartier ne retourne à son silence habituel.

Passé le sanatorium de la ville de Paris, on abordait la campagne cultivée ou stérile. Au haut d'une côte, sur un promontoire, un château celui d'Abbadia qui évoque un temps où le style faisait le monument. Il demeurait pour nous fort énigmatique car difficilement approchable.



L'on savait cependant qu'un Nostradamus en soutane y étudiait la voûte céleste et communiquait avec une érudite compagnie parisienne, le château étant devenu Observatoire National.



Phototypie Marcel-Dalbois, Boffaux
49. - HENDAYE (B.-P.). - Hostellerie d'Haïçabia. - Réserve d'Hendaye. M. D.

De construction plus récente, moins raffinée, le château d'Haïçabia précédant l'établissement de l'autre côté de la route, qui mettait amplement à profit l'eau de la mer. Je me souviens de la belle fête que fut l'inauguration du fronton, peint en vert, dans le parc de Bordaberry. Beaucoup de monde drainé pour la circonstance. Aubaine pour tous de trouver quelque chose de nouveau dans un secteur qui semblait fort éloigné à l'habitant d'Hendaye-Ville ; et ce au milieu des flonflons de la fête. Enfin

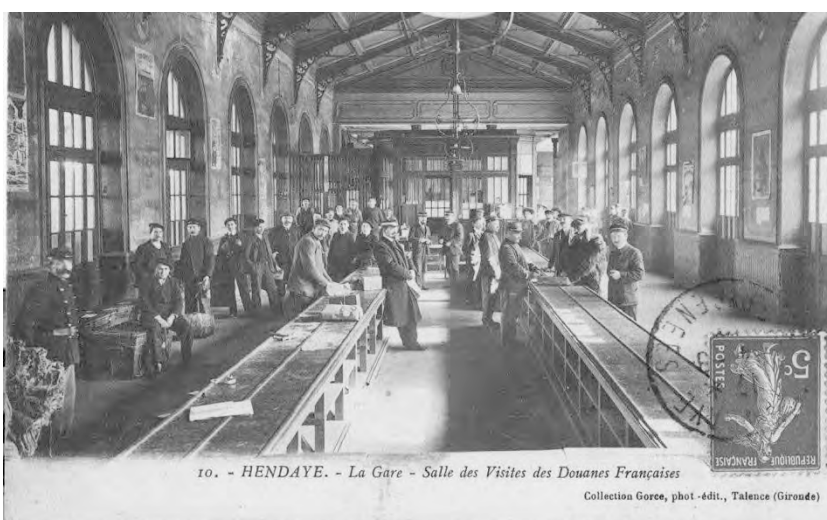
Haiçabia était découvert. Pensez donc ! Quelle nouveauté ! A un peu plus d'une lieue du centre... Quelle distance ! Quel dépaysement à l'âge du surplace ou, à tout le moins, de l'exode rare.

A partir d'Haïçabia et au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la grève c'était la campagne authentique, sur laquelle s'accotait la voisine ; celle qui prenait naissance au quartier bas. La campagne cultivée tout d'abord, porteuse de tout ce que l'embrun salé permet. Le pâturage quant à lui a toujours trouvé là, un endroit favorable. Heureusement pour elle, la campagne ne connaissait pas encore entre 20 et 30, les tourments dus à la construction effrénée, à la famélique utilisation de la parcelle verte pour un retour « snobinard » à la nature. Seules de belles fermes, piquées çà et là, utilisaient au mieux pour se protéger les plis de terrains nombreux dans un secteur où les collines dominant en se séparant souvent. Mais ces fermes n'ont jamais juré dans le décor. Elles n'attendaient à rien. Elles participaient d'un tout aux chatoiements variés ; aux amalgames réussis de tons par essence différents. Après la zone de la charrue, celle des bois, des fourrés, des landes, des lapins sauvages et des champignons par la Glacière jusqu'aux confins de Biriadou et d'Urrugne. Inutile de demander de quel parler on usait à la ferme... du basque, langue respirée dès le berceau et que l'éloignement, la rareté du contact avec l'étranger préservaient dans son intégralité, dans sa priorité comme élément de communication.

La Gare

Une senteur d'Espagne, un pôle de transit, un point d'arrivée et de départ. Tel était et demeure Hendaye Gare. Dès qu'on l'aborde on est saisi par cet avant-goût de quelque chose de nouveau, de différent et à la limite d'étranger. Il ne faut point pousser très avant pour comprendre que l'on se trouve dans ces passages où, soudain, il est d'importants changements : langue, façon d'aller et venir, manière de s'habiller, de s'interpeller, de causer. Une rivière, pas exagérément large, une simple rivière crée une différence, réelle ou apparente selon l'entendement ; mais de toute manière une disparité qu'il serait vain de nier. Ceci dit, n'oublions cependant pas qu'il y a toujours une sorte d'interpénétration entre Hendaye et Irun. Cela est encore plus remarquable à Hendaye-Gare. Les riverains des deux berges de la Bidassoa, seul obstacle naturel à cet endroit, ont vécu en bonne intelligence du moins pour ceux qui se connaissaient et ils sont nombreux. La malheureuse coupure de plus de dix années quand l'autarcie du dictateur galicien –pauvre Galice d'avoir enfanté un tel individu- enfermait ses sujets et les privait de contact avec l'extérieur, la triste coupure mise à part, rien ne peut s'opposer à un « intercambio » très effectif pour tout ce qui touche à la subsistance, à la vente, à l'achat, à la restauration et aussi à la manifestation sportive. Pourquoi faut-il que subsiste encore chez beaucoup –ne jouons pas à l'autruche en le niant- une prévention contre l'autre, une prévention causée par un sentiment de fausse supériorité. « Pauvres Espagnols » avancent avec une moue prétentieuse les chauvins hendayais. « Franceses » rétorquent sèchement, brièvement, les « irunais » en insistant drôlement sur la fin tonale de ce simple mot, ce qui fait apparaître un dédain certain, tout subjectif, à la justification peu plausible et peu soutenable. Tout comme pour l'Hendayais, d'ailleurs avec sa commisération gratuite. Est-ce que la langue serait à mettre au ban de l'accusation d'une telle fâcheuse disposition de l'esprit ? La compréhension, néanmoins, gagne du terrain de plus en plus. Souhaitons que tous en arrivent un jour au stade de l'amitié et pourquoi pas à celui de la fraternité.

Pour ce qui est de la langue –de deux langues surtout- nulle part mieux qu'à Hendaye-gare on est placé pour constater l'emploi facile de l'une ou de l'autre, l'espagnole ou la française. On se croirait dans un *no man's land* où nulle préséance linguistique n'existe. Le mélange du castillan et du francien s'opère avec une facilité qui semble très naturelle. Souvent, il faut le dire, tout tient aux mots, aux formules usuelles, à beaucoup du parler « de cuisine » mais tout de même.... Il y a une dualité indéniable.



10. - HENDAYE. - La Gare - Salle des Visites des Douanes Françaises

Collection Gorcé, phot.-édit., Talence (Gironde)

Hendaye-gare : le point où l'on fait souvent escale venant d'Espagne ou s'y rendant. Dame Douane y faisait pour partie la loi car la Compagnie du Midi avait des prérogatives auxquelles elle tenait fort. Hendaye-gare fut longtemps le coin de la visière ; celle du képi du gabelou, boîte encastree dans la tête ; et celle de la casquette plate du cheminot. Le préposé à la fouille et l'employé des chemins de fer constituaient une partie non

négligeable de la population de ce quartier particulier. Beaucoup parmi ceux-ci, considérés comme des étrangers par les naturels lors de leur arrivée, avaient pris, petit à petit, leur

place, toute leur place. Une symbiose s'opéra. Et il fallait par la suite vraiment y mettre du sien pour distinguer, a priori, qui était là avant l'autre.

La frontière appelle une fonction, bien déterminée, celle des transitaires ou si vous le voulez des agents en douane. Leur rôle consiste à jouer les intermédiaires dans l'importation et l'exportation. Métier non sans rapport substantiel mais aussi comportant des risques ; celui de la fermeture de la frontière surtout. Lorsque le verrou est mis pour longtemps le drame atteint de nombreuses familles. Mais il faut croire que la charge a du bon puisque les maisons ont proliféré ; les catalans ayant pris leur place tout à côté des basques, à côté des transitaires d'après 14-18 dont beaucoup œuvraient de façon artisanale. Le camion n'avait pas, à l'époque qui nous intéresse, acquis une primauté dans le transport comme celle qu'il connaît de nos jours. L'essentiel des expéditions se faisait par chemin de fer. Cela était très évident pour les agrumes. C'est par trains entiers qu'ils arrivaient d'Espagne. Mais il était impossible de les acheminer dans les mêmes wagons hors de la péninsule. Nous en reparlerons. Aussi toute une manutention s'opérait sur les voies de garage ; manutention qui occupait une main-d'œuvre locale, main d'œuvre féminine en majorité, et ce, un bon bout de temps dans l'année.



Le transbordement constituait donc une source de salaire pour certains et pour beaucoup une occasion de venir déguster –gratuitement- le fruit de passage. Qu'ils étaient nombreux les singuliers moineaux à profiter de l'aubaine ! Nous en fûmes et ne le regrettons pas.



Naturellement, comme dans tous les abords de gare, l'accueil hôtelier ne faisait pas défaut. Hôtels de passage, souvent pour une nuit ; bistrot surtout fréquentés par les travailleurs, les employés du lieu, voisinaient. On les trouvait soit en face de l'établissement ferroviaire, soit après avoir gravi les marches d'un escalier de pierre qui conduisait et conduit toujours à la rue du Commerce.



Là, se dressait un fronton typique, original, à façade étroite qui collait à des maisons et qui comportait un mur à gauche, particularité sectorielle dont on tirait une certaine fierté. Le fronton Luisito connaissait, surtout en fin d'après-midi, la pratique généreuse de la main nue. Que de parties fameuses, dans l'esprit très amateur mais aussi, toujours avec une saine passion, s'y sont disputées ! On descendait fréquemment de la ville, pour participer comme acteur ou comme spectateur. Et si le gosier en avait pris un coup, du fait des encouragements poussés, on pouvait se désaltérer à l'auberge, dont la porte, à droite, ouvrait sur la « cancha ».



Tête de ligne pour le chemin de fer, pour le tramway et pour la voiture de place, la cour de la gare n'était pas souvent dans la somnolence.

Du terre-plein des voies, on apercevait Irun et Fontarabie, et souvent il parvenait d'Amute les clameurs des spectateurs qui assistaient aux rencontres de football que le club local, la Real Union –un des meilleurs d'Espagne- leur offrait. Un peu en retrait, vers Béhobie, la vieille rue de Santiago descend vers la rivière internationale, tout en offrant une ample vue sur la magnifique vallée d'Irun et sur les montagnes qui la barrent.



Pour les enfants que nous étions, peu habitués au merveilleux, à l'extraordinaire, la fabrique de vitraux Mauméjean, en haut de Santiago, constituait un morceau de grand choix qui nous laissait admiratifs et rêveurs.

Les frères Mauméjean dans leur atelier d'Hendaye
Épreuve photographique, s.d.
Collection particulière
Site : <http://levitraildart.blogspot.fr/p/la-anufacture.html>

Mais alors on ne parlait pas du bas de cette rue sans une certaine ironie. Pensez. Là se trouvait une baraque où l'on passait au peigne fin les Portugais qui venaient travailler en France. Cela pour l'autochtone –qui dans sa naïveté d'être cependant pas trop huppé se

croyait d'essence supérieure- constituait une source de mépris pas forcément « ultra-méchante » avec de la pitié peut-être mais qui influençait notre jugement, à nous les gosses, de façon défavorable.

Non loin, était le polder hendayais, les Joncaux, riche jardin maraîcher gagné sur la Bidassoa, mais toujours en contact avec elle et qui s'étendait jusqu'à l'île des Faisans. Coin favorable aux légumes et béni pour la chasse. A la saison, de continuelles et fournies pétarades en partaient et volaient jusqu'en ville.



En 1906, s'installèrent les Etablissements de la Bidassoa, fabricant de meubles (marque : le Faisan).

Les Joncaux sont déserts. Une ferme seule, la ferme Dibildox. En 1916, les terres avaient été retenues comme emplacement d'un aéroport.

Au début du siècle, la ferme Lécueder, en bordure des Joncaux, connaît pour quelques temps, la vie paisible...



Le quartier Santiago : un gué sur le trajet de Compostelle où vers 1135 est édifié le prieuré-hôpital de Saint-Jacques de Suberno. Passages frontaliers jusqu'en 1917. Une ferme : Priorenea fut la dernière demeure d'Etienne Pellot (1765-1856). Embarcadère de Santiago : lieu habituel de passage entre Irun et Hendaye (douaniers au pantalon blanc).

Achévé en 1916, inauguré l'année suivante, le pont routier international sonna le glas des passeurs de Santiago. (Tirés de P.L. Thillaud)

Tout influant sur tout –loi souveraine de la dialectique !- rien n'était plus naturel que de voir le « garien » porté sur le foot. Le rugby avait son église en ville. La gare, sans renier ce sport de voyous pratiqué par des gentlemen, y associait grandement celui des manchots. Influence irunaïse, sans nul doute que ne fera que fortifier la mutation de la Real, lorsque laissant Amute près de Fontarabie elle viendra opérer à Gal, à deux pas du pont international, du vieux pont pour être précis.

La campagne

Je m'en voudrais de terminer ce rapide tour de piste sans parler de quelque chose qui m'a toujours tenu à cœur. Je veux dire le peu de considération qu'avaient ceux de la ville pour ceux de la campagne. On les trouvait (le pronom évasif permet de ne pas cerner exagérément les responsables et de laisser sous-entendu que tout le monde ne raisonnait pas de la sorte) rustauds, englués dans le basque. Je suis encore fier de leur avoir toujours réservé un accueil favorable, ne fut-ce qu'intérieurement. Que voulez-vous, il n'était pas toujours aisé, facile, de prouver hautement sa sympathie à quelqu'un. Non par crainte d'un entourage réticent mais parce que les occasions et les mots manquaient et également parce que je m'en tenais à une réserve excessive.

Petit-fils de terriens, de « bouseux » -et je n'en rougis point-, l'aspect de ceux de la campagne, leur odeur celle « de la ferme et des champs » me rappelaient doucement d'autres semblables. Cela me remettait en mémoire mes vacances annuelles, près de la nature dans l'épanouissement d'un enfant, en toute liberté, dans la jouissance, sans retenue de l'air, avec la présence –ô combien agréable- des animaux domestiques et familiers. Ici, à Hendaye, il s'agissait d'autre chose. Le campagnard était par trop minoritaire pour jouer les premiers rôles. Et cependant il avait pour lui l'espace, l'étendue, le soleil et le chant de l'oiseau.

2. Rue du Port



L'eau, celle de la rivière, du torrent ou celle de la mer a toujours constitué une parure pour ce qu'elle touche ou avoisine. Sans elle, on ressent comme une sorte d'inachevé, une frustration. Rares sont les coins de montagne, déjà riches de cimes altières, où elle ne fuse pas, impérieuse, abondante, bouillonnante, en toute liberté ou contenue dans un sillon où elle piaffe d'impatience pour s'en libérer.

Combien est triste une plaine ; pour si riche qu'elle soit, si porteuse de moissons donc des couleurs évoluant du vert tendre au splendide doré ; sans le moindre filet.

Quand, par contre, vous découvrez une échappée sur du fluide, une ouverture sur l'horizon avec de l'eau comme tapis vous ne pouvez assister au spectacle en indifférent.

Hendaye, en ce qui la concerne, a reçu un grand et double don, celui de la rivière qui vient s'y étaler sans nul corset et celui de la mer qui joue amplement avec la grève majestueuse.

Et de ce fait Hendaye a sa rue du Port, une vraie rue du Port, une rue qui vient du haut et conduit, en pente, vers l'embarcadère. J'avoue affectionner une telle disposition. Je préfère ce glissement vers l'eau, cette descente à la confrontation brutale car de plain-pied. Il me semble que c'est là une toute autre perception, celle que l'on a de haut ; une saisie dominatrice ; une étendue de vue bien plus vaste. Chaque fois que je l'ai pu, sur un littoral approprié, en Boulonnais, en Normandie, en Bretagne, sur la Côte cantabrique, sans naturellement oublier la partie nord du golfe de Biscaye, chaque fois donc que j'ai été témoin d'une haute approche de port je n'ai pas manqué d'y prendre un intérêt non feint.

Je me souviens –il est ainsi de ces prises de sentiment, de ces réminiscences surprenantes- d'avoir trouvé bien du charme à la coulée qui, soit à Thonon, soit à Evian, mène aux bords du Léman. Est-ce là une empreinte inaltérable de mon enfance hendayaise ?



J'affectionne beaucoup le port sans prétention, sans gigantisme, le port de la petite pêche, le port du modeste commerce. Je le préfère au « saoulant » ensemble démoniaque ; aux installations colossales mais trop souvent disgracieuses ; à la trop intense manifestation du trafic ; qui excluent toute personnalité, toute originalité. J'avoue cependant –est-ce l'aimant de l'eau qui agit sur moi ?- que je suis toujours fidèle au rendez-vous portuaire quand je me trouve à passer par Marseille, Le Havre, Rotterdam, Lisbonne, Barcelone ou un de leurs pareils. Mais qu'il est prenant le port même sans vie apparente, le port qui s'en tient au souvenir et où ne demeure en fidèle résident que le petit bateau. Tel est l'endroit béni où je fis mes premiers pas... la rue du Port, nom immuable de la vieille veine qui d'Hendaye-ville va à Chingudy et ouvre sur le large lointain. Même sans son patronyme-complément la rue n'aurait pu nier sa vocation. Elle a contribué à la valeur touristique d'Hendaye, connu des heures de prestige, de haute fréquentation. Sans forcer, on peut prétendre qu'elle a été présente dès la naissance du village. Ce dernier n'a pas été épargné par le mauvais sort. En 1793, tout d'abord –période conventionnelle- puis en 1813 –année où pâlit l'étoile napoléonienne- Hendaye est ravagée par les bombes françaises et espagnoles. Les meurtrissures, les ravages durent. Ainsi, en plein milieu du XIX^e siècle ce n'était en grande partie qu'un grand champ de ruines où tout auprès vivaient quatre cents habitants. En 1857, l'espagnole Eugénie épouse de Napoléon III passant par là, eut à déplorer les ruines qui s'offraient à elle. Elle s'en émut et ce peut-être sur son insistance auprès de son impérial mari que l'on se décida à rebâtir, à lancer le renouveau du bourg mal en point. La double chance d'Hendaye résidait déjà dans la facilité de la communication avec l'extérieur –le chemin de fer y apparut en 1864- et dans le pactole des bains de mer. Sur la lancée –qu'importe le changement de régime parisien- la municipalité dresse un plan d'urbanisme dont le but est double : rénover le centre et aménager la plage. Puisque nous avons entamé cette brève esquisse d'histoire, retenons que Hendaye après des années de constantes réclamations, de tenaces actions revendicatives, récupère des terres annexées par sa voisine Urrugne sous la Révolution. Les limites actuelles d'Hendaye sont en place depuis 1898.

Il est trois vénérables à Hendaye : le Bas-Quartier, Santiago et... la rue du Port. Elle naît sur le plateau qui s'arrête net au ravin du chemin de fer. On peut penser que ce plateau ne faisait qu'un, autrefois, avec celui qui aboutit à Irandatz. La rue commençait à l'endroit où s'élevaient la pharmacie Dravasa et un bel immeuble, celui de chez Ygos. Un commis, enfant de la rue, pétulant, commerçant dans l'âme faisait, avec son verbe, plus que le patron, un tantinet effacé mais drôlement scrutateur, pour l'écoulement de l'étoffe



Marcel Delbey, phototypia, Bordeaux

51 — HENDAYE (B. P.) — Un coin de la Rue du Port M. D.

fine ou commune. Entre chez Dravasa et chez Ygos, un trou où l'on plongeait vers le Bas-Quartier. Faisant fi d'une trop grande proximité, une autre pharmacie se trouvait en ce début de rue, celle de Monsieur Darbouet. L'apothicaire, un homme mûr, constamment rivé derrière un bureau, toujours occupé à de laborieuses écritures, glaçait. Crâne en partie déplumé où les filets de cheveux créaient plusieurs raies parallèles, visage sévère, col cassé rigide, ne souriant que très

peu, il ne prédisposait point au contact. On lui préférait son employé, un Hendayais pur sang, de la rue lui aussi, mais qui semblait avoir copié son patron, pour les manières sèches. Mais comme néanmoins on le considérait plus à notre hauteur, comme on ne lui

attribuait point autant de classe –avait-on raison?- c'est à lui que l'on remettait l'ordonnance, c'est à lui que l'on confiait son cas. Face à la pharmacie, un de ces immeubles comme on en voit dans une grande ville, un immeuble à plusieurs étages, de belle allure, coiffé d'ardoise –une particularité remarquée au pays de la tuile rouge-. Tout son rez-de-chaussée avait été consacré aux rencontres de ce qu'Hendaye comptait de notables et de sportifs. C'était le Grand Café. Qui ne le connaissait dans la cité frontière et à la ronde également ? Le Stade Hendayais –qu'un docteur ayant pratiqué le rugby au Stade Bordelais Université Club avait lancé- y tenait ses réunions. La pièce où les responsables du club se retrouvaient, s'enrichissait d'une originale cimaise faite d'affiches rappelant des rencontres fameuses.



La Place de la République béait sur la rue du Port. A un angle, le bazar Fabre offrait quantité d'objets hétéroclites d'usage courant, des jouets d'enfants, des articles pour la pêche et des accessoires pour la plage. On était certain de trouver dans une exposition un peu désordonnée, toujours quelque chose d'intéressant ou d'utile. L'enfant –non encore difficile- pouvait s'y laisser aller à une convoitise rarement satisfaite. Dans l'espèce de

rond-point du Grand Café on apercevait aussi l'Hôtel Hendayais, un établissement pour les voyageurs d'un rang modeste et qui tirait surtout l'essentiel de son revenu des gourmands qui appréciaient sa bonne cuisine et des joueurs de « mus » qui y disputaient de longues et passionnées parties, le litre de rouge à côté. Et d'une échoppe sans prétention, sortaient souvent des exclamations sonores accompagnées de rires. On était chez le coiffeur du haut de la rue ; un personnage truculent, aux vives réparties, aux mots qui faisaient mouche, aux histoires drôles qui ne manquaient ni d'audace, ni de piquant. Tout à côté, l'Elégance faisait imposant. C'était un beau magasin à vocations multiples. Peut-être un peu dérisoire en comparaison avec la Samaritaine, les Galeries Lafayette ou le Louvre. Même pas comparable aux Dames de France ou à la Belle Jardinière de Bayonne. Mais, déjà, dans un coin reculé un aperçu du paradis des dames, avec une note de prestige certaine. Une boutique s'y accrochait timidement. Mais pour les tout jeunes, foin de l'Elégance. Là, chez Carréra, leur gourmandise était, sans cesse en alerte. Deux vieilles desséchées, de l'autre siècle, vêtues de noir à la manière des benoîtes de l'église, y officiaient devant des bocaux de verre, remplis de bonbons multicolores, de sucres d'orge, de réglisse noire, de serpent en pâte de même couleur, posés sur des étagères facilement accessibles. L'étal, tout en longueur, était couvert de choses succulentes, en vrac. Les cornets-surprises n'étaient pas les moins tentants.





Après chez Carréra, on abordait la pâtisserie Alonso. Elle avait –et a encore- belle allure. Partie intégrante d'une maison bourgeoise à colonnettes pour en marquer l'importance, le beau salon-magasin exhibait très ostensiblement toutes ses merveilles. De larges baies vitrées assuraient un éclairage permanent ; le jour entrant abondamment, et ne cachaient rien aux regards gourmands des passants. Le salon paraissait la proie du verre. Il y avait des glaces, partout sur les murs. Le dessus des tables-écrins qui contenaient les derniers raffinements de la pâte sucrée, du fruit et de la crème, était d'une transparence parfaite. Que de fois n'avons-nous pas lorgné vers ce paradis du palais ?

Et pour nous, enfants, les éclairs, les bas, tous les chefs d'œuvre du chocolat avaient un autre intérêt que les deux splendides officiantes, belles élégantes de la maison, qui s'affairaient pour servir avec une distinction souriante, réservant cependant le meilleur de leurs grâces aux clients à grande commande.



Et presque en vis-à-vis la publicité Félix Potin pouvait bien rappeler que chez Artola on ne trouverait que de l'épicerie fine, cela semblait secondaire aux jeunes goinfres que tenaillait une fringale de choux à la crème, fringale qui demeurait presque toujours, à l'état de désir.



Puisque nous voilà sur la rive droite, restons-y. Pénétrons dans une autre officine, la pharmacie Carayrou. Nous avons laissé, tout à l'heure, celle où la chaleur de la réception fait un peu défaut. Ici tout était bien plus débonnaire, plus avenant, plus de nature à mettre en confiance. Le maître de céans, à l'abondante toison, d'un blanc vénérable, bien conservée, à la barbe épaisse, une mentonnière immaculée et lisse, rappelait Darwin, mais

avec des cheveux, Marx, en plus doux, Vasco de Gama en moins anguleux, ou le Marco Polo du Titien. Un bon visage de grand-père bienveillant. On n'éprouvait aucune crainte en l'abordant. L'antinomie de son glaçant confrère. Ce qui contribuait au succès de la pharmacie Carayrou, bien plus encore que ce sympathique vieillard, son préparateur. Un homme grand, sec, toujours en mouvement, d'une nervosité sans cesse en alerte, cause de tics de la face et des membres, et donc d'une grande vitalité avec cependant une tendance à la dispersion. Ce qui frappait dans la physionomie d'Arnaud c'était tout d'abord un col immense ; cylindre exagéré de celluloid ou de toile amidonnée, que n'arrivait jamais à remplir une cravate aux couleurs patinées. A l'époque cette partie de vêtement, enserrant le cou, marquait un certain rang social et de toute façon constituait l'attribut indispensable à une fonction. Quiconque n'œuvrait point dans le manuel, quiconque avait des mains sans les cals occasionnés par la pioche, quiconque travaillait surtout avec sa tête ne pouvait faire autrement que d'en être pourvu. Ainsi, à première vue, savait-on à qui l'on avait à faire.

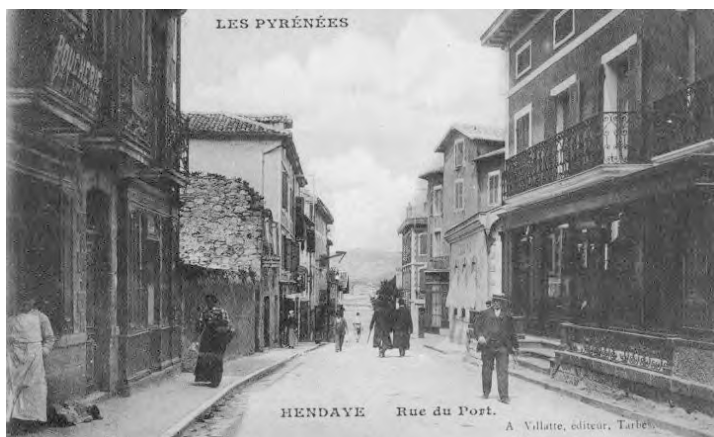
Arnaud était la providence des mamans affolées par un malaise soudain de leur progéniture ou en quête d'un fortifiant post-maladie –l'huile de foie de morue était l'adjuvant très recommandé et très horriblement avalé alors- ou désireuses de connaître le dosage d'un médicament indiqué ainsi que la façon de fabriquer un cataplasme. On le consultait sur tout ce qui a trait au corps. Il répondait toujours avec une assurance empressée et souriante. Deux attitudes pour une seule action qui ne pouvaient que renforcer le crédit de l'oracle. Il était à la fois le médecin qui prescrit un remède, le « potard » qui le crée et le guide-soignant. Un personnage, c'est certain. Pas fier avec ça et qui s'échappait parfois, lorsque le chaland était absent, pour aller, prétendaient les bavards, retrouver quelque force sur un comptoir voisin. Il n'avait pour ce faire qu'à passer le gué pour arriver à la Buvette-tabac, bien simple, que l'on apercevait du dehors à travers une large baie vitrée.



Le zinc –qui n'en était pas un véritablement puisque fait de planches- portait plus de verres de vin –du rouge surtout- que de calices d'apéritifs. Ces derniers n'étaient au programme que le dimanche, et encore ! ou pour les grandes occasions. La « choper », nom imposé surtout par l'espagnol, constituait l'essentiel de la consommation. Par elle, il faut simplement considérer la métonymie qui sous-entend le contenu de « pinard » du récipient de capacité moyenne et au demeurant bien calculée.

Etablissement modeste c'est un fait mais ô combien vivant car très fréquenté. Les solitaires épris de calme, les nerveux ayant besoin de repos, les migraineux n'avaient rien à y faire car les discussions, hautes en couleur et en ton, fusaient des groupes qui parfois fusionnaient pour un grand tintamarre. Beaucoup de sujets y passaient, sans ordre bien établi, au hasard de la première lancée, sujets jamais très incendiaires. La politique politique avec ses partisans à œillères, n'avait pas encore perturbé l'atmosphère en sortant son virus de division. Les débats, même frisant la chamaillerie, n'étaient jamais dépourvus d'intérêt. Ils étaient d'autant plus animés qu'ils touchaient soit à la pêche, soit aux sports, et en tout premier lieu, à la pelote basque, la vraie celle que l'on pratique à mains nues.

L'arrivée d'un gérant-receveur-buraliste, un grand mutilé au port empreint de distinction, devait apporter un peu de retenue sans toutefois aliéner le caractère sympathique de l'endroit. Le nouveau responsable de ce qui allait devenir le domaine exclusif du tabac, du timbre, de la carte postale et aussi de la pièce à sceau administratif, venait d'Orthez. Ce qui fit que ma mère, toujours avec la nostalgie des bords du gave, sympathisa d'emblée avec toute la famille. Les enfants devinrent mes amis. Mais j'apportais à les rencontrer, plus de la joie d'un enfant à jouer, que de la primauté accordée en vertu de l'origine.



En amont, du même côté de la rue, on trouvait la boutique d'un marchand des quatre-saisons et une boucherie toutes deux bien achalandées. Le boucher Lafosse, un célibataire bon vivant, à la bonne humeur quasi constante, mettait son point d'honneur à offrir de la belle viande, bien présentée, dans une officine manquant, toutefois, de large. Il en était récompensé par la fidélité et l'assiduité de nombreux connaisseurs. Un peu plus haut

la place était concédée à la fine confection, au lainage. Le « Petit Paris » vendait du bel article, de la fibre de noble qualité. M'y rendant souvent, en commissionnaire, -ma mère étant une productrice généreuse et savante d'ensembles exécutés à l'aiguille ou au crochet- j'avais toujours un regard de surprise pour des rayons lourdement nantis ; pour des penderies de riches « tout fait » ; pour des tables sur lesquelles les souples pelotes de laine de couleurs diverses voisinaient avec les cartons de coton. La dame qui recevait et servait -une veuve de la dernière guerre, soigneusement mise, d'une recherche vestimentaire hors du commun mais sans exagération- avait une voix douce qui mettait le gamin que j'étais, en confiance.



Un autre magasin encore ; un peu plus haut, avec une vitrine comme il sied pour la montre, en grand... celui du chausseur de qualité. Le beau Limoges à la portée de l'Hendayais. Qui se l'offrait ? Beaucoup sans doute à en juger par la permanence du renouvellement des richesses de l'étalage. La chaussure, la fine chaussure, n'était cependant pas, à l'époque, tous les jours, aux pieds de l'être de condition modeste. Le soulier de marque était

réservé au dimanche, et encore ! Pas toujours. L'enfant portait plus la galoche de bois ; rustique, solide, à la semelle renforcée par du caoutchouc ou des clous ; que l'escarpin. Et en plus, il fallait que ça dure. Quel drame lorsqu'après un rude contact avec la pierre, au cours d'épiques rencontres de « foot », on rentrait à la maison avec une belle fente de bois ; un ébrèchement dangereux de l'empeigne ou de la claque -attention à celle de la maison !- ; une déchirure de la trépointe ou une éraflure pernicieuse du contrefort. Toute la gamme des récriminations, la fatidique cherté de la vie, l'insouciance, l'égoïsme des

jeunes, etc. etc., y passait. J'en connus qui furent plus gourmandés que moi qui bénéficiais très souvent, de la magnanimité des miens.



Séparant le Petit Paris d'une espèce de salon, ostensiblement à la vue du passant, qui avait toute l'apparence d'une pièce affectée à un cercle, la voie de Caneta menait à ce caractéristique lavoir.

L'hôtel Broca était bâti au bord. Encore un de ces établissements dont la discrétion n'avait d'égale que la bonne chère et l'excellent accueil réservés à la clientèle du cru ou de passage.



J'ai toujours eu un faible, enfant, pour le Palais de Cristal, titre qui prenait toute la longueur de la bande verticale qui pendait de l'oblique d'un store souvent déployé. Mais même sans l'inscription apparente on aurait compris que le ma-



gasin n'était pas ordinaire, du moins pour un âge où le transcendant est à la portée du jouet, même, et peut-être surtout, lorsque celui-ci demeure au stade de la convoitise, à l'état de rêve que l'on peut aborder mais difficilement acquérir. Pourquoi le cristal ? En raison de la limpidité qui s'attache à lui ? De son manque de commun ? De toute la richesse qu'on lui attribue ? Le conte de fées oriental, la caverne fastueuse, là, tout près, à portée de vue. Pour encore corser la présentation le

fronton principal ne portait-il pas ces lettres pleines de magie « Articles de Paris ». Comme si dans le Palais on n'avait vendu que des trésors de cette capitale —ô combien lointaine !- fabuleuse, nantie de tous les mérites et qui semblait, pour qui vivait à l'autre bout de la France, aussi mystérieuse et aussi difficile à aborder qu'un haut-lieu de l'Euphrate ou de l'Inde. Le Palais de Cristal faisait plus grand, plus impo-



sant qu'un bazar ordinaire. Voilà pourquoi, certainement, j'étais plus en admiration devant lui que lorsque je me trouvais à proximité de celui qui bordait la place. Il était au confluent de la rue du Port et de la naissance de la route qui s'en allait vers la plage. (J'use de verbes au passé, mais je dois préciser que beaucoup de la topographie d'alors subsiste toujours). A un bout, précisément, celui qui donnait sur ce croisement, il fallait monter quelques marches de pierre, ce qui contribuait à ajouter un brin de prestige par la séparation et la mise au-dessus, en vedette, du magasin. D'ailleurs, avec son mur de base, tombant sur le trottoir, mur de la hauteur d'un homme sur lequel venait reposer une généreuse vitrine, le Palais de Cristal avait tout du kiosque d'une certaine importance. A l'autre bout, point d'efforts à produire pour pénétrer. L'entrée était à même la venelle. Avant de franchir le seuil on avait droit à contempler l'exposition d'objets multiples et divers, utilitaires ou ludiques. Ce qui paraissait bien, c'était ces filets cerclés dont le manche pendait le long du mur. Epuisettes nombreuses pour les chercheurs de crustacés, de coquillages et pour les pêcheurs. Toujours attirant, le Palais de Cristal avait son exceptionnel triomphe quand venait le temps de Noël. Alors tout flambait à l'étal, avec ces mille lumignons qui faisaient ressortir l'originalité et la vertu du jouet, dernier cri. Et des jours, des soirs durant, la crèche était le rendez-vous de ceux qui désiraient, de ceux qui attendaient le verdict d'un Père Noël, à qui l'on croyait assez longtemps. Prémices d'une fête très attendue, source d'onirisme, annonce de présents inestimables, voyages dans un autre monde, hâtivement enjolivé, voilà ce que réservait le Palais de Cristal. Lorsque les bougies de l'arbre seront éteintes, lorsque la hotte du bonhomme à barbe blanche sera rangée jusqu'à l'an prochain, il continuera à rester, pour l'enfant, l'endroit d'où part le merveilleux.



La route de la Plage se jetait donc dans la Rue du Port, à angle droit. Rien depuis, pour elle. Elle finissait là. Cela jusqu'aux environs de 1925 où l'on s'avisa que l'on pouvait réunir, plus rapidement, les deux pôles extrêmes d'Hendaye et pour ce faire qu'il suffisait de jeter un autre pont, sur la vallée du chemin de fer, plus près de la gare. Or, dans cette Rue du Port, juste en face de l'arrivée du conduit de la Plage, il était une maison plus basse que les autres, d'une apparence plus modeste. Aussi –malheur aux faibles ! Aux déshérités !- pas d'hésitation. Perçons, arasons, puis sacrifions les jardins attenants pour y tracer une voie. Un gros trou fut donc fait dans la Rue. Avec lui un peu de quelque chose d'autrefois s'en allait. Une plus grande perméabilité s'offrait à l'invasion de l'extérieur. Une coupure préjudiciable à la vie entre soi. Un coup de canif à une certaine autarcie. Faut-il le déplorer ou s'en féliciter ?

Puisque nous sommes sur la rive droite, tenons-nous-y et continuons notre descente. Une belle bâtisse, qui de toute évidence a grandi un peu plus que certaines de ses voisines, est la première que l'on rencontre faisant suite au Palais de Cristal mais après



avoir passé le canal routier. Au rez-de-chaussée se tenait une modiste ; une dame plantureuse, aux alentours de la cinquantaine, plutôt en plus qu'en moins, vêtue d'amples étoffes de qualité, un sautoir bien voyant brinquebalant sur une gorge abondante, les doigts encombrés de bagues aux gros chatons. Elle avait de l'espagnole, en vrai. Si l'on considère l'élément féminin de l'autre côté des Pyrénées, l'on est surpris

par le net contraste entre les « vingt ans » et celles qui ont atteint l'âge mûr. Jeunes, bon nombre d'espagnoles portent beau, avec une finesse d'allure due à une indéniable sveltesse. Le visage, coiffé de brun ou de blanc, a presque toujours pour l'embellir, deux diamants incendiaires. Mais au fur et à mesure que s'en va « la beauté du diable » le corps s'alourdit, peut-être par abus de sucreries ou de pâtisseries dont elles sont friandes ou par manque de pratique sportive, le « paseo » rituel ne suffisant pas à résorber les calories excédentaires, la face s'empâte et hélas ! se surcharge d'un fard exagéré qui ne répare rien, qui outrage plus qu'il ne restaure. Notre chapelière en était là. Mais les kilos supplémentaires ne contrariaient point une grande activité. Cela servit puisque la boutique-atelier était rarement en état de vacuité. On portait beaucoup le chapeau en ce temps-là. Les dames, tout d'abord, surtout celles d'un certain rang, auraient trouvé de mauvais goût de sortir cheveux au vent. Le chapeau faisait partie intégrante de la garde-robe, y jouissant même de faveurs particulières. Les hommes, de leur côté, prisait le canotier ou le panama. Les enfants, eux-mêmes, y avaient droit. Je me souviens d'un panama de belle paille que l'on me fit confectionner, ce qui nécessita plusieurs rendez-vous chez la modiste. N'ayant jamais manifesté un goût excessif pour l'essayage et cela me poursuit encore, j'avoue que je me consolais de mon rôle passif en lorgnant vers le Palais de Cristal et ses riches promesses.

Au dernier étage travaillait un artisan comme on n'en rencontre pas beaucoup de par le monde... le fabricant de pelotes basques, aidé par un jeune ouvrier. Art bien circonscrit à la région où se pratique un sport local ; et même si depuis un bout de temps il a un peu débordé de l'ancien cadre où il est né, il ne l'a pas fait au-delà d'un secteur d'ethnies semblables ou proches parentes. On pouvait à toute heure du jour, voir Minondo derrière sa table de travail, coupant, taillant, cousant, enroulant. La vraie pelote basque, celle qui claque sec, celle qui part comme un trait nécessite une conception particulière.

Tout d'abord, il faut créer un noyau rond de caoutchouc très serré. Tout autour, en ne relâchant jamais l'enroulement, on fabrique la boule ronde. Là ne s'arrête pas le travail. Il faut ensuite envelopper la pomme de laine et d'élastique avec de la peau... de chien et coudre le plus solidement possible car la balle sera confrontée si brutalement avec la pierre du fronton et du sol qu'elle en pâtira à chaque coup et que petit à petit un grattage s'opérera jusqu'à la déchirure. Minondo avait à l'époque le quasi-monopole de la fabrication en Pays Basque français (nord comme disent certains). Les grands des « canchas », les princes du trinquet ne voulaient pas d'autres créateurs que lui. On dit même que certaines connivences naissaient et que tel grand champion voulait avoir ses pelotes à lui, conçues de telle façon qu'elles pouvaient produire des effets particuliers, trompeurs pour l'adversaire. Il faut rappeler que la pelote est assujettie à quelques normes de fabrication rigides, de poids surtout, de manière de serrer également, auxquelles on ne peut déroger.

Tout l'art du fabricant, à la demande du joueur, consiste à créer quelque chose de très approchant mais comportant un indéfinissable quelque chose qui change le comportement du boulet.



Sur le trottoir arrondi et large, un peu plus bas que la boutique à chapeau, la borne-fontaine était le lieu de rendez-vous des ménagères en quête d'une eau que l'on ne servait pas encore, à domicile.

La borne-fontaine permettait aux bavardes du coin — nombreuses pour ne pas dire la totalité — de longues stations qui étaient plus de commé-

rage que de repos. Les attroupements s'avéraient fréquents. Rarement la borne-fontaine demeurait esseulée. Le gros bloc de fonte cylindrique, était pourvu, dans le haut, d'un bec incurvé, à large orifice. Il fallait tourner un volant à poignée pour que monte l'eau.

Dans les moments de désaffection des adultes quelle tentation pour le gamin d'actionner cette manivelle ! Un jeu comme un autre, convenons-en. Avec en plus cette certitude de puissance qui faisait venir un élément d'une indispensable nécessité et à l'origine non dépourvue de mystère.



Le bureau des postes suivait. « *Obligés jusqu'alors de se rendre à Béhobie, les Hendayais obtiennent en 1871, leur propre bureau de Poste qu'ils installent rue du Port. 53 ans plus tard, les P.T.T. seront transférés dans l'école des filles, place de la République. En 1953, l'actuel Hôtel des Poste fut inauguré.* »

PL. Thillaud

On l'appellerait aujourd'hui peut-être, tout simplement Agence Postale. Il est vrai qu'il tenait plus du modeste établissement, à pièce unique, d'un village que de l'Hôtel, imposant, aux multiples locaux, qui sert à l'Administration des P et T. Pour le distinguer des autres appartements, au niveau du sol, il n'y avait que ces barreaux devant les vitres des ouvertures qui apportaient un caractère de renfermé, de protégé. La boîte aux lettres était simple, une étroite bouche allongée fendait le mur et ouvrant sur du vide. La sortie des préposés, que l'on appelait bonnement des facteurs ; la venue, à heures fixes, de la grande boîte montée sur roues, la voiture postale, tirée par un âne très administratif que

guidait un contractuel d'âge respectable, un « garien », constituaient le plus fort de l'animation aux abords de la poste. Les queues au guichet étaient rares. Les opérations postales ne connaissaient pas l'ampleur actuelle. La paperasserie ne submergeait pas encore, de son flot contraignant, le citoyen peu versé dans la pratique du C.C.P., point confronté avec les problèmes de la Sécurité Sociale, peu manipulateur du carnet d'épargne. L'achat du timbre pour la correspondance, l'envoi d'une « dépêche » lors de circonstances exceptionnelles, le plus souvent tristes, le passage à la cabine téléphonique étaient les mobiles principaux de la fréquentation de la poste.

Les usagers de la poste ne troublaient pas Monsieur Oeto, le tailleur, dans son atelier au-dessus. Monsieur Oeto jouissait à Hendaye d'une considération particulière. Non point, en toute exclusivité, pour le fini de ses costumes, pour la coupe réussie, pour la finesse de ses assemblages et pour leur solidité. Mais aussi parce qu'il était « le chef de musique » ce qui voulait dire celui qui tenait la baguette de commandement de la fanfare municipale que l'on sollicitait pour les fêtes, les grandes occasions et dont les sorties étaient toujours appréciées, en un temps où les loisirs n'abondaient pas et où les spectacles n'avaient pas la vulgarisation qu'ils connurent depuis, pas toujours à bon escient et pas toujours de la meilleure veine.

Une demeure bourgeoise, mi-villa, mi-castel, constituait le point culminant de ce côté de rue, en descendant. Un petit square, respecté, aimé de tous, pas gênant du tout, lopin que ne convoitait pas un « immobilier » inexistant, faisait un devant de porte agréable. Ses arbres en ont entendu des vertes, des mûres et des qui n'en étaient point : palabres, propos de toutes sortes, chuchotements d'amoureux, trilles d'oiseaux bien familiers, que rien n'épouvantait. Vestiges vénérables qui continuent à se dresser, fermement accrochés, narguant le temps, portant témoignage d'une douce époque et se voulant comme un reproche pour ceux qui ont dévasté, limé, anéanti tout ce qu'abritaient leurs branches.



Il y avait bien sur la droite, un peu plus bas, des appartements en long, à un seul étage, habités par une famille dont l'essentiel de l'activité se déroulait sur l'eau. Il s'agissait d'une demeure qui par sa conception, s'apparentait à celles des coronas du nord mais avec plus de clarté, plus de vie, sur les toits comme sur les murs. Mais cette dernière, au contact de deux voies, ne pouvait, en aucune façon, prétendre faire partie, seulement, de la Rue du Port. Il faut

donc considérer que la villa du docteur Cazenave était en proue. Le praticien, une espèce de colosse, en imposant par sa taille, portait une barbe fournie et longue qui ajoutait à l'ensemble une particularité remarquable. Arrivé à Hendaye, après en avoir terminé avec ses études, à Bordeaux, il emportait dans ses valises le projet de création d'un club de rugby, lui qui avait été initié à ce jeu au Stade Bordelais. Lors des fameuses rencontres d'Ondarraitz, et des moins mémorables également, on l'apercevait, assidu spectateur, à la tribune, avec son chapeau noir, suivant derrière ses lunettes les évolutions des athlètes avec tout l'intérêt que suscite la compétence.



20 HENDAYE. — Rue du Port. — LL.

Après avoir rempli un long office à Hendaye, le bon docteur, jouissant de la sympathie générale, eut des ennuis de santé et alla habiter en montagne. J'eus l'occasion d'aller le saluer à Sauguis St-Etienne, près de Tardets, en avril 1940. Retiré de tout, conservant belle allure malgré son handicap physique, il goûtait aux plaisirs sains, mais ô combien élevés, de la méditation du sage.

Revenons, je vous y convie, un peu en arrière, mais sur l'autre rive de la rue. Nous l'avons laissée à la Buvette-tabac, non sans avoir parlé de la percée faite plus bas pour la route directe Hendaye-Gare-Hendaye-Plage.

Désormais, dans cette partie de la Rue du Port, à gauche, fini le magasin important. Nous trouvons la boutique, l'échoppe, la petite pièce de vente, pour surtout les produits destinés à la bouche. L'on rencontre bien quelque original comme le coiffeur, le serrurier, le photographe mais l'essentiel porte sur la fourniture de l'épicerie, du poisson et des légumes. N'omettons surtout pas, ils ont leur histoire et leur renom, l'estaminet et le restaurant popula-

laire. La « cidrerie » à elle seule, constituait, un endroit fort prisé. Non loin du gril des sardines à la fraîcheur parfaite, elle apportait le breuvage qui convenait, pas trop incisif, pas trop lourd mais qui déridait en abandonnant au buveur une part de son pétilllement. Le mot cidrerie ne désignait pas le lieu de la fabrication mais plus précisément celui de la consommation. Oh ! Rien du café sélect. Le sol était tout simplement en terre battue. Une grange lourde avec des piliers, contreforts servant d'appui à la compagnie. Contre les murs, de grandes barriques. Au pied de l'une d'elles se tenait en permanence une serveuse, patronne ou employée, souvent protégée par un tablier noir retenu derrière le cou et lui enserrant la taille. L'échanson en jupons, une « pas froid aux yeux », assise sur un tabouret de bois, avait devant elle une rangée de verres, toujours prêts au service, posés sur une table à sa portée. La serveuse demeurait rarement les bras ballants. Le verre pris sur la table, présenté au robinet prestement ouvert, se remplissait rapidement d'un liquide doré, mousseux, tout vibrant de bulles nerveuses. Du cidre basque, rien que basque. Lorsqu'on se promène en Labourd, en Basse-Navarre, on n'est pas sans remarquer, au milieu des prairies, de belles étendues de pommiers avec un fruit tout spécial. Il diffère fort de celui que l'on cultive pour le couteau. La pomme à cidre est d'un calibre plus petit, d'une qualité de chair moins élaborée, certes plus ferme, avec une couleur de peau sans éclat. Du rustique en quelque sorte. Pas étonnant, dès lors, qu'après la fermentation, pour laquelle maints paysans d'Euskadi étaient experts, le jus donnait un breuvage cru, rude, un peu âpre, sec à en paraître privé de sucre. Un breuvage qui, cependant, désaltérait beaucoup mieux qu'un produit d'Auge, trop doux pour des palais cuirassés. Je parle du passé. Le cidre, le vrai cidre se fait rare en Pays Basque. A croire que les goûts ont changé. Peut-être par le fait de dégustateurs rendus plus difficiles par les préparations capiteuses qu'on leur offre ou qui optent pour ce qu'ils croient plus distingué, plus fin, plus dans le vent. Ne voyons surtout pas là, un progrès dans le raffinement du connaisseur. Le vieux cidre avait ses vertus bien à lui. Il suffisait d'être en communion avec elles pour

l'apprécier, l'honorer à sa juste valeur. Les godets à sec ne tardaient guère à revenir. On les plongeait dans un cuveau plein d'eau. Un rinçage rapide. D'essorage pas question. Le verre reprenait sa place pour un nouveau départ.

Un va-et-vient constant avait lieu entre dehors et dedans. Sur une aire caillouteuse les parties de « toko » battaient leur plein. Un jeu fort simple. Un arc de cerceau de fer était planté dans le sol. Il fallait le toucher avec des palets lancés à une vingtaine de mètres. Cela pouvait sembler enfantin. Mais la pratique s'avérait plus difficile. De tristes « loupés » au milieu de belles séries. L'enjeu de la partie ? Une tournée de cidre. Les équipes se succédaient sans jamais de grands creux. Plus le temps avançait et plus les maladresses augmentaient. Plus aussi les exclamations partaient. La discrétion en prenait un bon coup au fur et à mesure que s'additionnaient les verres.

Panxika !... dites Panchika. Quel gourmet-gourmand ne connaissait en ville et dans tout Hendaye ce restaurant spécialisé dans la préparation de plats où les produits de la mer tenaient la première place ? Seuls, le poulet basquaise et la piperade, jambon cuit et œufs, accompagnés de poivron, de tomate, d'oignon, de sel et de poivre semblaient y avoir les mêmes lettres de noblesse. Les grillades et le gasna (gachna = fromage) constituaient des compléments que l'on pouvait se faire servir. Rien de l'établissement sélect... L'auberge dans toute sa simplicité. Des tables de bois grossier, sans nappe. Pour s'asseoir des bancs. Mais le beau cristal, le linge fin et damassé, le cérémonial ne contribuent en rien à la valeur des mets. Il se trouve des lieux de restauration, presque des gargotes, peu payants d'aspect où l'on revient toujours les papilles en feu car on sait y trouver de l'excellente chère. L'important, en dehors d'elle, réside dans la propreté. C'était le cas chez Panxika. On y venait pour les repas aux heures consacrées mais aussi pour des « craquades » entre copains, entre hommes, hou ! les ingrats phalocrates diraient aujourd'hui, les féministes, sur le coup de cinq heures pour reprendre des forces après l'exercice du « toko » ou pour s'en munir en vue des défis de la soirée. Dès l'entrée, pas de doute à avoir. On baignait dans une senteur excitante de saumure, d'huile chaude, d'épices. Dans les assiettes, de grandes flaques noires où nageaient des morceaux de chair. Les renommés « chipirons », une spécialité basquaise, à la préparation particulière dont le secret se transmet de génération en génération. Les habitants du fond du golfe de Gascogne surent très tôt ne pas négliger les seiches que l'on peut pêcher à quelques encablures des côtes. Peut-être que dans les tout débuts on hésita un peu devant l'aspect peu engageant de ce céphalopode aux gros yeux, aux tentacules porteurs de laides ventouses, au corps flasque, et qui plus est, projette des jets de salive épaisse et noire pour se défendre, ce liquide même que l'on sut utiliser pour donner sa couleur à la sauce. La curiosité, l'ingéniosité, une intuition gourmande, aidant, on créa ce plat très recherché. L'ail, l'oignon, le persil, la mie de pain sont amalgamés au hachoir au mollusque, où tout est bon sauf l'os, avec l'apport supplémentaire et précieux du sel, du poivre et de l'encre. Le tout nécessite un dosage d'expert, le secret du traiteur que nous ne livrerons pas. Puis la savante élaboration va sur le feu, mijote longtemps avant d'être servie bien chaude. Faire rebouillir les « chipirons » qui restent –chez Panxika la chose était rare- ne présente que des avantages. Plus ça mijote et mieux ça vaut. Avec des limites cependant à ne point dépasser. Je connais maintes personnes étrangères à notre Pays Basque qui ont fait les dédaigneuses, au bord de la nausée quand pour la première fois, elles ont été confrontées avec l'assiette noire. Il a fallu insister pour les décider à goûter, rien que pour voir. Les plus courageux, les moins fragiles de la vésicule, s'y sont risqués. Bien leur en a pris. Ils en ont redemandé. Leurs plus réticents voisins, néophytes comme eux, n'ont plus eu qu'à agir de même. Eux également n'ont pas eu à le regretter. Tant pis pour les obstinés réfractaires. Ils ne connaîtront jamais un présent du ciel. Le « chipiron » peut se préparer d'une façon moins choquante pour l'œil. On le fait, grillé, farci. J'avoue le préférer, et nous

sommes nombreux dans ce cas « in su tinta » comme on dit en Pays Basque espagnol, c'est-à-dire avec son noir. Une autre spécialité du cru, le « ttoro ». Prononcez en mouillant les deux t. On en préparait d'excellent chez Panxika. Il s'agit d'une soupe de poissons, bien garnie, odorante, bien pimentée. Les ingrédients sont divers et de prix : colin en belles tranches ou en miettes, moules fondantes, bouquets dodus, langoustines à forte carapace, déconcertantes avec leurs grosses pattes crénelées, sans oublier tout ce qui contribue à la vertu du tout. Pour fortifier le relevé, on met dans la soupe du pain grillé, frotté à l'ail et tout imbibé d'huile. Il importe de ne pas attendre que le « ttoro » refroidisse. Il vaut surtout à une bonne température, celle qu'il a quelques instants après sa sortie du feu. Il ne faut point lanterner. C'est le moment à saisir. Bientôt il sera trop tard. Le sortilège n'agirait plus. « Ttoro » « chipirons » avaient leurs jours sans et leurs jours avec. Ce que l'on servait communément, sans que cela paraisse une festivité ni quelque chose d'espéré, de salivé à l'avance, c'était les sardines au grill que l'on sentait de loin. Parfois quelques dorades, quelques mulets ou de ces poissons dont la notoriété reste à établir et que l'on pêche, sans difficulté, à l'embouchure de la Bidassoa. Que boire pour faire passer toute cette alchimie aux relents de feu ? Du cidre... c'est sûr, mais... aussi et surtout du « gros rouge » avec un penchant quand on pouvait s'en procurer pour le « macho » d'Espagne, plus robuste car de degré alcoolique supérieur.

Un voisin ne semblait point concerné par la Cidrerie ou le Restaurant, ni troublé par les odorants effluves qui partaient de ce dernier. Maurice Veil... un homme très connu dans la Rue parce qu'un peu à part de la communauté, tout en s'y étant inséré. On le disait issu d'une philosophie religieuse autre que la chrétienne. L'affaire Dreyfus n'avait que très peu touché cette terre éloignée, alors, de Paris qui était le point central de l'intrigue amorcée, des menées poursuivies et des scandales qui en résultèrent. Aussi les retombées s'en trouvèrent-elles fort atténuées et l'oubli de cette tache d'avant 14 facilité. A Hendaye, on n'en était pas à un certain antisémitisme. Monsieur Veil ne pouvait donc être rejeté pour ce qu'il avait reçu en naissant, ni même laissé à l'écart. On ne le suspectait point. On ne pouvait lui en vouloir. Il ne faisait de mal à personne. Tout au plus entourait-on son personnage d'une certaine étrangeté. On n'aurait pu s'étendre longuement sur la différence qui existait entre lui et nous, mais elle existait, plus sentie que constatée. Une façon à lui de vivre, d'agir, de se vêtir, sans rien d'outrancier, de choquant, tels étaient les fragiles indices d'une ascendance différente de la nôtre. Sa casquette, qui fut fraîche un jour, ne le quittait pour ainsi dire pas du matin au soir, chez lui comme dehors. Elle contribuait à le distinguer de l'ensemble des hommes d'ici. Entre autres signes particuliers, une petite barbiche, style second empire, pointait d'un menton anguleux. Monsieur Veil sortait, hormis lorsque le temps était chaud, drapé dans une abondante pèlerine de laine qui lui tombait presque sur les pieds. Sa chaussure de prédilection était le sabot de fantaisie à large empeigne de cuir noir. On pouvait le voir en fin de semaine, le dimanche après-midi et le soir monter la côte et s'en aller au cinéma les Variétés, sur le plateau d'Irandatz, cinéma qui remplaça un ancêtre-précurseur le Palace cinéma qui fonctionna durant la tourmente de 14-18. Il est toujours intéressant d'être en face du passé et de découvrir ce qui constituait la vie d'antan. Je fus attiré naguère par un numéro de la Petite Gironde portant la date du vendredi 11 juin 1915 et lus à la chronique hendayaise l'annonce suivante : « *Palace Cinéma : la Direction du Palace Cinéma prévient le public hendayais que le spectacle du dimanche 13 juin, comprendra un film sensationnel (2 400 mètres) « Sans famille », drame tiré du célèbre roman de Malot. La partie comique sera, comme d'habitude, un des principaux attraits de la soirée qui se terminera par les actualités 1914-1915.* »

Une telle présentation où perce la rareté des spectacles ne manquerait point de surprendre aujourd'hui. Pour en revenir à Monsieur Veil, disons qu'il était affecté au con-

trôle des entrées aux Variétés. Pour nous gamins, qui, de temps en temps, fréquentions la salle obscure, nous ne pouvions qu'avoir une respectueuse considération pour cet énigmatique qui nous ouvrait la route du merveilleux. En outre, si nous étions de la Rue du Port, nous ne pouvions ignorer son sanctuaire de photographe, de bibliothécaire, une salle où le patron s'y retrouvait dans une confusion déroutante et n'hésitait pas beaucoup quand vous sollicitiez un livre à la dérive sur un rayon poudreux.

De quelles séries s'agissait-il ? Beaucoup de romans populistes ou de mœurs. C'est en fréquentant le conservatoire de Monsieur Veil, j'en usais avec délectation quand l'occasion m'en était offerte, que je me suis familiarisé avec certains auteurs qui faisaient se pâmer les soubrettes et les amoureux, se révolter les humbles mais qui aujourd'hui connaissent le grand noir de l'oubli. Demandez à un jeune de cette fin de siècle qui est Decourcelle Pierre, vous n'en tirerez rien. Et pourtant ce nom chante encore dans ma tête, peut-être moins en raison de la substance de son œuvre et de sa valeur que parce que aperçu, lu et relu sur la couverture. Et puis les titres se voulaient évocateurs. Ils emportaient avec eux de jeunes enthousiastes à la rêverie naïve.

Les romans policiers, les romans classiques, les œuvres principales du XVII^e, du XVIII^e, du XIX^e, étaient en bonne place, mis à la disposition de tous par ce diable de vulgarisateur qui avait su rassembler un véritable trésor bien que le papier soit jauni par l'âge et la jaquette décolorée et écornée. Il y avait dans la pièce une grosse boîte avec son œil qui vous fixait obstinément et son drap noir dont se coiffait entièrement, l'opérateur-sorcier qui donnait ainsi l'impression de disparaître pour une tâche magique. Le vénérable et imposant appareil photographique. La boîte sortait pour les grandes occasions, pour les noces surtout. La façon souveraine dont procédait Monsieur Veil pour fixer à jamais le moment historique où une compagnie joyeuse est rassemblée, puis ensuite pour prendre, à part, les époux, lui conférait un ascendant indiscutable. Sans lui, la cérémonie aurait perdu de son intérêt et dans tous les cas, elle aurait subi le préjudice d'être amputée d'une partie de son essentiel.

On venait aussi, parfois, chez Monsieur Veil pour des photos-souvenirs ; des photos en vue de documents à établir. Le fait n'était pas fréquent, toutefois. D'abord cela coûtait cher, en un temps où les salaires étaient maigres, et l'Administration n'avait pas encore assujéti les citoyens à de contraignants dépistages. On pouvait penser que les activités de Monsieur Veil étaient par trop réduites pour s'avérer très rémunératrices. Il est patient, toutefois, qu'elles lui suffisaient. Il n'avait rien d'un misérable. Un modeste soit, un homme sobre. Un célibataire endurci qui savait s'en tirer au mieux avec des gains mesurés et divers.

Une grange qui paraissait désaffectée nous offrait son hospitalité, plus bas. Elle dépendait des locaux occupés par une famille dont les enfants étaient de nos amis. Qu'il s'avérait souvent le bienvenu ce semblant de hall où néanmoins la lumière ne se montrait point généreuse. Comme nous l'apprécions, cependant que les jeux d'extérieur nous étaient interdits par la pluie ! Nous y avons créé maintes scènes sans nous soucier du décor. Nous étions chez nous, entre nous. Pour nous il ne s'agissait point d'un coin pour rebut, d'un débarras anonyme, d'un « surchargé » de décombres, d'un dépôt de ce qui ne servait plus mais que l'on conservait, « en cas », pour un usage futur, pour un dépannage. « Objets inanimés avez-vous donc une âme ? » a demandé le poète. Nous nous serions bien gardés de répondre à l'interrogation par la négative surtout que parmi toutes ces choses dont on avait hésité à se défaire, définitivement, en considérant qu'elles faisaient partie de la maison, nous trouvions maints objets qui servaient à nos pantomimes.



La propriété du Docteur Durruty suivait. La dernière avant la Baie. Décidément les docteurs se trouvaient aux premières. J'ai peu connu le Docteur Durruty. Ce que j'en ai su c'est sa qualité de basque bon teint, avec une personnalité bien établie. On le sentait bien du pays. Pas besoin d'adoption pour lui. Maintes personnes ont traversé le grand parc clos et boisé pour venir le consulter sur des sujets qui ne concernaient pas tous la thérapeutique. Ses réflexions, ses avis, ne laissaient, paraît-il, personne indifférent.

Le bout du voyage... la fin de la rue... une petite place, en surplomb avec au fond le bord d'une belle rade. *(Des ruines ont bien existé place du Port, contre la maison Suertegaray, souvenirs des 26 avril 1793 puis 7 octobre 1813 où bombardements et pillages furent importants. En 1927, il n'en restait plus rien. Vers 1865, devant l'afflux des touristes voulant aller à Fontarabie, on aménagea le Vieux-Port.)* Une murette en demi-lune couronnant une haute muraille portait un garde-fou à claire-voie qui avait subi une curieuse agression. Un véhicule débridé, sans conducteur, était venu s'écraser contre la balustrade de fer qui, sous la violence du choc, avait cédé. La brèche fut longue à être comblée et la carcasse de l'infortuné, assaillie par le flot montant, rongée par le sel, rouillée jusqu'à la corrosion extrême, servit longtemps de repaire aux crabes que l'on voyait grouiller à marée basse dans l'épave peu décorative.

La muraille, de toute évidence, faisait partie des restes arrangés des fortifications. Les parcelles, les vestiges de ce qui constitua une défense indispensable en un point particulièrement ouvert, vulnérable, jalonnent encore une fraction des bords de la Baie. Si en fin de Rue du Port, l'arrondi central tombe directement dans le flot, à marée haute, ou sur les algues et la vase, à tout autre moment, les flancs collaient à des terre-pleins, inégaux en surface comme différents en affectation. A gauche, c'était le domaine du franc parler, de la vie indépendante, l'endroit choisi par une famille qui se voulait à part du restant des concitoyens. A droite, la guérite aux armes de la République annonçait, par cela même, l'officiel. La Douane y avait élu domicile avec le voisinage, indispensable en secteur frontalier, des services de police affectés au contrôle des identités de ceux qui partaient pour l'Espagne ou qui en venaient. Le môle suivait : une simple langue maçonnée, souvent agressée par l'eau, souvent recouverte. Les barques, quand le moment le permettait, y laissaient ou y prenaient les voyageurs. Fontarabie n'est pas bien loin. Quant à nous, gamins, nous étions attirés par le coin gauche, indubitablement. L'originalité s'y manifestait. Tout d'abord la résidence empruntait beaucoup au bois de construction. Pas question d'étage. De plain pied, presque à toucher l'eau sur un côté ; adossée à la côte sur l'autre façade. Une maison, comme on n'en trouvait pas une autre dans la Rue, qui ne manquait point de place et se terminait par une vaste salle, fenil sans herbe, grenier sans grain, atelier providentiel, lieu de spectacle où nous recevions deux êtres d'exception, Jean et Maurice, puînés d'une famille nombreuse de pêcheurs dont la belle santé éclatait. L'air du large, l'absence de contraintes, une vie naturelle y étaient pour quelque chose. La mère, les premiers de la famille, bien que très avenants, n'intéressaient pas outre mesure, les fidèles au rendez-vous que nous étions. Jamais nous n'eûmes l'impression d'être des importuns. Tout respirait la bonne franquette même si Jean et Maurice nous recevaient en grands patrons. Jean était un peu notre aîné. Maurice de notre âge. Tous deux jouissaient d'une agilité surprenante, d'une maîtrise certaine. Nous admirions leur aisance dans l'eau.

N'ayant jamais eu recours à un quelconque moniteur, ils nageaient avec une facilité qui faisait notre admiration. De vrais poissons qui nous surprenaient également par leurs longues évolutions, bien au large. Il leur est arrivé, bien souvent, d'aller toucher Fontarabie sans qu'un acerbe « carabiniere » leur en fasse grief, et de revenir frais, comme s'ils n'avaient couvert que quelques mètres. Et avec ça, des as de l'aviron. Ils manœuvraient dans Chingudy avec un art consommé, celui du navigateur chevronné, qui va, guidé par son intuition. Ce n'est pas eux qui auraient buté contre ces satanés bancs de sable, qui ne sont pas loin d'affleurer quand l'eau s'en va. Ils connaissaient trop bien les parages, en savaient tous les secrets, toutes les chausse-trapes, tous les canaux à emprunter, pour être victimes d'un quelconque blocage. Leur aisance à la rame, nous laissait toujours dans une haute considération admirative.

Comment pouvaient-ils, être à ce point, maîtres de la conduite alors que nous savions, pour nous y être risqués, qu'il n'y a pas plus capricieux, plus instable, plus difficile à manier que la barque, surtout de petite dimension. Jean et Maurice possédaient deux youyous. Nous le crûmes lorsqu'ils nous assurèrent qu'ils en étaient les constructeurs, à part entière. Il est certain que tout cet outillage que nous voyions dans la grange devait servir à quelque chose, devait être l'indispensable pour créer du beau, du surprenant. Les deux frères avaient une adresse manuelle, innée. Sans apprentissage ils confectionnaient des miniatures ravissantes aussi bien que des objets importants. Nous nous demandions bien comment ils pouvaient être les détenteurs d'une telle maîtrise. Maîtres ils l'étaient, également, pour mener à bien des spectacles, que sous leur direction nous organisions. Ils avaient même élevé une scène authentique, à laquelle ne manquait pas le classique rideau fait d'étoffes au bord de la ruine. J'ai déjà évoqué l'autre salle dont nous disposions. Elle était moins importante, moins bien équipée que la leur... que la nôtre pouvions-nous dire car nos deux mentors se seraient bien gardés de conserver, pour eux seuls, le libre usage. Nous avons donc, une préférence certaine, pour ce théâtre au bord de l'eau. Nos après-midis de représentation étaient parfois troublés, par des cris, des imprécations, venus du dehors. Il y avait au foyer une vieille grand-mère, du type même de celles que l'on voit dans les contes. D'un âge plus qu'avancé, d'une maigreur décharnée, d'un accoutrement où le fané le disputait au haillon. Souvent en butte aux lazzis des gamins –« cet âge est sans pitié »- du haut de la Rue ou des quartiers périphériques, elle y répondait par toutes sortes de malédictions, en demandant à la Vierge de la Guadeloupe de s'en faire l'exécutante. Notre petit groupe ne se serait jamais risqué à ces impertinences coupables et peu courageuses. Nous étions trop bien dans notre milieu de rêve. Et pour rien au monde nous n'aurions voulu entrer en conflit avec Jean et Maurice.

Jean devait connaître une fin prématurée non sans s'être jeté dans l'aventure. On n'a pas du marin dans le sang, pour demeurer rivé au même coin, pour si attachant qu'il soit et si grand le culte que l'on lui voue. Maurice devait mettre à profit ses exceptionnels talents des doigts. Alger connut son heure de gloire. Il fit carrière dans la création et le commerce des fins objets d'art. Chers amis, nous vous devons beaucoup. Pour le rêve que vous fîtes naître chez d'innocents sédentaires, vous méritez un grand merci.

On parle beaucoup, en ce moment, des « rues piétonnières ». Oh ! La laide locution pour dire, tout simplement, que l'on rend l'usage exclusif de certaines voies à ceux qui vont à pied, tout en frappant d'interdit les dangereux et encombrants véhicules qui, peu à peu, s'en étaient rendus maîtres.

La Rue du Port appartenait aussi bien aux riverains qu'aux passants. Les trottoirs existaient. On pouvait y voir, en plein travail, des sandaliers, assis devant leurs petits établis, tirant l'aiguille, des étals qui ne se souciaient guère d'encombrer et des matrones dé-

formées par les maternités rapprochées et nombreuses qui discutaient le coup, « langue verte » dehors.

Mais la chaussée était aussi mise à contribution. Non seulement, on y circulait, sans hâte, sans crainte, mais on y stationnait pour commercer entre amis. De petits groupes se formaient spontanément, ignorant le temps et les tracas. Le tram pouvait bien arriver. C'était un familier, un ami qui s'annonçait de loin, et qui avait la vitesse en horreur. Le fiacre ne répugnait point à s'arrêter, un instant, pour participer aux parlotes, ou à se déporter pour ne pas perturber les conversations. Les chars à bœufs des « boueux » passaient lentement, cahotants et dispensateurs de remugles. Des cris, des appels fusaient : ceux gutturaux des marchandes de sardines, paniers plats sur la tête, ceux du rémouleur qui s'aidait souvent d'une singulière flûte de Pan pour signaler son passage, ceux des bateliers qui hélaiient les passagers en puissance et aussi ceux, joyeux, clairs des enfants qui jouant aux « gendarmes et aux voleurs » se livraient à d'interminables poursuites qui ne les exposaient à aucune périlleuse rencontre avec de redoutables engins.

La bonne vie, la douce existence, les instants précieux dans cette vieille Rue du Port quand on avait encore tout le temps d'en profiter !

3. Ségrégation à l'étage

C'est certainement pour l'avoir confusément ressentie dès ma plus tendre enfance que la trop grande différence entre les individus, pourtant constitués de façon identique, de toute évidence non autres dans les balbutiements de l'humanité, voués au même devenir parce que mortels (car qu'importera alors soit aux os, soit aux cendres tout le clinquant du cercueil), reste une écharde qui me fait toujours mal.



Nous habitons un immeuble de la Rue du Port, situé là où la pente s'accroît après le plat relatif du Palais de Cristal. En face de nous s'étirait une ruelle qui, à son départ, séparait la maison de la modiste et du fabricant de pelotes, avec sur le trottoir la borne-fontaine de la poste. Notre demeure, immatriculée par la suite, sans se prévaloir de rien d'extraordinaire n'avait cependant pas à rougir de son état. C'était une trois étages sur rez-de-chaussée. Celui-ci était occupé par une boutique et par un magasin. Si je me risque à employer deux termes différents pour deux points de vente voisins, c'est que si l'un faisait frais et coloré avec son renouvellement de quatre-saisons, l'autre s'avérait plus cossu, plus imposant, plus d'un autre univers avec les articles d'épicerie qu'il mettait en vedette. La boutique des fruits et légumes pêchait aussi par manque d'ordre et par négligence du soin. Coxépa (Cochépa), la vieille Coxépa n'en pouvait mais. Son âge constituait un handicap certain ainsi qu'une excuse valable. Ce que j'ai surtout retenu d'elle, c'est son caractère renfermé ; bougon en permanence, sans retenue ; et son abord difficile pour

un enfant. Il aurait semblé qu'elle se méfiait des culottes courtes. Peut-être appréhendait-elle la confrontation avec les jeunes énergumènes qui tourmentaient son alter ego du fond de la Rue ; l'aïeule de chez Jean et Maurice ! Puisque nous cultivions des jardins qui nous fournissaient suffisamment de quoi faire notre soupe et garnir nos plats, je n'étais que bien rarement envoyé en commissionnaire chez Coxépa. La vieille marchande avait deux fils qui ne vivaient pas avec elle. L'un, établi à Hendaye, au Quartier bas, comme entrepreneur de charpente, venait la voir souvent. L'autre, apportait avec lui, à l'occasion de permissions annuelles ou plus espacées, la part de merveilleux qui s'attache aux terres lointaines, aux contrées exotiques dont les noms sonnent de façon particulière aux oreilles de ceux qui ne sortent pas de chez eux.

Madagascar, où il travaillait dans les Douanes, avec Tananarive sa capitale, était alors quand on en parlait devant moi de ces pays de rêve quasiment inaccessibles pour qui ne tient pas du destin un privilège inexplicable.

L'épicerie Dubecq m'était plus familière. J'y passais de longs instants à contempler des boîtes, des paquets, des bouteilles aux couleurs vives, aux inscriptions suggestives ; à humer la cannelle, le poivre ; à me griser de l'arôme du café grillé ; et, aussi, à répertorier tous les « Pierrot Gourmand » qui offraient une riche gamme de berlingots, de

sucettes, de fondants. Je n'étais pas peu fier lorsque Valentine, la fille du maître de céans, une lettrée, puisque institutrice quelque part, qui portait des lunettes, ce qui à mes yeux ajoutait à son prestige et à la grandeur de son geste, m'offrait une praline ou une dragée. J'appréciai à l'époque davantage les gourmandises que la grande fille bien en chair qui me les offrait et pour laquelle je ne pouvais avoir aucun regard concupiscent. Il y avait dans un coin de la vitrine, annoncée par un nom bizarre, très dur à lire et impossible à prononcer, de cette marchandise que nous avait révélée les Américains, lors de leur passage, et que nous ruminions avec constance ou que nous transformions en longues bandes ténues que nous étirions aussi longtemps que nous le permettait l'allongement du bras.

Nous pénétrions dans notre immeuble par un étroit couloir, celui qui séparait les deux magasins dont nous venons de rappeler l'existence. Il n'eut pas été impossible de pénétrer, à partir du couloir, dans l'un ou dans l'autre par deux portes. Mais seuls les tenanciers pouvaient s'offrir ce droit de passage. Il ne m'est jamais venu à l'idée, d'entrer par un autre endroit que la porte donnant sur le trottoir de la Rue ; l'accès des chalands. Le couloir était court. Et très vite l'on se trouvait confronté avec l'escalade. Il n'aurait pas été très commode de se trouver alors avec un « descendant » tellement l'escalier était exigu. Passe encore sur la « tirebouchonnante » disposition. Mais la largeur manquait outrageusement. Malheur à l'obèse ou même au ventripotent. Il ne leur restait plus qu'à se présenter de profil et se livrer à un singulier exercice de coulée « distordante ». Pas mauvais au demeurant comme hygiénique mouvement ! Tant pis pour celui qui avait forcé sur le flacon. Il trébuchait, se cognait au mur et à la rampe. Mais lui, du moins, trouvait dans l'étroitesse, l'assurance d'un guidage providentiel.

Deux pas de porte signalaient l'appartement bourgeois. Quand on sortait de l'étriqué, on était surpris de se trouver dans un « quatre pièces » où la place ne semblait point très mesurée. Deux donnaient sur le balcon perché au-dessus de la rue. Le balcon, de toute évidence, était la marque d'un certain milieu, l'attestation d'une aisance certaine. De l'extérieur il suffisait de jeter un coup d'œil vers le haut et de considérer ces immeubles à plateforme en saillie sur la façade. Là se trouvaient l'au-dessus de la moyenne. La cuisine et la salle à manger ouvraient sur une galerie d'où l'on apercevait, immédiatement au-dessous, légumes, fruits, fleurs et plus loin la montagne espagnole, Irun, ses toits, ainsi que la débonnaire Bidassoa. A l'étage numéro un vivaient les protégés de la propriétaire, Mademoiselle Carmen et Félix, frère et sœur. Ils l'étaient également du maître des lieux. Mademoiselle Carmen, une infirme, ne quittait pas son fauteuil de torture. Félix était un nerveux entre les nerveux, un agité parmi les remuants, un pique-assiette dont l'activité consistait à faire le valet de nettoyage, sans plus. Une femme de ménage préparait les repas quotidiens. Félix avait un péché mignon, comme beaucoup de laissés pour compte de sa sorte ; de marginaux à qui pèse une cruelle relégation. Le « pinard » ne lui faisait point peur. Il n'y crachait pas dessus. Du moins quand il en avait. En famille, c'était du compte-gouttes dont on usait.

La malade impotente pour circuler n'avait pas de paralysie oculaire ou linguale. Son autorité restait entière. Félix la craignait. Mais dès qu'il pouvait enfreindre l'interdit il ne s'en privait pas. Ne disposant que d'un argent de poche très mesuré, il lui fallait profiter, au maximum, des offres qui lui étaient faites. L'un de ses fournisseurs n'était autre que mon père. Félix n'avait pas son pareil pour capter la bonne nouvelle, celle de l'arrivée du baril de « rouge » de chez Iribarne. Un naturel et l'infaillible radar l'avertissait de la livraison et de la mise en perce.

« Monsieur Henri, allons soyez sérieux !... ne lui donnez pas à boire... si vous saviez dans quel état il se trouvait... pourquoi ne pas lui dire non... » disait la douce Mademoiselle Carmen à mon père, rétrospectivement le plus souvent car l'excellent homme évitait autant qu'il le pouvait de se rendre dans l'appartement des deux célibataires, en période de surchauffe. Mais il ne pouvait, cependant, pas y couper toujours.

« Ce n'est rien Mademoiselle... Il n'avait fait que goûter... un tout petit verre » répondait-il pour sa défense et celle du gourmand. Il est certain que Félix tenait mal le godet. Comme l'opération se passait dans la cave, en sous-sol, il faut dire que l'on assista, plusieurs fois, à de très « titubantes » remontées.

Le propriétaire, Don Nicolas, consul d'Espagne, tenant à la gare un établissement de passage et de banque, n'habitait pas là. Heureusement, ses reproches eussent été plus rigoureux. Sut-il exactement les frasques de Félix ? Les lui cacha-t-on ? Est-ce en raison de cela, pour y pallier qu'il fit venir à Aizpurdy, son domicile, ses deux obligés ?

Au second, vivait un vieux couple dans un appartement de même disposition que le premier. Lui fut Chef de Gare, à Irun, à la « Estacion del Norte » (compagnie espagnole des Chemins de Fer). Un monsieur trépidant, à la voix enrouée, fumeur impénitent, grand amateur de gros piment rouge (le morone) braisé ; toujours bien mis ; une barbe poivre sel qui apportait une incontestable distinction... Elle, une Béarnaise, très fière d'avoir connu et approché Barthou, l'homme politique d'Oloron, une femme ayant encore un port altier malgré l'âge et qui certainement dans sa jeunesse avait dû être une belle fleur. Leur orgueil, à tous deux, venait de leurs deux fils, français à part entière, reçus aux grandes écoles d'où ils sortirent avec ce titre, honoré et réservé à l'époque, d'ingénieur. L'aîné, en plus, tenait une place exceptionnelle dans leur cœur. Ils le vénéraient d'autant qu'il avait connu une fin glorieuse –à leur sens- sur le champ de bataille au cours de la guerre 14-18.

Jusqu'au second palier, l'escalier était plongé, en permanence, dans la semi-obscurité. Mais plus on montait et plus ça s'éclairait. Là-haut, un châssis à tabatière avait mangé les tuiles et laissait passer la lumière du jour. Celle blafarde de la lune également par les nuits avec.

Nous logions au troisième, sous les combles. Au terminus de la spiroïdale succession de marches. Sans transition l'on butait contre deux portes. On empruntait le plus communément celle de gauche. Tout, chez nous, contrastait avec le confortable agencement des étages précédents. Tout était exigü. Tout annonçait la condition modeste. Les pièces où l'on semblait avoir fort lésiné en hauteur n'avaient que tout juste de la place pour contenir les meubles. Ces derniers n'étaient ni imposants, ni luxueux. La cuisine et une chambre donnaient sur la rue. Pas de balcon. Une simple balustrade, avec un petit accoudoir, garantissait du vide qui vous saisissait, vous glaçait, vous faisait reculer lorsque vous n'en aviez pas l'habitude. Le plafond se trouvait à même les tuiles. Une personne de grande taille l'eût touché sans grand effort. Les soirs de grande tempête, nous entendions le sifflement, le mugissement, les bourrasques d'un vent tout proche de nous. La cuisine où nous vivions, en général, avait plus du réduit que de la belle pièce. Mais que nous importait ! La chaleur du cœur valait pour nous toutes les richesses. La cuisinière y prenait une place considérable. Mais quoi de plus naturel, estimions-nous ! Au lieu de nous plaindre d'être par trop resserrés, nous nous accoutumions à frôler un auxiliaire aussi précieux. L'abat-jour qui pourtant n'était tenu que par un fil court arrivait à la tête de mes parents. Mais il avait fallu faire des nœuds pour éviter tout contact. Une table collée au mur, trois chaises glissées dessous, constituaient l'essentiel du mobilier de cuisine.

La vaisselle était rangée dans un noir placard creusé dans le mur, sur l'évier. La cuvette de mauvais grès portait un trou d'où s'exhalaient des refoulements malodorants.

Cependant, là, dans la cuisine, dans la chambre on était encore dans la partie éclairée. Pour compléter un appartement aussi peu luxueux, nous disposions, en surplus, de deux pièces, sans ouverture ; une soupenne avec un lit et à l'entrée, derrière la porte de droite donnant sur l'escalier qu'il fallait laisser ouverte si l'on voulait y voir, un local baptisé salle à manger où nous n'allions que pour les grandes occasions, quand nous recevions, et dans la mesure où les modestes appointements de mon père –petit employé à la Compagnie du Midi- le permettaient. Les commodités se trouvaient bien à part. Il fallait passer par un couloir pour y parvenir. Elles se trouvaient sur le derrière de la maison, juste au-dessus des galeries d'où les favorisés des premiers et du second avaient prise sur l'extérieur sud.

Heureusement qu'une lucarne y avait été ouverte. Sans cela, on n'aurait eu que les ténèbres comme accompagnement. En plus de l'aération cette percée portant jambage et fronton donnait droit à une vue plongeante et circulaire sur le lointain. Il importait certes de faire un petit effort, de se percher sur les rebords du trône et de ne point se soucier des senteurs trop tenaces. Et alors quel spectacle ! J'y ai passé dans ce mirador, de longs instants. Des instants de ravissement dans la contemplation d'un extérieur immuable, celui de la montagne et de la baie ; ou changeant, celui du trafic incessant sur les voies de garage de la Compagnie. Je regardais ces belles locomotives à vapeur que l'on vidait de leur coke inutile, que l'on remplissait, à nouveau de noir charbon, que l'on approvisionnait en eau et qui soufflaient, fumaient, ahaiaient et se laissaient emporter sur la plaque tournante. Que n'ai-je envié, ces jours-là, les noirs mécaniciens, les maîtres de ces monstres. Combien de fois accoudé à la lucarne où je voulais voir le hublot de la locomotive, ne les ai-je pas singés et ne me suis-je point figuré, dans ma position statique, aller de l'avant par les villes et par les champs. Qu'il est riche celui qui peut vivre par l'imagination ! Cela n'empêchait pas notre modeste condition, la différence de position, l'inégalité dans le logement et dans un même ensemble.

4. Concepts phrétiques en résurgence

Le hochet parachutiste

Il se trouvait donc, à la cuisine, une balustrade, nullement d'apparat, devant la baie vitrée qui tombant bas fournissait l'air et suffisait, du moins fallait-il s'en contenter, pour éclairer dans la journée. Ajoutons qu'à cet endroit précis le garde-fou s'avérait indispensable. Autrement comment éviter, une fois ou l'autre un accident dû à une fatale aspiration. Et d'un troisième !... Les balustres n'avaient rien de compliqué, mais d'une solidité éprouvée. Tout ce que l'on attendait d'elles. Des barres de fer, tout simplement, sans ornements mais avec des joints. Elles prenaient solidement au socle de base. Les grandes personnes, les adolescents utilisaient la tablette d'appui du dessus. Entre elle et le haut de l'ouverture un court guichet –à peine l'espace pour le tronc et la tête- sur lequel retombait, presque à son niveau, l'avant-toit. Il était assez malaisé de se trouver, à deux, à la fenêtre.

Il y avait souvent un gros bébé derrière la balustrade. On pouvait l'y laisser en toute quiétude. Pas de risque qu'il passe entre les barreaux. Aucune crainte à avoir pour qu'il ose se hisser. Il était bien trop lourd pour cela. La position assise, derrière la grille, lui revenait de droit. Le bébé, c'était moi...

Il y avait des risques prévisibles au départ inopiné de jouets dans le grand vide du dessus de la rue. J'appris plus tard –lorsque je fus en âge de capter le message- que j'avais été l'auteur d'un incident, banal entre tous, mais qui me plongea dans la plus grande affliction. Du moins si j'en crus mes rapporteurs. Comment en aurai-je douté puisqu'il s'agissait de mes parents ! On m'avait, paraît-il, doté d'un hochet de la prime enfance. J'y jouai quand un beau jour, soit par étourderie, par énervement, soit parce que las du cher objet, soit animé par un confus désir de voir ce que cela donnerait, je le fis passer par un jour. Il plongea irrémédiablement. Un passant m'assura-t-on le reçut sur le crâne, sans mal, je le suppose, mais en s'interrogeant sur la nature du projectile... Un O.V.N.I. ? (En parlait-on à l'époque ?)... un noyau céleste ? (l'infortuné était versé dans la connaissance des astres)... ou, tout simplement, un corps étrange emporté puis délaissé par le vent. Comme il se brisa en mille morceaux –paraît-il- l'infortuné ne connut jamais la nature du projectile.

De quoi s'agissait-il au juste ? Ma mère voulut me le révéler un jour. Je ne l'écoutai que très peu, ce qui fait que l'oubli passa par là. Mais voilà, qu'au fil des ans ce jouet, qui ne pouvait être qu'exceptionnel, revient me préoccuper. Je le conçois comme une merveilleuse boule magique, légère, faite d'un riche amalgame, et dans laquelle jouaient quantité de petits lutins en donnant d'agréables tintements. Boule enrichie de mille couleurs. Evidemment, je ne puis que la pressentir. Elle en moi. En moi, très confusément. Mais je la vis. Je la touche bien qu'impalpable. Elle ne me quitte pas. Qui pourrait expliquer ce lent et souverain travail d'emprise. N'est-ce point là l'irréel, la chose qui ne reviendra pas mais qui demeure vivace ; la troublante saisie de tout l'être par un « non connu », le « resurgissement » d'un fait qui a marqué sans que l'on en ait eu conscience ?

Le chaton

Il y avait un petit chat galeux, très très maigre qui n'arrivait point à prendre le dessus. Il fallut s'en séparer. Mon père partit avec le pauvre animal et revint seul. Je ne revis jamais la pauvre bête. Je crois en avoir éprouvé une amère rancœur, sur le moment. Qui était ce chat ? Pourquoi me souvenir de lui, tout particulièrement ?

La vaguelette

Avez-vous remarqué lorsque la vaguelette vient mourir sur la plage ce liseré blanc qui s'élève au-dessus de la barre brune du sable soulevé et qui ne dure qu'un court instant ? Juste celui nécessaire à l'arrêt du flot qui vient jusque là et qui repart aussitôt. Allez savoir pourquoi, je ne puis encore, me trouver au bord de la mer, sans toujours éprouver, quand cela se produit, ce même sentiment de surprise et aussi de regret. Celui qui me prenait, tout entier, au temps jadis.

J'avoue bien humblement ne pas avoir retrouvé le G.I. américain, lors d'une rencontre, dans les tout premiers jours qui suivirent la libération de notre région en 1944. Leurs calots couleur kaki et leur blouson ne me disaient rien. Pas plus que leurs engins, appelés « jeeps », trop sommaires pour être des voitures de tourisme ; de capacité trop réduite pour en faire des camions voire des camionnettes. Il m'a fallu attendre la télévision pour y voir plus clair et ressaisir des images du passé lorsque je n'avais pas encore quatre ans. Les westerns –au demeurant souvent à thème ridiculement demeuré ce qui n'empêche point les chevauchées ahurissantes, ni les rafales de colts, ni les tueries trop abondantes- m'ont remis en présence de ces yankees que je vis Place de la République aux environs de 1917. Que l'on excuse mon imprécision. Je n'aurais point le mauvais goût d'insister à vous dire que je remonte à un temps où le grand brouillard m'enveloppait. Ils revenaient, les Américains. Les mêmes. Leur grand chapeau bordé de cuir, leur veste marron, leur pistolet au flanc, leurs bottes montant haut. Tout y était. Et même venant du Texas cet important tuba, cet énorme bombardon et ce bizarre hélicon basse, gros boa à bouche énorme, au milieu des cuivres de la fanfare militaire. Identique allure martiale et bon enfant à la fois. Visage dur ce qui n'empêche pas le franc éclat de rire. Mélange de débonnaire et de force. Tout cela il y avait bien longtemps que je l'avais approché ; petit, inconscient et imprécis témoin.

La mastication du « chewing-gum », par un artiste et non en pâle imitation, je la retrouvais. Le noir me revenait –comme autrefois- un être étrange qui semblait d'une autre planète ; mon œil de bébé n'ayant été confronté jusque là qu'à la chair blême. Ce n'était plus le nègre familial, c'était celui de mes tous débuts, celui qui surprenait la population médusée d'Hendaye et intriguait –c'est certain puisque cela ressort aujourd'hui- un innocent. Re... bonjour le yankee d'avant l'armistice. C'est bien toi que j'ai retrouvé, toi qui ne fus qu'un météore dans un esprit qui ne pouvait te retenir.

Pourquoi ?

Ces sortes de résurgences profondes, venues du noir, antérieures à la protection – formée ou coïncidant avec l'entrée dans le raisonnement ne seraient-elles point le fait d'une conscience qui précède obscurément la faculté de concevoir, le fait donc d'un principe intime et la preuve manifeste qu'il existe des pouvoirs spirituels et sensoriels qui opèrent dès l'arrivée au monde.

5. Quand le drame passe au-dessus de la tête

En 1914, je n'avais qu'un an. C'est dire que je ne sus rien des préparatifs de guerre, des tractations, des allégations, des coups de poing sur la table et aussi des menées criminelles, mais ô combien décisives au regard de la grande tuerie qu'elles fomentaient. Seule « La Petite Gironde » pouvait colporter tout cela. Mais j'étais dans l'ignorance totale et pour cause. Pas davantage je ne pouvais saisir les commentaires qu'on faisait sur les nouvelles diffusées par cet unique canal de communication. Et d'ailleurs m'en souciai-je ?

J'assistais du haut de ma « vigie » aux rassemblements aux abords de la borne-fontaine, ce lieu prédestiné pour apprendre du nouveau, vrai ou faux, dans les limites de la réalité ou dans l'exagération. Je n'entendis pas l'instituteur M. Lassalette –qui ne devait pas revenir du front- annoncer « Madame Béatrice, cette fois, hélas ! C'est fait... la guerre est déclarée ». Il venait remplir avant la classe son seau de tous les matins et ce pour une des toutes dernières fois. Je ne fus point sensible à ce déferlement de cloches qui s'obstinait à sonner, d'une façon anormale, en envoyant dans les airs des notes qui annonçaient un malheur... C'était la guerre. Déjà la veille, Jaurès avait été lâchement assassiné. Je ne saisis rien au tragique événement, moi qui une quinzaine d'années plus tard devait être séduit, et pour longtemps, par la vie, l'ascendant verbal et moral, la générosité du socialiste qui me révélèrent avec la foi des convaincus mes maîtres de l'Ecole Primaire et du Cours Complémentaire.

Je ne me suis pas demandé, à l'époque, pourquoi ce grand vide, soudain, autour de moi ; vide des hommes, vide produit de petits vides échelonnés, qui ne m'atteignit point. Le devais-je au fait que mon foyer n'était pas touché ? Mon père, malade et aussi requis sur place par la Compagnie. De ces avantages qui compensent –et combien en de telles circonstances- des servitudes, des déboires de la condition de petit employé-matricule. Rien de changé donc chez nous.

Comme je n'avais pas le temps de faire ample connaissance avec le reste de la famille, mes oncles en l'occurrence, et comme ils habitaient loin –oui les moins de cent kilomètres séparant Hendaye du sud des Landes paraissaient une distance énorme- je ne pouvais pas les trouver manquants.

« Le ⁽¹⁾ Jean-Baptiste est à... le Pierre a rejoint... le Paul est parti.... » La liste de nos proches passait dans la bouche de mon père et de ma mère sans que j'en sois ému.

De nos jours, l'automobile aidant, on promène bébé. Peut-être s'éveille-t-il à la compréhension. Mais en 14 la vie se déroulait en vase clos. Aussi que pouvait un cerveau encore endormi ? Je m'habituais à vivre dans un univers de femmes. Si je mettais le nez à la fenêtre, si je sortais, partout la robe l'emportait sur le veston. A ne voir que de l'élément féminin, que quelques vieillards –ne parlons pas des enfants, laissons-les pour l'instant hors du coup- ou que quelques mines qui faisaient peine avec leurs stigmates de souffrance ; on était en bon droit de se demander si l'on n'avait pas supprimé, à tout jamais, les hommes.

Pas tout à fait cependant. Il en venait parfois, mais des sortes d'étrangers pour un enfant de moins de cinq ans qui n'avait pas eu avant ce satané mois d'août 1914, le temps de les approcher suffisamment. Des étrangers, ils en avaient hélas ! toute l'apparence. Ils

¹ Comme mes parents s'exprimaient en gascon, il faut dire que le nom est précédé de l'article (lou = le)

différait par leur tenue, leur sacré bleu horizon. Ils arrivaient amaigris, hâves, barbus. Ils passaient leur journée à flâner de par la rue ; à tenir la vedette au milieu de « cotillons » assemblés autour d'eux ; à retrouver de chères habitudes à la cidrerie qui n'avait pas fermé ses portes. Et puis ils repartaient comme ils étaient venus. Un beau matin, fini.

« Où est le monsieur d'en face ? » demandait l'enfant. « A la guerre » lui répondait-on. A la guerre... à la guerre... Mot affreux en lui-même, porteur de toutes les imbécilités, de toutes les atrocités, de toutes les laideurs de l'âme humaine mais qui avait pour le bambin une résonance particulière, moins hideuse qu'en réalité parce qu'il ne savait pas et qu'il ne pouvait pas savoir. D'ailleurs qui à l'arrière réalisait exactement les horreurs, les indicibles cruautés que le sort réservait à la première ligne ?

Il se fit, autour de moi, un grand envahissement du noir. Des voisines changeaient d'un jour à l'autre la teinte de leur robe, abandonnant la nuance claire et joyeuse. Les clientes aperçues dans les magasins semblaient vouées à la sombre couleur. Était-ce une mode ? Je sus, plus tard, que non et quelle en était la raison.

La conversation des grands, des dames en général, avait quelque chose d'insolite. On usait beaucoup en ce temps-là du prénom qui faisait familier pour évoquer quelqu'un que l'on situait dans un pays, à consonances bizarres. On parlait moins haut, pour l'annoncer replié dans un hôpital ou « fait prisonnier ». « Fait prisonnier ». Cela n'a rien de terrible quand on est loin. Et cependant que de tourments occasionne cet état ! On en avait cependant l'intuition car une tristesse, née certainement de la crainte d'une trop longue absence, perçait toujours, dans les propos qui concernaient les captifs.

La voix baissait... comme prise par l'intense émotion « on est sans nouvelles... il est porté disparu... il a été tué à ... » Je ne réagissais pas. Le porteur de la mauvaise nouvelle, dépêché par la mairie, pouvait bien passer devant moi. Je ne me doutais pas le moins du monde de la profondeur du drame qu'il venait annoncer aux proches du soldat que l'on ne reverrait plus.

Au second, chez nous il y eut l'énigme Joseph. Joseph... Joseph souvent, entre mes parents, il était grandement question de lui. On me cachait, me semblait-il quelque chose. Comme si c'était moi le concerné, en premier lieu, par un drame survenu. On semblait lutter contre l'évidence. Et cependant le désespoir se lisait sur le visage de la vieille dame. Ses vêtements s'étaient mis également... à la mode... au noir. Le vieux monsieur se repliait sur lui-même. Il se renfermait boudeur, comme obstinément fâché à cause de quelque chose ou contre quelqu'un.

Ah ! Ces conversations des temps de guerre autour d'un innocent enfant. Comme elles purent, insensiblement, le marquer au point que nombre de phrases lui reviennent encore aujourd'hui à l'esprit.

« Il paraît que c'est quelque chose d'affreux ces tranchées... cette vie au contact continu avec la boue.

« Et avec les poux qui vous assaillent, les pauvres... *(Les soldats évidemment, pas de janotisme déplacé S.V.P.)*

« Enfin les Boches *(de grands méchants, sans nul doute, en déduisais-je à l'époque ; des monstres d'une redoutable espèce)* reculent (où, quand, comment ?)

« L'artillerie (*de quoi s'agit-il ?*) a bombardé les positions ennemies.

« Les chars sont entrés en action (*où sont passés les bœufs, réminiscence de l'attelage que je voyais passer pour enlever les ordures ?*)

« La Croix-Rouge (?) est intervenue.

« Les nôtres ont avancé... Ils ont cédé un peu de terrain... sont repartis de plus belle ((*ton très « cocoriquiste » de l'annonciatrice*). (*Pourquoi ne pas participer à sa fierté, à sa joie ?*)

« Les Boches (*encore eux... décidément... les tristes individus*) capitulent (*enfin... la bonne chose, le barbare réduit à quia*).

« Le 75 (*à élucider*) est irrésistible et le lebel (*autre mystère*) incomparable.

« Ils ont osé (*qui ils ?*), ils ont lancé les gaz (*oh ! les incongrus que ces ils ; les puants « pétomanes »*).

« Les Maréchaux, un Tel, un autre presque Tel, ont dit (*oublié depuis l'apophtegme*)... Le Général a commandé (*quoi et à qui ?*)... Le Commandant a pris la tête (*de qui ? pour la parfumer peut-être, pas pour la couper !*)... Le capitaine a prêché l'exemple (*dans quelle église ?*)

« Nos braves poilus (*ont-elles vu les « jacasses », l'anatomie des susdits*). »



Et pour terminer des trésors de géographie, une inflation de noms d'ailleurs, le tout péremptoirement affirmé par des mémères qui n'ont pas souvent dépassé les limites d'Hendaye... la Somme... Verdun... le Chemin des Dames... l'Argonne... Vaux... des noms qui chantent quand on est à l'abri, des noms qui incitent à la rêverie un nouveau venu sur la sphère des hommes. Des mots étranges, certainement sympathiques puisque dits avec joie... armistice... fin du cauchemar. Des noms vénérés comme Clémenceau, Le Tigre, Foch, Joffre, etc. etc.

Un lieu à Hendaye m'intriguait tout particulièrement... la villa Marie. Quel est le bétotien qui a voulu que ce castel, situé en retrait de la rue qui vient du Vieux Port et mène à l'église soit une villa (maison de campagne élégante affirme le Larousse ; alors, comment douter ?)

Enfin, ne cherchons pas la petite bête puisque de toute façon le parc y est.

Cette curieuse et belle demeure, excitait ma juvénile curiosité, disais-je, avec son immense croix rouge sur fond blanc qui paraît la façade.



Des dames, de belle présentation, tout de blanc vêtues, c'est-à-dire de pied en cap, un mouchoir immaculé enfermant leur chevelure, avec l'insigne cruciforme carminé au milieu du front, allaient et venaient, empressées, douces, souriantes. Dans le parc de singuliers personnages erraient. Ils semblaient chercher, interminablement, quelque chose ou attendre quelqu'un. Qu'avaient-ils donc besoin de ces surprenants appareils, de ces torses jambes bipèdes sur lesquelles ils s'appuyaient à partir de leurs aisselles et qu'ils tenaient à pleine main grâce à une petite barre de jonction au milieu. Pourquoi toutes ces cannes dont usaient des êtres en bizarre tenue. L'uniforme me fut-il assuré. Pourquoi ces voitures sur lesquelles certains –pourtant de la même espèce que les autres- se laissaient pousser ? A quoi jouaient-ils ? Que signifiaient tous ces manèges ?

Et derrière les vitres que voulait dire ce perpétuel remue-ménage ?

Toujours la même, l'obsédante réponse au curieux impénitent et insatisfait que j'étais... des blessés ! Des blessés !... Cela sonnait drôlement.

Avec ça une tristesse pesante, généralisée, une grande tristesse, une nette perception de la souffrance.

Un beau jour débarquèrent, venus on ne sait d'où (ici c'est l'ignorant total que j'étais qui parle), de grands diables, au langage étrange, des blancs, des noirs qui se comportaient d'une façon qui nous semblait contraire à l'usage, au nôtre, évidemment. Qu'avaient-ils à ruminer, sans cesse ? Pourquoi remâchaient-ils ainsi de supposés aliments ? Et ces grands chapeaux ! Craignaient-ils l'insolation ? Et cette tonitruante fanfare dont les explosions sonores secouaient les vieux arbres de la place !... Les Américains !... Les Américains !... Allez en savoir davantage. Qui les a appelés ? Que sont-ils venus faire ? Pourquoi se sont-ils si rapidement sublimés ?

Je n'ai point connu, réellement, le bac de Santiago. Je n'ai aucun souvenir que l'on m'y embarquât dès les premières manifestations de la pénurie de cette indispensable base de l'alimentation pour un Français : le pain. L'ouverture du pont routier sur la Bidassoa ; en 1917, tout juste un peu en amont du pont international des Chemins de fer qui, lui, servait depuis 1864 ; facilita grandement les voyages. Je n'ai aucun souvenir, ni personnel, ni rapporté plus tard, de tracasseries administratives insupportables, pour passer en Espagne. Nous allions « de l'autre côté » assez fréquemment. Surtout quand le « manque » se faisait trop sentir. Irun devenait la terre promise. On y trouvait du pain blanc, à volonté. Irun échappait, de toute évidence à la tristesse, à la vie arrêtée en partie que l'on notait à Hendaye. Les beaux magasins, aux devantures généreusement approvisionnées dont je me souviens, bien que cela soit fort lointain ! Fallait-il que le contraste fut remarquable pour qu'un enfant de quatre ans le saisisse ! Et tout cet élément masculin qui déambulait de par les rues, que l'on voyait dans les boutiques ou qui s'activait sur les chantiers ou dans les ateliers.

Heureux enfants espagnols qui avaient conservé leur père, leurs aînés ! Beaucoup d'Hendayaises avaient, certainement, quelque mal à contenir leur jalousie, à cacher leur infortune. Mais la faim –surtout celles des gosses au foyer- leur faisait braver le spectacle douloureux par la comparaison qu'il comportait. Combien, en France, eussent aimé avoir le privilège d'habiter à la frontière pour pouvoir se ravitailler ainsi ! Car on rapportait aussi des fruits et de la viande, souvent à la barbe des douaniers ou avec leur complicité tacite. Que pouvaient-ils humainement interdire ceux qui jouissaient de la sécurité cependant que beaucoup de leurs concitoyens, de leurs parents, de leurs amis souffraient et mouraient au front ? Merci, de tout cœur Irun pour ce pain lourd que je continue à priser.

Mais tout n'était pas sympathique, pour nous, sur l'autre rive de la Bidassoa. Pourquoi ces exclamations rugueuses comme « les salauds ! » lorsque sonnaient allègrement les cloches de Fontarabie ? Je ne savais pas à l'époque –ou je ne m'en souciais pas- qu'elles saluaient une victoire allemande. Fontarabie avait-elle encore dans son cœur le souvenir de Charles Quint pour se réjouir ainsi d'un malheur français ?

Tels étaient certains à-côtés par lesquels on pouvait, à Hendaye, considérer le drame qui de 14 à 18 ébranla la planète.

6. Retours

J'avais franchi un nouveau seuil, celui qui vous marque en créant une amorce de personnalité. J'étais élève chez « les grands », à part entière car tenu à passer par le Cours Préparatoire, en quelque sorte l'antichambre de transition. Un an, cela passa vite. Ensuite l'essor en compagnie relevée !

De la Maternelle –en pleine guerre avec toutes les perturbations que cela comporte- je ne me souviens que très peu. Si. J'étais mené par une cousine, plus âgée d'au moins un lustre. Est-ce parce que j'accusais cette pourtant innocente du forfait de m'arracher à mon poste d'observation et à la tranquillité du foyer pour m'enfourner dans un monde étranger ; est-ce pour cela que bien longtemps, je lui en ai tenu rigueur en ne me sentant aucune attirance vers elle ?

Revenons à notre nouvel état et situons-le. Il y avait déjà quelques mois que le canon s'était tu. Hendaye avait repris, pour les garder cette fois, peu bon nombre de ses fils. Pour nous, enfants au tempérament malléable, ils devinrent vite des figures familières. Si nous n'avions pas eu la possibilité de les connaître avant leur mobilisation, ils ne tardèrent point à reprendre toute leur place dans notre petite société. En premier lieu, qui étaient-ils pour nous ? Des combattants. Ce nom de combattant ; un attribut également ; quelle résonance pour de jeunes cerveaux !

Un mélange de référence honorifique et de mystérieuse appartenance à une catégorie bien à part. Nous y reviendrons car nous les retrouverons, les combattants présents dans maintes manifestations publiques ultérieures.

Un certain nombre s'était remis à la besogne comme si rien n'avait perturbé quatre années de leur vie. En général, ils reprirent leur ancienne place. Apparemment sans stigmates éprouvants des dures années passées au combat, assez valides presque tous et la jeunesse aidant, ils récupérèrent vite et jamais ne constitueront un corps de marginaux.

D'autres, cependant, eurent plus de mal à se remettre des pénibles secousses. On en voyait, dont une manche –quand ce n'était pas les deux- flottait inutilement, stupidement, privé d'un membre qu'on avait laissé dans quelque hôpital ou sur le champ de bataille. Quelques-uns allaient sur un pilon qui rendait difficile leurs déplacements. Je me souviens d'un blessé avec un gros soulier, à très épaisse semelle ; une chaussure anormale qui indiquait une amputation ou importante dégradation du pied. Le mutilé était le Receveur Buraliste dont j'ai déjà parlé. Un certain nombre avait une figure terreuse, exsangue. On sentait bien l'atteinte profonde de leur organisme par quelque chose d'horrible... Les gazés !... Une catégorie d'éprouvés, bien spéciale, que l'on savait condamnée, l'ypérite continuant sa perfide et inexorable destruction. On voyait aussi, parfois, un individu qui hâtait le pas, le visage dissimulé au maximum et qui semblait redouter tout contact humain, qui paraissait fuir comme pris de honte. Une horrible blessure à la face était la cause de leur trouble profond.

Les « gueules cassées » comme on les appela avaient, en effet, quelque chose de monstrueux avec cette défiguration par des éclats d'obus. Les uns avaient les pommettes enfoncées, d'autres des parties de maxillaire emportées, d'autres encore un trou béant à la place du nez ou d'épouvantables cicatrices violacées, des stries enlaidissantes au possible. Mais tous ceux-là avaient, au moins, eu la chance de revenir chez eux, de retrouver les leurs. Même fort atteints dans leur chair, ils pouvaient encore chercher et trouver un

réconfort auprès des êtres qu'ils aimaient. L'espoir tenace qui les tenaillait au profond des tranchées, l'espoir de revoir Hendaye, vivants, était enfin une réalité.

Mais il se trouvait des manquants... en grand nombre. Des manquants dont on avait été averti de la disparition en un lieu donné, dont on connaissait l'endroit de l'inhumation. Mais aussi hélas ! Des manquants portés disparus. Deux fois morts en quelque sorte. La plupart des mamans, des fiancées, des grandes sœurs avaient recouvré le sourire d'antan ; ce sourire perdu ou mis au rancart. Toutes cependant ne s'en étaient jamais séparées. Une minorité s'accommoda très bien d'une situation particulière en trouvant des consolants particuliers. Laissons-les à leur remords, si du moins elles en éprouvèrent. Les autres, reprirent goût à la vie. Cela se lut sur leur visage, se nota dans leurs propos et se remarqua dans leur allure plus dégagée, plus juvénile. Les gamins participèrent au bonheur des retrouvailles. Pour eux, c'était davantage celui de la présence réelle, assurée de cet être particulier qu'on appelait « papa » mais dont on ignorait presque tout.

Hélas ! Beaucoup trop de regards demeurèrent fermés, beaucoup trop de corsages se vouèrent –et pour longtemps au noir, beaucoup trop d'épouses ou de promises ne purent se défaire d'une sorte de pénible lassitude qui les tenait, très souvent, au bord des larmes. Et combien furent-ils les orphelins, témoins de la joie de leurs camarades privilégiés, qui posèrent la question que l'on tentait d'éluder « et le mien où est-il ? Où est mon papa ? Quand va-t-il revenir ? »

Les Maîtres des grandes classes ; des anciens de l'école qui avaient repris leur fonction ; conduisirent leurs élèves à la gare, à plusieurs reprises. Ils devaient le faire avec quelque émotion. Il s'agissait, en effet, d'aller faire cortège à un soldat hendayais, tué quelque part, loin, tout d'abord inhumé provisoirement, en terre étrangère et que l'on rendait ; enfin et pour toujours, à son petit coin. Oui, émus ils l'étaient sans nul doute, ces instituteurs, car ils en revenaient de la grande boucherie. L'un d'eux avait été touché par les gaz. Ils réchappaient de l'atroce, certes. Cependant ayant été confrontés à la souffrance et à la mort, ils ne pouvaient avoir oublié ces indicibles moments d'épouvante. Avertis de la monstrueuse duperie, de l'infâme exploitation du carnage, pacifistes par éducation et vocation, ils avaient faite leur la phrase d'Anatole France « on croit mourir pour la patrie... on meurt pour des industriels ».

Ils n'allaient donc pas, avec leurs jeunes disciples, à la cérémonie sans quelque amertume et sans révolte intérieure contre l'aberration de la masse cocardière qui ne voulait –ou ne pouvait- point voir tous les requins, repus du sang des soldats depuis les maîtres de forges et d'autres grands fournisseurs du ravitaillement militaire jusqu'au trafiquant de basse extraction qui « embusqué » profite d'une de ces situations où tout se vend et à haut prix, l'adjectif haut prix en mauvaise part car touchant au vil et au sordide avec l'abjection qu'ils supposent.

Une foule nombreuse avait déjà envahi les abords de la gare quand se présenta la juvénile colonne. Les enfants furent conduits, sans plus tarder, dans le secteur des Messageries ou de la Petite Vitesse (entendez par là les quais où abordent les wagons de marchandises). C'est de là que tout devait partir. Un cercueil, au bois terni, preuve d'une mise en service déjà ancienne, fut descendu du grand coffre roulant qui d'ordinaire sert au transport des marchandises vulgaires. Nombreux, sans doute, furent ceux pour estimer très pénible que ce soit seulement cela qui fut offert à la dépouille mortelle d'un soldat, tombé au « champ d'honneur » (comme ils disent les « patrio-phages »), pour son ultime voyage. Le cercueil fut déposé pour un court instant sur un tout simple catafalque. Un drap

tricolore le couvrit en entier. Un détachement de l'unité navale de surveillance de la Bidassoa et des environs maritimes immédiats rendit les honneurs.

Je ne sais ce que l'on remarquait le plus chez ces marins de parade... leur bizarre crête de coq –une pelote rouge- posée sur leur bonnet plat, tout bleu ou... leurs leggings d'un blanc irréprochable qui finissaient en guêtres dont l'épatement couvrait amplement le dessus du soulier qui n'avait rien à voir avec le godillot du terrestre fantassin. Un être peu sympathique, parce que criant trop fort et trop sec commandait ces automates. Chez lui rien de très attirant, pas même cette casquette bordée de fils dorés et parée d'une ancre de marine, en pure perte quant à l'esthétique et également bien dérisoire pour afficher une quelconque supériorité.

Les réceptions, civile et religieuse, accomplies ; le long cortège s'ébranla, à vitesse très réduite, derrière le char funèbre tiré par des chevaux peu nerveux. Tout ce qui était valide à Hendaye était présent au rendez-vous pour cette retrouvaille et cet hommage. Il était certain que l'on recevait autre chose qu'une pauvre caisse de bois avec le peu de restes qu'elle pouvait contenir. On reprenait contact avec un être que beaucoup avaient bien connu et qui en ce jour de retour devenait le familier de tous, l'intime de tous. Sans hâte aucune, la côte de la gare, en direction de la ville fut entamée. L'air suintait la tristesse. Dans la colonne très longue un silence quasi-total. Beaucoup de drapeaux émergeaient de la foule. Quelques-uns portaient du crêpe. En bonne place dans le cortège se trouvaient les chanceux, les heureux revenus du front, avec des poitrines sur lesquelles oscillaient, trépidaient, s'entrechoquaient médailles militaires et croix de guerre. Mais, en ce jour de piété, on n'avait point le cœur à dauber sur un étalage par trop ostensible de décorations. Même, nous enfants, éprouvions de la surprise admirative, pour ce qui nous semblait plus qu'une récompense –notre âge nous interdisant d'aller jusque là- mais une marque de distinction, de consécration indubitable. L'élément féminin participait en nombre à la cérémonie. Pour une fois, même chez les femmes qui avaient retrouvé leurs « très chers », on avait rangé les langues pourtant si agiles habituellement.

Et soudain, sur ce vide, cette absence de souffle, cette retenue de vie, éclata la manifestation du désespoir, de la douleur, de la précarité de l'existence. Elle émanait de la marche funèbre de Chopin que jouait l'Harmonie municipale reconstituée.

Tout d'abord le martèlement lent, profond, appuyé, grave qui annonce le drame ; puis une élévation, une échappée pour retomber ensuite pour un instant. Le ton monte à nouveau, se fait plus fin et c'est le pleur tenu, le regret susurré, exprimé en demi-teinte, répété presque imperceptiblement comme si l'on cherchait à fuir l'insupportable. Puis le souffle s'amplifie, renouvelé. La plainte croît mais en conservant toute sa tendresse éplorée. Il est, ainsi, de ces instants où la détresse gravit de trop hauts degrés dans l'aigu. Elle revient, comme surprise elle-même par sa trop grande manifestation de douleur, au lent et sourd registre de la mort. L'Avenue de la Gare, le Vieux Pont, la Place de la République, la Rue du Port connaîtront toute la soirée, l'envoûtement de cette musique de recueillement, de cette colère de l'âme déchirée, de cette protestation illusoire contre un sort inéluctable.

Le soir tombera lourd ; plus mélancolique qu'à l'accoutumée, même si dans le fond de l'âme de beaucoup perce cette satisfaction de voir épargné à un enfant du pays, l'ensevelissement lointain, en terre froide, au milieu de l'insupportable indifférence étrangère.

Je fus plus touché, plus attristé, par un retour, que le commun des Hendayais. Cela lorsque revint, lui-aussi, un être que je n'avais pour ainsi dire fait qu'entrevoir, à l'occasion d'une trop brève échappée du front mais qui s'empara de tout moi, en ami c'est certain ; en symbole surtout. Il est ainsi des traces plus durables, plus profondes, plus sublimées en quelque sorte ; laissées par un aperçu, par un effleurement que par une pratique continue. La force de l'habitude, la lente anesthésie de l'accoutumance enlèvent le côté mythique de la première révélation. Celui qui revenait aujourd'hui, ce beau capitaine, le fils de nos deux voisins du second, avait eu sur moi cette emprise qui porte à l'idéalisation. Ingénieur des Arts et Manufactures –quelque chose de mystérieux et de transcendant pour l'enfant que j'étais et à qui on l'apprit-, capitaine d'artillerie, il fut fauché à un âge (trente et un ans) qui offre toutes les brillantes possibilités d'avenir. J'étais au rendez-vous quand il revint, le cœur gros, très gros. Et dans le panégyrique qui lui fut adressé des expressions comme « Chevalier de la Légion d'Honneur » « Décoré de la Croix de Guerre » me pénétrèrent d'orgueil comme s'il s'était agi de quelqu'un de mes très proches. Mais ne l'était-il pas très proche puisqu'il m'avait conquis, en de très courts instants, Monsieur Joseph ?

Toutes ces minutes de rêve, d'il y a peu, me revinrent fidèlement à l'esprit cependant que nous cheminions vers le cimetière.

Je revoyais ce képi avec des bandes dorées –pourquoi trois ?- le croissant au milieu du front, comme l'astre du soir dans le ciel, ce bon visage dont la lèvre supérieure était barrée par une belle moustache noire, cet œil vif, pénétrant, mais si empreint de générosité.

Je revoyais ce beau costume militaire avec ces barres, trois, toujours trois, ces barres dorées sur le bas des manches. « Pourquoi papa n'en a-t-il pas ?... et pourquoi son papa, non plus » questionnai-je sans obtenir de réponse.

Je revivais cette cérémonie au piano, où il me mena. Que joua-t-il ? Je ne le sais et ne veux point le savoir. Toujours est-il que pour moi ce fut un morceau des dieux qui d'emblée me conquit. Je fus subjugué par ces petites plaquettes, noires et blanches, d'où tout semblait venir et sur lesquelles les doigts du magicien, mon nouvel et impérissable ami, s'activaient.

Peut-être, encore, aujourd'hui, est-ce là que je trouve l'explication à ma préférence, entre tous les instruments de musique, pour le piano. Je trouve ses accords d'une noblesse, d'une grande richesse, d'un sérieux dans le grave, d'un aérien dans l'aigu, comme le départ d'une âme qui prend son essor. Soit plainte, soit joie, soit tendresse, soit fierté, soit force, tout y est dans le piano.

Je passai, les quelques journées où il fut là, à solliciter le Maître. Il ne se faisait point prier, heureux de faire plaisir à un bambin que sentimentalement il avait adopté. Peut-être cherchait-il dans la candeur un oubli des affres de la guerre. Puis le récital terminé, après que je l'eus assailli et contraint par mes « encore » il me soulevait, me hissait à bout de bras, me faisait bien plus haut que lui. Mes cris joyeux le récompensaient. Mon exigence pour recommencer la voltige trouvait en lui un compréhensif exécutant, au sourire toujours présent, sous l'œil attendri de la vieille maman.

Et puis, hélas ! Un jour il partit mon beau, mon grand capitaine. Fermé le contrevant du piano ! Personne pour le soulever et tirer de l'instrument de ces accords merveilleux ! Même si l'on me permit de glisser mon doigt sur les touches, cela ne dépassa pas, pour

moi, la tentation de la curiosité. Maintenant c'était fini. Tout demeura silencieux. Seul mon regard se portera, souvent, sur la belle photo de mon prestigieux officier, sur ce sous-verre où le morceau de ruban noir attestera la profondeur du drame.

7. 1921 : Offrande de la pierre et du bronze

Patrie : dénaturation, mystification

Dans le sillage de la « victoire » et de son enfant, ce traité de Versailles, porteur, dès sa naissance, de miasmes microbiens, néfastes à échéance (vingt ans) ; pour honorer des « preux », des « héros », des « martyrs », des « magnifiques », des « ceux qui enflamment par leur exemple », des tout ce que vous voudrez comme exaltantes épithètes, à condition de ne pas se trouver dans le lot des victimes, pour donc magnifier, non sans arrière-pensée personnelle du reste, ceux qui tombèrent à la guerre, on fit surgir, en France jusque dans la moindre commune, ces témoignages de reconnaissance éternelle qu'on appela Monument aux Morts ; terme usité et consacré même si l'édifice faisait parfois défaut. L'imagination aidant ; le génie créateur toutes fusées dehors ; le désir de faire connaître sa griffe excitèrent à qui mieux mieux les architectes, les sculpteurs, les décorateurs. Une fièvre érectile s'empara des grandes villes comme des bourgades. Ici ce fut la large paroi élevée ; ailleurs la classique pyramide ou l'obélisque de hauteur réduite ; plus loin la stèle monolithique plus trapue ou tout bonnement la statue de circonstance – guerrier en action ou terrassé, mère éplorée – sur un piédestal cubique. Mais que ce soit le simple mur d'une maison commune ; la grande muraille construite tout exprès ; la colonne ou bien le socle, tous portèrent en lettres d'or, des listes plus ou moins fournies, selon l'importance de la localité, des héros morts pour la « Patrie ».

Nous y voilà. La grande mystification... le grand mot lâché... l'alibi de tous ceux qui s'en tirèrent... la justification odieuse de la sanglante boucherie. J'ai déjà cité Anatole France. Je ne dirai pas ce qu'il en pensait.

« Patrie » ! Le mot souverain ; l'excuse facile de « l'armons-nous et partez » ; la bonne conscience des goussets bien remplis et ne cherchez pas trop comment, ça pue. Au passage, je ne résiste pas à la tentation de vous livrer une anecdote dont je vous garantis la stricte véracité. Il y avait deux frères (ne précisons ni leur nom, ni l'endroit où ils habitaient, leur cas ne devant pas être unique)... il y avait donc, deux frères ; l'un avait réussi dans la vie (sens de réussir, celui que l'on donne au chanceux parvenu, même sans talent, ni mérite) ; l'autre pourtant issu de la même veine (j'insiste là-dessus), pas plus sot au demeurant mais arrêté définitivement à la condition d'ouvrier... 14-18... L'un était au front, en première ligne, dans la boue, dans la sordide sape, bon pioupiou de deuxième classe. (Vous devinez lequel). L'autre, à la veste galonnée mais à l'abri, à quelques lieues, assez importantes, du carnage (vous saisissez de qui il s'agit). Echange épistolaire ; épisodique, soit ; mais de bonne tradition, toutefois, entre frères. Comme le mal loti se plaignait sur une « bafouille » des conditions épouvantables de sa vie de troupe, le privilégié qui avait le temps de se livrer à des spéculations hautement philosophiques, lui répondit péremptoirement « il faut être patriote ! » (Ceci par écrit, en ajoutant mentalement le décisif grand dieu). Appelez cela comme il vous convient. Moi, je vous dis que question mufle-rie on ne fait pas mieux. Et quel manque de cœur ! Alors que l'on a sa précieuse personne bien à l'abri, on prétend motiver celui qui est constamment exposé au danger par une valeur dont on a trahi le sens depuis longtemps... Etre patriote... Aimer sa patrie... Qu'est-ce que cela veut dire ? La chose vaut bien qu'on s'y arrête un instant. Si l'on s'en tient au lexique, patrie égale « pays où l'on a reçu naissance » avec cependant de l'extrapolation dans l'air, puisque ce mot concerne également « la nation dont on fait partie » « la société politique dont on est membre ». Pourquoi nous arrêter en si bon chemin ? Pourquoi ne pas parler de la « mère patrie » cette fallacieuse invention pour éloigner la métropole qui tient sous ses lois une colonie occupée par la force ! Mais de grâce, arrêtons-nous de fréquenter l'imposture ! Voyons plutôt ce qui n'est pas laid dans la sémantique du mot.

Qu'un pays soit la « patrie des penseurs », d'artistes, de savants, quoi de plus attachant !

Que le ciel pour le croyant, soit la « céleste patrie » qui y trouverait à redire tant que cela !

Que la Laponie soit « la patrie du renne », l'Espagne « la patrie de la tauromachie », la France « la patrie du bien manger », l'Angleterre « la patrie de l'humour raide » etc. etc. quoi de mal en l'occurrence !

Comment trouverions-nous étrange que Virgile ait pu écrire « Ne sommes-nous pas citoyens d'une même patrie, le monde ? » ou que l'apologiste chrétien Tertullien affirme « Le monde est une république, (patrie) du genre humain. »

« Ubi bene, ibi patria » ; la patrie là où l'on est bien. Où sont avec cela les accents enflammés de Rome et d'Athènes, ces paradigmes anciens de la fibre « patriotique ». Comme c'est bien mieux. « Mort pour la Patrie » ou « Pour la France » selon l'inspiration du graveur vise-t-il quelque chose de semblable ? Tout d'abord en considérant la question par le côté le moins vétilleux, on peut ne retenir de ces expressions que le « passez muscade » tentant de trouver un semblant de prétexte –et lequel !- à un assassinat.

- « Mais, me direz-vous, beaucoup de futures victimes sont parties la « fleur au fusil », pour Berlin, donc consentants jusqu'à l'enthousiasme.
- Comment le nier, hélas ! La surchauffe des esprits ne date point d'aujourd'hui, ni même des premiers jours d'août 1914. Mais est-ce là une raison pour s'en tirer avec un facile –bien fait !- ou –bien cherché-.
- D'accord, d'accord. Mais n'oublions jamais, les manipulateurs, les teneurs de ficelle qui ont accumulé les énormes profits sur le sang et qui sont aux premiers rangs pour une fausse glorification posthume. »

« Mort pour la Patrie ! » On veut voir là, la consécration solennelle, le suprême accomplissement d'un don total pour quelque chose qui dépasse tout, qui a valeur unique. Qu'est-ce donc que cette valeur ? En quoi réside-t-elle ? Que porte-t-elle, en elle ?

Essayons de trouver comment la considérer. Une communauté d'origine ? Aléatoire la prétention à un sang identique ; de frontières ? Avec leur relative élasticité... ; de langue ? Pourquoi alors tant d'ardeur à tuer les vernaculaires ; de religion ? La négation outrancière de diverses chapelles ; d'habitudes, de modes de vie ? Quoi de pareil, à Lille, Strasbourg, Bayonne et Perpignan ; d'histoire ? Difficiles avec tous les chassés-croisés au cours des âges ; de climat ? Peut-il y avoir uniformité ! ; De maîtrise dans certain sport ? D'éphémère apparence ; d'état d'esprit ?

Heureusement être le nombril du monde ne constitue point le souci majeur de tous ; d'inventions, de création, de génies ? Comme s'il pouvait y avoir une source unique et majeure ! Arrêtons là notre fouille. Ces éléments dont on veut faire, avec d'autres laissés dans l'ombre, les constituants de la patrie, n'en sont certainement pas étrangers mais sont soit trop restrictifs, ou paradoxalement veulent trop s'étendre.

Avoir mis en commun, même si cela peut sembler risqué et susceptible d'être remis en question, les souvenirs des heures glorieuses ou douloureuses du passé ; les grandes œuvres des écrivains, des artistes, vivant dans un territoire défini, le plus souvent, etc.

usant de règles de langage, de conceptions plastiques identiques ; la volonté de continuer à avancer dans un cadre semblable, avec une éthique semblable, ou s'en tenant à des traditions semblables ; l'exigence de « vivre au pays » selon une expression qui ressort de plus en plus ; avoir mis cela en commun et pour couronner le tout, être animé comme Jaurès l'affirmait superbement « pour l'immensité des tombes et le tremblement des berceaux » voilà la plus saine, la plus sage, la plus exacte, la plus fidèle image de la patrie.

- « - Alors pourquoi tant de violence contre l'inscription portée sur la pierre ?
- Ce n'est point de l'inscription en elle-même qu'il s'agit ; mais de l'usage frauduleux que l'on en a fait.
- Je vous comprends un peu mieux. A votre sens, précisez ce qu'il convient de faire.
- Dénoncer sans timidité l'imposture, la laide spéculation, sur un concept élevé et de toujours grande résonance, pour cacher le plus vil calcul qui soit c'est-à-dire l'enrichissement sur les décombres et pour se donner bonne conscience d'avoir assisté au massacre sans réagir, sans participer si ce n'est pour en retirer de substantiels et odieux profits. »

Pieux souvenir ou bonne conscience ?

« Comment se fait-il, demandai-je un jour alors que j'avais atteint l'âge où l'esprit critique s'éveille ; comment se fait-il qu'apparemment ce soit seulement après la guerre de 1914-1918 que l'on éleva tant de stèles, tant d'édifices pour « honorer » les soldats « morts au champ d'honneur ». Notez au passage que je veux bien que l'on rende hommage, honneur et respect à ceux qui ne reviendront plus vivants mais que je trouve un peu fort que le champ de bataille soit considéré comme un lieu où la dignité morale connaît son plein épanouissement.

- Voilà question et observations pertinentes. Je n'y avais point songé me répondit un adulte ami, pourtant sagace.
- N'y a-t-il pas eu au cours des siècles d'autres tueries, d'autres hécatombes ?
- Oh ! que oui.
- Et pourtant point de traces généralisées, cependant que, maintenant, pas un village n'a voulu demeurer à l'écart.
- Tous en effet ont tenu à témoigner leur reconnaissance.
- Est-ce reconnaissance ou mode ?
- Les deux peut-être.
- Toujours est-il, vous l'avez affirmé vous-même, que par le passé des exterminations, en grand nombre, eurent lieu. L'ère napoléonienne n'est pas si lointaine, à peine un peu plus d'un siècle. Si le Lavis de notre enfance a parlé du grand empereur qui faisait trembler les rois étrangers ; si les manuels d'histoire qui furent nos informateurs, au Cours Complémentaire, à la Sup, au Lycée comme à l'Ecole Normale nous apprirent l'œuvre administrative, le Code Civil du Consulat et de l'Empire, comment ont-ils pu mettre sous le boisseau le côté humain, ne dire que peu de chose, rien parfois, des coupes sombres dans la population ? Combien de soldats sont tombés en Italie, en Egypte, en Autriche, en Prusse, en Russie et en France ? Pourquoi alors n'a-t-on pas pensé au monument ?
- Peut-être parce que la Restauration a voulu effacer tout ce qui rappelait l'usurpateur.
- Cela ne me satisfait point. Au contraire elle aurait dû mettre en évidence tout le mal fait par le « petit caporal ».
- Oui, mais qui aurait pris l'initiative de la collecte des fonds nécessaires à l'édification d'un mémorial par commune ?
- Et avant Napoléon, comme après lui d'ailleurs, combien de fils de France « partis joyeux pour des contrées lointaines » ne sont jamais revenus ? Cependant, rien sur la pierre à leur sujet et surtout pas dans les petits coins.
- Vous oubliez aussi le soldat (hum !) inconnu mis symboliquement sous l'Arc de Triomphe pour que soient honorés en lui les 1 400 000 morts français de la Première guerre mondiale.
- Non, j'y venais. Rien de tel avant notre époque. Au fond cela valait mieux. Quel est, au demeurant, cet inconnu ou plutôt que représentent du point de vue moral ce dépôt, cette flamme et ce triomphe ?
- Triomphe de quoi au juste ?
- Peut-être une imitation des Champs-Élysées où ne séjournaient que les âmes vertueuses. Si l'on en croit l'Odyssée, un printemps éternel y régnait, « le soleil y répandait toujours sa lumière ; jamais la pluie ni les orages ne venaient attrister les héros qui y vivaient dans une félicité parfaite. »
- Ne trouvez-vous pas cette évocation politique bien idyllique ?

- Je l'ai fait à dessein. Que peut-il y avoir de commun entre ces mythiques héros grecs, comblés, magnifiés ; je dis bien héros mythiques et tous les gisants, tous les disparus dont le présumé hôte de l'Etoile serait le représentant ?
- Je ne le vois pas.
- Et si toutes ces œuvres architecturales, ces marques de reconnaissance suprême, ces flammes du souvenir, ces hommages pompeux n'étaient que la recherche de la tranquillité, le merci « honteux, inavoué » de ceux qui ont survécu –et qui se croient définitivement à l'abri- cela parce que des malheureux furent sacrifiés ? »

« Aux héros hendayais »

Hendaye eut son Monument en 1921. Nous l'avons déjà dit ; mais il n'est point oiseux d'y revenir. Hendaye savait de longue date les horreurs de la guerre et les séquelles épouvantables qu'elle entraîne. Aussi, et cela n'est point en contradiction avec ce qui vient d'être affirmé, elle pouvait se souvenir, sans artifice, tout simplement. Les bombes françaises et espagnoles à deux reprises différentes, rappelons-nous, à vingt années d'intervalle, sous la Convention en 1793 et en 1813, sous le Corse, ravagèrent la cité frontalière, à telle enseigne qu'au beau milieu du XIX^e siècle elle n'était, encore, qu'un champ de ruines où trouvaient, à peine, à se loger, à subsister quatre cents habitants.

Qui à Hendaye n'a intimement connu et apprécié les terrains du Vieux Fort ? Ces terrains, à une époque, vendus à des particuliers, furent rachetés par la ville en 1887. Le Vieux Fort devint le domaine de tous et l'endroit de prédilection pour les jeux des enfants de la ville et du Bas-Quartier. La ville soucieuse de ses deniers ne pouvait laisser se perdre, se corroder les pierres de l'antique redoute. La construction locale y puisa, en quantité.

Il y avait au Vieux Fort, sur un côté de la route Ville-Plage ; tracée en 1869, viabilisée en 1887 et ouverte vers la mer par la construction du pont de Beltzenia en 1891 ; dans cette partie qui donnait sur la Baie une parcelle où la broussaille rivalisait en intensité avec l'herbe. Pour nous enfants, pour nos parties de cache-cache, c'était la bonne fortune. La haie allait loin vers la ville, jusqu'au magasin Lausanne où commençaient à paraître de rutilantes bicyclettes, des nouveautés alors.



Un beau jour, il fut procédé à un débroussaillage en règle, mais dans un secteur bien déterminé : celui qui donnait sur une villa, en grande partie cachée, qui surplombait Chingudy, la villa d'un colonel que l'on apercevait peu. Il s'appelait Lavaud. Que nous fûmes spirituels pour avoir trouvé le féminin de ce nom et pour nous livrer, à partir de lui, à des interpellations impertinentes. Nos manifestations d'insolence verbale très condamnable s'adressaient à Madame « La v... che », une personne très suffisante, très petite bourgeoise, que nous n'aimions guère, l'estimant trop distante et d'abord très sévère. Était-ce une raison, pour claironner « Mme la va...e.... Madame la Vache ! »

Se trouvait-elle –notre tête de turc ou de turque- atteinte de surdité ; sa résidence était-elle un bunker insonorisé, toujours est-il que jamais notre goujaterie n'arriva à ses fins, faire sortir Madame la colonelle et nous gausser de ses malédictions. Nous nous lasâmes les premiers. Et puis, avec la mise à découvert qui survint, il n'était point facile de jouer aux courageux anonymes dissimulés.

Tout fut aplani en moins de rien. On ne laissa en place que les arbres qui avaient eu la bonne fortune de pousser, sur le haut de la pente riveraine.

Je ne sus jamais qui apporta –et quand- d'énormes blocs de pierres rouges ; des dolmens tombés là, peut-être par inadvertance. Des ouvriers, inconnus de nous, se présentèrent sur le chantier. Ils venaient pour le Monument nous assurait-on. Le Monument, mot un peu ésotérique pour nous et en tout cas tout nouveau. Enfin, passe pour le Monument. Nous verrons bien. Les ouvriers étaient des tailleurs de pierre. Cela, aussi, nous l'apprîmes rapidement. Notre passe-temps, lorsque nos jeux nous laissaient quelque latitude ou que notre curiosité nous tenaillait trop fort ; fut de regarder ces artisans au travail, confrontés avec cette pierre étrange par la couleur, venue de la Rhune à ce que l'on disait. Encore une nouveauté pour nous. La Rhune ? Où était-elle ? Pourtant pas très loin. Cette montagne, sans prétention, nous pouvions l'apercevoir à l'est d'Hendaye et ce du Vieux Fort, même.

Mais est-ce l'originalité du nom ; est-ce le fait qu'aux environs de 1920, on ne s'éloignait pas trop du bercail, surtout par la route ; toujours est-il que cette Rhune nous semblait une contrée lointaine, difficilement accessible et d'autant plus énigmatique qu'elle fournissait cette pierre qui semblait peinte et qui différait des cailloux gris auxquels nous avions, ordinairement, à faire. Alors commença, à longueur de journée, un constant martèlement, après la réduction à des dimensions moins importantes des blocs sciés comme s'il s'était agi de morceaux de bois. Burin à la main gauche, lourd marteau à la droite, l'ouvrier que cernait, vite, un brouillard de poussière rouge, enlevait petit à petit, des lambeaux de roc. Travail pénible, nécessitant une force physique que nous admirions. La sueur perlait sur des fronts de peaux-rouges.

Pantalons et chemises se fardaient de sang et de feu cependant que des plaques humides paraissaient sous les aisselles. Qu'il fasse chaud, qu'il fasse frais, nous les trouvions, toujours, à pied d'œuvre et cela, tant que le jour durait ; la loi de huit heures n'étant pas une force pour eux. Ils chantaient, bien souvent. La rengaine à la mode ; la Madelon en bonne place ; plutôt que du « bel canto ». Ils causaient sans se soucier des indiscrets à l'affût. Ils plaisantaient entre eux. Comme ils étaient des gens d'ailleurs, pour nous, des étrangers, nous ne pouvions en général suivre leurs propos, savoir qui était un tel ou un tel, ni situer exactement le lien de leurs narrations. Pas à Hendaye, de toute évidence. Il me paraissait que j'avais entendu ces noms : Bidache, Guiche... quand j'allais dans les confins des Landes et des Basses-Pyrénées, avec mes parents.

Ils disparurent aussi soudainement qu'ils étaient venus. D'autres artisans les remplacèrent et s'emparèrent des cubes et des parallélépipèdes façonnés par leurs devanciers. Des maçons, c'était des maçons. Et un mur monta... juste en bordure du ravin qui descend vers la Bidassoa. Mais un mur qui, graduellement, prit une drôle de tournure puisque aux deux ailes il s'arrondit. La paroi, en quelque sorte, d'une tour ou d'une énorme citerne que l'on aurait coupée en deux et dont on aurait conservé une moitié.

L'artiste remplaça le bâtisseur du gros œuvre. Il portait la lavallière. Il était vêtu de façon plus soignée que les poudreux façonneurs et que les maçons trop en contact avec le ciment. Il s'empara du mur. Tout le jour il burinait, entamant la pierre incendiée à petits coups secs. Il la rongea, y traçait des lettres qu'il ne restait plus qu'à dorer.

Tout d'abord un grand bandeau, sur toute la largeur centrale « 1914-1918. Aux Héros Hendayais de la Grande Guerre ». Sur chacun des contrevents latéraux surgirent des noms de bataille. A gauche, Charleroi, Craonne, Verdun, Reims, Artois, Alsace. A droite, la Marne, l'Yser, la Somme, l'Aisne, Orient, Italie. Puis apparurent, lentement, classés par ordre alphabétique, les noms des enfants d'Hendaye, « tombés » à la guerre. Ils occupèrent quatre longues colonnes verticales, sur la grande paroi. Une centaine de

jeunes hommes « sacrifiés » au Moloch moderne. Plus tard, d'autres infortunés (soldats de 39-45 et d'Indochine ; déportés morts dans les camps d'extermination nazies –des Français et quelques étrangers-) seront à leurs côtés sur des panneaux contigus.



Pour le décor du Monument on usa de la moulure très simple, du pseudo bout de chevron, du semblant de harpe. Un socle central, un lourd cube, fut posé sur le plancher de pierre auquel on accède par quatre marches. Sur le socle, on posa un groupe statuaire... une mère tenant son enfant. La mère, assise, porte une espèce de casque -pourquoi avoir choisi une telle coiffure de triste évocation- sous lequel pend un large

bandeau, tombant derrière la nuque, bien bas, en draperie enveloppante. Son visage, maternellement penché, comme pour embrasser, elle a dans sa main droite une couronne – un symbole ?- Un soldat, son fils peut-être, s'appuie contre elle. Elle le supporte, l'entoure de son bras gauche. Le soldat a l'œil clos. Son front est bandé, le casque rejeté en arrière. Deux cartouchières collent à la capote militaire fermée. De lourdes bandes molletières entourent des jambes raidies. Tout chez lui indique la mort et surtout sa surprenante rigidité cadavérique. De sa main gauche, il étreint un fusil de guerre avec cette force de préhension que donne le raidissement final. La main droite n'est plus qu'un poing définitivement fermé.

Quoi de plus émouvant que cette tendresse éplorée, que cette expression de désespoir douloureux ! Quoi de plus triste que cette figuration d'une existence fauchée, lamentablement, injustement ! Quelle allégorie que cette dernière caresse d'une mère qui a donné la vie –cette chose sacrée- et l'impossibilité de la ressentir, de la rendre pour un fils qui lui est ravi, à tout jamais : Quel navrant tableau, quelle abomination et surtout quel opprobre pour ceux à qui incombe la responsabilité de l'assassinat !

Pour terminer l'ouvrage on plaça devant lui, comme pour le garantir de la profanation, une lourde chaîne à mailles qui relie cinq pyramides à base carrée. Et tout derrière, deux beaux et vénérables chênes apportent, avec l'hosanna de l'oiseau, l'ombre bienfaisante et, aux beaux jours, la parure de leurs feuilles tendres. Le contraste entre le feuillage abondant à la claire saison, la manifestation de la vie, et le squelette des branches nues, en hiver, quel symbole également, celui-là même du sort de l'humanité... l'existence... et la mort.



Je me souviens, très fidèlement, du jour où l'on procéda à la consécration du Monument aux Morts. J'avais huit ans. Nous étions en 1921. Trois ans que le canon s'était tu. Trois années de comportement différent pour l'ensemble des toyens. Au désespoir, à l'accablement, au renoncement des uns, semblaient s'opposer la tété, le contentement non dissimulé,

d'être revenu chez soi, même handicapé, la joie d'être à nouveau avec celui que l'on savait, menacé et que l'on craignait de ne plus revoir ; des autres. Mais il flottait parfois une certaine mélancolie. On ne se relevait pas si facilement du traumatisme même si l'on avait été épargné. Le coup avait été rude, la marque profonde. Ce n'était pas encore le temps de l'oubli. Ça viendra. « Ils ont des droits sur nous » disait-on, encore, en ce temps-là, en désignant les combattants. Qui s'est souvenu de l'assertion alors que le temps passait et que le drame s'estompait.



Pour la circonstance, sans doute, j'étais un bel ensemble, deux pièces, tricoté. Le pantalon court et la veste étaient l'œuvre de ma mère dont les doigts de fée, extrêmement agiles, faisaient merveille en la matière. Son talent, sa rapidité d'exécution avait d'ailleurs, dépassé les limites de notre foyer puisqu'elle travaillait, également, beaucoup pour l'extérieur. Chaussettes, chandails, vestes étaient ses créations. Du solide, apprécié par maints petits bourgeois de notre entourage.

Les drapeaux flottèrent dès le matin, accrochés, un peu partout, sur le mur flambant neuf. La cérémonie inaugurale eut lieu dans le courant de la matinée. On retrouva tous les acteurs qui accompagnaient les soldats morts et rapatriés. Les enfants des écoles –j'étais du nombre- figuraient en rangs bien ordonnés tout près des marches du Monument.

Un monsieur digne, distingué (la fonction crée la manière), la bedaine sexagénaire prise dans une écharpe à trois couleurs aux bouts de laquelle pendaient deux pompons de fils dorés, l'air dominateur était entouré d'hommes qui paraissaient être du dernier mieux avec lui. Cela se voyait à la façon qu'ils avaient de le serrer de près et de s'en tenir à ses déplacements. Monsieur le Maire et Messieurs les Conseillers... J'appris beaucoup ce jour-là. Derrière eux, à les toucher, les mutilés, les rescapés de la tourmente, les décorés –ceux que nous retrouverons à tous les anniversaires annuels- tous fiers d'être sous l'aile tutélaire des drapeaux tricolores surchargés d'inscriptions, portant sur le régiment ou rappelant un haut fait de guerre, et que dressaient d'anciens combattants dont les mains étaient enveloppées dans des gants d'un blanc impeccable. Les marins de la Base d'Hendaye étaient au rendez-vous, eux aussi, tenue impeccable, arme et baïonnette d'un brillant surprenant. Ils formaient une garde d'honneur de chaque côté de la mère éplorée et du malheureux tué. Face à nous l'Harmonie Municipale. Tout autour, formant une muraille humaine qui nous enfermait, la population hendayaise dans sa quasi-totalité. Peu de foyers qui ne se trouvaient à la cérémonie. Les absences ne pouvaient être motivées que par la maladie, l'âge, ou la trop grande affliction. Beaucoup étaient venus avec ferveur. Certains, en curieux, peut-être des camarades des morts dans le fond d'eux-mêmes, satisfaits de voir leur famille peu ou pas éprouvée. Mais dans le lot, c'est évident, des « embusqués » encore sous le coup d'une prudente retenue et qui attendront un peu plus pour sortir de leur réserve, jurer haut et ferme de leur fibre patriotique et même donner des leçons.

Un clairon sonna soudain. Tout d'abord des notes courtes, claires qui s'allongeaient, se prolongeaient, hésitant à en finir et ne le faisant qu'en pleurs. Le silence absolu pesa sur la foule. A ce moment il se serait avéré maladroit de douter des sentiments de piété de l'assistance. Et pourtant, pour certains !!! « Présentez armes ! » avait

crié celui qui paraissait commander le piquet d'honneur. On entendit un sec cliquetis, on devina un frôlement léger, on assista à la prise de position rigide des exécutants, tenant le bas de la crosse de leur fusil dans la main droite, l'arme bien verticale, cependant qu'ils appuyaient leur gauche ouverte, paume vers le sol, contre la grenadière.

Deux hommes s'avancèrent vers le Monument, en gravirent les marches. L'un d'eux lut les noms inscrits sur la paroi rouge. Après l'appel de chacun d'eux son compagnon ajoutait, uniformément, sans se lasser « mort pour la France ! » sur un ton où surtout se manifestait la triste acceptation d'une fatalité inéluctable.

Monsieur le Maire sortit un papier de sa poche... et nous fit un petit brin de lecture, avec conviction me sembla-t-il, avec application mais aussi avec un tantinet d'affectation. Je ne compris pas grand-chose au message du bourgmestre. Il y fut beaucoup parlé de lieux inconnus. J'aurais d'ailleurs pu si je n'avais pas été un sot les cerner de plus près puisqu'ils figuraient, en bonne place, sur le Monument auprès duquel je me trouvais. Je ne prêtai pas une attention extrême aux considérations, aux déductions, aux jugements du premier magistrat. Cela passait, évidemment, au-dessus de la tête d'un enfant né en 1913. On n'aurait pas entendu voler une mouche, du moins dans les premiers rangs. Gageons qu'il y eut loin de l'autel des chuchotements, des apartés feutrés de bavards impénitents.

Les grands de l'école y allèrent de leur contribution avec un chant dont les paroles m'échappèrent. J'étais, je me souviens très bien, très fier d'être à côté des choristes. J'étais des leurs bien que placé en situation inférieure et non participante. Un figurant muet, quoi ! L'Harmonie ne manqua pas sa Marseillaise, ce plat indispensable à toutes les manifestations de grand attachement à la mère-patrie.

Des ordres secs furent donnés aux marins. Nous en reçûmes également. Comme eux nous nous disposâmes à regagner nos bases. Eux, leur bateau. Nous, notre école. La population se dispersa, aussi. Il était plus de midi et l'appétit n'avait pas été perturbé par le sérieux de la cérémonie. Seuls demeurèrent les drapeaux, les gerbes qui avaient été déposées en prologue à l'inauguration et qui abondaient tout autour de la stèle au point de l'envahir et de recouvrir une partie de la maman douloureuse et de son infortuné fils.

Je revins au Vieux Fort, au Monument –comme il fut dit depuis ce jour mémorable– l'après-midi. J'y retrouvai quelques camarades comme moi encore sous le coup de la cérémonie de la matinée. Ma mère m'accompagnait et retrouva elle aussi ses connaissances ce qui me donna libre champ pour jouer et ainsi me libérer des émotions de « l'avant-déjeuner ».

Mais, en la circonstance, il fut un avisé qui ne perdit point son temps. Un photographe –je ne me souviens plus s'il s'agissait du père Veil– se tint à l'affût, aux abords du Monument. Il prenait les curieux, nombreux en cette demi-journée favorisée par un temps très clair. Je fis partie d'un groupe qui consentit à se laisser photographier. Nous avons conservé le document. Il est patent, à voir les gens poser, qu'ils ne furent pas le moins du monde réfractaires à l'opération. Presque tous ont disparu aujourd'hui et certains depuis fort longtemps. Je m'y retrouve en compagnie d'un vieux camarade, d'un « la classe » Battite⁽²⁾ ! lorsque l'envie me prend de consulter l'album-souvenirs.

² Pour parler comme « au pays » il faut mouiller les t (le simple et le double)



Mais, pourquoi diable alors que mon compagnon s'en tient à une attitude normale ai-je été pris soudain par la tentation de faire angle avec mon corps ? J'avance, étrangement, en effet la partie supérieure de mon individu qui se détache ainsi de façon très nette. Mouvement de culture physique ?

Manifestement de curiosité pour « voir sortir le petit oiseau » ? En cette époque de balbutiements de la technique on affirmait aux enfants pour les faire tenir tranquilles quand on les photographiait qu'un « oiseau » sortait de l'objectif mais qu'il fallait bien regarder pour le saisir de visu car son essor était ultra-rapide. S'agissait-il tout simplement de mettre en évidence le superbe deux-pièces que j'étais et dont j'étais on ne peut plus fier ? Ne cherchons pas. Ceci est sans importance.

Nous rentrâmes. La soirée semblait se prolonger plus qu'à l'ordinaire. Etait-ce pour ne point rompre avec des heures qui n'avaient rien de l'habituel train-train ?

8. Ecoles : l'ancêtre

La nouvelle

Dans l'immédiat après-guerre, Hendaye n'avait pas encore explosé au point de devenir une petite ville. Elle conservait toujours les caractéristiques du gros bourg.

Je parle d'Hendaye-centre (après ce que je viens d'affirmer, je me garderai, encore pour quelques temps, de me risquer à user du terme Hendaye-ville). Mais ça viendra... cela ne tardera pas à arriver.

Il est courant dans la plus modeste commune française de trouver, avoisinantes, la mairie, l'église et l'école. (Classement tout gratuit et non inspiré par une quelconque malignité ou un vilain parti pris). Il était –il est- normal de ce fait d'y trouver le Maire, l'Instituteur et le Curé. Il n'y a pas bien longtemps ce triumvirat représentait l'aréopage local. Leur ascendant est assez entamé depuis que le progrès technique –mais non moral- se trouve en marche accélérée et que les conventions sociales sont considérées comme superfétatoires. N'allez pas croire, cependant, que tout baignait dans l'huile et que la primauté engendrait une solidarité à toute épreuve. Non, les zizanies –entretenues- entre le laïque et le clerc n'épargnèrent que peu de contrées, même là où pourtant tout aurait dû prédisposer à la générosité, à la compréhension, à l'ouverture de l'esprit et du cœur. Disons que bien souvent « l'instit » et « l'abbé » venaient d'ailleurs. Aussi faisaient-ils, qu'on le voulut ou non, un peu étrangers. On les considérait un peu comme des « passants » qui peut-être un jour s'en iraient pour un avancement flatteur ou une retraite paisible. Quand, par hasard, le représentant de Dieu ou celui de l'Etat étaient d'authentiques enfants de la localité, les choses se présentaient automatiquement de façon plus favorable pour eux. Ils ne se « réinséraient » dans la société qu'ils avaient un temps désertée pour le séminaire ou l'Ecole Normale que de manière imparfaite, en s'en tenant à une certaine distance. « Ils sont de chez nous, soit, mais si différents dans leur comportement, dans leurs habitudes, leur costume, leur parler » estimaient ceux qui n'avaient connu que le seul et même cadre pour grandir, y fonder un foyer et y travailler. Et puis, une certaine jalousie jetait une ombre, une prévention, une retenue. Cela empêchait les « retrouvailles » à cent pour cent.

Hendaye-centre n'échappait point à la règle générale. Au point culminant de la Place, on avait bâti l'Eglise Saint-Vincent et à quelques mètres, à côté la Mairie-Ecole³ (comme dans une bourgade rurale : un même bâtiment pour la gestion et l'instruction). Disons que le Maître d'Ecole a certainement ; dans les tous débuts ; tenu aussi bien le porte-plume pour les actes administratifs que pour la correction des devoirs de ses écoliers.



³ « Avant 1936, la salle de mairie se trouvait au premier étage du clocher Saint-Vincent. La foudre l'ayant, cette année-là endommagé, la municipalité se réfugia à l'hôtel Imatz. En 1885, la mairie et l'école des garçons, à gauche, l'école des filles, à droite, furent édifiées sur l'ancien jeu de rebot. C'est, en 1927 que la salle d'honneur, toute lambrissée sera inaugurée. » (P.L. Thillaud)

Vieilles écoles –et cependant si présentes à mon esprit- de mes débuts ! Celle des filles, tout d’abord, d’un côté de la Place, celle où la Maternelle-garderie m’accueillit au sortir de l’innocence. Et celle, de plus longue fréquentation, sur l’autre bord, l’école des garçons. De façade elle ne présentait pas mal du tout, avec un fronton ouvrage qui rappelait le devant d’une demeure cossue. On a respecté l’architecture d’origine alors qu’elle abrite, en ce moment, d’autres activités. Les classes se partageaient le rez-de-chaussée et l’étage. Je commençai par le bas. Pas la moins pittoresque, au demeurant, quant à son emplacement. Figurez-vous que vous montez quelques marches, et que vous débouchez dans une petite cour, cernée par une maison d’habitation, à droite, par une salle de classe, à gauche, et entre les deux « les feuillées » pour tout l’établissement scolaire. Disons que ce « havre de repli » avait un côté olfactif et distrayant particulier. Les infortunés candidats à l’instruction, dont je fus ; entassés dans une pièce aux dimensions réduites, ce qui ne permettait qu’une occupation étriquée, sans cesse aux limites du débordement, sans grande luminosité avec seulement une porte et deux ouvertures basses ; les infortunés donc baignaient toute la journée dans une senteur peu ragoûtante. Les latrines se montraient d’une générosité dont nous nous serions bien passés, en nous envoyant de ces parfums qui n’avaient rien de l’agréable et subtil patchouli. Par les journées chaudes du dernier trimestre de l’année scolaire, les relents gagnaient en intensité. Mais était-ce le fait de l’accoutumance ou bien de narines peu sensibles toujours est-il que nous semblions indifférents à l’assaut de gaz malodorants.

Les incorrigibles tête-en-l’air trouvaient quelque intérêt aux incessants échanges de postulants pour les lieux d’aisance. Comme s’il se fut agi d’étrangers, ils suivaient, surpris, la lente approche ou le désabusé départ de non-pressés, de ceux qui gagnaient du temps ou bien ils s’amusaient de la course rapide, grimace dehors des victimes d’un besoin que l’on ne pouvait remettre de satisfaire à plus tard. L’usage de l’huile semblait ignoré pour les gonds. On avait droit presque sans trêve à la singulière musique des grincements crispants, accompagnée par le claquement des battants de porte que l’on fermait sans nulle précaution. Dans la matinée –fort heureusement- des arômes, plus sympathiques, émanaient des cuisines des locataires des appartements voisins. Je demurai deux ans dans cette classe, à part. Si je vous avouais que j’en ai conservé un excellent souvenir, peut-être en raison du hasard qui veut que ce soit là que je fus initié à la vie en groupe. Si d’autres « chantiers » qui me furent offerts, plus tard, comportaient plus d’apprêt, il en est dont je n’ai rien retenu, tandis que la classe des chi...es » ne s’est jamais effacée de ma mémoire.

J’y eus, dans ce réduit, deux maîtres. Le premier, qui révélait les secrets de l’abécédaire, était un homme de petite taille, replet, toujours vêtu de noir, à la manière d’un clergyman, le col dur au-dessus d’un perpétuel gilet sur la bedaine en relief. Le Père R... (n’abusons point de l’indiscrétion ; les vieux Hendayais s’y reconnaîtront) ; le Père R... donc était un brave homme, qui respirait la sagesse ; un quadragénaire spirituel, volontiers « chineur » ; un de ces êtres pleins de raison qui savent prendre la vie par son côté le moins amer. Il partageait le plus clair de ses activités entre sa classe et son établissement hôtelier. Durant les vacances scolaires, il s’adonnait, entièrement, à la bonne marche de ce dernier. Venu des confins du Pays Basque et des Landes, tout jeune « sous-maître » à Hendaye, il avait séduit et épousé la fille de son hôte. Y eut-il quelques récriminations pour le choix d’un col blanc et par surcroît un étranger, ne lui aurait-on pas préféré un solide gars du cru et du métier ? Cela est possible. Mais toujours est-il que le Père R... se voua à une triple fonction, car si j’ai parlé de classe et de restauration, j’ai laissé pour la bonne cause la famille. Celle du Père R... fut nombreuse et ne fut point pour lui la tâche la moins noble et la moins absorbante. Elle devait, sa famille, lui procurer pas mal de satisfactions, car tous ses enfants accédèrent à des fonctions de valeur après de

bonnes études. J'y trouvai un ami, Emile, un sympathique remuant qui « patinait » parfois dans la prononciation ; le visage tavelé ce qui lui donnait une sorte de distinction.



Laissons le Père R... pour aujourd'hui. Nous le retrouverons, à pied d'œuvre, une autre fois. L'autre maître, Monsieur Poey était un authentique enfant d'Hendaye dont le père fut garde à la Compagnie du Midi, fonction « non exécutante » du monde ferroviaire. Autant le Père R... était bonhomme, débonnaire quoique mordant à ses heures, autant Monsieur Poey était pince sans rire, énigmatique, toujours à la recherche d'un bon mot, sous le couvert d'un sérieux calculé. Revenu de la guerre avec son compte de « gaz » il n'avait pas tous les jours la mine d'un bien portant. Enfin, cela ne devait point l'empêcher de connaître un âge assez avancé. Il avait convolé –peut-être était-ce une marraine de guerre-

avec une jolie blonde, une parisienne qui semblait en sensible décalage à Hendaye qui ne s'ouvrait encore que peu, à l'extérieur.

Avec Monsieur Poey c'était une nouvelle marche de gravie dans l'instruction. Nous le quitterons, lui-aussi, mais nous reprendrons contact rapidement.

L'offense du ninas

« - Monsieur, Monsieur... cabinet... lui dit un certain après-midi, vite après la reprise de la classe, un de mes condisciples Modo (espèce d'apocope) qui se dressa, sur son banc, blanc alarmant sur le visage, comme pris, soudain, de panique. »

Monsieur Poey n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche devant cette demande hachée, ni pour la satisfaire, ni pour s'y opposer. Une « fusée », un fulgurant et irrésistible geyser partit. Une projection, qui par son odeur et sa viscosité était de nature à soulever les cœurs les mieux accrochés. Une mare de substances non digérées et comme teintées d'un vineux repoussant se répandit à terre.

« - Qu'as-tu fait ? demanda le Maître

- Ninas... répondit le Vésuve, mi-conscient et qui de ce fait ne songeait point à nier.
- Quoi... ninas ?... tu as fumé ?

(Suivit un certain silence, en contraste édifiant avec la franchise précédente, mais combien significatif !)

- Oui... Monsieur... *(avec retenue)*
- Où ?...
- Au Vieux Fort ?
- Qui t'a donné le cigare ?
- *(Re... silence.... Puis un feutré)*... Je l'ai acheté.
- Donne la boîte.
- Je ne l'ai plus. J'ai fait fumer.
- Qui ?
- Des grands. »

En se servant d'étrangers à la classe Modo usait du savant stratagème.... Surtout, il se garda bien d'avancer quelque nom... et aussi de désigner des coparticipants relevant directement de l'autorité de Monsieur Poey Merci pour eux. Je n'en étais point. L'herbe à Picot ne m'attirait point, encore. Dire que Modo fut complimenté serait en prendre à son aise avec la vérité.

Monsieur Poey lui accorda, néanmoins la grâce pour aller refaire, un peu, ses couleurs, au grand air ou supposé tel près des commodités. Ensuite, en punition, il l'obligea à balayer et à laver le pont souillé. Nous eûmes droit à quelques minutes de récréation supplémentaire cependant que le nettoyage s'effectuait.

Lépidoptères !

« Monsieur... Monsieur... des papillons... papillons... Monsieur, hurla notre camarade André, hélas ! disparu aujourd'hui, depuis longtemps. Nous étions toujours dans la « classe-soute », avec Monsieur Poey. Le ronron de cet après-midi printanier fut soudain interrompu par la tonitruante annonce de l'apparition des lépidoptères.

- Où ça des papillons ? s'enquit Monsieur Poey qui s'était précipité vers le banc où s'agitait un entomologiste en herbe ou un voyant précoce.
- Là, là devant (*l'index droit levé traçant un trait fictif devant les yeux*).
- Je ne vois rien... Une hallucination sans doute ! As-tu bien dîné (*on disait beaucoup dîné pour le repas de midi*).
- Oui Monsieur.
- Dors-tu ?
- Oui Monsieur.
- Te sens-tu fatigué ? As-tu des maux de tête ?
- Non Monsieur.
- Bien. Alors je vois. Tu diras à tes parents de faire examiner ta vue.
- Oui Monsieur.
- Je les verrai d'ailleurs moi-même. Mais n'aie point peur, ce n'est rien, calme-toi. »

Monsieur Poey connaissait, en effet, le père d'André, fort bien. Tous deux avaient quelque bonne raison pour cela, étant des rescapés de la tourmente, non complètement indemnes. Le papa d'André était le Receveur-Buraliste, le grand mutilé de la jambe et du pied, le porteur du surprenant soulier à très grosse semelle.

L'ire du nocher

Un jour, nous fûmes dans cette même salle de classe, les témoins d'une scène moins drolatique, moins de nature à susciter notre goguenardise. Nous vîmes arriver sur le pas de la porte, le « paternel » d'un de nos condisciples –le grand mot pour des moutards encore en deçà du cap des dix ans-, un robuste batelier, coiffé d'un béret déteint vissé sur son crâne.

Sans frapper –ô l'indélicat !- il entra. Ignorant, sans nul doute, tout des prolégomènes introductifs, il lança tout de go :

« Dis donc René (*René c'était Monsieur Poey*) qui t'a permis de toucher à mon gosse ?

- Moi, touché votre gosse ? (*L'un tutoyant, l'autre vouvoyant, cela paraissait discordant pour tous deux et discourtois pour l'un des antagonistes, bien que l'interpellateur et l'interpellé fussent d'Hendaye, à part entière, et le premier un peu plus âgé que le second mais moins atteint dans sa chair... Mais tout de même et les convenances, alors, et l'urbanité. Etions-nous alors en situation de pousser le raisonnement jusque là*) ?
- Oui, tu lui as foutu une rouste... Habitué au langage cru du plein air marin, le protestataire n'avait manifestement que faire du lieu où il se trouvait.
- Vous l'avez vu –vous autres- nous demanda l'accusé, manifestement en attente de notre bouée de secours... Soit par crainte du cerbère, soit par joie sadique de voir morigéné celui qu'à tort nous trouvions sévère, peu eurent le courage d'infirmier les accusations du procureur rustre.
- Tu n'as pas à t'adresser aux gosses. Je vais aller voir le Directeur.
- Comme vous voudrez. Mais je vous répète que je n'ai fait aucun mal à votre gosse.
- Attention ! Tu vas avoir affaire à moi ! (*air menaçant courroucé qui sort*) »

Nous regardions notre Maître. Il était blême, fort atteint dans sa dignité. Pensait-il seulement, à son prestige entamé ? Pourquoi ne manifestait-il pas assez de force de caractère pour prendre la chose d'où elle venait ? Même les élèves qu'il avait parfois bousculés –mais non brutalisés- n'avaient aucune envie de rire. Le premier mouvement de malsaine curiosité passé, ils prirent le parti de l'instituteur. Volontiers... (le danger passé), ils l'affirmeraient au tonitruant justicier. Le fils de ce dernier –qu'il me pardonne s'il se reconnaît- baissait la tête sans mot dire. Monsieur Poey le retint quelques instants après la sortie. Nous ne sûmes jamais le fin mot de leur entretien. L'incident, somme toute, n'avait pas dépassé les limites de notre petite communauté. De peu de valeur il fut. Éphémère il se révéla. Mais je m'en suis toujours souvenu, lorsque plus tard, je fus –professionnellement- en face des mêmes inconvénients, des mêmes incompréhensions, des mêmes inconséquences de parents bornés (des exceptions... fort heureusement).

A l'étage au-dessus

Nous montâmes peut-être pas en haut grade ; mais à l'étage, sans avoir hanté l'autre salle qui jouxtait notre repaire sombre et nauséabond, où nous avons, toutefois passé de bons moments. Cette salle était juste à l'entrée de la gorge dont il a été déjà fait mention et s'ouvrait sur la dernière marche de l'escalier extérieur. Laissons-là à ses occupants provisoires comme nous.

Nous la retrouverons, affectée à d'autres activités, vouée à d'autres formations. Il nous fallait prendre la rue et pénétrer par une porte de la façade pour accéder à l'autre partie de l'école. Ainsi, cette dernière se trouvait scindée en deux fractions qui ne disposaient d'aucune communication intérieure. Il fallait que survînt la récréation pour que se retrouvassent des amis séparés arbitrairement. Dès que l'on pénétrait dans ce qui en somme constituait l'essentiel du groupe, on trouvait, immédiatement, à sa gauche, une autre salle de rez-de-chaussée, mais claire celle-là, car ouvrant sur la place par trois belles baies. Et haute de plafond avec ça.

Fort heureusement, les murs des fenêtres étaient élevés, car ainsi il n'était point permis à ceux qui « trimaient » sur leurs cahiers d'être distraits par des spectacles qui n'avaient rien à voir avec la formation intellectuelle et à ceux qui passaient de jeter un coup d'œil inquisiteur, sans justification aucune, sur la ruche, en pleine activité.

Nous dédaignâmes donc, cette pièce trop de plain-pied. Notre affectation, après le purgatoire du refoulement, était pour le plus haut.

Tout de suite l'on était confronté avec un escalier aux poussiéreuses marches, criblées de mille trous, rabotées à un point tel que les fibres ligneuses se séparaient ; les plus résistantes constituant des reliefs, les rognées des sillons creux. Tout branlait et craquait de façon menaçante. Quant à la rampe qui tournait au départ pour se terminer en ligne directe, à la toucher on avait l'impression de l'arracher. Cependant que de courses folles ont mis à l'épreuve, à la torture cet escalier qui datait : Que de martèlements intempestifs et ponctués ont infligé au bois vermoulu un grand supplice ! Que de descentes sur la fragile balustrade l'ont soumise à de terribles tensions ! Ce toboggan spécial constituait un jeu très prisé, mais aussi très défendu. Mais si tentant pour le vertige qu'il procurait, vertige grisant, aérien. Un défi à la marche grégaire, défi qui nous transportait (sans jeu de mots). Aussi, dès que la voie s'avérait libre et le pasteur absent, hop ! la descente rapide et l'atterrissage brutal. Gare quand on était surpris en flagrant délit, en posture interdite. La remontée était plus lente. A quoi bon se presser, la punition étant, immanquablement, au bout.

Il est patent que la Providence veille sur l'imprudent, surtout s'il s'agit d'un écolier. Autrement comment expliquer que tout ne se soit pas effondré dans l'escalier, parti en lambeaux et que des téméraires n'aient pas été la cause de graves accidents aux conséquences malheureuses.

Quelques « bobos » légers, quelques bosses superficielles furent la rançon du risque et de la désobéissance. On accédait donc au palier supérieur. On pouvait en passant voir la vaste salle où trônait, en permanence, le buste de Marianne. Nous étions habitués à la voir. Nous n'y prêtions qu'une toute relative attention –crime de lèse-république-. Cependant, la Madone était belle. Mais l'écolier étourdi, frondeur, avait d'autres préoccupations que l'esthétique. La vaste salle –une salle commune » se trouvait aussi bien affectée aux cérémonies civiles (mariages – déclarations de naissances) qu'au savoir. On y

préparait au Brevet élémentaire sous la responsabilité d'un Directeur broussailleux, âgé, qui de toute évidence attendait de résilier ses fonctions et de goûter à une quiète retraite après tant d'années consacrées à la formation des jeunes, pas toujours malléables. Il nous en imposait plus par son titre ; par le respect dont les maîtres –ses subordonnés- l'entouraient ostensiblement ; que par sa présence effective. Nous n'eûmes que très peu de contacts avec lui, nous les élémentaires, et nous ne les recherchions pas.

Allons un peu plus loin. Quelques pas, encore, sur le palier. Descendons deux marches vermoulues elles aussi. En face nous étions dans notre nouvelle officine. Retenez -ceci a de l'importance pour ce qui va suivre- que nous laissions, à notre gauche, un dégagement on ne peut plus sombre, où il fallait quelque attention pour y découvrir des patères qu'encombraient, accrochés les uns sur les autres, les capuchons des locataires voisins. Soit par insuffisance de supports, soit par suite de la hâte de se débarrasser d'un vêtement encombrant, soit par manque de soin évident, il se trouvait nombre de manteaux à joncher le sol, ce qui ne les arrangeait guère. Mais c'était là de la bonne et douce moquette. Dans notre nouvel univers nous nous crûmes, tout à coup, au paradis. Ce changement apporte, souvent, de ces transformations en bien mieux que l'intérêt de la nouveauté amplifie encore davantage.



Nous venions de la soute. Nous nous trouvâmes dans un vaste entrepont. Finie l'obscurité tenace. Terminés les pestilentiels remugles. De l'air en abondance. Par trois grandes fenêtres, au-dessus de la rue qui, en pente, descend de la Place vers le Port nous apercevions le ciel. Nous n'avions pas changé de maître. C'était toujours Monsieur Poey.

Maintenant qu'il n'est plus ce n'est pas sans une certaine émotion, et aussi une contrition, que je me plais à souligner ce que je lui dois. Cela bien malgré les péripéties qui vont suivre. J'eus l'occasion, à plusieurs reprises, devenu adulte et « pédago », à mon tour, de lui manifester ma reconnaissance. Il accepta l'hommage rendu et renouvelé, mais peut-être dans son for intérieur, pensa-t-il au sujet assez inconstant –euphémisme- que je fus. Mais comme je n'avais pas dérivé, outre mesure, et comme je m'étais hissé au rang de « collègue » il feignit de n'y point songer ou simula, de son mieux, l'amnésie.

La galerie des réprouvés

J'ai fait allusion, déjà, au couloir de dégagement, à la sente ténébreuse, au lieu de dépôt, au musée en noir, en quelque sorte, des lourds manteaux à capuche, déposés, là, sans précaution inutile par des élèves de la classe attenante. J'en devins, au fil des jours, le familier, plus souvent qu'à mon tour.

Au fait, de quoi s'agissait-il pour que cela mérite une quelconque évocation ? D'un ghetto pour êtres à part, insupportables ; d'un ergastule pour délinquants récidivistes mais non dangereux ; d'une chambre froide pour calmer les nerfs, trop à vifs ; d'une aire de repos pour fatigués par un rythme scolaire trop poussé ? Ne torturons pas, outre mesure, notre jugeote pour tenter de déterminer, avec le maximum de précision, une affectation à laquelle, certainement, n'avait pas songé le bâtisseur. Contentons-nous de dire qu'au temps de Monsieur Poey l'endroit semblait tout indiqué pour l'éviction des sujets incommodes.

« Un tel à la porte ». « A la porte... ». Exclamations péremptoires, commandements impératifs et inexorables qui jaillissaient, souvent dans la salle de classe, et qui annonçaient la sanction pour un trop grand, un trop bruyant bavardage ; pour une attitude incorrecte ; pour un manquement à la loi fondamentale de l'institution. A considérer la mine du réprouvé on comprenait, sans grand effort, que la peine était légère, le châtement très supportable. Et pourquoi ne pas dire que toute honte esquivée, nombreux étaient ceux qui recherchaient l'endroit –pas si honni que cela- avec une délectation.

Sans que j'en éprouve un remords très profond, j'avoue, en le répétant sous une autre forme, que je fus souvent du nombre des « cellulards ». ⁽⁴⁾

Nous n'allions pas, mes compagnons et moi, jusqu'à nous considérer comme des « réprouvés » des « à part » de la petite collectivité. Nous nous réjouissions au contraire, aussi bien manifestement qu'intérieurement des bons moments de cette « liberté cloîtrée », moments offerts avec une générosité dont nous aurions eu très tort de ne pas profiter. Cela valait mieux que psalmodier des règles grammaticales fastidieuses, que ahaner sur des problèmes à solution ardue, que de trembler face aux traquenards des dictées piégées, que de « sécher » sur des leçons, non sues ou imparfaitement apprises ou acquises. Cela, par surcroît, valait mieux que de s'exposer à la mauvaise note ; à la « gifle » de rappel au bon comportement ; au coup de baguette cinglant et déconsidérant.

Mais, également que de moments d'étude perdus ! Que de tentations pour la fugue ! Que d'incitations pour faire toute sorte de tours peu recommandables !

Aussi ce qui se voulait châtement, honte, s'apparentait presque toujours à la belle vie.

En ce qui me concerne, j'en demande pardon à mes nombreux, très nombreux ex-disciples, je me souviens de cette leçon, à contrario, et jamais durant ma carrière d'enseignant je ne me suis résolu à la proscription, à la proscription-récréation, pour être plus dans le vrai. Mes délinquants, mes défaillants, mes « pies » furent confrontés à autre chose qu'à la « sortie-repos ». Peut-être, l'âge venant, ne l'ont-ils pas regretté, encore qu'ils aient été, à l'époque, tenus dans la plus grande ignorance qu'il existait une autre « voie » que la « colle » pour atteindre l'élève fautif.

⁴ Néologisme que je calque sur « communard »

Judas

Nous ; entendez par là les réprouvés que nous fûmes à l'occasion ; n'avions rien de nyctalopes. Nous ne possédions point l'acuité visuelle des félins plongés en plein dans le noir. Mais cependant nous n'eûmes que peu d'efforts à produire pour découvrir une seconde porte dans le couloir et qui –par destination- devait donner accès dans la salle de classe, notre salle de classe. Mais elle demeurait, constamment fermée ; le pêne bloqué, de façon définitive, dans la gâche. Cette porte à l'utilité pratique plus que contestable, présentait pour nous (je parle toujours des réprouvés) un double danger. Etant donné le peu d'épaisseur et la résonance du bois, elle avertissait, très sûrement, le Maître, des facéties, des incartades qui se passaient derrière elle. En principe, encore que cela ne fût affiché nulle part, on devait lorsqu'on était déporté, se tenir dans une immobilité totale, la tête contre la paroi de séparation. Mais voilà, facile à prescrire, plus difficile à observer. Aussi les pincements, les poussées provocantes, les gesticulations étaient des pratiques habituelles, car l'on s'estimait bien à l'abri. Tant qu'il s'agissait du mur pour faire tampon cela allait. Mais dès que les antagonistes chamailleurs se manifestaient près de la porte, il se produisait une sorte d'aimantation. Un contact fatal survenait, avec un bruit sourd ou sec qui, de toute manière, dénonçait des menées défendues. Monsieur Poey ne tardait point à surgir. Intervention, rarement sans suite, la moindre apparition se soldait par une aggravation de la peine, ce qui pratiquement se traduisait, le plus communément, par une retenue après la classe.

L'autre danger –non moins réel, non moins menaçant- provenait d'un trou, au premier abord insignifiant, pas mal intentionné du tout, et qui était creusé à une certaine hauteur, à peu près la taille d'un enfant. Qui avait ouvert là cet œilleton ? Et pourquoi ? Un condamné pour rompre avec l'isolement total ou le Maître pour surveiller les bannis ? Nous ne le sûmes jamais. Tout portait à croire que c'était, en l'occurrence, le travail d'un désœuvré ; le Maître, lui, par définition, ne pouvant se livrer à un quelconque acte de vandalisme.

De toute façon, comme dans les prisons, nous avons un œil-espion. J'eus plus tard –lorsque les nazies m'offrirent le gîte et le brouet à la maison d'arrêt de Bayonne- l'occasion de regarder, plus qu'à loisir, ce trou, auxiliaire de sordides, de satanées indiscretions. Il m'arriva alors d'évoquer celui de ma tendre enfance, moins dangereux et moins abject, cependant.

Ce trou –celui de la deuxième porte de notre salle de classe- se voilait assez souvent, se fermait même, un instant lorsque Monsieur Poey se tenait devant et très près ou bien lorsqu'il risquait un œil pour une visée de surveillance. Nous eûmes parfois l'extrême audace de le boucher, nous aussi, avec un de ces bouts de papiers qui pullulaient sur le plancher du couloir, oubliés par les services du nettoyage qui trouvaient dans l'opacité du réduit une complicité et une excuse facile à une besogne bâclée. Nous estimions en lutant le fichu rond qu'ainsi nous pourrions éviter des regards trop curieux. Hélas ! Nous n'avions point songé qu'un bout du mégot, trop enfoncé, dépassait abusivement de l'autre côté et que le Maître ne tarderait guère à constater l'infraction. Alors à nouveau ouverture inopinée de la porte –celle qui fonctionne...- Apparition renouvelée de Monsieur Poey Et la fatale aggravation de la peine, après un sommaire constat du corps du délit.

« - Si le vieux (*insolence enfantine, sans portée péjorative*) regarde, je lui crève un œil, assurai-je un jour de claustration, plus par besoin de dire quelque chose ; davantage pour faire l'intéressant et poussé par une stupide forfanterie qu'animé de criminelle intention.

- Chiche... rétorqua, tout de go, un banni.
- Tu vas voir, ponctuai-je d'un ton résolu.
- Tu vas te dégonfler, ajouta mon compagnon de chaîne, provocant, cherchant bien à me faire enrager.
- Moi, me dégonfler !... Qu'il se montre ajoutai-je très fier à bras. »

Je n'avais pas vu une ombre qui coulissait au bout du couloir. Un élève... je tairais son nom, même si je m'en souvenais, les Iscariote m'ayant toujours dégoûté... un élève donc, de ma classe, un sage sans doute, un docile, un mouton ou un chouchou, venait des cabinets et avait saisi ma menace.

La porte refermée, ne tarda guère à être ouverte. Furibond –du moins en apparence- Monsieur Poey ne fit point de détail. Il m'appela sans attendre.

- « Viens ici... petit chenapan, répète ce que tu as dit... »
- Monsieur, rien du tout. J'ai rien fait (*défense classique et dénégation en avance de tout accusé en culotte courte*).
 - Comment rien du tout ? Comment rien fait ?
 - Rien, Monsieur... » Je ne terminai point. J'eus droit, à ce moment précis, à une caresse, pas très amicale, sur la joue droite.
 - Dis, qu'as-tu entendu demanda ensuite Monsieur Poey au vil sycophante, pas aussi à son aise qu'il l'eut désiré.
 - Qu'il voulait vous crever l'œil, Monsieur, si vous regardiez par le trou.
 - menteur, criai-je, sans me soucier de mon inconvenance... Tu vas voir.
 - Quoi des menaces... tu aggravas ton cas avança alors Monsieur Poey en fronçant les sourcils. (*Ayant connu plus tard, son penchant pour l'humour froid, je gagerais qu'il dut se régaler, à mes dépens lors de cette lointaine confrontation*)
 - Oui, Monsieur, il l'a dit, murmura le délateur de moins en moins fier et qui de toute évidence perdait du terrain au fur et à mesure qu'avancait l'interrogatoire.
 - Le salaud... entendit-on dans le fond de la classe, et ce prononcé par plusieurs de nos condisciples qui, de toute évidence, fustigeaient ainsi le traître, l'épithète malsonnante ne pouvant m'être destinée.
 - Voulez-vous vous taire par là, intima l'instituteur qui fit comme s'il n'avait pas entendu le terme infâmant.
 - Monsieur, j'ai rien fait assurai-je, sentant une faille dans l'accusation et profitant d'un appui bien venu, celui des travées du fond.
 - Bon, bon. Allons voir les autres. »

Sortie de la classe. L'ombre du couloir. Et l'interrogatoire reprend :

« Qui a entendu la menace de ce sacripant ? demanda Monsieur Poey aux reclus qui, de toute évidence, n'avaient rien perdu du déroulement de l'acte précédent et qui partant durent se régaler.

(*Mutisme tout d'abord*)

Je répète... qui a entendu ?... (*re-mutisme... la loi du milieu semblait jouer*). Et puis, mû par un mauvais instinct, celui du donneur pour se faire absoudre, l'un d'eux –un seul... honneur aux autres !- se mit à table.

- Moi, Monsieur.
- Qu'a-t-il dit ? demanda le Procureur-Pédago. Pour attester du sérieux de l'enquête, le nouveau dénonciateur était sensé n'avoir rien entendu de ce qui avait été avancé à l'intérieur.
- Qu'il vous crèverait les yeux.

- Bien j'en sais assez... Entre, misérable (*l'injonction m'était destinée*). »

Ici, j'aurais pu contre-attaquer et profiter du peu de sérieux dans la procédure : conséquence de l'invraisemblance de l'assertion accusatrice. Comment, en effet, crever deux yeux derrière un seul trou. A moins que la victime, ne fasse comme le Christ, et qu'après une mutilation, il présente l'autre globe, le voulant ainsi du même sort.

Mais j'avais le cœur trop lourd. J'étais indigné, révolté par les vils « rapporteurs ». Je préférais le mutisme, même s'il me désavantageait à la réplique assurée de l'avocat. Le verdict ne se fit point attendre. La sentence, en partie, immédiatement exécutoire, tomba, sèche, inexorable.

En tout premier lieu, ce fut la bastonnade... comme au temps des rois... (Le monsieur de Saint-Dié, le républicain Jules Ferry aurait-il permis cette résurgence de mœurs despotiques ?)... une bastonnade en bonne et due forme, sans faire de détail, copieuse et que n'arrêtait pas les hurlements amplifiés à dessein du supplicé... Ensuite, ce fut l'isolement du présumé assassin. Je fus mis, en quelque sorte, en cellule toute la journée puisque, seul, je restai dans le couloir, mes compagnons par suite de mon forfait ayant bénéficié de la grâce magistrale.

Le soir, je dus rester, après les autres, pour des heures supplémentaires. Ce qui n'arrangea rien c'est que la retenue, ne se passa point sur place, mais au domicile de Monsieur Poey.

Transferts

Notre excellent maître, Monsieur Poey, je l'affirme sans nulle hésitation et bien, au contraire, avec gratitude, notre excellent maître, Monsieur Poey avait une fâcheuse habitude quand il ne concédait aucune rémission aux péchés de la journée. Il voulait que s'accomplisse jusqu'au bout une peine, surtout quand cette dernière avait tout d'un rattrapage. Disons que pour que cela fût, il aurait fallu faire mentir l'adage qui affirme qu'il y a impossibilité à récupérer les instants dissipés. Les « supplémentaires » du soir, venaient en ligne droite des fameux couloirs. Ils étaient ces « isolés » qui avaient passé tout ou partie des trois heures de travail à penser à autre chose qu'à meubler leur esprit. Va donc pour le rattrapage.

L'intention –celle du Maître- n'aurait prêté à aucune surprise, aucun regret, si l'on n'avait pas songé qu'il n'eût été besoin de combler un vide, en évitant une situation de farniente qui ne s'imposait pas. Enfin les choses se présentaient ainsi, qu'on le regrettât, qu'on l'appréhendât, qu'on y trouvât matière à ironie contre les sanctionnés, que l'on comprît trop le fondé du « rabiote » et surtout la façon dont il s'accomplissait. L'ennuyeux pour ceux qui étaient cloués au pilori, c'était que la « colle » vespérale ne se passait pas à l'école. Monsieur Poey affectionnait de mener les punis, chez lui. Pourquoi ? Avait-il quelque obligation journalière pour l'obliger à sa présence physique at home ? Ne pouvait-il supporter plus de trois heures l'atmosphère, l'aspect de la salle de classe ? Avait-il peur que Madame la Parisienne ne s'ennuyât outre mesure, dans ce coin retiré, dans un milieu quasiment étranger, loin de ses grands boulevards ? Ou bien était-il un fidèle du thé et de sa sacro-sainte heure ? Ne voulant rien savoir du thermos préférait-il savourer le « Ceylan » chez lui ? Si Monsieur Poey avait habité à l'école, dans un appartement de fonction ou s'il n'y avait eu qu'un court espace à emprunter pour aller au purgatoire, sa singulière tendance n'aurait présenté qu'un très relatif désagrément pour les « en retenue ». Mais voilà bien le hic ! La suite des événements se déroulait dans une partie périphérique. Pour s'y rendre il fallait descendre toute la Place, justement là où la boutique abondait. Fort heureusement ce n'était encore ou ce n'était plus l'heure des clientes au bec bien aiguisé. Mais, cependant, il se trouvait toujours quelque commère en mal de flânerie, en plein exercice de « jacasserie », de ces désœuvrées professionnelles, qui observait, observait, pour se servir du moindre motif de colportage, avec avidité.

« Tiens Madame un Tel (*signalement vague confinant à l'anonymat, à dessein de notre part*)... où allait donc votre fils avec Monsieur Poey sur le coup de quatre heures et demie ? Lui faites-vous donner des leçons supplémentaires ?

- Des leçons supplémentaires, s'étonnait la maman. (*Pourquoi pas la mienne !*)
- Oui et avec çà il portait un tas de cahiers.
- Peut-être pour rendre service à son Maître. Il l'aime tellement et il est très prévenant vous savez, avançait l'interpellée, pour cacher son trouble et ne voulant point se prêter au jeu de cette vipère, trop heureuse quand il arrive aux autres quelque chose de fâcheux.
- Oh ! vous savez... Ce que je vous en dis... ne mérite pas une attention particulière. » (*ô la fourbe !*)

(Fin du 1^{er} scénario)

« Où allait donc votre cher gamin (*le miel qui entoure l'amertume*) avec d'autres élèves, sous la conduite de Monsieur Poey un peu après la fin de la classe ?

- Je n'en sais rien... Toujours est-il qu'il n'était pas encore rentré quand je me suis absentée (*quelle diligence des acides informatrices pour avoir ainsi avancé le retardataire*).

- Ils étaient cinq ; le petit X... le petit Y... etc. etc. Ils n'avaient pas l'air, très fiers et le maître ne riait pas.
- C'est curieux. Personne ne m'avait prévenue.
- Oh ! Vous savez ne prenez pas cela à mal. Rien de tragique, c'est certain. Rien d'important même ni de grave. Si nous avions cru (*elles sont deux cette fois les chipies*) vous alarmer de trop nous ne vous aurions rien dit (infâme menteuse). Nous le faisons sans penser à mal, comme il s'agit (*hypocrite*) très certainement d'un événement normal.
- Merci de votre information. Vous êtes bien aimables. Nous verrons (*Maman coupe les gaz pour ne point paraître courroucée à l'excès, devant ces dames*).

(2^{ème} scénario)

Il y avait pour le puni quelque intérêt à se trouver seul pour le voyage. En groupe plus de doute de permis. Il s'agissait de mauvais élèves que le Maître conduisait chez lui (cela s'était su à la longue, était entré dans le lot des faits de la ville).

Seul, surtout transformé en portefaix (paquet de cahiers sous le bras –déjà dit- pour la correction magistrale), le sanctionné bénéficiait du doute. Comme son Mentor était trop digne, trop fermé pour annoncer de quoi il s'agissait, on ne pouvait savoir –de façon certaine- si l'enfant était un condamné ou un auxiliaire. Seuls, ne doutaient point les condisciples –même ceux des autres classes- qui savaient, eux, et qui goguenards quand c'était des « non-amis », compatissants en qualité de bons copains ou tout simplement indifférents puisque non concernés, regagnaient leurs pénates où la tartine beurrée était déjà prête.

Un peu d'air pur, venu du large, faisait du bien en passant sur le vieux pont du Chemin de fer. Fontarabie dans le lointain, blottie contre le Jaizquibel paraissait si sympathique à celui qui traînait un boulet fut-il symbolique.



Le défilé ou la promenade de la honte arrivait presque à son terme. Vite, après avoir pris les Allées, on obliquait à droite. L'on descendait la ruelle du Patronage. L'on passait devant ce dernier, en songeant avec un peu de regret, aux bonnes parties, en plein air, des dimanches précédents. Et enfin, elle se terminait la pâle exhibition des « pestiférés ». L'on était chez Monsieur Poey qui habitait dans une petite villa, face à l'Hôtel de la Paix, encore à l'époque du récit, le théâtre des activités hôtelières (second service) du brave père Rangolle, qui lui, de ce fait, ne manifestait aucune propension pour tenir, en laisse, la « chiourme ».

Selon l'humeur du Maître ou selon la gravité de la faute, on avait droit soit à la semi-lumière du couloir de l'appartement, soit à la cave profonde.

Dans le premier cas, cartable au pied, il fallait, tête face au mur (cachez-vous grand laid !), apprendre les leçons pour le lendemain. Position inconfortable où la tentation de détailler les fleurs,

les dessous de la tapisserie ou bien l'évolution des mouches, en ascension ou en descente sur le papier, l'emportaient sur la concentration nécessaire à l'étude. Cependant, l'expérience aidant, nous savions pertinemment, que nous passerions, immanquablement sur le gril, demain et que l'interrogation tiendrait plus de l'inquisition que de la maïeutique. Aussi bon gré, mal gré, valait-il mieux faire un effort pour assimiler ce qu'il nous faudrait dégorger. Gare à la stérilité. Une nouvelle punition à l'horizon. A ce rythme combien l'infortune pouvait-elle durer ?

La cave, elle, nous répugnait au premier abord. Mais le « mitard » ne comportait pas que des désagréments. En premier lieu, nous avions l'impression d'échapper à l'œil scrutateur, à l'œil fixe constamment à vous épier comme si vous étiez une bête dangereuse ou curieuse. Pour être exact, disons qu'à l'exception de Monsieur Poey les témoins de l'événement ou bien manquent ou bien étaient à l'affût, quelque part, sans qu'il nous soit possible de les discerner. Tout semblait vide, sans âme, à l'étage du Maître. Sa blonde épouse n'apparaissait jamais. Nous n'apercevions que le vieux père de Monsieur Poey, qui jardinait, dans le petit enclos, et qui ne semblait prêter la moindre attention au passage des « galériens ». Il valait mieux. Je préférais ce détachement, car je connaissais le vieil homme et il me connaissait. Je ne tenais pas, le moins du monde, à ce qu'il joue, lui aussi, au « pipelet » et qu'il renseigne mon père qu'il voyait à la gare. Pourtant, par un certain côté, le « cellulard » paraissait avantagé sur l'assigné au couloir. Etant dans la pénombre, on ne pouvait lire.

Dès que l'on débouchait dans la cave, on ne distinguait, tout d'abord, rien. Encore heureux qu'un soupirail, grillagé, -la « tôle », oui la vraie « tôle »- à hauteur de terre ; laisse passer un peu de clarté. Grâce à lui, grâce à l'accoutumance, on pouvait après un petit moment, se repérer. Ce n'était pas la tombe aux ténèbres menaçantes. La solitude n'y était point totale. Etait-ce un mieux ? Les « reclus » avaient droit au bonjour furtif des souris, au regard goguenard du rat, aux évolutions dantesques de ces « messieurs-dames » et parfois, aussi, aux fuites folles lorsque le gros matou blanc montrait le bout de ses moustaches.

Réserve destinée à maints parcages : charbon, bois, meubles vétustes ou délabrés, cartons poussiéreux, revues grignotées, journaux lacérés, la pièce faisait, également, office de cellier. Les bouteilles, aux étiquettes annonçant la qualité du cru, avec les significatives toiles d'araignées, avaient de quoi tenter un amateur. Mais, avec nous, point gagnés par la tentation de Noé, aucun danger qu'il manquât le moindre dé à coudre à l'échanson lorsqu'il voudra régaler ses hôtes ou au gourmand, cherchant à se faire plaisir. Le stage dans le lieu souterrain, dans le lieu de l'infamie, ne durait heureusement pas. Plus de menace de supplice que de durée effective.

L'invitation chez Monsieur Poey portait sur une heure environ que ce soit à l'étage ou dans les profondeurs sourdes.

Ensuite la délivrance ?... Pas tant que cela... Après une épreuve, une autre attendait le malheureux et pas plus agréable que la devancière. Maman avait longuement attendu à la maison, avait compté les minutes de l'absence. Même point avertie par les « de quoi je m'occupe » dont il a été fait mention, elle subodorait quelque chose de pas ordinaire et surtout de délictueux.

L'interrogatoire allait bon train, dès l'arrivée du retardataire.

« Pourquoi arrives-tu maintenant ? Est-ce, à cette heure-ci, que se termine l'école ? Et pourtant j'ai vu passer, il y a longtemps, Charles, Léon, Alfred... Où étais-tu ?

- Chez Monsieur Poey
- Je sais bien que tu es dans la classe de Monsieur Poey
- J'étais chez lui.
- Quoi faire ? *(Malgré la répétition du fait, chaque fois la même interrogation... comme s'il s'agissait d'insolite).*
- Puni... *(surtout ne point être tenté de cacher quoi que ce soit ; obstiné Monsieur Poey avait consigné les « attendus » du jugement et la sanction, afférente sur le cahier qu'il faudrait présenter pour la signature).*
- Pourquoi ?... *(Ici quand il se trouvait que le Maître n'avait pas notifié le motif de la « colle » sur le cahier, on pouvait mettre à profit cette lacune... pas toujours de façon rentable d'ailleurs).*
- Je n'ai pas su la leçon. Laquelle ? *(Restons dans le vague... on ne sait jamais... plus le flou est accepté et mieux ça vaut.)*
- Tu vois, je te le disais. Toujours long à te mettre au travail... toujours à rêver... jamais rien à faire... allez, déchausse-toi... enlève ton tablier... et au travail. »

Exécution sans réclamer le « quatre heures ». Tant pis pour l'estomac qui proteste et qui lui ne comprend pas d'être ainsi mis à l'amende.

Exécution sans trop se plaindre car si l'on avait avoué que la punition était motivée par une mauvaise tenue, il eut été certain, alors, que la danse à partir du martinet aurait eu, la cuisine familiale pour piste.

La nuit survenait. La pitance du souper était avalée par un affamé, cependant que le dessert manquait par privation. Le lit recevait un être fourbu par tant de péripéties, tant d'émotions, un être trop « neuf » pour s'indigner ou pour regretter.

Et demain, on remettrait ça !

Gauche et droite ⁽⁵⁾ ou le « Plaza-Gizon » ⁽⁶⁾ agressé

« T'as la pelote... demandai-je, tout de go, à mon camarade Battite, comme moi frappé d'ostracisme... donc au purgatoire dans le couloir de refoulement.

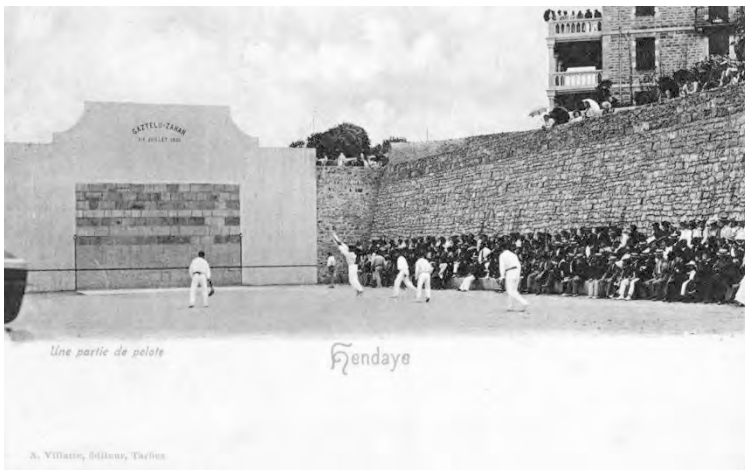
- Oui... mais que veux-tu en faire ? Tu ne penses pas jouer ici... ?
- Que non, que non... C'est trop noir, trop étroit, et nous ferions trop de « pé-tard ».
- Alors, tu vois...
- Je vois, quoi ? Et si nous allions à Gaztelu.
- Tu crois que ce n'est pas un peu risqué ?
- Un simple tour... quelques points et nous revenons (*je joue les Méphistos*).
- Bon d'accord... mais il nous faudra être de retour avant la « récré ».
- La sonnerie de l'horloge nous avertira quand il sera la demie... Et jusqu'à moins le quart nous aurons le temps de revenir. (*Heureux bambin déjà rompu à la ronde des minutes...*)
- Allons-y. »

A pas extrêmement feutrés, nous avançâmes sur la plateforme supérieure. Nous passâmes devant la porte entrebâillée de la salle occupée par ceux qui préparaient le Brevet, celle-là même qui servait aussi pour les cérémonies de mariage. Nous nous fîmes le plus petit possible, tout en retenant notre souffle au risque d'éclater. Oh ! la la. Satanée marche d'escalier qui craqua et constitua, ainsi, un tourment pour nous. La crainte du coupable ou la hantise avec sueurs froides du personnage en fraude. Et cependant que de fois –en période de travail- ces degrés sont sollicités par les usagers des commodités, à l'aller comme au retour. Que de fois ils protestent à leur façon avec un bruit caractéristique. Mais en temps ordinaire, qui s'en occuperait ? Mais pour un coupable tout porte à la perception effrénée et à l'exagération du danger. L'être en infraction, à moins d'être caparaçonné, se révèle comme un grand hésitant, même si cela n'est que passager. A tout bout de champ il croit discerner l'obstacle, le péril, la chausse-trape, là où ils ne sont pas. Ce que c'est que de ne pas avoir la conscience tranquille, de son côté.

La descente, la nôtre, s'effectua sans encombre, sans rencontres paralysantes. Personne sur la voie. Quel « pot » ! Un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte du rez-de-chaussée qui non munie de fermeture automatique demeure toujours aux trois quarts du chemin de la fermeture. La place est vide. Point de client qui se rend à la Charcuterie Nury ou qui en sorte. Vite, filons vite. Rasons la vitrine du marchand de meubles Descamps, sans trop regarder vers l'intérieur. Ne lézardons pas en longeant le mur du presbytère. Monsieur le Curé n'est pas en vue heureusement. Il ne manquerait pas de nous interpeler et de nous demander les raisons de notre singulière équipée. Ne perdons pas de temps. Ne nous laissons pas abuser par les arômes qui sortent de la distillerie Hendaye-Barbier.

⁵ Gauche et droite ne sont pas des mots à prendre au sens « politique ». En Pays Basque : de la gauche ; de la droite signifient jouer à la pelote, les mains nues, en usant de la dextre et de la senestre.

⁶ Plaza-Gizon : en euskarien maître de la place qui peut aussi bien être la place du fronton



Une plongée et nous voici à Gaztelu Zahar (Vieux Fort), sur le fronton qui depuis un certain 14 juillet 1900 offre aux amateurs de pelote basque –joueurs ou aficionados- une aire de belle dimension, qu'il s'agisse de la cancha ou mur. A l'époque dont il est question, Gaztelu était une authentique, une totale place libre. Tout était ouvert à partir du fronton vers la Baie, vers la route de la Plage. La partie droite, dans le sens du jeu, seule

était fermée. Le mur, de deux propriétés privées dont celle d'un maire Monsieur Choubac, ancien Directeur d'Ecole, tombait telle une falaise bien rabotée sur des rangées de gradins aux banquettes de dur ciment, froides le plus souvent mais brûlantes les jours de canicule.

Et notre partie, tête à tête, mano à mano, commençait, sans plus attendre. Comme nous goûtions ces instants à l'air pur, cet air qui nous paraissait imprégné de magie surtout qu'il était celui dont précisément, on prétendait nous priver, pour ne nous réserver que la lourdeur accablante d'une atmosphère fermée. Nous ne nous souciâmes que très peu de ce qui se passait autour de nous. Le calme nous semblait absolu. Le pré était vide ; la route là-bas, au fond, peu ou pas fréquentée. Le tram passa. Il ne s'arrêta pas pour s'étonner de la présence sur le jeu de paume de ces deux libertins. Nous non plus, ne prêtâmes aucune attention au convoi pourtant bruyant. L'entendîmes-nous, au demeurant ? Rien de moins certain. Nous étions pris, en entier, par notre jeu, en entier absorbés par lui, heureux, peut-être confusément, mais très heureux assurément.

« Petite canaille que fais-tu là ?... Je n'eus pas le temps de réaliser ce qui m'arrivait. En même temps que j'entendis cette peu amène demande, qui avait tout de l'admonestation, je sentis une terrible pince qui mordait le lobe de mon oreille gauche. Mi-conscient sous la brutalité de l'attaque physique et verbale, je me rendis, néanmoins, rapidement compte que j'étais traqué. Mon tortionnaire n'était autre qu'un cousin germain de mon père qui travaillait dans un atelier de menuiserie tout proche et qui dépendait du marchand de meubles Descamps. Grand Dieu que j'avais été imprudent et léger, au moment d'entrer en délinquance, de ne pas avoir songé à cela. Etourderie, audace ou bien tout simplement trop grand appel du jeu défendu.

- Que fais-tu là, petite canaille, réitéra la voix fortement courroucée, alors que j'avais quelque mal à retrouver mes esprits et à réaliser ce qui m'arrivait.
- Rien fis-je dans un souffle. (*Réponse stupide... invraisemblable... mais si naturelle quand on est surpris*).
- Comment rien... tu te « fous » de moi ? Pourquoi n'es-tu pas à l'école ? (*Mutisme complet de ma part*)
- Ta mère le sait ?
- Oui... (*affirmation peu assurée*)
- menteur (*d'une voix forte*).
- Oui (*renforcement de l'allégation avec l'énergie du désespoir*).
- Tais-toi (*plus qu'impératif*). En route. »

Une traction, à arracher un cartilage peu accroché, et me voilà, pour ainsi dire, entraîné de force vers l'avant. Pendant ce temps, le prudent et avisé Battite, tenant à éviter

de pareils déboires, peu désireux de devenir lui aussi une misérable capture avait pris la fuite. Des ressources lui restaient après nos efforts récents. Il alla se blottir, il me le confia plus tard, au plus profond du couloir, comme s'il n'en était jamais sorti.

En ce qui me concernait, un cross exceptionnel s'amorça. Mon oreille en feu, toujours tenu par une main impitoyable je ne mis pas longtemps pour gravir le petit raidillon qui s'élevait derrière Gaztelu. La côte de l'Eglise fut engloutie en moins de deux. Je devais avoir l'air fin surtout avec les aïe...aïe... aïe... que je poussais autant pour me plaindre d'une douleur cuisante que pour manifester mes craintes de tout ce qui devait suivre de fâcheux. Je n'avais pas le cœur à regarder sur les bords. Sans nul doute les quelques personnes que nous croisâmes durent être étonnées par le geôlier au tablier bleu pailleté de sciure, à l'air drôlement courroucé et par son prisonnier, pourquoi pas son souffredouleur, qui n'en menait pas large et qui avait quelques difficultés à suivre le train d'enfer qui lui était imposé. Je ne voulus rien voir, rien savoir. De ce fait, je ne sus jamais qui se moqua de moi, qui me blâma, qui trouva trop rude la manière de mon cerbère ou qui, tout bonnement, demeura indifférent.

Nous ne prîmes point les précautions du voyage aller pour monter quatre à quatre les marches de l'escalier de l'école. Il ne se fut pas trouvé d'escalator... d'ascenseur pour rivaliser avec notre célérité. Fort heureusement, la porte de la classe de M^r le Directeur était fermée. Il valait mieux ne rien ajouter au châtement du présent. Surtout qu'une « dégelée » ne pouvait manquer de survenir... Toc-toc-toc à la porte, sans précautions superflues, sans souci de convenances.

« Entrez... dit Monsieur Poey »

Aussitôt exprimé, aussitôt fait.

« Tiens René (*René c'était Monsieur Poey Mon cousin et lui étaient de vieilles connaissances... de la même génération*). J'ai trouvé ce vaurien qui jouait sur le fronton (*entendez par là sur le sol du fronton*).

- Comment au fronton ? Il était puni. Je l'avais flanqué à la porte tellement il m'importunait.
- Il n'avait pas l'air de trop s'en faire et paraissait se soucier comme d'une guigne de ce qui touchait à la classe.
- Etait-il seul ? (*Pauvre Battite : si la vérité sort entièrement*)
- Non... il y en avait un autre.
- Qui était-ce ?
- Excuse-moi. J'étais trop occupé par celui-ci (*c'était moi, celui-ci*) pour avoir prêté une quelconque attention à l'autre.
- Bon, je vais voir. Grand merci, Henri.
- N'oublie pas d'en informer ses parents.
- Sois tranquille. Ils le sauront. Au revoir. »

Devant une assemblée à l'activité perturbée –qui s'en plaindrait ?- par cette irruption spontanée du gendarme et du délinquant, mais une assemblée fort heureuse –la cruelle- du spectacle inattendu offert sur place, le juge unique en même temps que souverain exécuteur des hautes œuvres officia.

Entrée en matière certainement qui s'imposait à un étirage robuste de mes deux joues, prises entre pouce et index, qui ainsi sollicitées, s'allongèrent d'importance pour retomber ensuite. Après la pince friande de pavillon du homard l'étau gourmand de ce qui

est plein et rebondi. Le feu auriculaire descendit sur la partie bien charnue du visage. Je devais ressembler à un peau-rouge avec seulement un second organe blanc, la « feuille » droite que le cousin de mon père avait dédaignée.

« Pourquoi t'es-tu échappé ?... C'est grave... très grave, dit en préambule le procureur, comme si cela avait été nécessaire de ponctuer la faute.

- Je ne me suis pas échappé, Monsieur...
- Ça c'est un comble, vous entendez vous autres (*s'adressant à la classe qui ne perdait rien de l'incident*)... Tu étais puni, mis dans le couloir et l'on te retrouve à Gaztelu. Quelle audace pour prétendre ne pas avoir pris le large.
- Je voulais revenir. Je ne suis pas resté longtemps... (*pâle défense, argumentation fallacieuse mais dérisoire*).
- Avec qui jouais-tu ? Quel était ton complice ?
- Personne (manque d'assurance).
- Comment personne ? Puisque vous étiez deux.
- Personne d'ici (*légère nuance, subtil distinguo*).
- Et d'où alors ?
- Je ne sais pas.
- Comment (*encore comment*) tu ne sais pas ? Misérable (*ton plus ferme*) qui était avec toi ? Attention tu aggraves ton cas !
- Je ne le connais pas. C'est un garçon qui passait par là et qui me voyant jouer seul a voulu faire le second.
- De qui te moques-tu ? Qui était ce garçon inconnu et tombé là comme par hasard ?
- Je ne sais pas (*buté*).

J'aurai, très certainement, succombé, à la longue, sous la rigueur de l'interrogation et la pression, de plus en plus vive, de questions pertinentes. Ce ne fut pas le cas. Il est ainsi d'heureux hasards. Il faut croire que le sort vous tend parfois de ces mains charitables. La porte s'ouvrit, tout à coup, cependant que la mise en fâcheuse posture allait croissant. La classe se leva comme il était de bon ton de le faire pour une visite étrangère et surtout quand il s'agissait de Monsieur le Directeur. Est-ce en raison d'une préoccupation tenace, d'une grande presse qu'il ne fit pas attention à la scène sur laquelle il tombait à l'improviste ! Ou bien sa myopie qui se mariait à une audition qui branlait (on lui avait tiré les oreilles peut-être trop fort et peut-être trop souvent à lui aussi !) faisait qu'il n'avait rien remarqué de troublant. Rien entendu, non plus, du dialogue en plein déroulement. Monsieur le Directeur présenta un document à Monsieur Poey qui le lut rapidement. Ils échangèrent quelques propos, à voix basse. La classe étant demeurée debout, l'étourdi Directeur et l'instituteur surpris n'ayant pas prononcé le solennel « asseyez-vous » j'en profitai pour me rapprocher de la première table et me mettre à la hauteur de René. Ainsi je devenais un être comme les autres et Monsieur le Directeur ne pouvait constater rien d'anormal.

Que se produisit-il ensuite ? Quel ange miséricordieux souffla son fluide de clémence ? Je l'ignorai.

La récréation survint. Monsieur Poey commanda « en rang... avancez » toujours en présence de Monsieur le Directeur. La manœuvre de la sortie s'effectua. J'hésitai un peu... « Qu'attends-tu ? » me dit le Maître d'une voix redevenue neutre. Je n'attendis pas. Je suivis mes camarades. Et deux isolés en firent autant. Les deux isolés du couloir. Battite et un autre. Lorsque nous avons pris la clé des champs (celle du fronton) nous n'étions que deux dans l'isoloir. Durant notre cavale, un pénitent de plus avait été voué au

noir. Je l'avais ignoré. Si Monsieur Poey m'avait demandé avec tant d'insistance avec qui j'avais rompu les amarres c'est qu'Henri lui avait précisé que nous étions deux à Gaztelu. Quel était donc mon compagnon ? Battite ou Louis ? Voilà, à mon insu, pourquoi mon ignorance feinte avait eu un semblant de vérité... mais si peu et pas pour longtemps. Merci Monsieur le Directeur pour votre salutaire coopération. Ce que je ne m'expliquais pas, non plus, de toute la journée et plus tard encore ce fut que Monsieur Poey ait laissé au rancart son penchant pour « l'épistole » et de ce fait n'ait rien signalé à mes parents.

Dieu tutélaire... Dieu de l'enfance opprimée. Dieu qui te penche sur un univers trop contraignant... merci. Un regret, cependant, en guise de conclusion. Pourquoi contrarier, ainsi, des vocations, ne fussent-elles que passagères ? La mienne ce jour-là était de jouer les « plaza-gizon » « les maîtres de la place ». Pourquoi un tel arrêt brutal ?

Larcin et délation

Un grand coup, celui qui rapporte –si l'on raisonne en escarpe- ; un grand coup qui ne s'en tient pas à une dérisoire gnognote se prépare de longue date. Il importe de ne négliger aucun détail, aussi petit fut-il ; de savoir les va-et-vient des familiers de l'endroit où se perpétue le forfait, de minuter exactement le temps nécessaire à la rapine, d'être au courant des supposées observations voisinant le théâtre des opérations, d'en savoir aussi long sur leur comportement que sur celui qui a trait aux victimes désignées. Tout cela – intuitivement- deux délinquants en puissance, très jeunes, le ressentaient et étaient prêts à s'en inspirer. Ils n'eurent point besoin, à l'occasion d'aller puiser dans la littérature spécialisée, celle du roman policier, dans la bande dessinée axée sur le même thème, ou dans le film ayant comme centre d'intérêt les exploits de tel gentleman-cambrioleur, pour dresser un plan, sans faille, pour une expédition délictueuse.

Nous n'avions pas été sans remarquer, André et moi, dans un jardin situé entre la Rue du Port et la Rue du Jaïzquibel, sa parallèle qui descend également sur la Baie, un magnifique carré de fraises. André était un camarade de classe et du quartier. Notre dévolu avait été jeté sur un splendide coussin vert pigmenté de rouge ; un tableau naturel comme aucun maître, aussi grand soit-il, ne peut en saisir toutes les délicates nuances et faire ressortir dans le moindre détail tout ce qui contribue à la gloire d'un ensemble coloré. Disons que le côté pictural nous laissa dans une froide indifférence, du moins en apparence, tellement nous fûmes saisis par une subite tentation de nous approprier un fruit qui n'était pas à nous. Mais, peut-être, confusément ressentîmes-nous quelque appel de la beauté. L'enfant n'est-il pas un poète qui éclot et qui voit souvent, avec ses jeunes yeux, ce qui demeure énigme ou obscurité pour l'adulte. Donc ce subconscient mis à part, disons que ce qui nous motivait, ce qui était l'essentiel de toutes nos pensées, de toutes nos observations, de toutes nos attentes, de toutes nos supputations, quand nous passions, près du paradis tentateur, c'était la promesse d'un régal futur. Pourquoi pas après tout. Pourquoi la satisfaction du palais serait-elle plus vulgaire, plus terre à terre que celle de la vue ? Les sens n'ont-ils pas tous une fin qui s'apparente tout en se complétant le plus souvent ; celle de faire percevoir, apprécier, estimer, aimer ou haïr, souffrir ou jouir ? En est-il d'essentiellement nobles et d'autres de très inférieurs voire même de mauvais ?

Nous n'étions pas sous l'emprise souveraine de la poésie ou de la peinture. Nous venons de le voir. Egalement, peu nous importait, alors, de nous livrer à l'étude botanique ; peu nous intriguait de savoir que parmi les rosacées l'objet de notre désir figurait dans la tribu des potentilles dicotylédones ; peu nous tracassait d'apprendre que nous n'avions pas une passion pour un fruit mais pour un réceptacle –porteur d'akènes- qui nous attirait par sa belle chair que nous devinions fondante et toute en pulpe sucrée. Nous ne fûmes point de ces curieux impénitents et exhaustifs pour chercher à déceler s'il s'agissait de fraisier Héricart, de fraisier des Quatre-saisons, de fraisier Princesse Royale ou Jacunda ou du Chili. Non, ce qui nous intéressait, c'était de suivre avec une attention goulue la lente évolution, sous la feuille velue, des petites boules, d'en noter l'épanouissement, d'en suivre la mue qui menait du vert et du blanc au rouge le plus vif. Le moment tant attendu arriva un jour. Ce fut l'occasion à ne point manquer.

La récréation de la matinée nous retrouva sur la Place, notre cour de fortune. Fins prêts, André et moi, passâmes au stade de l'exécution.

Nos observations réitérées nous avaient appris que la propriété était vide de ses occupants à cette heure-là et que les risques de témoignages accablants étaient fort réduits. Il n'y avait pas long à parcourir pour nous rendre sur le lieu du forfait. Nous avons bien établi notre plan et réalisé que le quart d'heure de la récré était grandement suffisant pour une cueillette importante.

Vite à pied d'œuvre –ou de larcin si vous voulez- sans difficulté nous en eûmes tout notre soûl de ces fraises si ardemment attendues. Passons sur le détail... trop trivial... sur la façon dont nous ingurgitâmes. Comme il appert lorsque la profusion de l'offre est trop grande, nous piquâmes un peu partout, mélangeant même les bien mûres avec les presque vertes. Hâte, boulimie tout y était. Nous n'arrivions pas à engloutir à notre convenance tellement nous étions avides et pressés. Nous voulions profiter au maximum de l'aubaine, dans un laps de temps très réduit. Comme nous n'avions pas, tout de même, poussé l'audace jusqu'à nous munir d'un panier, nous mîmes quelques fraises dans nos poches. Tant pis pour la catastrophe inévitable ! Tant pis pour l'écrasement peu ragoûtant et dénonciateur. Repus, la bouche pleine et peut-être les commissures des lèvres affligées d'une colle tenace d'un incarnat qui ne prêtait pas à confusion, nous reprîmes le chemin de l'école.

Le coup de sifflet annonçant la fin des ébats en plein air retentit à l'instant même où nous arrivâmes. En rang. Pas de regards inquisiteurs braqués sur nous. Monsieur Poey semblait aussi calme, aussi détaché qu'à l'accoutumée. Nous entrâmes dans la salle de classe. Dès que nous y fûmes, nous entendîmes : « Toi et toi... venez ici. » Les appelés étaient, vous l'avez deviné, André et moi. « Ouvre ta bouche, souffle... fais sentir » telle fut l'injonction qui nous fut adressée sans préambule superfétatoire. Exécution ! La suite ? Je ne m'étendrai pas... une raclée d'importance pour les deux maraudeurs. La punition classique ensuite... toute la journée mais pas d'éviction cette fois.

Nous craignîmes l'envoi du mot fatidique et dangereux « à la maison ». Il n'en fut rien. Pourquoi ? Si j'insiste encore aujourd'hui, sur cette correspondance porteuse d'orages, lourds de conséquences pour qui vous devinez, entre le Maître et les Parents, c'est que nous n'en étions pas alors à l'époque où l'enfant est roi et où l'on donne plus souvent tort que raison à l'Instituteur comme si ce dernier en sévissant portait atteinte à l'honneur sacro-saint de la famille. Non, le Maître trouvait des auxiliaires, compréhensifs et toujours disposés à l'aggravation de la peine, chez les parents. Je me souviens qu'une fois j'eus à me plaindre –le sot imprudent que j'étais- de la façon rude dont l'on m'avait traité en classe. Je précise qu'en l'occurrence Monsieur Poey n'est pas en cause. Je n'allai pas loin dans la voie des doléances. Je reçus une de ces avalanches de coups de martinet à faire réfléchir et pour longtemps. Ce que je fis d'ailleurs à partir de ce jour-là, avec cette autodéfense innée de l'âge tendre. Je compris pour le restant de ma scolarité primaire qu'à défaut d'un repentir réel, d'une saine autocritique il valait mieux éviter une récidive du châtiment. Une séance de knout, celle de l'école, en voilà bien assez. Aussi motus et remotus. Gardons notre rancœur. Conservons pour nous les blessures d'amour-propre et les marques des corrections.

L'explication de la triste fin de notre équipée, nous ne tardâmes pas à la découvrir. Non loin du jardin tentateur habitait un jeune, un Battite lui-aussi, mais un autre Battite, pas mon copain de tous les jours, un veinard puisqu'en rupture d'école. Pourquoi diable en reprit-il le chemin ce matin-là ? Qui le poussa à jouer au sycophante ? Toujours est-il que c'est bien lui, qui nous apercevant en pleine tâche frauduleuse, s'empressa d'aller nous « cafarder » à Monsieur Poey Le monstre (Battite... pas Monsieur Poey) savait à quelle classe nous appartenions.

Fallait-il qu'il y mit de l'acharnement pour procéder ainsi ! Que ne nous a-t-il tout simplement fait peur ? Pourquoi ne pas nous avoir apostrophés ? Pourquoi à la limite, n'a-t-il pas poussé l'infâmant « Au voleur ! ». Nous en eûmes, certainement, conservé un ressentiment moins tenace. L'ex-mauvaise langue vit toujours. Il y a fort longtemps qu'il est revenu dans nos bonnes grâces. N'est-ce pas mieux ainsi ?

L'ire du Breton agressé

« Fous le camp... fous le camp... attention... vite...vite... attention... Manu... Manu... » Un possédé surgit par la porte du fond, celle qui donnait sur la Place. Il paraissait avoir le feu aux fesses. Tout dans son comportement dénonçait une action délicate. Il fonça, sans perdre un instant, vers le kiosque et disparut dans la venelle qui versait dans la Rue de l'Eglise.

J'étais revenu un quart d'heure après la sortie du soir, m'étant aperçu, heureusement assez à temps, avant que tout ne soit hermétiquement clos, que mon livre d'histoire me faisait défaut. J'en avais le plus impérieux besoin puisque menacé de passer sur le gril pour prouver mon assimilation du Petit Lavis et ce dans les toutes premières heures de la reprise, le lendemain matin. En tout premier lieu, presque bousculé par le fuyard, je ne dus qu'à mon sens de l'esquive d'éviter une poussée d'importance. Un énergumène hurlant, au paroxysme de l'irritation franchit, en effet le seuil et s'engagea résolument dans l'escalier. Connaissait-il les lieux pour s'y engager de si impérieuse façon ou bien était-il guidé par un sûr radar qui le menait, en droite ligne, à l'endroit d'où était partie l'agression. Car c'est bien de cela qu'il s'agissait.

Que faisait, à une heure où les salles de classe sont à la merci des balayeuses, Paul le fuyard ? Avait-il oublié quelque document lui aussi ? Pourquoi rôdait-il dans les parages ? Etre un peu particulier, au comportement pas toujours explicable, ni très orthodoxe, un peu en marge de notre petite société ; en irritant certains, étant pour d'autres le « dur » que l'on admire ; Paul cherchait souvent le « coup » à faire. Il l'avait trouvé ce soir-là. Je le sus assez vite. Il était à sa portée, au bas de la fenêtre de notre classe. Un parapluie abritait deux amours tendres. Il fallait la perspicacité, le flair de fauve de Paul pour l'avoir deviné, du premier coup, parce que de son poste on ne pouvait apercevoir qu'un dôme de soie noire. Mais il ne s'y était pas trompé. La Bretagne avait donné rendez-vous, sous l'en-cas, au Pays Basque, se souciant fort peu de la bruine ténue, perfide et collante. L'Amor était représenté par un certain Manu que nous connaissions fort bien, car, souvent à Gaztelu, il se mêlait à nos groupes pour s'initier au jeu de la pelote. Il nous préférait aux adultes, de son âge, trop forts, trop experts, trop distants, à son goût. Y gagnait-il en dignité ? Je ne le pense pas. Nos brocards fusaient dru devant ses maladresses, son allure empruntée de pelotari néophyte. Le sommet de la plaisanterie consistant, lorsque nous le voyions lever le bras pour frapper la balle, à lui crier « Aïdé Manu... Aïdé Manu... » sur un ton où la moquerie effrontée se donnait libre cours. « Aïdé Manu... Aïdé Manu... » C'est-à-dire « A la volée... » était devenu le grand mot de suprême « mise en boîte » ; la preuve manifeste –du moins le pensions-nous- de notre supériorité raciale pour tout ce qui touche à la pelote, ainsi que de ce qui en découlait naturellement ; l'impossibilité pour un étranger d'accéder à la maestria, et –surtout pour un Breton- d'acquérir une quelconque aisance sur la cancha.



Mais que faisait un Breton à Hendaye, à l'époque, un Breton qui n'était pas, ou n'était plus, membre du petit équipage militaire du garde-côte ? Tout simplement y remplir un rôle de douanier. Un gabelou d'un genre spécial, cependant, car Manu appartenait à la Brigade Maritime – naissance oblige- qui traquait sur l'eau les clandestins du commerce international.

« Ceux de la Patache » disait-on à Hendaye quand on parlait de Manu et de ses pairs. Pourquoi « la Patache » ? En vertu du nom du bateau de la douane maritime, de la catégorie bien spéciale de l'embarcation, ou les deux, à la fois. Nous ne nous souciâmes jamais d'élucider l'origine du nom. « La Patache ». C'était « La Patache ». Cela nous suffisait. Ce qui au surplus, distinguait « ceux de la Patache » des autres préposés à la fouille c'était leur costume et surtout leur casquette, bien plus plate que le classique képi. Et Manu l'avait sur sa tête quand il contait fleurette à la brune et accorte basquaise. Un « levage » dont lui, le celte, ne devait pas être un peu fier ! Il en était peut-être au moment le plus lyrique de son transport amoureux quand la grêle s'abattit sur le « pépin » du rendez-vous. L'auteur de la mitraille ? Vous l'avez deviné. Paul.

A l'époque, nous avions un gros poêle pour nous chauffer. On l'alimentait avec un combustible, fait d'un mélange de coke creux et des « sous-anthracite » peu brillants que l'on prenait dans une caisse toute noire. En l'occurrence, une miraculeuse réserve de projectiles dont Paul ne pouvait manquer d'user.

Je vous laisse à penser ce que dut être, tout d'abord, la surprise des deux tourtereaux que la rafale surprenait en plein roucoulement et quels furent leur réaction et leur comportement. Le premier choc passé, cependant que Juliette apeurée s'écartait du champ de tir avec une hâtive prudence ; Roméo, le mâle, le fier Armoricaïn, le fonctionnaire sûr de lui, après avoir vu la bouche de la bombarde fonça pour surprendre le canonier, son sang ne faisant qu'un tour. Comme je jugeai utile de m'éloigner du point chaud ; ayant par instinct, pressenti quelque provocation, je ne suivis pas Manu dans sa course à l'assaillant. Qui rencontra-t-il ? Qui apostropha-t-il ? Qui le tranquillisa avec l'assurance que le coupable serait recherché, trouvé et châtié ? Quelle fut son attitude devant un possible vide dans l'Etablissement ? Comment récupéra-t-il ses sens après une ire en plein débordement ? Je ne le sus jamais. Paul, non plus, sans doute. Toujours est-il que le lendemain la place n'était plus explosive. Comme si rien de fâcheux ne s'y était passé la veille. Paul que je questionnai, fit le grand surpris, l'extrêmement étonné. Celui qui n'avait rien fait, rien vu. Il fallut toute mon insistance et mes preuves irréfutables pour qu'il consentît à se livrer, un peu. Mais à son air, je jugeai qu'il riait très fort, sous cape.

Monsieur Poey n'ayant pas été alerté, le drame n'eut pas de suite.

Fort heureusement, pour moi, je ne fus pas convié à « plancher » sur la dynastie capétienne. J'aurais été fort en peine de le faire, car vous le pensez bien, il n'avait pas été question devant la grande menace de me risquer à aller prendre le livre qui me faisait défaut.

Récréations

Trouver un lieu apte au défolement des écoliers ne paraissait point avoir été l'essentiel des préoccupations des administrateurs qui eurent à s'occuper de l'établissement d'enseignement des garçons. La rue... la Place ouverte à tous et même aux vents assaillants venus de l'ouest... voilà quel fut notre lot, à nous, promotions des toutes premières années de l'après 14-18. Il va sans dire que nos aînés depuis la période « ferrienne » n'eurent aussi que cela à se mettre sous la jambe. Bien avant nous. Les premiers.

Les filles, elles, semblaient plus favorisées. Elles avaient une cour de récréation, une vraie cour de récréation, donnant sur la Rue de l'Eglise. Pas de prise sur le côté Place, hormis les fenêtres qui ne s'ouvraient que pour l'aération quand ces demoiselles n'étaient plus là. Fallait-il les envier ou nous féliciter d'une plus grande liberté de manœuvre ? Une enquête eut très certainement révélé qu'en grand nombre nous étions on ne peut plus favorables à cette liberté-là, qui, par certains côtés, touchait à l'anarchique laisser-aller. Mais cela n'était point de notre fait. Nous n'y étions pour rien. Nous n'avions qu'un rôle d'usagers. Au demeurant l'essentiel.

La rue... la Place donc, s'offraient à nous, au moment de la récréation. La circulation n'ayant pas le caractère démentiel du dernier quart de siècle ; par manque de véhicule ; nous pouvions nous ébattre dans une tranquillité quasi-complète encore que les fiacres jouaient, parfois aux menaçants et que commençaient à montrer le bout de leur roue, ces engins nommés bicyclettes que d'ailleurs nous regardions avec des yeux pleins de convoitise. Notre champ d'évolution, sur la Place, n'allait pas plus loin, en principe et selon le sacro-saint règlement, passé de bouche à bouche, que le kiosque. En aval de ce dernier se trouvait la zone défendue. Emportés par notre élan et aussi mus par cet instinctif besoin de transgresser tout interdit, nous y pénétrions plus souvent qu'à notre tour.



Il est vrai que cette portion de Place comportait l'essentiel, le plus beau de l'ensemble avec sur la rive gauche les magasins soignés, bien pourvus ; la quincaillerie Dilharréguy et Sarramagna ; la charcuterie Siro ; la boucherie Carrère ; un magasin d'étoffes et la pharmacie Darbouet. Sur la droite, avant le bazar Fabre, l'hôtel Imatz, pour nous, tenait du palace. Mais quand je dis palace, entendons ce que confusément, subjectivement nous réalisions comme tel ; sans précision majeure d'ailleurs ; ni question impor-

tance, ni question luxe. L'hôtel Imatz ; avec son imposante porte d'entrée qui oscillait d'une drôle de manière, se fermant toute seule comme munie d'un certain pouvoir ; avec tout son bois verni ; avec le jaune de ses ornements, de ses lanternes ; faisait bien cossu et d'un rang au-dessus de la moyenne des établissements hôteliers.



Monsieur Charles en était l'actif, le remuant propriétaire. Vieil Hendayais, de toujours hendayais, il nous inspirait un respect, où entrait une part d'étonnement, tout en nous intimidant. Était-ce sa forte voix qui en était cause ou la truculence qui se manifestait de façon très bourgeoise, avec cette assurance, cette argumentation irréfutable qui n'appartiennent qu'à des gens choisis... Encore un leurre, encore une illusion factice.

Toujours vêtu d'une façon recherchée, en quotidienne « tenue du dimanche » ; le bleu de travail, la satinette, le « bras de chemise », n'étant pas pour lui, c'était en quelque sorte le maître de la Place ou à tout le moins le personnage principal du haut de la ville. Sa présence y était constante et affirmée par des interventions verbales, fréquentes et à sens unique. Quand il avait la parole –et c'est souvent qu'on l'entendait discourir- il l'avait pour un bon moment.

Sportif dans l'âme, il devenait intarissable lorsqu'on abordait le rugby. Et d'un passionné avec ça. Le dimanche, il transportait sa faconde partisane à Ondarraitz. Ses « coups de gueule » ; ses commentaires au ton chaud étaient réputés comme des adjuvants, des stimulants pour les acteurs aux prises, sur la pelouse. Disons que le renfort verbal était plutôt destiné aux blancs du Stade Hendayais.

Nous l'admirions lorsqu'il recevait avec aisance le client chic à sa descente de la voiture aux armes de l'hôtel et qui, venant de la gare s'arrêtait, bien tranquillement, devant la grande entrée. Il arrivait aussi que le voyageur se présentât dans une voiture de louage. Alors, la surprise jouant, c'était le branle-bas devant l'hôtel Imatz. Le ou les larbins s'affairaient pendant que très maître de lui, Monsieur Charles recevait comme il seyait, pour faire honneur à la fois à son hôte et à son établissement, le plus vieil établissement de ce genre à Hendaye, fondé en 1875 et que ne gênait point, la toute proche et amicale concurrence de l'hôtel de France et d'Angleterre que les demoiselles Légaralde tenaient au bout du vieux pont du chemin de fer, à l'entrée des Allées.

Bien que zone interdite les abords de l'hôtel Imatz nous tentaient fort aux heures de la « récré » surtout si elles coïncidaient avec l'arrivée des nababs étrangers. Nous avons, déjà, une fâcheuse propension à nous disperser, en fraude, à emprunter les voies défendues ; emportés par nos fuites de malfaiteurs ou nos poursuites de gendarmes dans le jeu fameux, si apprécié des enfants.



Nous montions aussi sur le kiosque, attirés par l'émergence, pour voir de plus haut et de plus loin. Mais le kiosque, lui aussi, était « sous ukase ». Vieux kiosque qu'une main impie a arasé depuis ! Point culminant de la Place, malgré sa simplicité il en était un fleuron... le fleuron... le beau fleuron. D'abord sans protection, ouvrant vers le ciel, fourni par la suite d'un plafond et d'une grille tournante avec des motifs floraux métalliques, le podium ainsi

isolé des alentours, offrait sa participation à la joie de vivre. L'orchestre qu'il fut symphonique ou destiné au bal –le plus souvent le même- ; l'Harmonie municipale s'y produisait plusieurs fois dans l'année pour la plus grande joie de tous. L'on était peu gâté à l'époque pour négliger une occasion de se divertir, de s'épancher.

La Place n'est plus, aujourd'hui. Une route l'a mangée. Le laid contrôleur ce stationnement, cet abominable « poteau-vigile » ne contribue pas à rendre l'endroit agréable. Comment pourrait-on, quand on a la fibre hendayaise, trouver acceptable un rapt insensé, une suppression stupide, une transformation inconséquente mais affligeante ? Oh ! Vieux kiosque de mon enfance d'où partaient tant de clairs accents, tant de rires, tant de joie, tant de promesses de bonheur, pourquoi t'avoir sacrifié ? Pourquoi un tel outrage ? Pourquoi cet assassinat ? En vertu de quoi ? De quel embellissement ? De quel progrès ? De quelle aberrante amélioration ? Quand je vois les musiciens de la maigre phalange des exécutants actuels –je ne les critique point, je leur suis au contraire reconnaissant d'assumer une suite difficile, je sais tout leur mérite- contraints d'emprunter les marches des escaliers extérieurs de la nouvelle mairie, pour un concert, je ne puis, hélas ! que déplorer le manque de présentation qui enlève un cachet à l'audition, la privant du prestige que seul le kiosque en élévation pouvait assurer.

Avec la disparition du kiosque un grand morceau du vieil Hendaye s'en est allé... et pour toujours.

J'ai déjà évoqué la cour de l'école des filles. Nous ne risquions aucune promiscuité, à l'occasion de nos récréations malgré la concordance des horaires. Il nous arrivait, emportés par notre élan, de hanter les grilles du cloître mais, ce, plutôt tout à notre jeu que mus par une quelconque tentation de dire bonjour à une « bonne amie » ou désireux d'aller provoquer les gentilles. Il y avait quelque danger à le faire. Les institutrices se trouvaient dans la cour. Elles ne se gênaient guère pour chasser les contrevenants ou les signaler à leurs gardiens officiels. Mais restons-en là. Encore une fois, affirmons que nous étions plus motivés par les possibilités ludiques du quart d'heure de plein air que par celles de la fréquentation, de l'approche du beau sexe.

Les virils, les sportifs, les « vrais de vrais » parmi nous se retrouvaient sur le stade. Car nous avons un stade à notre disposition, à deux enjambées de notre école. Et quel stade ! Tout d'abord, qu'il soit précisé qu'il empruntait tout le parvis sud de l'Eglise. Nous l'avons adopté pour y pratiquer le foot. Pourquoi une telle spécialisation ? Cela, en grande partie, en raison de la nature du sol. La terre s'y mélangeait aux cailloux. Il nous fallait opter pour un sport où les évolutions connaissent, très peu, la chute.



Contrairement au rugby, où les plaquages contraignent à la descente au ras de l'herbe –mais pour lui nous avons le pré du Vieux Fort tout indiqué- le foot, que pratiquaient les manchots que nous étions, ne connaissait aucun de ces « fauchages » qui abondent lors des rencontres actuelles de pousse-ballon-rond. Certes, il se trouvait quelques butoirs et d'importance : tout d'abord une lourde croix de pierre, haut

dressée sur un socle imposant. Ensuite des arbres. Peut-être appréciés pour leur ombre, estimés pour le cachet qu'ils donnaient à l'entrée de l'église ; ils n'en constituaient pas moins des obstacles dont nous nous serions bien passés. Ils étaient des freins pour les fonceurs en pleine action. Et avec cela, très dangereux lors des inévitables rencontres dont, seuls, nous faisons les frais. Mais, cependant, ils avaient leur côté intéressant puisque –cela paraissait au fait exprès- à chaque extrémité du terre-plein, deux d'entre eux représentaient fort opportunément les buts. Juste comme il le fallait, juste avec l'écartement nécessaire. Stade fermé, au demeurant. D'un côté, l'Eglise dont le prolongement du chœur empiétait, un peu, sur notre terrain. De l'autre, le mur qui marquait la séparation, de la maison de Dieu et de son domaine d'avec l'extérieur.

Cette enceinte, plus murette que mur inexorable, avait trois trouées. Les satanées trouées par lesquelles notre balle passait trop souvent. Contre la murette nous avons la borne fontaine ce qui permettait notre rafraîchissement post-rencontre ; notre douche et notre abreuvoir ; que nous sollicitions souvent et abondamment. Avec seulement quelques mètres de largeur de rue comme séparation, la charcuterie Nury faisait souvent office de troisième but ; la balle prenant un malin plaisir à y pénétrer. Là, ne résidait point, l'inconvénient majeur. Les risques, les plus grands, se trouvaient derrière les bois (terme idoine concernant les poteaux de but). Risques évidents pour les belles vitrines du magasin de meubles Descamps. Nous n'eûmes, néanmoins, jamais, -du moins à ma connaissance- à regretter quelques bris que ce soit. Etions-nous si habiles que cela pour ne pratiquer que les tirs rasants et éviter le départ aérien d'un projectile vers la glace si généreusement offerte ? Ou l'absence de catastrophe ne serait-elle due qu'au « non-danger » représenté par notre ballon. Ce n'était point un objet en cuir, vous l'avez deviné. Mais une lourde pelote de caoutchouc mousse, d'ailleurs rognée en plusieurs endroits, par emploi abusif ou contact trop accentué avec le tranchant des cailloux du sol. Pas regardants, il nous arrivait de nous contenter, d'un gros poing de papier journal ou d'un béret –à qui appartenait-il ?- enroulé pour faire boule et être malmené. Mais soit le caoutchouc-mousse, soit le papier, soit le feutre ne devaient pas souvent aboutir chez Descamps, puisque personne ne sortait furibond pour nous intimer l'ordre d'en finir avec nos glorieux exploits. Derrière les poteaux de l'autre camp nous avons affaire à une maison particulière qu'habitait, avec sa famille, un douanier.

« Ba a ande de c...s ; a-a-arrêtez... ; fou-ou-tez le ca-amp » hurlait en bégayant outrancièrement un adolescent plus âgé que nous –fils du « gabelou »- en rupture d'école et qui s'avavançait vers nous, menaçant. Un tremblement convulsif du haut du corps, un cillement continu, grimace à l'appui ; révélaient une anomalie physiologique. Nous l'appelions Nerveuse, ce qui explique tout. Pas méchant pour deux. Il nous menaçait plus par artifice que par irritation ou conviction. Certainement pour expliquer sa fugue de la

maison paternelle. Après l'admonestation pour la frime, c'était la participation déréglée à notre jeu. En quoi consistait ce dernier ? En temps ordinaire à rien de très nettement défini. Modesto en était le maître d'œuvre. Il était de Santiago (une rue d'Hendaye, près de la frontière) et d'origine espagnole. Ceci expliquait cela. Qu'il ait été choisi pour conduire un sport si prisé en « Ibérie ». Les représentants du quartier de la Gare, proches voisins d'Irun, avaient un faible pour le football, sans doute séduits par les prouesses de la Real Union qui obtenait des succès évidents, en première division, sur les stades de la Péninsule. Aussi appuyaient-ils fort Modesto et constituaient-ils les éléments les plus déterminés des formations que nous mettions sur pied. Nous jouions souvent à plus de onze par camp, sans nous soucier d'orthodoxie.

Disons cependant que le sérieux n'était jamais exclu et que le mimétisme des gestes était patent, surtout chez ceux qui avaient vu opérer les Maîtres. Parfois –le samedi matin surtout- nous observions scrupuleusement la règle. Alors les camps étaient formés avec goal, arrières, demis et avants. Les équipes représentaient leurs quartiers d'origine : la Gare, la Ville, le Bas-Quartier et la Plage (plus grande difficulté de formation d'un onze pour cette dernière). J'opérais avec les miens, avec ceux de la Ville (la haute et la basse tous éléments confondus). Nous singions le championnat. Nous tenions nos comptes et établissions les classements. Cela n'allait pas sans chamailleries, discussions, gestes vifs et parfois... horions. Le sifflet du Directeur qui avait le pas sur celui de l'arbitre –car nous avions un arbitre, un vrai- nous ramenait à la raison. Alors c'était la course vers la pompe, avant de prendre place dans les rangs de notre classe. Dire que nous n'avions importuné personne durant nos évolutions serait très osé. Que de bigotes n'avons-nous pas contrariées ? Combien nous ont-elles vouées aux gémonies, ces saintes personnes que nous troublions dans leur recueillement d'avant ou d'après la prière ou que nous agressions dans nos irrespectueuses courses ! Parfois Monsieur le Curé montrait le bout de son nez. Ses apparitions étaient plus pour apaiser ses pratiquantes que pour nous fustiger. Il ne tenait certainement pas à affronter les « lâchés » de l'Ecole sans Dieu que d'ailleurs il reprendrait, un peu plus tard, sous sa houlette.

Les non-sportifs, les calmes, se livraient en dehors du stade-parvis à des jeux plus pacifiques : billes, barres, saute-mouton. Nous les considérions avec un peu de hauteur et les traitions de « maries-filles » comme pour faire douter de leur appartenance au sexe dit fort.

Bah ! Tout cela n'était pas bien méchant. Le seul inconvénient pour les athlètes, venait de l'état, parfois lamentable, des chaussures. Mais de cela nous ne devions en répondre qu'à nos parents. Ce n'était pas le côté le plus facile et le plus aimable de la question.



83. LA COTE D'ARGENT - Hendaye - Marché aux Légumes P. L. Ed. spéciale de Hendaye

Le samedi, nous avions à subir quelque frustration quant à notre espace de défoulement. Les forains envahissaient la Place de bonne heure. Ils ressemblaient à certaines catégories d'oiseaux. Quelques-uns avaient élu domicile à Hendaye : des sédentaires. D'autres, la plupart, venaient de plus loin, de Bayonne, surtout. Ils arrivaient par le train. Ils poussaient une charrette, eux-mêmes, ou se payaient le

concours d'un auxiliaire local. Les tréteaux étaient prestement dressés. Ils y posaient toutes sortes de marchandises. Il y en avait pour satisfaire toutes les demandes, tous les goûts. La façon dont ils opéraient, prouvait leur professionnalisme. Ils allaient, toute la semaine durant, de marché en marché. Monter et défaire l'étal faisaient partie de leur métier. Ils y excellaient. La prise de notre aire de jeu ne constituait pour nous, qu'un désagrément très mineur, eu égard au plaisir que nous procurait le négoce en plein air.

Nous finîmes par connaître tous les forains. Nous les appelions par leur nom. Nous savions d'où ils venaient. Nos mamans d'ailleurs –clientes régulières- nous renseignaient abondamment à leur sujet. Nous prisions, surtout, ceux qui servaient la gourmandise. Certes, nous n'avions pas de quoi nous procurer, à profusion, sucres d'orge, berlingots, pâtisseries. Mais le régal des yeux valait presque autant que la satisfaction du goût. Nous considérions avec curiosité et une juvénile attention les tables où dans la sciure étaient enfoncés d'hétéroclites objets d'art –du moins le croyions-nous- ; des bagues ; des broches, des peignes, des colliers etc. Que cette camelote banale nous semblait précieuse ! Naïfs que nous étions ! Le soir, à nouveau, les charrettes emportaient ce qui restait... il en restait toujours sous la bâche de protection. C'était la descente vers la gare.

La Place reprenait son vide de tous les soirs. Seuls des papiers témoignaient des transactions. Par temps calme, cela ne présentait aucun inconvénient. Le balayeur municipal viendra réparer les outrages. Mais si, par hasard, le vent se levait, quelle nuée de papillons, quelle débauche de gros confettis et quelles agressions pour les devants de portes. La fête était terminée. A la semaine prochaine !

Il nous arrivait parfois, le samedi également, le plus souvent d'avoir, en spectacle, une noce. La maison d'Ecole, ne l'oublions pas, était aussi celle de la Mairie. Très certainement, les premiers occupants n'avaient pas été les aspirants au savoir. Lors de la mise en application, des lois du 16 juin 1881 et du 28 mars 1882 qui organisaient, en France, l'enseignement primaire, la Municipalité, mise dans l'obligation de trouver un toit aux écoliers, avait obvié à la difficulté en offrant l'hospitalité dans ses murs. Le secrétariat de Mairie, confondu avec la salle des séances du Conseil Municipal et le bureau du Maire, faisait ménage commun avec la salle où le savoir été dispensé.

Pour le oui officiel –avant le sacramentel- les jeunes époux devaient donc se rendre dans « notre maison ». Si la cérémonie coïncidait avec la « récré » nous voyions arriver le cortège, à pied. Devant les futurs mariés. Elle, au bras de son père ; lui, à celui de sa mère. Faisant suite, des enfants endimanchés avec une recherche qui nous faisait envie. Ces enfants, la plupart du temps, étaient de nos camarades, de nos connaissances, de nos juvéniles fréquentations. Comme nous eussions voulu être à leur place, ce jour-là ! Autant pour les habits que pour la chance qu'ils avaient d'être de la fête avec tout ce qu'elle laissait espérer de bonnes choses à savourer et de plaisirs divers, à goûter. Puis, venaient les demoiselles et les garçons d'honneur, des boutonneux, des aspirants à l'union, eux aussi. Pourquoi d'honneur ? Un qualificatif que l'on ne m'a jamais expliqué complètement. Faire honneur, oui. Mais les adultes, les vieux qui suivaient n'en étaient-ils pas dignes ? Pourquoi une telle ségrégation trop distinctive, donc abusive ?

Inutile d'insister sur le fait que la discrétion n'était pas de mise. Bien au contraire. Si les futurs étaient timides, sérieux et réservés, les accompagnateurs, peut-être, déjà, mis en forme par une collation arrosée- ne mettaient point le verbe haut en veilleuse. Les rires, les propos joyeux voire osés fusaient dans l'escalier. Bien souvent, les derniers du cortège demeuraient sur le pallier, par manque de place. Il nous fallait attendre la fin de la cérémonie, pour pouvoir passer. Un petit supplément de récréation n'était pas pour nous déplaire. Puis, cependant que l'église happait toute la journée, la classe reprenait, un peu en l'air toutefois après un intermède aussi sympathique.

Tristesses

Certains de nos camarades avaient souvent un comportement à part. On les voyait arriver à l'école, pensifs, soucieux, l'air grave. Leur attitude dénotait un chagrin obsédant, un ennui persistant avec une évidente imprégnation de mélancolie. C'est qu'au foyer, à leur foyer, quelqu'un manquait. Quelqu'un, que d'ailleurs, il ne connaissait pour ainsi dire que par les photos qui, dans leur cadre simple accroché au mur ou posé sur la tablette du buffet ou le dessus de la cheminée, portaient avec elles les réminiscences des jours de bonheur ; la pellicule ayant fixé pour longtemps ces passages qui fuient, qui ne se renouvellent que très peu ou qui ne reviennent que très différents avec quelque chose d'altéré, de déjà senti. Le premier choc, le premier ébranlement, la première touche n'est-ce pas ce qui vaut le plus et le mieux en révélations, en intensité ? Ce quelqu'un –leur père- dont ils avaient appris et compris l'existence après le drame de la disparition, il avait fallu qu'on leur précisât que le soldat, l'homme étrangement accoutré, venu durant quelques jours à la maison, qui l'avait choyé, tenu, bercé, c'était lui. Ce quelqu'un, c'était cet espéré qui tardait à revenir, mais que l'on attendait toujours vainement peut-être, mais avec ferveur, alors que pour les petits camarades la joie avait cours, motivée par le retour du front de celui qui était parti avec la naissance ou peu de temps après. Ce quelqu'un c'était l'angoisse de l'espérance insatisfaite de maman ; c'était son trop habituel air de grand trouble, son obsession permanente, son refus d'accepter même l'inéluctable. Ce quelqu'un c'était le grand vide que l'on ressentait, toute la résignation, toute l'attitude inconsolable de l'épouse. C'était le manque de recours, l'amputation d'un corps. Le spectacle des familles voisines où le responsable, le tuteur, était présent, rappelait son triste état tout en suscitant une envie que mettait au désespoir l'impossibilité de pouvoir faire quelque chose pour remédier au manque.

Nous sûmes très vite qu'on les avait classés en « pupilles de la nation ». Il nous fallut du temps pour comprendre qu'ils étaient pris sous l'aile –avec des nuances, des fortunes diverses et une toute relative largesse- de l'ensemble de la collectivité. Les enfants de tous, en quelque sorte. Trop de parrains pour que l'amour soit réel et grand. Enfant de tous ! Cela correspond-il à du sérieux, à l'évident, à du généreux ou n'est-ce qu'une affirmation gratuite pour prétendre à l'altruisme et pour affirmer payer la dette de l'épargné ? Qui, au demeurant, pouvait avoir la prétention de remplacer de façon aussi tendre, aussi naturelle, aussi charnelle un père ? Certains lorsque leur maman, moins fermée dans leur deuil, refirent comme on dit, leur vie, eurent un appui solide à la maison. S'ils l'acceptèrent, l'adoptèrent, au fond d'eux-mêmes parurent l'apprécier, il leur manquait quelque chose dans le profond de leur être. La voix du sang ne s'entendait pas. Et si la pensée n'allait pas jusqu'à condamner une présence presque étrangère ou à tout le moins d'essence moins pénétrante, il y avait un obstacle qui se dressait entre deux êtres ; sans trop savoir le pourquoi, confusément, mais en dernier ressort, malgré les efforts que de part et d'autre on pouvait fournir, impérieux.

Pris dans notre bain, les « orphelins » se laissaient gagner par nos jeux. Nous les y aidions du mieux que nous le pouvions. Le Bonhomme a pu écrire au sujet de l'enfance « cet âge est sans pitié » sans avoir pesé le pour et le contre de son assertion. Fort marri, sans doute, par les sarcasmes, les niches d'effrontés qui se gaussèrent d'un rêveur étrange, d'un être à part, qui n'agissait pas comme un autre, il a confondu la raillerie maldroite donc impertinente avec la méchanceté foncière. Il a eu tort. Tout ce que nous fîmes pour apporter des dérivatifs à leur peine, pour sortir –ne fut-ce qu'un moment- des innocents éprouvés de leur torture sentimentale, milite fort en faveur du cœur des jeunes. Ils n'en sont pas plus dépourvus que les adultes. Ils ne sont point insensibles au chagrin

de leurs semblables. Ils y compatissent, non pas avec des paroles souvent vaines et creuses ; mais par des actes.

De tout cela, notre Maître, et en tout premier lieu Monsieur Poey nous en surent gré. Eux-mêmes avec une délicatesse touchante, une façon discrète de s'apitoyer firent tout ce qui était en leur pouvoir afin que la peine s'estompe. Y parvinrent-ils complètement ? Fûmes-nous plus assurés d'avoir réussi dans notre rôle de consolateurs ? L'enfant à son retour, au nid éprouvé, n'était-il pas, à nouveau, confronté avec la douleur, avec l'irréremédiable ? Et cela ne dura-t-il pas aussi longtemps que le sentiment d'être un homme, donc un courageux, ne devint le plus fort ? Aussi longtemps que l'emprise du temps –ce grand adoucissant- vint ne pas jeter l'oubli « nuit sombre où va tout ce qui tombe » dans l'âme maternelle mais y verser un baume.

Le glas venait parfois perturber les cours ou arrêter, pour quelques instants, toute activité scolaire. Comme nous n'étions pas loin de l'église le lourd martèlement, obsédant, chargé de mystère, nous frappait, en plein. Nous savions qu'il annonçait la mort de quelqu'un. Si dans notre rue nous avions eu vent d'un malade gravement atteint nous ne pouvions hésiter. Il s'agissait d'un voisin qui s'en était allé. Nos déductions –heureusement n'étaient pas toujours exactes. Mais de toute façon, un habitant d'Hendaye avait trépassé. Le silence se faisait, soudain, dans la pièce. Comme pour observer une minute de recueillement pour honorer le disparu même anonyme mais qui ne le restait pas longtemps, car les nouvelles ; à ce moment-là, dans une localité à la population assez réduite ; se répandaient rapidement. Après un court silence, nous retournions à nos occupations. Les interrogations s'effectuaient avec les réponses. La lecture, à haute voix, ne pouvait supporter d'attendre. Mais il planait sur notre petit monde une pesanteur, une gêne, un trouble qui n'arrivaient pas à se dissiper. Nous nous trouvions sous l'emprise de la mauvaise nouvelle. Tant que le bourdon continuait son annonce funèbre nous demeurions tout autres. Puis, petit à petit, les coups s'espaçaient. Le battant diminuait son intensité de frappe. Il devenait à peine perceptible, mourant lui aussi, en traînant, en prolongeant un timbre qui devenait un souffle. Puis c'était le calme. Il n'en fallait pas davantage pour que la pénible impression disparaisse.

Il arrivait aussi que nous percevions le son aigrelet, interminable, de mauvais augure d'une petite clochette sous nos fenêtres. Nous savions que le prêtre passait, couvert de la chasuble noire, flanqué d'un enfant de chœur, celui qui précisément agitait le grelot avertisseur. Le Recteur et son assistant, indifférents à tout ce qui se passait autour d'eux ; d'une gravité, bien de circonstance, allaient conférer le sacrement dernier à un malade, en danger de mort. Porter les saintes huiles ne pouvait être une action banale qui se déroulat simplement. Le passage sacré avait tout pour susciter l'émotion naturelle. C'était le rappel de la précarité de l'existence, celui de l'inéluctable fin qui attend tout vivant ainsi que l'invitation au respect, au dernier salut à celui qui s'en allait. Moins grave que le glas, la sonnerie ne manquait pas de poignant. On peut même assurer qu'elle déchirait plus cruellement.

« Qui est gravement malade ? Interrogeait le Maître ... Le savez-vous ? » Il était fort rare que l'un d'entre nous ne fut pas au courant. Afin de ne point prolonger une conversation pénible, après quelques sommaires renseignements, pas toujours aisés à fournir, on parlait d'autre chose. J'avoue avoir été plus ébranlé, à la maison, par la même clochette quand le passage du prêtre s'effectuait de bonne heure ou à la nuit tombante. La dispersion de la pensée, fait d'une communauté élargie, manquait. L'air apitoyé, interrogateur de ma mère ajoutait à l'émotion de l'instant. Mais l'atmosphère chaude, le repli sur

nous, le fragile sentiment d'invulnérabilité, la caresse d'un être très cher, suffisaient pour me faire oublier la mauvaise nouvelle.

Les jours d'enterrement, bien entendu, nous n'avions pas droit au parvis-stade tant que la cérémonie funéraire avait pour cadre l'église. Nous étions parfois dehors quand arrivait le triste convoi. En ce temps-là on allait à pied. Un voisin du défunt ou de la défunte ouvrait la marche. Il portait, toute droite une lourde croix, avec une solennité qui se remarquait. Six hommes tenaient par des cordons, un drap noir déployé horizontalement. On appelait cela le poêle. Allez savoir pourquoi. Allez surtout l'expliquer aux écoliers qui s'en tenaient à l'appareil pansu qui ronronnait les jours d'hiver dans la salle de classe, qui dispensait une douce chaleur, mais qui, hélas ! fumait. Derrière, venait le prêtre avec ses attributs de deuil, allant de front avec le chantre Biscay, entrepreneur de peinture de son état, et avec deux enfants de chœur dont les surplis faisaient bien plus bas sur la soutanelle noire qui leur tombait sur les pieds ou n'atteignait que leur mollet ; la petite robe n'étant la propriété de personne.

Le corbillard cahotant dont les roues claquaient, était tiré par un cheval qui paraissait un initié tellement il allait tranquillement, sans mouvement désordonné, nerveux, tenu par la bride du mors, par son propriétaire, un cocher de profession que nous connaissions bien. Le cercueil disparaissait sous le drap de deuil. Le plus souvent, on n'apercevait de ce drap que les retombées, les pans, car les couronnes, les gerbes prenaient, dessus une grande place. Quand ces dernières abondaient, on avait recours pour les porter à des voisins, à des membres d'associations diverses ou tout simplement à des volontaires. Il y avait même à certains enterrements des drapeaux ; des emblèmes d'anciens combattants avec encore un drap neuf, aux trois couleurs non fanées, et aux inscriptions toutes fraîches. La famille du mort –ou de la morte- collait au corbillard. Longtemps cette place était réservée aux hommes et aux enfants de sexe masculin. Les femmes, les jeunes filles, les gamines de la parenté étaient reléguées en queue de convoi. On ne pouvait se méprendre, car si les moins âgées ne différaient pas par leurs vêtements ; les plus âgées, les adultes disparaissaient dans de grandes capes noires qui leur recouvraient le visage et tombaient très bas. Il était fort difficile de mettre un nom à quelqu'un dans cette masse de deuil qui suivait. Le jour vint où tous les éléments de la famille furent confondus derrière le char funèbre. Cela valait bien mieux étant donné qu'entre les deux groupes affligés se tenaient des participants, non concernés, à la cérémonie. Même ordre, même préséance d'ailleurs que pour la famille. Les hommes devant. Après les femmes. Or, le silence, le recueillement n'étaient observés que très peu, à la levée du corps et lorsque le cortège s'ébranlait. Vite, une rumeur s'élevait des rangs. Un drôle d'accompagnement pour la psalmodie hiératique, pour le duo prêtre-chantre.

La parlote en prenait à son aise. D'aucuns ne se privaient même pas pour rire ostensiblement. Il en résultait un singulier contraste entre l'affliction, la concentration éplorée et le « je m'en-fichisme », l'insouciance voire le plaisir d'être sans souci majeur, en paix avec sa santé et sa conscience. La dislocation s'opérait toujours de la même façon à l'église. La famille –toute la famille- les femmes du cortège, les enfants restaient en bas, dans la nef. Les hommes gagnaient les galeries du haut quand ils ne demeuraient pas sur notre stade ou ne se rendaient –pour reprendre des forces, se remettre des émotions, profiter des plaisirs de la vie tant qu'il était encore temps- chez Cadettoun, l'aubergiste du coin. Celui qui n'aurait été au courant de rien et qui serait tombé, par hasard, à ce moment-là, dans la buvette n'aurait jamais pensé qu'il s'agissait là de membres d'un cortège mortuaire, mais bien de joyeux lurons, en goguette, endimanchés. Nous finîmes par être très au courant quant au déroulement de la messe. La cloche avec ses variations

d'intensité et de rythme nous renseignait sur la progression de l'office. Nous sûmes, de bonne heure, capter le Libéra. La sortie n'était pas fort éloignée.

Le cortège se reformait respectant scrupuleusement l'ordonnance de l'étape précédente. La dernière n'était pas bien longue. Il n'y avait qu'à descendre la petite côte, derrière le mur du fronton de Gaztelu Zahar pour être au cimetière, établi sur un revers de terrain, juste au-dessus d'une petite baie : une hernie de Chingudy.

Aucun enterrement ne nous laissait indifférents. Ce n'était point tant pour le dérangement, la privation de terrain de jeu qu'il nous imposait que pour cette atmosphère particulière de gravité, d'inéluctable –que nous ressentions à notre manière- qu'il traînait avec lui. Ce qui nous émouvait, nous touchait, nous saisissait le plus c'était un enterrement d'enfant. Là, le côté candide suppléait à l'ampleur. Plus de corbillard, pas de draperie. Tout était plus simple, mais –ô combien- plus atterrant. Une révolte s'emparait de nous contre un sort injuste qui n'avait laissé qu'un temps décisoire de vie, à un être pourtant venu pour profiter des caresses des siens et des joies de cette terre. Un ange s'en allait... entendions-nous, autour de nous. Peut-être que le séraphin eusse préféré, un jour proche, nos jeux, notre insouciance. Était-il tellement attiré par l'éternité céleste même triomphale ? Il me revient à l'esprit une de ces disparitions attristante, contre le cours des choses, à peine pensable puisque s'agissant d'un enfant. C'était à l'époque de la fête locale. Le disparu, prématurément, était un fils de forain. Une mort on ne peut plus brutale, on ne peut plus navrante, on ne peut plus stupide parce qu'accidentelle. L'enfant jouait avec d'autres gamins des roulottes. La poursuite allait bon train par les rues qui affluent sur la Place. S'étant risqué dans celle qui descend vers le Port, celle dont nous avons déjà parlé puisque passant sous notre salle de classe ; le malheureux ne vit pas juste au carrefour de la Route de la Plage, un véhicule automobile qui le happa. Quelle malchance ! Quelle insaisissable fatalité ! En un temps où la circulation des engins à moteur était au plus faible, intermittente, fluide, espacée, mourir par accident de la route ! Et si jeune.

Nous qui ne l'avions pour ainsi dire jamais vu, qui ne savions rien de lui, fûmes ébranlés au plus haut point. Nous l'accompagnâmes –un beau geste de nos instituteurs- jusqu'à la gare où le petit cercueil, tout blanc, fut chargé sur un wagon pour s'en aller vers le lieu d'attache habituel de la famille. Pauvres parents. Quelle hébétude était vôtre, ce jour-là ! Comme les flonflons de la fête vous seront désormais –et pour un bout de temps- des échardes cruelles. Pour la circonstance le silence le plus complet se fit sur la Place des réjouissances. Une trêve pour la piété. Tout le monde l'apprécia et l'observa.

Nous fûmes encore plus saisis, parce que plus concernés, par la mort de Léon. C'était un de nos bons camarades et qui plus est en ce qui me concerne, un voisin de quartier. Il habitait dans une rue qui mène à Caneta. Là ses parents tenaient un commerce de charbon et une auberge. Léon avait dans les dix ans. Adroit dans les jeux, il faisait merveille soit en foot, soit en rugby. Et dans les parties de pelote basque il se distinguait par une dextérité toute naturelle. La race parlait en lui. De la vraie race basque. Son nom, d'ailleurs, ne laissait aucun doute quant à l'origine de la famille. Un nom où la montagne ⁽⁷⁾ avait sa part. Il est de règle, de bon ton, de ne parler de ceux qui disparaissent qu'en termes élogieux, en forçant sur les qualités, en les créant même et en glissant sur les travers et autres défauts. Sans exagération aucune nous affirmions tous que Léon était un charmant compagnon. Un gai compagnon, qui savait rire, plaisanter et chanter. Peut-être un peu « tête à côté du bonnet » quand l'injustice ou la tricherie étaient trop criardes. Mais

⁷ En Basque la montagne = mendia

sans plus, sans aucune tendance à la rancune rentrée. Passionné, il discutait toujours avec chaleur, mais sans charge insultante envers ses contradicteurs.

Un jour, un mauvais jour, nous ne le vîmes pas. Nous apprîmes qu'il était bien malade. Cela était arrivé, presque subitement. Durant de longs jours, nous espérâmes son rétablissement, sa guérison et son retour parmi nous. Au début, les plus proches réussirent à lui rendre visite. Mais de courte durée. Se posèrent-ils la question alors, de savoir pourquoi une telle limitation de temps. Pourquoi n'avoir pas saisi tout ce que cela annonçait de mauvais. Puis plus rien. La porte barrée. A peine quelques informations que l'on fournissait parcimonieusement, la voix enrouée, l'œil embué.

Le glas sonna plus tristement encore –du moins pour nous- pour annoncer la fin de Léon. Nous lui fîmes cortège. Je revois, encore, dans la grande allée de l'église, le cercueil réduit, très seul. Où était Léon, le brillant joueur ? Pourquoi s'en allait-il ainsi ? Notre pensée ne pouvait se détacher de lui. Nous ne pouvions le concevoir que vivant, agissant, courant, feignant, gagnant. Mais déjà nous percevions –ô transcendance de la mort- qu'il était d'une autre grandeur que nous, d'un autre monde. A notre tristesse immense que l'attitude désespérée des siens ne faisait que renforcer s'ajoutait un drôle de sentiment d'approcher, en l'accompagnant, quelque chose qui nous échappait, qui nous dominait par sa puissance et son mystère. Défaits, impressionnés, changés –du moins à l'instant- sans envie de plaisanter ni de penser à rien d'autre, nous accompagnâmes Léon jusqu'au bout. On n'eut nul besoin de nous inviter à la bonne tenue. Nous étions trop à notre première mélancolie –donc très profonde- pour ne pas être concentrés, sérieux, tendus. Jamais haie de l'amitié ne mérita mieux de nom que celle que nous réservâmes à Léon quand, groupés autour de la fosse, ce trou qui nous faisait peur, on l'y descendit pour qu'il y demeurât à tout jamais.

« La pauvre Mme S... est morte. Que c'est pénible !... si jeune... avec un enfant si petit... Pauvre femme... si vite disparue... Pauvre enfant... Pauvre Monsieur S... bien seul pour mener sa famille... » me dit, un matin, ma mère. Monsieur Poey lui fit écho, en nous annonçant d'un ton grave, en proie visiblement à une réelle compassion : « votre camarade Gabriel est orphelin. Sa maman est morte hier soir. Son papa m'a fait savoir qu'il ne viendrait pas en classe, d'un moment. Je conduirai à l'enterrement ceux qui voudront s'y rendre. Dès que Gabriel reviendra je suis sûr que vous lui manifesterez une grande sympathie... et que vous lui réserverez une amitié de faveur... »

A n'en pas douter, nous fûmes nombreux, dans la classe, à ressentir un grand pincement au cœur. Gabriel était un bon camarade. Peut-être moins porté que beaucoup d'entre nous sur les sports mais tellement gentil, tellement heureux de son sort, volontiers rieur, volontiers avec un côté frondeur bien qu'un peu timide.

Par contre, en ce qui me concernait, je connaissais peu la disparue. Elle n'était pas notre voisine, habitant le quartier de la Gare. Encore que la mort de quelqu'un nous touchât beaucoup –nous l'avons déjà vu- c'est plus vers l'orphelin que vers la malheureuse qu'allaient nos tristes pensées. Il est de toute évidence –je devais l'éprouver à plusieurs reprises au cours de ma vie- que l'on souffre souvent à la place d'un autre, en réalisant – en l'air ou de façon confuse- ce que doivent être son déchirement, son tourment. Plus même que lorsqu'il s'agit de soi. Cela est courant pour tout être doté de sentiment. L'enfant n'en est pas démuné. Nous pensions aussi à Monsieur J..., un bel homme brun, employé à la gare, venu des Pyrénées Centrales ; un homme paraissant bien digne, toujours très correctement vêtu, avec un côté petit bourgeois. C'est ainsi que nous l'avions jugé, un jour lors de sa venue à l'école pour y voir le maître de son fils. Nous ne le met-

tions pas sur le même plan, avec Gabriel, dans notre commisération, mais tout de même nous ne pouvions ne pas penser au drame qu'était pour lui, la disparition de sa compagne.

Gabriel ne vint donc pas en classe de plusieurs semaines, confié qu'il fut pour oublier, pour permettre au père de se retourner, à des grands-parents montagnards. Aussi l'enterrement passé, le premier émoi estompé, nous nous trouvâmes moins en prise directe avec un triste sort. L'oubli, cependant, ne pouvait venir.

Et chose surprenante, la place laissée vide par notre infortuné camarade, nous rappelait la déchirante épreuve et nous faisait penser à l'absent. Nous étions partagés entre le secret espoir de le revoir, très vite, parmi nous et l'appréhension du premier contact, quant au comportement de celui que nous retrouverons –sans doute pas pareil à avant- et quant à notre attitude à son égard. Peut-être ne saurons-nous pas nous comporter en « consolants » efficaces ! Nous y mettrons tout notre cœur, cependant. Ce que nous fîmes, d'ailleurs, lorsque le moment vint. Mais sans insister outre mesure, sans ostentation, fausses jérémiades. Nous comprîmes, bien que jeunes, que chouchouter par trop quelqu'un et surtout le lui faire trop voir c'était le mettre en état d'infériorité, lui rappeler constamment son malheur. Une franche, une solide, une active amitié valait beaucoup mieux avec une grande incitation à se mêler à nos jeux. Somme toute ce qu'il y avait en l'occurrence de plus salubre pour s'évader d'une lancinante obsession.

Il nous arriva, un certain matin d'être les témoins d'une scène, qui si elle était dénuée de tout sens macabre, ne manqua pas cependant de nous impressionner et pourquoi ne pas le dire de nous traumatiser, de nous faire plutôt opter pour un camp, celui de la jeunesse que pour l'autre, celui de la force bourrue et fermée. Nous étions donc, sur la Place, attendant le signal, le coup de sifflet de la rentrée lorsque nous vîmes déboucher, venant des escaliers qui mènent au Bas-Quartier, deux gendarmes, mine peu engageante, le garde-champêtre très suffisant et deux enfants que la solide escorte serrait de très près. Il s'agissait certainement d'un acte délictueux découvert et dont on voulait le châtimement. Nous connaissions les deux prisonniers. Deux marginaux qui vivaient un peu trop à leur guise, en libertins précoces, plus souvent dans les parages de la baie qu'à l'école. Il faut dire que dans l'après 1920, l'obligation scolaire était bien inscrite dans la loi, mais qu'on la transgressait bien souvent, les chargés de l'instruction n'ayant pas les moyens coercitifs de rappeler à leur devoir des parents défaillants. Car c'est d'eux qu'il s'agit en tout premier lieu. Soit qu'ils négligeassent leur progéniture, trop absorbés par leur vie –bien souvent dérégulée et en marge, elle aussi- soit qu'ils les occupassent effrontément, égoïstement à des tâches diverses, toujours était-il que les « manquants » se recrutaient dans les mêmes clans, les mêmes familles. La délinquance, de ce fait, s'en trouvait favorisée. Tel était le cas des deux gamins arrêtés. Ils ne paraissaient pas trop affectés par leur pénible situation. Ils ne baissaient point la tête. La honte ne semblait pas les avoir gagnés. Il nous sembla, même, qu'ils nous toisèrent, au passage, comme s'ils prenaient un malin plaisir à jouer les « durs ». On les mena à la salle du haut, celle de commune occupation et de fonctions qui changeaient selon l'heure et les circonstances, avec en préambule une pause à la fenêtre du palier. Bien en vue évidemment. Une exposition sans concession qui, à n'en pas douter, se voulait démonstrative. On nous présentait –car c'est à nous que le tableau était destiné- les « gueux » pour éveiller une répulsion dont nous devrions nous souvenir. Mais d'entrée nous en retînmes un sadique contentement de voir souffrir, d'humilier qui ne prêcha point en faveur des « uniformes ». Que se déroula-t-il ensuite dans la « salle-tribunal » ? Nous ne le sûmes pas la porte étant close lorsque nous y passâmes à portée.

Le téléphone enfantin jouant son rôle, nous apprîmes qu'il était question de larcin – léger en comparaison avec tant d'actes impunis ou sciemment ignorés- et même d'un début d'incendie. Ce dernier avait été certainement très grossi. Tout au plus il s'agissait d'un feu allumé et qui ne présentait point un grand danger.

Monsieur Poey ne nous dit rien. Lui, avait saisi le côté risqué du spectacle dont nous avons été, bien involontairement, les témoins. Est-ce que les « représentants de l'ordre » avaient fait exprès d'exposer avec autant d'ostentation les « chenapans » ? Pour prouver la toute puissance de leur autorité conférée et sans partage ? Pour donner une leçon d'importance aux délinquants en public, et mettre en garde tout fautif en puissance ? Ils furent perdants. Ils prouvèrent –en était-il grand besoin- le manque de psychologie souvent détestable chez une partie non négligeable de la maréchaussée. Comme si à la faute on n'avait qu'à opposer la fermeture butée, la vindicte, le châtiment inexorable ? Comme si l'on voulait proscrire toute compréhension, tout atavisme ; la responsabilité d'une société en apparence de bon aloi ; mais, à y regarder de plus près, animée par le lucre, l'arrivisme, l'égoïsme, dure aux petits, fermée à qui n'a ni chance, ni audace, à qui demeure par trop dans le droit chemin.

Bien que touchés par ce qu'avaient dû commettre les deux comparses ; sans prendre complètement, hâtivement parti pour eux, nous n'étions pas du côté de leurs cerbères. Bien au contraire. Le comportement de ces derniers nous faisait pencher pour la clémence et entre les deux catégories ; les jeunes –faibles de toute façon- et les adultes – assurés de leur supériorité- notre choix avait été rapidement fait. Nous ne pouvions opter pour les gardes-chiourme. Crurent-ils, les gendarmes, par leur singulier procédé toucher au vif leurs proies, leur faire comprendre –par pilori- la gravité de leurs actes de les amener ainsi, à contrition ? S'ils n'avaient pas été aussi entêtés ils auraient réalisé que l'enfant –même jeune, même élevé en milieu défavorable- n'est pas dépourvu de sensibilité, de dignité et qu'à le montrer en fâcheuse posture on arrive à le faire se buter, se renfermer, s'isoler moralement. Alors fini le repentir. La récidive n'est pas loin... par vengeance contre le sbire, par provocation envers un milieu qui vous a condamnés. Disons, tout de suite, qu'en ce qui a trait à nos deux sujets, il ne devait en être rien, par la suite. Malgré l'erreur des argousins ils ne devinrent pas plus mauvais. On les revit par intermittence à l'école. Ils jouèrent avec nous, parfois, pas plus méchants, au demeurant, que les autres. Leurs « humanités » n'allèrent pas loin. Pas question pour eux de parchemins. Bah ! Ils s'en passèrent bien puisque partis dans la région parisienne, ils y fondèrent leur foyer, s'y établirent professionnellement et menèrent une existence digne, normale qui aurait bien surpris les acariâtres et suffisants pandores.

Il est écrit quelque part que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre au coupable pour bien faire sentir que peu de gens –pour ne pas dire personne- seraient dans la possibilité de le faire. L'innocence dans tout et pour tout, la virginité devant la faute ne sont ni des vertus, ni des motifs humains. Aussi, nous ne fûmes point tentés par la lapidation qu'on nous offrait. Et nous en connaissions qui pensaient à l'histoire des fraises. Une voix les tenaillait en leur rappelant qu'il n'est pas de petits méfaits, d'insignifiants mal acquis.

Coup de chapeau avant l'exode

Après tout ce qui a été narré je ne voudrais surtout pas faire accroire que l'essentiel des activités de l'école, de la vieille école, portait sur la récréation avec des coupures tristes ; que la vie s'y déroulait en dehors de la classe ; que la formation de l'enfant n'était que très superficielle ; que tout avait plus l'allure d'une garderie, d'un patronage, que d'une ruche en plein travail.

A dessein je n'ai pas voulu entrer dans la pédagogie, j'ai voulu laisser de côté l'important secteur didactique. Cela, à mes yeux, n'a point été le côté très particulier, très spécifique, très « à lui », d'un petit pôle où se rassemblait une population enfantine donnée en y apportant son originalité qu'elle tenait de son entité, de la situation géographique, des mille petits riens d'une agglomération qui a bâti, son « à part », à travers les générations, grâce à l'apport spécifique de toutes, chacune offrant sa pierre.

La manière dont, après Jules Ferry, fut dispensée l'instruction ne devait guère changer du nord au sud de l'hexagone. Enfermé dans un cadre autoritaire de lois qu'il ne fallait pas transgresser, l'art de communiquer le savoir s'en tenait à des sourates qu'il n'était point question de contester. Avant que la maison ne subisse des transformations, il importait d'en consolider les assises. Les novateurs ; les « chambardeurs », les insatisfaits –et pour cause !-, les originaux, les « non-suivistes », les révolutionnaires auront leur temps quand le plâtre sera sec. Corsetée certes, l'acquisition des connaissances se fera aux mêmes rythmes, aux mêmes commandements, avec les mêmes outils, les mêmes préceptes, les mêmes engagements de l'Artois au Pays Basque, de l'Armorique à la Catalogne. Souci exagéré de centralisme, préoccupation que personne ne soit favorisé plus que déficience de la production, tout cela se retrouve dans le livre de classe qui portera la jaquette nationale. Pas original certes, mais d'une uniformité qui ne manquait pas, alors, de justification, tant l'œuvre encore fragile supportait peu les risques d'une improvisation trop régionale, trop solitaire.

Mais cela, ce linéaire ne résistait pas devant la tradition ; devant ce qui est le propre d'une race. Et ce sont ces anecdotes particulières –dont on retrouve, partout, la locale présence- qui m'ont intéressé...

Notre école, je l'atteste, fut pour nous d'une utilité fondamentale. Notre Maître y fut pour quelque chose. Nous lui devons –je lui dois- beaucoup. Si je l'ai désigné, jusqu'ici, par la première lettre de son nom c'est pour mieux lui dire « merci Monsieur Poey » d'avoir su créer un besoin d'apprendre chez un jeune rétif, merci pour lui avoir fait saisir, petit à petit, tout ce qu'il y a de prenant et d'important dans la recherche et la prise de possession de ce qui donne un sens à la vie tout en lui procurant la clé de la réussite ou tout au moins la possibilité de toujours s'élever pour mieux exister, mieux comprendre, mieux aller de l'avant la tête bien dégagée, celle de l'homme libéré des liens d'esclavage surtout dans le sens moral.

Ayant appris à l'Ecole Normale comment s'y prendre pour susciter l'intérêt, le diriger ; ayant avec la foi des fondateurs mis en pratique les « rescrits », Monsieur Poey devait non seulement verser dans nos esprits les précieux rudiments du savoir mais surtout faire naître chez bon nombre d'entre nous ce besoin de contact avec la chose pensée et écrite, besoin qui nous suivra toute notre vie durant. Grâce lui en soit rendue.

En ce qui me concerne, je le retrouverai, un peu plus tard, en cours distinct et non plus en classe.

Migrations

1924 ! Une date qui marque tout ce qui à Hendaye constituait, alors, la population scolaire. Filles et garçons de la « laïque » furent également concernés par le changement du lieu de leurs activités.



Nous voyions, certes, depuis un certain temps, se poursuivre la construction d'un établissement d'importance, constitué de deux parties égales, dans l'espace libre qui s'étendait du Monument aux Morts jusqu'aux premières maisons, celles du cycliste Lausanne et du tailleur-couturier Delville.

Certes on nous avait bien précisé qu'il s'agissait là de la mise en place des nouvelles écoles, à nous destinées – écolières et écoliers- par conséquent.

Mais nous y apportâmes qu'une toute relative importance. Nous considérâmes cette « sortie de terre » avec les mêmes yeux que nous eûmes lorsque se créa la stèle du souvenir. Comme si cela ne devait point nous concerner au premier chef. Au fur et à mesure que l'établissement prenait tournure, belle tournure, nous ne manifestâmes pas un désir d'occupation excessif. Nous ne paraissions pas tentés par ce neuf, cet espace qui nous paraissait démesuré, ces compartiments confortables et spacieux qui de toute évidence nous étaient réservés. Etions-nous si rétrogrades que cela, pour sembler nous en tenir à l'inconfortable, à l'insalubre, à la dangereuse, à la « trop tassée » vieille école qui avait fait son temps et s'avérait peu à la portée d'une « clientèle », qui allait en augmentant sans cesse, qui jurait et qui de plus constituait une gêne pour le voisinage menacé par les jeux et un péril pour les étourdis exposés à des rencontres rudes, même si la circulation de l'époque n'avait rien de comparable avec l'actuelle.

L'enfant est comme l'adulte. Ce qu'il tient, il le laisse difficilement. On sait ce que l'on perd, on ignore ce que l'on prend. Vieil aphorisme qui porte en lui le sceau du timoré bien plus que la preuve de la reconnaissance, de la fidélité. L'habitude constitue une reconnaissance, de la fidélité. L'habitude constitue une drogue contre laquelle il est fort malaisé de lutter.

Manque d'imagination peut-être, paresse dans le concept, routine facile et tentante, lente et sûre imprégnation d'une façon d'être, d'agir. Souvenirs, également, qui s'attachent à quelque chose et qui nous rivent bien souvent. Peur de ne point trouver dans l'aventure naissante, dans le changement les mêmes agréments, les mêmes facilités qui nous étaient offerts jusque là.

Lorsqu'il nous fallut opérer la grande, la définitive transhumance nous étions partagés entre des sentiments de regret, une nostalgie confuse d'un passé qui s'éloignait, s'estompait peu à peu ; et l'attrait du beau, la perspective alléchante que nous offrait –pour nos quarts d'heure d'ébats- la proximité de la vaste pelouse du Vieux Fort et aussi la libre disposition du fronton, déserté durant la majeure partie de la journée par les adultes au travail. Ce qui nous chiffonnait un peu, c'était cette cour en pente où nous appréhendâmes de passer la majeure partie de nos récréations. La déclivité, la nature caillouteuse du sol,

les ravines nombreuses n'étaient pas ce qui en tout premier lieu nous inspirait une craintive répulsion. Ce qui nous choquait, sans que nous osions trop le dire, c'était les hauts murs d'enceinte... Un sentiment de claustrophobie s'empara irrésistiblement de nous, à la pensée qu'il nous faudrait courir, sauter, nous dévouer dans cet espace confiné où seul le ciel nous dispensait ses faveurs. Finies les belles « lâchées » sur la Place de la République et sur le parvis de l'Eglise ! Plus permises ces évasions –même limitées et temporaires- hors de notre horizon scolaire. Heureusement, comprîmes-nous très vite qu'il existait une soupape de sûreté qui nous ouvrirait ses portes vers l'extérieur, bien souvent, par commodité et par manque de place, pour tous ; les petites classes devant en principe, par souci d'éviter des déplacements fatigants se détendre « at home ».

Nous perdions, certes, les marchés de toutes les semaines, les cortèges sombres ou rieurs, les mille bruits qui montent des rues. Mais nous nous ouvrons davantage sur l'extérieur. Nous poussions vers notre majorité. Nous acquérions une sorte d'indépendance. Nous eûmes le sentiment d'être chez nous, dans notre quartier, pas un ghetto, dans un lieu choisi, réservé, où l'on n'a pas à craindre le contact avec la vie trop matérialiste, trop terre à terre, où l'on peut dans le silence ; seulement perturbé par le passage « ferrailant » du tram ; avec cet objet miraculeux qu'est le livre, s'évader, vivre autrement, avec d'autres êtres, dans un espace sublimé.

Ces « demoiselles » nos voisines, à l'instar de nos jeunes compagnons ne pouvaient sortir de leur cloître lors des moments de détente. Elles n'avaient rien changé de leurs habitudes. Dans leur ancienne école, elles devaient, déjà, s'en tenir aux limites fixées par le mur à grille. Dorénavant elles occuperaient l'aile droite du nouvel établissement ; celle qui donnait sur le Monument aux Morts et qui touchait à la propriété de l'officier Lavaud dont la commandante de céans gagna beaucoup en tranquillité à notre voisinage... les lazzis ne se lançant pas très facilement avec des témoins nombreux et surtout pas quand parmi eux se trouvaient nos maîtres.



Deux ailes, donc, parfaites de symétrie. Trait de jonction, thorax central, une maison à étage : le premier réservé aux logements de la double direction ; le rez-de-chaussée attribué –pourquoi cette dévolution préférentielle- aux garçons pour une salle de classe de supplément.

Nous fûmes affectés à la partie gauche, par ordre décroissant d'ancienneté d'âge et de savoir. En tout premier lieu, non loin du couloir d'entrée, « l'amphi »

réservé à ceux qui possédaient leur « certif » et qui, déjà jeunes gens, poursuivaient leurs études, d'une autre manière et avec pour la plupart, un but précis. Comme j'en étais arrivé à l'année où se prépare ce qui fut longtemps le parchemin suprême de l'école primaire, je fus désigné avec nombre de mes camarades (il y avait souvent des déchets dans les passages de classes, des laissés en route) pour occuper la pièce qui suivait celle des ténors. Tout se trouvait occupé dans cet angle droit qui perdait, à la fin, contact avec le sol en plongeant, laissant ainsi de la place pour un sous-sol mis à profit pour une classe troglodytique. Le préau, tout au fond, recevait aussi bien les éboulis emportés par avalanches où le gravier et le galet abondaient, qu'une eau de pluie qui ruisselait et dont la vitesse et l'abondance étaient accrues par la pente. Le caniveau-récepteur n'arrivait pas lors des

grandes averses à capter tout ce qui tombait, tout ce qui descendait à vive allure. Il en résultait un envahissement inéluctable de la partie couverte où il ne nous restait plus qu'à patauger durant nos jeux. Mais comme tout enfant manifeste un penchant particulier pour la flaque ; une joie évidente à l'éclaboussement, nous ne nous plaignions jamais. Seuls nos tabliers et nos chaussures en pâtaient. Mais ceci est une autre histoire. Les infortunés tout petits se trouvaient fort lésés les jours de pluie. Pas question pour eux d'être les maîtres de la place. Ils devaient se contenter des petits coins et encore faire très attention aux bousculades de leurs impétueux aînés. La porte du préau ouvrait sur une rue qui n'était pas très loin de la Baie de Chingudy. Nous étions en somme très voisins de cette dernière. La meilleure preuve nous l'avions avec les mouettes qui venaient, avec leur vol lourd et bas, nous faire un petit bonjour, au passage, quand elles se risquaient jusqu'à l'aire herbacée du Vieux Fort.

Le départ des écoles vers un autre lieu, en 1924, devait amener des postulants inévitables, naturels, certains déjà présents, pour occuper les places vacantes. La physionomie d'Hendaye-ville, devait, de ce fait, connaître des changements, limités certes, mais qui comptaient. Quelques habitudes furent bousculées. A l'époque cela fut sensible. Qui y pense, encore, parmi les survivants ? L'innovation vaut pour quelque temps. Puis on s'y fait. On s'en accommode. On trouve, à la longue, fort naturel ce qui parut insolite. On estime normal ce qui sembla sacrilège ou abusif ou tout simplement perturbateur. On en arrive même à avoir l'impression d'oublier un peu ce qui exista, à ne plus en avoir qu'un souvenir flou ; une image infidèle ; un à peu-près d'existence ; peut-être avec embellissement parfois ou bien avec une pensée faite plus de commisération que de regret admiratif.

L'essentiel de notre vieille école fut pris par la Mairie. Enfin, la Maison Commune mérita son nom, à part entière ; elle fut bien chez elle pour tout ce qui touche à l'Administration. Divers de ses services devaient occuper les pièces libérées. Le percepteur n'en dédaigna pas une, pour y venir, à jour fixe.

Tout le haut ainsi que le bas donnant sur la Place reçut une affectation bien en marge de la vocation éducative, de la culture, de la formation intellectuelle. Seule, sur le derrière, la première salle depuis l'escalier de pierre, fut réservée aux répétitions de l'Harmonie Municipale, plusieurs fois par semaine, aux leçons de solfège et par intermittence à des réunions politiques ou syndicales.

Ce qui avait constitué l'Ecole des Filles ne tarda guère à intéresser, pour s'y installer le service des Postes. Les bureaux s'y mirent bien à l'aise.

La Rue du Port y perdit c'est certain, ne serait-ce qu'en allées et venues, en attroupelements bruyants en rencontres ponctuées d'exclamations, en parlotes prolongées des usagers, comme des voisins, en sorties et entrées, des facteurs lourdement chargés ou délestés. Désormais, plus d'arrivée attendue de la pittoresque parce que dérisoire voiturette postale, assurant la transmission entre la gare où se déchargeait le courrier et le bureau où se faisait l'enregistrement postal et la répartition par quartiers et rues. Fini le spectacle de l'âne familier, comme pénétré de son rôle important, qui la tirait ; ayant toujours à ses côtés un paisible cornac, vieux retraité qui trouvait dans son rôle de guide un appoint à une pension trop modeste.

Terminé le déchargement public du coffre haut sur les roues avec tout ce qu'il comportait de paquets, d'enveloppes de dimensions, de couleurs différentes, de journaux, sous bandes. L'établissement bancaire qui prit ses quartiers là où était la poste ne devait jamais la remplacer, tant en ce qui concerne le côté utilitaire, général ; qu'en ce qui a trait

à une animation presque constante, durant la journée, et qui connaissait des moments de pointe d'une certaine ampleur.

Cette même année 1924 devait être pour moi celle de l'éradication, d'un milieu fondamental ; celle de la coupure avec beaucoup, avec presque tout ce qui jusqu'alors avait compté pour moi ; celle aussi où prenait fin une ineffaçable accoutumance à un coin où j'avais vu le jour. Sans que cela ne fût prévisible longtemps à l'avance il me fallut quitter la Rue du Port où je me croyais, accroché à tout jamais. Ceci était bien une pensée puérile, un rêve d'enfant qui peu confronté encore, avec le destin ou ne le comprenant pas, croyait en la durée, en la pérennité de tout ce qui est beau et bon. Ce fut, de loin, mon véritable premier chagrin, celui qui éprouve, qui laisse une trace indélébile de désespérance, de rancœur. Ma première nostalgie, en tout cas, qui me poursuivra longtemps, très longtemps, à un point tel, qu'à l'heure actuelle, après tant et tant de détours, tant d'ailleurs, tant de stations en d'autres lieux, je suis comme convié, en permanence, par cette vieille artère hendayaise ; la première dans le temps et dans le cœur en ce qui me concerne, vieille voie pentue que je retrouve toujours avec un indicible plaisir, un contentement intérieur, un envoûtement de début d'existence que rien n'a pu effacer.

Heureusement peu de modifications ont été apportées à ce qui vit mes élans timides d'oisillon. Les demeures, pour la plupart sont toujours là, telles qu'elles étaient, architecture inchangée. La patine des temps ne fait que les rendre plus chères ? Si l'on a trop mordu, à mon gré, sur les contours de la Baie, on n'a pas réussi à en chasser le charme ; l'homme matérialiste, malgré la laide touche, n'a pas imposé le vulgaire. Fontarabie, en face, a toujours la vieille église dentelée, son château massif, pesant, d'une impériale présence comme il se doit quand on doit tout ou presque à Jeanne la Folle, cette reine de Castille épouse d'un archiduc autrichien, surtout mère de ce monarque à prétention universelle, Charles Quint aux gigantesques possessions. La Bidassoa consacre toujours son mariage avec le puissant océan. L'eau n'a jamais interrompu son antique et potentiel mouvement d'avancée ou de retrait.

Mon premier grand regret, celui qui fait se poser des pourquoi qui demeurent sans réponse, je sus alors ce qu'il représentait de navrant et de confondant. On m'arrachait à quelque chose et j'en souffris énormément, même si je ne perdais pas les êtres qui m'étaient les plus indispensables, les plus intimes, les plus chers.

Je vécus l'exode comme une sorte de désertion. Ce départ de l'endroit où j'étais né, je le ressentis comme une offense à ce qui était une question originelle ; il arriva un sentiment interne de sacrilège contre lequel hélas ! je ne pouvais rien. Comme si le cordon ombilical était coupé une seconde fois. C'était une rupture saignante avec des habitudes sacrées. J'avais cru, très naïvement, être pris à tout jamais, dès le premier jour, par ce coin particulier où le destin m'avait convié et où il tenait à ce que je demeure. Qu'est-ce qui motiva mon désarroi ? Que regrettai-je à en être très choqué ? Onze années de cohabitation avec les vieux du second –un peu les miens- avec tous les autres occupants de l'immeuble que je connaissais parfaitement, avec qui je vivais dans un bel unisson de pensée, du moins me semblait-il. Onze années de création d'un univers bien à moi, de chaleur bien à moi, de bruits bien à moi, de tableaux bien à moi. Onze années de souvenirs bien ancrés, tenaces –bons ou tristes-, de rappels de fêtes intimes. Où retrouverai-je la cheminée de Noël, avec son sortilège toujours aussi fort, malgré la révélation de l'artifice ? L'ambiance vraie de l'anniversaire annuel dans le cadre même où tout était parti ?

Onze années d'insouciance avec les copains dans la rue, copains de cette rue dont il fallut m'arracher pour ne plus les retrouver, tels qu'ils étaient, avec cette totale communion que procure le contact quotidien. Onze années de particularisme précieux où les mêmes heures voyaient se renouveler les mêmes spectacles, avec les mêmes acteurs, dans un tout qui m'était devenu très personnel.

Onze années, pour tout dire, de lente formation d'une âme, fruit de comportements particuliers, en communication, en symbiose avec des être identiques devenus ma famille élargie.

Années où je savais le moindre coin où je pouvais bien jouer, où s'était établie, entre lui et moi, une complicité, où j'avais trouvé le refuge possible et salutaire. Années nombreuses du même trajet –le charme prenant de l'habitude- pour l'école, l'église, la gare.

Que mon calvaire fut lourd à endurer ! Trois années plus tard, je devais revenir dans les parages pour y habiter. Pas au même endroit, bien que très près. Malgré les nombreuses et chères retrouvailles, rien ne fut pareil. Comme quoi il n'est pas comme les premières amours !

Mais revenons au départ –le nôtre- de 1924. J'étais à ce moment-là, dans la disposition mentale de celui à qui s'offre l'inconnu, même si quant à moi, je n'ignorais pas tout de ce qui m'était réservé. Il en résulta –c'était fatal- une timidité avérée dans l'approche. Aussi un manque certain d'enthousiasme –naturel, entêté plus que voulu- une répulsion pour la nouveauté. Il me parut, alors, que si je l'avais acceptée d'emblée, consentant et heureux, j'aurais été coupable d'infidélité à ce que je laissais. Me recréer un univers différent me parut une tâche insurmontable.



Et, cependant, nous n'allions pas aux antipodes. Nous ne quittions point les abords de Chingoudy. Nous nous rapprochions, au contraire, de cette vaste baie ; à la toucher. Nous la surplombions. Nous pouvions apercevoir, en permanence, sans nous déplacer, cette eau magnifique. Nous devînmes des riverains favorisés.

Qui avait motivé notre déplacement ? Mon père avait un oncle, retraité de la

Compagnie du Midi, qui gardait en qualité de concierge, la propriété d'Aritzetan (orthographe variable), sur la route de la plage à mi-chemin entre cette dernière et la ville. Estimant, sûrement, son occupation d'appoint insuffisante pour remplir son temps et lui procurer un supplément appréciable à sa pension, il se laissa tenter par l'offre de portier-concierge à l'Hélio Marin, ce sanatorium de la Ville de Paris, pour enfants déficients, près de la crique des Deux Jumeaux. Acquis sans nul doute au principe de la coopération familiale, il offrit ; tout en les recommandant chaleureusement au colonel, propriétaire de la villa ; son ancien poste à mes parents. Ceux-ci se laissèrent tenter. Inutile de dire que je ne les approuvai point et ne compris pas leur drôle de décision ; drôle, à mon sens, évidemment.

Je connaissais Aritzetan de longue date par les visites fréquentes, que nous y faisons. J'en avais surtout retenu les délicates pâtisseries, que la tante, cordon bleu consommé, préparait et servait à profusion. Le site, lui, ne m'avait pas ému. Pensez donc ! « Un de la Rue du Port »... Comment aurait-il prisé autre chose qu'elle !

Inutile donc d'aller chercher très loin la cause de mes réticences quand il fallut faire le saut. La crainte de ne point trouver des partenaires dans un lieu d'une tranquillité exagérée y était pour beaucoup.

Quand tout, jusque là, était si facile, si beau, si accompli, pourquoi ce brusque patatras ?



Aritzetan se trouvait non loin de Beltzenia, ce vieux pont de jonction entre la ville et la plage, un peu en dehors du Bas-Quartier qu'il domine toujours. Aritzetan, du moins l'essentiel, la partie mère de la villa, existe toujours mais avec d'importants ajouts. C'est son nom qui a changé puisqu'il est passé par celui d'Alhucemas donné par un marquis madrilène qui s'était rendu acquéreur de la propriété ; lequel marquis venant de la roture bourgeoise avait été anobli par Alphonse XIII.

Villa Alhucemas (patrimoine architectural hendayais)

Le monarque lui avait décerné le titre avec l'appellation empruntée à une baie d'une possession espagnole, en Afrique du Nord. Comme quoi, Napoléon avait fait école pour la promotion nobiliaire avec attribution patronymique raflée à l'étranger.

Changement de maître. Changement de plaque. Depuis un bout de temps –et cela dure encore- le nom est redevenu basque. Irintzina ! le cri... ce cri typique des montagnards euskariens a été retenu par des occupants, gascons ou apparentés.

Aritzetan faisait partie de ces résidences d'été d'étrangers aisés ou très fortunés. Si cela est devenu la grande mode, elles ne pullulaient point à l'époque.

Un grand vide existait depuis Aritzetan jusqu'à la villa que nous appelions « les pots de graisse » à cause de ces ventrus récipients jaunes qui servaient à conserver la viande de porc et le lipide onctueux et qu'un original avait cru bon d'utiliser comme corbeille, vasque ou jardinière pour l'ornement de son parc.

A toucher Aritzetan se trouvait la villa « Les Mouettes » de la famille Olphe-Galliard. Bien que voisins, il nous était impossible d'être au courant, visuellement, de ce qui s'y passait tellement « Les Mouettes » étaient enfouies dans la verdure d'une forêt véritable. Des arbres centenaires, de haute taille, chevelus en diable, l'enfermaient de toutes parts. Par endroits, c'était la brousse. Il me fut loisible de m'y risquer, de l'inspecter grâce à la complicité de trous dans la clôture. Il faut dire que nous ne vivions pas dans l'ignorance des êtres qui se trouvaient aux Mouettes toute l'année, des concierges comme nous ; des béarnais par surcroît donc des gens avec qui l'on pouvait commercer en patois. Un chemin de passage plus que trentenaire liait les deux domaines.



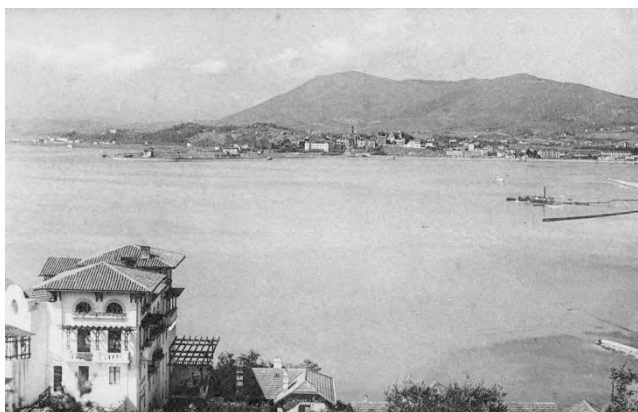
La forêt n'était pas qu'aux Mouettes. Derrière Artizetan elle prenait une forme et une dimension de belle envergure. On la connaissait comme le Bois d'Ouristy, un grand bois, vaste, profond où je me familiarisai avec les essences feuillues, les rongeurs, les oiseaux et aussi les champignons. Avec l'âge que j'avais alors, et surtout venant d'un coin urbanisé —ô le mot prétentieux !- je ne me risquai pas sans une certaine hantise dans le la-

byrinthe sombre. Il m'arriva, plusieurs fois, de peiner pour retrouver ma route du retour. Mais cela n'était que du ressort d'une imagination d'enfant... car aucun risque sérieux de me perdre n'existait... l'immensité n'étant à la mesure que de ma candeur et mon ignorance. Un grand mur qui empruntait une courbe isolait Aritzetan de la route et de la voie du tram qui, à quelques centimètres, longeait tangentiellement le ravin qui descendait vers Chingudy. Juché sur le mur, je pouvais voir à un bout de la ville, le Vieux Fort, Fontarabie et un faubourg d'Irun. A l'autre bout s'offrait la grande plaine qui menait à Ondarraitz et à la plage où se remarquait l'Eskualduna trônant parmi des demeures d'estivants qui ne se pressaient pas, encore, les unes contre les autres. Pas de flottille en vue à cet endroit. La Floride —ce second port hendayais- ne naîtra qu'un peu plus tard quand la drague dont on aperçoit la noire carapace aura accompli une partie seulement de son œuvre. Il était déjà question, à l'époque, de combler une portion de Chingudy. Le projet, assez prédateur, ne devait point aboutir en totalité. Il avança suffisamment, cependant, pour que soit permise la construction d'une jetée et aussi une route riveraine.



Aritzetan avait été posée sur le plateau d'un tertre dont la partie herbacée, sertie de corbeilles de fleurs tenait bon sans le secours d'un quelconque perré. Seul, un mur de bas, supportait le tout et suffisait grandement pour garantir l'ensemble contre l'écroulement. Pour accéder à Aritzetan on avait soit le chemin tortueux, à la pente pas trop rebutante, virant par deux belles boucles ; un serpent fait de terre et de gravier qu'entretenait mon père surtout quand l'eau de ruissellement avait creusé des ravines et laissé tout à nu, ce qui ne présentait pas un inconvénient majeur en un temps où la voiture hippomobile en était l'usagère ; soit un escalier de pierre, trop raide pour les asthmatiques, un escalier glissant, savonneux d'une mousse qu'entretenait l'humidité dont les ombrages environnants étaient porteurs. Nous vivions dans la villa même. L'été, on nous reléguait dans un arrière sombre constitué par deux pièces dont les ouvertures portaient des barreaux et par lesquelles on apercevait le talus précédent Ouristy. Notre logement, alors, tenait de la prison. La villa dans tout ce qu'elle avait de spacieux et de confortable, était la proie des vacanciers. En hiver, nous déménagions, usions de la cuisine des maîtres et couchions dans une grande salle du bas. D'ailleurs nous n'avions dans cette vaste demeure que l'embarras du choix. Rien ne nous était limité. Personne ne nous surveillait. Ce qui nous était demandé, c'était que tout fut impeccable à l'arrivée des hôtes saisonniers.

Ma mère y veillait avec un soin appliqué. J'étais fort attiré par l'important salon. Qu'il soit ouvert pour l'aération, qu'il soit dans l'ombre j'y passais des moments d'extase. Pour moi, magnifiques étaient ses tableaux dont je ne cherchais pas à connaître la paternité. Ils ne pouvaient tenir que de très grands maîtres. Mais avais-je vraiment cette préoccupation de savoir qui les avait exécutés ? Il me suffisait de les trouver évocateurs et fantastiques. Ils me permettaient de rêver à d'autres temps –où la chamarrure de l'habit flambait, à d'autres lieux marqués d'exotisme. Mon grand ami était le piano. Je m'y exerçais maladroitement et tapais avec la ferveur du néophyte sur les touches. Le son qui en sortait (cacophonique en diable) avait pour moi la vertu de la création géniale. J'arrivais, autodidacte, à tirer du clavier magique « Au clair de la lune » « Frère Jacques ». Un aboutissement pour moi. Une prouesse. Ma mère, peu portée sur les accords sublimes, venait mettre un terme à mon inspiration créatrice. Le salon ouvrait sur un grand balcon d'où la



vue sur la baie et la montagne espagnole d'en face était splendide. Sur un côté de la villa avait été construite une terrasse pour le repos en plein air. Je l'utilisais, par temps calme, pour jouer à la pelote basque. J'arrivais, sans mal, le plus souvent, à contenir la balle dans l'espace cimenté et plat. Le mur de la maison me la renvoyait sans trop d'excentricités. Je composais, à moi tout seul, toute la partie. Je jouais deux rôles et m'accommodais de mon sort. Il y avait bien quelques ratés et il me fallait,

alors, courir après l'impétueuse boule de gomme qui dévalait la pente à vive allure. Mais je savais qu'elle serait bloquée dans l'allée du bas par le mur. Parfois elle prenait comme un malin plaisir à se cacher dans un repli de terre ou sous les feuilles. Mon obstination dans la recherche ne me laissait jamais bredouille. La murette tenant la terrasse était percée de trous. Je les utilisais pour jouer au receveur du tram. J'avais vu le vrai receveur aller sur le marchepied de la baladeuse pour recouvrer la taxe du transport. Avec ce mimétisme qui est le propre de l'enfance j'agissais de même.

Seul, toujours seul ! Où étaient mes compagnons de jeux de la Rue du Port ?

Je dois avouer que petit à petit je me fis à ma nouvelle situation. J'y trouvai même un attrait bien particulier. J'en oubliai mes amusements passés. Loin de la présence, loin du contact, loin de la communion intime, le souvenir s'estompe. Telle est la loi pour l'homme comme pour l'enfant.

Je menais une existence variée comme les saisons. Je me figurai le poète sur son rocher d'exil quand le printemps venu on m'installait une table sur la terrasse afin que j'y fasse mes devoirs d'écolier. Au milieu du chant de l'oiseau et du bourdonnement de l'insecte, caressé par le rayon qui perçait les vertes frondaisons naissantes, je passais des moments qui m'enchantèrent. Ma mère, à mes côtés, jamais inactive, le plus souvent à sa laine dont elle tirait des compositions de prix.

L'automne me voyait mué en jardinier. La corvée –ô l'exagération !- du ramassage des feuilles mortes m'incombait, en partie. Je ne fus pas toujours emballé par ce travail. Mais tenir un râteau, avoir l'air de quelqu'un, tout cela me faisait prendre du bon côté une tâche qui portait sur de longues allées, sur des cadavres en nombre.

A l'époque du Tour de France, je singeais l'ascension des cols pyrénéens ou alpins par les as dont les exploits m'étaient révélés par la Petite Gironde. Le chemin montant avec ses virages devenait le Tourmalet ou l'Izoard. Le seul subterfuge résidait dans la création imaginaire de la petite reine. A défaut de cycle, j'avais mes jambes. Le tour ainsi joué –si je puis m'exprimer ainsi- l'apparence était sauve.

Le soir, un peu avant la tombée de la nuit, j'étais chargé d'une mission qui me plaisait. Il me fallait aller, jusqu'à la ferme voisine, chercher le litre de lait quotidien. Tout ce qui est particulier à la ferme : gens, bêtes, outillage, cris, senteurs m'intéressait et me rappelait un endroit que j'affectionnais : l'exploitation de mes grands-parents ou celles de mes oncles, à Labatut dans les Landes.

L'éveil à la Différence

C'est à Aritzetan-Alhucemas que je pris conscience ; confusément peut-être au début, mais assez en profondeur pour en être marqué pour la suite de mes jours ; de la différence des êtres de ce bas monde et de l'existence des classes sociales.

Le premier contact avec quelqu'un d'un monde autre que le mien fut avec le propriétaire qui nous reçut : le colonel de Bellefond. Il ne fit que passer car il loua Aritzetan, pour un été, à un avocat madrilène, nanti d'une famille nombreuse et d'un personnel non moins fourni. Des bien riches à n'en pas douter ! Des gens de la haute société espagnole selon les apparences !

Bien que dépourvus de cette morgue insupportable et odieuse de la caste qui domine, bien gentils, se voulant à notre portée, le señor et la señora, ne me parurent pas aussi accessibles que le colonel lorsque nous fîmes sa connaissance. Je fus adopté par le contingent enfantin sans nulle difficulté. Aucun d'eux ne m'écrasa par une prétention de supériorité d'origine. Je jouais le plus naturellement du monde avec ceux qui avaient mon âge. Même les fillettes ne me frappèrent point d'ostracisme. Le « tu » était employé par accord tacite. La même aisance, la même familiarité qu'avec ceux de « ma rue » semblaient de mise. Mais quelque chose m'indiquait qu'entre eux et moi il se trouvait un fossé. Cela venait de leurs habits, plus raffinés, de meilleure qualité que les miens ! Cela venait-il de la déférence affichée que leur manifestaient leurs domestiques ? (Leurs domestiques ! Des personnes mûres, des domestiques de moutards comme moi, quelle bizarrerie !) Je ne le sais, mais je ne pouvais que le constater, le ressentir. La venue d'un de leurs amis, fils d'un richard cubain, un morveux plein de suffisance, qui exigea le « vous » de ma part (qu'il n'obtint pas) et fit de la sorte que je me tins à part (au grand dam des autres qui me manifestèrent leur sympathie à leur façon mais en passèrent par là), la venue du moricaud, donc, vint asséoir mon sentiment.

Dès le berceau, il y avait dissemblance parmi les êtres ; la richesse servant au tri, à la sélection ; à la prétendue et bien vaine sélection. L'incident fut néanmoins vite oublié, ma déception rangée lorsque « l'hidalgocule » partit. Fort heureusement son séjour n'avait été que de courte durée.

Mais les années suivantes, je ne revis plus mes ludiques « compagnons » lorsque leurs parents louèrent à la plage. Seul, le personnel demeura à notre portée, lors de nos visites. Il y en eut et des intéressées. Ma mère, au mieux avec la cuisinière Paula, profitait, en effet, de ses largesses pour remplir son cabas. Il ne s'agissait point en l'occurrence de surplus, de restes pour l'infortune, mais de bons morceaux, mis de côté. Je disais bonjour aux parents quand je les rencontrais. Mais de progéniture, point. Envolée. Sublimée. Partie avec ses égaux, sans doute.

Je n'eus par la suite que peu de temps pour approcher le colonel de Bellefond, venu à Aritzetan pour un court séjour, tout de travail. Je ne connus jamais sa famille qui résidait habituellement dans un castel du Tarn-et-Garonne. Aritzetan fut en effet vendue. Du colonel, je me souviens seulement d'un être sec au physique, ayant conservé une raideur toute militaire, un manque de nuance. L'habitude de la discipline, de la régularité dans l'exécution d'un devoir le suivaient. Il n'eut point besoin d'emballeur professionnel. Il pourvut à tout le déménagement. Seul, il mit en caisse, rangea tout ce qui partait. Il y mit quelques jours. Il fut notre hôte, à part certes. Ma mère lui préparait les repas. Je regardai avec une certaine curiosité cet être tout d'une pièce, genre « pète-sec », qui roulait cigarette sur cigarette de plébéienne façon ; le seul répit d'ailleurs qu'il s'accordât durant son

important travail. Il n'était pas des nôtres, cela était évident. Mais je dois reconnaître que je ne le considérais jamais comme un être très éloigné. Était-ce le fait qu'il accepta notre nourriture frugale, la prit sans façon et sembla l'apprécier ? Était-ce le fait qu'il œuvrait manuellement comme un banal tâcheron ? Était-ce le fait qu'il accepta ma curieuse présence et ne dédaigna pas de converser avec moi ? Sans aucun doute. Toujours est-il que tout en paraissant un peu au-dessus de nous, il ne se situait pas à des degrés inaccessibles.

Après le colonel à particule qui ne dédaignait point de mettre la main à la pâte, n'estimant point déchoir de ce fait ; après la famille espagnole qui se voulait d'ailleurs libérale, vint l'heure de l'aristocratie avec tout ce qu'elle a de morgue, de blindé, « d'à part ».

Aritzetan, en effet, changea de mains achetée par ce marquis de la capitale d'Espagne dont j'ai déjà donné un petit aperçu, ce politicien d'outre-Pyrénées qui eut son moment de pouvoir sous Alphonse XIII et en même temps, très vite après l'acquisition de nom.

Désormais, nous vivions à Alhucemas. Aritzetan chantait à l'oreille. Alhucemas avait un air de grandeur, de mystère. Peu dans notre entourage consultèrent la carte du nord Maghreb, peu cherchèrent dans l'histoire coloniale ibérique des renseignements adéquats. Alhucemas remplaça Aritzetan pour ainsi dire subrepticement. La discrétion se comprend. Alhucemas n'avait rien de la classique plaque basque –si usitée à l'époque- ni de l'emprunt à la fleur, au mont, à l'eau ou au répertoire des prénoms, aux marques diverses par lesquelles on caractérise une habitation que l'on crée pour soi, après maints et maintes rêveries, après tant et tant d'économies. Les nouveaux maîtres ne se précipitèrent point pour résider à Alhucemas. Les lieux ne leur convenaient certainement qu'imparfaitement. « Trop démodé, pas assez confortable, pas assez à panache l'ex-Aritzetan. Sur de la muraille antique faisons du neuf, bâtissons, ormons, « écussonnons », donnons du lustre, de la grandeur après avoir abattu tout ce qui jure. Ensuite seulement, nous aurons un cadre digne de notre rang » pensèrent-ils.

- « Qui est le patron à Alhucemas demanda narquois un entrepreneur hendayais, en s'adressant à mon père ?
- Mon cher, je ne puis opter pour le señor répondit ce dernier. La culotte ne paraît point portée par le mâle.
- Je m'en suis aperçu. La « marquesa » verra. Je vais en parler à la « marquesa ». Selon ce qu'elle décidera. »

Il était donc un peu osé d'affirmer que le marquis était le vrai maître de son acquisition. Bien qu'il fut –il n'y a guère- Président du Conseil des Ministres, à Madrid, ce qui, nous l'avons déjà vu, lui avait valu un ennoblissement, titre ronflant à l'appui, bien qu'il alléguât son titre d'avocat donc celui d'un homme de démonstration, de décision, il paraissait un tantinet falot quand son intransigeante épouse était là. Le vrai sang bleu c'était bien elle, tirant sa noblesse de la naissance. Elle avait, de toute évidence, convolé avec un homme de condition inférieure, de toute façon point marqué par le sceau de la vraie origine, celle de la « grandeur ». Le nouveau marquis ne pouvait mettre en avant des ancêtres de caste. Si l'on voulait se pencher sur ces singulières alliances, singulières surtout pour certains qui tiennent à la différence, on trouverait en réponse, plusieurs motivations, très souvent fort diverses, mais toutes inspirées par l'intérêt ; la question argent n'étant pas la moins fréquente.

Donc à Alhucemas, c'est très vite que l'on sut qui tenait le bâton de commandement, à la faveur d'importantes transformations, de coûteux embellissements, d'impitoyables bouleversements que l'on entreprit. La marquise, souvent en inspection, exposant ostensiblement camée, pendeloques, chaton richement enchâssé, le visage couvert avec abondance d'un impudique et ridicule fard (Médée des personnes qui ne voudraient pas vieillir) ; parlait haut et sec à son entourage qui opinait bien humblement. Le marquis s'en tenait à une prudente réserve. Il suivait à deux pas, caniche docile, se tassait ou alors disait comme son auguste épouse. Cette dernière semblait avoir mis toute sa confiance en don Nicolas, espagnol d'Hendaye dont j'ai déjà parlé comme étant le propriétaire de la maison de la Rue du Port où j'avais vu le jour. Pourquoi se trouvait-il souvent à Alhucemas ? Parce qu'il avait été choisi par le marquis (ou plus exactement par la marquise) pour faire acte de présence sur le chantier. Sa qualité de Consul d'Espagne à Hendaye lui conférait un apanage non négligeable. Il parut s'acquitter de son rôle d'inspecteur avec plaisir. Naturellement quand les propriétaires étaient sur le terrain pour rien au monde il n'aurait voulu faire défaut. On le voyait s'agiter, mouche du coche, vain surveillant, martelant le sol avec sa canne qui ne le quittait jamais.

Je me souviens d'une scène burlesque, un certain midi alors que le branle de la cloche de l'église signalait la pause et invitait au recueillement momentané. Don Nicolas ôta son chapeau et entreprit force gestes avec sa main droite, frôlant nerveusement son front et ses lèvres sous le regard ébahi du « grand » pourtant près de la catholique Castille.

« Que es esto Nicola !... demanda le marquis perplexe.
- L'Angélus ⁽⁸⁾ marqués... l'Angélus ».

Et sans désarmer le diplomate au petit pied, genre Louis de Funès, continua ses simulacres, ses grimaces, qui tenaient plus de la singerie que de la piété fervente. Sur le coup, je ne saisis que le côté comique de la situation. Plus tard, je réalisais tout ce que cela avait de bouffon, de factice, de pas sérieux.

Que l'on m'entende bien ! Loin de moi la pensée de me gausser de la foi profonde, intérieure. Même si un agnosticisme, bien pesé, me fait reculer et me tenir sur mes gardes face à un absolu qui m'échappe, je respecte ceux qui, en toute sincérité, croient pouvoir attribuer une valeur charismatique à une espérance, mais seulement à une espérance que rien jusqu'ici n'est venu assurer. Pas besoin, au demeurant, de démonstration abusive pour ce faire.

Mais pour en revenir à don Nicolas comment un être pouvait-il, en même temps, se livrer à de telles démonstrations de foi supposée –supposée seulement-, prétendre entrer en communion de pensée avec un Dieu et se montrer aussi plat devant de simples mortels ? Même provisoirement nantis, titrés ou huppés ! Quel manque de profondeur ! Quelle contradiction ! Quelle inconséquence ! A moins que ne soit affichée là la pensée –ou le désir- de certains qui voient dans la pseudo-puissance et la richesse terrestres, dans tous les privilèges d'ici bas, une marque de distinction, un tri voulu pour la divinité, un choix délibéré qui fait qu'un avant-paradis est offert à quelques-uns seulement !

La différence ne porte pas seulement sur des classes nettement établies ; ne se borne pas à la cloison étanche entre le titré, le nanti, le fortuné d'une part et celui qui n'a pour tout bien –ou presque- que son labeur, de l'autre. Elle est patente également dans

⁸ Comprendre « l'anréulous »

une catégorie apparemment identique ; celle qui exécute, produit, tire sa subsistance du travail... manuel essentiellement.

Alhucemas allait m'apporter la preuve de l'existence de réprouvés, de déracinés, de « sous-prolétaires » à qui sont confiées les tâches les plus pénibles, les plus rebutantes et les plus mal rétribuées.

D'importants travaux de terrassement furent entrepris tout autour de la villa, précédant ou accompagnant la restauration de l'édifice. Il fallut labourer, piocher, creuser, remuer beaucoup de terre dure. Ces travaux de force, sales, ne se faisaient pas, à l'époque avec les puissants engins dont on dispose aujourd'hui. L'excavatrice, la pelleteuse, le roo-ter n'avaient pas encore séduit les entreprises. Tout s'effectuait à la main avec des outils pesants et d'une efficacité toute relative. La pioche, le pic, la pelle, la brouette, voilà ce dont se servait une main-d'œuvre sacrifiée. La peine de l'homme de base ne connaissait aucune mesure, aucun adoucissement, aucune commisération. Que pénible fut le manie-ment de l'exténuant arracheur de glèbe, qu'éprouvante fut la constante prise de la pelle lourdement chargée, que très dure fut la poussée du chariot à une roue, souvent prise dans le gluant de la glaise fraîchement entamée, personne n'en avait cure. Des êtres pourtant, des hommes eux aussi, étaient désignés pour ces travaux. Personne ne trouvait à s'étonner du sort de ces parias. Il est vrai qu'il s'agissait d'étrangers. Des Portugais... comme des bipèdes d'une autre planète, en tout cas des inférieurs... de pauvres hères.

Ils arrivèrent, un jour, en groupe. Pas en colonne comme celle de la chiourme, bou-let au pied, mais avec, cependant un vidame qui les orientait, les menait tambour battant. Celui-là, nous l'avions déjà vu. Il était là lorsqu'on dressa quelques planches rustiques pour en faire une maisonnette qui tenait plutôt de la cabane fourre-tout. C'était un lusita-nien, lui aussi, mais installé en France, une espèce de représentant, d'intermédiaire-chef entre l'Entreprise de terrassement et le personnel étranger. Une sorte de négrier.

Nous fûmes à même de nous rendre compte, par la suite, qu'il ne ménageait point ses compatriotes. De toute évidence, il était très dur pour eux, exigeant le maximum de rendement.

Les patrons, les dictateurs, ne s'y sont jamais trompés qui ont confié, et le font tou-jours, la surveillance, l'impulsion, la responsabilité d'un groupe à des personnages pris dans le milieu même des opprimés. Chien fidèle et reconnaissant le « Kapo », tenant à sa place et voulant en quelque sorte effacer son origine, soumet le contingent dont il a la charge à un effort soutenu, avec une dureté que semble leur permettre une familiarité que ne peuvent avoir ceux qui se trouvent à une autre échelle.

Pour en revenir à notre Daomeida –nom du cerbère- il était clair que l'exécution du programme qui lui était fixé importait davantage qu'un simple geste, un tout petit geste qui viendrait atténuer la peine de ses subordonnés déjà atteints par une solitude, éprouvante à tous égards. Et pourtant, comment ne pas être frappé comme nous le fûmes, mes pa-rents et moi, par cet étalage de misère contenue, par cette timidité apeurée, par cet effa-rouchement de se trouver dans un monde qui ne vous comprend pas. Quoi de plus symp-tomatique que leurs bagages, si du moins on pouvait ainsi appeler de singuliers balu-chons ; des valises en carton que tenaient des ficelles ! Leur luxe à eux. C'était là ce qu'ils avaient, présentement, de plus précieux, d'essentiel. A voir la façon dont ils traitaient ces dérisoires objets on devinait toute l'importance qu'ils avaient, une importance sentimentale et vitale.

La baraque qui leur était destinée se dressait bien à l'écart de la villa, tout près de la barrière du bois d'Ouristy. L'emplacement choisi pour ces Portugais montrait bien que l'on voulait éviter toute promiscuité avec cette engeance particulière.

Le problème de l'immigration se posait déjà dès l'après-guerre de 14-18 avec tout ce qu'il implique d'exploitation, d'inhumanité, de mépris et aussi d'ignorance. Le sort de ces transplantés était encore plus misérable que celui que connaissaient, de nos jours, les travailleurs étrangers. Ces derniers peuvent, en effet, se grouper. Les syndicats autochtones les acceptent, les prennent le plus possible en charge et veillent à ce que leur exploitation ne soit pas trop inique. Certains partis –de gauche- versent quelques harangues bien tournées en leur faveur, mais ne vont pas très loin dans la voie du soutien actif. Pris par d'ardues questions comme celle de l'emploi rare, ils ne se risquent jamais à « pousser le bouchon » trop loin.

Hélas ! Beaucoup de bidonvilles sont encore les seuls abris de ces immigrés. Hélas ! Beaucoup trop de tenanciers sans scrupule, de logeurs cupides, abusent effrontément, et aussi impunément, de ces malheureux. Mais, fort heureusement, des voix, de plus en plus, s'élèvent bien haut pour dénoncer les scandales. Eux-mêmes, les « à part », poussent l'audace jusqu'à manifester et la chose est comprise par bon nombre de Français.

Disons, toutefois, que le racisme n'a pas renoncé. Mais il trouve à qui parler.

Un certain nombre a la chance de vivre en famille, une vie point luxueuse, toute de labeur et d'économies. Mais avec la présence des êtres chers que ne surmonte-t-on pas ? Et puis les enfants fréquentent l'école française. Un fait qui semble très normal, très banal, mais qui n'en comporte pas moins une chance inestimable.

A l'époque dont je parle il n'y avait rien pour appuyer, aider, conforter, défendre, honorer des hommes pourtant comme les autres. Tenus à l'écart par tous. La conscience syndicale n'avait pas, encore, évolué au point de faire solidaires tous les travailleurs. Pas question pour ces étrangers d'avoir l'appui du cœur. Les leurs étaient loin, demeurés au pays, pour un tas de raisons ; celle de l'expatriation difficile là où toute différence n'étant pas la moindre.

Sans perdre de temps les arrivants furent contraints à aménager ce qui allait être pour eux, le réfectoire, le dortoir, l'endroit de délasserment. Ils recouvrirent le sol fangeux de planches, les plaquèrent du mieux qu'ils le purent afin d'éviter des dislocations pénibles et dangereuses et afin de créer une assise stable pour les semblants de meubles (table rugueuse sur tréteaux, châlits grossiers porteurs de paillasses informes, grosses caisses en guise de vaisselier et d'armoire pour les frusques). Pas question de cuisinière pour cuire leurs aliments. De grosses pierres, dehors, dans un coin allaient faire office de foyer.

Leur installation ne dura guère. Pensez donc ! Ils n'étaient point là pour flâner, faire du camping. Le rassemblement ; qu'ordonnait un homme de confiance du négrier (l'autorité qui se propage par degrés), un de sa famille paraît-il ; avait lieu de très bonne heure. Et à la tâche forcée ! Peu de pauses. Le casse-croûte n'avait point pour ces nourris de peu, valeur inviolable. Le maigre en-cas était fort vite avalé. A leur portée une grosse cruche de grès contenant de l'eau : leur seule boisson. Que le Minho, Vinho Verde étaient loin, et de toute façon peu accessibles à leur bourse !

Après la pioche, les tâches domestiques. Sans un temps de répit, on les voyait allumer le feu, mettre un récipient noirci sur l'âtre et éplucher à la hâte des pommes de terre. Cette solanée demeurait leur plat de résistance avec la morue qui, alors, ne connaissait pas les cours excessifs de maintenant et s'avérait le mets du pauvre. Sans prendre trop de risques, je puis affirmer que ne je les vis pas un seul jour sans avoir, au menu, la patate et la morue, le tout arrosé comme de bien entendu par de l'eau. Plus que de la sobriété. Une indigence manifeste dans la restauration. Le soir, quand le temps le permettait, que l'heure n'était pas trop tardive ni leurs forces entamées ils lavaient leur linge dans des cuveaux de fortune. La grande lessive, le repassage et les reprises s'effectuaient les dimanches et les jours chômés. Oh ! le pauvre séchoir témoin d'un grand manque, séchoir où flottaient des chemises de dure étoffe à carreaux ; des pantalons d'épais velours de toile serrée, usée par places, rapiécée ; des chausnières grossières ayant, depuis longtemps, perdu leur teinte première.

Point de sorties pour ces effacés, ces « indiens de la réserve, ces timides que l'on sentait éprouvés par un manque de communication avec l'extérieur. Pas bien gênants, avec ça pour le voisinage ! On ne percevait seulement que des bribes de conversation dans leur langue chuintante. Parfois, quelques gros rires montraient que toute espérance n'était pas bannie. Un jour, un accordéon poussif, une acquisition au rabais ou un envoi du pays, vint opportunément apporter le réconfort de la musique. Des airs, la plupart du temps nostalgiques montaient dans le calme du soir. Un rappel selon toute évidence de leur pays bien-aimé ; un appel à des retrouvailles désirées ; un dépassement de leur triste sort ; un contact repris, bien que lointain, furtif et tout gratuit avec ce qu'ils avaient laissé derrière eux, le cœur lourd, et qu'ils comptaient bien matérialiser, un jour, le plus rapproché possible, leur avenir et celui de la famille assuré avec le pactole de leurs privations.

« Bonjour Madame...

- Adieu ⁽⁹⁾ Martin
- Il est passé Zimeugoa ⁽¹⁰⁾
- Oui, juste après votre départ, hier soir.
- Alors je peux venir.
- Oui, quand tu le voudras... »

L'homme un péon, un « mozo » des maçons, voué aux fonctions subalternes et entre autres celles des commissions s'était adressé à ma mère. Il revint très rapidement portant trois petites outres vides, des « platuches » ⁽¹¹⁾ ovalisées nommées « peaux de bouc », de précieux récipients, de fidèles compagnons en Pays Basque et en Gascogne pour l'homme qui travaille, se déplace, chasse, pêche, joue à la pelote ou assiste seulement à des parties et qui se croirait amputé de quelque chose s'il ne les avait, en bandoulière, le ventre rebondi, atteint de plaques rougeâtres, prêts à entrer en service à tout moment. Objet de considération, servante fidèle, recours contre la soif et l'épuisement, souvent utilisée, la « gourde » en Eskual Herria se prête à un exercice de dextérité pour lequel les naturels sont passés maîtres. Ils y puisent une source de délectation que ne peut connaître le « buveur au verre ». Ce filet qui vous humecte, bouche, haut de gorge, de façon discrète, contenue, avec une légère chatouille procure avec le minimum de liquide le rafraîchissement le plus complet, une communion totale, le mince flot ne passant pas en crue, presque à la dérobee, sur vos papilles. Allonger le jet le plus possible, en tenant à bout de bras bandé le « chahakoa » ⁽¹²⁾ souple qui répond à la pression de la main ; le

⁹ Forme d'expression hendayaise

¹⁰ Livreur de vin

¹¹ Poissons plats

¹² Gourde en basque

fixer juste entre les deux lèvres tendues ; faire en sorte qu'il demeure toujours dans la trajectoire pour ne point assaillir les cous et les chemises en les souillant inexorablement est pour les gens de chez nous comme un secret bien à eux, en tout cas une distinction dont ils sont fiers.

Le « Parisien » ⁽¹³⁾ qui ne sait pas faire cela, qui ne sait point créer et tenir le fil li-
quide ténu, fantasque, est vraiment d'une catégorie inférieure.

« Toujours du bon...

- Oh ! Tu sais la maison Iribarne, en principe ne trompe pas.
- D'accord. Combien je vous dois ?
- Toujours pareil.
- Merci.
- Oui, à tout à l'heure. »

Pour mieux comprendre la petite conversation qui précède, il faut préciser que ma mère s'était vouée à une petite fonction commerçante, à Alhucemas. Elle revendait du vin. Les ouvriers hendayais le lui avaient-ils demandé ? S'était-elle proposée ? Peu importe. Toujours est-il qu'elle semblait avoir pris goût à son rôle « échansonner » peut-être parce que, je l'ai pensé plusieurs fois depuis, en elle se trouvait contenue une vocation au négoce non satisfaite.

Je viens d'écrire... les ouvriers hendayais. Oui, nous venons de franchir un gué. Nous venons de quitter les Portugais ; en retrait pour beaucoup de choses sauf pour le lourd travail que d'autres ne veulent pas faire ; d'une sobriété poussée et très calculée ; d'une qualité de vie qui touche à l'insuffisance. Nous tombons en plein chantier occupé par une catégorie de salariés nettement différente, très au-dessus à tous les points de vue. Des gens bien ancrés au pays, même si tous ne résidaient pas à Hendaye (il en venait de Bayonne et des environs) ; des gens parlant une langue commune même si à certains moments il y avait emprunt à celle de leur intime origine (le basque ou le gascon) ; des individus malaxés de telle sorte qu'ils avaient une mentalité, des goûts qui se confondaient ou se comprenaient ou tout simplement s'alignaient.

Eux ne collaient nullement à Alhucemas au point d'en être les esclaves, passagers mais réels. Ils arrivaient à heure fixe, propres dans leur tenue de sortie qu'ils troquaient pour celle de travail qui ne risquait rien. Il établissait par ce fait une différence d'être, de comportement entre la fonction, le loisir et la vie de famille. A midi, ils retournaient pour prendre leur repas, qui au foyer, qui au restaurant où ils prenaient pension. Point de tracas supplémentaire et contraignant pour la restauration. En cela aussi la coupure était nette. Le soir à six heures pile, l'arrêt de travail jusqu'au lendemain matin ou jusqu'au lundi. Pas question de faire des heures supplémentaires. Nettoyage en règle de la figure et des mains. Troc à nouveau des vêtements et hop ! la liberté...

La « cène » communautaire avait lieu deux fois dans la journée : le matin et l'après-midi. La plus suivie, par l'ensemble des ouvriers était celle du matin. Sur le coup de neuf heures, personne ne se serait avisé d'être infidèle à la tradition, de manquer au rendez-vous. C'était alors le rassemblement de tous les favorisés du chantier. Cependant que non loin, les bas exécutants prenaient comme à la dérochée, si discrètement qu'on ne les remarquait guère, leur maigre casse-croûte, ici, c'était l'ostensible petit déjeuner, ingurgité sans hâte par toute la compagnie, confortablement installée et qui usait abondamment de

¹³ Tout habitant du nord de la Loire

la « peau de bouc » qui, de main en main, faisait un trajet circulaire ininterrompu. Vide elle était, sur le champ, remplacée par une « saillie » ou bien on allait, sans perdre une seconde, la faire « engrosser ». Du grand rond, des gens à l'appétit solide, partaient force boutades, montaient maintes discussions ; la bonne humeur présidant, le plus souvent, aux agapes.

L'après-midi, sur les quatre heures, allez savoir pourquoi il y avait quelques manquants parmi les communiantes. A cela près, tout se déroulait comme le matin.

Ces messieurs ne se gênaient pas pour faire réchauffer leurs gamelles. Ils utilisaient ce qui restait de trous de foyer dans l'ancienne cuisine. Par temps froid il n'était nullement question de collationner dehors. La cheminée du salon leur était dévolue. Les grandes occasions n'étaient pas mises au rancart. A Carnaval, par exemple, je me souviens très bien de les avoir vus faire cuire de gros beignets à partir de la pâte que le préposé aux courses était allé acheter à la pâtisserie Alonso. La fête quoi ! Bien arrosée...

A quelques mètres, les Portugais ne connaissaient pas de telles félicités. Et pas d'invitation pour eux. « Ils n'ont qu'à faire comme nous, ces avars, ces tristes... » ne se gênaient pas pour dire les favorisés. Avaient-ils tort ? Pouvait-on leur reprocher ce qui paraissait une réaction assez naturelle, et non dépourvue de vraisemblance ? Mais un peu de générosité, de fraternité, n'aurait rien gâché. Cela aurait-il été de trop ? Quel excellent moyen de dégel, d'ouverture, à tout bien considérer !

Pour Bichincho, la fête locale, l'usage voulait que le lundi fut chômé. Même les gascos des rives de l'Adour se pliaient à la coutume. Les Portugais firent comme tous les jours ordinaires de la semaine. Ils trimèrent dur. Ils n'étaient pas concernés. Les flonflons perceptibles ne les atteignaient pas. Ils étaient d'ailleurs, bien d'ailleurs, et ne pouvaient – ne fusse qu'un instant- participer à la liesse générale.

Qui étaient ces ouvriers ? Des membres de corps de métiers divers qui, l'étendue, la disposition de la villa à restaurer ou à agrandir le permettant, pouvaient œuvrer simultanément. Il y avait là des maçons aux mains et aux pantalons gris de ciment ; des plâtriers « hommes en blanc » le visage tavelé de points laiteux ; des peintres autres « hommes en blanc » mais dont l'immaculé des vestes avait pâti des attaques de la tenace couleur qui avait pris comme un malin plaisir, à se poser agressivement sur la netteté ; des charpentiers, en bleu, moins atteints par les souillures ; des ferronniers aux lampes à souder éblouissantes et menaçantes ; des électriciens que l'on considérait comme des êtres à part avec leurs appareils spéciaux et avec le pouvoir qui s'attachait à leur fonction ; celui de libérer la fée électrique.

C'est à Alhucemas que je fis connaissance avec un mode de chauffage tout nouveau ; le chauffage central. Un spécialiste venu de Bordeaux qui devait demeurer à Hendaye par la suite, certainement conquis par le charme du site et la douceur du climat, monta dans toutes les pièces de drôles d'appareils à colonnettes, rappelant les tuyaux de l'orgue de l'église. Il installa à la cave une énorme chaudière. A l'époque, cela constituait une innovation, un peu surprenante soit, mais d'un maniement si facile et si propre. Que l'âtre de grand-mère, la cuisinière de maman pouvaient sembler de peu de mérite, à côté. Et pourtant à la longue, rien ne devait remplacer la flamme claire qui réjouit l'œil et le cœur ; ni le ronron de bonne compagnie dans la cheminée ; le claquement du bois que le feu attaque ; l'étincelle qui fuse et lance le trait d'artificier pour ponctuer la fête.

Participant à un même ouvrage ; nul ne pouvant se passer d'un autre ; le manœuvre de base s'avérant aussi indispensable que le spécialiste du haut de l'échelle, on aurait pu croire que tout cela allait contribuer à créer des liens assez étroits. Il n'en fut rien. Deux catégories d'ouvriers, bien différenciées, se séparèrent sans avoir établi, assuré le moindre contact qui en vaille la peine, entre elles. Tout juste si l'on s'était adressé la parole. Les particularités, les frontières de la langue n'y étaient pas pour tout. D'un côté, il y avait eu ce sentiment d'infériorité, de déphasage qui stoppe toute velléité d'approche et de l'autre ce manque d'un tout petit élan pour se mettre en avant ; comprendre l'étranger, saisir sa solitude, appréhender son tourment, faire le premier pas au lieu de se borner à l'apostrophe, certainement pas marquée du sceau de la méchanceté mais diminuante car soulignant maladroitement les bizarreries d'un idiome dont c'était tout ce que l'on avait capté. Que signifiaient ces « carcaillons » et autres exclamations similaires que l'on croyait monnaie courante sur les bords du Tage –mais au fait, Messieurs les ironistes où se trouve le Tage ?- que signifiait cet alignement un peu puéril de mots que l'on croyait ridicules et qui peut-être, réellement, n'existaient point.

J'ose à peine, tant c'est laid, avancer que la fermeture quasi hermétique entretenue entre les deux communautés, provenait du sentiment que les ouvriers de France avaient de leur extraction supérieure. Xénophobie ; vaine prétention de surpasser les autres, en qualité, en mérite, en rang ; laid chauvinisme ; sécheresse des sentiments ; dénigrement méprisant de l'étranger, tout cela, néanmoins, ne va-t-il pas de pair ? Hélas ! Quand donc Dupont François reconnaîtra-t-il un semblable, un très égal à lui, dans Joaquim Amadeo dans tout être venu d'une autre nation, par nécessité, certes mais aussi pour combler des vides que nous ne voulons pas remplir.

« Pauvre Felicia disait parfois ma mère. Quelle existence ! Quel souffre douleur ! Comment se fait-il qu'il y ait ainsi des gens toujours chargés d'une lourde croix, cependant que la vie sourit, tant, à d'autres ?

- Qu'y a-t-il encore ? demandait alors mon père.
- Ce matin, Madame (*la dame de Madrid, pourtant pas méchante, celle qui avait loué Aritzetan au Colonel de Bellefond*) l'a attrapée au sujet de taches sur sa combinaison qui sortait du séchoir.
- Et je parie que Felicia n'y était pour rien, dans la souillure...
- Tu l'as deviné. Malheureusement comme c'est elle qui est chargée de la lessive, c'est à elle que l'on s'en prend s'il y a quelque chose qui ne va pas.
- Alors, ça a bardé ?
- Oui, paraît-il, Madame était au paroxysme de l'irritation.
- Elle, pourtant si douce d'habitude, qui calcule ses mots, qui ne dit pas une parole plus haute que l'autre.
- Mais ce matin « l'équipage bardait »⁽¹⁴⁾.
- Comment le sais-tu ? L'as-tu vu ? L'as-tu entendu ?
- C'est Paola (*la cuisinière, une source de renseignements abondants, pour ma mère, renseignements toujours intéressants*) qui me l'a appris. Et elle, Paola n'était pas tendre, je te l'assure.
- Envers qui ? Envers Felicia ? Envers la patronne ?
- Tu n'y es pas. Réfléchis un peu. Pense à d'autres scènes, à d'autres incidents, à d'autres injustices. Qui peut avoir agi laidement, bassement ?
- Attends... Je vois... Monica ! (*la femme de chambre particulière de Madame*).
- Enfin, tu as saisi.
- Quelle saloperie !

¹⁴ Expression gasconne pour dire une colère fortement exprimée.

- Paola m'a affirmé que c'est Monica qui, en rangeant la combinaison l'a poussée avec ses doigts tout couverts d'un caramel fondant qu'elle avait sorti du papier pour le sucer. Elle avait oublié de s'essuyer. D'où les traces.
- Et elle n'a pas tenté de les enlever ?
- Oui, mais mal. Pressée, elle n'a pu mener à bien le nettoyage. Elle a rangé l'étoffe avec encore de laides traces.
- Et Madame a découvert le dommage...
- Oui. Elle a naturellement questionné Monica en premier. Pour se défendre ou tout au moins pour dégager toute responsabilité –pourtant entière- cette menteuse a dit qu'elle avait posé dans l'armoire la combinaison que lui avait remis Felicia sans faire attention.
- Madame ne lui a pas fait remarquer qu'elle aurait dû ouvrir l'œil et examiner le linge, retour du lavage et du blanchissage ?
- Non, tu sais, elle a une confiance très grande, trop grande en sa chère sou-brette, sa favorite pour lui faire un reproche quelconque, pour la suspecter de la moindre négligence. Elle a préféré faire payer le délit à une innocente... puisque c'est Felicia qui avait remis le sous-vêtement et que son nom seul avait été prononcé dans l'intention de nuire.
- Ou de se disculper.
- Les deux pensées, les deux actions se rejoignent. Aussi peu reluisantes, aussi peu dignes. »

Cet échange de propos indignés entre mon père et ma mère –deux êtres foncièrement honnêtes- je m'en suis toujours souvenu.

On touchait là aux petits drames auxquels la gent ancillaire n'échappe pas. (La domesticité masculine, non plus, à tout bien considérer de près). Dans toutes les familles huppées ayant un personnel de service à la mesure du compte en banque, il existe parmi les exécutants toute une hiérarchie qui tient à des considérations souvent très dérisoires. Pas toujours à la valeur de l'individu, à sa spécialité, à l'application dans le travail. Le côté intrigue, pour capter la confiance, y est pour quelque chose. La langue déliée ; médisante à l'occasion, sans trop pousser, sans mise à vue de sentiments mauvais ; joue son rôle.

Les esprits chagrins avanceront que le physique agréable, allié à la chatterie hypocrite est un ajout qui a son importance et qui paie. Ne point contrarier la maîtresse ou le maître ; dire amen avec une apparence de sincérité et de partage de point de vue ; acquiescer à toute demande –et pourquoi pas à certains désirs- sont autant de principes premiers indispensables pour se maintenir dans une place de faveur.

Felicia et Monica, les deux héroïnes, au centre de la conversation de mes parents appartenaient à deux catégories, bien particulières du personnel de service : domestique pour la première, de collaboration pour la seconde. Felicia était une personne à l'âge assez mal défini. Peut-être dans la cinquantaine. Peut-être moins avec ce vieillissement précoce qui atteint les personnes qui souffrent et se négligent. Fille de l'Estrémadure pauvre et austère, veuve depuis longtemps, ayant laissé ses enfants chez ses parents besogneux, elle s'était placée. N'ayant reçu aucune formation particulière, trop adulte déjà, pour bénéficier d'un apprentissage qui sélectionne, c'était le type accompli de la femme de peine, de la servante destinée à de bas offices ; celle qui faisait ce qui ne convenait pas à de plus malines ou de plus raffinées.

Pas belle avec cela ! Le visage parcheminé, la chevelure arrangée à la façon paysanne, sans recherche, une dentition avec des absences. Comme vêtements, une tenue

très modeste, avec le gris terne en guise de couleur permanente. Tout à son honneur, elle était très propre, mais de cette propreté non sophistiquée, celle des gens simples, propreté au demeurant plus profonde et plus insoupçonnable que celle des peinturlurées, des obsédées du fard.

Felicia passait sans faire de bruit. On lui prêtait une timidité, peut-être un peu trop poussée, qui semblait lui faire adopter des airs revêches qui, au fond, ne correspondaient pas à la vraie nature de ses sentiments. Mais avec les rebuffades, les moqueries qu'elle essayait, surtout de la part de Monica, comment auriez-vous voulu qu'elle réagisse autrement ? A moins de se révolter. Mais alors, comme sa tourmenteuse avait le bras assez long, c'eut été la porte. Une solution, une extrémité qu'elle redoutait par-dessus tout.

La peur du pauvre, de l'infortuné, du mal aimé de tenter une sortie, d'oser. La crainte du manque. Monica était l'antithèse frappante, saisissante, outrageusement saisissante de Felicia. Elle, une belle fille physiquement, entre vingt et vingt cinq ans. Grande, la démarche assurée, voire un tantinet provocante, la figure préparée, les lèvres saignantes d'un rouge vif, l'œil sans cesse aux aguets et agressif. On pouvait lui reprocher des joues potelées, rançon sans nul doute d'un goût trop excessif pour les friandises fines. La taille n'avait pas encore eu le temps de souffrir de ce penchant pour la gourmandise mais on devinait aisément que Monica serait un jour du secteur plantureux. Pour l'instant, la garce présentait bien. Son port empruntait fort à l'élégance ostensible, à l'assurance affirmée. Ses robes dont elle changeait souvent –des cadeaux de la señora- de belle qualité et de bonne coupe faisaient d'elle presque une égale de sa patronne quant à la distinction. Monica n'avait pas froid aux yeux par surcroît. Née dans un « barrio » de Madrid, elle portait en elle la sûreté des enfants de la ville ; déniaisés de bonne heure ; connaissant la foule au point de s'y mouvoir à l'intérieur avec une très grande facilité ; difficiles à tromper et à effaroucher. La langue bien pendue comme il se doit quand on a une telle origine, parlant avec aisance, superbe, certitude et autorité et cela d'autant plus qu'elle se savait protégée.

C'était la confidente, celle dans « le secret », celle qui connaissait Madame dans la plus stricte intimité, celle à qui cette dernière se confiait et qu'elle avait jaugée à la fidélité, au silence contenu.

Cette catégorie de personnel –la première femme de chambre, la camériste- peut être mise hors sélection. Dans l'échelle des serviteurs, on trouve à la toute première place le chef cuisinier ou le maître cordon bleu qui naturellement fait suivre dans son sillage tous ses auxiliaires qui bénéficient, à part moins grande, du prestige du chef ou de la « chef-fesse ».

Les femmes de chambre ordinaires –rien à voir avec la première, dans l'orbite de Madame- occupent une autre place. La plupart du temps pimpantes, bien coiffées, portant sur leurs cheveux un bandeau dressé, tout blanc, tout raide d'amidon ; la taille prise dans un tablier à dentelles, seyant ; de fines chaussures brillantes au pied ; elles servaient à table. Une charge, une fonction, un honneur qui les mettaient au niveau des premiers rôles.

Au bas de la condition, les obscurs, les refoulés, les presque besogneux, ceux qui balayaient, frottaient, ciraient, faisaient la plonge. Personnel le plus mal payé, le moins considéré quand il n'était pas tout simplement ignoré. De toute façon, plus souvent objet de mépris que de sollicitude.

J'ai gardé –pour la bonne bouche- le personnage amphibie, celui qui tient du personnel tout en s'en dégageant. Un peu plus même, que la camériste.

Je veux parler du chauffeur de grande maison. J'en ai bien connu un, celui du marquis, ou plutôt de la marquise d'Alhucemas (ne voir là aucune allusion lubrique, la commandante étant du genre décati malgré préparatifs, onguents, crèmes et atours). Il s'appelait Eduardo. Un pur andalou dont il avait le teint particulier, la peau ayant réalisé l'amalgame de l'ébène et du lait pour en tirer une nuance approchant le caramel adouci. D'aucuns veulent plutôt y voir de l'olivâtre qu'un jaune d'ictère aurait édulcoré. Laissons-là ces querelles byzantines et pour en revenir à Eduardo convenons qu'il avait ce charme typique qui semble l'apanage des enfants du sud de l'Espagne où le gitan a porté sa griffe, ce charme qui doit beaucoup à la pigmentation de l'épiderme.

Eduardo vint souvent à la villa avec ses maîtres quand ceux-ci voulurent juger de visu l'avancement des travaux. Ce qui fait que si l'ensemble du personnel nous était inconnu, à ce stade, lui, avait déjà pris place dans nos relations. Il venait au volant d'une belle voiture. Une Hispano, une Dedion, une Chenard ? Je ne saurais l'affirmer, mais toujours avec un véhicule qui frappait par son importance ; la longueur du capot ; la profondeur intérieure ; le brillant de la carrosserie ; le lustre de tout ce qui était peint, l'éclat des chromes et le jaune riche des cuivres. Je ne sais si Eduardo était le seul commis à l'entretien de la luxueuse berline. Si oui, il méritait une mention toute particulière. Il est vrai qu'il fallait bien qu'il fût à l'ouvrage parfois car ses temps d'inoccupation –hormis ceux de la conduite- devaient être assez fréquents et assez longs. Les nobles véhiculés déposés, on lui imposait de longues stations. Attentes pour lesquelles il semblait un consentant, tout bien disposé. Quand et comment avait-il pris langue avec mon père ? Rien de précis à ce sujet. Mais toujours est-il que lorsque ce dernier se trouvait à Alhucemas lors des visites, Eduardo s'empressait de le retrouver quand la compagnie des « señores » s'était égaillée. Pourquoi cette attirance ? Pour y aborder des sujets intéressants et fournis ? Certainement pas car mon excellent père ne pratiquait pas la langue de Cervantès au point d'être un interlocuteur à rythme suivi et comme Eduardo ignorait tout du francien –il devait s'y mettre un peu, par la suite- on devait se contenter d'un commerce assez maigre qui utilisait, surtout, l'à-peu-près, l'onomatopée et le geste. Quelques mots gascons que l'andalou « pipait » mieux que tous les gallicismes venaient enrichir l'entretien. Ce qu'Eduardo n'ignorait pas, c'est que mon père avait un petit vin blanc, un de ces breuvages un peu aigrelet du sud de la Chalosse, qui ne lui déplaisait pas le moins du monde. Comment s'était faite l'initiation et quand ? Je l'ignore mais il était visible qu'Eduardo ne crachait pas sur le verre. Dès que la distinguée compagnie avait disparu dans le chantier, Eduardo quittait sa veste, la pliait avec soin et la posait sur le siège de l'auto, où il se tenait pour conduire. Il laissait avec, également, la casquette à large visière de cuir. Et en avant pour la dégustation ! Parfois mon père était absent. Mais ma mère sachant que les convenances n'étaient pas les seules à motiver la venue d'Eduardo faisait, alors, office de sommelier-remplaçant. Eduardo ne se formalisait pas pour autant. Mais la séance durait moins qu'à l'accoutumée. Le rafraîchissement pris, sans nulle presse, quelques mots aimables et... « muchas gracias... recuerdos a su marido. »



Nous avons vu qu'Eduardo prenait soin de sa veste et de sa casquette. Il faut reconnaître que c'était naturel car il était toujours impeccablement « sapé ». Et pas avec du prêt-à-porter. Du sur mesure bien évidemment. Des costumes pris dans une étoffe de première qualité ; le gris

clair s'avérant la couleur préférée. Les riches propriétaires ont toujours voulu que leur chauffeur leur fasse honneur. Pour eux, le costume –cet appareil très extérieur- est la marque, très évidente, de la classe de la maison servie.

On voyait très bien qu'Eduardo avait toute la confiance de ses patrons. Il ne manifestait, devant eux, aucune timidité, aucune gaucherie. Très à l'aise dans son comportement, dans son langage qu'il s'agisse du marquis ou de la marquise. Sans être leur égal, on sentait qu'il lui était réservé un sort très à part et cela par les attentions qu'ils lui témoignaient.

Le marquis et la marquise avaient deux filles, deux belles personnes, toujours d'une élégance consommée ; des fraîchement épanouies, à point ; mariées toutes deux à des fils de la gentry ibérique. Mais ceux-ci semblaient un peu relégués dans l'ombre car seules leurs épouses avaient l'avantage d'accompagner leurs distingués géniteurs lors de leurs inspections. Avec elles, Eduardo faisait montre d'une familiarité certaine quoique discrète. Le mûrissement s'était opéré dans mon esprit ; bien plus tard, sur la Place de la République où il venait avec les jeunes Hendayais dont j'étais, à l'occasion des bals qu'on y donnait l'été, je fis allusion à cette prédilection découverte, en y ajoutant une pointe de canaillerie dans l'insinuation d'approches poussées débordant le cadre platonique. Eduardo, par fausse gloire, peut-être... à moins que, à moins que... ne fit aucune protestation d'innocence, se contentant d'un grand rire et ajoutant malicieusement : « chicas guapas y simpaticas »⁽¹⁵⁾.

Qu'il était loin le domestique de la base, le subalterne méprisé !

Ainsi, même dans le service des maisons existaient de grandes différences. Ainsi toute une hiérarchie s'était créée, voulue par les impétrants eux-mêmes, c'est-à-dire par ceux auxquels ce titre revenait de plein droit, grâce au rang spécial qu'ils avaient obtenu.

En est-il autrement aujourd'hui, avec un recul d'un demi-siècle ? Les inégalités ne subsistent-elles pas toujours et d'autant plus tenaces qu'elles semblent satisfaire une catégorie d'exploités qui ont le tort de ne considérer que certains avantages subsidiaires leur faisant oublier les distinctions aliénantes –venant de la naissance, de l'argent, très souvent- dont ils ont à pâtir, eux aussi.

Tout un remodelage des esprits, une révolution des âmes sont à opérer avant que ne s'établisse une vraie similitude de traitement, de part au festin qu'il ne faut pas confondre avec la place prépondérante due au mérite personnel et à la valeur qui en découle.

¹⁵ Belles filles et sympathiques

9. Classe terminale du cycle primaire élémentaire

Le certificat d'Études Primaires

Le Cours Complémentaire

Nous sommes-nous éloignés de l'univers scolaire dans lequel plongeait une grande partie de l'évocation antérieure aux changements de résidence ? Pas autant qu'il peut le sembler à première vue. La parenthèse ouverte n'en est une qu'en apparence. La vie de l'école et à l'école, la vie de la famille, les multiples petits ou grands événements auxquels un enfant est forcément confronté s'imbriquent et constituent un tout. S'il manque un morceau à l'ensemble il se trouve un hiatus, un vide, qui ne pourraient s'expliquer que par le camouflage, le rejet, la volonté de passer sous silence quelque chose qui gêne ; que par un penchant préférentiel qui établit des priorités qui n'en sont point. Des oublis, aussi, conséquences du fait que la motivation n'a pas été suffisante, que l'empreinte a manqué réellement de profondeur. Rien de tout cela dans mon récit. L'école, les déménagements, Aritzetan, d'abord, Alhucemas ensuite sont dans mon souvenir intimement liés, chacun ayant sa part dans l'évolution d'un être jeune.

Revenons donc, si tant est que nous n'en soyons jamais sortis, dans le nouvel établissement scolaire.



*Classe du Certificat d'études. Debout à gauche, l'instituteur, Monsieur Chrestia
1^{er} rang : 1^{er} accroupi à gauche : Bordahandy
3^e rang : 1^{er} à droite : l'auteur Jean Paguessorhaye
4^e rang : 3^e en partant de la droite : Ñaño Daguerre*

J'entrai dans l'année terminale du cycle primaire (primaire tout court) ; année où se faisait la synthèse de tout ce que l'on avait glané depuis le Préparatoire ; année qui décidait,

alors, pour beaucoup, de l'avenir. L'année du Certificat !... Si de nos jours, le Certificat d'Etudes Primaires ; après avoir subi une lente détérioration, une usure progressive qui a petit à petit diminué de beaucoup son importance, au fur et à mesure que les données et les mentalités évoluaient ; a fini par succomber. Il faut reconnaître qu'avant 1930 et même un peu après il consacrait quelque chose de primordial. On lui attribuait un poids, un sérieux, une valeur dont on tenait le plus grand compte pour maints et maints placements. Le Certificat c'était aussi le constat d'une instruction suffisante pour la poursuite d'études plus poussées. Sans lui, impossible de pénétrer dans la sphère du primaire supérieur et très difficile d'avoir une place dans le secondaire. Primaire Supérieur, Secondaire... encore des différences établies, bien souvent, sur autre chose que les aptitudes et les connaissances acquises.

Nous changeâmes de Maître. Je perdis Monsieur Poey. Sur le moment –est-ce l'attrait du changement qui souvent prime- je n'en ressentis aucun pincement au cœur. Il est vrai que tout était changé, tout était nouveau ! le lieu, les locaux, le matériel, même, en partie. Pourquoi donc nous en serions-nous tenus aux mêmes instituteurs ?

Monsieur Chrestia avait la charge du Cours Supérieur. C'est ainsi que l'on désignait, pompeusement, la classe du Certificat. Monsieur Chrestia pouvait avoir, à l'époque, dans les quarante ans. Dans la force de l'âge, il les portait bien. Il était du genre robuste, massif sans aucune trace d'obésité. Il se tenait toujours bien droit, très droit, ce qui ajoutait à sa personne un air de distinction solide. Le crâne entièrement dénudé, n'ayant conservé qu'un bandeau de cheveux sur les tempes et le cou, il tirait de sa calvitie un surcroît de sérieux, d'autorité et comme cela arrive parfois à certains « semi-scalpés » de l'élégance.

Son élégance se retrouvait également dans la façon de se vêtir et dans le port du costume. Toujours de l'impeccable ! Ce n'est pas chez lui que l'on aurait trouvé ces horribles poches, ces disgracieux plis qui portent tort aux étoffes les plus chères ni le moindre indice d'un mauvais entretien. Ses cols avaient la raideur et le net qui mettaient en évidence ses cravates d'une finesse recherchée. Il n'était pas jusqu'à ses chaussures qui ne fussent irréprochablement cirées. Longtemps, à l'extérieur, il porta « un mou » de qualité. Comme à l'époque nous ne connaissions cette coiffure que sur le chef des gens importants ce qui allait de pair avec le port toute la semaine de la cravate, nous rangeâmes Monsieur Chrestia parmi ceux-ci. Avions-nous tort même si notre classement n'était que simpliste ? La prise en charge de l'intelligence, la responsabilité de l'éveil de tous –doués ou non-, la dotation du savoir quoi de plus essentiel, de plus important donc, au demeurant ? Combien de penseurs, d'inventeurs, d'artistes, de dirigeants, de maîtres dans leur profession, de citoyens seraient arrivés qui au sommet, qui à l'assurance dans leur travail, s'ils n'avaient eu, dès le départ, l'important, le déterminant apport du Maître primaire ? Ce n'est que plus tard que Monsieur Chrestia –peut-être parce que son ancrage à l'Hendaye basque était devenu parfait- troqua le chapeau de feutre pour le béret qu'il porta néanmoins, toujours, par la suite, un peu en infraction avec la loi euskarienne avec une aile inclinée sur le côté. Nous ne fûmes point sans remarquer de petits rubans qui partant d'un bord de boutonnière s'étalaient sur le revers de la veste. Monsieur Chrestia avait fait la guerre de 14-18, obtenu quelques citations entraînant des décorations.

Puisque j'en suis à parler de guerre et en songeant à tout ce qu'elle entraîne d'horreurs de toutes sortes, de dérèglement des esprits, je veux un peu anticiper sur l'année scolaire pour dire que nous fûmes injustes envers Monsieur Chrestia. Oh ! Sans nulle intention mauvaise, et en même temps outranciers comme le sont les chauvins. Sans nous en douter d'ailleurs. Monsieur Chrestia qui avait vu ce qu'était le charnier, qui l'avait motivé frauduleusement, qui avait lourdement payé, qui en avait profité, s'était peut-

être juré de lutter contre tout bellicisme, contre toute dénaturation de l'idée de patrie. Au cours d'une leçon de morale il eut le courage (il en fallait au temps de la Chambre « bleu horizon » dont les membres les plus patriotes étaient ceux qui durant quatre années, avaient observé une prudente réserve) de nous parler de la réconciliation indispensable entre les hommes et tout d'abord entre Allemands et Français. Ce faisant il nous affirma qu'il était laid, stupide, peu original de traiter les Allemands de « boches », expression qui n'avait qu'une visée, celle de porter atteinte, de blesser, de diminuer des êtres comme nous. La noble recommandation ne déclencha point de huées de notre part. Mais comme Monsieur Chrestia s'éleva plusieurs fois, par la suite, contre ce bizarre et malsonnant sobriquet, il n'en fallut point davantage, pour que ce fût lui qui devint « le boche ». Oh ! Nous ne mîmes là aucune acrimonie, aucun sadisme. Nous ne nous vengions de rien, car Monsieur Chrestia n'était nullement notre tortionnaire. Nous disions cela comme une boutade, comme nous tenions des propos pour faire les malins pour nous gausser sans penser à mal ou sans penser à faire le mal et sans trop nous rendre compte de ce que nous avançons. Pour notre faible défense et pour notre miséricorde qu'il soit dit que l'épithète délicate ne fut que très peu employée. Monsieur Chrestia avait gagné très rapidement notre sympathie, toute notre sympathie. Je ne me souviens pas de camarades qui lui vouèrent une quelconque animosité. Aussi tout rentra très rapidement dans le bon ordre de la politesse. Ce rappel, peu glorieux, de notre vilénie enfantine, ne saurait me faire oublier quelques particularités bien à Monsieur Chrestia.

Monsieur Chrestia était remarquable par ses doigts. Non par le fuselé de leur forme, le soin avec lequel on les traitait mais par deux caractéristiques qui sautaient aux yeux. C'est ainsi qu'il laissait pousser l'ongle de son auriculaire gauche d'une longueur telle qu'il ressemblait plus à une serre de rapace ou à tout le moins à un ergot qu'à la projection cornée d'une extrémité digitale.

A quoi lui servait cette spatule de mouleur, bien pointue ? A broser sa moustache qu'il portait drue, un ornement dont il se débarrassa un jour. A sonder l'intérieur de son oreille. Et aussi à aiguillonner, en quelque sorte, des endormis sans jamais faire le mal. Un petit coup dans le cou ou sur la joue du rêveur et rien de plus. La pointe faisait son effet.

Monsieur Chrestia était un fumeur impénitent. Pour être juste nous reconnâtrons que jamais nous ne le vîmes rouler et allumer une « sèche » en classe. Mais dès la porte franchie, en avant pour le volcan. Comme tous les fumeurs saisis par la drogue il avalait la fumée. Il est avéré que les intoxiqués qui agissent de la sorte ne sauraient conserver leur cigarette à la bouche, leur bouffée aspirée. Ils la tiennent entre leurs doigts dans l'intervalle des prises. Temps plus ou moins long, l'herbe à Nicot poursuit sa transformation. La vapeur laisse un dépôt marron noir qui prend comme un malin plaisir à se coller sur les doigts et à les colorer d'une façon durable et peu esthétique. Le pouce et l'index de Monsieur Chrestia avaient l'épiderme d'un cramé profond, de cette couleur de caramel bruni, de pain grillé qui précède le noir charbonneux, cette étape dégradante de l'action du feu.

Il n'était pas jusqu'à la voix de notre nouveau maître qui ne le situât dans une catégorie particulière celle des gens assurés. Il parlait nettement avec des fins de phrases sèches. Avait-il, au front, eu des contacts poussés avec des gens à l'accent pointu, c'est plus que probable car à l'intonation béarnaise –il était originaire des environs de Pau- il ajoutait un brin de ce syncopé tranchant des « au-delà de la Loire » qui prive la phrase de cette musique dont la langue d'oc est porteuse. Du béarnais il tenait aussi une tendance à la « chine », à l'emploi du mot qui raille, sans être méchant, agressif, ni humiliant. Un de nos camarades D... ayant les traits du visage un peu chargés pour l'âge fut ainsi baptisé

Louis XVI. Je pense qu'il ne s'en offusqua point. Nous en rîmes un peu ; mais comme il nous fut donné de subir à notre tour quelques boutades, nous ne poussâmes jamais l'ironie trop loin quand il s'agissait du roi-forgeron. « Pesez-moi cet homme » trouva-t-il un jour à l'adresse d'un de ses disciples, P., dont le nom allait bien à la carrure déjà respectable.

Deux choses s'évadaient des poches du veston de notre instituteur. Tout d'abord, débordant de l'une du bas, un journal dressait sa crête suffisamment pour que l'on aperçoive une partie du titre. Il s'agissait du Quotidien au bandeau rouge. Nous le voyions lorsque rarement Monsieur Chrestia l'ouvrait en classe mais surtout lors des récréations. Le Quotidien de Paris était un journal mis à l'index par les gens « bien pensants », invités à le faire par un clergé rétrograde. Les porches des églises étaient couverts de ces affiches d'interdit, de ces bulles qu'il ne fallait surtout pas transgresser. Le Quotidien n'était d'ailleurs pas le seul à être frappé par ces proscriptions. Pour ne parler que de notre coin, il en était deux qui n'avaient pas trouvé grâce devant les Torquemada d'après 1920 : la Dépêche de Toulouse et la France de Bordeaux et du Sud-Ouest. Monsieur Chrestia devait sans nul doute avoir passé sous les fourches du grand inquisiteur et connaître l'excommunication puisque déjà délinquant en lisant le journal parisien banni, il collaborait à la France au titre de correspondant local.

Monsieur Chrestia portait à l'évidence l'attribut du journaliste : le stylo à l'agrafe en spirale qui remplaçait la classique et ostentatoire pochette des élégants.

Cette qualité journalistique de notre maître ne nous toucha guère alors. Qu'avions-nous à en faire ? Qu'avions-nous à nous préoccuper des productions des disciples de Théophraste ? Notre intérêt était plus terre à terre, plus immédiat, plus à notre échelle. Ce n'est que bien plus tard que –devenu son ami, son collègue, partageant ses convictions socialistes tout en observant dans nos discussions et conversations politiques une déférence que je tenais de l'époque où j'étais écolier- ce n'est que bien plus tard qu'il me fut donné de voir à l'œuvre cet émule hendayais des Albert Londres, des Stéphane Lausanne et de tous les grands reporters. Il eut son heure d'éclatement, de dépassement du petit horizon local. Quand en 1936, les événements qui allaient ensanglanter l'Espagne durant trois années et la plonger pour quatre décennies dans le noir de la dictature, se déclenchèrent le Guipuzcoa fut aux premières. La prise d'Irun fut un objectif de priorité pour les conjurés antirépublicains. Hendaye était un point d'observation remarquable, un lieu de passage naturel où pouvaient se capter maintes péripéties, force informations et quantité d'interviews.

La direction bordelaise de la France appréciant, sans nul doute, le sérieux des papiers de Monsieur Chrestia lui fit une grande place. C'était en quelque sorte son envoyé spécial. Faisant ainsi l'économie d'une mission jamais gratuite elle avait à son service un homme qui savait écrire et qui connaissait de longue date les parages où la lutte se déroulait. L'endroit de rédaction de Monsieur Chrestia était si l'on peut dire sur le marbre puisque la table d'écriture de prédilection se trouvait au Français, chez Lafitte, un restaurant-bar où menait un escalier depuis le terre-plein de la Gare internationale, et où officiait surtout, ayant semblait-il pris le pas sur ses patrons, un de ces personnages originaux que l'on rencontre dans nombre de localités méridionales et qui à des titres divers, des manifestations particulières en constituent la parure singulière. « Battite » ; (prénom fort usité sur la Côte Basque), d'origine gasconne lui, s'il n'avait pas le verbe haut du claironneur, du « fort en gueule » possédait une de ces langues bien affilée qui ne laissait rien au hasard dans la réplique ni –cela arrivait- dans l'attaque. Avec cela de l'humour, grivois souvent ; le mot utilisé avec parcimonie, en demi-teinte, mais à point voulu. Jamais

d'insolence lourde. Un ironiste fin que l'on aimait mettre sur la voie, ce qui n'était pas difficile, et qui faisait s'esclaffer les buveurs, ses familiers. Bougon parfois, une attitude que rendait bizarre un embonpoint de célibataire ; mais d'une bougonnerie qui passait bien, qui ne rebutait pas car elle était considérée plutôt comme une extériorisation du sérieux dans le travail et comme un réflexe nécessaire devant des demandes de gens pressés ou difficiles. Monsieur Chrestia n'était pas de ceux-là. Il prenait son temps devant sa famille pour confier au journal sa quotidienne observation, son fait divers de fraîche actualité. Les arrivants ou ceux qui se trouvaient déjà près du zinc respectaient le plus possible une cogitation qu'ils savaient indispensable à la mise en valeur des nouvelles locales. Il y avait néanmoins des moments d'exception pour le sonore salut à l'arrivée ou aussi pour l'interpellation, pour solliciter un avis au cours d'une discussion, mais sans se départir d'une déférence intéressée.

La ou les chroniques achevées, le cercle des amis se soudait ; le correspondant qui ne quittait point son siège en constituant un maillon. Commençaient alors une ces parties de manille ou de belote, passée dans les habitudes de la vie. Parties disputées ardemment, parties parlées, pour l'honneur de la victoire plus que pour absorber « à l'œil » plusieurs « chopers » c'est-à-dire plusieurs verres de vin rouge, lourd et volontiers capiteux.



Durant les premiers temps de la tragédie espagnole, Monsieur Chrestia devint l'ami, le confident, le commensal de confrères parisiens célèbres dans le monde journalistique, des confrères de quotidiens, d'hebdomadaires, de revues de gauche, des partisans de l'Espagne du Font Populaire, qui avaient établi leur quartier général provisoire pour la durée de leur mission à la frontière basque au Français. Les membres de la S.F.I.O. locale et leurs amis fréquentaient également l'établissement. Il me fut ainsi donné d'approcher le truculent Jeanson du Canard Enchaîné en compagnie de Bénard ; Langlois du Populaire, Longuet petit-fils de Karl Marx et nombre important d'envoyés spéciaux de la capitale qui tenaient aussi bien des conciliabules, des apartés que des conférences où Monsieur Chrestia jouait son rôle, lui qui était du cru et par cela même bien placé pour glaner,

pour recueillir la nouvelle particulière, la confiance inédite qui ne se livrent qu'entre amis, entre personnes connues ; lui qui était bien au courant des réactions des naturels d'Hendaye et des environs.

Fidèle lecteur du Canard, je retrouvais plusieurs fois le mercredi suivant, arrangés mais seulement du point de vue style –l'évènement étant strictement rapporté- l'anecdote, le fait, la constatation mis en avant chez Edmond (Lafitte) durant la semaine. Je me souviens de deux campeurs, deux jeunes amoureux vraisemblablement insouciant du danger couru –n'est-on pas seuls au monde à cet âge, en un tel moment et en un tel état ?- avaient dressé leur tente minuscule, mais de fonction, à l'orée de la forêt de Biriadou. Des pressés pour conclure et affirmer voulurent y voir des espions. Il faut préciser qu'à ce moment-là, la bataille pour Irun faisait rage. Des espions pour le compte de qui ? Et comment ? En terrain si peu caché ! On retrouva la fable dans le journal satirique avec un dessin sur lequel la belle nénette présentait une lingerie fine, celle de la stricte et délicate intimité qu'elle montrait non sans quelque satisfaction à son partenaire, bien plus tard, en

hiver dans un appartement urbain : « tiens, chéri, rappelle-toi... le slip que je portais à Biriadou ».

On mourait beaucoup, très près, dans la vallée entre Vera et la Guadalupe. Mais ces histoires ne contenaient nulle offense, nul sacrilège. Elles portaient en elles, au contraire, tout ce qu'il faut pour ridiculiser et partant essayer de réduire des invraisemblances, des sottises qui portent atteinte à la vérité et qui par cela même, constituaient, elles, des blasphèmes.

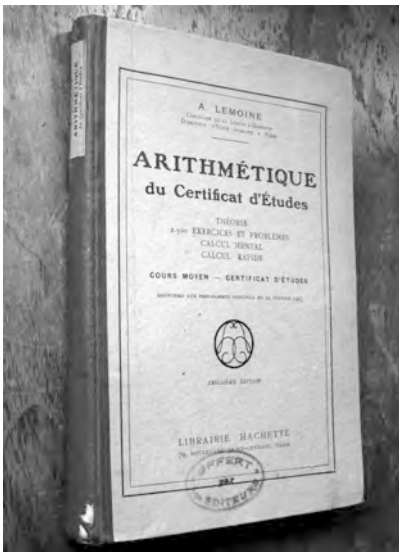
J'ai soulevé un coin de voile quant aux idées politiques qu'affichait Monsieur Chrestia en 1936. Mais bien avant il était pris à Hendaye pour un « rouge ». Se voyait attribuer cette couleur que d'aucuns, à l'époque qui suivit la grande tuerie de 14-18, considéraient comme une tare, une souillure, quiconque affichait des idées qui n'allaient pas dans le sens du respect aveugle de toute espèce de propriété, la bien acquise comme l'usurpée ; quiconque manifestait de la tiédeur ou de l'indifférence envers la foi prêchée à l'église ; quiconque conservait la tête froide devant l'exacerbation d'un faux sentiment patriotique et faisait la distinction entre l'amour du coin natal et le leitmotiv perfidement galvaudé, mis en avant par des coquins pour abuser, à leur profit, des gens à la sensibilité active, à la réflexion peu assurée ; autant de proies faciles ? Naturellement les socialistes de la S.F.I.O., que l'on comptait aisément à Hendaye, étaient du nombre. Et parmi eux, Monsieur Chrestia. Comme les amis de Cachin –si du moins ils existaient au sein de la gent frontalière- se tenaient dans une ombre qui frisait la clandestinité, la réaction se croyait obligée de porter ses coups contre ceux qui étaient à découvert.

Je ne suis devenu un camarade de Monsieur Chrestia qu'à un moment –un peu avant 36- où la casaque écarlate effrayait moins et ne faisait plus recette dans le rayon de l'épouvantail exploitable. Mais je suppose que tout ne fut pas facile entre 1920 et 1930 pour ceux qui ne craignirent point la marque infâmante. N'empêche qu'un de nos meilleurs camarades Jérôme Faget, qui devait mourir en déportation, fut longtemps adjoint au maire d'Hendaye, ne jouant pas les soliveaux, les utilités, sans jamais mettre son drapeau dans l'étui. Monsieur Chrestia ne devait point profiter de sa retraite, ni du tram Hendaye-ville – Hendaye-gare dont il était un fidèle usager. Une vilaine aphonie après un tenace enrrouement allait annoncer une fin prématurée.

Ce socialiste qui n'avait rien pris à une sèche doctrine désincarnée, planant sur l'Aventin et ne tenant pas assez compte de l'homme existant, dut éprouver quelque satisfaction en voyant accéder à la tête du gouvernement, un humaniste : Léon Blum. Pas pour longtemps il est vrai. Mais assez pour croire enfin arrivées de façon très durable, sinon définitive, l'ère de la justice sociale, de l'épanouissement de l'individu sans contrainte ni mutilations, la victoire de la raison et du cœur pour la fin de l'aberrante tutelle d'une minorité sur la masse des exploités, la sagesse n'excluant point la générosité, tout au contraire. Ainsi pensaient beaucoup d'experts d'avant-guerre qui devaient payer et faire payer une trop grande mansuétude, un recul devant le risque, un trop évident souci du raisonnable car s'il est quelqu'un qui ne désarme pas, et pour cause, c'est bien cet abusif héritier de 89 et de toutes les convulsions sociales dont il ne fut que le bénéficiaire qui, la révolution industrielle aidant, a la haute main sur tout ce qui dirige et ne consentira jamais à la céder de plein et de bon gré.

L'année du Certificat

L'année du Certif présentait deux aspects bien différents. En premier lieu, dès la rentrée d'octobre, il n'y avait rien qui –hormis les livres plus nombreux et plus étoffés, les cahiers plus gros, les leçons plus longues et les devoirs plus conséquents- changeât avec les habitudes, les horaires, les façons de procéder des années antérieures. C'était à peu de chose près, l'habituelle répétition de tous les jours scolaires. Morale le matin, dès la reprise des activités avec comme soutènement une histoire, vraie ou de légende, prise dans un livre spécialisé ou de lecture courante ou bien encore de narration historique. Comme couronnement la fameuse phrase, déjà au tableau noir, tracée avec application, la phrase qui résumait tout l'exposé, en faisant la synthèse, jouant en même temps à la résolution et à l'ordre intimé et que nous devions recopier, avec le plus grand soin, sur notre cahier journalier.



Puis, invariablement, sonnait l'heure du calcul. Nous ne connaissions pas encore, dans notre sphère élémentaire, le terme grandiloquent de mathématiques. Le calcul : nous nous en tenions à cette appellation simple quand nous approchions « l'art de résoudre les problèmes d'arithmétique » (Larousse dixit). Un des grands soucis de la pédagogie de cette époque résidait dans la gymnastique du chiffre. La résolution mentale d'un problème occupait quasi quotidiennement la seconde partie de l'heure, l'entrée en matière, la mise en condition, étant consacrée à la correction des exercices solutionnés à la maison. La leçon magistrale suivait. Puis à nouveau, à nous de trimer sur le sacro-saint problème de tous les jours. On aurait pu, à la rigueur, faire l'impasse de quelque devoir, mais pas de ce poulet de tous les jours que nous servait en abondance notre Lemoine.

La récréation surprenait, souvent ceux qui n'avaient pas « la bosse » ou qui traînaient. Un coup de pouce du maître et habituellement tout rentrait dans l'ordre.

Avant la sortie de onze heures alternaient, à jours fixes, vocabulaire, conjugaison et grammaire. Des séances d'élocution aussi au cours desquelles nous devenions en puissance des Bossuet, des Gambetta ou des Jaurès (genres mélangés).



L'après-midi, nous partions pour des explorations géographiques pour les champs de bataille –hélas !

L'histoire Lavisse faisait une trop large place aux péripéties guerrières- ou nous entrions dans les spéculations scientifiques. Mais avec des intermèdes de taille comme l'inévitable dictée préparée, le plus souvent, ou de contrôle ; (un calvaire pour les allergiques aux strictes règles du langage ou aux constructions d'usage) ; comme la lecture à haute voix.

Ah ! Ces séances de lecture commune ou un « muezzin » lisait un passage avec une monotonie affligeante et un manque évident de partage de la pensée, de l'émotion de l'auteur. Pourtant Monsieur Chrestia avait donné le ton puisqu'il avait en début de séance, entamé une partie du texte. Mais une partie seulement. Les litanies-sourates étaient extraites du Dumas (livre de français omnivalent), du Tour de France par deux enfants ou de Jean Lavenir.

JEAN LAVENIR

« L'attente pour toi, tous pour attendre, telle doit être tonre devise. Tu t'as dité pour moi, pour moi, et l'É ceussé gracie. L'Élie que les autres m'ont prêtée. A mon tour de travailler pour les autres. J'ai essayé de jouer ma dette en déclinant ce livre pour vous, avec le persue de venir vers moi. Passez-moi, en le lisant, sentie qu'il a été écrit par quelqu'un qui aime bien, qui veut comme bien comme un frère aimé, et qui veut le plus heureux des hommes et notre pays, de rester par votre confiance.

L'Élie
par Lavenir.



Les rites que l'on observait pour la séance « psalmodiante » procédaient de deux sortes. Après le maître, c'était le tour des élèves qui pouvaient s'exécuter de façon linéaire. On commençait par la première rangée, de gauche ou de droite selon le cas. On atteignait la dernière place et l'on revenait devant. Et ainsi de suite jusqu'à épuisement du nombre de « déclamants ». Ou bien « A toi Pierre... » et au bout d'un moment « Louis... » lequel Louis se trouvait peut-être à une table bien plus loin. C'est Monsieur Chrestia qui était en la circonstance l'ordonnateur-commandant. Cette stratégie permettait de tenir en alerte ceux qui n'étaient pas encore passés sur « le gril » donc susceptibles d'être à tout moment la cible de l'interpellation. Là encore il y avait une petite astuce. Le lecteur, pris ainsi au hasard, pouvait s'estimer quitte pour le restant de la cérémonie. Mais il arrivait parfois de ces retours de manivelle qui faisaient qu'une nouvelle injonction l'invitait à participer. Et pas question d'avancer « Monsieur j'ai lu ! ». Quelle bordée de reproches n'en serait-il pas résultat. La première façon d'agir était, à première vue, la plus rassurante puisque l'on connaissait son tour de passage. « Au suivant » était la seule menace qui planait sans cesse. Le comble de la sécurité c'était quand revenait à chaque élève un paragraphe dûment cerné par un numérotage, sur le livre. Alors le relais se prenait, tout naturellement, sans risques d'accidents. L'inconvénient ou l'avantage, selon les impératifs, de cette façon de procéder, c'était la forte sensation de faire autre chose que suivre. Reconnaissons que tout se prêtait, à la longue, à l'abandon d'un texte plus que rabâché. La première lecture avait l'attrait de la nouveauté. Au second passage l'intérêt s'avérait moins évident. Mais comme le manque de ferveur vient de la trop grande fréquence d'un même spectacle ou d'une identique audition, après plusieurs présentations le ressort était véritablement cassé. Les rêveurs se donnaient de bons moments d'évasion. Les somnolents laissaient agir Morphée tout en se tenant dans une posture qui les dénonçât le moins possible. Les astucieux, les risque-tout du fond de la classe –pas possible à ceux des fauteuils d'orchestre d'agir ainsi- se livraient, au prix de mille précautions, à des jeux comme les « morpions » entre deux partenaires complices. Quand Monsieur Chrestia, question de dégourdir ses jambes, avait l'idée saugrenue d'abandonner le fauteuil présidentiel, il fallait une rapidité d'exécution remarquable pour rengainer le papier dénonciateur et prendre la pose innocente, celle du fidèle lecteur. Malheur aux malchanceux ou aux hésitants. Ils paieraient par une cascade harassante de verbes une infraction

à la règle. Mais soit par goût du danger, par appât de la chose défendue, il était certain que des délinquants seraient encore tentés à la première occasion.

Nous l'avons vu, Monsieur Chrestia avait toute latitude pour prendre au hasard dans la corbeille aux lecteurs. Si quelqu'un surpris ne manifestait qu'une gêne très passagère et saisissait très vite la ligne salvatrice, Monsieur Chrestia faisait celui qui n'avait rien vu ; ou bien par un simple tousotement signifiait qu'il n'était point dupe du lâchage. Mais si le bredouillage durait ; si un audacieux, croyant jouer au plus malin prenait, imperturbablement, n'importe où ; alors le maître intervenait avec vigueur et parfois avec rigueur. Là aussi, indicatifs, conditionnels et subjonctifs étaient mis à contribution comme pensums.

Il était aussi d'autres moments où l'on revenait sur terre. C'est quand Monsieur Chrestia, de sa forte voix, interrompait l'interprète pour demander l'explication d'un mot ou le sens d'une phrase et pour intervenir en cas de carence. Il faut dire qu'il se trouvait toujours quelques endurcis pour ne pas être dérangés.

Bien sûr nous avons notre « récré » de l'après-midi, au cours de laquelle nous nous défoullions. Les « siestars » d'il y a un moment se muaient en joueurs pleins de vitalité. Très peu de « gym » par contre ou à portion congrue. Monsieur Chrestia n'était certainement pas séduit par les théories d'Hébert et estimait que nous avions dans notre giberne les naturelles méthodes d'éducation physique que nous mettions amplement en pratique, sans intervention contraignante.

Tous les samedis, avant le terme, nous avions droit à la séance de lecture faite par le maître. Monsieur Chrestia avait un don particulier pour choisir un texte évocateur et le faire vivre. Les thèmes étaient divers. J. Verne prêta souvent son prophétique concours. Alexandre Dumas père ainsi que d'autres auteurs de romans historiques furent sollicités.

Comme nous n'étions plus de jeunes naïfs, les contes touchant les fées, la mièvrerie, nous furent épargnés. Pour nous il fallait une nourriture plus solide ; des apports qui tout en nous distrayant meublaient notre esprit. Rares furent ceux qui n'en retirèrent rien. Je crois que j'appris pas mal à l'audition de ces textes bien choisis et enrichissants.

C'était aussi la prime du samedi. En quelque sorte l'annonce de la détente hebdomadaire. Y participait également l'échange de livres de bibliothèque, échange pas toujours aisé quand la convoitise de plusieurs emprunteurs se portait sur le même ouvrage. Il nous arrivait de prendre rang, à l'avance, pour, enfin, pouvoir disposer de ce que nous désirions fort. Une « retenue » tacite généralement bien observée.

Fin des réjouissances avec la « prise » des devoirs à faire à la maison et des leçons dont nous devrions être imprégnées le lendemain ou le surlendemain.

A quatre heures la classe prenait fin. Peu nombreux étaient ceux qui musardaient sur le chemin du retour à la maison. Si l'appétit fait sortir le loup du bois il n'y avait point de motif plus grand pour que nous nous hâtions afin d'avoir notre vespérale collation.

Puis un peu de jeu. Avec ceux du quartier. Une autre ambiance. Certainement plus prenante, plus chaude. Ce n'était plus l'école, plus la classe. Nous nous retrouvions entre nous. Pourquoi dis-je nous ? Peut-être pour vaincre la nostalgie et me croire toujours à l'époque de la Rue du Port, au retour de la vieille école. Pour l'heure, celle de la classe du Certif, j'étais en exil, sur le nid d'aigle d'Aritzetan.

« Vous avez franchi un cap et vous venez d'avoir accès à une eau qui peut vous mener loin... nous dit Monsieur Chrestia, en exorde de son propos de réception, le jour de la rentrée, usant ainsi d'un langage marin peu insolite sur les bords de Chingudy.

Vous êtes tous des élèves retenus, triés à qui on a délivré un passe pour aller de l'avant. Vous avez laissé en route quelques figures familières auxquelles vous étiez habitués... Nous n'y pouvons rien (silence général). Le Certificat d'Etudes a ses exigences... Il faudra redoubler de sérieux toute l'année. Il vous faudra fournir un effort encore plus soutenu et travailler avec davantage de rapidité ; vous donner en entier à votre préparation de l'examen ; faire en quelque sorte don d'une partie de votre temps de jeu, à l'école (résilience sur les bancs). En ce qui me concerne, je ferai tout mon possible... mais je vous préviens sans animosité aucune... si certains ne s'y prêtaient pas suffisamment, ne manifestaient pas une assez grande maturité et piétinaient de trop qu'ils ne comptent point faire des candidats. A quoi bon ? Pour aller chercher quoi... un pot de colle ?... une veste ?... Vous n'y tenez pas et sûrement vos parents non plus... Alors, mes chers amis (ceci dit avec douceur appuyée) au travail... Comptez sur moi (sérieux de l'affirmation) comme je compte sur vous (peut-être pas sans une certaine réserve)... » Que devons-nous prendre de ce discours et mettre en pratique ? Nous le verrons et le saurons, par la suite. Aboutissement d'un lustre de vie scolaire aussi bien du point de vue temporel que de la qualité de l'instruction dispensée ; de l'importance des horizons dévoilés, le Cours Supérieur ne présentait qu'une très approximative homogénéité. L'âge semblait y être le dénominateur commun. Avec quelques nuances, cependant. Certains, peu nombreux avaient déjà dépassé la borne des douze ans. Ils n'étaient point, à dire vrai, des attardés, des raccrochés. Plutôt des camarades qui pour une raison souvent justifiable avaient subi un léger décalage. D'autres, précoces ou favorisés dans leur formation, arrivaient, en terminale élémentaire, légèrement en avance. Je faisais partie du gros contingent des « très à leur âge ». C'est-à-dire entre onze et douze. La bonne moyenne. L'état d'un élève qui a suivi sans rien bouculer et sans rien rater. Donc une situation tout à fait normale, très normale même.

Je me suis toujours méfié des précoces sujets, des prodiges. Ils ont existé, bien évidemment. Mais qui les a approchés dans sa sphère restreinte ? Combien au cours des siècles en a-t-on dénombré d'authentiques ? Le « petit singe savant » mis en condition par des parents vaniteux et exigeants ne m'a jamais semblé un cas digne d'être cité en exemple. Combien en avons-nous vu de ces êtres « chauffés à blanc », poussés à l'extrême et qui par la suite rentraient dans le rang et devaient non pas éblouir par leur génie mais continuer une très convenable ascension, plus conforme à la règle même si elle conduisait à une destinée brillante, loin du zénith cependant. N'y a-t-il pas un danger évident à bourrer de jeunes cervelles, pour si bien conformées qu'elles soient, à en faire des sujets se considérant à part des autres, puisant dans cette « surchauffe » un puéril et juvénile orgueil, très préjudiciable car marquant, et pour longtemps, un comportement ? N'y a-t-il pas un risque de dégoûter par « trop plein » un enfant qui de toute évidence doit passer par les étapes d'une formation qui tienne aussi bien compte de son appétence pour le jeu que pour l'étude ; le premier de ces désirs occupant une très grande place dans le jeune âge ?

Parmi les quarante de la classe de Monsieur Chrestia, oui je dis bien quarante (pas des immortels... bien mieux que cela), que me met sous les yeux une photo miraculeusement sauvée des tris et des jets fatals ; il y avait des différences certaines. D'abord celle qui tenait au quartier.

A tout seigneur, tout honneur, les représentants de la partie basse d'Hendaye étaient majoritaires, au nombre de seize. La ville en comptait neuf (deux seulement de la Rue du Port dont un fraîchement importé) à égalité avec la Gare. Plus réduit le lot de la Plage avec ses trois sujets. Je faisais partie ni de la Ville, ni de la Plage, me trouvant (provisoirement je l'espérais) à mi-distance de ces deux parties très séparées de l'agglomération. Trois autres étaient des marginaux, comme moi. Mais eux entre Ville et Gare. J'ai gardé pour la fin, dans l'énumération, non parce que nous les considérons comme des êtres à part mais parce qu'ils étaient, à l'époque, des exceptions remarquables, deux élèves venant d'Irun : Emilio et Edmundo : le premier, fils d'un cadre du Norte (le réseau espagnol de Madrid à la frontière atlantique), le second d'une famille de commerçants. Les parents d'Emilio venaient sans doute de la Castille intérieure, Loubana n'ayant point une consonance basque. Edmundo tirait son origine du Guipuzcoa voire de la Biscaye. Son nom Aramburu (tête de vallée) ne se prêtait à aucune hésitation. De l'euskarien le plus authentique. Longtemps après, je le croisai dans les rues d'Irun. Me reconnut-il ? Il ne manifesta aucune velléité d'approche. Je fis de même. Je suis persuadé qu'Emilio m'eut gratifié d'un de ces saluts sonores dont les fils d'Ibérie ne sont point avars. Mais de lui point de trace. Point d'apparition. Parti, sans nul doute.

Revenons en arrière. Nous adoptâmes très vite, les deux espagnols. Nos frictions furent rares. Notre chauvinisme ne passa pas plus loin que le seuil de l'apostrophe verbale, sans consistance donc sans suites. D'ailleurs notre Maître, nous l'avons déjà dit, était trop imbu d'internationalisme pour tolérer des incartades aussi vaines que stupides. Ce dont je me souviens le plus concernant Emilio c'est qu'il était, déjà à l'époque, un pratiquant de valeur du football, un connaisseur de tout ce qui touchait de près au ballon rond dans son pays. Nous profitâmes de ses leçons. Il fut notre guide, bien souvent, lors des rencontres passionnantes que nous organisions au Vieux Fort. Il nous arrivait parfois,



ayant dans son sac d'écolier des cartons colorés, du format des cartes à jouer. Un bon moment, d'un grand intérêt pour les sportifs que comptait notre classe. Sur ces photos de type réduit on pouvait admirer les meilleurs des footballeurs d'Outre-Pyrénées, qu'ils fussent de Séville, de Madrid, de Barcelone, de Bilbao, de Saint-Sébastien ou d'Irun. Oui, parfaitement d'Irun. J'anticipe un peu, mais la Real Union devait quelques années plus tard faire un magnifique champion d'Espagne.

Photo Wikipédia Equipe Real Union 1924

« Quel est ce grand type avec sa casquette ?

- Zamora le goal de Barcelone et aussi de l'Equipe d'Espagne, répondait Emilio. Le meilleur goal d'Europe (*chauvin va*) et que l'Amérique latine nous envie.
- Et celui-ci ?
- Samitier, le grand marqueur de buts...
- Et celui-là ?

- Celui-là nous précisait Emilio avec une fierté non dissimulée c'est René Petit, le capitaine d'Irun, un inter formidable. (*Emilio oubliait dans son dithyrambe de souligner l'origine française, béarnaise, du capitaine de la Real Union. Quelle importance puisque ce dernier avait opté pour le drapeau sang et or !*)»



*René Petit
Photo I.F.F.H.S.*

Le renseignement suivait la présentation des joueurs. Ils étaient fort nombreux et tous superbes dans leurs maillots dont les bandes verticales tranchaient sur le fond par une différence de couleurs, qui, loin de jurer donnait au vêtement un prestige à la mesure du héros qui le portait.

Nous venions aussi de milieux différents. Certes la majeure partie, d'entre nous, venait de familles modestes. Des fils de douaniers, des fils de cheminots (mon cas) pour au moins la moitié du lot. Nous offrions avec notre petite société, une image, raccourcie mais fidèle, de la composition de la population hendayaise d'alors. L'apport de la Compagnie du Midi et de l'Administration des Douanes était loin d'être négligeable. Avec lui s'opérait un véritable brassage de races, sans trop grande douleur. Les gens nommés à Hendaye venaient très nombreux, des départements proches du midi. Pour être plus précis disons que le Béarn, la Bigorre, la Chalosse, le Marensin fournissaient amplement des agents et des préposés. A l'exception de quelques « chins » peu méchantes entre vieux implantés et nouveaux arrivants, le contact s'établissait vite. La cohabitation ne connaissait aucune discrimination, ni vexation. Cela tenait, sans doute, à la parenté plus proche qu'on ne le croit ou que des chauvins ignares –il s'en est toujours trouvé un peu partout- auraient voulu nier entre Vascons et Basques. L'idiome vernaculaire pouvait différer mais le comportement, la façon de vivre, de s'amuser, de jouer, de plaisanter, présentaient de ces similitudes que seuls pouvaient nier de stupides acharnés. La morphologie des individus présentait, de façon irréfutable de grandes ressemblances.

Il y avait également des fils d'ouvriers, des fils d'artisans, des fils de tâcherons. Des orphelins de père aussi, hélas ! Notre ancien maître du Cours Préparatoire avait un de ses enfants parmi nous. Milou, être sympathique, un peu « bredouillant » n'en tirait aucun avantage. C'était un camarade charmant, facilement incorporé à la grande famille.

La bourgeoisie, dans la majorité des cas, n'a jamais manifesté un très grand enthousiasme pour accepter que ses précieux rejetons se commettent avec la basse classe. Plutôt que de s'abaisser –au fait qui était bas ?- à une promiscuité douloureuse selon son optique, elle envoyait ses « lardons » de luxe soit dans les classes d'initiation des lycées, soit dans des établissements religieux. Mais comme le temps de l'école ne durait pas toute l'année, il fallait bien rentrer au bercail pour la période des vacances et de ce fait retrouver les redoutés. Il en résultait pour beaucoup une sorte de rejet, d'existence à part. On ne pouvait s'ignorer mais les fréquentations n'allaient pas très loin. Cinquante ans plus tard, le fils d'un ex-boucher cossu de la Place, autrefois mis à l'abri chez les Frères, s'étonnait, devant moi, de notre peu de confraternité enfantine, d'une espèce de désaccord surprenant.

- « Pourquoi étions-nous des antagonistes ? me demanda-t-il.
- Qu'entends-tu par là ?
- Pourquoi nos différends réels, poussés, alors que nos parents, tu viens de me le dire, se connaissaient de longue date ?

- Oui, en effet, lui rétorquai-je nos parents se connaissaient bien, au départ. Mais par la suite un fossé n'a pas cessé de se creuser entre eux. Ton père poursuivait une ascension dans la société cependant que les miens demeuraient de petites gens.
- Tu crois que c'est ça ?
- Et puis tu étais de la partie chic, du haut de la ville, de la « gentry » polie tandis que je figurais parmi les garnements du port ; donc peu recommandable, peu fréquentable. »

Nous avons néanmoins, parmi nous, des fils d'une catégorie sociale autre que celle de nos parents. Ainsi Emile avait comme papa une forte personnalité hendayaise qui allait diriger la mairie jusqu'à sa déportation dont il ne revint pas ; un père qui en devenant le Conseiller Général du canton apporterait un certain panache à sa petite commune et priverait la réaction d'une représentation qu'elle estimait sienne de droit.

Ainsi le patron des Variétés nous avait délégué Frédéric. Ainsi un pharmacien n'avait point craint « la laïque » pour son fils. Ainsi Bernard ne tirait nulle vanité de la belle position de son père, fonctionnaire local des Contributions.

Ceux-là furent des nôtres sans réticences, sans répugnance.

Deux de nos condisciples, néanmoins, ne franchirent jamais les portes de la solide camaraderie, de la confiance amicale. Il faut dire qu'ils venaient de loin : l'un de Paris, l'autre de Bordeaux. Tous deux donc de la ville-capitale, la petite (celle du Sud-ouest) ne créant pas moins d'arrogants que la grande. Il faut dire aussi qu'ils étaient les fils de gens d'une autre importance que celle de nos parents. Reconnaissons au passage, à ces personnalités (je parle des parents) quelque mérite à n'avoir pas suivi la haute « futée » bourgeoise. Le père de l'un dirigeait un important établissement de renom ; une belle succursale de la maison mère de Paris, spécialisée dans la vente des produits de qualité tant pour l'habillement, la parfumerie que pour tout ce qui, à l'exception de nourriture apporte, grâce, distinction et confort. Les parents de l'autre avaient créé un florissant magasin, rue du Port, très bien achalandé et n'offrant que des denrées comestibles de grand choix. Leurs épigones étaient-ils précieux, « fillettes », mal dans leur peau parmi nous ? Etions-nous trop rudes dans nos jeux, trop mal embouchés dans notre langage, dans notre façon d'agir ? Toujours est-il qu'ils se tinrent dans une réserve délicate et qu'on ne les vit pas souvent comme nos partenaires dans des jeux où les contacts n'étaient pas généralement des plus doux. Je ne devais plus revoir, adulte, le fils des représentants de Damoy. L'autre me croisa bien souvent – pas à Hendaye- alors que nous étions devenus des gens sérieux. Comme par tacite entente nous fîmes toujours celui qui ne se souvenait plus de l'autre. L'agacé de jadis tenait-il quelque rancune à l'un de ses harceleurs ou bien ce dernier était-il trop fier pour faire le premier pas ?

(Conversation a posteriori)

- « Se jurer une amitié éternelle, quelle légèreté, quelle vanité !
- Mais qu'est-ce qui n'est pas vain, passager, en ce bas monde ? Qu'est-ce qui peut durer un peu plus qu'un passage, j'allais presque dire plus qu'une passade ?
 - Raimu a comparé quelque part le non renouvellement de quelque chose (*qu'importe ce qu'elle était... extrapolons*) à une allumette qui ne peut servir qu'une fois (*par amadou interposé s'entend*).

- Et l'amitié, elle aussi peut-elle dans les mêmes conditions, avec les mêmes intéressés se renouveler lorsque les fibres sont distendues. Peut-il y avoir retrouvailles fécondes et entières ?
- Il est certain que l'amitié enfantine procède d'une spontanéité qui ne peut se rencontrer au fur et à mesure que passent les ans. Elle est le fait plus du cœur que de la raison. L'attirance n'est pas calculée. On est pris et/ou on se laisse prendre.
- Souvent le jeu est le moteur, l'inspirateur essentiel. On ne met rien en latence avant de s'affirmer. On fonce. On se livre. On ne saurait voir les différences. N'ayant point le temps, le goût ni la tournure d'esprit, due à un certain usage de la vie pour se perdre en mais... en restrictions aussi inutiles que dangereuses, on ne fait pas de « quartier ». On ne cherche pas ce que l'on nomme la petite bête.
- La vétille, le côté peu amène de la médaille, on ignore tout cela. C'est comme si intuitivement l'on sentait l'éphémère. Car j'y reviens, précarité il y a. Précarité comme la vie. Moins de durée que la vie, bien souvent. Qui peut se vanter d'en être resté aux fidèles intimités de son premier âge ?
- Même ceux qui ont la bonne fortune de pouvoir approcher encore, de pouvoir rencontrer leurs copains d'antan ; (le moment venu de la tête chenu) ; leurs copains au sens élevé et littéral, ceux de l'école et de la rue ; sont les victimes des distorsions des situations créées par les fluctuations de l'existence : mariage, famille créée, nouvel horizon...
- Le cœur n'y est pas même si la sympathie semble entière. Et puis dans de nombreux autres cas, la coupure a été brutale. L'éloignement dû au départ vers un autre lieu (*loin des yeux, loin du cœur*) avec l'oubli inhérent qui peu à peu annihile tout, la mort hélas ! sont autant de facteurs qui accomplissent une dichotomique besogne.
- Je ne voudrais pas que tu passes sur quelque chose d'extrêmement affligeant. La rupture définitive, très mauvaise (*le penchant est bien près de la haine*) consécutive à des adhésions à des philosophies, des concepts, des organismes antagonistes... le brutal rejet, mutuel, parce que l'on a pris fait et cause, agi en ce sens ; pour des camps opposés, très souvent ennemis. Y pensions-nous sur nos aires de jeux, sur nos bancs d'écoliers de la primaire ou ceux des cours de musique, à ces atroces puérités dans lesquelles nous nous laisserions un jour enfermer ? Qui avait raison de l'être encore sain qui ne voyait que le côté charmant des choses ou du partisan, plus ou moins abusé, plus ou moins conscient, qui agit, maintenant, par froide démence en tournant le dos à tout ce qui fit le prix des heures ?
- Oh ! que non, je ne voulais point éluder cette dernière chose, comme tu dis. Pour moi il ne s'agit point d'une chose, mais d'un drame. C'est pour cela, si tu veux, que j'ai mis quelque temps, quelque retenue à l'aborder.
- Décidément, nous tournons dans le mur. Que reste-t-il de nos premières affections ? N'y en a-t-il donc jamais qui persistent ?
- Intrinsèquement, à y bien regarder, non... nous venons de le voir. La touche magnifique de l'enfance avec tout ce qu'elle suppose de désintéressement, d'abstraction des dures nécessités de la vie, d'ignorance de la réalité de la contraignante condition humaine, rien ne peut la remplacer. Rien n'aura son pouvoir quasi-magique pour opérer la fusion des sentiments. C'est mon copain d'école, voilà ce que l'on entend communément comme si à partir de cette affirmation, de cette révélation, on constatait sans l'exprimer, que rien n'est pareil à alors.
- Demeure le souvenir des chaudes heures...
- Oui, pour ceux qui restent. Mais quel nostalgique constat ! »

Comme je m'y retrouve dans cette conversation dont les interprètes peuvent être de partout, de toutes les époques. Pas imaginée bien que contenant une part d'anonymat pour en faire saisir l'universalité. A quoi bon mettre des noms, fixer un cadre ? Qui n'est pas passé par là ?

Amitiés ? Qu'en reste-t-il hors le souvenir ?

Robert était un de mes meilleurs camarades, pour ne pas dire un temps le principal. Il habitait non loin de la Rue du Port, dans une veinule adjacente « la rue de Fontarabie ». Il n'empêche que, sans infidélité majeure à mes camarades de la grande artère descendante, je recherchais sa compagnie. C'était réciproque. Quelque chose d'indispensable. C'était un enfant nerveux, pétulant, un élève brillant, un compagnon qui ne cherchait pas à s'imposer et qui agissait toujours avec finesse. Nous nous connûmes bien avant le Cours Supérieur. Etant du même âge nous nous trouvâmes à préparer, ensemble, le Certif. Certainement, cela ne nous fit pas déplaisir. Son père était un landais, venu comme douanier à Hendaye ; un homme qui l'âge venant avait conservé une souplesse étonnante. Un homme caoutchouc qui paraît-il, dans le temps, avait remporté de beaux succès en gymnastique. On l'aurait imaginé, plutôt sur une piste de cirque, virevoltant, exécutant des sauts périlleux que déguisé par un uniforme trop raide. Très simple, très abordable avec cela.

La mère avec qui nous entretenions les meilleures relations pêchait un peu par un trop grand goût pour le maniéré, la distinction. Sèche, le visage anguleux toujours porteur de lunettes à monture métallique, elle rappelait ces dames austères qui cherchent à en imposer et qui de toute façon ne se laissent jamais aller à une familiarité qu'elles estiment déplacée. Je lui sais gré, cependant, de n'avoir jamais mis un quelconque obstacle à la fréquentation de deux amis et de ne s'être jamais préoccupée de leurs jeux. Même pendant mon éloignement à Aritzetan, je retrouvai souvent Robert et cela, également, en dehors des heures de classe. Robert et moi paraissions faits l'un pour l'autre. Jamais nous n'aurions pensé qu'un jour viendrait où tout serait compromis entre nous. Et cependant cela arriva. Vite, durant l'été qui suivit l'examen. Robert avait une sœur, Titine, mariée et qui travaillait comme secrétaire dans un grand magasin de Paris. Le père de Robert avait été admis à faire valoir ses droits à la retraite. S'il avait eu un quelconque pouvoir de décision il aurait certainement opté pour Hendaye ou la région de Dax, son coin d'origine, pour se « la couler douce ».

Mais sa femme avait des vues plus grandes. Je suppose étant donné la hâte qu'elle mit à plier bagages qu'elle se trouvait, un peu, à l'étroit sur les bords de la Bidassoa. Toute la famille partit donc pour la capitale. Une belle, une totale camaraderie prenait fin.

Quatre années plus tard, je revis Robert. Je crus, alors, le retrouver. Un feu de paille ! Il fréquentait un lycée parisien. Sa mère tenait le cordon dans un immeuble du XX^e arrondissement ; un emploi peu conforme avec ses aspirations. Enfin, il faut vivre et le toit, surtout à Paris, n'a jamais été pour rien. La première fois que je descendis à la station de Métro « Pelleport » pressé de revoir Robert, une agréable surprise m'attendait vite après la bouche de sortie. « Rue de la Bidassoa » portait une plaque de rue. Tiens pensai-je, de bon augure ! Le décor est planté. Les retrouvailles seront fructueuses.

Nous nous revîmes plusieurs fois. Nous errâmes dans Paris où, déjà en vieux praticien, il me guida. Il paraît que j'en avais le plus grand besoin, moi, le mal dégrossi venant de mon trou lointain. C'est du moins ce que l'affranchie de mère me fit sentir et même m'affirma. Je descendais chez des parents, à Sèvres, lors de mes congés de normalien. Un jour je vins à Gambetta pour y passer la journée. Robert tint à me garder un peu plus. Il me fallut informer mes correspondants.

« Tiens tu as le téléphone. Fais comme ceci. Demande cela » me dit avec condescendance la maman de Robert qui paraissait fort avertie dans le maniement de la « boîte

à babils ». Gauchement je m'exécutai. Au moment névralgique je perdis le fil de la communication, par hésitation, ignorance ou excès de timidité.

« Madame L... j'ai été coupé...

- Ah ! mon pauvre (*air de supériorité manifeste et de dédain évident*). Tu as besoin d'apprendre. Tu sais Paris ce n'est pas Hendaye. Tiens je vais te montrer comment on fait.
- Merci bien. »

Je n'extériorisai pas ma confusion et dissimulai mon ressentiment. J'informai Sèvres. Pour le moment cela importait le plus. Le séjour fut un peu assombri par l'incident. En ce qui me concerne seulement car je n'en montrai rien. Et puis Robert et moi nous nous évadâmes pour de longues heures.

Plus tard, mon ami revint une fois à Hendaye. Puis ce fut fini et cette fois pour toujours... La guerre... l'occupation.... Tous les bouleversements... je ne sus jamais ce qu'il était devenu.

Lorsque, par la suite, je montai à Paris, il ne me vint pas à l'idée de retrouver la trace du disparu. D'ailleurs, était-ce possible ? Personne pour m'orienter. Le couvercle était lourdement tombé.

Et que sont devenus Lucien, Clément, Jojo, Jean-Baptiste, Dominique dont il ne me reste qu'une vague vision ; ainsi que le déjà distingué neveu du Directeur de la B.N.C.I. ; ainsi qu'un catalan, brave garçon trapu, ferme visage, portant avec lui la robustesse perpignanaise ; ainsi que bien d'autres de la classe de Monsieur Chrestia qui vivent encore, sans doute, quelque part ?

Ñaño (gens du nord apprenez que cela se prononce gnagno) fut par deux fois mon ami. Tout d'abord au Cours Moyen et au Cours Supérieur. Je l'adoptai très vite. Il venait d'Olhette, un quartier d'Urrugne. Fils de douanier –pur basque d'Arcangues- il avait laissé la caserne, au pied du col d'Ibardin, pour la Côte. Petit de taille, on devinait, néanmoins, une nature toute en nerfs, y puisant une résistance, une capacité offensive, remarquables. Il appartenait à cette catégorie d'êtres que l'on aurait tendance, vu la taille, à peu considérer quant à la force mais qui trompe. Celui qui, abusé par les apparences, se laissait aller à s'y frotter comprenait très vite son erreur. Ñaño n'avait rien d'un souffreteux, ni d'un résigné. Il arrivait à en imposer. Bien qu'il fût le plus excellent des compagnons, son air naturellement revêche semblait annoncer un peu conciliant, un rebelle même. Il n'en était rien. Il aimait rire. Si j'ai retenu qu'il avait un nez très épaté –celui du boxeur après des années de combat- c'est pour la remarque sans suite, car Ñaño ne jouait pas les provocateurs et n'affectionnait pas le coup de poing, sans cependant y être allergique. L'épatement du cartilage était le résultat, sans doute, d'une malencontreuse chute du bas âge.

Fervent de la pelote basque, pratiquant avec art la main nue avec les siennes qui paraissaient avoir été rongées, gonflées par l'éléphantiasis, tant elles étaient rugueuses, il connaissait par le détail les joueurs professionnels et amateurs qui se produisaient sur les « canchas » du Pays Basque. Il ne répugnait pas à la pratique du rugby sur l'herbe du Vieux Fort. Il était du nombre de ces « ovaliens » en gestation, joueurs un peu fous, en rupture de règle orthodoxe mais qui « mettaient toute la gomme » dans une approximative copie des grands d'Ondarraitz (les joueurs du Stade Hendayais). Il était un très convenable demi de mêlée si du moins on pouvait ainsi appeler le face à face de deux adver-

saires qui avec leurs pieds se disputaient le ballon, à la suite d'un en-avant. Le demi de mêlée lançait la proie de cuir et avait pour mission supplémentaire de la cueillir si son coéquipier la « sortait » ou d'empêcher son antagoniste de s'en emparer si le sort était défavorable à son camp. Point avare de paroles on ne manquait pas d'être surpris par la volubilité de cet être qu'on aurait considéré en se fiant à un premier examen, pour un renfermé.

Je ne pense pas qu'il avait des ennemis parmi nous. Monsieur Chrestia l'avait pris en amitié ainsi d'ailleurs que François, un élève à allure gauche mais roublard comme pas un, hélas ! disparu depuis longtemps. Souvent il faisait venir les deux compères, au demeurant très liés, à son bureau ; non pour s'en amuser, non pour les faire servir de bouffons mais pour en sortir quelques réparties ou mimiques qui apportaient un peu de détente dans l'austère travail scolaire. Ñaño, il faut le reconnaître avait le don pour le bon mot, pour celui qui fait rire en surprenant par son originalité. Il avait son vocabulaire à lui. Ses trouvailles étaient prisées et retenues. Si certains opinent pour « cinglé », « dérangé », parlent de « travail du chapeau » ou du « tourne pas rond » lui, avait lancé le terme « cisailé » pour caractériser un phénomène original ou exalté. Ma foi « cisailé » nous parut très expressif. Quand il manque « une case » à quelqu'un pourquoi cela ne résulterait-il pas d'un élagage par instrument coupant ?

Intelligent, réussissant très convenablement en classe, Ñaño aurait certainement poursuivi ses études avec profit. Mais voilà il était volontaire, aussi. Il avait décidé d'être cordonnier, peut-être à l'instar d'un de ces pelotaris modèles, noir de peau comme lui : Salinas des Aldudes « bouif » installé à Bayonne. Et c'est comme tapeur de semelles que je devais le retrouver dans sa petite « carrée » de la rue d'Aizpurdy, où nous vécûmes comme voisins. Puisque je suis dans son atelier, je ne peux passer sous silence, un événement qui prouva son bon cœur, sa générosité et son respect du plus faible surtout quand il s'agissait d'un enfant. Notre « maître bottier » avait un turbulent petit voisin. Un diable au corps. Un fils de policier. Le bambin venait souvent lui rendre visite, très bien accepté au demeurant avec des permissions cependant un peu trop hasardeuses. Il lui laissait manipuler le marteau tout à son aise. Un beau jour le sacrifiant, sans motif, poussé par on ne sait quel démon, lui asséna un grand coup sur le crâne, évidemment avec la partie métallique de l'outil à percussion. Ñaño vit les « trente six chandelles » et demeura un instant dans un état second. L'agresseur, conscient, alors de la gravité de son acte en profita pour s'éclipser. Revenu à lui, le brave cordonnier ne se lança point à la poursuite du coupable. Il ne lui vint pas à l'idée, j'en suis certain, d'aller protester auprès des parents du délinquant. Comble de la mansuétude, le barbare devait avoir accès, par la suite, à l'échoppe. Fort heureusement il ne fut plus question de violence.

C'est à Aizpurdy que naquit notre seconde amitié. Moins primesautière. Moins intuitive. Plus assise sur une compréhension partagée des événements, sur une commune adhésion à des principes de « gauche » bref, sur une vue similaire des hommes et des choses. J'allai souvent lui tenir compagnie dans son atelier. Les propos ne nous faisaient jamais défaut. Et parmi eux se glissaient souvent les rappels du temps du « père » Chrestia. De son côté, lors de ses moments de détente, il aimait venir faire un brin de causerie dans notre jardin et, ce qui était devenu presque un rite, prendre quelques goulées au « chahakoa » que mon excellent père tenait, toujours, en état de servir.

Ñaño était un compagnon des sorties, toujours plein d'entrain, ne rechignant point à l'amusement et doté d'un tempérament de noctambule que l'heure de la rentrée au bercail n'obsédait pas. Il avait pour cela des autorisations qui m'étaient mesurées. Passé minuit, il fallait que je fusse au lit et cela à quelques encablures du conseil de révision. Je me sou-

viens d'un retour, un matin vers les six heures, de la fête d'Urrugne. J'avoue que c'était exagéré mais je ne pus faire autrement, le bal terminé, que d'attendre le bon vouloir de notre chauffeur, un privilégié, nanti d'une auto et qui n'était autre que le fils de Monsieur C. Tout près de chez nous, Naño et moi butâmes contre un compagnon de mon père, un aiguilleur sarcastique comme maints béarnais, qui s'en allait prendre son service et qui avec malice, nous demanda si nous revenions « des champignons ». Notre réponse se perdit dans le jour levant. Ma mère, elle aussi, avait pris son service ou du moins était-elle toujours en service de guet. Quelle sarabande d'apostrophes, d'anathèmes à mon arrivée dans la cuisine ! Au lit pour un court instant car, à neuf heures, il me fallait être à la leçon particulière que je donnais, chaque jour, près de la Gare. Mon élève occasionnel ne risqua point, ce jour-là, la migraine. C'est moi qui surtout avais « mal aux cheveux ». Le soir suivant, pas question de fredaines. La chambre me reçut vite après le dîner. Dans le fond je n'en étais pas mécontent. A peine fus-je couché qu'une étrange sérénade s'éleva près de mon volet. Naño de sa voix un peu éraillée me lançait un « do... do... l'enfant do » railleur et condescendant. Lui reprenait le chemin d'Urrugne. Je ne pris pas la chose à mal. Je savais qu'elle venait d'un ami.

Naño dans le fond était plus sage que moi. Quelques jours après l'arrivée des occupants vert-de-gris, nous revenions de la plage. En chemin nous croisâmes un quidam qui ne devait pas être très fâché de ce qui arrivait à un pays qui, un moment, avait misé sur un Front Popu exécré. Un Hendayais, certes, mais de la belle espèce réactionnaire avec qui d'ailleurs j'avais déjà eu maille à partir, plusieurs fois et notamment à l'église. Celui-ci comme il seyait aux biens pensants de l'époque surveillait bénévolement les bancs des garçons lors des offices du dimanche. Il se montrait d'ailleurs un impitoyable cerbère. Je reconnais que j'étais du nombre de ceux qui ne lui facilitaient pas la tâche. Il s'établit une réciproque aversion entre nous deux. Le « cul blanc » possédait un de ces « caps » une de ces « péninsules », un de ces « perchoirs pour les petits oiseaux » du genre Cyrano. Donc, ce dimanche de novembre 1940, en le croisant je lançai, provocateur, ce que je considérai comme une saillie, quelque chose comme « gros piton » en visant, vous l'avez deviné, l'appendice anormal. Un échange verbal, peu amène s'ensuivit. Le « monsieur » au blair protubérant me menaça. Est c'est là que Naño fut clairvoyant. « Méfie-toi me dit-il. Fais pas le con. Tu sais que ces mecs vont profiter de la situation. Il est prudent de la fermer. Laissons-les de côté. Ne les « asticotons » pas. » Les honteuses, les inhumaines dénonciations qui allaient noircir les quatre années suivantes devaient hélas ! donner raison à mon camarade. Pour être honnête, je dois dire que je n'ai jamais appris que celui que je ne pouvais piffer (sans jeu de mots) ait eu une conduite odieuse. Il s'en est trouvé parmi les séides de la droite et même de l'extrême-droite qui par haine du « boche » n'ont jamais pactisé avec le nazi.

Heureux temps que tout cela. Trop vite passé. Naño fit bien de profiter le plus qu'il le put de la vie. Perfidement elle allait lui être ôtée. A petits coups. Un mal terrible et sournois devait en faire, tout d'abord un impotent puis un infirme, un grabataire à la fin très triste et somme toute prématurée. A peine à la cinquantaine.

Des « après dix ans » du Cours Supérieur 1924-1925 combien ont à tout jamais disparu ; combien à des âges divers quoique pas très avancés sont tombés ; combien ont été fauchés par la Parque Atropos aux multiples formes ? Longue liste. Liste lourde, trop lourde.

Pourquoi ne pas être tenté de croire que nous avons payé un important tribut au sort pour notre bonheur d'autrefois, pour notre insouciance, pour notre sourire à la vie ! Ceux qui restons, portons témoignage de ceux qui furent : Lucien au sourire sceptique,

volontiers frondeur. Jean, dit Louis XVI, pas aussi lourdaud que son physique le laissait supposer. Elus... enfant remuant, nerveux, volontiers agressif (en paroles seulement) et non dénué d'esprit. Thomas « force de la nature ». Encore une expression trop osée surtout si l'on considère que le costaud qu'il était ne résista pas à un mal implacable qui, lui seul, peut prétendre à la suprématie. Pierre, joyeux luron qui honora plus tard notre groupe avec un titre de Champion de France du lancement du javelot. Diochet type tranquille, sans problèmes, annonçant dès le jeune âge le gourmet qu'il allait devenir. Milou le tavelé, petit de taille mais haut de bec. Vincent et François (ce dernier déjà nommé comme complice de Ñaño) deux frères de la Gare ; l'un calme, posé, l'autre remuant. Félix un peu déjà l'intellectuel, l'artiste du lot. Le bambin aussi. Doué pour la classe comme pour l'orchestre. Salvador frêle puîné d'une famille nombreuse du Bas-Quartier d'où il nous venait avec Roger tout sec, à en sembler maladif malgré une bonne santé ; Martial fâché avec la calligraphie ce qui ne l'empêcha point de faire un gradé distingué dans la police parisienne et Ernest d'apparence naïve, mais d'apparence seulement, avec l'expression typique et populaire d'Hendaye le plus souvent à la bouche. Emile, être trapu, râleur par habitude plutôt que par mauvais esprit, le verbe souvent haut mais sans prétention de prépondérance.

Dois-je en vous évoquant sombrer dans la mélancolie profonde. Dois-je parler de vous à mots feutrés, ceux employés dans les antichambres mortuaires ou vous voir toujours tels que vous fûtes lorsque tout était espoir pour nous ? Dois-je pousser un grand hélas ! en songeant que vous étiez des familiers privilégiés. Toi Popaul que je retrouvais souvent après la classe, chez ta mère, une honorable veuve ; au fronton du Patronage ; au pupitre voisin de l'Harmonie Municipale puisque aussi bien nous avons opté tous deux pour la clarinette. Liens fragiles il faut le croire qui se distendent jusqu'à la rupture au fur et à mesure que l'un et l'autre pénétrions davantage dans l'existence en prenant des voies dissemblables dans la profession comme dans la philosophie. Et toi Albert, mon compagnon de route des retours de l'école après mon installation au Quartier du Théâtre, toi avec qui je ne fus jamais en froid mais dont je perdis le contact étroit et véritable, ce qui ne vaut guère mieux peut-être parce que tu devins (ô la triste raison) une personnalité locale dans la Banque donc porté vers ceux qui avaient des portefeuilles cependant que je n'étais qu'un modeste « pédago » aux idées d'avant-garde, trop audacieuses.

Puisque le sas a opéré pas question de revenir sur le tri. C'était écrit comme le disent les fatalistes, surtout quand ils ne sont pas trop touchés. Comme étaient prévues, voulues, acceptées, prisées les heures de notre enfance, épargnées par le Malin ambiteux qui sépare les hommes.

Rentrée de Pâques

« Avez-vous pensé au cahier à 100 pages ? nous demanda, sans attendre, Monsieur Chrestia, lorsque nous reprîmes la classe après deux semaines de vacances de printemps.

- Oui, Monsieur... *(même ceux qui par naturelle amnésie, insouciance manifeste ou inattention avérée n'avaient point fait l'achat, prononcèrent le oui de délivrance).* On n'en était pas encore au moment de prendre ledit cahier. A onze heures et demie, un saut chez Hontanx, le marchand de journaux, et l'on en serait muni.
- Vous savez, ce soir c'est la « bûche » à bloc *(et jusque là qu'avions-nous fait ?... de la demi-portion, du semblant de labeur ou du pur amateurisme ?)* »

Pourquoi juste ce cahier de cent pages ? Parce qu'il était de fin papier ou de jaquette épaisse ? Pas le moins du monde. Et cependant, il était pour nous comme une consécration de l'importance, de l'étendue de notre œuvre scolaire. Il servait de toute évidence à tracer l'ébauche, à lancer l'idée, à tâtonner dans la recherche. Pourtant des mal intentionnés ou des non avertis n'en faisaient qu'un cahier de brouillon en sous-entendant par là tout ce que l'on peut librement accumuler sur un assemblage de feuilles de ratures, de surcharges, voire de pâtés. Pour nous il en allait tout autrement. Bien que son prix fût modeste, il représentait quelque chose à nos yeux. Était-ce parce que nous étions frappés par cette grosse marque sur une couverture inconsistante et nue avec ce chiffre cent qui par lui-même en imposait ? C'est possible. Si la pauvreté du vêtement ne fait pas la richesse de l'esprit assure-t-on, il faut bien admettre que cela pouvait s'appliquer à ce modeste avec ses feuilles grossières, sans tenue et qui se froissaient facilement. Elles prenaient par surcroît comme un malin plaisir à s'imbiber d'encre à la manière d'un buvard. Nous honorions le 100 pages pour sa grosseur et aussi parce qu'il échappait au contrôle appuyé du maître peu enclin à s'attarder sur un fouillis inextricable. Un coup d'œil rapide pour constater que les devoirs à la maison n'étaient point passés au bleu (le cahier à cent pages servait le soir, sous la lampe) et c'était bien assez. Nous savions gré au « cent pages » d'être un auxiliaire et un complice toujours posé, sans nous trahir pour recevoir nos « pendus » et nos « morpions ». En bref, nous l'aimions cet inélegant. Il en est ainsi en ce qui a trait aux choses, à leur usage et à l'intérêt qu'on leur voue. On affectionne souvent en premier celles de peu de valeur, de peu de prestige, de basse qualité. Mais qui fixe le prestige, la valeur, la qualité ? Sur quel critère souverain ? Il y avait une hiérarchie dans les cahiers (dans cette fin de siècle de consommation effrénée et de gaspillage déraisonnable, existe-t-elle toujours ? J'en doute). Donc il existait un rang pour classer les cahiers. Il tenait à la qualité de la matière employée et surtout à la destination de l'outil.

Le cahier journalier (quarante-huit pages) portait quelque effigie ou dessin sur la couverture de couleur. C'était celui qui nous occasionnait quelques soucis avec les corrections du maître. Les « à refaire » pleuvaient sur les mauvais devoirs et sanctionnaient les atteintes à l'art d'écrire ainsi que la trop grande licence prise avec la propreté. Lorsqu'il était terminé il nous était imposé de le montrer à nos parents après que l'instituteur ait mis, au bas de la dernière page, son petit mot, pas toujours agréable. Et le « Vu les Parents » qu'appuyait une vraie signature supposait une confrontation préalable avec les juges familiaux. Cela n'était pas toujours le côté le plus facile, l'événement le plus anodin.

Le cahier de rédactions consacrait toute l'importance de cet exercice par son unicité. Il ne servait qu'une fois par semaine, parfois deux quand le thème avait été donné à refaire ou quand des corrections l'exigeaient. Le cahier de dessin ne jouissait pas d'une attention particulière ; les arts picturaux n'ayant jamais été (à quelques exceptions près) le

point fort ou le grand souci de nos maîtres. Il en résultait que le cahier à feuille épaisse et sans ligne était un peu comme un marginal. Une sorte de parenthèse. Comment voulez-vous que les « régents » du primaire, même avec la meilleure volonté du monde –et ils en avaient de la volonté- aient pu faire face à toutes les tâches dont on les chargeait sans se soucier ni de leurs aptitudes ni surtout du temps imparti. Maîtres Jacques, à obligations multiples, il était plus que normal qu'il y ait eu quelques manques de leur part. Était-ce leur faute ou celle de législateurs trop éloignés des réalités ?

Nous eûmes un cahier de cartes de géographie. Il était à la même échelle que le cahier de dessin auquel il ressemblait beaucoup, d'ailleurs.

Mais le cahier roi, le cahier test, le cahier maître, c'était le cahier mensuel où nous jetions, tous les mois, notre savoir tant en français, qu'en calcul, qu'en sciences, géographie et histoire. Lui, en plus des appréciations en termes consacrés, termes laconiques, en abrégé souvent (du très bien au très mal) portait des chiffres qui venaient en quelque sorte fortifier (pas toujours le cas dans le sens du haut), supporter, confirmer les mots. Et puis il comportait le verdict mensuel qui nous obsédait toujours. Il était le témoin écrit du classement qui se faisait par ordre décroissant. En plus des compositions touchant aux diverses disciplines de la classe, entraient dans le total des notes, celles de la conduite, du travail et du soin. (Hélas ! un peu des opérations au « pifomètre »). Il y avait peut-être un peu de réel dans ces jugements chiffrés mais pourquoi leur attribuer un grand poids de nature à influencer, à perturber, à fausser un total ? Combien de bons sujets n'ont jamais accédé au premier rang ou dans les tout suivants à cause d'une taxe trop lourde en conduite alors que tout avait été réussi par ailleurs ? Devenu instituteur, je me suis toujours souvenu des déconvenues, des handicaps, des risques que comportait une telle façon de procéder, des amertumes qu'elle suscitait, des découragements dont elle était en grande partie responsable.

Pourquoi user imprudemment des balances de Thémis pour jouer avec des sensibilités toutes neuves ?

Comme l'orgueil des parents n'a pas de mesure et que le rang de l'autre (le meilleur rang) est à la source de jalousies, il en résultait des prises de position, des privations, des punitions qui n'auraient pas dû avoir lieu. De quoi mettre sur le reculoir des âmes bien trempées.

« Et le classement, Monsieur ?... me demandèrent plusieurs fois, avec une réprobation à peine dissimulée, des parents trop portés sur la compétition.

- Je n'en fais point...
- Oh ! Et pourquoi ?
- Parce que je le considère comme vain et dangereux. Vous avez bien vu et lu, n'est-ce pas, mes appréciations. Vous avez, ainsi, pris connaissance du travail de votre fils par le truchement des compositions. Vous avez pu voir le total et la moyenne obtenus.
- Oui, mais ce n'est pas pareil...
- Pareil que quoi... Tranquillisez-vous... Les élèves –et c'est l'essentiel- connaissent parfaitement leurs positions. Ils ont eux-mêmes fixé leur rang et établi les repères que vous semblez souhaiter. Mais tout cela s'accomplit entre eux, pour eux ; sans servir de cible ou être considérés comme des objets en vitrine.
- Estimez-vous que cet « entre soi » soit mieux et qu'il n'y ait pas quelque chose d'anormal à ce que nous soyons tenus dans l'ignorance ?

- Ecoutez, je vous demande quelques secondes de réflexion. Si votre fils, par accident (*il faut être prudent pour ne pas choquer des lanceurs de génies*) occupait une des dernières places ou la dernière, seriez-vous enchanté si cela était crié sur tous les toits ?
- Evidemment non, mais pourquoi mettre en relief une telle éventualité...
- Vous savez chez nous c'est comme dans la maison du Père. Il y a des premiers et il se trouve des derniers. Et même en envisageant la situation la plus favorable qui vous dit qu'un jour une inversion des valeurs ne se produira pas. Alors pourquoi du tam-tam, pourquoi du palmarès affiché ?
- Je ne vous conteste point tout cela.
- Et puis qu'est-ce qui compte après tout ? La montée toute éphémère ou le podium ou la réussite à l'examen après un travail régulier.
- Je vous comprends. Je sais que l'enfant travaille (*ambiguïté du verbe*). Depuis qu'il est avec vous (*recul manifeste de la contestation*)...
- (*Coupure peu civile mais de rigueur*). Avez-vous vu son orthographe ?... Il y a fort à faire... Mais nous y arriverons.
- Je m'en remets à vous ».

Rarement l'insatisfait revenait à la charge. Le Certif passé dans de bonnes conditions on ne penserait plus au classement. S'il y avait colle c'est surtout à la valeur pédagogique (ô les terribles et avertis censeurs !) du maître, à tout son enseignement que l'on s'en prendrait plutôt qu'à son peu de goût pour le derby.

Monsieur Chrestia ; je ne lui en fais pas grief étant formé en un temps où l'on misait beaucoup sur l'élitisme ; opérait par classement. Le « maillot jaune » m'échappa en permanence. Comment l'aurai-je eu avec les pénalités dont je faisais l'objet à cause de mon penchant trop marqué pour imiter les commères ? Enfin pas de regret rétrospectif. Même avec une sagesse exemplaire j'aurais eu fort à faire pour mener le peloton et continuer.

Revenons à la rentrée de Pâques : « ...ce soir la « bûche » à bloc. De quatre heures et demie à six heures. Après la classe normale vous aurez un bon moment de libre. Vous pourrez emporter votre goûter.

- Et le « chahakoa » entend-on à peine susurré sur une travée du fond.
- De l'eau dit Monsieur Chrestia (*pas sourd et bonne nature*). Evidemment vous attendrez d'être dehors pour manger. Ne prenez pas la classe pour une salle de restaurant, et n'essayez pas de picorer avant l'heure.
- Monsieur, il faudra payer ? (*quelqu'un au courant des usages pose une question plutôt positive*).
- Oui, vous porterez chacun, par mois tant... (*la somme n'obèrera pas la famille mais après multiplication apportera au maître de quoi payer son tabac et ses « chopers » (verres de vin). Toi (un tel) tu te chargerás de la comptabilité et de la collecte (pauvre untel). Justement celui qui est le leader. (Merci pour cette première place si elle comporte de telles astreintes, de telles obligations)*).
- Quand faudra-t-il porter l'argent ?
- Dès aujourd'hui si vous le voulez et le pouvez (*sage précaution étant donné la lenteur de certains à puiser dans le gousset*).

Le Certif (1925)

Nous fûmes donc d'étude. Passant outre à tout ce que cela comportait d'empiètements sur nos instants de liberté, nous en éprouvâmes comme un contentement intime. Il ne s'agissait point, pour nous, d'établir un quelconque rapport avec ce que l'usage considère comme une concentration soutenue de l'esprit pour apprendre, contrôler, approfondir. Nous étions d'étude, cela signifiait que nous étions devenus des presque grands, que nous sortions de l'âge banal, que nous préparions quelque chose d'important.

Les champions sélectionnés pour les grandes compétitions sont mis à part, au vert, avant les épreuves. Les artistes sont quasiment prisonniers, en loge, avant et pendant l'exécution de l'œuvre à présenter au jury. Le novice doit faire retraite en attendant la consécration. Nous, pour être dans les dispositions les meilleures le jour de l'examen, nous fûmes, je le répète d'étude. Certes, il nous arriva, surtout les premiers soirs, de voir partir avec quelque regret les autres écoliers vers leur famille mais aussi et surtout vers leurs jeux. Mais cela ne durait que quelques secondes puisque aussi bien nous étions en récréation, également. Il faut dire que notre « en-cas » était vite englouti. Tant pis pour les jeunes estomacs. Le jeu passait avant tout soin de nutrition. Il s'en trouvait même qui mangeaient tout en s'ébattant, sans se soucier de gaspiller le pain. Le chocolat, lui, était précieusement absorbé mais sans se préoccuper du barbouillage qui en résultait.

Et nous rentrions. Nous prenions notre « Cent pages ». Monsieur Chrestia était prodigue en dictées, toutes du même acabit que celle qui servira à la fin de l'année à tester nos connaissances orthographiques. Le père de Marcel Pagnol –un instituteur d'autrefois- considérait Emile Henriot, académicien de modeste renommée, comme le plus grand écrivain de tous les temps. C'est Audouard qui nous le rapporte. Il affirmait (le père de Pagnol) en s'adressant à son sceptique de fils « enfin petit tu n'as pas vu que ses livres étaient pleins de dictées ». Monsieur Chrestia, de tendance plus universaliste paraissait disposer d'une source, jamais tarie, de documents, de sélections de paragraphes choisis, comme rédigés à dessein pour être dictés et contenant, de ce fait, toutes les chaussetrapes de l'orthographe d'usage qui pullulent dans la langue française et les innombrables applications des dures règles grammaticales que nous étions censés ne point ignorer. Comme tout se faisait dans les normes du Certif les questions suivaient, la correction en commun du texte communiquée. Il nous fallait expliquer des mots, montrer notre compréhension d'un passage et manifester notre virtuosité en analyse grammaticale et logique. Cela prenait du temps. Aussi on renvoyait au lendemain la solution des deux problèmes ad hoc. Notre maître trouvait dans les journaux pédagogiques ou dans les brochures spécialisées la substance de ces divers exercices. Il arrivait, quand l'heure le permettait, que l'on se préparât au calcul mental, avec cinq courtes questions (comme à l'examen). Sur la fin les dates principales de l'Histoire de France y passaient. Pourquoi y en avait-il tant qui concernaient les guerres et les traités ? Quelques croquis rapides (montagnes et fleuves) nous étaient demandés en Géographie. Comme nous disposions dans notre registre de quelques chants appris durant notre scolarité, on nous obligeait à leur répétition. De même pour les récitations que nous avions choisies. Mais la répétition était individuelle puisque l'option était personnelle. Il faut dire néanmoins que chants et récitations étaient au programme, le plus souvent, des heures de classe normales.

Le samedi, sur feuilles détachées, (encore une marque distinctive de sérieux et une preuve de notre ascension d'écolier) on faisait un examen en blanc, commencé d'ailleurs le matin par l'exercice de rédaction. L'examen, jouant sur l'essentiel, comportait, en outre, la dictée et les questions et les deux problèmes. Le soir, le maître emportait tout. Le lundi tombait le verdict. Déjà, il y avait des reçus ; des bien reçus, de moins brillants, des qui

frôlaient la moyenne fatidique et... des recalés. Ce n'était là qu'indices, mais qui ne manquaient pas de vérité. Aussi le jour de l'inscription sur la liste des candidats il en était tenu grand compte. A ceux qui avaient trop souvent sombré il était conseillé de renoncer à la confrontation extra-muros. Certains s'y résignèrent non sans faire protester les parents. D'autres tentèrent le coup, en candidats indépendants ou comme l'on disait alors des coureurs du Tour de France isolés en « touristes routiers ». Il y en eut qui s'en trouvèrent bien. Mais hélas ! beaucoup d'autres ne firent que confirmer, péniblement, leur carence.

En juin 1925, le grand jour arriva. Pas une petite affaire. Un grand voyage à Saint-Jean-de-Luz, alors le chef-lieu de canton pour Hendaye qui ne devait connaître une telle promotion que bien plus tard. La veille, Monsieur Chrestia nous fit force recommandations sur notre tenue et vérifia si nous disposions de tout ce qui nous était nécessaire pour l'examen (cahier de brouillons, porte-plume, crayon noir, crayons de couleur, plumes de rechange, buvard, sous-main, cahier de récitation et de chant, gomme, etc. etc...)

« Surtout n'oubliez pas l'argent. Il vous sera demandé avant de commencer » nous dit Monsieur Chrestia. Comme rien n'est pour rien en ce bas monde, même lorsque cela concerne l'esprit, il nous fallait payer les feuilles de composition. Nous verrons qu'elles en valaient la peine.

Après une nuit un peu agitée, où trop nerveux, nous nous retournions sans arrêt, sur notre couche il nous fallut être debout de bonne heure. La plupart des candidats étaient passés chez le coiffeur pour faire plus propre, plus présentable. Mon café au lait matinal vite bu ; les tartines passant mal, je revêtis mes beaux habits du dimanche. Une tenue indubitablement tout indiquée pour un grand jour.

Par petits groupes nous nous retrouvâmes dans la rue, et tout fiers, nous prîmes la direction de la gare. L'époque n'était pas encore, tant s'en faut, au triomphe de l'automobile. Le train demeurait l'unique moyen de transport hors de la commune, surtout pour une assez longue distance. J'ai dit que nous passions la tête haute devant les concitoyens que nous rencontrions mais sans nulle morgue cependant. C'est qu'ils nous manifestaient, chacun à sa façon, leur sympathie, n'ignorant pas le sens de notre exode (en ce temps de vie à l'échelle humaine tout avait de l'importance dans la cité et nul ne restait indifférent à l'événement, même si l'on n'était pas concerné en premier).

Le rassemblement s'opéra dans la cour de la gare. Notre cicérone, Monsieur Chrestia, était là. Il nous avait en charge complète pour toute la journée. Il avait sorti pour la circonstance son feutre neuf. Déjà il en « grillait » une. Mais était-ce la première ? Peut-être le faisait-il (ô la vaine croyance) pour tenter d'apaiser une certaine impatience. Il faut dire que le jour du Certif, le responsable qui y préparait se savait épié. Du résultat global dépendait sa réputation et pourquoi hésiter à le dire, son prestige. Il n'est pas trop fort d'affirmer que le Certificat d'Etudes était un parchemin de première (c'était bien le cas) importance. Personne ne le prenait à la légère. Pas même de futurs employeurs. Pas même les parents des enfants mis en pension, ailleurs. Ne pouvant prouver que leurs remarquables rejetons avaient obtenu la peau d'âne officielle ils affirmaient être en possession d'un diplôme équivalent. (Equivalent en quoi ?... Pourquoi ?... Et délivré par qui ?...) Malheur au maître qui revenait avec un trop grand nombre d'éclopés. Il ne se relevait pas de sitôt des échecs. Il lui faudra plusieurs années –de bonnes années- de résultats satisfaisants ou acceptables pour retrouver une convenable réputation. Quand la mauvaise foi d'élèves déficients, appuyés par de drôles de parents, en rajoutait, c'était presque l'ostracisme. Par contre celui qui avait beaucoup de reçus était le bon maître. Très souvent sans plus, car après tout le grand méritant n'était-il pas l'élève ?

Le trajet Hendaye-Saint-Jean-de-Luz n'était pas long. Pas éloignée non plus la gare luzienne de l'école publique de la rue Victor Hugo.

En un peloton bien aligné, sans automatisme militaire, nous pénétrâmes dans la cour de récréation, déjà bien animée. On y sentait la pleine préparation de quelque chose d'important, la mise en place... Tout nous était inconnu... le cadre... les bâtiments... les écoliers (des « postulants » au même titre que nous)... et tous les personnages à allure distinguée, sérieuse, qui étaient les instituteurs des communes du canton qui accompagnaient les candidats, leurs candidats. Nous fûmes un peu intimidés dès le premier abord. Heureusement pour nous ; cela nous fortifiait ; que Monsieur Chrestia paraissait très à son aise. D'un pas assuré il s'engagea dans la cour. Aux expressions familières, aux chaleureuses poignées de mains on sentit qu'il était en pays de vieilles connaissances. Il manifestait un plaisir évident à retrouver ses collègues.

Notre sage attente (pour une fois nous nous tenions très calmement) ne dura pas longtemps. Un examinateur (le mot nouveau, étrange jusqu'alors nous devint très familier durant cette mémorable journée) juché sur une marche de l'escalier conduisant à une salle de classe fit l'appel, par ordre alphabétique. J'étais dans le groupe de la fin. De ce fait, je vis s'éloigner pas mal de mes camarades qui appelés, allaient se confondre avec d'autres –des étrangers- et entraient dans la pièce qui leur était destinée. Mon tour arriva. Certainement la salle n'était pas plus extraordinaire, ni plus belle, que celle qui nous avait abrités une année durant. Mais aux yeux d'un candidat, passablement anxieux, elle semblait porter en elle, une sorte de consécration. Elle devenait presque un sanctuaire. Elle s'entourait de mystère. Et les imans singuliers qui y officiaient pour nous soumettre à la « question », pour nous tendre force pièges contribuaient à renforcer notre impression.

On nous distribua de grandes feuilles. Rien à voir avec le calibrage de nos cahiers de classe.

- « Vous mettez vos noms, prénoms, tout en haut de la feuille, nous dit un examinateur. Ensuite vous cachez.
- Surtout n'oubliez pas votre nom. Son manque entraînerait votre disqualification ou à tout le moins une baisse sensible de votre total... »

Jusqu'à ce jour, tout s'était, à Hendaye, déroulé au vu et au su de tous. Nous n'avions rien à cacher. Mais ici la vie de famille n'existait pas. Cette dissimulation du patronyme apportait une solennité supplémentaire à l'épreuve. Pendant la rédaction, tout alla sans inconvénient. Nous travaillions seuls, livrés à nous-mêmes, confiant à notre porte-plume tout ce que notre pensée contenait et qui puisse servir à dissenter sur ce que l'on nous avait proposé au menu.

Mais une difficulté nous attendait au tournant, en dictée. Nous étions faits à la voix de Monsieur Chrestia. Même si elle s'altérait, un peu, parfois nous avons assez d'affinités dues à l'habitude pour sauter l'obstacle, sans encombre, en évitant une confusion préjudiciable. Le « speaker » du jour, bien qu'il s'appliquât dans sa prononciation, son détachement des syllabes, en mit plusieurs en difficulté. Il est des liaisons, des façons de dire des mots, en appuyant ou en relâchant le grave ou l'aigu bien particulières à chaque individu. Quand on y est fait on a de fortes chances de comprendre l'embûche et de l'éviter. Mais quand un certain halo entoure la lecture, quand l'inaccoutumance à la voix est évidente, il faut bien ouvrir les oreilles et faire travailler ses circonvolutions cérébrales pour prendre le mieux qu'on le peut un texte où tout ne coule pas de source.

En ce qui concerne les problèmes le souci principal était d'en avoir terminé à la fin des cinquante minutes octroyées depuis la dictée des données. Il ne fallait pas muser en route... mais aller d'un train régulier et sûr. Ne pas être énervé à la vue de « rapides » qui remettaient, avec une avance remarquée, leurs copies. Ne surtout pas se laisser prendre à ce leurre. Ce n'était point des « surdoués » mais plutôt des insoucians, des pris de court, des prématurément fatigués et qui préférant jeter le manche après la cognée rendaient leur devoir à peine esquissé, lamentablement bâclé ou leur feuille d'une troublante virginité.

« Comment as-tu écrit ceci ?... Qu'as-tu mis à cela ?

- Moi j'ai mis...
- Pas moi... souviens-toi.
- Rappelle-toi... Nous avons déjà vu cette difficulté et j'avais fait la faute. Je m'en suis souvenu et ne l'ai pas faite cette fois. » (*ou bien*)

- « Chic, nous avons eu de la chance... (*tout bas afin que ceux qui ne sont pas des nôtres, à part entière, ne l'entendent pas*). Nous avons fait cette dictée.
- Je m'en suis souvenu. J'avais commis deux bourdes. Pas aujourd'hui.
- Moi je crois que j'ai fait une même bêtise (*c'est un troisième interlocuteur qui intervient*).
- Vous avez du « pot » dit un quatrième. J'étais certainement absent, car je ne me rappelle pas du tout d'avoir été confronté avec un tel texte. » (*ou bien encore*)

- « Que c'était dur... et ces mots barbares.
- Je n'y ai rien pigé. »

Voilà pour l'entracte suivant l'épreuve d'orthographe. Durant la pause entre le calcul et l'histoire-géographie les conciliabules animés, nerveux, préoccupés reprenaient.

« Tu as trouvé combien ?

- Tant
- Pas moi. »

Il arrivait que le doute s'installât dans les esprits. Personne ne paraissait assuré de son fait. Alors le recours suprême était le Maître. Mais voilà, où était-il donc passé ? On scrutait les coins et recoins de la cour. Rien derrière les gros platanes qui pouvait bien le dissimuler ? La crainte, conséquence du doute non dissipé, gagnait les plus résolus des délaissés. A tout prendre elle était préférable à l'angoisse, au découragement qui s'emparèrent de quelques infortunés lorsque Monsieur Chrestia, enfin découvert et sollicité, indiqua comment il aurait fallu faire et qu'il fut constaté que l'on s'était bien « foutu dedans ». Mais ceux qui n'avaient pas sombré en tiraient un réconfort apaisant comme une certitude du succès final.

Midi était déjà loin –encore un changement dans notre vie- (où était notre relâche de onze heures) quand nous en eûmes terminé avec les épreuves écrites. Le repas pris en commun ; « cène » banale qui ne mérite pas qu'on s'appesantisse sur son déroulement. Nous étions d'un côté trop secoués pour nous laisser aller aux joies de la bouche ; trop en attente de la suite, même si nous sentions que ça allait ; trop désireux aussi d'exorciser le démon de l'immobilité pour ne pas nous hâter d'en terminer avec notre déjeuner pour courir, crier, nous étourdir de mouvement et de manifestations orales.

A quatre heures, nous étions de retour, rue Victor Hugo. Nous eûmes tout le temps pour souffler. Enfin l'aréopage arriva. Ces juges avaient dû travailler d'importance. Cela se voyait à leur visage empourpré, signe évident d'une grande dépense cérébrale ou stigmate d'un trop bon repas arrosé sans chichis ? Enfin cela ne nous émut pas le moins du monde. Nous avons d'autres chats à fouetter. Mais que ces distingués personnages tardaient donc à reprendre leurs activités ! Qu'attendaient-ils donc ? Et pourquoi restaient-ils, là, à rire, à bavarder, entre eux et avec leurs collègues qui présentaient des candidats ? Monsieur Chrestia n'était pas le dernier à entretenir le feu de la conversation. Plutôt que de rire, de plaisanter pourquoi ne pas sonder les Eminences pour savoir où nous en étions. Quelque chose avait néanmoins transpiré, puisque durant notre repas, passant parmi nous Monsieur Chrestia nous avait lâché un « ça va » appuyé qui ne s'appliquait pas le moins du monde à notre appétit.

Soudain un mouvement en avant, un déplacement rapide, total, des candidats préoccupés, vers l'entrée d'une salle. Sur la plus haute marche de l'escalier qui y mène se tient un monsieur ventripotent, la chaîne de montre, en or, bien étalée sur un gilet sans plis ; un monsieur à lorgnon, à la calvitie avancée. Nous avons déjà fait sa connaissance car il était venu, plusieurs fois, nous rendre visite à Hendaye. Monsieur l'Inspecteur... c'était lui. Monsieur l'Inspecteur... nom magique pour un enfant. Ce que j'en avais surtout retenu c'est qu'il paraissait fort savant avec son histoire de la mer des Sargasses, c'est aussi qu'il bégayait et c'est enfin qu'il possédait un magnifique stylo, à capuchon métallique, ce qui, à l'époque, constituait une exception car un luxe. Monsieur l'Inspecteur tenait dans sa main la minute du jugement.

« Voici la liste des candidats admis à subir les épreuves orales » annonça-t-il d'une voix impérieuse, que du moins il voulait impérieuse car l'expression avait une fâcheuse tendance à patiner. Mais notre intérêt était ailleurs. « Admis à subir les épreuves orales » pourquoi un tel luxe de présentation. Pour nous c'était reçus qu'il fallait dire. C'était plus simple, plus concentré. Et la litanie commença. L'énumération des nouveaux promus, entrecoupée par des « chut » émis par des anxieux qui entendaient mal ou qui croyaient avoir mal ouï... par des « ah ! J'y suis » de satisfaction et ponctuée à la fin, par l'expression (la première car tout n'était pas fini) d'une joie qui avait pris les diverses parties du grand rassemblement. Qui à ce moment perçut le gros chagrin de quelques infortunés point appelés par la puissance tutélaire ? Qui s'en soucia ? Qui même prit le temps de les retenir pour une quelconque compassion ?

Je fus convié au rendez-vous suivant. Alors commença le second acte de la cérémonie, bien plus agréable, comportant moins de risques, nécessitant moins de tension d'esprit que celui de la matinée.

A l'appel de notre nom il nous fallut comparaître devant des archontes qui n'avaient pas l'air terrible. Était-ce le fait d'avoir franchi avec succès le premier barrage –le plus important- donc quasiment assuré de décrocher la timbale ? Toujours est-il que nous n'étions pas du tout intimidés. Nous relevions la tête. Les moins osés faisaient front sans hésiter. Était-ce, en même temps, les bonnes dispositions de nos juges qui se lisaient sur leur visage épanoui et coloré, sans doute le bénéfique résultat d'un bon repas arrosé comme il se doit, qui permettaient une atmosphère bon enfant, presque un amusement ? Pendant que nous préparions nos réponses, le couple d'examineurs (une dame et un monsieur) ne se gênait point pour parler de tout autre chose que de ce dont ils étaient présentement chargés ; le chapitre des vacances prochaines était souvent entamé avec les projets de déplacements afférents. Des potins, en supplément, dont nous ne comprenions ni le sens ni la portée.

L'oral du Certif constituait d'une certaine manière le point d'orgue de la réussite. L'art était au rendez-vous. Combien en a-t-on entendu de magnifiques tirades lancées par des Talma de talent ; des strophes enflammées poussées des Caruso naissants ? Combien de Raphaël ont taquiné le Canson ce jour-là ? Combien de gymnastes aux mouvements subtilement aériens, d'athlètes dignes des Jeux grecs ont paru l'après-midi sur le plateau poussiéreux de la cour de récréation ?

Petit à petit, tout se calma. Le rideau est tombé à l'intérieur. Le stade est resté sans champions. Des groupes se sont formés en divers points de la cour. De grandes personnes, étrangères à l'Enseignement, ont envahi l'enceinte jusque là domaine réservé des testés, de leurs accompagnateurs et de leurs juges. Il s'agissait de parents ou d'amis des candidats. Ils se pressaient nombreux et attentifs autour des Maîtres-guides. Ils questionnaient les (presque) lauréats qu'ils connaissaient. Mais ces derniers se lassaient vite de l'interview, préférant la compagnie de leurs camarades pour s'ébattre et pour plaisanter.

A nouveau un très grand « chut ! ». Le coryphée bedonnant de tout à l'heure prit place sur un perron. Cette fois il n'était pas seul. Il était flanqué d'une importante cour des deux sexes. Ces gens n'étaient plus des inconnus pour nous. Il s'agissait de ces messieurs-dames qui venaient de nous titiller un peu.

Sur le podium, entourant le Chef, ils avaient pris la pose sérieuse qui convient dans les grandes circonstances (depuis le visage d'une gravité aussi feinte que provisoire jusqu'à la raideur du corps). Tout était admirablement dans la note. Tout se prêtait à la solennité du moment.

« Sont définitivement admis... (Pourquoi tant de précaution de style... Les promus du matin ne l'étaient-ils pas déjà, définitivement)... annonça avec toujours autant de peine à articuler Monsieur l'Inspecteur ». Le nom des récipiendaires suivait. Pas par ordre alphabétique, cette fois. Mais par ordre de mérite ou supposé tel. Au plus fort la guirlande ! Venaient en tête ceux qui avaient totalisé le plus de points. Jusqu'à une certaine limite on ajoutait une fleur supplémentaire. Elle s'appelait : mention. Elle allait du très bien, sans doute d'une obtention difficile car il n'y en eut qu'une, jusqu'à assez bien, assez fourni, en passant par le bien assez rare. J'avoue n'avoir rien glané comme rabiote, ce jour-là. Mais enfin je fus des élus. C'était l'essentiel. Robert, mon ami, fut plus heureux. Il décrocha un bien. Il était l'un des rares, parmi nous, à bénéficier d'une faveur.

Nous n'avions pas été sans prêter attention à deux lieutenants de l'Inspecteur, les bras chargés de documents. Les diplômes !... Les parchemins !... La preuve de la réussite, donc de la valeur. Le « reçu » s'avancait quand on le désignait. Le viatique lui était remis. Premier mouvement du bénéficiaire : dérouler la pièce et y jeter un regard avide et rayonnant. La seule chose, au demeurant, qu'il y lisait c'était son nom, calligraphié en belle bâtarde (passera-t-il à la postérité ?). Le reste n'importait que très peu pour l'heure. Le postulant nanti avait quelque peine à faire s'ouvrir la barrière formée par les adultes et les enfants, en fervente admiration, face à la Cour (le Tribunal d'un jour). Les félicitations fusaient. Les embrassades joyeuses se donnaient libre cours. Les interpellations partaient et montaient sans retenue. Le podium se vida. Les nobles personnages, ordonnateurs de la fête, avaient fait demi-tour, au signal de leur chef et s'en étaient allés à l'intérieur. Qui se préoccupa, à partir de ce moment, de ce qu'il advint d'eux ? Puisque la palme était décrochée, en quoi et pour qui pouvaient-ils compter ?

Mon père se trouvait parmi les grands qui nous entouraient. Il avait fait le voyage, à n'en point douter, en tout premier lieu par amour pour moi. Mais aussi parce que bénéfi-

ciant de la gratuité du transport en sa qualité de cheminot. Gratuité ! Un privilège moins lucratif qu'on veut bien le dire. On fait payer cette apparence de faveur, au personnel du rail, en le rétribuant le moins généreusement possible.

Nous quittâmes le Tribunal de la Rue Victor Hugo et nous dirigeâmes vers la gare. Heureux, bruyamment heureux. Egoïstes aussi qui ne nous soucions pas des trois infortunés de chez nous, demeurés en panne et pour l'instant suivant à quelque distance des trop heureux.

Mon père cheminait à côté de Monsieur Chrestia. Je n'en étais pas peu fier. Je pensais que cela me valait de connaître un certain ascendant aux yeux de mes camarades. Sot que j'étais. Combien y prêtèrent attention, transportés de joie qu'ils étaient par leur succès et si peu enclins à trouver remarquable quelque chose de très naturel. « Bam bebe a blan ⁽¹⁶⁾... proposa en langue d'oc mon père ». La langue des troubadours n'était certainement pas couramment usitée par Monsieur Chrestia. Les conversations assez rares entre lui et moi se faisaient d'ordinaire en français. Mais comme il s'agissait d'une opération exceptionnelle il n'était pas mauvais de la proposer en sa langue maternelle. « Bebe u cop » sonne mieux que boire un coup. Cela fait davantage entre familiers. J'eus droit à un verre de limonade. J'en avais le plus grand besoin altéré que j'étais par mes diverses émotions et par mes pratiques orales de rhéteur et de chanteur.

Le train n'avait pas sorti l'oriflamme, mais il était pour nous celui du triomphe, de la gloire.

La gare d'Hendaye, l'ingrate, n'avait pas pavoisé non plus, pour recevoir les héros du jour, les héros de la ville ; le point de mire de toute une population et également, étant donné le nombre de lauréats, honorer ceux qui procuraient à tous un orgueil légitime. Mais les fleurs nous les portions en nous et avec nous. Et ce rouleau que nous tenions ostensiblement à la main n'était-il pas le plus beau des fleurons ? Le retour victorieux d'Olympie n'atteignait certainement pas dans la Grèce antique une hauteur plus grande que la nôtre. Nous n'avions pas le front entouré de la couronne d'olivier mais nous avions l'allure des triomphateurs. Le défilé des « illustres » commença vite après notre arrivée. Ceux de la gare n'y prirent qu'une très petite part. Ceux de la Plage s'empressèrent de monter dans le tram. Mais nous, de la Ville et du Bas-Quartier (les plus nombreux au demeurant) reçurent sur tout le parcours l'hommage de tous ceux qui voulurent bien nous congratuler. Que nous étions beaux, innocemment beaux, sans sottise vanité ou presque, le sourire aux lèvres. Pasteur n'était pas notre cousin. Mais la parade prit fin. Petit à petit la bande glorieuse se disloqua. Après la consécration publique, ce fut le partage de la victoire en famille. Ma mère était au comble du bonheur. A la façon dont elle m'étreignit, je sentis qu'elle était très fière de moi. Je ne l'étais pas moins. Qui pensait ce soir-là aux frasques, aux manquements d'il y a peu ? N'avais-je pas prouvé que je valais beaucoup !

Après ce jour exceptionnel, dont nous nous souviendrons fort longtemps, pas question de classe... du moins pour y travailler. Une page était tournée. Les vacances suivirent comme par enchantement.

¹⁶ Nous allons prendre un verre de vin blanc ?

La poursuite des études : le Cours Complémentaire

Premier octobre ! Pour un certain nombre d'entre nous ce fut la reprise de contact avec l'étude, avec la générale, cette fois.

De nos jours si persiste une inégalité de chances pour affronter la vie ; inégalité que le milieu dans lequel on est né engendre dès le départ, la fortune matérielle des parents, leur formation intellectuelle jouant un rôle déterminant ; on n'en est pas moins confronté à une certaine démocratisation dans l'acquisition du savoir. C'est loin d'être au point, mais déjà la porte n'est pas fermée, verrouillée à qui n'a connu que la condition modeste depuis la naissance. Les fils d'ouvriers qui fréquentent les établissements secondaires qui ressemblent d'assez près aux lycées napoléoniens se font de plus en plus nombreux. Pas assez, encore à notre sens, mais c'est une amorce, une belle amorce qu'il sera fort malaisé de stopper et impossible à annihiler. Autrefois, et jusqu'à un passé très récent, il en allait tout autrement. La ségrégation était au départ, dure, inexorable, totale, bien ancrée dans les mœurs. Comme quelque chose de très naturel ! Si des esprits critiques, généreux, révolutionnaires s'en émouvaient, la masse, la grande masse paraissait prendre acte, une fois pour toutes, d'un état de fait que l'on considérait presque –car on ne réfléchissait pas- comme inhérent à la nature humaine.

La grande masse tombait dans le panneau de la bourgeoisie qui avait dressé de hauts murs pour séparer les enfants et qui déjà dès l'âge le plus tendre préfigurait ainsi la société à compartiments, à portes closes, à humiliations, à contraintes des adultes.

Nous en étions donc restés à la journée du Certificat d'Etudes. Maintenant nous voici arrivés, pour beaucoup, à l'après-certificat. Il ne faut point croire que tous les natifs d'Hendaye étaient passés par le même chemin qui aboutit au Cours Supérieur de la Communale ou de l'école privée locale. Il se trouvait ceux, qui nous l'avons vu précédemment, avaient pris la direction d'un établissement à part, généralement généreusement présenté par des parents orgueilleux ou marris et dont le siège n'était pas à notre portée, afin que nous puissions contrôler tout ce que l'on affirmait à son sujet. De toute manière c'était payant et n'entraînait pas qui voulait dans le circuit. La petite bourgeoisie fournissait l'essentiel de cette clientèle. Il y avait la catégorie au-dessus, celle de la plus haute raison sociale, de la situation plus élevée et celle du gousset encore bien mieux garni comme répondant indubitable. Les fortunés de famille, les nantis de professions réservées, à chasse gardée, comme médecine, droit, haute technique n'auraient pas voulu le moins du monde confier leurs précieuses progénitures (au cerveau modelé à part) à une école trop évidente et de dangereuse promiscuité. Les classes élémentaires des lycées n'avaient pas été inventées pour rien et leur destination n'était pas laissée au hasard. Aussi ces fils de notables étaient-ils pour le commun des enfants de la cité presque des étrangers. La saison estivale, elle-même, n'inclinait pas aux rapprochements. La plage des dunes –celle des pauvres- n'était pas pour ces privilégiés. Hormis quelques apparitions à Gaztelu Zahar ; encore que ces sensibles répugnaient au contact de la balle de cuir avec leurs fines phalanges, préférant à cela le truchement de la pala ; nous n'avions guère l'occasion de les aborder sur les terrains de jeux. Les courts de tennis qu'ils fréquentaient n'étaient pas pour nous. Il nous arriva par la suite d'en découvrir certains, mais toujours pour déceler entre eux et nous une certaine différence. Soit qu'ils devinssent plus communicatifs par nécessité de clientèle lorsque établis à leur tour, soit que rompant délibérément avec des habitudes obsolètes et qu'ils jugeaient ridicules, ils ne se considéraient plus comme des êtres à part, il arriva qu'une approche se fit, qu'une mutuelle compréhension s'établît et qu'une familiarité gagnât les rapports. Cependant l'empreinte du début laissa ses stig-

mates, bien longtemps. Et puis, certains, avaient obtenu leur Bac, un parchemin auquel, seuls, ceux de leur caste, pouvaient prétendre.

Il y avait à Hendaye nombre de gradés, de demi-gradés des douanes ou du chemin de fer, des commerçants et des artisans à l'aise sans être parmi les fort riches, des gens tenant officine pour les opérations de transit international pour leur compte ou pour celui d'un patron. Quand leurs enfants montraient quelques bonnes dispositions intellectuelles, on les envoyait, le stade élémentaire passé, à l'Ecole Primaire Supérieure. Bayonne, Orthez ou Dax s'offraient à eux. Ceux-là avec qui nous avons passé, sur les mêmes bancs ou dans la même cour ou dans la même rue, presque une décennie de notre existence, nous les retrouvions, à part entière, à l'occasion des congés scolaires. En général, ils ne tiraient point un titre d'orgueil de leur exode. Ils n'allaient pas chercher loin une suffisance, une aura pour nous en imposer. Peut-être ressentions-nous comme un petit relâchement dans la camaraderie. Cela, c'était la rançon de l'éloignement, le gommage de la présence par un dense brouillard. Heureux quand tout s'éclairait à nouveau et que nous nous retrouvions. Mais n'y avait-il pas tout de même quelque chose de changé ou d'entamé ? Il est vrai que la vie devait contribuer à creuser encore plus profond le fossé de la séparation. Si quelques-uns de la Sup revinrent à Hendaye prendre le relais de papa au bureau, à la boutique ou à l'atelier, pas mal mirent à profit leurs études pour entrer dans la voie administrative, celle des postes, des contributions ou de l'enseignement. D'où ce que l'on appelle perdre de vue, c'est-à-dire tomber dans un semi oubli qui mène petit à petit à l'indifférence presque à la méconnaissance.

Mais tous ne partaient point, pour ailleurs, avant ou après douze ans. La grande masse des enfants arrivés à ce moment de l'existence, à cette orée où il fallait choisir, s'orienter pour longtemps, quasiment pour toute la vie ; pourvus du Certif (un bon nombre) ou sans cette consécration primaire (un bon nombre également) s'en allait en apprentissage, qui dans les divers métiers du bâtiment, qui chez un maître artisan, qui comme commis de course dans les magasins, les boutiques. Un nombre infime laissait couler le temps encore un peu, en désœuvrés. Mais la douce vie, la flânerie ne pouvaient durer. Les nécessités de vivre les contraignaient à solliciter une place à leur tour.

Reste la catégorie à part, celle du Cours Complémentaire. Je ne l'ai pas gardé pour terminer, par petite gloriole, pour lui attribuer une quelconque supériorité. Mais plutôt parce que j'en fus (excusez un sentiment nullement égoïste !) et que mes meilleurs amis des temps magnifiques de Messieurs Rangole, Poey et Chrestia en furent également. Nous appartenions, surtout, à cette catégorie de prolétariat que l'on dit employée. Les autres catégories sociales au travail s'employaient aussi mais leur embauche, leur activité tenaient davantage du connu, de l'abordable tandis que nos parents, à nous, étaient les assujettis (tout en s'en considérant très souvent comme les représentants, à part entière) à l'abstraite, à la lointaine à l'inapprochable Compagnie ou au roc de l'Administration. Mais nous étions, indubitablement, du prolétariat. Les fins de mois s'avéraient difficiles pour certains. Salaire assuré soit, mais si modeste. La sécurité se payait par la modicité. Aussi le problème posé par l'éducation de l'enfant n'était pas sans créer maintes alarmes quant à la possibilité de la mener à bien, le sujet s'y prêtant. Payer le collège ou la Sup n'entraînait pas dans les moyens de tout un chacun. Alors que faire d'un enfant montrant des dispositions pour l'étude, que faire pour lui permettre d'étendre son instruction et aussi d'accéder à une fonction supérieure à celle de ses parents, mais dans des branches similaires de la fonction publique ou des grandes sociétés ? Dans un certain nombre de chefs-lieux de cantons, de petites villes, il existait un moyen et c'était une aubaine que de l'avoir à sa portée : le Cours Complémentaire. L'expression convenait bien à ce qu'elle désignait. Elle voulait bien dire ce qu'elle portait en elle, c'est-à-dire la transmission, l'extension de la por-

tée des connaissances, sur place, en ajout de ce qui, déjà, avait été acquis. Il faut plutôt interpréter le mot Complémentaire dans un sens du surplus d'acquisitions, de majoration du savoir que vouloir lui donner celui de la plénitude, de l'achevé, de l'entier.

Ceux qui avaient lancé l'idée des Cours Complémentaires ; ceux qui avaient aidé à leur naissance et à leur développement ; ceux qui par la suite y consacrèrent en prosélytes laïques convaincus, le meilleur d'eux-mêmes ; n'avaient pas de telles prétentions aberrantes encore moins celle de professer ex-cathedra. Ils ne visaient point –en ce qui concernait les maîtres- à être de doctes exhaustifs. Qui d'ailleurs sans craindre le ridicule peut croire aller jusqu'au fond de toute chose, épuiser la nature en la mettant radicalement à découvert, dominer toutes les énigmes ; éclairer tous les mystères, accéder à une connaissance parfaite et totale de formidables points d'interrogation, dont un évident imbroglio ne facilite point l'approche ? Qui peut prétendre sans légèreté que son moi n'est qu'une infinie molécule qui ne peut avoir son explication que dans un grand tout ?

Donc dès les toutes premières approches des Cours Complémentaires il importait, en priorité voire même en exclusivité, de fortifier, d'agrandir les acquis élémentaires, ceux dont il n'est point permis d'être privés quand on est un sujet normal... le cas, fort heureusement, du plus grand nombre.

L'idée visait moins les carrières, les débouchés auxquels on pourrait accéder qu'une augmentation de valeur et de quantité du savoir.

Petit à petit néanmoins, la main s'y étant faite, les maîtres du primaire s'enhardirent à pousser leurs élèves vers les examens et les concours... limités au demeurant. Et ils devaient le rester fort longtemps. Qu'il ne soit vu ici, aucune critique envers personne. J'aurai, tout à l'heure, le plaisir d'honorer ces pionniers de l'enseignement élargi, ces « pleins » de foi. Ils ne sont point concernés par de fatales carences. Ils n'en pouvaient mais ils firent ce qu'ils purent, du mieux qu'ils le purent, plus qu'ils ne semblaient le pouvoir, très souvent. Ils se dépassèrent. Je veux dire par là que le côté trop pratique, trop à vue précise de l'enseignement du Cours Complémentaire, ne permit pas le dilettantisme, l'ouverture vers de vastes horizons, le contact avec des questions moins directement en rapport avec la vie de tous les jours, le cadre connu, l'expression familière. Les arts, les langues étrangères furent si peu au rendez-vous qu'il vaut mieux n'en point parler. A enfermer des données dans des limites trop serrées, en ne tirant des choses que ce qui s'avère l'essentiel, l'indispensable, ce qu'il n'est point raisonnable d'ignorer, on s'expose au risque d'une vue étriquée, manquant de support, privée de ce supplément qui fait les êtres très cultivés.

Reconnaissons toutefois, que les Cours Complémentaires en orientant leurs objectifs dans beaucoup de directions, d'une manière forcément réduite, en fournissant des lueurs dans de nombreux domaines, en préférant une généralisation pratique à une spécialisation qui enferme, qui retient plus qu'elle ne développe, ont façonné « des têtes bien faites ». Et en cela n'ont-ils pas rempli la mission, à eux confiée ? Cela ne vaut-il pas, au moins autant que l'accès à des situations qu'ils ont permis ?

L'effectif

Nous fûmes rassemblés avec nos âges mentaux –et autres-, nos niveaux différents dans une seule classe. Comme cette concentration pouvait faire sourire ceux qui avaient à leur disposition une multiplicité de salles où, dans chacune, n'étaient que les concernés par un stade donné de la formation. Nous ressemblions fort à cette classe de campagne – classe unique dit-on- qui brasse dans un même espace ceux qui apprennent les rudiments de l'alphabet, ceux des degrés élémentaires et moyens et ceux qui préparent le Certificat ou tout bonnement leur sortie.



*Classe de Monsieur Labarrère, Directeur, debout à gauche
2^e rang : 1^{er} à droite : Bordahandy ; 2^e Jean Paguessorhaye et
5^e Paul Pujó*

Comme notre séjour au Cours Complémentaire ; du moins pour ceux qui iraient jusqu'au bout ; était prévu pour quatre années il était fatal que la cohabitation devait s'opérer, avec le moins de heurts et d'inconvénients possibles, entre individus d'âges divers ce qui ne se voyait pas seulement à la quantité de savoir engrangé mais aussi à l'aspect physique ; les uns déjà à la carrure affirmée, les autres n'ayant pas tout à fait quitté la fragilité de la première jeunesse. Le déjà « moustachu » approchant la seizième année côtoyait le petit timide, à la peau encore d'une fraîcheur lisse, rosée qui rappelait le bébé. Le langage des premiers –déjà évolué avec l'éradication de la formule naïve ou prétendue telle- ne ressemblait en rien aux puériles sorties des « bizuths ». Les conversations, les rapports s'en ressentaient. Les Grands affectaient de connaître bien des choses, même les osées ; affirmaient péremptoirement leurs idées, leurs vues, leurs commentaires. Les plus jeunes s'en tenaient encore à une certaine innocence, pas ridicules pour cela, avec cependant une pudeur, une retenue qui ne trouvaient d'autres explications que dans le fait d'être confrontés –à forces inégales- avec la mâle assurance de « ceux qui

savaient » et prétendaient tirer cette omniscience d'une longue expérience. Les novices avaient un côté bien plus sympathique, certainement parce que plus primesautier. Leurs facéties, leurs audaces à tenir tête à leurs voisins, très assurés, faisaient rire ceux, surtout, qu'elles ne visaient pas.

Cet amalgame, en apparence hors nature, n'allait pas toujours « comme sur des roulettes ». Ce chassé-croisé de thèmes d'approches fort différentes, cette juxtaposition de matières enseignées, cette sorte de pétaudière, ces sujets ressassés pour les uns ; ésotériques pour d'autres, cette impossibilité de silence indispensable, tout cela présentait, pour tous, des désavantages certains, des perturbations préjudiciables à la bonne marche de l'étude. Mais à y regarder d'un peu plus près, cette anarchie, cette incitation à la désertion de la pensée, n'étaient qu'apparentes. Y gagnaient, à coup sûr, les fantaisistes que rebutait tout ce qui comportait un trop grand sérieux, une trop grande contrainte à suivre. Mais les autres –la majeure partie du conglomerat- s'y retrouvaient également, tout mis en balance. Il n'a jamais été mauvais, même si l'on n'y est pas plongé entièrement de repasser des notions qui, peut-être, avaient une certaine propension à trop s'estomper, jusqu'à en devenir de fâcheuses lacunes. Entendre initier les « petits » et les « moyens » à du déjà vu ne pouvait être –pour un « écouteur » distrait et forcé- qu'un renouvellement, un rappel, une assise du savoir. Quant à ceux qui débutaient ou qui n'avaient pas encore atteint les hautes « cimes », la simple saisie auditive de la nouveauté avait vertu de révélation.

Un peu comme un curieux qui s'obstine à suivre un exposé qui lui « passe par-dessus la tête ».

« Inutile prétendent d'aucuns. Cela ne présente point d'intérêt. C'est bien trop élevé. C'est quasiment incompréhensible. Que c'est pénible pour suivre. De l'hébreu (puisque cette langue figure pour beaucoup à la rubrique de l'insaisissable).

- Voire rétorqueront les « curieux malgré tout ». Le peu que je capte, assimile et retiens, c'est toujours cela en plus. Et si nous ne pénétrons pas à fond de subtils arcanes, si tout un exposé nous semble fermé avec son jargon pour initiés, pour ne pas dire de comprimés à la manière de juger particulière ; du moins nous savons que telle question, tel sujet, telles réflexions, telles recherches, telles découvertes existent. Nous apprenons des mots, nous acquérons un tout petit quelque chose d'inespéré, nous nous élevons d'un petit degré. »

Ainsi pour en revenir au Cours Complémentaire il se trouvait des matières permises d'emblée, aux débutants, aux nouvelles « recrues ». Les sciences d'observation, les récits historiques, les données géographiques, vastes incitations aux voyages ; par exemple, il se trouvait également des leçons, des exposés pour tous, « communautaires » en quelque sorte⁽¹⁷⁾. Des exercices de dessin, des séances de musique ne l'étaient pas moins. Quant aux évolutions de gymnastique inutile d'insister pour savoir qu'elles étaient largement ouvertes à tous les âges. L'émulation, le « main dans la main », de toute une classe s'avéraient salutaires.

Mais de toute façon nous n'avions pas le choix. Aussi pour si imparfaite que fut l'organisation il nous fallait en passer par là.

¹⁷ La morale et l'Instruction Civique étaient de ceux-là.

J'avoue avoir eu à pâtir davantage du « kapo ». Oh ! Je sais. Il y avait beaucoup de ma faute dans cette répulsion, ce refus. Mais enfin, jamais –je n'étais pas le seul dans de telles dispositions- cette pratique ne m'a paru très sympathique. Il s'agissait, tout simplement de surveillance du groupe durant les absences momentanées, motivées du Directeur ou du laps de temps nécessaire au roulement des Maîtres.

Qui était chargé de la besogne policière ? Le plus âgé, le plus fort (presque comme dans la fameuse énumération à trois volets !!!...) ⁽¹⁸⁾. En principe le plus sérieux (ceci dit pour ne point paraître vindicatif ou atrabilaire)... Le confirmé... Il faut ajouter que la surveillance avait une certaine prédilection à s'exercer au détriment des plus jeunes. Il faut croire, en outre, qu'ils s'avéraient les plus remuants, les plus indociles, les plus expansifs car les foudres de la sentinelle s'abattaient sur eux, presque uniquement. Oh ! Rien de terrible comme prémices. Le « chargé du maintien de l'ordre » allait, très digne, au tableau noir et inscrivait à la craie le nom du ou des délinquants. Lorsque « le patron » revenait il n'avait qu'à puiser dans la maudite liste pour sanctionner. Je fus souvent des pêcheurs. Je le méritai, peut-être, disons certainement. N'empêche que je conçus pour mon « délateur » je dis bien « mon délateur » car il sévit, à mon grand regret, au moins deux années ; un manque de sympathie plus qu'évident. J'en fais, aujourd'hui, confession.

Depuis, même à l'âge mûr, même parvenus, tous deux à une identique fonction enseignante, je n'ai ressenti, à son égard, aucune manifestation « d'atome crochu ». Il faut dire que l'esprit « corporatiste » devait suivre mon persécuteur. Mais j'étais parvenu à l'âge et au stade où l'on se rebiffe. Je ne m'en suis jamais privé. Que l'on me permette de laisser dans l'anonymat quelqu'un dont je ne mésestime pas, au demeurant, de réelles qualités.

¹⁸ Grand, fort et c....

Nos Maîtres (Directeur et Adjoints)

Avec notre migration nous perdîmes notre vieux Directeur. N'était-il donc point digne de prendre place dans un établissement flambant neuf, lui, qui n'avait connu à Hendaye que le vétuste, l'inconfortable, l'insalubre ou à tout le moins pour ne pas s'en tenir à un pessimisme trop affirmatif, l'espace restreint ? Pour les petites et moyennes classes il n'avait été que le personnage que l'on évite quand on est en infraction ou celui que l'on ignore presque, car pas assez en contact direct avec lui. Ses irruptions dans nos salles étaient rares et toujours caractérisées par une hâte qui ne nous surprenait plus. Mais de ces passages « courant d'air » nous ne retenions rien de profond, ni de précis. Le seul indice de son importance résidait dans le sifflet, un tube de cuivre allongé qui vibrerait bizarrement. Il en usait pour nous enlever à nos joies ludiques et nous signifier que l'heure de l'effort était arrivée. La distance entre lui et nous s'avérait telle que nous ne constâmes qu'à peine qu'il ne nous avait ni devancé, ni suivi au Vieux Fort. Nous nous sommes souvenus, tout au plus, d'un être à la chevelure en broussaille, d'un nanti d'une moustache bien fournie, bien dans la tradition des années de guerre, le lorgnon toujours en équilibre hésitant sur le nez. Son système pileux capillaire, son air bougon, sa voix rude lui composaient un tout qui rappelait le berger de Brie enrôlé. Nous pensions qu'il n'était pas facile à aborder. Peut-être un jugement sommaire et téméraire !

Rien de commun avec le nouveau « patron » hormis un nom identique à une consonne près. Nous passâmes –pour beaucoup d'entre nous- du contrôle olympien car lointain de M... à celui plus direct, mais aussi, nous le verrons, plus marquant de Monsieur Labarrère. J'ignore d'où venait l'ancien. J'ai bien, en son temps, entendu parler d'Urt ; mais sans plus. Le nouveau était un pur béarnais qui nous arrivait, en droite ligne, d'un village près d'Oloron. Le cosmopolitisme hendayais devait très certainement le changer de son coin natal, typiquement lui-même, avec sa langue vernaculaire très prisée, ses traditions propres, ses naturels au tempérament spécifique. En bref un bloc ; une unité tenue par un sentiment commun : l'amour de l'Aspe et de l'Ossau. La nostalgie du coin des gaves perça souvent dans les propos que M. Labarrère nous tint. Les évocations du pays laissé, portait sur les beautés du site, le charme des us et coutumes, la valeur exemplaire de quelques-uns de ses fils. Sur le moment ces témoignages de reconnaissance et d'affection me touchaient un peu. Mais rien qu'un peu. N'avais-je pas moi aussi, une autre terre, celle de mes parents dans le sud des Landes bien que je fusse indissolublement rivé aux bords de la Bidassoa, par ma naissance ? Ce n'est que plus tard, exilé à mon tour, que je compris tout ce qui pouvait y être inclus.

M. Labarrère pouvait avoir dans les quarante cinq ans à son arrivée à Hendaye. Dans la force de l'âge. Aussi dans la plénitude de qualités intellectuelles indéniables. Le tout contribuait à l'affirmation d'une forte personnalité qui ressortait dès les premiers contacts. Son port très droit –avec cette finesse de ligne que l'on trouve souvent en Béarn- lui valait une distinction qui en imposait. En un temps où pas mal d'hommes arrangeaient leur chevelure soit en la rejetant en arrière, « à l'embusquée » comme on disait alors, soit en opérant un inégal partage par le truchement d'une raie latérale ; la caractéristique, d'une catégorie d'intellectuels, d'artistes, d'orateurs, de gens d'une certaine importance, consistait à user du sillon médian qui donnait un aspect plus carré au visage. Plus carré donc apparemment plus sérieux, plus apte à confirmer la fonction, la responsabilité, le mérite hors du commun. M. Labarrère avait adopté cette manière de se coiffer. Elle convenait parfaitement à une charge nullement usurpée.

Il portait le lorgnon également. Mais le sien ne brinquebalait pas sur le socle nasal. Les verres teints donnaient au visage un surcroît d'autorité.

Le col dur, blanc, était fort à la mode. Le celluloïd qui paraissait de nacre ou la toile raidie par un empois astringent avaient la faveur parmi les membres des professions libérales, les têtes de direction, les bureaucrates et parmi le corps enseignant : corps professionnel ou autre. M. Labarrère pour rien au monde n'aurait été infidèle à un tour de cou que nous considérerions aujourd'hui comme un insupportable carcan, ni à la cravate son « pendentif » indispensable, naturel et imprescriptible. Avec les souliers, c'était d'ailleurs là tout son luxe vestimentaire. Il faut dire que les Professeurs et les Instituteurs d'après 14-18 devaient avoir leur garde-robe plus fournie en fringues, en friperies, en costumes ayant depuis longtemps oublié leur première jeunesse, qu'en complets de confection du dernier cri. L'époque n'était pas où l'on jetait facilement quelque chose d'utile, où l'on mettait au rancart des objets après un bref usage. Les affaires –dont on savait la valeur- devaient durer. M. Labarrère n'échappait point, de toute évidence, à une telle règle, à un tel souci. Sa veste ; nous pouvons aisément user du singulier car la même remplit longtemps son office ; avait perdu sa fraîcheur depuis quelques années. Il était hors de question de se préoccuper si les plis tombaient bien, tellement ils sévissaient nombreux, tellement la froissure sur une étoffe de qualité modeste, bien que résistante, avait laissé ses traces indélébiles et inélégantes. Le gilet –encore un signe distinctif d'une certaine catégorie sociale- était de même nature, du même âge, de la même couleur que le protecteur du dessus. Je ne sais quand M. Labarrère avait acheté son chapeau de feutre aux bords relevés et figés ; mais il s'agissait d'un authentique vétéran, à la couleur tellement altérée qu'elle avait viré et que le vert d'origine avait cédé une large place à une sorte de rouille.

A quoi attribuer la modestie dans la manière de s'habiller ; le souci manifeste de faire durer les costumes ? Peut-être à une habitude, à un désir d'économie. Peut-être aussi, et sûrement, à la relative insuffisance du traitement perçu par le corps enseignant dans son vaste ensemble. Peut-être également à l'impérieuse obligation qu'avaient les Maîtres d'école –même mariés à une collègue- de faire attention s'ils désiraient pousser dans les études longues et onéreuses, et ils le voulaient dans leur immense majorité, leurs enfants. C'était précisément le cas de la famille Labarrère. Le fils aîné que nous ne fîmes qu'entrevoir était élève à l'Ecole Navale. Pour en arriver là il lui avait fallu passer par le Lycée et autres établissements spécialisés, le tout comportant pas mal de sacrifices pour ses parents. La fille, pour un temps, demeura avec nous, dans notre classe. Elle paraissait un peu timide au milieu de la faune adolescente et se doutait bien que quelques lourds traits d'esprit, quelques œillades étaient décochés en sa direction. Enfin elle bénéficiait de l'aura constituée par l'autorité de son père et la proche présence de sa mère. Son père tint à la garder au Cours Complémentaire, peut-être un peu pour prolonger une entière intimité familiale ; peut-être, plus sûrement afin qu'elle acquière un fond solide de connaissances, une assise sérieuse sans fioritures superfétatoires. Après, le secondaire pourrait être abordé en toute sécurité.

Madame Labarrère avait convié à Hendaye son propre neveu, André qui laissait Suzanne moins esseulée parmi les barbares ; André qui devait revenir lesté d'un bagage non négligeable à Tarbes Saint Christau pour devenir un hôtelier de prestige.

Beaucoup de fils de pédagogues devaient accéder à de hautes fonctions. Pour nous en tenir au cas de la famille de notre Directeur disons que son fils fit une brillante carrière dans la Marine Nationale puisqu'il accéda au commandement de la Base d'Alger. Sa sœur exerça dans l'Enseignement Secondaire en qualité de Professeur d'Espagnol si du moins mes renseignements sont exacts.

Qui a jamais songé à tout ce qu'une telle formation a eu de contraignant –parfois de très dur- pour des fonctionnaires mal ou sous-payés ? La manne boursière avait une ten-

dance plus qu'affirmée à leur être servie au compte-gouttes. Rares en étaient les bénéficiaires. Pensez donc ! Des gens qui émargeaient au Trésor Public ! Peut-être à la portion congrue ! La belle affaire ! Ils pensaient. Cela suffisait. Ce n'était pas comme ces malheureux à qui le négoce, la sinécure (libérale) ne laissent que si peu d'avances qu'il fallait pourvoir au remplissage. Je connais un enfant reçu aux Bourses de 2^e série dans les tout premiers de la liste mais qui avait le tort d'être seul dans le ménage d'un tout petit cheminot. Résultat : rayé des bénéficiaires. Je connais un ménage d'instits, à la tête d'une famille nombreuse qui a vu ses demandes de bourses refusées, catégoriquement, chaque année. Vous n'y songez pas ! Deux traitements ! Et à quelle hauteur ! Pas comme ce grand patron chirurgien qui en avait besoin pour élever sa progéniture.

Cela se passait au pays du bon roi Henri où l'on aime la galéjade. Celle-ci, toutefois, semble un peu saumâtre. J'ai connu un autre ménage d'instits (encore... une obsession) n'ayant qu'une fille... deux garçons étant morts. Après le Baccalauréat de la fille, inscription à la Faculté girondine... où venait de s'ouvrir un foyer (à prix réduit) pour le couvert et la chambre. Demande des parents afin que leur enfant profite de cet avantage. En guise de réponse : un refus péremptoire. Antienne de circonstance : deux traitements (bis). Le premier samedi où la jeune étudiante revient chez elle, elle emporte avec elle une bien bonne nouvelle. Une de ses condisciples du Lycée a eu droit au foyer. La déshéritée était la fille d'un Sous-préfet. Conclusion logique, cartésienne. Un Sous-préfet est plus à plaindre qu'un ménage d'instituteurs. Où es-tu Bonhomme ? « Selon que vous serez...etc. »

Les gouvernements pour si républicains qu'ils fussent ont certainement pensé que les maîtres vivaient surtout du beau langage pour se préoccuper si peu ou si mal de leurs émoluments. A titres égaux, le Professeur, l'Instituteur étaient –et sont- nettement en retrait, question gain, par rapport à d'autres qui font carrière dans le privé ou dans d'autres branches de l'Etat.

« On nous fait payer les vacances » disait-on comme constatation, résignée. Cela était plausible avant 1936.

Mais depuis, et c'est fort heureux, les salariés, les travailleurs de toutes catégories ont des loisirs –payés- qui prennent de plus en plus d'extension. Est-ce qu'en vertu de cette fin de distorsion pour le repos on a procédé à une mise à jour des rétributions ? Nenni. Pourquoi ? Comme je lisais un jour « Audouard raconte Pagnol » ma pensée vola vers des temps anciens. Je retrouvais intégralement, fidèlement dépeints mes vieux maîtres de jadis. (M. Labarrère en était un et des meilleurs) par la plume alerte de l'écrivain plein d'humour. Voici présentés ces grands d'une autre génération : tout d'abord en ce qui a trait à l'accoutrement :

« Ils tirebouchonnent du pantalon... leurs vestons fripés d'alpaga noir... vêtus d'une jaquette usagée et le cou pris dans un col de celluloïd jaune orné d'une cravate à système. »

Ensuite, pour tout autre chose de noble,

« C'est moralement qu'ils ont leur élégance... en ce temps-là des barbues à lorgnons qui avaient tous cinquante ans, quel que soit leur âge... l'enseignement était un métier où l'on n'avait pas le temps d'être jeune... graves comme il sied aux grands prêtres de la religion du savoir. »

« C'est moralement qu'ils ont leur élégance », vient-il d'être précisé. Comme cela est vrai. Disons d'une élégance altière, une maîtrise au sens absolu du mot. M. Labarrère en était pourvu de cette élégance, de cette supériorité, de cette faculté d'inspirer le respect tout en fécondant par de nobles concepts les esprits dont on a la charge.

M. Labarrère nous prenait le matin, dès notre arrivée pour le Cours de Morale ou d'Instruction Civique. Il éprouvait un plaisir, non déguisé, à citer l'exemple de ce M. Charrier qui préparait chaque jour son condensé de méditations qu'il servait, à chaud, à ses étudiants. Tout comme Alain, M. Labarrère ne s'enfermait pas dans la facilité livresque. Il nous offrait ses pensées propres, ses conclusions. Admirateur des humanistes, revenant souvent sur le plus actuel et non le moins grand de ces derniers – Jean Jaurès – ; adepte d'une philosophie faite de tolérance et de curiosité intellectuelle, de rectitude morale, il ne pouvait qu'avoir un grand ascendant sur ses élèves. Je me souviens de mon oral au concours d'entrée à l'École Normale où j'avais à en découdre avec la liberté de conscience. Je ne répétais aucune glane cueillie dans des ouvrages spécialisés. Tout ce que je sortis venait en droite ligne des lèvres de mon Directeur. Eh ! ma foi cela devait avoir belle allure puisque la note frôla le maximum. Si je me suis arrêté à cela ce n'est point par forfanterie – quelle était ma part de mérite en l'occurrence ? – mais pour souligner l'importance de la communication d'un message et la marque profonde qu'il peut laisser.

784 ALGÈBRE : COURS COMPLÉMENTAIRE 3 Juillet 1925

ALGÈBRE

Révision.
A. – Sommaire de la leçon.
Inégalités et inéquations. – Radicaux arithmétiques. – Équation du second degré. – Formules. – Problèmes.

B. – Exercices d'application.

1. – Trouver les valeurs de x qui vérifient l'inéquation : $\frac{x+3}{x-1} > 1$.

On passe à la forme $\frac{x+3}{x-1} - 1 > 0$ ou $\frac{x+3-1(x-1)}{x-1} > 0$ ou $\frac{x+3-1x+1}{x-1} > 0$ ou $\frac{x+4-1x}{x-1} > 0$ ou $\frac{4}{x-1} > 0$.

Il suffit donc de rechercher pour quelles valeurs de x la quantité dans le premier membre est positive. Or, le signe de la fraction dépend du signe de $x-1$ et de celui de 4 . Le facteur 4 étant positif. Mais $x-1 < 0$ si $x < 1$ et $x-1 > 0$ si $x > 1$. D'autre part, $4 > 0$ si $4 > 0$ ou $x > 1$ et $4 < 0$ si $4 < 0$ ou $x < 1$.

Le signe de la fraction se lit aisément dans le tableau suivant :

| | | | | |
|----------------------|-----------|------|-----|-----------|
| x | $-\infty$ | -1 | 1 | $+\infty$ |
| Signe de $x+3$ | - | - | + | + |
| Signe de $1-x$ | + | + | - | - |
| Signe de la fraction | - | + | - | + |

Les valeurs de x qui vérifient l'inéquation sont celles comprises entre -1 et 1 .

II. – Réviser :

a) $(1 + \sqrt{3})^2 = 1 + 2\sqrt{3} + 3 = 4 + 2\sqrt{3} = 2(2 + \sqrt{3})$,
 b) $(3 - \sqrt{2})(3 + \sqrt{2}) = 9 - 2 = 7$,
 c) $a\sqrt{\frac{a\sqrt{3}}{2}} + a^2 + a\sqrt{3} \times \frac{a\sqrt{3}}{2}$
 $= a\sqrt{\frac{a^2 \cdot 3}{4}} + a^2 + \frac{11a^2}{4} = \frac{11a^2\sqrt{3}}{4}$.

III. – Résoudre les équations suivantes :

a) $x^2 - 2x - 35 = 0$.

Formule $x = \frac{-b \pm \sqrt{b^2 - 4ac}}{2a}$ dans laquelle :
 $a = 1$; $b = -2$; $c = -35$;
 $x_1 = 1 + \sqrt{36}$; $x_2 = 1 - \sqrt{36}$, d'où $x = -5$, $x = 7$.

b) $12x^3 - 7x - 10 = 0$.

Formule $x = \frac{-b \pm \sqrt{b^2 - 4ac}}{2a}$ dans laquelle :
 $a = 12$; $b = -7$; $c = -10$;
 $x = \frac{7 \pm \sqrt{49 + 480}}{24} = \frac{7 \pm \sqrt{529}}{24} = \frac{7 \pm 23}{24}$,
 $x = \frac{30}{24} = \frac{5}{4}$, $x = \frac{-16}{24} = -\frac{2}{3}$.

C. – Problèmes d'application.

1. – Sur une droite indéfinie, on porte $AB = a$ et $BC = \frac{a}{2}$. Sur AB , on construit le triangle équilatéral ABD et sur BC le triangle équilatéral BCE . On joint les points D et E . Calculer la surface de la figure $ADEC$.

La surface à calculer est :
 $ADEC = ABD + BEC + DBE$
 Or la surface du triangle équilatéral est donnée par la formule $\frac{a^2\sqrt{3}}{4}$ (a étant le côté), donc :

$ABD = \frac{a^2\sqrt{3}}{4}$ et $BEC = \frac{(\frac{a}{2})^2\sqrt{3}}{4} = \frac{a^2\sqrt{3}}{16}$.

Reste la surface du triangle BDE . Prenons BD comme base. Alors : $BDE = \frac{BD \times HE}{2}$. Il est facile de trouver la valeur de HE en fonction de a . En effet :

$\angle DBE = 180^\circ - (\angle ABD + \angle CBE) = 180^\circ - (60^\circ + 60^\circ) = 60^\circ$.

Par suite, dans le triangle rectangle BHE , $\angle BEH = 30^\circ$. En construisant le triangle HEB' symétrique du triangle BHE par rapport à HE , on a un triangle équilatéral de côté $BE = \frac{a}{2}$. Alors HE qui est la hauteur de ce triangle équilatéral est donnée par la formule $\frac{a\sqrt{3}}{4}$ (a étant le côté).

Dans ce cas, c'est $\frac{\frac{a}{2} \times \frac{a\sqrt{3}}{4}}{2} = \frac{a^2\sqrt{3}}{16}$. Par suite :

$BDE = \frac{a \times a\sqrt{3}}{2 \times 4} = \frac{a^2\sqrt{3}}{8}$. En définitive :

$ADEC = \frac{a^2\sqrt{3}}{4} + \frac{a^2\sqrt{3}}{16} + \frac{a^2\sqrt{3}}{8} = \frac{7a^2\sqrt{3}}{16}$.

Remarque. – On pourrait démontrer que le triangle BDE est rectangle en E , ce qui donnerait une autre façon de calculer sa surface.

M. LABARRÈRE, Professeur à l'École Arago.

M. Labarrère n'en avait pas terminé avec sa fonction didactique quand il repliait ses fiches. Il assumait tout l'enseignement des mathématiques et de la physique. Pas une petite affaire que celle qui agrandissait notre champ restreint de l'arithmétique, nous faisait découvrir les entrelacs de la géométrie, nous habitait aux inventions de l'algèbre, et ouvrait grandes les portes pour la prise de conscience des propriétés générales des corps et des lois qui les régissent, les influencent ou les modifient. Comme cela ne lui suffisait certainement pas il se chargeait en outre du chant, du dessin et de l'espagnol.

Exemple cours d'Algèbre par cours complémentaire en 1925

<http://www.inrp.fr/numerisations/manuel-general-instruction-primaire>

Comment faisait-il pour s'y retrouver ? Comment y arrivait-il ? Pas question, en ces temps-là, de décharge de classe. Si l'on en croit Courteline la gent paperassière avait fait son apparition et venait torturer ceux qui avaient autre chose à faire que de se délecter dans l'oiseux. Il fallait donc répondre aux « papelards » qui ne pouvaient attendre et dont abusait l'Administration. Et avec cela la responsabilité de la charge directoriale avec tout ce qu'elle supposait de soucis, de supputations, de prévisions, de contacts.

Après plusieurs années passées à Hendaye ; après avoir fait obtenir maints succès à ses élèves dans examens et concours ; laissant derrière lui une empreinte profonde sur une génération, M. Labarrère fut nommé à Bayonne, à la direction du Groupe scolaire Jules Ferry de Saint-Espirit. Il paraît que c'était une promotion. Estimation toute conventionnelle et qui sent son pesant de bureaucratie donc sujette à contestation. Enfin... Ré-

jouissons-nous que les mérites exemplaires de M. Labarrère aient été mis en relief d'une façon ou d'une autre.

Son ascendant il l'exerça également sur le cercle philosophique dont il devait devenir le grand maître. C'est à ce titre qu'il eut durant l'occupation, l'occasion de mettre en évidence la fermeté de son caractère, la hauteur de ses vues, le courage inébranlable de celui qui croit dans son bon droit, dans la recherche de l'amélioration de l'homme, dans la quête de Vérité.

M. Labarrère n'allait point profiter longtemps de sa retraite. Il devait décéder à Alger, chez son fils, grand personnage de l'importante base. Ainsi partent prématurément les meilleurs. Faut-il regretter, pour eux ? Qu'aurait pu dire M. Labarrère de notre époque de délire où les principes moraux élémentaires sont bafoués, où l'arrivisme, le mercantilisme deviennent systèmes impérieux pour quiconque fait dans la politique ou se meut dans les prétendues hautes sentes d'une société en plein déclin ?

Avec M. Labarrère tout le monde devait être sur le pont. Entendez par là que tout le personnel enseignant de l'école devait participer à la vie du Cours Complémentaire. En plus de sa classe ordinaire l'adjoint se voyait confier une portion d'activité, au stade supérieur. Durant ce temps, il revenait au Directeur de remplacer dans sa sphère propre, le requis ailleurs. Je ne sais quelle matière précise M. Labarrère y traitait. Ce dont je ne doute point c'est qu'il s'en acquittait avec conscience et sûreté.

Il nous fut ainsi donné de reprendre un contact affectif avec certains de nos anciens maîtres des petites classes, ceux que nous avons connu à la vieille école, ceux qui en quelque sorte nous lancèrent dans la vie scolaire. Mrs Rangolle, Poey, Chrestia étaient ces pionniers. Ils connaissaient sur le bout des doigts la plupart d'entre nous.

Nous –comme tout fiérots d'avoir été leurs disciples- leur rendions la pareille, sachant, par expérience, leurs exigences, leurs bontés, leurs marottes.

Monsieur Poey et Monsieur Chrestia avaient la responsabilité de matières dont nous connaissions l'existence. Le premier devait approfondir nos lueurs historiques. Le second nous ouvrir toutes grandes les portes des sciences naturelles (Monsieur Chrestia devait en cours de route –je parle de la mienne – de la nôtre – laisser son rôle d'officiant à un jeune, mais à un moment qui précédait de quelques mois mon départ). La technique de Monsieur Poey pouvait sembler simpliste. Elle consistait à nous faire recopier des paragraphes entiers de notre manuel, mais sous forme de résumés de préférence. Qui captait le plus d'informations –et ce le plus judicieusement possible- était le mieux noté. Approche peut-être surprenante de prime abord. Mais l'écriture alliée à la lecture ne devait somme toute avoir rien à envier au cours magistral que l'on suit ou d'où l'on s'évade pour rêver à quelque chose de plus agréable...

Monsieur Rangolle avait, lui, pour mission expresse de nous révéler la Comptabilité. Il était certainement un grand expert du bilan, tenu à n'en rien ignorer, par sa seconde fonction, peut-être pas la moins importante, celle d'hôtelier.

Avions-nous très peu de dispositions pour le crédit ou le débit, pour les prévisions mathématiques ou autres, pour les subtilités de l'équilibre financier, toujours fut-il que nous n'aurions pu nous risquer, en fin de cours, dans une officine de comptes. Qui nous aurait pris même pour une comptabilité simple ? Bah ! Nos vues portaient sur autre chose. Et il faut bien l'avouer, le côté débonnaire, « non-insistant », de notre Professeur facultatif

faisait que bien souvent le cap était mis sur un horizon moins raide, moins rébarbatif, avant la fin de l'heure. A mesure que le temps passait les Cours de Comptabilité perdaient de plus en plus un attrait qu'ils n'avaient jamais véritablement eu. Les diversions devenaient de plus en plus nombreuses. Il faut dire que Monsieur Rangolle était tout disposé pour prendre de la distance avec une discipline qui ne l'intéressait guère plus. Il avait négocié son fond d'hôtellerie et vivait, présentement, dans une villa édifiée avec l'argent de la transaction. Une villa à mi-chemin de la Plage et de la Ville.

Monsieur Rangolle devint un adepte de la marche. Le tram passait bien devant sa porte. L'arrêt n'était pas très loin. Au plaisir du cahotement, Monsieur Rangolle préférait l'exercice. Pour un sédentaire, déjà à l'âge mûr, avec des dispositions avérées à l'embonpoint qui l'en aurait blâmé ?

Mais, l'après-midi surtout, il lui fallait récupérer un peu, à son arrivée en classe. Il fallut un fâcheux contretemps et une malencontreuse coïncidence pour nous dévoiler le fin mot de la relaxation, en réalité une petite sieste. Monsieur Rangolle, en bon papa, n'avait pas voulu se défaire de la marmaille. Il s'était, en quelque sorte, voué au Cours Préparatoire. Il était avec sa juvénile escouade dans une classe d'angle. Souvent nous parvenaient, de ce côté, après la reprise de treize heures, un vacarme, un branle-bas, comme le fait d'être en goguette ou en révolution. Un après-midi donc, Monsieur l'Inspecteur descendu du tram, à la halte de chez Lausanne, s'en venait rendre visite à quelques subordonnés. Dès le porche de l'école franchi, son attention fut appelée –à moins de surdité profonde cela était fatal- par ce « chahut ». Omettant de venir dire un mot au Directeur, le gros homme, tout de noir vêtu, le mou tremblant sur son chef, se précipita vers le lieu de la « foire ». Qu'aperçut-il ? Des acteurs qui vociféraient sur les tables, d'autres qui se bousculaient, d'autres qui se croyaient à l'Hippodrome de la Barre.

Et, auprès du poêle –nous étions en hiver- Monsieur Rangolle en train de piquer un « roupillon ». Le sang « inspectorial » ne fit qu'un tour. Le « missi dominici » entra en trombe dans la classe ; ce qui ne dérangerait point les bambins qui crurent avoir affaire à un de ces représentants de commerce qui venaient parfois ; et se rua vers le dormeur, qu'il secoua sans souci des convenances.

« Mais... mais... Meu – monsieur... Ran... Rangolle vous... vous... n'y pen... pensez pas....Que... que... faites-vous ? lança-t-il dans un continuel bredouillement.

- J'ai la fièvre, Monsieur l'Inspecteur, répondit d'une voix languissante le pris en faute, qui bien que réveillé en sursaut ne se décontenança pas... Je ne suis pas bien. *(Et de se pelotonner le plus possible.... Et même de feindre les frissons).*
- Mais... mais... mais... *(recul du Chef qui avait paraît-il une phobie véritable des microbes).* Mais... mais... mon ami il...il faut vous retirer. Cou... couchez-vous... Je vous do...o...ne huit jours... en... envoyez-moi une de... demande de con... congé... »

(Un ange est passé dans la salle de classe... on entendrait voler une mouche, tous les garnements, il y a un instant en folie, ayant prestement regagné leurs places où ils se tiennent cois.)

Monsieur l'Inspecteur vient chez nous. Il salue M. Labarrère et répond à notre marque verticale de respect par un « Asseyez-vous » de tradition.

« Monsieur Labarrère (J'abandonne le fatigant bégaiement qui, hélas ! continue). Monsieur Rangolle est malade. Je l'ai trouvé tout grelottant près du poêle.

- Ah ! fait notre Directeur le plus sérieusement du monde (*et entrant dans le jeu, car devinant la feinte*). Il est vrai que je ne lui ai pas trouvé une excellente mine tout à l'heure.
- Je l'ai autorisé à se retirer. Vous me ferez suivre sa demande de congé. Huit jours, pour commencer »

Court échange sur des questions professionnelles.

Monsieur Labruquère (c'est le nom de l'Inspecteur) s'en va rendre une visite dont il se passerait à quelques adjoints. Durant ce temps, M. Labarrère guette la sortie de Monsieur Rangolle. Elle ne tarde guère.

« Monsieur Rangolle un instant dit-il. Je viens de voir Battite (surnom familial du personnage-chef). Il m'a mis au courant. Profitez de cet après-midi. Je ferme les yeux. Mais soyez là demain. Que surtout votre classe ne demeure pas en panne. Et qu'il ne soit point imposé un surcroît de travail à vos collègues. »

Ainsi s'acheva l'histoire. Nous ne sûmes jamais, avouons-le, comment s'opéra la conclusion... Gageons que Monsieur Labarrère envoya un pli à Bayonne, dès le lendemain, pour informer M. l'Inspecteur que Monsieur Rangolle allait beaucoup mieux et avait tenu à reprendre sa tâche. Peut-être un tel zèle fut-il récompensé !

Il arrivait que Monsieur Rangolle prenne ses distances avec l'exactitude. (Longueur du trajet effectué à pied ou interception en cours de route par un bavard !).

Nous étions rentrés depuis un petit moment (ô pas très long) que nous le voyions passer devant nos fenêtres, sans cette hâte excessive que manifestent des coupables et regagner le terrain de ses activités.

Le Malin inspira un jour son collègue Monsieur Poey lorsqu'il trouva dans sa bibliothèque une carte de visite ne portant que le nom de Monsieur Rangolle. Facétieux par nature donc sans se forcer (il faut dire que les parties de « chine » entre les trois briscards Monsieur Rangolle, Monsieur Chrestia et lui étaient fréquentes) Monsieur Poey imitant au mieux l'écriture de son compagnon de fonction inscrivit sur le bristol : « Monsieur Rangolle informe Monsieur le Directeur qu'il ne pourra, à son vif regret, assurer son service ce matin, s'étant foulé la cheville en se levant. »

L'occasion de la mise en pratique du faux document n'allait point tarder. Comme Monsieur Rangolle n'était pas là lors du coup de sifflet de la rentrée, Monsieur Poey dit à un de ses élèves : « tiens porte ceci à Monsieur le Directeur et dis-lui que c'est Monsieur Rangolle qui te l'a confié ». Commission vite faite. Le roué Béarnais qu'était Monsieur Labarrère se méfia de prime abord. Il y avait anguille sous roche. Il ne lui fallut d'ailleurs pas trop attendre pour être édifié.

« Hep ! Monsieur Rangolle écoutez (ainsi fut interpellé l'impénitent retardataire). Et votre cheville, comment va-t-elle ?

- Quelle cheville ? fait Monsieur Rangolle très surpris et non moins intrigué.
- Tenez, lisez ceci... (*gros éclat de rire de Monsieur Rangolle qui a saisi, lui aussi*).
- Ça, c'est un coup de ce diable de Poey. Un point pour lui. J'aurai ma revanche. »

Ainsi allaient les choses. Pas de méchancetés. Pas d'acrimonie... Heureuse époque !

Plus tard, bien plus tard, Monsieur Rangolle était au comble de la joie quand il rencontra, lui le retraité un de ses anciens élèves. A Hendaye tout d'abord. A Saint-Jean-de-Luz ensuite, où il s'était retiré. Les retrouvailles se fêtaient à la « chapelle » du coin devant un bon « rouge ». Qui ne les aurait appréciées ? Les retrouvailles et la « chopine » ? Il m'est arrivé d'en être et pour ce faire de m'arrêter, passant par Saint-Jean, place Louis XIV où je savais retrouver mon ancien instituteur qui n'aurait guère apprécié que je manque à une touchante manifestation de reconnaissance.

Monsieur Rangolle devait s'en aller à un âge avancé. L'âge du juste. La sagesse conserve et c'est fort bien ainsi.

Madame Labarrère venait aussi nous faire un cours. En sa qualité d'épouse du Directeur, exception avait été apportée à la règle d'affectation puisqu'elle avait une classe à sa charge chez les garçons. C'était une femme chez qui, en tout premier lieu, on distinguait une lourde chevelure, toute blanche. Déjà, bien avant la cinquantaine elle avait été gagnée par la neige de l'âge. Cela d'ailleurs ne lui allait pas mal du tout, le blanc se mariait bien avec un fin visage, à la peau laiteuse et avec des yeux d'un vrai bleu.

Madame Labarrère distinguée, sans ostentation n'avait, au demeurant, malgré sa voix très douce, aucune peine à se faire écouter et respecter. C'était la dame du patron. Cela suffisait amplement à la situer et à asseoir son autorité.

Moins favorisé, quant à lui, un jeune débutant, boutonneux, un peu trop gringalet, à l'aspect souffreteux, un promu, récemment lâché par l'Ecole Normale. Je ne sais s'il nous craignait, si la timidité était dans sa nature donc sans nul rapport ou si peu, avec notre comportement mais Monsieur B... ne semblait pas en mener large dans les débuts tout au moins.

Rougissant aisément, signe patent du trouble causé par la confrontation prématurée avec des garçons, à peine un peu moins âgés que lui ; usant d'une voix qui tenait plus de l'hésitant impubère que du stentor belliqueux ou sûr de lui, il présentait une trop fragile cuirasse. Nous n'étions très certainement pas de très mauvais sujets, tentés par une exécutable envie de tourmenter quiconque. Même avec M. B... mis à part quelques éclats de voix –plus osés qu'avec les autres maîtres- nous ne profitâmes point d'une situation où nous aurions pu jouer aisément. Ce dont je me souviens très bien –mais pourquoi ai-je surtout noté ce détail, somme toute banal- c'est de la paire de guêtres qui couvrait les chaussures de notre jeune pédago. Soubassement d'un corps fluet, elles évoquaient irrésistiblement la patte évasée, écrasée de l'éléphant. Qu'il me soit pardonné ! C'est la seule méchanceté que je me permettrai. J'avoue avoir eu de la sympathie pour Monsieur B... qui émigra à Saint-Jean-de-Luz et que je devais retrouver, comme retraité, à Saint-Vincent-de-Tyrosse où il s'occupait intelligemment de la Bibliothèque Municipale. Que dire de son enseignement ? Rien de définitif, ni de profond. Que peut avancer un être jeune ? (C'est de nous, les élèves, dont il s'agit.) Avions-nous quelques qualités pour jouer à l'Inspecteur. (Déjà que ces messieurs du contrôle mettent bien souvent à côté de la plaque avec leurs idées préconçues et leur examen « météorique » de la situation). Mais le sérieux, l'acquis en connaissances de Monsieur B... ne pouvaient nous laisser indifférents. Surtout qu'un certain nombre d'entre nous aspirait à entrer dans la carrière, la même.

Ici s'arrête le groupe des maîtres qui sans appartenir à la simple figuration ne touchait au fond à rien qui fut essentiel –sans toutefois tolérer une négligence qui pourrait bien s'avérer préjudiciable- pour les épreuves qui nous attendaient en fin de Cours Complémentaire. Ne minimisons pas leur apport. Constatons simplement que s'ils ne demeurèrent pas sur le devant de notre souvenir ce n'est point par rejet ou ignorance mais plutôt en fonction du rôle qu'on leur fit jouer.

Le vrai « coadjuteur » du Directeur, son second, était Monsieur Sourdaa. Tout le français lui fut confié. Ne disons pas la littérature, cela ferait trop précieux. Nous ne fûmes pas longtemps sans savoir que Monsieur Sourdaa nous arrivait en droite ligne du Rif. Sous-lieutenant de réserve il avait accompli son service militaire dans cette zone du Maroc septentrional où les conquérants tant français qu'espagnols eurent à compter durant cinq années avec la résistance armée et agissante, d'indigènes coriaces, fort jaloux de leur indépendance. Peut-être par modestie, peut-être aussi, parce que contraint, à son corps défendant, à faire cette guerre coloniale qu'il désapprouvait, les idées reçues à l'Ecole Normale y étant pour quelque chose, toujours est-il que Monsieur Sourdaa ne fut guère prolix pour nous narrer les faits d'armes, les siens et ceux des autres. On remarquait bien un petit bout de ruban à la boutonnière de son veston. Une récompense sans doute. Jamais il n'y fit allusion.

Monsieur Sourdaa était, lui aussi, comme notre Directeur un Béarnais bon teint. De taille moyenne, d'une corpulence qui n'avait rien d'une « armoire à glace » il en imposait, cependant, par une énergie toute naturelle qui émanait de son être et par une allure bien décidée. Il roulait les « r » ce qui donnait à son verbe abondant, à sa phrase châtiée un cachet certain. Élégant avec ça, vêtu avec une réelle recherche, on devinait aisément qu'il ne devait point être frustré de succès auprès du beau sexe. Qui aurait songé à l'en blâmer ? Ne lui fallait-il pas un délassement vu le travail qu'il fournissait à l'école ? Que les jeunes générations « d'instits » retiennent un tel exemple. Pas le seul au demeurant. Et qu'ils saluent ces pionniers, qui au prix d'efforts considérables, ont assumé une tâche pénible car abondante et à plusieurs faces.

Monsieur Sourdaa était bicéphale. Il avait la responsabilité de la classe du Certificat d'Etudes. Quarante élèves. Et comme je l'ai déjà noté, tout ce qui touchait à l'enseignement du français au Cours Complémentaire –orthographe exceptée, lot de Monsieur Labarrère-, était de son ressort. Fort heureusement pour lui, Monsieur Labarrère, encore, s'occupait du calcul au Cours Supérieur. Je dis bien fort heureusement, non seulement en fonction de la quantité de travail mais aussi et surtout parce que Monsieur Sourdaa ne devait pas avoir un penchant très marqué pour tout ce qui touche à la manipulation des nombres, et à l'austère et rigide raisonnement qui conduit la résolution des problèmes d'arithmétique.

Son rôle au Cours Complémentaire, que l'on me pardonne d'insister, s'avérait de première importance. Le français constituait, notamment pour le concours d'entrée à l'Ecole Normale la matière privilégiée quant au coefficient. La note obtenue se voyait multipliée par trois, alors que les mathématiques, les sciences, par exemple, n'avaient droit qu'au double de la cotation.

Le plus bel hommage fut rendu à Monsieur Sourdaa, un jour, presque par hasard, à cause d'un incident qui risqua de lui être préjudiciable et où sa bouillonnante nature avait eu le dessus sur la froide raison. Je reviens ici, au même Inspecteur que celui de l'autre fois, celui qui dérapait en parlant, le « microphobe ». Ne pénétrons pas très avant dans les détails du conflit qui opposa, un certain après-midi, le vieil homme, fort de son autorité à

un jeune subordonné plein de fougue. Toujours est-il que Monsieur l'Inspecteur (Battite pour les initiés) se vit, lui le chef, expulsé de la salle de classe sans ménagement et sans souci des suites prévisibles. Hors de lui, plus bègue que jamais, Monsieur l'Inspecteur fonça chez Monsieur le Directeur (un chemin qu'il connaissait bien).

« Monsieur Labarrère, je viens de me faire flanquer à la porte par Monsieur Sourdaa, lança-t-il d'une voix outrée, le visage congestionné par l'indignation. Je fais un rapport. Je demande une sanction exemplaire, la comparution devant le conseil de discipline où j'appuierai pour un déplacement d'office, au minimum. »

- Voyons, Monsieur l'Inspecteur, reprenez-vous dit Monsieur Labarrère voulant demeurer très serein, quoique intrigué. Reprenez-vous. De quoi s'agit-il ? Considérons les choses bien en face.
- Je ne fais que cela, rétorqua l'Inspecteur, qui cependant demeurait sous le coup de l'éviction ultra-rapide. Mais vous comprenez... je ne fais que cela... Mais je ne puis laisser passer un tel affront, un tel manquement à l'autorité.
- Venez avec moi, Monsieur l'Inspecteur. Justement Monsieur Sourdaa vient ici, assurer un cours et je dois le remplacer dans sa classe. »

Comment s'opéra le croisement dans le couloir ? Peu importe. Seule la suite compte. Parvenus dans la classe du Certificat, tout de suite Monsieur Labarrère prend la pile des cahiers journaliers et également la liasse des rédactions du Cours Complémentaire ; le tout en cours ou en attente de corrections.

« Voyez Monsieur l'Inspecteur, le travail colossal (terme employé à dessein) que fournit ce jeune adjoint. Avec une rare conscience et ce qui ne gêne rien avec une compétence remarquable.

- Je vois, je vois, dit Monsieur l'Inspecteur, au fond pas mauvais homme et déjà d'un degré en dessous dans la colère. Mais...
- Vous savez Monsieur l'Inspecteur que Monsieur Sourdaa en a connu de cruelles dans sa guerre du Rif et (*encore une affirmation appuyée*) que sa conduite a été particulièrement brillante, disons héroïque, sans trop exagérer. La décoration qu'il a gagnée l'atteste grandement.
- Mais, mais (*conjonction répétée qui marque l'embarras, l'hésitation, l'ébranlement*) tout de même, il m'a outragé.
- Vous ne voudriez pas, pour une erreur de jeunesse, un mauvais moment, une saute d'humeur...
- Comme vous y allez. Il y avait plus que cela dans le geste.
- Je ne le pense pas. Vous ne voudriez pas, vous que je connais (*flatterie diplomatique*) si paternel, pour une saute d'humeur, dis-je, causer un préjudice de carrière à un homme si méritant ? »

Réquisitoire de moins en moins assuré et plaidoirie de plus en plus affirmée, contiennent un moment.

« Bon, dit Monsieur l'Inspecteur. Je vais passer l'éponge... Mais j'exige des excuses et qu'à l'avenir une telle conduite de Grenoble me soit épargnée...

- Comptez sur moi pour l'immédiat et pour le futur. »

Bornons-nous à ces échanges. Il fallut certainement, toute l'assurance de Monsieur Labarrère, toute son autorité qui était réelle et aussi toute son habileté pour convaincre

« un quelqu'un qui ne voulait pas qu'on lui marche sur les pieds » et l'amener à résipiscence.

Mais comme Monsieur Sourdaa avait l'intelligence plus forte que les nerfs, il fut sûrement trouvé une formule qui ménageât les désirs de réparation du chef et l'amour-propre de l'offenseur.

Et par-dessus tout le satisfecit de Monsieur le Directeur avait valeur d'hommage.

Il nous fut, par ailleurs, permis de constater que la pusillanimité n'affectait pas Monsieur Sourdaa. Comme si la préparation du Certificat d'Etudes, les cours de français au Cours Complémentaire n'y suffisaient point, Monsieur Sourdaa était chargé de diriger nos séances de gymnastique. Nous nous trouvions à évoluer sur le ciment du fronton de Gaztelu Zahar.

« Une... deux... une... deux... droite.... droite.... etc. etc. » L'ex-officier commandait avec autorité.

« Une... deux... » lui répondirent non pas un, mais deux échos. Deux énergumènes croyant faire les malins, assis sur les gradins du fronton se gaussaient de notre instructeur. Le jeu ne dura guère longtemps. « Repos » nous intima l'offensé.

« Messieurs, allez-vous nous laisser tranquilles... Que voulez-vous ? » lança Monsieur Sourdaa aux deux fiers-à-bras qui, arrogants au possible, y allèrent de l'injure triviale et sottise. Monsieur Sourdaa tint bon. L'échange risquait de tourner au pugilat. Il fallut certainement beaucoup de maîtrise de lui-même, à Monsieur Sourdaa pour ne pas tomber dans cette extrémité condamnable, surtout que les deux matamores redoublaient d'insolente effronterie et que leur agressé ne voulait pas fuir sous l'outrage.

Comment fut alerté Monsieur Labarrère. Je ne le sais. Mais il arriva prestement. Fort opportunément avant que l'irréparable ne se produise. Son apparition fit l'effet d'une douche froide sur les provocateurs qui quittèrent les lieux sans insister, mais aussi sans manifester aucun regret. L'affaire se conclut au tribunal. Une amende assez forte vint sanctionner la pénible exhibition des facétieux, mal embouchés.

Ce qu'on peut arriver à faire avec de la volonté, la volonté très tenace, de la constance jamais découragée, Monsieur Sourdaa devait, hors du secteur scolaire, nous en fournir une preuve manifeste. Le rugby a eu et a toujours la grande faveur dans les Basses-Pyrénées nouvellement Pyrénées-Atlantiques. Cela dure depuis plusieurs décennies. L'Ecole Normale de Lescar a été un foyer de formation de joueurs qui, tout d'abord, brillants en compétition universitaire, devaient contribuer, pour beaucoup, au renom de grands clubs, notamment dans la zone du Comité de Côte Basque. Monsieur Sourdaa à son arrivée à Hendaye ne nous apparut point comme un pratiquant de valeur. Cela peut surprendre en tout premier examen, car comment penser que lui le « baroudeur » n'ait pas brillé dans un sport qui somme toute est un continuel combat. Enfin il en était ainsi. Monsieur Sourdaa avait même fort à faire et beaucoup à apprendre pour devenir un joueur acceptable. Le jeudi après-midi nous prenions nous, les élèves du Cours Complémentaire, fortement attirés par le ballon ovale, le relais à Ondarraitz de l'équipe fanion du Stade Hendayais qui venait d'y effectuer son entraînement hebdomadaire. Pas une petite affaire pour un club de petite cité, rivalisant entre 1922 et 1930 avec les meilleures équipes nationales. Nous y reviendrons. Nous n'étions pas les seuls à nous initier aux grandes envolées, aux subtilités des touches et mêlées car Monsieur Sourdaa se trouvait, fidèlement, parmi nous. Pas tant que cela pour arbitrer, diriger, mais aussi, et surtout, pour mettre à exécution ce qu'il avait vu faire auparavant, par les ténors. Pour sa grande chance il se

trouvait qu'un de ses meilleurs amis –un instituteur de Ciboure- jouait en équipe première du Stade comme troisième ligne. Un troisième ligne de valeur et craint par maintes formations de la Côte Basque et d'autres comités. Louis Pée fut un excellent mentor pour son collègue Sourdaa. Il ne le ménagea point, entreprit son initiation à la spartiate. L'élève en l'occurrence ne rechigna pas. Il mit un certain temps à progresser. Enfin, il arriva à son but. Je l'ai déjà noté, il n'avait rien d'un colosse. Et où trouva-t-il en rugby sa consécration ? Dans la ligne d'avants du quinze fanion où il ne s'en laissa jamais imposer, même par les « mules » -il y en avait aussi alors- les plus épaisses. Il ne fit d'ailleurs pas une apparition rapide, fugace, sur les stades. Durant plusieurs saisons il porta avec succès, panache, à part entière, le maillot blanc, au poste d'avant-garde, là, où la lutte s'avère souvent chaude, compacte, pesante dans une empoignade où la canaille se referme inexorablement et où le rugueux contact s'effectue, le plus souvent, dans le dissimulé. Ses coups les plus rudes ne firent jamais reculer Monsieur Sourdaa. Comme le disent les non-puristes il ne se « dégonfla » point, lui, le petit gabarit. Souvent il parut même mener l'assaut. Ce que peut arriver à faire, tout de même, un être qui veut !



Saison 1933 / 1934 Excellence Equipe I
 Pascouaud - Sourda - Ugartemendia - Eguiazabal - Guillet - Conte - Suhete - Pouchoulouteguy
 Coronado - Aramendy - Pée - Labourdette - Faget - Pujo - Gainza - Bidegain.

Photo extraite du Livre « Cent ans de fierté et de passion » du Stade Hendayais

Puisque j'en suis à la rubrique des activités physiques, extrascolaires en somme, je me garderai bien d'oublier les fêtes que nous donnions en fin d'année. Gaztelu en fut le cadre, le plus souvent. Monsieur Sourdaa y allait, en ces circonstances, de son précieux concours. Une propension manifeste pour être sans cesse sur la brèche. Il n'opérait point seul évidemment. Les maîtres y participaient largement. Du moins ceux que l'âge et l'empâtement inhérent, n'affectaient pas. Et encore ces derniers devaient surveiller. Pas une petite affaire, au demeurant que de réfréner les ardeurs désordonnées, des défoulements en plein air. Ils le faisaient de toute évidence avec un détachement serein, mêlant la vigilance atténuée et le bavardage, en gens sûrs d'eux-mêmes. Monsieur le Directeur n'avait pas un rôle passif. Il mettait la main... au sifflet et cernait de près les évolutions. Avant que le spectacle ne fut au point, que de répétitions !

La synchronisation des gestes d'un ensemble hétérogène n'est point chose facile. Pour nos arabesques, nos mouvements d'assouplissement, nos élévations de bras, nos extensions de jambes, nos maniements de bâtons il convenait que tout fonctionnât dans un unisson le plus parfait possible. Arriver à ce qu'il n'y en ait point de trop pressés pour partir avant le signal, ni qui demeurent en retardataires dans une position dépassée ne constituait pas une petite affaire.

Ces demoiselles de l'école des filles se trouvaient mobilisées elles aussi. Mais leurs répétitions se déroulaient, le plus souvent, dans leur cour de récréation, intra-muros. Seulement, sur la fin, elles prenaient place sur le plateau de Gaztelu. De toute façon quand nous n'étions pas là. Dommage ! Ainsi persistait une séparation que nous regrettions, une ségrégation pas du tout nécessaire et qui ne garantissait rien. Enfin, ceci est d'un autre domaine. Nous découvrons les charmantes ballerines, lors de la fête. Nous étions cependant un peu au courant, car le « carmel » ne durait pas indéfiniment. Nos retrouvailles, dans la rue, après la classe, dans les jeux mixtes de nos quartiers respectifs étaient monnaie courante. La confiance naissait. Qui n'avait sa « bonne amie » ? Oh ! Ne pensez pas à mal. C'était innocent. De l'amitié poussée, un penchant affectif à motivation ludique. Mais si prenant, avec ça. Le grand jour, celui de la fête, la mobilisation, en grand des parents, avait cours. Les gradins se garnissaient rapidement de partisans de la « laïque ». Il faut reconnaître que bien plus qu'actuellement, un fossé quasiment infranchissable séparait les deux écoles : la publique et la privée dite libre par abus des mots. A Hendaye, à l'époque, cette dernière n'existait que pour les filles. L'enseignement était dispensé dans deux établissements. Pas question pour certains de prêter un quelconque intérêt à ce qui se faisait à la « sans Dieu ». Evidemment et fort heureusement il se trouvait quelques familles qui usaient des deux écoles. Toutes n'avaient pas suivi la trace de ceux qui exilèrent leur progéniture – nous l'avons déjà vu- pour trouver une idée conforme à leurs vues touchant à l'éducation. Ainsi, même chez les bourgeois ou prétendus tels, si la fille fréquentait Sainte Germaine ou Suertegaray, le garçon était risqué sur les bancs d'une école suspecte pour des butés.

A l'occasion d'une de nos fêtes scolaires le curé d'Hendaye rompit avec ce qui était plus qu'une bouderie : un rejet systématique. Fit-il preuve, avant la mode, d'œcuménisme ? Se souvint-il que fils de douanier il avait acquis les premiers rudiments du savoir à l'école laïque ? Voulut-il manifester en plein jour son ouverture d'esprit et convier ses fidèles à en faire autant ? Qu'importe la motivation. Et pourquoi n'y en aurait-il qu'une ? Il vint à notre manifestation, très souriant, très compréhensif du moins apparemment. Sa présence ne pouvait passer inaperçue. Le clergé, à cette époque, n'avait pas été autorisé à revêtir l'habit civil, anonyme. Pourquoi n'avouerai-je pas que nous fûmes quelques-uns, qui n'avions pas encore coupé tous les liens avec l'église, à le remarquer et, au fond, à nous en réjouir.

La manifestation de fin d'année prenant de plus en plus d'ampleur force nous fut de quitter le Vieux Fort ; la place de Gaztelu devenue trop exigüe ; pour évoluer sur l'aire plus vaste d'Ondarraitz. Là, outre les figures chorégraphiques de nos consœurs, nos mouvements automatisés, nous empruntâmes à la compétition sportive. Une simulation tout simplement. Je me souviens très bien – bien que n'en étant pas plus fier pour cela- d'avoir franchi le premier la ligne d'arrivée au bout d'une course d'un hectomètre (mesure approximative). Je puis, aujourd'hui, faire une petite confession. J'avais un peu anticipé sur l'ordre du starter (je ne sais si alors on désignait ainsi, celui qui donnait le signal d'un quelconque départ, le français n'ayant pas encore sévi). Quelques secondes de grignotées et encore... Est-ce cela qui me valut la place de tête ? Pourquoi en rougir ? Suis-je assuré que mes adversaires –d'un moment- n'ont pas fait de même ou qu'ils n'ont point tenté de

le faire ? Et puis le corps du délit ne devait pas être si important, si décelable pour qu'il ne fût pas sanctionné. Toujours se trouva-t-il que pour la première fois je sus l'enveloppement charmeur, enivrant des applaudissements denses d'une foule qui vous serre de près. Au fait étaient-ils pour moi, ces vivats ? Sot, vain, humain que j'étais. Combien le demeurent toute la vie !

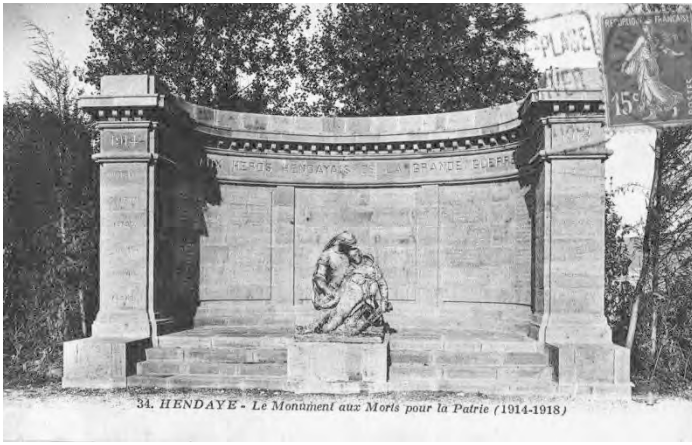
L'évasion en plein air ne durant pas, revenons à notre école. J'ai abondamment parlé de nos maîtres pour comprendre à travers eux tout le sérieux du travail que j'y faisais et l'excellence des résultats en fin de circuit.

Bornons-nous maintenant, à l'insolite qui n'est pas peu lié à l'habituel, qui ne peut se séparer de l'étude, qui la conforte même.

C'est au Cours Complémentaire qu'il me fut donné de faire connaissance avec quelque chose de phénoménal : la T.S.F., le son, la voix, la musique, les roulements, les bruits divers qui vous arrivent sans le truchement du fil. Là, dans une grande boîte, un coffre d'importance... grâce à de la galène, dérivé d'un plomb pas vil du tout –pour détecter les ondes hertziennes. Tout était nouveau pour nous. Le poste offert par un généreux donateur qui vint lui-même l'installer, à une place d'honneur, bien en évidence. D'emblée nous eûmes –intérieurement du moins- une grande considération pour ce monsieur. Pensez donc ! Un sorcier en quelque sorte, qui en deux tours de bouton faisait parler la grande caisse, qui sur un simple coup de doigts libérait la musique. Non sans, au passage, déclencher un sifflement nasillard, un inéluctable accompagnement à n'en point douter. Il faut reconnaître que ces premiers postes n'avaient pas une sélectivité très poussée. Il paraît qu'il s'agissait d'interférences, de fading. Dieu que nous en apprîmes des choses ! Qu'il nous fut révélé des merveilles en un rien de temps ! Tant pis pour les quelques désagréments inhérents à toute production à ses débuts ! Pour nous, en une après-midi, nous sortîmes de notre petit coin des bords de la Bidassoa. Nous fûmes, directement, loin. Le sortilège nous prit. Cette grande cage qui nous servait, à domicile, sans rien qui puisse établir une relation avec l'étranger et d'où sortait une musique dispensée par un orchestre prestigieux, dans un cadre évidemment luxueux ; portait en elle un mystère auquel nous ne pouvions assister indifférents. Combien de jeunes, aujourd'hui, rompus dès le très jeune âge à la pratique de postes audiovisuels sophistiqués, aux minis... tout ce que l'on voudra, aux chaînes Hi Fi, etc. se gausseraient des naïfs que nous étions. Sont-ils plus heureux que nous, cependant ? Je ne le pense pas. A leur avoir servi une table toute prête, sans qu'il y ait nul effort à faire pour s'en approcher ; à leur avoir donné l'impression que tout était naturel, inéluctable ; on les a privés de la divine surprise de l'initiation, celle qui émeut, qui transporte car vous sortant de votre petit univers vous mène vers un lieu qui vous permet de rêver.

Si l'arrivée du poste de T.S.F. toucha, pour nous, au merveilleux c'est que nous n'étions pas gâtés, question loisirs. Nous ignorâmes les projections qu'elles fussent didactiques ou récréatives. Le cinéma des Variétés n'avait de toute évidence pas été conçu pour nous. Nous pouvions toujours attendre pour recevoir la visite d'acteurs itinérants qu'ils touchassent à la poésie, à l'art dramatique ou au guignol.

Hendaye était, sans doute, un cul-de-sac oublié ? Quand je pense aux séances offertes aux élèves des générations suivantes, séances que j'ai connues et appréciées – pour les élèves- en temps qu'instituteur et qui n'ont fait que prendre de l'ampleur depuis ; il faut bien reconnaître que nous étions singulièrement frustrés de supplément de culture et de saines distractions.



puisque les classes du dessous n'y participaient pas. Point d'apport suave, de finesse de voix, de féminité du timbre puisque l'enseignement, chez les filles, s'arrêtait à la classe du Certificat. Et puis un sexisme certain –comme on dit de nos jours- s'opposait à une mixité compromettante, surtout pour l'élément mâle. Petites classes, fillettes et filles jouaient à la figuration, à la parure du monument.

Notre répertoire pêchait par manque de renouvellement. Durant les quatre années où je participai à la chorale je n'appris que l'hymne de Victor Hugo. Certes une poésie du barde landais Jean Rameau, traitant d'un sujet analogue, nous fut servie. Mais en classe seulement et à usage interne. Pourquoi Monsieur le Directeur qui nous dirigeait borna-t-il là son choix ? Avait-il reçu des ordres impératifs pour ne s'en tenir qu'à une œuvre unique, de valeur certes, mais tout de même... N'y avait-il pas d'autre ode pour appeler aussi fort à la reconnaissance ; d'une manière différente, avec une manifestation plus près d'une morale que par ailleurs on nous inculquait et qui s'écartait singulièrement du concept hugolien ? « La France éternelle ! » Passe sur le peu de vraisemblance de l'affirmation quant à l'histoire. Passe à la prétention concernant l'avenir. « Gloire à ceux qui sont morts pour elle ! ». Nous savions Monsieur Labarrère grand admirateur d'Anatole France. Non seulement de son style si méticuleux, si pur, si accrocheur. Mais aussi de ses idées prônant un humanisme sans compromission qu'un scepticisme de bon aloi et de grande culture appuyait. Comment pouvait-il faire semblant d'oublier –ne fut-ce qu'occasionnellement- que le grand maître a émis ce jugement, sans appel, hélas ! Trop vrai, que le soldat qui a cru faire le don de sa vie à la patrie ne s'est, en définitive, sacrifié que pour des mercantis, d'avidés vautours ? Pas même des urubus qui eux, au moins, ont le mérite de rendre service en dévorant charognes et ordures !

Dès la rentrée d'octobre nous attaquions les répétitions. Plusieurs fois durant la semaine. Monsieur Labarrère tenait la baguette. Dans les débuts il se servait, uniquement d'un court tube de cuivre, en guise de diapason ; instrument qui donnait un « la » approximatif. Par la suite, sa fille, Suzanne, vint l'aider avec son violon. Elle n'était pas très à son aise, lors des premières séances. Une rougeur persistante du visage trahissait une émotion particulière. Cela s'arrangea très vite. Elle nous fut précieuse, pour nous tenir dans les justes limites d'une correcte exécution. Enfin, nous opérions avec les moyens du bord. C'était bien mieux que rien, bien mieux qu'une estimation de justesse toujours sujette à caution. Ce rôle d'accompagnateur amateur et sans prétention, je devais le remplir, plus tard, dans ma classe, pour des leçons de chant et les préparations des fêtes scolaires. J'avoue que je le fis avec moins de bonheur que Suzanne. Disposant d'une clarinette, un peu négligée, aux tampons usés qui obturaient mal les trous, d'anches fatiguées voire dentelées, n'ayant plus une grande vélocité digitale ni une fermeté des lèvres suffisante, il m'arrivait de lâcher quelques « couacs. »

« Vous jouiez mal ! » me dit bien plus tard un de mes anciens disciples, devenu adulte. L'effronté avait bougrement raison. Je passe sur son haleine révélatrice d'un breuvage stimulant qui lui avait donné la force d'émettre, tout haut, un jugement si peu aimable. Mais il disait juste. Je n'étais point devenu un grand exécutant. Mais l'essentiel résidait dans le résultat. Car si je jouais faux, mes élèves chantaient juste. Une mystérieuse rectification avait lieu, dans le bon sens.



Ceci me conduit à dire, par anticipation, que tout jeune j'ai fait partie de l'Harmonie Municipale d'Hendaye avec d'autres camarades du Cours Complémentaire du reste. Le jour de la cérémonie du Monument aux Morts notre rôle était double. Nous étions et instrumentistes et choristes. Cela n'allait pas sans inconvénient. L'Harmonie Municipale était dirigée par l'instituteur de Béhobie, Monsieur Caunille. Un homme distingué, cultivé, artiste, à forte personnalité.

Paul Caunille
« L'Estudiantina de Ciboure »

Monsieur Labarrère, notre Directeur, nous le savons amplement, avait également un caractère très affirmé. Comme pour l'électricité il est fatal que deux êtres, à haut tempérament, se heurtent s'ils ne se repoussent systématiquement. Un incident éclata entre les deux responsables, un jour à Ondarraitz, lors de notre kermesse annuelle, où l'Harmonie prêtait son concours. Une question de préséance. Une conjoncture difficile. Avec comme motif central celui de savoir qui était davantage maître des élèves (ne voir ici nulle subtilité de raisonnement ni de style). Un échange bref mais vif de propos qui ne manifestaient point une grande sympathie mutuelle. Ce que la passion fait faire à des êtres pourtant très intelligents donc, en principe, sensés ! Fragilité de l'homme, même le plus doué ! Une autre fois, comme nous venions en cortège depuis la Place de la République jusqu'au Monument aux Morts, nous nous trouvions donc quelques-uns du Cours Complémentaire avec l'Harmonie qui jouait durant tout le défilé. Arrivés au Monument, Monsieur Caunille, le Chef de musique nous intima l'ordre de ne pas bouger. Vite après, Monsieur Labarrère nous fit un geste pour nous convier à venir chanter. Nous sollicitâmes du regard Monsieur Caunille. Un détachement glacial de toute sa personne. Comme s'il ne voyait pas, comme s'il ne voyait rien ! Comme s'il n'apercevait pas les appels réitérés et impératifs de notre Directeur. Qu'est-ce qui nous prit pour nous méduser, nous figer ? Je ne le sais. Nous demeurâmes sur place, pétrifiés en quelque sorte. Le chant de circonstance s'éleva, sans notre participation. Peut-être un peu moins fourni qu'à l'accoutumée. Mais point du tout supérieur en qualité. La dislocation s'opéra. Nous ne demandâmes pas notre reste. Nous ne flânâmes point dans les parages de Monsieur Labarrère. Mais le lendemain matin, en classe, quelle charge ! Qu'est-ce que nous prîmes, pour notre grade ! Et sans espoir aucun de placer la moindre syllabe pour notre défense ! D'ailleurs qu'aurions-nous pu avancer, dépassés que nous avons été par une situation hors de notre juvénile mesure. Ce qui me resta le plus des apostrophes de Monsieur Labarrère c'est qu'il appuya un tantinet sur mon nom. Il me prit presque à partie. Qu'avais-je donc fait ? Avais-je eu une expression toute particulière pour attirer sur moi la plus grande quantité d'excommunication, de foudres ? Ou alors fallait-il un bouc émissaire ? Voilà comment on crée les aigris, les révoltés surtout quand l'esprit de justice est aigu et en jeu. Je cite cela sans amertume, sans ressentiment. Monsieur Labarrère avait droit, de ma part, à une reconnaissance qui passait, bien avant, une rancœur si légitime fut-elle.

Je revins un jour, à la maison, fort marri et ce, l'année de l'examen-concours.

- « Maman, je ne veux plus aller en classe.
- Que me dis-tu là ?
 - Je ne veux plus retourner à l'école. Je « fous » tout en l'air. J'en ai par-dessus la tête.
 - Perds-tu la raison ?
 - Pas du tout.
 - Que se passe-t-il alors ? Explique-toi. Es-tu fatigué ?... Découragé ?... As-tu besoin de récupérer ?
 - Surtout que l'on me laisse en paix et que l'on ne se moque pas de moi. »

Je narrai, par le détail, mon infortune à l'être le plus apte à me comprendre. Monsieur le Directeur y était allé un peu trop fort dans l'usage des brocards à moi destinés. Une susceptibilité d'adolescent, ça s'observe, ça se respecte, ça se ménage, ça mérite attention, réflexion, retenue dans le propos.

Me sentant monté à un point tel qu'il impliquait le non-retour, maman opiniâtre et diplomate, à la fois, s'en fut à l'école.

- « Monsieur Labarrère mon enfant veut quitter l'école.
- Eh ! Bien qu'il le fasse dit tout net Monsieur le Directeur qu'une mouche de mauvaise inspiration, avait dû piquer.
 - Merci, Monsieur Labarrère. Après tant d'années de vigilance, de soucis et aussi de collaboration avec vous.
 - Qu'y puis-je ? Si votre fils... »

Madame Labarrère passait fort opportunément par là. Bonne âme, sensible, comprenant les situations délicates, elle y alla de toute son influence. La rupture ne vint pas.

- « Retourne en classe, me dit mon excellente mère, au terme de sa mission.
- Pour que l'on recommence à se payer ma tête. Pour que l'on me fasse sentir que j'aurai pu me taire.
 - Tu le verras. Mais après ce qui vient de se passer, je ne le pense pas. »

Je me laissai gagner. Mon retour à l'école ne fut glorieux ni pour l'un, ni pour l'autre, ni pour le Directeur trop caustique, ni son élève trop susceptible. Nous fîmes comme si nous n'avions jamais rien su de ce qui s'était déroulé. Et comme si nous n'y avions pris aucune part.

Mes sentiments de respect et de gratitude ne pouvaient honnêtement, me faire laisser dans l'ombre, quelques mauvais passages, comme les deux que je viens d'évoquer. La vérité n'est-elle pas le meilleur gage de la fidélité ? Et puis, où et quand le ciel est-il, en permanence, sans nuage ?

On dissertera sans doute très longtemps pour établir ce qui détermine de l'extérieur l'orientation, la prise de telle ou telle direction, d'un jeune dans la vie. Aussi bien cherchera-t-on à y voir clair dans ce qui ne l'influence en aucune manière, qui n'exerce nulle aimantation. Difficile, car personnel dans ce cas. Le choix participe alors de la coercition intérieure : de l'auto-coercition.

Cependant la glose abonde, le verbe foisonne quand on aborde la motivation d'un sujet qui s'engage dans une voie.

« Suscitons des vocations » s'évertuent à affirmer des clercs face à une certaine désertion sacerdotale. Que l'appel peut surprendre émanant de zélotes, se substituant ainsi à ce qui les dépasse, à moins que persuadés d'avoir fait corps avec le divin, ils ne se considèrent comme un de ses appendices donc aptes à jouer un rôle dans la provocation (au sens noble s'entend).

La vocation implique la remarque de la divinité et par la suite l'appel souverain, irrésistible avec mise en état particulier –disons de grâce- pour suivre dans une situation de totale dépendance.

La vocation porte vers un but précis, un aboutissement nettement défini, une fonction déterminée et délimitée, un accomplissement de desseins qui à tout bien considérer ne sont que ceux de l'inspirateur, du dominateur. En principe la Providence pointe son doigt sur la créature raisonnable. Mais ne devrait-on pas plutôt penser à la malléabilité qu'au bon sens, à l'équilibre, à la sagesse ? Connaître dans les plus grandes lignes, juger donc soupeser, entrevoir de multiples à-côtés, n'est-ce point l'ABC de la raison ? Il y va donc d'un certain obscurcissement, au départ, car la vocation, mise en avant par les religieux sous-entend un impératif qui ne se discute pas, qui ne s'étudie pas donc qui ne se raisonne pas.

Considérée du point de vue profane, non inspirée par une intervention extrahumaine, la vocation devient une inclination à une façon de se comporter face à l'immense réseau de l'activité terrestre. C'est un goût confus, un penchant mal défini, une propension dans un relatif brouillard, une tendance à préférer telle chose à telle autre.

La prédilection qui stipule la préférence prend tout à une attirance pas toujours nettement assise. Elle s'avère, en tout cas, plus certaine que ce que l'on nomme prédestination laquelle ne peut tenir qu'en s'adjoignant la fatalité avec tout ce qu'elle a d'inévitable, d'immuable. Un rets qui emprisonne et n'offre que peu de chances d'évasion.

Le choix, l'option, procèdent d'une autre nature. Choisir ne peut se faire sainement, réellement qu'en situation volontaire. Encore faut-il avoir le pouvoir entier, la volonté non contrariée, la faculté non suspecte et non influencée. L'option portant sur plusieurs possibilités proches par leur attirance, tout en offrant une gamme ou une diversité de choix est en butte à une « buridanerie » qui n'arrange rien.



Tout enfant j'allais fréquemment, au poste d'aiguillage de mon père, poste contigu au dépôt des grosses locomotives à vapeur. J'apercevais d'ailleurs ces monstres fumants, ahanant et qui fonçaient d'une lucarne de notre appartement de la Rue du Port. De ce haut poste d'observation je rêvais de conduite. Je serai un jour mécanicien de locomotive. Ainsi en avais-je décidé. L'idée fut longtemps tenace. Remarquez bien que celle de devenir un auxiliaire du conducteur n'effleura pas ma pensée.

Le second n'était que ce forçat dont le rôle consistait seulement au maniement de la lourde pelle pour faire un foyer dévoreur. L'idée d'être mécanicien me tint autant que mes contacts sensoriels furent avec le chemin de fer. Je dis bien sensoriels car il ne saurait être question uniquement de ce que je voyais, ce

qui n'était point à négliger, cependant. Il entra dans la séduction qu'opérait sur moi la compagnie – dans sa partie roulante- dont le bruit qui lui était particulier : ébranlement sourd du convoi, roulement profond et impérieux à la fois du passage, sifflet aux multiples modulations et à la durée fantasque. Je ne pouvais manquer, non plus, d'être impressionné par ces souffles qui partaient de la machine et qui m'enveloppaient avec



l'humide tiédeur de la vapeur, l'âcre relent de la houille et l'amer voile de la fumée. Je tiendrai, donc, un jour, les leviers de commande. Lunettes bien chaussées, bien retenues derrière le crâne par une bande de tissu élastique, couvrant en totalité les orbites, je scruterai l'avant-pays, tête engagée dans le hublot dégarni de toute fermeture, la casquette ajustée à l'envers, la visière protégeant la nuque cependant que la partie rentrée serait le prolongement de mon front. Je connaîtrai une diversité de paysages à ne point négliger. Hendaye-Bordeaux et retour. Un itinéraire auquel je me tenais. A l'époque, il semblait un parcours d'importance... un trajet formidable surtout pour un sédentaire rivé à son coin. Je pense que je devais ressentir alors, de manière confuse, tout ce que cet état devait comporter d'enchaînement banal, de suite monocorde, émolliente, insipide des jours, puisque ce va-et-vient sur la ligne m'affranchirait d'un lien qui me serrait trop, me tenait attaché sans m'offrir la félicité du renouvellement constant. Le soir, à l'arrivée, je descendrai vainqueur, le visage portant le noir du triomphe. Panier à la main, sac en bandoulière, comme je l'ai vu maintes fois fait par les aînés, j'irai au corps de garde retrouver les compagnons. Et demain encore l'aventure. Encore le grand brassage des êtres et des choses. Encore le message porté par le convoi qui suit docilement le grand meneur, le Dieu souverain, le cheval de feu.

Le frère et la sœur de notre propriétaire, Carmen et Félix, ayant déménagé pour vivre chez leur consul-tuteur dans son domaine d'Aizpurdi, le vaste et coquet appartement du premier, de la Rue du Port, fut occupé par un spécialiste d'un nouveau genre et par sa famille. Ne riez pas. Entre 1920 et 1930 le mécanicien sur automobiles était une révélation. Tout comme la machine à pétrole un instrument rare, un luxe que ne pouvait s'offrir que quelques privilégiés. La voiture commerciale faisait une apparition avantageuse. Cela motivait la mise en place d'une clinique spéciale pour les insuffisances, les avaries, les réfections. La clinique prenait le nom de garage. Monsieur Ferdinand, notre voisin, un Landais venu tenter sa chance à Hendaye, en avait ouvert un sur les Allées. Du coup, je devins infidèle à la voie ferrée. Mon inclination nouvelle porta sur la cote blanche même maculée de cambouis. Je serai, donc, le maître de ces moteurs pétaradants. D'un tour de clé précis, maniant en expert un outil spécial, je redonnerai âme, force, souplesse, aisance à un récalcitrant.

Comme une couleuvre, je me glisserai sous le ventre suant un liquide noir. Des gouttes sortiraient de pores trop ouverts. Je soignerai le mal ainsi réveillé. Je vérifierai, j'inspecterai, l'œil sûr, le jugement rapide. Praticien consommé, j'établirai le rapide et infailliable diagnostic. Avec une autorité remarquable du geste, j'interviendrai pour soigner et guérir. D'où était venue cette conversion ? Cette attirance nouvelle ? Peut-être de la mise en relief –tous avantages bien énumérés- de la belle situation par Madame Ferdinand, une belle femme épanouie, sympathique avec son sourire permanent, mais d'un bavardage au

flot abondant. Faire miroiter à un candide, à un être crédule, non averti des chausse-trappes, tout le clinquant, toute l'assurance d'une belle existence n'est-ce pas, à coup sûr, trouver un récepteur attentif et aisément crédule ? Surtout que j'avais devant moi la preuve manifeste d'une ascension sociale si je considérais l'importance de l'appartement en le comparant à notre confiné troisième et l'ameublement de valeur, piano en évidence, qui s'y trouvait. Peut-être aussi et surtout aiguillé par le désir de dominer ces machines rares et d'en imposer par la science, à leurs propriétaires d'un autre rang que le mien. Egalement attiré par le « tout nouveau, tout beau » par ce qui permettait de s'en aller vers autre chose que ce qui s'offrait, habituellement.

Je ne me souviens pas du moment où je manifestais mon intention d'entrer dans les ordres. Oui, il me vint à l'esprit, confusément certes, mais avec une passagère suite dans les idées, de devenir prêtre. Mon rôle momentané d'enfant de chœur m'y prédisposait et ne pouvait que m'influencer par tout ce que l'église comporte de mystère prenant, d'encens captieux, de psaumes envoûtants, de manifestations exaltantes sur fond surnaturel. Devenir l'un de ces détenteurs d'une parcelle de pouvoir divin, l'un de ces « non-pareils » aux autres hommes, contribua à mon affirmation pour une voie, mais d'une façon toute velléitaire. Je ne dirai pas que cette « vocation » fut contrariée par quiconque... Le recteur qui dut s'apercevoir de mon émotivité couva un temps mon aspiration inexprimée, formellement. Mais à distance. Douta-t-il dès l'approche du peu de consistance de la détermination ? S'en ouvrit-il aux miens, à ma mère ? Je le pense et crois assurer qu'obstacle n'aurait pas été dressé si... si...

Étais-je chaque année sous l'envoûtement d'une divinité champêtre –une sorte de Déméter- lorsque je passai mes vacances d'été, à la métairie de mes grands-parents ? J'étais tellement pris par cette existence toute différente de celle que je menais le restant de l'année dans mon milieu de petite cité urbaine que je me jurais d'être un jour cultivateur. On ne peut pas dire que j'épousais dans son entier la manière d'être et de procéder des paysans auxquels j'étais confronté, mes parents, grand-père, grand-mère, oncle, tante, cousins, en particulier. Je serai paysan soit. Mais avec un autre style. Un paysan à blason, en quelque sorte. Vous allez le voir. J'anticipais un peu sur l'époque. J'assure – aujourd'hui encore- la véracité de mes vues simplistes certes, mais prémonitoires. Sans que personne ne me les ait soufflées ! Oui, j'irai dans une école spécialisée. J'en avais vu dans le dictionnaire. Je ne savais si j'y gagnerais un diplôme. Y en aurait-il un du reste ? Mais ce qui était certain c'était que j'en sortirai (de l'école) en grand seigneur, pour m'attaquer aux méthodes scientifiques ; à la terre qui n'attendait que moi et mes révolutionnaires innovations. Je savais déjà établir un tri des semences, un choix d'engrais, me servir d'un outillage avec lequel la fatigue de l'homme et de la bête serait amoindrie. Je disposerai de temps pour les loisirs en répartissant l'année de telle façon que l'attachement à la glèbe ne fut pas complet et que l'évasion me fut permise. Bref ! en avance que j'étais. Et qui m'avait mis dans la tête de regrouper en syndicat, les preneurs, les assujettis à un maître parasite ? Comme les cheminots dont j'avais vu les manifestations ! Comme les ouvriers d'après les on-dit. Un syndicalisme paysan. J'étais en pointe.

La vie saine, en plein air, la nourriture frugale et originale, l'ordonnance des jours sans histoire, portés par le chant de l'oiseau, l'échappée hebdomadaire pour le marché du chef-lieu de canton n'étaient, certainement pas sans rapport avec mon idée de vie destinée au travail du sol. Je n'oubliais qu'un aspect de la question, mais non des moindres : l'effort à produire, la peine à endurer, les incertitudes des saisons. Cela durait –et dura- le temps de mon contact avec la terre. Par la suite un autre horizon, un autre voisinage me reprenaient.

Il se trouvait dans mon Larousse plusieurs pages réservées aux diverses grandes écoles françaises, celles qui depuis fort longtemps préparent à de brillantes destinées. Du moins est-ce là leur intention. Que de fois n'ai-je point parcouru cette liste lourde de possibilités, tentante par tout ce qu'elle ouvrait comme portes, envoûtante par les titres nobles des établissements et ceux des carrières auxquelles ils donnaient accès. Liste dense donc choix peu facile surtout pour un envieux qui ne savait pas trop ce qu'il désirait. Je me laissai d'ailleurs prendre aisément aux subterfuges. J'y trouvai même un plaisir évident. Je changeais souvent d'option. Sans me préoccuper, outre mesure, de mes aptitudes propres, de mes possibilités familiales, ni du peu de relation entre les diverses écoles quant à la catégorie abordée. Que m'importait que le scientifique vienne relayer le droit ou la politique (la vraie, pas les tractations de maquignons cela va de soi). Que m'importait que les chartes succédassent aux Arts et Métiers, aux Mines ou à Polytechnique ? Sortilège que tout cela ; sortilège du livre qui fait rêver ; enfant comme adulte. Sortilège que je retrouvais, en plus ostensible, en plus offert, en plus coloré dans la publicité de l'École Universelle qui en plus de la sèche énumération du dictionnaire avait la façon cauteleuse, bien commerciale, de mettre en évidence tout un indubitable intérêt avec toutes les facilités d'approche. Une chose était laissée dans l'ombre et je ne m'en souciais point non plus dans mon aspiration naïve, le travail que cela supposait. Un autre également ; le coût des études.

Cette gymnastique virevoltante de l'esprit peut surprendre quiconque n'a jamais rêvé. Qui, au demeurant ? Bien peu, c'est évident, à ne pas avoir éprouvé la tentation, l'envie. Ce dont j'ai parlé jusqu'à présent se formait dans ma pensée avant mon engagement dans la vie sociale.

Lorsque je me suis trouvé enrégimenté, lorsque, hélas ! je suis resté dans le sillon que l'on avait tracé pour moi, il m'est arrivé, fort heureusement, de m'évader mentalement, de me figurer être à faire autre chose. Le hasard étant tellement capricieux, les facettes de l'activité humaine si diverses qu'il serait trop long de m'attarder à toutes les transformations d'existence que j'opérais pour mon propre compte. Est-ce plus mal de se figurer d'une autre manière, si l'on revient à son rôle, pas fatigué, pas en état répulsion-refus ? L'onirisme, le changement de peau ne sont peut-être pas de si mauvais adjuvants, s'ils vous permettent, après la pause, après la récréation, de repartir du bon pied, avec entrain, et de reporter sur votre tâche coutumière la part d'embellissement que l'on a retirée de celle que l'on croit supérieure. Bien à tort très souvent. Mais ceci est une histoire toute différente.

1929 ! L'année du choix. Celui que l'on fit pour moi et je le suppose, également pour quelques-uns de mes condisciples, confrontés aux mêmes réalités, ayant suivi une même route et étant parvenus à un certain point, dans un même état, dans de mêmes dispositions, lestés d'un bagage de connaissances, sensiblement égal. Certains qui n'avaient point démérité, qui nous valaient en possibilités restèrent en panne, soit qu'ils ne furent pas accrochés ; soit que leur situation familiale y mit obstacle ; soit que leur qualité d'hybride quant à la nationalité fut trop pesante. Dommage pour eux. Ils nous valaient. Je ne sais si de plus favorisés ont été, par la suite, tentés de les considérer de haut. Pour ma part, je ne me suis jamais senti, à leur égard, en situation de supériorité, ni en ce qui concerne le jugement, la fonction et même l'acquis de savoir, pour m'en détacher. Des camarades, à part entière, ils furent. En pleine concordance, avec eux, je me suis trouvé sans défaillance. Plusieurs sont morts. Je leur conserve tout mon souvenir. Quant à ceux qui demeurent ils sont toujours mes pareils, ceux dont je me sens fidèlement très proche.

1929 ! Le moment de la détermination prise pour l'autre, certainement parce que considérant cet autre comme pas assez mûr, pas assez entier, pas assez confronté avec la vie, pas assez dépositaire d'expériences, pas assez « trébuchet » pour peser de très près le pour et le contre.

Le moment de la voie convoitée pour quelqu'un qui n'avait point prouvé de façon très formelle qu'il était le voyageur apte à l'emprunter même si certaines aptitudes le laissaient supposer. Comme s'il s'agissait d'un simple aller et retour. Comme si le voyage ne devait pas se dérouler pendant longtemps, sans possibilité de changement, sans faculté de diverger.

Le moment de la supposition. Comment savoir sans risque d'erreur, sans présomption du jugement, sans audace irresponsable si l'engagement que l'on faisait prendre serait tenu sans défaillance, sans aliénation ? De ce fait, le danger de l'erreur. Que de déconvenues pénibles, de déboires, d'errances morales, n'ont pas découlé de décisions, qui, peut-être dignes, respectables, apparemment sérieuses, au départ, se sont heurtées à la non-adaptation, au déphasage, au morne sentiment d'une activité mal acceptée car pas du tout en conformité avec l'essence de l'individu.

1929 ! Pour certains du Cours Complémentaire l'année de la fatalité. Alors que tout aurait pu changer, se révéler plus riant, plus productif, plus fait dans la joie de l'œuvre accomplie, on enfermait dans un carcan qui allait serrer, bien longtemps.

Et j'en sais quelque chose, moi que l'on voulut futur magister sans se préoccuper du tréfonds de mon âme.

Résultat : une indifférence tenace à l'égard d'un milieu où j'étais à contrecœur. Je l'affirme aujourd'hui sans forfanterie aucune. Le travail pédagogique je l'ai exécuté avec autant de sérieux que maints de mes collègues. Ma considération pour une fonction de toute première importance – surtout pour l'enfant qui reçoit la manne – ne fut pas moindre que celle de beaucoup. Néanmoins il me manqua, tout au long de ma carrière, cet appel intime, cette communion sans faille, cette imprégnation totale qui font les vertus, les attirances, les transcendances d'un apostolat.

Il y eut un moment crucial pour moi. C'était en 1943. Je fus chassé de mon poste par la clique qui usurpait le pouvoir alors et qui sévissait, en France, au service (et couverte par lui) de l'occupant nazi. Je me vis écarté de la fonction enseignante pour « crime gaulliste ». Une allégation relevée dans mon dossier. Un jugement péremptoire et « condamnant » émis par un de ces sans courage qui certainement par la suite devait faire dans l'adulation couarde et sordide du général jadis honni. Eh bien, je le reconnais, sans fausse honte car c'est vrai, même lorsque je fus mis au rancart, pour quelques mois, je ne ressentis pas ce manque qui laisse désarmé, ce vide devant le naufrage sans planche de salut à portée, cette infirmité qui empêche de réagir, cette glace qui bloque tout mouvement.

C'est que je n'avais jamais été touché par la grâce. Jamais sans doute je n'avais eu droit à la profonde particularité du rôle d'éducateur. Jamais peut-être je n'avais été en parfaite symbiose avec lui. Il n'empêche qu'alors que l'on m'offrait à la libération une situation qui pouvait tenter par ses avantages supérieurs en émoluments, en position plus considérée sur le damier social, je retournai à l'école.

Esprit de routine... souci de ne point continuer à torturer les miens... lassitude morale après d'amères épreuves même bien terminées... besoin de souffler... hésitation à me lancer de nouveau dans l'aventure avec cependant moins d'incertitudes, de points d'interrogation que l'année d'avant... atteinte du mal de la prétendue sécurité, hantise du rond de cuir ou de l'employé d'Etat... et peut-être lente transformation opérée par l'atmosphère particulièrement attachante du milieu enfantin qui me faisait écarter toute aspiration à être autre chose... Comment échapper à l'emprise –même si au départ on a été rétif- des merveilleux contacts avec ce qui n'est pas la glaise froide du sculpteur, mais bien l'âme trépidante, colorée, vivante de l'enfance ?

Je fus donc inscrit sur la liste des candidats au concours d'entrée à l'Ecole Normale d'Instituteurs. Monsieur le Directeur, sans doute, y fut pour beaucoup, mes parents acquiesçant à ses conseils, sans trop se faire prier, appréciant de voir leur rejeton gravir un échelon. Encore une appréciation pour si louable qu'elle soit qui mérite que l'on revienne sur elle. L'instituteur pour ma brave mère avait une fonction plus qu'honorable. Elle pensait vrai, au demeurant. Le souvenir de sa vieille maîtresse et certainement ses rêves d'enfant –elle en avait échafaudé, elle aussi- y étaient pour quelque chose. A quoi Monsieur Labarrère vit-il que j'avais des dispositions pour le service didactique ? N'entrevit-il que l'apparence ? S'arrêta-t-il à une spéculation qui faisait un peu fi de l'objectivité ? Ne retint-il que l'assurance d'une situation assise ? Et ne mit-il pas en avant, dans son analyse, le résultat positif pour sa classe ? Pour lui, l'Ecole Normale, constituait de toute évidence, le but noble, le but premier. Cependant il se trouvait d'autres débouchés. L'échelle des valeurs pêche par arbitraire et n'est pas considérée avec assez de profondeur.

Le problème du choix de l'Ecole Normale se posa. Là, c'est Monsieur Sourdaa, notre professeur de français, qui semble avoir exercé, sur nos jeunes consciences, une influence déterminante. L'intervention de Monsieur le Directeur fut, en cela, moins voyante.

Nos prédécesseurs, ceux qui furent candidats les proches années d'avant, ayant eu quelques difficultés pour forcer les portes du « séminaire laïque » de Lescar et ce malgré la présence au poste de direction d'un ami personnel, de promotion, de Monsieur Labarrère (ce qui honore l'un comme l'autre quant à l'intégrité) il nous fut suggéré par Monsieur Sourdaa de tenter notre chance, ailleurs.

Sortir du coin ne pouvait déplaire à des étourdis qui pensaient que l'ailleurs offrait des merveilles.

Nous nous égaillâmes vers le nord. J'optai pour la Beauce... et ce certainement parce que Paris n'était pas loin. Candide que j'étais en me figurant que la capitale détenait tous les secrets du bonheur. Je n'avais rien d'un Rastignac. Mais le mirage s'avérait grand. Je me suis toujours demandé si nos orienteurs –notre orienteur en particulier- avaient jugé à sa juste importance le lieu du test. L'Académie de Paris, en effet, n'était point facile d'accès. Proximité des saints –la pensée ne saurait être que de Paris- ; nombre de postulants élevé sans qu'il y ait une gamme de promus supérieure à la province ; exigence des interrogateurs –ceux de l'oral en particulier. A tout bien considérer, l'admission dans une école normale du sud-ouest n'était pas plus malaisée. Enfin, nous tentâmes notre chance, un camarade et moi, dans la vieille cité des Carnutes. Si j'avais rêvé, quelques mois auparavant, lors de la détermination du point de chute, d'un changement radical, en beaucoup mieux, je dus déchanter dès les premiers contacts, avec un pays bien différent du mien. Comble de malchance ! Au lieu de poursuivre notre premier voyage vers la terre promise, jusqu'à Paris-Orsay où nous aurions pu saisir, sans tarder,

le miracle, nous changeâmes de train à Orléans, pour emprunter une ligne très secondaire et laisser une compagnie qui m'était familière, moi fils d'un aiguilleur du Midi, pour une nouvelle venue celle de l'Etat.

La Beauce, pourtant dans toute son opulente blondeur ; en cette saison chaude de l'année, me laissa dans une hostile réserve. Que c'était plat, à tous points de considération, monotone, atone, sans « piment ». Par moments, sous l'effet d'un vent que rien ne contrariait, il y avait bien des ondulations de la nappe végétale, mais elles paraissaient trop bien réglées, trop monocordes dans leur apparition, sans rien de fantasque qui puisse éveiller un soupçon de poésie, sans rien de bien nerveux. Autour de l'église, des maisons agglutinées. Puis plus rien tout le long de ces interminables rubans gris qui sillonnaient les campagnes ; de ces routes qui semblaient n'aboutir nulle part ; rien dans ces croisements trop géométriques, tirés trop au cordeau, la griffe de l'homme ayant chassé la disposition naturelle ; rien dans ces découverts immenses qui ne connaissaient que l'arrêt du ciel.

Sur ce plat ininterrompu, hallucinant par son gigantisme la vie avait disparu ou ne se manifestait que très au ralenti. Même les attelages, les véhicules qui y circulaient faisaient très maigres, confondus, noyés dans cette désespérante unicité.

Le tortillard n'en finissait pas de souffler sur la voie. Et pourtant la difficulté n'existait pas. Mais que le temps peut sembler long à s'écouler quand l'ennui vous a accaparé ! Pas question d'échapper à la moindre petite halte ! Noms nouveaux, d'autant plus nouveaux pour moi qu'ils étaient annoncés d'une voix fade, à intonation surprenante où ne se sentait plus la chaleur, la vibration, la flamme de chez nous.

Patay ! Oui, je l'avais appris sur mon livre d'histoire. Quoi c'était cela un lieu retenu pour la postérité ? Orgères ! Voves ! Rien de piquant, d'émoustillant, d'évocateur.

Berchères-les-Pierres ! Cela sent la hamada, l'aridité, l'absence d'arbres.

Pour finir ou presque Fains-la-Folie ! Peut-être pour une démente solitude, de terne avéré. Surtout pas pour une liesse extravagante.

Rien de surprenant à se trouver sur le laconique et impersonnel réseau de l'Etat ! J'étais, je le répète à dessein, un enfant de la Compagnie du Midi. Le Midi ça se chante, ça dit quelque chose, ça sonne clair, ça sent bon !

J'ai trouvé le terminus bien noir et peu animé. La cour de la gare n'échappait pas à la torpeur générale. Cependant, Paris n'était pas loin. Un peu plus de cinquante kilomètres.

Vie au ralenti sur tout le trajet urbain. Rien qui puisse toucher. Pas même les pointes de la cathédrale, ce monument exalté par les siècles. Je n'eus pas l'illumination de Péguy. Mon envoûtement, à moi, se trouvait loin, ailleurs. Loin, là-bas dans ce pays coloré que je venais de quitter, presque lâchement.

Une vaste place nue, morte à vous plonger dans une subite agoraphobie. Puis une rue sans bruits, sans chants, sans teint, sans souffle. Une sorte d'attente qui planait. Attente de quoi ? De qui ?

Au bout, pas plus éveillé, pas plus remarquable, pas plus accueillant, pas plus les bras ouverts, le banal édifice de l'Ecole Normale.

J'y suis pour quelques jours. Je franchis le premier cap du concours, celui de l'écrit, avec aisance. Mais rien ne peut atténuer mon accablement. Bien au contraire, il va grandissant. Le « spleen » s'avère le plus fort. Alors que s'ouvre la route de l'épreuve suivante, la décisive, j'envoie un télégramme chez moi, avec en « filigrane » l'espoir que l'on prendra langue en haut lieu (Monsieur Labarrère) pour demander si l'on me permet de déclarer forfait. Cela peut paraître aberrant, vu avec un certain recul, de loin et à quelqu'un qui n'a jamais été travaillé par la nostalgie. Mais ce fut ainsi. Réponse par retour. Un pneumatique aussi drastique que sec. « Continue ! »

Je m'exécute, le cœur éprouvé. Je fus reçu. J'entrai dans une vie nouvelle. Je ne devais jamais complètement m'en relever !

Loin de moi, surtout après un long recul, l'idée d'incriminer tel ou tel, de récriminer après quiconque. Je ne rends personne responsable de mes déboires futurs. Je ne mets en cause ni Monsieur le Directeur, ni notre inspirateur numéro un, Monsieur Sourdaa. Mais qu'il est difficile de jouer avec son subconscient ! Qu'il est vain de vouloir aller contre !

Je ne devais retrouver Monsieur Sourdaa que bien plus tard ; nos carrières respectives achevées et ce après maintes épreuves qui parfois furent parallèles.

Il quitta Hendaye pour Paris, avant le Front Populaire. La guerre vint. Il la fit dans toute sa brièveté. Puis, il fut de cette poignée d'hommes qui refusèrent la défaite. Comment aurait-il pu en être autrement de la part d'un caractère aussi fier, aussi peu fait pour supporter l'arbitraire, l'écrasement, l'esclavage ?

Il connut les affres d'un des camps de la mort. Il en réchappa. Il termina dans l'Education Physique à un poste de responsabilité.

Je le revis donc à l'occasion de Congrès départementaux des Combattants Volontaires de la Résistance. Nous en fîmes un à Hendaye, en 1969, banquet à l'appui. Ce jour-là, alors que nous nous rendions en cortège au Monument aux Morts –repreant notre ancien trajet- il m'assura qu'il avait toujours regretté Hendaye. Et pourtant il aurait pu s'estimer comblé puisqu'il était maire d'un chef-lieu de canton, dans son Béarn natal, Morlaàs. Ce jour-là il me révéla à moi-même. Il m'apprit que j'avais eu une certaine manie d'aller faire les poches de son veston lorsqu'il le laissait à la patère. Non comme pickpocket, mais pour y prendre un journal qu'il fut politique ou littéraire. Il me voyait faire et ne protesta jamais. Il sembla même très heureux de me rappeler ce qui à ses yeux n'était pas non plus du sans-gêne, mais une curiosité saine, une manifestation juvénile d'intérêt pour ce qui s'imprime et qui appelle réflexions et dialectique. Je pris, je l'avoue, un certain plaisir à écouter cette rétrospective qui échappait à ma mémoire. Je ne devais plus revoir Monsieur Sourdaa. Assez jeune encore, toutes forces physiques et intellectuelles paraissant intactes, il devait s'éteindre.

Ainsi, petit à petit ont disparu la quasi-totalité de mes maîtres du Cours Complémentaire.

Ne vous fiez pas aux apparences. Seul, à ce jour, Monsieur B... ce normalien sortant, timide, chétif, résiste bien et connaît dans les Landes les agréments d'une paisible mais utile retraite.

Comme il n'est pas de mort expéditive, totale du moins pour un certain temps, les « pionniers », qui firent le Cours Complémentaire, qui préparèrent l'intense succès, l'attrance accrue qu'il devait connaître et partant ses transformations pour élargir le champ d'action pour l'élargissement des connaissances, une plus grande gamme de débouchés offert ; ces grands anciens sont souvent évoqués avec chaleur, avec une gratitude non feinte par ceux qui peuvent encore témoigner.

10. Saint-Vincent

Tradition religieuse : ses manifestations

L'Église

« Nous nous repérions aisément, nous savions que nous touchions presque au but quand, lors de notre retour après nos dures poursuites et recherches au large des côtes uniformes des Landes, nous apercevions la tour carrée de l'Église d'Hendaye.



- N'aviez-vous pas cependant la langue plongeante du Jaïzquibel pour vous alerter ? Et même en plein jour le mât de son phare ?
- Pas autant que tu le penses.

D'abord le Jaïzquibel n'est qu'une petite partie, la fin du grand tout des Côtes Cantabriques. Sa plongée dans la mer, sa descente vers l'eau n'avaient pas plus d'importance qu'un bourrelet noir. Le phare de Fontarabie, dis-tu. Pour nous, c'était, certes un jalon. Mais pas plus que ses pareils de Contis, de Capbreton, de la Barre, de Biarritz, de Sainte-Barbe, de Socoa ; il ne nous attirait, ne nous captivait, ne nous appelait.

- Cependant que le clocher d'Hendaye...
- Oui permets que je te coupe, oui, le clocher de l'église d'Hendaye était notre ami le plus sûr, le plus intime. Il nous adressait une invite amicale. Il était de chez nous. »

Ainsi m'entretenait un jour, un vieux pêcheur, côtier et hauturier, selon les périodes de la flottille de la Bidassoa.

Un capitaine de navire de commerce, au service des Forges de l'Adour, me tint un langage similaire, émotion originelle en moins.

« Ah ! Ce Golfe de Gascogne. Que de fois ne l'ai-je pas affronté. Au retour il était piquant de scruter l'horizon, en direction de la serre, pour apercevoir le clocher d'Hendaye. Quand, enfin, nous le repérions, nous tenions la certitude réelle de l'endroit où nous étions.

- Et vos instruments de bord, alors ?
- Ils ont une importance extrême, pour nous navigateurs, je le reconnais ; nous qui sommes trop souvent et trop longtemps entre, seulement, ciel et mer ; assurés de notre route, certes, mais cependant un peu esseulés avec ces froids appareils ; froids bien que méritants notre reconnaissance.
- Ce qui comptait pour vous, je le vois, ce qu'il vous fallait surtout, c'était toucher du regard quelque chose de rassurant, d'habité...
- Oui, apercevoir soudain, un amer familier. Au départ nous savions lorsque nous perdions de vue le rivage hendayais qu'il en était fini de la France ; que nous dépendions des autres ; que nous devions adopter un langage, un comportement étrangers. Au retour, l'apparition, alors que s'ouvrait une encoche masquée quelques instants auparavant, par une pointe de rocs avancée, du haut témoin, nous signifiait (le signe prenant ici toute sa valeur) que les coups de chien étaient terminés, les grandes bourrasques, les secousses mortelles, les

emportements déchaînés des flots, du domaine du passé. Le calme après la peur, l'angoisse. La tranquillité succédant à la hantise, à l'esprit tendu souvent obsédé par la crainte d'une mauvaise rencontre, d'une triste fortune... »

Témoignages de prix de gens de mer qui ne parlent pas, généralement, pour ne rien dire, habitués qu'ils sont aux rudes confrontations et par cela même peu enclins aux bavardages oiseux.



HENDAYE. — Vue Générale prise de Fontarabie. — ND Phot

Par le fait, l'église d'Hendaye s'aperçoit de loin. Même de nos jours. Même après cette intempestive poussée de hideuses excroissances de béton ; même alors qu'ont surgi, alentour, ces simulacres de tours de Babel aussi prétentieuses et fragiles que leur trop fameuse devancière. Rien, malgré tout, n'a pu attenter à la souveraineté, à la présence dominatrice du clocher. Vu de Fontarabie, maintenant comme jadis, il a conservé son visuel ascendant. Il monte à la hauteur (question d'optique) des ondulations qui annoncent la proche montagne. C'est un beffroi qui épie toujours vers la Baie de Chingudy, vers la fin des Pyrénées. De quelque côté que l'on se trouve on le voit dominer tout un ensemble urbain. Des hauteurs de Lissardy, des pentes d'Orio, de San-Marcial ou de la route d'Oyarzun, à forte inclinaison à la faveur d'une courbe qui s'ouvre, quand on revient ; de tous ces points si divers, la première chose qui frappe c'est elle, la vieille et tenace église. Elle est la révélatrice d'Hendaye. Elle l'affirme et le confirme.

Saint-Vincent était son nom. Il l'est demeuré. A qui a-t-on voulu faire référence ? Quel est ce sacré parrain qui très largement d'ailleurs a essaimé son titre dans toute la chrétienté.

Parmi les béatifiés historiques, on peut citer un Vincent, diacre de Saragosse qui subit le martyr en 304, lors des exactions, sous Dioclétien et dont les restes-reliques sont à Saint-Germain-des-Prés...



*St-Vincent de Saragosse
Site : Iconographie chrétienne*

Un Vincent de Lérins, tout d'abord homme de guerre pour finir dans la contemplation monacale, mort vers 450, surtout connu par un ouvrage « *Commonitorium pro Catholicae fidei antiquate* » où il croise cette fois-ci symboliquement le fer avec les adeptes d'Arius pour qui Jésus-Christ n'était pas Dieu, cela en raison de la négation de l'unité et de la consubstantialité des trois personnes de la Sainte-Trinité. Point final pour les anciens.



Plus près de nous, parmi les saints du nom de Vincent on ne peut ignorer dans notre sud-ouest, le natif de Pouy, près de Dax « le père des enfants trouvés », un apôtre de la charité, canonisé en 1737, soixante-dix ans après l'expiration de son terrestre séjour. Trois siècles avant lui, Vincent Ferrier, un dominicain espagnol, admis lui aussi par la suite dans la sacrée compagnie, s'était distingué par ses prêches et par la valeur de certains traités qu'il avait rédigés.

St Vincent de Paul

*Image : Ecole Catherine
Labouré*

Aux savants « épousseteurs » d'archives de déterminer qui exactement a donné sa bénédiction et son nom à tous les « Saint-Vincent » de notre région.

Nous ne verrions aucun inconvénient à ce que notre illustre voisin, l'aumônier de Marguerite de Valois, ait été retenu pour Hendaye.

Si l'église d'Hendaye-Ville –de toujours la principale- a pris un tel nom il faut préciser que le patron de la localité est également Saint-Vincent. Le même de toute évidence, mais qui au juste ?

On comprend sans trop de peine le blason hendayais où parmi les armes, la baleine occupe une place centrale d'importance. Cela paraît, on ne peut plus naturel, lorsqu'on sait que la pêche –presque à domicile aussi bien que lointaine- a eu de hardis, d'audacieux, d'obstinés servants, parmi les enfants de ce coin frontalier et ce depuis des siècles. Mais trouver une explication entière, irréfutable au choix du patronage comporte quelques difficultés, voue à un inévitable flou et suscite l'approximative exégèse.

Une chose s'avère certaine. Le calendrier a retenu le 22 janvier pour la fête de Vincent. Et c'est bien précisément le dimanche qui précède ou qui suit qu'a lieu la fête locale de la Bichincho (Bixente) en Basque, c'est Vincent. Alors saisissez et concluez à votre guise. Comme la coutume ne date pas d'hier, fixer la célébration religieuse –et païenne- de Saint-Vincent à ce moment précis c'est reconnaître où se trouve le patron, ou du moins, trouver une trace pour aboutir à une découverte non suspecte.

La rétrospective n'est point malaisée quand on parle de l'église Saint-Vincent. Le témoignage des « anciens » hélas ! de plus en plus rares, les photos d'époque, un brin d'imagination permettent d'appréhender l'extérieur. L'édifice, lui, est demeuré tel qu'en lui-même, fidèle à ses formes du début.

A l'époque où se situent ces récits, dans la décennie qui a suivi la tourmente guerrière de « 14-18 », l'église était précédée par une place plantée d'arbres, vers le sud. La place était bien fermée par une muraille aux pierres très apparentes, La couche de ciment partie ; une muraille grise, souffreteuse mais qui avait la solidité de ces cacochymes qui tiennent bon et résistent longtemps aux assauts les plus rudes.

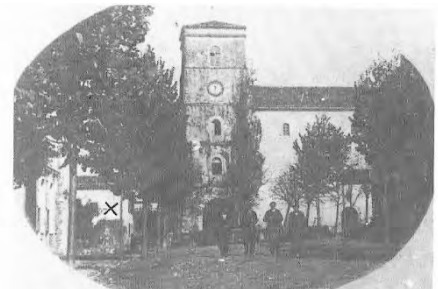


Mais il fallait montrer aux fidèles que rien n'était fermé. Il fallait permettre l'accès. Aussi aux deux extrémités et au centre des escaliers, à trois marches, ouvrait la barrière rigide.

Les deux rangées d'arbres du mail ; la proximité de deux rues, à l'ouest et à l'est avec des maisons d'habitation sur les bords ; la large vitrine d'un marchand de meubles ne purent jamais empêcher des fervents du ballon rond de disputer des parties acharnées.

Je me suis demandé, plus tard, qui nous avait donné une tacite autorisation et pourquoi les responsables du temple ne se résignèrent pas à mettre un holà que n'aurait point désapprouvé le trop proche et infortuné commerçant, qui plus d'une fois a dû trembler pour son magasin. Des récriminations de sa part, des grises mines même s'il y en eut, j'en suis convaincu. Mais des incidents graves ne furent jamais révélés.

Une fontaine miraculeuse pour les joueurs assoiffés –au reste les élèves de l'école voisine- se trouvait encastrée dans la muraille. Face à elle, séparée seulement par la route montante, l'arbre de la Liberté, en honneur alors dans toutes les localités. Un arbre symbolique qu'une main impie devait abattre depuis, comme devait être détruit le mur de clôture et enlevés les vieux peupliers de l'intérieur de notre aire de jeu. Et pourquoi faire ? Pour y mettre de l'asphalte... et plus tard des « parcmètres ».



L'église à sa partie nord touchait le magasin Delmas, un magasin tout en planches, rustique d'apparence mais certainement attirant à cause de cela et aussi riche d'un étalage de belles chaussures. Le magasin Delmas était réservé à la clientèle aisée ou pour l'achat des grandes circonstances, celles qui nécessitaient quelques sacrifices.

Sans remonter aux calendes disons que l'église Saint-Vincent fut restaurée en 1878, puis agrandie vers 1901 par l'adjonction de deux chapelles latérales, les deux branches d'une croix. Un escalier intérieur, là certainement depuis fort longtemps, depuis la première édification, menait au clocher. Il fut supprimé lors de la renaissance selon toute vraisemblance.



Ce n'est point un clocher comme on a l'habitude d'en voir que celui de l'église Saint-Vincent. Souvent une longue flèche darde sa pointe avec une évidente maîtrise vers le ciel. Ici le clocher tient dans une grande tour à angles dont la base se creuse sous le porche. Au-dessus il semble qu'on ait posé quatre parallépipèdes ventrus. Les deux premiers ont une niche fer-

mée, le troisième a reçu l'horloge consultée fidèlement par le passant et qui égrène sans se lasser, heures, demi-heures et quarts. Tout en haut, la dernière fraction de l'assemblage a des ouvertures grillagées. Puis c'est le toit pyramidal, couvert de tuiles rouges avec l'aigrette constituée par la girouette et la croix. Comme pour bien marquer la transition, la séparation une plaque de mur au faite anguleux, colle à la tour et monte jusqu'au troisième, à hauteur de l'horloge. Au-delà part la façade de la nef, égayée par des vitraux et coiffée elle aussi.

Puis les bras de la croix du transept enrichis eux-aussi de vitraux tout ronds ou allongés. Enfin l'abside, en l'occurrence la partie vue du dehors et qui n'est autre que la sacristie.



Deux escaliers extérieurs mènent à l'étage. Que l'on ne trouve pas étrange mon imbrication de présent et de passé, tout, ou presque tout à l'intérieur demeure encore, à l'heure actuelle, tel que je l'ai connu enfant. Je viens de parler d'étage. Il faut dire qu'il est commun dans les églises du Pays Basque de trouver une galerie interne faisant le tour de la nef, galerie en encorbellement et où prennent place les hommes. L'Eglise Saint-Vincent jouit du privilège d'avoir trois galeries superposées, un privilège que connaissent d'autres pieux édifices de la région.

La dernière galerie reçoit l'élément jeune, le masculin. Le « poulailler » en quelque sorte réservé aux enfants. Aux degrés inférieurs un enfoncement dans le clocher à partir des galeries reçoit l'orgue et ses tuyaux. Tout au haut, cette place avait été utilisée pour y dresser des gradins où l'on parquait les garçons. Loin du chœur il s'avérait d'impérieuse nécessité de ne point laisser des turbulents en puissance trop seuls. Il se trouvait toujours des volontaires pour assumer une fonction de vigile qui n'était pas de tout repos.

Chaque galerie avait un couloir d'accès à un long banc de bois derrière une balustrade comportant un accoudoir. A la base, une planche, de même longueur que le banc, permettait l'agenouillement.

Des piliers de bois épais, soutenaient entièrement les étages. Au niveau du premier des tableaux représentent les scènes de la Passion.



La chaire s'accroche au premier pilier gauche, juste au niveau de la galerie numéro un. Pour y accéder le sermonnaire de service, dépouillé d'une partie de ses habits sacerdotaux, empruntait un escalier qui tombait derrière l'harmonium de pointe.

Le parterre de l'église donne directement sur le porche. Un sol dallé, seulement foulé par l'élément féminin, sauf pour des cérémonies bien spéciales où les hommes sont acceptés et y demeurent. Pour la communion et l'offrande ils n'effectuent qu'un rapide passage. Des rangées de chaises, séparées par un couloir central partent du fond de l'église jusqu'à la barrière ouvragée dressée devant le chœur. Il est de bon ton que les familles aisées, les notables aient leur chaise particulière à l'église. Chaise particulière mais dont l'usage était permis à une tierce personne en cas d'absence de la propriétaire, mais dont l'approche était interdite quand elle était là. Quelques incidents, quelques scènes gênantes, quelques grincements de dents, quelques regards peu amènes eurent parfois –et à cause de ces chaises privées- le saint lieu comme théâtre.

Je parlais plus haut de bon ton. Entendez par là le bon ton bourgeois avec tout ce qu'il comporte d'arbitraire. Bien éloigné, en tout cas, des premiers principes chrétiens d'égalité. Mais il se trouve encore –et en plus grand- d'autres « non conformités » aux enseignements, à la façon de faire et de penser du révolutionnaire de Nazareth ; d'autres licences plus révoltantes, plus affligeantes prises par des puissants de ce bas monde qu'il ne faudrait point susciter outre mesure.

Mais comment tant de braves et modestes gens peuvent-ils accepter l'aplomb de ceux qui leur adressent, en veux-tu, en voilà ; du « très cher frère » alors qu'une permanence dans l'inégalité totale, la différence manifestée, le privilège étalé ouvertement demeurent leur façon de se comporter ?

Dans le transept deux chapelles. A gauche, celle de la Vierge avec pour l'annoncer une statue de la Madone coiffée d'une couronne. C'est là que l'on plaçait les fillettes de

l'école privée des Allées, celles du Patronage comme on disait alors. En leur réservant une place de choix, sous l'œil de la Sainte Mère qui les couvait et les protégeait, on leur faisait « une fleur ». On leur reconnaissait un avantage spécial, on marquait bien qu'elles constituaient déjà un corps d'élite, à ménager, à former, pour une fidélité sans relâchement. On établissait de la sorte et dès le départ une distinction toute spéciale parmi celles qui pouvaient avoir la foi.

A droite, la chapelle du Sacré Cœur recevait les élèves de chez Suertegaray, élèves à robe noire. Suertegaray c'était l'institution privée de la Gare. Peut-être moins marquée du signe que l'autre, parce que moins directement –en apparence- sous l'autorité du corps pastoral, donc un peu en marge. Tout à côté, sans craindre une quelconque fâcheuse promiscuité le bataillon des filles de « la laïque ».



Dans un grand enfoncement du mur Est où au-dessus de deux saints un grand cercle de verre ouvragé laisse passer une lumière paraissant imprégnée de surnaturel ; l'autel avec ses marches d'arrivée, flanqué de deux statues, s'appuie sur un retable que terminent trois niches occupées, trois niches coiffées de coupole à bout pointu. Les gardiens du tabernacle sont là qui veillent sur le coffre sacré ainsi que sur la mystérieuse et inconsumable lampe. Trois lustres ; le central plus fourni, plus ciselé donc plus riche ; tombent du plafond arrondi –un rappel de roman-. Deux grandes croix, dressées, toujours en place, paraissant rivées au sol, sont de part et d'autre de l'entrée du lieu du sacrifice.

Tout à côté une porte. Celle de droite ouvre sur la sacristie, laquelle communique d'ailleurs directement avec le chœur par un autre passage. Celle de gauche permet l'accès à une salle fourre-tout.

Par ci, par là, on retrouve des traces de gothique. Pour parler clair, question style vraiment pas grand-chose d'affirmé... de dominant.

En résumé, Saint-Vincent était –et est- une église d'une importance certaine mais sans richesse excessive. Pourquoi y trouver à redire ? Pourquoi en manifester un quelconque regret ? Cela n'est-il pas plus religieux qu'un luxe ostentatoire ?

La foi, la vraie foi, la communion, l'intense communion des âmes ont-elles tellement besoin des apparats qui pour si luxueux qu'ils soient ne représentent qu'une beauté douteuse et infime face au grand Univers.



Phototypie Marcel Delboy Bordeaux
440. - HENDAYE (B.-P.) — La Chapelle de la Plage. M. D.

Depuis la fin du XVIII^e siècle, une chapelle avait été érigée à la plage, la chapelle Sainte-Anne. La population ne devant pas avoir, à l'époque, une densité appréciable, la chapelle suffisait aux exercices du culte, peut-être d'ailleurs, de fréquence épisodique. Quelques maisons basses, un semblant de hameau, au milieu des dunes qui conduisaient à la mer, voilà le quartier de la plage d'Hendaye aux temps de la Révolution de 89 et du Directoire. Un modeste sanctuaire

votif suffisait, un sanctuaire donc sans prétention aucune, pour actions de grâces, à deux pas de l'océan, si près des cœurs mais aussi si redouté. L'époque trouble où parfois la raison perdait ses droits y fut-elle pour quelque chose. Toujours fut-il que cette très ancienne chapelle connut des fortunes diverses et même de mauvais sorts. Elle fut profanée puisque transformée en grange vulgaire avant d'être à moitié détruite. Mais il faut croire qu'elle possédait des vertus particulières car elle ne disparut pas en entier, qu'elle reprit vie avec la restauration de 1900 qui en fit un temple modeste certes, mais un temple authentique sur un sol léger où poussaient abondamment les herbes dures et piquantes des rivages marins et de timides et peu odorantes fleurs, des espèces d'œilleux, des fleurs chétives mal nourries et trop secouées par le vent impétueux et salé qui venait du large.

Dès les premières années qui ont suivi l'arrêt de la guerre de 1914-1918, Sainte-Anne connaîtra quelques améliorations et quelques ajouts non négligeables. Un édifice convenable prendra le relais. Mais ce ne sera encore qu'un lieu de célébration du culte, très secondaire. En rien il ne pouvait rivaliser ou se comparer avec Saint-Vincent. Il faut réaliser que dans la décennie de 1920 à 1930, Hendaye-Plage n'a pas une population très fournie, surtout en hiver. On ne s'y bousculait point. Ondarraitz seulement connaît l'affluence, les dimanches de rugby.



149 HENDAYE, — La Chapelle de la Plage (Martinet et Verdeil, arch.) — I.L.



Le quartier ne prendra une certaine importance quant à la sédentarité qu'à la veille de la seconde guerre mondiale. Et c'est à ce moment là que Sainte-Anne deviendra une église, à part entière.

Si l'hiver, entre 20 et 30, c'était le calme obsédant, en été les belles villas déjà construites ouvraient grandes leurs portes. Toute une caste huppée y venait pour jouir des plaisirs de la plage et de la mer.

Le dimanche, titrés et non titrés mais tous aux avoires conséquents, señores, señoritas montaient en ville pour la messe. Ils arrivaient en bel équipage, question d'habitude pour eux et aussi pour prouver aux autochtones toute leur supériorité. Les abords de l'église étaient empruntés sans gêne aucune par de belles limousines astiquées, reluisantes, aux chromes étincelants.

Jeunes et moins jeunes, en arrêt sur le parvis ou dans la cour, nous les regardions médusés, trop saisis d'admiration pour en éprouver, sur le champ, un vif sentiment d'envie. Nous goûtions plutôt un plaisir particulier à étaler nos connaissances en matière automobile.

- « Tiens, disait quelqu'un sans se soucier d'estropier un nom, voilà une Hotskich...
- A côté, vois la Packard...
 - Je préfère la Delage noire. Elle est plus fine de ligne.
 - Et la De Dion n'est pas mal non plus.
 - Je ne trouve pas la Chenard vilaine.
 - Oui, mais regardez celle qui vient de s'arrêter, cette splendide Rolls. Qu'il est beau ce bouchon de radiateur avec cette fée ailée qui fait mine de prendre son vol.
 - A qui est-elle ?
 - Au marquis de (*un nom, en es, espagnol*) m'a-t-on assuré.
 - Qu'est-ce qu'elle doit coûter !
 - J'ai demandé à Monsieur D... (*mon voisin garagiste*) dis-je en intervenant tout fier.
 - Tiens, toi aussi tu as été frappé par la richesse de la bagnole.
 - Oui, depuis plusieurs dimanches. Et c'est pour cela que je me suis informé.
 - Alors combien ?
 - Monsieur D... m'a dit que l'on n'en fabriquait pas comme des petits pains, qu'il fallait être anglais, américain, maharadja, industriel ou trafiquant pour pouvoir s'y approcher... Elle coûte... (*ici un chiffre lourd en francs qui représentaient encore quelque valeur*).
 - Ouy ama (*expression de surprise très locale*). Qu'il faut être rupin pour se payer une Rolls.
 - Oui, avance un autre, mais les autres marques ne sont pas non plus pour rien. Et même pour elles il faut aussi être rupin pour se les procurer.
 - Qu'il est des veinards, parmi tant de fauchés, constate un interlocuteur.
 - Dont nous sommes, ajoute son voisin.

- Celle-ci a trente chevaux (*la conversation évolue...*).
- Non quarante.
- Pourquoi pas cent tant que vous y êtes, tranche un sage. »

Ainsi allaient les conversations et les discussions entre êtres condamnés à aller à pied. Comme si on avait quelque part la richesse ambiante, on était presque fier. On voyait le luxe ostensible venir vers nous. Il ne nous offrait rien, cela est certain. Mais il nous devenait familier comme sympathique. Dérisoire satisfaction des petites gens qui sont –ou paraissent être- très heureuses de ce que les autres possèdent, en leur lieu et place, bien sûr, et sans la moindre velléité d'un quelconque partage. Tentation dangereuse aussi qui peut susciter de redoutables états d'âme, des motivations à se hisser, coûte que coûte, vers ce clinquant, cette richesse aussi perfide qu'injuste et qu'illusoire.

La voiture n'était pas l'unique objet des conversations des fidèles Hendayais confrontés avec les riches étrangers. Elles portaient aussi sur les qualités de ces derniers. Et chacun d'y aller de son marquis, de son comte, de son monsieur très haut placé.

Heureusement cela n'allait pas très loin. Le temps d'une messe, l'espace d'un été et puis l'ensevelissement. D'aucuns –je suis de ceux-là devaient cependant en tirer une ligne de conduite, pour plus tard, pour asseoir des convictions qui prendraient à rebrousse poil un monde d'injustice.

Des larbins en tenue ouvraient, casquette à la main, les portières des limousines. En descendait une « gentry » orgueilleuse, distante, « éclaboussante » qui ne condescendait –sans aucune approche- à venir se mêler au commun de la paroisse que par acte de foi, par sacrifice. Il fallait bien que cette caste oisive vienne prendre sa part de pénitence et de prière, elle qui avait, sans nul doute, à se faire fort pardonner une vie trop facile, trop portée sur les plaisirs. A moins qu'elle ne vint affirmer qu'elle était ainsi, toute puissante, à part, privilégiée par la volonté du Tout-Puissant. Les attentions toutes particulières dont elle était l'objet de la part des responsables de l'église ne devaient que fortifier leur certitude prétentieuse. Au surplus, quitte à s'en excuser devant un juge suprême, n'était-elle pas heureuse de contempler les effets qu'elle produisait –dans le sens de l'admiration- sur les participants modestes.

On saisit fort bien qu'il fallait à l'époque à ces grands, à ces nantis un autre cadre pour leurs patenôtres que le trop modeste autel de Sainte-Anne ! L'exhibition a besoin d'un déploiement à la mesure de ce que l'on prétend être. La sortie dominicale atteignait une partie de son but car nous connaissions la plupart des membres de ce gratin d'exception, par leur nom, souvent à rallonge, et il pensait –sans doute avec quelque raison- qu'il nous arrivait d'être plus admiratifs que critiques ou détachés.

Clergé paroissial... Auxiliaires

Avant que je n'acquière la faculté de me rendre compte des changements qui s'opéraient dans un milieu qui était le mien ; avant que je me défasse de cette enveloppe qui me le rendait en quelque sorte imperméable, avant donc que j'ouvre pour de bon mes yeux, un changement avait eu lieu dans la direction de la paroisse.

- « Le petit a été baptisé par le curé Bellevue (une phrase que j'ai entendue maintes fois, prononcée par ma mère).
- Oui, un peu avant qu'il ne parte pour Saint-Jean-de-Luz comme doyen. »

Le mystère s'éclaircit, un jour, pour moi. L'abscons devint une réalité saisissable. J'appris ainsi que l'ancien curé d'Hendaye –celui qui m'avait ondoyé et salé (je reviendrai, plus tard, sur cela et considérerai la chose)- s'en était allé à Saint-Jean-de-Luz –le canton-comme curé principal, doyen comme on disait (le qualificatif doyen à prendre plutôt dans le sens de l'autorité, de la supériorité hiérarchique que dans celui de l'âge) ; celui qui avait un droit de préséance et de regard, sur les collègues attachés à cette subdivision. Il se trouvait une concordance notable entre le canton religieux, le canton scolaire –public- et le canton administratif. Mêmes communes concernées et à quelque chose près même dispositif de fonctionnement. Similitude dans le personnel. Pyramide des valeurs donc ayant une forte ressemblance.

Ainsi c'était bien au chef-lieu du canton qu'officialiaient, habitaient aussi le curé-doyen et le Directeur de l'école, en principe, la plus conséquente de tout l'ensemble éducatif.

N'était-ce pas au chef-lieu du canton que se déroulaient, irrévocablement les épreuves du Certificat d'Etudes et aussi l'annuelle « mise à poil » de tous les conscrits du ressort devant les Maires, au grand complet, avec déploiement de l'autorité galonnée qu'elle soit médicale ; de l'administration militaire ou de la gendarmerie. Je ne fais que citer quelques fleurons du chef-lieu et ont nom percepteur, enregistrement, notaires. J'en passe.

Du chef-lieu du canton, de l'école pilote passaient –pour toutes les classes sous sa coupe, en quelque sorte- les circulaires qui n'étaient que la reproduction, à plusieurs exemplaires, des prescriptions des chefs mais dont le soin de diffusion était confié à l'instituteur... du canton.

Le curé-doyen devait lui aussi avoir dans ses attributions, celle –essentielle- de faire l'intermédiaire entre en haut (l'évêché) et en bas (la paroisse). N'ayant pas fouillé très avant, je ne puis être très précis à ce sujet.

De toute façon, je pense que l'on peut, sans doute possible, considérer le curé-doyen appelé aussi curé de canton et le directeur de l'école-phare de ce même canton comme arrivés –c'était une promotion pour eux- à un degré comparable d'autorité, de prestige et de représentation.

Une légende, peut-être abusive, surtout répandue dans les campagnes a voulu que le curé de canton n'inspirât pas la pitié avec sa mine florissante et son embonpoint révélateur d'un penchant particulier pour la bonne chère ; inclination satisfaite sans trop de retenue.

Le curé doyen Bellevue (un nom chantant puisqu'il signifie soit l'endroit d'où l'on jouit d'un coup d'œil incomparable, soit le spectacle naturel, lui-même... heureux dirions-nous qui peut considérer ou offrir une belle vue) ; le curé-doyen Bellevue faisait exception avec son ascétique aspect, dont je devais être le témoin. Aspect ascétique qui seyait bien avec l'allure distinguée qui tranchait sur celle de ses collègues, qui en imposait d'autant plus que le lorgnon, en permanence sur le nez, était aristocratique et que la fine soutane révélait le bon coupeur.

Il est des places, des sinécures –laïques, civiles, religieuses- qui ne peuvent demeurer vacantes. Le curé Bellevue promu doyen ayant troqué les bords de la Bidassoa pour ceux de la Nivelle, Ondarraitz pour Lohitzun, la charge de la paroisse Saint-Vincent ne devait subir aucun hiatus.



Le curé Frapart (un nom moins bucolique, moins poétique puisqu'il évoquait –sans mauvais vouloir- les coups donnés, la blessure, l'empreinte, l'affliction, l'estampage, le saisissement par impression ou émotion, l'éveil, l'acte définitif, la sollicitation aux portes ou comme on dit aujourd'hui hélas ! une force de... ajoutez un art ce nom féminin ou à ce verbe au présent et vous trouverez la réponse). Le curé n'avait pas les manières distinguées de son devancier.

De taille moyenne, il faisait un peu lourd avec son pas pesant. Sa soutane rendait encore moins vive sa démarche. Cela n'allait pas d'ailleurs sans lui conférer une certaine dignité. Il campait l'être sérieux, assuré, assez difficile à ébranler.

Mais ce qui nous attachait à lui c'est tout ce qu'il tirait comme prestige de ce qu'il avait été auparavant. Il venait de fort loin, d'un lieu qui nous impressionnait, d'un archipel voisin de Terre-Neuve ; plus précisément de Saint-Pierre et Miquelon où il officia –durant plusieurs années- en qualité d'aumônier des basques qui traquaient la morue. Pas très porté à parler de lui, il ne nous livra que par bribes ses souvenirs. Nous arrivâmes, néanmoins, à obtenir quelques récits. C'est peut-être parce qu'il ne fut pas exagérément disert que St-Pierre conserva à nos yeux tout ce mystère qui lui venait de sa lointaine situation.

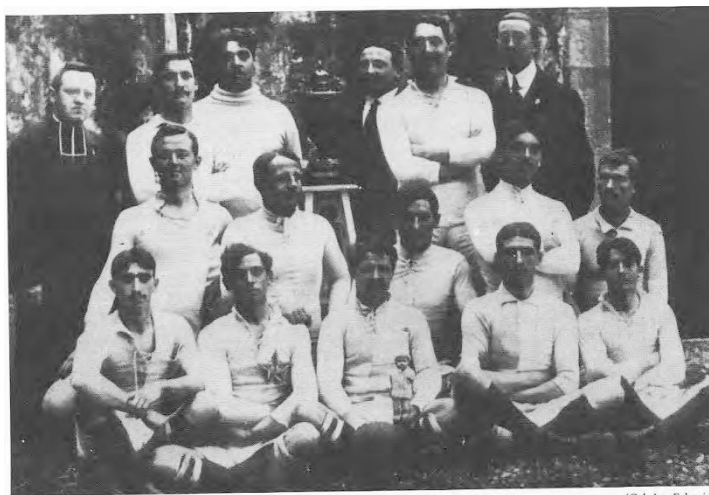
Le curé, au demeurant, se révéla un pasteur facilement abordable. Rien ne glaçait chez lui. L'approche était simple. Il demeurait l'enfant du pays –un fils de douanier- qu'il était. Son sacerdoce avec tout ce qu'il lui conférait de prestige ne le grisait pas. Il paraissait compréhensif à beaucoup de choses, sans ouverture excessive, cependant. Je lui ai entendu déplorer que d'authentiques fidèles puissent préférer la pratique du rugby aux Vêpres, le dimanche après-midi. Que dirait-il s'il vivait encore ? Comment prendrait-il le fait que des gens d'église soient sur les stades, le jour du Seigneur, comme spectateurs assidus, supporters enflammés ou comme reporters de la presse écrite ou parlée ?

J'ai déjà évoqué le grand pas qu'il fit en venant à une fête de l'école laïque. Cela méritait –à l'époque- un grand coup de chapeau.

Mais hélas ! lui aussi portait la marque d'une formation fermée. Le salut, la bonne voie ne lui paraissait être que dans le giron de l'église.

Il m'arriva un jour, d'en faire l'expérience. Elève à l'Ecole Normale, j'étais chez moi en vacances. Je prenais l'air à la fenêtre de ma cuisine. Le curé Frapart vint à passer. Il m'aperçut. Nos salutations se croisèrent. Dans son bonjour il n'y avait rien, à priori, de rentré, de contrit. Cependant, venant vers moi, il ne put s'empêcher de m'apostropher en ces termes : « adieu (sens de salut) toi qui as mal tourné. » Je compris l'allusion, le motif... Est-ce par saisissement, par respect de jeune ? Je ne répondis pas. La conversation s'engagea. Bon prince et certainement esprit adroit et fin, le curé Frapart me parla de la cathédrale de Chartres, de son passé, de ses richesses et aussi de son archevêque (ou cardinal), paraît-il, un prélat fort estimé. Si je narre cette anecdote ce n'est point pour une charge, à sens unique. J'ai connu de l'autre côté de la barrière –puisque l'on veut qu'il y ait barrière- autant de préventions, d'idées arrêtées. Même à l'heure actuelle malgré des changements dans les mentalités on n'est pas encore arrivé à cette compréhension salubre, à cette tolérance digne, à cette acceptation généreuse, à ce respect mutuel entre êtres pas si différents, somme toute, à condition qu'ils soient sincères.

Avec le vicaire Sabes on abordait un autre genre d'ecclésiastique.



La première coupe du patronage (1911-1912). On reconnaît, entre autres, l'abbé Sabes, vicaire, Prosper Argoyti, Antonio Eguimendia, Olascuaga, Larrieu, Henri Lafitte.

L'abbé Sabes, debout à gauche sur la photo extraite du livre d'Hendaye de l'Abbé Michelena

Pas question du bon visage paternel, doux ; au sourire avenant, coiffé de la couronne de blancs cheveux qui le rendait encore plus vénérable, celui du curé Frapart. L'abbé Sabes, son auxiliaire faisait distant. Rondouillard certes, mais sans la bonhomie afférente ; la figure pleine ; des lunettes à fine monture en permanence « vibrant » un regard hautain ; la toison envolée en grande partie depuis longtemps, d'un crâne rond pour ne laisser que quelques raies soigneusement tirées ; on sentait que toute familiarité, même surveillée, était difficile avec lui.

Le vicaire Sabes aimait la « haute ». L'hiver il lui fallait se contenter des bourgeois du cru. Il effectuait un choix, d'ailleurs. Ses préférences allaient à la frange la plus relevée. L'été comblait sa propension. L'aristocratie qui s'installait à la plage n'avait pas plus fidèle confident. Très certainement il était pour elle le confesseur privilégié. Il fallait le voir lors de l'arrivée des grands, le dimanche, s'empressez auprès des nantis, des nobliaux, saluant avec une chaleur déférente les messieurs et conduisant les fières dames jusqu'aux prie-Dieu à elles réservés. Il ne serait guère surprenant qu'il ait pris personnellement quelques soins afin que les chaises les plus en vue, non loin du chœur demeurent à leur entière disposition et qu'il y ait veillé jalousement. On pouvait très aisément se le figurer dans les salons qu'il fréquentait souvent.

Bref, c'est avec « l'aristo » qu'il se sentait bien. Il était d'un autre siècle, celui du mariage étroit de la puissance terrestre –celle du foncier, du coffre-fort ou du sabre- et de l'autel. De ses origines point supérieures –à tout prendre de la petite bourgeoisie basque- il se détachait visiblement.

Le curé Frapart se trouvait porté vers le peuple, vers les humbles. Lui, l'abbé Sabes vers le titre. Une certaine complémentarité pourrait-on croire. Pas tant que cela. L'accord ne fut jamais parfait entre les deux prêtres. On devinait, sans trop se forcer, une incompréhension réciproque, à leurs échanges de paroles ; à leurs actes souvent en opposition ; à la façon de s'aborder ; à maintes résurgences apparentes d'un manque d'affinités intérieures.

« Un bon roupillon se prépare » entendait-on dans les galeries quand l'abbé Sabes montait en chaire. « Mes chers frères ». La somnolence gagnait l'assemblée. Le soporifique envahissait la nef comme porté par sa formule introductive.

Les éloquents apôtres qui exaltèrent la parole du Maître, les prédicateurs fameux de Bossuet à Bourdaloue, sans en oublier de plus récents, pouvaient se reposer tranquillement. Leur gloire ne risquait pas d'être éclipsée par les périodes de l'abbé Sabes, qui à l'instar de son nom, jamais ne baissaient de ton mais jamais non plus le haussaient. Pas de dièse à la clé, pas de bémol sur la ligne. Une coulée dans la même hauteur. Et la nappe monotone se répandait subrepticement dans la nef. La voix n'avait rien de martial. Tout juste ce qu'il fallait pour être audible. Même quand l'orateur (sacré) fustigeait le pécheur il n'empruntait pas le timbre au-dessus. Les fidèles plongeaient dans une douce léthargie. Cet abbé aurait fait merveille comme thérapeutique pour corriger, soulager les rebelles au sommeil. Je sais des docteurs spécialistes qui utilisent le disque rengaine pour faire dormir leurs patients. L'abbé Sabes aurait eu sa place toute indiquée dans un établissement destiné à ces cures. L'assemblée ne se réveillait qu'après le prône, lorsque la « scie » s'était tue, lorsque s'achevait l'effet du somnifère.

Une spécialité active celle-là de l'abbé Sabes c'était le pincement du bras. Sa fêrule à lui... ses ongles. Gare au dissipé qui tombait sous ses griffes (expression on ne peut plus justement adéquate), à l'étourdi en rupture du mot à mot du catéchisme. Comme châtiment la piqûre aiguë, l'écharde pénétrante... Homard à forte tenaille. Crabe enragé de Chingudy... Forficule à pince abdominale... lucane à redoutables mandibules. L'homme de prières devenait cela l'espace d'un éclair.

Nous fûmes beaucoup à ne l'avoir approché que très peu. Peut-être est-ce en raison de cela que nous n'avons retenu que quelques désagréables côtés, trop apparents et que nous n'avons pas su apprécier les bons, qui, certainement, comme chez tout être devaient exister.

Présent à Hendaye, par intermittence, et bien naturellement là où se tiennent les manifestations religieuses, l'abbé An... sut mieux alerter notre sympathie et la conserver. Fils d'Hendaye, issu d'une vieille et honorable famille paysanne il en conserva ce sérieux calme, cette façon de se comporter aussi sereine qu'assurée. La soutane, chez lui, ne cacha jamais l'homme de la campagne. Pourquoi au demeurant l'aurait-elle fait ? La terre n'est-elle pas à l'origine de tout ? Elle fut et reste une grande présence, mise largement à contribution. Elle porta l'homme. Elle fut le don divin de la création, celui d'où tout partit.

L'abbé An... venait à Hendaye à l'occasion des vacances scolaires. Dès que l'heure en avait sonné, pas question de muser en route. Ses échappées, le dimanche, étaient fréquentes également. Il exerçait comme professeur dans un collège catholique de l'intérieur du Pays Basque.

Il avait de la maigreur euskarienne ; mais une maigreur saine, robuste. Il se trouvait bien dans la norme du type basque... haut de taille, visage anguleux, nez droit et saillant,

prognathe sans excès ce qui lui conférait comme une affirmation de volonté, de ténacité. Mais que l'on ne s'y méprenne point. Tous les basques ne sont pas longilignes, des « planches à pain », des anguleux des maxillaires et porteurs de bénitier à l'inférieur. Il en existe de trapus, de solidement campés, au visage plein et rouge. N'allez point croire qu'ils fassent lourdauds pour cela. Mais que la morphologie s'avère élancée ou ramassée jamais ils ne pêchent par lenteur et embarras dans la démarche. Le manque de vivacité, de légèreté, d'élégance du port... rien à voir avec eux. ⁽¹⁹⁾ Ayant hérité d'une race rompue aux travaux en plein air, aux grandes et pénibles randonnées dans la montagne ; ils ont acquis et conservé une allure dégagée, bien spécifique ; une aptitude à l'exercice physique qu'il touche au sport ou à la danse. Fandango aérien, jeu de pelote fort exigeant en finesse, adresse et robustesse : deux spécialités basques, jalousement pratiquées et protégées. Bien mieux qu'on ne saurait le faire en d'autres lieux. Ceux qui, d'une ethnie étrangère, s'y sont essayés ou bien ont échoué ou bien ne se sont montrés, quelques cas mis à part, que de piètres imitateurs.

Je connus surtout l'abbé An... au Patronage où il prenait son tour de garde (une expression un peu trop forte en ce qui le concernait) plus souvent qu'il ne lui était imposé. Une sympathie certaine le lia, à nous. Je ne fus pas le seul à bénéficier de son amicale audience. Mais je reconnais que je fis partie du groupe des privilégiés. Cela tint, je crois, à ce qu'il avait un frère Salvat, avec qui il était fort lié et qui travaillait chez Descamps, l'ébéniste, en compagnie de mon cousin, celui, vous vous rappelez qui un certain jour me surprit en flagrant délit de rupture de classe et qui me ramena dans le droit chemin, par l'oreille. L'abbé An... savait que j'appartenais à la laïque. Il ne me fit jamais allusion à cela... ou bien alors le propos, l'incidente, la touche furent si légers, si subtils qu'un non-averti des nuances du langage ne put s'en apercevoir. Je conserve de lui le souvenir d'un être avec qui l'on pouvait passer d'excellents moments, en confiance, sans retenue, sans l'obsession « tenaillante » de se sentir étroitement surveillé dans les gestes et les propos. La hautaine observation, il semblait l'ignorer, lui préférant la compréhension, la communication simple et amicale (celle d'un grand-père).

« Ttouttoulou, hou, hou »

« Ttouttoulou, hou, hou, hou. »

Le piaillage strident, agressif partait des abords de l'église ou planait sur les pentes des rues qui descendent vers le port.

S'agissait-il d'une manifestation de protestation juvénile ? D'une explosion panathénienne ? D'une comptine d'écolier, en rupture de classe, excitant pour le faire sortir du jeu, un de leurs camarades ? De bien autre chose... De la provocation dérisoire, si l'apparence s'en révélait mauvaise, à l'adresse d'un singulier personnage.

Des enfants –laissons le Bonhomme à son arrêt sans appel contre leur manque de cœur- paraissent exercer leur verve contre Ttouttoulou, un drôle « d'ensoutané » qui avait, en effet, de quoi étonner avec sa robe d'ecclésiastique surannée, rouillée, faite d'étoffe grossière, d'une sorte de cadis outragé et béant de quelques boutonnières abandonnées par le disque de fermeture. Si l'on ajoute à cela les pieds nus qui dépassaient de sandales à la semelle usée que tenaient mal ses courroies trop lâches, par vieillesse, et la tignasse épaisse, ennemie du peigne, qui débordait d'une calvitie propagée, remplaçant très largement la tonsure de l'état, on peut voir que Ttouttoulou avait plus de l'être que l'on peut blâmer ou railler que du porteur de charisme. Il ne faisait pas, à proprement parler,

¹⁹ La légende du moins l'assure. Retenons cela pour un grand nombre, mais gardons-nous, de trop généraliser. Tenons compte de quelques défavorisés.

partie du clergé d'Hendaye. C'était une sorte de moine vagabond qui revenait, sans crier gare, chercher asile à Saint-Vincent et se fondait de même dans la nature. A quel ordre monacal appartenait-il ? Son accoutrement, son comportement peu orthodoxe ne permettaient point de le situer. Où campait-il durant son court séjour ? Quelle soupente lui était réservée dans les dessertes de l'église ou du presbytère ?

L'interrogation subsistait surtout que le curé Frapart et l'abbé Sabbés ne cachaient point, à son encontre, une incompréhension, voire une répulsion, au demeurant peu chrétiennes. Naturel pour l'abbé Sabbés porté sur la gent raffinée. Mais plus surprenant quant à l'attitude du curé Frapart qui paraissait plus accueillant à la basse classe.

Les passages de Ttoutoulou offraient aux gamins l'occasion de se défouler au détriment d'un innocent ou d'un marginal. Invariablement la confrontation se terminait par les gémonies auxquelles le bizarre capucin vouait les insolents ou par la course-poursuite entre le provoqué et ses agresseurs.

Mais le pauvre Ttoutoulou empêtré dans son sac vestimentaire, contrarié par sa chaussure récalcitrante, handicapé par l'âge, n'était pas de taille pour attraper les lestes moineaux qui d'ailleurs disparaissaient dans les venelles et les impasses. Le plus grave – j'y reviens- c'est que les responsables n'eurent jamais trop l'air de prendre fait et cause pour la victime ou quand ils le firent ce fut sans virulence ni détermination.

« Ttoutoulou est revenu » entendait-on un beau jour. Et le cirque recommençait. Pour quelques jours. Triste, bien triste, malgré les rires que cela provoquait, même parmi les grandes personnes. Et s'il s'était agi d'un saint ? N'ont-ils pas voyagé en si pénible posture ? N'ont-ils pas connu jusqu'à la lapidation ?

« Je suis de semaine avec...

- Je suis de messe de mariage de Z... (*sexisme comme on dit aujourd'hui, exagéré, on ne parlait que du fiancé... comme si mademoiselle n'existait pas... comme s'il s'agissait d'androgynie*).
- Je suis allé porter les saintes huiles au vieux Xalvat, hier soir.
- Pourquoi, Louis est-il absent ?... demande le maître.
- Parce qu'il est à la messe de mariage de (*air connu, voir plus haut*).
- Monsieur, j'étais pas là (*sic*) ce matin, j'étais d'enterrement.
- En effet, je t'ai aperçu. »

Tels étaient les échanges verbaux dont on était les témoins, les propos que l'on entendait à la laïque et qui touchaient surtout à la vie périphérique de l'église. Sur la sellette en l'occurrence ceux que l'on désigne par le terme « enfants de chœur », ces porteurs de soutanelle, à temps partiel, sans auréole particulière pour cela car ne bénéficiant pas de grâce sacerdotale. Comment le pourraient-ils vu leur âge ? Même si d'aucuns poussent loin, dans la fonction, jusqu'aux approches de la puberté, tel Fernand qui ne laissa le surplis qu'aux environs de la quinzième année, donc plus un jeunot de l'office divin ; ce qui émane du nom « enfant de chœur », c'est la fraîcheur, l'offre de vie, la candeur, la qualité de l'âme, non encore perturbée par tout ce que le terrestre comporte de mauvais. L'enfant de dieu, l'innocence voilà, en principe, à l'origine le sens de l'appellation. N'allons pas jusqu'à dire qu'elle ait une prétention angélique que bien qu'il y eut peut-être un peu de cela, quand elle fut lancée. Il faut croire que le Grand Maître n'avait pas un penchant pour la classe huppée. Il avait jeté son dévolu pour le servir sur la progéniture de l'humble.

Le recrutement de l'enfant de chœur, du moins à l'époque concernée, n'avait rien de bourgeois. Qu'il s'agisse de Fernand, de Jean-Pierre, des frères Min... du Bas-Quartier, de Léon, d'Arnaud, de Miñique, de Popaul (j'en passe car nous fûmes assez nombreux à hanter le vestiaire de la sacristie) tous étaient soit des fils de veuves ou de gens de petite condition.

Il existait les enfants de chœur de haut grade et les subalternes ; les quasi permanents associés directement à l'officiant pour la célébration du sacrifice et les figurants, les encadreurs, les « remplisseurs ». Les premiers devaient faire leurs classes latines. Rassurez-vous les humanités n'étaient point en cause. Il s'agissait tout simplement de prendre contact avec la langue de Virgile pour repérer les lancées du prêtre grâce à un carton merveilleux, toujours à portée. Il fallait répondre sans trop saisir, c'est évident, ce que l'on psalmodiait. A la manière du perroquet, de son psittacisme, évacuant mots et expressions sans en saisir la représentation. Périlleux, au début, l'exercice des réponses devenait une habitude. Il fallait que ça cadre et ça cadrerait. On aurait aussi bien usé du javanais ou de l'un de ces 601 dialectes ou idiomes de l'Afrique Noire ! Un vrai triomphe pour qui avait maîtrisé ces secrets étrangers ! Cela lui conférait une dignité particulière.

La qualité d'enfant de chœur de première classe, la distinction de servant comportaient des obligations assez astreignantes. Le servant de semaine –on se répartissait la besogne- n'avait guère de temps pour oublier l'église. Du lundi au dimanche, il lui fallait être au rendez-vous de la première messe. Passe encore à la belle saison, mais en hiver, désertier le lit bien chaud, bien souvent avant potron-jaquet, pour trouver l'église froide, après une traversée de rues qui saisissait, n'avait rien de bien tentant. Et comme il convenait de communier, l'estomac vide, jugez du supplément de tourment.

A peine après avoir repris contact avec le foyer familial, s'y être hâtivement restauré, il fallait prendre le chemin de l'école. Pour y recevoir plus d'orties que de fleurs car, pris par ailleurs, on avait négligé devoirs et leçons, alors exigés très officiellement. Le manque de sommeil perturbait la faculté d'attention et la netteté de l'esprit. Les obligations du service étaient fréquentes, sur semaine. Les plus nombreuses venaient des enterrements. De toute évidence, l'enfant de chœur « semainier » ne pouvait être derrière son pupitre d'écolier et à la cérémonie, l'ubiquité lui faisant défaut. Fatalement il manquait plusieurs leçons et devoirs. Un handicap dont beaucoup ne se délestèrent jamais. D'où un retard préjudiciable dans la scolarité et une sortie sans parchemin. Il y eut des exceptions. Bravo à ces courageux ! Certains maîtres n'eurent jamais la bonne idée d'inviter les défaillants passagers à regagner le bercail, le plus vite possible. Tant pis, même si les concernés devaient s'en réjouir ! Tant pis pour plus tard ! Je m'en suis souvenu. Instituteur, à mon tour, j'ai toujours permis à l'enfant de chœur, de reprendre sa place, en classe, après l'office religieux, sans attendre la rentrée de l'après-midi. Cela devenait un rouage bien réglé. Nous ne nous apercevions que très peu, nous les non-sortants. La perturbation ne nous touchait pas. Ainsi, le manque n'affectait qu'en partie le chargé d'astreinte.

Le soir, l'enfant de chœur de semaine, n'était pas quitte avec le service. Il assistait encore le prêtre. La fonction n'était pas bénévole. Il y avait un fixe –pas de quoi se griser !- et, en surplus les « profits » qui tombaient les jours de joie quand on recevait l'enfant qui venait de naître ou quand le cortège nuptial faisait une apparition à la sacristie.

Je ne connais pas de servant qui ait fait fortune. Pas même constitué un gros magot. L'offrande, la paye disparaissaient avec une fluidité déconcertante. Enfin le gourmand y trouvait son compte ainsi que la marchande de friandises de « Chez Carréra » qui avait là une clientèle fidèle.

Qu'est-il resté de latin à ces « répète-jacquot » ! Rien. Pas même la motivation pour se livrer à l'étude de cette langue. Reconnaissons que leur origine modeste ne leur permettait point d'avoir accès aux « boîtes » où l'on pouvait forcer les secrets de l'expression romaine.

La figuration –j'en fus- avait emploi le dimanche, régulièrement, et lors des grandes circonstances échelonnées dans l'année ou fortuites. Le contingent supplémentaire de jeunes en robe –une bonne dizaine de membres- avait une fin précise : étoffer, meubler, remplir et peut-être aussi contribuer à orner. Le rôle était donc passif. De l'accompagnement qu'il se situe dans le chœur ou dans la théorie. Une mention spéciale doit être réservée à cette sous-classe d'enfants de chœur, aux porteurs de cierge, au nombre de deux. Les... en pointe ; en tête du cortège. Ils annonçaient l'officiant et sa suite à la sortie des coulisses. Ils ouvraient le chemin à la procession dans l'église et parfois à l'extérieur. C'était des halbardiers mais pacifiques, avec leur longue chandelle pleurant à partir de la langue rouge du sommet et qui s'enfonçait dans un pied de métal avec un disque à la base qu'ils devaient tenir sur leur hanche. Rôle d'apparat mais qui n'allait pas sans certains aléas. Miñique en fit le pénible constat. Miñique, un fervent du porteluminaires était grand, dégingandé, nerveux et passablement maladroit. Un dimanche, à la Grand-messe il tenait fièrement son flambeau. Que lui arriva-t-il ? Comment fit-il ? Son pied se bloqua-t-il ? Eut-il un malaise passager ? Un croc en jambe invisible lui fut-il infligé ? Passons. Miñique perdit la verticale, chut sur le tapis et avec lui s'envola le cierge allumé, ce qui détermina dans la plongée une petite queue de comète, vite éteinte. L'infortuné fut rapidement remis sur pied, cependant que près de l'autel, en bas et dans les galeries fusèrent des rires peu chrétiens. Il fallut recourir à un autre porteur. Miñique plus vexé que contusionné ne voulant rien entendre pour reprendre son rôle, et remplacer le mât de cire très endommagé. Le curé Frapart après la messe n'aborda pas l'incident. Par charité ou par reproche feint ?



A part entière ou comme figurant l'enfant de chœur devait porter soutane (disons soutanelle) dans l'accomplissement de sa juvénile et pieuse mission. La couleur du vêtement variait entre le noir et le rouge selon les circonstances. La plus usitée –heureusement- était la robe rouge, pour les événements normaux, les cérémonies ordinaires aussi bien que pour les fêtes carillonnées. On s'en servait lorsque la joie, la fête, le bonheur, la tranquillité

de l'âme et du cœur étaient au rendez-vous. La soutanelle noire marquait l'épisode triste : l'enterrement, les jours qui précèdent Pâques tout à la Passion du Christ.

Il est ainsi établi que le noir convienne au deuil, à la douleur, à la tristesse, à l'austérité. Sans doute parce qu'il recèle par essence une obscurité, un manque de rayonnement. Il est incapable de diffuser les traits, comme si toute lumière se trouvait absorbée et conservée. Il existe des noirs qui saisissent. Qui n'a pas été impressionné par le nuage chargé d'ébène ? Dans le ciel d'orage il affirme la pesante grandeur. Le costume masculin fait de riche étoffe noire ne s'assure-t-il pas, de ce fait, un éclat que l'on remarque. Ne donne-t-il pas un cachet de distinction, que la cérémonie soit sérieuse ou qu'elle soit une

fête. Essayez donc de priver un snob de son smoking noir pour un raout et vous verrez s'il accepte.

Les présentateurs de spectacles ne sont-ils pas en noir... et les chanteuses, les chanteurs chics... et les musiciens des orchestres de haut rang... et la gent de service autour des tables de casino (encore que pour eux le noir emblème de malheur convienne car la déchéance et la mort accompagnent les jeux de hasard).

Il y aurait fort à étudier et à dire quant à la dévolution réservée au noir. Un fait subjectif qui comporte, à n'en pas douter, un côté arbitraire et qui peut-être ne convient qu'à certaines contrées de la planète.

Parmi les teintes qui transportent, le rouge occupe une belle place. Cela lui vient-il du soleil qui porte avec lui le feu grandiose ? Vraisemblablement oui. Le sang, en ce qui le concerne, pour si vital qu'il soit et qui ne saurait être d'une autre couleur, n'a rien d'exaltant lorsqu'on le voit couler, encore moins quand on l'examine figé dans un bocal.

Mais c'est ainsi. Le rouge fait noble, souverain. En optant pour le pourpre –cette variante- les Césars voulaient affirmer leur dignité impériale.

Comment est le manteau du cardinal ? De pourpre et celui du bas clergé (n'insistons pas).

Des vétilleux pourraient demander pourquoi la soutane papale est d'un blanc immaculé... et pourquoi ?... et pourquoi ? Que ne pourrait-on encore gloser quant aux couleurs, à leur prétendue signification, aux symboles que l'on fait s'en dégager ? Noires ou rouges, nos soutanelles pêchaient par manque de fraîcheur. La garde-robe ne se renouvelait pas tous les ans. Dans un disparate choix, chacun s'y retrouvait. Il n'y avait pas de fausses notes. Pas d'affublés ridiculement. Pas de robe de disette, ayant raccourci, pour de grands bougres. Pas de sacs trop enveloppants pour les petits. La préposée au vestiaire –la benoîte- devait manquer de temps ou avoir une mauvaise vue car le soin apporté à notre costume de cérémonie laissait à désirer. Des taches ne partaient pas. Des remugles s'en dégageaient quand nous sortions nos soutanelles du placard où elles dormaient en tas informes, à la « reste comme je t'ai jeté ».

Il fallait toute notre candeur de gamins, notre insouciance de pinsons, voire notre indifférence olfactive pour endosser sans malaises notre malodorante et saint uniforme. Du reste c'est en lui-même qu'il détenait sa valeur, son prestige. Et nous savions qu'il allait contribuer, dans un instant, à nous faire considérer comme à part des autres par les fidèles, témoins de notre apparition, de notre présence et de nos pieux services. Et puis l'aube de dentelle, toute blanche, surtout vue de loin, couvrait juste ce qu'il fallait de soutanelle pour que l'ensemble en paraisse religieusement séduisant.

Ici s'interrompt, pour un moment, l'évocation des êtres masculins qui portaient robe en permanence ou occasionnellement. Deux mots encore toutefois, concernant la première catégorie. Nous pourrions épiloguer en notre époque de transformations rapides, parfois surprenantes et fantasques, sur une certaine tenue ecclésiastique qui manifestement a disparu de la rue depuis qu'un sacré aréopage en a décidé. Nous pourrions féliciter ceux qui autorisèrent une tenue en principe, plus normale, ou les critiquer d'attenter à une figuration vénérable, vieille, très vieille, remontant aux origines du vêtement. Nous n'en ferons rien, considérant tout cela comme très sujet à interprétations, à points de vue personnels, à byzantinisme dérisoire.

L'habit court, fermé ne fait pas le « macho ». Le Christ portait le vêtement long, à ouverture inférieure. Maintes statues, maintes fresques, maints bas-reliefs grecs, romains, chaldéens, mésopotamiens, égyptiens, sont là pour nous prouver que le « tombant » et le flottant n'étaient pas écartés pour des corps qui n'avaient rien de la gracilité efféminée. Regardez le centurion et sa lourde chemise chamarrée de passements, de breloques, de galons, le grec et sa chlamyde, le licteur et sa houppelande, l'Aurige et son fuseau évasé, les hommes du désert, bleus ou brûlés par le soleil, demandant protection à leur burnous ; les hommes d'armes du Moyen-âge avec leur haubert tanguant dans le bas, le preux carolingien et son espèce de mante, l'hoplite et sa jupette, le romain et sa ceignante et pendante toge. Le jugement se confirme.

Quand le lointain ancêtre, le premier emprunta à la peau de la bête sauvage de quoi se vêtir, il ne se perdit pas en savantes constructions. Il bâtit son « couvre corps » en toute simplicité. Un grand morceau de cuir qui tombait et qu'au besoin l'on retenait avec un os pointu, cette aiguille du début.

Il est bien entendu que nous ne traitons que du vêtement long et ouvert porté en permanence. L'option de la robe pour la cérémonie officielle, civile ou religieuse, relève d'une autre considération.

Pourquoi d'ailleurs enfermer dans la robe le sexe faible. Mais qui est le sexe faible ? Qui est le sexe fort ? Qui peut juger de qui et de quoi ? Et sur quoi ?

Nos compagnes ne s'y sont pas trompées qui usent de plus en plus, en nombre, du pantalon. Il faut le dire qu'elles le font –souvent- avec le meilleur goût et la plus grande aisance. Se sont-elles laidement « masculinisées » ? Ou bien, au contraire, n'ont-elles pas apporté du charme à une partie basse, vouée à l'indifférence ; avec leur facilité naturelle à se mouvoir ? Il est de fâcheuses contre-indications. Mais ceci appelle plus de commisération que de sarcasme.

Sont sots, ridicules et nocifs ceux qui sous prétexte de s'affirmer ne voient que leur propre sexe, pourfendent l'autre et ne cherchent qu'une suprématie qui écrase. Alors que tout a été très nettement établi, au départ, afin que la force, la forme, le cœur, la grâce, les dispositions pour perpétuer l'espèce, soient confiés à des êtres dissemblables dans le corps, pareils quant à l'âme ; des êtres faits pour se compléter dans l'amour comme dans toute chose.

Il fallait avoir le regard juste braqué, par temps calme, vers les sorties du déambulateur, le chœur ou les absidioles pour saisir les incessants va-et-vient qui y avaient cours. Des êtres, on ne peut plus discrets, paraissaient, se fondaient, revenaient, s'en allaient de nouveau, dans un silence surprenant, intemporel. Vêtues de bleu timide, porteuses au sommet d'ailes blanches oscillantes, à pas feutrés, glissant plus que marchant, les mouvements comme très calculés, des religieuses avec la sainte retenue de ne rien déranger, veillaient avec un amour profond sur cette partie privilégiée du temple. Leur rôle était si peu ostensible qu'on avait tendance à l'oublier. Et pourtant ces porteuses de vœux monastiques constituaient le personnel ancillaire de l'église, de premier plan. Sans elles bien des choses n'auraient pu être, bien des déroulements convenables impossibles. Elles avaient en charge la propreté, le décor de l'autel, du tabernacle qu'elles ne laissaient que fort rarement sans hostie consacrée. Leur vigilance active, non moins pieuse, non moins attentive s'exerçait également sur la Chapelle de la Vierge et sur celle du Sacré-Cœur. Un de leur souci majeur c'était la petite veilleuse à huile qui devait témoigner, en permanence, de la présence divine. On pouvait s'en remettre, en toute confiance, à ces vestales. La

flammèche ne risquait pas de demeurer morte ou alors pour un instant si court que rien n'en paraissait.

On voyait souvent les nonnes sortir de la sacristie, emportant un paquet de linge.

« Tiens les sœurs vont faire la lessive constatait-on dans le voisinage.

- Bah ! Elles n'ont pas un grand effort à fournir pour frotter.
- Enfin !...
- Que voulez-vous le linge n'a guère servi et hormis quelques taches de bougie...
- Ou de vin... »

Les sœurs avaient donc les bras chargés de blanc, de linge sacré, celui de la table de l'autel, des petits carrés qui servaient à sécher le ciboire lors du sacrifice de la messe, d'aubes, de surplis même fort peu endossés. Leur mission consistait à redonner à tout cela une blancheur immaculée, à repasser et à tout remettre en place avant les cérémonies. Une de leur tâche très réservée, à laquelle elles apportaient toute leur foi consistait dans la fabrication des hosties. Elles possédaient le secret pour réaliser ces rondelles d'un blanc diaphane, d'une finesse qui rendait ces espèces de gaufrettes, très réduites et spéciales, sans poids comme immatérielles.

Les « bonnes sœurs » -trois ou quatre, tout au plus, vivaient dans un logis d'une simplicité tenant presque de l'insuffisance, derrière l'Eglise. De chez elle au sanctuaire, du sanctuaire à chez elles, voilà les déplacements les plus importants qu'elles s'offraient. Par crainte du monde peut-être ! Qu'auraient-elles éprouvé aujourd'hui ! Par souci, poussé à l'extrême, de ne pas déranger ? Par vocation d'être tout à fait, sans penser à autre chose, au service du Tout-Puissant ? Par humilité ? Elles ne se risquaient que très peu souvent dans les rues rébarbatives. Elles ne le faisaient que pour le secours à des déshérités, des accablés ; à ceux que la vie abandonnait, petit à petit. On en était arrivé à les honorer, à trouver leur présence indispensable tout en les ignorant ou en ne se doutant presque pas de leur réalité.

« Sœur Marie » « Sœur Cécile » « Sœur Bernadette »... entendions-nous, sans qu'il soit aisé de distinguer la désignée ou alors dans une sorte d'indifférence. Cet apostolat discret, quasiment impalpable n'a-t-il pas quelque grandeur ? N'est-il pas d'une autre qualité qu'une extériorisation trop affichée ? Les « bleues » furent plus tard remplacées par les « noires »... des religieuses espagnoles. Moins exclusivement rivées aux pratiques du culte en vase clos, elles eurent –et ont- une tâche devant laquelle il faut s'incliner. Gardes-malades, soignantes, providence de nuit dans les cliniques, elles mettent en action, simplement, presque à la dérobée, l'amour du prochain. Grâce leur en soient rendues ! Ce n'est pas elles qui ont attiédi la foi, détourné les gens de l'autel. Bien au contraire, elles ont par leur abnégation, empreinte de sainteté contribué à atténuer la désertion et incité au respect en prouvant que l'enseignement altruiste du Christ et sa sollicitude pour la misère n'étaient pas lettre morte.

La « benoîte » était l'ancillaire inférieure.

« Tu penseras à la benoîte disait le mari à son épouse, en partance pour la messe.

- Oui j'ai fait la monnaie.
- Elle n'en a jamais ?
- Si puisqu'on lui en donne. Mais elle maugrée plus que de raison quand il faut la rendre.
- Sait-elle compter ?

- Oui certainement, mais pas avec la célérité désirable. C'est un être un peu primitif.
- Que fait-elle donc à se surcharger de toutes ces pièces ? Ne s'en égare-t-il pas quelques-unes en route ; question de se délester d'une main ?
- Que tu es méchant et mauvaise langue ! »

La « benoîte » que l'on pouvait considérer comme l'auxiliaire, en second, des bonnes sœurs, devenait indifféremment la « chaisière ». Et c'est à cette particularité qu'il est fait allusion plus haut.

Nous en avons déjà glissé deux mots. Il se trouvait dans la nef des chaises appartenant à des particuliers lesquels n'étaient assujettis à aucune taxe de placement ; du moins apparemment. Il existait aussi, tout autour et jusque dans les collatéraux des chaises, propriétés intrinsèques de l'église, mais soumises à location. A la manière des sièges mis à la disposition du public dans les avenues et squares. L'emprunt de ces chaises était soumis à péage. Inventions très habiles que ces péages qui font payer au centuple l'objet ou les facilités offerts. Cela me rappelle quelque chose de typiquement local puisque à cheval sur la Bidassoa. Il s'agit du pont international reliant Hendaye à Irun. Les gouvernements espagnols et français convinrent de sa construction, il y a plus d'un demi-siècle. Bien avisées, les autorités de Madrid s'offrirent pour l'exécution de l'ouvrage. Par esprit timoré, sans grande perspective ; peut-être croyant faire le « malin » sans bourse délier, le gouvernement français obtempéra, laissa faire, persuadé d'avoir trouvé une « poire », de réaliser la bonne affaire.

Nous étions en pleine tourmente de guerre il est vrai et les Espagnols à l'écart du conflit. Cela peut, à la rigueur, constituer une excuse, en apparence valable, à un manque de « vista ». La mise en service du pont date de 1917. Or, à partir de cette date et au moins pendant une cinquantaine d'années les piétons eurent à payer cinq centimes (espagnols) pour tout passage ; à l'aller comme au retour. Considéré à première vue, cela peut sembler ridiculement dérisoire. Mais les lois d'une certaine progression sont ainsi impératives qu'à la longue, le magot croît, croît et atteint des sommes très importantes. Résultat... le pont fut on ne peut plus rentable. Les Espagnols ne rentrèrent pas seulement dans leurs frais mais s'octroyèrent une source de revenus à ne pas dédaigner, même en tenant compte de la désintégration de la monnaie, cette constante valable en tous temps et pour tous les pays. Opération bénéfique donc dans les grandes largeurs.

Même opération en ce qui concerne les chaises de l'église ! Même source de rente !

Il appartenait à la « chaisière » d'assumer le recouvrement de la dîme. On voyait une masse noire se glisser avec quelque lourdeur, durant les offices entre les travées pour récolter la manne. Et ce, sans se soucier outre mesure, de troubler les âmes en pleine prière. Cela n'allait pas toujours sans quelque discussion. Il se trouva parfois quelques mauvais payeurs, quelques contestataires comme il y eut des resquilleurs pour occuper indûment des sièges échappant à l'imposition et qui mirent quelque mauvaise volonté à être délogés par les propriétaires.

La « benoîte » n'avait rien d'une jeunesse, ni d'une élégante. De noir affublée, de ce noir de veuve, de vieille, noir adopté une bonne fois pour toutes ; la tête prise dans une mantille vulgaire, elle allait la démarche peu gracieuse. Quand on l'approchait on réalisait que la personne n'avait rien de distingué. C'était la tâcheronne, la préposée aux travaux que d'autres ne voulaient pas exécuter, bien que les bonnes œuvres lui prêtassent main

forte à l'occasion mais pas très souvent. Le balayage du sol lui revenait d'office qu'il concernât la nef, les galeries ou les dépendances. Nous n'avions, je l'avoue, aucune considération pour cette subalterne. Nous la tenions –étant donné son âge- courtoisement à distance. Nous nous moquions un peu de son langage, car recrutée dans ce no man's land où se rencontrent plusieurs nationalités, elle usait d'un jargon où le français estropié s'accommodait d'un approximatif castillan sur grand fond de basque.

Pourquoi l'appelait-on la « benoîte » ? Qui l'avait baptisée ainsi ? Pas précisément en vertu de son air plutôt revêche. Certainement pas, pour établir quelque relation avec la bergère sainte du même nom à l'origine du pèlerinage couru aux 17^e et 18^e siècles ; celui de Notre Dame de Lans.

Il est deux pôles dans l'église qu'on ne saurait ignorer, deux endroits d'où partent, à des degrés différents, des accords, des exaltations, des hymnes de triomphe, des évocations chantées, des murmures et aussi comme des pleurs ; deux endroits qui muets, laisseraient toute cérémonie sans transports, sans puissance ; l'humain s'avérant trop faible et trop fade pour lancer seul le psaume qui touche.

Tout d'abord c'est non loin de la barrière d'accès à l'autel, en tête des travées de chaises, côté chapelle de la Vierge, l'harmonium, une caisse qui dépasse en haut les prie-Dieu. C'est l'instrument de première ligne, celui qui accompagne les voix, tout près de l'endroit inviolable où s'opère le miracle, où se commémore la Cène, où s'élèvent l'hostie et le calice. Là, pas besoin d'éclat. Rien du flambant lointain. Presque de l'intimité.



Mais du fond de l'église part le somptueux, l'éclatant, l'irrésistible. Au-dessus du narthex, bien engagé dans sa grotte profonde, l'orgue domine toute intervention vocale. Il n'a que faire, semble-t-il, des faibles combinaisons. Il est sans complaisance envers de trop timides expressions. Lui, c'est le grand chamberdeur, la puissance, l'ouragan souverain, la bourrasque qui balaye tout, le tonnerre qui écrase, le tonitruant ravisseur qui emporte sans qu'il y ait possibilité de faire front ou même de manifester sa présence ; l'apport vocal étant si faible qu'il est rendu inaudible couvert qu'il se trouve par le souffle impétueux.

La même personne –une artiste, pourquoi pas ?- régnait sur les claviers de l'harmonium et de l'orgue. Une demoiselle, un peu au-delà de la jeunesse patente, mais pas encore rendue dans les steppes désolées, hantées par les vieilles filles. Pas mal du tout d'ailleurs, bien conservée Mademoiselle Iba... (un nom basque) attirait les regards des pratiquants (hommes) que le démon distrait malicieusement ; peut-être autant par son physique, son visage qui gardaient un charme certain que ses dons de musicienne.

Mademoiselle Iba... opérait rarement seule. Des chanteuses la flanquaient. On avait distingué leur voix dans la cohorte de jeunes fleurs qu'on appelait filles de Marie. L'organe créait la fonction. Dans le comportement de ces choristes il y avait l'amour du chant mis au service de la foi ; un surcroît de ferveur manifesté, tout haut. Mais aussi, pourquoi ne pas le dire, la fierté naïve de montrer son talent. Surtout pour celle qui dépass-

sait les autres en finesse de timbre et en escalade dans l'aigu. Etre soliste conférait une notoriété enviable. « Quel bel organe que celui de Mademoiselle M... ! », une plantureuse jeune fille aux joues roses et pleines. Le compliment volait de bouche à oreille, de bouche en bouche, et atteignait l'intéressée qui, humainement en éprouvait quelque enflure, même si cela était en conflit avec le saint exercice. Je me suis bien amusé parfois –que l'on me passe mon irrespect- à l'audition de ces chanteuses de village ; de bourg où tout le monde se connaît, s'examine, loue un peu et plus souvent critique. C'était à qui pousserait le plus haut la note, sans souci de précision musicale, ni d'exactitude des paroles employées. Cela n'était pas si blâmable ! Tout au plus participant d'une vanité –un péché non mortel- à notre échelle.

Les chanteuses revenaient souvent reprendre leur place parmi les filles de Marie dont elles étaient issues. Les filles de Marie constituaient une caste de jeunes personnes, triées sur le volet et chez qui on voulait voir un comportement à l'abri du péché –surtout celui de la chair-. Des rosières d'église en quelque sorte, préservées donc du démon et maintenues dans le droit fil de leur sainte Mère, question chasteté. Ce rang comportait des privations qu'il fallait subir. Pas de bal, pas de sorties en compagnie de ces suspects qu'on appelait garçons. Ainsi la tentation était écartée, pensait-on. Etait-ce si sûr ? N'y eut-il pas quelques entorses ? Et le voile blanc dont les pieuses enfants se couvraient pudiquement, à l'église et lors des démonstrations processionnaires, n'abritait-il pas quelquefois quelques manquements aux saintes prescriptions ? Combien de regards, tendrement chargés de désirs, œillades à l'appui, aurait-il été loisible de discerner ? Mais comme l'attitude de soumission avait le dessus et que le livre de prières et de chants offrait la possibilité d'une bonne contenance, apparente, peu de troubles cachés, d'espérances déguisées, transparaisaient. Des filles de Marie il y en avait de belles... il s'en trouvait de laides. Il y en avait qui étaient toutes à leurs dévotions, à la vie austère, à leur refus du démon. Mais combien étaient là, par tradition, bonne coutume, par obligation familiale, par acceptation forcée, résignée et provisoire –heureusement !- d'un état pour lequel elles n'étaient point faites. La plupart ne troqua pas le voile de Marie pour la coiffe de Catherine. (Sanctifiez le tout et vous y serez). L'œuvre de chair se fit donc, à son heure, en mariage seulement selon le sacré principe et aussi en principe. Qui peut affirmer qu'il n'y eut pas de l'anticipation pour certaines affamées ?

D'autres –pas forcément les plus déshéritées physiquement- de filles de Marie évoluèrent sensiblement, à petits coups, vers le peu désirable, le peu exaltant et le définitif rang de vieilles filles.

Ce qu'il y avait de typique et certainement de malsain dans tout cela c'est qu'il s'était établi une cassure dans la jeunesse féminine. La séparation entre celles qui étaient sous la bannière de la Vierge et celles qui, même pratiquantes, en demeuraient hors, tenait de la dichotomie, du manichéisme manifeste car il n'y avait pas loin pour considérer que d'un côté se trouvait le bien avec l'abstinence et de l'autre le mal avec cette trop grande liberté d'agir, sans prude réserve, sans ostracisme avéré envers le garçon.

Avec le catéchisme dit de persévérance, celui de la post-communion j'eus l'occasion d'approcher –ce fut très court- une autre demoiselle. De la bourgeoisie hennayaise... celle du négoce (en l'occurrence) (en vins pour être précis) (d'un certain rang pour une nette estimation). Mademoiselle La... se livrait aux délices de la catéchèse. Alors que jusqu'à la communion solennelle on nous enseignait les grands commandements religieux, après on abordait l'histoire sainte. Mademoiselle La... s'en chargeait. Pas mal du tout la diffuseuse. Et avec ça pas prolongée, comme fille et s'habillant avec distinction. Je lui dois la découverte, en gros, des Testaments riches de noms de pays qui chantaient à

mes jeunes oreilles, de miracles de saints, d'exodes, de rois aussi fabuleux que leur nom paraissait enchanteur. Mais je tirai vite un trait. Ma persévérance à moi, malgré l'exégète de charme, ne dura que très peu.

Les chanteuses recevaient du renfort à la grand-messe du dimanche ; un renfort d'autant plus conséquent que le saint était important. Il en était de même pour les grands événements inscrits au calendrier religieux. Un renfort qui par sa puissance les aurait bien noyées, si une naturelle, une tacite adaptation ; si une harmonieuse entente ; si une sourdine mise en pratique quand c'était à l'organe cristallin de se manifester ; n'avaient pas été aussi remarquables.

Des galeries, des accents mâles, des accords justes montaient haut dans la nef faisant tout vibrer par leur ample résonance pour retomber en chape envoûtante. C'est là un des privilèges de l'église basque et que permet la séparation des sexes ; étant bien entendu que les pratiquantes dans leur ensemble y allaient aussi de leur contribution. C'est toujours un vrai régal, fort apprécié, que d'écouter ces hommes –musiciens d'instinct- portés, exaltés, transfigurés par le chant. L'unisson de la chorale presque improvisée se révèle d'une surprenante perfection. Pour ces artistes il ne s'agissait point de pousser la « gueulante » mais d'exprimer par l'ode sacrée ce qu'ils sentaient avec force. Point de baguette pour diriger. Le maestro était individuel et multiple. Chacun l'était à sa manière, à part entière ; collectivement. L'ensemble s'opérait comme par enchantement. Le chant sacré –qu'importe si toutes les paroles n'étaient littéralement saisies puisque bien senties- par le truchement de ces magiciens gagnait en profond, en ampleur, en sérieux, en tenue dans une communion totale de joie manifeste. Pas de débridé. Pas de fausse note. Ces hommes, pour la plupart musicalement incultes, sentaient intensément ce qu'ils chantaient. Le psaume –comme le refrain- était pour eux ce vieux moyen d'extérioriser la profondeur de leur âme, l'art de dire soi, ses croyances, ses aspirations, ses rêves, ses certitudes, de le dire pour soi et aussi pour et avec les autres. Il n'était point sacrilège d'y reconnaître un plaisir de chanter ; un plaisir religieux ici, sentimental partout ; une prise personnelle de délectation pour une manifestation de confiance dans la vie qui est et –telle s'affirmait leur foi absolue- qui viendra.

Entrez un jour de fête dans une église du Pays Basque et vous éprouverez un plaisir profond, inestimable, à écouter ces chœurs spontanés. J'ai goûté à cela, à Hélette, petit village de la Navarre française à deux reprises. Lors de la Fête Dieu et pour un service triste, d'enterrement. Les deux fois, en des circonstances pourtant bien opposées j'ai ressenti le même ravissement, la même surprise admirative en entendant l'ardente profession de foi. Et si le Magnificat de juin portait témoignage de la joie éclatante, les strophes de l'accompagnement dernier –bien que lancées sans sourdine, sans ce voilé de l'expression funèbre- saisissaient par leur assurance ; leur manque de désespoir. Plutôt une élévation de l'âme quiète, un « à bientôt » affirmé sans cri de douleur.

- « Madame n'a pas été trop ennuyée hier soir. Elle n'a pas été contrariée...
- Pourquoi donc ? Elle a bien passé la nuit.
 - A cause de ces jeunes qui ont chanté tard, juste en-dessous de vous.
 - Oh ! que non. Tout au contraire. Elle a écouté, ravie. Qui étaient ces chanteurs ?
 - Des jeunes d'Hasparren... de passage.
 - Des jeunes gens et des jeunes filles, je le suppose étant donné les timbres différents.
 - Oui ! Un petit groupe théâtral d'amateurs qui revenait de répéter, sur place, car dimanche ils jouent une pièce basque à Irissary.

- S'ils manifestent autant d'entente, d'intelligence sur scène, le spectacle doit valoir le déplacement.
- Sûrement. Enfin je suis bien contente de voir que cela ne vous a point dérangés, importunés ; surtout en ce qui concerne Madame. Je voulais presque les prévenir (*sous-entendu : les choristes*) qu'il y avait une personne très fatiguée au-dessus.
- C'eut été fort dommage. Ma femme non seulement n'a pas été fatiguée mais a fort goûté ces chants bien qu'elle n'en ait pas compris les paroles. Mais la musique n'est-elle pas une grande dispensatrice de clé ? Ne porte-t-elle pas en elle-même toute l'explication, tout le sens d'un message ?... »

Cette conversation, je l'eus, un matin de mai, à la pension de famille d'Hélette où nous étions descendus pour permettre à mon épouse de retrouver quiétude et forces après une dépression passagère.

Je n'exagérai en rien, je n'allai pas à contresens de la vérité en répondant comme je le fis à la propriétaire visiblement gênée.

Oui, ce fut un récital véritable que celui, à nous offert, au pied levé, durant la nuit ; un récital qui n'avait rien à voir avec l'émission vociférante, le refrain intempestif, le couplet estropié. Une véritable anthologie du chant basque nous fut offerte avec ensemble, retenue et fidélité : « Adios ene maitia (l'adieu à l'aimée) ; Agur Adixkideak (salut les copains) ; Agur Jaunak (cet hymne de reconnaissance, grave et religieux)... Aitatxi, amatxi (un hommage aux grands-parents)... Ama, begira zazu (chant de l'amour)... Andre Madalen (la légèreté de l'ironie)... Artzaintsa mendian (la montagne et la brebis ; deux fleurons d'Euskadi)... Haurtxo ttipia seaskan dago (fameuse berceuse, tendre à émouvoir)... Bazterretik bazterrat (l'intimité)... Bizi dadin euskara (l'affirmation de l'âme basque)... Boga, boga, marinela (le cantique des marins)... Ene maitea (l'exaltation de l'amour)... Gernika arbola (l'hymne sacré des euskariens)... ikusten duzu goizean (le clair matin)... Itsasoan urak handi (la mer)... Jeiki, jeiki etxeoak (le lever)... Lili eder bat badut nik (hommage à la fleur)... Pilotaren biltzarra (le jeu ancestral celui de la pelote)... Sor lekua (le lieu de la naissance)... Txori erresiñolak ederki kantatzen (le chant triomphal de l'oiseau) ; une partie seulement d'un vaste répertoire dont tout un peuple est fier. Un héritage jalousement conservé et honoré.

Je devais, à nouveau, avoir le privilège d'une audition semblable ; une audition improvisée mais aussi chargée de ferveur, un soir de fête à Urepel, une toute petite bourgade blottie au pied de la montagne, en fin de Pays Basque français. Là aussi je fus convié à la même suavité de la musique, à la même profondeur de la voix, à la même célébration d'une pensée, d'un rêve, d'une authenticité. Était-ce l'environnement de la nature presque sauvage qui ajoutait un surcroît de mystère, de grandeur ? Peut-être. Mais dans les deux manifestations on se trouvait en présence d'une égale sensibilité, d'un même amour pour tout un passé, pour tout un pays, pour une race commune, dont on était très fier.

Un dimanche de Pentecôte nous nous trouvions dans un hôtel de Laruns qui donne sur la place centrale du village. Nous devions y passer la nuit. La pluie tombait abondamment. Qu'il faisait bon à l'abri ! Nous nous couchâmes sur les dix heures. En plein sommeil, ce fut, pour moi, comme dans un rêve. De beaux accents montaient sous nos fenêtres. Un chant, limpide, aérien, qui surprenait. Quelques instants nous furent nécessaires pour réaliser de quoi il retournait. A n'en point douter c'était la réalité, la chorale là, à proximité. Une sérénade offerte.

- « Entends-tu ? demandai-je à mon épouse.
- Oui, c'est ravissant. Mais qui sont ces chanteurs ?
 - Je ne le sais. Allons voir. »

Nous ouvrîmes la fenêtre. La pluie avait cessé. La fraîcheur qui la suivait nous réveilla pour de bon. Nous étions en plein concert vocal. Un groupe se trouvait sur la place. Nous le distinguions à peine sous la lumière tamisée par l'humidité qui envahissait l'air. Mais les personnages ne nous intéressaient pas outre mesure, question physique. Ce qui nous attirait c'était leur cantilène. Dans la nuit leur chant acquérait une extraordinaire pureté. Il n'était pas de notes forcées. On aurait dit les chanteurs pris sous un charme particulier ; exprimant toute leur âme, toutes leurs amours, toutes les fibres d'eux-mêmes. Ce que nous aurions pu considérer comme une espèce de pudeur, un souci de ne point ébranler le voisinage qui devait dormir n'était que le fruit d'une communion intime, une sorte de prière sous les étoiles réapparues, pour la circonstance, dans le ciel, tout à coup dégagé. Si nous frissonnâmes ce ne fut pas sous le coup de la fraîcheur humide mais parce que bien accaparés par l'ensorcellement, par la magie de ces notes si vraies, si douces, si évocatrices, par cette grande messe dans le noir.

« Dus pastous a l'oumbretto... Montagnes Pyrénées. Aqueros mountagnos... Beth ceu de Pau... » Des airs qui nous étaient bien connus mais que nous n'avions jamais entendu lancer avec autant d'amour. D'autres suivirent. Des nouveautés pour nous. Des chants ancestraux de la vallée d'Ossau ; des révélations de l'âme montagnarde ; des preuves de l'attachement à la maternelle terre béarnaise.

- « Qui étaient ces artistes, m'informai-je, le matin, auprès du patron de l'hôtel ?
- Des pâtres venus au ravitaillement et aussi pour faire un peu la fête.
 - La fête toute simple à ce qui m'a semblé. Sans beuverie excessive.
 - Certainement. Ces bergers savent boire. Ils ne cherchent qu'une légère griserie. Ils ont tellement de privations, là-haut. Il faut bien leur pardonner un petit écart.
 - Pourquoi parler de pardon ? Merci pour leur amour du beau chant et bravo pour leur maîtrise. Est-ce fréquent ?
 - Cela arrive chaque fois qu'ils descendent. »

On peut croire que je me suis éloigné du lutrin et que je suis passé audacieusement, du sanctuaire au lieu profane. Ce dernier existe-t-il vraiment ? Le chant –le vrai chant- celui qui porte la marque de la terre natale, qui exprime l'âme de tout un peuple, l'âme du juste, le cœur de l'être non entaché, qui clame son attachement pour tout ce qui s'avère noble n'est-il pas ce que l'homme sain a trouvé de tout temps de meilleur, de plus transcendant pour magnifier ce qui demeure de toute éternité... l'Amour ?

Le chantre en titre s'appelait Bi... Un pur basque, un homme aux approches de la cinquantaine, élancé, plutôt maigre mais solide. Sa démarche dégagée, souple, nerveuse était celle d'un ancien pratiquant, avec quelques succès, du jeu considéré en Pays Basque comme une institution ; celui de la pelote. C'était un artisan du bâtiment, originaire d'Hasparren, mais qui, à l'époque, avait acquis droit de cité à Hendaye depuis plusieurs décennies. Son travail bien ordonnancé, les seconds assurant la continuité de l'entreprise, lui permettait d'être disponible, à chaque convocation, pour accompagner le prêtre. C'est lui qui chantait à côté de l'officiant, dans tous les cortèges funèbres. Il ne laissait jamais sans réponse l'envoi premier du curé ou de l'abbé de service. Evidemment, il y avait les grandes circonstances. Alors Bi... soufflait un peu ; laissait les chanteuses et chanteurs supplétifs montrer leur savoir-faire. Mais il ne manquait jamais de mettre à profit une fin de

strophe, une baisse de tonalité pour appuyer de sa voix qu'il avait forte et belle et ajouter en quelque sorte un magistral point d'orgue.

Pas question pour lui de céder quoi que ce soit de ses prérogatives. Il lui arrivait bien de prendre la tangente, parfois ; surtout le dimanche après-midi, à Vêpres. Soudain (il fallait un coup d'œil bien exercé, bien en éveil pour s'en rendre compte) point de chantre au lutrin. Disons d'ailleurs, sans attendre, que Bi... était trop homme d'action, de mouvement pour se tenir figé au pupitre portant les livres que l'on suivait pour chanter l'office. Les jambes lui démangeaient.

Dès la première seconde où l'évasion était possible, hop ! en route. Disparu dans la nature. Oh ! pas bien loin. L'estaminet « chez Cadettoun » se trouvait à peine à cent mètres de l'église. D'un saut Bi... était rendu. Une entente parfaite et durable s'était établie entre lui et le vieux tenancier. Le godet plein attendait son homme. L'absorption du bon vin rouge ne souffrait aucun retard et ne pouvait se faire à petites rasades. D'un seul coup, à la manière des slaves, mais sans jet du verre. Un geste rapide –la pièce de monnaie était sur le comptoir- Ragaillardi, Bi... refaisait, en moins que rien le court trajet et reprenait tout naturellement son rôle. La prestation y gagnait en ampleur sonore. Comme le curé Frapart faisait semblant de ne s'être aperçu de rien et que l'assistance, en grande majorité féminine l'après-midi, ne soupçonnait pas –en principe- la raison de l'absence si encore elle l'avait remarquée ; tout se terminait parfaitement. Bi... comme pour se faire pardonner (par Celui qui voit tout) en rajoutait question intensité du chant.

Bien plus que nous, prêtres exceptés, Bi... faisait partie intégrante de l'église. Très connu, apprécié pour son aménité, il ne comptait que des amis. Il est évident que de le voir mêlé à toutes les manifestations religieuses –les plus importantes à l'époque- tristes ou joyeuses, lui conférait une autorité familière, incontestable. Il se voulait l'homme de tous, celui qui partageait tous vos sentiments. On n'allait pas chercher si cela n'était qu'un service coutumier, extérieur. Il y avait un peu de cela c'est indubitable. Mais dans un coin où tout le monde se connaissait et avec un bon cœur comme celui du père Bi... il s'avérait fort difficile de ne pas partager les sentiments des autres qu'ils soient dans la peine ou dans la joie.

Nous en avons déjà parlé. Les Bonnes sœurs et la benoîte avaient en charge la sacristie. Cela consistait surtout pour elles à soigner, ranger les ornements et les habits sacerdotaux. La partie la moins noble de la tâche, celle du coup de balai, du coup de torchon revenait au sacristain Xi... qui devait aussi se trouver aux premières pour la grande lessive du dallage, celui d'en bas, comme également le nettoyage du plancher des galeries. Cette partie de l'édifice lui revenait, en exclusivité. Dame ! Si la benoîte avait reniflé « impudiquement » ce qui restait des émanations masculines ! Quel danger ! Dans les attributions de Xi..., encore que cela ne lui soit pas particulièrement réservé, on trouvait le tire corde, entendons par là, la mise en branle des cloches.

Il y avait les angélus –trois- de tous les jours ; l'annonce très bruyante du samedi soir, veille de la fête dominicale ; les appels réitérés du jour du Seigneur (matin et après-midi) ; les affirmations sonores et extérieures des phases prépondérantes de l'office ; le réglage du bourdon de deuil ; la mise en action, à toute volée, des cloches qui conviaient à la célébration ; le déclenchement du glas quand un foyer perdait un de ses membres et parfois le tocsin. Mais pour ce dernier il était fort rare que l'on attendît le bedeau, pas assez rapide et qui ne se tenait pas en permanence au pied du clocher.

La tâche obscure de Xi... bien que connue de tous, n'appelait point la notoriété. Enfin il existait et faisait partie d'un tout. L'on se gaussait bien un peu de cet être dépourvu

d'élégance ; peu brillant dans la conversation, usant surtout du basque primaire et parfois d'un salmigondis où il ajoutait à cette langue des rondelles d'un espagnol non moins rustique et des bribes d'un français écorché et articulé de façon ridicule ; très fruste quant au comportement ; bizarre avec sa coiffure trop raide et trop rase ; portant même les rouges stigmates révélateurs sur le visage d'un penchant affirmé pour la « choper ». Et puis « sacristain » sonnait drôlement, presque « comiquement ». Du moins pour certains polissons que nous connaissions fort bien.

Grandes circonstances – Petits faits

Hosannas et excommunications

Sorties

Le geste se veut preuve d'attachement, manifestation de foi et d'obédience, affirmation de volonté, attestation de grandeur, de réussite et de force. Celui du fasciste était raide ; le bras lancé en avant (le droit bien entendu) ; les doigts réunis comme soudés. Le Front Populaire opta pour le poing levé. D'aucuns –par haine ou par « trouille »- y décelèrent une menace annoncée, là où manifestement, selon les inspirateurs, il ne s'agissait que de mettre en avant, de prouver les vertus de l'union.

Churchill et sa suite, les vainqueurs et les sous-vainqueurs de 40 à 45, séparèrent nettement l'index et le majeur de la main (droite toujours pour les possesseurs des deux bras) ; en firent une fourche bien dressée pour marquer le V du triomphe. De Gaulle levait à l'oblique ses deux grandes ailes, pour le V souverain, irrésistible. Pour le V qui saluait le « Québec libre » (l'indépendance chez les autres !) ou qui était destiné à flouer le petit peuple Pied Noir avec l'immortel « je vous ai compris ! ».

Et nous n'évoquons que le geste fait en position debout (ce qui signifie que cette position stipule une liberté, une noblesse affirmées). Il est d'autres gestes couchés ou à croupetons que nous ne ferons que mentionner sans entrer dans les détails.

Le monde chrétien, dans notre zone, a lui, deux figures pour attester son attachement au Seigneur. Le plus courant, en France, consiste à la pose de la main (encore la droite si possible) sur plusieurs parties du corps ; du haut du corps pour plus de précision. Tout d'abord on appuie sur le front comme si on voulait dénoncer une aliénation, on descend la main pour toucher le milieu de la poitrine, on dévie vers l'épaule gauche pour terminer sur l'opposée. La croix se trouve ainsi dessinée. En Espagne, et jusques au Pays Basque français on use d'un geste plus vif, plus rapide, plus sec et plus limité dans l'espace. Une mimique ! Comme si l'on chatouillait quelque chose, comme une furtive titillation, avec son pouce. Le trajet s'effectue à proximité du visage. Un véritable frissonnement avec, au passage, un rapide baiser. Cela peut sembler fade, considéré seulement sur un seul individu. Mais mis à exécution dans les galeries, avec un ensemble quasiment parfait, cela crée un vaste frémissement nerveux. L'endroit ne serait pas au recueillement que l'on trouverait risible une apparente singerie. Geste machinal, salutation qui en vaut bien d'autres, répétition d'un signe qui vient des ancêtres, exorcisme peut-être ? Ne daubons pas. Surtout s'il s'agit d'un acte pensé, mûri, d'un acte de foi et non de quelque chose de superficiel, de moutonnier. Le prêtre ne donne-t-il pas le ton en brandissant, de façon saccadée et très cruciforme le goupillon pour servir l'eau bénite ou en en agitant la petite cassolette appelée encensoir d'où part la vapeur sacrée, fortement et agréablement odorante.

Ce qu'il y a de très caractéristique dans toutes ces extériorisations c'est que se remarquent surtout, les présents qui demeurent « de bois ». Des corps étrangers. Puisqu'ils ne participent pas à la gesticulation c'est qu'ils ne l'approuvent pas. Pas question de neutralité dans un sanctuaire fait pour vénérer un Dieu. Des fidèles en pleine automaticité portent quelques regards foudroyants en direction de ces provocateurs. Les rebelles ne constituent qu'une fraction réduite de l'assistance. Que font-ils là, d'ailleurs ? Heureusement pour la tranquillité de tout et de tous qu'ils ne sont dans l'église qu'à l'occasion de services extraordinaires où il est assez difficile de rester dehors, à part du convoi. Les occasions très circonstanciées comme les cérémonies funèbres ne se renouvelant pas, pour les

mêmes individus, avec une trop grande fréquence, le refus de participer aux battements d'ailes, en changeant d'auteurs, d'ailleurs en extrême minorité, s'estompe très rapidement sans encourir des foudres qui durent.

L'ukase était mural. L'interdit se voulait oral. La condamnation fusait sans possibilité d'appel. Fort heureusement le bûcher ne s'alluma jamais.

« Mes très chers frères... condamnons cette presse impie, clamait au prône l'orateur au service du divin qu'emportait soudain le venin, le tourment de l'indignation plus que les belles périodes à la Bossuet..

Oui, faisons attention à nos lectures. Ne laissons pas entre les mains de nos semblables, de nos enfants en tout premier lieu ces misérables morceaux de fausse littérature, ces phrases sans Dieu, ces nasardes haineuses contre les prêtres, ces assauts épouvantables contre notre sainte religion.

Ne laissons pas pénétrer dans nos foyers ces perfides persiflages, ces tentatives de débauchage... Oui qui n'est pas avec nous est contre nous. (Quelle verve pensait l'assistance médusée et prise en plein dans un enveloppement d'opprobre et de condamnation).

Le froid matérialisme...

- Qu'est-ce que c'est que cette bête, demandaient, à voix basse, des ignorants tout tremblants ?
- Le froid matérialisme, frère de la bestialité veut s'emparer de vous. Repoussez ces tentatives de rabaissement. N'oubliez jamais la voie de Dieu.
- Je ne l'ai pas entendue (*cette voix*) murmurait quelqu'un qui n'avait pas très bien saisi.
- Tais-toi, écoute donc, protestait son voisin confident, lui aussi en plein désarroi de la compréhension, nageant dans l'homonymie.
- Que de partout, poursuivait le Fouquier Tinville à tonsure, monte la réprobation, le refus d'une telle satanique propagande. Ce serait le retour aux gouffres très noirs d'avant la grande révélation de Bethléem que la victoire de telles imputations. Que soient voués aux foudres du ciel ces suppôts de Satan qui vendent leurs pensées haineuses à de bien sales feuilles.

Condamnons mes très chers frères... (*Ici se plaçaient les titres des journaux honnis, frappés d'interdit ! Journaux de Paris... et avec une particulière insistance feuilles régionales objet de l'excommunication*). »

Le porche servait à l'affichage, ostensiblement mis en vedette. Il n'était point le seul dans cette spécialité. Déjà le mur était mis au service de la propagande. Qui ne connaissait l'effrayant visage que portaient certains pans de maçonnerie ; celui d'un être à fuir car très menaçant avec le couteau bien affûté entre les dents d'où perlaient quelques gouttes rouges de sang. Un avertissement, une invite à la répulsion envers ces affreux bolcheviks. Vous auriez demandé à pas mal d'interpellés par l'image de quoi il retournait que vous n'auriez rien tiré de leur effroi, rien de pensé, rien que de très vague. Pour eux, il y avait ce voyou, ce bandit, cet assassin qu'on leur assurait de l'est où il avait pris quartier. Couteau entre les dents... œil de Moscou... de monstrueux symboles qu'il fallait poursuivre, pourfendre, anéantir.

A l'église, le péril, l'infâme n'étaient pas moins vigoureusement stigmatisés. Ne s'agissait-il pas, en somme, pour les pieuses âmes, de complices bien que s'ignorant, bien que ne participant pas d'une même fin.

La phrase sèche, drastique remplaçait le dessin. La mise à l'index ne souffrait aucune discussion, aucune considération, aucun dosage. Tout était condamné en bloc, sans circonstances atténuantes pour personne. Le Quotidien de Paris, la France de Bordeaux et du sud-ouest, la Dépêche de Toulouse étaient en tête sur la ligne de la proscription.

Le Quotidien de Paris ! Un journal que nous connaissions du moins par son titre. Nous l'avions souvent vu émerger des poches du veston de Monsieur Chrestia, notre instituteur d'avant-garde. Alors Monsieur Chrestia, pourtant un honnête homme, était un pestiféré, un condamnable. Comme je saisisais par la suite ce qu'il nous dit en nous voyant partir, un jour, pour l'église. « Vous allez, chez le premier social. » Nous aurions pu, si du moins notre entendement avait été suffisant, prendre cela pour une boutade. C'était plutôt une condamnation, sous-entendue, du comportement de ceux qui au nom du révolutionnaire de Judée faisaient le lit de l'argent et le bordaient bien. L'état d'esprit de Monsieur Chrestia devait être celui de pas mal de lecteurs du Quotidien. Pas étonnant alors que journal et lecteurs, reproches constants pour les infidèles (qui n'étaient point ceux auxquels on pensait) soient l'objet d'une vindicte implacable et d'un acharnement de haine.

Les trois organes de presse cités plus haut faisaient l'objet d'une particulière sollicitude de la part des « bien pensants ». Pourquoi en était-il ainsi ? N'y avait-il pas d'autres journaux ou magazines autant en rupture de dévotion, que dis-je, originellement porteurs « d'antéchrist » ? Si. Prenons deux pôles très opposés avec leur quotidien respectif. L'Humanité d'un côté –pas l'héritière de la pensée humaniste de Jean Jaurès, mais l'organe central du Parti qui, après la Révolution russe opta pour la III^e Internationale-. De l'autre côté du ravin, l'Action Française, cette pleureuse inconsolable de la mort du roi. Ni l'Huma, ni l'Action Française n'avaient évidemment les faveurs de ces messieurs du sanctuaire. La seconde d'ailleurs avait subi les foudres de l'excommunication. Un rejet plus tape à l'œil qu'effectif. Trop de beau monde se trouvait de ce côté.

Le communisme, hydre encore peu connue et si lointaine ; le royalisme avec ses relents de sépulcre ; l'anarchisme trop farfelu, ne touchaient que très peu et de trop loin. Mais les coupables, le Quotidien, la France, la Dépêche, méritaient, parce que très présents, qu'on dévoilât haut et ferme leurs abominables stratagèmes. L'ennemi, là, se trouvait en prise directe. Il s'agissait de la franc-maçonnerie. A ce titre, la feuille toulousaine, recevait une grande partie de la charge. Elle paraissait même –à écouter et à lire- l'ennemi numéro un. J'appris, plus tard, que des politiciens implantés en Languedoc, les frères Sarraut y faisaient la pluie et le beau temps, y tenant les cordons de la Bourse et les commandes de la direction. Et comble d'impudence... ils étaient en pointe à la loge. C'était donc une lutte au finish des potentats cléricaux aux privilèges anciens et fort grands, à la puissance considérable qui en faisait les conducteurs vrais et sans partage des grandes affaires de ce monde terrestre avec des porteurs d'une autre manière d'exprimer l'idéal mais mus eux aussi, par un aussi important désir de s'attribuer la prépondérance dans le pays.

Aucun pont n'était-il jeté entre ces deux « saintetés » mises au service d'une rapacité parallèle pour tout ce qui concernait honneurs, titres et places ?

Apparemment non. Apparemment seulement. Ce que ne disait point le procureur du haut de sa tribune, ce que ne portait l'affiche, c'était que le fossé ne valait que pour le

commun des fidèles des deux obédiences. Ils n'étaient que les répondants d'une rivalité plus de commande que totale, une rivalité faite d'extérieur captieux. Nous nous laissions imposer une image fausse du maçon. Pas de celui qui bâtissait auprès de nous. Au fait pensions-nous, pourquoi salissait-on cet estimable ouvrier ? Nous méritions quelque commisération pour notre naïveté ou notre ignorance (ou les deux, à la fois). Personne ne nous mettait en garde contre un malhonnête manichéisme. C'était là notre seule excuse. Pourtant depuis longtemps des phénomènes d'osmose s'étaient produits entre deux sas, pas si imperméables qu'on voulait le faire croire. Depuis longtemps des dignitaires de la crosse et de la mitre avaient flirté avec les porteurs de tablier.

Quand nous voyons, aujourd'hui, tout ce qui magouille, s'agite, plastronne dans les sphères hautement distinguées de la politique, de la magistrature (même suprême) de l'armée, de l'administration, etc. etc. lorgner du côté de l'église ou des loges ; quand nous voyons les places les plus au sommet occupées par les Maîtres (grands et moyens) aussi bien que par les féaux huppés de la croix ; quand nous savons que le pouvoir réside, en grande partie dans ces mains qui ne refusent pas et qui ne se refusent pas un mutuel appui ; comme nous avons la certitude d'avoir été menés en bateau par des pourfendeurs de service. Il faut à l'homme, aussi bien à celui qui conduit qu'à celui qui est mené ; l'un étant le complément de l'autre, l'un n'existant qu'en vertu de la réalité de l'autre ; des tabous, des mises en garde, justes ou fallacieuses, des repoussoirs aussi bien que des pères Noël. Sans cela un grand ressort se trouverait distendu. La répulsion, l'indignation, la révolte contre quelque chose s'avèrent plus payantes pour les habiles que la simple résignation à un sort fade. Le temps s'écoulant tout s'érode, s'effrite, se corrompt. La vérité fait son bout de chemin. L'hérésie se transforme, devient une autre façon –respectable et respectée- de penser. L'index devient appel amical. Modus vivendi ? Plus et mieux que cela. Entente très poussée pour se partager le pouvoir. Quitte d'ailleurs –le baiser Lamourette n'ayant qu'un temps- à trouver un autre objet, une autre manière qui puissent mobiliser « l'anti » pour la plus belle exploitation de l'individu qui soit. Depuis les origines, la crédulité des pauvres bipèdes est sans limite. Les gagnants se situent toujours sur un même bord. Les perdants aussi.

Un certain samedi à cette époque de l'année où les jours allongent plus que sensiblement et où l'air devient doux, ma mère me disait :

- « Tu ne traîneras pas pour revenir de l'école. Nous irons à Aritzetan.
- Quoi faire ? avançai-je d'une manière plutôt bougonne.
- Quel étourdi tu fais. Tu oublies la date. Nous irons chercher du laurier. »

Partagé entre le plaisir que j'aurais pris aux jeux de fin de semaine avec mes camarades et la perspective du changement que me procurait l'annonce de la promenade ; sachant au surplus que la tante ne pouvait manquer de m'offrir de ces délicieuses madeleines dont elle avait elle aussi (Proust n'est pas un cas unique) le secret pour la succulence, j'acquiesçais sans trop mauvaise grâce.

Nous revenions vers les sept heures du soir. Assez tôt pour que je fasse la distribution végétale dans le voisinage. Elle touchait nos amis moins favorisés en producteur et peut-être manquant d'enthousiasme pour la tâche.

Le lendemain c'était Rameaux. Le premier dimanche de l'année où véritablement on réalisait que quelque chose de nouveau survenait. Sur le chemin de l'église on n'apercevait que fidèles les bras encombrés de la plante du jour. Ils avançaient un peu camouflés dans le feuillage vert et luisant, à la manière de « marines » ou de « paras » qui

se couvrent pour coller avec la nature en partant opérer aux moindres risques des approches sans être distingués par l'ennemi.

Certains portaient de véritables petits arbres. Nous, les gosses, nous n'avions la charge que de quelques branches. Nous paraissions très fiers d'être ainsi parés. Nous allions faire bénir le laurier. Une vieille coutume –certainement point différente de celle de « nos ancêtres les Gaulois » eux, optant pour le gui- qui voulait que cette plante étonnamment verte alors que l'arbre ordinaire demeurerait squelettique, portât bonheur et assurât protection à la famille durant tout l'an lorsque touchée par les gouttelettes bénites. Pourquoi aurions-nous ironisé sur la croyance infantile des Arvernes alors que nous nous trouvions dans les mêmes dispositions et que nous adoptions les mêmes façons de procéder ?

Arrivés à l'église une surprise nous attendait. Bien que connue depuis les années passées, elle offrait toujours un inédit certain, un insolite qui nous frappait. La porte de l'édifice était close. Un rassemblement s'opérait tout naturellement sur le parvis et le débordait largement. Le prêtre revêtu de tout l'apparat sacerdotal se trouvait au premier rang, au centre.

Toc...toc... toc... Plusieurs coups sur le lourd montant clouté. Des paroles cabalistiques. Un dialogue que l'on semblait deviner. Quelqu'un répondait de l'intérieur. Quel était ce reclus qui avait condamné l'entrée ? Qui avait-on muré ainsi ? Pour être franc nous n'avions que peu envie de le savoir. Nous tenions au mystère. Comme le spectacle aurait perdu de sa valeur si nous avions pu apercevoir le sacristain muré en cerbère pour défendre le passage.

Puis, sans que l'on sache bien pourquoi ni comment, tout s'ouvrait en grand, comme par enchantement. L'entrée dans l'église se faisait au son triomphal des grandes orgues.

Que voulait-on célébrer par ce curieux manège ? D'aucuns –doctes avérés comme il s'en est toujours trouvé- ont expliqué qu'il s'agissait et qu'il s'agit encore de commémorer l'entrée du Christ à Jérusalem. Encore que le Nazaréen soit venu à plus d'une reprise dans la ville sainte avant de tomber sous les coups des sbires d'Hérode, acceptons la légende. Mais quel qu'en fut le motif, la fête nous plaisait.

Nous ressentions un renouveau intérieur. La lune y était peut-être pour quelque chose puisque le dimanche des Rameaux se situe, de tout temps, pendant l'ascension de l'astre vers son degré le plus haut. Curieux pouvoir qu'a cette planète pourtant pâle en apparence de déterminer chez les êtres et les choses d'irrésistibles poussées. Cela a suscité de nombreuses et actives controverses. Les anciens ont cru au grand pouvoir de la Lune. Ils ont étayé leur croyance sur des preuves indéniables. Pourquoi jouer au sceptique ?

Nous sortions de l'église comme regonflés avec notre laurier béni. Nous le rameions avec un luxe de pieuses précautions. Mais comme l'intérêt matériel ne perd pas facilement ses droits, nous allions distribuer quelques branchettes à des vieux de notre connaissance qui nous payaient –ô sacrilège !- en menue monnaie qui ne tardait pas à s'ennuyer dans nos poches, appelée qu'elle était par la boutique aux friandises et aussi en sucreries de première prise, d'avant-goût en quelque sorte.

« Tu ne prendras rien » avait recommandé maman. A notre mutisme elle comprenait notre manque de conviction. La recommandation était de pure forme. Elle n'avait rien d'impératif.

Un bon dimanche, en somme ! Autant de pris, surtout que la fin de la semaine nous ramènerait aux heures tristes avec cette mort du Sauveur, ces chemins de croix empreints d'une désolante mélancolie, ces silences inhabituels des cloches.

Mais comme nous savions aussi que le dimanche suivant nous redonnerait la joie, l'explosion de joie. Ce serait Pâques. La grande fête de la vie. Un dimanche où l'œuf, en chocolat, serait également de la partie pour la grande félicité des gourmands que nous étions.

L'époque des Mois ! Cela peut sembler surprenant ou tenir d'un quelconque jargon pour initiés. Il n'en est rien. Dans le domaine strictement religieux il faut entendre par là les trois décades, et un peu plus, consacrées à célébrer Joseph et celles vouées à Marie. Que l'on me pardonne d'user du verbe au passé, mais comme je ne suis point certain que les traditions ne patinent pas un peu, j'opte pour ce temps. Car alors il en allait réellement ainsi.

Le mois de Joseph empruntait tout le mois de mars, cependant que celui de son épouse –ou supposée telle sans ternissure- se déroulait tout le long de mai. C'était « le mois de Marie ».

Mois de Joseph et Mois de Marie constituaient pour l'Eglise deux périodes, bien à elle, que seule, elle mettait en avant, en toute exclusivité.

Durant ces deux mois nous fréquentions l'église tous les jours, en fin d'après-midi. Cela nous changeait des cérémonies strictement diurnes. L'église s'enveloppait alors d'un mystère supplémentaire. L'obscurité envahissante donnait un aspect particulier au recueillement. Les chants, les prières en paraissaient plus intimes.

Etait-ce le fait que nous n'étions pas encore sortis de l'engourdissement hivernal ou pas assez rôdés pour la vibrante expression de la foi mais il faut bien l'admettre, le mois de Joseph ne nous prenait pas, en entier. D'ailleurs nous n'avions pas une assiduité remarquable pour les cérémonies. Avions-nous conscience, peut-être, de l'importance relative du père nourricier du Christ. Certes nous n'étions pas touchés par son espèce d'importance conjugale qui, cependant, n'en était point une aux yeux des fidèles à cent pour cent. Mais nous n'aurions pas eu l'audace d'ironiser sur une peu enviable situation que d'ailleurs nous ne percevions pas ; étant trop jeunes pour cela et encore bien enfoncés dans la naïveté. Les brocards qui pouvaient ça et là se manifester passaient trop loin –ou trop bas- pour que nous en soyons touchés.

Le grand jour avait lieu le 19 mars. La Saint Joseph. Le lendemain c'était le printemps. Même si l'état de l'atmosphère ne s'y prêtait pas toujours, nous éprouvions une franche allégresse et nous associions dans l'espérance des beaux jours, ces deux vingt quatre heures voisines.

Le « Mois de Marie », le mois de mai, c'était autre chose. Tout d'abord, même au dehors, chez le profane, ce mois commençait par la fête puisque le premier était chômé. Le muguet fleuri en cet épanouissement du printemps apportait sa note tendre avec ses clochettes d'un blanc sans tache, virginal pourrait-on dire.

Tout le long du mois, la fête n'en finissait pas. D'abord la fête de Jeanne d'Arc. Le chœur de l'église prenait alors un aspect particulier avec les oriflammes bleues piquées de fleurs de lis.

Un certain jeudi qui avait plus l'allure d'un dimanche, chanté et carillonné, on célébrait l'ascension miraculeuse, au ciel de Jésus-Christ, récemment ressuscité ; l'événement s'étant produit, comme chacun le sait quarante jours après Pâques. Je parle de l'envolée. Praticquants et praticquantes, en ce jeudi particulier, envahissaient la nef et les galeries avec leurs beaux costumes. A n'en point douter, il s'agissait bien de la semaine des deux dimanches.

Cinquante jours après Pâques nous honorions la descente, en vol plané, du Saint-Esprit sur les Apôtres. Comme dans la République laïque il existe des accommodements avec le ciel, le lundi qui suivait était férié. Nous n'en éprouvions aucune contrariété, nous les écoliers. De nos jours, où l'auto commande la sortie, une sortie pas toujours bien choisie, pas toujours d'un intérêt évident ; plutôt un exode pour faire comme tout le monde ; on a tendance à se servir de ces deux journées, en principe pieuses, pour faire autre chose que prier.

A l'époque, la foi, peut-être pas plus assise, se manifestait de façon plus voyante, plus casanière. Pas de moyens pour partir. Alors on demeurait dans son coin et l'on faisait comme tout le monde. On allait aux offices.

Pour honorer Marie, durant tout un mois, il fallait compter, surtout, sur l'élément féminin et enfantin. Peu d'hommes venaient au « Mois de Marie » pour participer au chant marial, à la prière et à la bénédiction. N'empêche que le tout ne manquait pas de grandeur. Filles de Marie –les premières concernées par la fête-, chanteuses et enfants entonnaient les hommages avec ferveur.

« C'est le Mois de Marie.... C'est le mois le plus beau ! revenait comme une incantation, chanté semblait-il avec plus de conviction que la liturgie latine. Question de compréhension des paroles donc de communion avec elles. Les cantiques anciens en langue basque faisaient également l'objet d'une prestation particulière. Mais cela n'était valable que pour une partie seulement des choristes, bien que la plus nombreuse. Hendaye était déjà, à ce moment, une cité au cosmopolitisme marqué. Tout le monde ne se trouvait pas en possession de la langue euskarienne.

L'orgue se taisait. L'élan des adorateurs était tel, néanmoins, que l'Eglise connaissait les accents superbes des psaumes sacrés cependant que le jour n'en finissait pas de dépérir. Enfants de chœur ou simples participants, nous profitons de la sortie pour nous livrer avant la cérémonie à quelques dribbles et feintes. Nous reprenons l'assaut des buts du terrain attendant à l'église pour quelques instants tant qu'un reste de visibilité le permettait, après la bénédiction.

Puis nous regagnions nos pénates ayant ajouté une petite évasion supplémentaire à notre journée.

Nous longions les halliers nous attendant à en voir surgir quelque lièvre et déboiler dans une fuite apeurée, ponctuée par un piquant vagissement.

Nous frôlions les guérets à la terre encore toute luisante des labours récents et d'où émanaient des senteurs lourdes. La nudité impeccable des espaces en attente de se-

mailles convenait à un grand tapis, sans dessin qui menait au bois s'en allant vers Urrugne dans une série de vallonnements où dominaient une succession de fûts encore quasiment découverts mais pas pour bien longtemps.

Nous étions tout heureux de voir les bêtes déjà au pâturage et qui interrompaient leur lente fauchaison pour regarder passer, avec cet air particulier que la critique a retenu, d'étranges promeneurs.

Nous apercevions dans l'espace vaste le laboureur déjà à l'ouvrage. A peine s'il s'arrêtait dans son continuel va-et-vient. A peine si son attelage qui allait pesamment dans une soumission totale marquait le stop. Pas un cri. Le paysan attendait que les visiteurs s'éloignent. Lui, ses bêtes et sa charrue constituaient un curseur qui n'en finissait pas de glisser dans la coulisse d'une règle démesurée.

La baie, la mer paraissaient bien calmes, à peine éveillées, sans grande fréquentation. Hendaye dans le fond, Fontarabie, en face, semblaient dormir et n'eussent été ces filets grisâtres et blancs qui montaient des toits on eut pu croire à des cités mortes, abandonnées par leurs habitants. Dans ce surprenant climat, ce microclimat de la Côte Basque il était des matins bien dégagés où le bleu dominait dans le ciel à un point tel qu'il en était devenu le maître, où il recevait l'apport incendiaire du soleil triomphant à l'Est, et d'autres où un grand drap de coton imperméable occultait azur et astre et où de grosses masses nuageuses se baladaient dans la voûte qui semblait avoir diminué de hauteur. L'air, de toute façon, n'était jamais agressif ni par des souffles intempestifs, ni par des morsures de froid. C'en était fini de la rigueur de la triste saison. Nous nagions en pleine douceur.

Rien ne venait contrarier, en temps normal, l'oiseau dans son chant et son vol sinon précisément, pour un instant, nous qui le forçons à se taire ou qui couvrons les trilles quand nous ne l'oblignons point à une émigration provisoire.

Que faisons-nous ainsi, en pleine nature, à une heure matinale ; à une heure où à l'accoutumée, surtout nous les enfants, étions couchés ? Que faisons-nous en cortège avec le prêtre et les enfants de chœur précédés par la croix parmi nos camarades et en proche compagnie de jeunes filles, de dames et aussi de quelques hommes ?



Où allions nous ? Qui motivait notre exercice ? Quel était le sens de notre manifestation ?

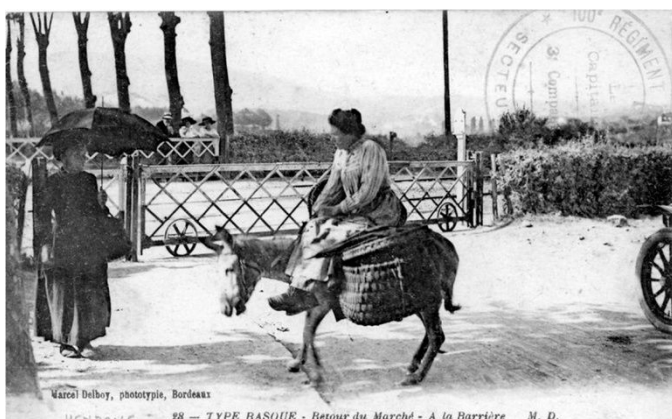
Il s'agissait des Rogations ; des prières publiques à l'extérieur de l'église ; des suppliques pour quelque chose de plus favorable, de meilleur, peut-être aussi des remerciements pour une intervention bénéfique de la Providence.

Si mes souvenirs sont bien exacts, les sorties des Rogations s'effectuaient dans les trois jours qui précédaient immédiatement la fête de l'Ascension : il y avait « belote et re-belote » ce qui ne manquait point de nous satisfaire par ce côté insolite que nous prisions tant.

Est-ce en vertu de si agréables moments de mon enfance que j'ai, par la suite, toujours manifesté une prédilection certaine pour l'échappée, en plein air, alors que tout sort à peine du noir ; que beaucoup sont encore prisonniers du sommeil ; qu'un calme bienfaisant continue à régner par les routes, les avenues, les squares et qu'une fraîcheur humide, parfumée ponctue agréablement ces premières heures de lumière. Pourquoi en douter ?

Donc la procession des Rogations s'effectuait, pour d'un côté, solliciter de Dieu un coup de pouce pour une bonne levée des semailles et également une protection agissante contre les calamités. La plus efficace consistait à ce qu'il n'y en eut point. Pour ce faire à la prière simple, s'ajoutait le chant, les litanies. Le tout se terminait par une bénédiction, en plein air. Il n'était pas question de sublimes accents, d'harmoniques de triomphe, de grégorien magistral. Bien que cristallin, l'air ne pouvait renvoyer le son comme la proche paroi, comme la voûte qui surplombait de près. Le chant était comme dilué dans la campagne. Il répondait à ce qu'il voulait être.... plutôt une imploration, plutôt un discret et tendre merci... plutôt une attestation de la fragilité terrestre.

On attribue à Saint Mamert, évêque de Vienne, en Dauphiné, la paternité de cette quémandeuse ou reconnaissante déambulation. Vers 470, il conçut cette idée qui sera officialisée dans toute la Gaule franque par le Concile d'Orléans de 511.



Notre sortie ne portait pas sur une évacuation considérable. Hendaye, à l'époque, avait encore, à proximité des champs et des bois. Passé le domaine d'Aizpurdí, franchie la limite du Bas-Quartier marquée par la voie du Midi, on se trouvait en pleine nature, en pleine campagne, en prise directe avec la ferme, à l'orée de la forêt. De nos jours, tout cela a été avalé par la construction. La maison individuelle, la villa de résidence, l'immeuble collectif ont bafoué et rayé un ensemble

bucolique et agreste. La poésie y a perdu et pas un peu. L'âme, petit à petit, se consume sous l'effet de ce que certains, par dérèglement du goût ou par cupidité, estiment être le progrès. Fatalité ! Mais que tout cela est bien dommageable, bien regrettable ⁽²⁰⁾ !

Oui, nos pérégrinations annuelles n'allaient pas loin. Orio, la campagne d'avant la Croix des Bouquets se trouvait, encore à distance respectable. N'empêche que pour beaucoup d'entre nous c'était en quelque sorte une ébauche d'aventure ; l'eau mise à la bouche pour un grand périple.

Ceux, dans les veines de qui coulait un sang ataviquement campagnard –mon casne pouvaient manquer d'apprécier, ne pouvaient être dans un autre état que celui du ravissement pour cette plongée dans tout ce qui n'est pas artificiel et en toute liberté. Citadins, trop privés de chaleur et de couleur, nous retrouvions cela « l'espace d'un matin ».

J'ai vu Matmata, ce singulier morceau de gruyère, dans le sud tunisien ou l'humain vit à la façon des taupes. J'ai vu ces orbites constituant des ouvertures dans la paroi latérale, ocre. Mis à part l'intérêt que cela peut comporter pour l'ethnologue et ne doutant

²⁰ Que l'on m'entende bien. Il ne s'agit pas, dans mon esprit, d'un quelconque retour à un « troglodytisme » aberrant.

point une seconde que les naturels y trouvent une joie de vivre –un confort approprié y étant de mise- je m'en voudrais de retenir cela pour les occidentaux que nous sommes. Je ne suis pas non plus un fanatique de l'entassement, dans un quartier ghetto. Bien loin de moi l'idée de repousser dans un coin ceux qui ne disposent pas de moyens pour s'offrir la gentilhommière, le castel ou la villa, en campagne ou en montagne ; vue imprenable à la clé. Cela ne peut qu'émaner d'égoïstes, voulant tout pour eux ; haïssables pour certains d'entre eux puisque en même temps ils s'affichent comme des hommes de progrès. Une démagogie verbale si tant est qu'il n'y ait là une tautologie.

Je le sais. L'aporie est manifeste. Comment faire pour loger décemment, tout le monde. Comment s'y prendre ? Qui sacrifier et quoi sacrifier ? Une réponse se trouve à cela bien que je conçoive l'embarrassant de l'alternative.

Il n'empêche que l'on a trop massacré, trop tondu, trop pris. Je n'ai rien contre la maison, en plein champ. Malgré l'éphémère de sa couleur et l'importance relative de sa durée, elle contribue souvent à la parure d'un ensemble. Voyez ces habitations du Pays Basque. Elles se marient on ne peut mieux avec tout ce qui fait la beauté naturelle du site. Le toit rouge paraît une perle sertie sur le vert ambiant.

Le beau collier, la riche broche n'ont jamais outragé le physique le plus charmant. Bien au contraire. Tout au plus c'est l'excès de pierreries et de bijoux qui jure et porte ombrage.

De même pour la maison. Dispersée, propre, bien peinte, elle ne fait qu'ajouter au charme du lieu. L'apport de quelque chose d'extérieur ne nuit pas à l'éclat naturel. Il faut d'ailleurs l'intervention humaine pour ne pas que tout soit sauvage d'aspect et inextricable pour la pénétration. Mieux vaut quelque chose de préparé que le maquis aussi rébarbatif à l'œil que fermé inexorablement.

A nous en tenir à un côté utilitaire il y a fort à redouter qu'un jour il ne soit regretté d'avoir sacrifié un sol riche à la bâtisse.

Mauvais calcul pour l'avenir, lourd de conséquences quand la terre aura quelque difficulté à nourrir son homme.

Sordides calculs de certains, dans le présent. Les générations futures jetteront peut-être la pierre à ceux qui furent des complices actifs ou qui le devinrent par leur silence.

Mais la race des « gogos » ayant une telle facilité à se perpétuer, est-ce si évident ?

Les promenades champêtres, matinales, des Rogations, en mai, constituaient un avant-goût de ce qui allait se passer par les rues d'Hendaye, courant juin. Un tout simple avant-goût, une sorte de mise en jambes et non une répétition au sens exact du mot.

La Fête Dieu, parée du nom pompeux de Corpus de l'autre côté de la frontière, se préparait à l'avance. Sa signification appelait le soin apporté à sa réussite en plein. La Fête Dieu n'attestait pas autre chose que la présence du Christ dans l'hostie. Le pape Urbain IV, en 1264, l'institua. Prévue initialement pour le jeudi qui suit l'octave (période de huit jours qui suit les principales fêtes annuelles et toc ! pour les ignorants) de la Pentecôte, elle supporta quelques transgressions à la règle dans divers pays dont la France. La

solennité était décalée et reportée au dimanche suivant. Hendaye se trouvant –allez savoir pourquoi !- dans l'hexagone susnommé, la Fête Dieu avait donc cours le dimanche.

Plus question d'une échappée dès l'aube, comme à la sauvette, loin de l'agglomération malgré la portée limitée des Rogations, comme nous l'avons vu.

Non, c'était là la manifestation de grandeur, de puissance, de souveraine et exclusive puissance, du Seigneur, à travers quelques principales artères de la ville. Comme la participation des fidèles s'avèrerait importante et le nombre des curieux aussi important ; comme le concours de tous était sollicité pour offrir le décor le plus beau au Saint Sacrement de sortie, il importait que rien ne clochât, que tout fut au point, donc que rien ne fut improvisé, laissé au hasard. La réussite que la fête portait en elle-même, dépendait également de la minutie manifestée pour la préparation.

Les tâches des participants, de pointe, à la procession devaient donc être attribuées à l'avance.

L'exécution impeccable du scénario –que l'on me passe cet emprunt au profane- exigeait une mise au point des mouvements, une concordance des actions qui ne pouvait s'acquérir qu'après de nombreuses séances d'initiation, de corrections, de synchronisation.

Les plus sollicités étaient les enfants du sexe masculin. Les plus jeunes se voyaient confier le rôle de rosiers. Il consistait à jeter des pétales –bien entendu de roses- durant la marche. Mais comme il ne fallait pas le faire de façon anarchique il importait que cela le fût au commandement. A un grand, pris parmi les enfants de chœur, était dévolue la charge de se servir du claquoir. C'était une sorte de livre vide dont la jaquette était en bois. Il fallait que le chef, à intervalles convenus, referme l'instrument qui produisait alors un bruit sec.

Clac ! Clac ! Clac ! A chaque claquement correspondait un jet de pellicules roses, rouges ou blanches. Beaucoup de roses au demeurant. Parfois on entendait un... deux pour changer un peu la façon d'ordonner.

La tenue des « rosiers » portait les marques de la candeur. Le boléro était fait d'un dessous rosé –la couleur idoine- retenu par de la dentelle fine. Le « rosier » puisait son offrande dans une petite bourse-panier ronde et elle aussi avec un intérieur de la même teinte que les pétales qu'elle contenait, c'est-à-dire d'un feu atténué. Il le faisait avec sa main droite gantée de blanc.



La troupe des rosiers se remarquait dans le cortège. Les mamans, entre autres, n'étaient pas peu fières de leurs chers anges. Elles avaient, il faut le dire, été mises à contribution. Elles avaient confectionné le costume. Quand on sait ce que peut gérer l'orgueil –peut-être pas un ché capital en la circonstance-, le désir de montrer son rejeton comme le plus richement paré, on peut réaliser tout ce que les mères avaient pu

s'ingénieur à trouver et au prix de quels sacrifices : d'argent et de temps. Mais bah ! que cela représentait peu à leurs yeux eu égard au résultat qu'elles escomptaient.

Les gamins plus âgés, plus grands, plus formés physiquement étaient « lanciers ». Ne pas voir là, une copie, une approche de cette troupe de cavalerie constituée, une grande partie du siècle dernier, et très fière de son arme : la lance. Pour nos grands duveteux, il ne s'agissait point d'un instrument de guerre. Ils devaient porter, eux, une sorte d'étendard à longue hampe de bois au sommet de laquelle flottait ou pendait, selon les caprices de l'air, un grand mouchoir d'étoffe rouge.

La tenue du « lancier » n'avait pas la candeur de celle du « rosier ». Avec lui, il fallait prouver la mâle assurance, le sérieux impeccable. Le blanc de la chemise et du pantalon y pourvoyait. La poitrine était barrée par une écharpe qui continuait dans le dos. Lui aussi portait des gants blancs. Le « lancier » se voyait de loin et ne pouvait donc échapper aux regards. On s'attendrissait sur le « rosier ». On s'en laissait imposer, par contre, par la prestance altière du « lancier ». Marcher en respectant le bon ordre d'une file n'exigeait point une préparation trop suivie. Peu de répétitions en conséquence pour les « portefanions ».

Le corps des enfants de chœur bénéficiait de renforts pour la Fête Dieu. Les figurants sont toujours requis pour les grandes prières, les véritables solennités. Bien qu'obscurs, sans ostentatoire présence, ils s'avèrent d'une nécessité dont on ne saurait faire fi.

Mais les porteurs de soutanelle les plus en vue, les plus huppés étaient ceux qui répandaient l'encens. Une charge qu'ils n'auraient concédée pour rien au monde, qu'ils se réservaient jalousement d'une année à l'autre et dont ils avaient tendance à passer le bénéfice lorsque Monsieur le Curé y consentait à leurs proches amis quand l'heure de la « retraite » avait sonné.

Eux aussi opéraient avec leur instrument, au signal convenu d'avance. Un signal tacite mais bien admis, bien observé dans le temps, puisque le maniement de l'encensoir s'effectuait en bon ordre. Le préposé devait prendre la chaînette qui tenait le récipient brûlant, de la main gauche l'élever et de la main droite donner quelques rapides secousses à hauteur de visage pour que la vapeur sacrée et odoriférante s'élève et ce devant l'ostensoir qui emportait le corps figuré du Rédempteur.

Comme il s'agissait d'un grand jour de fête, d'un jour d'éclat, d'un jour de magnificence, d'un jour de joie, la petite robe rouge était de rigueur, avec naturellement, par-dessus les épaules le surplis le plus immaculé qui soit.

Il peut sembler au non-exécutant très facile d'encenser, en marchant, à moment intime et avec ensemble. Néanmoins, sans que cela dépasse les forces et les possibilités des impétrants, plusieurs séances de simulation s'imposaient avant la production authentique.

Ce qu'il y avait à retenir le plus de l'élément féminin, jusqu'à un certain âge, c'était le recours très abondant, à la dentelle blanche, à l'occasion de la Fête Dieu.

Les filles de Marie avaient reçu elles aussi du renfort. Cela se voyait à la quantité de voiles blancs qui couvraient la tête et retombaient bas le long du corps.

Les toutes petites filles conduites par les sœurs étaient ravissantes de candeur dans leur petite robe, couleur de l'innocence.

La fête « processionnaire » portait sur deux dimanches. Tous les garçons n'étaient pas des acteurs. Bien des jalousies –vite estompées- naquirent chez les laissés pour compte ou chez ceux qui n'avaient point obtenu un rôle à la mesure de leur désir ou de leur prétention. Les « civils » suivaient détachés. On sentait les non concernés. Puisqu'ils ne se trouvaient point en vedette comme les autres, ces presque héros du jour que pouvait-on attendre d'eux ? Les plus bavards, les plus espiègles profitaient de leur situation, en retrait, pour lancer des réflexions, appuyer des commentaires, parler d'autre chose que de religion ou faire quelques niches. Le cerbère de service –toujours présent- intervenait assez souvent et pas de façon particulièrement amène. Comme je fus un peu « rosier » beaucoup « enfant de chœur » et presque pas « suiveur » je ne puis m'appesantir sur les sentiments et les comportements de circonstance de cette dernière catégorie, bien à part.

Dans les jours qui précédaient la fête on assistait à un véritable branle-bas généralisé dans les rues concernées. L'animation, l'ardeur à la besogne allaient crescendo au fur et à mesure qu'approchait dimanche. Aussi la veille, le samedi, beaucoup de choses, l'essentiel, avaient pris tournure. Des charpentiers, du métier ou non, tous bénévoles pour l'occasion avaient apporté des planches, des tréteaux, des cornières, des poutres dont ils allaient user pour dresser des marches, une estrade à grand plancher sur laquelle venait s'appuyer un grand meuble, genre armoire, d'où partait un ponton de bois qui montait assez haut, à la verticale. Il fallait attendre la finition de la construction, le dimanche matin pour découvrir dans sa totale réalisation l'autel, un authentique autel, en plein air, et que l'on nommait très justement reposoir. A l'endroit où un arrêt serait marqué, une pause « active » observée, le reposoir répondait par son nom à la fonction, à lui dévolue : celle de recevoir, posé pour quelques instants, le Saint-Sacrement.

Bien que cela nous fût connu, nous éprouvions chaque année une certaine surprise quand l'autel apparaissait en bordure de rue ou de place.

Des bouviers participaient, également, aux préparatifs. Ils avaient, auparavant, battu la campagne, opéré dans des lieux humides pour y couper des joncs. Leur charrette bien remplie ils venaient, ensuite, mettre en tas de longues feuilles bien vertes, bien luisantes, cylindriques, des sortes de fibres charnues déparées de leurs tiges dures, peu favorables au pas.

Beaucoup de riverains balayaient devant leurs portes de bonne heure, le dimanche. Vite, les concours offerts s'avéraient fournis, empressés, efficaces pour certains, avec un certain détachement pour d'autres quand il ne s'agissait pas de mouches du coche. Mais l'ouvrage avançait. Cela constituait l'essentiel. Le nettoyage opéré, on allait quérir dans les tas formés pas très loin la jonchée qu'on répandait à profusion sur le sol, en veillant à l'uniformité de la surface. Bientôt tout ce qui auparavant était terre, fente, crevasse, trou, caillou, disparaissait sous le long, l'interminable, le magnifique tapis naturel, une traîne verte qui n'en finissait pas. On s'activait aux fenêtres et aux balcons. Les draps neufs, impeccablement blancs étaient sortis de l'armoire, mis en vedette, et descendant le long des murs. Les plus artistes, les mieux lotis, peut-être aussi les plus vaniteux avaient piqué maintes parures sur l'étoffe : des boutons de fleurs, des palmes, des étoiles, des fils d'argent ou d'or. Des guirlandes étaient accrochées aux grilles. Même des cadres – enfermant des sortes d'icônes à facture très catholique- étaient exposés.



La rue devenait comme un couloir magique ; une immense tranchée colorée, richement parée, aux pans bien unis, sans trous et sans failles. La quitter quand on s'y trouvait engagé relevait de l'exploit ou de la bonne fortune.

Le reposoir prenait rapidement forme. Les abeilles s'activaient à qui mieux mieux.

« Tiens zieute la belle Pascaline... D'habitude, elle n'en fout pas une rame... Regarde-là un peu. Elle a le feu au derrière, ma parole.

- Elle tient sans doute à gagner quelques faveurs du ciel... se faire pardonner une vie trop facile... une flemme invétérée.
- Et la Louise donc... quel dévouement, elle qui ne se dérangerait pas pour donner le moindre petit coup de main à un voisin dans le besoin.
- Regarde par contre Madeleine et Madame Lesport. Elles ne font pas tant d'esbroufe mais certainement abattent plus de boulot. Il est vrai qu'elles en ont l'habitude.
- Pour en revenir à Pascaline (*décidément il y a de l'acharnement dans l'air*)... elle n'a pas le sens du ridicule en tout cas... dire que demain... toute la semaine.... Le plus clair de son temps elle le passera en parlotes.
- Oui je doute qu'elle mette autant de cœur à faire son ménage.
- Ses gosses, son mari ne sont pas si soignés.
- Laisse faire... Mauvaise langue... aspic.
- Enfin... tu as raison... passons. »

Cette conversation, pas aussi imaginaire qu'on peut le croire, -pouvait ou aurait pu s'entendre alors que le dernier coup de main ou l'avant-dernier était donné au reposoir ; les badauds ne manquant pas, esprit de critique en éveil. Dans leurs remarques -faciles- il y avait du vrai, mesquinerie mise à part. La motivation d'un acte entre pour beaucoup dans la façon dont on l'accomplit. Le plaqué, le toc, le simulé ne font illusion que peu de

temps. Encore faut-il la bonne volonté de ceux qui leur accordent un certain prestige... Nous nous égarons.

Comme fond de scène on avait utilisé beaucoup de branchage vert, très serré, de la façon la plus drue qu'on avait pu. Des vides persistaient néanmoins. De simples échappées cependant. Il est certain qu'en se servant surtout de roseau, végétal assez léger et facile à transporter, on ne pouvait prétendre à une grosse masse imperméable, en feuilles.

L'autel, sa table, le petit coffre-support étaient recouverts de fine étoffe blanche. Une nappe supplémentaire passementée débordait de la table. Ses bords dentelés tombaient, très bien agencés.

Un crucifix –pouvait-il en être différemment- se trouvait à la place d'honneur. On n'avait même pas oublié le petit récipient de verre coloré, rempli d'huile, que l'on allumerait comme veilleuse, tout à l'heure, quand le Maître serait là de façon particulièrement affirmée. N'est-il pas présent en permanence ? Alors pourquoi attendre pour allumer ? Peut-être par crainte de quelque caprice du vent.

Un épais tapis prenait un peu devant l'autel. Il n'avait à redouter rien de sale car il était posé sur la jonchée protectrice. Il montait et recouvrait parfaitement les degrés du monument.

Comment étaient accrochées les multiples bougies ? Comment tenaient les cierges sur les côtés ? Un secret des ingénieuses créatrices.

L'essentiel consistait à ce que tout fut bien en place pour honorer l'instant de la divine pause. Par quels tours de mains rapides, sûrs s'allumaient ces chandelles, ces torches, ces flammèches juste au moment voulu ? Très peu auraient la possibilité de le noter vu la célérité apportée à l'exécution. L'illumination se ferait, dessus comme par enchantement. Et même en plein air, peut-être bien à cause de cela, même en concurrence avec un soleil éclatant, un soleil de juin, ces lucioles conservaient un cachet bien à elles, bien à part. Pas en complément de l'astre radieux. Peut-être un témoignage des petites flammes qui brûlaient dans les cœurs à une échelle abordable, à une hauteur abordable, celle des humains. Peut-être aussi comme de subtiles et discrètes offrandes à celui qui peut tout.

Premier dimanche de la Fête-Dieu. La procession sortait le matin, après la messe de dix heures qui ne durait pas, ce jour-là, comme à l'accoutumée. Très compréhensible. La cérémonie continuait dehors et somme toute, non seulement épuisait le répertoire ordinaire mais en rajoutait même à plusieurs reprises, avec les bénédictions.

La veille au soir, le grand déferlement des cloches annonçait que quelque chose d'important se déroulerait demain.

Sur le coup de dix heures trente, le dimanche, tout s'ébranlait soudain. Un concert, magistral, des rafales impétueuses de timbres appuyés, tout un envoûtement sonore qui prenait Hendaye-ville et qui n'en finissait pas. Toutes les cloches ; les petites, les grandes, le bourdon lourd et grave ; étaient sollicités. Pas de trêve dans l'exécution. Le pauvre sacristain, de toute évidence, ne pouvait suffire à la besogne. N'ayant certainement pas le don de l'ubiquité ; les commandes se faisant encore à la corde ; dépourvu de suffisante vélocité ; à lui tout seul il lui était impossible de faire face. Il disposait d'aide sûrement. L'effort devait nécessiter le réconfort. A qui le demander ? Naturellement à un élixir mira-

culeux que délivrait Cadettoun, le voisin mastroquet. Il se trouvait, à n'en point douter, quelque commissionnaire parmi les tireurs de câble pour déserrer, un instant, le poste et rapporter la chopine providentielle. A moins qu'un tour de rôle, bien organisé, ne permit une rapide échappée vers le comptoir salvateur. Qui s'en doutait ou voulait le savoir parmi la gent processionnelle ?

Rien désormais ne pouvait rivaliser avec la force des cloches. Même les prières, les cantiques se trouvaient comme aplatis sous la vague ; la houle grandissante qui emportait tout sur son passage.



Derrière la croix qui ouvrait le défilé venaient les enfants, ceux tout d'abord qui n'avaient qu'un rôle de simple présence, les filles au voile blanc puis les acteurs particuliers, les rosiers, les lanciers, les titulaires de l'encensement.

On se trouvait alors au point central du cortège, le plus important, celui qui était le nœud sacré de la manifestation.

Le dais paraissait de loin et dominait la procession : un baldaquin à angles, mobiles, fait de colonnettes qui soutenaient une tenture, fermant en totalité, le quadrilatère du sommet. Des franges pendaient de la très fine étoffe richement fournie en galons, fleurs, passementeries aux subtils aspects. Aux quatre coins de grands plumeaux blancs constituaient pour l'ensemble autant de panaches de gloire. Des bras collés au dais permettaient de le soulever et de le tenir bien équilibré durant le déplacement. Quatre porteurs se chargeaient de l'opération. Graves, imbus de l'importance de la mission qui leur était confiée, ils tenaient solidement avec leurs deux mains gantées les bouts de bâton. Leur gravité s'expliquait par la ferveur de leur foi –ils appartenaient au très religieux conseil paroissial- et aussi par le voisinage de l'esprit saint.

Le cœur de la procession était sous le dais, comme couvé. Il s'agissait de l'ostensoir, ce soleil en or aux multiples rais d'où émergeait la croix, des rais qui convergèrent vers le rond miraculeux, celui qui contenait tout avec l'hostie divine. La pièce d'orfèvrerie, un riche travail de ciselure, reste bien ce que l'Eglise considère comme l'essentiel de son trésor, ce à quoi elle voue, toujours, la plus grande vénération. Par valeur on se garderait bien de faire allusion à une quelconque vénéralité ; du moins l'espèret-on car la réalité du rejet des biens matériels relève, encore d'évidence très hypothétique.

Il revenait au curé de la paroisse de porter, avec le maximum de pieuse concentration, l'ostensoir durant toute la cérémonie. Il semblait loin de tout ce qui l'entourait, tout à une bienheureuse extase. Il avançait dans un monde autre.

Par-dessus l'aube dont le bas à dentelle tombait à couvrir les chaussures, le curé Frapart était recouvert par la chasuble chargée de pierreries ; une chasuble dorée, un manteau pris dans un tissu épais. Avec une telle surcharge de vêtement le saint homme ne devait pas avoir froid. Surtout qu'on se trouvait en juin avec déjà des pointes de chaleur, non négligeables. Mais le mandataire n'aurait cédé à personne –surtout pas à des

subalternes- l'honneur de porter l'ostensoir. A la consécration religieuse s'ajoutait peut-être, également le petit péché (véniel) de fierté ; celui d'être le point de mire de tout le monde ; participants et curieux. Comme si l'amalgame pouvait être entre le symbole de l'hostie et sa propre individualité ! Mais ceci n'est qu'une digression un peu fantaisiste. Il en est d'autres hélas ! plus condamnables.

Je ne saurai partager la saillie d'un attablé dans une pièce retirée de l'estaminet, devant lequel passait la procession ; saillie pour amuser ses comparses ; tous adorateurs de la bouteille et qui me fut rapportée, plus tard.

« Couate azous qué minu bourrique ». L'agresseur était gascon, usait naturellement de sa langue maternelle à moins qu'il ne le fit pour ne pas être compris par les gens de la procession, bascouis (basques) croyait-il en totalité.

La foucade sottie, irrespectueuse, provocatrice signifiait : quatre ânes qui promènent une bourrique. L'allusion ne supportait pas l'ambiguïté. Je désapprouve cet impertinent langage, ces métaphores fort injustes pour de respectables animaux et l'esprit qui les animait. Le respect de l'autre, de ses aspirations demeure une vertu à observer. Si d'aucuns dans la hiérarchie catholique, dans les couches moins élevées aussi, ont pris quelque liberté avec l'enseignement du Christ, souvent même agissant, à contre-pied, il n'empêche que l'enseignement demeure. L'amour du prochain... Le sujet de l'esprit de jouissance.... La main tendue au déshérité.... La condamnation de la richesse, tous ces vieux fondements de toutes les religions méritent la considération. L'on confond trop religion et cléricalisme, cette façon détournée d'accaparer le pouvoir –le temporel en tout premier lieu- par l'abus des consciences.

Notre cheminot –c'en était un- commettait une erreur. Il offensait aussi le vrai croyant. Il y en a. J'en ai connu. J'en sais encore. Ceux-là méritent qu'on les estime et non que l'on agresse leur foi. Même si dans la procession ils n'étaient pas majoritaires –bien des simulateurs se glissant toujours pour se refaire une vertu- il y en avait. N'y en aurait-il eu qu'un d'honnête, d'épris de sa conviction profonde, agissant, en toute circonstance, conformément à elle, on devait s'incliner devant sa sincérité. Donc on ne devait pas s'en prendre si outrageusement à ce qu'il adorait. Le couteau ne vaut rien contre la pensée. La sottie agression ne l'atteint pas. Mieux vaut chercher à corriger les dévoiements, mieux vaut démasquer les fourbes, les faux dévots que de se gausser du fond d'une croyance, d'une façon d'entrevoir l'idéal, de considérer certaines fins.

Certains qui croient ou qui croient croire ne font point preuve de plus de générosité, d'une plus grande largeur de vues face à l'agnosticisme, à la libre pensée, à l'athéisme. Bien que des efforts –louables s'ils sont sans arrière-pensée- soient faits dans le sens de l'œcuménisme, du respect de la différence, de la considération de toute aspiration divergente, il n'en persiste pas moins une gêne, une sorte de barricade entre éthiques et chapelles. Le brocard de l'incroyant trouve son répondant dans l'anathème du « avec dieu ».

Revenons à notre dais du triomphe. Des « robins » -probablement du corps vicarial- à long vêtement blanc, faisaient une haie d'honneur, une haie de cantiques, pourrait-on ajouter. Le chantre Bisc... était de la partie, lui-aussi, tout près de l'officiant-clé, comme à l'accoutumée. Cependant son registre paraissait faible, dilué dans la masse des choristes. Tout à côté marchaient des porteurs de lanternes. Au bout d'une hampe oscillait un gros prisme évidé, à facettes de gros verre translucide que faisait briller un lumignon intérieur.

La seconde partie du convoi comprenait tous les adultes, tous les « civils » qui, bien que ne jouant pas un rôle majeur, participaient en priant et en chantant. Les femmes venaient en premier : des femmes d'âge mûr et aussi des âgées. Un peu en arrière la grosse masse des hommes fermait le cortège. Première pause au bout de la Place de la République. Premier reposoir. Le curé sortait du dais, portant l'objet sacré. Avec lenteur il le déposait sur l'autel provisoire. Quelques prières montaient, ânonnées par le dignitaire et reprises par l'assistance. Puis tout le monde s'agenouillait, les hommes tenant leur béret à la main. On ne voyait qu'une vaste surface ondulatoire de dos. Il s'agissait de la première bénédiction. Le curé présentait le Saint Sacrement, le levait haut, le promenait en l'offrant à la ronde.

Hosanna... Hosanna... Le chant s'élevait, impressionnant. L'assistance se remettait debout. Le convoi s'ébranlait. Il descendait la Rue du Port. A l'hosanna de gloire s'ajoutaient maints cantiques comme Magnificat ama mea Dominum ; Laudate Dominum ; Lauda Jérusalem Dominum ; Alleluia Alleluia. Les voix fines trouvaient un répondant, un appui dans les organes mâles. Bien qu'enfermées sous l'avalanche des cloches qui continuaient à déverser aussi intensément le flot sonore, les psaumes portaient à l'entour, le message. Tout s'effaçait alors devant la piété. La rue n'était plus la rue. Le surnaturel en avait pris possession. Le mystère était senti, car à portée.

Nouvelle halte à l'autel du Bas de la Rue, pas loin de la baie, pas loin du fleuve, pas loin des bateaux qui mollement se balançaient sur l'eau calme. Le retour s'opérait par la rue du Jaïzquibel, parallèle à la Rue du Port.

L'église aux portes grandes ouvertes, aux illuminations sans retenue, accueillait la procession cependant que l'orgue donnait tout ce qu'il avait de plus intense, de plus éclatant.

Pour un court instant les hommes gagnaient les galeries en bas, les acteurs accompagnaient l'ostensoir jusqu'aux grilles du chœur. Les femmes s'agenouillaient sur les prie-Dieu. Les lanciers, les « lanterniers » y allaient, encore, d'une dernière présentation.

La foule des fidèles bénie encore une fois et c'en était fini pour ce premier dimanche. Les « rosiers » étaient récupérés par leurs mamans qui se rengorgeaient de satisfaction. Ceux qui portaient quelque chose le déposaient à l'endroit convenu. Le clergé, les enfants de chœur s'en allaient à la sacristie.

Durant un moment les cloches continuaient leur hosanna à elles, l'hosanna du timbre métallique et du bronze majestueux.

Le dimanche suivant, mais dans l'après-midi cette fois, avait lieu le second acte de la Fête Dieu. Entre-temps la semaine avait été mise à profit pour réparer dégâts et flétrissures aux vêtements ainsi qu'aux diverses choses qui avaient servi. Il y a toujours quelque remise en état, quelque restauration qui s'avèrent nécessaires, surtout lorsqu'on a usé d'un objet assez longuement, en marchant, en s'agitant, en s'agenouillant, surtout dehors et en ne prenant pas toujours le soin délicat qu'il faudrait.

Et quand l'habit de parade, le fragile surplis sont concernés, il serait fort surprenant qu'il ne se trouvât point indispensable un sérieux coup de fer, un raccommodage ou un nettoyage.

On préparait donc pour la seconde fois. Plus en connaissance de cause, pourrait-on dire, car la création –toujours laborieuse de première main- demeurait.

Les bouviers, les balayeurs, les dames du reposoir (pas les mêmes en général, pour ces deux dernières catégories) apparaissaient, comme la semaine précédente mais pas dans le même secteur.

La procession émigrerait : la Rue du Port, la Rue du Jaïzquibel avaient subi le complet nettoyage. Plus une trace de jonc, plus un pétale de rose. La voie était rendue à son usage vulgaire.

Il convenait aussi que les divers acteurs qui précédaient le dais ne se laissent pas endormir ni refroidir. Il fallait les maintenir en condition, faire en sorte qu'ils n'oublient rien de ce qui leur avait été appris, que les gestes conservent leur sûreté, soient toujours exécutés avec un bel ensemble.

Une réplique, une consolidation en quelque sorte de la première préparation.

Après Vêpres, le dimanche après-midi ; dans une même ordonnance, au milieu de la même explosion, de la même hystérie des cloches ; portée par elles et par les cantiques, la procession sortait de l'église et se répandait par les rues. L'itinéraire changeait. Alors que la partie portuaire d'Hendaye avait eu l'honneur de la visite le dimanche précédent, aujourd'hui, le Bas-Quartier en était le bénéficiaire. Après avoir longé un petit moment Chingudy, passé sur le pont de Beltzenia, s'être arrêté au premier reposoir des Mouettes à l'embranchement de la route de la Plage et du Bas-Quartier, la procession descendait vers cette partie typique d'Hendaye ; cette parcelle de la cité proche parente du Port et dont les enfants ont toujours eu une vocation maritime aussi manifeste.

Après la bénédiction au carrefour venait celle au Bas-Quartier. La côte raide depuis la boulangerie Etchalecu jusqu'au chai Larrieu appelait une pause ; ne fusse que pour les porteurs du baldaquin.

Retour à l'église alors que la vesprée se trouvait, déjà, bien entamée.

Magnificat lancé avec puissance. Un point d'orgue ! Un peu de laisser aller... peut-être le fait d'une certaine lassitude ou pour d'aucuns d'une attente gourmande. De toute évidence ce qui le dimanche avant avait pu être rangé avec respect pour être conservé, pour servir, très vite, à nouveau ; cette fois, était laissé en désordre, à la « reste où c'est tombé ». Sachant pertinemment les objets obsolètes –un an c'est long- on ne se souciait pas de ce qui allait dormir dans quelque coin ou dans quelque fond d'armoire. Et puis, les sœurs, la benoîte, le sacristain n'étaient pas là pour contempler les étoiles. A eux, à eux seuls, la tâche de tout remettre en état et en ordre.

Le presbytère était envahi par une foule de convives bruyante et colorée. Parmi elle beaucoup de ceux qui en fin de cérémonie témoignaient, il y a un instant, d'une impatience certaine sachant, par expérience, ce qui les attendait de bon. Le goûter... le traditionnel goûter de la Fête Dieu : Qui n'en a point conservé un souvenir attendri, même si de très nombreuses décennies ont passé ; même si de bons banquets ont été appréciés ?

Les sportifs, ceux de l'ovale surtout, parlent de troisième mi-temps –et parmi eux ceux qui ne firent que se presser contre les barrières des stades- pour caractériser ces retrouvailles d'après-match, autour d'une bonne table honorée des crus les plus généreux.

Pour beaucoup de ceux qui avaient joué un rôle actif durant les deux sorties –que l'on me passe le profane des termes- il s'agissait aussi d'un troisième, disons acte.

Y avaient droit tous les participants de pointe ou presque. Je dis presque car il se trouvait quelques trop petits « rosiers », trop chétifs donc tenus à l'écart d'une assemblée un peu remuante, un peu dangereuse pour eux. Mais que l'on se tranquillise. Les friandises ne leur étaient pas épargnées.

Les convives : d'un sexe, des garçons, des hommes. Comme on dit de nos jours, nous nous trouvions en plein sexisme. Où étaient ces demoiselles, ces dames ? Peut-être dans un autre lieu car elles avaient bien droit, elles aussi, au goûter. Et elles savaient apprécier les bonnes choses. Avouons que, ne pensant qu'à nous, nous ne nous préoccupions pas de leur sort et ne tenions pas à savoir si elles avaient été privées de « dessert ».

Comment faisait-on pour loger cette meute bruyante et nombreuse dans les pièces du presbytère ? Un mystère. Un tour de force. Cela se répétait, pour le mieux, chaque année.

A part, dans une pièce voisine se trouvaient les hommes, ceux qu'on avait vus à la peine et à l'honneur, auprès du dais. D'autres aussi qui s'étaient peu manifestés cependant, mais qui devaient bien s'être trouvés quelque part puisqu'ils avaient droit aux agapes. Ils étaient en trop grand nombre pour prétendre s'être, tous, tenus auprès des cloches. Bah ! Il en va toujours ainsi quelle que soit la société. Il existe des agissants. Il est également, indubitablement, des profiteurs de la onzième heure. D'ailleurs pas les derniers à table. Leur exigence dépasse, souvent, celle des obscurs –qui n'en ont pas des obscurs sans qui peu de choses auraient eu cours.

Les cerises qu'on nous servait, sans les compter, avaient la fraîcheur, le tentant du fruit nouveau. Des rouges, des roses, des noires, des chairs fermes et aussi des molles, de très juteuses qui fondaient dans la bouche et parfois hélas ! maculaient les costumes des turbulents, trop à l'étroit.

Nous apprécions aussi les gâteaux secs. Mais ce que nous attendions, ce que nous convoitions avec une impatience presque fébrile, c'était une crème dont le parfum chargé de mystère demeurait longtemps dans le palais comme il l'est, encore, dans l'esprit.

De quels ingrédients usait-on pour produire un tel régal, un tel sommet de la savante cuisine ? Il y avait un semblant de goût de caramel avec une pointe plus suave que le sucre fondu et exalté par le feu ; un parfum exotique, de nous inconnu et que je n'ai jamais retrouvé ailleurs ; comme un rappel de noisette mais en plus doux ; de praliné le plus fin, de praliné surpassé.

Une crème qui ne collait, ni ne filait. Un liquide doré, ferme sans plus, marbré avec de belles veines marron. S'agissait-il d'une puérile impression ? Pourquoi cet entremets exerçait-il, sur nous, une sorte d'envoûtement ? Avait-il, lui aussi, son mystère ? Rien ne demeurait dans les soupières, ni dans les assiettes. Le grand nettoyage.

Je me suis laissé dire, bien plus tard, que les bonnes sœurs avaient, chaque année, pour mission de réaliser cette prouesse. Les saintes filles se montraient, en la circonstance, des cordons bleus d'une exceptionnelle qualité. Elles avaient plusieurs cordes

à leur arc. Elles formèrent, à l'ouvrage, des contingents d'expertes cousettes. Beaucoup seraient, un jour, des couturières très recherchées.

Pour en revenir à la crème, elles avaient leur secret ; bien à elles, à n'en point douter. Même si elles gardaient jalousement la recette qu'elles soient remerciées, félicitées, honorées, pour leur parfait talent et pour les moments extatiques qu'elles procurèrent à des gourmands, devenus sans transition, d'authentiques gourmets ; conquis au point de toujours se rappeler ce plaisir qui fut leur et ce –je le pense- sans pécher d'aucune façon. La félicité peut prendre plusieurs formes, se manifester de diverses manières. Aucune n'est à blâmer s'il existe la communion de l'être et de la chose.

À l'époque, certes, je n'étais point privé de crème. Ma mère en préparait une, excellente ; une sorte de lait de poule bien parfumé, bien sucré et sur lequel nageaient de gros poings neigeux qui valaient surtout par leur aspect. Le blanc d'œuf dont ils émanaient bien qu'aromatisé avait laissé une fadeur qui tranchait avec le restant du mets.

Je ne dis pas que je préférais systématiquement celle du presbytère. Mais était-ce son originalité, son inédit, sa rareté –puisque cela n'avait lieu qu'une fois l'an-, était-ce parce que je la savourais en compagnie de bons copains... j'y trouvais un plaisir extrême.

Il m'a été donné, arrivé à un certain âge, d'assister à la procession de la Fête Dieu en Pays Basque intérieur à Hélette, Ossès ou Bidarray. Bien qu'essentiellement religieuse la fête prenait quelque liberté avec le rite ; mettait en jeu des personnages qui n'avaient rien à voir –ou si peu- avec le sacré. C'est ainsi que la participation la plus originale et partant la plus appréciée, celle qui motive la venue des étrangers friands de spectacle inédit au village, vient des grenadiers de l'Empire, ces reliquats des guerres napoléoniennes qui marquèrent, aussi, le Pays Basque. Il ne s'agit point d'une quelconque frime de grenadiers mais d'authentiques reproductions des soldats du corps d'élite, fusils en manœuvre, marchant au commandement. Le bonnet à poils, gros et haut, avec des miroirs verticaux, n'est pas le moins surprenant de l'accoutrement.

Ce que l'on peut retenir, à première vue, de la manifestation c'est qu'elle s'éloigne, par moments, de l'action de grâces, c'est aussi la présence d'un petit orchestre champêtre (clarinette, cornet, baryton et trombone) qui exécute des marches entraînant empruntant à une musique bien peu dans le style de l'harmonium ou de l'orgue. On se croirait plutôt dans un ordinaire passe-calle (passe rues ou retraite aux flambeaux) de fête patronale cependant que saute, s'ébroue, manifeste de la joie toute une jeunesse en pleine liesse. On danse, tenez-vous bien, en marchant, dans la procession navarraise. Les chorégraphes appartiennent au corps des sapeurs. Également, après la cérémonie quand le Saint Sacrement est remis à l'Eglise, que tout ne s'est pas disloqué, il n'est pas rare de voir le curé délesté de ses vêtements de prestige y aller de quelques pas en compagnie du premier magistrat civil de la commune. On se dirige ainsi vers la place du fronton où il reste encore à sacrifier à la pérenne Terpsichore avant d'en terminer. La façon d'opérer des danseurs peut surprendre. Faire deux pas en avant ; trois pas en arrière et avancer cela relève de la magie ; à première vue. Vous avez deviné. Comme dit l'autre, cela dépend de la longueur des pas. Il n'est pas difficile d'en lancer trois courts et deux bien plus longs. Et si l'on peut dire, le tour est joué.

La Vierge Marie, de qui naquit le Christ ainsi que le veut la tradition chrétienne, aurait été transportée, au ciel, par des anges (sans doute un bataillon logistique de pointe du Sauveur). L'élévation miraculeuse de Marie, son départ de notre triste planète sont célébrés le 15 août par l'Eglise. La solennité porte le nom d'Assomption, tiré du latin « assu-

mere », terme qui embrasse les verbes prendre et enlever. Exactement ce que firent les messagers de Dieu, purement spirituels par définition et essence, mais qui ce jour-là durent se nantir d'une certaine capacité de force matérielle pour opérer la saisie et le transport.

L'Assomption ; son acte et son idéalisation, a inspiré les peintres. On trouve à Venise l'œuvre du Titien, à Naples celle de Fra Bartolomeo. Une fresque signée Le Corrège orne la cathédrale de Parme. Rubens a sa toile à Bruxelles. La France n'est pas privée puisque le sujet a été traité par Poussin, Murillo, Prud'hon ainsi que le visiteur du Louvre peut le constater.

Pour nous, l'Assomption ne connaissait pas une aussi grande, une aussi culturelle consécration. Le 15 août était, avant tout, le jour de la procession mariale après les Vêpres. Nous reprenions, un peu, le trajet du second dimanche de la Fête Dieu. Mais l'ampleur du déroulement faisait un peu défaut. Tout était bien plus simple, moins chargé de grandeur, d'aura charismatique. A l'exception du clergé, des enfants de chœur et des voiles blancs –nombreux au demeurant- on ne retrouvait point les costumes particuliers originaux. Point de dais non plus. Moins de densité dans les chants. Des hommes avaient un peu boudé la procession. Même les cloches semblaient moins étoffées de timbre. L'Ave Maria Stella dei mater alma... l'Ave (bis) Maria... le Lauda Jérusalem Dominum trouvaient moins de peine à percer la chape sonore qui venait du clocher. Et puis c'était le cœur de l'été.

Bien que pas encombrée par les touristes comme à l'heure actuelle, Hendaye, avait néanmoins, un penchant avéré pour la plage. Les esprits s'en trouvaient plus distraits. L'Eglise ne pouvait prétendre tout monopoliser de façon aussi totale, aussi durable qu'en juin. Les enfants n'étaient pas les derniers à songer à la baignade et qui sait, à désirer plus brève la cérémonie, pour aller faire trempette, bien qu'une tradition bien établie voulait que le 15 août on évitât le contact avec la mer. Ce n'était point interdit, mais tout comme. On allait même jusqu'à prétendre que l'océan était dangereux ce jour-là, comme s'il avait voulu faire payer chèrement une offense. Mais au fait y a-t-il eu plus de noyades le 15 août ? Dits d'autrefois qui cependant avaient cette marque peut-être puérile mais certainement plus sympathique, plus humaine que le démentiel sérieux contracté de cette fin de siècle.

J'ai bien failli ne pas être du convoi de la Communion Solennelle. Pour quelques manquements, paraît-il, à la bonne norme. Que l'on se rassure. Comme écrit par le parolier : « j'ai pas volé... j'ai pas tué. »

Déjà, antérieurement, j'avais été rayé du cadre des enfants de chœur pour une peccadille sans importance ; du moins à mes candides yeux ; pour m'être figuré dans un chai bourguignon et avoir voulu tester le « picrate ». C'est du moins ce que je suppose car il n'y avait rien de très clair dans l'affirmation du motif de ma proscription. Plus de sous-entendus, d'à peu-près, de suppositions, de jugement hâtif que de certitudes.

Et maintenant voilà que j'étais impliqué dans une drôle d'histoire où il n'y avait pas de quoi tirer un poil de la moustache d'un chat. Victime d'un Kapo-sycophante (toujours notre vieille connaissance, à beau nez, que dieu conserve bien son âme, il en a grandement besoin). Un peu de bruit avait perturbé l'office. Cela provenait du poulailler où étaient exilés les garçons. Rien de méchant. Rien de pendable. Rien qui appelle la relégation. Mais le curé Frapart ne prit pas l'incartade à la légère. Il fallait des noms. Il en eut au moins un. Le cerbère le fournit. Le mien. Le verdict ne tarda pas à tomber.

« Tu ne feras pas la première communion. » Ô aveugle justice ! Oh ! Propension dictatoriale ! Pas de moyens de défense... pas de possibilité de confondre un vil accusateur.

Je ne me souviens pas si mes parents furent alertés par écrit, s'ils le furent par le curé lui-même, ou s'ils le furent par moi. Ma mère ne prit pas la chose sans réagir. Ne point faire sa communion solennelle ! Quelle honte ! Quel manque !

Je suppose qu'elle était surtout très, très contrariée à l'idée de ne pouvoir convier à la table familiale –comme il était passé dans les mœurs de le faire- ses proches (frères, sœurs, beaux-frères, belles-sœurs)- venus des Landes pour la circonstance. Je gage que la déconvenue, l'irritation résultaient davantage de cette situation que du fait que je fusse tenu à l'écart de la Communion.

Que se passa-t-il ? En clair, je ne le sus jamais. La diplomatie affectionne le couloir sombre, la discrétion, l'aparté. Je présume –d'ailleurs aisément puisque j'avais capté une conversation entre mes parents au cours de laquelle mon père plus direct, préconisait de tout « envoyer faire foutre »- que mon maternel avocat dut aller les mains pleines au presbytère et y obtenir ma grâce. « Œuvre de corruption... tu ne feras... » Est-ce un commandement ? A quel rang se situe-t-il ?

Le curé Frapart n'eut pas à se plaindre d'avoir passé l'éponge. (L'éponge à quoi, au fait... encore aujourd'hui je crie à l'injustice). Le dimanche de la Communion il ne fut pas oublié : en nature (de bonnes, de succulentes choses) et en espèce (billet).

« Tu as une sainte femme de mère » devait-il me déclarer peu après, alors que nous semblions avoir fait la paix. Je fus sensible au compliment. Il était juste dans son esprit. Dommage qu'en l'occurrence il vint de la reconnaissance du ventre... et de la bourse.

Enfin j'obtins mon billet. Je ne fus point banni. Je venais d'avoir onze ans. La Communion dite solennelle sans doute en vertu de la petite pompe qui s'y attachait, de la gravité dont on voulait l'entourer, de l'extrême importance qu'on lui attribuait, marquait l'apothéose de la catéchisation. En cours de route nous avons déjà eu une initiation avec ce que l'on appelait la communion privée qui se faisait sans tapage, un jeudi. C'était une mise en goût en quelque sorte, un aperçu et si j'étais irrévérencieux et grossier je dirais un « dépuçelage ». Il fallait donc une apostille plus affirmée pour attester de l'entrée –en grand- dans la famille catholique.

Rien décidément ne peut se faire simplement, ni sans contrôle ou semblant de contrôle. Ainsi avant la Communion solennelle nous passions un petit examen pour prouver nos saintes connaissances. J'eus, je le reconnais, quelque mérite à franchir le barrage vu la situation psychologique dans laquelle je venais d'être plongé. Mais il ne s'agissait point d'un gril impitoyable. A ma connaissance il n'y eut jamais de recalés. Une confrontation, en somme, de pure forme. L'esprit divin d'ailleurs devait amplement suffire à combler les lacunes de l'instruction religieuse.

Nous fûmes de retraite... pour une bonne semaine. Notre coupure du monde ne valait que quelques heures dans la matinée et autant l'après-midi. Nous ne pouvions parler de thébaïde puisque nous nous trouvions en groupe. Notre recueillement collectif, notre préparation au grand événement n'appelaient pas la cellule. Nous nous réunissions dans l'église et prenions place sur les chaises centrales de la nef, sans nous préoccuper de savoir si elles étaient à la paroisse ou privées. Une retraite géminée mais non entièrement

mélangée. Un couloir de démarcation existait entre les filles qui se tenaient à gauche et les garçons, à droite. Nous eûmes beaucoup à écouter durant la semaine ou du moins à faire semblant d'écouter. Nous eûmes également beaucoup de peine à tenir le silence. Bien des chuchotements jouèrent à la soupape de sûreté. Nous n'épargnâmes pas maintes œillades à nos ravissantes voisines. Bon nombre n'y étaient point hostiles. Certaines même nous montrèrent la voie. Quelques flirts –qui devaient durer pour quelques-uns s'ébauchèrent alors.

Des catéchistes spéciaux, des sortes d'instructeurs, des « prédicants ; étrangers au début, mais qui devinrent vite de nos familiers, venus d'un monastère basque nous prirent en charge. Pour nous, la retraite constituait une diversion avec la classe où, normalement, nous aurions dû nous trouver. Nous disposions d'ailleurs d'une permission tacite. Mais qui aurait osé aller à l'encontre de la volonté des familles et d'une tradition solidement établie ?

Si notre existence avait été bien calme jusqu'alors, soudain nous nous trouvions en pleine effervescence. Le côté strictement religieux ne constituait qu'un aspect –l'essentiel, je le concède volontiers- de la préparation.

Pour la Communion on faisait peau neuve. On me mena à Bayonne où j'acquis un beau costume à la Belle Jardinière et des chaussures vernies. La bijouterie Saubion me fournit une montre. Pensez, quelle promotion ! Avec une chaîne en or dont les maillons ovales jouaient grâce à de minuscules anneaux. Une montre que je devais laisser un jour dans le métro aux mains d'un truand ; seule l'attache me restant. Un missel avec mes initiales sur la couverture imitant le cuir, un chapelet aux grains rappelant l'agate, un brassard de soie vinrent compléter les achats. Heureux communiants, soudain riches.

Ma mère ne lésina sur rien. Qui d'ailleurs était enclin à l'épargne excessive, pour la circonstance ? Un désir de paraître, si ce n'est d'éblouir, par le truchement des enfants, s'emparait des parents. Comme si cela avait eu une quelconque relation avec la piété !

Là ne s'arrêtaient point les dépenses somptueuses. Un grand branle-bas bouleversa la maison. Nous dressâmes la grande table, y mîmes la plus belle nappe. Nous devions être plusieurs de la fête et à la fête. Maman ne chôma point. Mon père non plus. A l'époque le banquet se tenait dans la famille. Depuis le restaurant est entré dans les mœurs. J'ai assisté, après mes heures de retraite, aux préparatifs. Des viandes, des volailles, de la pâtisserie, le tout de premier choix. J'ai vu papa –authentique échanson- faire un choix judicieux de bons vins et les placer à portée de main. J'ai assisté avec une joie enfantine, au grand chambardement de la salle à manger. Tout devait être impeccablement en place pour l'arrivée des convives.

Le dimanche 27 juillet 1924, une fine pluie nocturne avait détrempe le sol. Nous habitons Aritzetan, cette villa haut perchée en bord de baie. Nous partîmes pour la messe. Le chemin, en pente, glissait. Fier comme un jeune paon dans l'habit que j'étreignais, en compagnie de ma mère et de quelques suiveurs de la famille, je marchais allègrement. Trop sans doute et sans faire attention. Vint ce qui devait arriver. La chute, aidée par mes chaussures trop neuves. Je me relevai sans mal. Mais mon fond de culotte hélas ! avait conservé une vilaine auréole terreuse. Catastrophe ! Mon succès, à l'église, paraissait compromis. Mais la bonne fée était là... Un rapide demi-tour et en un rien de temps ma mère eut raison des dommages. J'étais, de nouveau, bien paré. Je pouvais, sans rougir, prendre place parmi les héros de la journée. Tous d'ailleurs étaient vêtus de neuf. Pour les garçons il ne s'agissait pas d'uniformité. La plupart des costumes se trouvaient être,

néanmoins, du même type que le mien... culotte courte et veste pris dans du tissu bleu. On avait voulu que quelques-uns fassent dans l'original. Ainsi ces marinières blanches avec col idoine retombant sur le dos. Ainsi ces pantalons longs. Déjà des hommes. Les filles faisaient très jeunes mariées. Déjà, aussi ! La longue robe blanche, le voile enveloppant, la couronne de pureté, rien ne manquait. Et, avec cela, un air pudique, candide, sérieux, un air très dans la note.

Il convient de bien distinguer les deux aspects ; peut-être pas antagonistes, mais non axés sur la même question ; de la journée de la Communion solennelle. Cela provoque un certain décalage entre participants. C'est ainsi que le communiant qui pourtant aurait autant le droit que les autres de savourer, à sa guise, un repas hors-série se voit contraint de quitter la table avant la fin des agapes. Le dessert –soyons tranquilles- a néanmoins, été pris. Il faut aller à Vêpres. Maman quitte, elle aussi, les commensaux.

Les Vêpres constituent la partie pour ainsi dire sublime de toutes les manifestations de la journée. Les chants sont grandioses. Chaque communiant offre son cierge, un long cierge, acheté dans la place. On l'a enrubanné et on y a glissé un de ces billets que l'on dit de vocation sordide mais que l'on ne saurait refuser. Le cierge qui a été payé restera à la discrétion de l'Eglise. Il connaîtra, encore, l'emploi lucratif. Gageons, que ce même jour, on n'a pas tardé à le délester de son offrande.

Le chant majeur de l'après-midi est celui par lequel on prête serment d'allégeance. « Je m'engage (bis), je m'engage à Jésus-Christ pour toujours » chantent les entrants dans la foi. Combien ont tenu le serment durant leur vie ? Et je ne pense pas forcément à ceux qui ont pris du champ, combien sont-ils qui ne l'ont fait que pour demeurer fidèles au discours du Galiléen, ne voulant point de complicité avec le simulacre et la déviation. Oui, pour beaucoup d'autres l'engagement n'est resté qu'extérieur ; une affirmation du bout des lèvres qui fait bien, situe sans trop exiger.

La fin de la journée était vouée à la photographie. Personne n'y aurait échappé. Il fallait bien témoigner pour la postérité. Photographie de groupe dans la cour ou au presbytère avec à nos côtés notre guide le curé Frapart. Nous étions une flopée, nos brassards bien en vue, ce qui nous donnait une touche particulière. Parmi nous certains n'en avaient pas. Des intrus ! Que non. Il s'agissait de « renouvelants » c'est-à-dire de camarades plus âgés d'un an qui y étaient déjà passés ; des initiés qui venaient nous faire un bout de compagnie mais qui avaient abandonné le grand ruban qui pend au bras.

Il n'y eut pas de tirage en commun. Ces demoiselles furent prises, à part. (Ne voir là qu'une nécessité imposée par le nombre de postulantes-postulants et la relative capacité des degrés offerts aux poseurs.



*Au dernier rang Jean Paguessorhaye (7^e à partir de la gauche)
A l'avant-dernier rang, Bordahandy (4^e à partir de la gauche)
Au deuxième rang, Ñaño Daguerre (5^e à partir de la gauche)*

Avec ma mère je me rendis chez un photographe, non loin des Allées, un vieux barbu qui disparut de la tête dans la coulisse d'étoffe noire derrière la caisse à œil magique et actionna le déclic de captage. Cette photo-souvenir, grand format, devait avoir les honneurs du bel encadrement et trôna en bonne place.

Nos convives, légèrement échauffés –les propos et les chants osés l'attestaient– étaient attablés lors de notre retour.

La fête païenne dura tard dans la nuit. Des groupes se formèrent suivant les prédictions pour tel ou tel jeu de cartes. Les plus experts disputèrent force parties de manille. D'autres, tous sexes confondus, se contentèrent d'un jeu moins savant, celui de la « bourre ». Quelques bavardes peu attirées par le carton préférèrent jacasser en veux-tu en voilà. Le vin fut encore à l'honneur et beaucoup ne crachèrent point sur les reliefs demeurés tièdes et toujours savoureux.

Je me couchai, assez tôt, recru et aussi parce que, demain matin, il me fallait, à nouveau, retourner à l'église.

J'ai parlé, plus haut, de fête païenne. Le paganisme de la société de consommation a fait de plus en plus de ravages. C'est ainsi qu'il est courant, de nos jours, d'offrir en ca-

deau aux premiers communiantes des transistors, des tourne-disques, des chaînes tout ce que l'on voudra, des mobylettes, etc. etc.

Si la religion y perd, le négoce y trouve son compte. La fête religieuse ne devient qu'un prétexte –un alibi-. Est-ce une constatation unique ? Tout –ou beaucoup- ne repose-t-il pas sur du frivole, du clinquant, du simulé ?

Un jour, sur semaine, à l'église je reçus un soufflet et n'en fus point marri. Je ne me trouvai point seul dans cette situation d'offensé. Toute ma promotion de communiantes-communiantes dut en passer par là.

Que l'on se rassure, aucun conflit préjudiciable n'en découla.

Si le consul Duval eut à subir l'affront du coup d'éventail qu'un chef des Etats barbaresques lui servit avec un énervement hautain, nous n'eûmes qu'une sorte d'effleurement de joue par une molle main.

L'Evêque de Bayonne en fut l'auteur. Il vint tout exprès des bords de la Nive et de l'Adour pour la cérémonie dite Confirmation. Il s'agissait, sans nul doute, de nous assurer dans notre choix de fidélité au Christ ; de nous imposer, non une humiliation, mais à tout prendre un état de soumission.

N'était-ce pas le Christ qui, paraît-il, avait enseigné que... « si tu reçois une gifle sur une joue, tends l'autre joue ». Reconnaissons que le pardon, la générosité étaient appelés, désirés comme une marque d'ascendant sur soi-même, de maîtrise à toute épreuve et devant toute épreuve.

La Confirmation constituait tout un événement.

Nous avions, à l'école, une venue qui nous intriguait un peu, nous coïncitait. Celle de l'Inspecteur Primaire, un autre Bayonnais. Mais pour lui, pas de fête spéciale, pas de grand déploiement d'apparat, pas d'appel à concours massif de la population. Le pauvre « Battite » n'avait qu'une mission « intra-muros » (dans les murs de l'école). Il est vrai, si l'on veut s'arrêter à une quelconque comparaison, que Monseigneur occupait dans son secteur, un échelon situé à un rang au-dessus de celui d'un modeste Inspecteur de l'Enseignement Primaire.

La venue de l'Evêque annoncée à l'avance exigeait des préparatifs soignés. Comme il y aurait quelques questions, posées aux aspirants-confirmés, touchant à la religion, il importait que nous reprenions un contact précis avec la catéchèse... surtout que le banc d'épreuves se déroulerait en public. Nous en éprouvions ; d'ailleurs, par anticipation, par manque de pratique de la réponse guettée par des oreilles étrangères et pas forcément bienveillantes ; une appréhension tenaillante.

Monseigneur et son escorte de chanoines de chapitre bayonnais arriva par Béhobie, sur les Allées d'Irandatz.

Pour ne pas être en reste dans l'accompagnement, de superbes cavaliers ; vêtus de blanc, coiffés de béret rouge, jument au poil soigné, des rubans pendant de la crinière et des flancs, ce dont elles se seraient aisément passées ; avaient été dépêchés à la rencontre des hôtes de marque.

Les arcs-de-triomphe, de bienvenue et d'affirmative allégeance, avaient poussé dans plusieurs points de l'itinéraire emprunté. Il s'en trouvait un au fond des Allées, un au Vieux Pont et un dernier à l'entrée du porche de l'église. Confirmants dans leurs habits de premiers communiantes, confirmantes toujours en blanc, filles de Marie à voile flottant, attendaient sur le parvis en nombreuse compagnie féminine et masculine et au tout premier rang les parents de ceux qui allaient recevoir ce sacrement spécial qui –en principe- devait affermir, un peu plus, dans la grâce baptismale ⁽²¹⁾. Comme si le « je m'engage » de la communion solennelle ne détenait une suffisante assurance, comme s'il était douté de la promesse faite !

Soudain, tout ce que les cloches purent envoyer de son en délire ébranla la cité. L'information ayant fait rapidement du chemin ; à une allure record, d'une façon saisissante surtout à une époque où n'existait pas encore le « talkie-walkie » ; l'ébranlement dément annonçait l'entrée de Monseigneur dans Hendaye-Ville.

Accueilli sur le parvis par le clergé local, renforcé par celui des environs ; un clergé dont la soumission timide jurait avec la superbe des arrivants ; l'Evêque, coiffé de sa mitre dorée aux deux écus pointus bien dressés ; d'un geste large, après avoir reçu l'hommage de ses subordonnés, bénit la foule. Il pénétra, en tête de cortège, dans l'Eglise. Les cloches furent mises en sourdine. L'orgue prit le relais. Un Te Deum de grande ampleur souhaita la bienvenue à Monseigneur.

Tout se passa bien : interrogations, cérémonie, bénédiction. Rien ne clocha. Le curé Frapart était aux anges si l'on peut dire ainsi.

A la sortie, l'Evêque connut un véritable triomphe. C'est à qui s'approcherait de lui, le plus vite et le plus près. Un bain de foule authentique. Les jeunes mamans présentèrent leurs bébés dont quelques-uns pleuraient avec force cris, surpris, peureux. Le prélat touché, mais non ébranlé, d'un geste paternel, très large, très cérémonieux, leur assurait sa sacerdotale protection.

J'avais remarqué lors de l'épisode du soufflet que Monseigneur portait, à un doigt, une grosse bague, genre riche chevalière. « L'anneau pastoral » nous avait révélé Monsieur le Curé. A quoi pouvait-il bien servir ? Une marque de coquetterie. Cela surprendrait, si tel était le souci, chez un serviteur de Dieu. Au moment du contact de l'Evêque et de la foule des fidèles, j'en sus l'usage, sinon la raison. Monseigneur sans se laisser présentait l'anneau à tous ceux qui voulurent bien y déposer un baiser. Et croyez-moi ils furent nombreux. Que leur apportait ce « baisemain » particulier ? Quelle grâce en attendaient-ils ? Quel pouvoir miraculeux avait donc ce bijou ? Qui l'avait consacré ?

Dans un accompagnement de cloches, à nouveau très réveillées, Monseigneur s'éloigna, avec sa suite, emportant dans son cœur un hommage éclatant.

Que n'ai-je entendu ce jour-là de Monseigneur par ci, de Monseigneur par là, de Monseigneur a dit, Monseigneur était..., Monseigneur a fait... etc. etc. ? Ce qui est surprenant dans une religion qui prétend être la fidèle interprète, en totalité, de l'enseignement de Celui qui fut plus qu'un réformateur mais un contestataire, un démolisseur de la société factice organisée par les castes, l'argent, l'abus de confiance et de la force ; ce qui est surprenant c'est l'emploi de termes qui portent en eux-mêmes, l'affirmation sans appel de la puissance de quelques-uns et la soumission fanatique ou

²¹ Bien des chaises, bien des bancs étaient occupés, à l'intérieur par des gens âgés ou fatigués ; des mordus de la prière ou simplement des ennemis de l'effort.

résignée du plus grand nombre. Pourquoi de telles différences, pourquoi de tels titres ronflants –terrestres- alors que l'affirmation première, et qui vaut pour tous –fils de Dieu inclus- argue de l'universelle fraternité. Et comment s'y retrouver face à tant de seigneuries s'appliquant, soit au divin venu faire un petit saut ici bas, soit à des êtres bien en chair, qui ne l'oublent pas toujours (le peuvent-ils ?) et qui par des attitudes, par le verbe, par leur mode de vie tentent de prouver qu'ils sont autres mais qui butent sur quelques difficultés, voire quelque impossibilité à assurer une supériorité conférée par une force occulte et acceptée comme telle sans contrôle possible.

Me revient en mémoire une réplique appuyée d'Albert Bayet lors d'un meeting pour la défense de l'école laïque en particulier, et du concept de laïcité, en général. C'était à Dax alors que la belle famille ; par définition bien pensante, qui n'avait pas mis tous les œufs dans le même panier de 40 à 45 ; les uns résolument, à courte vue, vichyssois, les autres dans le sillage gaulliste ; venait de reprendre, de concert, les rênes du pouvoir, après le coup d'état du 13 mai 1958.

Comme signe patent de la réconciliation –pour combien la bouderie n'avait été que de façade !- le travail de sape contre l'école publique. Les premières mesures pour miner l'œuvre éducative de la 3^e République furent prises, et sans tarder...

A la tribune dacquoise plusieurs orateurs s'élevèrent, non sans véhémence, contre cette régression et s'en prirent en particulier à un enfant du coin, alors grand maître du diocèse de Luçon où tout esprit chouan n'a pas encore disparu ; mais allez savoir pourquoi, sans se dépêtrer du « Monseigneur » réitéré à plusieurs reprises.

« Si c'est votre Seigneur ce n'est pas le mien ». Le vieil homme libre n'y alla pas par quatre chemins. Sa réflexion, lancée aux applaudissements nourris de l'assistance, n'appelait pas l'exégèse. La leçon parut entendue. Ceux dont la langue avait fourché se firent tout petits.

Il n'importe ! De toute évidence il s'avère bien difficile de s'extirper à de vieux usages. Les plus affirmatifs ne sont pas les derniers à donner dans le panneau. En tout cas, à Dax, ils avaient trouvé en Albert Bayet un inexorable procureur.

« Lous cures que tuben lou pore » ai-je souvent entendu, à la campagne, certain jour de l'année. Cela, j'étais alors adulte, me remettait en mémoire une phrase identique dont les auteurs, jadis, se trouvaient être mon père et quelques amis irrévérencieux. En francien cela voulait dire tout bonnement : « les curés tuent le cochon. » Non parce que ces hommes d'église –en principe de prières, de charité et d'amour- se muent, tout à coup, en exécuteurs, en sacrificateurs, échangeant « l'aspergeoir » contre le long couteau. Vous n'y êtes pas. Laissons de côté les basses œuvres.

Sachez qu'il est courant –qu'il l'était tout au moins- d'organiser une véritable fête avec festin adéquat (parenté marquée de festa dies et de festina, soit dit en passant) lorsqu'on sacrifie le porc (j'opte pour le présent car je sais que l'événement a encore lieu en maints coins non pollués par l'impersonnalité moderne) ; cet animal que l'on a élevé avec force soins, avec amour et délectation anticipée.

Les proches, les voisins participent à la solennité. Rien n'est mesuré. Que diable les jours à venir sont assurés puisque le « noble » à l'esse ou confit s'offre pour un bout de temps.

Comme on ne lésine pas sur la boisson, le vin coule très facilement, à flot, (expression plus que redite mais jamais obsolète). Les trognes sont particulièrement enluminées alors que s'amorcent les jeux de la soirée.

C'est dans une similitude physique, une similitude d'expression, d'intonation, de comportement entre ce qui vient d'être dit et ce qui suit que se justifie le constat énoncé en premier.

Nous sommes au jour dit de l'Adoration, un jour réservé à une seule localité, disons un jour de « Supra-Adoration ». L'Adoration perpétuelle demeure la grande préoccupation de la catholicité qui tient à ce que, pas un jour de l'année que Dieu fait (naturellement) ne se passe sans que le Saint-Sacrement soit exposé dans une église ou dans une autre de façon permanente, ostensible et honoré avec une ferveur appuyée.

Je me souviens de ces Adorations hendayaises de mon enfance. Elles se déroulaient en semaine. Nous avions un jour de congé supplémentaire. Ainsi on rompait avec la trop grande uniformité du temps dans son écoulement (si du moins à notre âge nous nous préoccupions du sablier).

Convient-il de séparer deux côtés spécifiques de la journée ; le côté spirituel et le côté matériel. Pour les fidèles il ne pouvait exister que le premier bien que leur vue, leur ouïe soient sollicités par le spectacle que leur servaient des acteurs, bien loin de la pâleur famélique.

Tout le clergé du canton était présent à la messe de dix heures. Le chœur de l'église lui était réservé. Il l'occupait en grand. Les pauvres enfants à soutanelle se trouvaient relégués dans les coins.

La présence de ces « intrus », reconnus d'une année à l'autre apportait du changement au déroulement habituel de l'office. La place d'honneur –préséance oblige- revenait au curé-doyen de Saint-Jean-de-Luz ; l'administrateur de la petite circonscription ecclésiastique, celui qui me reçut lors du baptême. Ceci dit sans insister. En tira-t-il quelque bénéfice ? En conservai-je quelque orgueil ? Quelque reconnaissance ? Futilité que tout cela !

Le doyen était un homme sec, avec cette maigreur qui fait autorité, qui donne au port de l'intéressé un semblant de raideur proche de la rigueur. Son lorgnon au pince-nez doré ajoutait une sévère distinction à un visage ascétique. On notait une certaine distance avec ses coparticipants. Le doyen de toute évidence considérait qu'étant le principal il lui importait de s'en tenir à une certaine réserve où la piété entrait en ligne de compte et facilitait ce détachement qui permet de juger, en toute autorité d'une certaine hauteur.

Un contraste existait entre les prêtres urbains et ceux de la campagne. Est-ce que ces derniers avaient pris à leurs rustiques ouailles des manières peu distinguées ? Est-ce pour ne pas leur être infidèles ou leur paraître étrangers qu'ils portaient une soutane qui datait et sans aucun souci d'élégance ?

Parmi eux on ne pouvait s'empêcher de comparer deux voisins dans le chœur, comme ils l'étaient, effectivement, en paroisse. Le curé de Biriadou et celui de Béhobie n'avaient rien de ressemblant. Le premier avait les os si apparents qu'il paraissait en santé précaire. Les cheveux blancs lui donnaient l'air d'un vieillard. Et ce d'autant plus que son visage semblait déserté par toute approche sanguine. Le second, un robuste basque, un

authentique fils de paysan ; cela s'appréhendait sans esprit d'observation aiguisé ; un de ces hommes aux approches de la cinquantaine qui ont forcé et dont le teint, plus par les vertus de la bonne chère généreusement arrosée que par une quelconque émotion, demeurait, en permanence, au rouge vif. Cela rendait encore plus luisante une peau comme passée à la cire, une peau sans sillons et qui s'épanouissait en deux resplendissantes joues.

Mais toute notre attention ; je dirai même notre admiration ; allaient à un abbé qui vraiment ne paraissait pas de la famille. Un vicaire de Saint-Jean-de-Luz. Nous le voyions arriver au volant d'une superbe torpédo découverte, du genre des véhicules de course que nous montrait la Petite Gironde cependant que ses confrères se présentaient sur leur modeste bécane. Il effectuait une sûre, une rapide manœuvre, se rangeait parfaitement et sautait de sa voiture pour s'élancer, en grand seigneur vers l'église. Pas question pour lui du classique chapeau noir à boule ronde ni de barrette, ce bonnet noir des gens du culte, bizarre avec ses trois ou quatre cornes. Il allait tête nue ce qui constituait à l'époque une gageure voire même un semblant de scandale pour un homme de prières. Il portait sa chevelure, bien à la mode, très rejetée en arrière, à l'embusqué. Pas de tonsure apparente, alors qu'il était sacrilège, pour qui pouvait la faire dessiner, de s'y soustraire. On ne pouvait manquer d'être surpris, médusé par l'élégance de l'abbé Arge... Il portait une soutane de la meilleure coupe prise dans l'étoffe la plus fine. Il ne se souciait pas d'onction. On sentait chez lui quelqu'un qui aurait voulu être ailleurs et faire autre chose. De bien renseignés –à la limite peut-être pas très bien intentionnés- prétendaient que l'abbé Arge... avait été contraint à embrasser la carrière ecclésiastique pour hériter d'une très riche tante possédée par une dévotion passionnée. Ce fut à prendre ou à laisser. Devenir abbé ou dire adieu à l'héritage. Gageons que l'avisé abbé Arge..., l'élégant abbé Arge..., l'épicurien abbé Arge... sut alors concilier avec une facilité naturelle des états, des préoccupations, des fins qui s'opposaient mais qu'il n'était pas interdit à un habile de doser, de circonstancier. Son entregent, son allure cavalière, un peu à la hussarde, son équipage de prestige portaient sur les naïfs que nous étions. Nous le considérions comme le crack de l'Adoration et l'en admirions pour autant.

La messe différait peu d'une messe chantée ordinaire. Le ton au-dessus n'y était pas encore. On se réservait pour tout à l'heure. Il fallait attendre l'après-midi pour assister à une explosion véritable. Dès le début des Vêpres le grand élan était donné. Le grand chant, la puissante intonation, sans ménagement pour les cordes vocales. L'échauffement se manifestait surtout parmi le clergé. Mais, petit à petit, les fidèles y allaient de leur concours, non négligeable. En d'autres compagnies, en circonstances diverses, la forte chorale s'impose en fin d'agape, mais sans quitter la table. Les festoyants qui nous occupent –qui se seraient fort récriés à s'entendre traiter ainsi- avaient attendu pour afficher leur « bien aise » d'être revenus à l'église. Un vrai mariage entre le sacré et le matériel avait eu lieu. Mais depuis certain épisode biblique y a-t-il vraiment antinomie entre la prière et la bonne, l'abondante chère ? Le pain... le vin... (pensons aussi à de merveilleuses, succulentes choses qui excitent et ravissent)... n'ont-ils pas eu les honneurs de la sanctification ? Ne sont-ils pas dans l'Eucharistie ?

Les stalles du chœur, des fauteuils de bois dur, ne permettaient point des « roupillons » de digestion de longue durée. Leurs occupants évoquaient pour un court instant le ventre législatif de Daumier et surtout un tableau expressionniste avec l'intense, la saisissante manifestation de la joie de vivre. Les visages étaient enluminés, à la limite de l'état congestif.

Même les plus pâles d'ordinaire, les moins joufflus avaient acquis d'ardentes couleurs. Même le doyen avait perdu son masque austère. Au fur et à mesure que la cérémonie avançait le feu gagnait les physionomies. Et avec ça quels organes puissants ! Les voûtes de la vieille église tremblaient. « Beti beti (toujours, en basque) clamaient les choristes de choc et l'ensemble des adorateurs. Le chant religieux empruntait beaucoup, ce jour-là, à l'euskarien. Certainement pour prouver la spécificité du lieu ; pour bien manifester que c'était dans ce coin du Pays Basque que l'on honorait en plus grand, en plus élevé, en plus exclusif pour une journée, le Saint-Sacrement.

Puis la fièvre tombait, petit à petit. L'office s'achevait. Pour nous c'en était fini, pour un an. La fête à laquelle nous n'avions eu droit qu'à une petite part se terminait. Mais il n'en était pas de même pour les autres, les bénéficiaires intégraux. Tout en prenant congé de leur amphitryon, encore en pleine euphorie, même si le foie rappelait ses exigences à quelques-uns, ils songeaient que là ne s'arrêterait pas leur félicité. D'autres occasions allaient se présenter assez vite. Autant de communes dans le canton, autant de jours d'adoration, de contemplation et aussi pour ne pas dire surtout autant d'exaltants, de somptueux banquets.

Comparée avec l'Adoration ; où la prière, le psaume, la vénération font bon ménage avec le côté rabelaisien, où donc la joie, le contentement, une sorte de ravissement touchant à l'extase physique portent la marque de la grande fête ; la Mission faisait bien austère. Pas question, ici, de débordements, de libations, de liberté d'attitude, presque de débridé, de caractère bon enfant, d'apparente démesure mais sans rien de fâcheux. Pas de chants de triomphe. Pas de cadre coloré. Rien qui se prêtât à l'exubérance, à l'extravagance. Ni l'heure, ni la circonstance, ni les acteurs. C'était un peu comme un rat-trapage après une ouverture trop grande. Heureusement que cela ne se renouvelait pas chaque année.

La Mission néanmoins, marquait la cité, transformait, pour quelques jours, la manière de vivre des fidèles. Elle était organisée pour laisser une empreinte durable. De ce fait, elle devait se présenter comme quelque chose d'exceptionnel, d'inhabituel, comme un repli sur soi qui devait être profond.

Les rendez-vous, se faisaient, le soir, à l'église, alors que la nuit avait tout noirci depuis un bout de temps. Bien que suivis, les exercices spirituels ne connaissaient pas l'affluence compacte des grandes fêtes. On comptait des vides dans les galeries des hommes. Les femmes, les jeunes filles, les enfants manifestaient davantage d'assiduité dans la présence.

Les grands Maîtres de la Mission étaient des prédicateurs venus de l'extérieur. On ne s'était guère fatigué pour les baptiser tout simplement « missionnaires ». Durant plusieurs jours, ils allaient occuper à Hendaye une place prépondérante. Non seulement le soir, à l'église, où tout découlait d'eux, mais aussi durant la journée où l'on voyait leur soutane stricte par les rues de la ville. Ils portaient la bonne parole, le providentiel secours à quelque solliciteur empêché de sortir par la maladie ou se rendaient à quelque invitation de notable bien pensant. Nous les saluions avec une certaine retenue motivée par la crainte. Nous n'éprouvions, en général, aucune sympathie pour eux.

Les soirs de Mission, l'église n'avait point vocation pour le « son et lumière ». La diatribe mêlée au discours patelin, le ronron itératif de la prière, le psaume bas, presque atone, n'appelaient pas l'éclairage brillant. On allumait tout juste ce qu'il fallait de cierges, de lampes, pour y voir et une grande partie de l'édifice se trouvait dans l'ombre. Cadre

adéquat à la tâche impartie aux purificateurs de choc qui tenaient davantage de frère Guy, de frère Rainier ⁽²²⁾, de Torquemada, de Savonarole ou d'anonymes calificadores ⁽²³⁾ que de l'orateur sacré aux périodes enflammées. Êtres au physique ascétique, à la voix aigre et confondante, on pouvait assurer qu'ils avaient été singulièrement choisis pour leur « mission ». Celle-ci partant de l'Évangile —on aurait aimé avoir affaire à des exégètes plus chaleureux pour servir la doctrine du Christ- consistait en prédications et conférences pour parfaire l'instruction des croyants et si possible toucher infidèles, hérétiques ou tout bonnement incrédules. Cette seconde phase s'avérait difficile car les mécréants ne devaient point se trouver, en nombre, sur les bancs, les soirs de prêche. Mais enfin, on comptait, peut-être sur un certain colportage, sur un relais pris par les présents pour retransmettre le message convaincant et aussi sur le renom que l'événement ne devait pas manquer d'avoir et sur son influence sur le cheminement de la lumière dans des esprits qui jusque là en avaient été privés.

La Mission remontait aux origines du christianisme. Les apôtres et leurs successeurs immédiats furent les premiers hérauts. Gageons, vu le succès obtenu qu'ils surent emprunter une voie moins rébarbative que celle servie par leurs modernes émules. Je pense —que l'on me pardonne mon indécision- que ces derniers devaient appartenir à un ordre prêcheur comme les Dominicains. Ce que je puis affirmer c'est qu'ils ne dépendaient ni des Carmes déchaux, ni des Capucins.

Quelques missions devaient laisser des souvenirs tangibles dans la cité. Des croix étaient élevées dans des endroits choisis pour rappeler la circonstance spéciale. La pratique fut très en l'honneur au temps de la Restauration. Les routes, les croisées de chemins des campagnes, virent se dresser ces calvaires nouveau genre qui étaient on ne peut plus idoines après une longue période d'apostasie. Hendaye eut ses croix de mission, surtout hors de la ville.

Aller à la « mission » ne constitua jamais, pour nous, enfants, une perspective réjouissante. Même à cette époque où la télé, la radio n'existaient pas et où la « sortie » le soir n'était pas pour nous déplaire, nous trouvions peu de satisfaction dans celle que l'on nous imposait. Il faut dire que, pris dans la morne ambiance de pénitence, nous nous trouvions peu portés à l'espièglerie. Nous demeurions comme figés comme si nous nous sentions concernés, au premier chef, par les accusations, les fustigations qui tombaient de la bouche de noirs procureurs.

Le curé Frapart, à la parole simple, directe, compréhensible sans effort et son vicaire au débit pâteux, laissaient parfois la chaire à des rhéteurs d'une autre envergure. En général ces derniers appartenaient à des ordres réguliers mais en permanent et étroit contact avec le siècle. Décidément l'église catholique n'a jamais péché par excès de silence. Nous avons déjà parlé à plusieurs reprises d'envoyés spéciaux pour en quelque sorte élever les démonstrations, pour leur conférer ce caractère attrayant suscité par la nouveauté et cet intérêt dû à la distance. Nous avons vu des spécialistes à l'œuvre pour la retraite de la communion solennelle et ces irréductibles du tancement, grands patrons de la Mission. Monseigneur ne manquait point d'user de sa parole sacerdotale, bien appuyée, bien conforme au rang qu'il occupait par son élévation, son paternalisme généreux, sa touche familière bien qu'au-dessus de dérisoires calculs terrestres.

Mais une catégorie triée sur le volet suscitait chez les pratiquants —voire même chez les tièdes- un engouement indubitable.

²² Parmi les premiers inquisiteurs envoyés dans le Midi par Innocent III pour poursuivre les Albigeois.

²³ Inquisiteurs chargés de juger l'orthodoxie des opinions.

« Le Père un tel vient prêcher dimanche prochain... ». Cela suffisait pour remplir l'église. Le curé qui avait annoncé la nouvelle n'avait pas à insister outre mesure, ni à demander à ce que cela se sut. La commission était faite. L'information se propageait à une allure record. Des grands « ténors » qui vinrent prêcher à Saint-Vincent, un surtout me captiva au point que je ne devais jamais oublier sa prestation.



<http://www.jesuites.com>

Il s'agissait du père Lhande. Un jésuite. Un basque authentique. Au demeurant, un homme d'une belle stature, portant beau, le regard assuré. On sentait en lui l'homme d'action. Avec sa belle prestance il en imposait du haut de sa tribune. Mais ce qui primait tout, bien que profitant de l'apport physique, c'était sa voix chaude, sa voix au timbre dominateur, son langage imagé, celui des grands utilisateurs de phrases qui trouvent le mot qui touche et fait rêver, qui exerce une séduction à laquelle on ne peut échapper et qui, de ce fait, envoûte. Il s'agit bien de faire pénétrer les grands principes plus par l'espèce du sortilège de la parole chaude que par le froid raisonnement.

Il m'est arrivé, par la suite, d'entendre les grands prédicateurs de Notre Dame, à la radio, le dimanche matin. Des maîtres. Des orateurs de grande lignée. Des nantis d'un don spécial de communication. Bien que séduit par leur art, aucun ne m'a laissé sous le même charme que le Père Lhande. Était-ce parce que j'étais enfant lors de l'audition, donc plus malléable, plus influençable, plus plaqué sensible. C'est possible, voire certain. Les commentaires que j'entendais, venant d'adultes, tous en faveur de l'éloquence prenante du Père, ne pouvaient que fortifier mon impression. Même s'exprimant en basque (il était de cette noble race) il subjuguait par le ton les ignorants de cette langue fermée.

Le père Lhande était un lettré, un écrivain. Je ne connais pas assez bien l'anthologie de ses œuvres pour me risquer à en disserter. Mais j'ai pris un juvénile plaisir à lire un de ses romans, bien du coin, Mirentchu si je ne m'abuse. Le nom de l'héroïne du livre ne prêtait à aucune équivoque. C'était une fille du haut Fontarabie, de cette pente du Jaizquibel où le marin vient se retremper au champ, là où les récoltes sont fouettées par le vent chargé de salure.



Roman de jeunesse, roman de l'amour. Le père n'avait pas la sotte pruderie de nier cette grande manifestation du cœur –roman d'attachement inconditionnel à la terre-. Une œuvre qui chantait l'Euskadi. Un peu une saga qui ne pouvait laisser indifférent quelqu'un vivant ici et qui révélait à ceux d'ailleurs, le profond secret, l'exaltante symbiose d'une race avec son coin, si particulier parce que si beau.

Le Père Lhande en chaire pouvait élever l'esprit, l'âme au point de les sublimer. Il savait aussi se pencher avec une piété filiale sur ce qui fait le grand charme des siens.

Heureux ceux qui comme lui sont passés maîtres dans ces manifestations du message ; celui du divin et celui du terroir.

- « Si tu te taisais de telles histoires n'arriveraient pas.
- Je n'ai fait que dire la vérité, constater l'évidence.
 - Il faut savoir garder parfois ce que l'on pense, même si cela pèse.
 - Qu'ai-je fait de mal, grand Dieu ! Vois-tu quelqu'un de très occupé, de retenu quelque part par une obligation impérieuse et s'en aller traîner plus loin, distraire quelques précieux instants.
 - Ce n'est pas de cela qu'il est question.
 - Le crois-tu, bien sincèrement. Trouves-tu normal et recommandable que quelqu'un soumis à un horaire n'en tienne aucun compte et qu'il passe outre à tout pour satisfaire un caprice.
 - Tu t'éloignes du sujet...
 - Oh ! que non. D'ailleurs, si l'intéressé n'avait pas disposé d'un laps de temps suffisant, s'il n'avait pas craint de se faire suer, crois-tu qu'il serait venu dans une modeste église ?
 - Qu'en sais-tu ? Plus l'individu est grand et plus il a de mérite à aller vers les humbles.
 - Parlons-en. S'il s'agissait d'un pauvre bougre tu ne ferais pas tant de bruit.
 - Enfin, à cause de toi on a jasé. Pour qui passons-nous ? Et ce sacré « répète-réflexions » de gosse quel besoin avait-il de mettre son grain de sel ?
 - Tu ne voudrais tout de même pas que je plaide coupable, que je me confonde en plates excuses. Au fond le gosse a bien fait.
 - Et le monde ?
 - Le monde ! Je m'en fous. S'il leur plaît de jouer les lèche-culs, à eux tout le plaisir. Si les gogos ont envie de rois, de capés, de têtes couronnées comme les grenouilles de la fable, je les abandonne à leurs coassements. Après tout, tant mieux si mon fils en tire pour plus tard, une belle leçon d'indépendance d'esprit.

Une conversation un peu animée dans un foyer que je connaissais bien.

Il y avait eu scandale à ce qu'il paraît. Une simple phrase, banale, puérile que l'on avait voulu blasphème.

La genèse du crime de lèse-majesté (expression on ne peut plus valable) la voici : comme tout un chacun ne peut l'ignorer de l'autre côté de la Bidassoa se trouve l'Espagne.

Hendaye : le lieu de passage préféré, emprunté presque depuis toujours par les voyageurs (de long ou de court trajet) qu'ils viennent du pays des Arvernes ou de celui des Celtibériens pour se rendre de l'un à l'autre ou pour passer par l'un ou l'autre et continuer vers ailleurs. La route, la voie ferrée ne pouvaient ignorer, délaissé ce couloir naturel ouvrant sur les piémonts espagnol et français.

Et c'est parce qu'il en va ainsi ; parce que Hendaye est une gare internationale de transit qu'un certain dimanche une tête couronnée vint à Saint-Vincent pour ses dévotions. Que se passa-t-il donc pour qu'Alphonse XIII, roi d'Espagne, se trouvât en rade en gare d'Hendaye ? Était-ce de son fait, conformément à sa propre volonté ? Avait-il tenu à ce qu'il y eut un arrêt, une pause pour lui permettre de ne pas passer outre à la traditionnelle pratique dominicale ? Peu surent le fin mot. Mais une chose demeure : le Bourbon fit escale à Hendaye. Quand on pense qu'à peine une vingtaine d'années plus tard, tout ce qui commande sur la planète ne peut user que d'une voie extra-rapide pour ses déplacements, que penser est défendu à ces privilégiés (donc le sont-ils tellement ?), que tout du voyage se déroule dans une espèce de cocon qui serre le surveillé de près ; on ne peut qu'être surpris de voir un roi authentique distraire quelques instants de l'emploi du temps

officiel pour venir se recueillir au temple. Quand on constate qu'à l'heure présente le plus petit « ministricule » (tautologie voulue) ne peut se déplacer sans une imposante escorte de vigiles, de gorilles, en armes, avec les patibulaires mines d'individus prêts au coup de feu, on peut regretter une époque qui devait être sereine puisque aussi bien un « grand », qui forcément n'avait pas eu l'heur de plaire à tout le monde, allait comme si de rien n'était, sans cuirasse humaine et stipendiée pour le couvrir, le courtisan n'ayant pas vocation pour le faire. Donc un dimanche, nous vîmes arriver devant le porche de Saint-Vincent ; à grand renfort de taxis et de fiacres (tout le parc local de la gare avait été frété) ; une armada de señoritos flanqués de quelques hautaines señoras à la lourde élégance que n'arrangeait point une coiffure aux formes et aux dimensions trop extravagantes.

« Les Espagnols... la cour de Madrid... » entendait-on à la cantonade ou en confidence. Le meneur du convoi pouvait avoir la quarantaine bien qu'il fit un peu plus car ses traits accusaient une certaine fatigue, fatigue due à la charge inhérente à sa fonction ou à une surcharge de vie.

Le roi, c'était le roi.

Comme si nous en retirions un quelconque avantage presque une gloire partagée, le côté bouffon nous échappant, nous éprouvâmes de la joie à voir, en action, un être bien connu à Hendaye où il vivait. Don Nicolas, le consul ibère, dans ses œuvres. C'est lui qui reçut les équipages. Les arrivants « grands d'Espagne » ne parurent point se soucier de cet agité et Sa Majesté pourtant bien saluée par cette espèce de Louis de Funès (ancien genre) ne lui manifesta pas une chaleur excessive.

Le curé Frapart en grand assortiment de tenues et parements sacrés fit, après don Nicolas, les honneurs de l'église.

Et tout ce beau monde se dirigea vers l'autel. Pour ces êtres à part, pas question de galerie. Une grande partie du chœur leur fut réservée. On refoula vers le fond, pour l'exceptionnelle circonstance, les occupants habituels des travées retenues pour des hôtes illustres. A eux de trouver place ou de se tenir debout. Que diable (mot à proscrire) ce n'est pas tous les jours que l'on reçoit du sang bleu.



Alphonse XIII
Photo Wikipédia

Le roi était là, bien détaché, au centre. Nous eûmes tout le loisir de le regarder, surtout de profil, en long, en large, sur toutes les coutures. Quoi ! C'était cela un roi ! Qu'avait-il de commun (même s'il était de la famille) avec nos rois, à nous ; ceux que nous offrait le Lavisse, ce répertoire généreux de la monarchie et hélas ! aussi du champ de bataille ? Nous connaissions la superbe de François 1^{er}, avec son riche haut-de-chausses bien collant ; Henri IV et son merveilleux panache ; Louis XIV son air souverain, sa perruque abondante et son lourd manteau orné. Nous avons également, en mémoire, beaucoup d'autres monarques, vêtus de façon étrange (la mode de l'époque que nous prenions pour une tenue royale).

Mais ce spécimen-là, devant nous, hormis la qualité du drap de son costume n'offrait rien qui le distinguait d'un bourgeois huppé. Et avec ça, un visage pas ce qu'il y avait de plus

raffiné, et d'où n'émanait aucune majesté. Le nez d'un pointu et d'une avancée accentués, n'embellissait rien. Si Cyrano tirait de son appendice un aliment pour son esprit railleur et fécond ; Alphonse, treizième du nom, roi d'Espagne depuis qu'il avait vu le jour ne pouvait prétendre que son « tarin » constituait un fleuron d'où il pourrait recueillir quelques profits. La moustache effilée qui coulait à la commissure des lèvres n'était pas faite pour chasser de l'esprit l'idée de la drôlerie. Alphonse XIII avait dans les quarante années, bien qu'il en paraisse davantage. Les tares des Bourbons vieillissaient, avant l'âge les épigones de la souche. Il faut dire que les intéressés avaient comme tendance à en rajouter, question excès de toutes sortes.

La Cour fut le point de mire du tout Hendaye présent à la messe. A la surprise timide du début avait succédé un intérêt soutenu à contempler ces gens extraordinaires, ces êtres d'un autre monde.

Curé et vicaire manifestèrent un empressement exagéré, un souci de plaire anormal, un débordement d'attentions qui confinait, non seulement, à la servilité mais aussi, et bien plus, au ridicule. Encore une fois, l'attachement de l'autel (d'essence secondaire à Hendaye) au trône se trouvait affirmé et confirmé.

Au beau milieu d'une manifestation de curiosité admirative, la Cour s'en fut, après l'office, non sans que le clergé local ne renouvelât sa plate bénédiction et que don Nicolas n'y allât de son manège, de ses mimiques, de ses contorsions, de ses clownesques salutations, de ses affirmations d'allégeance graillées à force d'être répétées.

Le roi partait pour Paris, pour quelque conférence, assurait-on. Pour se donner du bon temps peut-être aussi. Pour y retrouver quelques amies. On parlait beaucoup d'une certaine Miss. Enfin, laissons tomber. Les commentaires allèrent bon train, hors de l'église. Beaucoup d'opinions favorables –pensez donc quel honneur pour tous ! Quelques tièdes remarques. Très peu ou point de bêcheurs.

L'événement devait avoir des suites.

- « Mes chers enfants quelle faveur nous fit le roi Alphonse XIII, nous déclara d'emblée, le curé Frapart lors de la première séance de catéchisme qui suivit le fameux dimanche et la non moins fameuse messe.
- Et sa cour, ajouta quelqu'un.
- Oui, mais c'est du souverain que je veux célébrer l'esprit très chrétien, l'attachement à l'église et à ses rites, l'observance stricte du moment de la messe. Pensez, venir de Madrid... faire une halte... et tenir à venir remplir ses devoirs religieux.
- Parce qu'il avait le temps (*c'est ici que se place l'apostrophe d'où est sortie la conversation du début et qui devait faire scandale*).
- Quoi malheureux, que dis-tu ? proféra, indigné, le curé Frapart. Pourquoi blasphémer ainsi. Qui t'a soufflé cela ? Voyez, vous autres, ce que l'on peut affirmer quand on n'a pas le sens du sacré, quand on n'est pas touché par la grâce. »

Et patati... et patata... la volée de bois vert,... l'indignation simulée ou réelle se poursuivirent. Il fut même question de confesse pour demander à Dieu d'exorciser les démons de l'âme d'un fils de manant qui s'en prenait aussi outrageusement, aussi scandaleusement, aussi vilement à un roi.

Après une traînée de commentaires, limitée dans le temps et dans l'espace, l'incident s'éteint comme se perdit la mémorisation fidèle d'un épisode qui somme toute ne devait pas avoir beaucoup de rejaillissements favorables pour l'avenir de la cité.

Nous avons déjà rappelé les ostracismes, les condamnations péremptoires, définitives, les mises en garde confondantes, déterminées, sans possibilité de récusation qui affectaient une certaine presse. Nous avons évoqué les bannissements « poubelliens » touchant tout ce qui « pensait mal », même si le mal se bornait au doute ; tout ce qui « portait le mal » même s'il ne s'agissait que d'une prose de confrontation honnête de thèmes –souvent plus différents par la forme, la manifestation, la façon de faire que par l'essence- ; tout ce qui « propageait le mal », livres, journaux, ces derniers surtout faisant l'objet d'une attention particulière.

Nous avons parlé de quelques titres réprouvés qu'ils soient ceux de gazettes à l'échelle nationale ou de quotidiens de notre région. Pour ne citer que Bordeaux et Toulouse nous avons vu que deux « feuilles » étaient vouées au pilon, sinon au feu.

A Hendaye, le bien-pensant ordinaire, celui du suivisme, du conformisme, bien installé, avait la Petite Gironde, en service journalier, pour information forcément vague puisque jouant à une échelle extensible.

Il aurait manqué une certaine intimité, un resserrement sur soi, un regard familial, une phrase commune si le Clocher Hendayais n'avait existé.

Regrettons, tout au plus, que cet organe de diffusion ait eu une aire de pensée et d'impact trop définie et que la discussion saine, loyale, enrichissante n'ait pu avoir cours avec d'autres dispositions d'esprit, d'autres références, d'autres façons d'être...

Enfin, par un côté, au moins, le Clocher Hendayais répondait à l'attente de beaucoup. Dire ce qui se passait dans la localité, en connaissance de cause ; en ajoutant une touche personnelle, un intérêt non artificiel, non de commande ; en pénétrant dans le cadre de vie de tout un chacun sans pour cela être un indiscret sans principe mais un témoin qui note –l'entre-nous- et le rapport avec la délicatesse qui s'attache à la chose que l'on connaît, que l'on apprécie et que souvent l'on aime. Une œuvre qui en valait la peine. La manière de diffusion du Clocher n'était pas étrangère à son succès. Elle se faisait par l'intermédiaire de volontaires, très souvent des voisines, disposant de temps pour le colportage et pour y ajouter un grain de commentaires (pas forcément à l'heure du Clocher). Malgré leur tendance au bavardage exagéré les porteuses étaient, en général, sympathiques. Et ce qui ne gâtait rien, c'est qu'en échange elles ne demandaient rien, le Clocher étant gratuit.

Le mensuel avait une présentation modeste, fait d'une douzaine de pages d'un format ne dépassant pas la taille du prospectus ordinaire. Pour réduire les frais de tirage et peut-être aussi parce que sachant que la mise en rayon ne s'imposait pas, que l'usage ne serait que de portée limitée, la petite revue était brochée. La jaquette bleue portait en évidence la tour carrée de Saint-Vincent et en grosses lettres l'indicatif « le Clocher Hendayais ». A l'intérieur du papier ordinaire pour les pages blanches imprimées. Pas de photographie. Pas de dessin. La phrase suffisait à la mission impartie. Cela débutait par l'éditorial signé Votre Curé. Un peu de tout, touchant à la vie de la paroisse dans cet article de tête. Pas d'extrapolations hors-enceinte. Un commentaire rapide sur les principaux événements du mois, tout au plus. Quelques appels et aussi des rappels, à et pour la conscience chrétienne ; sur un ton rarement, pour ne point dire jamais, polémique. Le si-

gnataire se voulait adroit et s'appliquait à ménager les susceptibilités. Tout juste si à quelque appui sur certains mots on pouvait relever un semblant d'attaque, une pointe de critique. On retrouvait là, en général, ce qui caractérisait le curé Frapart. Un souci manifeste de préserver la paix entre les concitoyens, une volonté de non-agression. Rares furent les fois où l'on put y lire une quelconque sortie contre qui ne se montrait pas d'un zèle débordant envers la religion.

L'information sur la vie de la localité, la vie pastorale surtout, tenait le plus de place. Les naissances, les mariages, les décès étaient fidèlement consignés du moins pour ceux qui avaient usé des sacrements afférents. L'on savait ainsi qui était devenu fils de l'église par ondoisement ; qui s'était uni selon les rites sacrés et qui s'en était allé « dans le Seigneur » pour la vie éternelle. Peu d'Hendayais échappaient à la nomenclature. Il faut dire qu'il devait bien se trouver quelque agnostique, quelque athée, quelque dépendant d'une autre chapelle par ci, par là. Mais leur nombre très restreint à l'époque faisait que leur absence sur le rappel ne touchait pas. Une rubrique intéressait les enfants et les parents ; celle qui portait sur les résultats du catéchisme. Comme un classement était fait ou tout au moins des mentions attribuées on peut affirmer que les pages consacrées à cela se trouvaient les premières consultées.

Voir son nom sur la liste des communiants et des confirmants, procurait un petit contentement sans prétention car sans grand répondant. Son nom imprimé donc propagé, quelle aubaine cependant !

Quelques articles sur des sujets religieux, généraux ; quelques historiettes où l'esprit demeurait dans les normes de la décence strictement observée, complétaient le Clocher Hendayais. Les trois feuillets bleus qui restaient à la couverture étaient utilisés par des commerçants, des artisans locaux –bien pensants, naturellement- qui se rappelaient au bon souvenir de leurs concitoyens. Mais ce n'était point là cette publicité assaillante qui sévit aujourd'hui. Pas de ces slogans amphigouriques, vains et ridicules, pour en « mettre plein la vue ». Non l'indication toute simple : la spécialité, le nom et l'adresse.

Le Clocher demeurait bien hendayais. Qui se privait de le lire sur les bords de la Bidassoa ? Sans prétention intellectuelle il était devenu l'écho de la cité, le petit trait de communication et peut-être aussi un peu celui de l'union. Cela a bien changé depuis et le jumelage avec d'autres clochers voisins lui a enlevé ce caractère de famille qui faisait son charme, son intérêt et partant son succès.

La société religieuse nécessite –comme d'ailleurs bien des formations, des groupements, des partis, des clans- des excroissances qui la justifient, la sous-tendent, la purifient ; font que l'on ne puisse crier au divorce, sans issue devant une opposition étalée outrageusement avec cette arrogance qui consiste à ne considérer le précepte moral, la recommandation, l'obligation comme bons seulement pour les autres alors que latitude est laissée à des privilégiés de les transgresser.

La religion catholique –ainsi que beaucoup d'autres- fait grand cas de la pauvreté, y voit même comme une distinction opérée par la main divine, comme un signe de démarcation, comme un avertissement a priori de ce que plus tard ; dans un au-delà présenté comme but éternel ; adviendra selon le rang occupé avant le grand voyage, celui du nanti (du fallacieux mais si captieux bien terrestre) ou celui du manque de beaucoup de choses et très souvent de l'essentiel.

Certes les donnes ne manquent pas, les assertions ne font point défaut ; les affirmations s'avérant toutes aussi nettes, aussi définitives parce que sans appel possible. L'apologue du chameau que l'on voudrait (pensée folle) faire passer par le chas d'une aiguille (situation invraisemblable qui appelle la comparaison avec l'impossibilité ou la presque impossibilité pour un riche, de cette terre, de forcer les portes du ciel) ainsi que l'aphorisme « Heureux les pauvres d'esprit (il est des parentés dans la pauvreté) le royaume des cieux leur est ouvert (ce qui sous-entend qu'il est imperméable à ceux qui furent bien servis ou très doués) comptent parmi les plus connus.

Mais l'apologue, l'affirmation sont une chose. La preuve palpable, l'exemple que l'on saisit cela vaut beaucoup mieux pour la démonstration.

Religion du renoncement aux biens matériels, continence à tous égards... ah ! que oui... « Voyez nos ordres... les ordres mendiants, les plus fidèlement dans la ligne. Voyez la religion, en elle-même, en son profond. Voyez ce qu'elle a su et pu susciter, entraîner, sublimer. Voyez tout le sérieux de son affirmation... l'harmonie que rien ne saurait cacher, dévoyer du prêche et de l'acte.

A ne considérer que ces ordres mendiants, dont l'origine formelle remonte loin dans le cours des siècles et dont la réorganisation officielle et codifiée (un certain flou quant au début et à la remise en ordre) touche le XIII^e siècle, on pourrait croire que les servants de la foi sont aussi les meilleurs exemples ; des exemples de chair comme dirait l'autre. Quoi, aller par les chemins, se contenter du quignon de pain et du toit fragile ; ne porter que de la bure –et encore- ; aller pieds nus, sans rien pour protéger son chef ; n'avoir d'autre désir que celui de purifier tout en se purifiant –étant bien entendu plus l'on se mortifie et plus on trouve de vilénie à détruire ; ne chercher à toute heure que le chemin de l'ascèse n'est-ce pas la preuve irréfragable de l'exaltation de l'amour de l'autre et du détachement des mortels poisons de la terre d'Adam avec l'élévation vers Dieu, dans toute sa nudité ?

Danger cependant quant l'or de l'autel, l'extraordinaire richesse de la cimaise, la somptuosité de la chape, le plantureux de la table et la recherche de la fréquentation nobiliaire (celle du titre ou du coffre-fort) jurent encore davantage face à l'extrême, au voulu dénuement des ordres mendiants.



Franchiscou ne faisait partie d'aucun système. C'était un individuel... une sorte d'anarchiste religieux ou à tendance religieuse... Un laïc (par l'habit et l'état) de la foi.

On l'appelait le mendiant au crucifix car le saint objet de piété était sa seule richesse, la seule affirmation d'appui de ses incantations.

Un être décharné qui errait par les sentiers et les rues. Sa tête dénudée, au front buriné par des rides profondes, n'offrait que de l'os.

Avez-vous vu ces oiseaux que l'on a plumés et qui gisent lamentablement sur la table avant l'accommodement et d'où se détachent ces crânes horribles au bec affligeant ? Franchiscou avait de cela. Son regard lointain, dans les brumes d'une sorte de mortifiante extase ne faisait que renforcer la surprenante et peu attirante impression première.

La patine due à la crasse avait déjà conquis depuis longtemps, la tête, les mains et les habits. Franchiscou flottait dans des vêtements trop amples –certainement des hardes glanées par ci, par là- peu ragoûtants avec leurs pièces mal ajustées et la croûte collante de la saleté. La chemise qui fut blanche s'enfonçait dans une large ceinture de flanelle d'un noir déteint. Les pantalons ondulaient sur des semblants de sandales éculées, béantes et que des ficelles retenaient avec difficulté.

Franchiscou vivait de ses bénédictions. Sans but précis, il allait par la ville, et de son crucifix levé, tenu à la main droite, la gauche occupée par le bout d'un vieux sac, fourre-tout, il appelait les bons soins de la providence sur ceux qui lui servaient l'obole.

D'où venait-il ? Comme tous les êtres étranges, il ne paraissait pas avoir d'histoire. Usant d'une langue bizarre, un salmigondis où l'on croyait discerner de l'espagnol, de l'euskarien, quelques semblants de français, et aussi des mots à significations mystérieuses, on ne retenait de lui en dehors de ses brèves invocations qu'un galimatias qui prêtait à la plaisanterie bien plus qu'il ne créait un quelconque intérêt.

C'était une image, certes peu reluisante, mais une image tout de même... un envoyé spécial... un rappel en même temps qu'une condamnation.

Où allait-il ? Partout et nulle part. Portant témoignage il n'avait pas de limite. Où couchait-il ? Qui le savait.... Qui s'en souciait ? La voûte céleste n'est-elle pas le plus beau des plafonds, la terre le meilleur lit ; la nature la plus extraordinaire chambre. Peut-être hantait-il quelque endroit où la paille donnait chaud. Pourquoi pas ! La crèche rustique, sans confort, sans douceur n'était-elle pas un symbole ?

Il dérangeait certes, mais les prêtres officiels se seraient bien gardés de le chasser. On le supportait et surtout on simulait une certaine indifférence à son égard. Seuls les enfants le harcelaient. N'est-ce point la vocation –pourquoi ne pas ajouter l'indice d'une certaine pureté- de ceux qui ne vivent pas dans l'aveuglante servitude humaine de susciter le brocard ? N'est-ce point là l'exercice de la pénitence, du masochisme que l'on recherche ?

Et qui dans le fond était le plus heureux ? Le plus vivant ? Celui, qui morne exécutant, suivait une route sans fleurs car trop monotone, trop tracée à l'avance ou celui qui – pénétré confusément de sa mission, emporté par son mystère, ressortissant d'un autre univers- servait de lien entre les pauvres pécheurs et l'esprit divin dont il dispensait la lumière.

Il ne faut affirmer rien comme définitif en ce bas monde ; croire en la force inchangeable des choses, établir une règle et la considérer comme loi suprême pour l'éternité (encore quelque chose qui ne sera jamais défini), délivrer un message que l'on veut innovation alors qu'il n'est souvent que reprise et lui conférer une invulnérabilité à toute épreuve, bâtir une théorie à laquelle on attribue une intangibilité absolue, inviolable, fonder une école de pensée pour toujours, une doctrine que l'on veut notion fondamentale pour l'à venir dans sa valeur intrinsèque par conséquent intouchable (tout en faisant fi de tout ce qui a pensé et a été pensé jusqu'alors, comme si tout partait d'un moment donné et de lui seul), se pénétrer en résumé d'une prétentieuse finalité proche parente d'une aliénante fixité.

« Il n'y a que les sots qui ne changent pas » arguent les avisés pour ne pas dire les habiles. Une façon abrupte d'énoncer que rien ne peut demeurer accroché haut comme une étoile figée et qui guiderait toujours de la même lumière et vers le même but. Comme

si la vie, en elle-même, ne dépendait pas du mouvement serré de l'évolution, du changement.

« A qui se fier de façon définitive ? » interrogent des marris ou des sensés qui demeurent sceptiques quant à la possibilité absolue de certitude, de maîtrise de tout être humain, fut-il le plus grand du point de vue de la pensée.

Ce que je vais narrer en corollaire de ce qui précède n'est pas une invention.

L'acte de la communion, celui qui consiste à recevoir le sacrement de l'Eucharistie semble, de nos jours, revenir aux sources. Si l'on attribue à l'hostie, cette mince et craquante rondelle de pâte cuite au gaufrier, la représentation réelle et consubstantielle du corps, du sang, de l'âme et de la divinité de Jésus-Christ, on peut affirmer que l'on a enlevé à sa distribution le caractère de distance vraiment peu compréhensible qui fut hier le sien. Alors seul le prêtre –cet être pas comme les autres, cet intermédiaire entre le divin et le terrestre- avait la faculté de prendre dans le ciboire la parcelle de pain consacrée durant la messe. Le receveur –le solliciteur devrait-on dire- n'avait qu'une seule possibilité, tendre en l'étirant sa langue où était déposé avec délicatesse et solennité le gage de rédemption. Il n'était nullement question de transgresser une telle règle.

Un beau matin, au moment où le prêtre offrait l'hostie à Paul, un de nos camarades, celui-ci mû par on ne sait quelle force, quel instinct, l'arracha des mains du donneur et accomplit le geste qu'en tout autre lieu et en toute autre circonstance eut paru normal. Il l'engouffra comme il l'aurait fait de quelque vulgaire friandise. Qu'en fit-il ? La croqua-t-il comme il fut prétendu ? Il faut préciser pour bien situer le sérieux de la situation que selon le saint rite il importait d'avalier l'hostie après sa halte linguale et sans aucun intermédiaire. Je vous laisse à penser la stupeur du prêtre. Sur le coup –il était en pleine opération sacramentelle- il ne réagit pas vivement. Son visage qui soudain s'empourpra, seul révéla une indignation intérieure. L'incident néanmoins ne s'arrêta pas là. Paul L... eut à subir la malédiction, la condamnation verbales, l'anathème grandiloquent dans les heures qui suivirent. Convoqué au presbytère il y encourut les foudres les plus appuyées du curé Frapart. La séance eut un prolongement au catéchisme. On prédit au délinquant les pires suites. Plus pour l'ébranler car son insensibilité éclatait et contrastait avec l'ire du recteur ; plus aussi, peut-être, pour la galerie car le procureur savait que dans le landernau hendayais la nouvelle –surtout la mauvaise- était rapidement colportée. Mais, toutefois, le sceau de l'infamie ne marqua jamais le front de Paul. Il se releva très facilement de son châtiment. D'ailleurs il n'en parut guère affecté. Nul ostracisme ne le frappa. Quelle différence avec le traitement infligé à un supposé perturbateur –pas plus coupable que les autres- que l'on voulut sanctionner durement pour une faute qui paraissait bien vénielle en comparaison avec ce qui à l'époque était une profanation. Etait-ce le fait que Paul appartenait à une famille résidant près du presbytère et d'un entregent plus affirmé que l'autre –des petits cheminots- toujours fut-il que les traitements difféèrent.

Au demeurant, de nos jours... et ceci sera le point final... pourrait-on dire que Paul ait commis un quelconque manquement au sacré ? Je pensais à lui un jour récent où me trouvant à l'église pour une cérémonie où ma présence était exigée et où je vis au moment de la communion, les fidèles servis, s'en aller, hostie en main, pour l'avalier un peu plus loin.

Précurseur Paul ! Pourquoi pas ! Et alors qui était son impitoyable juge ? Que dirait-il aujourd'hui ? Heureusement qu'il existe toujours des accommodements avec le ciel et surtout avec les pratiques dont on use pour l'honorer.

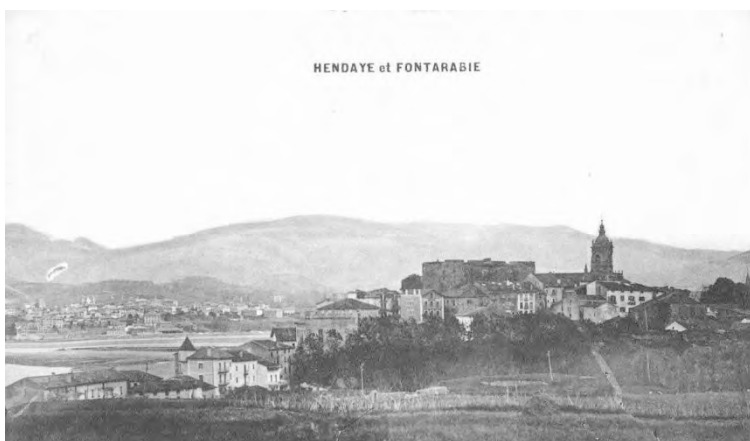
Le concert d'airain, en récital ou émanant de plusieurs organes, nous était offert, plusieurs fois dans la journée. Rien de remarquable à cela, a priori. Rien qui puisse distinguer Hendaye d'une autre paroisse. Le particularisme, l'originalité tenaient des lieux d'émission.

Le concert nous parvenait ; à des moments que l'on aurait cru alternés par entente préalable, rarement en simultanéité ; de deux campaniles qui, à vol d'oiseau, n'étaient pas très éloignés l'un de l'autre. Mais la rivière frontalière qui les séparait, contribuait à en faire deux étrangers... deux lointains étrangers.

Campanile détaché du corps de l'église avec des galeries comme traits d'union, du côté français. Campanile lourd faisant prise avec l'ensemble noir, en terre espagnole.

Le flot sonore qui en partait n'avait pas les mêmes caractéristiques, les mêmes influences, pour nous car ne relevant pas des mêmes appels, semblait-il.

Celui de Saint-Vincent nous le connaissions bien. Il marquait notre vie, toutes nos heures, tous nos comportements. Notre grand, notre intime révélateur. Celui qui prévenait, propageait la nouvelle –heureuse ou de désespoir- soulignait l'événement en insistant, en modelant l'envoi par un choix de sons qui ne pouvait laisser dans l'incertitude... Celui qui réglait le programme journalier d'une façon si régulière que nous n'y prêtions guère une attention tendue, intéressée alors que nous nous trouvions pleinement concernés, plus dépendants que ne pouvait le laisser supposer ce que l'on pouvait prendre pour du détachement et qui n'était que de l'habitude, une plongée dans le bain. Si la cloche manquait soudain (c'est arrivé pour des raisons diverses) au rendez-vous (même si ce dernier ne faisait l'objet d'aucune attente perceptible) alors bien sûr l'effet se révélait irrémédiablement. Un étonnement s'emparait de l'être suivi d'un malaise non niable. Il importait de savoir, vite, de quoi il retournait. Que signifiait cette bizarre stase ? En bref, disons que nous vivions, en plein, dans le chant de Saint-Vincent, en communion tacite mais totale avec lui. C'est comme si nous avions conclu un pacte dès les premiers contacts avec ce qui avait annoncé notre venue sur la terre chrétienne, un pacte qui devait nous lier pour toute notre existence, si du moins nous ne nous laissions aller à un fâcheux exil.



Celui tout autre de Fontarabie. Là, plus de familiarité, plus d'adoption, plus de communion possibles. Le voisinage du pesant, de l'austère, du réfrigérant vieux château de Jeanne la Folle (reine de Castille et mère de l'ubiquiste empereur Charles Quint) semblait donner au timbre du bronze une étrangeté surprenante, comme si l'on avait senti une résurgence d'appels révolus, comme si l'ombre voisine forçait à l'interrogation, à la mélancolie, au constat navrant que soulignait la tonalité de l'impuissance face au destin.

Et puis la musique que nous envoyait ce point extrême de l'Espagne du nord qu'on le veuille ou non, qu'on le regrette ou non, nous paraissait un peu étrangère. Pas en tout

cas sortie de quelque chose que nous connaissions bien et pas conçue pour nous qui étions sur l'autre rive. Ainsi cette Bidassoa trahissait sa naturelle destination d'union pour ne jouer qu'un rôle de séparation regrettable.

Nous écoutions bien ce que lançait le clocher d'en face, mais avec ce détachement que l'on a pour ce qui n'est pas de votre famille ; qui ne vous touche pas.

Celui, venant d'Espagne également qui avait lieu passé minuit. Cela partait d'un couvent situé près d'Amute, en bordure de la route qui relie Irun au dernier port de pêche de la Côte Cantabrique.

Quand on passait devant, le jour, le couvent n'offrait que la désolante impression d'un fermé irrévocable, d'une coupure inexorable avec l'extérieur, d'un éloignement hors nature, d'une scissiparité incompréhensible. En constatant un tel isolement on ne s'expliquait pas très bien ce qui poussait les occupants de cette forteresse à l'âme close à manifester dans la nuit, à révéler à un monde étranger voire hostile leur existence, leur foi et à inviter, à n'en point douter, à une communion de pensée, à une prière effective. Ainsi la rupture n'était pas aussi totale qu'on aurait pu le supposer. Les Matines annoncées le-vaient le secret.

La musique des cloches, tout accord aussi, toute production auditive, toute impression sensorielle, différenciée selon l'heure, la lumière, l'ombre, l'état de l'air pas toujours aussi résonnant, pas toujours d'humeur à favoriser la diffusion.

Le matin, souvent, tout se prête à l'aubade. Le moindre rien de sonore est répandu, porté dans la fraîcheur de la naissance du jour. L'oiseau a retrouvé dans le sommeil toute la finesse d'un timbre atteint au soir par une émission trop poussée. La brise susurre des promesses de beau temps. Le chien dans le lointain aboie avec la décision de quelqu'un qui est satisfait de sa nuit de veille. Le coq, orgueilleux impénitent croit qu'il n'y a que lui capable de pousser la note aiguë. L'angélus léger ménage les dormeurs, tient à ne pas ébranler ceux qui s'éveillent. Il devient un gracieux bonjour pour ceux qui sont à l'ouvrage ou qui s'y rendent.

Dans la journée le son se noie dans tout ce qui fait la nature ou dans tout ce que l'on a fait d'elle. L'attention est trop affectée par la diversité des foyers émetteurs, trop attirée ou aliénée par des chants, des bruits, des vrombissements, des cris, des pétarades. Comment s'y retrouver au milieu d'une impitoyable cacophonie ?

Le soir il en va tout autrement. Chaque auditeur se trouve dans des conditions d'écoute favorables avec le calme enfin retrouvé après une journée fort éprouvante. Tout paraît s'assagir. Même le vent observe une trêve. L'angélus indique l'arrêt, le renvoi à demain. Il porte l'invitation au voyage, au pays du rêve. Le poète ne s'y est pas mépris qui affectionnait le cor « le soir au fond des bois » et cet autre aède –ferrailleur de Gascogne, non plus, qui souhaitait « mourir un soir sous un ciel rose... en faisant un bon mot pour une belle cause », sachant qu'alors tout était bien perceptible et bien entendu.

Mais quand tout a sombré, quand le monde extérieur n'est plus qu'un souffle, quand la lumière artificielle se fait rare derrière la persienne refermée, le moindre écho, le moindre bruissement, le moindre choc, le moindre vibration prennent une surprenante dimension, surtout que le mystère de la nuit ajoute tout son poids.

Que l'on ne soit point surpris par le violon dans la nuit portant avec lui cette part de surnaturel, de puissance captivante, de trouble aussi... Ce même trouble qui m'atteignait jadis, Rue du Port, lorsque la cloche du monastère, dans le courant de la nuit, m'arrachait au contentement intérieur le plus souvent inconscient, loin des réalités palpables, et me propulsait irrévocablement ailleurs.

Du pied du Jaïzquibel venait l'étrange, le surprenant, le poignant, l'émouvant, le troublant et disons-le, le dérangent. C'était la manifestation en solitaire, d'un bizarre et singulier orchestre nocturne. Le chant arrivait, repartait, revenait, sans aucun frein parfois, perçant assez souvent le corps épais du vent. Il en résultait alors des creux, des coupures qui un instant ne laissaient que le bruit de fond, confus ou violent, ne faisant par là même que renforcer l'effet des chocs métalliques quand ils se découvraient.

L'annonce des Matines au couvent espagnol touchait l'insomniaque, apeurait le grabataire, le malade, réveillait l'enfant surtout lorsque le vent d'ouest, si fréquent dans notre coin, se chargeait de la rapide poussée. Dans le tintement syncopé on retrouvait la hâte manifeste, la rapide alerte du tocsin. Et dire que cela était un rappel à l'ordre de contemplatifs qui s'oubliaient, pris dans un assoupissement animal. Il était grand temps de les ramener à la prière, à l'extase, à l'adoration. Il urgeait d'intercéder pour le salut d'un troupeau qui s'abandonnait à un sommeil sans grandeur.

Que de fois, dans mon lit douillet, près de mes protecteurs vénérés n'ai-je pas été ébranlé par ces étranges appels ! Que de fois ne me suis-je pas interrogé sur ce monde mystérieux, au cœur de la manifestation. Des capucins aperçus dans les rue d'Hendaye, robe de bure marron, pieds quasiment nus, c'était donc eux qui étaient tirés de leur dure couche et qui s'en allaient par les couloirs morts vers un sanctuaire glacé. C'était donc eux qui faisant fi du froid dangereux, priaient, sans doute, et chantaient. Un spectacle que j'appréhendais, sentait le macabre, qui portait en lui tout ce que notre passage éphémère ici bas, a de vain si l'on ne met pas tout son cœur en œuvre pour préparer l'autre vie qui elle, serait radieuse et éternelle.

II. De tout pour faire un monde

I) Hôtes de choix

Qu'est-ce qui pousse l'humain vers autre chose que ce qu'il possède ? Qu'est-ce qui le pousse, parfois avec frénésie, vers autre chose que le milieu où il vit ? Qu'est-ce qui fait que l'on coure, en nombre, sans juger, sans estimer, sans comparer, vers « le couru », le recherché ; apparemment de nos jours avec plus de fringale, davantage de postulants qu'aux âges où les moyens de locomotion se trouvaient limités voire réduits à peu, à l'exception de la marche ?

Que l'on ne voie point cependant en cette facilité de mouvement une chance exceptionnelle, un moyen suprême de posséder l'étranger, d'accéder à d'autres horizons, à d'autres champs d'investigation et de contemplation pour y passer, y résider, s'y fixer peut-être pour longtemps si ce n'est pour toujours.

Non, l'extravagante agitation moderne, l'aisance apparente dans l'appropriation de ce qui pouvait, jadis, paraître impossible ne constitue, trop souvent qu'un leurre du moins en ce qui concerne la mise à profit du nouveau découvert, un leurre pour l'épanouissement de l'individu, un leurre par manque de pénétration dans l'approche, de fouille, de partage qu'empêche un superficiel examen, résultant d'une « bougeotte » motorisée, d'une répulsion malade à aller jusqu'au fond des choses.

Laissons de côté –tout en tenant compte du fait pour le regretter ou s'y résigner- la question de la disponibilité financière qui joue un rôle certain, freine des velléités de départ, empêche des évasions, pour ne considérer que cet appel, ressenti par beaucoup, vers l'exode. Qu'est-ce qui le motive ?... Le site, révélé par la lecture, le prospectus, l'image, le témoignage de ceux qui ont vu, déjà. Notez que le pittoresque ne joue pas toujours le rôle déterminant dans le choix du pays considéré. Certains préfèrent l'apparent sans site –l'uniformité- encore que l'originalité, l'opposition, le contraste, la représentation se créent et s'interprètent. Il y a toujours un petit bout d'inédit à capter partout. Et la lande la plus dénudée n'est pas sans intérêt pour qui sait y découvrir le caché, y apprécier le chant sauvage, y rêver du farfadet.

... Le soleil avec ses deux attributs souverains : la lumière et la chaleur. Qui plus que tout pointe sur les routes du sud, les habituels familiers de la froidure si ce n'est ce besoin thérapeutique de fournir aux sens l'adjuvant indispensable de clarté somptueuse et d'ardente imprégnation !

... Pour une catégorie plus réduite de favorisés –le coût n'étant pas à négliger et l'espace s'avérant plus contenu- le blanc manteau avec ce qu'il permet d'évolutions quasi aériennes, de dépassement de son être dans le bain d'un fluide revigorant et excitant.

... Le snobisme, ce mal sournois, cette drogue perfide que savent si bien agencer à leur profit les marchands d'illusions qui dans leurs officines pavoisées de bannières alléchantes attendent et servent « le pigeon ». Faire comme le voisin, l'ami (souvent l'envié), les autres. Le dérisoire est souvent au rendez-vous dans ce cas. Quoi de plus affligeant que ces exhibitions « jambonnesques » sur les plages à la mode, au « cuisse à cuisse » si l'on peut dire, là où la moindre parcelle de sable est occupée, où se déplacer de quelques millimètres constitue un exploit ; que ces agglutinations de gens au bain, innombrables points qui se touchent, se contrarient, se font obstacle, rendant toute nage impossible, réduisant à presque rien le contact avec l'eau.

Quand on sait tant de grèves hospitalières délaissées, tant de berges sympathiques sans fréquentation, tant de coins champêtres vides, tant de versants dédaignés, on ne peut, à priori, que hausser les épaules devant cet entassement humain, ce collage recherché à moins qu'on n'y constate l'atavique torture de la solitude, la faim de sécurité dans le groupe. Mais tout de même, trop demeure toujours trop.

Disons, pour apporter une note plus réjouissante et puisque aussi bien il s'agit, en tout premier lieu de détente, de loisir donc de plaisir et de joie, que fort heureusement l'irrésistible tentation d'autre chose, le besoin de neuf, sont encore pour bon nombre de postulants au centre de la motivation du départ, de la recherche du lieu de vacances, de l'intérêt au voyage.

Ce qui pousse le commun des hommes à aller de l'avant vers la découverte, vers le changement se retrouve à une échelle plus grande chez l'artiste ; celui de la phrase, de la palette, du burin ou du diapason.

J'ai toujours été surpris ; et pourquoi ne pas le dire un peu porté sur la jalousie ; à la lecture de biographies de certains personnages illustres ou présumés tels, en notant qu'ils paraissent évoluer avec une aisance considérable, tenant du mystère, entre des lieux pourtant situés loin, très loin même les uns des autres. Comme si le côté bourse ne comptait pas pour ces favorisés. Je le veux bien. Ils constituent une élite (et je suis large dans la distribution). Mais, alors que pour nous, le coût du déplacement, celui de la location ou de l'achat de la résidence constituent un handicap ; eux semblent s'en jouer. Et l'attachement familial... ? Du superflu pour ces errants, ces détachés, ces comblés tout naturellement dès qu'ils manifestent quelque désir de se trouver ailleurs, d'être au milieu du spectacle inédit. Comme elle laisse rêveur cette latitude d'aller sans difficulté majeure d'un antipode à un autre antipode. Comme s'il s'agissait de gagner le square tout proche ou de pousser une pointe à la ville voisine. D'où vient que ces heureux entre les mortels aient tant de facilités à l'évasion, à l'établissement, à la jouissance ?

Peut-être d'une fortune personnelle. Le compte en banque ne constitue pas l'exhaustive raison de la satisfaction sur tous les plans. Cette dernière tient à des sources diverses dont la santé est au premier rang. Il appert cependant que le carnet de chèques bien pourvu ouvre des portes qui demeurent obstinément fermées au déshérité, à l'impécunieux, voire au modeste. Fortune d'héritage ; il est des comblés par le sort à tous égards.

... De l'avoir acquis par son travail. Les droits d'auteur, les ventes d'art assurent à ceux que la notoriété a touchés de son aile favorable des subsides substantiels.

... Du mécénat qui bien qu'en perte de vitesse en cette étrange époque d'égoïsme n'est pas pour tous lettre morte, ce dont il faut se réjouir. (Tout ceci affirmé et reconnu, ne nous attardons pas sur un aspect qui touche au spéculatif sordide)

... De la terre de refuge (ici pas question de parler de bonheur total), de l'exil —et de ses hasards- qui joue un rôle très important dans le déroulement de l'existence de ceux qui s'y voient contraints.

Combien de maîtres en leur matière ont donné le meilleur d'eux-mêmes en guise de remerciements au havre qui les couvrait en période dangereuse, au temps du rejet ! Et puisque je viens de parler de hasard, reconnaissons qu'il joue un rôle non négligeable dans le choix qu'il précède ; hasard de circonstance, hasard du passage, hasard de

l'union avec un être de l'endroit, hasard dû au métier ; hasards somme toute nombreux et divers.

... Pourquoi oublier la bohème, l'errance ! Les artistes, ceux qui cherchent le transport de l'individu, de son âme comme de ses sens, ne vont-ils pas de l'avant, poursuivant une quête qui les avantage souvent mais ne les comble totalement, jamais.

Beaucoup de génies durent s'en aller loin d'une fade capitale –monstre impersonnel, débilitant- pour trouver la réponse à leur appel intérieur, celui de l'inspiration, du ravissement, de l'extase, quitte à revenir au lieu bien fourni en moyens matériels pour y mettre à jour leurs carnets de notes ou de croquis, pour trouver un entourage compréhensif, encourageant, le diffuseur incontesté, la salle payante et la cimaise courue.

Ce que l'on doit retenir de très intéressant de l'expatriation des grands de la pensée c'est qu'il s'établit, le plus souvent, un échange entre eux et les lieux choisis ou dévolus. La renommée n'est pas à sens unique. Si beaucoup ont retiré du cadre, du milieu, de l'âme dans lesquels ils se trouvaient plongés de mirifiques apports ; à leur tour ils ont contribué à l'éclat, porté loin, de tel ou tel coin qui serait demeuré, sans eux, dans cet état de méconnaissance absolue qui confine à la mort. Le dépliant le plus astucieux, le mieux présenté, le plus haut en couleurs, le plus dithyrambique dans la louange n'a pas la même portée que ce que donne la touche, l'empreinte, la présence affective –ou en souvenir- d'un être d'exception qui a réalisé de l'extraordinaire et porté au plus élevé des impressions et des jugements.

Ronsard a pour beaucoup contribué au renom du Vendômois après en avoir beaucoup reçu. Combourg ne serait que le noir et féodal Combourg si l'âme jeune de Chateaubriand n'y rôdait encore. Ferney n'aurait pas dépassé le canton de Gex si Voltaire ne l'avait mis en vedette. Qui retiendrait quelque chose, qui même irait se perdre dans l'après-pays de Valdemossa si les amours de Chopin et de George Sand n'y avaient, un jour, trouvé un suave asile ? Milly serait perdue au milieu du vignoble bourguignon, minuscule agglomération si le souvenir et le chant de Lamartine ne l'avaient pas révélée. Et que seraient les îles anglo-normandes si le cri génial de Victor Hugo n'avait pas éclaté du haut du rocher !

Cambo n'aurait pas connu la consécration des continents si Rostand n'avait pas créé Arnaga. Ciboure vit autant par le culte de Ravel que par l'attrait de la mer. Prades entend toujours le violoncelle de Cazals. Porté par le vent du Roussillon il exalte ce coin, le transfigure, lui donne une âme toute neuve. Les chaudes, colorées, lointaines îles rappellent Gauguin comme la Provence est encore frémissante de Van Gogh. Le formidable génie de Malaga, Picasso, a sorti Vallauris de la médiocrité. Que de stations lacustres, maritimes, landaises ou girondines ne seraient rien si des peintres ou des poètes ne les avaient découvertes, encensées et en quelque sorte fait pousser.

Bien qu'à un degré tout autre Sainte-Hélène n'aurait que l'approche du géographe si Napoléon n'y était pas mort. Les sombres marches de l'est garderaient dans un anonymat proche du néant Colombey-les-deux-Eglises, si de Gaulle –un instant à la tête de ceux qui assumaient les espérances de la France- n'en avait point fait son lieu de retraite et sa dernière halte.

Les terres de la liberté connaissent la consécration grâce aux savants, aux penseurs persécutés à différentes époques. Hitler, Franco, Brejnev ont privé leur pays de ce

qu'il avait de plus grand et ainsi sottement (le comble de l'ignominie) offert le prodige à la patrie d'adoption ou d'accueil.

Quelle aubaine pour tous les cieus qui furent choisis, chantés, transfigurés même si la nature y était prodigue de dons !

Que de révélations pour ceux qui ne savaient ou avaient quelques difficultés à voir, à comprendre, à sentir ! L'homme providentiel est venu –a vécu- a passé. Il a appris à saisir le caché. Il a fixé pour longtemps le grandiose du spectacle.

Hendaye méritait certainement mieux que la place acquise au palmarès des lieux choisis par les sommités pour y résider, y créer et aussi, parfois, s'y fixer.

Hendaye au vieux passé maritime ne pouvait en aucune façon être ignorée. La vaillance de nombre de hardis garçons, partis de Saint-Vincent sur les chemins mouvants de l'aventure, devait avoir laissé quelques traces quant à la connaissance –du moins par le nom- de leur lointain clocher d'origine. Quand on a ferrailé, bourlingué, manifesté son extraordinaire courage sur les mers du monde entier ; quand on a hanté, exploré, fouillé les grands fonds qui sont d'incomparables viviers ; quand on a traqué et vaincu le monstre à fanons on ne peut qu'avoir laissé, au passage, sa carte de visite... Et elle portait un nom :



Hendaye. L'îlot au beau milieu de la charmante Bidassoa où se négocia un de ces arrangements qui ne peuvent passer inaperçus et partant, mettent en vedette l'endroit où ils se conclurent, où s'établit une de ces conventions stipulant la volonté commune de deux puissances ennemies depuis longtemps, avec tout ce que cela comporte de tragédies et de misère, d'en finir avec la guerre ; l'îlot des Faisans, à portée de vue d'Hendaye, où la couronne

de France ouvrit ses bras à celle d'Espagne par la promesse d'un mariage prochain entre Louis, le roi qui allait compter au 17^e siècle et Marie-Thérèse, fille de Philippe IV ; l'îlot où le subtil, le renard Mazarin glissa dans les accordailles une clause qui, présentée, à premier examen, comme une garantie pour le pays voisin n'en recelait pas moins une possibilité d'intervention et de prédation lors d'une inévitable succession, au trône de Madrid, dans un avenir pas si lointain ; oui cet îlot devait prendre une dimension historique et révéler les environs.



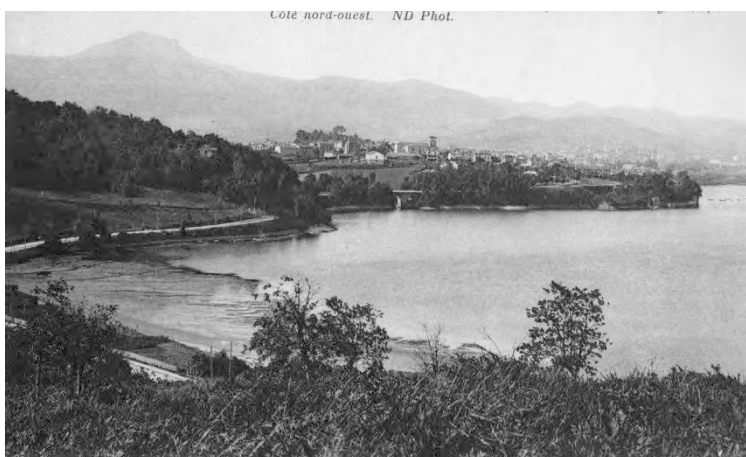
Hendaye, lieu de transit naturel vit passer des voyageurs, des pèlerins, des guerriers qui durent parler à leur retour et dire ce qu'ils avaient vu. Il se trouvait parmi eux des

gens non insensibles à la beauté du site et qui ne pouvaient manquer de l'évoquer même en lui attribuant encore plus de valeur.



Il est avéré qu'Hendaye bénéficie de riches dotations naturelles. La mer, pas souvent en colère, vient lécher une immense plage de sable fin, bien protégée, accessible sans difficulté, une très longue base de départ pour la baignade sans danger. On dirait que l'océan pourtant si rude dans le golfe tout proche a laissé là une partie de lui-même, la plus calme, comme une offrande à l'homme pour se faire pardonner tant et tant de naufrages.

La montagne riante, boisée amplement, jamais rebutante par un aspect trop revêché, trop fermé, trop lointain, sert de toile de fond à une baie largement étalée qui ne connaît qu'un seul inconvénient celui de son manque d'eau à certaines heures, encore que cela passe bien avec l'oiseau qui en nombre s'y ébat en mouvements gracieux, divers et colorés.



Le ciel inconstant tire de cela même un avantage non négligeable, si surprenant soit-il. Il est des journées où tout éclate dans la pureté, dans la chaleur. L'on peut être assuré si la satiété de canicule et de bleu trop vif s'empare de l'individu, que demain un changement, tenant du miracle, s'opèrera. Le voile blanc sera mis et l'air se chargera de brise fraîche. Comme on envie peu la fournaise tenace, la crudité du ciel fatigante pour les yeux, des rivages méditerranéens et comme l'on se félicite de ne pas avoir en permanence, le chargé, le lourd, le tourmenté couvercle du nord ! Même la pluie a ses mérites sans fouaillées insensées, sans lamentables persistances. Le climat y gagne une douceur qui ne se départit jamais de cette salubre qualité.

Tant de dons auraient dû pousser vers Hendaye, en grand nombre, des friands d'art, des boulimiques du beau, surtout qu'en plus, des traditions de danse, de chant, des manifestations d'une âme bien particulière, l'âme basque, offrent des motifs précieux d'observation, d'autant plus précieux qu'ils sont mesurés sur notre planète.

Il faut reconnaître qu'Hendaye ne fut pas honorée –par l'extérieur- à la mesure de ses mérites. Ce que l'on peut prendre pour une bouderie s'explique mal. Reconnaissons qu'il existe –nous y avons abordé- des terres également bénies où l'on ne s'est pas bousculé.

Toutefois Hendaye a eu aussi des Grands. Quelques Grands. De qualité. Faut-il tellement regretter le « non-afflux » qui peut porter des médiocres ?

La qualité des avisés, réduits en nombre, ne supplée-t-elle pas, largement à l'invasion de la mode ou du bon ton ?

Nous ne parlerons que de trois hôtes d'envergure que nous avons connus, précisément à l'époque bien déterminée, où nous nous en tenons.

Mais il y en eut bien d'autres. Que l'on se rassure.

Loti : un Charentais errant en relâche à Hendaye

Hendaye, base navale, base frontière. Pas de prétention en l'occurrence. Un simple rappel d'arbitraire souveraineté. Une affirmation formellement étatique. Un motif, comme un autre, pour hisser le tricolore. On se demande comment feraient les états pour prouver leurs différences, marquer ce qui les sépare s'ils n'avaient le truchement de la force qu'ils exhibent. Une preuve notable de la précarité de l'établissement des frontières, de leur côté dérisoire, une invention humaine, fruit de la conquête et du désir de possession. Le partage terrestre, enjeu de tous les temps, lamentable spéculation avec ce qu'elle implique d'hécatombes, d'incompréhensions, de chauvinisme, pas si vain que cela puisque meurtrier. O frontières que de sang avez-vous fait couler ! Que de crimes à vous imputer ! Que de sots héroïsmes n'avez-vous pas fait naître et aussi que de cupidités n'avez-vous pas engendrées !

Juste à l'endroit où l'effilée Bidassoa s'étale, prend du champ, s'évase, se veut de plus grande mesure pour s'offrir au proche océan comme une promesse non négligeable, se trouve la station navale. Je l'y ai toujours connue. Hormis une courte éclipse –époque assez récente de la présence farouchement autoritaire du vert-de-gris- elle a survécu à toutes les vicissitudes côtières, à toutes les transformations de l'Amirauté. En contrebas du pont international du chemin de fer qui, avec ses quatre lourdes arches, enjambe la rivière –butoir artificiel bien que servi par la nature- depuis 1864, sous le Second Empire, se trouve une plateforme où quelques bâtiments sans ambition servent de casernement. A bien considérer l'ouvrage d'art, décoré aux écussons de France et d'Espagne, donc témoignant dans la pierre d'une approche inévitable, d'un voisinage bien accepté on ne peut que se réjouir d'y voir là une facilité à la communication, à l'ouverture. Pourquoi faut-il donc que tout s'embrume avec le squalre de guerre et de part et d'autre des entrées du pont avec la présence constante de l'armée, de gens en uniforme qui veillent à l'inviolabilité de leur territoire respectif (policiers ou carabineros) ou qu'ils empêchent (douane ou aduana) le libre voyage des produits humains. Autant de stupides obstacles créés contre nature. Cela débouche sur l'autarcie, un surgeon inepte des absurdes frontières.

Donc sur la plateforme on avait utilisé le plancher des vaches. Casernement réduit a-t-il été dit, répondant bien à ce à quoi il était destiné. A un petit détachement de marins-soldats, bien loin des soubresauts de la lointaine équipée ; voués à une existence terne avec seulement quelques sorties en rivière ou à une échelle de cabotage réduite ne dépassant pas le rivage landais. Les effectifs –restreints comme de juste- étaient composés, en majeure partie, d'appelés. Des Bretons, en force. Quelques Basques aussi. J'y ai connu un de mes voisins de la Rue du Port, Ttotte. Son père batelier ou lui-même passeur, avait dû s'aboucher au cours d'une promenade sur la Bidassoa avec quelque touriste influent pour bénéficier d'un « piston » efficace permettant d'accomplir son obligation militaire –laissons à d'autres le suspect et peu convainquant devoir- à domicile ou presque. Quelle ne fut pas la surprise générale de ses compatriotes de voir un beau jour le bleu de chauffe du tireur de rames laissé de côté et troqué contre le col marin et le pompon rouge. Etait-ce au fait un sort enviable ? L'avantage, peut-être unique, de la conscription ne résidait-il pas dans la possibilité de sortir de son cadre familial, de voir du pays, donc de s'ouvrir, de s'épanouir, de se dégager du fermé, du repli sur soi, de constater que l'homme va, vient, vit aussi ailleurs, pas si différent malgré les particularismes. Cela ne devrait-il pas être la belle chance contre le chauvinisme néfaste ? Hélas ! Je le sais bien –ce qui prouve que le mal ronge en profondeur- la certitude de l'universalité humaine n'en parut jamais très évidente ou très peu hormis seulement pour les plus éclairés qui déjà étaient sortis, s'étaient dégagés du cloisonnement dangereux et atrophiant.



Les baraquements étaient ordinaires. Des constructions en planches pour la po-pote, le réfectoire, la chambrée (une seule suffisait) et le bureau du commandant. Il fallait que le drapeau aux trois couleurs flottât au bout d'une très longue perche pour que l'on saisît qu'il ne s'agissait pas de n'importe quelles installations et que la France prouvait là sa présence forte, sa vigilance et son soupçon permanents. Une passerelle en bois reliait cet apparent petit hameau au navire, un hameau d'ailleurs conçu à la mode du pays avec le toit rouge à pans, le mur bien blanc et un seul étage quand il y en avait. Le petit ensemble ne pêchait pas par austérité, plongé qu'il était dans la coquille feuillue et verte de plusieurs rangées d'arbres. Bien que la Bidassoa soit, toute considération gardée, une pacifique, l'Administration avait tenu à mettre ses serviteurs à l'abri des coups de chien en protégeant, par une proue-muraille, l'aire navale.

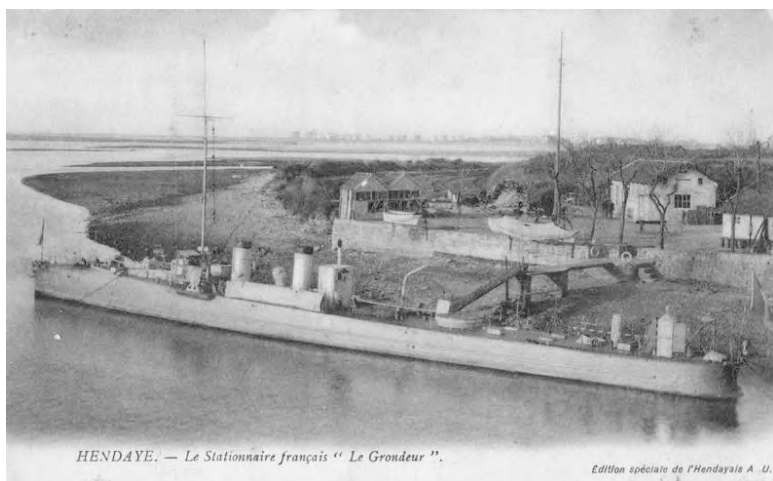
Le minuscule équipage composé d'appelés pour les subalternes ne requérait point le commandement d'ampleur ni de haut grade. Quand on sait que le « patron » ne dépassait pas le rang de capitaine de l'armée de terre on comprend très vite que sur les bords de la Bidassoa tout était mesuré, les effectifs comme les ficelles.

Surtout songez que dans les débuts du siècle le bâtiment de veille était une canonnière. Je n'ai pas connu le Javelot qui finit son existence en 1910. Ce que j'en sais, je le tiens de récits de témoins ou de la carte postale. Le terrible navire de représailles avait beaucoup du bateau de pêche, celui qui partant de Hendaye, Fontarabie ou Saint-Jean-de-Luz sillonne le Golfe de Gascogne. Mêmes dimensions, même apparence de simplicité, même agencement quant aux installations sommaires et même cage-abri sur le pont où les matelots s'ils n'avaient eu leur classique uniforme n'auraient pas différé de leurs parents, les marins-pêcheurs s'affairant ou en observation sur le plancher d'une coque, plus apte aux tâches pacifiques, à proximité des terres qu'aux rudes et meurtriers contacts d'abordage. J'ai déjà dit le souci —du moins apparent- de l'Etat-major de protéger ses ressortissants. Une preuve supplémentaire de cette sollicitude —prenons la chose pour telle exclusivement- était donnée par les canots de secours que le petit bâtiment semblait tenir

à bout de hampe, tellement ils étaient accrochés à une certaine distance des murs des gaillards et maintenus en suspens, comme planant. Il allait de soi que deux drapeaux ornassent l'avant et l'arrière du garde frontière. Rien d'extravagant à cela puisque encore de nos jours les bateaux de pêche portent aussi ; pour se distinguer et pour que les vigiles (qui existent toujours) s'y retrouvent ; l'emblème de leur pays d'origine.

Le Javelot vint s'amarrer à Hendaye, pour la première fois en 1886. Cinq années plus tard, le lieutenant de vaisseau Julien Viaud en prit le commandement. En cela réside le fait, certainement le plus intéressant concernant le bâtiment. Il n'était qu'un intermédiaire, mais il permettait à quelqu'un qui devait connaître une notoriété certaine dans les lettres françaises de découvrir, d'apprécier en connaisseur, d'aimer en poète, ce coin du sud-ouest. Et ce quelqu'un allait être plus connu sous son nom d'emprunt : Pierre Loti.

Par deux fois Julien Viaud commanda le Javelot ; en 1891 donc, puis en 1896. Ce n'est point faire injure au chef que de noter l'état vétuste de la canonnière, qui depuis 1899, se trouvait dans l'incapacité de naviguer, même sur quelques milles, ce qui néanmoins — ô lenteur de l'Administration !- ne l'envoya pas, pour autant, à la casse puisque le stationnement de l'inapte dura en rade d'Hendaye jusqu'en 1910. A cette date, à la veille de la conflagration qui devait ébranler l'Europe et une partie du monde, la relève fut assurée par un navire plus conforme aux nécessités des opérations de surveillance. Le Grondeur mouillera à l'embouchure de

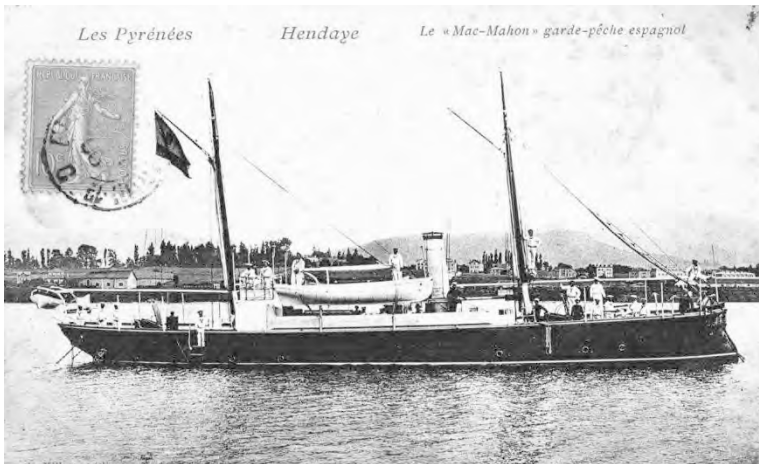


la Bidassoa jusqu'en 1925. La structure du bâtiment fut tout autre. Corvette ou frégate ? A mi-chemin entre les deux ? Qu'importe. C'était une unité qui répondait mieux que le débinaire et vieux Javelot à l'affectation. Incohérence de l'appellation... On avait baptisé en empruntant à la lance donc à l'instrument du jet véloce ce qui, au demeurant, se présentait

comme un outil lourd et on réservera pour un rapide le terme de réprimande, de sourde menace qui pouvait convenir avec plus de véracité à quelque chose de statique.

« Le Grondeur » que j'ai bien connu, c'était une longue carcasse métallique à fond étroit. Pas d'ouverture dans la coque. Extérieurement, on notait des tourelles, des cheminées, des mâts et des canots. De loin on aurait pu aussi bien croire se trouver en présence d'un sous-marin faisant surface. La forme oblongue, pointue à l'avant et à l'arrière permettait de fendre l'eau aisément et facilitait la poursuite rapide d'un contrevenant. Des litiges il y en eut, n'en doutons pas, avec le voisin espagnol. D'ordre nautique, cela va de soi, et du ressort « en vertu des conventions franco-espagnoles d'un capitaine de frégate (pas un simple lieutenant cette fois) en poste à la station navale »⁽²⁴⁾. Mais l'œil n'était pas seulement français. L'Espagne avait aussi son droit de regard sur les eaux de sa juridiction.

²⁴ Emprunté à P.L. Thillaud auteur d'une plaquette, cartes postales à l'appui, concernant Hendaye.



cela être le moins du monde gêné de devenir le second Président de la République française (bien que monarchiste déclaré), le personnage à l'apogée passé à la légende lors de l'inondation toulousaine, Mac Mahon pour tout dire, régna par navire interposé sur le port à l'extrémité nord de la Côte Cantabrique.

Celui qui était devenu capitaine de vaisseau jeta son dévolu, pour une fréquentation plus étroite, sur Hendaye. Julien Viaud avait fait place à Pierre Loti.

Celui qui avait plus burliné que combattu, assimilé maintes coutumes lointaines, partagé sans moue dédaigneuse des mœurs différentes des nôtres, s'en faisant même le chantre après en avoir été l'adepte, celui qui avait bien connu l'Océanie, le Sénégal, le Japon, l'Inde, l'Égypte, la Turquie, et bien plus encore, fut séduit, alors qu'il était en quelque sorte dans un semi-repos à la petite base de la Bidassoa, par un site où il retrouvait des couleurs, des accents, des senteurs, des possibilités de recueillement, de communion qu'il avait connus, loin, très loin, et qu'il avait emportés avec beaucoup de nostalgie dans son cœur. Pour un être aimant la mer, pour un tendre à l'âme poétique, pour un esprit en quête constante des traces du passé, pour une oreille avide du grand souffle, du grand chant venu du large, quoi de plus miraculeusement offert et accepté que ces bords de baie de Chingudy !



Loti s'installa à Bakar-Etxea, une maison parée à la basquaise et qui, côté baie, s'appuie sur le mur épais que fit édifier Vauban. Une demeure à colombage, pans de bois verts et hourdis d'une nette blancheur. Un portail de fer tout simple, caché en partie, ouvre sur un parc à la végétation lourde, à l'enchevêtrement des pousses d'une fantaisie extrême qui voisine l'anarchie de la création. A croire que l'exotique romancier a porté là



les essences les plus disparates, les plus prolifiques et qu'il les a jetées sans ordre, au bon vouloir du sort. Une plaque simple scellée tout en coin, rappelle sans ostentation que « Dans cette maison mourut Pierre Loti le 10 juillet 1923 ». Donc pas de méprise possible quand on se trouve dans la rue des Pêcheurs. C'est bien là que vécut plusieurs années durant l'amoureux d'Aziyadé, l'ami de « Mon frère Yves », le fécond producteur de « Pêcheur d'Islande », de « Madame Chrysanthème », des « Désenchantées » de « Au Maroc », de « Un jeune officier pauvre » (écrit l'année de sa mort) et bien d'autres ouvrages ; c'est là que fit retraite un écrivain au style uni, dépouillé d'appoggiatures, constamment hanté par l'irréremédiable fuite de la vie, un amoureux des primitifs, un ami des simples (mais pas au point de les suivre), un auteur d'un genre bien personnel, au propos parfois ingénu qui laissait percer son aversion pour la civilisation moderne (que dirait-il aujourd'hui ?), qui observait avec un poignant respect les efforts des humains contre la mort ; cette obsession tenace qui corrompt souvent ses joies et ses plaisirs. A ce sujet, ne s'agissait-il pas d'un trop plein, d'une sorte de « ras le bol » de la jouissance ; un besoin de souffler et de se reprendre, si l'on en croit la chronique qui veut que Loti ne répugna jamais aux bons moments de l'existence, fussent-ils frelatés et sophistiqués ; aux bonnes occasions sous de multiples aspects ; l'amour –même chaud- occupant une large place dans la panoplie. En compulsant la liste des romans et en notant la date de leur conception, on peut remarquer qu'en 1891, Loti écrivit « le livre de la pitié et de la mort » (toujours Atropos au rendez-vous !), en 1896 « Reflets sur la sombre route » (présence de la mélancolie !). Où se trouvait alors le Rochefortais ? En commandement à Hendaye. Simple rappel pour marquer la coïncidence. 1897 nous fournira un pur produit du cru. Nous en reparlerons.



Celui qui s'aventurerait à vouloir déterminer où se trouve Bakar Etxea, soit de la Pointe de Sokoburu en fin ouest de la plage d'Hendaye, soit de Fontarabie, serait voué à une méprise certaine. Jouxant le havre de fin d'existence de Loti, une grosse bâtisse de style mauresque, la maison du docteur Camino, écrase, dissimule sa voisine. Pas de doute possible. Connaissant la ferveur de Loti pour l'Orient et ses toits en ter-

rasse c'est dans la première qu'il a vécu. Et pourtant quel leurre : C'est à côté dans le peu qui se découvre de la petite demeure basque qu'il faut chercher le souvenir du grand vagabond. Mais sans le regretter outre mesure, sans s'en étonner. Peut-être, en définitive, est-ce à dessein que Loti s'est voulu en plein dans le cadre euskarien. Lui qui avait tout vu et occupé de splendides édifices, des palais étranges a trouvé, n'en doutons pas, sous le toit à tuiles rouges, dans le nid à façade blanche et volets aux vives couleurs, ce qui correspondait le mieux à son âme de blasé.

L'homme de la grève fut séduit par l'intérieur du Pays Basque. Ascain lui ouvrit son cœur, lui fit approcher les profondeurs de cet être original, l'homme de l'Euskual-Herria (Pays Basque). Après le marin tant prisé, Loti découvrit, aima, chanta le laboureur au pied de la Rhune ; l'audacieux contrebandier qui hante ses sentiers en se jouant des chaussetrapes des gabelous, le souple, l'adroit, le fin, le racé joueur de pelote. Ramuntcho naquit de la rencontre en 1897. Loti, âme sensible, sensible à la beauté, au canon féminin, ne

peut qu'être transporté par les vertus physiques de la basquaise au port idéalement noble, à la démarche envoûtante. Gachucha (Gracieuse) et aussi Ramuntcho, ces purs produits de la jeunesse et d'une race remarquable n'ont pas trouvé de peintre plus enthousiaste, ni plus fidèle, à la fois.

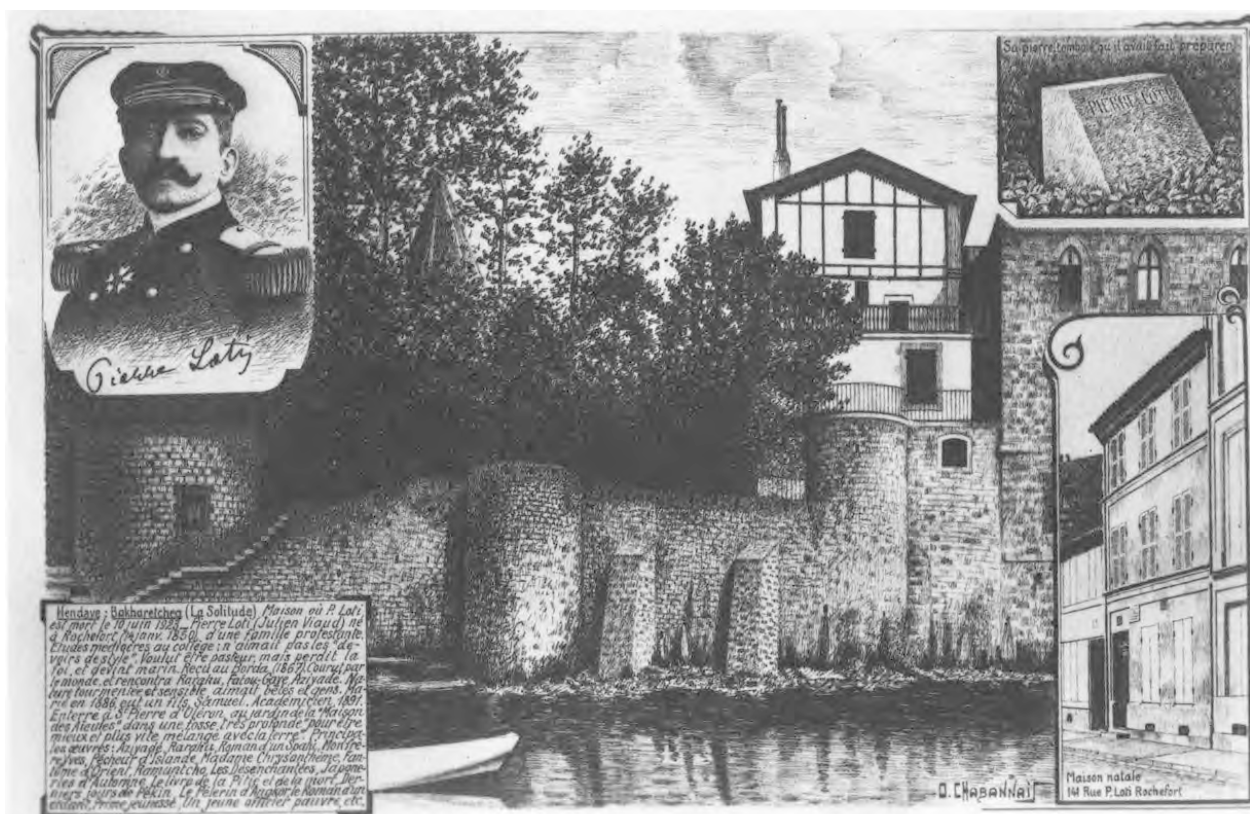
Un étrange personnage apparaissait parfois, par les rues du quartier du Port ; mon quartier. C'était, nous disait-on, un illustre voisin. Illustre, nous le concédions volontiers. Enigmatique assurément et décelable sans grand effort. Le personnage avait de quoi étonner un bout de coin de province peu porté à l'extravagance, touché avec toujours un notable retard par la mode nouvelle, se moquant bien des afféteries, des parures vestimentaires, des mises surprenantes que les plus effrontés tenaient comme des prolongements de carnaval. La tenue ordinaire, c'était celle du travail : en toile (bleue en priorité) ou en coutil et pour quelques-uns en velours côtelé. Le bourgeois que sa profession libérale, son rang social –une trouvaille humaine !- astreignait à la distinction ne sortait pas de la sèche correction et pour rien au monde ne se serait laissé séduire par quelque passade de fantaisie.

Comme il jurait parmi les autres cet homme de petite taille, toujours chargé d'ajustements bizarres qui lui tenaient lieu de costume, portant des guêtres sur des souliers à talon. Ce qui frappait d'abord, c'était le visage à fond de frimas et coloré artificiellement. Bien que non utilisateur, l'Hendayais de la rue du Port n'avait aucune peine à réaliser que la houppette faisait partie de l'attirail de toilette. La poudre, le rose, pour un homme, que c'était curieux : Avec cela une certaine distance, toujours entretenue. Le personnage passait droit et ne saluait que très peu de connaissances. Il est certain qu'il ne se lia pas outre mesure avec ses compatriotes d'adoption et d'un temps. Une splendide basquaise ; de pure souche hendayaise dont la descendance vit encore ; à la brune beauté triomphante ; au port remarquable ; à l'élégance de mise qui tranchait sur l'ordinaire ; eut ses faveurs. Elle tenait un atelier-boutique où elle repassait avec maîtrise le linge fin et propre de clientes aisées. Loti fut un assidu du nid où prenaient forme, s'embellissaient dessous suggestifs, dentelles légères, chemises de choix et riches atours. Pressentons qu'il y était poussé par quelque chose d'encore plus exaltant que la manifestation d'une œuvre d'artiste.

Les voisines –défavorisées par maints côtés- pourvues d'un bec acidulé, ne se prièrent point pour dauber. La jalousie aidant, elles affirmaient des suppositions avec la certitude de témoins qui n'en étaient point.

Loti posait question. Nos interrogations, à nous enfants, ne portaient pas bien loin. Bien peu d'ailleurs auraient pu en dire long sur cet étranger venu séjourner sur le bord de Chingudy. Le plus connu de lui reposait sans doute sur son rôle d'officier de marine. Les plus instruits mettaient en avant quelques livres. La diffusion, à l'époque, s'en tenait à une réserve imposée par le manque de moyens. On parlait bien de l'écrivain, mais sans aller très loin, sans songer à approfondir les dires. Ainsi il se trouvait beaucoup de grands et de petits qui se bornaient à regarder faire cet être, pas de chez nous, dont on ne savait s'il fallait se gausser ou admirer.

Ce n'est que plus tard –je fus de ceux-là que nous découvrîmes le génie de Loti, sa littérature de premier plan, le rang auquel il eut droit dans ce Paris où se tient –par principe et en prétention- le meilleur de l'intelligence française.



Il est prouvé qu'il ne peut y avoir d'homme exceptionnellement exceptionnel, d'homme miracle, de demiurge pour celui qui le sert, l'approche journallement de près, en connaît les tares physiques, les sautes d'humeur amoindrissantes, les manies infantiles, les défauts accusateurs. Loti se trouvait, par rapport à nous dans une telle situation. Nous l'apercevions trop souvent. Nous le voyions hanter les mêmes rues que nous. Nous le connaissions pour ce que nous prenions pour du ridicule dans la façon de s'habiller. Nous trouvions ses manières de dandy surprenantes, cocasses donc pas caractéristiques d'un être supérieur. Et puis s'éprendre d'une repasseuse, si belle fut-elle, la fréquenter assidûment n'était-ce pas se mettre au niveau des gens du commun, bien loin des sommets olympiens ? Il fallut attendre sa disparition, connaître les louanges de ses pairs, voir son nom sur les plaques des lieux publics pour réaliser que nous avons vécu tout près, assisté aux allées et venues d'un sujet qui nous dépassait, dont nous aurions dû être plus fiers tant qu'il était parmi nous, dont nous aurions suivi avec plus de compréhension voire d'intérêt admiratif le comportement.

Le 10 juin 1923, cet angoissé par l'au-delà devait y entrer. Elève de l'école communale, je pris part –avec mes maîtres et mes camarades- à l'adieu à l'hôte de Bakar-Etxea. La séparation définitive d'avec Hendaye eut lieu à la gare où le cercueil fut embarqué (participe idoine et qui sent la marine). On le portait à l'île d'Oléron. Presque une inconnue pour nous, à ce moment-là, bien que nous approchions la connaissance géographique. Nous la situions au-dessus de nous, dans un même océan et nous n'allions pas plus avant. Aller l'enterrer dans une île !... Encore une de ces lubies de marginal. Manifestement Julien Viaud n'en finissait pas de nous étonner. Les obsèques hendayaises furent aussi pour nous surprendre, nous habitués au rite catholique. Pas de curé à la levée du corps. Pas de psaumes d'accompagnement. Pas de passage à l'église. Directement en direction de la gare où un homme ; mi-civil, mi-religieux, en noir ; prononça des phrases que nous pûmes saisir car dites en français. L'orateur était un pasteur et Loti un protestant. Peut-être, ce jour-là, ai-je confusément ressenti la différence entre la religiosité et l'apparat ; déjà ressenti tout ce qu'il y a de conforme avec la prière dans ce manque de luxe et de vaine extériorisation.

Un détachement de fusiliers-marins comme on dit ailleurs –ici il s’agissait de tout l’effectif de la base hendayaise- escorta le corbillard, en une haie d’honneur qui avança très lentement. En ce temps-là on allait au rythme du cheval qui tirait sans nulle frénésie. Le dernier salut des armes fut rendu à quelqu’un, qui je le suppose, fut plus motivé par la fleur de lotus que par l’appel guerrier.

La lourde porte du wagon glissa et referma le tombeau roulant. Vite fait. Comme si l’on voulait interdire un dernier regard. Comme si le rapt devait s’opérer avec dissimulation extemporanée. Hendaye laissait partir son hôte de marque sans en conserver une grande part.

Que reste-t-il du séjour de l’écrivain dans notre cité ?

Hormis le souvenir qui tient encore chez certains –très peu nombreux, hélas ! et avançant en âge-, une trace qu’il faut aller chercher, une attestation burinée sans exégèse, sans triomphalisme, de l’existence de quelqu’un de remarquable, d’à part des autres qui méritait sans doute plus qu’une froide citation.



Au Vieux-Fort, à Hendaye, si l’on veut se donner la peine de descendre des marches abruptes pour se rendre à l’endroit où jadis se tenait l’établissement des bains-douches, on remarque collé au mur des fortifications de Vauban, un cadre de pierre patinée, laidement mordu par le noir. Au centre, le profil racé, léger, tout en angles, d’un personnage à la moustache épaisse et à la chevelure dressée en brosse.

En dessous, un simple rappel : Pierre Loti 1850-1923 ; pour ne rien ignorer de l'effigie. On a voulu faire sobre (est-ce une fidélité, un hommage au puritanisme réformé ?). On y a réussi et ce ne sont pas les bas-reliefs d'encadrement qui ajouteront du lustre. A gauche, un homme nu, muscles saillants, l'œil bien ouvert, la lèvre sensuelle qui cherche... A droite, une plantureuse créature en tenue d'Eve, les seins et le ventre lourds et rebondis, une déesse en posture d'offrande, la main droite semblant tenir quelque chose qui se sublime dans l'air. La tête redressée appelle et se donne par avance cependant que la chevelure épaisse tombe sur la nuque ajoutant encore un surplus d'érotisme à une quête amoureuse non feinte.

Pourquoi avoir opté pour le coin caché, dérobé ? Je ne dis rien quant au lieu, lui-même, car il domine cette portion de golfe que Loti sut apprécier et dont il loua les mérites dans des pages désormais classiques. Mais pourquoi cette semi-dissimulation, pourquoi cette timidité dans la reconnaissance ? L'aire supérieure, suffisamment vaste, rendait possible un vrai témoignage de fidélité, bien en vue. C'est là qu'on aurait dû honorer un hôte hors du commun. Même les familiers du petit jardin public pour initiés ne doivent pas être remués par cette œuvre somme toute vouée à demeurer ignorée.

Loti ! Une rue dans la cité peut encore alerter les générations.

Heureusement que demeure le livre, produit de l'homme certes mais qui le dépasse dans la ferveur du temps.

Un auteur satirique en vacances

Aux environs de 1925, la route qui bordait la plage à Hendaye n'avait rien de l'Avenue qui, de nos jours, mène des Deux Jumeaux à Sokoburu. Il s'agissait d'une voie parallèle à la mer, une sorte de sente un peu plus large qu'à l'ordinaire, une prise sur le sable. Pas de mur de séparation pour limiter la plage. Pas de trottoir pour la commodité du pas. Pas d'arbres, pas de tamaris d'ornement et d'abri lorsque le soleil darde crûment ses traits au plus fort de l'été. Et surtout pas de macadam.

Heureuse époque qui ignorait la boîte à sous ; pactole pour les municipalités et les concessionnaires qui palpent, mais tourment pour le possesseur d'une automobile qui se voit ainsi infliger, pour s'arrêter, un surcroît de charge encore aggravé par un horaire imposé et la sanction onéreuse qui frappe tout contrevenant étourdi.

L'époque, disons-le, n'était pas encore au véhicule à moteur et Hendaye-plage au véhicule tout court. La petite reine comme on désignait alors la bicyclette n'y faisait qu'une apparition timide. La marche, la déambulation tranquille étaient la chance non soupçonnée des flâneurs, de ceux qui avaient la faculté de jouir d'un bon moment de loisir et qui ne s'en privaient point ; jamais obsédés par une ruée en avant qui ne mène à rien.

Aux environs de 1925 donc, les Hendayais de la ville ou de la gare qui arpentaient le sablonneux chemin, depuis le Casino jusqu'en face du Jaizquibel, pouvaient croiser un personnage qui, à distance, paraissait comme un sosie du résident de Bakar Etxea. Un frère jumeau aurait-on dit, un siamois avant qu'une extension abusive n'ait péremptoirement arrêté que siamois ne pouvait s'appliquer qu'à des gens présentant une malformation de même nature et à la même place. Ce qui évidemment ne touchait point les deux intéressés, épargnés de disgrâces et de tares. Si l'on s'approchait, on constatait le peu de consistance du jugement et l'erreur de fixation que l'on commettait. Mais bah ! comme le disait un bon docteur de la rue du Port « allez savoir dans le lointain quand vous apercevez quelqu'un vêtu d'une robe noire s'il s'agit d'une femme ou d'un curé ! »



Georges Courteline
Photo : fnac.com

Pour en revenir à notre promeneur il s'agissait, précisons-le, du père de Boubouroche, Georges Moineau alias Courteline, un humoriste de première veine, en vacances à Hendaye-plage pour une certaine durée ; séjour qui ne devait se renouveler que peu de fois.

Courteline avait en commun avec Pierre Loti, sa petite taille et sa moustache drue. La taille ainsi pouvait de loin prêter à la confusion bien que peu d'individus atteignissent dans la troisième décennie du siècle les cimes des joueurs de basket américains actuels. Le diagnostic d'analogie s'arrêtait là. La façon de se vêtir des deux hommes différait. Chez Courteline on ne remarquait aucune trace de recherche extravagante.

Il était le type même du bourgeois moyen, du bureaucrate au second degré, à la mise correcte, stricte. Et ce n'est pas le col cassé et glacé, béant comme pour laisser couler une cravate toute simple, qu'il portait même en vacances, qui contrariait un ensemble de père tranquille, éloigné du snobisme pédant. L'aspect extérieur, ainsi, faisait sérieux sinon austère. J'ai ouï-dire par des gens qui l'ont bien connu aux approches de Sokoburu qu'il

n'avait rien d'un joyeux luron. Qui aurait pensé en conversant avec lui que tel était là l'homme de tant de boutades vives, de tant de traits piquants, de tant de roseries légères et profondes à la fois, de tant de charges satiriques. Un psychologue pourrait gloser à l'envi, là-dessus. Ceci n'entre ni dans mes possibilités, ni dans mes dispositions.

Mais il existait entre Loti et Courteline une parenté certaine. Celle-ci tenait au fond de leurs écrits, révélateurs de leur âme. Bien que touchant à des genres différents ; l'un se servant du roman sérieux, l'autre préférant les saynètes, les comédies et les nouvelles lestement enlevées ; il se trouvait une note commune à chacun d'eux. Elle concernait le dérisoire de la destinée humaine, la désespérance du genre mortel, la désillusion sans issue, « l'à quoi bon » de la fatalité. Ton froid qui saisit chez Loti dans un bain de phrases apte à la tristesse. Humour explosif chez Courteline, le vice, les travers, les ridicules passés au sabre clair, sans complaisance, sans épithètes forcées, tout naturellement.

Quelqu'un a trouvé du Molière chez Courteline. Même dans la gravité. En cela également, il tend la main à l'auteur des Désenchantées. Ne lui doit-on pas une très acceptable Conversion d'Alceste, en vers. Une suite du Misanthrope. Peut-on d'ailleurs, quand il exerce sa verve à pourfendre l'inconséquence de l'homme portée au délire, ne pas éprouver, pour ce dernier –en particulier, c'est sûr, mais presque en général- une indisposition proche de la répulsion. Il faut beaucoup de bonne volonté pour poursuivre la route dans un convoi que l'on sait condamné à l'avance. Mais comment faire autrement puisque le plus grand châtement de notre prétendue faute consiste en l'inéluctabilité de la vie en société.

On rencontre chez les « traqueurs » à la Flick beaucoup d'animalité (ce qui est très sévère pour certains de nos frères dits sans preuve, inférieurs et qui n'ont pas cet esprit de suite dans l'acharnement morbide contre des innocents en état de non-réponse). Il y a chez ces pioupious une désespérance atone dans leur soumission, même si elle n'est qu'affectée parce que subie cependant.

Lidoire et Potiron ne sont-ils pas les chargés de mission absurde, abracadabrante, pour rien. Des charges, des fonctions sans portée, sans avenir, sans résultat comme tant ou beaucoup en ce bas monde.

Le commandant Hurluret n'incarne-t-il pas la bouffonnerie –son côté bon enfant étant un bon point pour lui et une disposition heureuse qui fait passer tout le reste- de beaucoup de prétendus supérieurs ?.... des condamnés au néant, en définitive, comme tous.

Avec le père Soupe n'assistons-nous pas à la condamnation féroce de la fallacieuse et diabolique Administration où la mesquinerie, la froideur, l'égoïsme, l'irresponsabilité et aussi l'omnipotence qui peut se révéler criminelle touchent au « contre-nature » !

Mâle gaieté... si triste et si profonde. Quand on vient d'en rire on devrait en pleurer... ou se révolter. Comme cela relève bien de Courteline qui dresse un implacable constat de carence, de navrance, d'inéluctable, « d'hélas ! rien à faire ».

Et cela concerne la caserne, la famille, les cafés, les bureaux tout en s'en tenant le plus souvent à des existences banales !

Pour revenir au cadre local, je jurerais que Courteline lorsqu'il écrivit ses satires « le gendarme est sans pitié » ou « Le commissaire est bon enfant » ne se doutait pas qu'il

ferait, un jour, école entre Hendaye et Saint-Jean-de-Luz. Il a inspiré, de toute façon – évidente ou souterraine- une comédie du cru « Les Kaskarots ⁽²⁵⁾ au Commissariat » dont un des rôles était tenu, après la Libération, par un truculent pâtissier d'Hendaye qui excellait aussi bien comme comique, étant naturellement doué, que comme directeur de chorale : Pepito Alonso.

Beaucoup de Courteline, dans la pièce ; à l'échelle du coin, entendons-nous bien. Evidemment les répliques, farcies de pataquès « franco-basque » ont une tonalité autre que celles du fin tourangeau, mais pas un éclat supérieur cependant. Question de pays... Mais le fond demeure de même inspiration... la mise à nu du ridicule d'une police qui applique aveuglément un règlement, déjà sujet à caution par lui-même puisque établi par des hommes.

Courteline a peut-être approché lors d'un de ses séjours en terre basque ces servantes de la marée, si pittoresques. Si oui il a apprécié leur expression sonore, leur comportement libertaire, leurs sorties, pas toutes académiques, pas toutes respectueuses de la syntaxe, de la rigueur du mot.

Comme il aurait sûrement ri des démêlés de ces deux matrones, au verbe étincelant de naturelle insolence, avec un agent très « subséquent » et très « nonobstant ».

Corps du délit insignifiant mais suite de l'affaire tonitruante. De la bouffonnerie à profusion, sans souffler. Et sans l'ombre d'une quelconque retenue, d'une sorte de timidité, des deux délinquantes, dans le bureau sévère de Monsieur le Commissaire –un homme du nord assommé (le commissaire) par les flots de paroles qui se croisent et, perplexe devant la tentative de corruption que l'on tente, sur lui, sans vergogne. Aussi une conclusion bon enfant puisqu'il n'y avait pas matière à envoyer quelqu'un aux galères. Un peu comme dans la balade des deux lascars à Lérerville et à sa suite qui n'a pas appelé le conseil de guerre pour désertion.

Courteline a peut-être écouté, ai-je dit déjà, les vendeuses de sardines hendayaises.

Lui est-il arrivé d'étudier quelque personnage local, haut en couleur, qui aurait fait florès dans sa panoplie satirique. Peut-être des séjours trop courts ne l'ont pas permis. Dommage, encore qu'ici, il importait de se mettre dans la peau de gens spéciaux de par leur langue et de par leur milieu.

Qu'est venu chercher, au juste, à Hendaye, Courteline ? Lui l'estivant en avance (ce n'était pas alors le grand afflux vers les plages) que peu virent en ville ou déambulant au bord de l'océan ?

L'homme ne semble pas avoir été un contemplatif pour rechercher, afin de s'y arrêter, la beauté d'un site. Mais ceci n'est qu'une supposition toute gratuite. Qui sait au fond si une nature aussi complexe, aussi contradictoire n'a pas goûté, en poète, au sortilège de la mer et de la montagne.

Misanthrope sur les bords, en ayant « ras le bol » des cénacles parisiens, précieux et fatigants, n'a-t-il pas quêté un peu de vérité, de salubrité en cette fin de France !

²⁵ Marchands de poissons à la criée ambulante, d'origine un tantinet marginale, n'ayant pas froid aux yeux et au parler « pimenté ».

A-t-il été poussé par des connaisseurs amis qui, ayant apprécié les bienfaits d'un climat favorablement doux, l'ont incité à tenter l'expérience ?



Photo prise au café Bellocq : au premier rang, assis, deuxième en partant de la gauche, Georges Courteline. A côté de lui, l'homme à la barbe blanche est le D' Durruty et le quatrième assis est M. Fourquet.

De traces palpables des passages de Courteline à Hendaye il ne s'en trouve pratiquement pas ou de très rares. Il existait à la plage un café connu des estivants et des Hendayais, original par sa façade dont le mur était recouvert de coquillages marins du plus bel effet, bien achalandé tant au comptoir pour le passant rapide aimant le vin rouge que dans la salle faisant office de cercle de jeux ou de conversation, ou sur la terrasse qui donnait sur la mer : le Café de la Côte Basque, communément appelé Café Bellocq du nom de son propriétaire. Le café Bellocq s'honora d'un hôte illustre : Courteline qui parfois descendit aussi à l'hôtel Eskualduna. Georges Moineau, en vacances, délaissait un peu la feuille blanche et on pouvait le voir passer des journées entières, en compagnie d'amis dont le Docteur Durruty d'Hendaye, à jouer au bridge au Café de la Côte Basque. La biographie en fait mention. Le survivant hendayais, s'il existe, doit se borner à une simple évocation affirmative. Etant de ceux-là, je ne puis m'en tenir qu'à une ombre vite diaphane... et à des relations de témoins que j'ai entendues.

Je serais, en outre, bien en peine de donner le nom de la villa qui abrita, un temps, Georges Moineau. C'était sur la partie gauche de la plage, depuis le Casino, vers l'Espagne.

L'exil d'un recteur-philosophe

Chaque jour, entre la gare et plage d'Hendaye on pouvait voir passer un trio qui sortait du commun et qui effectuait une promenade, aller et retour. Il fallait que le temps fût bien inclément pour inquiéter et arrêter nos trois marcheurs.

Il s'agissait, de toute évidence, de la sortie journalière de détente, d'un exercice physique que s'imposaient des êtres que leur occupation –intellectuelle- astreignait à la sédentarité, contraire à une bonne santé. Les trois personnages ne déambulaient point en muets. Ils poursuivaient, avec feu, une discussion commencée bien avant, apparemment une suite de confrontations d'idées, de commentaires d'événements, de jugements. Ils y mettaient le meilleur d'eux-mêmes, semblait-il ; peu soucieux des regards curieux qui les épiaient et ne cherchant, nullement, par réserve, à atténuer le ton de la conversation. Ils parlaient assez haut pour que l'on distinguât, sans effort, qu'ils s'exprimaient en espagnol. Quelqu'un de cultivé saisissait qu'ils usaient d'un castillan sans échardes et qu'ils maniaient avec une rare maîtrise la langue d'outre-Pyrénées.



Tirage photographique ; Le peintre grenadin Lopez Mezquita peignant Unamuno en 1926 à Hendaye dans le garage de Ramon Viguri.

Site webmuseo.com

Le Maître était escorté par deux fidèles qui, en même temps, devaient faire office de gardes du corps. On pouvait ainsi voir Miguel de Unamuno, un grand intellectuel espagnol, chassé de son pays par une dictature qui tenait sous les fers le fier pays d'Ortega y Gasset, celui de Cervantès, celui qui imposa à Ferdinand VII la Constitution de 1820 et qui en 1873 connut la République.

Mais en 1923, un général, qui hélas ! –comme tant d'autres chargés d'étoiles- voulut tâter de la politique, et l'on sait tout ce que cela réserve de cruelles suites, le marquis d'Estella, plus connu sous le nom de Primo de Rivera, établit un pouvoir oppressif qui devait durer jusqu'à l'orée d'une autre République, celle de 1931.

L'aristocratie de la pensée qui n'acceptait pas l'affront, repoussait le glaive –il s'en est trouvé heureusement partout en de telles circonstances- fut frappée. A sa tête Miguel de Unamuno contraint à l'exil. Ce qu'il y a de troublant, d'inexplicable en de telles situations, c'est que quiconque ne se trouve en prise directe avec l'événement, ne se rend point compte du drame, pas suffisamment ou du tout.

On savait bien qu'en terre du Latium un fantoche avait mis le bâillon à son pays. La marche sur Rome faite par de noirs costumés avait défrayé la chronique et la verve des chansonniers parisiens s'était exercée pour tourner en dérision ces pantins que l'on appelait fascistes, dont le comportement avait beaucoup de la farce hélas ! sinistre par un grand nombre de côtés. La Commedia dell'arte se donnait en Italie ; en pleine bouffonnerie mais aussi en entière et démoniaque frénésie meurtrière ce que ne soulignait pas as-

sez –ou nullement- les chansons satiriques. On oubliait la geôle, on oubliait le peloton d'exécution, on jetait un voile pudique sur l'horreur. C'était loin. Entre la péninsule et nous se dressaient les Alpes, barrière ayant vertu d'imperméabilité si du moins on tentait tant soit peu pour la percer.

Si la distance pouvait servir d'excuse, ou en offrir une à l'ignorance, au doute et même au refus obstiné, aveugle, égoïste de savoir, il ne pouvait en être question à Hendaye pour ce qui avait trait à ce qui se déroulait sur le sol espagnol. Nous allions aussi facilement à Irun, aussi fréquemment, aussi familièrement pouvons-nous dire, qu'en ce moment. Et nous poussions en plus quelques pointes jusqu'à Saint-Sébastien. Pas bien plus loin bien sûr pour la majorité d'entre nous. Les moyens de locomotion restreints, les habitudes ou les obligations de la vie sur place, s'opposaient au déplacement lointain. De notre coin hendayais, chez nos proches voisins, nous ne décelions rien, ou nous ne voulions pas le voir, de fâcheux, rien d'horrible, rien de condamnable. Et cependant la répression, la torture, les sévices, l'assassinat même, existaient bien au nom de la raison d'état. Déjà la nuit de l'oppression était tombée sur l'Espagne.

Etions-nous si assurés de notre liberté, si grisés par notre sort que nous ne nous apercevions pas, nous qui fréquentions les endroits commerçants d'Irun, nous qui allions à Amute d'abord, à Gal ensuite, assister à des rencontres de football où s'affrontaient des vedettes espagnoles de premier plan, nous qui nous rendions à Fontarabie pour les événements de la Passion ou pour les fêtes de septembre, nous qui entendions les échos pétaradants de la victoire de la Real Union lors de la finale du championnat national, nous qui voyions se dérouler comme si rien de troublant, de tragique n'était, les festivités pittoresques, animées de la San Marcial... J'arrête. En un mot, nous qui ne percevions rien de très anormal... et cependant le drame se trouvait bien là, à notre portée.

Bien qu'il soit très nauséux de remuer la fange vert-de-gris, avouons que sous l'occupation de notre sol, surtout avant Stalingrad, bien que cette occupation fut tenaillante, humiliante, terrible par maints de ses aspects, les plus anodins d'apparence ne se comptant point parmi les moins mauvais, nous n'avions pu réaliser l'horrible des camps de l'extermination froidement calculée. Jamais, ô grand jamais, nous n'aurions pensé que ces chanteurs gutturaux, ces raides automates de soldats étaient de la même race, de la même formation que ces vampires anormaux d'un certain Reich qui jouissaient en désaxés au spectacle de la déchéance physique et intellectuelle de leurs détenus, qui se repaissaient visuellement de leur étisie et se jetaient, affamés de sadisme sur ce qui en restait pour la crémation en série.

Parmi ceux qui exébraient « le boche » combien s'en trouvaient-ils pour mettre au centre de leur opprobre cela. Bien davantage, combien se doutaient qu'ils faisaient un hâtif et injuste amalgame en oubliant ou en ne voulant point apprendre l'holocauste qui avait commencé à la prise du pouvoir par le guignol autrichien et lourdement atteint les rangs des démocrates, des hommes libres d'outre-Rhin. Une visite au camp du Struthof dans les Hautes Vosges devait, quant à moi, me révéler un tel état de chose, inacceptable et navrant.

Cette ignorance confuse -voulue ou affectée- dont je viens de parler, concernant plusieurs cas, nous devons la manifester, pour beaucoup, à l'égard d'un pays que nous considérons à tout jamais débarrassé de l'exploitation de l'homme par l'homme, cette Russie de la Révolution de 1917 qui avait terrassé le tsarisme et donné un coup de fouet à l'espérance humaine en une justice qu'il ne fallait plus attendre d'un au-delà hypothétique, à la grande fraternité entre tous les êtres. Séduits par les premiers événements, croyant

dur comme fer que le socialisme avait triomphé dans un vaste coin de la planète, préparant un communisme de rêve, nous n'avions prêté qu'une attention très relâchée aux purges sanglantes d'avant 1940. Trotski, pas à l'abri non plus du dévoiement conduisant au crime, était un traître. Nous en convenions, sans chercher plus loin. Le peuple russe, ce grand peuple qui s'était libéré des lourdes chaînes du passé, l'avait condamné, répudié. Cela suffisait. Nous ignorions ou feignions d'ignorer que le peuple n'était qu'un alibi. Joseph Vissarionovitch Djougachvili avait remplacé Nicolas II. Staline occupait le trône des Holstein-Gottorp héritiers des Romanov, d'une façon aussi absolue avec encore une cruauté accrue et d'autant plus blâmable qu'elle bénéficiait d'une complicité occulte, savamment entretenue et dont le paravent le plus efficace résidait dans l'accusation de haute trahison des victimes qui, hélas ! du moins ouvertement, en convenaient.

Nous savions, par orchestration habilement conduite, le rôle de l'U.R.S.S. avec à sa tête, son guide génial dans la guerre d'Espagne. Peu nous importait alors de savoir qu'à leur retour dans le paradis soviétique les rescapés des Brigades Internationales étaient passés par les armes, parce qu'en connaissant trop sur une réalité d'intervention, d'aide, moins reluisante que la fable voulait nous le faire avaler. Le pacte avec le repoussant nazi aurait dû éveiller quelques soupçons chez nous. Le chloroforme devait jouer puisque –et c'est exact- l'Armée Rouge allait depuis 1941 avoir un rôle déterminant dans la victoire du camp de la liberté, et ce au prix de sacrifices formidables en être humains, de destructions, de ravages considérables. Staline se jurait –ou on le jurait pour lui- le père des Peuples. Quelle dérision ! Quelle sinistre farce ! Quelle imposture ! Il a fallu les révélations du goulag et des méthodes dont leurs alliés d'un an, les féroces bouchers à la croix gammée, n'auraient pas eu à rougir, pour nous décider à comprendre ce que l'on avait fait de l'épanouissement de l'individu.

Dire qu'à l'heure actuelle il se trouve encore parmi les humbles, les exploités, des gens pour justifier ces crimes, s'abâtardir au point de croire encore à la terre promise, dépasse l'entendement, surtout dans un pays comme le nôtre où le vieux fond révolutionnaire, cabré contre la tyrannie, demeure.

Que des nostalgiques du fascisme –il en est aussi bien rouge que brun ou blanc- s'en gargarisent, soit. Mais que de prétendus adeptes de l'internationalisme refusent de voir la sinistre imposture, la gigantesque escroquerie morale, l'envers de la médaille, déroutent toute analyse.

Que des politiciens sans vertu, sans talent, s'en tiennent à une soumission monnayée et jouent au démagogue à contre-courant, malgré la sombre réalité, passe.

Mais que certains intellectuels dits d'avant-garde, refusent d'accepter que leurs yeux se dessillent, qu'ils ne manifestent aucun réveil, qu'ils ne se résolvent jamais à secouer leurs illusions, manquent à ce point de courage moral, qu'ils se font les complices d'un état sans soleil, ne peut que faire douter de l'aptitude des êtres à se libérer et à aller de l'avant pour construire une société plus juste sans que le cœur soit oublié.

Unamuno fut notre Victor Hugo, à Hendaye. Au passage, je me demande bien, revenant un instant sur notre surprenant manque de curiosité pour savoir qui l'avait conduit à l'exil, si les naturels de Guernesey, tout en reconnaissant et honorant leur hôte illustre, n'avaient pas un regard complaisant et peut-être admiratif pour Badinguet.

Unamuno... Victor Hugo... Bien des points communs à quelques années de distance, pour que l'on puisse trouver chez les deux hommes des analogies : le physique,

tout d'abord. L'Espagnol était sans doute un peu plus grand et moins carré que le véhément auteur d'Ultima verba. Mais la touche globale présentait d'indéniables et nombreuses affinités.

Nos livres de classe, de français (littérature) et d'histoire nous représentaient Hugo, dans son âge plus que mûr, le cheveu blanchi, coupé en brosse, la barbe et la moustache neigeuses, riches car bien fournies. Pareillement le « bilbaino » portait le poil capillaire court et blanc, droit et bien hérissé. Il allait tête nue, un fait assez rare alors. Le vêtement ensuite. Tous deux semblaient avoir de la prédilection pour le veston sombre. Hugo ne paraissait pas embarrassé par la cravate. Rien apparemment sur la chemise, au-dessus du gilet. Unamuno ressemblait à ces pasteurs anglicans avec leur col blanc pris dans un sous-vêtement noir qui monte haut. Avec cela, chez l'Espagnol, une démarche souple, sportive qui devait, surtout sur le tard, faire défaut au comblé de gloire et d'honneurs parisiens, plus tassé, plus lourd.

Voilà pour une apparente similitude, une approche de ressemblance physique touchant principalement le haut du corps, l'autel de ces deux penseurs, la tête. Pour ces deux cerveaux n'était-ce point là, en effet, le point le plus vénérable, le plus indispensable de leur être d'exception, la source où naissait leur œuvre féconde ?

Les situations de Hugo et de Unamuno, en tant que citoyens, étirées dans le temps appellent le constat d'un similaire très approchant.

Hugo n'avait pas voulu perdre le contact visuel avec son pays abandonné, contraint et volontairement consentant, pour un temps. Des îles anglo-normandes où il trouva refuge, la ligne continue de la presqu'île « cotentinoise » peut, par temps favorable, s'observer. Nettement de Jersey, certainement de Guernesey mais avec plus de difficulté. L'appareil d'optique aidant, avec de l'imagination le séparé momentanément peut rêver. Ce que le touriste peut considérer comme une banale apparition, lorsque ne frappe aucun interdit, qui n'est angoissé par aucune question de possibilité de retour, relève pour le proscrit, de l'espérance tenace et pour l'instant du mirage.

Unamuno pouvait, à loisir, regarder chaque jour sa chère Espagne, d'autant plus chère cette partie qui s'offrait, qu'il était basque lui aussi, de Bilbao. S'ouvraient, en plein sous ses yeux, Fontarabie et Irun, ces deux cités sœurs d'Euskadi. Il lui était loisible, souvent et aisément, d'apercevoir les lignes parallèles ou imbriquées des hauts des montagnes de Guipuzcoa puisqu'il résidait au quartier de la Gare où d'un saut on accède à la frontière. Combien de fois Unamuno ne descendit-il pas vers le Pont International pour avoir l'impression de s'en revenir chez lui et que de fois ne considéra-t-il pas, avec nostalgie cette barrière qu'on lui fermait ou que son indomptable refus de pactiser avec le bourreau, avait fermée.

Unamuno s'arrêta parfois, à notre groupe scolaire. Nous le vîmes en grande conversation avec, notamment, notre Directeur. La chaleur paraissait être l'une des principales qualités de l'entretien. Si ainsi deux êtres se retrouvaient, s'ils partageaient de la sorte, quelques instants, la même substance intellectuelle et morale c'est de toute évidence que leur philosophie s'apparentait. Avertis, bien que jeunes, de l'humanisme de notre Principal, nous pouvions affirmer que les plus nobles idéaux se trouvaient au rendez-vous du fraternel commerce. Notre Directeur était béarnais, tenant de sa race une finesse affirmée. Unamuno avait le côté âpre et subtil qui caractérise le Basque.

Unamuno, philosophe, poète, romancier, essayiste mettait dans toute son expression de la véhémence. Cette impétuosité était le fait d'un non-conformisme, d'un refus de ce qui porte à ramper, d'un implacable réquisitoire contre tous les préjugés qui handicapent son temps. Et le mal n'a pas été enravé, hélas ! « L'Espagne, en moi ; le christianisme en moi ; moi comme homme doté d'une âme immortelle. » Cette phrase, de sa veine, résume bien la pensée « unamunienne ». N'y retrouve-t-on pas de la grande fierté hugolienne. N'y a-t-il pas, là-dedans du « s'il ne reste qu'un je serai celui-là » ? Individualiste Unamuno l'était, ainsi qu'il se trouve hautement affirmé dans « En torno al casticismo ». Lui, qui prétend contenir le christianisme prend ses distances avec le catholicisme que, dans « la agonía del cristianismo », écrit en 1925, en pleine dictature, il qualifie « d'opium mortifère »⁽²⁶⁾. A-t-il repris là, un jugement célèbre ? Il était bien trop indépendant pour se complaire au plagiat. La formule est de lui, de ce libéral destitué du rectorat de Salamanque (de la Direction) en 1914 et déporté en 1924.

Beaucoup de critiques, d'avis autorisés voient dans « le sentiment tragique de la vie » (1913) son œuvre capitale. Ecrivain à la gamme variée, penseur multiforme, il y a certainement de l'audace à vouloir sérier, à tenter d'attribuer une prime. La production fut vaste, marqua son époque, sphères intellectuelles comme politiques, dans son pays comme à l'étranger. Il déborda les Castilles ce grand esprit ouvert qui apprit le danois pour lire Kierkegaard dans le texte.

Quoi de moins surprenant que cette recherche dans le concept d'angoisse de tout ce qui motive, explique une philosophie de l'existence où le pessimisme domine, où le mal triomphe ?

La vie allait se charger de confirmer les doutes lancinants, les tendances déprimantes, les impuissances des êtres, les outrances fanatiques du cléricisme, les criminelles stupidités des ambitieux. Revenu en Espagne lorsqu'en disparut la dictature, bien que laissant encore présent, pour un an, le soliveau Alphonse XIII, il reprit à l'Université ses hautes fonctions salamanquines.

La République, il la connut, vilipendée, attaquée avec rage sous le Front Populaire qui portait avec lui les espérances d'un peuple qui demandait à s'épanouir, ce qui stipulait la mise hors d'état de nuire des forces obscures, mauvaises, pour qui il n'est de réalité valable, acceptable que dans la domination totale et brutale.

La conjuration haineuse, le « mano a mano » de tous les nantis de l'intérieur avec les oiseaux de proie de l'étranger mussoliniens et hitlériens, devaient terrasser, et pour longtemps, la démocratie espagnole dont le principal handicap était la jeunesse.

1936 fut une année de départ vers l'atroce pour nombre d'Espagnols.

Pour Unamuno qui peut-être ignorait –pas si sûr– que légion de ses malheureux compatriotes avaient envahi Hendaye fuyant de partout, s'échappant d'Irun assailli par le burlesque Mola, il convient, dans les premiers moments de la rébellion du moins, d'observer un silence prudent.

Peut-être un court instant contenue, l'indignation de l'être généreux devait se donner libre cours dans une apostrophe cinglante lors du congé définitif avec les forces du mal, où en quelques lignes toute la dignité humaine était définie et exaltée.

²⁶ Les écrivains célèbres (Editions d'art Lucien Mazenod)

Nobles paroles, propos durs, refus courageux. Du Zola dans tout cela.

Un Anatole France aurait pu dire, à ce moment précis de révolte éclatante, au sujet d'Unamuno « il fut un moment de la conscience humaine ». Cela, comme pour le pamphlétaire de « J'accuse » aurait aussi bien pu être lancé sur le cercueil car Unamuno ne survécut pas à l'affront criminel fait à la pensée, ainsi qu'au mauvais coup perpétré et réussi contre son pays.

2) La marge

Le « vedettariat » bon enfant

Il était dans les villes de petite importance surtout ; dans les villages les plus reculés des individus ou des groupes d'individus qui tranchaient sur le gros de leurs compatriotes. A eux seuls, ils faisaient souvent la joie de la cité dont ils étaient membres à part entière, sans qu'il y eut d'ailleurs aucune tentation de rejet de quiconque.

Cela a disparu ou se trouve grandement en voie d'extinction. La vie, dans cette grande famille que constituait le quartier, le bourg, l'agglomération et qui se manifestait par des particularismes vernaculaires, est abandonnée de plus en plus, surtout depuis que les individus croyant fallacieusement en une liberté se sont emprisonnés, à qui mieux mieux, dans leur « carlingue » à pétrole, devenant des étrangers qui foncent pour s'emmurer de-rechef dans des bâtiments imperméables, des geôles de séparation bougonne ou hostile.

La rue a perdu sa fonction scénique, son rôle de rassemblement, son pôle des retrouvailles pour devenir un désert d'indifférence au milieu d'un tumulte frénétiquement accéléré.

Terminés les attroupements pacifiques, les forums locaux où « ça discutait dur », en toute tranquillité, sans souci de l'heure, sans dérangements et sans risques.

Mortes les conversations sur les devants des portes, les longs conciliabules auxquels on se livrait, assis sur des sièges qui ne craignaient point d'envahir les trottoirs.

Inconnues ces longues et lentes promenades dans les passages urbains qui appartenaient à des humains normaux.

Le pittoresque s'en est allé. Le sérieux pénible et revêche a remplacé la bonne humeur.

Le marginal n'a plus droit de cité. Que ferait-il cet être insouciant, heureux de son sort, parmi les agités, les anxieux ?

Qui pourrait, à l'heure actuelle, se permettre de passer de bons moments à voir évoluer des personnages étranges ; à suivre leurs manèges, à surprendre leurs mimiques, leurs facéties, leurs colères aussi, à écouter leurs sorties osées ?

Les acteurs... des concitoyens consacrés sans apprêt. Ils furent quelques-uns et divers ces originaux, à la singularité, à la bizarrerie, à l'excentricité sympathiques ; ces « à part » sans être des exclus, disons même un peu des triomphateurs par certains côtés et à certains moments ; ces « idiots de village » simples et crédules, voués à la « chine » familière ; ces « riches en gueule » avec leurs sonores et tranchantes affirmations qui désarçonnaient les moins timides, ces particularistes amoureux de leur supposée indépendance. Ces non-conformistes peu soucieux des sempiternels usages ; ces railleurs impénitents, sources de bons mots recherchés et répétés ; ces marquants exceptionnels, bien caractéristiques dans une communauté.

La famille d'où ils sortaient, leur milieu propre où ils évoluaient, le métier –ou l'activité qui en tenait lieu- qu'ils exerçaient, la disgrâce ou la différence physique de leur individu avaient contribué à cet état de « pas comme les autres ».

Bon nombre s'étaient taillés un personnage et s'y tenaient jalousement ce qui les obligeait à un comportement, un accoutrement, un langage, bien à eux. Ils étaient devenus à un point tel des personnages, et pourquoi pas des personnalités, qu'ils avaient comme perdu leurs noms patronymiques. On les connaissait surtout, par leurs surnoms colorés, expressifs, signifiants. Quelques-uns avaient conservé leur prénom surtout quand celui-ci sonnait bien et correspondait au rôle de l'acteur.

Des marginaux certes... mais qui collaient bien à l'ensemble.

Des vedettes.... Sûrement. Hendaye en connut. Si leur renommée ne dépassa pas Haiçabia, s'ils ne furent point cités loin à l'instar d'un Quasimodo ou d'un Léon de Bayonne, ils connurent leur heure de gloire, de triomphe, leurs déboires aussi, dans le microcosme frontalier.

Pour les évoquer loin de moi la pensée d'établir une quelconque sélection. Il ne sera pas établi de classement. Ils eurent, chacun en ce qui le concerne, leur cachet propre, leurs mérites respectifs, leurs succès personnels. Il se peut qu'il en soit omis quelques-uns.

La galerie a peut-être des places vacantes. Pas beaucoup, que l'on se rassure.

Si ma mémoire défaille un peu qu'il me soit beaucoup pardonné.

En faisant revivre ceux dont je me souviens et qui, par conséquent, ont laissé chez moi une trace durable, j'y associe les rares oubliés, les « obscurs », ces « sans grade » de la marginalité, de l'exception.

Quand le garde veillait

Au cours de la protohistoire de la sécurité des citoyens, il sera noté, dans les tout débuts surtout, une singulière facilité à la faire observer dans la pratique quotidienne. Il a fallu à Hendaye –restons chez nous- attendre un certain bout de temps après l'Armistice de 1918 pour assister à la création du corps des gardes locaux. Les « braves gens » que par définition poétique et musicale furent les « agents » ne se « baladèrent » qu'avec un peu de recul. Et encore cela se fit avec un tel semblant de discrétion, une telle recherche d'assimilation, un souci manifeste de « non coupure » que –le képi, le ceinturon, les écussons exceptés- la veille et la répression ne gênèrent personne.

L'Autorité municipale, aux environs de 1925, dans son expression manifeste, était du ressort d'un homme, un civil, sans uniforme de distinction, plus citoyen de la communauté locale que soumis à une règle étrangère, à une discipline venue d'ailleurs avec toute sa démonstration extérieure et son assujettissement lointain.

Diri... était un composé de garde-champêtre, de garde-rues, d'annonceur public, de surveillant d'étal. Son nom, relevant du pur basque, signifiait à l'intérieur de la cité, de la localité (vous les initiés, terminez l'abréviation avec ces données succinctes). Coïncidence heureuse du nom et de la fonction car le personnage se trouvait à part entière dans les méandres des voies de la commune, sur la place, dans toutes les manifestations commémoratives ou autre, bref partout où s'engendrent, se déploient l'activité, la joie, la fête, la peine également d'une population.

Le père Diri... ne manquait pas de pesant. La corpulence affirmée renforçait le poids de son ascendant respecté ou craint. De nos jours, il serait compris dans la catégorie des « un peu au-dessus de la moyenne » question taille. Mais alors puisque l'allongement osseux s'arrêtait avec plus d'avance, il faisait grand.

Et avec ça nanti d'un embonpoint débordant la ceinture large de flanelle noire ; embonpoint qu'il portait bien et qui renforçait sa prestance. Col et cravate paraissaient être les seuls attributs de sa fonction puisque tout le reste de l'habillement s'en tenait à la tenue commune et que le béret noir se trouvait en bonne place, sur la tête et sans désemparer.

Qui était au juste ce Basque qui avait dû bien bourlinguer ou immoler force teutons avant de se voir confier, en vertu sans nul doute de mérites acquis sous les armes ou en terres lointaines où s'assoient les meilleures réputations, la veille des concitoyens.

D'où sortait-il ? A entendre le personnage –dans ses bons moments il n'était pas avare d'emphase imaginative. Il avait beaucoup vu, beaucoup entrepris et largement réalisé. Il fallait bien le croire, ne serait-ce que pour que s'affirme une aura indispensable à asseoir une indubitable puissance. Je viens de dire dans les bons moments. En effet Diri... n'avait pas la réputation d'un homme à l'humeur égale et dont l'approche se faisait toujours avec plaisir. Sa constitution aidant, son regard fermé, sans complaisance avec, en complément, une voix forte, tranchante, péremptoire ne facilitaient pas un abord amène en toute circonstance.

Il y avait pour les gamins deux façons de regarder Monsieur Diri... Tout d'abord avec la curiosité que ses sorties par la cité provoquaient. C'est lui, en effet, qui était chargé de porter les nouvelles orales, presque à domicile. Pour alerter la population, il disposait d'un tambour à la peau roussie, signe de son ex-jeunesse, tendue sans recherche, ce

qui donnait des roulements plutôt sourds quand s'exerçaient sur elle des « ra » et des « fla » d'une certaine lourdeur. Le message était transmis d'une voix forte. Nous, les gosses, qui ne percions pas les arcanes de la communication, admirions cependant, le musicien –en rupture de garde républicaine-, et le héraut à la manifestation orale percutante bien que sans truchement de haut-parleur.

Ensuite avec de la crainte, motivée par son physique imposant, son air bourru, bien dans le ton. Nous le savions aussi aux aguets constants d'énergumènes en proie au démon du larcin ; d'effrontés au comportement critiquable. Nous assistions à ses chasses impitoyables des chiens qui ne craignant pas l'écrasement s'en donnaient à cœur joie avec les saletés qui traînaient et qui laissaient, en outre, leurs apports personnels de pâtés gluants et nauséabonds, en dignes devanciers des toutous qui maculent les trottoirs modernes ; la chaussée leur étant interdite.

Quelques allergiques à la salle de classe, quelques fervents adeptes du « buisson » avaient tout intérêt à éviter de se montrer dans la sphère d'action de Diri... Il n'y avait point, en l'occurrence, de plus zélé serviteur de l'école obligatoire que lui. Le délinquant surpris en plein vagabondage devait en passer par le courroux du cerbère, pour ensuite, tenu par une poigne solide, être conduit au lieu où étaient censés se trouver tous les enfants honnêtes. Chemin faisant on pouvait assister à l'audition d'une authentique leçon de morale. Un exposé tonitruant avec des pointes exclamatives et des silences pour marquer les reprises.

Beaucoup de question d'honneur dans la philippique... Les parents les pauvres !... Et cette paresse qui conduit droit au bain. Et tous les sacrifices que l'on (?) s'impose pour vous instruire... Tout l'arsenal de la récrimination semblait y passer. Pour terminer la période enflammée le sempiternel, ce n'est pas de mon temps... etc. etc.... Jamais au grand jamais, le fier Diri... n'aurait accepté d'être un simple auxiliaire du corps enseignant. Bien trop pénétré de sa personnalité pour cela. Associé, encore passe. Avec ce sentiment d'être celui qui, seul, veillait sur la bonne marche de l'institution, celui qui supervisait.

Les rapports avec les instituteurs ne manquaient pas de chaleur. La cohabitation dans un même établissement y était pour quelque chose. Les conversations, entre voisins se déroulaient entre deux cours ou avant la reprise des activités scolaires. Je sais quelques pédagoges d'Hendaye de l'époque, fins, astucieux, madrés qui y allèrent de leur mise en condition du bavard pour lui faire narrer ses exploits passés, vrais ou inventés. Exploits qui de toute façon avaient pour cadre un lointain exotique ou un théâtre d'opérations militaires approximatif, tant il demeure prouvé que la distance et le flou conviennent au bluff... Exploits de grand voyageur qui en avait vu de toutes les couleurs, de tous les aspects... Exploits d'un héros à grand mérite, à qui la victoire sur le casque à pointe devait beaucoup.

Monsieur Diri, bien évidemment, n'était pas un homme à se lier sans choix. Il ne prêtait pas une oreille, également attentive, à tout le monde. Il avait ses têtes à lui. Il ne pouvait être question avec lui de prolonger un entretien si l'on n'était pas dans ses bonnes grâces. Sauf dans des cas bien précis où la tentation, l'appel venaient du verre de vin rouge. Oui le père Diri... avait son péché mignon. Il ne répugnait pas à user du godet. L'ancre du démon ne se trouvait pas loin. Le vieux Cadettoun ouvrait son estaminet presque en face. Sacrifiant au bon usage qui voulait que la cérémonie du zinc ne s'accomplisse pas en silence, Diri... pour quelques instants s'abandonnait à l'échange des propos. Mais comme les séances propitiatoires se renouvelaient plusieurs fois dans la journée, il lui fallait garder quelques réserves. Aussi rompait-il la file des buveurs, assez

rapidement, pour reprendre son rôle austère et distant, dehors ou dans son officine. Il disposait d'un coin pompeusement appelé bureau qui collait à une salle de classe du rez-de-chaussée de la mairie. Quel pôle miraculeux pour Hendaye que cette antique maison commune ! Là concevait et signifiait le législateur local. Là se délivrait la pièce officielle. Là on convoitait pour le meilleur et pour le pire. Là se dispensait le savoir. Et là aussi, chez Monsieur Diri... se consignait tout ce qui touchait à la sécurité publique.

Des papiers traînaient partout dans le bureau et recouvraient la table de travail du maître de céans. On était parfois un peu surpris par un certain laisser-aller chez quelqu'un qui prônait l'ordre. Mais cela ne durait pas. L'accessoire était vite rangé ou partait en fumée, dans un grand poêle, fort utile en hiver.

L'honorable Monsieur Diri..., bien que sur le retour ne demeurait pas insensible au charme féminin. De ses assauts de jeunesse au pays ou à l'étranger, de ses conquêtes de belles de nationalités et de races diverses (à l'en croire) il avait conservé un net penchant pour le beau sexe. Son attaque de toute façon ne pouvait emprunter au feutré. Le père Diri... portant encore beau et le sachant, allait à l'abordage avec la certitude de son pouvoir. Cela ne menait certes pas loin mais la concernée n'en manifestait pas moins un certain émoi. Il impressionnait aussi les paysannes qui tenaient table au marché. Bien que n'ayant rien à craindre, leur commerce étant licite, elles éprouvaient toujours un petit pincement au cœur à se voir épiées et interpellées. Mais le ton familial, jovial, les rassurait vite. L'œillade faisait merveille. Il le fallait avec un personnage si important. Presque Monsieur le Maire... son chef direct. De méchantes langues prétendaient que le flambant Diri... si assuré de son pouvoir et de sa supériorité, avait une attitude plus que déférente envers son patron. Peut-être ne sont-ce là que basses calomnies ! De toute façon le cas est fréquent de nantis d'un geste de pouvoir qui en abusent insolemment mais qui devant leurs chefs sont d'une platitude écoeurante. Il s'agit, à n'en point douter, d'un dédoublement de l'individu. Il faut, à trop forcer dans un sens, tirer tant qu'on le peut dans l'autre pour remettre les choses en l'état, le plus près possible de la norme acceptable.

Le père Diri... avait fait son temps... son second temps de service. Son remplacement se fit presque sans que l'on s'en aperçut. Un autre bénéficiaire de l'emploi réservé, sans nul doute passé par des voies similaires à celles de son prédécesseur, combla un vide que manifestement très peu avait constaté. Mais il fallut un beau jour en convenir. Ce fut lorsque le cornet lança son son aigre par les rues, pour convier les habitants à l'écoute de la ou des nouvelles. Lab... le nouveau porteur de dépêches opérait. Le tambour était relevé. Si Diri... était plutôt lourd, massif, pesant du bas, Lab... son successeur ne semblait en aucun moment tenir en place tant son agitation, sa vitalité s'avéraient grandes et sans relâche. Il avait de surcroît une démarche sportive, un pas léger qui tranchaient avec la lente déambulation que nous avons connue.

Il en fut vite terminé avec l'unique garde en civil. Le « supplétif » demeura pour des tâches d'appoint, de commissionnaire, de diffuseur de décisions des édiles, de percepteur de taxes de péage mais toute l'autorité de police parut revenir —et le fut effectivement— à deux assermentés en uniforme, képi portant en bonne place les armes d'Hendaye bien planté sur le chef. Les premiers agents de ville.

On aurait pu les croire choisis tout exprès par un maire humoriste, leur patron, à part entière, à l'époque. Était-ce le cas ? Je ne le pense pas. Mais à voir opérer, aller, venir, se balader comme dans la chanson, côte à côte deux êtres aussi dissemblables que l'agent Tounerf et que son placide béarnais de collègue, on ne pouvait s'empêcher d'évoquer Don Quichotte et Sancho et un peu plus tard Laurel et Hardy. Le premier

préposé à la surveillance et à la protection des citoyens de la localité était tout en os... L'autre affichait avec un plaisir évident une bedaine importante.

Braves comme il seyait en ces temps de compréhension mutuelle, nos deux agents acceptaient quelques brocards pas méchants, à eux adressés.

Malgré l'incontestable prestige de leur tenue, ils ne firent jamais bande à part. La route de chez Lamouliate, cette voie sacrée qui menait à la suave dégustation leur demeura très ouverte. Ils ne se firent jamais faute de l'emprunter. Le flambeau ne s'éteignait pas qui faisait du bras du civil à celui du gardien revêtu de l'habit qui situe et en impose.

La farce délictueuse des pandores

« La force militaire qui maintient la sûreté publique » n'était pas absente à Hendaye. L'arme avait ses quartiers permanents sur la route qui conduit à la gare et qui n'est devenue boulevard que bien plus tard. Cela n'avait, à proprement parler, rien d'un casernement. Il s'agissait, en fait, d'une vaste maison bourgeoise comme on pouvait en voir quelques-unes dans le centre-ville. Le drapeau tricolore, flottant en permanence sur la façade d'entrée, portait témoignage du caractère officiel du bâtiment. Grande demeure à plusieurs étages, avec des appartements importants propres à servir de bureaux et aussi suffisants pour loger les gendarmes et leur famille. Au sous-sol, il est certain que l'on avait réservé une cave particulièrement sombre ; à parois épaisses ; dotée d'une porte à gros verrou, pas facile à ébranler ; pour faire office d'ergastule.

De toute façon les arrestations n'étaient pas nombreuses. Il ne s'agissait que d'un temporaire et limité passage en « cabane ». La libération survenait le plus souvent, après un court purgatoire. Si le cas s'avérait plus grave, le transfert s'imposait. On conduisait le détenu à la Centrale bayonnaise, à cette fameuse « Villa Chagrin » désignée par les Gascons des bords de l'Adour sous le vocable fleuri et parfumé de « pichore ».

Pour des raisons que seule l'Administration, pénitentiaire connaissait, la caserne de gendarme changea de coin. Tout près des Allées, au bord de la vieille route de Béhobie, une grande bâtisse, avec tout ce qu'il y avait d'approprié au rôle imparti, fut édifiée. Ne collant à rien, elle présentait mieux, répondant bien à sa vocation, celle d'être très distincte de tout le reste. L'effectif de la caserne ne fut jamais très fourni. Ce qui fit que tout le personnel était bien connu de tous ; vivant, pratiquement, en symbiose avec l'ensemble des concitoyens.



La tâche des gendarmes outre celle de veiller à l'ordre public, de poursuivre les délinquants, s'étendait à Hendaye jusqu'à la zone frontière. Le gendarme surveillait la gare internationale et contrôlait les entrées et sorties entre la France et l'Espagne.

Deux porteurs d'uniforme D...et V..., deux vrais Gascons, affectés sur les bords de la Bidassoa, (il y avait beaucoup de fils des régions bigourdanes, chalossaises, béarnaises, bordelaises dans la carrière des armes) se trouvaient de surveillance en gare d'Hendaye un certain soir, à l'arrivée du tram de vingt trois heures, en provenance de Bayonne. Déjà le matin même ils furent de service, au même endroit, quand partit à huit heures, le premier train de la matinée.

Nos deux compères avaient repéré un voyageur qu'ils connaissaient bien et qu'ils avaient vu monter dans un compartiment, nanti d'un panier d'osier et d'une bonbonne. Les habitudes de tout un chacun, dans une petite localité où les gens se connaissaient bien, n'avaient de secret pour personne et surtout pas pour deux perspicaces observateurs.

Ils n'eurent donc pas à trop se forcer pour réaliser que Du..., un cheminot se rendait dans son pays d'origine, en Béarn, ainsi qu'il le faisait très souvent, presque à chaque congé hebdomadaire, pour en ramener victuailles alléchantes et vin claret agréable.

Du... était un bien brave homme, un de ces cadets de famille paysanne contraints, souvent, à chercher ailleurs que sur le lopin familial trop exigü, leur gagne-pain.

Du... n'était pas un dévergondé. Loin de là. Sa seule faiblesse venait d'un trop grand attachement pour le jus de cette treille que Noé eut un jour l'idée saugrenue et généreuse de planter et de soigner. Pas regardant avec ça notre cheminot quant à la qualité du cru.

Parmi les anecdotes qui s'attachent au personnage ; pantagruélique dans un sens ; il en est une dont je me souviens et qui me fut narrée par des témoins oculaires appartenant à la grande famille de la Compagnie du Midi. A l'époque on transvasait le vin à fort degré, le rouge épais, du wagon espagnol au foudre français. En cours d'opération il se produisait des pertes. Pas pour tout le monde. Maintes peaux de bouc se trouvaient toujours opportunément au bon endroit pour recueillir les filets fugaces. Du... n'était pas des derniers à profiter de l'aubaine. Il se trouvait également, lorsque le jet était trop fort et le flot trop puissant, qu'on recevait le précieux liquide dans de grands baquets, où parfois il séjournait au soleil avant de retrouver le gros de l'expédition.

Un jour de canicule, notre Du... assoiffé plus qu'à l'accoutumée, avisant la vasque miraculeuse, ne fit ni un, ni deux. Il expédia au diable sa casquette et plongea sa tête dans le liquide chaud. Il pompa... pompa, à en perdre le souffle. Quand il se releva, satisfait, il avait tout d'un inca. Sa chemise portait des stigmates d'un rouge noirâtre, pas beaux à voir.

Avec de telles dispositions on pouvait être assuré qu'à l'occasion de ses voyages en Béarn où le vin a bonne réputation, Du... ne se privait point pour honorer un pur produit de son sol natal. Cela réservait de chauds retours et des alanguissements profonds dans le compartiment d'accueil.

Lorsque le train de vingt-trois heures stoppa en gare d'Hendaye, nos deux compères de faction entreprirent une rapide inspection du convoi. Que cherchaient-ils ? A arrêter quelqu'un. Que non pas ! Vous avez deviné. Seul Du... les intéressait. Comme espéré, le cheminot ronflait profondément. Sans perdre un instant nos deux gendarmes, comme de simples filous s'emparèrent du panier et de la bonbonne revenus d'expédition bien lestés, mais se gardèrent bien de réveiller leur propriétaire.

Le train avait un aller et retour à faire encore (Hendaye-Irun-Hendaye).

Les deux complices s'en furent, incontinents, avec leur rapt vers une « canfouine »⁽²⁷⁾ en planches où l'on servait à boire et à manger et ce tout près de la gare. Pas un quatre étoiles, bien sûr ! Une gargote que les estomacs délicats avaient intérêt à éviter, mais où de solides appétits pouvaient trouver leur compte.

Rapide examen des provisions. Quelle chance ! Des œufs, du jambon. De mèche avec le tenancier Mai... -que ne ferait-on pas pour s'attirer les bonnes dispositions de la maréchaussée- ils commandèrent une omelette de taille.

²⁷ Etablissement – baraque – fourre-tout et restaurant de bas étage

Presque tout y passa. Nos lascars en rupture de mission sérieuse laissèrent l'amphitryon à sa préparation et s'en furent sur la voie de garage où l'on abandonnait le train revenant de son court séjour en Espagne. Du... dormait toujours.

« Allez ! Réveille toi... lui fut-il intimé. (*Surprise de Du... dont les vapeurs se dissipèrent un peu, à la vue de ces deux apparitions qu'il connaissait bien*).

- Qu'y a-t-il ?
- Oh ! rien de grave. Rien de cassé. Suis-nous.
- Et mon « pèyro » ? ⁽²⁸⁾ Et ma touque ?
- Viens... viens. Ils ne sont pas perdus. »

Après un « chaloupant » passage sur les rails ce fut l'arrivée chez Ma... Le couvert était mis. L'omelette fumait dans le grand plat.

Pas sot du tout, Du... comprit, sans tarder, de quoi il retournait.

« Qu'avez-vous fait... voleurs ! Je vais me plaindre, s'exclama-t-il sans ménagement et oublieux de la qualification de ses antagonistes.

- Tais-toi... Tiens, bois un coup... et un bon Pernod par-dessus le marché.. bien frais. »

Comment résister avec une langue pâteuse et un gosier à sec ? La vertu du breuvage, absorbé sans retenue, calma le frustré et même le remplit d'allégresse.

La nuit se passa en beuverie, en « pousse-festin ». Nos deux lascars accompagnèrent le spolié –l'était-il tant que cela, au demeurant ?- pas loin de son logis, où tout reposait.

Pas assez inconscient pour faire du bruit, Du... posa son panier quasiment vide et sa bonbonne éliée, fit une rapide toilette, but un coup (du café qui stagnait depuis la veille), et s'en alla prendre son service. Les libations ne lui avaient point fait perdre la notion de l'heure ni celle du devoir.

La matinée se passa en ouillage de la chaleur de la nuit.

A midi le retour au bercail devait réserver à Du... une cuisante surprise. Sa femme était à son fourneau. Elle confectionnait –sans doute avec ce qui restait- une omelette au jambon. Avec ces transports que l'alcool stimule, Du... s'approcha de son épouse et esquissa un geste amoureux. Mal lui en prit. Encore en proie à une colère qui de toute évidence ne l'avait pas quittée depuis le matin, depuis la constatation du manque, la cuisinière retourna d'un geste sec la poêle en direction de l'intrus. La galette vint s'écraser sur la figure du coupable qui s'enfuit pour se débarrasser d'un fard inattendu et brûlant.

La robuste constitution du cheminot fit qu'il n'y eut pas de suites fâcheuses pour sa peau. Vite, il n'en parut rien.

En compensation, ses deux compagnons de bordée lui payèrent, pour se faire pardonner et pour oublier, quelques généreuses tournées propres à la rémission et à la grandeur d'âme.

²⁸ Panier en béarnais

Braves gendarmes, tout de même ! Mais pas à donner en exemple aux futurs candidats à une charge par définition sans failles.

Bien qu'ayant fort appréhendé la première sortie de son époux, en terre béarnaise, après le scandale, Madame Du... passa l'éponge, panier et bonbonne revenant non délestés.

Kiki : potentat de la rue

Dans le Gotha de la restreinte bohème hendayaise, Kiki aurait occupé la place numéro un, si elle avait été établie et enregistrée.

Le personnage sortait du commun tout en faisant partie de l'arsenal de la distraction locale, celle qu'alimentait l'imprévu qui sourd sans qu'on l'attende ; l'indispensable pourvoyeur d'événements ou de saillies ; l'acteur dont on guette l'apparition et espère la nouveauté, l'outrance même, à la limite de la décence comme on n'ose se l'avouer entre gens bien ; le suzerain usager de la rue où beaucoup ne font que glisser avec discrétion ; le briseur de la triste monotonie engendrée par un train-train, trop installé.

D'où venait ce prince de l'excentricité –apparemment de l'insouciance- ; ce paladin au verbe haut, au regard provocant ; cet insoumis à la règle sociale ; cet affublé d'un sobriquet en rupture de signification humaine qui faisait léger avec la répétition de deux syllabes sonores, propices à l'appel, à la familiarité ? Pour l'état-civil, où ce libertin figurait comme tout le monde- son nom était Sah... Un nom gascon. Celui d'un arbuste.

En s'en tenant à d'anonymes et péremptoires affirmations, on fera naître celui qui devait devenir le champion de la marginalité hendayaise, à Bayonne. Tout comme ailleurs il est de bon ton d'être issu de Paris ; dans notre coin prendre son essor dans la capitale du Labourd conférait une dignité particulière. Ne pouvait être bayonnais qui le voulait. Kiki l'était de naissance. Ainsi il semblait parti du bon endroit pour la vie. Qui plus est –on n'arrête pas le commentaire qui se veut on ne peut mieux au courant- notre héros sortait d'une « bonne famille ». La distinction mérite qu'on s'arrête sur ce qu'elle sous-entend et stipule. Avec elle on saisit d'entrée le bourgeois, le bien assis, le très confortablement installé, le possédant, en nature et en espèces ; le considéré en fonction de tout cela et aussi grâce aux marques électives et décoratives qui en résultent ou en émanent. Il n'y a pas si longtemps que cela –gageons sur une endémie dans certaines couches de la société, à l'heure actuelle- pour être réputé de bonne famille, à Bayonne, il importait d'observer certaines règles dans la façon de vivre, donc de se présenter et de présenter. Pour se tenir dans le bon ton, il convenait d'être le dimanche à la grand-messe à la cathédrale, de passer ensuite à la pâtisserie Barrière, orgueil des Arceaux, pour y prendre son gâteau traditionnel et l'après-midi de se trouver dans les tribunes à Hardoy dans les temps anciens, dans celles du Parc des Sports, bien plus tard, et de s'y montrer un fervent supporter de l'Aviron.

On pouvait bien se montrer un fidèle chargé de piété dans un autre sanctuaire de la cité ; on pouvait bien se fournir chez un autre spécialiste de la chose gourmande ; on pouvait bien avec le plus de tenue possible suivre les évolutions des blancs de la moins huppée Association sportive bayonnaise ; on n'avait droit qu'à la note honnête, sans plus.

Pour la bonne renommée il était nécessaire de faire partie d'une autre compagnie, d'une autre réussite sociale, d'un autre rang. Pas question d'y inclure la famille ouvrière, même la plus chargée de mérites. « De bonne famille » appelait le choix, la distinction, la manière.

Si donc on voulait faire sortir notre Kiki de cette « cuisse » spéciale et dorée c'était peut-être pour lui conférer une qualité de naissance au-dessus de la bonne moyenne, pour aussi –qui sait- ménager le contraste, s'apitoyer un peu, faire semblant avec de l'hypocrisie de trouver dommage que l'on n'ait pas suivi un chemin honorable et ainsi, au mieux, incliner au pardon d'un comportement pas toujours du goût de tous.

Kiki avait plusieurs cordes à arc pour lui permettre, avec des activités diverses, d'assurer sa subsistance et celle des siens. Si sa moitié demeura tellement dans l'ombre du grand homme qu'elle parut s'y être dissoute, sa progéniture fut plus connue. Le fiston Fonfon, pas un génie, rassurez-vous, un personnage falot, à l'élocution assez pénible, semblait comme écrasé par l'étonnante personnalité de son géniteur. Tout autre était Mayie. Tout enfant elle avait le dépenaillé de sa condition, la tignasse peu soignée par allergie au peigne, le visage au flot nasal assez couramment en descente visqueuse, non freinée. Puis la gamine timide, un peu style bohémien fit place à l'adolescente qui prenait de belles formes, à la fille superbe d'allure, au passage remarqué qui provoquait maints propos admiratifs avec un désir, à peine dissimulé, d'un si beau tendron. Parmi les fils de bonne famille (il s'en trouvait ailleurs qu'à Bayonne) et parmi les pères également, combien n'auraient pas sacrifié un peu de leur réputation et de leurs deniers (plus difficilement quant à ces derniers) pour avoir droit aux faveurs de la fille à Kiki.

Sortilège de la beauté qui fait oublier l'essence critiquée et qui mue le descendant d'un « à ne pas trop fréquenter » en être qui en impose ! Mayie au canon de prestige avait besoin d'un autre carré d'admirateurs que celui que lui offrit Hendaye. Elle s'en fut, un beau jour, vers des cieux plus aptes à honorer des appas remarquables.

Kiki avait plusieurs qualifications qui correspondaient plus à des aptitudes naturelles qu'à des formations sérieuses et adéquates. En tout premier lieu, et ce toute l'année, il était le porte-faix patenté, si encore on pouvait user de ce mot, sans trop de risques, avec un individu qui dut faire quelques matches poursuites avec ces messieurs du fisc qui n'avait point l'humeur moins tatillonne que leurs successeurs de l'âge de l'ordinateur. Portant une veste et un pantalon de coutil gris, un béret immuablement vissé sur le chef, des sandales ou des godillots suivant le temps et la saison, Kiki allait par l'agglomération, en service de messageries. C'était le livreur à domicile, l'ancêtre en quelque sorte des « commissionnaires-transporteurs » qui avec leurs lourds camions en prennent parfois à leur aise dans les passages encombrés car étroits. Kiki quant à lui n'occasionnait aucun ralentissement dans la circulation et très peu de gêne. Il faut dire que le parc local des voitures –hippo ou automobiles- se caractérisait par la non prolifération et que notre messenger ne disposait que d'une modeste charrette à traction « Kikiesque » ou « fonfonnesque ». Vous avez saisi que le rejeton en rupture de classe, par atavisme, se trouvait au timon, bien souvent.

Rien de compliqué comme véhicule. Au-dessus de deux roues toutes simples, à rayons, bien écartées, une « planche-plateforme » était suspendue, vissée à deux barres verticales. Un tablier d'une résistance toute relative et que l'on s'attendait à voir s'ouvrir, à chaque instant, lorsque la charge semblait sérieuse ce qui n'était pas toujours le cas, (fort heureusement dans un sens). Soit par manque de clientèle, soit par inappétence pour le transport, le véhicule était, bien des fois, promené pour lui tout seul. Le préposé au halage, attelé à deux courts brancards, ne suait pas tous les jours dans son exercice de traction. Des paquets, des cartons jetés à « la va comme ça peut » allaient et venaient, glissaient sur la planche, en constante instabilité. Mais oh ! maîtrise de Kiki ou de son aide, jamais ces fantasques ne tombaient.

On pouvait, au demeurant, faire confiance à Kiki. Si sa fringale de marchandises à transporter ne s'avérait pas excessive, il fallait bien reconnaître qu'il montrait un soin évident et une ponctualité non sujette à récriminations. D'ailleurs, on était bien plus enclin à rire des mots du livreur qu'à l'agresser. Le prendre en faute, le tourner en bourrique ne pouvait être à la mesure du premier venu. On ne se frotte pas à la légère à un individu dont la réponse est prompte et le mot incisif.

Kiki pratiquait les mois en « r » le commerce des huîtres, en qualité de revendeur ambulant. Pas besoin « d'entonnoir-diffuseur » pour annoncer son passage. Le chant montait, soudain, dans la rue.

« Les huîtres de Marennes,
A cinq sous la douzaine,
C'est moi qui les fais, c'est moi qui les vends
C'est ma femme qui bouffe l'argent. »

Le quatrain –œuvre d'un poète d'occasion- n'avait peut-être pas la rigueur exigée par un puriste de la métrique. Ses affirmations sentaient le farfelu et l'audace. La rime s'avérait approximative. Mais l'idée demeurait originale. Le succès en découlait ainsi qu'en témoignait le nombre de chalands qui se pressaient autour de l'ambulatoire éventaire. Le précieux chariot de Kiki servait pour la messagerie mais aussi pour présenter les claires des bords de la Seudre ou leurs pareilles des parcs girondins à l'abri du Cap-Ferret. Le point retenu pour l'aède improvisateur l'était par souci de finales identiques dans le déroulement des vers.

La vente dépassait le stade de la banalité qui s'en tient souvent à des formules comme :

« Donnez m'en deux douzaines.
- Voici Madame.
- Combien ?
- Tant.
- Voilà.
- Merci.
- Au revoir. »

Il fallait que notre intarissable Kiki y aille, chaque fois, d'un commentaire de circonstance ou de routine. Comme l'élément féminin était le plus nombreux à se presser autour des bourriches, notre homme qui ne renâclait pas sur le jupon, y allait de sa prestation appuyée où le grivois, l'allusif trouvaient largement leur compte. Il surveillait ses termes et en l'occurrence n'usait pas du mot lourd, souci pour ne pas effaroucher la prude clientèle ou vieille résurgence d'une origine d'excellente société ?

Une fois l'an, à Carnaval, Kiki prenait du grade en devenant un authentique exécutif des hautes œuvres. Mais avec plus de pouvoirs que ceux conférés à Monsieur de Paris. Avec pour ce faire plusieurs rôles à jouer. Celui du juge qui instruit, de l'avocat qui attaque et aussi de celui qui défend, de la cour qui tranche, du Président qui lit l'arrêt après délibération du jury et pour terminer celui du bourreau chargé de la triste besogne de l'application de la sentence.

Toute la journée du mercredi des Cendres, Kiki promenait San Pançar. L'ogre rabelaisien repu de victuailles, à en éclater, remplaçait sur le caisson les paquets et les paniers d'huîtres. Il s'agissait d'un obèse informe qui à la fois représentait le gargantuesque dévoreur, le goinfre avide en même temps que le répréhensible écornifleur.

Devant la guinguette en planches, auparavant établissement que l'on ne pouvait ignorer, le nom Kiki se trouvant plaqué en bonne place, le Pygmalion créait chaque fois, un même accusé. Avec tout ce qu'il pouvait amasser de chiffons, il bourrait un corsage et une robe délabrés pour constituer un corps de monstre sur lequel dominait une grosse

boule affublée d'un masque grossier, en carton, acquis dans une boutique spécialisée. Cela donnait une trogne la plus enluminée possible.



Donc Kiki, avec le coupable, parcourait les rues d'Hendaye afin que nul n'ignore le forfait et le châtiment. Le passage du sinistre convoi n'avait rien de discret. Les propos grandiloquents du maître de cérémonie tombaient sur le badaud amusé. Pour la circonstance, Kiki revêtait un accoutrement spécial qui tenait un peu de la tenue du corsaire avec son chapeau de cuir bouilli à larges ailes, sa veste noire recouvrant en partie un tricot montant haut sur le cou, avec ses grosses bottes où s'engouffraient les jambes d'un pantalon d'étoffe épaisse. Longtemps, Mayie et Fonfon enfants, furent juchés sur le devant de la lugubre charrette. Ils n'en paraissaient pas exagérément glorieux. Timidité de gosse... perception confuse d'un être de disgrâce de se voir presque assimilés au hideux boulimique?... Qui sait... leur mine basse contrastait avec l'arrogance altière de leur père.

Œuvrant au grand jour, Kiki avait accroché une pancarte à la bedaine du coupable. L'intitulé vaut qu'on s'y arrête ne serait-ce que pour apprécier

les libertés que Kiki prenait avec la sacro-sainte orthographe. Les lettres maladroites indignaient l'attendu du jugement.

« P. Sanpentar et condamate (?) à mort mercredi ».

L'exécution avait lieu sur le kiosque à musique de la Place de la République, le soir.

Kiki lisait la bulle de condamnation puis se perdait en digressions qui n'épargnaient point certains concitoyens, les plus en vue, notamment.

Le nègre n'était pas là. L'auteur réel du billet se cachait, se servant d'un fier héraut qui, ravi, en rajoutait question charges. Cela n'allait pas toujours sans difficultés et embêtements postérieurs. Ayant un soir proféré un vibrant « Largadèle meurt mais ne se rend

pas », un calembour d'une mémorable apostrophe qui visait un haut fonctionnaire de la gare, Kiki encourut les foudres de ce dernier, qui le menaça de poursuites judiciaires. Il n'en fit rien car dans le fond, ses rapports avec ses subordonnés –en exercice ou licenciés pour fait de grève- n'étaient pas sans points noirs, en sa défaveur. Cet incident ne fut que l'exception. D'habitude les interpellés l'étaient sans charge outrageante. Une simple « mise en boîte ». Une allusion à quelque chose de pas bien grave, de pas fâcheux. Les concernés prenaient le parti d'en rire ou feignaient l'indifférence ; l'ignorance. Ça venait de Kiki... C'était le dévouement du Carnaval... Cela suffisait... Passez muscade...

Si d'aucuns ont un parcours de vie linéaire, il en allait tout autrement pour Kiki. L'incident le guettait, chaque jour et à tout instant. Doué pour cela il était homme à le provoquer.

Si Paris avait, au Moyen-âge, son coin refuge pour les vagabonds et autres mal famés, Kiki possédait un authentique « chalet-buvette des miracles ». L'établissement d'une rusticité poussée, connaissait le plus souvent une belle affluence. On se pressait dans la pièce où la décoration avait été oubliée et où l'on ne disposait que de quelques tables de bois grossièrement raboté, dont le dessus poisseux faisait le bonheur des mouches ; de bancs et de tabourets rudes aux postérieurs –heureusement peu sensibles parmi l'aimable société- et d'une instabilité pernicieuse. La clientèle cosmopolite n'empruntait pas au gratin de la société. Se rencontraient chez Kiki, outre des Français –pas ce qu'Hendaye avait de plus raffiné- des Portugais, des Espagnols pour la plupart des manœuvres en quête de distractions peu onéreuses. La piquette du tenancier, pas d'un grand millésime, apportait la consolation euphorisante à ces déracinés, à ces sortes de parias. Mais comme la mesure tendait, naturellement, à être dépassée, il en résultait forcément des « gueulantes » qui dérangaient le voisinage déjà couché ; un tumulte de voix de chamailleurs ; des propos malsonnants ; des invectives, et pour couronner le tout, des commencements de bagarre.

Mais le grand prêtre n'aurait admis, pour rien au monde que l'on profanât son lieu saint. D'autorité, il flanquait cette sacrilège « engeance » à la porte. Dehors, très souvent, le tapage continuait et les coups pleuvaient. Les gendarmes eurent assez fréquemment à intervenir, que ce soit intra-muros ou à l'extérieur. Kiki ne fut pas servi par le hasard quand la caserne s'installa juste en face de son lieu de chahut. Il y eut quelques mises au trou, mais sans prolongation de l'arrêt ; quelques contraventions dressées, mais assez douces.

Les gendarmes, s'ils ne pouvaient tout tolérer et s'ils devaient tenir compte de doléances fondées, ne mettaient pas le paquet cependant, même si tous n'avaient pas de dispositions aussi débonnaires que D et V, les auteurs du tour joué au cheminot.

Kiki reçut force avertissements. La « boîte de nuit » ne fut jamais consignée ou fermée de façon durable ou définitive. Décrite par la bonne compagnie, la guinguette ne manquait pas d'aliment pour la verve de l'Hendayais bon enfant. Elle disparut ; un pôle original, bien que de bonne renommée approximative, manqua. Elle faisait partie du décor local, de ses particularités.

Lorsque la Vierge fut miraculeusement enlevée pour son séjour céleste, à perpétuité, elle ne se figurait pas que la cérémonie qui chaque année commémorerait cet événement considérable connaîtrait, à Hendaye, un scandale, qui n'eut été le sacré qui s'attachait à elle, aurait paru bouffon. De la grosse farce...

Comme il était bien établi, l'hommage à Marie partait de la procession, à l'heure des Vêpres. La longue théorie des fidèles prenait la route de la Plage, tournait à Belcénia et revenait à l'église par le Bas-Quartier.

Un certain 15 août, les chants cessèrent tout d'un coup et la lente procession s'arrêta. Kiki fut à l'origine de ce bouchon malencontreux. Juché sur le tablier de son phaéton, très Aurige d'aspect, fouettant à tour de bras la pauvre haridelle qui, ce jour-là, lui servait d'auxiliaire, proférant maints jurons impies, bien habituels dans la bouche de l'apostat qu'il était, Kiki voulut, à tout prix, fendre la pieuse colonne. Soit qu'une intervention divine se produisit, soit que la carne qui tractait refusât d'aller plus loin, toujours fut-il que le char du blasphémateur s'arrêta. La stupeur gagna les premiers rangs. Toute l'assistance –clergé y compris- connut un instant d'inertie muette.

Prompt comme l'éclair, un monsieur très distingué, ficelles très apparentes à la boutonnière ; portant des guêtres blanches, l'inséparable parure de ses pieds ; chapeau à la main ; le visage cramoisi de courroux, la voix rauque d'indignation, s'avança tel un félin sur le damné. Il s'agissait de Don Nicolas, un paroissien des plus zélés, tenant une maison de transit et considéré comme consul d'Espagne, car représentant cette nation voisine à Hendaye. Un señorito des plus nerveux d'ordinaire. Jugez de son état d'excitation face au bravache. Joignant le geste à l'apostrophe il fonça donc sur Kiki, pointant sa canne en direction de l'infâme, exécutant quelques moulinets de bretteur pour le jeter en bas de son véhicule.

Mais Kiki ne péchait pas par manque de sang-froid. Le sabre ne l'effrayait pas.

« Ta gueule Nicolas... Va donc baiser G... (*ici le nom de l'amie-concubine, secrétaire du diplomate qui, fou de rage frappa, frappa, mais dans le vide*).

« Hue... fit Kiki ». Et de ses quatre fers l'animal s'élança. Comme un météore la voiture fila, frôla les assistants médusés et disparut. La scène fut si rapide qu'il n'y eut pas d'autres manifestations réprobatrices que celle de l'hidalgo.

La procession poursuivit son chemin comme si de rien n'était. Evidemment dans les rangs il y eut quelques oublis de psaumes, quelques ratés dans les dizaines de chapelet. L'événement avait de l'importance. Les commentaires allèrent bon train alors même que tout était terminé. Ils n'étaient pas des plus favorables au provocateur, du moins à haute voix. Mais ne se trouva-t-il pas parmi la pieuse assemblée quelques sornois pour rire, tout bas, de l'exhibition de Don Nicolas devenu l'acteur numéro un alors que l'indésirable Kiki était un peu oublié ? Il fut beaucoup pardonné, ce jour-là, au délinquant. La charité chrétienne ne saurait être un vain mot. La plainte pour outrage demeura un vœu rentré. Kiki s'en tira donc à bon compte cette fois.

Il devait lui arriver une mésaventure plus cruelle, à l'origine de laquelle on doit mettre son aversion pour tout ce qui touche à la religion, autant sinon plus, que sa propension marquée pour l'ironie gouailleuse ou le brocart insolent. Notre mal embouché se trouvait un certain jour dans la cour de la gare. Revenant vers la frontière, un gros curé espagnol, facilement décelable avec son chapeau différent de celui de ses collègues français, montait très tranquillement la petite côte qui part de la station.

« Crôa... Crôa... » La diphtongue lourde, laide, partit dans l'air ambiant à la manière de l'écho. Le corbeau dans ses œuvres. En l'occurrence l'allergique à la soutane, le portefaix. Surpris par une agression aussi brutale qu'inattendue, l'ecclésiastique noir de peau, se retourna. Le cri ayant cessé, estimant l'incident clos, il continua sa route. Mas la

césure ne fut pas de longue durée. Reprise des croassements, et de plus belle, question force et insistance. Kiki triomphait. L'impudent imprudent ! Très agile malgré une brioche honorable, le prêtre, en moins que rien, fut sur le provocateur. Il lui administra une de ces corrections dont certaines parties de son individu durent porter des traces, un temps.

« Au secours !... Au secours !... Au secours ! » s'époumonait le châtié, cependant que réparation obtenue, par les pieds et les poings, l'offensé reprenait le chemin menant à son pays et que personne ne broncha dans les parages, pour voler à l'aide d'un compatriote, en situation pénible. Il y eut même des rires sonores. Des audacieux allèrent jusqu'à « chiner » le corrigé, âmes assez insensibles pour ne point se préoccuper de la vertu des horions. Kiki certes leur répondit mais avec une virulence atténuée, une modération qui surprit, venant de sa part. Mais il pouvait bien pousser des beuglements. On était trop au fait de son vocabulaire pour s'en formaliser.

Tel était Kiki. Pas dangereux. En définitive, pas méchant, pas obstinément méchant. Un peu difficile à vivre, assez souvent. Il fut un type bien particulier de la calme époque hendayaise de l'après-guerre de 14-18, un amusement pour la population, un sujet de commentaires.

Lui disparu, il n'y eut pas de remplaçant de sa trempe, de son envergure pour tout ce qui touche au verbe haut et à la désinvolture osée.

Papyrus ou le Phaéton irascible

« Prou... prou... prou ». Des cris qui pointaient, sans avertissement préalable, dans l'atmosphère peu perturbée d'une époque où le moteur n'avait pas encore atteint la souveraineté de l'occupant. Des cris qui tenaient davantage de la vocalise perçante que de l'explosion profonde et dans lesquels on pouvait trouver l'appel à la lutte ou au repliement ou bien l'invocation adressée à un pouvoir surnaturel pour une intervention décisive.

Des cris poussés par de nombreux organes, réitérés à la façon de l'écho, très clairement perçus dans un air calme.

Des cris à l'audition desquels le non-initié pouvait demeurer perplexe, se demandant de quelle manifestation, de quelle cérémonie incantatoire, il se trouvait être le témoin.

C'est qu'en effet on se serait cru, tout soudain, transporté loin, bien loin, des rives de la Bidassoa. Peut-être dans les Grandes Plaines avec le fond de décor gigantesque des torturées, des inhospitalières Rocheuses, en pleine chevauchée des descendants cuivrés des Amérindiens ; ces Sioux intrépides et intraitables qui punctuaient leurs débordements de haute voltige équestre, par des explosions gutturales débilantes pour l'adversaire poursuivi.

A moins que l'on ait pu se figurer, près des contreforts de l'Atlas, dans d'indéterminés Aurès, où des « youyous » de combat, fusent sans que l'on sache l'endroit précis d'où ils émanent et sans qu'on en saisisse tout le mystère.

Tout près dans la montagne basque, l'Irrintzina ⁽²⁹⁾ demeurait à l'honneur. Un vieil appel, un vieil indicatif, l'affirmation vocale du caractère viril d'une race. Mais avec lui, aussi, il ne s'agissait que d'un rapprochement, d'une illusion. La syllabe sonore qui troublait le calme ciel hendayais n'avait point le côté martial des vifs éclats des pentes de la Rhune. Elle était moins farouche et en elle on décelait de l'ironie, de la provocation bien plus que de la détermination pour attaquer ou résister.

Les « Prou... prou... prou... » ne comportaient pas de problème insoluble quant à leur origine et à leur destination. Le concerné en temps que visé n'était autre que Papyrus, un cocher de fiacre local. Il ne s'agissait point d'un quelconque hommage ; mais les esprits taquins le savaient réfractaire, hostile à l'onomatopée.

Papyrus n'était pas le nom véritable du teneur de guides. Il s'appelait Tau... et habitait dans la rue qui descend de la ville pour mener au Bas-Quartier. Là, sa sœur tenait une boutique d'épicerie. Heureusement pour son chiffre d'affaires qu'elle se trouvait, en toute exclusivité, derrière le comptoir. Que serait-il arrivé si elle avait confié quelques instants de vente à son frère dont l'irascibilité se trouvait prompte à se manifester ! Rien de bon, assurément. Chaque magasin vendant épices, café, sucre et autres denrées de consommation courante, de premier emploi ou d'appoint, de renfort en sapidité, en vertu excitante, avait dans le coin affecté à la confiserie une particularité bien à lui, et bien mise en évidence.

La maison Tauz... avait une prédilection pour le cornet en fort papier, aux couleurs vives, avec sur certains des dessins simples. Les cornets débordaient largement de panetons pour lesquels le bout pointu de leur cône était planté. Pour eux, nous faisons le déplacement. Pour eux nous descendions les escaliers abrupts de derrière chez Lamouliate

²⁹ Cri basque des bergers, des montagnards, des contrebandiers

lorsque nous avons eu la chance de récolter quelques petits sous. Nous allions chercher l'objet rarissime dans un de ces étuis bien collés, qui ne pesaient pas lourd, plus garnis de papier fin que de choses précieuses. Il fallait un moment pour les défaire et enfin trouver au milieu des spirales ténues un objet aussi peu original qu'une simple cuiller miniature, un bout de fil de fer portant un bouton pour faire office de bague, un moule en métal ultra-léger (un tout petit sifflet), une image à la figuration banale et cent autres merveilles aussi insignifiantes les unes que les autres. Des surprises qui, en fait, n'en étaient point. Mais était-ce le goût du risque, la tentation de forcer la bonne fortune qui nous faisaient revenir chez Tautz... point découragés par des déconvenues, des échecs successifs. La tenancière n'avait que faire de son frangin dans les environs, pendant qu'elle s'occupait de son commerce. C'était assez comme cela de le supporter aux heures creuses, aux heures de sustentation et un peu avant que le sommeil, le soir, ne gagne la partie.

Aussi Papyrus vivait-il beaucoup sur le siège de commande de sa voiture de louage.

D'où lui venait son surnom ? Qui l'avait trouvé le premier et appliqué ? A l'origine n'était-ce pas l'appellation utilisée pour un auxiliaire du cocher tenant davantage de l'hipparion que du pur-sang ? Mais qui expliquerait que l'on ait alors puisé chez les cypé-racées pour le baptême et l'inscription sur le livre généalogique de la race chevaline ? Peut-être eu égard à l'exotisme qu'évoquent les bords du Nil et parce que cela sonnait bien. Moins étrange la passation de dénomination de l'animal à son propriétaire, le patronyme devenant sobriquet. L'œuvre d'un farceur, sans l'ombre d'un doute. Il est ainsi des gens qui ont une disposition naturelle pour le baptême farfelu, celui des autres, bien évidemment.

Tautz... prenait ombrage de Papyrus aussi bien que des cris qui ne manquaient point de sourdre à son apparition. Il se trouvait dans Hendaye des points névralgiques. L'un des plus notoires était au Vieux Fort où l'on pouvait assister à la séance scolaire et à la séance des grands, entendons par là la provocation de l'enfant et celle de l'après-atelier, lorsque le fronton de Gaztelu-Zahar était envahi, le soir, par les ouvriers et les apprentis, fervents de la pelote et en rupture de travail.

Le grand pré du Vieux Fort connaissait les ébats d'une grande partie de la population de l'école des garçons toute voisine, ainsi que la place libre insuffisante pour contenir tous les conquies du jeu de paume.

Au plus fort de l'amusement le fiacre à Tautzias surgissait, parfois, montant ou descendant la côte, capote fermée ou relevée, son Phaéton au poste de direction. Alors l'air parlait, la drôle de cantilène montait. « Prou... prou... prou... » Qu'avait donc d'extraordinaire cette onomatopée pour susciter l'ire de Papyrus ? Ne faisant ni une ni deux, ce dernier arrêtait net son cheval, qui bien au fait avait déjà bien ralenti son allure modérée au premier signal et fonçait, fouet en main, pour frapper et zébrer les jambes, pour châtier comme il convient.

Le plus souvent tout s'en tenait à des vociférations effrénées, à des menaces rageuses, à des gesticulations de dément. Le parc scolaire était trop bien rempli pour que l'on puisse y déterminer les provocateurs trop mélangés à la masse « comme un poisson dans l'eau ». Et puis le jeu n'ayant pas perdu, un seul instant de son ardeur, il en résultait que c'était celle de Papyrus qui se trouvait, on ne peut plus freinée. Il lui arrivait le plus souvent de revenir à son siège, non sans assurer qu'à l'avenir cela ne se passerait pas ainsi et que justice serait faite. Il y eut, certes, quelques mises à exécution des promesses.

Quelques « vibrions » de corde se perdirent sur des jambes, souvent celles d'innocents, les « maîtres-chanteurs » ayant eu le temps de se mettre à l'abri. Mais soit que le champ présentât des difficultés d'approche avec ses joueurs en surnombre, au comportement débridé, soit que Tau... reculât au dernier moment pour infliger le traitement impitoyable, soit qu'il craignît qu'une « volée de moineaux » ne fondît sur lui ou qu'il redoutât l'entrevue avec le personnel enseignant ; il abandonnait la lice. Néanmoins il lui arriva de prendre contact avec les instituteurs. Quelques doléances sortirent de sa bouche. L'air de circonstance « d'en tenir compte », la promesse que les coupables seraient punis, calmaient l'irrité.

Plus lointains, en distance, se trouvaient les acteurs de la cérémonie de fin d'après-midi. Le fronton de Gaztelu-Zahar connaissait, alors, la belle affluence de spectateurs et le grand concours de joueurs amateurs. Aussi quand Papyrus allait par la route riveraine du Vieux Fort les cris ne manquaient pas. Arrêt du carrosse ainsi que le voulait le scénario. Mais vu la difficulté d'affronter un aussi grand nombre d'individus, tous en bonne santé, le cocher se bornait à proférer des imprécations et des malédictions sonores.

Que devenait durant tous ces exercices de voltige courroucée la carne et sa voiture ? La bête, rompue au classique exercice, heureuse, sans nul doute, de disposer d'un temps qui lui permettait de souffler, demeurait bien sagement dans l'attente du dénouement. Nul danger ne la menaçait. Aucune perturbation ne pouvait contrarier une circulation plus que réduite, à quelques attelages et au tram poussif.

Cela se compliquait un tantinet lorsque Tazias avait des clients. Il lui arrivait pour honorer ses hôtes de passer fier sous les brocards ; les passagers devant trouver étranges ces cris mystérieux. Mais lorsque l'ire s'avérait la plus forte et qu'une force irrésistible enlevait notre homme à son poste de guidage, alors les voyageurs se trouvaient en panne sèche. Le plus souvent, ils observaient, amusés ou intrigués, le singulier manège avec une légère appréhension quant à l'équilibre mental de leur cocher et en ressentant une certaine hâte d'en être débarrassés.

Il arriva à Tazias de trouver sa voiture vidée de ses occupants à son retour d'expédition. Surpris, redoutant le pire, ils avaient opté ; préférant la marche en toute liberté aux risques d'un transport bizarrement troublé.

Le Vieux Fort n'avait pas le monopole de l'antienne excitante, ni de l'exploit « papyrussien ». Les rues connaissaient également l'appel et le répons.

Les passages de Tazias ne s'effectuaient pas toujours dans la sérénité qui convient à quelqu'un qui a charge d'âmes. Il arriva, plusieurs fois, à la rosse de se trouver contenue alors que son maître sautait de son siège, fonçait, pour poursuivre, pourfendre, jeter l'anathème.

Un jour, nous sortions de l'école, à onze heures et demie, les cours de la matinée achevés. Le tram avait déjà emporté sa cargaison vers la gare et ceux de la Plage attendaient leur tour à la halte Lausanne. Le Bas-Quartier s'en était allé par le pré du Vieux Fort. Les élèves de la ville, dont j'étais, regagnaient leurs pénates, sans nulle hâte. Il n'est pas comme lorsque le trajet est réduit pour mettre du temps à le couvrir, tellement la tentation s'avère grande de musarder, de bavarder, de discuter, d'observer tout et rien. Nous avons dépassé, au prix de mille efforts de lenteur, l'atelier de menuiserie Argoity lorsque Papyrus pointa au bout de la rue venant de la route de la Plage. Aussitôt quelque imprudent, qui n'avait pas réalisé le danger à ne pas s'assurer des arrières, poussa le cri sédi-

tieux. La rue était remplie de passants, de ménagères encore à leurs commissions pour le déjeuner, de celles, comme il s'en trouve un certain lot qui ont toujours le long moment disponible et qui le mettent à profit pour, à ce que l'on assure, le perdre en papotages inconsiderés.

De loin Tauzias accusa le coup. Un coup de fouet brutal fit accélérer la carne et face à l'établissement Iribarne (vins et spiritueux) ce fut l'arrêt pour la scène classique. Nous nous dispersâmes très vite, nous les complices de la provocation. Les couloirs voisins nous servirent de caches providentielles. Mais voilà où tout se complique. André, le neveu de notre Directeur, un nouveau venu dans l'horizon hendayais, peu au fait de la guérilla dont le cocher était le héros, s'en allait faire des emplettes, envoyé par sa tante. Il cheminait derrière nous. Pris par un subit désir de nous imiter, mû par une force irrésistible de mimétisme, il se mit à courir, mais sans chercher le havre sauveur. Il ne demeura que lui et les adultes à l'arrêt sur le théâtre des opérations. La méprise fut inévitable. Papyrus vit le coupable dans le coureur. Il parvint à le rattraper cependant qu'André s'arrêtait chez le marchand des 4 saisons où il était dépêché. Et Tauzias s'exécuta, ou tout au moins voulut s'exécuter, leva le manche de son instrument de combat mais n'eut pas le temps de produire des spirales cinglantes à l'adresse de l'innocent car Monsieur Alvarez, le commerçant se mit en travers et stoppa net l'offensive vengeresse.

A croire que Papyrus n'avait pas le courage profond. Hurlant, menaçant, il retourna à sa voiture qui n'avait pas progressé d'un mètre, la bête connaissant ces arrêts inopinés et brutaux, conséquences de ces appels curieux et spontanés qui n'étaient plus une surprise pour elle. Haletant, André retrouvait peu à peu ses esprits, ne comprenant toujours pas à quelle course poursuite il avait participé.

La réaction de Monsieur Labarrère, notre Directeur, fut double. Tout d'abord, il blâma, devant tous, les anonymes (?) provocateurs. Point sourd et nullement atteint de cécité, ni de trou de mémoire, il défendit –sans excuse possible- toute manifestation intempesitive au passage de Papyrus lors de nos récréations. La sanction serait exemplaire.

Ensuite, mais cela nous ne le sûmes qu'après, par des confidences d'André, il fit venir Tauzias à résipiscence. Tauzias, fautif seulement, il faut bien l'avouer, de s'être trompé d'adresse. Par quels moyens et par quel truchement ? Là se trouvait le côté, laissé dans l'ombre, de l'arrangement.

L'armistice et la fin des hostilités furent conclus et observés entre les écoliers et Papyrus. Désormais, il put passer devant le Vieux Fort au moment des récréations, sans être inquiété.

Il n'en fut pas de même en ce qui concerne la prestation agressive des jeunes gens. Il y eut encore d'épiques séances de gesticulations forcenées, avec propos menaçants et verts à l'appui.

Tout finit... enfin... avec la disparition de l'offensé, victime, c'est indubitable, de mauvais plaisants ; mais aussi d'une nervosité excessive dont la source pouvait aussi bien se trouver dans un tempérament aux réactions incontrôlées ou dans certaines habitudes de dégustateur endurci. Ces dernières pouvant d'ailleurs exacerber l'état physiologique naturel.

Tout ceci peut sembler fade aux jeunes générations actuelles. Mais, bien que ne niant pas le déplaisant des gags, songeons pour une faible excuse, que n'ayant point le recours de la scène ou de l'écran, un peuple, pas méchant, dans le fond, saisissait les moindres occasions pour se défouler, se divertir.

Hélas ! au détriment de quelqu'un... c'est vrai.

« Et quand on vient d'en rire » : un triste nabot : Romain

« Romain le petit coquin
La canne à la main
La pipe à la bouche ».

Cette comptine était fréquemment entonnée par les rues d'Hendaye avec pour choristes des enfants dont l'effronterie primesautière s'avérait indubitable, sans trop grande recherche. La manifestation n'avait, au demeurant, rien qui au premier abord puisse sembler intolérable parce que choquant. Bien moins surtout que ces démonstrations nasales, peu heureuses, ces « grou... grou... » qui apparentaient leurs auteurs à quelques verrats de bien mauvaise humeur.

Ces deux agressions enfantines –il s'agissait de cela en effet- avaient une cible commune, un drôle de personnage, un de ces « laissés pour compte » par la nature : Romain.

Est-ce vraiment inéluctable, juste et foncièrement acceptable que dans toutes les sociétés il y ait une catégorie d'individus qui, à cause de leur malchance au départ dans l'existence, surtout en ce qui touche à la défektivité physique, à la carence intellectuelle, soient ainsi voués au sarcasme, à la « mise en boîte » permanente, au mépris, à un évident bannissement en quarantaine et, en définitive, à un injuste rejet.

Nous savons par Myron que Sparte avait la dent dure pour ses ilotes qui en plus des travaux les plus répugnants à eux imposés, se voyaient affublés d'attributs distinctifs, grossiers comme bonnets de peau de chien, vêtements de peau de mouton mal équarris et apprêtés à la hâte. Et cela n'aurait constitué qu'une minime dégradation si chaque année les verges ne leur avaient pas été servies pour leur rappeler leur état d'esclave, leur basse condition.

Plutarque ajoute à l'abjection en affirmant que les malheureux déchets étaient contraints à s'enivrer pour être jetés en pâture à la malsaine curiosité des jeunes lacédémoniens. Mis, haineusement, au ban de la société avec très peu de certitude de pouvoir s'en sortir, ils n'en inspiraient pas moins de craintes réelles et tenaces à leurs maîtres tortionnaires qui les redoutaient pour leur nombre et pour les possibilités de révoltes. D'où l'horrible cryptie, cette chasse (j'allais écrire à l'homme) à l'ilote... Sur tout le territoire de la Laconie, armés de poignards, à la brune et toute la nuit, c'était par les jeunes spartiates de souche distinguée l'holocauste de l'ilote, le massacre à grande échelle des réprouvés rencontrés ou désignés d'avance.

La Cour des Miracles fut au Moyen-âge le grand dépotoir où tout ce qui portait tare était rejeté.

Descendant de cette catégorie de proscrits, Romain était, lui aussi, à sa façon, toute proportion gardée un paria.

De petite taille, bien au-dessous de la moyenne, sans être pour cela un nain, ce qui surtout affirmait sa disgrâce tenait dans son visage. Un vrai masque avec en guise de nez une enflure anormale, en quelque sorte une affligeante bribe recouverte d'un vilain rouge permanent. Le grognement des enfants (cet âge est sans pitié a-t-on avancé) avait une

relation certaine avec l'appendice de Romain et les étranges bruits et reniflements qui en émanaient.

Il ne fallait pas chercher longtemps pour trouver notre petit homme. Bien que très exposé au rire sardonique, à la sarcastique raillerie, il était un assidu de la rue. Ses tâches –par essence vulgaires- s'exécutaient dehors.

En toute saison, et quel que fut le jour de la semaine, on pouvait le voir protégé par un interminable tablier bleu, une enveloppe ridicule, à l'étoffe décolorée, pas de la première jeunesse, qui lui prenait le corps bien au haut et descendait presque à toucher des chaussures éculées, au cuir craquelé sur des sandales dont la semelle s'en allait en barbes envahissantes, signe certain d'une usure ancienne et obstinée. Pas question de remplacer l'objet défaillant tant qu'il restait une petite possibilité d'emploi.

Romain portait un béret de laine rouillée, tourmentée par toutes les intempéries passées, n'ayant plus la moindre souplesse et partant ne laissant au couvre-chef aucune possibilité de forme quelconque. Posée n'importe comment, la coiffure sale et flasque n'ajoutait rien de bien beau à une face déjà fort défavorisée.



Tel nous apparaissait Romain dans ses œuvres de poussée ou de halage. Rares étaient les jours où il ne passait pas avec un singulier et rudimentaire véhicule dont le tout formait un squelette : brancards prolongés à l'arrière pour former un cadre dans lequel s'insérait un tonneau de capacité non négligeable. Deux grandes roues, oreilles légèrement voilées, assuraient la mobilité de l'ensemble. Avec le récipient ventru elles occupaient l'essentiel de ce « pousse-pousse » spécial. Un grand entonnoir à la bouche bien évasée, était retenu devant le muid par le cône et l'embout qui utilisait pour s'y fixer un angle d'équerre, vide. Mais l'entonnoir ne demeurait pas longtemps figé. Romain l'enlevait très souvent pour le placer dans un trou de bonde. Il faut dire que notre homme procédait à la collecte des eaux grasses, de ces eaux aux yeux visqueux en surface, sur un liquide de laide coloration, qui laissait aller tous les remugles particuliers, toutes les émanations qui, par suite de brassages, de mélanges avaient des rejets curieux où il entrait aussi bien l'acidité irritante prenant à la gorge que la fadeur nauséuse du gras rancie ou encore de ces insupportables effluves de pourri agressif dont trognons, épluchures, peaux et pulpes de fruits trop mûrs sont prodigues. Le dessus du liquide était en effet recouvert d'une nappe de déchets solides qui n'avaient rien de ragoûtant.

Pénible pour l'odorat, l'infâme brouet que Romain versait à partir de vieux seaux rouillés et gluants qu'on lui réservait, bien à part de l'établissement ou de la demeure, avait du repoussant pour l'œil. Plein la vue, plein le nez, remarque de circonstance, bien appropriée et dans le sens le plus déplaisant de l'expression. Mais le collecteur n'en avait cure. Il ne paraissait ne sentir, ni voir... Il affectait ou semblait affecter –une insensibilité notoire face à l'insoutenable agression dont étaient victimes l'odorat et la vision. D'aucuns

ont parlé du mulet à Romain. Je ne lui en connus aucun. L'animal c'était l'homme ou le semblant d'homme.

Le manque de réaction de Romain devant le fétide et le laid aspect venait-il d'une altération des sens ? Cela semble peu probable. Il faut y voir plutôt –quand on sait à quel régime était soumis l'infortuné chez ceux qui l'hébergeaient- une résignation à un triste sort, celui d'un être sans cesse houspillé, impérativement commandé pour un travail aussi inutile fut-il, souvent pénible sans possibilité aucune d'y couper.

Le pauvre Romain avait sa géhenne, son lieu de tourments dans sa famille où régnait en absolue maîtresse sa belle-sœur qui ne l'avait accepté que pour l'exploiter, le faire souffrir, l'humilier, s'en servir au maximum pour les tâches les plus ingrates. Sans trêve harcelé, ne faisant jamais assez vite ni assez bien, traité pire qu'un animal, sans soin matériel, hormis le strict nécessaire pour tenir le coup, sans la moindre parole d'amitié ou de réconfort, c'était la bête de somme. Aussi n'était-il point surprenant de le trouver attelé à la voiture de vidange.

Il avait de grands et constants fournisseurs à l'Hôtel Imatz, à l'Hôtel Hendayais, en bordure de la Place, à l'Hôtel de France et d'Angleterre, à l'orée des Allées. Des restaurants dans de proches secteurs, l'approvisionnaient aussi. Il se trouvait bien quelques particuliers, au train de maison important, qui gardaient des déchets, mais somme toute cela représentait peu en comparaison avec l'approvisionnement hôtelier.

Le plein était vite fait. Romain devait regagner l'enfer, sans plus tarder. Pour utiliser une quête aussi régulière et aussi abondante, il faut croire que sa « virago-tortionnaire » assurait l'élevage d'un contingent porcin conséquent. Mais ceci est une histoire tout autre.

Le malheur –un de plus- pour Romain venait de ce que sa collecte s'effectuait non loin des écoles. Si son passage avait lieu au moment de la sortie des classes ou lors d'une récréation –la Place tenant lieu de cour pour les ébats des écoliers- notre infortuné se trouvait vite agressé. Comment réagissait-il alors ?

Trop limité en vocabulaire et en puissance vocale, trop pataud avec une vélocité plus que contestable pour se lancer à la poursuite d'insolents, sachant ce qui pourrait bien lui en coûter d'abandonner sa carriole ne fut-ce qu'un court instant, il devait s'en tenir à quelques grognements de protestation, à quelques imprécations confuses, à quelques gros mots, à quelques menaces du geste pas bien redoutables car dans l'impossibilité de se matérialiser. Il lui arrivait, souvent, de passer sous la bourrasque sans réagir, sans mot dire avec cette allure de bête battue, soumise, l'œil éteint alors que certainement une souffrance contenue le rongait et qu'il ne disposait même pas de l'expression navrée du regard pour la manifester.

Romain n'avait pas, dans ses corvées, que le ramassage des eaux grasses. Si la carte de « pousse-voiture » avait existé il l'aurait obtenue sans difficulté et en bon rang.

C'est lui qui sur une espèce de brouette prenait en charge, à la gare, les valises contenant des articles de la maison Oyarzun de Bayonne, établissement spécialisé dans la lingerie. Un commis, toujours vêtu avec recherche –fonction oblige- une sorte de vieux beau, devait présenter les articles aux clientes. L'homme, le mari n'était pas souvent là, lors du passage d'Oyarzun. Le commis prenait le nom du patron dans la bouche des visitées. La fanfreluche d'ailleurs ne l'intéressait guère. Le représentant appréciait l'absence qu'il considérait comme une aubaine pour le commerce et pour la minauderie et dans certains cas, avait tendance à pousser un peu plus loin l'amabilité.

Sur la route, le représentant suivait, très décontracté, cependant que « l'être de somme » ahanait, peinait pour faire avancer le petit tombereau lourdement lesté. Les haltes étaient nombreuses. Certaines duraient : là, où les clientes répondaient aux propos aimables, se montraient communicatives et compréhensives et ce qui était loin de déplaire au voyageur-représentant.

Romain, lors des arrêts, aurait été le plus heureux des hommes s'il avait pu souffler en toute quiétude. Hélas ! les tourmenteurs l'attendaient, semblait-il. Quand cela n'allait pas plus loin que la raillerie il n'y avait pas trop à récriminer. Mais quelques perfides – sachant le pendant du petit homme pour le gros rouge- l'invitaient parfois à « s'en jeter un » sur le zinc d'un proche bistrot. Il ne fallait pas une grande quantité de vin pour ébranler une aussi réduite constitution. Il y eut quelques déboires, heureusement rares, se traduisant par une conduite un peu zigzagante de la brouette. Il fallait, alors, toute la mansuétude de son « client » pour feindre de ne rien voir et aussi –cela arrivait- pour limiter les dégâts, soit par une longue pause, soit en s'attelant, lui-même, aux mancherons.

En règle générale, les coups de canif au bon comportement étaient rares. Romain recevait la consigne impérative de ne pas bouger devant le pas de porte. Nature obéissante et craintive –l'ombre de sa belle-sœur le suivait partout- il respectait la prescription.

Le mercredi et le samedi c'était encore lui qui poussait la carriole des marchands forains depuis la cour d'Hendaye-gare jusqu'à la Place de la République où ils dressaient leurs tréteaux. Le soir, trajet inverse. Entre temps, Romain œuvrait ailleurs.

Un soir de Mardi-Gras l'on vit arriver, sur l'aire où avait lieu le bal de carnaval (toujours la Place à cette époque), flanqué de joueurs de rugby du stade (oublions-les, leur rôle ne fut pas ce soir-là si glorieux) ; un ridicule baigneur, le visage peinturluré. Il suivait sans réagir, en proie à une hébétude profonde, résultat d'anormales libations. Les facétieux accompagnateurs (ou qui se considéraient comme tels) attendaient la fin de la danse pour présenter leur numéro. « Romain...Regardez, c'est Romain. » Tous les regards se portèrent sur l'étrange groupe et surtout sur le triste héros de la scène, l'ilote incontestablement. La surprise appela le rire. Les quolibets fusèrent mais de courte durée. « Montreurs » et « exhibé » effectuèrent le tour du kiosque... Alors survint le drame... le point final. Alertée par on ne sait quel « téléphone hendayais » Madame Ar... la torturante belle-sœur surgit telle une furie et sans ménagement, sans se soucier de l'assistance, prenant son « protégé » rudement par le bras, l'entraîna –et presque le traîna- hors de la vue des rieurs après lui avoir appliqué sur les joues, des claques sonores. Les fiers « machos » du Stade ne demandèrent point leur reste. Ils abandonnèrent avec une facilité ridicule leur souffre-douleur à la mégère déchaînée.

Ce qui se passa par la suite n'est pas difficile à imaginer. En cours de route force horions, insultes, secouements brutaux pour forcer l'allure du « bambino » et dissiper les vapeurs de l'alcool... Ensuite le trou... le « mitard »...

D'après les renseignements de voisins peu portés sur l'exagération ou la mythomanie on enfermait Romain, dans les cas les plus favorables dans la cave noire et humide (sans possibilité d'accès à une bouteille ou à un robinet) ou quand le corps du délit était jugé plus grave dans la soue aux porcs. Gageons que ce soir de Mardi-Gras, vu l'ire de la geôlière, Romain eut droit à la compagnie d'animaux (en gascon d'aucuns les appellent nobles) qui ne pouvaient que faire bon accueil à celui qui contribuait à leur fournir leur grasse subsistance.

Le stage de Romain en pays porcin ne durait certainement pas. Autrement comment se serait-il trouvé des gens assez pleutres pour ne pas intervenir, afin de ramener une possédée (et son mari falot) à la raison ou en dernier ressort pour alerter qui de droit afin que cesse une inhumaine situation.

De toute manière –premiers brocards épuisés- Romain était à plaindre. De tels défavorisés ont-ils demandé à venir dans un monde cruel, victimes expiatoires d'on ne sait quelle faute ancienne, chargés de disgrâces, de malformations, de déficiences qu'elles touchent au corps –dont on se gausse- ou à l'esprit que l'on condamne sans complaisance ? Ont-ils su ces condamnés de toujours, ce qui était un instant de joie ?

Ceux dont les dispositions mentales sont honnêtes, que peuvent-ils penser de leur vie, de ce qu'elle leur a réservé ?

S'ils la comparent avec celle de beaucoup d'autres, bien lotis, quelles ne doivent pas être leur rancœur intérieure, leur révolte contre un état de sacrifié que rien ne peut justifier !

Combien cèlent-ils en eux de jugements sévères, de réprobation très profonde, renfermée, concernant le comportement dérisoire peut-être, mais surtout malhonnête, cruel, de beaucoup d'autres qui voulant s'amuser à leurs dépens ne sont arrivés qu'à faire la triste démonstration d'un état d'esprit assez général, où l'orgueil, la déraison, l'égoïsme se manifestent laidement, portant préjudice au sens de l'humain, à la valeur du cœur.

Battite Ga... Chanteur de jour ; voix dans la nuit

Les nuits d'hiver, peut-être à cause d'un parcimonieux et modeste éclairage, tombaient, semble-t-il, plus tôt à Hendaye, à cette époque.

L'obscurité envahissait les rues et il ne demeurait pour se guider que des amers plantés aux carrefours principaux et qui ne pouvaient sortir de l'ombre épaisse que les environs immédiats. Tout près le noir régnait.

La vie se déroulait, alors, à l'intérieur des maisons. Le père rentré, son travail terminé, les enfants ayant rempli leurs fatidiques pensums scolaires, on passait à table.

Heureux temps, tout de même, où l'intimité chaude du cercle familial n'était pas aliénée par des étrangers. On n'avait pas encore eu à subir, et pour cause, les captieuses drogues qui ont pris les noms de radio et de télé. La conversation était permise. L'échange s'avérait le plus souvent fructueux. La communion des cœurs y gagnait à n'en point douter.

Le feu ronflait dans la cuisinière encore toute enveloppée par la toile ténue des senteurs exhalées par la préparation du repas du soir.

La soirée qui n'avait de monotone que l'apparence, voyait se prolonger, un moment, ce repli total sur la famille. La table desservie, le père parcourait son journal. Les enfants savouraient Cri-cri, l'Epatant ou quelques autres illustrés à la mode. Maman, elle, trouvait toujours de l'occupation pour bâtir du neuf avec les aiguilles et la pelote de laine ou pour réparer les outrages à des vêtements mis à mal par la pratique de jeux sans freins, aussi fertiles en ecchymoses qu'en accrocs.

Puis la lampe s'éteignait. Neuf heures ou presque. Le silence s'emparait d'un nid où la douce quiétude venait d'un amour que l'on ressentait intérieurement ; que l'on goûtait sans peut-être en apprécier ou définir, sûrement, la valeur et la portée.

Dehors les bruits étaient rares et de courte durée. Quelques abois dans le fond de la rue avec une réponse ou un écho dans le lointain. Quelques voitures attardées avec le martèlement des sabots des chevaux sur le sol, le clic-clac des roues en porte-à-faux. Quelques notes sporadiques de vent et parfois aussi le souffle impétueux qui durait.

Et tout soudain une voix troublait la vacuité des ténèbres ; une voix forte, assurée. Une annonce :

« Dormez braves gens » souhaitaient bien plus qu'ils ne l'ordonnaient les gens du guet chargés au Moyen-âge de la sécurité, du bon sommeil des bourgeois, des artisans, des tâcherons de la cité, durant la nuit.

Résurgence de l'état de fait... réactualisation de la garde qui veille cependant que la population dort ?

Muezzin attardé qui lance dans l'air sans lumière ses suppliques, ses remerciements, qui clame son attachement à Allah ? A s'en tenir au son la confusion eût paru naturelle.

Prêtant l'oreille –si l'on ne dormait pas ou si l'annonce troublait le premier assoupissement- on entendait invariablement le chant qui, s'il avait surpris au début ; était devenu une présence familière et assidue, un cran dans la traversée nocturne, une affirmation réconfortante qui prouvait que toute vie n'en avait pas fini.

« Lisez le Courrier... le Courrier de Bayonne.... »

L'injonction approchait, grandissait en ampleur, puis diminuait en intensité pour n'être plus, dans le lointain, qu'un petit souffle avant de s'éteindre.

Qui était cet étourdi qui se figurait toujours à un moment d'écoute... cet en rupture de notion du temps... ce privé de montre qui ignorait l'heure avancée de la soirée ?

Battite Gai... (encore un Battite... décidément ce prénom ou plutôt ce diminutif avait fait florès au Pays Basque) se murait le soir en « séréno » d'un type spécial. Sa tournée de vendeur de journaux de l'après-midi n'en était pas à ses débuts, cependant que les lumières s'éteignaient dans les foyers. Il avait servi avec ponctualité pas mal de clients, car le lot des quotidiens était arrivé par le train de 18 heures. Battite très fidèlement en avait pris livraison alors. Aux clients habituels s'ajoutaient les occasionnels, ceux qui par hasard prenaient en croisant le distributeur. Quelques arrêts pour discuter avec l'un et avec l'autre. (Battite se montrait très volontiers bavard impénitent) ; quelques haltes d'abreuvoir pour humecter un gosier altéré par la « criée » et des cordes vocales trop raidies par un ton élevé et il n'en fallait pas plus pour qu'il restât encore un certain nombre de numéros à liquider à l'heure où la rue avait perdu toute fréquentation.

Obstiné, intéressé à l'épuisement de son stock, le vendeur tentait à travers le désert, une liquidation difficile voire quasiment impossible.

Quel attardé demandait à connaître les dernières nouvelles ? Combien y en avait-il de ces « encore debout » ? Qui ouvrait sa porte au crieur au moment où le « marchand de sable » passait ?

N'éprouvait-on pas d'ailleurs dans les foyers une certaine contrariété à être dérangé sinon réveillé par un tapageur effronté, un qui sans doute n'avait pas besoin de repos (ce qui n'était cependant pas le cas de notre stentor dont la journée de travail comptait, déjà, plus d'un tour de cadran).

Une myopie de taupe affligeait Battite. Comment faisait-il pour avancer dans l'obscurité, lui qui avait quelque peine à voir loin quand tout s'éclairait ?

Quelque mauvaise langue (le témoignage valait-il ?) assurait qu'il arrivait au « mal voyant » de rentrer dans un poteau télégraphique. Alors, surpris, Battite s'écartait :

« Pardon Monsieur » disait-il. L'excuse laissait le bois imperturbable.

On ne sut jamais le fin mot du tardif passage. Mais comme nul accident ne fut jamais signalé, on put en déduire que Battite était un drôle de bougre ; qui sait un nyctalope !

Quand cessa le chant nocturne ? Avec le retrait du speaker, pour une raison non élucidée. Un peu de familiarité s'en allait. Une habitude disparaissait, un appel ou un rappel alors que tout semblait se diluer dans l'immensité du noir et la profondeur du silence, s'éteignait.

« Bonsoir Battite », muezzin fidèle dans son genre.

Dans la journée notre homme ne demeurait pas inactif. Vieux garçon, toujours en retrait sans doute pour tout ce qui touchait à la rencontre avec l'autre sexe ; peut-être par timidité naturelle, par manque de besoin d'épanchement, par indifférence envers l'âme sœur ; peut-être, aussi, parce que conscient –à tort- d'une infirmité, pas si affligeante, si condamatoire. Une myopie, même accentuée, n'a jamais empêché les approches, les réussites, même dans le secteur amoureux.

Battite vivait avec sa mère avec laquelle il collaborait pour le cardage de la laine, à domicile. Madame Gai... et son fils exerçaient un de ces métiers modestes par le rudimentaire de l'appareil utilisé mais d'une si grande utilité pour les particuliers. Et de plus, le service venait à vous sur simple appel. Une grande commodité en ces temps où les déplacements ne tentaient pas les gens et où l'on appréciait le travail fait devant vous, chez vous, sans hâte, sans mystère, tout en bavardant, tout en faisant montre d'une amicale confiance réciproque.



Le passage du rémouleur annoncé par son sifflet strident ou sa flûte de Pan, celui du réparateur « on raccommode tout objet cassé, brisé (?), la faïence et la porcelaine, le marbre et l'albâtre » ; du ramoneur à l'accent savoyard étaient, intrinsèquement des événements attendus et prisés.

Pour se rendre chez ses clients, Battite poussait un drôle d'engin, un de ces bâtis baroques, un assemblage disparate qui, à tout instant, semblait au bord de l'effondrement, mais qui tenait bon, cependant. Il fallait, en effet, que la machine fut solidement ajustée, bien maniable, et qu'elle s'adaptât à tous les terrains, ainsi qu'à la poussée saccadée où la sollicitation de pencher dangereusement à gauche s'avérait sans appel. Battite en était responsable. Comme bon nombre d'instruments des artisans itinérants, la cardeuse était montée sur roue et la force de propulsion venait de l'homme... celle de Battite pour ce qui nous intéresse. Or ce dernier n'était pas un « marche droit », bien qu'on ne put affirmer qu'il fut un claudicant classique. Il faisait plutôt dans la marche à temps alternatifs. Comme si ses mouvements de jambes

eussent été produits par un ressort moins tendu lorsque le pied gauche appuyait sur le sol, et plus raide quand c'était à l'autre extrémité d'agir. Cela donnait une cadence syncopée, une allure « chaloupante » un peu comique.

« Un et deux font trois » dit-on de cette façon de marcher. Avec ça Battite portait vers la senestre. Marche heurtée, conduite en penchant nettement vers un bord, cela ne devait point faciliter le déplacement linéaire d'une carcasse à l'équilibre et à la docilité délicats à assurer. Et cependant Battite le déficient de la vue, Battite le tanguer y arrivait.

Verser ne fut jamais de son fait. En plus il ne savait pas aller lentement. Sa mère –déjà d'un certain âge- avait quelque peine à suivre. Il lui arrivait souvent de laisser filer l'impétueux qu'elle n'avait pu décider à ralentir.

Le premier sur le lieu de travail. Une satisfaction de gamin en découlait. La besogne consistait à rendre plus propre, plus souple, plus aérée la laine qui, dans la plupart des cas, avait beaucoup servi, pour garnir les matelas le plus souvent. A force d'être tassée par des charges importantes, des exercices divers (des calmes et des agités) elle s'était agglomérée en nœuds durs. La surface de la toile du matelas portait force bourrelets très pénibles pour qui se couchait dessus. Il fallait défaire ces gros poings, redonner consistance et vie au poil, frisé et doux à l'origine. Battite s'y employait.

Son instrument de travail comportait une partie horizontale ; une large planche qui, à l'arrêt, reposait sur la roue et sur deux pieds. La planche recevait la laine à travailler et servait de siège à l'artisan. Battite saisissait de la main droite une poignée qu'il avait devant lui ; à sa portée. Il imprimait un mouvement de navette à un balancier, une sorte de gros sabot garni de pointes mordantes. A première vue, la tâche ne présentait rien d'exténuant. Mais le geste, à la longue, pouvait lasser n'était-ce que par une trop grande monotonie. Sur les champs de foire il existe des engins semblables au sabot évoqué plus haut. Là, on les propulse vigoureusement pour tester sa force en vertu de la hauteur atteinte ou du tour exécuté.

Dans le cas de notre cardeur, le geste itératif n'avait, en soi, rien du divertissement. Battite palliait le manque de diversité dans le geste en usant de sa voix. Il chantait ; il chantait sans relâche ; il chantait sans retenue et tout le va-et-vient se trouvait ainsi pris dans une mesure, un rythme adéquats.

La laine à restaurer, présentée par la mère, subissait des tiraillements, des écartements, des allongements, des effilages et des peignages régénérateurs.

Un tas floconneux, souple, que le vent soulevait se formait à terre et montait « en assaillant » autour de la machine et de son « servant ». Il fallait dégager le sol assez fréquemment, ranger en lieu sûr, avec soin, la laine qui avait retrouvé beaucoup d'elle-même.

Le lot confié passé en entier, il ne restait plus à Battite qu'à caler les parties oscillantes, à débarrasser les pointes des débris et fibres accrochés et se remettre en route pour une nouvelle opération à moins que l'heure de rentrer n'eut sonné.

Nous l'avons vu, dans la nuit, Battite prouvait la puissance de son organe vocal. Mais également, son timbre fort au service d'une voix juste faisait merveille à l'Eglise. Les « pousseurs » de « hauts psaumes » existaient, alors. Battite était parmi les meilleurs, les plus puissants. Sa place –comme réservée- se trouvait au bout de la première galerie, à gauche, derrière la chaire. De là partaient de ces répons qui résonnaient singulièrement du chœur à la porte principale. Battite n'avait que faire de l'opinion des assistants qui, soit médusés, soit jaloux lui cédaient la priorité dans la puissance d'expression. Notre homme chantait pour lui, tout à la musique. Les strophes latines comportaient un mystère à cause de l'incompréhension des mots. Mais il en sentait toute la valeur, toute l'exaltation. Le grégorien a ce pouvoir de transfiguration qui permet à l'âme sensible une compréhension et une adaptation intimes.

Battite était presque le second chantre de l'église. Un bénévole, évidemment. Son travail libre d'un horaire imposé lui permettait d'assister à des cérémonies en dehors des jours consacrés aux louanges du Seigneur. Assidu des enterrements il prêtait « voix forte » au titulaire du lutrin.

Battite était aimé à Hendaye. Il le méritait. Personne ne se serait avisé de lui reprocher ses nocturnes. Un brave garçon disait-on, sans compassion aucune. Celui, en effet, qui s'en tenant à son allure gauche, à sa démarche dégingandée l'aurait considéré comme un être dérisoire et diminué, se serait bien mépris.

Point sot du tout le Battite. Au demeurant, pas facile à tromper ; disposant de ressources pour remettre à leur place les railleurs mal intentionnés et ce le plus poliment du monde.

De la truculence Une virtuose : la mère Bell...

De toute évidence le temps n'est plus où de solides mémères tenaient la dragée haute aux plus huppés, aux plus forts « en gueule » d'un autre sexe qu'une légende –avec le zeste de fallacieux de toutes les inventions gratuites- veut riche de vertus viriles prépondérantes.

Mais, dans l'après 1918, ce genre d'androgynie existait bel et bien.

Il se trouvait dans ces êtres à part des caractéristiques, des pouvoirs qui empruntaient aux mâles sans qu'un côté très particulier à la femme soit proscrit. A croire qu'un certain hermaphrodisme avait présidé à leur conception pour, en quelque sorte, leur conférer cette apparence de bissexuées, hors de la norme commune.

Sans être encore parvenues à cette période de l'existence où tout s'en va, où la majeure partie de la vie se passe en situation de mise à part, soit au lit, soit auprès de l'âtre par temps inclement, soit aux beaux jours, sur le banc du jardin ou sur la chaise devant le seuil de la porte d'entrée, elles avaient atteint cet âge qui assure toute tranquillité à une âme ingénue, jusque là en proie au refoulement, cet âge dit canonique. La comparaison ne valait pas pour elles. Il eut été, en effet, très risqué de les estimer incapables de réaction devant une offre de mâle. Elles n'étaient pas, encore, au rancart de l'amour. Mais il s'avérait indubitable qu'elles avaient déjà, soufflé un nombre respectable de bougies. Elles n'étaient pas des tendrons à exciter des soupirants, à susciter le « béguin ». Encore qu'il puisse, en nombre de circonstances, se trouver des chaussures pour tout pied.

Ces femmes avaient une belle taille, une carrure importante. Cela faisait partie, nécessairement de leur personnage. Chétives, elles n'eussent point joué leur rôle, avec ampleur. On ne les aurait pas très bien vues en « demi-portions », en fruits secs, en « plâches » palliant leur frustration d'appâts, de prestance, par une langue d'aspic.

La nature n'avait pas lésiné avec elles. Elles étaient pourvues d'une poitrine opulente, bien gonflée, une de ces devantures qui inspiraient le respect, davantage que la convoitise.

Les pécores, avec qui elles avaient peu de choses à voir, possédaient un verbe acéré. Bien que ne faisant pas dans le genre muet, elles –et cela est tout à leur honneur- répudiaient au persiflage et à la peu glorieuse calomnie.

Elles portaient un chignon généreux ; leur ornement de nuque ; chignon qui parfois tendait à filer quand les épingles étaient lasses de retenir un paquet pesant.

La plupart –à influence de l'hermaphrodisme- avaient plus que du fin duvet sous leur nez. Elles ne rivalisaient pas avec les mâles moustachus mais, tout de même, la barre poilue existait, épaisse et foncée, sur la lèvre supérieure.



Peu soucieuses du dernier cri de la mode, elles s'en tenaient à l'ample corsage et à la longue jupe qui tombait très bas, sur leurs pieds, jupe qui avait même tendance à traîner par derrière, ou au seul tablier cache-tout, bon pour le haut comme pour les extrémités inférieures. Elles manifestaient une prédilection marquée pour le noir. Peut-être en raison de leur situation de famille. A moins qu'il fut estimé que cette couleur conférât une autorité indiscutée.

Elles ne s'écartaient jamais très loin de leur domicile. Elles laissaient à d'autres les grands voyages, les longues promenades. Aussi, quand le temps était sec, portaient-elles des sandales de corde, ni trop neuves, ni trop reluisantes ; en « chocou » comme disent les Gascons, c'est-à-dire avec seulement le métatarse et un peu de cou du pied enfoncés dans la galerie de toile, terminée en pointe ; le talon, à l'air, foulant le dos de l'espadrille, rabattu et froissé. Cela leur donnait un air de traîne-savates. Mais les intéressées n'en éprouvaient, semblait-il, nulle gêne, ne se déplaçant qu'avec une célérité plus que contenue. Il paraissait que cette façon de chausser

leur convenait très bien. Elles vaquaient, sans contrainte, bien à leur aise dans un laisser-aller commode.

Leurs occupations étaient simples et sédentaires. Elles faisaient leur ménage. Il faut croire qu'elles y apportaient une ardeur particulière puisque le devant de la porte les voyait pointer tôt dans la matinée. Elles ne s'y figeaient pas en posture contemplative et muette. Vite elles étaient happées, quand elles ne le provoquaient pas, par le tourbillon verbal de la rue.

Alors commençaient des parlotes, des papotages, des discussions, des confrontations sonores à n'en plus finir. « La Petite Gironde » pouvait offrir les derniers échos de l'actualité. C'était elles qui détenaient la primeur des nouvelles. Vraies ou fausses, exactes ou grossies, elles se succédaient comme par enchantement. Le tarissement de la source n'existait pas. Lorsqu'un événement, heureux ou moins bon, se présentait, il ne fallait surtout pas en faire fi. Une aubaine providentielle pour des bavardes ayant du temps à perdre.

Hélas ! à Hendaye ou dans les environs l'inédit s'avérait rare. Quant à plus loin, quant aux pays au-delà de Bayonne, on avait peu de chance d'en savoir quelque chose. D'ailleurs qui s'en souciait, hormis de ce qui touchait au formidable, au terrible, à l'horrible. L'organe de la rue de Cheverus (la Petite Gironde) se chargeait de la propagation de ce sensationnel. Encore fallait-il le lire. Ces dames, soit par répugnance au déchiffrement, soit par analphabétisme, n'abordaient pas –ou très peu- le quotidien. Mais il se trouvait toujours quelque lecteur assidu pour faire bénéficier l'entourage de la précieuse information. Alors, le grossissement ne perdait pas son temps. On aurait éprouvé quelque difficulté à situer le théâtre du récit, mais peu importait... et on en rajoutait. Cela n'était cependant pas le plus mauvais côté des bavardages. L'honorable société de ces femmes d'exception

ne manquait ni de temps, ni de goût pour épier les faits et gestes de leurs compatriotes, pour tendre une oreille attentive aux ragots. Aussi il ne se passait guère de fois où quelques concitoyens –le plus souvent des concitoyennes- ne fussent sur le gril de la critique acerbe.

Pauvre imprudente ou pauvre imprudent qui avaient laissé échapper un peu de leur intimité ou s'étaient manifestés trop à découvert. Qu'est-ce qu'ils prenaient !

- « Oh ! ma chère vous ne savez pas... cette pauvre petite... »
- Jésus Maria c'est-il pas dommage (*air navré de circonstance*).
 - Et ce jean foutre, ce pendard qui l'a plaquée...
 - Elle ferait mieux celle-là (*autre sujet, autre cible*)... quel chiqué !
 - On sait pourtant d'où elle sort.
 - Si la pauvre revenait...
 - Mon pauvre (*beaucoup de cet adjectif de désolation dans le commérage*) défunt me disait bien.
 - Entre nous vous savez... etc.....etc. »

Répétition appuyée du constat, de l'accusation, de la charge avec expressions identiques et aussi des intonations similaires.

Il arrivait à des mâles de passer par là, et de jeter une goutte de vinaigre. La réponse fusait, cinglante. Et nos dragons possédaient un répertoire de corps de garde à faire fuir une nonne, même chevronnée. La répartie gaillarde, voire hardie ; un tantinet paillard, à l'occasion, faisait merveille. Les parties les plus cachées de l'individu –plus cachées à cette époque qu'à l'heure actuelle- celles que d'aucuns appelaient honteuses, avaient droit à un déballage, sans pudeur.

Souvent veuves ; de toute façon peu encombrées par un mari, seconde zone ; à moins qu'elles ne fussent d'endurcies célibataires, ces robustes et mûres personnes, n'avaient pas un souci exagéré du ravitaillement. Et puis les commerçants ne se trouvaient pas très loin. L'approvisionnement en pain constituait la commission essentielle. Le boulanger était un familier de ces dames dont il connaissait les manies, les exigences. Il évitait un trop grand torrent de doléances et veillait à les bien servir, ce qui cependant n'allait pas sans quelque sortie haute en couleur et obligatoire. C'était là bien plus un besoin de causer, une manie de protestation sans portée qu'une manifestation de mauvais esprit.

Pour la laitière, entendez par là, la personne livrant à domicile le précieux liquide blanc, c'était une autre chose. Vaillamment, patiemment, elle était attendue, pichet en évidence.

- « Alors Marie-Antoinette quoi de neuf à Mendienia ? »
- Rien ou pas grand-chose Madame Untel... (*Voyez la marque de considération... pour la fille des champs le simple prénom... pour l'important personnage urbain du « Madame » à chaque détour de phrase*).
 - Comment presque rien...
 - Oh ! Un simple événement. La rouge a fait le veau.
 - Ah ! et alors pour le lait... en auras-tu suffisamment ?
 - Rassurez-vous, Madame Untel, les autres sont suffisamment généreuses (*il s'agit des encornés, bien entendu*). D'ailleurs vous êtes une cliente privilégiée... vous n'en manquerez pas, allez...

- J'y compte bien et je le mérite (*sans transition*)... et les cerises sont-elles mûres ?... ou bien (*selon la saison*) avez-vous tué le cochon ?

(Il faut dire que peu au fait des questions agricoles, nos doctes villageoises s'en tenaient aux plaisirs différés et espérés de la bouche. Le fruit frais, abondant, succulent... la saucisse et le boudin chargés d'aromates à s'en purlécher les lèvres gourmandes voilà ce qui intéressait nos épicuriennes (sens étendu de l'adjectif). Et puis, on ne savait jamais. Si avec de telles questions, innocentes en apparence, un peu allait être distrait à la cueillette ou à la conserve pour « faire goûter » à Madame Untel...)

- Oh ! pas encore (ou bien) nous le sacrifierons (*le porc*) dans quelques jours, il a encore besoin de profiter.
- Ça c'est comme le monde, à nourriture égale, différence d'effet.
- Non, nous avons acheté le porcelet en retard et nous n'avons pas voulu le forcer.
- Vous avez bien raison... le traitement le plus raisonnable (bizarre d'entendre cela dans une telle bouche !) est celui qui convient le mieux aussi bien aux gens qu'aux bêtes (*décidément on y tenait à cette assimilation de l'humain et de l'animal*).
- Je vous en laisse combien aujourd'hui ? (*Enfin on arrivait à l'essentiel dans le présent, au service du lait*).
- Comme toujours un litre. »

Madame Untel disait bien comme toujours, alors qu'il lui arrivait de prendre un supplément de temps en temps, supplément avec lequel elle créait un de ces fromages blancs. « Comme on n'en trouve plus » avançait-elle avec une pointe d'orgueil. Quand le pharmacien Carayrou la voyait arriver il savait que ce n'était pas, en l'occurrence, un chaland pour médicament auquel il avait à faire, mais à un gourmet en quête de présure pour faire cailler du lait.

« Une merveille, monsieur Carayrou... je vous le ferai goûter (*le fromage c'est évident !*).

- Merci d'avance, ma bonne dame. »

Cent fois réitérée, la promesse ne fut jamais tenue, en vertu de ce que dit le proverbe, qu'il faut être bien pauvre, bien démuné pour ne pouvoir jamais s'engager.

Marie-Antoinette, une robuste fille de la campagne, fraîche, aux joues roses de cette santé naturelle que donne la vie au grand air, en pleins champs ; qui faisait son quotidien tour de distribution du lait de la ferme, à pied, n'avait pas le loisir de continuer un commerce, peut-être intéressant pour une oisive ou supposée telle ; mais pas dans ses possibilités, sa disponibilité. D'autres clientes –avec des bavardes, parmi, sans doute– l'attendaient.

Et il restait les commissions à acheter pour la maison et ensuite le travail qui attendait à la ferme.

« A demain, Madame Untel...

- A demain, ma chère. Le bonjour à tous... Si je pouvais aller les voir... »

Marie-Antoinette faisait celle qui n'avait pas entendu... Elle s'éloignait, lestée de ses encombrants récipients.

« Yo...

- Tiens te voilà, grand phénomène ! Viens boire un coup.
- Avec plaisir, il fait chaud té,
- Tu n'en trouves pas beaucoup comme moi, pour t'offrir ainsi un verre.
- Vous êtes un ange, Madame Untel.
- Tais-toi bien animal. Laisse le ciel tranquille et surtout ses occupants. Entre.
- Vite, vite. Le bétail s'impatienterait.
- Bah ! Il est plus raisonnable que toi. »



Ici c'était un autre campagnard aux « prises » amicales avec notre infatigable « surveille-passant », celui qui ramassait les ordures pour les ramener dans une grande charrette attelée à deux bovins, habillés pour la circonstance. Pensez, on allait à la ville. On avait recouvert les bêtes de couvertures rudes, épaisses mais avec de grandes raies aux couleurs vives. Sur le frontal on avait ajusté, à partir des cornes, une sorte de visière de lourd poil

frisé. Les gens s'interrogeaient sur son utilité. Peut-être un souci de faire plus beau. Mais c'était trop mastoc pour orner. Les ordures ne connaissaient pas la masse des déchets actuels. Le plastique n'existait pas. Les emballages étaient rares. Des bouteilles, oui, mais le tri qu'il fallait opérer à la ferme s'avérait aisé. Le plus gros du chargement s'en allait pour faire du compost ; la matière dure, imputrescible réservée au chiffonnier quand il passait, ou voué à la casse ou à la crémation selon la nature de la substance au rebut.

Ainsi le service de guet et les interpellations continuaient. Les partenaires différaient selon les moments de la journée. Mais notre dure à cuire, elle, tenait le coup. Seule, face à beaucoup. Il y avait le facteur, le porteur de journaux de chez Hontans, les passants habituels ou occasionnels, connus ou jamais vus –ce qui n'empêchait pas de les héler si on le pouvait-, les marchands ambulants, les commis des maisons bayonnaises et leurs auxiliaires (Romain, Kiki et d'autres) et aussi et surtout, pourrait-on dire, les marchandes de poissons, des dames de la famille, en quelque sorte par la carrure, l'allure, le côté vestimentaire et la hauteur du verbe.

« Sardina ... sardina fresca... bizi... bizia. »

Si l'on ne se trouvait pas sur le trottoir à épier on était prévenu en moins de deux. Et hop ! en prise directe avec ces particulières qui ne se faisaient point prier pour s'arrêter ; panier en équilibre sur le crâne ; bien que sachant pertinemment qu'elles avaient à faire à une piètre acheteuse. L'échange verbal ne dépassait pas, le plus souvent, les limites de la « mise en boîte » à la manière de ces êtres simples, sans subtilité avec, comme indispensable, le mot cru, au bout. Rares étaient les fâcheries. Quand elles se produisaient, quand un mot avait été dit de trop, et sans nuance, quand on y était allé un peu fort ; alors, le duo montait de plusieurs tonalités et la rue retentissait de propos frisant l'aigre-doux. Mais tout cela s'avérait comme entré dans les mœurs, tout naturel. L'éclat, certes, appelait un point final : la séparation. En attendant de renouer le dialogue au prochain passage.



Pascaline Belloc
Photo Kaneta – Hendaye Environnement

La mère Bell... était à Hendaye le prototype de ce genre particulier de femmes d'exception, leur chef de file en quelque sorte. Tout ce qui a été dit sur cette espèce la concernait. Pas un détail qui ne lui convint. Elle pouvait à elle seule capitaliser l'ensemble des manifestations. Elle était la synthèse évidente de tout ce qui fait la femme maîtresse de la rue.

Pour la bonne fortune réservée à ses explosions savoureuses, par le récit toujours recherché de ses prises de position, de ses sentences, de ses invectives, de ses expressions drôles, imagées, de ses colères, hautement affirmées, elle occupait la place de choix dans le rang de la truculence.

Elle venait de cette enclave gasconne, en Pays Basque maritime, au sud de l'Adour, qui a nom Anglet. En arrivant à Hendaye pour les obligations professionnelles de son époux, surtout, elle emportait avec elle ce langage chantant, ce penchant à l'affirmation imagée et sonore que l'on dit être de l'apanage des Gascons.

Il y aurait certainement à se montrer circonspect à vouloir définitivement charger d'un type –qui ne peut appartenir à d'autres- une ethnie quelconque. Le gascon aime l'humour bruyant, la « chine », la forfanterie aussi, l'explosion verbale, le mot qui fuse, qui fait mouche en attirant à soi les rieurs. C'est de bonne réputation.

Mais qui a entendu les sorties de labourdins, de souletins ou de bas-navarrais avec un sens de l'ironie, du calembour, du choix de la figure colorée et percutante ; celui qui a écouté les subtils « bertsularis », ces poètes innés de l'Euskadi, maniant avec maîtrise la métaphore, la satire ; celui-là ne peut considérer le peuple au pied des Pyrénées de l'ouest comme muet et privé du don de faire rire.

Le parler rocailleux du catalan, la faconde du marseillais ne manquent ni de hauteur, ni de verve.

Et nous ne citons là que des régions chaudes bénies par le soleil. Des coins comme la Bourgogne voire même d'un nord qui n'est pas froid que dans l'air ne constituent pas des réserves où végètent des individus éteints.

Il importe donc d'éviter de trop grandes, d'exclusives et ce de plus en plus.

Peut-être à des époques où les échanges étaient difficiles alors que manquaient les moyens de se déplacer vite, sans astreinte, peut-être en ces temps où l'on vivait plus cloisonné, plus recroquevillé sur soi ; transparaisaient des caractéristiques nodales appartenant en propre à une race. Le colportage de la légende contribuait à fixer en certains

points des dispositions, des penchants, des traits de caractère. Un colportage forcément déformant puisque l'on ne disposait pas –ou peu- de moyens pour aller voir sur place.

Marins demeuraient marins. Un être à part, dans son horizon méditerranéen. Cadetoun ou Cyrano ne pouvaient avoir droit de cité qu'entre Dordogne et Gaves. Ganish était voué à son éloignée Macaye. Le Petit Quinquin définissait le pays des « Chtimis ». Et tout à l'avenant. L'imbrication des races ; qui appellent les sorties répétées lors des ancestrales limites, les déplacements rapides, commodes qui font aller de plus en plus loin, pénétrer de plus en plus profond, veut que le trait propre à une contrée ait perdu beaucoup de sa solidité et de sa véracité.

Cela apparaissait moins au temps de la prime jeunesse de la mère Bell... Aussi la distance demeurait-elle entre elle –avec son « baratin » sans faille, son vocabulaire spécial lancé par un bel organe- et les « bascouras » ⁽³⁰⁾ plus timorés, plus sur leur garde, et qui constituaient alors la partie la plus importante de la population hendayaise ; le douanier et le cheminot n'ayant pas encore fait suffisamment souche et l'espagnol acquis en nombre et en force droit de cité.

Du père Bell... nous ne sûmes pas grand-chose, ceux de ma génération s'entend. Il faisait partie de ces chevaliers servants, de ces ombres diffuses qui suivaient leurs maîtresses femmes, écrasés par elles, sans réaction et sans possibilité d'en sortir. Laissons-le en paix, lui qui sut s'effacer sans dommages.

Son bagou, parfois exagéré, n'enlevait pas ses mérites à la mère Bell... Ses filles n'eurent jamais à rougir d'elle. Elle contribua à leur bonne formation. Les directions qu'elles prirent, notamment du point de vue professionnel, durent beaucoup à son heureuse influence et à ses bons conseils maternels.

L'on peut aisément se manifester comme rude, à l'extérieur, et se pencher avec tout l'élan nécessaire sur le sort de ses enfants. Les trois filles de la mère Bell... devinrent des infirmières de l'Assistance Publique. L'une, Catherine, mariée à Marcel, un parisien sympa, avec qui elle partagea des convictions bien ancrées, jouissait de la considération générale à Hendaye.

Une autre, également sympathique, travaillait comme sa sœur à l'Hélio-marin et avait fait sa vie de femme avec un jardinier du quartier de la Plage.

J'ai revu Mayotte, une fois, à l'Hôtel Dieu de Paris où elle travaillait ; très heureux – comme elle- de retrouver sous le ciel austère de la capitale, une payse qui était néanmoins, mon aînée de plusieurs lustres.

Si j'insiste pour porter au crédit de la mère Bell... ce qui précède c'est pour bien montrer que son fort tempérament ne l'éloignait pas de ce qui fait la valeur de l'existence humaine : la cellule familiale et tout ce qui s'y rattache (amour réciproque, dévouement, sollicitude). Aussi comme elle avait droit à quelque détente à son poste d'observation ; au haut de la rue du Jaïzquibel, non loin de sa résidence. Endroit privilégié pour beaucoup voir et beaucoup entendre. Carrefour de l'axe principal (Hendaye-Gare – Hendaye-Plage) et des ruelles venant soit de l'église ou descendant vers Chingudy.

³⁰ Cette expression était celle des gens étrangers au Pays Basque, des Gascons surtout. Je n'en fais rien de péjoratif et ne la revendique pas. Il est vrai que Manech ne se prive guère pour brocarder les « gachkoñas »

Par là passait Loti. Gageons que la mère Bell...sut, elle, le passer au crible ; en saisir le côté pittoresque, certainement à son sens, « carnavalesque » ; surveiller et minuter ses passages chez la belle repasseuse, une voisine, justement et sentir, elle, la très peu lettrée qu'elle avait à portée de vue, un homme qui « en savait des choses » et qui pondait des livres.

L'a-t-elle jamais affronté, verbalement ? Rien ne le prouve. Mais sans nulle timidité, elle dut lui réserver, à l'occasion, de ces « Bonjour, Monsieur Loti » comme en ont le secret les âmes simples, celles pour qui la considération ne se marchande pas et qui s'en tiennent plus à leur jugement personnel qu'à une renommée de cénacle ou de chronique.

Là, aussi, près du « magasin-atelier » des cycles Lausanne, s'arrêtait le tram. Rien de plus naturel que tenir le crachoir à ceux qui l'attendaient et rien de plus normal que d'épier qui descendait et pouvait faire un bout de conversation de nature à sustenter une fringale d'informations, difficile à contenir. Interpeller le wattman ou le receveur, ne serait-ce que pour un bonjour autant d'habitude que de courtoisie, entrain dans la pratique courante.

La coopérative n'était pas loin. A mi-côte. La mère Bell... s'y rendait plus en curieuse, en butineuse de potins à récolter, en fervente de la bavette à tailler, qu'en acheteuse. Il se trouvait que le gérant venait de l'autre rive de l'Adour, du Boucau, face à cet Anglet qui jouissait des faveurs filiales de la mère Bell... Un qui avait eu des difficultés sérieuses avec une omnipotente compagnie pour fait de grève. Un à qui le chemin de la porte avait été montré dare-dare. Singulière façon d'honorer en 1920 le « ils ont des droits sur nous » que celle de priver (du droit) de vivre à qui ne courbait pas l'échine devant le potentat qui avait, en général, connu la guerre, par les communiqués de presse et par les bénéfiques qui en découlaient pour ceux bien placés, à l'arrière.

Heureusement que l'ami Joseph était là ; en qualité de directeur d'un organisme qui, au départ, avait vocation de lutter contre, de concurrencer les grandes marques, fort avantageusement, et d'associer les coopérateurs aux profits de l'entreprise. Joseph c'était Désarménien, le Bayonnais, qui dans l'après Tours demeurait un fidèle à la vieille maison de Léon Blum. Et parmi les rares socialistes de la Cité des Forges, se trouvait précisément Luc, le futur gérant de la Coopé de Hendaye. Désarménien vendit donc à son camarade sanctionné la bouée de sauvetage. Comme tout boucalais bon teint, Luc n'était pas un muet. Et comme il affectionnait le parler gascon, je vous laisse à penser s'il faisait une personne heureuse en usant avec elle de propos savoureux bien particuliers.

Quand la mère Bell... en avait assez de son poste de la grand-route, elle prenait la ruelle de chez Marquebielle, l'imprimeur et fabricant de pains de glace, ruelle où les familles ne pêchaient point par absence de progéniture. Il se trouvait toujours quelqu'un de disponible chez les O..., les Cau... pour s'entretenir avec l'interminable puits de paroles.

Quelques incursions dans la zone du port, aussi. Là, s'y ajoutaient des confrontations juteuses avec des éléments rompus, depuis fort longtemps, à l'exercice de la langue verte. Les heurts n'allaient pas plus loin qu'un grand débordement de phrases vigoureuses, appuyées, péremptives. D'autres en auraient pris ombrage. Mais la mère Bell... et ses vis-à-vis d'un moment, marchandes de sardines entre autres, possédaient des caractères bien trempés, des oreilles peu sensibles. Ce qui pour d'aucuns aurait paru de l'outrance impolie voire de l'outrage n'était pour elles (ou pour eux) qu'une façon de discuter. On pouvait, ensuite, prendre congé sans rancune et sans redouter la moindre froideur lors de la prochaine reprise des « hostilités ».

« Quès aqui gran fenian... qué l'ore d'arribar » (tu es là, grand fainéant... C'est l'heure d'arriver). Contre qui la mère Bell... en avait-elle ? Une ombre s'est coulée, là-bas, au bout de la rue, là où se formait, jadis, le coude consécutif à l'arrêtoir constitué par les maisons montant du Port, par l'artère du même nom, et qui collaient les unes aux autres jusqu'à « l'Élégance »³¹ aux abords de la Place. Elle venait de se présenter, comme à la dérobée. Un quidam, (à ne pas hésiter pour juger) en infraction de quelque usage ou de quelque convenance.

La mère Bell... (œil de lynx) l'avait rapidement vue (l'ombre) de son poste de guet. La silhouette, c'était Marcel, son gendre.

« Dire que Monsieur se la coule douce, se donne du bon temps, en profite pour em... *(peu châtiée l'expression)* les braves gens *(elle sans doute, qui les contient tous)* pendant que sa femme, la pauvre, est au boulot. »

(Remarquez la facilité avec laquelle notre vigilante et tonitruante mémère passait d'une langue à une autre).

Le délinquant approchait. Tête basse. Point sourd, il avait saisi l'anathème. Il savait bien à qui elle s'adressait, et à quoi s'en tenir. Fort heureusement la boutique du marchand de journaux Hontanx était fermée. Pas de crainte à éprouver quant aux quolibets des familiers de l'établissement, toujours disponibles pour l'exégèse, surtout à vocation sportive. Comme Marcel arrivait au carrefour de chez Sorondo, on assista à un redoublement d'intensité des imprécations.

« Et dire que je t'avais si bien préparé le dîner *(le repas de midi, dans le sud-ouest)*. A mon âge c'est bien la peine que je me décarcasse. Moun diou, hountonsas quem bos ha créba *(mon dieu, indigne, tu veux me faire crever)*.

La route de la Plage se trouvait vide ou presque. Par bonheur. Il faut dire que Marcel avait fait une halte prolongée dans une accueillante chapelle et qu'il était treize heures passées. Pas d'adulte connu à l'horizon. Des élèves qui se dirigeaient vers l'école mais qui ne se souciaient pas de décrypter (ne pensons qu'au caractère ésotérique, à la clé que suppose le verbe et non à un écrit) la goulante aérienne.

Un couple étranger à la commune, inconnu de Marcel, s'en allait vers la Plage, surpris, semblait-il, par ces vociférations.

Marcel aborda le chai Iribarne. La voix forçait. Le courroux sembla monter d'un ton, là-bas, vers le Vieux Fort. Le mot devint plus cru.

« Gran hil de pute *(grand fils de P... sans le respect sartrien)* *(pas polie l'invective pour la mère du beau-fils)*, qu'est-ce que j'ai bien pu penser et faire pour te donner ma fille ». *(Comme s'il s'agissait d'un don et comme si on avait tant que cela sollicité son avis).*

Marcel, malin, en arrivant à la hauteur du couple, pas d'ici, se retourna plusieurs fois et sembla considérer quelque chose derrière lui, comme si l'interpellation ne lui était pas destinée, mais à l'adresse de quelqu'un, là-bas, au fond de la scène. Visiblement désireux d'en finir avec une position peu glorieuse, l'admonesté accéléra son allure cependant que son gendarme de belle-mère s'étranglait presque à hurler.

³¹ Magasin à plusieurs vocations, surtout de vêtements, de parfumerie, d'objets d'intérieur, au bord de la Place de la République.

Virage sec, vers la rue du Jaïzquibel. Entrée en trombe dans la cuisine de la mère Bell... qui ne tarda pas à rejoindre le retardataire.

Et comme sous l'effet d'un enchantement mystérieux, surprenant par sa soudaineté, tout s'apaisa. Finie l'engueulade. Le fautif repentant s'installa à table, confus comme un grand garçon que sa belle-mère avait pris.

« Tiens attaque ça (*une bonne assiettée de soupe, bien garnie*). Tu en as de la chance d'avoir une brave femme comme moi, pour te tenir la pitance au chaud... Après tu auras de la sauce de veau. » Contraste frappant. Il y a un instant la bourrasque impétueuse. Maintenant, l'accalmie inespérée. Soucieux de la voir durer, Marcel mangea en silence se gardant bien d'ajouter un mot aux avances verbales de la mère Bell... qui, bon cœur, somme toute, désirait la paix.

Le sport cycliste avait conquis l'éclectique public local, assez rapidement après 1920. Lorsque le stade d'Ondarraitz avait fermé ses portes pour la trêve rugbystique du printemps et de l'été, le Vélo-Club Hendayais prenait la relève. Créé à l'origine par des gens qui n'avaient pas connu dans leur prime jeunesse les joies procurées aux compétiteurs par la « petite reine », mais tout acquis à ce qu'elle offre de possibilités de défoulement, le club des bords de la Bidassoa allait connaître, sans tarder, un essor certain. Pour combler les vœux de ces ardents pionniers, nombreux furent les jeunes attirés par la séduction de la route. Le maillot vert et rouge connut rapidement un lot non négligeable d'enthousiastes porteurs. Outre les classiques comme l'épreuve de la Bichincho, un challenge était disputé en plusieurs actes courus un certain nombre de dimanches consécutifs.

Le parcours variait. On n'empruntait pas le même itinéraire. On changeait de formule. A la linéaire succédait la ronde à multiples passages. Tantôt on s'égaillait par la campagne, tantôt on s'en tenait à la périphérie urbaine avec plusieurs tours, au menu.

Le départ et l'arrivée se faisaient eux, au même endroit. Sur la route qui longeait le pré du Vieux Fort, face au Monument aux Morts.

Parmi les spectateurs fidèles, qui pour rien au monde n'auraient manqué l'envol et le sprint final, on trouvait, aux premières, la mère Bell...

Des coureurs de la région venaient rivaliser avec les locaux.

Ayant entendu appeler un certain coureur de la Pédale Angloye, notre nostalgique de la cité banlieue de Bayonne (Anglet) s'enquit, sur le champ, de qui il était question. Le nom, en effet, lui rappelait quelqu'un.

« Quès tû què t'apères (*c'est toi qui t'appelles*) attaquâ, sans plus de formes, notre pas timide, en s'adressant à un partant d'aspect malingre et pas à son aise.

- Oui, madame, répondit l'Angloy qui comprenait « l'oc » mais ne le pratiquait pas.
- Quin s'apère lou toun pay (*comment s'appelle ton père ?*)
- Un tel.
- Qua daouri jurat (*je l'aurai juré*).
- Vous le connaissez ?
- O aban tu. N'ères pas badut quin ley coneishut (*tu n'étais pas né quand je l'ai connu*)... é que y coneishut la tou may... lou toun gran pay... un boun caddèt qui n'abé pas pou (*et j'ai connu ta mère, ton grand-père, un bon bougre qui n'avait pas peur*).

- Comment vous appelez-vous ?
- Bell... mès quès trop youin tam counèche e qui a lountimpo quèy quitat Anglèt. (*Bell... mais tu es trop jeune pour me connaître et il y a longtemps que j'ai quitté Anglèt*).

Le jeune homme paraissait très heureux d'une telle rencontre, en terroir étranger et appréciait la coïncidence opportune qui le mettait en présence d'une personne de son pays et qui avait connu les siens.

Alors pourquoi gâcher son plaisir ? Toujours est-il que notre audacieuse, regardant vers le bas de l'individu, bas dénudé comme il sied à un coureur cycliste, lança, piquée par on ne sait quel taon :

« Bougre de porc... t'orès poudut laba lous pès (*Bougre de porc, tu aurais pu te laver les pieds*) », ceci en considérant la liberté prise avec la toilette sérieuse des « ripatons » ou du moins de ce qu'on en voyait, les chevilles.

L'interpellé « accusa le coup », rougit. Fort heureusement le starter commanda le rassemblement des concurrents et donna le signal de l'essor.

La noria multicolore passa et repassa, amputée chaque fois de quelques éléments. Le compatriote à la mère Bell... fut contraint à l'abandon. Serait-ce à cause de la surcharge de ses membres inférieurs ?

Qui le prit sous son aile, pour un réconfort spontané et très naturel ? La « gourmande » devenue subitement, ange gardien.

« Bey té chanja... qué t'atindi... qué bas biène prène coque caouse de caout (*Va te changer... je t'attends... tu vas venir prendre quelque chose de chaud*). »

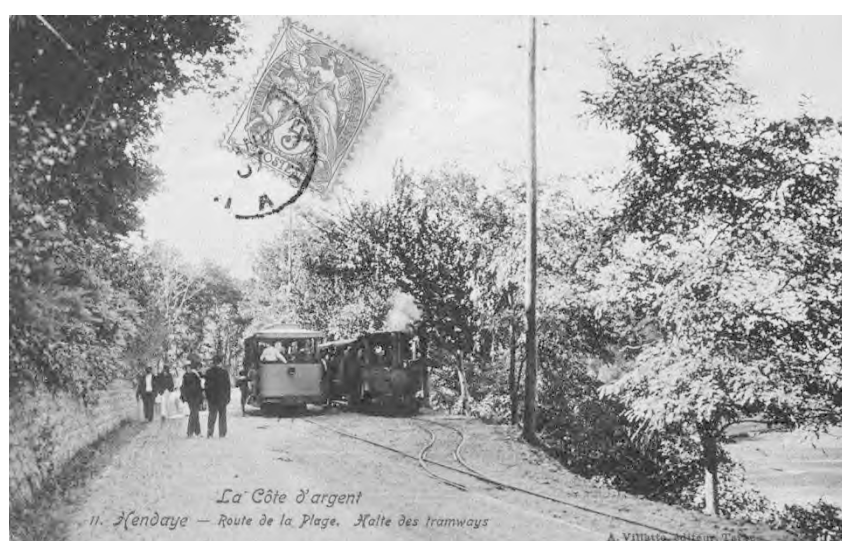
Qu'advint-il par la suite ? L'invitation fut-elle honorée ? Pris par le déroulement de l'épreuve, je ne connus pas l'épilogue d'un événement assez mal commencé, mais qui montra la mère Bell... telle qu'elle était. Un brave cœur dans une écorce un peu rude. Une bonne âme dont le verbe typique s'avérait plus comme une marque de franchise que comme une preuve de mauvais esprit.

Ce grand ami... le tram Figures dans son sillage. Youyou

Les Hendayais, nés durant la seconde décennie de ce siècle, n'auront jamais vu le tramway Decauville. Si le nom et la chose ne leur sont pas inconnus ils le doivent aux récits faits par des témoins appartenant à des générations antérieures à la leur.



Un moyen de transport de voyageurs, par rail, existait, déjà, à Hendaye de 1906 à 1908. La voie ferrée toute simple, à écartement réduit, à fleur de terre, allait de la gare à la plage, points extrêmes où s'opéraient les changements de sens de la machine de traction, grâce à des bretelles en boucle, aménagées à cet effet. L'ensemble articulé ressemblait à ces trains d'intérêt régional ou local, fort en



usage encore aux environs de 1940 dans les Landes, pour assurer la liaison entre la voie principale Bordeaux-Hendaye et les régions côtières ou de l'intérieur chalossais et aussi à ce petit porteur de charades que l'on fit défiler sur les petits écrans dans les tous débuts de la télévision et sur l'unique chaîne existant alors.

La machine se caractérisait surtout par sa cheminée, un démesuré tuyau qui crachait une épaisse fumée, noircissant les poteaux riverains et les fourrés nombreux alors que la bâtisse n'avait pas encore établi sa suprématie.

« L'exhalateur » sortait d'un gros caisson cylindrique, protégé, latéralement, par des murettes métalliques. Derrière la chaudière se tenaient les employés, grimés de suie, le mécano et le chauffeur protégés contre les intempéries par un baldaquin de fer épais.

Suivaient, selon l'époque, la saison, le jour, la circonstance, deux wagons, couverts heureusement sur le dessus mais ouverts sur les côtés.

Ne parlons ni du confort, ni de la rapidité du service. Le pauvre ahanant faisait ce qu'il pouvait. Aussi on était très indulgent à son égard. Le tramway que j'ai connu et qui devait fonctionner jusqu'à cette satanée guerre de 40 paraissait bien l'héritier direct de l'ancêtre. Avec des différences cependant et qui allaient s'amplifier au cours des années par les améliorations, les transformations apportées et opérées.

Bon vieux tram ! En t'évoquant, j'ai une pensée émue à ton égard. J'associe dans l'hommage tous ceux, tes frères, que j'ai connus et qui concouraient grandement à la vie facile des cités de moyenne importance aussi bien qu'à celle des grandes villes.

Tram de Bayonne qui chargeait à la gare, conduisait par le pont Saint-Esprit jusqu'à Saint-Léon et qui par une prise de relais à la Féria sous le signe du B.A.B. menait à Biarritz via Anglet.

Tram bordelais, en partance régulière et abondante de Saint-Jean, desservant sans difficulté, sans vaines et énervantes attentes aussi bien les coins du négoce que le centre ou la périphérie banlieusarde.

Tram de Versailles que j'ai emprunté bien souvent et qui par Viroflay, Chaville, Sèvres, assurait la liaison de la gare des Chantiers et la Porte Saint-Cloud.

Trams d'un peu partout pourquoi a-t-on décidé votre mort ? Pourquoi a-t-on arraché vos lignes ? Pourquoi vous a-t-on soit livrés à l'inexorable et stupide « casse », soit laissé moisir dans un coin humide où petit à petit vous avez été rongés pour n'être plus que squelette informe, déchet misérable.

Vous étiez pourtant des amis sûrs, fidèles par votre permanence, sympathiques car rassurants, n'exposant personne à de quelconques risques : voyageurs aussi bien que piétons.

Vous étiez le temple des retrouvailles journalières des habitués de la même ligne, aux mêmes heures, des abonnés devenus grâce à vous des connaissances qui s'estimaient, qui se recherchaient au point de trouver étrange, surprenant, inquiétant quand quelqu'un manquait pour le trajet habituel. Par le fait même des rencontres réitérées, vous deveniez le salon roulant où l'on cause... de toutes choses, importantes ou secondaires, futiles parfois, des choses de la vie de tous les jours ; du sport le lundi pour l'indispensable commentaire sur les matches dominicaux ; des petits potins de dernière heure ; des nouvelles des familles ; des histoires inédites ou déjà sorties ; des propos grivois ou autres, c'est-à-dire toute la gamme des échanges en honneur dans la conversation amicale entre gens qui se connaissent et s'apprécient.

Même aux heures de pointe avec l'entassement inéluctable on trouvait, toujours à garder une place pour l'ami ; on s'arrangeait à force de ruses pour être ensemble.

Même dans la pénible position d'encaqués on perdait rarement son esprit et son goût pour la plaisanterie.

Quand on voit, à l'heure actuelle, ces insipides, imbéciles théories de véhicules qui bouchent les artères des villes, il y a de quoi se demander, lorsqu'on a connu autre chose, où se situe le progrès et en quoi il consiste.

Il n'est que de noter dans ces « autos-fourmis » les mines des gens qui s'y trouvent –souvent un seul occupant par voiture- pour saisir tout le charme du déplacement moderne.

Avec le bon vieux tram point de bouchon à redouter ; point de souci à avoir pour passer et avancer. Point d'inconvénient fâcheux pour son système nerveux.

Il serait peu séant de le nier ; il y avait quelques accrocs, quelques difficultés à se caser, quelques compressions gênantes mais somme toute c'était là l'exception.

La règle stipulait d'abord, en toute primauté, la commodité, la sûreté et le plus souvent la liberté de manœuvre. Combien d'articles de journaux n'ont pas été épluchés, combien de livres de poche parcourus ? L'auto assujettissante ne le permet pas.

Qu'il est regrettable que de pseudos-modernistes n'aient pas vu plus loin que leur relative courte durée d'existence et n'aient pas su appréhender tous les aléas d'une circulation qu'ils offraient comme une panacée et qui s'est avérée chargée d'inconvénients, de dangers et aussi d'incertitudes quant à la possible survie dans l'état précaire où elle se trouve.

Ressusciter le tram, que le bus n'a pu remplacer entièrement pour de nombreuses raisons, serait la sagesse même.

Mais l'homme sait-il et veut-il être sage et saisit-il où est son bonheur ? Faut-il, hélas, que la nécessité ardente ou la catastrophe décillent les yeux de myopes pour comprendre et agir ?

Combien sommes-nous à songer à cela, l'été, lorsque nous assistons aux démentiels déplacements entre la Plage, la Ville et la Gare, lorsque l'on bute sur ces interminables queues sous la canicule des retours du sable et de la mer, lorsqu'on est confronté avec ces assauts pour monter dans le car et aussi aux « pieds de grue » auxquels on ne coupe pas en attendant un hypothétique suivant.

Bon tram d'antan, avec toi pas de ces tortures, de ces énervements, de ces incertitudes.

Etant plusieurs frères en service vous assuriez par la fréquence de vos passages une évacuation sans histoire avec un maximum de promptitude. Comme l'on peut te regretter et te passer quelques-unes de tes fantaisies.

Le tram dont je me souviens comme si cela datait d'hier ne portait plus un long tromblon sur son toit. Il ne crachait plus, n'empestait plus, n'aveuglait plus. Il avait banni toute fumée.

Seuls quelques grincements d'acier, aux endroits où s'amorçaient des courbes, prévenaient de sa présence. Le courant électrique remplaçait le charbon.⁽³²⁾

L'élément important, vital, celui sans qui rien n'aurait pu rouler ; celui qui pouvait fonctionner en totale autonomie ; celui qui contenait la force ; celui où se tenait l'homme de direction consistait en une voiture locomotive avec ses deux fonctions imbriquées : tracter et transporter. Pour la première, tout partait d'une sorte de plate-forme où se tenait le mécano. Pas de secret de conduite puisque rien ne l'isolait sinon la porte coulissante, d'entrée et de sortie, par où passaient les voyageurs derrière son dos. Dans un coin de la plate-forme un gros caisson contenait un mystérieux ordonnateur, un cerveau invisible. On était bien obligé de s'en tenir là à une époque où l'on ignorait l'ordinateur. De toute manière quelque chose œuvrait pour qu'à la sollicitation de la manette-levier tout démarrât, avançât et aussi s'arrêtât. La puissance venait, nous le devinions, par le truchement de cette longue perche, accrochée au toit qui montait à l'oblique et dont la partie supérieure portait comme extrémité, une roue qui tournait sur un fil. Au terminus il fallait changer l'orientation de la perche. La manœuvre ponctuellement exécutée ne laissait pas indifférents les regards enfantins.

Les deux extrémités de la voiture se ressemblaient. Il y avait toujours à l'arrière provisoire une plate-forme pour recevoir son lot de voyageurs, ceux qui n'avaient aucun goût pour l'assis. A l'intérieur le confort s'avérait bien relatif mais des vieilles jambes s'en contentaient, très en peine de demeurer debout.

Deux banquettes dures ; installées parallèlement aux parois longitudinales ; banquettes faites de lattes disposées à claire-voie, à la manière des bancs des squares et des jardins, c'était là tout ce que l'on avait trouvé de plus moelleux à offrir aux séants hendayais.

Entre les deux banquettes l'allée centrale pour le passage et aussi quand il y avait affluence pour contenir la masse des voyageurs debout ; l'allée plane en partie portait au bas des banquettes, pour la pose des pieds, un petit plancher -comme on en utilise dans certaines salles de bain- de petites baguettes de bois espacées.

On n'avait pas lésiné sur les vitres, dans de larges baies, qui partaient presque du toit et descendaient au niveau de la partie supérieure du dossier des sièges.

Le vitrage comportait des panneaux fixes et des parties coulissantes. En hiver, où la fermeture s'impose, on n'y touchait guère. Mais durant les jours cléments sans même qu'il soit question de chaleur lourde il arrivait fréquemment que tout demeurât ouvert. Qui s'en souciait au demeurant ? Le trajet n'était pas si long et la vitesse excessive pour que l'on ressentît, désagréablement, quelques frais vents coulés.

Bien que lourde, la voiture pâtissait des accidents du terrain. Ça tanguait parfois. La sécheresse des arrêts se répercutait à l'intérieur en provoquant de secs mouvements de voyageurs déplacés dont la synchronisation s'avérait remarquable.

³² Pendant longtemps le tram hendayais fut le seul de l'arrondissement de Bayonne à utiliser la force électrique pour la traction.

Le grincement des roues était perçu avec tout ce qu'il avait de crispant aussi bien par les voyageurs que par les habitants des proches parages. Les usagers différaient selon les heures et les jours. Il en était de fidèles et d'autres –la plus grande partie- d'épisodiques. Durant la période scolaire les trams montant de la Plage ou de la Gare emportaient quatre fois dans la journée un monde bruyant, déjà rompu au voyage en commun.

Si les Hendayais n'éprouvaient pas tous –et souvent- le besoin d'user de ce transport commode, il n'en était point de même des voyageurs descendus du train et qui, pour la plupart, préféraient le tramway au fiacre, plus individuel certes, mais d'un coût autrement onéreux.

Les dimanches quand le rendez-vous de l'après-midi se trouvait au stade d'Ondarraitz, les candidats au voyage ne faisaient pas défaut. Il faut néanmoins constater –c'est heureux et louable- qu'à l'époque on savait marcher. Les théories de sportifs, de joueurs également s'échelonnaient jusqu'au terrain de rugby de la plage.

Dire que le tram hendayais permettait le commerce suivi serait, aller à l'encontre de la réalité. Il y avait trop peu à parcourir ensemble pour se verser dans l'échange exhaustif. La nouvelle de dernière heure disposait d'un autre véhicule, la population n'étant pas si dense, ni si dispersée afin que l'événement restât en suspens, traînât pour être su ou passât sans être dévoilé.



Il ne conviendrait pas de négliger ce qui suivait la motrice et qui constituait le côté certainement le plus pittoresque de l'attelage. Je veux parler de la baladeuse, cette sorte de « litière » dont l'ossature était constituée par un plancher sur roues et un toit en baldaquin lequel abritait plusieurs rangs de bancs de bois, sans accoudoir, sans séparation. Derrière les rangées, avec une cloison de bois et de verre, pour bien délimiter des espaces à destinations

bien définies, on trouvait de courts promenoirs, fort utiles aux heures d'affluence ; appréciés par ceux que n'attiraient pas la position assise ou par les jeunes gens et les enfants, ces instables par nature.

Sur les côtés en guise de garde-fou, on disposait d'une chaîne que l'on accrochait à des barres verticales qui finissaient au toit. Ainsi se trouvait-on prémunis contre les risques de projection dans le vide. Le marchepied sur toute la longueur constituait à lui tout seul une caractéristique de la voiture. Facile d'accès, car peu élevé, au-dessus du sol. A moins d'être podagre, handicapé des membres inférieurs, à un point qui confine à la paralysie, - mais dans ce cas on demeurait chez soi- on n'éprouvait aucune peine pour accéder à la marche. Quand tout regorgeait de clients à l'intérieur, le marchepied s'offrait pour recevoir un supplément de charge, ce qui n'arrangeait point l'agent-receveur dont c'était là le seul passage. L'impossibilité pour ce dernier (l'agent) de pouvoir manœuvrer sur une planche trop pleine, donnait aux resquilleurs une chance, mise à profit, sans fausse honte. Parmi les casés il se trouvait également des voyageurs sans billet et qui ne pouvaient s'en pro-

curer jusqu'à leur descente par défaut de service. Peu s'en plaignaient. Peu exigeaient de s'acquitter de leur dû.

La grande affaire des couloirs extrêmes c'était la grande manivelle que l'on disait être le frein de secours. Il fallait être doué d'une force particulière des bras ou connaître les subtilités de la manœuvre pour arriver à faire tourner le grand levier. Gageons que n'ayant pas à servir, pour l'instant, on le mettait par un système ingénieux, hors service et à l'abri des blocages de facétieux ou de mal intentionnés.

Affirmer que la baladeuse assurait des voyages sans surprise serait prendre quelques libertés avec la réalité. Les rails ne permettaient pas une prise parfaite à des roues trop simples. Aussi elles se permettaient parfois quelques licences et quittaient sans vergogne le fil conducteur. Pas de verse dangereuse en l'occurrence. Seulement une sortie. Fatalement des secousses, des contrecoups. Et la motrice, non complice, continuait son halage durant quelques mètres.

On ne releva jamais de morts, ni de blessés (ou dans ce cas si peu, si bénévolement). Pour beaucoup c'était en quelque sorte une surprise dont on riait. Pour d'autre cela appelait quelques secondes de peur mais heureusement vite apaisée. Ceux du marche-pied avaient sauté déjà –pas bien loin- quand ceux de l'intérieur abandonnaient –pour un instant- une posture fâcheuse. Bon enfant, le voyageur valide, assez fort et compréhensif, prêtait main forte pour remettre l'indocile dans le droit chemin.

Les points névralgiques –là où l'on s'attendait toujours à l'incident, où l'on était fort surpris quand il ne se produisait pas- comme un fait exprès, n'étaient pas éloignés les uns des autres. Deux surtout avaient une réputation bien assise et bien méritée. En bordure de la baie de Chingudy en face de la villa Aritzetan et au virage de la villa des pots de graisse, que l'on appelait ainsi, en raison des récipients de terre affectés d'habitude à la conserve saisonnière de la viande de porc, et qui ornaient le parc de cette demeure bourgeoise, sise près du consulat espagnol.

Habitant Aritzetan, derrière le mur de clôture, j'ai assisté à de fréquents déraillements, entendu des cris trop petits pour être de détresse, des exclamations trop peu élevées de ton pour être des reproches et des rires sonores pour finir. J'ai vu s'ébrouer cette volière roulante, sortir à la hâte les accidentés et admiré la force et la rapidité des redresseurs de situation qui en moins de deux replaçaient sans apparent effort la voiture sur sa voie naturelle, la voie ferrée.

Notez la correction de la baladeuse. Point de frasques durant son passage en ville. Pas de caprice en descendant vers Belcénia. Ainsi étaient évités aux voyageurs les dangers du ravin à pic qui conduit en droite ligne à la Bidassoa. Disons pour terminer que la vitesse très modérée du tram faisait que le déraillement ne présentait rien d'éprouvant, rien de dangereux. En somme, plus un spectacle qu'un accident avec risque inhérent.

On aurait pu se poser alors une question toute simple. A quoi ou à qui attribuer cette propension à quitter les rails qu'avait la baladeuse ? Parmi tant de réponses plausibles on n'en aurait point trouvé pour mettre en cause l'état de la voie. La longue bande d'acier, bande soutien et de direction du mouvement, faisait l'objet des soins les plus assidus d'un stomatologue particulier, d'un passeur de roulette, le père Ust..., un vieux retraité de l'Administration, recyclé dans le transport en commun (taches subalternes). Deux fois par jour, au moins, on pouvait le voir prendre le départ au terminus de la gare, muni d'une longue perche, avec un bout, portant une curette en fer. Vite engagé dans le creux d'un

rail, l'instrument nettoyait, soulevait boue et détritrus de toutes sortes, papiers, cartons, graviers que d'un coup sec du poignet, le praticien rejetait à l'extérieur. Une purge du rail, un détartrage de gencives. Artisan vivant à une époque où la hâte ne contrariait pas une tâche bien exécutée, finie, le père Ust... veillait à ce que le nettoyage approchât le plus possible de la perfection.

Las, cette perfection n'étant point de ce monde il arrivait inéluctablement que la saleté reprit possession du rail. Ce qui avait été bien curé s'encrassait rapidement. D'où la fréquence des interventions.

Le père Ust... n'allait pas d'un bout à l'autre de la ligne, comme ça, sans s'arrêter, sans souffler, sans museler et sans se laisser aller à sa manie béarnaise de causer très aisément avec le premier passant acceptant de jouer l'interlocuteur. On lui prêtait même – mais les gens sont si mauvais- certaine aventure, à priori un peu surprenante à un tel âge et avec une morphologie au-dessous de la moyenne, question taille et carrure. Mais depuis certaines verdeurs d'hommes illustres, verdeurs révélées non sans un petit coup d'exagération, allez donc prétendre que cela ne fut pas le cas de notre homme. Et aussi pourquoi douter du pouvoir des petits gabarits pour réaliser certaines prouesses ; les plus fortes carcasses n'étant pas toujours les plus aptes à de grandes fonctions.

Amateur de pause, lent dans l'accomplissement de son travail, il fallait néanmoins à un sexagénaire –on était plus vite vieux en cette après-guerre que maintenant- un tempérament solide pour couvrir ses deux lieues dans la journée et passer le plus consciencieusement du monde le cure-dents encombrant et pesant.

Le père Ust... y gagnait, sans doute, un surcroît de jeunesse, une bouffée supplémentaire de santé. Le sang circulait bien dans son organisme. L'exercice quotidien le mettait à l'abri d'une sensibilité marquée au froid. La chaleur ne le quittait pas.

Une anecdote véridique, peut-être pimentée, atteste que le père Ust... ne craignait pas la baisse du thermomètre. Lors d'une veillée funèbre dans son appartement de concierge, les deux plus proches voisins se trouvaient dans la cuisine pour y passer la nuit, ainsi que le voulait la coutume et cela afin d'assurer à la famille éprouvée, couchée, mais non endormie que l'on compatissait d'une manière affective à son malheur et aussi pour honorer le défunt.

Bien que l'on fût en période froide, le père Ust... n'avait ressenti nul besoin d'allumer l'âtre avant de gagner sa chambre. Les deux veilleurs –l'un se trouvait être mon père- point habitués au régime polaire et de toute évidence au sang moins actif que leur hôte, ressentirent vite quelques malaises, quelques frissons. Mais ils n'étaient point des sujets prêts à se laisser aller et à accepter sans réagir leur situation pénible.

« Je vais aller chercher du bois dit l'un des veilleurs.

- Tu feras bien. Tu sais où il y en a ?
- Oui, j'en ai vu du tout scié sous l'appentis.
- Le père Ust... ne va pas être « prouss » (*en gascon ; satisfait*) quand il s'en apercevra.
- Qu'il aille se faire foutre avec tout le respect que je lui dois. Il est bien couillon de se priver. Il faut voir ce que nous sommes sur cette terre.
- Mais si lui préfère le froid.
- Qu'il pense aux siens, surtout en pareille circonstance.
- Oui, c'est exact. Et à nous aussi.

- Allez, j'y vais.
- Tu fais bien... Après il faudra peut-être s'occuper d'un bon jus.
- Farceur. Enfin, oui, bien chaud et avec un « canard » ⁽³³⁾ cela ne ferait pas de mal. »

Aussitôt dit, aussitôt mise à exécution. La corvée de bois ne dura pas. Le combustible était à point, bien sec, débité apparemment depuis longtemps et consommé avec mesure. Une allumette fut frottée. La boîte –ô surprise- traînait. Le feu flamba. La flamme chaude et claire envahit dans une ascension d'une impérieuse érectilité le fourreau noir de la cheminée.

Nos deux veilleurs reprirent place sur leur chaise, s'apprêtant à poursuivre la traversée de la nuit, bien tranquilles, bien quietes, bien au chaud.

- Ne sens-tu pas cette odeur ?
- Oui, en effet. On dirait quelque chose que l'on fait rôtir.
- Des effluves de bonne graisse.
- Qu'est-ce que cela ? De quoi s'agit-il ? On dirait que ça vient de la cheminée.
- Peut-être... Enfin je ne le sais pas. Toujours est-il que ces émanations vous mettraient plutôt en appétit. »

Les deux complices étaient bien loin de se douter de l'alchimie qui s'opérait, à cause d'eux. S'ils avaient été plus curieux et plus investigateurs, ils auraient vu que des gouttes –qui n'étaient pas de pluie- tombaient sur les charbons ardents et ils auraient entendu un grésillement caractéristique. Mais leur esprit au ralenti, puisque la chaleur ambiante poussait à l'engourdissement, ils ne manifestaient aucune hâte de sortir d'une position confortable. Cela aurait pu durer. Mais... mais... Dévalant les escaliers avec une juvénile facilité le père Ust... surgit tel un farfadet et en bannière s'il vous plaît.

« Mon Diou !... Mon Diou ! (*en béarnais, Mon Dieu !... Mon Dieu !*) qu'abet heit (*qu'avez-vous fait ?*)... E lous yambouns... e lous yambouns ? (*et les jambons... et les jambons ?*) »

Sans perdre un instant, bravant les flammes menaçantes, notre auxiliaire du tram, sortit de l'intérieur de la cheminée, deux beaux jambons qui commençaient à fondre et dont le poivre de conservation portait des sillons de graisse libérée.

Ce que les deux voisins ignoraient, c'était la caverne du père Ust... avec les trésors qu'elle recélait. Sans doute –parce qu'il était trop tôt ou trop tard- il ne vint pas à l'esprit du père Ust... d'offrir une savoureuse collation. Son unique souci fut d'éponger les deux précieuses cuisses et de les mettre en lieu sûr, là où des imprudents, des frileux ou des avides ne pourront les atteindre.

Le père Ust... supplétif, faisait partie du personnel de base, des « allant à pied », de l'infanterie en quelque sorte, du service de nettoyage. C'est lui que l'on voyait surtout pour tout ce qui touchait à l'entretien de la voie. Il se trouvait, certes, (comment faire sans ?) une équipe de cantonniers réduite mais réelle pour changer les pièces défectueuses, opérer les transformations aux rares aiguilles, serrer ce qui avait lâché. Mais les assises, sans nul doute, jouissaient d'une belle solidité, le matériau pas de pacotille, le travail de l'acier

³³ Un peu d'eau de vie en mélange

jamais poussé à la limite d'une raisonnable résistance car les apparitions des anges gardiens de la ligne s'avéraient peu nombreuses.

Montons dans la hiérarchie, si du moins un tel vocable avait eu cours dans une entreprise qui, à tout bien considérer, avait presque un caractère familial... familial de toute façon.



Passons à la catégorie des roulants.

Ils étaient « quelqu'un » ces roulants puisque eux portaient la casquette de fonction avec, s'il vous plaît, la visière de cuir. C'est ce qui les distinguait. Tout leur uniforme s'en tenait là... à la coiffure. Et encore quand une satanée démangeaison ou une vieille habitude ne leur faisait pas abandonner le couvre-chef imposé, venu de l'étranger, pour le béret, bien de chez nous.

Que l'on se trouvât au poste de pilotage ou à la perception des droits de place et de transport, la tenue était la même. La fonction, seule, créait la distinction. Il n'y avait pas d'interférences, de mutations intérieures, d'échanges de places. Tout paraissait attribué de manière définitive.

Aux postes de conduite toujours les mêmes présents. Les avait-on choisis à dessein ? Ils faisaient solides. Ils étaient bien râblés, bien ramassés, bien lestés. Cela leur permettait de demeurer debout, sans broncher, fidèlement rivés à la barre quelles que puissent être les secousses et les perturbations. Ainsi l'on pouvait voir journellement, Monsieur Eyr... sur la plate-forme avant, cette hune arrondie d'où partait, d'où émanait la vie du tramway. Au croisement de Beltzenia, on apercevait dans une autre machine, à la même place, un mécano que l'on pouvait prendre pour un besson ou un sosie. Mais le second n'avait point gagné une audience aussi grande dans la « population-cliente » car moins prolix que Monsieur Eyr... qui en bon Charentais, manifestait d'indubitables dispositions pour l'exégèse. On le prenait rarement de court. Que faisait à Hendaye cet originaire des bords de la Seudre ou d'un coin de l'Aunis ? (Nous n'élucidâmes pas l'endroit d'origine nous contentant de savoir que l'intéressé était charentais). Parce qu'il était un ancien du Grondeur, qu'il avait été séduit par le site d'Hendaye et conquis par le charme d'un jeune tendron local il avait voulu –libéré des servitudes militaires-, tout garder : le pays et la basquaise, son élue. Après une errance dans la recherche d'une situation il avait opté pour le transport urbain. Une gâche modeste soit, mais sûre et assez bien considérée par tous. Pensez wattman. Celui qui faisait mouvoir. Du prestige en découlait. Son fils André –un de nos camarades- n'en était pas peu fier. Avoir un père magicien, quelle fortune ! Nous l'appuyions en cela. Nous ne cachions pas notre considération pour le dompteur de machine. Moins peut-être que les autres en ce qui me concernait. Je connaissais les super-motrices que je voyais au dépôt de la Compagnie du Midi. Mes amis ne les approchaient point comme il m'était loisible de le faire quand j'allais –très souvent- au poste d'aiguillage de mon père. L'engin de Monsieur Eyr... ne pouvait en aucune manière

prétendre rivaliser avec elles, ni en aspect, ni en puissance, ni question vitesse. Pour moi les servants de la grande ligne avaient une autre auréole que celle d'un modeste conducteur local. Ils me semblaient plus maîtres de leur machine, plus grands, plus souverains, plus universels. Mais le meneur de tram avait pour lui une déférente, une familière sympathie, la nôtre, cependant que les Bordelais ne disposaient que d'un prestige froid et lointain.

Le wattman, en principe chef du convoi, faisait équipe avec le ou les receveurs, rarement interchangeables. (Le receveur quand la voiture motrice était seule ; les receveurs lorsque la baladeuse y était accrochée). Apercevait-on aux commandes Monsieur Eyr... ? On était sûr de l'apparition de Youyou son beau-père, l'employé chargé de percevoir le prix des places, au demeurant en ce qui concernait ce dernier, le plus populaire sur la ligne Gare-Plage et le plus réputé des nemrods locaux. (Nous verrons vite ce qu'il en était effectivement)

D'autres portaient la sacoche. Chacun avait ses particularités, son profil personnel, ses façons de faire.

Le père Biad... un vieux de la ligne, l'ancêtre en quelque sorte et aussi l'indétrônable, riait rarement. Une amorce de prognathisme le rendait encore plus sérieux, presque sévère. Le parfait agent qui paraissait avoir en horreur la plaisanterie et qui semblait ignorer que la bonne grâce n'entache rien. Avec ça, point prolix, s'en tenant aux paroles mesurées qu'exigeait son service. Avec lui on ne craignait pas la digression. Au fond mieux valait cette réserve que de dire du mal de l'absent.

Maurice était un être plus ouvert. Il allait, œuvrant, sa casquette rejetée sur la nuque, la visière relevée, pointant vers le haut à la manière d'une Caravelle qui prend son vol. Il discutait avec les clients ; beaucoup de connaissances à lui, beaucoup d'amis ; sans se faire prier. Il disait rarement non quand on l'invitait à consommer à la halte de fin de parcours.

Plus nerveux, plus espiègle tel se présentait Mouton... un ancien de la Marine lui aussi, prisé sur la ligne ; par les jeunes, surtout à qui il livrait, sans se faire prier, ses facéties, ses grimaces, ses propos colorés.

Il y eut d'autres employés du tram ; pour beaucoup d'entre eux on devrait dire au tram car ils furent moins fidèles au service en durée, plus épisodiques pour diverses raisons ; la saisonnière étant à considérer pour une bonne part. La reconversion les toucha avant l'extinction définitive de l'estimé transport local.

Je l'ai déjà laissé entrevoir. Le grand maître des gens de la perception était, sans contestation possible, Youyou.

Basque bon teint, hendayais de souche, de bonne et vieille souche, membre d'une famille aux nombreuses et sympathiques ramifications.

Youyou vous l'avez deviné n'était qu'un sobriquet. A quoi répondait-il ? Quel tic, quel travers, quelle marotte, quel dit, avaient motivé le baptême. L'appellation fantaisiste ne devait certainement rien à l'embarcation à palmes utilisé dans les ports, ni à l'évoé de guerre ou de reconnaissance en honneur en Afrique du nord. Peut-être quelque indiscret avait surpris Ibar... (début du nom de l'intéressé) appelant soit un gibier à plumes, soit son

auxiliaire pour la chasse : son grand dada, sa noble fierté (la poursuite du poil et de la plume aussi bien que le setter ou le pointer).

Homme de stature et de mensurations tout à fait moyennes, Youyou ne passait cependant pas inaperçu. Il était, pour ce faire, trop remuant ; trop nerveux, d'une nervosité qui confinait souvent à l'agitation ; et trop « gesticulant » pour ne pas attirer l'attention sur lui. Avec Youyou on avait rarement le dernier mot. La réplique fusait spontanée, sèche ainsi qu'il convient à un individu que ne touchait ni la mollesse de tempérament, ni le laxisme de prédilection. Youyou disposait d'un vocabulaire personnel. Mais ce qui, tout à son honneur, le caractérisait c'est qu'il ne dépassait jamais les bornes de la courtoisie. Le gros mot ne pouvait venir de lui. Néanmoins qui s'y frottait, s'y piquait. (A mesure que nous avançons dans la présentation de la galerie des Hendayais parés d'une certaine auréole (entre 20 et 30) nous pouvons constater qu'ils étaient plusieurs à la langue bien effilée, sans outrance exagérée, au verbe haut, au caquet difficile à rabattre. Dommage que la cité frontalière n'ait jamais disposé d'un forum où l'on aurait assisté à de savoureuses rencontres entre forts ténors du verbe).

Youyou touchait au mythique, à la fable grosse à plaisir, tout en se trouvant au centre d'aventures savoureuses, de « tartarinades » inoffensives qui, colportées de bouche à oreille, faisaient la joie, après une grande tourmente, de gens plutôt portés sur la franche rigolade, bon enfant et naïve par certains côtés et certainement en raison de cela bien sympathique.

- « Des vanneaux Youyou !...
- Où ça (le ça très usité dans le coin) ?
- Là, regarde, dans la baie. »

Le tram était descendu à son allure de croisière, sans trop forcer, trouvant très à son gré une vitesse minimum, presque comme si un frein intempestif œuvrait à contrario. Jusque là rien de particulier à signaler. L'habituel voyage, sans heurt, sans événement majeur. Après avoir longé la voie du chemin de fer ; le grand frère ; on avait traversé la zone urbanisée puis effleuré le ravin de Beltzenia. Maintenant on se trouvait presque sur le plat, avant la courbe qui ouvre le chemin d'Ondarraitz. La baie était toute proche, sa plage touchait presque les rails. Un saut et on s'y trouvait en plein.

« C'est vrai... Qu'est-ce qu'ils vont prendre, annonça Youyou qui courut vers l'avant de la voiture. Dis, arrête... des vanneaux... arrête donc cria-t-il à l'adresse de son beau-père le wattman.

- Attends ne t'excite pas, que je ne fasse pas trop de bordel (*langue crue mais si naturelle*) répondit le conducteur. »

Mais Youyou ne s'appesantit pas sur cette réponse. L'entendit-il même ? Il était assuré du bon vouloir de son complice et aussi certain de la mansuétude des voyageurs. Il plongea dans un caisson près du poste de commande sans se soucier du dérangement occasionné aux clients. Mais cela se fit si vite que les plus atrabilaires n'auraient pas eu le temps de placer une syllabe de récrimination. La race des pisse-vinaigre n'existait pratiquement pas, rien à redouter de ce côté.

« Pardon messieurs-dames » disait volontiers Youyou en circonstance normale. Là, pas possible de perdre quelques précieuses secondes pour sacrifier aux exigences de la courtoisie. Durant ce court laps de temps la machine docile répondit bien à la volonté de Monsieur Eyr..., atténua de plus en plus une allure naturellement modérée jusqu'à

s'éteindre sans le moindre bruit par manque de souffle, par fatale consommation. De quoi ne pas déranger le plateau d'oiseaux qui continua sa recherche de nourriture dans le sable à découvert, par marée basse, et qui ne se souciait point du continuel va-et-vient des mouettes qui accompagnaient leur vol rasant par des imprécations criardes, outragées, indignées comme si elles signifiaient à ces intrus de s'en retourner dans leurs marécages de l'intérieur et comme si elles manifestaient une certaine jalousie pour une qualité de finesse qui leur faisait défaut.

Youyou sauta du tram avec une souplesse consommée, sans que l'on n'entendît rien. Se tassant sur lui-même il avança dans la baie. Le sable ne crissa pas sous la semelle de corde ; l'approche n'avait rien d'impétueux. Tout en douceur. Un vrai Sioux. Les volatiles très occupés, de toute évidence, ne prêtaient aucune attention à cet amas qui bougeait en se déplaçant dans leur direction. L'escopette serrée le long du corps, passait inaperçue. Il valait mieux. Savait-on jamais si les oiseaux connaissaient les secrets de l'arme ? Prudence. Ne rien exhiber. Tout un art. Exercice de ruse exécuté par un Maître. C'était indubitable. Dans le tram, qui aurait émis la moindre réserve quant à la qualité du « traquage » ? Pas plus que pour trouver un peu saumâtre cette halte inattendue ! Bien au contraire. Tous les voyageurs s'étaient levés, du moins les valides, le plus grand nombre, et se pressaient les uns contre les autres, tournés vers le théâtre de l'opération. C'était à qui serait le mieux placé pour avoir la meilleure vision. Il importait de ne rien manquer du déroulement de la scène. Peut-être, dans un coin, sur la banquette opposée, aurait-on pu constater le haussement d'épaules désapprouvateur d'un original. De toute façon un non-convaincu pour l'exploitation. Mais qui s'en souciait ? Qui y prêtait attention ?

Soudain... pan ! pan ! Un doublé d'une fulgurante efficacité. A peine l'arme, dans un éclair, avait-elle été brandie que la mort avait fait son œuvre, dans la colonie des échassiers.

« Ça y est... ça y est... il en a au moins cinq.

- Moi j'en vois un peu plus...

- N'exagérez pas. Nous allons bien voir. » entendit-on dans le tram, cependant que les rescapés du carnage s'élevaient dans un élan désespéré et prenaient le large.

Youyou, durant ce temps, se pencha et ramassa, ramassa...

Son fusil en bandoulière, tenant le gibier abattu par le col, avec une fierté solennelle, un air de contentement non dissimulé, il revint. En triomphateur. Les applaudissements fusèrent.

« Bravo Youyou ! Tu es le plus fort ». Le héros s'efforçant de contenir une grande joie, s'en tenant à une sérénité qui frisait le détachement, grâce à une volonté certaine, rangea dans le coffre son fusil et quatre belles pièces déjà toutes raides.

Le convoi s'ébranla par tacite entente entre le mécanicien et le receveur-chasseur. Aventure peut-être surprenante. Elle avait eu paraît-il des devancières et ne devait pas s'arrêter là. Mais, à tout bien considérer, on pouvait déceler dans le récit qui les colportait une belle part de fable.

Plus crédible, d'une authenticité moins contestable car comportant moins de liberté prise avec le raisonnable, le possible ; fut une mésaventure d'où Youyou ne sortit pas avec les honneurs du palmarès, bien que le coup fût mouche.

Hendaye est loin de Tarascon-près-Arles. Peu de point commun. Mais en plus de l'accent sonore, une certaine caractéristique valable pour les deux cités. Hendaye à l'instar de la cité provençale avait son chasseur à panache. Vous vous trouvez au parfum. Vous devinez son nom.

- « Tu sais Youyou nous venons de voir un lièvre qui folâtrait à la Pointe.
- Un lièvre ? Vous vous y connaissez au moins... un lièvre à la pointe ? Vous avez eu des visions.
 - Je t'assure que non. Nous avons suivi son manège, un moment... Il s'agit bien d'un lièvre et d'un beau.
 - Un lapin... je ne dis pas encore... dans les herbes rares et drues du sable, c'est bien d'un lapin qu'il s'agit...
 - Oui (un lapin dit à voix inaudible un des conjurés).
 - ... mais un lièvre décidément vous voulez me faire rire.
 - Qui va bien rire ? (*pensait le même farceur*) (*Ibar... s'avérait très difficile à convaincre*)
 - Avez-vous remarqué sa couleur, repéré comment était son pelage ?
 - Oui, assurément.
 - Et les oreilles comment les avait-il ?
 - Longues.
 - Oui, cela un enfant pourrait le répéter, mais après ?
 - Après quoi ?
 - Rien de particulier en ce qui les concerne. Et le bout ?
 - Noir (*cela affirmé sans hésiter ; on avait potassé les léporidés pour parer à toute question*).
 - Bien, en effet. Et le poil ?
 - Un peu plus fauve que le lapin dont tu parlais... Et avec ça un déboulé d'animal royal.
 - Vous dites à la Pointe ?
 - Oui, tu le verras dans les parages... Je suppose qu'il n'a point filé. D'autres, que nous, l'ont aperçu et ce depuis plusieurs jours.
 - Bon, j'y vais. Rendez-vous chez toi, dit Youyou en s'adressant à l'un de ses antagonistes, restaurateur et cafetier de son état.
 - Pour un bon civet ?
 - Peut-être. Nous verrons. Mais sûr qu'il ne m'échappera pas. »

Youyou avait affaire à deux informateurs du genre facétieux ; bien connus pour leur goût de la plaisanterie ; deux Hendayais que pourtant il connaissait bien. Mais comme on ne peut résister à l'appel d'Artémis quand on en est un fidèle zélé ; comme il n'y a pas plus sérieux dans l'affirmation qu'un mystificateur qui veut se payer la tête d'autrui, et comme le succès de la « mise en boîte » est plus aisé avec des arguments de taille, pensez si notre chasseur impénitent, bien que sur ses gardes tout au début, n'allait pas foncer. Et seul s'il vous plaît. Il n'avait besoin de personne. Pas même des services de ceux qui l'avaient informé. L'un des deux compères boitait bas.

Youyou, véloce, ne pouvait se douter qu'il était suivi. Pourtant ce fut le cas. A distance, certes, pas à découvert, mais bien filé par les deux farceurs qui déjà se tenaient les côtes de rire. D'Ondarraitz d'où la révélation était née jusqu'à la pointe face à Fontarabie, il n'y avait pas loin. Mais Youyou n'avait pas son Hammerless. Il faut croire qu'il possédait quelques dispositions pour la course, car en moins de deux, il alla chercher l'arme et se présenta sur le terrain désigné.

Le capucin se trouvait là, en effet, bien planté sur le sable, assis sur son train arrière, tourné vers l'Espagne, pavillons hauts dressés. Bizarre !... Il ne semblait pas bouger. Trop repu, et alors pourquoi dans cette posture ? Pourquoi restait-il là ? Un méditatif ; sourd à ne point être alerté par les crissements des pas sur le sable et par le vent ; sans odorat à ne pas humer l'ennemi qui approchait.

Enfin, même vu de dos et à quelque distance l'animal paraissait une belle pièce. Le connaisseur avait jugé sans hésiter.

Derrière une de ces haies épineuses poussant naturellement ; les seuls branchages à se trouver dans ce no man's land près de l'embouchure de la Bidassoa ; deux joyeux drilles étaient à la fête. Le savetier boiteux et le Vatel n'avaient pas perdu leur temps, collant à la trace du héros, suivant sans être vus. Et pourtant, Youyou s'était retourné à plusieurs reprises pour vérifier s'il n'était pas épié. Ceci prouve qu'il n'avait rien d'un gogo intégral. La frénésie cynégétique l'emportait néanmoins sur toute durée de soupçon.

Estimant se trouver à distance raisonnable du lièvre, notre Nemrod ; sans trop insister pour viser, tellement il avait confiance en ses possibilités de tireur ; pressa sur les détente. Le lièvre bascula, mais de façon surprenante. Première réaction de Youyou : de la joie.

« Ça y est ! Ça y est ! Je l'ai » (s'exclamant pour lui tout seul). Course rapide vers la proie. Hésitation au moment de toucher au but. Pas besoin de s'aventurer à ramasser. Youyou avait saisi, le lièvre était une peau de lapin domestique empaillée.

Là-bas, deux farceurs s'enfuirent vers Ondarraitz, riant aux éclats mais ne musant pas pour prendre du champ. On ne sait jamais, une colère éclatée pouvant s'avérer mauvaise conseillère. Mais soit que remplir le magasin du fusil demandât un certain temps, soit que notre dupé ne fût pas un sanguinaire ; le courroux ne se manifesta que par le juron, l'anathème et la menace verbale.

« Bande de cons (deux au total)...de salauds. Vous me le paierez. Je vous rattraperai. Va donc sale réparateur de godasses. Tu ferais mieux d'être à ton banc. Et toi « bous-tifailleur » à la noix, va empoisonner tes clients. » Sur le coup, le ressentiment fut certain. Mais l'infortuné n'était pas homme à garder une rancune interminable. L'événement fit rapidement le tour de la localité. La mise en boîte fut de mise. Youyou y fit front, sans faiblir. Puis tout s'atténua. Passés les premiers jours de dépit et de cœur lourd, il ne refusa point les mains amicales qui se tendirent à lui. Il pardonna. Mais comme il se trouve des mal intentionnés pour avilir, d'aucuns susurrèrent qu'une bonne table (avec ou sans gibier au menu) et quelques tournées bien corsées et gratuites firent merveille pour la réconciliation de la victime avec ses deux agresseurs.

Version autre quant au dénouement de la farce du pseudo-lièvre : avec ce recul qui fait l'histoire ou crée la légende, je viens d'apprendre de la bouche d'un contemporain de chasse fameuse que Youyou se rendit ; feignant d'être encore plus marri qu'il ne l'était ; au restaurant Bergeret. Sans s'attarder dans la salle, il alla à la cuisine. Avisant un beau gigot, en attente de broche, il s'en empara sous les yeux médusés du maître de céans. Le mystificateur qui ne rit plus que jaune. L'audace de Youyou le laissa sans réaction. Et le ton d'ultra courroux de l'offensé fut pour quelque chose dans l'impuissance du restaurateur à le poursuivre. (Quand on saura que le récit en fut fait par Youyou, on y croira ou l'on pensera à la vantardise)

Je ne quitterai pas Ibar... sans évoquer une surprise qu'il me réserva un jour, au temps de l'occupation allemande, loin d'Hendaye, à Saint-Cricq-du-Gave dans les Landes. En la circonstance le Docteur Watson aurait reconnu Sherlock. Et Holmes s'appelait Youyou.

On se trouvait à la fin de ces quatre années difficiles où presque tout manquait comme ravitaillement, engouffré par l'hôte in désiré, à croix gammée. Le pinard était de la revue. Maints, dont Youyou, en pâtissaient. Saint-Cricq avait un de ces petits crus qui se laissait honorer. Il fallait l'acquérir chez le producteur. L'entreprise n'avait rien de facile. Difficulté de transport, avec à la seule disposition des acheteurs, le train omnibus poussif, surchargé où gens, havresacs, paniers, bonbonnes ne laissaient point la moindre parcelle de libre.

Tracasserie administrative : le fait d'argousins chargés de poursuivre les contrevenants (la vente du vin n'étant pas libre).

Et au retour, cargaison effectuée, cheminement pénible sur la route caillouteuse. Le poids transporté extérieurement et la surcharge intérieure –affligeante pour des privés !- ne facilitaient pas le mouvement.

Par une belle après-midi, chaude, en début d'été, je taquinai le goujon et l'ablette, dans un coin, bien à l'écart et bien ombragé, en bordure du Gave de Pau. Un appel, soudain. Une voix me rappelant quelqu'un, mais sortie de mon univers familier :

« Pagué-sorail » (Mon nom a toujours été estropié à Hendaye, par les Basques, qui c'est évident, ne paraissent point férus d'étymologie, touchant à leur propre langue). L'appel se renouvela. Je sortis de ma cache et dans le sentier, en haut, je répondis : « Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'il y a ? » A nouveau « Pagué-sorail » « Oui ». Et pour finir devant moi, suant, rouge d'effort et d'amples libations, Youyou presque aphone pour avoir trop hurlé.

« Ibar... ! (Je me serai bien gardé étant trop respectueux envers l'ancien de lui donner son sobriquet). Qu'est-ce que vous faites ici ? (Remarquez au passage le vous usité)

- Mon vieux, je te cherche depuis un moment.
- Comment m'avez-vous trouvé ?
- J'ai parlé de toi dans une ferme. (*Oubli du nom bien excusable pour un passant dans l'euphorie*). Quand j'ai dit que j'étais d'Hendaye, on m'a demandé si je te connaissais.
- Comment s'appelle cette ferme ? Et les gens ? Combien et comment sont-ils ?
- Je te sais (sic). Le patron est un vieux et sa belle-fille dont le Jules est prisonnier une belle pépée.
- Taisez-vous sacrilège. Enfin, bon, passons.
- Ils m'ont appris que tu étais instituteur dans le patelin. Je suis allé voir ta femme à l'école. Elle m'a indiqué où te trouver.
- Oui mais le sentier pour parvenir ici n'est pas fléché.
- Je suis entré au bistrot juste à côté. J'ai demandé si l'on t'avait vu. On m'a dit que oui. J'en ai été quitte pour boire un coup (*oh, l'hypocrite*). J'y ai laissé la bonbonne et les œufs.
- Bon, on va aller voir si le pinard est toujours frais.
- Comme tu veux. » (*Youyou ne savait refuser*)

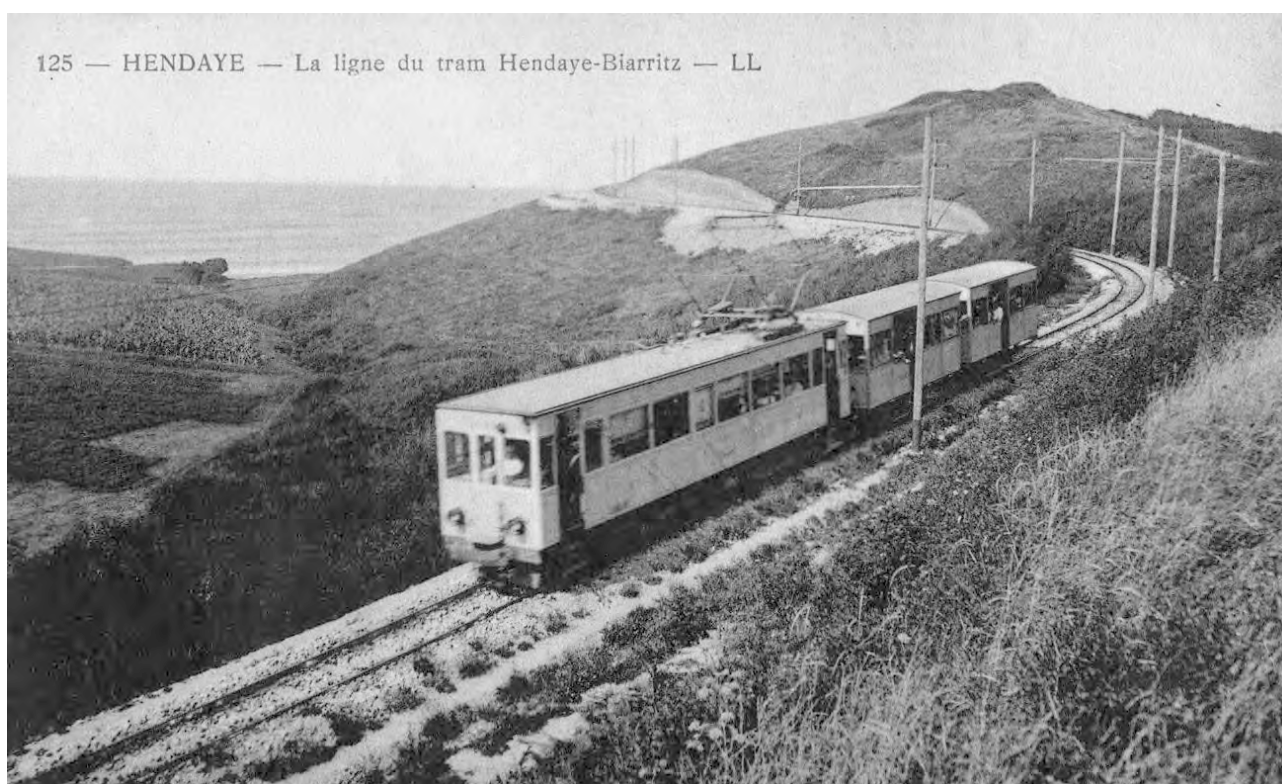
Je ramassai gaule, panier et tous les « impédimentas du parfait pêcheur. »

A l'auberge la conversation ne languit pas. Les nouvelles d'Hendaye, grossies ou réelles, m'intéressaient. Je n'avais point depuis longtemps la possibilité de revoir Chingudy puisque cette zone maritime frontière était fermée à qui n'y résidait pas, même s'il y avait vu le jour.

Lorsque nous nous quittâmes, l'ami Youyou me parut avoir la semelle lestée. Il traînait un peu les pieds, oscillant sensiblement sans qu'il fût possible de déterminer si la cause en était au faix ou au « carburant ».

Après la libération, je ne devais le revoir que très peu. Chaque fois notre rencontre dans les Landes revenait sur le tapis.

Et puis il disparut, pour toujours, laissant néanmoins parmi les générations d'avant 40 le souvenir du bon vivant, d'un pas méchant, d'un loquace arrangeur d'histoires plutôt que d'un hâbleur insupportable.



Et le tram voulut voir trop grand et trop loin. Pompeusement baptisé V.F.D.M. (Voie Ferrée Départementale du Midi) il voulut aller plus vite, plus richement doté et plus loin ; beaucoup plus loin, plus loin que Bayonne. Jusqu'à Peyrehorade pensait-on. Il n'y résista pas. Les rails de la Corniche disparurent après la mort du rêve.

Les bateliers Ceux du Port



« Pour le bateau... Fontarabie... » L'antienne, l'invitation pour qui en saisissait le sens, ou bien l'interrogation supposée, connaissaient plusieurs endroits d'éclosion. On pouvait les entendre aux abords de la gare du Midi, point de départ des fiacres, des voitures des hôtels et du tram ; sur le parcours montant jusqu'au pont unique à ce moment-là, celui qui franchissait le ravin de la voie ferrée entre les Cycles Méthol et la Pharmacie Dravasa ; dans la brève descente de la Rue du Port et surtout amplifiés, à plusieurs exécutants, près du tournant du Palais de Cristal où le familier et précieux tortillard faisait halte.

« Pour le bateau... Fontarabie... la belle Madame à dentelle... un voyage en Espagne ? »

Un chant en quelque sorte en constante répétition ; une exclamation réitérée, comme un écho parti de loin et qui s'amplifiait, prenait de la dimension ; une sollicitation assez distante au début, à peine affleurante et qui devenait pressante et quasiment impérative.

« Par ici Messieurs dames.

Pour le bateau... Fontarabie.

Monsieur chapeau (l'interpellé portait soit un melon, un mou ou un canotier) à moi... » (*À moi pas le couvre-chef bien sûr, notre homme étant trop bien élevé pour mendier, mais la préférence pour un petit voyage sur l'eau*).

Les voix n'étaient autres que celles de la phalange qui avait le monopole de la batellerie locale, et l'homme dont il vient d'être fait mention, un membre de l'association. Cette dernière informelle peut-être, de tacite reconnaissance, sans statuts établis, avait la

primauté des circuits sur l'estuaire de la Bidassoa. La baie de Chingudy était comme sienne, avec comme apanage l'exclusivité de la navigation à cet endroit, entre France et Espagne, à des fins lucratives.



Les impétrants de l'association surent largement en user, plus portés vers les sources de rapports non négligeables que sur un rowing d'amateurs ; ce passe-temps des riches et des oisifs, ce moyen recherché pour se refaire une santé ou tout simplement pour se faire remarquer.

Pour eux la rame restait leur gagne pain, leur raison d'être, l'instrument de prédilection avec qui ils faisaient corps, leur indispensable associée et leur fidèle complice.

Les bateliers... Une catégorie de citoyens, une caste, pourrait-on dire sans craindre de trop forcer ; dans la population hendayaise de laquelle elle se singularisait tout en en faisant partie intégrante.

On peut affirmer, au demeurant, qu'elle constituait un corps véritable, jaloux de ses prérogatives, se sachant « haut de bec », en profitant, usant du mot cru tout naturellement, sans penser le moindre instant qu'il pouvait offusquer.

N'entrait pas qui voulait dans la société batelière. En faisait partie, à n'en point douter, les descendants de ces intrépides fouilleurs de mers, qui bien des années auparavant, bien des lustres, avaient traqué le poisson, loin, très loin.

Ces ancêtres que beaucoup de ma génération ne connurent que par la légende devinrent des familiers des rudes, des à peine supportables climats d'Islande ou Terre-Neuve. Ils s'expatrièrent pour plus d'une année sur des embarcations qui, comparées aux armements modernes, feraient piètre figure. Un grand salut surtout à cause de cela pour ces intrépides qui affrontèrent tempêtes terribles, vagues colossales, monstres aquatiques dans des conditions difficiles, voire impossibles avec des rafiots dont on est en droit de se demander comment ils faisaient pour s'en sortir et revenir de leur lointaine, inconfortable et très risquée aventure.

Les anecdotes concernant les vieux « loups de mer » sont de nature à procurer une belle substance à nombre de recueils. Hélas ! Combien se sont évanouies, qui dispensées de bouche à oreille n'ont plus eu de rapporteurs pour les servir. Ah ! Si le magnétophone était né plus tôt, combien de récits de valeur auraient été enregistrés !

J'ai connu une vieille dame, hendayaise pur-sang, retraitée de l'enseignement ; petite-fille d'un de ces sillonneurs d'océan et qui me narra plusieurs fois avec une délectation pieuse les exploits de son aïeul et de ses frères.

- « Mon cher Monsieur, si vous saviez quels rudes lascars étaient les frères Duhart.
- Votre famille ce me semble ?
 - Vous y êtes. Mon grand-père et ses frères, de sacrés gaillards qui n'avaient pas froid aux yeux, croyez-moi.
 - Il le fallait bien pour mener si loin de périlleuses campagnes sur des barques plus faites pour suivre les côtes que pour se lancer dans l'aventure lointaine.
 - Oui, et les instruments de bord étaient quasiment inexistants et en tous les cas sans grande précision. Mais le vieil instinct de l'homme de mer, ce sens supplémentaire qui lui fait sentir la route, la suivre sans s'en écarter, ne leur faisait point défaut. Bon cœur, sous une écorce de rhinocéros mais très chatouilleux en ce qui avait trait à leur honneur. Il ne fallait point les manquer. L'incident dont je vais vous narrer les péripéties le confirme superbement.
 - Je vous écoute... cela doit valoir son pesant de sel...
 - A l'occasion d'une relâche de nos pêcheurs au pays, Monsieur le Curé fit part d'un désir qui était sien depuis longtemps, celui de posséder un vrai « terre-neuve. »
 - Pourquoi ?
 - Parce qu'il trouvait la bête d'une stature particulière et que cela lui rappelait des souvenirs. Peut-être lui aussi avait-il eu des « terre-neuvas » dans sa famille. Et puis il n'était ni malsain, ni superficiel, de se distinguer un peu, ne serait-ce qu'avec un animal.
 - Et vos ancêtres promirent.
 - Naturellement. Non seulement ils promirent mais ils enregistrèrent leur promesse. Bien des mois plus tard –le recteur n'escomptant peut-être plus le cadeau- ils revinrent d'expédition avec un superbe spécimen de l'île lointaine. Une bête que l'on remarquait avec son épaisse pelisse faite de longs poils soyeux et qui se singularisait avec les espèces canines de nos contrées, par ses pieds palmés surtout. Ainsi grâce à cette palmure, le chien nageait avec une facilité accrue. Une bonne bête avec ça que celle ramenée par les Duhart, bien large et possédant un regard où se devinait l'intelligence, la douceur et la fidélité. On se trouvait à l'époque de Bichincho. Nos marins au retour d'une croisière périlleuse mais fructueuse comptaient fort, ainsi que l'exigeait la coutume, se montrer à la grand-messe solennelle pour jouir des regards admiratifs de leurs concitoyens sédentaires et surtout de ceux des jolies paroissiennes hendayaises. En prenant une part active au chant d'église, ils étaient sûrs de prouver que leurs poumons avaient gagné, en force, en baignant dans l'air du grand large. Mais voilà un manque se produisit.
 - Lequel ? Quelqu'un tomba malade. Un brusque rappel, un départ inopiné pour un champ de pêche ?
 - Rien de tout cela, et peut-être, bien plus grave. Je vous ai dit que tout fiers nos héros avaient ramené un magnifique « terre-neuve ». Une de leurs premières tâches en débarquant fut de le remettre, en don, à Monsieur le Curé. Celui-ci, allez savoir pourquoi, se contenta d'un merci plus poli que reconnaissant, plus pour la forme qu'enthousiaste.
 - Ce fut tout...
 - Oui, pas même un verre de vin.
 - Oh ! là... quelle offense... le coup de rouge dans la marine, c'est sacré.
 - Il y eut bien des questions sur la campagne de pêche et pour finir une attitude qui dénonçait un vif désir d'en terminer.
 - Que firent alors les Duhart ?

- Fort marris, ils descendirent vers leur lieu de prédilection, leur havre, le Bas-Quartier. La buvette Beltzenia, leur buvette, entendit, ce jour-là, plus que des imprécations.
- (C'était pas la peine Aña... de vouloir faire plaisir, la prochaine fois il se le mettra quelque part.)
- Qu'y a-t-il et de qui s'agit-il ? demanda la rusée tenancière déjà au courant.
- Quoi (*en chœur, les outrés*) qu'est-ce qu'il y a ? Tu sais le Curé... on lui a ramené un chien de Terre-Neuve.
- Oui, sans passer ou presque chez moi tellement, vous étiez pressés.
- Oh ! Tu exagères (*en chœur à nouveau et ici les marins sentent le coup d'épingle de l'ironie*). Mais on y est allé, c'est sûr.
- Vous l'avez vu ?
- Qui ça ?
- Le Curé, bien sûr.
- Oui, naturellement.
- Et alors ?
- Alors, il nous a un peu félicités, un tout petit merci.
- Eh ! Bien de quoi vous plaignez-vous ?
- De quoi qu'on se plaint ? (*parler local*). C'est qu'il ne nous a pas demandé combien nous l'avions payé (*le chien*) et combien il nous devait (*étrange cheminement dans la façon de raisonner*).
- Mais vous avez eu au moins une choper ?
- La peau, pas même. Enfin qu'il se le garde (*parler local*) (*la fonction ecclésiastique, la peur du mystère, surtout celui de la mort si tenace chez un homme de la mer, un coureur d'aventures modéraient l'expression et atténuaient l'invective, évitaient la trivialité trop choquante*).
- Bah ! Vous oublierez tout cela.
- Pas sûr (*ensemble*).
- Et puis peut-être que le Curé n'était pas dans son assiette.
- (*A l'unisson*). Mais nous nous y sommes. Et adieu pour nous voir à la messe, demain.
- Vous dites cela...
- Oui et nous tiendrons.
- Ils tinrent, en effet, précisa mon informatrice. Où passèrent-ils cette matinée d'ouverture de la fête patronale consacrée à la piété. Très peu auraient pu le dire. Peut-être une escapade passagère vers des lieux hospitaliers ou une retraite intra-muros !



Ainsi, ils étaient ces vieux baroudeurs. Rudes d'aspect et de tempérament mais si portés à rendre service. Sensibles, plus qu'une première approche le décelait, au point de se piquer irrémédiablement quand on n'agissait pas correctement à leur égard. »

Leurs épigones –les bateliers- ne leur cédaient en rien quant aux manifestations de la personnalité, qualités et défauts inhérents. L'atavisme s'avérait certain et quasiment sans altération. Tous étaient marqués des mêmes signes. Des hommes que l'on pouvait hésiter à aborder mais qu'il fallait connaître pour savoir qu'ils n'étaient point dénués de cœur.

Quatre famille surtout, à Chingudy, tiraient du bateau l'essentiel de leur existence. Quatre familles étaient professionnellement batelières. Elles ne résidaient pas loin de l'embarcadère, soit dans la Rue du Port, dans sa partie médiane, ou dans le bas, soit dans des ruelles affluentes ou parallèles.

Pourquoi la fonction demeurait-elle l'apanage ainsi réservé, ainsi fermé ? Question de transmission de vocation, sans nul doute. Vocation préparée et entretenue par le récit, le culte de l'ancêtre, l'exclusif ou presque de la conversation portant sur tout ce qui touchait à la baie, à la rivière, à la mer qui faisait suite.

Difficulté aussi pour qui n'était pas du milieu de s'y insérer, de s'y faire une place, d'y être accepté, sans mise à l'écart délibérée voire sans tourments. Et puis il fallait posséder l'essentiel... la barque qui posait, pas si facile que l'on croyait de se la procurer, bien qu'elle ne fût point cossue, ni compliquée de conception. C'était plutôt une moitié de noix ovale, ouverte. Une moitié allongée, pointue à une extrémité, plus large, avec une planche sur le dessus, à une autre. La planche faisait office de siège, pour le batelier le plus souvent, et servait en outre à abriter des objets divers, objets au transport licite ou à douteuse commercialisation.



L'élément vital de l'embarcation résidait dans les deux rames à extrémités distinctes ; l'une aplatie, celle qui allait, en s'appuyant sur l'eau qui résistait, faire avancer l'ensemble ; l'autre cylindrique d'une grosseur convenable pour être saisie par les mains et serrée avec le plus d'efficacité possible. L'usage déterminant une surface polie, glissante, il fallait que le rameur crache souvent dans les paumes ou les mouille dans l'eau toute proche afin d'éviter une perte de force, conséquence d'une moins grande probabilité de préhension. Les deux avirons pendaient de chaque côté de la barque, tenus par l'erseau de corde et pivotant dans le tolet bien creux, lui aussi bien lisse ; le frottement y était pour quelque chose. Les rames avaient pour le batelier une valeur toute particulière. Pas question de les laisser à bord durant une pause ou de les y abandonner pour la nuit. Le spectacle de ces hommes qui s'en allaient ou s'en revenaient, leurs perches sur l'épaule, des sortes de grandes antennes, ne manquait point de pittoresque.

Le bateau, aux yeux de son possesseur, avait du prix ; on le choyait, on le vidait régulièrement, de l'eau de pluie ou de celle passée par des joints du plancher insuffisamment goudronnés. Mais qu'aurait-il été s'il n'y avait eu les indispensables palmes de bois ? On apercevait au fond de quelques couloirs, dressés contre le mur, près de la porte d'entrée ces grandes spatules. Alors on se trouvait édifié ou presque. Le passeur vivait là.

La barque était personnalisée. Elle avait eu droit au baptême. On pouvait lire sur son flanc un prénom familial, celui d'un être cher au propriétaire (Raymonde – Simone – Margot, etc.) un rappel évocateur d'un site particulier (Chingudy, les Trois Couronnes, Jaizquibel) un nom fleurant bon la nature (Rose des Mers... Les Mouettes) un hommage à un grand disparu (Pellet).

Eerro occupait une bonne place dans la société des maîtres de la rame. Pour moi, il était le premier, celui que j'ai le plus connu dans mon jeune âge, celui que j'ai observé avec des yeux de gamin avides de saisir le pourquoi il se trouvait des êtres exceptionnels –ou du moins entrevus tels-. Trouvez alors étrange que je fusse impressionné et attiré par un personnage que je réalisais aussi important. Il faut dire que je l'ai connu plus que ses collègues, car avec sa nombreuse famille il vivait dans un rez-de-chaussée du milieu de la Rue du Port, à l'endroit où se situait le carrefour Ville-Plage et route vers l'embarcadère ; un rez-de-chaussée presque en dessous de l'immeuble où je demeurais avec mes parents, mais au perchoir.

Comment voulez-vous qu'un enfant n'ait pas été impressionné par Eerro un homme de haute taille et de forte corpulence dont, de prime abord, la physionomie laissait sur la réserve, le contact manquant de chaleur. Sous l'immuable béret le regard était dur, le plus souvent. Mais cela tenait certainement davantage du masque que l'on se créait pour faire mâle que de l'autoritarisme excessif ou de la misanthropie.

Et ce qui n'arrangeait rien, c'était le registre vocal, la force de l'expression, l'affirmation ou la réplique péremptoire. Il ne fallait point attendre de subtiles digressions, de longues périodes d'Eerro. L'exégèse n'avait point sa prédilection. Ce qu'il énonçait l'était de façon abrupte comme signifiant avec son organe rugueux, fort et scandé, que la contestation n'avait pas cours. Le ton, le mot employé, l'impérieux de l'affirmation clouaient les plus audacieux.

Nous étions en classe, un certain jour... dans la vieille école jouxtant la Place de la République. Traversant la petite cour empuantie par les émanations des toutes proches latrines, nous aperçûmes Eerro venant vers nous, d'un pas décidé. Sans plus de cérémonie il ouvrit la porte.

« Bonjour... Dis donc René (*René c'était Monsieur Poey notre instituteur que le batelier tutoyait car il se trouvait être également natif d'Hendaye mais bien plus jeune*).

- Tiens Bonjour, Monsieur Orthous (*Bien que cavalière l'attitude de l'intrus ne parut point incommoder notre maître, sans nul doute, bien au courant de la conduite de certains de ses compatriotes*).
- Où il est mon gosse ? (*Nous fûmes plusieurs à humer le drame*).
- Mais ici, Monsieur Orthous, en classe. Il a été présent toute la journée.
- Où ça ?
- Là, regardez... mais qu'y a-t-il ?
- Viens ici morpion...

- Allons Monsieur Orthous dit monsieur Poey sur un ton des plus lénitifs... plus pour calmer une évidente irascibilité que pour s'insurger contre l'incongruité des termes.
- Viens ici... je te dis (*Erro ne parut point se soucier du responsable de la classe*) que je te foute une branlée... Ce morpion (*bis*) a manqué de respect à sa mère qui l'envoyait faire une commission.
- Rien de grave sans doute.
- Si, il l'a envoyée chier... (*rires étouffés dans la classe – calme très apparent et sans nul doute forcé de l'instituteur*).
- Allons Monsieur Orthous ; viens ici Peyo... (*s'adressant à l'enfant*). Et surtout promettez-moi Monsieur Orthous de ne rien faire. Je vous affirme qu'il sera puni... mais au fait comment va Madame Orthous ?
- Oh ! elle est assez patraque et c'est pour ça qu'un « moutard » (*changement atténué de qualificatif, preuve d'une baisse de tension*) comme « suila » (*textuel*) devrait lui faire plaisir.
- Il le lui fera Monsieur Orthous à l'avenir, n'est-ce pas Peyo ?... (*l'accusé répond oui de la tête*)... Et cette sardine a-t-elle bien rendu ?
- Assez bien, hier nous avons eu cent kilos (*vraie ou fausse, l'allégation éloigne le père Orthous du stade du courroux*)... Aujourd'hui espérons que ça continuera.
- Et bien vendue ?
- Assez bien... bien que ces fainéants de mareyeur tirent sur la bourse.
- Ceux qui peinent ne sont pas les mieux rétribués (*le penchant de l'instituteur pour le socialisme paraît*). Mais bah ! Vous allez vous en sortir tous unis contre eux.
- Oui, on va essayer... Tiens onze heures qui sonnent. Il faut que je foute le camp... Mais surtout punis-le sévèrement. (*Est-ce que cela va recommencer ?*)
- Comptez sur moi Monsieur Orthous
- Et toi branleur à la maison dès que l'école sera finie, sinon attention... Adieu René.
- Au revoir, Monsieur Orthous »

Rires dans la classe, comme soulagée et attitude distante de notre Maître. Peyo lui presque fier d'avoir été le héros d'une scène inédite. Pour la forme, Monsieur Poey lui passa un savon. Ainsi tout le monde en eut pour lui, le fils bénéficiant d'une volée mais seulement de mots, le père, plus tard, assuré d'un châtiment exemplaire.

Néanmoins Erro ne faisait point la loi, avec tous. Ses homologues lui tenaient tête, ainsi qu'un de ses fils. Alors l'air environnant tremblait, agité par les rafales verbales, les « coups de gueule », les exclamations hautes en timbre, les menaces lourdes de détermination et qui ne paraissaient point proférées à la légère. Disons cependant que nous n'apprîmes jamais qu'il se fût produit quelque chose de fâcheux.

Erro demeurait un seigneur du coin –pas l'unique- mais à un rang qui semblait suffire à combler un orgueil qui s'avérait évident.

Conséquence de couches nombreuses et répétées, ou bien disposition naturelle à être ainsi, son épouse avait plus qu'un banal embonpoint. Qui ne connaissait à Hendaye, dans sa rue ou dans les alentours, l'obèse mère Orthous très souvent sur le pas de sa porte, en surveillance de progéniture ou à la recherche du spectacle gratuit, surtout de la « causette » interminable. J'ai vu au cours de mon existence plusieurs personnes dont le tour de taille anormal faisait penser à une malformation, à une maladie et respirait davantage la compassion que l'ironie. Est-ce le fait d'une surprise juvénile, toujours est-il que je

ne crois jamais en avoir rencontré une aussi « phénoménalement » grosse que Madame Orthous. Et cependant elle ne paraissait point souffrir de son état ni affectée par ce que d'autres auraient considéré comme une fâcheuse disgrâce. Comme à l'époque Madame Orthous avait continuellement quelque rejeton dans ses jupes alors qu'elle se livrait à des exercices oraux, on passait le côté monumental de son être pour ne s'intéresser qu'au geste maternel.

Madame Orthous était une femme de cœur, bien aimée dans la Rue. Elle y mettait du sien, évitant le plus possible la médisance, l'outrance, la parole désagréable. La brave femme en voyait parfois de cruelles, chez elle, ne serait-ce que lorsque son époux était aux prises avec un de ses fils, toujours le même, au caractère aussi entier que son géniteur, ce qui ne manquait point de provoquer des agressions de langage, de part et d'autre et même, aux dires des voisins, qui prétendaient savoir, des empoignades physiques avec horions à l'appui. Si les affirmations s'avèrent exactes, le père Ererro mérite toute la gratitude du Stade Hendayais pour avoir ainsi formé, doté d'arguments de prix, un des avants les plus rudes et les plus respectés qui opérèrent sous son écusson. Je lui dois en tout cas ma première –et dernière- paire de souliers de rugbyman. En ce temps-là, l'équipe première du Stade Hendayais s'entraînait à Ondarraitz tous les jeudis. Nous prenions le relais, si je puis dire, nous les élèves du Cours Complémentaire. Un beau jeudi, Orthous me prit à part : « Tiens Jeannot (il m'avait presque vu naître) voilà pour toi.

- Pour moi (*c'était donc une paire de souliers à crampons qui ma foi n'avait rien de godasses à jeter au rebut*).
- Oui, pour toi. Nous avons touché des « pompes » neuves. Tu les veux oui ou non (*ceci concernant les autres et dit sur ce ton impératif que je connaissais*).
- Bon d'accord. Alors merci Ignacio.
- Tu parles, merci. Se tournant vers ses coéquipiers qui finissaient de reprendre leurs costumes civils. Il faut encourager les jeunes... et si vous ne le faites pas qui le fera...
- Bien Kokotche (*sobriquet familier pour un prognathisme indéniable... mon médecin avait une forte mâchoire qui avançait... la mâchoire d'un pilier de mêlée à toute épreuve*). Tu es un bienfaiteur (*ses camarades pouvaient ironiser, moi j'appréciai hautement la valeur du cadeau*).

La grande histoire fut pour mettre mes « crampons » à l'abri. Ma mère étant une « rugbyphobe » (bien que lavant les maillots blancs) pas question que je puisse pratiquer ce « jeu de voyous pratiqué par des gentlemen » selon un apophtegme qui mérite quelques réserves, ce que je faisais et fis par la suite presque clandestinement. Mais pour l'heure, l'important fut de cacher « le corps du délit ». J'y parvins et je ne m'aperçus jamais que ma cachette ait été découverte dans un coin sombre de la cave. Mes « crampons » se baladèrent en Eure-et-Loir, à Paris, puis en Chalosse où je pratiquai soit en scolaire, soit dans des équipes locales. Pour une fois généreuse, l'Armée me chaussa pour taquiner la balle ovale. Que devinrent mes souliers (made in Orthous) après ma retraite précocement prise. Je ne le sais... mais grand merci à un bienfaiteur qui m'a permis –sans bourse déliée- de goûter aux assauts des fantassins, de participer aux envolées des lignes arrières. Tel était, à mes yeux du moins, le fils Orthous peut-être un peu trop discuté et un tantinet discrédité à Hendaye, un moins dur qu'il n'apparaissait à première vue, quelqu'un qui lui-aussi, savait faire plaisir.

De la nombreuse famille d'Eerro un seul enfant devait, à part entière, suivre les traces du père, Ttotte, celui que nous avons connu accomplissant son service militaire à la Base Navale de la Bidassoa. Avant une fin trop prématurée, il devait promener les tou-

ristes, en mer et sur la rivière-frontière avec départ de la Floride. Ses frères et sœurs suivirent d'autres voies, à Hendaye ou ailleurs, certains dans l'Administration, d'autres dans l'artisanat, le commerce où ils réussirent à se créer une situation enviable comme Ignacio qui, émigré en Corrèze, devait tenir à Bort-les-Orgues un magasin « Cuir et Crépins », magasin situé près du quai de la Dordogne. Ignacio avait gagné la patrie de Marmontel appelé sur promesse « d'espèces sonnantes et trébuchantes », de situation établie, par de riches sportifs du cru qui voulaient une équipe de rugby de bonne facture, ce qu'ils réussirent d'ailleurs à créer.

Je me trouvais un jour sur un plateau qui domine la cité et d'où l'on peut admirer les belles colonnades de roche volcanique appelées orgues de Bort. Là j'eus la preuve que l'allégation n'est point forcée qui veut qu'un individu quel qu'il soit –à moins d'avoir acquis une notoriété élargie- est méconnu ou « non reconnu » dans son coin d'origine.

Il se trouve donc sur le belvédère dont je viens de parler, une lunette astronomique payante et d'autres installations qui permettent de connaître avec exactitude les merveilles naturelles des environs. Après un examen, j'avisai un garde. Je l'accostai :

« Pardon, Monsieur, vous êtes de Bort ?

- Bien sûr et de vieille date.
- Connaissez-vous Orthous ?
- Qui Ignace ? Qui ne le connaît pas à Bort. C'est un bon gars.
- Je suis d'Hendaye, de son pays. Où pourrais-je le voir ? *(et de m'indiquer où se situait le magasin et la voie la plus rapide et la plus sûre pour y parvenir.)* »

« C'est un bon gars ». Les collets montés hendayais n'en seraient pas revenus. Tant pis pour ces besaciers qui pourtant gageraient à se jauger exactement.

La famille Suertegaray vivait non loin du point d'embarquement dans un des appartements d'une suite uniforme à un seul étage (le rez-de-chaussée) ; appartements qui ont résisté aux griffes du mauvais temps et aux turpitudes de la spéculation immobilière.

La murette, de devant les portes est toujours là. C'est elle qui recevait les rames au retour de l'expédition, car le père Suertegaray faisait aussi partie des bateliers de profession. C'était également un bel homme grand et robuste.

On se demande comment une famille nombreuse (celle de Suertegaray l'était) pouvait contenir dans un espace, somme toute mesuré. Miracle de l'arrangement d'autrefois où le manque d'exigence, la non-connaissance du confort poussé et aussi la façon de vivre, le plus souvent dehors, faisaient attacher beaucoup moins d'importance aux choses à l'intérieur des murs, que de nos jours.

Le vase clos n'était point fait pour des gens amoureux de l'air qu'il fût des bois, des champs ou comme ici de la rivière et de la mer.

« Tu viens cet après-midi, au « Battala » ?

- A quelle heure ?
- Après dîner. On fera un tour jusqu'à Beltzenia.
- Je vais voir.
- Quoi voir ?
- Si j'ai la permission.
- Enfin, comme tu veux... »

Celui qui m'interpellait ainsi et me conviait à la ballade, c'était Juanito, un fils Suertegaray, un peu plus âgé que moi, mais tout de même camarade de classe.

Il disposait, en toute propriété, d'une barquette, le « battala » où à plus de deux passagers, on atteignait la surcharge pénible pour le ramener et dangereuse pour le manque de stabilité. Donc un « tom-pouce » de bateau, court et anormalement large, mais toute considération observée, suffisant pour de belles promenades dans la Baie de Chingudy dont l'eau manifeste rarement un quelconque courroux. Il faut que tout soit bien déchaîné, dans l'espace, et démonté, au large, pour que l'on ressente dans l'anse quelques secousses. Les vagues ne sont jamais menaçantes. Aussi le petit cotre y est-il dans son domaine. Je ne cacherai pas que j'ai souvent envié les Suertegaray, les garçons surtout, pour leur existence au-dehors, avec toute l'apparence d'une liberté de manœuvre absolue. Alors que j'étais confiné dans mon troisième, ou au jardin potager pendant que mes parents y œuvraient, ou au tri du charbon au bas du remblai de la Compagnie, eux jouaient à Alain Gerbault.³⁴

Quelle bonne fortune d'être né dans une famille de bateliers m'arrivait-il, parfois, de penser avec toute l'ingratitude et le sot désir d'un enfant choyé. Il y avait au foyer des Suertegaray plusieurs garçons et plusieurs filles. Si pour ces dernières la chose était normale, comment se fit-il que pas un garçon ne suivit les traces du père ?

Il y eut parmi les collatéraux du chef de famille un Suertegaray qui s'embaucha au Midi mais sans jamais renier la Baie et le bateau. Au moindre repos et aussi après le travail au Chemin de fer, c'était là qu'il trouvait le complément pour une meilleure subsistance et pour le loisir. La cueillette dans le sable vaseux des couteaux ; des coquillages allongés dont le ver intérieur est recherché comme esche ; procurait une source de revenus d'appoint, non négligeable que la vente se fit directement ou que l'amorce soit livrée à un marchand d'articles de pêche.

Autre batelier du genre costaud Gain... qui habitait au beau milieu de la rue du Jaïzquibel. Nous connaissons déjà sa femme et l'un de ses fils Battite, spécialisé dans le cardage, à domicile, de la laine, activité à laquelle s'ajoutait pour le second la criée vespérale et nocturne d'un journal de la Côte. Il y avait un garçon plus jeune qui, après avoir tâté quelques temps du métier, renonça à la rame. Décidément la maladie du rejet gagnait toutes les familles. Cela n'était point d'excellent augure pour la pérennité d'une activité qui pourtant avait toute sa raison d'être sur les bords de la Bidassoa.

Les maîtres bateliers qui ont retenu notre attention jusqu'ici étaient des hommes de belle prestance. Qu'il ne soit pas dit que ceux dont nous allons parler figuraient dans la catégorie des « mauviettes ». Mais voilà leur handicap –si vraiment il y avait là handicap– venait de leur taille, bien plus petite.

Pépé Camino résidait en bordure d'une venelle perpendiculaire à la Rue du Port. Le personnage ne manquait pas de piquant, surtout dans ses moments de crise suscités par de désobligeants quolibets. Pépé ne connaissait, ne tolérait pas la plaisanterie. Mais il n'était pas du genre de ceux qui veulent ironiser sur autrui tout en ne supportant point la moindre allusion railleuse à leur encontre. Il faut lui rendre cette justice, ce qui atténue, un peu, la mauvaise impression que peut procurer un être qui ne semble jamais déridé.

³⁴ Navigateur français, allant en solitaire, traversant l'Atlantique en 1923 sur un petit cotre et en 1925-1929 achevant le tour du monde.

Pépé semblait bougon, en permanence. Était-ce là le fond de son individu ? N'y avait-il pas chez lui comme une sorte de refoulement, un manque de propension à se lier ; une tendance à l'autisme avec le repli trop prononcé sur soi-même que cela suppose.

Ses altercations avec ses collègues –en particulier avec Ererro- étaient fréquentes ; attendues, espérées par tous ceux qui fréquentaient les abords du Port.

D'un côté le puissant, sûr de son prestige, de son verbe, conscient peut-être abusif d'une supériorité physique, celui qui usait rapidement du mot fort qui condamnait, celui qui manifestait son hautain mépris, par des gestes expressifs, pas toujours d'une correction exemplaire et qui, en toutes circonstances, contenaient de véritables verdicts.

De l'autre, un nerveux, un agité, un convulsif qui sacrait, crachait, pestait et tenait tête avec un vocabulaire souvent en marge du bon usage, sortant des jurons malsonnants où le coprophage trouvait compte, sans rougir, crachant le propos menaçant avec une telle constance qu'on serait bien surpris de lui voir employer un agissement différent.

Point féru de diplomatie, Pépé ne paraissait pas avoir la manière avec le client. Il fallait qu'il flairât la bonne aubaine, le pourboire en sus de la traversée pour daigner sourire. Et encore là, il le faisait rarement. Sauf dans les discussions il ne se montrait pas prolix. Les passagers n'avaient pas à compter sur lui pour étendre leurs connaissances géographiques et historiques sur Hendaye et ses environs.

Nous vécûmes un temps en voisins, dans le même immeuble. Avec nous, il fut correct, même porté vers la serviabilité. Il est vrai que son fils, plus tard mareyeur, et ses deux filles avaient le commerce agréable.



Paolo s'avérait comme l'antithèse de Pépé. Errasquin vivait avec les siens dans la ruelle qui partait derrière le fabuleux bazar Dithurbide et allait vers le chai Iribarne, mais c'était un authentique enfant de la Rue du Port où sa famille était avantageusement connue depuis des décennies et des décennies.

Petit de taille mais solide sur ses jambes, rapide, toujours en mouvement Paolo était d'un naturel bavard. Ce n'est pas lui qui serait passé devant les magasins de la Ville ou de la Rue sans placer son mot. Un mot gentil, anodin, très souvent ; une plaisanterie bien venue, destinée au commerçant aussi bien qu'à la clientèle. Volontiers badin avec les dames mais sans effronterie, il aimait par-dessus tout discuter « le bout de gras » avec les hommes sur les sujets les plus divers, ceux intéressant Hendaye et narrer ses exploits de pêcheur. Sa voix douce contrastait avec les organes plus forts, plus tranchants de ses concurrents. Peut-être est-ce en raison de cela qu'il jouissait d'une cote de sympathie particulière. On ne le considérait pas comme un être à part, on n'avait ni à le craindre, ni à le rejeter. On se sentait bien en sa compagnie. Il devait vivre longtemps après avoir décroché, tout en demeurant fidèle à la rame et aux touristes, bien des années après que les bateliers ne constituaient plus un corps de métier et que d'autres moyens plus rapides étaient à la portée de beaucoup pour se rendre à Fontarabie.

Heureusement que des amoureux de la nature demeuraient pour des sorties, sans hâte, en pleine communion avec le paysage fait de ciel, d'eau et de mont, dans cet endroit privilégié qu'est la Baie de Chingudy. Paolo fut un des derniers professionnels à leur service. Un homme au sang aussi ardent ne pouvait se satisfaire de la banquette ou du fauteuil. Jusqu'à la fin il se montra un infatigable marcheur ; la déambulation pédestre étant selon ses dires la raison essentielle de sa longévité.

Quelques artisans avaient une importance moindre. En général, ils se trouvaient moins fournis en clientèle, moins favorisés par le hasard que ne l'étaient les grands du « passage » ou de la promenade. Leurs noms ne connaissaient point une haute notoriété. La renommée ne paraissait point avoir pris sous son aile les Janjo, Mona ou Elie, valeureux modestes seconds, bons tireurs de rames eux-aussi, aimant leur art, connaissant leur baie et tout aussi aimables avec les gens dont ils avaient la charge.

A quoi tenait cette différence qui faisait qu'il existait deux catégories de passeurs : la privilégiée toujours en pointe, tenant le haut de l'embarcadère ; l'autre plus discrète, plus effacée, en tout cas moins tapageusement présente, sauf lorsque l'altercation allait bon train.

Les seconds rôles ; ou bien directement mis en cause pour des broutilles de pêche, pour des droits que les grands voulaient pour eux seuls ; ou bien alors mêlés – volontairement ou fortuitement- à la mêlée générale, à la cacophonie ambiante, ne cédaient pas un pouce de terrain, ni d'air, à leurs puissants antagonistes. Ils ne craignaient d'ailleurs pas de les défier. La menace adverse passait par-dessus leur tête. Eux-mêmes, ne demeuraient point en reste et répliquaient du tac au tac.

Il est certain que ce qui faisait la différence entre ces deux catégories d'individus attelés à la même tâche, tenait à peu de chose. A une plus grande ancienneté de pratique ; à une plus grande présence ; à l'embarcation plus belle (souvent les premiers cités en possédaient deux ou trois, les humbles seulement une) ; à la rouerie pour se placer au bon endroit, pour capter, se faire une belle clientèle ; à des petits riens subjectifs qui mettent les uns en relief et laissent les autres dans l'ombre, avec il est vrai, et ce n'est que justice, des retours de fortune et de nouvelles préséances.

Parmi les bateliers, toutes catégories confondues, il y avait les coureurs. Ceux qui partaient de plus loin, pas toujours plus heureux que les sentinelles postées à l'affût.

Le transport en commun hendayais, le public avait à son service le tram et sa baladeuse.

La calèche était pour les bourgeois que la promiscuité roturière n'intéressait pas et les voitures d'établissements hôteliers pour leurs clients.

Le train arrivait. Les voyageurs lestés de bagages ou suivant les porteurs attirés prenaient place qui dans le tram, qui dans les calèches ou les voitures omnibus.

Et en avant de la manivelle. Et hue ! Cocotte...

C'est alors que surgissaient de quelques coins à l'écart, de diables d'hommes, aux pantalons de toile bleue, à la chemise de lin épais, rayée le plus souvent, au mouchoir de couleur noué autour du cou et naturellement coiffés de bérets basques qui furent noirs ; de larges plaques grisâtres et rougeâtres les envahissant inexorablement.

Aux pieds, la sandale à forte corde et à toile dure, souvent d'un bleu qui s'atténuait de plus en plus, jusqu'à n'être plus qu'une couleur sans expression. Le spectacle, cela en était un, commençait. Ces inquisiteurs nés, l'œil aux aguets, avaient, lors de la sortie des voyageurs de la gare, jeté en moins que rien leur dévolu, jaugé, toisé, apprécié, supputé, choisi le client qui, quelques instants après, allaient se demander ce que ces hurleurs, ces possédés leur voulaient à moins que par expérience, ils ne fussent au fait de l'épisode qui s'apparentait à l'attaque de la diligence.

Si le repéré se trouvait dans le tram, le batelier coureur, juché, sans aucune gêne, sur le marchepied de la baladeuse y allait de son « Monsieur... Monsieur (montrant du doigt)... toi Monsieur.... Pour le bateau Fontarabie... » Intrigué le Monsieur consultait son voisin de siège ou le contrôleur-receveur.

Allez le croire ou pas, bien que rapide, impromptue, peu apte à susciter la réflexion, l'opération ne s'avérait pas toujours négative. L'accord se réalisait à l'arrêt du tram, d'une façon extemporanée ou parfois, rendez-vous était pris pour tel jour, telle heure. On pouvait lire à ce moment-là quelques rictus sur des visages voisins.

Si le marchepied du tram était long, celui de la calèche s'avérait tout juste bon pour une personne. Il faisait privé en quelque sorte. Il n'empêche que l'assaut y était également donné par les bateliers voltigeurs. Cela occasionna des scènes diverses. Les gens placides acceptaient ces attaques avec sérénité, ou avec le sourire, (le cocher leur paraissant une garantie suffisante) ou avec intérêt et parfois l'affaire se concluait. Des affectés ou des atrabilaires le prenaient de très haut. C'était rare... mais cela se produisait. Alors le cocher arrêta la haridelle et pria les importuns –de ses amis bien entendu- d'aller se manifester ailleurs. Il n'y avait généralement pas, de suite méchante, mais les oreilles des mauvais coucheurs en prenaient pour leur grade. Mais cela était proféré en un dialecte si abscons, si impénétrable, en basque, que l'outrage s'envolait sans dommage. Il y eut quelques méprises lorsque l'offensé connaissait l'euskara. La suite : à vous de l'imaginer selon qu'elle se termine à l'arrêt, dans la rue ou devant Monsieur le Commissaire.

Moins « cavalante », assillante d'une façon différente, l'offre des sédentaires ne manquait cependant pas de couleur. Les veilleurs du coin de la rue se trouvaient être ceux qu'une course –longue ou de courte distance » aurait épuisés. Les plus lourds, les plus âgés des bateliers devaient attendre l'arrêt du tram. Comme un fait exprès, la halte n'était pas très loin de l'embarcadère. D'où facilité pour lancer l'invitation au voyage. Par suite à une entente tacite ou dédommée, les « cocottes » avaient tendance à marquer le pas au coin du bazar Dithurbide, retenues sans en avoir l'air, par leurs cochers, juste le temps de l'envoi du boniment. L'affaire se concluait ou pas. Souvent ce n'était que partie remise, l'opération exploratoire s'avérant payante pour qui savait attendre.

Cela faisait très couleur du coin lorsque le batelier s'en allait, d'un pas décidé, ses deux antennes sur l'épaule, dans son vêtement de travail, suivi à distance –souci de ne point mélanger les genres ou difficulté pour suivre le train de l'homme aux espadrilles, un peu trop rapide pour des gens manquant d'entraînement, des dames et des messieurs dont les touches dénotaient une origine étrangère au pays-, même s'il s'agissait de Français voire de naturels du sud-ouest.

Les messieurs, pour rien au monde, n'auraient abandonné leur col dur, cassé ou fermé, d'où partait une cravate voyante qui s'enfonçait dans un gilet de maître. Combien durent regretter pour leurs fines chaussures, leurs guêtres de riche toile souvent blanches, en posant les pieds sur quelques flaques qui continuaient à stagner dans le fond de la

barque. L'entreprise se déroulant par beau temps, le canotier n'était pas oublié. Quelques panamas attestaient une plus modeste condition. Ces dames ne leur cédaient en rien en coquetterie, ni en tenue pas très adéquate, par ignorance ou manque de discernement. Leur vertugadin s'avérait encombrant sur les banquettes étroites et les robes bouffantes et tombant au ras du sol, ne pouvaient échapper aux outrages de la boue tenace du plancher, pas plus que leurs délicates bottines. Le large chapeau de paille ; peut-être très indiqué par dur soleil – mais alors à quoi servait l'ombrelle de soie prétentieusement ouverte ? – était une proie facile pour le vent qui pousse la malice à se lever avec une certaine ardeur dans la Baie, capricieux lutin marin sautant par-dessus le Jaïzquibel.



22 HENDAYE. — Le Port, l'Embarcadère et vue de Fontarabie. — LL.



Arrivés au bas de la Rue du Port il fallait emprunter des escaliers qui menaient au poste de police et à celui des douanes entre une grande bâtisse et une lourde muraille. Du Vauban sans doute. Il faut dire qu'à Hendaye le Vauban est demeuré très à la mode, pour tout ce qui touche aux fortifications. L'espace réservé aux barques de fonction ne permettaient que de simples guérites, mais suffisantes, néanmoins, pour le service.

Question muraille, je l'ai vue très affligée très longtemps, d'une énorme ouverture, avec sur les bords de celle-ci, les lambeaux pantelants d'un garde-fou éprouvé :

« Moussio Médina oune gross vitoure à barre lou port !

- De quoi, de quoi ? interrogea le Directeur de la Banque riveraine de la Rue du Port.
- Yo vous l'ai dit, oune vitoure vient de tomber dans la Bidassoa.
- Savez-vous ce que vous dites – ô pardon-. En fait, je ne comprends pas.
- Yo vous répète qu'oune vitoure a plongé dans la Bidassoa, après être pendue oune moment à la grille dou mur. »

L'informateur ; en l'occurrence pas très clair dans ses explications ; un italien truculent installé comme patron zingueur à Hendaye, suivi du Directeur et du personnel, amusés mais perplexes, sortit et montra, là-bas, au fond de la Rue, un grand trou béant. Il y avait donc du vrai dans l'assertion extravagante du brouillon italien.

Un imprudent, dont l'anonymat fut respecté ou non divulgué, avait oublié de bien serrer le frein à main de son véhicule, lequel pris d'un subit désir d'indépendance, s'en fut piquer un capot dans la Baie. Les débris importants, demeurèrent longtemps au contact des marées. Mais des récupérateurs y trouvèrent leur affaire. Le flot descendant se chargea de finir le nettoyage. L'intruse disparut, en entier. Ce qui demeura, sans colmatage, des années, ce fut la brèche. Un vrai danger pour la marmaille du port. Un Dieu tutélaire ou Notre Dame de la Guadeloupe, en face, durent certainement y mettre du leur, car on n'entendit jamais parler de catastrophe.

Revenons à nos promeneurs dont très peu durent se soucier de la « béance » de la muraille.



A l'aller l'essentiel des formalités concernait la police. Le passeport fut longtemps exigé. Mais il y avait des tolérances et des sauf-conduits pour la journée. Donc pas de refoulement. Cela aurait trop vexé les bateliers, au demeurant très bons amis des gendarmes à qui ils rendaient quelques services au retour d'Espagne. (Ne soyons point mesquins, n'allons pas plus loin). Puisque nous voilà confrontés avec un chapitre brûlant qu'il soit bien entendu que le gabelou ne

se montrait pas, au départ, très vétilleux et la visiteuse –pour les dames- curieuse.

La grande affaire consistait à prendre pied sur l'instable barque. Quand la marée était haute et recouvrait la petite jetée, il fallait résolument foncer de l'avant et du terre-plein, à toucher les guérites, se livrer corps et âme au batelier qui recevait l'embarrassé, le peureux ou le maladroit ; ce qui le rendait d'autant plus lourd.

La tâche ne semblait point déplaire à l'assistant quand il s'agissait du beau sexe, que l'on pouvait ainsi approcher de près, effleurer même et apprécier les parfums nobles.

Cela changeait, sans doute, d'une compagne trop frustrée qui retenait davantage les odeurs de la cuisine que les fines senteurs.

- « - A moi... A moi... Tenez-moi... Tenez bien... je tombe (*le batelier était au comble du bonheur, alors*).
- N'ayez pas peur. Je suis là. Avec moi pas de risque. Donnez-moi la main. Là, doucement. Ne nous énermons pas. Prenez mon bras. Serrez, serrez fort. » recommandait-il avec une certaine ferveur dans la voix, surprenante chez un être que l'on croyait peu sensible.

La prise de la dame ne manquait pas d'acuité. L'instinct de conservation y était pour quelque chose. Celle du protecteur aussi, mais pour un tout autre motif.

Il y avait quelques rares incidents. Quelques matamores, néanmoins, risquèrent le plongeon mais retenus par une poigne solide, ils en furent quitte pour une sacrée « trouille » et une trempette du bas de leur personnage.

A marée très basse, le bateau numéro un, celui de la virée, se trouvait à l'endroit où la mer en se retirant avait laissé assez d'eau ; détail connu des seuls professionnels. Il fallait alors transborder les voyageurs à l'aide des « battalas » qui eux pouvaient se déplacer sur des canaux peu profonds. La manœuvre ne s'avérait pas toujours simple, ni unique, ni aisée surtout quand les voyageurs étaient nombreux. Il faut dire que les gens de la rame appréciaient peu le jusant ; surtout le moment de trop grand manque d'eau. Pour de nombreuses raisons. Pour ramer avec aisance, pour connaître moins d'aléas lors de l'embarquement, ils préféraient le flux.

La sortie vespérale pouvait ne comporter que le trajet Hendaye-Fontarabie et retour. Cela sans histoire de navigation, comme d'un trait. La grande affaire –qui d'ailleurs se conjugait assez souvent, avec une halte en terre espagnole- c'était le voyage sur la Bidassoa jusqu'à l'Île des Faisans et jusqu'au Cap Figuier point extrême de la Côte espagnole nord-est sur l'Atlantique. Lotti en a parlé quelque part avec sa sensibilité bien à lui, sa vision toute personnelle des sites. D'autres également. Gageons que nos rochers ne se fatiguèrent jamais pour mettre quoi que ce fût en relief, là où s'accomplit de toute éternité le mariage souverain de l'eau verte et bleue et de la montagne, masse surplombante au pastel varié. Mais cependant certains dont Paolo étaient assez diserts pour intéresser leurs clients et leur fournir à défaut de précisions historiques et géographiques, quelques bonnes histoires qui devaient fort les amuser à moins qu'il ne s'agisse de pimbêches irrécupérables ou de revêches secs et prétentieux.

Il arrivait assez fréquemment que l'on assistât à des retours animés de Fontarabie. Le vin claret –breuvage doux, épais à saveur musquée, l'anis ou le rancio à qui le vieillissement savamment arrangé assure un goût à la fois dur et aromatique, un relent apprécié d'alcool ; y étaient pour quelque chose. A l'imprécision, au débridé, à la puissance des chants, qui, alors, montaient des barques, on pouvait se faire une idée de l'importance des dégustations et partant de l'état des consommateurs. Bon enfant, le douanier laissait passer tout cela avec une condescendance sympathique et complice. Des esprits chagrins prétendaient qu'il n'y perdait pas. Mauvaises langues !



Le Vendredi Saint, les deux journées de la Fête Dieu, le 8 septembre les bateliers ne chômaient pas.

Les passages les jours de grande affluence (Vendredi Saint – 8 septembre) les prix sont plus sages : 50 centimes la traversée. Et le douanier débonnaire voit partir ces promeneuses par groupes de 6 à 8 dans chaque barque et sur 3 ou 4 bancs.

On venait de loin pour assister au chemin de croix où la cagoule donnait une note étrange, mystique, funèbre, accusatrice et de damnation. Recherchées également les processions de Corpus (Fête de Dieu) avec tous les ors de sortie, ces richesses considérables que l'Eglise, notamment en Espagne, a toujours affichées avec une impudeur surprenante.

Et comme l'Espagnol fait la fête avec un luxe de manifestations, un surcroît d'enthousiasme, nombreux se trouvaient les Français voisins qui se rendaient dans la vieille cité de Jeanne la Folle pour participer à la « fiesta », pour honorer le patron de la cité fortifiée.

Journées de grand labeur pour les passeurs. Journées de bon rapport. Egalement une preuve manifeste de leur nécessité car sans eux, pas d'Espagne, pas de fête. Aussi en retiraient-ils un sentiment de très grande importance.

Santiago

« Nous aussi, auraient pu avancer jadis les habitants de Santiago, nous avons nos barques pour passer en Espagne ». Peu sont encore de ce monde pour se porter garant de telles lointaines assertions. Leurs descendants sont assez nombreux pour pouvoir les confirmer, néanmoins.

Exact. On passait en Espagne en partant du bas de la colline de Santiago et après une courte traversée de la Bidassoa on prenait pied à Irun, non loin de l'actuel terrain de football. »

Ainsi Santiago, ce quartier périphérique d'Hendaye, ce quartier de la gare, très proche de l'Espagne a connu ses rameurs de profession, ses passeurs jusqu'en 1917.



Phototypie Maxcal Delboy, Bordeaux
1933. - HENDAYE (B.-P.). - Pont international des Piétons pour Irun. M. D.

Pourquoi 1917 ? Il se trouve, aussi singulier que cela puisse paraître que ce fut cette année-là, en pleine tourmente guerrière où la France avait son immense part de morts, que le premier pont routier fut mis en service entre Hendaye et Irun. Déjà, depuis 1864, les relations ferroviaires entre la France et l'Espagne étaient assurées grâce au pont international, le premier en date. Le second, celui de 1917, lui ressemblait assez et lui était paral-

lèle, légèrement en amont. Les arches y furent autant dépouillées de toute recherche, les piles aussi lourdes. Au début, ce qui pouvait les différencier, c'était la patine de l'ancêtre et la blancheur de la pierre du nouvel ouvrage. Le Pont routier tua les bacs existant jusque là.

Celui qui, à l'heure actuelle, est fait à la conformation de ce quartier de Santiago, en début de route qui mène à Béhobie, aurait quelque peine à se le figurer, s'il n'était averti par la photographie ou le récit, tel qu'il existait au début du siècle.

Je le répète. Une colline tombait et tombe dans la Bidassoa. Sur le plat du dessus, un immeuble qui, à l'époque, devait surprendre par ses dimensions surtout en longueur, l'immeuble des Trois Couronnes, vraisemblablement baptisé ainsi car faisant face au sud à la montagne au triple sommet arrondi du même nom. Disons au passage que ceux qui, dans le temps, ont donné cette appellation à l'une des dernières parties élevées des



Pyrénées occidentales avaient, peut-être, leur vision propre ou leur raison intime. A moins d'étendre à maintes surfaces et lignes sinueuses le qualificatif de couronne on ne peut que demeurer sur une interrogation ou un doute évident. Curieuses Trois Couronnes au

demeurant, d'aspect labile selon l'endroit d'où on les considère. Presque une métamorphose. Vues de France, ce sont trois hauteurs séparées, avec adjonction d'une plus modeste. D'un certain côté, on perçoit des ballons qui ont l'air de se suivre fidèlement et presque harmonieusement. Regardées d'ailleurs, on croit y voir une prémolaire, une canine pointue et une incisive biseautée.

Passez du côté d'Oyarzun en Guipuzcoa et alors vous aurez droit à des dents de scies, à un ensemble nettement inégal, déchiqueté. Une autre montagne que celle observée de l'autre côté de la frontière.



L'immeuble dit des Trois Couronnes, déjà bien en place en 1917 tient toujours. On peut aussi bien le prendre pour un pensionnat, un hôpital, une caserne ou un couvent alors qu'il est seulement un grand ouvrage à destinée locative. Deux vrais étages. Un autre pris dans les combles avec les nécessaires lucarnes.

Au bas de Santiago, des maisons vénérables par leur âge, existent toujours.

Dans les débuts du siècle, la voie menant à Béhobie devait avoir peu de points communs avec celle existant aujourd'hui.

Un sentier menait à la rivière. Il paraissait également desservir plusieurs maisons à allure de ferme. Le coin, en ce temps-là, avait une vocation très marquée par la culture, surtout maraîchère, bien plus que pour le trafic commercial. Au bout du sentier un terre-plein où les clients du passeur attendaient leur tour. Une légère pente et l'on se trouvait sur une plage faite de terre et de vase, où la barque s'enfonçait, et ainsi était tout naturellement retenue durant l'embarquement. Pas de jetée. La montée dans le bac se faisait directement. Le plus simplement du monde. Le passage était-il surveillé, gardé ? On n'apercevait dans les parages rien qui puisse révéler la présence de la police et de la douane. Et pourtant ces fonctionnaires existaient et devaient bien se manifester à leur

heure. A moins qu'ils ne choisissent leur clientèle ! La traversée de la Bidassoa durait peu. Rien à voir avec la course le Port-Fontarabie.

Il arrivait que les postulants aient à faire le pied de grue. La flottille de Santiago se limitait à quelques unités qui pouvaient, chacune, contenir tout au plus une dizaine de personnes, passeur compris, en se serrant bien. Il arrivait assez fréquemment que la demande surpassât l'offre.

Pourquoi de tels passages vers Irun. Pour la promenade, certes, mais aussi pour la gourmandise. Les vins, les spiritueux, les tourons, les « gambas » et autres « bocadillos » espagnols ont de tout temps attiré le Français. Selon les temps, les fluctuations, les caprices du marché, les changements de cours du franc et de la peseta, on achetait peu ou prou.



L'accès au rivage espagnol valait celui de France. Avec une pente sensiblement plus sèche. Je me suis laissé conter plusieurs mésaventures survenues à d'aucuns, par trop intempérants, et qui durent s'agripper ferme à l'herbe du talus pour ne pas être emporté vers l'eau par une irrésistible glissade.

Les braves femmes qui faisaient office de passeurs en virent de toutes les couleurs dans cette portion, pourtant très souvent calme. Oui, des femmes ! Ici, à Santiago, le batelier moustachu, le mâle fier de ses biceps, ne régnait pas en maître absolu. Surtout Christine une manieuse de rames à faire pâlir de jalousie nombre de costauds. Qui ne connaissait les Lecueder et surtout Ramona, par ailleurs un Nemrod de valeur, dans ces marécages des Joncaux, où l'oiseau faisait halte, très souvent, et même y vivait en permanence.

Je le répète, la traversée de Santiago avait moins d'allure, se révélait plus contenue que tout ce qui se passait au Port, via Fontarabie. Et cela devait hélas ! disparaître, du moins, en ce qui s'appelle le passage, en 1917.

L'eau, on allait y passer dessus, à une certaine distance, sans trop s'en occuper. Tout au plus, les piétons allaient-ils pouvoir lorgner les bancs de mulets abondants dans les parages. Aller à Irun devint davantage une occupation pour le ravitaillement qu'une partie de plaisir avec l'inédit d'une courte traversée fluviale.

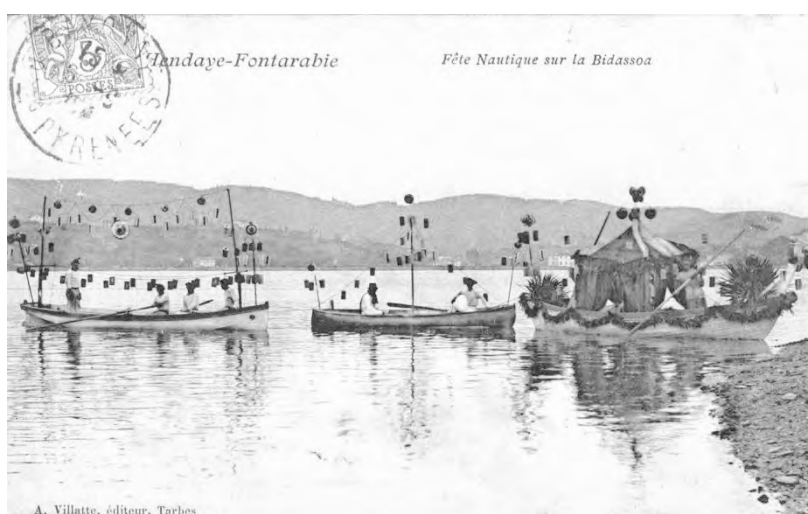
Fêtes nautiques sur la Bidassoa

La Bidassoa était un endroit où les talents, les dons des inventifs se donnaient libre cours, pour parer les embarcations à l'occasion de fêtes nautiques. Il faut dire qu'alors l'homme n'avait pas encore les gadgets à sa disposition. Le moteur ne faisait qu'une timide apparition de service. Mais l'on savait, instinctivement organiser festivités, cavalcades et comme c'était le cas à Hendaye, parades aquatiques. La population dans son ensemble n'aurait pour rien au monde manqué les rendez-vous de l'amusement, de la distraction, friande de spectacles et sachant en profiter. L'abondance des amusements, des distractions, leur offre à domicile font que, de nos jours, on apprécie de moins en moins ce qui se donne en public. Les corsos retiennent la foule, soit. Surtout ceux du soir, mais sans constituer quelque chose qui dure dans le souvenir. Dans les villages où, volontiers l'on poussait à la fête, c'est maintenant, presque délibérément le manque. Cependant que jadis l'on attendait, préparait l'événement. On le discutait, on le savourait à l'avance, pour le jour venu participer, à fond, à son éclat. Après l'on en parlait longtemps. En attendant le prochain !

Il est à Hendaye, depuis la Libération, tous les ans une fête de la Mer. D'abord cela fait bien trop vaste la mer... et puis en fait de spectacle on assiste plutôt à une revue d'effectifs et à une bénédiction. Cela touche trop au cérémonieux, au guindé et ne suscite pas l'enthousiasme.

Comme les organisateurs et le public des Jeux sur l'eau du début du siècle trouveraient cela fade, apprêté et sans chaleur. Et pourtant ils ne disposaient que de très mesurés matériaux d'ornement. N'empêche qu'avec les trésors d'imagination, les surplus de bonne volonté, le désir de bien paraître, la Baie de Chingudy, un jour de fête avait une animation toute spéciale, connaissait comme une floraison surprenante, une pousse subite de quantité de parures insolites.

Chacun –propriétaire d'embarcation, membre de la famille ou ami- avait œuvré de tout son cœur. A défaut de grandes possibilités financières une volonté réelle de créer, de ne pas avoir à rougir de ce que l'on présentait, animait les participants.



Elles paraissaient tout autre les barques des passeurs avec ce qui les affublait, ce jour-là. Les unes, dressaient des poteaux parallèles qui évoquaient ceux de jeux collectifs comme le volley. Aux cordages pendaient des lanternes vénitiennes, multicolores, bien entendu, celles du haut de gros globes, les plus basses cylindriques. Parfois des médaillons complétaient l'ornementation du faîte.

Aux deux extrémités du bateau deux mâts munis également d'ustensiles en papier translucides et peinturlurés. A bord, de solides hommes en blanc, le béret basque sur la tête. Une tenue impeccablement nette. Quand tout s'ébranlait, ils ramaient avec des gestes souverains.

Les plus petites unités s'avéraient les moins garnies. Un poteau central tenait deux filins en angle avec, comment faire autrement, les inévitables lampions.

Les flancs des embarcations, repeints à neuf portaient témoignage du soin, du goût mis à la préparation.

Les baleinières étaient de la fête. En vérité, elles constituaient les éléments principaux de la flottille de parade. De loin, on aurait pu se méprendre, se croire sur quelque Grand Canal, tellement l'embarcation pointue aux deux bouts, servant aux grandes quêtes « terre-neuviennes » tenait de la gondole, en honneur dans la Cité des Doges.



Au centre une grande tente entrouverte, au toit pointu, coiffé de gros pompons. Des lanternes en papier, uni ou cannelé, toujours des lanternes : lucioles multicolores, pendaient à partir des murs. Aux arêtes avant et arrière des panaches de feuilles de palmiers et sur les bords de la baleinière un grand cordon faisant tout le tour, en un ensemble d'une sinuosité égale, bien réglée. Encore des lampions !

Les « gondoliers » revêtaient une tenue particulière. Leur tricot, à rayures bleues parallèles, sur fond blanc, faisaient de l'effet parce que tranchant avec l'accoutrement habituel des rameurs du cru. Et ce qui ne l'était pas moins : le bonnet rouge dont le pan tombait soit sur l'épaule, soit derrière la nuque.

Sans hâte, comme si rien ne devait s'achever, l'interminable va-et-vient des embarcations, devant la foule hendayaise massée sur la grève s'opérait même si le découvert de terre était assez important. « Les vénitiens » locaux godillaient avec une constance tenace et une application soutenue, plongeant, retirant la lourde rame avec un ensemble qui dénotait une vieille pratique.

Le défilé durait... durait aux accents de l'Harmonie Municipale, infatigable et qui connaissait pour en changer sans perte de temps, tous les paso doble en vogue, tous les fandangos et les arin-arin d'escorte.

Comme l'Hendayais appartient à cette race qui s'exprime avec sa gorge et ses jambes, à cette race qui ne peut demeurer immobile, insensible aux appels de la musique, la danse après le chant s'empara de la grève, peut-être humide encore, de la dernière léchée de la Bidassoa. Mais qu'importait :

La parade était depuis un bout de temps terminée. Les barques bien alignées avec leurs lanternes en pleine effusion. La nuit était noire dans le ciel, mais l'eau rutilait de mille points. On dansait, on dansait toujours, sans répit, avec amour, entre familiers, avec naturel, sous l'empyrée enfin sorti des ténèbres et qui, en se chargeant de milliers de points scintillants, prenait part à la fête.

Retour de la pêche



Bon nombre de barques servaient à autre chose que la promenade, le passage d'une terre à une autre. La pêche s'offrait à toute embarcation. Même la plus petite pouvait fouiller en Chingudy ; y trouver de respectables daurades, ce poisson large à la chair rose ou grise, ce « besugo » qui passé au four, tailladé pour recevoir des zestes de citron, en sort avec de creuses cicatrices qui tranchent avec le doré de la peau, non lardée ; y récolter aussi diverses es-

pèces marines ou fluviales d'une valeur comestible inégale ; certaines assez fines, d'autres vulgaires et à la chair lourde, des produits que l'on livrait ou laissait à des impécunieux ou que l'on conservait comme « vifs » pour traquer le gros.

Les traînières, elles, avaient une structure plus apte à la recherche en mer. Elles étaient bien plus longues et d'une capacité suffisante pour recevoir les hommes, leurs ustensiles de pêche ainsi que les grands paniers où s'enfermaient les prises avant le retour au port et la livraison.

De nos jours, si l'on excepte la campagne thonière le long des côtes sénégalaises, les flottilles d'Hendaye, de Saint-Jean-de-Luz ou de Fontarabie sortent, à fréquence quotidienne et mettent le cap, sur les Landes où le poisson semble se complaire.

Le moteur permet ces sorties, d'une longueur somme toute respectable. Se rendre sur le lieu de la capture nécessite, pour une appréciable rentabilité, une rapidité convenable.

Nos traînières allaient à la rame. D'où avec un temps limité, pas de déplacements lointains. Aussi n'était-ce pas trop loin de la Baie, de la Plage d'Hendaye, du Cap Figulier que s'effectuait la besogne.

Peut-être n'existaient pas alors les contraignantes mesures qui enferment dans des limites trop précises les pêcheurs français et espagnols !



Peut-être l'autorité tatillonne et souvent incompréhensible, ou bien fermait les yeux, ou bien n'avait pas encore reçu le baptême de la fonction aliénante !



La grosse affaire, à l'époque, c'était la pêche à la sardine. Hendaye peut se targuer d'avoir pris une part prépondérante à la prise des clupéidés ainsi qu'à leur commercialisation.

« Oui des premiers sinon les premiers, affirment les Hendayais qui se souviennent. St-Jean-de-Luz n'est venue qu'après nous. Nous avons ouvert la voie. Pourquoi avoir perdu ainsi notre rang, bien placés comme nous sommes pour abriter les bateaux ?

- Par suite d'incompréhension des hommes, du bas intérêt qui fait que la balance penche hélas ! du côté où de gros bras la font s'incliner.
- C'est comme ça. De modeste, St-Jean-de-Luz a conquis la première place... cependant que notre flottille s'étiolait jusqu'à être complètement « phagocytosée »

(Il faudra attendre les environs de 1980 pour assister à la résurrection du parc de pêche hendayais).

Donc les traînières rentrent au port, après une sortie, à quelques milles (pas exagérés) au large. Pas dans un lointain impossible. A distance raisonnable.

« Il importait, affirmaient alors les marins de ne jamais perdre de vue le clocher d'Hendaye.

- Oui, un amer incomparable, pour l'assurance qu'il nous donnait.
- Nous demeurions en quelque sorte sous sa protection fidèle et souveraine. »

La grève faisant face à Fontarabie n'est pas envahie en entier par l'eau, soit qu'elle se retire, soit que la marée s'avère de moyenne importance. Des femmes sont là qui attendent. Avec ce sens inné du moment, elles se trouvaient à leur poste d'observation lorsque les premières embarcations sont apparues, là-bas, aux abords du Cap Figurier, sur une ligne qui semble immuablement séparer le ciel et l'eau.

La terre vaseuse, demeurant détrempée, elles ont ôté leurs espadrilles blanches. Les voilà, pieds nus, sur une naturelle et noble moquette qui colle et laisse des traces d'un noir tenace. Elles ont posé sur le sol des corbeilles, largement évasées, vides pour l'instant. Elles portent des habits sombres et semblent prises dans toutes les générations, en état de travailler, des jeunes, des moins jeunes et des anciennes, en âge adulte, bien avancé. Plus les ans s'accumulent, plus le chignon fait fourni et moins, cependant, le corsage et la robe sont clairs et bariolés.

Quelques gamins font partie de la société en attente. Par curiosité, par jeu, pour couper à la classe ou pour aider ? Allez le savoir.



Un monsieur se tient un peu à l'écart, un monsieur que l'on devine plus aisé, d'une classe sociale au-dessus, que l'on semble considérer avec des égards particuliers, plus intéressés que sincères, une sorte de monsieur avec pardessus ouvert, veste, gilet, col blanc dur et cravate, n'ayant presque rien de commun avec son entourage, si ce n'est le béret, comme en portent les hommes du pays, encore que sa coiffure soit moins marquée par

l'usage et les griffes du soleil. Il s'agit du mareyeur, celui qui va acheter pour la revente aux poissonneries, le plus gros des sardines.

« Agur... agur... »

Le bonjour basque est ponctué par de grands gestes. Du bord de l'eau à l'intérieur des barques c'est le sympathique échange des salutations, l'affirmation pour tous de la joie des retrouvailles. Au fur et à mesure que les « rentrants » se rapprochent, à l'intensité de leur cri, à la sonorité et à l'explosion de leur salut, on saisit si la pêche a été fructueuse ou si hélas ! il faudra se contenter de peu.

« Y en a ? (*textuel*)

- Pas mal.
- Combien ?
- Vingt paniers... ça aurait pu être mieux... on a laissé filer quelques bancs.
- Pas mauvais temps, au large ?
- Non, mais ça arrive, le golfe devient noir. C'est pour ça (*beaucoup de ça répétitif dans la conversation euskarienne*), on a préféré rentrer. »

L'avant des traînieres pointe dans la vase. L'arrêt... « Agur jauna » (bonjour monsieur), à l'adresse du mareyeur...

Et ce sont les propos échangés entre ceux qui reviennent et celles qui attendent, propos où percent certaines échappées sentimentales, propos fournis entre tous si la prise s'avère abondante, plus discrets, un tantinet maussades, atténués, si les apports sont moyens ou trop déficients.

L'équipage –trois ou quatre robustes Hendayais- traîne à terre de grands et profonds paniers qu'un couvercle ferme, pour ne laisser aucune chance aux captifs de tenter la belle.

Les pêcheurs n'ont pas la réputation de chastes anachorètes. Mais ils ne prennent point les salamalecs de longue durée. Après les salutations on laissait là les captures. Il n'était pas dit, néanmoins, que quelques œillades ne soient encore partagées avec certaines belles, présentes à l'arrivée, œillades pleines de promesses, pour plus tard, pour bientôt...

Pour le moment il faut s'occuper du nettoyage du bateau, de défaire, de dérouler le filet aux mailles entremêlées pour y passer une inspection en règle qui fixera l'état de l'engin et son besoin de réparation, le cas échéant.

« Allez, on commence...

- Je prends ce panier.
- Laisse les plus jolis.
- Comme tu y vas... comme si je choisissais, répond l'apostrophée accusée, de reluquer parmi les lots. »

Ces dames s'occupent du tri des sardines. A croupetons, elles puisent dans les grands paniers et, un par un, passent les poissons et les répartissent par catégories, les gros avec les gros, les moyens entre eux, les petits jetés sans précaution et formant vite un gros amas informe que l'on commercialisera, au poids et non au nombre. Le mareyeur suit les opérations sans mot dire.

Il se trouvait toujours quelques femmes pour demeurer droites près de lui. Pour l'influencer croyaient-elles ? A voir son air professionnellement attentif et austère, il ne paraissait pas, au demeurant, qu'il puisse aisément se laisser séduire. Grand maître de la place, il enlevait les lots. Facilement jusqu'au jour où des concurrents firent leur apparition.

Les pêcheurs n'y perdirent pas à cette « sur offre ». Il y eut quelques algarades. Bien plus de défoulement indispensable, de stimulation que d'autre chose. Le spectacle ne perdit point de sa bonhomie. Rien à voir avec les « criées » modernes où il faut être un initié pour percer les formules abstruses, comprendre le jargon des jongleurs de cours, saisir le comportement des acteurs, le héraut et les preneurs.

Le mareyeur n'achetait pas tout. Bien sûr on lui réservait la part la plus grande. Le maître du bateau gardait des sardines pour lui. Pour en faire cadeau ; pour la vente dans les rues, par son épouse, sa fille, une « embauchée », les mêmes souvent qui avaient procédé au tri. Pour la consommation familiale, naturellement aussi. Les pièces un peu abîmées mais consommables n'étaient pas jetées. Allait au rebut, dans la Bidassoa, seulement ce qui avait trop mauvaise allure et avait été très écrabouillé.

L'arrivée de la sardine ne laissait personne indifférent. Cela se savait en ville, dans les quartiers. L'on ne tardait guère à être fixé sur la quantité et la qualité de la pêche. S'il ne s'était agi de jour ouvrable, les curieux auraient afflué sur les bords de la Bidassoa.

Il a fallu, maintes fois, que les travaux domestiques présentent quelque urgence pour empêcher les ménagères de la Rue du Port d'être du spectacle... et bénéficier derechef, de quelques chutes appréciables, les pêcheurs sachant, eux aussi, faire des cadeaux.

C'est à la locomotive que la pêche hendayaise doit son salut. L'arrivée du chemin de fer, permet l'essor du commerce du poisson frais. La marée, exempte de taxes depuis 1886 puisque débarquée dans l'estuaire de la Bidassoa, peut, désormais être acheminée dans toute la France.

Vers 1900, le poisson c'est avant tout la sardine. Les prises importantes, les barils de salaison expédiés par voie ferrée. Vers 1920, la première conserverie de sardines s'installe au quartier de la Gare.

Sardines fraîches

Dans le plein épanouissement d'une nature riche, attestant leur bonne santé par une saine fraîcheur de teint, les marchandes de poissons parcouraient les rues d'Hendaye.

En général, elles étaient plutôt brunes. Quelques-unes, rares, tiraient sur le blond roux. L'exception, au demeurant ; la race voulant la couleur hâlée.

Pas mal de beaux spécimens féminins, d'un canon attirant et retenant le regard. Ce n'était plus des enfants. Elles se trouvaient à cette période terminale où la jeune fille a assez mûri pour offrir, à la fois, solidité, grâce et élégance. Comme leur commerce appelait la marche rapide et qui dure ; on ne pouvait compter sur des femmes qui auraient trop forci, même si elles n'avaient pas encore atteint le stade de la « matrone » handicapée par son poids anormal. Cette disgrâce arrive hélas ! assez fréquemment, surtout du côté espagnol, où de superbes sujets dans leur jeunesse, s'empâtent à un point tel, que l'on a quelque peine à réaliser en les détaillant ce qu'il est advenu de l'accorte, de la fringante, voire de l'excitante jouvencelle ou de la belle en plein épanouissement.

Il se trouvait également quelque proche de pêcheur –femme ou sœur- déjà avancée en âge mais qui avait conservé des possibilités de déplacement suffisantes, pour leur permettre de déambuler pour vendre le poisson. Il faut ajouter que celles ou celles-là que j'ai connues ne s'embarrassaient pas de cellulite. Du genre maigre ; mais sans rien de malingre. Une apparente sécheresse du corps qui ne s'opposait pas à une solidité manifeste. Peut-être moins véloces que leurs jeunes concurrentes ! Elles assuraient plus lentement leurs tournées, sans omettre les points réputés pour la vente, sans manquer en raison d'un passage trop hâtif des clientes surprises, et qui de ce fait, ne disposaient point de temps nécessaire pour prendre leurs dispositions.

Toutes ou presque, toutes semblaient vouées à la livrée commune. Une blouse à carreaux –ou de toile unie- moulait parfaitement chez les jeunes une poitrine prometteuse, qui, à elle seule, portait témoignage de la santé de l'intéressée. Elle contribuait aussi, à l'expression d'une solide féminité qui ne laissait jamais les mâles, en âge de comprendre, de saisir, d'espérer en état d'indifférence.

La casaque s'enfonçait dans une jupe, véritable cache-tout hermétique qui descendait très bas. L'époque n'était point à la mini-jupe. Un reste d'interdit, d'exigence religieuse voulait que le corps fut emprisonné, en grande partie. Le tablier, noir ou bleu, noué autour de la taille, allait encore un peu plus bas. C'était là, en quelque sorte, l'attribut numéro un de la marchande.

Les agiles prospectrices chaussaient des espadrilles à semelle de corde, de toile blanche, souple, qu'elles attachaient à l'aide de « lies » nouées au-dessus de la cheville. Cette chaussure convient parfaitement pour la marche rapide et ne fatigue pas le pied. Par temps gris ou pluvieux elles usaient de sabots à semelles de bois qui claquaient sur le sol.



Ce que l'on retenait d'elles, c'était leur regard résolu, leurs yeux décidés, sans effronterie mais aussi sans fausse et inutile pudibonderie ; ces visages bien dessinés et ce gros bourrelet de cheveux, leur chignon épais, grand maître sur le sommet de la tête et dont la construction avec le plat supérieur de la couronne permettait la pose de la corbeille remplie de poissons. Ainsi, nos marchandes portaient leur charge avec une virtuosité naturelle. Pas question de retenir l'objet d'osier avec les mains. Comme collée à la torsade, la corbeille n'oscillait pas, ne tanguait pas, ne roulait pas fâcheusement, quelle que puisse être la rapidité de la marche, les accidents du terrain ou les fantaisies de la porteuse.

Il était une autre façon de tenir le panier surtout quand on s'arrêtait. Une autre manière qui ne manquait pas de grâce, mais d'une conception moins acrobatique. La marchande retenait avec son bras droit tendu le rebord de la corbeille le plus éloigné, la hanche offrant un autre point d'appui au plus près. Le bras opposé faisant angle mettait la main sur la ceinture. Cela donnait un aspect de pose avec beaucoup de facilité, d'élégance et de détermination.

« Sardina fresca... bizi... bizia... (sardines fraîches... vivantes.... bien vivantes. La belle sardine.... De la belle sardine. Sardines fraîches.... Approchez. »

« Vous avez dit fraîches !

- Et comment donc ! Comment voulez-vous qu'elles soient ?
- Je vous crois... D'ailleurs j'ai l'habitude. »

Les ménagères sont arrivées qui, avec un plat, qui avec une assiette creuse, qui, sans rien.

« A qui le tour ?

- A moi.
- Bien, madame. Combien en voulez-vous ?
- A combien la douzaine ?
- Huit sous.
- Elles n'ont pas baissé !
- Vous connaissez quelque chose qui baisse vous ? (*le refrain inflationniste de multiples époques*)... Vous voulez pas que nos hommes sortent pour des nèflés et que nous courions pour agiter du vent... nous n'avons pas le temps de

- blaguer, nous, (*oh ! L'effrontée qui ne craignait cependant pas d'interrompre son périple, si du moins l'on peut ainsi qualifier sa déambulation de marchande*).
- Allons ne vous fâchez pas (*la cliente, une de ces « reste à la maison » en a pris pour son compte*).
 - Pourquoi me fâcher ? Merci... à la prochaine. A qui le tour ? Tiens Fifine, combien t'en veux ?
 - Donne-moi trois douzaines. Où Beñat (*le mari de la vendeuse*) les a-t-il prises ?
 - Dans les parages de Loya... Un beau banc et regarde moi ça, quel beau poisson !
 - En effet... Il y en avait beaucoup ?
 - Pas mal. J'en voudrais toujours autant.
 - T'en as pas des petites, des fois ?
 - Combien il t'en faut ?
 - A peu près un kilo.
 - Attends... Hé ! Mayie (*une autre marchande qui livre un peu plus loin et se spécialise dans le menu fretin*) porte un kilo ici. ... Au suivant. Allons les blagueuses (*vraiment elle y tient à fustiger les bavardes*), laissez passer... j'ai pas le temps. Ouy (*expression locale*) d'où tu sors toi, je t'ai pas vu depuis quelques temps.
 - De Paris.
 - De Paris... Jésus Maria, qu'est-ce que tu as été foutre à Paris ?
 - Voir Pantxoune (*sa fille*).
 - Ah ! Oui c'est vrai, elle est au sana (*employée à la maison mère du Sanatorium de la Ville de Paris*)... Elle s'y fait au moins à Paris ? Elle est bien ?
 - Oui, elle est bien contente.
 - Et toi ?
 - Moi, bien contente de partir mais ravie de revenir.
 - T'as raison... Laisse ces parigots bouffer la poussière... l'air est meilleur ici. To, (*autre interjection hendayaise*) une revenante... On m'a dit que tu as été mal foutue.
 - Oh ! Tu peux le dire... une grippe carabinée et tenace... Je suis à plat.
 - Il fallait pinter du vin chaud. Maintenant prends de bons « pions » (*rasades*) de quinquina et « bouffe » bien. Combien t'en veux ?
 - Et toi tu arrives toujours le doigt au cul (*une cliente se présente sans récipient*). T'as de la chance qu'Hontanx (*le marchand de journaux*) m'a donné du papier.
 - Excuse-moi. J'ai dû faire vite... Je venais de la fontaine quand je t'ai entendue.
 - Ay ama... de la fontaine... Tu me fais le coup souvent, tu n'es pas pendue à Caneta à longueur de journée... Allons combien je t'en sers ? »

Tels étaient les propos échangés entre marchande et chalandes. A côté de ce qui avait trait à l'achat, beaucoup de lieux communs, de paroles pour ne rien dire, sinon pour une contenance, pour meubler le commerce, pour vouloir en quelque sorte prouver que la basse contingence alimentaire et l'intérêt mercantile n'étaient que secondaires.

Il arrivait que le ton monte entre ménagères qui attendaient et qui vidaient un manque de sympathie en prenant comme prétexte une place usurpée dans le rang ou une allusion supposée dans la conversation générale.

Il arrivait aussi que la marchande prenne la mouche sur une réflexion maladroite qui provoquait une réplique acérée où l'académisme, la correction n'étaient point assurés.

Tout prenait fin, heureusement sans dégâts.

« Sardines fraîches... » La vendeuse, le front haut, s'éloignait.

Pas de traces durables d'algarade. Lentement les ménagères s'égaillaient emportant leurs sardines, bien argentées, bien brillantes et qu'il importait d'ouvrir vite, de nettoyer, pour ne laisser prise à aucune altération.

Fréquemment, nos marchandes marquaient une halte, non pour vendre, mais pour faire plaisir. De vieux pêcheurs, aux jambes bien lourdes, cloués sur des chaises, sans activité, les appelaient. Braves filles, sachant prendre sur leur temps pour satisfaire les aitatxis (grands-pères en basque) elles disposaient leurs corbeilles à leurs pieds. Nos retraités jugeaient alors à haute voix les poissons, et comme ils étaient par deux ou à plusieurs, ils échangeaient leurs appréciations. Vétérans aimés et respectés, on leur permettait, par faveur insigne, de prendre quelques spécimens dans le lot. Sous le béret sale, jauni, les visages s'éclairaient. Le sourire bien qu'entaché par une certaine mélancolie adoucissait ces faces à la peau tannée par les morsures salées et le pigment œuvre du vent du large.

L'espace d'un instant, ces rustres, ces vieux rhumatisants frileux, porteurs de lourds vêtements par nécessité, ces astreints à l'immobilité, ces condamnés à un étroit et constant horizon, ces nostalgiques du passé revivaient leur temps, leur beau temps, oubliaient les coups durs pour ne se souvenir que des sorties exaltantes et des magnifiques retours de pêche.

Le chant « sardines fraîches » montait dans la rue, déjà loin, cependant que les « tu te rappelles » succédaient aux « tu te rappelles ». Les vieux loups de mer continuaient à égrener leur passé, embellissant leurs actions avec une évidente délectation. Mais qui aurait osé critiquer ces rudes anciens qui, sur leur fin, s'offraient un adoucissement, une parcelle de rêve, donc de bonheur.



« Sandalières » et « Sandaliers »

Après les typiques marchandes de poissons ; voire même, après les pêcheurs de profession, il est tout naturel, tant leur application est certaine, de passer aux « sandaliers ».

Si j'en juge par un dictionnaire coté –et comment ne pas faire crédit à un fournisseur de précisions, de doctes données, de formules irréfutables, de faits dont la certitude ne peut être contestée- le nom « sandaliers » (méritant les guillemets) demeure rarement utilisé. Faut-il lui préférer celui « d'espadrillier ». Que l'on me passe ce néologisme à apparence prétentieuse. En tout cas il n'était pas encore mis en pratique, à Hendaye, alors que l'artisan, créateur de chaussure légère par beau temps, ne pouvait être ignoré. Bien que peu conforme à ce qu'est en réalité une sandale, c'est-à-dire ce qui ne recouvre pas, ne chausse pas le dessus du pied et qui comporte selon le cas, une semelle de bois ou de cuir, le « sandalier » existait et était reconnu comme tirant son nom d'une industrie à l'étiquette légèrement galvaudée.

La famille Errasquin, authentiquement « sandalière » pouvait exciper d'une telle appellation, tout en ignorant que le terme sandale était usité, il y a longtemps en Egypte où le papyrus et les feuilles de palmiers constituaient la matière première et que l'osier, également, avait été employé.

Nos braves artisans ignoraient en outre –et n'avaient nul souci à cela- que la solea, en cuir, était la chaussure de prédilection des femmes ; que les soldats romains portaient la caliga, à base de cuir, fort épais ; que Caligula fils de Germanicus et d'Agrippine, d'esprit un peu dérangé, tyran dans son gouvernement qui périt assassiné, lui devait son surnom.

Avant de laisser là ce raccourci sur la sandale, évoquons le sandalium, un proche de la solea avec sa sole de bois que l'on retenait attachée à l'aide de courroies et qui évolua pour devenir un morceau de cuir sous la plante des pieds et recouvrant les orteils ce qui annonçait l'évolution vers le calceus ou soulier.

Pour en revenir aux artisans qui nous occupent, disons qu'ils fabriquaient de l'espadrille à semelle de corde. Ailleurs on pouvait se servir de Sparte. Pas ici, entre 1920 et 1930. Certes durant les années noires, de misère impossible de l'occupation, on a utilisé de la fibre légère, peu résistante, de l'ersatz trouvé ça et là et dont on se servait, faute de mieux, malgré la précarité de la durée qu'elle portait en elle.

La parenté existait donc entre les membres de trois activités qui avaient leur importance à Hendaye. Souvent les mêmes acteurs. Ainsi de vieux pêcheurs se reconvertissaient en troquant la rame, le filin pour le banc, la corde et l'aiguille.

Parmi les marchandes, il en existait une partie qui, en guise de repos, après avoir bien couru à travers la ville, se livraient à la confection de l'espadrille. Une époque, celle d'alors où il s'avérait bien difficile d'établir une séparation stricte entre les familles, une époque où les mariages entre soi, entre autochtones, entre voisins proches, entre aussi parents à un certain degré ; étaient monnaie courante. Cela amenait des prolongements d'union à partir d'une souche unique ou limitée, des branches collatérales très importantes.

Une époque où ne s'établissait point nécessairement une nette différenciation dans le travail et où l'imbrication des diverses activités était patente.



A deux pas de l'embarcadère pour Fontarabie, en pleine Rue du Port descendante, la famille Errasquin ; dont les membres adultes mâles les plus assurés, roulaient sur l'eau, à même le trottoir, lorsque le beau temps le permettait, à l'intérieur d'un appartement exigu autrement ; se livrait à son activité artisanale, la fabrication de l'espadrille.

Les installations ne présentaient rien de compliqué, ni de sophistiqué. Pour chaque ouvrier une planche solide et maniable, à la fois, ayant de la tenue, sans poids excessif, reposait sur des pieds joints en angle. Le banc qui suivait était aussi porté par des soutiens de même disposition.

A partir d'une grosse pelote de corde, usant d'outils rudimentaires, se servant d'axes immobiles constitués par des chevillettes, à force de torsader, de tourner, de serrer, d'égaliser, on obtenait une semelle dure comme le bois, une semelle d'un blanc gris. Ces opérations, nécessitant une poigne solide, étaient laissées, le plus clair du temps, aux hommes, bien que certaines compagnes s'y employassent avec une sûreté et des résultats aussi probants.

Ce qui, généralement, revenait à la femme était le montage de l'empeigne en grosse toile de divers tons ; de ce dessus de chaussure allant du cou-de-pied à la pointe et auquel on ajoutait une bande destinée à coller au talon jusqu'à la cheville.

C'était du cousu main, du solide. Avec les procédés de fabrication industrielle, il ne faut point s'attendre au miracle. Le point laissé là, par dame machine ou bien se situe trop haut ou trop bas, prend trop de toile ou pas assez et lâche, comme à plaisir. L'espadrille moderne ne semble point conçue pour durer. Au bout de quelques jours de service, l'éclatement se produit, la « béance » s'amorce.

Autrefois on achetait ses « sandales » pour qu'elles durent. Il y avait celles du dimanche, de toile blanche que l'on entretenait avec un soin jaloux, celles de tous les jours moins fragiles, moins altérables, moins faciles à souiller, de toile noire, bleue ou marron. La noire était souvent réservée aux personnes d'un certain âge, des deux sexes, qu'elles fussent en deuil ou pas. Les plus jeunes optaient pour la couleur ; voyante pour les jeunes filles, souvent marron pour les enfants et les jeunes gens.

Les femmes de la famille Errasquin, lorsqu'un moment de répit leur était laissé par les chargés de la corde, le mettaient à profit pour continuer un interminable, un toujours recommencé, travail de tricotage. Point de chômage en ce domaine. Chaussettes, gilets, pulls, d'indispensables et chauds vêtements qu'il fallait renouveler souvent. Le pas de porte de la famille Errasquin, le trottoir occupé, sans gêne aucune, avec ses ouvrières et ouvriers, ses bambins collés contre le mur ou assis à même les plaques du sol, offraient un spectacle de tranquillité familiale, de sérénité dans la tâche commune, de bonheur partagé ?

Comme l'usage de l'espadrille s'avérait important à Hendaye et en Pays Basque, que ce soit pour le travail, la promenade, pour le bal ou au fronton, la demande ne manquait pas.

« Le sandalier » vendait chez lui, certes, mais aussi approvisionnait les magasins intéressés de la commune et des environs.

Une industrie ancestrale Au mépris d'un abusif cloisonnement des nations (La contrebande)

Tout début s'avérant nécessaire, il y eut un commencement à tout.

Si l'on s'en tient à la Bible, quand Dieu –peut-être las d'être seul ou en trop désincarnée compagnie- créa Adam et ensuite lui préféra la fameuse côte, pour en faire Eve, il avait certainement prévu là, un départ pour une prolifération à coefficient exponentiel formidable. Mais il était certain que la Terre où régnait une atmosphère paradisiaque avait une capacité suffisante pour faire face à de fortes poussées de natalité.

Le même raisonnement tient dans l'hypothèse où l'on changerait d'auteur souverain et également si l'on veut qu'il n'y ait pas eu de « lanceur » d'aventure.

Mais enfin il fallut bien démarrer... et pousser à la consommation de l'œuvre de chair ; à l'ensemencement gigantesque pour arriver à occuper, au mieux et le plus possible, ces projetés hors de l'eau qu'étaient les continents. Les premiers occupants ne trouvèrent point, à eux destinés, des cases pour les consigner, des pans de mur pour les séparer, des poteaux pour leur dire « restez ici... n'allez pas là. » Quel fut donc le mauvais génie qui leur souffla de dresser des barrières ; d'établir entre eux de factices séparations ; de se considérer et de s'obstiner à être autres ?

Parti de l'embryon famille, le clan rassemble ce qui se coudoyait, « cousinait » avait une branche commune, ou s'estimait très proche par le sentiment. Le clan s'agrandit. Le groupe humain se cancérisa.

La nation était née ; la nation –pièce détachée- qui faisait que la terre fut en parcelles arbitraires avec tout ce que cela allait comporter d'osé, de fallacieux, de dangereux, en l'occurrence ce faux aspect de patrie et ce carcan, ce corset qui s'appelle l'Etat.

Ainsi au lieu d'un épanouissement à travers la planète, on referma, on enferma, on séria, on planta la borne et on dressa le drapeau. Créer le Code ne fut qu'un jeu. Périlleux à n'en point douter et, responsable, à travers les siècles, de tant de tueries, conséquences de sentiments exacerbés affirmant une supériorité contestable. Tout ceci est indubitablement le plus mauvais, le plus funeste, le plus odieux du découpage en tranches.

Ce qui d'une façon permanente dérive de ce cloisonnement ; les frontières ; perturbe la vie, s'oppose au libre échange des idées et des marchandises et naturellement des hommes.

Les droits (sens abusif) surchargent les transactions entre nations voire entre les provinces, ces divisions à l'intérieur d'un même pays. Le chauvinisme quelle tare ! On est cocardier à l'échelle nationale. On a de la fierté pour tout ce qui touche à sa région. On ne conçoit pas qu'il y ait plus grand, plus beau que sa ville, son village. Encore heureux si l'on n'étend point ce fâcheux état d'esprit à son quartier, à sa rue, à sa famille. Et pourquoi pas tant qu'on y est !

Aux grandes bornes entre Etats, barrages pour les produits. Longtemps l'on ferma entre les diverses provinces françaises (idem à l'étranger). Cela eut la vie dure. Songez

qu'il fallut attendre 1949 pour voir définitivement abolie l'octroi, qui avec ses taxes intempêtes d'entrée et de sortie des villes, créait une situation de sécession entre elles.

Quelle ténacité si l'on se souvient qu'au siècle des lumières, Turgot avait préconisé et activé la suppression des douanes intérieures et au Gournay, avec son « laissez passer », jetait l'impératif d'une liberté de circulation on ne peut plus naturelle.

Le Trésor étant là, gouffre jamais rempli, bête affamée. Il faut bien s'en prendre à quelqu'un et à quelque chose.

La bonne aubaine que ces « droits » de douane délirants, abusifs qui contraignent, alourdissent, indisposent.

Mais la parade fut trouvée il y a de cela, bien longtemps. Elle a un nom, riche en couleur. Elle s'appelle contrebande.

Condamnée vivement par certains, presque mise à la même hauteur de délinquance que le vol ; cette introduction, « cette vente clandestine de marchandises prohibées ou soumises à des droits, donc on fraude le Trésor », inspire moins d'aversion à qui déplore qu'existent ces digues, qui dans le fond, ne s'avèrent que d'artificielles créations à l'échelle humaine.

La contrebande n'est qu'une juste riposte à des dispositions contre nature ; surtout la contrebande qui ne prédispose pas aux mauvais instincts ; l'achat pour sa subsistance familiale.

Hendaye a connu longtemps, très longtemps le « frauduleux » passage par voie d'eau. Tout le monde connaissait et ignorait le contrebandier. Pas question de le mettre au ban de la collectivité. Quelques jaloux y auraient consenti. Ils rongeaient leur amertume sans se manifester. Qui, au demeurant, à l'exception de la Douane aurait eu le front d'affirmer avoir vu quelque chose ; les opérateurs usant de la complicité de la nuit.

Nous ne saurons jamais tout ce qui a pu passer d'une rive à l'autre de la Bidassoa. Du gros paraît-il, quelquefois.

De toute façon le gabelou local ne courait pas le contrebandier, comme son collègue montagnard. Hendaye était un poste tranquille, sans histoire, pourrait-on avancer. Le douanier faisait partie intégrante de la collectivité. Citoyen à part entière, il participait (et participe toujours) aux multiples manifestations de la commune. Pas de rejet à son encontre, bien qu'on le préférât en civil ; son uniforme rappelant trop le fâcheux interdit. Bon enfant, en général, compréhensif, souvent, atteint de cécité, à l'occasion, le gabelou n'entraînait guère en conflit avec ses concitoyens qui ramenaient « quelques bricoles » de « l'autre côté ».

L'exception existait, néanmoins. Quelques cerbères, ça et là, à périodes diverses, troublaient une compréhension mutuelle.

Quelques anecdotes, quelques histoires crues mettaient au pilori ces intransigeants serviteurs d'un abusif règlement.

« Ah ! vous connaissez le douanier Maulet... un joli coco... gascogna (il faut dire que l'interlocuteur, un basque, usait de ce mot gascogna, avec une nuance d'insolence, pour ne pas dire plus, pour désigner un gascon.

Echange de bons procédés, les naturels des plaines de l'Adour, de la Baïse ou du Gers n'étaient point en reste pour rendre la pareille à ces « bascouras » en y ajoutant un surplus de mépris et une allusion, à peine déguisée, à une certaine lourdeur d'esprit. Dommage, au demeurant, cet antagonisme entre deux races pourtant si proches l'une de l'autre, comme certains ethnologues érudits –que je crois volontiers- l'attestent.

Figurez-vous que ce jour-là, j'étais avec Pantxoa, mon domestique, et que nous revenions de l'autre côté (expression du cru, pour un basque français, pour désigner l'Espagne, toute proche).

- Pas pour vous promener objectai-je à Léon, un des as du passage « pas vu, pas pris », presque un professionnel.
- Bah ! il aurait plusieurs fois mieux fait. Pour toute la richesse qu'il a retirée de ces voyages, crut bon d'ajouter son épouse.
- Tais-toi... tais-toi... Tu n'as pas toujours dit ça, et tu as pris avec plaisir, parce que c'était bon, ce que j'ai souvent ramené. Enfin revenons à l'histoire de Pantxoa et de Maulet.

Cela se passait au pont (tous les ponts frontaliers dans ces Pyrénées qui furent, paraît-il, plus basses que les autres se ressemblent). Je suis parti devant.

- En éclaireur.
- Oui, un peu ça. Pour voir si le temps n'était pas trop sombre... et je portais, en douce, des bricoles, que je dissimulais de mon mieux.
- Mais la douane ne connaissait-elle pas votre tandem ?
- Peut-être... mais avec un doute, une retenue dans l'affirmation. Il faut dire que notre association était clandestine. Donc, je passe (*pas la main, mais le poste*) et je ne vois personne. Ou bien les douaniers buvaient un coup, au bistrot à côté ou bien ils se trouvaient très bien à l'intérieur.
- Et Pantxoa ?
- Attendez. Il arrive, il suit à distance, portant une bonbonne de vin de dix litres.
- Pas d'autre chose de délictueuse ?
- Que non. Je vous assure. Lui, comme un fait exprès, fait sortir le douanier. Un képi sur la porte. C'est Maulet qui crie « halte... Que portez-vous ?... Que déclarerez-vous ?...
- Tu ne vois pas ce que je porte, persifle, à la je m'en fous, Pantxoa... Et je ne déclare rien. Maulet veut faire entrer Pantxoa dans le bureau. Il tente de lui prendre le bras. A ce moment, Pantxoa, portant précieusement « sa bonbonne » lui fout un marron... et adieu Maulet... les quatre fers en l'air. Il appelle le poste. Par chance, il est vide. Personne ne répond. Personne ne vole à la rescousse.
- Et Pantxoa ?
- Oh ! Lui il se fout à courir, à courir. Et hop ! dans la voiture où je l'attendais. En route pour la maison.
- La fin de l'histoire ?
- Quoi, comment la fin de l'histoire ?
- Je veux dire les suites.
- Des suites... quelles suites. Peau de zébu. Personne n'a bronché. Pas pris, pas vu. Mais, au fond, je me demande pourquoi Maulet n'a pas porté le « pet ». »

Mystère donc, mon cher narrateur. A moins que, à moins que des intervenants de poids, influents ne se soient entremis et que l'amour-propre « gabelousien » n'ait trouvé une juste, une honorable, une digne réparation.

Au Pont International d'Hendaye, au poste des douanes, sévissait jadis (qu'importe au juste la date, en l'occurrence l'histoire de la fraude et de sa répression se renouvelant) un singulier spécimen de préposé à l'inquisition. Fouillaston. Un intraitable. Un dur. Un qui cherche la petite bête. Un tourmenteur. Un qui en rajoutait et prenait de toute évidence, un plaisir à allure morbide, à torturer les « franchisseurs » de la ligne de démarcation franco-espagnole. Pas jeune pourtant. L'approche de l'heure de la retraite ne l'empêchait point de se montrer un maniaque, un tatillon que même les rebuffades et les « non-appuis » de ses chefs, plus intelligents, plus psychologues, ne calmaient pas.

En règle générale, on constate que les jeunes douaniers ; frais nommés, frais émoulus, d'une formation forcément théorique et qui a tendance à négliger le côté humain ; font du zèle. Peu ou prou. Selon leur propre tempérament. Peut-être s'efforçant à cette ardeur à œuvrer, selon les principes inculqués, parce que se sentant trop neufs, et essayant de suppléer à une certaine ignorance, par un surcroît d'autorité. Pas sans maladresse, au demeurant.

Cependant plusieurs facteurs ramènent les jeunes intraitables à la raison. En bon rang, l'exemple des aînés plus portés vers le laxisme que sur la coercition. Aussi quelques déconvenues dans la vie communautaire (le douanier n'est pas un être à part, isolé dans la cité) dans leurs rapports avec leurs concitoyens, leur font toucher du doigt une réalité qui suppose plus une tacite acceptation de la chose tolérée que la tracasserie administrative.

En somme après une période de « bizuth dans la profession », une période conçue par certains de façon sottement probatoire, tout rentre dans l'ordre. Le douanier, presque sur le retour, dont il est question plus haut, n'avait point capitulé, lui, tant s'en faut.

Un certain jour, Madame H., la femme d'un médecin hendayais, une qui n'avait pas sa langue dans la poche et qui, probablement, avait eu à pâtir de l'intempestive curiosité de Fouillaston, vit entrer dans une boutique d'Irun, spécialisée dans la vente des vins et spiritueux, l'épouse de l'intraitable gabelou. Elle n'hésita point beaucoup pour la suivre. Elle pénétra dans le chai, prenant, mentalement note des achats de la dame. Tiens du Pernod ! La bonne aubaine, surtout que Madame H... avait bien constaté la présence, en service, de Fouillaston, au Pont International ; ce même matin. Elle ne quitta pas la trace de la délinquante. Elle la suivit dans Irun et enfin sur l'Avenue de France, en direction de la frontière ; à distance d'abord, pour n'éveiller aucun soupçon, puis de plus en plus près. Au poste de police espagnol, Madame H... brûla la politesse à Madame T... et délibérément la précéda. Elle arriva la première au contrôle douanier français, mais, à dessein, sans une trop grande avance. Quelques mètres, tout au plus.

« Bonjour Messieurs...

- Bonjour Madame H... *(répondirent deux fonctionnaires cependant que le troisième, Fouillaston, certainement affligé de surdité ou ne connaissant pas les règles élémentaires de la politesse sinon de la galanterie) demandait :*
- *Qu'avez-vous à déclarer ? (Tout se déroulait dehors. Au moment juste où la dame de l'inquisiteur passait par là). (D'un petit signe discret, un coup d'œil complice, Fouillaston ouvrait la voie à son épouse, l'autorisant à continuer sa*

route. Ceci évidemment était quelque peu gênant devant les collègues qui ne bougeaient pas et sous le regard narquois de Madame H...)

- Qu'est-ce que j'ai à déclarer ? Je vous le dirai dans un instant quand vous aurez fouillé Madame.
- Laissez Madame (*la sienne à Fouillaston*) tranquille. Cela ne vous regarde pas.
- Oh ! que si. Cela me regarde.
- Enfin vous ouvrez votre sac, oui ou non !
- D'accord. Oui, je m'exécute quand votre femme que vous laissez passer, comme ça tout tranquillement, vous ouvrira le sien et vous présentera les deux bouteilles de Pernod qu'elle porte. (*Confusion de la femme du douanier. Courroux de ce dernier devenu cramoisi qui veut crier et s'étrangle cependant que ses deux collègues rient sous cape*)
- Qu'y a-t-il demande le capitaine des Douanes qui paraît sur la porte et qui a tout entendu, tout saisi, mais feint l'ignorance.
- Monsieur A... (*la femme du toubib veut vider tout son sac, au sens figuré, afin que nul n'en ignore*).
- Allez, passez, ordonne le capitaine. »

L'essentiel est sauvé. La dignité du douanier semble sauvegardée. Madame H... n'apprécie qu'à moitié. Madame Fouillaston, bien que conservant sa marchandise, s'éloigne, pantoise. Fouillaston n'en mène pas large. Sa tête est si drôle qu'elle dériderait le plus obstiné des taciturnes. Il est à prévoir qu'en guise de compliments il va recevoir une volée verbale, pas piquée des hannetons, de la part de son supérieur. Encore bien heureux que les suites ne soient ni plus graves, ni plus préjudiciables.

« Eh ! Vous là-bas... a/arrêtez... vous/vous n'entendez pas ? »

La laborieuse, la singulière façon de l'exprimer ! De qui émanait-elle ? Qui étaient l'interpellateur et le « sommé » de stopper ? Où se déroulait cette scène avec l'injonction impérative qu'elle comportait ?

Le lien ? Un des quais de la Gare Internationale de Hendaye.

Les personnages ? Tous deux : signifiant et signifié appartenaient au service de l'Etat. Pas dans la même branche.

Le premier, celui qui apostrophait l'autre, se trouvait être un gradé d'un rang inférieur de l'Administration des Douanes. On l'avait surnommé Que-Que, par suite d'un certain trouble de langage qui l'affligeait en permanence.

Ignorant Démosthène, ou ne voulant point copier sur lui, il n'avait jamais essayé la cure des petits cailloux, pour se corriger. Sa disgrâce n'était pas moins contrariante et par surcroît –ce qui ne représentait pas le moindre handicap- source de dérision, de rires moqueurs de gens peu généreux, de fuite devant toute conversation suivie.

Un être mince Que-Que et qui pour converser avançait et reculait la tête et le cou de façon comique, et –n'était la force de l'habitude- pénible pour lui. On aurait dit un din-don glougloutant. Que-Que néanmoins, venu de la cambrousse, ayant préféré la sinécure douanière, au travail dans la forêt, avait progressé, nonobstant son infirmité et ce, dans la possibilité optimum offerte par son degré d'instruction assez modeste. Comment avait-il gagné ses galons ? Suites à quelles recommandations, à quel comportement servile, à

quel débordement d'application ? Des détracteurs, il en avait un certain nombre, avaient leur idée, pas forcément affable, là-dessus.

Consacré par l'adjudant Flick, le sous-officier supérieur à la réputation hélas ! justifiée d'abuser du zèle, surtout au détriment de ceux qui sont sous sa coupe ou qui y tombent. Ce n'est point là une règle générale, mais les cas existent. L'officier, au-dessus de la mêlée, se tenant à distance, peut jouer, à bon compte, les débonnaire. Il sait pouvoir compter sur son adjoint pour l'application intégrale du règlement. S'il le trouve excessif, parfois, il garde le jugement pour lui, sur ce qui lui importe c'est « que ça marche ».

Que-Que était de ces auxiliaires « à ficelle » au dévouement, en apparence, débordant. Surtout pour tourmenter son prochain, sans trop de fatigue, de mal et de risques. Dès que l'occasion s'était présentée, il avait délibérément opté, « lèche » à l'appui pour un poste tranquille, laissant à d'autres l'endroit exposé pour celui de la Gare Internationale, où la gent de la fouille, attend bien à l'abri que se présentent les voyageurs, en partance pour ou de retour de l'étranger ; le transit par Hendaye s'avérait indispensable. Les trains n'arrivant pas à chaque instant, il en résulte d'importants moments de relâche. Les douaniers les mettent souvent à profit pour une causerie en toute décontraction, voire pour une petite escapade en direction d'un des nombreux bars de la périphérie.

Que-Que on s'en doute, n'était point de ceux-là. Son rang, ses responsabilités, le lui interdisaient. Il se tenait à l'écart, digne comme il sied dans sa condition, prêt à foncer pour fureter et sévir quand les convois déversaient les voyageurs.

Le second personnage du récit était un courrier-convoyeur des P. et T. Ainsi, appelait-on le personnel ambulancier, chargé de la réception, du tri, de la livraison des sacs postaux et qui opérait en chemin de fer. En ce qui a trait à la frontière, il accompagnait le courrier jusqu'en gare d'Irun. Là, il le laissait en mains espagnoles et revenait à Hendaye, haut le pied. Le train était mis sur voie de garage, pour les opérations de nettoyage. Il ne restait plus à notre homme –en la circonstance un Bayonnais- qu'à passer à travers plusieurs voies et quais afin de trouver place dans le wagon postal d'un train en partance pour Bordeaux et Paris. Et c'est précisément à ce moment-là et sur ces lieux que se situe la scène. L... le postier, avance, placidement, heureux ; la dégustation de bons crus à Irun ayant opéré de façon à créer un optimisme certain. Il porte un sac qui paraît lourd. Il se dirige vers le wagon ; à ses pareils et à lui, destiné.

Le sang de Que-Que n'a fait qu'un tour. Il y a longtemps que notre cerbère piste ces singuliers convoyeurs de lettres qu'il soupçonne de frauder et qu'il a juré de piquer, la main dans le sac (si l'on peut dire). Le Bayonnais, en particulier –bien que n'épargnant pas ses collègues bordelais- qu'il accuse de propension exagérée pour le ravitaillement espagnol et surtout pour l'alcool, ce satané alcool, objet d'un interdit total.

A la différence de Que-Que, L... est un bon vivant, volontiers plaisantin. Un qui affectionne se payer la tête de son prochain, surtout quand ce dernier a reçu tout ce qu'il faut pour cela.

- « Eh bien, vou/vous en/ten/endez, vous/vous le po/ostier... hurle Que-Que.
- A qui vous adressez-vous ? interroge, au bout d'un moment L... qui marchait de la façon la plus détachée, feignant une absence d'esprit, ce qui lui permettait de ne point répondre.
- Vous/ous le savez bien. Ne fai/aitez pas l'i/idiot.
- Soyez poli.

- Je/e le suis, monsieur. Qu'a/avez-vous da/ans le/e sac ?
- Ca/a ne/e vou/ous regar/arde pas, réplique L... qui, comme par hasard, articule à la Que-Que.
- Co/omment ça/a ne/e me regar/arde pas ? C'est ce/e que nou/ous a//lon/ons voir...
- C'est tou/out vu/u.
- A/arrêtez-vou/ous, hurle le sous-officier, cependant que son antagoniste continue son chemin sans trouble apparent.

Sur le quai numéro un, les rieurs se sont rassemblés, alertés par un singulier informateur. Des employés qui ne prisent guère Que-Que et aussi, mais en retrait (voir et entendre dissimulés) du personnel de la douane, lui aussi point en passe d'amour pour le gradé.

- Téméraire Que-Que s'approche de L... Va-t-il le contraindre à l'arrêt ?
- « Mai/ais oui ou/ou no/on, à la fin/in. Vou/ous me mon/ontrez vo/otre sac ?
- Je/e vou/ous le ré/épète que/e ça/a ne vou/ous regar/arde pa/as. »

Que-Que va-t-il dégainer ? On sent l'instant tragique. Tout peut se produire. Heureusement pour sa personne, l'agent des P. et T. arrive au wagon. Des ambulants sont aux aguets qui rient derrière leurs hublots. L... gravit les premiers degrés du marchepied.

« A/arrêtez, a/arrêtez s'époumone Que-Que, au bas de l'escalier et faisant mine de monter.

- Vou/ous n'a/avez pas le droit de mon/onter, affirme, gouailleur le postier qui se sent désormais en toute sécurité, dans son asile inviolable.
- C'est ce que/e nous/ous allons voir, riposte le gabelou indigné.
- C'est tou/out vu.
- Mai/ais vou/ous vou/ous fou/outez de moi, dit Que-Que qui, enfin, semble se rendre compte qu'il est contrefait.
- Je/e ne me/e fou/fous pas de vou/ous... mais fou/outez moi la paix... le wa/agon vou/ous est inter/erudit... ou je porte plainte auprès de vos chefs.
- C'est un comble (fin de l'intervention de Que-Que qui, subitement, est saisi d'impuissance, bloqué par l'image de ses supérieurs et oh, miracle ! parle comme tout un chacun. Une cure salutaire qui, hélas ! ne verra point ses effets se prolonger).

Le retour de Que-Que vers la Gare n'est pas glorieux, surtout qu'il lui faut croiser des regards narquois, en disant longs, quant à la sympathie dont on vous environne.

A l'autre bout du Pont International, côté espagnol, deux hommes apparurent, deux cheminots. L'un d'eux se trouvait être mon père. L'autre, un de ses camarades, affecté comme lui, à un poste d'aiguillage. Tous deux s'en revenaient d'une petite balade à Irun. La contrebande n'avait pas été au centre de leurs préoccupations. Pour faciliter leur passage à la frontière, ils avaient conservé leur veste de fonction comme cela se pratiquait couramment. Ils s'en revenaient, visiblement satisfaits de leur après-midi. Sans nulle presse. Comme estimant l'instant présent.

A l'époque, l'Hendayais aimait, lorsqu'il se rendait à Irun, pousser une pointe vers une cidrerie. Pour pas cher, on dégustait un, deux, trois verres de ce liquide doré, fourni par le jus d'une pomme du pays ; un liquide bien frais, bien conservé comme tel dans un chai où la lourde chaleur n'avait pas accès et où la futaille assurait à la boisson une

permanence de cette température de « frappé » que demande un cidre de qualité. Les deux amis n'avaient pas été infidèles au pèlerinage. En vrais dégustateurs, amateurs mais tempérants, ils avaient bu juste ce qu'il faut pour connaître la douce sensation de bien-être, le bonheur d'exister. Ainsi avançaient-ils sans nulle appréhension vers les douanes françaises. Mais voilà !... Chacun avait à la main, une paire d'espadrilles achetée à Irun, afin de ne point rentrer sans rien d'éminemment utile qui puisse justifier la sortie. Pas de quoi en faire un commentaire d'histoire. Rien de répréhensible au premier chef. Avec un personnel point chatouilleux, pas l'ombre d'une difficulté à redouter.

Hélas ! Le douanier de service qui les regardait approcher, humant la délinquance, épiant la faute, n'était pas d'une couvée commune. On connaissait Réglo pour son intraitable intransigeance. Rien ne semblait de nature à l'adoucir, le faire dévier d'un pouce de la sacro-sainte loi de l'Administration. En fonction, il ne connaissait personne. Pas de voisin qui comptât pour cet être tout en nerf, pas souriant pour un sou et qu'un prognathisme manifeste ; ponctué par une moustache en croc, agressive ; rendait encore moins tendre.

Cependant, Réglo connaissait bien ses deux futures victimes puisque les cheminots avaient leur poste d'aiguillage au bout de l'autre pont, celui du chemin de fer, non loin donc du corps de garde douanier du pont routier. Pas la moindre importance aux yeux de Réglo.

- « Salut, dirent en même temps mon père et H... son ami, en abordant Réglo.
- Salut Messieurs, répondit, bourru, le douanier... Que portez-vous là ?
 - Tu ne le vois pas, dit H... tu ne vois pas que c'est une paire de sandales.
 - Interdit, annonce Réglo.
 - Nous l'ignorions disent ensemble les deux « pris en faute », car depuis le temps qu'on passe des sandales c'est la première fois qu'on nous informe que c'est interdit.
 - Pas à discuter... Laissez ça, là.
 - Ah oui, c'est ainsi... Et pourquoi faire les laisser là ? dit H... qui manifestement a envie de traiter Réglo de quelque nom fleuri et de l'accuser de vouloir faire main basse sur ces objets de « haute contrebande », mais qui se garde bien de quelque insulte préjudiciable, sachant Réglo capable de le faire poursuivre pour outrage à fonctionnaire dans l'exercice de fonction. Ah ! oui... et bien voilà ce que j'en fais des sandales. »

Et de s'en délester ; imité en cela par mon père ; en les jetant à la Bidassoa, coulant juste dans le bas.

Nos deux hommes poursuivirent leur chemin, commentant ; non sans indignation et avec une pointe d'ironie les agissements du douanier ; cependant que ce dernier, bougon, marri du résultat obtenu, regagna l'intérieur du poste et arrêta là sa peu glorieuse prestation.

Ses collègues, moins à cheval sur les principes, ne lui réservèrent probablement pas une admirative réception.

La fin de quelques anecdotes frontalières, débordant du cadre 1913-1930, mais nullement hors de place car leur intemporalité leur assure toute la valeur dans un renouvellement garanti et souvent invariable.

Je me ravitaillais, naguère, chez un commerçant proche du Pont International, côté d'Espagne ; un commerçant aux multiples facettes qui tout aussi bien vendait des sandales que des fruits, du vin, de l'épicerie, des chapeaux, des gourdes, des perles et aussi de la viande.

Un jour, ignorant l'interdit, je pris deux côtelettes de porc. Je dois dire que la viande de ce très noble animal se voit souvent bannie par les services douaniers. Le prétexte invoqué ne varie guère quand la lubie est au verrouillage. La peste porcine sévit, prétend-on, en Estrémadure, en Andalousie ou en Aragon. Pas au Pays Basque, trop proche pour qu'on puisse accepter facilement une telle allégation qui ne résisterait pas à un facile contrôle. D'ailleurs, allez à Séville, à Lérída ou à Saragosse quand la prohibition est à la frontière pyrénéenne et n'ayez nulle crainte si vous aimez la grillade porcine. Elle vous sera servie et vous ne courez pas le risque de passer de vie à trépas.

Donc ce jour-là, blocus total sur la viande de porc. Au retour du marché, je passai devant le poste des Douanes français, affectant une sérénité, une tranquillité d'allure. Je ne tournai point la tête vers l'intérieur du bâtiment où se tenaient tous les préposés, le trottoir étant vide.

« Hep ! Là-bas... (Je me retourne, c'est moi qu'on interpelle) (Je comprends... Sans demander d'explication, j'entre dans le bureau). Qu'avez-vous à déclarer ?

- Des oranges, du vin, deux boîtes de sardines...
- Combien de vin ?
- Deux litres.
- Et ça ?
- Un peu de viande.
- De quoi ?
- Comment de quoi ?
- Oui de quelle nature ? Du bœuf ? Du mouton ? du veau ?
- Du porc.
- Vous ne savez pas que c'est interdit ?
- *(Avec aplomb... un mensonge à destination des gens de la gabelle n'est pas un péché)*. Non, je l'ignorais.
- Et ça ? *(Le cerbère me montra un papier affiché portant sur l'interdiction et mis à la porte pour être vu et lu de l'extérieur)*.
- Excusez-moi, je n'y ai point fait attention.
- Il aurait fallu. Allez. Bon. Je ne verbalise pas... Je ne vous retire pas la viande mais allez la rapporter. »



Durant toute cette scène, je ne fus pas sans observer un étrange manège, à quelques mètres de l'endroit où je me trouvais et où un homme accroupi était en train de récupérer prestement des cartouches espagnoles qu'il avait tirées de son sac sur invitation expresse d'un de ces messieurs de la douane. Aussi, profitant que ce dernier était distrait car s'occupant de moi, l'homme reprenait le plus de cylindres possibles et s'en fourrait plein les poches. Le spectacle valait son pesant de cocasse. Mais je ne m'attardais pas pour connaître la suite.

Je revins chez le détaillant espagnol et me lestai en plus, de ma première charge, de raisin, de touron. Mais je ne rendis point les côtelettes, corps du délit.

Je repassai le Pont et me présentai au bureau des Douanes avec l'air le plus innocent, allant au-devant de la sollicitation du préposé à l'examen ; celui qui, tout à l'heure, m'avait barré la route. Je fis mine d'ouvrir mon sac. « Bon... ça va, me dit le tourmenteur sans insister davantage. Une autre fois, lisez bien, faites attention et n'y revenez pas ! »

Ne revenez pas à quoi ? Et quelle autre fois ? Et moi de rire sous cape et de me prendre pour un authentique mystificateur.

Drôle d'hispanisant

Hendaye : plaque tournante pour l'émigration venue d'Espagne, du Portugal, d'Afrique du nord, d'Afrique noire ; point de passage vers l'exil ou pour le retour au bercail.

Transhumance saisonnière ou départ pour une longue période ; le transit se fait par la cité frontalière française. Le quartier de la Gare, des coins proches, nettement délimités, sont les plus concernés par ce trafic. Les voyageurs, en attente, ne quittent guère la gare ou ses alentours immédiats. Jadis, il en allait tout autrement.

Qui sont ces migrants ? Des touristes, en partance ou sur le retour ? Des hommes d'affaires ? Des oisifs en pleine pérégrination ? Pas du tout. Le plus souvent de pauvres diables, alléchés par de mirifiques contrats d'embauche, bernés par d'indignes racoleurs, des simples qui abandonnent une situation précaire, à l'orée de la misère, pour une ombre de rapport, pour un rêve (dans la mesure où ce dernier est possible) de belle aisance et pourquoi pas de fortune.

Nos Basques ont été tentés, ainsi, par les Amériques. Que l'on entende par là les vastes pampas de l'Argentine ; les pâturages du Montana dans les Rocheuses, les Grandes Plaines ; les rivages prometteurs de Californie. Les « enrichis en puissance » qui passent –ou qui passaient- par Hendaye ne visaient pas si loin, tout en lorgnant aussi haut. Leur but : l'Allemagne, la Belgique, le Nord de la France, la région parisienne, celle des bords des Alpes.

L'Espagne des conquistadores (l'or pour une caste), le Portugal des découvreurs de terre (pour le grand profit de quelques-uns) n'avaient pas que du bon. Beaucoup y végétaient, atteints de « misérabilisme », surtout dans certains coins. C'est ainsi que le gros des « cherche-fortune » venait en droite ligne, de cette aride, difficile, presque impossible Estrémadure, de Tras los Montes, ce Nord-Portugal où, la Haute Béira avec toute sa rocaïlle, n'arrive pas à nourrir son homme.

Si plus tard des noirs d'ébène, du Sahel ou de la brousse africaine, les flanquèrent dans l'exode ; après la première tuerie mondiale le lot était constitué, en exclusivité, par des naturels de cette fin méridionale de l'Europe de l'Ouest.

Ils ne payaient pas de mine. Tout dénotait le dénuement qui était leur : leur costume (certainement le moins avili), leurs chaussures dataient. La garde-robe ne devait se renouveler qu'à la longue, à toute extrémité. Un maigre baluchon. Parfois un semblant de valise de carton grossier, assurée contre une fâcheuse tendance à la béance par une corde épaisse, là se trouvait toute leur fortune. La plupart, affligés d'un analphabétisme quasi-total. L'école n'avait pas été réservée à cette basse classe.

Et les voilà débarquant à Hendaye avec leur triste allure effarouchée, leur timidité malade, une inadaptation par trop visible à un univers différent qu'ils approchaient avec une appréhension fort vive.

On les parquait pour quelques heures ou pour quelques jours dans de sordides baraquements, installés, à la « va-vite », sur la route de Béhobie. Aujourd'hui, ils n'existent plus ayant été rasés –pas une grande perte pour l'esthétique au demeurant- pour la construction de la voie qui mène au nouveau Pont Saint-Jacques. L'abri bien préparé, la restauration copieuse et alléchante, le réconfort de la parole aimable n'entraient pas, en première ligne, dans les préoccupations des autorités qui recevaient les étrangers. Il

s'agissait essentiellement d'une série d'examens. Une visite de situation. Un épiluchage de l'état corporel. Bon gré, mal gré, il fallait se prêter à l'inspection et à ce qui suivait, à la toilette, dans des conditions pénibles qui respectaient peu l'individu qui pétri, dans la pudibonderie par l'Eglise, ne révélait qu'avec une terreur, non feinte, toutes les particularités de son anatomie.

On avait confié cette tâche à la police dite nationale, par comparaison et en toute suprématie avec les simples agents de ville. Y mettait-elle tout le tact, toute la distinction, toute l'indulgence qui auraient pu rasséréner de pauvres bougres ?

La frousse d'être refoulés pour une raison quelconque (tous avaient, en principe, leurs papiers établis en bonne et due forme) paralysait de façon notoire cette catégorie d'individus que l'on ne pouvait que considérer –sur leur apparence- que comme des réprouvés. En étaient-ils conscients ?

En ce temps-là (rappel non biblique de 1920-1930) le Commissaire Beltour régnait sur la police de la frontière. Un parisien ? A Hendaye, comme dans tout le sud-ouest, tout ce qui s'exprimait court, qui mangeait outrageusement les syllabes, qui affichait une prédilection pour le langage pointu était parisien, même s'il en était loin quant à son origine.

Beltour parlait d'abondance, à la parisienne. Un porté sur la jactance sonore. Un qui manifestement voulait en imposer aux provinciaux que nous étions. Avec les étrangers faméliques son audace s'avérait encore plus forte.

Dès que le convoi arrivait, il avait droit au passage au peigne fin de Beltour. L'interpellation fusait, haute de ton. Un singulier protecteur. Un tout puissant devant qui tout devait s'incliner. Un orage verbal qui laissait pantois. Les concernés étaient saisis d'une intimidation dont on ne pouvait douter et qui avait le pouvoir de plaire au commissaire. Il y trouvait, semblait-il, une raison supplémentaire de tonner. Si l'on ajoute à cela, une impossibilité manifeste de comprendre ; les arrivants ne saisissant rien dans la belle et noble expression hexagonale ; on se figure le désarroi des gens, sous tutelle.

Beltour y allait, à chaque fois de son jargon, celui dont il était le père et dont il n'était pas peu fier. Etant à la frontière franco-espagnole depuis un bout de temps, il avait retenu –faute d'étude fouillée- quelques bribes de phrases, quelques tonalités ibériques ou lusitaniennes. Fier de son savoir et assuré d'un franc succès (du moins le croyait-il), il faisait son numéro, sans qu'on l'en priât.

« Pols à la téta... Toi, dis, toi pols à la téta... lançait-il à l'être abasourdi et qui visiblement ne se prêtait pas au jeu, peu porté sur le charabia insolite. Si Pols à la téta... revolver en Espagne (ou au Portugal, selon les genres et étant entendu que le grand linguiste appliquait l'idiome de Cervantès, aussi bien à un Espagnol, qu'à un natif de Guardia).

La réponse ne venait pas, ne pouvait venir. L'interpellé ne saisissait pas un sens de la phrase aussi obscur pour lui que le bantou l'eût été pour un quelconque Hendayais.

(Si par extraordinaire vous tenez à comprendre ce que demandait Beltour, dans l'impossibilité où vous vous trouvez de vous adresser à lui, le cher homme ayant, depuis longtemps rendu son âme à Dieu, consultez –si vous le pouvez- un glossaire idoine ou ayez recours à un traducteur patenté.)

Des dangers de la voyance ou quand l'astronomie semble remise en cause

Monsieur Victor était bien un personnage hendayais. Que l'on prenne le meilleur du mot personnage ; celui qui attribue une importance au-dessus du commun, qui fait entrer dans la catégorie des illustres, plutôt que dans la sorte d'individus quelconques. Ou bien – et pourquoi pas ?- Monsieur Victor était reconnu comme une personnalité, pour de vrai, puisque son audience était, semblait-il, indubitable dans une spécialité de choix, celle de consulter les astres, le ciel, les nuages et d'en tirer le plus de conclusions possibles, communiquées d'ailleurs à qui les sollicitait, sans se faire prier.

Monsieur Victor ne passait jamais inaperçu de par la cité. On pouvait le voir, l'approcher, l'interroger, l'écouter, croire à ses assertions, en tirer des déductions ; soit au Bas-Quartier dont il était issu et, où, en famille, il possédait quelques biens ; soit, en ville ; soit à la gare.

On le voyait de loin, signalé comme il se devait par un indéradicable panama qu'il portait en couvre-chef, une bonne partie de l'année. Hormis l'inclémente, la contrariante époque hivernale (et encore à Hendaye, pays au climat particulier, les apparitions du beau temps sont fréquentes avant et après la Noël), il portait, sans jamais déroger à la règle, un panama qui semblait définitivement et inexorablement vissé sur son crâne.

Certes, à l'époque, même dans notre coin pourtant si attaché à notre vieux béret, le panama était la coiffure en vogue. Fait ou non avec du *carludovica palmata* des cyclanthacées (merci pour l'érudition, pas pédante pour deux liards !) ; puisant sa souplesse dans ces feuilles d'arbuste de l'Amérique Centrale ; n'étant, peut-être, que l'imitation, de la belle imitation qui, au demeurant, permettait de s'y tromper ; il connaissait les faveurs d'une catégorie d'hendayais (ailleurs également... cela va en le disant) que l'on classerait sans forcer dans la bonne moyenne des nantis en situation et partant le gousset bien servi.

Mais aucun n'avait une aussi grande frénésie de panama que Monsieur Victor. Lui, semblait fait pour cette coiffure ; comme elle, prédestinée à lui. Avec ça un constant attachement à deux sortes d'étoffes... l'alpaga pour la morne période et comme Monsieur Victor n'était pas un frileux pour, surtout, le coutil résistant et léger à la fois, aux fibres protectrices, bien serrées, sans pour autant constituer un pesant fardeau.

Voué au gris, la veste et le pantalon pris dans une même pièce, l'individu était de taille plutôt respectable. Disons qu'alors la croissance de l'être –femelle ou mâle- était loin d'atteindre la performance « gigassière » de « l'homo modernus ».

La graisse ne le gênant pas, il pouvait déambuler sans peine et se livrer, pour sa plus grande satisfaction, aux publics les plus divers des différents pôles de l'agglomération, aux âges les plus échelonnés, puisque aussi bien il acceptait comme interlocuteurs les adultes, les adolescents et avant tout avec plus de sollicitude, de compréhension amicale, les enfants.

La grande affaire consistait à questionner Monsieur Victor sur le temps qu'il allait y avoir. Véritable O.N.M. humain, notre mage ne demandait qu'à renseigner. Le nez au vent, prenant un air de réflexion intense, fouinant la voûte céleste, s'imbibant d'observations, d'analyses, il lançait son augure. Comme le plus souvent elle n'était point farfelue, relevant d'un empirisme évident, éprouvé, de déductions fort anciennes ; comme la réalité

répondait souvent à ce qui était prédit, il n'en fallait pas davantage pour attribuer à Monsieur Victor une capacité de devin que l'on estimait importante.

- « Alors, Monsieur Victor, quel temps va-t-il faire ?
- Attendez que je voie... (*mutisme concentré*). Regardez là. (*Indication du sommet du Jaïzquibel*)
 - Oui (*un oui qui ne voulait rien dire, puisque rien n'était remarqué*).
 - Eh ! bien cela veut dire que demain, etc. etc. » (*L'oracle était communiqué*)

Parfois, Monsieur Victor changeait de gamme.

- « Bonjour Monsieur Victor. Alors quel temps (*et patati et patata*)...
- Je vous (ou je te) le dirai demain. (*Ceci répondu de manière goguenarde, ou bourru selon le moment ou l'humeur présente*)

Le grand fait, toujours prisé par des gens gourmands de nouvelles ? Lorsque Monsieur Victor stoppait sur une place ; au milieu d'une rue (l'atroce passage actuel des automobiles s'avérait en quelque sorte inexistant) ; dans un endroit à découvert où sa « mue » en statue ne pouvait pas ne pas être remarquée par le gogo toujours friand de spectacle, à bon marché, et qui ne demande aucune fatigue intellectuelle. Là, Monsieur Victor se tenait dans une position hiératique avec toute la tension et le « figé » indispensables à une solennelle prestation ; le nez pointé vers le ciel, le regard lointain, cherchant, attendant, découvrant l'événement, l'insolite.

Il n'était point question, à l'époque, de ces O.V.N.I. qui intriguent, de ces soucoupes aux apparitions hallucinantes, de supposés martiens qui nous survolent avec le secret et perfide espoir de nous envahir.

Monsieur Victor cherchait-il à déceler une apparition mariale après la Lourdaise et avant la Portugaise ? Cela était fort peu plausible. Il entraînait plutôt dans son comportement un penchant évident pour la mise en scène, bien réglée, où l'observation astrologique n'avait qu'une part réduite. Monsieur Victor s'amusait à susciter, à exciter les interrogations de ses concitoyens, à se gausser de leur facile admiration. Il faisait également celui qui n'entendait pas l'ironie que manifestaient des individus moins crédules et dont le doute s'affirmait par les propos légers.

Plus l'assemblée gagnait en importance, plus les questions étaient nombreuses et plus notre homme s'avérait satisfait. Il ne faut d'ailleurs pas croire que cela ne passait pas les limites du laconisme. Non, la discussion s'étoffait et si le point de départ concernait la prévision du temps, petit à petit, on s'en éloignait pour aborder des sujets divers et diversément colorés.

Monsieur Victor maniait l'historiette avec succès. Vieux praticien il en connaissait des longues, des vertes, des osées qu'il sortait avec un sérieux imperturbable et une sûreté d'expression qui lui conféraient un prestige indéniable.

Un jour, il se trouvait dans la cour de la Gare du Midi. Le badaud n'était pas loin. Monsieur Victor se planta au beau milieu de l'aire de stationnement des voitures, absentes à ce moment précis. Et en avant pour la coutumière posture.

« Que faites-vous là, demanda un Monsieur, mieux mis que les autres ; le commissaire-divisionnaire, en poste à la station.

- Je regarde, je scrute, je cherche, je déduis...
- Et que voyez-vous ? s'enquit, à nouveau, le chef de la police.
- Une bande de cons autour de moi... » lança d'une voix forte et décidée le Mage.

Mouvements symptomatiques dans la foule. Rires sonores. Exclamations égrillardes. Touché. L'esprit frondeur, bon enfant, de sortie. Pas chez tous. Pas pour tous.

« Monsieur, une insulte, hurla le commissaire, devenu tout rouge de colère.

- Je ne comprends pas. Je n'ai attaqué personne, en particulier.
- Si, moi ? Suivez-moi au commissariat.
- Pourquoi faire ?
- Vous le verrez... *(L'offensé ou qui se considérait comme tel, s'avança, fit le geste de saisir le bras de Monsieur Victor, qui s'écarta).*
- Qu'est-ce que j'irai foutre dans votre officine ? Je n'ai rien fait de mal.
- Votre nom, s'il vous plaît...
- Cherchez-le... »

Le groupe fondit. Les prudents s'éloignèrent ne voulant point être mêlés à une hasardeuse aventure. Quelques-uns s'attardèrent, cependant. Le commissaire piaffait d'impatience.

Et Monsieur Victor, le plus naturellement du monde s'en fut, comme si rien n'était advenu ; laissant son adversaire pantois et courroucé. Il gagna les escaliers du Terminus (Hôtel en face de la Gare) et disparut.

Le commissaire qui n'était pas Belfour, qui n'avait pas sa mansuétude, sa bonhomie, ne pouvait laisser l'affaire au point mort. Estimant l'autorité bafouée, il porta l'offense devant la Correctionnelle. Monsieur Victor allait-il payer, durement, un écart de langage anodin quand il s'adresse à un citoyen quelconque, mais terriblement répréhensible lorsque le Chef du Maintien de l'Ordre se trouve visé, car un commissaire de police est toujours dans l'exercice de sa fonction (en principe et par principe). Il y eut de la transaction. Le frère de Monsieur Victor se trouvait être un édile hendayais. Mis au courant de l'incident, des poursuites qui en découlaient, il s'entremet. Arrêter la plainte fut la hantise de quelques jours, car il ne voulut pas que son frère fut marqué au fer rouge, en vertu d'une solidarité familiale, qui fait que l'acte mauvais rejait sur tous ses proches. Mais il avait en face de lui deux coriaces. Le commissaire était très fier et jaloux de son pouvoir. Monsieur Victor, têtu, ne voulut rien entendre pour présenter des excuses.

L'affaire produisit quelques éclats dans le Landernau de la Gare. Le commissaire fut sévèrement jugé. Rares furent ceux qui se rangèrent de son côté. Pensez donc... un flic... même un gradé et par surcroît un étranger ; cependant que Monsieur Victor, un pur fils d'Hendaye, un brave homme qui « n'aurait pas fait du mal à une mouche », d'une si bonne famille... un être si simple, si sympathique et pourquoi pas si indispensable avec ce qu'il voyait et ce qu'il annonçait.

Comment mourut l'affaire ? Dans le silence devenu absolu... On ne chercha pas à connaître qui et quand l'avait étouffée.

La chronique judiciaire ne couvrit pas d'opprobre un nom hendayais respecté de tous. Le temps passa. Monsieur le Divisionnaire s'en alla vers son Nord ; peut-être (et sûrement) en avancement. Mais qui s'en préoccupa ? Bon voyage.

Et Monsieur Victor continua, longtemps, longtemps son stratagème, ce dont personne, à Hendaye, ne se plaignit.

Onomastique hendayaise

Du danger, des inconvénients de la substitution nominale

Si en notre fin de siècle, les apports étrangers en noms (cela valant aussi bien pour le commun que pour le propre) ; le franglais en tout premier lieu et également tous les néologismes créés pour les besoins de causes diverses, pour des significations pas toujours claires, pour des explications à allure souvent fermée, réservées à une élite ; si donc, en notre fin du XXe siècle toute une avalanche de substantifs s'abat sur nous, même dans notre coin, comment ne pas se remémorer, avec un picotement de nostalgie, un regret de la touche originale, ce qui constituait l'attrait, le particularisme du parler de jadis, entre gens qui se connaissaient bien, car s'approchant de très près, je veux parler de l'onomastique locale, cette saisie des noms propres (au sens le plus élargi de cet adjectif) dont Hendaye couva avec un attachement certain l'épanouissement et l'usage.

Sans prétendre à la présentation exhaustive, prétentieuse, et somme toute puérile, car qui peut se targuer de fouiller à fond, sans rien laisser derrière, un sujet quelconque ; de tous les noms ayant une appartenance particulière à Hendaye, examinons-en quelques-uns qui ne manquaient ni de piquant, ni d'originalité, ni de musique, ni avouons-le, parfois de naïveté, d'ironie « bon enfant », ni, à l'occasion, d'un certain côté qui posait une interrogation quant à l'origine et quant à la justification du terme.

Ainsi Koxe attribut de bon nombre d'Hendayais venait de José ; Koxepa pour les dames de Josèphe. Il appert que Ttote dérivait de José, Joseph... Pantxoia se devait à François et bien entendu Pantxika à Françoise. Ne voyez nullement en Che Martin, un révolutionnaire, un guérillero du cru mais tout simplement un José Martin. Facio n'avait rien à voir avec le faisceau du lecteur et l'organisation « carnaval-dictatoriale » d'un Duce italien, en triste vogue dans ces années de 20 à 30. C'était à l'évidence –Facio- une apocope de Bonifacio (Boniface). Plaxido découlait de Placide.

Pas mal de patronymes subissaient de la sorte, les triturations, les malaxations, les déformations de l'usage et de la prononciation propre à la cité. Moins violés, bien qu'un tantinet arrangés, d'autres vernaculaires rappelaient l'Euskadi comme Ganich, Manech, Battite, Pantxoia (déjà cité), Maïté avec toute la gamme et notamment Maitena, Maitexu, Bixente (Vincent), Ramuntcho (dont Loti s'est servi) Ximun (fils de l'apôtre Simon, Andde (André)... La Gascogne avec Cadet (appuyez sur la syllabe finale, à la manière de est), Cadettoun, Menoune et l'Espagne toute proche qui avait suggéré, fourni ces très usités Juanito (Jean dans le sens très aimable, très familial), Pedro, Carlos, Luisito, Salvadora féminin de Salvador (Sauveur), Manuel, Manuela (Emmanuelle), Antton découlant d'Antoine, Pepito et Pepita, Consuela...

Bon nombre d'autres étaient aussi fleuris, aussi chantants. Mais on hésitait un peu pour en expliquer, en définir le sens quand on en approchait. L'explication bonne ou approximative –il ne pouvait nullement s'agir ici de mauvaise- était parfois fournie avec un certain retard, une petite retenue, mais fournie tout de même. Quelques exemples : des meilleurs : Tocallo, Herrero s'appliquaient à un même personnage dont un fils était Kokoxe (menton en l'air, prognathe). Mais que signifiait au juste, Tocallo ? Le timbre du mot faisait pencher pour le sens de la fermeté. Boireau, plus hexagonal, contenait aussi une énigme. Il servait à un enjoué farceur du quartier de la Gare, pratiquant de l'ovale et de la petite reine (aux places modestes). Pouxker se révélait comme un marginal, sans doute trop porté sur les ventes. Pampino se trouvait être le Figaro de la rue du Port, pétulant en diable. Mona (rien à voir, en parenté, avec la Lisa du grand Léonard) du Bas-Quartier, un personnage de petite taille mais de fort organe mis à contribution pour

compter les points, en basque sûr et en français approximatif, lors des fréquentes parties de pelote à Gaztelu-Zahar. Bétri un maçon pelotari à la volée légendaire. Tracatan (du Port) : un nom qui suggérait le tonnerre. Kutxixo, Belepitto, Janjo conservaient une terminaison sonore qui ne faiblissait pas et un ésotérisme entier.

N'oublions pas Chamblan du Bas-Quartier, d'une belle lignée de marins –le nom (d'emprunt) venait paraît-il de l'aïeul illustre- ni Ttipoul (oignon en euskarien) ou Xabi (crabe) ou Xilar.

Arrêtons là l'énumération. Il se trouvait d'autres noms qui balayaient les cités, en saveur, en intonation. Tous étaient portés par des natifs ou des résidents à part entière de ces deux pôles historiques d'Hendaye –tous deux touchant à la pêche, à la baie, à la mer- la Rue du Port et le Bas-Quartier. Il y avait bien ailleurs quelques exceptions, mais la Gare et la Plage s'avéraient moins prolifiques en baptêmes que les deux vieux quartiers, leurs voisins et rivaux amicaux. Il en existait néanmoins qui pouvaient soutenir la comparaison, question notoriété avec ceux du Port et du Quartier bas, bien que résidant ou étant nés à la Gare tel Pendule, mort à 99 ans, en 1981, début septembre et qui fut un lévrier de valeur de la première équipe de rugby au Stade Hendayais. Ttipoul dont il vient d'être fait mention, plus haut, était de cette époque (qui a vécu jusqu'en 1981, mort à la même date que Pendule, l'un des derniers du lot).

Le surnom faisait florès à l'époque. Substituer ou ajouter au nom d'un individu, de sa famille un terme significatif, haut en couleur, constituaient en quelque sorte une tradition tout en répondant à un plaisir dont on ne se privait point.

Quelques mésaventures pouvaient en découler. Je ne citerai que deux impairs, mais n'ayez point de doute, il s'en commit d'autres.

Les lavandières se trouvaient en pleine besogne, à la fontaine de Caneta ; ce lavoir public couvert, enfoncé dans une courte ria creusée par la Bidassoa et qui communiquait avec la Rue du Port par un chemin étroit, montant et qui longeait, un instant, les voies de garage de la Compagnie du Midi avant d'aboutir à l'artère principale, face à la Pharmacie Carayrou. On pouvait y accéder aussi, directement en venant du port par un petit sentier, tracé latéralement à la Baie.

Le lavoir ! Une grande auge, à surface rectangulaire, avec quatre murs verticaux dressés à partir du sol et qui se terminaient en flancs inclinés, bien lisses malgré le dur matériau qui les formait. L'usure du frottement trop souvent répété et trop intensément effectué. Là, était l'outil de travail, la surface impartie à chaque ménagère venue de la Rue du Port ou des ruelles attenantes et qui se tenait derrière la murette, s'y appuyant pour tordre, rincer, lancer le linge et le ramener, lourd d'une eau qu'il retenait encore.

En général il s'agissait de personnes vaillantes, ne rechignant point à la peine, mais que la causette n'effrayait pas non plus. Des intarissables en potins, historiettes ne dépassant point les limites hendayaises. Et des curieuses avec ça. Toutes des connaissances, des femmes habituées à se côtoyer et qui ne celaient aucun secret à leur familier entourage de nature trop prolifique pour pouvoir garder leur langue. Peut-être étaient-elles discrètes pour certains aspects de leur vie familiale. Et encore ! Emportées par leur élan verbal, elles s'arrêtaient rarement à mi-chemin et de ce fait se livraient plus qu'il n'aurait fallu. Il faut dire que les occasions de se distraire ne venaient pas de loin et qu'on ne les servait point, alors, toutes prêtes à la consommation. Il fallait les créer soi-même, de toute pièce, sans recours à aides et artifices étrangers.

Donc ce jour-là « la planche de pierre » était largement occupée dans ses quatre parties. Un bruit, synthèse du claquement des battoirs du linge frappant la pierre et de l'interminable bourdonnement des ouvrières ne connaissait point de répit et montait sous les tuiles du toit du lavoir.

Une ombre apparut, venant du Port. Elle se précisa. Une femme robuste se présenta portant sur la tête une lourde charge de linge et tenant deux seaux également bien lourds, car remplis à ras bord. Elle ne fut pas longtemps à être près du lieu du travail.

« Tiens voilà Marie Tarac... Le travail ne lui fait pas peur. Le poids non plus. Voyez la charge... » (*La laudatrice, en l'occurrence ma mère, n'alla pas loin*)

La personne, si vaillante en buanderie, ne l'était pas moins pour l'algarade, l'apostrophe, s'arrêtant, posant bassine et seaux, elle braqua vers le lavoir sa cinglante réplique.

« Dis donc toi (ici une bordée d'injures qui déjà sonneraient bien mal dans la bouche du dernier des charretiers)... occupe-toi de tes oignons (plus trivial encore en fait)... Tu ne sais pas comment je m'appelle, bougre d'andouille (Marie Tarac était un surnom à sonorité peu élégante, peu recherchée, avouons-le).

- Oh ! Excusez-moi. Je croyais que c'était là votre nom.
- Va-t-en ch... Je vous em... toi et les autres. »

Et sans le moindre bonjour la Marie Na... (son vrai nom patronymique) se mit à l'ouvrage qu'elle abattit ce matin, particulièrement houleux avec un surcroît de vigueur. Heureusement les choses en demeurèrent à ce stade.



*Monsieur Oronoz
Photo de famille*

« Bonjour, Monsieur Kattaro... » dit un jour le plus poliment du monde, à son sens, un gamin à l'adresse d'un homme, déjà mûr, de la Rue de Fontarabie perpendiculaire à la Rue du Port. La formule que j'employai (*l'acteur juvénile c'était moi*) me paraissait respectueuse et avenante alors qu'elle comportait une irrévérence. Kattaro n'était qu'un surnom attribué à Oro... notre voisin.

« Dis donc, morpion. Tu ne sais pas comment je m'appelle. Tu veux mon pied au cul. Attention ! Si tu recommences, je vais t'en foutre. »

Bien que la virulence à Kattaro fut loin d'égaliser en impétuosité la sortie de Marie Tarac (que je ne connus que bien plus tard) je m'éloignai sans demander mon reste ; partagé entre un sentiment de crainte pour mon arrière-train et une confusion de m'être trompé aussi bêtement.

Je crois que ma mère et Marie Tarac se réconcilièrent assez rapidement. En ce qui me concerne il m'advint durant de nombreuses années de causer, très aimablement avec Oro... devenu « taxi » à la Gare pour un bout de temps. Lui, ne parut jamais conserver une quelconque rancune à mon égard et l'âge aidant, je gagnai en assurance, ne manifestant la moindre timidité, le moindre émoi. Mais de Kattaro il n'en fut jamais question. La leçon avait porté.

Sérénade des Espoirs (calembour possible) ou le correspondant, somme toute, mélomane



L'Harmonie Municipale, en 1925, avait peu à peu retrouvé toute l'importance qui était sienne avant le conflit éprouvant de 1914-1918. Atteinte dans ses œuvres vives, décimée, ainsi qu'il en était pour beaucoup de formations, de corps organisés, perdant du fait de la disparition d'indispensables exécutants, une notable partie de sa structure, moins couvée, les premiers instants d'enthousiasme de la victoire passés, par une population lente à se remettre de traumatismes marquants, de deuils aussi pénibles qu'inattendus, elle avait, néanmoins, grâce à des mordus (anciens et nouveaux) de « l'art de combiner des sons » refait surface. L'exemple d'autrefois était dans les mémoires surtout de ceux qui voulaient faire renaître, maintenir.



Hendaye avait eu, de longue date, sa formation musicale à elle. Son chef en fut –je le tiens de renseignements, trop jeune alors pour m'y être intéressé-, Monsieur Octo, maître tailleur que j'apercevais, de ma fenêtre de la Rue du Port, à sa table de travail, juste face à mon appartement, au-dessus de la Poste.

Photo extraite du livre Hendaye et son histoire de l'abbé M. Michelena

A Hendaye, la phalange musicale s'appelait l'Harmonie Municipale et pour nombre de nos concitoyens l'Harmonie tout court. Le terme était idoine. Les instruments à vent (mis à part les peaux tendues : tambour et grosse caisse) étant utilisés à temps plein et sans concours d'autres archets ou touches d'ébène et d'ivoire.

Si d'autres ont choisi par inadvertance la fanfare pour déterminer leur société, oubliant en cela que la fanfare fait un usage exclusif de cuivres ; à Hendaye, l'impair, l'étourderie ou l'abus de sens ne furent pas commis, les bois se mêlant aux cuivres, pas plus qu'on n'opta pour l'Orchestre Philharmonique, trop limité, faisant trop confiné dans un endroit précis –la chambre ou le salon- avec un cérémonial spécial.

La lyre aurait pu convenir mais on avait préféré au poétique, un peu vieillot, ce qui rappelait l'accord, la bonne entente, la communion sentimentale dans la pratique et le goût d'une forme d'art.

« La musique rapproche si la politique désunit » aimait à répéter notre Chef.

A Hendaye donc, quand on avançait le mot Harmonie, on savait de quoi l'on parlait : de tous les musiciens amateurs de la commune, réunis sous la même enseigne. On disait aussi communément la Musique. L'on saisissait sans peine. Et tout naturellement celui qui tenait la baguette de direction était le Chef de Musique. Point de costume spécial, alors que même dans de petites bourgades on recherchait pour le groupe musical, la veste de couleur uniforme à gros boutons métalliques, d'argent ou dorés et la casquette à ornement « terpsichorique ». Ici rien de particulier. Pas le moindre insigne. Pas la plus petite lyre révélatrice. Ce ne fut jamais de mode. Cela ne fut jamais au centre des préoccupations des amoureux de la musique : instrumentistes ou auditeurs.

Aux environs de 1925, une grande tentative –qui allait porter ses fruits et donc se poursuivre- un grand amalgame, une fusion risquée, osée eurent lieu. Sous la haute impulsion et direction du Chef, Monsieur Caunille, les jeunes classes s'appuyèrent sur les pratiquants chevronnés. Monsieur Caunille venait de Béhobie où il exerçait comme instituteur. Fort épris de musique, très doué pour elle, aussi bien pour des instruments aux accents mâles, à vent, que pour ceux plus délicats à cordes (il devait plus tard monter une florissante Estudiantina à Saint-Jean-de-Luz-Ciboure), travailleur infatigable que les veilles et la distance à parcourir ne rebutaient point, il consacrait le plus clair de son temps libre à ce qu'il considérait comme une manifestation essentielle, un recours indispensable, une source d'élévation esthétique et morale : la musique. En plus des séances de solfège où il prêtait main forte à quelques adultes bénévolement sur la brèche pour enseigner à détecter ces drôles d'hirondelles sur, entre, au-dessous et au-dessus d'une portée à cinq lignes ; en plus des études entre mêmes pupitres, mêmes instruments qu'il supervisait ; deux fois par semaine, à huit heures du soir, il était dans la « salle de musique », à la toujours vieille Mairie, hier, l'école.

La salle était abondamment garnie avec les vieilles tiges, les vieux musiciens et les jeunes, frais émoulus des cours, un peu intimidés de se trouver en si importante assemblée, en compagnie si relevée pour qui croches, simples, triples ou quadruples ne paraissaient point présenter de difficultés. Les anciens jouaient les premières parties, celles qui dominaient, le chant comme on disait, la manifestation haute. Les jeunes ne se voyaient confier qu'un second rôle, un accompagnement, modeste en apparence, mais indispensable –ô combien !- pour l'ensemble.

Nous fûmes, en nombre, au moins autant que les vétérans. Pas mal de néophytes étaient encore élèves au Cours Complémentaire ; mais il s'en trouvait également qui avaient rompu, depuis peu avec l'établissement du Vieux Fort.

Nous avons des voisins de la salle des répétitions dont les appartements n'étaient séparés que par un étroit couloir. Comme nous n'étions pas la discrétion même, que des « couacs » intempestifs polluaient, parfois l'air, que des exclamations fusaient du pupitre directorial, il est à supposer que nous fûmes cause de certains dérangements. Nous ne connûmes point de doléances. Y en eut-il, que l'on étouffa, ou tout bonnement fûmes-nous acceptés, voire sympathiquement admis comme une heureuse diversion, un passe-temps apprécié surtout si l'on considère que les veillées, d'alors, devaient sembler longues à qui ne lisait point ; la radio n'ayant pas encore pénétré les foyers de ses discours et de ses notes.

A dix heures, tout s'éteignait, du moins dans la salle de musique. Nous pliions bagage. La phalange se morcelait. Les adultes, par petits groupes, regagnaient leurs pénates respectifs. Seuls, nous les jeunes, paraissions regretter une aussi rapide séparation. La plupart –noctambules en puissance- discussions le coup sur la place.

L'envie nous prit un soir d'offrir nos précoces talents à la population de la ville. Tant pis si elle était couchée. Les loirs seraient bercés, les insomniaques aidés à tomber dans le doux abandon, les esseulés réconfortés et les amis de la musique, comblés. Et nous voilà partis pour le corre-calle (le passe-rues).

Nous ne connaissions, pour les jouer sans partition, que des œuvres simples. L'Espagne, notre voisine, était notre providence. Nous avons appris ces airs rustiques, sans grande marque artistique qui conviennent tellement à l'allégresse, au déferlement, ces airs que l'on sert aussi bien pour monter et descendre à et de San Marcial, dans les rues durant la fiesta, ainsi d'ailleurs qu'à la première occasion qui se présente pour faire du bruit, extérioriser ses sentiments de joie, créer de l'ambiance.

La Banda ! Une institution espagnole. Un rassemblement de sacrés lurons munis d'instruments « bizarroïdes », peut-être pas toujours des mieux accordés, mais dotés d'un pouvoir extraordinaire de faire du bruit. Même s'ils ne s'avèrent pas de fins exécutants les « bandistes » se font remarquer par une propension affirmée pour une intarissable production sonore. Leurs décibels ne manquent point de belle intensité. Quand le morceau est entamé, on peut-être assuré qu'il va durer et qu'itérativement les motifs vont revenir, non point lassants, lancinants, appelant « l'assez-assez » mais au contraire suscitant l'engouement, l'entraînement chez tous, acteurs aussi bien que spectateurs. Des jeunes, de ce côté-ci des Pyrénées se sont bien attelés à la tâche pour imiter ces inlassables et pittoresques boute-en-train espagnols, basques pour la plupart. Malgré leur primesautière ardeur, leur irrésistible envie de faire du bruit, leur recherche d'originalité , ils n'ont été jusqu'à l'heure que des plagiaires très secondaires. Il leur manque, semble-t-il, quelque chose qui tient à la naissance, à ne point savoir pourquoi ni comment, et qui lui confère une sorte de privilège dans la pratique d'une spécialité artistique ou sportive. Ainsi en est-il de la pelote où les Basques demeurent, en grande majorité, les patrons.

Donc, nous jouâmes à la Banda, passé dix heures du soir. Nous descendîmes un bout de la Rue du Port, remontâmes par chez Iribarne (marchand de vins), fîmes halte, un peu, à côté de l'Elégance, puis après avoir emprunté le vieux pont nous allâmes jusqu'aux Galeries Toto pour revenir sur nos pas, sauf nos camarades de la gare qui s'en furent, tout droit, chez eux, privant le groupe de leur active participation. Il allait d'ailleurs s'effiloche

et la sérénade allait prendre fin faute de « séréneurs ». Nous ne vîmes hélas ! personne aux fenêtres, ni aux balcons, pour nous applaudir, nous lancer des fleurs ou pousser des vivats à notre adresse.

Quelques lumignons s'allumèrent lors de notre passage, mais était-ce bien en notre honneur ? N'étaient-ils pas plutôt la manifestation d'une curiosité irritée pour savoir l'heure à laquelle avait lieu tout ce chambard. Nous ne fûmes pas conspués. Bref le péquin eut l'air de nous supporter. Nous pouvions aller dormir en toute quiétude. Mais nous ne doutions point que « le critique » veillait et qu'il allait se manifester.

Quelques jours après notre intempestive manifestation, on pouvait lire sur la Petite Gironde un entrefilet qui ne ménageait pas les musiciens d'un soir. L'accent était mis sur le côté cacophonique (ô sacrilège) de notre musicale déambulation et sur les inconvénients qui en résultaient pour les paisibles citoyens qui avaient un besoin pressant de repos.

L'auteur de la diatribe ne pouvait être que Monsieur Estr..., le correspondant hendayais du quotidien bordelais de la Rue de Cheverus, qui vivait chez Carréra, dans cette officine de confiserie que nous connaissions bien, nous les gamins gourmands et où deux vieilles vestales veillaient sur leurs boccoux pleins de bonnes choses et sur leur étalage alléchant, derrière la vitrine. Monsieur Louis, comme on appelait aussi notre contempteur, était un homme, au demeurant très avenant, au commerce facile bien qu'affecté par une bougeotte constante, un besoin de se répandre. Toujours bien vêtu. Portant en semaine, la cravate (un signe de distinction alors) sur un col dur, un costume avec gilet pris dans une étoffe au ton sérieux.

Volontiers disert, il abordait avec facilité les sujets de la vie, les plus divers, aussi entendu sur les combinaisons de l'esprit que sur les manifestations du muscle. Nous n'avions donc rien contre lui, à priori, surtout que tranchant en cela avec d'autres adultes plus distants, plus guindés, il n'hésitait pas à faire avec nous, un grand bout de causette.

Mais son papier, style « procureur » ne nous plut guère. A n'en point douter il fut lu et bien lu, et pas seulement à Hendaye puisqu'il toucha Béhobie. Aussi, lors de la première répétition qui suivit sa parution, Monsieur Caunille sans se prononcer radicalement sur quiconque, demanda à qui voulait bien l'entendre de modérer un singulier enthousiasme et de laisser les dormeurs en paix. Compris mais pas adopté.

Nous laissâmes les sages s'égailler. Et après une rapide concertation, en route pour la vengeance. Sous les fenêtres de Monsieur Estr... notre sycophante, nous entamâmes, incontinent, notre rengaine, certainement le seul morceau que nous connaissions bien. Peu de notes s'étaient envolées que le couloir de chez Carréra s'éclaira. La porte donnant sur la rue s'ouvrit. Le correspondant de la Petite Gironde parut. Pas en pyjama. En tenue assez négligée, tenue de délasserment, comme il sied lorsqu'on est chez soi, bien tranquille à laisser là, soucis et convenances avec leur côté factice, contraignant ; quelques instants avant de se coucher. La troupe à Terpsichore se changea en nuée de moineaux à la vue du chasseur au porte-plume acerbe. La dispersion se fit comme si une force irrésistible poussait, comme si le sauve-qui-peut avait force de loi. Mais une voix s'éleva dans le noir. Celle de Monsieur Estr...

« Où allez-vous ?... N'ayez pas peur. Je ne vous veux aucun mal. Revenez. Approchez... » Le plus grand nombre d'entre nous ; les curieux, les audacieux ; fit demi-tour et obtempéra à l'appel du journaliste. Quelques poltrons ou quelques trop timides s'en furent

à toute hâte vers le havre familial. Ils eurent tort, car Monsieur Estr... nous fit entrer, nous combla de sucreries (nous l'estimâmes ainsi, car le renversement de situation aidant nous grossîmes la largesse) et nous montra sur une clarinette que lui aussi, connaissait la musique et comble d'ironie nous invita, avec une prétérition à peine déguisée à recommencer notre prestation lorsque nous le voudrions, en suivant si tel était notre désir.

« Mais éloignez-vous un peu néanmoins. Ici il y a de vieilles gens... En jouant ailleurs, personne ne supposera que je suis de mèche. »

Ce soir-là par esprit de contradiction, peut-être, par notion d'une situation, un peu ridicule, et aussi saisis par la fatigue, nous laissâmes sans suite, notre passe-rues.

Nous nous produisîmes encore quelques fois. Mais pas souvent. Lorsqu'un prurit de défoulement s'emparait de nous. Jamais, néanmoins, avec une mauvaise intention. Jamais donc, il n'y eut de fâcheux contretemps à déplorer.

Douce époque, bonne époque, pacifique époque !

Histoires « Cheminotes »

La Compagnie du Midi et ses cheminots ! Il se trouvait, parmi ces derniers, quelques joyeux drilles, quelques sacrés boute-en-train, quelques plaisantins aimant les gags. Comme il se trouvait, aussi, d'autres employés que des travers personnels exposaient à la « mise en boîte » en faisant des cibles faciles pour facétieux à l'affût. On ne manquait point de s'amuser –au moment des creux- sous la marquise, dans les bureaux ou sur les voies. Le cheminot n'a point comme son voisin douanier à exercer d'action coercitive, son esprit n'est pas retenu par la foule... Il est libre de toute contrainte contre autrui. Si ça roule (au sens premier du terme ça va...). Pas à se faire de bile. Rien à suspecter. Rien à regretter. On peut y aller de l'amusement porté sur la raillerie mais pas méchant.

Justin C... était un homme petit, mais fort replet. « Aussi large que haut » aurait pu lancer un titi en verve. Affichant avec une apparente satisfaction une bedaine de future parturiente, heureusement pour son cas précis, la conséquence d'une trop bonne et abondante chère. On se demandait en voyant un être doté d'aussi peu de carcasse où diable pouvait-il fourrer ce dont il était capable d'engouffrer... solide ou liquide. Une sorte de boulimique permanent. Un gourmand que l'évocation d'un repas substantiel, faite à dessein et souvent pour rire, poussait à saliver abondamment. Pour bien manger la distance ne l'effrayait point. Ainsi n'y avait-il pas de plus assidu, de plus fidèle visiteur de la foire annuelle aux jambons qui se tient à Bayonne. Il s'y rendait avec son épouse qui connaissant son péché mignon n'aurait rien fait pour ne point le satisfaire. La visite n'était pas de simple observation. On s'y rendait pour acheter et en plus de la viande de conserve que l'on ramenait à la maison, on se faisait livrer de belles tranches, bien rouges, avec leur orle de gras bien blanc, bien sain. Justin C... savait où trouver l'auberge accueillante. Connue, bien connue par le tenancier, il n'avait aucune peine à faire cuire son jambon, accommodé de fioritures et accompagné d'un fromage de montagne savoureux ; le tout arrosé très convenablement comme il se doit et pas avec une « piquette » ordinaire.

Un tel être, penserez-vous, devait se révéler placide, d'humeur égale surtout lorsque le « coco était plein ». Eh ! bien pas du tout. Justin C... était de ces râleurs impénitents, souvent sur les braises, s'emportant pour un oui, pour un non, pestant alors et usant de locutions gersoises peu appropriées pour de prudes personnes. Un grincheux ? Un atrabilaire ? Un misanthrope ? Oh ! que non, un facilement irascible simplement. A son crédit il ne gardait point de rancune. Le coup d'éclat passé, on pensait à autre chose, on s'exprimait autrement. Le malheur pour lui venait de ce qu'il s'enflammât presto, subito. Le temps de réflexion, il l'ignorait. Que de gaffes cela fit-il commettre à un homme au demeurant sans méchanceté aucune... et combien de loustics en profitèrent pour le « faire marcher », organiser des séances comiques à bon compte !

On l'aurait cru aisément en constant bougonnement. Mais ce n'était là qu'apparence fallacieuse car le petit homme aimait la gaudriole et on l'entendait, alors, s'esclaffer, sans retenue, avec un fond très sonore dans l'éclat de rire.

Desp... paraissait sur de nombreux points différer absolument. Un homme svelte, grand, à allure décidée. Avec cela le sourire aux lèvres quasi en permanence et le mot pour dérider sortant très facilement. Un compagnon avec qui l'on ne s'ennuyait pas. Hélas ! pour Justin C... il se montrait souvent son tourmenteur. Que l'on se rassure. La persécution –qui n'en était pas une- ne tirait pas à conséquence. Compères associés pour un numéro fait à leur image, le « chineur » et sa « victime » restaient de bons amis.

Desp... savait par où prendre son « offensé ». Par la gourmandise. Le tabac s'avérait également comme un excellent moyen pour pardonner et oublier les affronts.

Justin fumait d'abondance. La pipe de préférence. Le paquet de gris qui s'offrait à lui avait valeur de baume.

Pour plus ample connaissance et aussi pour distinguer davantage les deux personnages, précisons que Justin C... avait une fonction moins agitée que Desp... Il opérait, à ses heures, au poste d'aiguillage n° 3, près de la gare, cependant que son adversaire ou ami, selon l'heure, conduisait la machine de manœuvre et de ce fait évoluait, sans arrêt, sur les diverses voies, soit pour garer les rames après leur arrivée, soit pour les mettre en place pour le départ, soit pour changer de lieu de stationnement les wagons de marchandises lors des transbordements inévitables à Hendaye. Aussi Desp... passait-il souvent devant Justin.

« E lou kujoun ⁽³⁵⁾ !... e la valeje, ⁽³⁶⁾ lançait alors en patois, sans motif aucun le mécano à l'adresse de l'aiguilleur...

« E la merde ! » répondait sèchement, sans se lasser ce dernier. C'était devenu comme une habitude, comme un leitmotiv... mais seulement cela n'avait cours que lorsqu'il y avait écoute. Il fallait à Desp... un auditoire, un public, une galerie pour qu'il se produisît.

Venant du Pont International, la machine affectée à « la Manœuvre » avançait haut de pied, à petite allure vers la Gare. Ce n'était pas une superbe « Pacific » une de ces grosses locomotives que l'on voyait tracter les express et les rapides. Mais une machine à prétention somme toute modeste, communément utilisée pour tirer les omnibus, les trains de marchandises. Pas besoin pour elle de surpression, la vitesse n'atteignant jamais un haut plafond. Si le corps faisait simple, en comparaison avec les gros bolides, la cheminée elle, s'avérait d'importance. Un long fût qui montait haut, bien à l'avant et crachant une quantité de fumées et d'escarbilles, inversement proportionnelle à la puissance.

Desp... se trouvait aux leviers de commande de la machine ; Justin C... lui, à proximité d'une aiguille du Poste 3. Alors, beaucoup d'opérations tendant aux changements de directions s'opéraient à l'extérieur. L'automatisme commandé du poste ne connaissait point comme aujourd'hui l'exclusivité. Il fallait que l'aiguilleur –quel que fut le temps- sortît de son abri et allât remuer de lourds disques adaptés à de longs bras portant chacun un frein. L'employé, au prix d'un effort certain, faisait tourner l'appareil et les rails changeaient de place pour créer des voies nouvelles.

A la vue de son « souffre-douleur » Desp... eut une de ses fulgurantes et particulières idées pour l'amusement, à bon compte. La machine ralentit, ralentit pour stopper en douceur. Desp... saisit une gourde toujours bien placée pour servir. Il la montra à Justin.

« Veux-tu boire un coup Justin ? (*La tentation de Saint-Antoine*)... C'est du bon, du frais, du « macho » ⁽³⁷⁾ (*ceci dit en patois*).

- Oh ! volontiers. J'en ai bien besoin. Quelle soif est la mienne. J'ai déjeuné avec des « chichons ».
- Ah ! grand gourmand...
- Et toi tu n'en es pas peut-être... dit Justin mi-bougon, mi rieur.

³⁵ Cujoun : en patois gersois la calebasse, la gourde

³⁶ Valeje : valise en patois toujours

³⁷ Macho : vin espagnol capiteux

- Allez monte... fais vite... je suis pressé...
- J'arrive. »

Le malheureux ne se doutait point qu'il venait de mettre les pieds dans un drôle de traquenard. Sinon, il eut sans doute apporté moins de hâte à se trouver sur le tablier de la locomotive. Desp... lui tendit d'une main la gourde ventrue et tentatrice en diable. De l'autre il tenait le levier de démarrage. Justin C... aurait dû se méfier. Mais son avidité l'aveuglant, il ne put voir le geste fatal. Et vas-y que je tête... Oh ! la bonne goulée !

D'un coup sec, Desp... tira sur la commande. La machine obéit et en quelques secondes atteignit une vitesse qui aurait présenté un danger réel si quelqu'un avait essayé de sauter.

- « Arrête ! Arrête ! Salaud... Grand bandit ! hurla le « médusé ».
- Bois... bois donc... ne te tracasse pas... »

La machine passa rapidement devant la gare. Et Justin de hurler, de menacer, et même –ô crime !- de jeter la « peau de bouc » ou le charbon du tender.

Ce n'est qu'aux approches du Vieux Pont que la cavale fatale s'arrêta. Justin sauta, à terre, lestement. Qu'est-ce que le courroux permet comme performance ! Sans plus tarder, Desp... démarra vers le Bas-Quartier. Justin eut alors le ridicule réflexe des faibles. Il saisit des projectiles sur le ballast de la voie et les lança en direction de la « fuyarde » avec un manque de précision bien naturel pour quelqu'un fort en colère. Pas un caillou n'atteignit le but.

Réalisant très certainement, soudain, le sérieux de la situation (désertion de poste) Justin ôta la casquette de son chef, la prit à pleine main et se mit à foncer, avec toute la célérité que pouvait permettre son embonpoint.

Et si le perfide téléphone sonnait... qui allait répondre ? Qu'allait-il en résulter ? Si le rapport était fait que personne ne répondait ?

Le collègue du Poste A, le plus éloigné de la gare, presque sous le Vieux Pont vit ce départ irrésistible.

Sur la voie il y avait du monde. On allait donc assister au passage d'un singulier marathonien. Les cantonniers, eux, oublièrent un instant le tire-fond de serrage, se souciant peu de coussinet, de patin et de traverse.

Vas-y Nurmi ! ⁽³⁸⁾ firent-ils. » Justin trop lancé ne les entendit pas. Heureusement. Mais son homologue du Poste I, le poste qui jouxtait le dépôt des marchandises, eut toute latitude pour se manifester.

- « Où vas-tu Justin ? Tu as la courante ? Qu'est-ce qui t'arrive ?
- La merde fut-il répondu dans un halètement (*une expression souvent sur les lèvres du grincheux*). »

La course continua. Le malheur appelant le malheur, ne voilà-t-il pas que notre infortuné, un peu avant la marquise de la gare s'empêtra dans les rails. En avant pour la

³⁸ Nurmi : fameux coureur de fond finlandais le plus fameux d'ailleurs entre 1920 et 1930.

bûche, pour un beau plongeon ! Justin se releva, sans mal, mais en pestant, ce qui ne l'empêcha pas de reprendre sa vive allure.

Les voyageurs, les employés du Midi ne furent pas peu étonnés de voir ce petit homme bedonnant qui prenait la voie ferrée pour une piste d'athlétisme. Les premiers sans rien comprendre, ni sans chercher à élucider la question. Les seconds qui connaissaient bien Justin, se demandèrent si subitement il ne travaillait pas « du casque ».

Il se trouva également parmi les spectateurs, hélas ! le Chef de Gare, coiffé de son inséparable chapeau mou noir. Voyant passer devant lui, Justin tempêtant toujours, appelant la vengeance, lançant l'anathème contre quelqu'un, il voulut l'arrêter.

« D'où venez-vous C... ? (*L'interpellé ralentit le train*)... Que faites-vous ?

- Je ne sais pas.
- Je vous répète, d'où venez-vous ?... Que faites-vous ?
- Je ne sais pas... » Et de continuer à courir en direction du Poste 3, tout proche.

Bon chef, homme de cœur, connaissant son subordonné et subodorant une certaine mésaventure imposée, Monsieur D... se contenta de hausser les épaules.

Justin enfin atteignit son lieu de travail. Hors d'haleine, suant, rouge de colère, il se jeta sur le banc de bois, son siège à l'intérieur du poste. Il n'en ressortit que pour quelques manipulations indispensables.

Heureusement pour tout le monde, l'heure de la relève sonna vite. Ainsi fut évité un drame. Que se serait-il passé si Desp... (L'épouvantable) s'était présenté avec sa locomotive pour demander la voie ?

L'incident fit le tour de la gare (il se trouve toujours de fichus mal intentionnés pour dauber sur les malheureux) et même déborda jusqu'en ville. On en fit quelques gorges chaudes. Puis tout tomba dans l'oubli.

La première rencontre entre Desp... et Justin ne fut certainement point placée sous le signe de la grande aménité. Mais le différend finit par s'arranger. Justin étant plus râleur que rancunier et surtout un gourmand impénitent donc facile à prendre par ce péché mignon.

Puisque nous avons fait allusion à quelques propensions de Justin, ajoutons qu'il amusait ceux qui le savaient amateur de plage. Un amateur bien spécial. Un voyeur en quelque sorte pour débusquer les jolies « fumelles »⁽³⁹⁾. Il éprouvait un plaisir évident à s'installer sur la promenade du bord de mer et jumelles devant les yeux, à contempler les naïades de l'époque. Il le faisait en savourant une jouissance non dissimulée, un appétit de chair qui prêtait à sourire. Sa concupiscence n'était certes pas difficile à contenter puisque aussi bien les appâts féminins se cachaient fort à l'époque. Les maillots de bains, souvent d'une seule pièce, couvraient la plus grande partie de l'anatomie. Bras, jambes, visages étaient dénudés. Un point c'est tout. Tout ce qui semblait tentant, évocateur, vulnérable était couvert.

Qu'aurait dit notre amateur s'il vivait au temps des seins nus et des slips réduits ? Nous ouvrons là un chapitre qui touche d'assez près à la morale. Abordons la question

³⁹ Terme familier et non péjoratif, en gascon, pour désigner des femmes assez jeunes, en général.

avec beaucoup de circonspection, tout en nous gardant –comme en beaucoup de matières- de conclusions hâtives, de condamnations faciles et un tantinet prétentieuses.

N'est-ce point là un restant de sexisme désuet, exagéré, une mise sous surveillance d'une partie notable –l'essentielle sur beaucoup de plans- du genre humain ; de faire de ses membres des objets réservés en voulant condamner à l'ensemble la vue de ce qui est naturel, par égoïsme étroit plus que par ridicule pudeur ? Pourquoi ne pas s'insurger contre les mâles qui simplement affublés d'un cache-sexe exhibent sur nos plages une peu esthétique bedaine ? Quand encore ils ne la caressent point ostensiblement avec un sans-gêne évident !

Pourquoi un être –souvent charmant- parce qu'un peu différent comme construction ne pourrait-il pas (ou plus précisément ne pourrait-elle pas) montrer une poitrine nue alors que Monsieur a tout loisir pour le faire, en offrant en plus une végétation pileuse fournie et d'un très contestable bon effet ?

Puisque le mâle cache ce qui pendouille qu'à la rigueur on ne présente point le triangle velu, soit... Mais qu'y aurait-il de si blâmable dans le cas contraire ?

Le désir ne naît-il pas le plus fréquemment de l'enveloppe. Le linge fin, brodé ou non, ne suscite-t-il pas, par convoitise ou manque, un appel plus grand chez beaucoup de voyeurs ? N'éveille-t-il pas chez des obsédés des sentiments de possession peu nobles. Ne trouble-t-il pas leurs sens frustrés, de façon anormale, voire dangereuse ?

Question d'époque, question d'éducation. L'hypocrisie en l'occurrence ne joue-t-elle pas un grand rôle ? Ils sont plus nombreux qu'on ne le pense dans le sexe dit « fort » ceux qui recherchent et éprouvent une jouissance toute spéciale devant le séchoir où les parures féminines intimes sont exposées. Que d'éveils, de sentiments équivoques... qui peuvent pousser à de véritables névroses. Les viols ne sont-ils pas préparés par la perturbation des sens venant du supposé ? Le caché n'appelle-t-il pas la curiosité malsaine et la lancinante idée de la possession ?

Si l'on fouillait un peu on trouverait que la pruderie exagérée n'a jamais été bonne conseillère. Avec leurs impératifs restrictifs, les religions –en général- ont contribué à la pousse des laides pensées et des troubles de la sensualité. Ceci ne saurait être un plaidoyer pour l'érotomanie, ni l'acceptation d'une dépravation des mœurs. C'est un appel à la mesure, à l'équité. Une condamnation sans équivoque de l'épouvantable tartufferie.

« Cachez ce sein » dit le faux dévot, le laid jouisseur, le cupide, l'hypocrite, l'imposteur. Terrible antiphrase qui condamne son auteur (ses auteurs, plus nombreux qu'on ne le suppose).

* *

*

« On nous gare ici, ce soir ? (*question en apparence anodine bien que comportant un étonnement manifeste et une légère protestation quant à un service inachevé*).

- *Va-t-en chier, bougre de con (réponse aigre, fusant à la seconde, péremptoire en diable et au demeurant touchant à la scatologie) ».*

Le cadre de la confrontation : entre les postes 3 et 4, sur une voie, en soirée.

Les antagonistes : le questionneur : Monsieur Gui... représentant la Compagnie du Midi, en territoire espagnol, à Irun. Ici, à Hendaye, on disait tout simplement le Chef de Gare français d'Irun. Un être un peu à part du commun des cheminots, Monsieur Gui... Mieux mis, portant pour le travail col dur montant, cravate et manchettes avec boutons bien apparents. Son comportement général dénotait une bonne formation, une solide éducation. Il faisait très monsieur en comparaison avec l'ensemble du personnel.

Distant de façon très naturelle, sans se forcer, sans emphase, sans recherche d'effet. Son langage châtié ; la grossièreté lui paraissant étrangère, à la limite de la grandiloquence ; était la manifestation d'une instruction au-dessus de la moyenne.

Grand, sec, et le visage en permanence rubicond. Pas celui d'un amateur d'eau minérale ou pas, en tous les cas. Le démon, il est vrai, se trouvait à Irun, avec les vins espagnols si tentants. Monsieur Gui... ne s'en privait point, pas plus que son état-major (quatre ou cinq subordonnés) avec lesquels il se trouvait précisément lors de la fameuse apostrophe.

Qui avait lancé cette dernière ? Vous y êtes... Notre connaissance Justin C... ; qui, le hasard jouant parfois des tours perfides aux hommes ; se trouvait au pied d'une aiguille, très près de l'endroit, où la rame qui revenait d'Espagne avait stoppé contrairement à une habitude bien établie. Il faut savoir que ; à l'exception de certaines périodes comme lors de la guerre civile de 1936 ; les trains en provenance de Bordeaux et de Paris, les express, les rapides, font une incursion en territoire espagnol jusqu'à Irun. Les convois ibériques leur rendent la politesse. Mon père opérant ce jour-là au Poste 4, ne se trouvait pas loin non plus du point litigieux. C'est lui qui vit se manifester à la fenêtre d'une portière de wagon de première classe, Monsieur Gui... la figure congestionnée, bien plus qu'à l'accoutumée et qui réagissait ainsi sous le coup de l'affront. Monsieur Gui... connaissait bien mon père. Nous étions voisins à la Rue du Port où Monsieur Gui..., alors célibataire, vivait avec sa mère âgée et sa sœur une grande infirme mentale.

J'appréciais Madame Gui... mère pour ses gâteaux, de gros boudoirs, et ses bonbons au chocolat ou acidulés. Disons qu'à mon égard la brave femme ne se montrait point avare. Aussi étais-je toujours ou presque volontaire pour lui rendre quelques menus services, en lui faisant des commissions qu'elle me rétribuait largement, les boîtes de biscuits ou de confiseries s'ouvrant facilement et largement. J'étais également toujours prêt pour lui livrer les œufs frais de notre petit élevage. Monsieur Gui... en était grand consommateur. Chaque soir, pour son dîner, il en gobait deux ou trois, crus. Sa seule subsistance avant le coucher. Peut-être un antidote des « Rioja » ou des « Valdepeñas ».

« Monsieur Paguessorhayé, vous avez entendu ? Quelle scandaleuse attitude !

- N'y faites pas attention Monsieur Gui... Vous connaissez C... Ce n'est pas un méchant bougre... Vous payez peut-être, pour quelqu'un contre qui il en a...

- Par exemple (*Monsieur Gui... ne prêtait, semble-t-il, qu'une oreille fort distraite au plaidoyer*). Je ne m'en suis jamais entendu autant... de mes propres oreilles. »

Le train étant enfin refoulé pour s'arrêter à son emplacement coutumier la protestation cessa faute de plaignant.

« Qu'est-ce que tu as fait Justin ? demanda mon père sur le ton le plus innocent. Tu sais qui tu as engueulé ?

- Qu'il s'en aille chier (*à nouveau cette pensée tenace de défécation*). Ce n'est pas parce qu'on s'appelle Gui... que l'on peut se croire tout permis. Je l'emmerde (*toujours l'expression coprophage à la bouche*).
- Calme-toi donc, mon vieux. Surtout qu'il risque de porter le pet (*là mon père inventait*).
- Lui, le Chef de Gare, je les emmerde. (*Une constante dans l'expression basse... Justin voulait donc aggraver son cas*).

Heureusement pour lui, il ne passa devant aucune Cour de Justice. Monsieur Gui... par la suite, ne parla plus de l'offense. Même ses aides de camp n'y firent pas allusion.

Justin résidant rue de Fontarabie donc à proximité de la Rue du Port devait rencontrer souvent Monsieur Gui... Mais comme il advient avec de nobles âmes comme l'injurié, face à des âmes simples comme le grossier personnage, tout finit par s'étouffer. Le dossier ne fut jamais rouvert. Le temps passa. Avec lui la rancœur. Ce fut très bien ainsi. Mais Justin C... devait conserver son caractère aisément irascible.

* *

*

La gare d'Hendaye avait son Tartarin. Moins bedonnant que son célèbre devancier de Tarascon. Petit de taille, toutefois. Paul B... connu pour ses exagérations sur des sujets divers et notamment en ce qui concernait le carnier et le panier de pêche. A l'entendre, un ravageur de la mer et de la rivière aussi bien qu'une terreur pour le gibier à poils et à plumes.

On ne peut jamais nettement définir ce qui pousse des êtres volubiles à exagérer leurs exploits voire à créer de toute pièce des récits où ils s'attribuent toujours un moment de gloire, en manifestant une maîtrise peu commune, dans la spécialité quelle que soit d'ailleurs cette spécialité.

Est-ce là mythomanie, sorte de maladie pour épater et au surplus, tout en le prouvant à autrui, se prouver que l'on est « quelqu'un » de plus de valeur, de mérites qu'il ne paraît. Besoin d'éblouir, de gommer une insuffisance dont au fond, de manière vivace ou confusément, on a conscience et qui fait souffrir.

Comme si la jactance pouvait irrévocablement élever et par le seul fait de sa manifestation. En allant plus loin il n'est pas exclu de déceler chez le vantard une timidité qui handicape, un manque d'assurance qui limite les possibilités. Pour pallier ces insuffisances ou défauts, on cherche la voie du « plein la vue » et pour cela on se pique d'audace. On y met tellement de conviction, il entre dans cela tant de désir d'être autrement que l'on ne s'aperçoit qu'à peine ou pas du tout de l'ironie, de l'hilarité que l'on suscite dans l'entourage. Le sentiment de ridicule, pourtant manifeste semble étranger à qui bluffe.

Les situations les plus abracadabrantes, les faits les plus impossibles abondent dans les récits marqués par l'irréalité ou la démesure. Quand cela n'est que le lot de farceurs qui parlent, parlent, avancent, avancent sans souci de la plus élémentaire vraisemblance, on peut ne pas trop déconsidérer les auteurs et appréhender, au contraire, qu'ils se payent la tête de qui les écoute de trop près, tout oreilles, buvant les paroles, croyant dur au récit. Et si l'on se faisait en tant qu'auditeur le complice de l'exagération pour rire un bon coup ensemble.

La vantardise, cette mise en avant de ses mérites peut aller jusqu'à l'échauffement inconsidéré de l'imagination qui, au demeurant, devient alors dérégulée, touchant à la chimère, ce qui lorsque l'esprit est fécond peut encore passer, séduire ; mais qui n'aboutit qu'au grotesque quand il manque à Arias ⁽⁴⁰⁾ un don de création pittoresque.

La vantardise peut plonger dans la cécité et la surdité. L'être tout à ses exploits extraordinaires ne saisit point les lazzis qu'il suscite. Il passe... imperturbable... comme ailleurs... transcendé.

La vanité comporte un essentiel de futilité par manque réel d'importance, de réel. Vouloir en tirer quelque profit confine à l'absurde. Si encore le vantard pouvait se faire fort de ce qu'il avance d'une manière quelconque. Mais pas de moyen, pas d'ouverture pour offrir un commencement de manifestation probatoire.

Il en est qui par leur manque de sérieux, d'irréalité frôlent la logorrhée tellement leurs plaidoyers sont tumultueux et abondants. La schizophrénie avec ce qu'elle comporte de rupture d'harmonie, d'incohérence semble être l'aboutissement pour quelques individus

⁴⁰ Type de vantard (La Bruyère)

qui exagèrent outrancièrement, qui paraissent évoluer dans un monde tout autre, avec des motivations différentes.

La paranoïa est à évoquer aussi puisque aussi bien un orgueil exagéré, une soif inextinguible de se mettre en évidence font partie des motifs de cette psychose.

Classer Paul B... dans un de ces compartiments n'aurait présenté qu'un relatif intérêt ; tant de puérilité venant innocenter notre « marchand d'histoire ». Quelques anecdotes, dont son sac était pourvu comme celle que nous allons narrer, à titre d'exemple, suffisent à situer un être, proie facile pour la dérision engendrée par ses prétentions exagérées d'impossibles exploits avec, pour encore alimenter la chronique de ceux qui se payaient de bonnes pintes de rire, les échos que l'on colportait sur les infortunes conjugales du petit héros.

« Raconte la dernière Paul... (Ainsi conviait-on le « bluffeur » à la démonstration). Il ne se faisait point prier.

- Je me trouvais à la chasse.
- Où ça ?
- Dans mon Pays (*nulle précision sur ce lieu sans doute béni des Dieux, pour avoir vu naître un tel illustre personnage*).
- Quand ?
- L'an dernier, pour le congé.
- Tu chassais seul ?
- Avec des voisins, des copains d'enfance.
- De bons fusils comme toi ?
- Oui, oui, d'excellents chasseurs. Mais je les dominais.
- Dominais en quoi ? lança un railleur.
- Mes chers si vous continuez à m'interrompre, à rendre impossible ma narration.
- Vas-y... vas-y. Raconte.
- Nous étions donc en action de chasse. Mes amis s'égaillèrent par les champs et par les sous-bois. J'optai pour un petit tertre que je connaissais bien et que je savais être un lieu fréquenté par le gibier.
- Quel gibier ? (*Toujours un fâcheux pour faire l'intéressant*)
- A plumes et à poils... Me voilà donc sur le petit raidillon au pied d'un bel arbre, aux fortes branches. Je fais le guet. Pas longtemps. Soudain (*les auditeurs se poussaient du coude, le bonhomme démarrait, on allait rigoler*), j'entendis au-dessus de ma tête un grand froissement, un de ces froufrous qui se terminent par un coup sec. Une palombe perchée juste sur moi. Je pensai à l'ajustement, avec cette rapidité d'esprit que nous avons, nous, les vrais Nemrod. (Paul B... était lancé). Je levai mon arme. Au même instant à mes pieds l'herbe frissonna. Oh ! Merveille ! Les belles oreilles qui pointèrent. Un capucin, et du meilleur aspect, qui se restaurait et demeura là, à portée, juste à la verticale sous moi. Habitué aux mille caprices de Diane (*P. B... se piquait d'érudition mythologique*).
- Qui c'est ça Diane ? Ta chienne, interrompit un fâcheux, un rustre, un ignorant.
- Mais notre déesse, notre protectrice à nous chasseurs. Comment peut-on ne pas savoir cela... Il est vrai que tu n'as rien de commun avec un fin fusil. Donc, habitué aux situations les plus imprévues et les plus fantasques, je ne perdis ni mon sang-froid, ni partant mon temps. En homme pratique je me dis : le salmis est bon, le civet aussi. Allons-y pour les deux prises. Je relevai le canon de mon

Hammerless ⁽⁴¹⁾ cependant que le talon tombait bien perpendiculairement vers le sol. Exécution... Simultanément, j'appuyai sur la gâchette et assénai un coup formidable sur le crâne du rongeur. Un léger et court vagissement. Raide mort cependant que le colombidé...

- Le quoi ? questionna un autre farceur.
- La palombe, andouille... cependant donc, que la palombe tombait foudroyée près du lièvre. Je n'eus qu'à me baisser pour ramasser les deux proies. Deux beaux morceaux, je vous le jure.
- Ne jure pas trop, murmura un troisième intervenant que Paul B... n'entendit pas ou feignit de ne point entendre.
- Mes amis, quelle fête à la maison ! Ma femme accommoda les deux bêtes selon ce qui convenait le mieux pour chacune d'elles. Quel repas !
- Et X... y était-il ? lança quelqu'un. *(X était le concubin, un cheminot également, célibataire en pension chez Paul B... que Madame soignait particulièrement. Un veinard qui du même coup trouvait le toit, la table et la couche accueillante. X en qui Paul B... ne voyait qu'un cher ami).*
- Naturellement, chez moi répondit la belle âme, qui ne saisit pas le sous-entendu de la question par ignorance de son infortune, chez moi on partage avec les vrais copains. »

Et le récit s'acheva sur ces mots d'altruisme manifeste.

Paul B... se rengorgeant, confiant dans l'effet produit par sa narration, s'en alla vers le fond de la gare.

« Bravo Paul, lancèrent les collègues pour le récompenser de sa peine et le remercier pour l'excellent moment passé à écouter les fariboles alimentées par des propos farfelus... A quand la prochaine ?

- Bientôt, bientôt... Je vous le promets. »

* *

*

⁴¹ A l'époque un fusil coté avec sa percussion centrale et son manque de chiens apparents.

C... n'avait rien d'Adonis. Mais qui peut, au demeurant, se targuer de posséder à l'instar du jeune de Byblos le canon de la beauté physique ? C... n'aurait point inspiré Chardin par la régularité de ses traits.

C... appartenait à cette catégorie d'individus que la nature n'a pas privilégiés quant à la douceur de leur visage. Disons que l'ensemble de ces affectés ne présentent rien qui puisse répugner. Ils n'offrent, tout au plus, que des bizarreries qui prêtent à rire. Sans mauvais esprit. Ce sont des originaux. Sans plus. Des comiques, naturellement. Pour peu que le verbe soit abondant –pour beaucoup c'est une sorte de compensation à l'altération du masque- spirituellement abondant et pour maintes c'est le succès assuré. On recherche leur compagnie. Ils amusent. Ils font rire. Tout, chez eux s'y prête. Faciès, voix, saillies. Point de raillerie à leur rencontre. Mais ils portent avec eux une telle charge de drôleries qu'on les recherche comme compagnons indispensables à une bonne, à une saine gaieté.

On pourrait disserter à longueur de jours et de pages sur la beauté et partant sur son contraire, la laideur. Trouver un vaste consensus à ce sujet demeure tentative vouée à l'échec, tant les avis « les goûts et les couleurs » sont partagés. Chacun a son idée là-dessus. Et puis à moins d'être confronté à l'atroce difformité –cas très rare- qui peut être sûr de son jugement ?

Certaine grande dame de scène qui à première vue semble laide, saisis par le feu de son regard ; deux étoiles qui brillent.

Tel grand comédien a porté avec tant d'aisance et de brio une apparente « disgrâce » qu'il en a retiré sa gloire et aussi une forme particulière de beauté.

J'ai connu un Professeur (une Dame) fille d'un grand Universitaire, sœur d'un résistant du haut de la gamme, sur le passage de qui des balourds, des benêts devaient se retourner pour dire « qu'elle est moche ! » Dès que l'on prenait contact avec elle, on oubliait ce visage peu harmonieux, ces gros verres de myope, ce dos voûté pour ne retenir que cette intelligence hors de pair, cet esprit brillant qui paraissaient enjoliver tout ce qu'ils touchaient. Son érudition, son sens de l'humour lui créaient une sorte d'auréole. Que comptait le physique auprès de tant d'éclat intellectuel ! On était conquis ; sous le charme. N'était-ce point là beaucoup mieux que ce qu'aurait pu faire, qu'aurait pu susciter une personne d'une infinie beauté mais d'une navrante pauvreté de l'esprit ?

C... n'était donc pas beau. Le visage ravagé. Une dentition qui ressortait sous les lèvres car d'une longueur anormale. Une mâchoire inférieure d'un prognathisme prononcé. Une paire d'oreilles aux pavillons flottants et éléphantins. Un corps maigre, tout en avant, comme en poursuite constante de quelque chose. Mais l'être était sympathique.

Un jour, il se trouvait à la gare, à la porte de départ, au poste de poinçonneur. Le chef de service n'avait point songé au côté peu décoratif de son subordonné. Il est vrai que la Compagnie avait d'autres préoccupations que celle d'offrir de « jeunes premiers » à sa chère clientèle.

C'était jour de fête. A l'époque, pour accéder aux quais, il fallait montrer son billet aux cerbères de la pince... le composteur se trouvant encore à de nombreuses décennies de son intention et de sa mise en service.

Un jour de fête ! Un après-midi, C... à son poste fumait un gros « puro »⁽⁴²⁾ un de ces havanes avantageux ; un « barreau de chaise » qui situait un influent, un rupin ; un de ces londrès à la tripe longue et grosse déjà fort prisés bien avant que Sir Winston l'anglais ou Fidel le Cubain en fissent leur compagnon de prédilection.

Les voyageurs ne devaient pas, cet après-midi, manquer d'être étonnés de voir un tel ornement buccal présenté par un employé de rang fort modeste. D'aucuns durent grogner, le manque de tenue étant flagrant. Un cadeau sûrement pour un service rendu, avec empressement, à un voyageur fortuné.

Tout en faisant des trous dans les billets C... se délectait. Ah ! Les précieuses gou-lées. Ah ! Les belles volutes. Et cet arrière-goût d'excitante amertume ! La vie était belle, l'instant fort doux.

« Dites donc C... est-ce là une tenue quand on est de service et surtout à la porte ? interrogea le Chef de Gare, surgissant à l'improviste.

- Monsieur... Monsieur, bredouilla le pris en faute, avec le peu de possibilité vo-cale que lui laissait le bâton obstruant, en permanence, dans la bouche.
- Allez... Jetez-moi ça... Et n'y revenez pas. Sinon je serais obligé de sévir.
- Bien... »

Le Chef tourna les talons. C... enleva le corps du délit d'entre ses dents, frotta la partie allumée sur le mur de la porte sans prêter attention à la trace noirâtre qu'il fit.

« Ah ! Il ne faut pas fumer... et bien, chiquons » se dit-il, à lui-même, à mots très couverts. Il enfourna le cigare et le sectionna avec ses dents. Un corsaire n'aurait pas fait mieux pour en préparer « une bonne » à mâcher.

Déjà bien jaunie la dentition de C... n'en sortit pas blanchie. Mais l'honneur était sauf.

* *

*

⁴² Gros cigare d'Espagne

Qui diable peut pousser des subordonnés vers un grade où ils trouveront une autorité même légère, une rémunération en augmentation bien que limitée ; un cadre modeste, civil, religieux ou militaire vers la marche supérieure, vers le « bâton de maréchal », le poste-clé ou la mitre flamboyante ? Le désir tenace d'accéder plus haut, toujours plus haut. Une vraie obsession, motivée fort souvent, chez beaucoup, par une jalousie maldive, peu honorable ; par le besoin vif, tenaillant de briller, d'en mettre « plein la vue » ; le penchant manifeste pour le commandement à tout prix, ce qui suppose dans ce cas un manque total de justice car on infériorise ses pareils, alors que la chose n'est pas si évidente ; par un esprit de lucre abusif, par la soif de considération, recherche fallacieuse s'il s'en trouve, et par l'incoercible penchant pour dominer.

Que ne met-on en branle, alors, pour arriver au but convoité, pour gravir les inéluctables échelons, pour se hisser à l'étage supérieur ?

Quand il est question de travail acharné, de mise à l'épreuve de son intelligence, on n'a qu'à s'incliner, trouver la démarche, le cheminement normal et fort louable.

Las ! Cela n'est pas aussi simple, ni souvent en conformité avec la loi morale. La recommandation (le fameux piston) joue dans nombre de nominations un rôle déterminant. Dans beaucoup de boîtes, d'administrations, malheur à qui n'est point dans « la manche ».

« Qu'importe ton mérite, qu'importe ton talent, sois d'une coterie » a-t-il été écrit quelque part, à quelque chose près. Les passe-droits sont plus qu'une injustice. Ils sont stupides, malfaisants car ils privent souvent une organisation de cerveaux, de cadres de valeur, d'exécutants experts en leur matière et ce, au bénéfice d'individus moins doués, moins formés, donc moins rentables.

Ce qui s'avère fort blâmable dans la poursuite de l'avancement, c'est la rouerie dont on peut user pour arriver à ses fins. Alors on use d'un grand déploiement de flagornerie, envers le patron, du discrédit, de la délation au détriment du compagnon de travail devenu soudain un redoutable concurrent. Cela est bien bas du point de vue comportement. Cela le devient encore davantage quand s'y ajoute la platitude. Quoi de plus laid, de plus ridiculement laids que ces thuriféraires (le populo moins soucieux d'euphémisme dit carrément ces lèche-culs). La plupart du temps ces peu reluisants aspirants lorsqu'ils accèdent à un poste d'autorité, se transforment en insupportables petits chefs, tremblant d'un côté devant leurs supérieurs mais se montrant d'une exigence anormale envers ceux qu'ils commandent. Dans tout adjudant Flick se trouve un mélange d'obséquiosité, de manque de personnalité, de pusillanimité et aussi de propension à tourmenter. Cela paraît un impératif inéluctable : plus on « lèche » ou on a « léché » et plus on fait montre d'autoritarisme au détriment des malheureux que l'on a sous sa coupe.

On aurait classé à quelque nuance près, entre 1920 et 1930, le chef d'équipe B... de la Gare d'Hendaye dans cette peu reluisante dernière catégorie. Le Chef d'équipe c'était en quelque sorte le sergent ayant sous son commandement des hommes non gradés, les manœuvres, ceux du bas de l'échelle.

B... n'était pas peu fier de son bout de galon. Pour l'obséquiosité il avait été à bonne école. Celle de valet de chambre. Venu d'une campagne des bords de la Bidouze, jeune il avait offert ses plats services à des maîtres de maison à Bordeaux et à Dax.

Ses manières affectées, il les tenait de sa première fonction. Etant un gros bonhomme, il n'en paraissait que plus ridicule. Entré comme simple employé au Midi, il apporta avec lui ce sens très poussé de l'humilité devant le gradé mais aussi le désir vivace de percer, de commander, à son tour. Pas en haut, au grand quartier général évidemment, mais à un poste très idoine pour prouver sa domination. Le plus grand travail de l'équipe à B... consistait à pousser des wagons. A pallier l'absence de machine en quelque sorte. Sous certains couverts, sur des quais intérieurs dans la grande ou petite vitesse, (endroits où l'on poussait, déchargeait ou chargeait des colis, des objets devant être véhiculés rapidement ou pouvant attendre un long cheminement).

Lorsqu'on se trouvait loin des chefs, en bordure de la Bidassoa, le travail s'effectuait sans heurts, sans éclats. B... alors laissait ses cordes vocales en paix. Il ne criait pas davantage qu'il ne poussait. Mais attention ! Si l'opération se déroulait aux abords de la gare ou si la silhouette d'un supérieur pointait, alors notre homme qui ne manquait point de coffre, se mettait à hurler littéralement.

« Allons-y... Poussons dur ! Poussons dur ! Oh hisse... Poussons ! Poussons ! » Avec le même aplomb que ceux qui parlant de leur club de prédilection disent le jour de la victoire « on a gagné » pour se contenter d'un restrictif « ils ont perdu » dans le cas contraire.

B... passait fier, heureux, certain de ses effets. Cela ne prenait pas avec tous. Il se trouve heureusement des chefs qui prisent fort peu les simagrées. B... essaya quelques déconvenues. Il n'en eut cure. Il persévéra. Il eut sa petite récompense puisqu'il fut nommé au même grade à Bayonne, où la gare avait une classe supérieure à celle de la frontière.

Son départ ne fit pas des malheureux à Hendaye. Il ne fallut pas une grande sébile pour récolter l'argent nécessaire à un cadeau. Il n'y eut pas de cadeau.

* *

*

Quelques sobriquets –parmi tant d'autres- que l'on entendait en gare : Bamboula touchait un homme somme toute assez vulgaire, sans grande caractéristique hormis un rictus buccal qui lui faisait décaler les mâchoires. La bouche de travers classique. Pas dangereux en fait, mais d'une agressivité verbale, au-dessus de la moyenne. Une réplique le montre tel qu'en lui-même. A un père de famille luzien venu se plaindre de la trop grande approche du fils du cheminot hendayais, vis-à-vis d'une de ses filles, (avec promesse de fruit) il fit cette affirmation péremptoire. « J'ai lâché le coq. Vous n'aviez qu'à garder la poule. »

Pourquoi Bamboula, un nom dont on a doté les natifs d'Afrique Noire ? Inconséquence et mystère des appellations gratuites. Ne point élucider, c'est bien mieux.

Trompe-la-mort, un Béarnais que l'on croyait, sans cesse, en passe de faire le grand saut. Aspect maladif avec une maigreur persistante. Mais d'une résistance à tous crins. Un nargueur d'Atropos. Du moins pour un temps.

Pittarou, un autre Béarnais. Celui dont nous avons parlé lors des agapes nocturnes imposées par les deux « culottés » pandores. Pittarrou : de pitter, lécher, suer, aimer plus que de raison le jus de la treille.

Caporal. Rien à voir avec le pétun du même nom. Peut-être le rappel d'un grade, au ras de terre, lors du service militaire ou de la guerre...

Et tant d'autres. Tant d'autres qui prirent forme, passèrent vite ou durèrent un peu plus. Tous, donc, puisés aux meilleures sources mais connaissant des fortunes diverses, des succès différents.

Tableautins

L'excentrique, le perturbé et le discoureur



Ils eussent pu, à Hendaye, passer pour des gens de la société bien comme il faut ; celle qui tire considération, admiration, fonctions, titres du nombre d'arpents au soleil ou d'autres signes de richesses apparents. Ils possédaient, en effet, un vaste plateau, avec vue splendide et imprenable d'un côté sur le Golfe de Biscaye, et de l'autre, sur la montagne basque avec ses deux reines la Rhune et les Trois Couronnes. De leurs terres, également, on plongeait

dans le Pays Basque celui de la Côte et celui de l'Intérieur. Cela côté France. L'œil franchissait la frontière sans difficulté et l'on apercevait Irun et au fond de sa vallée, en plein Guipuzcoa, les dernières pentes pyrénéennes.

Oui, des propriétaires qui eussent pu, non seulement faire fructifier leur bien, mais en jouir comme panorama exceptionnel.

Mais voilà, comme par un fait exprès, ce que la nature –ou l'héritage- leur avait donné d'une main, et le refus à quelque chose d'essentiel de l'autre. Ainsi trois fonciers ne retiraient aucune estime de leur situation mais fâcheusement leurs réputations procédaient de leurs comportements.

Une sœur et ses deux frères. Déjà pas de la première jeunesse.

Elle : une célibataire, du genre grosse bonbonne et dont l'accoutrement aurait retenu la plume de Germaine Acremant.⁽⁴³⁾ En tout cas, notre demoiselle Sask... exhibait toujours des chapeaux d'une forme extravagante et d'une surcharge de fleurs et de fruits à les faire considérer comme des vases renversés qui laissaient pendre leurs ornements. Avec des robes peu convenables pour une personne mûre, pincées sur sa grosse taille, des bottines de couleurs trop voyantes et une ombrelle peinturlurée, des affectations exagérées dans les manières, elle était plus munie pour déclencher le fou rire que pour créer un quelconque transport d'extase.

L'un des frères passait souvent par les rues, en trombe, hurlant, proférant toutes sortes d'imprécations, interpellant toujours quelqu'un qui ne se trouvait point là, gesticulant en fonçant. Sask... le fou, disait-on. Il s'en allait comme il était venu. Il disparaissait aussi vite qu'il était apparu. Jamais on ne songea à le mettre à l'abri. On le disait inoffensif. Le fait est que personne ne passa de vie à trépas par sa faute.

L'autre Ignacio s'avérait le moins affligé des trois, le mieux, celui que l'on pouvait admettre, et même rechercher dans son cercle de conversation. Il ne boudait point cette dernière, d'ailleurs. Doté d'un bon « crachoir », pouvant pérorer de longues heures, philosopher à sa manière, abondamment et ratiociner le reste du temps –ce qui n'était point

⁴³ Les dames aux Chapeaux Verts

incompatible puisque complémentaire- il faisait la joie de ceux qui avaient une minute à perdre. Terminant sa carrière, non fixe, comme porteur de bagages à la gare, il n'était pas difficile à débusquer. Il ne lui fallait point une pressante invitation pour qu'il consentît au débat. Point sourcilleux, non plus, quand on le laissait en plan.

Bref, trois cas, trois détachés des futiles possessions de ce bas monde.

Eux partis, tous n'eurent pas la même éthique. Et le plateau devint un très rentable terrain de camping.

Phaéton, commentateur et critique

Noël se trouvait souvent en stationnement devant la gare. Avec ses collègues cochers. Pour eux tous, pas question de l'apparat vestimentaire, en honneur chez les fiacres parisiens. Ici, la tenue de tout un chacun. Celle qui colle au pays. Béret basque rivé sur le sommet du crâne, fort naturellement. Noël n'était plus un jeune. Plutôt fort, la voix rocailleuse et affligé –si le terme convient étant donné le comportement bizarre du meneur de jument- d'une dureté du tympan. Quand il le voulait, affirmaient de mauvaises langues.

« Noël, paies-tu un coup ? » (*Mutisme du cocher, affectant le détachement absolu de celui qui n'a rien entendu*).

« Noël, viens-tu boire un coup ?

- Oui, oui, tout de suite... Sois sage » disait-il alors, à l'adresse de son animal patient.

Cela prenait à toutes les fois. Invariablement, le scénario se renouvelait. Noël n'en éprouvait aucune fausse honte.

Fort épris de sport, de rugby et de pelote basque surtout, le descendant de l'Aurige faisait montre d'une érudition remarquable pour tout ce qui touchait au ballon ovale et à la balle de cuir.

Grand lecteur de quotidiens et périodiques spécialisés il était un puits de renseignements sur les rencontres passées ou à venir. Il ne les gardait point pour lui. Il les exposait aisément. Dans la cour de la gare... dans les buvettes avoisinantes. Chez Hontanx, aussi. Hontanx était le marchand de journaux et de revues, tenant boutique en ville, Boulevard de la Plage. Dans cet endroit exigü, au milieu des paquets de journaux et de revues, Noël y allait de son commentaire avec un plaisir évident. Esprit étendu, il passait en revue les écrits des journalistes sportifs parisiens, bordelais et bayonnais, insistant, prolongeant le bon moment lorsque ces derniers couvraient de louanges le Stade Hendayais dont Noël était un ardent supporter.

L'habitude avait été prise par les amateurs. Quand on savait Noël chez Hontanx, on s'y pressait pour l'entendre commenter, lire, critiquer, affirmer. Notre homme en retirait une notoriété certaine, bien que limitée. Mais en ce temps de moins grande propagation des nouvelles et critiques, il semblait quelqu'un. D'ailleurs ne sommes-nous pas fort nombreux à être « quelqu'un »... même dans le superficiel.

Le vieil et difficile aficionado ⁽⁴⁴⁾

Lorsque les journées étaient belles –heureusement en grand nombre dans notre cité, dussent enrager les détracteurs étrangers- on apercevait sur les gradins de Gaztelu un octogénaire, coiffé d'un canotier dont le blanc avait depuis longtemps perdu de sa fraîcheur pour devenir d'une patine « nicotinique ». Le couvre chef datait. Comme son propriétaire.

Que faisait ce vieil homme à cette même place et durant de longues heures. Méditait-il ? Goûtait-il seulement à la chaleur alors que l'ombre et le soleil se remplaçaient ? Revenait-il toujours sur le théâtre de ses anciens exploits de pelotari pour repenser ses moments de gloire, cadre à l'appui. Certainement un peu de cette dernière hypothèse.

Le père Bir... ne demeurait pas longtemps dans la solitude. Il lui fallait des acteurs. Il n'en manquait point. La Place connaissait alors les nombreuses et piaillantes fréquentations des enfants. Les jeunes gens, les adultes prenaient le relais. Le choc sec de la balle ne cessait sur le mur. Les parties les plus prisées étaient celles des mains nues. Quelques-uns usaient d'instruments : pala ou chistéra. C'était les moins nombreux et aussi les mieux nantis en portefeuille car les appareils coûtaient cher. On peut toutefois affirmer qu'à Gaztelu Zahar la main nue était de pratique courante. Une sorte de petite reine. Les parties organisées ou tumultueuses se succédaient pour s'éteindre au moment de l'Angélus du soir, si respecté au Pays Basque.

Le père Bir... n'était pas un spectateur comme les autres. Il avait dû pratiquer excellentement, il y a fort longtemps. On le sentait à la science du jeu, des jeux pour être plus précis.

Rivé à son poste, mais point muet, il s'avérait un critique impitoyable, un procureur difficile, un lanceur d'anathèmes, d'interdits, implacable. Plus rarement il applaudissait. Ses sorties étaient redoutées des pratiquants. Surtout qu'elles paraissaient toujours émaner d'un homme en colère. Ses charges contre les maladroits ou les mal placés étaient terribles.

« Mannequin... sors toi de là si tu ne sais pas jouer » lançait-il dans un français sensiblement altéré, la langue euskarienne lui convenant mieux et s'avérant pour lui d'un maniement plus ancien et plus facile.

Ses désapprobations, par gestes, tenaient davantage du comique qui détend que de la charge qui fait honte. On s'en amusait bien. A sa manière, il participait à la fête. Car c'en était une ; chaque soir renouvelée. De jeunes apprentis venus au fronton le taquinaient bien un peu, manquant souvent, à dessein, leur coup, pour provoquer ses tonnantes réactions.

« Quand on ne sait pas se servir de ses mains, on se cache, on reste à la maison. Qui m'a foutu des pelotaris comme ça. »

Quelques loustics s'approchaient du coléreux et impénitent contempteur pour l'exciter encore davantage. Ce qui ne manquait jamais d'arriver. Et l'on assistait alors à de passionnantes passes d'armes car le père Bir... pas sot et pas tombé d'une récente pluie

⁴⁴ En Pays Basque on use de ce terme tauromachique pour parler aussi des amateurs de pelote basque.

comme ces blancs-becs, voyait bien où ils voulaient en venir, et les remettait vertement à leur place.

La belle saison achevée, on ne l'apercevait que très peu par les rues et encore moins au fronton. Fini le canotier. Le père Bir... restait sans nul doute au magasin, au rez-de-chaussée d'une belle maison bourgeoise, pierre et belle façade, où sa fille et sa petite-fille avec qui il vivait se tenaient en permanence. ⁽⁴⁵⁾. Il lui arrivait bien de faire quelque échappée vers la menuiserie Argoïty, toute proche. Là, il était assuré de retrouver une jeunesse qu'au fond il affectionnait bien. Un échange de propos pittoresques, naissait de telles rencontres, pimentés par ce parler spécial dont nous avons entrevu les formes.

« Tiens Monsieur Bir... disaient les jeunes (*des joueurs de rugby de l'équipe réserve du Stade Hendayais*), hier, on a été joué à Puyô.

- Comment ? Par le train ?
- Non, en autocar.
- En cocar qu'est-ce que cé qué ça ? Nous, pour aller jouer à la pelote à Urrugune ou Biriadou, on allait à pied. (*Le pauvre homme était en froid avec la géographie*). Et je parie qu'ils vous ont encore foutu la branlée.
- Bien sûr, affirmaient en chœur les arpètes même si le résultat du match avait été en leur faveur.
- Ouil ama. Vous n'avez pas honte. Aller en cocar pour avoir la rouste. Cachez-vous, restez à la maison. »

Personne ne s'indignait de ces propos peu amènes. Les lascars l'aimaient bien, le père Bir... Ne serait-ce que parce qu'il les amusait. Quant à lui, il les recherchait comme s'ils étaient une évocation de ses jeunes années.

⁴⁵ On y vendait des produits, en cuir, de haut prix et de la fine marqueterie, toutes sortes de bibelots de luxe.

Canular ou réalité d'une candidature

Chilar n'avait rien d'un impétueux, d'un claironnant. Où qu'il se trouvât ce n'est point lui qui aurait haussé le ton de sa voix. Il passait avec une certaine discrétion et n'avait aucune disposition pour s'immiscer dans un groupe pour y pérorer. Sauf, peut-être, avec les enfants. Mais que l'on ne se le figure point comme un être falot, dépourvu de mots, hostile à la conversation.

Avec une certaine douceur, il excellait dans l'art de la mise en boîte. Point grossier dans son langage, il maniait l'ironie et l'exagération avec une aisance naturelle. Certes, il brodait. Ses récits n'en retiraient que plus de saveur. On le connaissait pour avoir accompli quelques exploits qui sortaient de l'ordinaire. C'est du moins lui qui les révélait.

Ce qu'il aimait répéter ; et qui frappait nos jeunes imaginations ; c'est la part qu'il avait prise à une élection en Pays Basque.

Il avait été candidat au Palais Bourbon contre l'homme influent de l'époque, le député élu. Il y a eu depuis de nombreuses candidatures que l'on ne peut considérer que comme fantaisistes. Nous en avons pris l'habitude. Mais, alors Chilar briguant une écharpe de représentant du peuple, cela nous paraissait presque une gageure. Mais un pari sur qui, sur quoi, pour qui ? Et avec qui ?

Notre auditoire, enfantin, ne voulait point connaître le pourcentage des suffrages que Chilar obtînt. Il avait eu son nom, en grand, sur les affiches des murs ; dans les journaux ; sur ces petits papiers lourds de promesses et de désillusions qu'on appelle bulletins de vote. Certainement il avait pris la parole ; en tribune consommé devant de belles assemblées. Cela nous ne pouvions en douter.

Son programme, par contre, nous échappa. En eut-il un ? Qui commandita sa campagne ? Qui appuya sa candidature fantaisiste ? Emit-il des propositions originales ? Promit-il des leçons de mus dans les classes, un service gratuit de « chopers », de verres de cidre aux ouvriers après le boulot, un tunnel sous la Rhune pour aller facilement en Espagne, la suppression du corps des douanes, une porte en fin de Bidassoa pour tenir toujours la Baie de Chingudy pleine, comme le font les candidats farfelus, qui n'ayant rien à espérer de l'urne, recherchent la notoriété par l'originalité ?

Chilar ne fit rien pour nous éclairer, nous dire la vérité. Il fit bien. Pour lui, nous continuâmes à le considérer comme un personnage. Pour nous, qui fûmes les familiers d'un candidat, le rêve se trouvait au bout.

Chilar n'était pas son nom. De qui le tenait-il ? Mystère ! Certainement pas d'un autre Chilar, d'un grand Chilar, d'un vrai Chilar, d'un authentique champion de pelote basque.

Bel athlète mais vulnérable

Che Martin : une force de la nature. Un homme dans son plein épanouissement, à un âge où l'on possède –ou semble posséder- dans toute leur ampleur, la vigueur, l'énergie bien formées, bien développées, fort loin encore d'être corrodées par une quelconque attaque de mal le quel ne fait qu'annoncer un déclin fatal.

Un « macho » ⁽⁴⁶⁾ dans toute l'acception du terme. Un homme ayant passé la trentaine, tout nerf et tout muscle. Brun, d'un pigment naturel qui aurait fait se pâmer ou rendre jaloux tous les fanatiques du solarium ou du bronzage sur les plages ; anatomie, même disgracieuse, dénudée le plus possible. Avec cela d'un système pileux qui prouvait (du moins l'assure-t-on) sa virilité. Des poils fournis sur les bras, bien apparents avec les manches courtes du joueur de pelote. Un matelas noir sur la poitrine, que l'on voyait rapidement apparaître sous la fine étoffe mouillée par l'effort, qui devenait d'une transparence quasi absolue.

Che Martin : un bourgeois hendayais, un marchand de vins à grande clientèle, riche d'un important établissement. Surtout un grand passionné de sport. Ayant hérité d'une situation bien assise, il s'en remettait aisément à Thomas, le maître de chai, pour la bonne marche d'une affaire qui jusque là n'avait fait que prospérer. Deux cordes à son arc : le football et la chistera. Il avait opéré avec un brio évident dans le onze premier de la Real Union d'Irun, au poste d'arrière, de défenseur. La robustesse de son physique avait plus que rempli le contrat. Irun jouait alors en première division, rivalisant avec bonheur avec les grands clubs d'Outre-Pyrénées. Che Martin tint donc sa place fort honorablement.

Mais c'est la pelote qu'il adorait pratiquer, la chistera, le grand gant surtout. Grand seigneur, il arrivait parfois à Gaztelu au volant d'une grosse décapotable, genre auto de course, engin peu commun à Hendaye et qui forçait l'admiration ou la jalousie. Che Martin n'en avait cure. L'important, pour lui, c'était la parade.

Il fréquentait assidûment la place libre du Vieux Fort, y retrouvait des « faire valoir » tout honorés de participer à l'entraînement d'un joueur classé en bonne catégorie et qui ne s'en sortait pas trop mal dans les compétitions. Il lui arrivait aussi par manque de partenaires, d'adversaires de lancer, relancer, avec son grand ongle d'osier, le petit boulet de cuir contre le mur, de fort loin ou de près.

En parties ou jouant tout seul, il avait son gros lot d'admirateurs. Comme par hasard, la jeune faune ouvrière, en rupture d'atelier, au moment qui suit le débrayage. La brigade d'acclamations entrait vite en action.

- « Bravo Monsieur Iri...
- Quelle sûreté !
- Quel beau coup !
- Bien !...
- Magnifique cette cortada !
- Et quel renvoi ! »

Ainsi pleuvaient les louanges. Le paon éclatait. La partie s'achevait. Les vivats fusaient toujours du même coin, celui des loustics flatteurs.

⁴⁶ Macho : terme hispanique synonyme de costaud ; un être plein de virilité et qui la manifeste.

« Venez chez moi... Je paie un bon coup... disait le généreux héros. Le chai n'était pas loin. Les quémanteurs –c'en était d'authentiques- la bouche encore pleine de leur collation où chichons, ventrèche, lourd fromage collaient au pain- la gorge sèche d'avoir clamé, si haut, les mérites du bienfaiteur en puissance, ne se faisaient point prier. Leurs applaudissements, leurs flatteries appuyées n'étaient point gratuits. Leur but était d'ouvrir le chemin du chai et dans la fraîcheur ambiante d'absorber, sans bourse déliée, plusieurs godets de ce vin capiteux que la maison Iribarne savait créer : un mélange de vin espagnol lourd en alcool et de français plus fluide, moins corsé.

« Merci, encore merci Monsieur Iribarne.

- A la prochaine », leur répondait le maître du lieu encore tout en nage.

Prendre l'élémentaire précaution de se changer après l'effort lui était fort pénible. Ce manque de hâte à le faire devait lui coûter la vie. Après une partie de pelote, il s'en alla tout suant, au volant de sa décapotable, le soufflet rabattu. Ce qui devait se produire arriva. Une belle congestion, perfide et qui eut facilement raison d'une nature pourtant solide et bâtie pour durer longtemps.

Pour en revenir à la dégustation à bon marché ; beuverie par un certain côté, disons que cependant que Che Martin jouait à l'échanson prodigue, son maître de chai, Thomas, boudait dans un coin. Lui se serait bien passé de ces intrus effrontés, de ces gourmands impécunieux –ou se prétendant tels-, de ces bruyants venus troubler la paix d'un sanctuaire où le grand-prêtre élaborait de sublimes breuvages.

D'autres acteurs pittoresques, d'autres histoires originales, bien de chez nous, il y en eut.

Je n'ai évoqué que ceux dont je me souviens avec une mémoire fidèle les traits, les actes. Comme dans toute invitation on fait forcément des jaloux, par oubli. Je suis tranquille en ce qui me concerne. Je n'encours aucune réprobation. Qui saura jamais avoir été cité ou laissé dans l'ombre ?

12. Arts Spectacles culturels

Communications

L'Harmonie Municipale

Ceux de ma génération, nés après 1910, n'ont connu qu'un seul groupement pratiquant la musique dans son ensemble –mise à part celle de chambre-. L'Harmonie Municipale Hendayaise.

Comme élèves tout d'abord ; exécutants par la suite, pas un de nous ne soupçonna jamais aucun antagonisme entre disciples d'Euterpe. A partir de 1920, bien entendu. Si rivalité il y avait eu, cela datait. A moins que l'on considérât alors la clique du Patro et l'Harmonie en grand conflit idéologique. Ce qui ne saurait être raisonnable. D'ailleurs leurs rôles, leurs prestations, leurs structures différaient. Il ne pouvait y avoir lutte à couteau tiré.

Pour mémoire, et cela rapporté par la chronique, il y eut bien en fin du XIX^e et début du XX^e siècle une Lyre confessionnelle et en face l'Harmonie Municipale laïque. Pourquoi avoir mis le mot laïque pour que d'aucuns n'y voient qu'une provocation anticléricale ? Pourquoi ne pas avoir attendu afin qu'il fut prouvé par expériences ce que ce mot porte de beau avec lui ; la tolérance, le respect de l'autre.

L'Harmonie que nous connûmes s'avérait laïque tout naturellement, faisant de la laïcité sans éprouver le besoin de le clamer. Elle observait au mieux cet esprit de tolérance, cette non immixtion dans la religion, dans la politique, dans la philosophie ; ce que les exécutants avaient en commun, le vif sentiment d'une harmonie. Le beau mot qui stipule l'accord tacite et profond.

Les disputes entre bandes rivales : inconnues de nous...



A cela se mêlait affirmait-on des histoires de ségrégation, les uns jouant sur la place publique, comme un fait exprès l'Harmonie, (cependant que les municipalités d'alors n'avaient pas la mécréance comme ligne de conduite) ; les autres ceux de la Lyre donnant le concert, chaque dimanche sur un kiosque aménagé aux Allées, chez le Marquis d'Arcangues. A cela se mêlait aussi des histoires plus sombres comme l'incendie du kiosque, forfait que d'aucuns prêtèrent, allègrement, vous devinez à qui...

Je n'ai point connu ces zizanies et je m'en félicite. Ce n'est que plus tard, loin d'Hendaye, en Pays d'Orthe, aux approches de 1940, que j'assistai aux assauts rivaux entre une Clique bleue (de l'église) une clique pas mariale pour deux sous malgré sa couleur et une clique (hors du giron de la sacristie), clique dite rouge bien que plus incendiaire dans la blague que dans l'effet. Mais rien, là-bas, n'alla jamais trop loin. Tout au plus de la chicanerie, qui heureusement, par certains aspects, s'apparentait à une émulation, peut-

être pas saine mais efficace. Certaines provocations, certaines outrances, certaines paroles malsonnantes furent regrettables jusqu'au jour où tout rentra dans le calme par épuisement d'effectifs chez les rouges, et manque de combativité dans les deux groupes.

Les musiciens que j'ai connus à Hendaye venaient d'horizons divers ou de pas d'horizons du tout, si l'on sous-entend par là une quelconque adhésion à une chapelle, à un drapeau bien défini. On pouvait dire qu'eux avaient compris et mettaient en pratique l'adage qui veut que « la musique adoucit les mœurs. » Tout à leur tenaillant besoin de s'élever par la conjonction des rythmes, les Chefs se souciaient peu d'autre chose.

Pour nous gamins, monter sur le kiosque constituait une promotion. Etre mélangés aux premiers pupitres, tenus par les anciens, les chevronnés, pour assurer les secondes parties, généralement d'accompagnement, quel honneur et quelle aubaine ! Mais le chemin était long pour en arriver là.

Alors que l'on sortait à peine de la découverte de la lecture, qu'enfin on pouvait évoluer sur les pages, sans hésitation, comprendre ces signes bizarres, les interpréter, quitte à leur donner un sens qui fut un peu nôtre ; il fallait s'attaquer à des bandes de cinq lignes parallèles sur lesquelles étaient perchés de singuliers dessins. Il s'en trouvait au-dessus et au-dessous, également. Qu'était-ce au juste ? Des hirondelles faisant les belles sur les fils électriques, peut-être groupées pour le traditionnel départ... des pattes de mouches..., des grains de raisins secs avec leurs petites queues noires... de gros glands ovales et blancs ou des boules d'un bel arrondi ?

Le solfège... c'était le solfège. Ce qui ouvrait la porte à la musique. Le sésame. Il fallait en passer par ces formes cabalistiques, les posséder, les saisir d'un seul coup d'œil, prestement. Encore heureux quand les hiéroglyphes étaient seuls ou groupés à deux ou trois. Mais quand l'accolement portait sur beaucoup comment faire ? Et cependant il fallait y arriver, les posséder ces notes diaboliques.

J'avoue avoir longtemps été rebelle à la lecture du solfège. Il m'en est resté toujours une certaine hésitation dans le déchiffrage. Enfin, comme je n'avais nulle vocation pour devenir un grand artiste, cela n'avait que peu d'importance. Encore m'en tins-je à une seule clé : celle de sol... Que serais-je devenu s'il m'avait fallu aborder celles de fa ou d'ut. J'en fus préservé. Orphée en soit loué.

Nous eussions trouvé, certainement, les séances de solfège fastidieuses si le hasard –complice favorable- ne nous avait pas aidés en nous fournissant des instructeurs peu exigeants. Le Chef (sévère par définition) s'en remettait à de bons exécutants, du soin de nous apprendre à lire la musique et à la mettre en pratique.

Mach... fut l'un de ceux-là. Un cheminot-bureaucrate de son état. Un fervent de la musique entre les fervents, pouvant jouer avec un égal bonheur aussi bien de la flûte traversière que du gros baryton de cuivre. Il pratiqua longtemps, fort longtemps. Octogénaire, on pouvait le voir traîner la patte dans les défilés, mais présent et soufflant avec une belle énergie dans son lourd instrument. Les séances de solfège n'avaient, avec lui, rien de particulier, à cela près, que nous étions longs à nous mettre à la besogne. Dans l'amusement, nous n'allions pas loin. L'humour froid confinait à une sorte d'ironie, dont Mach... faisait montre souvent, nous inspirait la prudence.

Avec Monsieur Laver... les choses allèrent tout autrement. Monsieur Laver... n'était pas de chez nous. Il venait de Paris, d'un orchestre parisien, contraint à résider à

Hendaye, pour raisons de santé. Il suppléait le chef, à la baguette, lorsque cela s'avérait indispensable. Était-ce son accent ? Son physique ? Sa nature ? Sa voix ? Toujours est-il qu'il n'avait, sur nous, aucune autorité.

Le coup de cinq heures et demie avait retenti à l'église toute proche que nous continuions, imperturbables, à jouer sur la place.

« Allons... allons... approchez... c'est l'heure », entendions-nous, venant de la salle des répétitions. Pas de réaction. Monsieur Laver... sortait, battait des mains, criait fort et répétait :

« Allons... allons... au travail. » Alors la bousculade était générale. Nous pénétrions en force, bruyamment, dans la pièce qui n'était autre qu'une salle de classe, séparée de l'annexe Iribarne, par un étroit couloir. Après notre migration pour le Vieux Fort, elle servit pour la Musique et accessoirement pour d'autres usages.



Nous étions dégrossis. Nous pouvions lire dans le solfège des solfèges, un livret à couverture finement cartonnée. Après les pages de premières initiations, nous tombions sur des raccourcis d'œuvres de Maîtres. Cela nous le savions par le nom de l'auteur accolé au début du passage. On avait emprunté des fragments caractéristiques à des contemporains comme Razigade ou à des anciens fameux comme Rameau, Boieldieu, Méhul, Mozart, Bach et autres. Ces génies n'avaient jamais soupçonné à quoi leurs prestigieux accords allaient servir.

Nous commençons notre psalmodie. Nous battions la mesure avec le plus grand sérieux. Tous ensemble. Un bon moment, l'application était de rigueur. Puis subitement l'envie de se défouler gagnait quelques facétieux. Fort heureusement, le gros des élèves continuait une lecture sans équivoque et en donnant de la voix. Une oreille avertie, attentive aurait, néanmoins, discerné de singuliers accompagnements, de curieux soubassements. Pas continûment. D'une façon mélangée. Avec des émiettements par ci, par là. Des sortes de fioritures jetées comme pour fortifier l'ensemble.

« Do... do... la... ri... co
La... fa... si... do... nie
Fa... ri... ré... mi... pi... pi
Ré... sol... vert... à do
Mi... mi... ti... ti... ri... ri
Sol... si... sol... sol... si... son.
Tta... tti... tta... tta... tto... tto.
Ca...sse... le pot⁽⁴⁷⁾ »

Monsieur Laver... continuait à chanter. Se rendait-il compte de quelque chose d'insolite ? Probablement pas. Avait-il quelque perturbation auditive ? C'eût été préjudiciable pour un musicien. Où était-il tout à son rôle ? Certainement. Il arrivait assez fré-

⁴⁷ Bien entendu rien de limitatif en cela. Il y eut d'autres traits de génie.

quemment, pour corser le numéro, que les vitres des fenêtres tintassent, comme sous un assaut de grêlons. Le crépitement était suivi de cris bizarres.

« Les Sioux... les Sioux... criions-nous, fort avertis de l'incident interrompant la lecture de nos notes.

« Du calme, messieurs... du calme » disait Monsieur Laver...

L'avalanche recommençait, plus intense. Les cris redoublaient d'ardeur. Nous n'en demandions point davantage pour nous élancer vers la sortie. Nous savions retrouver la bande à Ttipoul dans la rue. Des marginaux, venus, plus en complices qu'en ennemis.

Simulacre de poursuite par ci... semblant d'algarade par là. Cris de Monsieur Laver... demeuré loin. C'en était terminé de la leçon de solfège pour cette fois. Et comme cela devait se répéter, que l'on ne s'étonne pas s'il y eut quelques retards et quelques difficultés dans l'acquisition des quadruples croches.

Lorsque l'acquis fut jugé suffisant on passa du solfège à l'instrument, des « livres-syllabaires » à la Méthode. Les instruments à vent furent attribués. Comment fut-il procédé, quels furent les critères ? Beaucoup de facteurs jouèrent ; du penchant sans apparente assise de l'élève à la volonté de ses parents, en passant par l'idée que pouvaient avoir et le Chef et ses seconds consultés.

On sortait des placards des bois un peu blanchis et des cuivres où le vert-de-gris accomplissait sa sale besogne. Bien du « Kaol »⁽⁴⁸⁾ fut nécessaire aux mamans pour retrouver un rouge-jaune qui s'était terni par manque d'usage. Ces barytons, basses, contrebasses, cornets, bugles, cors n'étaient pas de première jeunesse. Bien des générations en avaient usé avant de s'offrir un matériel plus neuf. Le métal de certains instruments paraissait avoir souffert avec d'inesthétiques creux que l'on n'avait point jugé nécessaire de rectifier.

Propriété communale, l'ensemble instrumental n'avait semble-t-il pas fait l'objet de soins méticuleux de la part de tous. Il en va ainsi, hélas ! assez souvent, pour ce qui touche à l'avoir collectif. Certains indéclicats en prennent à leur aise. La minorité, fort heureusement. Heureusement que beaucoup d'instruments restaient fort acceptables, fort convenables.

Quelques privilégiés avaient leurs outils, à eux. Ce n'était point précisément un signe particulier de richesse. Mais un fait du hasard, un cadeau, une occasion. Il y avait, parmi nous, plus riche que moi. Et cependant, d'emblée, je possédai une clarinette qui m'appartenait en propre.

L'initiation instrumentale prit le relais du déchiffrage quand –encore et souvent- il n'y eut pas imbrication.

Nous fûmes confiés, en général, à des anciens, à des premiers rôles de l'Harmonie, à des spécialistes. Le Chef de Musique supervisait. Il intervenait souvent et en retirait un prestige supplémentaire. Pouvoir ainsi passer de l'anche à l'embouchure, des clés multiples aux pistons limités, d'une clé à une autre, supposait une rare maîtrise, un don réel et peu commun.

⁴⁸ Produit d'époque pour enlever la patine et faire briller les cuivres.

J'ai déjà parlé de Monsieur Caunille. Avec lui il ne fallait point badiner. Instituteur en titre, il connaissait la valeur de la discipline et savait la faire respecter. Il possédait pas mal d'atouts pour cela. Une voix forte, impérative ; un physique robuste, sans embonpoint aliénant ; des moustaches très fournies, très 14-18, à la gauloise, d'un noir d'ébène ; des vêtements de couleur sévère mais impeccables ; un regard auquel rien ne devait échapper derrière des lorgnons paraissant être accrochés sur le nez pour accentuer le côté intellectuel du visage. Monsieur Caunille devait se révéler plus tard comme un fin manieur de cordes. Guitare, banjo, mandoline : tout lui convenait. Il créa et dirigea à Ciboure une Estudiantina de valeur.

Il fallait à Monsieur Caunille une particulière volonté et une bonne santé pour être, parmi nous, dès 17 h 30, après une longue journée de classe à Béhobie. Il venait en vélo.

Une ou deux fois par semaine, il ne quittait Hendaye que peu avant onze heures du soir, après les répétitions générales. Il possédait à Béhobie –cas assez rare pour être signalé- un poste de radio. Lorsqu'il avait eu vent d'un concert de prix, il invitait quelques anciens de l'Harmonie, qui, par amour de la musique, ne rechignaient point à faire la course nocturne.

Nous ne possédions qu'un maigre bagage d'instruments, lorsque Monsieur Caunille nous intégra dans le groupe. Bien que jeunes, bien que timides, nous ne fûmes jamais pris de panique, tellement nos aînés furent gentils, prévenants, tolérants, compréhensifs.

Il y avait peut-être une certaine hiérarchie dans l'Harmonie –les bois paraissant plus nobles que les cuivres. Mais cela ne se percevait point nettement. Chacun jouait pour l'ensemble. Tout membre avait son utilité. Pas de rôle mineur, inférieur, voire inutile. Tous servaient la bonne cause ; celle de la musique, au milieu d'une franche, d'une saine amitié.

Entre deux morceaux, les plaisanteries fusaient. Les histoires abondaient. Il se trouvait d'excellents conteurs, de spirituels interprètes. Kéké et Mathieu se trouvaient parmi les meilleurs. La « chine », ils ne s'en privaient guère. Quelques anciens, moins finauds, durent souvent passer « sous le feu » de la mise en boîte. Mais cela n'allait pas loin. Il se trouvait même que les « mis sur le gril » riaient les premiers comme s'ils n'avaient rien saisi à l'allusion pourtant évidente.

Les jeunes, nous écoutions, n'en perdions pas une. On ne nous tenait pas au rancart, le moins du monde. Les aînés ne voulurent jamais nous écraser. Mais nous préférons le rôle de l'auditeur. Et déjà nous manifestions nos préférences pour l'esprit d'un tel ou d'un tel. Mais jamais nous n'aurions osé railler plus âgé que nous.

Au moment d'arrêter l'évocation des exercices d'initiation de fin d'après-midi et celui des répétitions générales, nocturnes, comment ne pas avoir une pensée pour le voisinage très certainement dérangé, maintes fois, par une profusion désagréable de canards aigus, ou par le souffle puissant de quelques passages écrits, pour être exécutés de la sorte. Mais nous n'apprîmes jamais qu'il y eut de mauvais coucheurs pour se plaindre de ces « trouble-repos ».

Peut-être d'ailleurs, d'aucuns y trouvaient-ils un réel contentement n'ayant point la bonne fortune d'écouter un concert, chez soi, la radio étant à venir.

Et dire que quelques effrontés parmi les artistes en herbe (voir chapitre précédent) trouvaient la production de bruits insuffisante puisqu'ils allaient ensuite donner du « corre-calle » en veux-tu, en voilà.



La consécration c'était le kiosque. Y accéder constituait une enviable promotion. Mêlés aux anciens, nous avons, nous, les benjamins, l'impression que dis-je, la certitude, d'être d'un monde à part, d'une catégorie privilégiée. Tous nos jeunes condisciples, tous nos compagnons de jeux, tous nos familiers du quartier ne connaissaient point un tel honneur.

Vieux kiosque (avec une majuscule) qu'a-t-on fait de toi ?

Tu étais au cœur de la cité et tu en constituais l'âme, l'endroit où s'exprimaient la joie de vivre, le bonheur d'être et d'être ensemble, l'enthousiasme juvénile ; l'espoir des soupirants, des amoureux comme aussi l'attendrissant attachement de ceux qui avaient vieilli, mais étaient demeurés fidèles à leurs racines.

Tu étais le point de rassemblement naturel de toute une cité qui communiait, souvent, dans une même ferveur amicale.

Tu étais un second autel, non loin de l'autre. Tous deux vous vous complétiez. Il n'y avait aucune dissonance entre le sacré de la proche église et les accents plus mâles, plus terrestres qui montaient de toi.

Au centre d'une belle esplanade, entre deux écoles tout d'abord ; puis entre l'ancienne poste et la vieille mairie ensuite, c'est-à-dire tout près de nœuds vitaux de la cité, entouré, précédé ou suivi par de beaux arbres qui connurent maintes générations ; témoin des heures qui passent que te livrait l'horloge fidèle du vénérable clocher, tu étais une belle part d'Hendaye.

Pourquoi t'avoir sacrifié ? Pourquoi t'avoir préféré l'artère dangereuse, empuantie ? N'aurait-on pas pu faire passer les monstres mécaniques ailleurs et ainsi éviter une « assassine » profanation ?

Tu dominais la Place de ton plancher de béton auquel on parvenait par cinq marches. Longtemps tu demeuras ouvert, avec seulement une barrière à claire-voie, qui faisait tout le tour et suivait l'escalier jusqu'au bas. Un jour l'on te couvrit. Ce que tu gagnas en retenue, en amplification du son, tu le perdis en générosité, car tu inondas moins la périphérie où tes accents parvenaient nettement jusqu'alors.

En te perdant, maints Hendayais ont perdu un peu d'eux-mêmes. Beaucoup plus qu'il ne l'est apparu dès les premiers constats. Nombreux sont ceux qui ne t'ont guère survécu... Les jeunes n'auront même plus de toi le sentiment de ce que tu représentais, de ce que tu fus.

Nous demeurons quelques-uns contemporains de ta gloire.
Nous parlons de toi avec nostalgie, le cœur pincé.

« Tu te souviens le kiosque ?

- Qu'est-ce qu'on a pu s'amuser !
- Et ces bals ? Et ces concerts ? Et Carnaval ? Et le 14 juillet ? Et Bixintxo ?
- Quel dommage !
- Dire qu'il ne reste point le moindre vestige.
- Rien que l'asphalte nu, couleur de deuil.
- Et ces hideux compteurs pour espionner !
- Qui jurent bien avec les arbres qui demeurent encore debout.
- Si c'est cela, le progrès ou du moins ce qu'il suppose ou impose, que l'on nous fasse grâce de la satisfaction béatement exprimée.
- En tuant le kiosque on a enterré l'âme d'Hendaye.
- L'Harmonie n'a pas supporté longtemps l'holocauste. Petit à petit ses effectifs se sont amenuisés.
- Il manquait plus que la vocation ; le cadre, le décorum.
- Qu'il était pénible, il n'y a guère, ce spectacle où quelques musiciens –au mérite certain de vouloir maintenir contre vents et marées- s'accrochaient sur les marches de la nouvelle mairie, ne dominant rien.
- Et se produisant bien rarement.
- Et dans un « autour » limité, amputé, pas de commune sensibilité pour écouter comme jadis, d'authentiques fils de chez nous nous livrer les poétiques secrets des grands compositeurs.
- Aujourd'hui, le vide, le noir... les rescapés, les mordus s'en sont allés à Saint-Jean-de-Luz, où ils ont trouvé une belle Harmonie et un kiosque centenaire, toujours honoré.
- Il nous reste l'insupportable tintamarre d'une circulation automobile démente, un défilé de robots. »

L'Harmonie participait à presque toutes les manifestations publiques organisées dans la commune.

Ainsi, c'est elle avec la Marche Funèbre de Chopin qui contribua largement à rendre plus poignant le retour des soldats tués à la guerre. De la gare au cimetière, les notes, tour à tour languissantes, éplorées et scandées, accentuaient l'émotion de tous, ajoutaient encore au deuil pourtant très grand et très ressenti.

Pas une cérémonie du 11 novembre ne se serait passée au Monument aux Morts sans elle. Quel manque, quel vide si elle n'avait pas été là, pour de brèves mais significatives interventions : sonnerie « Aux Champs » et Marseillaise.

Indispensable pour le souvenir, la piété, l'Harmonie devenait l'élément essentiel, majeur, des jours, des instants de liesse.

Le calendrier était quasi-immuable. Présence sur la Place de la République, vers la fin janvier, à l'occasion des fêtes patronales de la Saint-Vincent. Du dimanche au mardi soir inclus, avec reprise, sur le kiosque, le dimanche suivant. Ce que l'on appelait la refête. Au beau milieu des rengaines de l'orgue de barbarie du ou des manèges, ne paraissant, au demeurant, pas trop souffrir d'une proche promiscuité, l'Harmonie offrait son concert à la sortie de la Messe solennelle, comme pour bien préluder aux agapes, qui à l'époque, étaient fort à l'honneur dans les familles, à l'occasion de Bixintxo.

A dix-sept heures, bal jusqu'au souper et à nouveau bal jusqu'à 24 heures. Le déroulement chorégraphique semblait obéir à des règles qu'il était défendu de transgresser. Marche (one step) pour débiter ; ensuite polkas, scottishs, mazurkas, valse dont on était friand en ce temps-là. Timide apparition du tango. Pour terminer l'ancestral fandango et son dauphin l'arin-arin.

Le concert empruntait beaucoup au répertoire du bal. Peut-être était-ce parce qu'il avait lieu dehors, que le public ne se prêtait point à l'audition de grandes œuvres... encore que l'on ne peut négliger par exemple Carmen, les cloches de Corneville, l'Or et l'Argent, la Truite de Schubert. Il était fait appel en grand à l'aventure viennoise ou espagnole et aussi aux 6/8 (fandango) endiablés des compositeurs régionaux avec la finale aérienne des notes piquées en 2/4 (arin arin).

Les lampes multicolores des stands de la Bixintxo étaient à peine éteintes, les festivités encore dans toutes les mémoires, et après une très courte pause, c'était Mardi-Gras avec son bal traditionnel, toujours prisé, malgré la fraîcheur de la température, et le lendemain, l'exécution de San Pançar. L'Harmonie en était.

Hormis quelques concerts comme celui de Pâques, l'Harmonie avait tout le temps pour se préparer pour faire face aux exigences de la saison estivale. Le début de cette dernière coïncidait avec la Fête Nationale. Grandes réjouissances collectives ce jour-là, sur la Place. Grand concours de l'Harmonie et bataille endiablée de confettis.

Le départ était pris. Durant deux mois ou presque l'Harmonie offrait des bals à la population hendayaise, en grande partie, et à quelques estivants de condition moyenne, qui ne rechignaient point à affronter le bitume pour y danser. Les riches de la Plage ne se commettaient point avec ce qu'ils considéraient comme catégorie inférieure.

Nous ne sommes pas encore en 1936 et Hendaye –parmi les autres stations balnéaires- n'a pas encore la bonne fortune de recevoir les heureux bénéficiaires des congés payés.

Donc, deux fois par semaine, en été, bal public. Le plus souvent en ville, sur la Place. Mais nous nous produisions également ailleurs. A la Plage, devant le Casino, à la Gare, sur le fronton Luisito et au Bas-Quartier, Place Pellot, pour la Saint-Michel. Ces changements nous plaisaient. Il y a toujours un côté qui prend, qui séduit dans la non-uniformité. Tâter d'autre chose, demeure très recherché par tout humain. Pour nous rendre à la Plage ou à la Gare, un tram et sa baladeuse étaient retenus, à notre usage. Quelques resquilleurs se mêlaient à nous. Des amis le plus souvent. Mais, Hendayais ne voulant refouler aucun Hendayais, nous acceptons leur compagnie.

Dernier événement de l'année ; la célébration du 11 novembre avec l'hommage au Monument aux Morts.

Durant mon court passage à l'Harmonie je n'ai pas connu la sainte Cécile, son concert intra-muros ou à l'extérieur. Pas plus que le banquet, devenu un rite par la suite.

Les amoureux de la danse –souvent des amoureux tout court- ne connaissaient point de frustration en hiver, au printemps ou en automne.

On dansait souvent, là où l'Asturienne s'est installée par la suite. L'emplacement vaste convenait aux ébats. Les musiciens n'étaient autres que des membres, à part en-

tière, de l'Harmonie. Des anciens évidemment. Mais aussi des adolescents qui s'avéraient habiles dans le maniement des instruments. Parmi eux Georges, un doué –qui devait devenir, un jour, Chef de l'Harmonie. Ce n'est que plus tard que le bal se déplaça au Théâtre des Variétés, salle du bas, et à l'occasion, dans celle du haut, là où avaient lieu les séances de cinéma.

Par un beau dimanche d'avril, vite après Pâques, nous montâmes sur deux chars accrochés l'un à l'autre et tirés par deux beaux bœufs. Les bêtes peinèrent, c'est certain, vu notre nombre. C'était, en somme, la première Fête Basque. D'autres chars nous précédaient ou nous suivaient, affrétés pour évoquer un événement, un type, une cérémonie de l'Euskal Herria et surtout hendayais.



Nous n'allâmes pas bien loin. D'Irandatz à la Place de la République où le bal prit le relais du défilé. Fête toute nouvelle donc d'un grand intérêt, pour tous. Cela se passa entre nous, entre Hendayais. La manifestation nous concernait uniquement et n'allait pas se disperser en démonstrations, figurations, motifs n'ayant qu'une lointaine approche avec une cavalcade typiquement du cru. C'est certain, le nombre de participants, des suiveurs, costumés, n'avait pas l'ampleur que nous connûmes plus tard, lors des fêtes

basques d'août, et où le côté factice de certains sujets juraient –et jurent toujours- car ils ne sont point d'expression simple mais prenante de l'âme purement hendayaise. Je me souviens parfaitement de l'allure décidée de celui qui ouvrait le cortège, Monsieur Lannepouquet Léon, en personne, vêtu de l'antique chamarra, le cou pris dans un grand mouchoir rouge et coiffé d'un béret à très larges bords. Cela le changeait de son costume de premier magistrat de la commune, toujours impeccable, avec col dur et cravate, qu'il portait pour se rendre à la mairie, chaque jour, à la même heure. Mais fils d'Hendaye la blouse des ancêtres lui seyait parfaitement. Il ne fut pas le seul à la revêtir. Nombre de jeunes et de moins jeunes en firent autant. Des novateurs... oh que non... des gens habitués à s'amuser ensemble, toute la grande famille y participant. Et le plus naturellement du monde, à pied. Pas une exception, mais un mode de déplacement coutumier, de tous les jours.

Les gens du voyage

La venue d'un cirque constituait, toujours, un événement qui ne laissait que peu d'Hendayais indifférents.

Alertée par l'affichage ; riche en couleurs, parlant en noms très voyants, affichage apposé bien à l'avance par des employés venus en voiture aux armes du cirque ; toute une population aimant les distractions données au compte-gouttes, appréciant la nouveauté, attendait le grand jour avec une certaine impatience. Les enfants ne se trouvaient pas parmi les derniers à la manifester.

Enfin il était là. Tout se passait au Vieux Fort. L'aire offerte à l'Etablissement ne manquait pas d'ampleur puisqu'elle s'étendait, d'un côté de la route du fronton jusqu'au fond du grand champ herbeux qui à l'époque n'avait pas subi les importantes ponctions pour la création d'un parking.

A partir de 1924, nous étions, nous les élèves de la Communale, les premiers voisins du pré du Vieux Fort, au demeurant, notre terrain d'évolutions en gymnastique et lors des récréations. A notre arrivée en classe nous étions en prise directe avec le convoi qui avait fait escale quelques instants plus tôt. Des roulottes à l'arrêt, pour le moment, sans ordre bien défini. Il fallait procéder, avant tout, à la mise en place. Des manœuvres à l'ouvrage et qui ne paraissaient pas perdre leur temps, agissant au commandement, et ayant acquis un automatisme dans les gestes qui leur faisait accomplir la tâche avec une célérité qui ne manquait pas de nous étonner. Il importait de ne pas lambiner. La ménagerie devait être rapidement montée et sans souffler, l'enceinte circulaire destinée au spectacle, devait prendre tournure. Nous admirions fort la sûreté, la rapidité, l'apparente facilité avec lesquelles les tâcherons armés de lourdes masses enfonçaient les piquets supports. A deux ou trois, ils frappaient à tour de rôle, sur la tête du pieu métallique. Une masse l'avait à peine touchée qu'une autre se trouvait à la verticale prête à remplacer sans presque aucun vide, la devancière. Un travail très rythmé, fait d'adresse acquise à la suite d'une pratique qui durait et qui était journalière. A trois la difficulté se corsait, mais la succession des coups s'avérait aussi assurée.

D'un robuste gréement surgissait un lourd velum tendu.

Avec une surprenante rapidité aussi, les bancs en amphithéâtre, vides en dessous ; les murettes de séparation de la piste et des rangées pour les spectateurs ; le podium de l'orchestre ; la porte d'entrée des acteurs, monumentale et à longs rideaux, se trouvaient en place. Mais tout cet intérieur, où maints miracles devaient s'accomplir, fut rapidement dissimulé aux regards indiscrets ou non. Il fallait susciter la curiosité par le côté mystère. Ainsi tout l'intérêt de la soirée était garanti. De pesantes bâches, faisant office de murs imperméables tombèrent du toit et descendirent bas, sur le sol.

Les classes, il faut bien l'avouer, connaissaient ce jour-là, une perturbation inévitable, indéniable. Tout ce bruit ambiant, celui des moteurs, des voix humaines de gens en pleine activité d'installation, les cris des animaux ne prédisposaient pas, outre mesure, au travail. L'esprit se trouvait ailleurs. Pas bien loin, en réalité. A quelques mètres. Mais aussi, dans une lointaine savane, une dense forêt tropicale ou une banquise polaire.

Nous avions toute latitude pour visiter le zoo sous la conduite d'un ou plusieurs maîtres. Nous ne pouvions, pour la plupart, refuser cette aubaine ; la direction du cirque nous accordant une réduction sur le prix d'entrée. Il fallait bien en profiter.

Leçon d'histoire naturelle, en vraie ou en partie vraie, tant il s'avère évident que le manque de liberté change le comportement des êtres, bêtes comme personnes. Mais occasion rare de voir de très près ces animaux sauvages ou débonnaires de nos contrées tempérées comme des zones tropicales ou très froides.

Il ne devait point manquer à la ménagerie la majeure partie des animaux de l'arche. Mais il fallait tenir compte du degré de sociabilité de ces hôtes. Aussi les prisons roulantes étaient nombreuses et particulièrement destinées à des locataires d'une même espèce.

La ménagerie faisait très champ clos. Très peu de pensionnaires jouissaient de l'espace libre. Parmi eux l'éléphant toujours bizarre et surprenant avec son long tuyau qu'il maniait avec une extrême aisance tellement était grande sa flexibilité, cette trompe pour lui un instrument de préhension indispensable ; avec ses grands disques de peau servant d'oreilles ; ce petit œil où se lisait la malice et cette allure pesante d'animal, dont le poids anormal semblait constituer un obstacle au déplacement, une surcharge qui faisait ployer un corps de plus de deux mètres de haut.

Non enfermés également toutes sortes d'animaux dont on n'avait rien à craindre comme par exemple les petits macaques, les ouistitis, les espèces de simiens plus disposés pour la grimace que pour la menace ; la prétentieuse girafe à l'air stupide ; le curieux dromadaire qui paraissait s'ennuyer et se demander ce qu'il faisait là dans un drôle de pays, avec de drôles de gens qui le regardaient si curieusement ; des espèces plus communes et s'apparentant avec celles de nos régions.

On jetait un coup d'œil en passant à tous ces favorisés en semi-liberté. Mais l'intérêt se trouvait à côté, dans l'espace carcéral. Nous avons évoqué ces roulottes-prisons pour animaux sauvages. Espèce par espèce ou seul lorsque l'intéressé était trop difficile à vivre, trop dangereux. Il importait de ne point mélanger les genres. Déjà entre animaux d'une même famille avaient lieu des affrontements, parfois sanglants. Alors à quoi aurait-on assisté si l'on avait fait cohabiter des races différentes. Les cellules roulantes avaient de forts barreaux. Il n'y avait qu'à laisser retomber les grands panneaux latéraux pour que tout devienne visible et que les prisonniers puissent jouir de la lumière. Les spectateurs pouvaient observer, contempler, à loisir, sans danger.



*Affiche zoo Circus 1925
Circus Collection*

Les lions de l'Atlas dormaient ou feignaient de dormir, comme repus. Les tigres allaient et venaient, en ligne droite, souples et décidés comme s'ils s'apprêtaient à s'élancer. Le léopard fixait de sa pupille assassine ces laids individus qui se tenaient de l'autre côté de la grille. Le puma, gros chat, tassé sur lui-même, toujours disposé à bondir. L'ours brun grognait de vilaine façon semblant rivaliser avec son proche voisin, à la fourrure blanche, pour tourner en rond dans la cage et ce d'une façon rarement interrompue.

Bien que l'on se sentît à l'abri de toute mauvaise surprise, on ne pouvait s'empêcher d'être saisi par le côté sauvage de cette faune que l'on entendait, par moments, pousser des rugissements, des feulements à donner la chair de poule.

Et les grognements de colère lorsque les garçons de ménagerie passaient à portée, sans trop se soucier, eux, du danger, quand ils se servaient de lourdes barres de fer pour déranger un client pas commode, contribuaient à amplifier ce sentiment de cruauté, cette approche du féroce auxquels nous n'étions pas habitués.

Des émanations de nauséabondes déjections, de viandes corrompues, des exhalaisons pénibles de forte odeur animale, une odeur de fauve, des relents de pourriture ajoutaient encore à l'impression d'énigmatique et de sauvage. Nous étions fort loin des animaux domestiques, nos familiers, nos amis.

Mais jusqu'alors quelle courte vue avions-nous eu ?

Soudain, la révélation de tout un univers animal, ou la confirmation, la mise en évidence de ce que nous avaient offert nos livres, par l'écrit ou l'image. Nous imaginions ces espèces comme fabuleuses et voilà qu'elles étaient là, sous nos yeux. Miracle des hommes. Miracle du cirque.

A l'entrée de l'emplacement occupé par le cirque se tenait une roulotte qui, avec son guichet, n'en finissait pas, toute l'après-midi, d'honorer les amateurs venus louer leur place. C'était la caisse... Un beau défilé. Sûrement que le soir un peu avant le commencement du spectacle les places disponibles devaient être plutôt difficiles à obtenir ; surtout les bonnes.

Pour mettre la population –la très prochaine « aimable société »- en appétit, afin que nul n'en ignore, l'orchestre du cirque faisait les rues hendayaises une partie de l'après-midi, en tenue de spectacle, juché sur un car découvert, et n'arrêtant point de servir des passages à la sonorité poussée. De la musique d'éveil et d'appel. (On allait se rendre à l'évidence sur le coup de vingt heures et constater que cela avait été efficace, du moins, en partie).

Aller au cirque pour l'adulte constituait un plaisir dont on ne se privait qu'à regret. Pour l'enfant c'était à la fois une nouveauté, une série d'admiration, et des moments d'apothéose. Nous fûmes nombreux à avoir droit à cet enchantement annuel ou deux fois l'an. Pour ma part, j'eus la chance d'avoir des parents compréhensifs, et cherchant à faire plaisir. Il m'arriva d'être présent lors de plusieurs passages. Il fallut cependant se résigner parfois à faire l'impasse : empêchement dans la famille ou privation de cirque pour cause de travail scolaire insuffisant ou de manquement à la bonne conduite, telle qu'on la concevait à l'époque : obéissance sans récriminations, respect filial absolu, manifestation d'un caractère souple et prévenant, bonnes notes à l'école.

Le soir venu avec une hâte fébrile nous nous dirigeons vers le Vieux Fort. Cela faisait une heure tardive à une époque où les volets se fermaient dès la tombée du jour. Le grand pré, à l'ordinaire, était mangé par la nuit.

Ce soir-là, il s'allumait un peu partout. Des lumières vives, abondantes du côté de la ménagerie où l'on préparait les fauves ; des lucioles sur les murs des voitures ; une rampe d'encadrement de multiples feux de tons variés et vifs, autour de la porte principale.

Tout baignait dans la lumière fabriquée.

Des employés, ceux du contrôle des entrées, accueillaien les spectateurs. Ils portaient la livrée commune à une très grande partie du personnel, celle des musiciens aper-

çus l'après-midi : pantalon noir au pli impeccable, veste rouge à brandebourgs foncés, avec les initiales de la maison en lettres dorées sur le revers, casquette rouge avec une bande frontale porteuse du nom du cirque.

Déjà sur un podium, haut dressé, au-dessus de l'entrée des artistes, l'orchestre se trouvait en action.

A défaut d'un emprunt à la grande musique, l'orchestre dispensait de courts passages variés qui ne manquaient point de valeur ; un vrai pot-pourri qui ne s'arrêtait qu'à la fin du spectacle. On passait de la marche entraînante à la douceur, au coulé, au glissé de la valse cela en fonction du numéro sur la piste ou de l'intermède.

Seule la piste était éclairée en grand. Un peu plus dans l'ombre, les rangs des spectateurs les moins huppés : ceux des secondes. Les places les plus favorisées, les plus chères bénéficiaient d'une plus grande luminosité, étant plus rapprochées de l'aire des évolutions. A ces places d'honneur, on distinguait des personnalités locales, premier magistrat de la commune accompagné de toute sa famille et flanqué d'une notable fraction de sa municipalité. Des jaloux, d'affreux jaloux –sans doute- prétendaient que cette catégorie de bien placés, ce gratin n'avaient pas payé très cher leurs sièges. Que voulez-vous la question publicité jouait déjà un rôle certain à l'époque car dans les privilégiés on relevait aussi nombre de commerçants, dont les devantures s'ornaient bien à l'avance, de grandes affiches annonçant la soirée du cirque.

Gageons cependant que tout le monde aux premières places ne connaissait pas un sort aussi favorable et que le payant comblait, en partie, par sa participation, le manque à gagner.

Le favoritisme n'était certainement pas monté jusqu'aux rangées où nous nous trouvions, nous. Nous étions installés sur des gradins qui faisaient le tour de l'amphithéâtre. Gradins en planches au bois assez rude pour le contact avec nos fesses, gradins superposés et paraissant flotter, soutenus de façon fort peu apparente. Au-dessous, l'herbe du pré avec ses émanations de vert et sa sensation d'humidité montant du sol, d'humidité fraîche.

Mais qui aurait songé au manque de confort ? L'intérêt était sur la piste enchantée. La dureté du banc, la fraîcheur du dessous qu'était-ce donc ? Rien. Les premiers rangs semblaient plus stables. En tout cas, ils ne flottaient pas, les fauteuils posés à même l'herbe. Nous oubliâmes vite la prétendue élite pour nous plonger, en plein, dans le ravissement et demeurer sous le charme.

Vouloir narrer dans les détails le spectacle serait un peu faire fi de l'envoûtement dans lequel on se trouvait. Tout nous surprenait. Tout nous subjuguait. Nous nous demandions si ce qui se passait là, sous nos yeux, n'était pas irréel... un mirage... un subterfuge.

Nous ne pouvions dire ce qui nous captivait le plus ; de l'agilité simiesque des « hommes-caoutchouc », (les clowns) ou de leur humour froid ou candide, jamais pris en défaut. Et quels étranges déguisements que les leurs ! Surtout leurs pantalons si bouffants qu'ils eussent pu contenir les sept nains de la légende. Aussi les « godasses ». Comment chaussés de la sorte, ces drôles d'individus, aux tronches enluminées ou enfarinées, pouvaient-ils faire le moindre pas ?

Le dévêtu des jeunes femmes : écuyères, trapézistes, dresseuses de chiens, suppléantes d'équilibristes ou de jongleurs nous surprenait un peu. Même à la plage, nous n'apercevions point des cuisses aussi généreusement découvertes. Le tutu ne nous était point familier. Nous étions bien trop naïfs pour voir de la lubricité dans cet épanouissement de chairs dénudées. Question sexualité nous n'étions guère en avance. N'empêche que nous étions un peu sidérés par ces jolies anatomies ainsi dévoilées et révélées. Mais nous ne pouvions penser à mal. Rien dans tout cela ne nous paraissait provocant. Un peu osé tout au plus. La bigoterie n'ayant point lancé l'interdit, pourquoi insister ?

Les jongleurs nous présentaient leurs numéros avec tellement de naturel que nous ne percevions pas les difficultés. Nous ne pouvions supposer un seul instant qu'il puisse se produire la moindre maladresse. Nous retenions notre souffle alors que les trapézistes, ces risque-tout, se lançaient dans le vide, tout là-haut, très près du faite du chapiteau : athlètes en collant, frêle partenaire en tenue de petit rat ; et que tous, les uns après les autres, ne devaient leur salut qu'à une corde opportunément présente sur leur passage, bien à portée pour être saisie, ou à la barre de ce que l'on nommait le trapèze qui, elle aussi, venait s'offrir, comme par enchantement, pour pallier le danger d'un plongeon qui pouvait être fatal. Nous éprouvions cette oppression douloureuse –courte mais réelle- due à l'angoisse, qui bloquait notre respiration, nous mettant comme un bouchon dans la gorge lorsque les audacieux, les fous gymnastes quittaient un appareil pour un autre, se livrant à la chance en poussant un cri, pour avertir leur servent. Ce cri nous allait droit au cœur. Nous pouvons affirmer que nous nous reprenions à respirer lorsque le numéro était terminé et que les artistes, frôleurs de la mort, touchaient le sol après une glissade ultra-rapide, sur une corde tendue.

Impressionnant, certes, le passage du dompteur dans la cage aux fauves, surtout quand ces derniers se rebiffaient, lançaient de hargneux et puissants coups de pattes ou faisaient mine de s'élancer sur le belluaire, tout de cuir vêtu, tenant un long fouet dont il se servait beaucoup ; une barre pour faire reculer la bête, le cas échéant ; et disposant d'un pistolet, à portée.

Mais somme toute –était-ce la vertu de la cage qui nous séparait de la lutte- nous n'éprouvions pas cette seconde d'angoisse poignante que nous avons devant le risque d'une chute mortelle dans le vide. Pas étonnant, ainsi que nous l'apprîmes plus tard, que la nature l'ait tant en horreur, ce vide !

Notre intérêt ne tombait guère durant toute la soirée, même si tous les numéros ne portaient point la marque de l'audace.

Les dresseurs de chevaux, en costume de cérémonie, queue-de-pie, gants blancs et haut de forme, les équilibristes sur perches ou sur roues, les pyramides humaines, les innombrables et risqués sauts périlleux, en avant, en arrière, ne nous lassaient point.

On peut même affirmer qu'il a toujours existé un éclectisme dans le choix du programme d'un cirque : qualité et déroulement bien conditionné qui fait qu'il ne se trouve pas d'instant où l'on serait tenté de penser à autre chose.

Sous les flonflons d'adieu de l'infatigable orchestre nous sortions. Nous pouvions apercevoir, au passage, quelques artistes, dans leur simple tenue ou dans leur vêtement d'apparat qui regagnaient leur voiture-loge.

Le noir nous happait vite. Contents, la tête lourde de tant de belles choses, de magnifiques exploits, nous rentrions et avant que le sommeil nous enlève nous évoquions encore la fastueuse soirée.

Le lendemain matin, quand c'était jour de classe, hélas ! le plus souvent, plus rien ou presque à notre arrivée. Quelques rares voitures, rideaux tirés, mais qui pouvaient se compter sur les doigts d'une seule main. Probablement, celles d'un responsable liquidateur et celles de vedettes faisant la grasse matinée et qui n'affectionnaient pas de dormir en roulant. A la récréation de 10 heures, plus rien. Si ; des maraîchers en pied, des jardiniers-amateurs qui ramassaient un engrais animal plus que bon marché, un crottin fort recherché. A telle enseigne que l'herbe était très bien expurgée de sa nauséabonde surcharge. Tout le monde y trouvait son compte. La commune, propriétaire du champ, satisfaite de le retrouver propre. Nous, les usagers, heureux de reprendre possession de notre aire de jeu, débarrassée de « factionnaires » indésirables et les possesseurs de jardins trouvant comme une offrande, une excellente fumure pour leur clos.

Pareille attente, pareille joie, pareille fête avaient lieu toutes les fois que venait un cirque. Qu'il soit d'importance comme Pinder, Amar, Zoo Circus ou plus artisanal, plus réduit bien qu'à nom souvent ronflant (Cirque Européen, Mondial Circus) chacun était accueilli avec le même plaisir. Quand on saura que les plus modestes présentaient des numéros qui rivalisaient ou surclassaient parfois, ceux des grands seigneurs, on ne s'étonnera point qu'à cette époque de non-saturation de spectacle, les cirques, quels qu'ils soient connurent chez nous un succès évident.

Le Théâtre Renart

Il est possible, voire certain, que le Casino de style mauresque ait reçu des troupes jouant des pièces de théâtre avant 1930. Bâti en 1884, et déjà attirant dès 1908, pour les vicieux du baccara et des petits chevaux, pourquoi n'aurait-il pas eu plusieurs cordes à son arc et parmi elles, les jeux de scène.

De cela je ne sais rien, trop loin, à l'époque, pour plusieurs raisons, d'un établissement fait pour l'étranger huppé, bien plus que pour l'Hendayais commun. Mais je me souviens parfaitement de ma découverte du théâtre. Cela me fut permis par la venue, dans nos murs d'une tournée ambulante. Le théâtre Renart c'était son nom. A plusieurs reprises, il vint lui aussi, s'installer au Vieux Fort. Mais pas sur le pré. Sur la partie, alors en terre, qui allait de la place cimentée du fronton de Gaztelu Zahar jusqu'à la propriété Isidori.

Imaginez, soit une très longue tente canadienne, à forte toile verte ; soit une de ces nefs démontable dont usent pour présenter leurs « salades », des bons apôtres de la politique politicienne ; soit un de ces chapiteaux oblongs que l'on dresse à l'occasion de foires expositions pour y ouvrir de nombreux stands et vous aurez une image assez complète de ce qu'était le Théâtre Renart.

A l'intérieur, une scène somme toute assez rudimentaire, sans excès pour les décors, avec rideau tiré à la main. Dans la salle, des chaises métalliques pliantes et des bancs. Chaises et bancs déterminaient la catégorie des places. Premières ou secondes. D'où venait cette troupe ? Où avait-elle son port d'attache car selon toute logique, toute nécessité, il lui fallait bien un havre pour se refaire de longues tournées ; mettre en chantier des pièces nouvelles ou au point celles dont on s'était servi et où il manquait quelque chose. Un ajout, une correction pouvait changer la destinée de l'œuvre. D'où sortaient ces artistes aux noms quasi inconnus ? De quelles écoles, de quels conservatoires (régionaux, sans nul doute) ? Nombre d'entre eux n'étaient-ils point enfants de la balle, des formés sur le tas, des guidés dès leur tendre enfance. Ne se trouvaient-ils pas parmi les comédiens quelques autodidactes authentiques ? Nous ne le sûmes point, n'étant pour la plupart, pour ne point dire la totalité, que des êtres pour qui le théâtre ne s'avérait point un art ouvert. Même dans les années qui allaient suivre, la rampe des Variétés ne devait s'allumer qu'en de très rares occasions. Les Tournées Barret, Karsensky, Tichadel ou autres réservaient leurs représentations à Bayonne ou à Biarritz. Des descentes sur Hendaye, mais en été seulement. Et au Casino pour une clientèle saisonnière, très particulière, avec un élément local en manifeste minorité.

1920-1930.

« Nous avons connu, vécu une singulière décennie, me disait un jour un de mes contemporains. Un camarade avec qui je fus en constant contact de la section préparatoire à la fin du cours complémentaire.

- Comme tu le dis... 1920-1930. Dix années bien particulières. Il y en eut d'autres peut-être de plus marquantes, de plus brillantes ; d'autres qui connurent des événements majeurs.

- Oui, mais cette décennie-là s'avère comme l'aboutissement de longues années qui connurent des fortunes diverses, des aspirations bien différentes qui drainèrent de la joie, de l'espérance, même de l'espérance utopique, aussi des rendez-vous pénibles, atroces avec les deuils, les hécatombes.

- Une décennie quoi qu'il en soit, qui participa à l'héritage d'une fin de XIX^e siècle, du moins en ce qu'il en demeura d'amertume quant à la domination étrangère, quant aussi à l'éphémère mise en place, d'un rêve insensé de vie en commun, sans exploiters et sans exploités.

- Tu fais sans nul doute allusion à l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine ; à la Commune de Paris.

- Oui, c'est ça.

- J'entends bien. Mais lorsque tu parles de l'héritage de la fin du XIX^e siècle, n'es-tu pas trop restrictif ? N'y a-t-il eu rien d'autre, d'essentiel, depuis ?

- Je n'avais point terminé. Il est indubitable que les trente années qui ont suivi 1870 ont eu leur prolongement dans les trente premières de notre siècle. La coupure avec l'Alsace et la Lorraine suscita, chez nous, un vif désir de reprise, créa des états d'âmes qui ne disparurent point avec Versailles. L'épopée révolutionnaire, allant de l'insurrection du 18 mars 1871 au 28 mai, allait avoir des suites malgré les fusillades et les déportations. La classe ouvrière devait, petit à petit, prendre conscience de ce qu'elle représentait, du moins ses éléments de pointe. La fin du siècle connut une amorce de mouvement prolétarien comme jusqu'alors il ne s'en était point produit. 1917 donna aux humbles une raison d'espérer en un avenir prometteur.

- On a aussi parlé alors de Belle Epoque, en 1900.

- Oui, la Belle Epoque pour les fortunés, l'époque de l'amusement échevelé, celle de la Belle Otéro, époque du french cancan (post-Offenbach). Réjouissances sans frein pour la belle société, le « populo » parisien ayant droit à un petit aperçu du spectacle. Un étourdissement collectif, bien venu pour oublier l'Affaire née en 1894, la violente campagne autour de Dreyfus de 1897 à 1899. Une Affaire qui annonçait 1914 et ses terribles conséquences.

- Avant d'aller plus loin, il n'est point inutile de souligner que la littérature depuis un certain mois de juillet 1830, faisait grand usage des situations qui s'offraient diversement dans la joie comme dans la peine, dans la haine comme dans l'amour, dans l'exaltation guerrière comme dans l'horreur de la tuerie.

- Certes, mais le bouleversement apporté dans les esprits, dans les comportements, les façons de vivre, de s'exprimer, dans les manières d'aimer ou de détester fut plus grand encore après la guerre de 1914-1918. Le terrible ouragan passa et marqua de façon durable –mais non éternelle- tout ce qui touchait à la morale, à l'économie et au social. Tout ce qui avait précédé, comme écriture, fut remis en vedette et la nouvelle littérature s'en inspira fort, forçant même sur la note. Porte parole d'une opinion traumatisée, sensibilisée, elle en rajouta. Le théâtre allait se mettre au diapason.

- Je suis de ton avis. Le roman dans son ensemble porte les idées. Il les enrôle. Il les dissèque. Le théâtre les cristallise mais il est souvent le reflet de l'autre. Ce qui avait pris corps durant le dernier quart du dix-neuvième siècle n'allait point s'étioler mais, bien au contraire, bénéficier d'apports non négligeables. Quel réservoir pour le théâtre que le roman réaliste –comme celui de Flaubert- se défendant de transcender ce qui ne peut l'être, et s'attachant à peindre la nature comme elle est, avec ses vertus comme avec ses

laideurs ; le naturalisme à la Zola, description exacte de tous les aspects d'un univers ambiant, le proche populisme et ses études des milieux populaires.

- Pendant que tu y es, va jusqu'au bout. Parle du roman idéaliste avec sa négation, un peu facile de certaines réalités et sa mise en avant d'une imagination souvent chimérique ; du roman d'analyse dans lequel France excella ; du roman de mœurs bénéficiant de l'apport, de l'approfondissement de la psychologie et de la sociologie ; des romans historiques souvent à fortes assises patriotiques, écrits hélas ! parfois par des revanchards, des pourfendeurs d'ennemis sans avoir à quitter leur fauteuil ; des romans d'aventures où le panache galonné est rarement absent comme dans « l'Escadron blanc » de Peyré ou le sacrifice cruel exposé dans « les Croix de bois » de Dorgelès, par exemple.

- Je te remercie de l'avoir fait pour moi. Que de thèmes à tirer de là pour le théâtre. Que de matériaux, pris sur le vif, pour des auteurs-adaptateurs, des metteurs en scène qui n'ont eu que l'embarras du choix. Ils en ont usé largement d'ailleurs. Il y en eut pour tous les goûts. Pas seulement pour de grands sujets réservés à une compagnie de célèbres pensionnaires d'une illustre maison parisienne (celle du grand Molière) ou quelque Grand Théâtre de métropole régionale. Le peuple ne pouvait être oublié. Lui, aussi, aime la représentation. Pas seulement la farce. Il s'avère plus subtil et meilleur juge que d'aucuns le pensent. Certes cette partie de la population, la plus importante, la plus « œuvrante », la plus indispensable pour notre survie à tous, ne dispose peut-être pas des manières des gens qui appartiennent aux classes aisées. Certes, l'instruction leur a été marchandée.

- Il y aurait fort à dire et à redire sur le degré de savoir, le sens de la déduction, l'éclair de l'esprit de certains ou de certaines, dont l'habit et le chinchilla tiennent lieu de valeur personnelle. Puisque l'on émet des doutes sur les capacités du peuple, que l'on ne me fasse pas croire que tous ces détenteurs de loges dans nos grands théâtres, sont aptes à l'approche intellectuelle d'une pièce, à en saisir les déductions, les sous-entendus... à apprécier autrement qu'en gloussant ou en commentant avec de pénibles banalités. Que l'on donne à chacun ses chances et l'on verra bien.

- On a néanmoins fait un effort évident pour une meilleure répartition, une plus juste acquisition du savoir. Beaucoup reste à faire. Soit. La chose n'est pas aisée à résoudre d'autant plus que dès la première enfance les conditions d'une famille à l'autre sont si différentes qu'il faudra bien du temps pour que l'on puisse partir dans la vie à égalité.

- Il n'empêche que l'enfant du peuple, le peuple tout court mérite bien mieux. Et je n'ai aucun culte pour lui, je le confesse.

- Moi non plus. Je laisse ça aux politicards.

- J'exècre les démagogues. Ceux qui n'ont que le mot peuple à la bouche. Sûrement pas dans le cœur. La Révolution du peuple (l'a-t-on consulté ?) par le peuple (oui, c'est vrai, lui se fait tuer, le leader qui n'est pas Baudin, demeure à l'abri), pour le peuple (Tartuffes dites pour l'Appareil qui s'empare des commandes pour les sordides bureaucrates). La Maison du peuple : un palais ultra-chic, ultra-moderne où le prolétariat, pourtant propriétaire en nom, n'est admis pour la frime que dans des circonstances nettement définies. (Voici la Maison du Peuple dit un jour un guide, à Alger, en nous montrant un super palace dominant la mer sur une haute corniche, un vaste bâtiment où se réunissaient diplomates et gens bien en cour... Où est le peuple ? lança innocemment (ou presque) un modeste curé... La réponse est encore à venir. Le Tribunal du Peuple, claironnent quelques excités anonymes et cachés, dont le but révolutionnaire n'est pas bien défini.

Qu'est-ce que ce Tribunal du Peuple ? Hélas ! Parfois une horrible, une tragique caricature quand il n'est pas une sorte de récréation comme s'en donnent les enfants qui jouent aux gendarmes et aux voleurs.

- Le peuple, la masse qui existe... Généreux parfois mais aussi versatile. Peuple (masse) acclamant Pétain à Nancy au printemps de 44. Peuple (masse), le même, au même endroit, avec des vivats aussi sonores pour appeler de Gaulle à l'automne de la même année.

- Tu vois. Nous sommes bien d'accord. Et si nous revenions au théâtre. Précisément à celui que l'on présente au peuple et qu'il est loin de dédaigner. Pas plus hier qu'aujourd'hui d'ailleurs. As-tu entendu parler du Théâtre Renart ? Ou plutôt t'en souviens-tu ?

- Si je m'en souviens. Très bien. Je fus à quelques représentations. Et la population d'Hendaye s'y trouvait, elle aussi, en nombre.

- Ce qui n'était que très naturel. Souviens-toi que sur les parvis des cathédrales où se jouaient des drames, le bon peuple n'était jamais en retard. Sur les champs de foire les saltimbanques n'avaient point meilleur public que lui. Et même la troupe Poquelin – Béjart qui, en définitive, l'a le plus aimée, appréciée, en profondeur, la futile cour de Louis XIV ou le peuple frondeur des villes ? J'ai eu la chance de retrouver, dans un coin de placard, quelques numéros de la Petite Gironde, au papier bien jauni où l'on présentait dans le détail le menu du Théâtre Renart. Quelques prospectus, à côté, aidaient à comprendre le goût du jour. Le mélodrame s'y trouvait en bonne place. Un genre, typiquement populaire. Encore une fois, rien de péjoratif dans ce mot. Le bourgeois, qui au fond n'est pas si éloigné de la roture, surtout le nouvel enrichi, ne rechignait d'ailleurs pas sur cette sorte de théâtre. Témoins les commerçants, les membres des professions libérales qui assistaient aux soirées données au Théâtre Renart. Le mélodrame plaisait fort à l'époque par sa succession d'événements fertiles en situations pathétiques, en péripéties inattendues. L'innocence d'une jeune fille ou la faiblesse d'un être suscitaient les machinations scélérates d'un tyran, d'un jouisseur ou d'un aventurier dépourvu de scrupules ; menées perfides éventées par un amoureux survenant à propos ou déjouées par une aide fortuite. Le public était pris par le déroulement de l'action. Son émotion n'était que passagère et n'engendrait point une tristesse durable car un bouffon arrivait au bon moment (ou au moment pathétique) pour détendre les nerfs avec une note comique qui ne déparait pas, mais, au contraire, faisait passer assez convenablement la menace ou l'odieux, en humanisant, en quelque sorte, le drame. Il y eut en bonne place, au répertoire les « Deux Orphelines » de d'Ennery et « Les deux gosses » de Pierre Decourcelle lequel était, par ailleurs un « feuilletoniste » très apprécié dont la Petite Gironde utilisait l'imagination fertile.

- Je me rappelle fort bien de ces deux auteurs et de leurs deux mélodrames. Il fallut remettre ces représentations, le public manifestant un intérêt évident. Je me remémore aussi Ginette de Narbonne... mais de qui était cette pièce ?

- Je n'en sais pas plus long que toi. Mais dans la nomenclature dont je te parlais, j'ai relevé des titres comme Madame sans-gêne ; Roger la Honte ; Roule ta bosse ; l'Ame en folie ; les Maris de Léontine ; la Femme seule ; la Maison sous l'orage ; la Chair humaine ; la Huitième femme de Barbe Bleu ; la Captive ; le sexe faible ; la chaleur du sein qui indiquent bien le genre : le mélo comme on disait alors.

- Tous ces titres ! Pour une seule tournée ?

- Non, rappelle-toi. Durant plusieurs années, le Théâtre Renart devait revenir très régulièrement, pour plusieurs semaines. Des matinées, des soirées, des changements de programmes, il n'en fut point avare. Notre presque compatriote Georges Courteline fut à l'affiche avec Boubouroche, les Gaîtés de l'Escadron, des satires légères, pertinentes et profondes, à la fois. Le vaudeville ne fut point négligé, pas plus que quelques comédies frivoles. Feydeau et Lavedan furent connus à Hendaye ainsi d'ailleurs que Porto Riche et son « Théâtre d'Amour » ; Tristan Bernard et ses mots célèbres ; Caillavet de Flers, Bourdet et ses pièces incisives, sans indulgence pour une société médiocre.

- Celui qui n'aurait pas connu cela, qui n'en aurait été averti par rien, serait mal avisé de penser que l'époque 1920-1930 fut celle de l'obscurantisme, sur les bords de la Bidassoa.

- Ce n'était point le désert, question art. Aucun isolement pour qui voulait participer. Le tréteau ambulante contribua à ouvrir, à former bien des esprits. Rendons-lui grâce pour cela. »

Etrange lanterne

Nos premiers contacts avec la grande invention des frères Lumière : Le Cinématographe

Parmi tous les jouets et autres articles de divertissement, de passe-temps, d'amuse société qui étaient exposés à la devanture du Palais de Cristal, chez Dithurbide, il se trouvait un singulier appareil, pour nous une source d'intérêt et d'interrogation. Comme toute chose nouvelle. Une grosse boîte noire avec sur le côté une manivelle et un gros œil de verre, tout rond, sur le devant. A ce qu'on nous en disait, il s'agissait d'un appareil d'où sortaient toutes sortes d'images, plus belles les unes que les autres. Nous n'avions aucune peine à croire les initiés. Pour beaucoup la connaissance, la pratique s'arrêterait là. Que travaille notre imagination !

Le Père Noël ne devait pas être intéressé par l'étrange boîte ; les parents peu enclins pour acheter un objet trop nouveau, et pas donné, car bien après la nuit de bonté du 24 au 25 décembre, l'appareil demeurait à sa place.

Pour certains d'entre nous, ce genre d'instrument de projections de vues fixes, ne devait livrer ses secrets que fort longtemps après ; si longtemps qu'il avait perdu depuis belle lurette son prestige, supplanté par l'image qui bouge et même qui parle.

La lanterne qui, pour nous, fut vraiment magique, nous la connûmes au Patro des Allées, après les jeux collectifs et individuels et le goûter qui les suivaient. Tous les dimanches, du moins en hiver, nous eûmes droit à une séance de projection de ciné comme nous disions, alors, avec une fierté évidente. L'opérateur était un jeune vicaire, vers qui allait toute notre considération ; du moins tant que durait la séance. C'est lui qui avait en charge le Pathé, nom de l'appareil.

La séance cinématographique avait lieu dans une grande salle, affectée d'ordinaire à l'enseignement privé, naturellement. L'établissement était réservé aux filles des familles aisées mais aussi de conditions modestes mais à la foi bien accrochée, à moins que ce soit de pure tradition.

Ces demoiselles du privé nous étaient moins familières parce que moins présentes que nos consœurs de la laïque dont l'école jouxtait la nôtre. Nous les connaissions surtout, un peu, grâce aux cérémonies qui nous étaient communes, à l'église, encore qu'elles eussent une place à elles réservées, bien à l'abri de toute promiscuité. Nous avions quelques affinités avec celles de notre quartier, dans la mesure où les parents peu ou prou libéraux, consentaient à des contacts ludiques. Mais il demeurait entre nous une toute petite différence, un sentiment de ne pas appartenir à un même groupe. Nous étions confrontés avec des problèmes (pas ceux du calcul) qui n'étaient point les mêmes.

La « bonne amie », ce flirt d'enfant, apparemment sans conséquence, nous l'avions à la laïque. Il y eut des exceptions, heureusement assez nombreuses. Les rencontres de la rue, les œillades, à la dérobée, échangées à l'église y furent pour quelque chose. De solides amitiés se lièrent, qui même s'épanouirent, pour devenir de l'amour durable. La déplorable scission n'avait pas tout éteint.

Pour la séance de cinéma, nous étions assis sur des bancs, serrés les uns contre les autres (nous en tout premier lieu et les bancs séparés par d'étroites travées). La discipline était un peu relâchée pendant les préparatifs.

La plupart d'entre nous n'étions pas d'une curiosité tenaillante question mécanisme. Au fond, peu nous importait, au juste, de savoir comment se produisait le miracle qui permettait de voir apparaître sur un rideau blanc toutes sortes de formes, toutes sortes d'images. Aussi nous pouvions laisser faire l'abbé sans prêter grande attention à lui. Lui, s'affairait pourtant autour de l'appareil, une grosse lanterne, et au besoin sollicitait l'aide de quelque bénévole, soit pour lui tenir un objet ou un bout de fil, soit pour lui passer ce dont il avait besoin mais qui se trouvait posé un peu plus loin.



Projecteur Pathé 1920

Site : Les jeunes années du septième art

La grande affaire semblait être d'ajuster sur les bords de l'appareil, deux bobines, dressées à la verticale et qui ressemblaient en plus réduit à ces roues qui actionnent les pompes éoliennes. Chacun de ces volants était vide au centre, en grande partie, mais avec un ou deux rayons. Le pourtour était creusé. Une rainure où l'on enroulait un ruban noir fait de matière plastique mais cassante, transparente, pouvant s'imprimer : c'était la pellicule cellulosique. On établissait la liaison avec l'autre roue. Ainsi, pendant que l'une se dévidait, l'autre se remplissait. Quand la première était vide, la projection cessait. Si l'on voulait recommencer, il suffisait d'inverser les bobines et de saisir par la lumière, à tour de rôle, chacun des petits carrés de la pellicule, petits carrés porteurs d'images et de textes.

Durant ce temps de mise en place, il y avait bien parmi les spectateurs un peu de pagaille, des bousculades, des marques d'insatisfaction de la part de ceux qui se trouvaient mal situés ou trop à l'étroit, des appels, des conversations sonores. Cela durait tant que la pièce demeurait éclairée. Mais dès que le Pathé commençait à ronronner, que l'obscurité avait envahi la salle pour ne laisser que des points brillants, les points de repère de l'appareil et le faisceau lumineux qui sortait d'un gros hublot et qui ressemblait à ces traînées de poussières compactes, flottantes qui paraissent dans les rais du soleil, le silence se faisait, total, sans intervention pour l'obtenir.

La première partie de la séance ne nous intéressait, généralement qu'à demi. C'était la plupart du temps des vues géographiques ou des études d'animaux en liberté ou en captivité, des images de fleurs. Parfois une approche historique avec le plus souvent l'évocation des temps de la royauté, sans omettre, hélas ! les guerres nombreuses, mais reconnaissons-le dont les rois n'eurent point le strict apanage.

On passait aussi quelques aventures enfantines qui, au demeurant, se trouvaient être des historiottes sans grand panache, sans grande portée et sans actions d'éclat. Un peu mièvres parfois.

Les dessins animés ont de toujours connu les faveurs de l'enfance. Nous estimions généralement ceux qu'on nous offrait au Patro. Il est certain qu'il est un nombre d'adultes qui en sont de fervents spectateurs ou du moins qui ne ferment point leur récepteur (nous sommes à l'ère de la télé) quand on annonce cette pantomime –la plupart du temps c'en est une, authentique- spéciale.

De quoi est fait l'attrait qu'exercent les dessins animés ? Tout d'abord des acteurs caricaturaux en diable et caricaturés, sans vergogne. Les humoristes, les dessinateurs

s'en donnent à cœur joie pour transformer une créature sans pour cela la rendre méconnaissable. En souligner les bizarreries physiques en les grossissant, les exagérant, ne peut supprimer une authenticité de l'ensemble. La souris Suzy, avec sa face de lune au plein, ses immenses pavillons auriculaires, sa tête aussi grosse que son corps, on sait qui elle est. Sa longue, interminable queue est là, d'ailleurs, pour le label.

Le matou a bien forcé. Et pour cause. Il le faut bien pour jouer son rôle de gros brutal. Ses moustaches sont plus drues, plus courtes, en broussailles. Son œil menaçant perd de ce qui fit « grippeminaud le bon apôtre », plein de mauvaises intentions bien que son aspect fut débonnaire.

Rendre un être frêle, aux formes encore plus chétives, tout en lui infusant une vivacité remarquable, donne encore plus de brioche à un bon gros, lui faire une tête carrée avec « guidons de vélos de course » sur la lèvre supérieure, le doter d'un œil mauvais au courroux facile, tracer une raie impeccable au beau milieu du crâne, c'est le secret de qui monte le dessin animé.

Que de situations drolatiques au possible. Des courses, des fuites, des allées et venues, des crochets pour éviter l'adversaire, des contre-pieds déséquilibrants. Le plus petit des antagonistes, malin avec parfois des étourderies. Le gros bêta, matamore ou surveillant, le plus souvent victime des menées du plus faible.

A l'époque, tous les dessins animés étaient muets. Mais quel rythme effréné, inconnu de l'homme normal, quel déplacement d'automates, quelles courses à n'en plus finir, quelles chutes importantes sans conséquences fâcheuses. Il ne se trouvait point de plongeon considérable où l'on ne retombait pas sur ses pieds ou sur quelqu'un, sans fractures, sans mort d'homme.

La partie comique suivait le dessin animé. Question de parenté. C'est par là que la séance se terminait. En quelque sorte, il s'agissait des mêmes gags que précédemment mais à une échelle plus humaine, moins extravagante, plus porteuse d'intellectualité.

Nous relevions ces noms venus d'au-delà de l'Atlantique, avec une certaine difficulté pour les lire. S'il avait fallu les énoncer nous eussions éprouvé les pires des peines. Combien aurions-nous bafouillé ?

De ce déferlement d'artistes pour faire rire je ne me rappelle –nominale- que de très peu. Fati m'est bien resté. Un obèse imposant. Le gros matou du dessin animé. Son nom, d'ailleurs, fit recette, parmi nous, puisque nous en baptisâmes un de nos camarades aux formes très rondouillardes. S'en offusqua-t-il ? Prit-il cela avec un certain détachement ou trouva-t-il dans cette assimilation toute gratuite un sujet de satisfaction ? Etre sous le même patronyme que de ces grands que l'on voyait sur l'écran, quelle distinction !

Je me souviens aussi que passa sur la toile blanche un certain... Max Linder dont la qualité de Français de Bordeaux ne fut pas la moindre raison à cette fidélité de la mémoire.

Et puis il y eut Charlot, souvent. Presque chaque fois. L'omniprésent de la séquence comique parfois burlesque. Le Charlot de la première période ; celle du muet. Melon, d'où s'échappaient des bouclettes brunes ; petites moustaches ; veston croisé ridiculement ; pantalon de coupe invraisemblable ; marche saccadée, cocasse, avec un anor-

mal écartement des pieds ; badine flexible en guise de canne... le portrait qui a fait le tour de la terre.

J'ai revu des centaines de fois depuis l'Américain (au juste l'Anglais) Charles Chaplin dans des films aussi divers, aussi puissants, aussi critiques, aussi humains que le Kid, la Ruée vers l'or, le Cirque, les Lumières de la Ville, le Pèlerin, le Dictateur, les Temps Modernes, Limeligh. Je ne pouvais, chaque fois, éviter de penser à l'époustouflant contorsionniste, au Charlot douloureusement comique de notre enfance.

Les Variétés donnaient deux séances de cinéma, tous les dimanches. L'une en matinée. L'autre en soirée. C'était l'époque du seul muet avec des films, à nombreux épisodes.

Après ma communion solennelle, je cessai de fréquenter le Patro. A douze ans, je me mêlai à une autre frange d'Hendayais. Aussi m'arriva-t-il d'assister à quelques représentations cinématographiques, dans la salle des Allées. Je ne fus cependant pas de ces mordus, qui pour rien au monde, n'auraient fait l'impasse d'un dimanche de ciné. Il aurait fallu que je barre Ondarraitz, où se déroulaient des matchs de rugby qui m'intéressaient, qu'ils fussent comptant pour le championnat régional ou national, ou tout simplement amicaux. Ils constituaient pour nous, sportifs en herbe, le sommet de la semaine, surtout quand ils avaient lieu à Hendaye. Nous en causions durant nos récréations. Nous assistions, souvent, à l'entraînement du jeudi. Nous connaissions tous les joueurs surtout ceux de la première, les ténors. Nous étions plus que des supporters pour la forme, par attachement à la localité. Nous étions des fidèles, des admirateurs sans faille, des adeptes sans compromission, des « mordus » actifs. Mes parents m'offrirent la carte d'abonnement d'un an, au Stade Hendayais, celle, à tarif réduit, des scolaires. Je compris sans qu'il me le fût spécifié que je faisais là un choix. Entre le terrain de jeux et la salle obscure. J'optais pour le premier. Ce qui ne m'empêcha, nullement, de voir quelques films importants, surtout quand la recommandation, discrète ou appuyée, nous en était faite par nos maîtres. Comme dans la mesure du raisonnable, je n'ai jamais été privé de l'essentiel, pas plus que d'un petit superflu, par les miens, je pouvais, sans faire un grand effort passer du grand air à la salle fermée. Il suffisait pour cela de me hâter dès le coup de sifflet final. Et puis il se trouvait, sur le plan sportif, des dimanches creux, ou presque, (bien que les prestations de l'équipe réserve ne fussent pas à négliger). Alors le chemin de l'établissement des Allées pouvait se prendre sans hâte.

J'eus la grande joie –comme peut en avoir un bonhomme de douze à treize ans- de voir le film « Les Misérables ». Cela portait sur une dizaine de séances. Chaque fois le cinéma faisait le plein. Nous étions nombreux, parmi les enfants, dans une galerie d'où nous dominions les spectateurs du bas, ceux des fauteuils, des strapontins, des chaises dont le siège pouvait se rabattre parallèlement au dossier, immobile. A notre étage se trouvait un espace rond, une sorte de tourelle, la cabine où l'on apercevait par des ouvertures l'opérateur. De là, partait le long, le puissant faisceau lumineux qui charriait avec lui images, écritures.

Etrange métamorphose opérée par cet ensemble de rais lumineux devenant soudain, un être qui bouge, un végétal qui frémit, une fleur qui éclate, un nuage qui passe, le soleil qui brille, une pluie qui tombe, un paysage qui s'étale, une action qui s'accomplit, bref la vie.

Au pied de l'écran, derrière son instrument, se tenait la pianiste Maritxu, que nous connaissions bien ; une artiste amateur d'Hendaye qui ne manquait pas de talent.

D'amour pour la musique et d'ardeur à l'exécution, elle en avait à revendre. Il le lui fallait, d'ailleurs, pour consacrer, tous les dimanches, à deux reprises, au clavier, et ce durant trois heures, à peu près chaque fois. Son rôle n'était pas dérisoire. Il ne tenait pas lieu seulement de prélude et de final, pas plus qu'il ne se bornait à souligner quelques passages remarquables du film. Non, elle jouait sans arrêt, pendant tout le déroulement de ce dernier. Aussi, durant l'entracte. Il lui fallait combler un vide, tout relatif, cependant, car pas mal étaient occupés avec la marchande de friandises, d'autres descendaient au bar ou bien simplement allaient faire un tour dehors, manière de respirer ou pour satisfaire un besoin naturel.

Maritxu ne s'interrompait qu'un court instant pour recommencer, dès que la lumière s'éteignait et que la cabine féérique envoyait son message. Si l'on ajoute qu'avant le début du spectacle, Maritxu, comme pour souhaiter la bienvenue, pour créer l'ambiance, attaquait avec des « paso-doble » entraînants, on peut se figurer le mérite qui était le sien. Elle devait modeler son exécution selon les séquences du film, donner de l'amplitude ou apporter de la retenue. Son rôle était plus indispensable que ne pouvaient le supposer certains. « Pourquoi cette musique ? Et toujours cette musique ? Quelle est lassante » maugréaient des atrabilaires qui, de toute évidence, n'y entendaient rien. On pouvait se demander en ce qui concernait ces grincheux, s'ils vivaient ce qui passait sur l'écran, à moins qu'ils ne disposassent d'une sensibilité, d'une faculté de saisir, développées, auquel cas ils pouvaient faire fi d'un intermédiaire motivant. Mais pour beaucoup –à leur insu- le piano jouait un rôle dans le vécu du moment. Grâce au legato, au sostenuto, à l'andante, à l'adagio, on appréhendait mieux l'action qui durait. Pour celle qui était virile ou saccadée, ou martiale, ou militaire, quoi de plus en conformité que le marcato, le rinforzando, le staccato, le con moto, le presto, le vivace vivo.

Au rendez-vous du sentiment affectueux, pour mieux le faire comprendre, le leggiero, con anima, l'affetuoso. Le pianissimo, le piano, le mezzo piano venaient au service de ce qui se déroulait avec une tendresse appuyée, durable, discrète. Et quand le torrent de l'action, le paroxysme du drame diminuaient pour s'éteindre qu'ils s'avéraient opportuns, les decrescendos, les calendos et pour soutenir la fin, la mort, un morendo sourd.

Il y a dans les Misérables, tant de personnages différents, tant de situations particulières, tant d'actions dans le bon et dans le mauvais sens, tant de bonté d'un côté, mais tant de laideur d'âme en face, que Maritxu ne manquait pas d'occasions pour changer souvent de nuances. Quand on accompagne un Jean Valjean voleur, un Jean Valjean évadé du bagne pour le retrouver transformé, méconnaissable en honorable Monsieur Madeleine, quand la bataille fait rage à Waterloo, quand Cosette trime, apeurée, dans la nuit, portant en souffrant un seau trop lourd pour elle, quand le couple Thénardier s'acharne après et sur l'innocente puis trame de louches opérations, quand Javert fait l'impitoyable, celui qui ne veut rien connaître, qu'une subordination stupide et sadique à une loi qui peut s'interpréter, quand Faustine émeut avec sa misère et sa déchéance, quand Monsieur Madeleine promène une Cosette devenue une demoiselle de la bourgeoisie cossue, quand Monsieur Madeleine ne souffre de demeurer seul après l'arrivée dans le champ de Cosette de Marius, quant à nouveau le digne, l'estimable Monsieur Madeleine frôle les bords du gouffre au fond duquel était Jean Valjean, quand il y a tant de gestes généreux comme celui de l'évêque Myriel, et tant de bassesses, quand Gavroche le gouailleux, le titi du pavé, mais aussi le bon gars et le courageux lave les drames Thénardier ; il y a matière pour grand soutien musical.

« Qui était Gabriel Gabrio ? » demandai-je, récemment, à un proche, cinéphile à part entière.

- Connais pas » me fut-il répondu.



Photo de Gabriel Gabrio dans les Misérables extraite de Allo Ciné

Pourtant ce fut celui qui excellemment incarna Jean Valjean dans les Misérables du muet. Gabriel Gabrio ! Pour ma part, je ne l'ai pas oublié. J'ai revu d'autres interprétations tirées du roman de Victor Hugo. Toutes avaient de la valeur. Certaines, beaucoup. Leur valeur propre, indubitablement. Les acteurs ne juraient pas dans les rôles à eux assignés. Jean Gabin campa très bien le forçat devenu un respectable industriel et un édile estimé. Javert, Thénardier, trouvèrent des artistes à leur mesure qui eurent nom Roquevert et Bourvil.

La première impression doit être la plus marquante, surtout lorsque celui qui l'éprouve a l'âme d'un enfant. En ce qui me concerne, je n'ai rien perdu -d'essentiel- de ces Misérables du muet. Eux, m'ont ouvert aux drames humains qu'ils contenaient. Les moutures suivantes -parlantes- n'ont que contribué à une compréhension plus totale, plus adulte de ce que l'auteur génial avait voulu révéler.

Les Variétés n'eurent pas que les Misérables comme œuvre considérable, à offrir au public, nombreux, assidu. Les principaux films du muet y furent projetés jusqu'en 1930.

Ensuite... ce fut une autre chose... un autre ciné.

Notre découverte de la T.S.F.

Nous étions en mars. Un après-midi calme, comme il s'en trouvait beaucoup à Hendaye, où seule –et encore ! - la saison estivale apportait quelques légères perturbations, mais à si petite échelle, que cela n'avait rien de vraiment dérangeant.

Nous nous trouvions en classe en cours complémentaire, sous la surveillance de Monsieur le Directeur. Nous répondions aux questions postérieures à la dictée, cet exercice qui faisait appel au jugement, à la compréhension du texte et aussi aux connaissances grammaticales. Nous pouvions nous concentrer car hormis ; les passages grinçants et brinquebalants, à intervalles réguliers, du tram ; ceux des fiacres marqués par les coups secs des sabots des chevaux sur le sol, pas encore bitumé ; le claquement des moyeux des roues des charrettes ; les voix non tamisées de passants bavards ; tout était tranquille. Les temps calmes duraient. L'agitation, le bruit n'étaient que de courte durée.

Soudain un monsieur (on a toujours une tendance à donner du monsieur à quelqu'un de bien mis) élégant, parut à la porte vitrée. Du bout du doigt, il tapota sur la vitre.

« Ah ! bon... fit Monsieur le Directeur en levant la tête, en apercevant l'arrivant ; s'exclamant de la sorte, comme pour ne pas cacher qu'il n'y avait aucune surprise pour lui... » Un petit signal de Monsieur Labarrère et la porte s'ouvrit.

« Bonjour Monsieur le Directeur, dit sur le seuil l'inconnu élégant. Excusez-moi de venir perturber votre travail.

- Bonjour Monsieur. Je vous en prie. Vous êtes le bienvenu (*pourquoi ? pensions-nous en silence*). Vous n'êtes la source d'aucune gêne. Je vous attendais quant à moi.
- J'ai là tout le matériel. J'ai pris de l'aide pour le transporter. Puis-je y aller tout de suite ou attendre la fin de la classe ?
- Attendre ? Et pourquoi ? Faites, faites donc. J'en connais qui vont être charmés. A commencer, d'ailleurs, par moi. »

Comme le visiteur s'était retiré, pour quelques instants, Monsieur le Directeur, sans préparation, ni transition nous glissa :

« Nous allons avoir un poste de T.S.F. On nous l'offre. »

Surprise à nous laisser bouche bée. Une manne céleste. Nous ne fûmes point curieux de connaître le donateur.

Que fait-on quand le merveilleux tombe inopinément sur nous ? On a tendance à n'en croire ni ses yeux, ni ses oreilles. Une certaine propension à douter, plutôt. Puis on s'adapte après s'être ressaisi. On laisse aller son enthousiasme, selon son tempérament ou bien on conserve par devers soi une joie intérieure. Une hantise demeure assez souvent. Celle d'une simple apparition, d'une exhibition bien plus que d'un cadeau.

Le monsieur distingué revint, suivi de deux tâcherons dont le rôle allait être très bref. Les deux hommes portaient un meuble et une caisse. Le tout paraissait pesant. Ils enlevèrent ce que contenait la caisse : des accumulateurs nous fut-il dit. Puis ils disparurent. Ils firent bien. Car eux ne nous intéressaient pas du tout, oh ! pas du tout.

Avec un souci évident de grande discrétion, le monsieur se mit à l'ouvrage sur le meuble qu'il avait fait déposer dans une encoignure, non loin de la porte d'entrée. Cela ne l'empêcha pas de causer, à voix très atténuée, avec notre Directeur, qui semblait ne vouloir rien perdre ; mû par une saine curiosité ; de ce que faisait son hôte.

Nous nous permettions quelque détachement de notre labeur. Que nous importait ce que voulait dire tel ou tel mot, quelle en était l'étymologie ; telle ou telle expression ! Que nous importait qu'il s'agisse d'un pronom ou d'un adverbe ; d'une principale, d'une subordonnée en relativité ou en conjonction !

Nous faisons semblant de continuer à œuvrer. Mais que de fois, ne nous sommes nous pas retournés, pour risquer un clin d'œil vers ce qui s'opérait dans notre dos.

Le meuble, sorti de son enveloppe de carton, apparut comme une sorte de lancette ⁽⁴⁹⁾ dont l'ogive du sommet s'ouvrait par un espace à grille. Tout près quelques boutons. Le restant était pris dans du bois solide et luisant.

De la caisse furent sortis deux blocs parallélépipédiques, paraissant bien pesants et portant sur le dessus des rondelles, une sorte de petit pont et des colliers enserrant de courtes chevilles. Un au moins de ces blocs (les accumulateurs dont nous sûmes le nom par la suite) fut engagé dans le coffre du poste.

Nous n'allâmes pas plus loin dans nos observations appuyées. Mais c'est certain, intérieurement, nous admirions cet être habile, qui paraissait fort à l'aise parmi un entrelacement de fils électriques, à côté de bobines, de lampes. Il montait, enroulait, vissait, tirait avec dextérité.

A plusieurs reprises l'appareil cracha, toussota et même siffla. Etait-ce tout ce que l'on pouvait obtenir ?

Puis soudain, après un ou deux craquements très expressifs, une musique sortit de l'objet prodigieux. Certainement l'œuvre de Merlin l'Enchanteur, en chair et en os, devant nous ! Car comment considérer autrement ce génial inconnu, qui avait su créer cela en si peu de temps, sans que l'on sache d'où cela venait, ni comment cela se produisait. Nous plongeâmes en plein concert, musique de chambre. Ça parla également. « Ici poste de la Tour Eiffel » entendîmes-nous comme éberlués. Sûrement nous ne rêvions pas. Une voix nous interpellait de loin, de cette tour de la capitale que nous savions chargée de prestige.

Personne ne nous cria halte ! Arrêtez vos travaux. Sûrs du consentement tacite de notre Directeur, nous laissâmes en plan nos extrapolations sur la dictée. Mais le moment ne fut pas celui du relâchement, du laisser-aller, du farniente, vide de pensée. Plutôt celui de l'éblouissement, de la découverte, de l'enrichissement.

Nous fûmes, sans transition, sans préparation spéciale, transportés dans un univers tout autre que celui qui nous était familier. Un univers lointain que nous avions quelques difficultés à situer.

De la musique douce, pour désœuvrés, à seize heures de l'après-midi ! Alors qu'autour de nous, tous étaient encore au travail !

⁴⁹ Ogive de forme allongée

Notre imagination sollicitée, nous nous trouvions dans un vaste, confortable salon ; riche de meubles luxueux, de tableaux de maîtres. Là, des favorisés se complaisaient dans une suave existence. Le poste du miracle nous faisait supposer tout un monde inconnu, difficile à discerner et à situer. Tout semblait signifier le loisir, la facilité alors que l'heure partout ailleurs était encore au sérieux, à la peine.

Combien étaient ces musiciens ? Qui étaient-ils ? Quels costumes de cérémonie portaient-ils ? Le charme nous venait, peut-être, d'une autre planète.

Quel merveilleux, de toute façon, que ce lointain, cet éthéré message, que cette source énigmatique, indéfinissable.

Le rêve nous était d'autant plus loisible, que privés de toute matérialité visible, nous pouvions nous composer une scène à la mesure de notre inspiration, de notre aspiration.

Vertu surnaturelle qu'a celui qui parle, qui exécute un morceau et dont on ne sait rien. Nous demeurâmes longtemps sidérés par tout le mystère que portait la boîte ensorceuse, par ce qu'elle nous faisait entendre, supposer, idéaliser. Le « Monsieur-Donateur » prenait à nos yeux –à ce moment-là plus que tout à l'heure encore- une importance qui tenait du sortilège. Comme si tout ce que nous recevions était de connivence avec lui.

« La Tour Eiffel... Paris... » Itératives annonces. Nous étions bien dans la ville immense qui nous captivait pour ce que l'on nous en rapportait, nous les petits provinciaux fort éloignés, à la frontière franco-espagnole.

Paris, l'heureuse Paris où les gens pouvaient ainsi, sur semaine, ouïr de la belle musique, délivrés du morne, de l'astreignant souci du gagne-pain.

Toute l'après-midi, l'énigme demeura entière pour nous ; captivante et fascinante.

Nous eûmes droit, par la suite, à quelques séances. Surtout en fin de semaine, le samedi avant la fin de la classe. Mais l'intérêt décrut insensiblement. La surprise n'était plus là. Le premier choc était oublié.

Ces chants que l'on aimait

Entre les années 20 et les années 30, les gens chantaient. Les émules du « save-tier rossignol » de la fable pullulaient. Qui n'y allait pas souvent de sa petite chansonnette –à moins d'être handicapé ou dans la peine- faisait vraiment partie de l'exception. On chantait à l'atelier, devant l'établi ou aiguille en main ; on chantait sur les échafaudages –à quelque corps de métier du bâtiment que l'on appartient- on chantait dans les champs, pour semer comme au moment de récolter, dans les prairies où l'on gardait des troupeaux. On chantait en groupe. A l'occasion. Cherchée ou fortuite ou bien par habitude.

Il ne se passait guère de dimanche sans que se trouvent réunis autour d'une ou plusieurs tables d'auberge des amis, des connaissances, voire des rencontres dues au hasard, non point uniquement pour consommer un blanc ou un rouge que l'on ne méprisait point d'ailleurs, mais pour organiser une chorale ce qui était devenu comme une habitude, un excellent moyen pour s'exprimer ensemble, pour en quelque sorte communier, peut-être moins avec les cordes vocales qu'avec le cœur, dans une même ferveur qui, le plus souvent, touchait à l'attachement au terroir.

A Hendaye, dans les auberges, les complaintes, les romances étaient en langue basque, le plus souvent.

A Hendaye, au bord de la mer, presque au pied de la montagne, il était plus que normal que l'on retrouve dans le chant, la vie du marin avec toutes ses nostalgies, ses angoisses, ses deuils, ses plaisirs également, sa soif d'aventure, sa joie du retour. La montagne trouvait son compte dans la célébration des mérites.

Il y avait aussi –paroles non séditeuses ici- ses hauts faits. Infortuné douanier souvent sur la sellette ! De toute manière, ce n'était point manifestations criardes, désordonnées de gens échauffés par l'alcool.

Ce qui a toujours plu dans le chant basque en groupe, amateur ou professionnel, c'est son côté réservé, cette espèce de pieuse retenue. On sent que l'on chante plus avec ses fibres intimes qu'avec sa gorge. Il est rare –ou alors il faut que le passage l'exige- que l'on pousse « la gueulante ». Non, tout sort en demi-teinte. Il s'agit plus d'union des esprits et des cœurs que de vaine, d'intempestive explosion vocale souvent pénible pour qui la subit. L'acte choral basque charme par sa douceur.

A la vérité sans prétendre faire illusion, berner, exagérer dans notre sud-ouest, les Basques –et dans une certaine mesure les Béarnais- ont cette faculté de trouver dans le chant une sorte de rite, pourquoi pas religieux, qui s'exprime avec l'emprunt à une véritable poésie.

J'ai trop entendu chez de proches voisins des poussées intempestives de voix, des notes à dissonances désagréables, des paroles que l'on rejetait sans sembler en saisir la portée, pour ne pas souligner l'agréable côté de la prestation euskarienne.

Le chant avait une place privilégiée dans les grandes fêtes de famille. Même à l'occasion de baptêmes, de premières communions, on chantait.

Pour les mariages, c'était le large emprunt. Le chant accompagnait, animait, transformait le banquet.

La première manifestation était, le plus souvent, individuelle. Le chanteur connaissait sa partition, soit qu'il en ait usé depuis longtemps, soit qu'il se fut préparé tout exprès. Oui, cela se produisait souvent que l'on répète, à l'avance, les couplets à offrir à l'assistance. Ainsi pas de panne à redouter.

Ce n'est pas à cette époque que l'on aurait amorcé quelques paroles pour ne plus se souvenir du reste. Devant ces trous, on ne se serait pas avisé à appeler à l'aide. On savait son morceau parce qu'on l'avait bien étudié et senti.

Pas de voix de fausset non plus. Et que d'application chez les exécutants. On se serait cru à quelque concours de chant, tant tous y mettaient d'application. Certains même forçaient la dose. Cela aurait pu paraître un peu simplet, un peu vain, à de mauvais esprits. Dans les noces d'alors, il faut croire qu'il n'y avait que de braves gens, car pas d'ironie de la part des auditeurs, mais des applaudissements nourris.

Le plus souvent, le chant collectif alternait avec l'individuel. On assistait rarement à un pénible désordre vocal. On connaissait le morceau. On le « servait » en mesure. La bonne exécution d'ensemble l'emportait sur quelques manquements (fautes vénielles dues à des inexpérimentés ou à des individualités qui voulaient trop bien faire).

Mais que ce soit dans les noces, à l'auberge, un peu partout on ne chantait pas qu'en basque, qu'en gascon. On ne s'enfermait pas dans la région. On connaissait aussi les airs à la mode, même ceux qui avaient acquis une notoriété il y avait peu.

Et pourtant, on ne disposait ni de radio (encore moins de télé), ni de cassettes, ni de chaînes Hi-Fi. Parfois un phonographe à pavillon démesuré qui nasillait à plaisir.

Alors comment se propageait la chanson ? Par le truchement d'artistes ambulants qui passaient de villes en villages et en bourgs, couraient les foires et les marchés avec souvent un instrument d'accompagnement, pas de la première jeunesse (dans la plupart des cas un accordéon au soufflet déjà peu élastique). Deux ou trois personnes pour lancer la chanson, en vendant la partition. L'honorable société l'achetait et feuillet en main apprenait l'air nouveau, paroles à l'appui.

L'orchestre des bals également puisait volontiers dans le répertoire des productions nouvelles. Ainsi partait la chanson. L'on se passait de l'un à l'autre le dernier « tube » sans trop se soucier de son créateur, ni du chanteur qui en avait fait son affaire. Il arrivait fréquemment que l'on connût par cœur toute une chanson, mais que l'on ignorât tout le reste. Ce n'était pas encore l'époque des fans stupides... des adulateurs ridicules des vedettes.

On éprouvait du plaisir à fredonner, à pousser la composition musicale sans se soucier d'autre chose (paternité, disquaire, succès). On participait. Donc on pouvait être sottement, passivement béat.

Laissons de côté le folklore local ou de la région. Non pas qu'il soit inférieur, surtout en qualité. Mais parce que de nos jours encore, il connaît la vogue certaine, la durée. « Ces vieux airs du pays » ne peuvent mourir, ne peuvent passer, ont une vie qui ne peut être de circonstance éphémère, car ils expriment l'âme d'un peuple. Et comme ce peuple, surtout l'authentique, celui qui vit loin des tentations importées par les touristes, celui des bourgs, des campagnes n'a pas subi –heureusement pour lui !- les transformations aliénantes, triste lot d'autres races et ethnies ; qu'il est demeuré fidèle aux sources ; tout ce

qui les exalte, ces sources, demeure d'actualité et la survie des chants des anciens est un témoignage de piété envers eux et de fidélité à leur mémoire.

En dehors du « romancero » régional, on affectionnait à Hendaye les airs fortement imprégnés de couleur hispanique.

Furent ainsi en honneur, sur toutes les lèvres ou presque, des chansons qui durèrent plus qu'une belle décennie. Il fallut du temps pour les mettre au rancart. Et encore, pas complètement, puisque on les honore, qu'on les connaît toujours alors que le siècle pousse vers sa fin.

« Valencia » un paso-doble au rythme enlevé, plein de bonne humeur, d'entrain qui évoquait la fameuse huerta espagnole, ses orangers, la terre exquise où l'on vit dans l'allégresse.

« Adios muchachos compañeros » le chant de la tristesse, du déchirement de celui qui quitte les compagnons de sa vie ; la résignation fataliste devant l'inéluctable séparation ; l'impuissance à réagir face au destin inexorable.

« A media luz » : la langueur amoureuse, les doux baisers, les enlacements tendres, les caresses légères, la lumière tamisée sur un fond de tango pour bercer la scène d'amour.

« Ramona » : le fruit d'un rêve merveilleux. « Nous étions partis tous les deux » « Loin de tous les regards jaloux... jamais deux amants n'avaient connu de soirs si doux »... puis la griserie des baisers, des parfums, des yeux ardents... l'affligeante rupture... l'appel presque désespéré... « Ramona je voudrais revivre un jour dans ton paradis d'amour ».

Jeunes gens, jeune filles en firent longtemps leur romance préférée. Elle prenait leur tendre cœur parce qu'elle contenait l'essentiel de ce qui touche à l'amour : l'onirisme, le couple dans sa félicité, les amoureux seuls au monde, les affres des désaccords ou l'impuissance devant les départs forcés, les regrets et le vif désir de retrouver le temps béni, le temps perdu. Avec cela une musique douce, sentimentale, joyeuse parfois, mais hélas ! mélancolique, nostalgique, à la fin. Le bonheur qui passe en quelque sorte. Le lot des existences. Ce qui ne peut éternellement durer. Par la faute de l'être, faisant trop fi de la précarité de la vie, ou du fait même de cette trop courte durée.

Ce que l'on connaissait bien aussi, alors que l'on chantait souvent, c'était une marche entraînante à la gloire de « Paris reine du monde » (comme on le voit le chauvinisme est de toutes les époques). Ecoutez les louanges de la ville sans égale « Tous ceux qui te connaissent... grisés par tes caresses.... S'en vont mais reviennent (c'est fatal) un jour... vers ton paradis d'amour (rien que ça !)... Ça c'est Paris... Ça c'est Paris ».

De quoi faire rêver, transporter d'envie de jeunes provinciaux bien éloignés de cette capitale prestigieuse. De quoi les inciter (était-ce un bien ? Était-ce un mal ?) à se laisser tenter par elle pour connaître, peut-être, plus de désillusions que d'enthousiasmes.

Magnétisme de la chanson, puissance des paroles, empire de la musique.

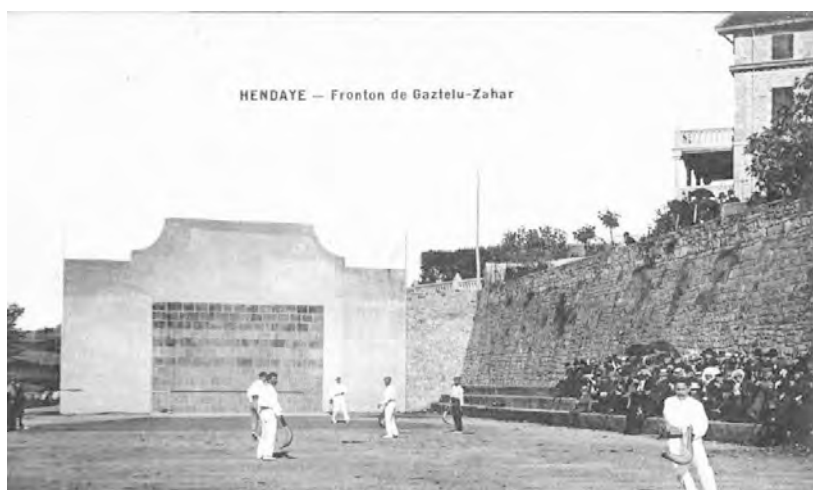
Sports **(Gaztelu et le mur de la Gare)**

L'hécatombe de 14-18 n'avait pas épargné Hendaye. Nous l'avons déjà constaté. Le Monument du Vieux Fort demeure le témoin constant de la terrible, de la trop injuste épreuve. Sur la longue, la trop longue liste des « Morts pour la France » on relève beaucoup de jeunes Hendayais, tombés, donc dans la fleur de l'âge, dans la fraîcheur de leur belle jeunesse. Que ceci ne soit point considéré pour rejeter au second plan, ceux qui d'âge plus mûr furent aussi les innocentes victimes du délire collectif. Loin de là. Mais uniquement pour savoir que nombre de ces jeunes que « la mort faucha par masse drue » selon le vers du poète landais de Cauneille, Jean Rameau, étaient, lors de la levée militaire, des sportifs hendayais pratiquants et convaincus.

Aussi dès la paix revenue, la vie reprenant son sens, laissé à la dérive trop longtemps, il fallut faire des efforts pour combler les vides. Mais le miracle –si le mot miracle peut avoir, ici, sa place- eut lieu.

Hendaye, cité depuis longtemps acquise à la pratique du sport reprit, après 1920, la tradition et donc le goût de l'épreuve physique. Très vite d'ailleurs. A telle enseigne qu'en 1921, son équipe de rugby, remporta le titre de champion de France de 2^e série. On ne peut s'empêcher de penser à la joie qu'auraient éprouvée maints disparus à se trouver parmi les joueurs qui triomphèrent ou parmi les fidèles qui les encouragèrent. Combien d'ailleurs de ces absents avaient déjà en 1908 été du lot des vainqueurs qui remportèrent de haute lutte, un succès qui, en apparence, pouvait sembler modeste, mais qui pour une société jeune avait de la valeur, surtout en ce qu'il augurait de bel avenir, je veux parler du titre de champion de France de 4^e série ?

Que ce soit avant 1920, depuis cette date, de nos jours –avec quelques déplacements de lieux- les pôles principaux de l'activité sportive hendayaise ont été et demeurent le fronton et le stade.



En 1920, la pelote basque avait en grande partie, son champ d'activité à Gaztelu Zahar, fronton en place libre né avec le siècle. D'aucuns affirment qu'il fut construit en 1899⁽⁵⁰⁾. Ne soyons point leux. Ne chicanons pas sur quelques mois. Il faut du temps pour concevoir, mettre en branle, édifier, terminer un ouvrage et inaugurer. Ce que l'on peut lire encore sur le mur du fronton c'est Gaztelu-Zahar, 14 juillet 1900. Donc un octogénaire bien assis.

⁵⁰ Pour remplacer l'antique jeu de rebot situé jusqu'en 1865, sur la place à côté de l'église et délogé par les écoles et la mairie, on devait édifier un fronton aux Allées. Le projet ne fut jamais exécuté. Il fallut attendre 1900 pour que s'achève Gaztelu-Zahar. Par suite d'un effondrement partiel, il ne fut inauguré que le 14 juillet 1900. Le mur de clôture date de 1926 et ce n'est que plus tard que le sol de terre battu fut cimenté (P.L. Thillaud)

Ce qui, jadis, caractérisait Gaztelu-Zahar c'était la dimension de son mur. Beaucoup de frontons en Pays Basque (le Béarn et les Landes en étant à l'époque fort dépourvus) avaient une taille bien plus réduite. Il est vrai qu'on y pratiquait en exclusivité la main nue. Cependant, à Hendaye ainsi que dans d'autres centres conséquents, comme Bayonne, Cambo, Saint-Jean-Pied-de-Port, Pau et Saint-Jean-de-Luz, bref dans les chefs-lieux de canton, on faisait aussi usage des instruments (chistéra, pala) ce qui demandait une plus grande surface de jeu.

La partie cimentée était large et assez profonde. Mais elle ne couvrait cependant qu'une partie de l'aire plate qui allait du mur à la propriété Isidori. Ce n'est que bien plus tard que l'on recouvrit la partie de terre battue restante.

Vers le pré du Vieux Fort pas de clôture. Le fronton ouvrait sur l'herbe. A l'opposé, était le pied d'une belle muraille en pierre dure qui tombait à pic, venant d'une sorte de plateau sur lequel s'élevaient deux belles demeures bourgeoises avec les parcs entretenus portant arbres et fleurs.



On avait fort judicieusement utilisé la base du mur d'enceinte en y accolant plusieurs rangées de gradins. Ceux-ci, malgré leur manque de molleton, donc de moelleux et de chaleur, eurent toujours des occupants, des assidus ou des spectateurs de circonstance. A l'occasion des grandes parties tout était rempli. Les gens âgés s'y donnaient rendez-vous d'ordinaire, heureux d'assister à toutes sortes de « joutes » ce qui leur rappelait

leur jeunesse alors qu'ils pratiquaient la pelote eux aussi, qu'ils étaient alertes, ingambes. Devenus en quelque sorte des juges, ils ne se gênaient point dans le commentaire. Mais le plus souvent, ce dernier ne sortait pas de leur coin et ne suscitait aucune controverse.

Gaztelu changeait de physionomie, parfois à plusieurs reprises dans la même journée. Bien entendu, lorsque le temps le permettait. Souvent l'on assistait à une véritable ruée vers le fronton, à un envahissement quasi-total du ciment. A se demander si ces gosses, ces écoliers se trouvaient subitement là pour jouer ou pour discuter, pour manifester en se rassemblant en si grand nombre. Cela se produisait à presque chaque récréation. Parfois durant l'interclasse. Le soir, avant l'étude, quand il y en avait, ou en fin de classe. Du renfort arrivait d'ailleurs rapidement. Il était le fait des jeunes apprentis, des ouvriers des ateliers voisins, et qui leur tâche quotidienne accomplie, venaient, eux aussi, se défouler.

Il s'agissait du jeu appelé « fueraka ». Un nom dérivé de l'adverbe espagnol fuera qui intime la mise à la porte. « Dehors l'indésirable ».

Il se trouvait d'ailleurs dans le vocabulaire local des mots de pure invention hendayaise ; mais qui empruntait pour beaucoup, à l'extérieur au basque, en général ou à la langue de l'autre côté de la frontière. Je me souviens du pittoresque « manquarote » (que l'on me fasse grâce de l'orthographe de cette création vernaculaire). Faire « manquarote »

signifiait tout bonnement hanter d'autres lieux que la classe au moment où elle fonctionnait, faire l'école buissonnière.

Revenons au jeu dit « fueraka ». Il n'avait rien de compliqué. On admettait autant de joueurs que le ciment pouvait en contenir. A se toucher les coudes, à se gêner, à entraver tout mouvement. Cela ne faisait rien. On était là. On tenait sa place, même en posture fort peu commode.

Quelqu'un engageait. La balle frappait le mur, revenait. Beaucoup de bras s'allongeaient, beaucoup de mains voulaient renvoyer la pelote. Etant donné le degré de compression, le peu d'espace pour agir, les maladresses ne tardaient guère à se produire. Pour chacune d'elles, pour chaque « loupé » c'était inexorablement la porte, l'exclusion, la sortie de l'aire de jeu.

Tous jouaient franc-jeu ; acceptant leur mise sur la touche, sans réticences, ni mauvaises paroles. Au début les évictions ne se percevaient que lentement. Puis le vide devenait progressivement, plus visible. Il en résultait pour les veinards qui restaient, plus de facilité pour agir. Moins de ratés, donc une plus grande durée des points.

Il en allait ainsi jusqu'à épuisement du nombre des participants. Il en restait un. Le vainqueur. Mais il n'était jamais prévu de récompense, de lauriers à son intention. La satisfaction d'avoir « tenu le coup » le dernier, tenait lieu d'oscar.

S'il en était encore temps, on remettait ça. Mais le jeu reprenait avec moins d'acteurs que la première fois. Beaucoup parmi les exclus du début, peu enclins à faire tapisserie, préféraient s'en aller, soit pour participer à un autre jeu, soit pour rentrer à la maison.

Dans l'ensemble « fueraka » s'effectuait sans cris, sans exclamations outrancières, sans contestation sérieuse. Les incidents étaient rares, ne dépassaient jamais le stade de la rouspétance. « Fueraka » n'appelait pas la bagarre, le règlement de comptes violent. Les « fuerakistes » de dix-sept à dix-huit heures devaient laisser la place très, très souvent, pour ne pas dire chaque jour, surtout au printemps, en été et dans les tout débuts de l'automne, cependant que le soleil se manifestait encore et tardait à disparaître derrière le Jaïzquibel. Il ne s'agissait plus alors de jouer à la pelote d'une façon désordonnée. Des parties, de vraies parties, entre amateurs étaient organisées, suivies par un public fidèle et nombreux qu'un moyen d'information efficace, bien que discret, avait alerté.

Pour une même soirée, il n'était point surprenant que l'on mit sur pied, deux ou trois rencontres en trente-cinq points. Tel était le barème de la main nue, spécialité la plus pratiquée au fronton du Vieux Fort. Pour plusieurs raisons. Tout d'abord dès l'enfance, on avait pris l'habitude de « cogner » dans la balle, en caoutchouc, avec ses seules mains. Ensuite, plus tard, avoir une pelote à soi, une authentique balle en cuir, à soi ou d'emprunt s'avérait une chose aisée, point onéreuse ou si peu.

Un certain nombre de joueurs amateurs hendayais avaient une classe certaine. Certains auraient pu faire carrière, peut-être pas en pointe (qui pouvait le savoir) mais en très honorable place.

Tous avaient une profession, un métier, un emploi voire une responsabilité dans le négoce ou le simple commerce.

La pelote –leur passion- représentait pour eux, bien plus qu'un exutoire. Ils l'avaient dans le sang. Avec elle, grâce à elle, ils se trouvaient en pleine communion avec les anciens, ceux qui dormaient là, très près, en bordure de baie, avec la race. C'était en quelque sorte une seconde religion pour eux, une religion liée à la première à laquelle ils demeuraient très fidèles, une religion bien plus que ludique tant le jeu comportait d'expression magnifiant le passé, d'attachement à une cause, de défense d'un patrimoine inaltérable fait de cette âme si particulière, si mystérieuse en apparence, si fière jusqu'à en être fermée, si droite à en paraître naïve.

Bétri était maçon, de son état. Un joueur redoutable avec son « a pougna » qui tranchait le point, laissant l'adversaire sidéré, sur place, sans réactions. « L'a pougna » c'est le renvoi de la balle le bras plié en deux, le poignet comme cassé, la main rejetée en arrière ce qui lorsqu'elle se rabat vers l'avant, lui donne une force incontestable.

Espagne –un cheminot du genre costaud- tenait le rôle d'arrière sûr. Un beau rempart, pas souvent pris en défaut par la trajectoire capricieuse du bolide, le ramenant inlassablement. Une seule tare. Il n'était point ambidextre.

L'ennuyeux avec la place libre c'est que l'espace est si vaste pour se mouvoir que l'on n'a que trop tendance à ne se servir que de la main ordinairement sollicitée pour les opérations courantes de la vie. Ainsi un droitier souvent ne se sert que de la dextre ; un gaucher de la senestre.

Cela présentait et présente un désavantage pour la beauté du geste, pour l'aisance de l'allure, car pris à contre-pied « l'unimaniste » avait l'air très embarrassé pour redresser la situation, et renvoyer correctement la ronde messagère. Nous fûmes ainsi pas mal à être des handicapés, parce que formés uniquement à Gaztelu, sans murs latéraux.

Heureux ceux qui firent leurs premières armes dans un trinquet ou dans un fronton doté d'un mur à gauche. Ils ne connaîtraient jamais un handicap désagréable plaçant plus qu'on ne le désirerait en position de risque et d'infériorité.

Dans le genre du lance boulet, Bascou n'avait pas son égal. Son but était redoutable. Ses adversaires le savaient bien. Que de points n'acquiesce-t-il pas, ainsi, dès la mise en jeu ? La balle frappée sec, à quelques millimètres de la raie, partait avec une force d'envol extraordinaire, à une vitesse folle, pour –c'était la spécialité de Bascou- aller toucher le ciment, en y glissant dessus telle une flèche rasante qui surprenait, laissait sans riposte, l'interception s'avérant, le plus souvent, impossible à un aussi bas degré, avec un trait irrésistible par sa violente vélocité.

Bascou habitait Béhobie mais jouait souvent à Hendaye et pour le compte d'Hendaye. Que de victoires, rondement menées, ne lui doit-on pas ? Le seul inconvénient pour les spectateurs, avec Bascou, c'était que les trente-cinq points ne duraient guère, surtout les jours de grande forme et dès qu'il pouvait prendre le but.

Sportif éclectique il pratiqua le foot en première équipe de la Real Union d'Irun, au poste d'arrière qu'il tint convenablement, nous assura-t-on.

Antonio dit Hernani. Un plâtrier. Le pratiquant tranquille, sûr de ses deux mains. Adroit, souple, toujours au point de chute de la balle. Pour ne rien gâter, un constant sourire durant la partie. Un partenaire que l'on recherchait pour sa valeur et son amabilité. Un

compétiteur que l'on appréciait. Pour lui, il n'y avait pas d'adversaire. Seulement des camps qui saine ment s'amusaient.

A l'opposé d'Antonio, comme tempérament, se plaçait Juanito. Un être tout en nerfs, petit, pas du genre colosse. Un gagneur. Avec lui on n'avait jamais à craindre la morne partie. Il jouait toujours avec sérieux. Il lui répugnait de perdre. Lorsque cela se produisait, il faisait grise mine, avec une tendance manifeste pour prouver son énerve ment, son désappointement avec force gestes. Pauvre partenaire qui commettait une faute ! Que n'entendait-il pas comme récriminations ! Employé chez un transporteur-commissionnaire, la journée de travail pourtant pénible pour qui charge, décharge, manie des objets lourds, n'entamait point son énergie, sa volonté de jouer. A six heures, il était bien présent sur la cancha.

Il n'était pas rare de voir des amateurs de pelote du quartier de la gare, venir à Gaztelu, partager la place avec d'autres Hendayais. Certains même firent partie des équipes locales qui disputèrent des titres à des sociétés voisines.

Pourquoi au reste, ne l'auraient-ils point fait ? Y avait-il plusieurs espèces d'Hendayais ?

Si la chose peut surprendre c'est que ces heureux « gariens » avaient à leur disposition, dans leur propre secteur, un mur à gauche, que d'ailleurs ils ne laissaient point désert. Mais cela ne les empêchait nullement de monter en ville, pour changer d'air, car le fronton du Vieux Fort, c'était du différent. Il supposait un autre jeu, plus ample, plus aéré bien que plus monocorde, moins vivant, moins alerte. Mais là où est le changement se tient souvent l'intérêt (du moins passager).

Echange de bons procédés, les joueurs de la ville, ceux du Bas-Quartier et quelques rares pratiquants de la lointaine plage se rendaient à leur tour au fronton de la Gare. Mais en petit nombre cependant.

Je me souviens très bien de trois pelotaris de la gare qui venaient à Gaztelu, fréquemment et pas pour jouer les doublures.

Ezkerra et Caporal travaillaient dans l'enceinte du Midi, l'un en qualité d'employé de la Compagnie, l'autre se livrant à une activité complémentaire, sans être intégrée, du Chemin de Fer.

Deux beaux athlètes... incisifs... endurants. L'un pratiquait beaucoup de la gauche d'où son surnom Ezkerra. L'autre jouait indifféremment des deux mains. On l'appelait Caporal certainement parce qu'à la guerre il avait eu ce grade.

Ganish était un négociant en vins. Il lui arrivait de laisser la garde de son chai, à ses proches, à son personnel, quand l'appel du fronton se faisait trop pressant. C'était un appliqué dans le jeu, un calme, un régulier, usant d'une même cadence, ne forçant pas, ne donnant point l'impression de peiner plutôt de ménager ses forces, ce qui n'était pas le cas au demeurant. Un arrière rempart comme les aiment les avants combattifs et qui se risquent.



Le fronton avec mur à gauche, de la gare vaut bien qu'on s'arrête un peu pour parler de son originalité intrinsèque et en souvenir de ce qu'il fut. Il n'existe plus. On l'a bouché pour mettre à sa place, un vaste bar PMU.

Tout comme pour le kiosque de la Place de la République, il se trouve un certain nombre d'Hendayais qui le regrettent. Par le fait sont sensibilisées les vieilles couches. Celles qui, petit à petit, se délitent. Qu'au moins il leur soit permis de dire aux jeunes, quels coups au cœur provoquèrent ces suppressions et ces transformations radicales. Le progrès a ses exigences. Sont-elles toujours heureuses ? N'arrive-t-il pas que la profanation de coins aimés soit sa terrible rançon ?

Le fronton de la gare, que j'ai connu, appartenait à Monsieur Ugarte, plus connu par son prénom Luisito. Et le paradoxe est de taille quand on sait que le fronton exigu était le royaume de Luisito, lequel pratiquait la pelote au grand gant (chistéra). Il devait donc manquer d'étendue chez lui.

Le fronton central était encaissé entre le grand mur, à gauche, celui de la

spécialité sur lequel s'appuyaient des maisons (logis, magasins) et de hautes habitations de l'autre côté. On le voit le grand mur, à gauche, orgueil des aficionados de la gare n'était en quelque sorte que la grande façade de derrière de plusieurs appartements pour le commerce et pour y vivre, qui ouvraient sur la grande rue montante appelée, ne cherchez pas pourquoi « Rue du Commerce ».

Ce qui, à première vue, pouvait sembler drôle, vues de la cancha, c'était les cheminées qui s'élevaient au-dessus du mur à gauche et la gouttière, en chéneau, qui recevait les eaux de pluie. Le mur n'avait point la même hauteur sur toute son étendue. La partie centrale était la plus élevée. Mais cela n'entraînait pas en ligne de compte pour le passage de la balle qui évoluait plus bas.

Le mur central était bien le plus étroit. Et pourtant, c'est lui qui servait le plus, qui constituait l'essentiel de l'ensemble. C'est sur lui que l'on butait et que l'on renvoyait les durs boulets. Ce mur, à vocation double, servait comme anneau d'enseigne. On pouvait y lire « Restaurant franco-espagnol » et longtemps « Ostolaza y Cendoya » (une énigme. J'ai toujours pris Luisito comme le patron). Le mur fut aussi affublé d'affiches. Sacrilège pour l'aficionado. Fort heureusement, le papier ne demeurait pas longtemps en place.

A droite du mur central, le Bar restaurant, au rez-de-chaussée d'une maison tout en angles et qui collait au mur. Dans la salle un peu sombre et enfumée, que de parties de « mus » et de « belote » ont disputé de fidèles clients ! Au-dessus les appartements. Joux-tant l'établissement, une bâtisse plus importante à trois étages et mansarde. Deux pan-neaux indiquaient la raison sociale des occupants des étages. Des agents en douane.

Le ciment de la place n'était pas d'un uni très parfait. La balle dérivait souvent en tombant sur quelque creux ou quelque bosse. Cela exigeait un surcroît d'adresse pour la reprendre. Les spectateurs se tenaient, pour la plupart, derrière les joueurs. Ils se ser-raient jusqu'à deux murettes qui faisaient office de séparation avec la rue, sauf à l'endroit laissé béant pour le passage des clients, des spectateurs et des locataires. Le sol, du fond, s'inclinait vers les murettes et la rue.

Quelques privilégiés se tenaient devant le bar. D'autres sur le trottoir, légèrement surélevé devant la grande demeure.

Ce n'était jamais de toute façon la foule immense. La place faisait défaut. Mais quelle chaleur, quel engouement, quelle participation vocale de la part des connaisseurs !

Il s'avérait indubitablement qu'avec une telle configuration de l'aire de jeu, ce der-nier dans cet « encaissé » propre aux surprises ne pouvait connaître l'ampleur de celui de Gaztelu, s'ouvrant largement, en hauteur comme en largeur, empanaché sur un bord d'arbres du pays et de palmiers. Le vaste faite, pas d'une simple composition. Il comporte plusieurs lignes, à partir de deux plans horizontaux sur lesquels s'appuie un petit pan cou-pé vertical et en s'élevant des arcs brisés qui annoncent le dôme supérieur, lui d'un bel arrondi. Pas d'affiches à Gaztelu. Longtemps en blanc, chaulé ou peint, le mur fut recou-vert d'une teinte tirant sur l'émeraude. Est-ce un mieux ?

La gare conservait cet avantage du jeu subtil, tout en feintes, un peu de « chat et la souris ». Si la grande envolée paraissait difficile, l'adresse, la souplesse, le qui-vive per-manent constituaient des impératifs pour qui voulait convenablement tenir sa place.

Revenons à Gaztelu, à ses nombreuses parties, entre amateurs ; parties qui rare-ment manquaient d'intérêt, qu'elles fussent en tête à tête, ou opposant deux camps, le plus communément formés de deux joueurs. Et pour que la fête soit complète, avec le plus de décorum possible, le compteur de points Mona était présent. Il annonçait les points en langue basque d'une voix rauque, âpre parfois, chantante le plus souvent.

Il arrivait assez fréquemment qu'une somme rondelette soit mise en jeu et ce parti-culièrement lors des parties « mano a mano ». Et comme le basque porte en lui un certain virus qu'on appelle pari, il s'engageait entre spectateurs des interpellations en langage abscons pour le profane. C'était à qui pousserait le plus les mises, sur tel ou tel camp, tel ou tel joueur.

« Ehun libera (Cent francs) sur Antonio...
- Dix de mieux... »

Ainsi s'engageait entre initiés une conversation qui par un certain côté tenait de la provocation, un échange de mots brefs qui durait presque toute la partie. A la fin, le ga-gnant empochait le pari, cependant que le perdant s'exécutait sans chercher à biaiser, pour payer. Au contraire, il le faisait avec un naturel –réel ou feint- que ne pouvait expli-quer que cette passion profonde pour le risque et cet acharnement à braver l'aléatoire.

Beaucoup de joueurs de rugby, aussi bien de l'équipe première que des réserves, touchaient à la pelote basque. Excellent entraînement durant l'intersaison avec ce sport qui suppose, en les développant, endurance, coup d'œil, souplesse, adresse. Pourquoi chercher ailleurs la forme des porteurs du maillot blanc de l'époque ? Pour eux il n'y avait pas d'arrêt dans l'année. Cette permanence dans l'exercice physique –facilitée par Gaztelu et le mur de la gare- empêchait l'embonpoint et le manque de souffle. Célestin Eguiazabal, Ignace Orthous, Michel Oyarbide, Léon Pardo furent d'excellents joueurs à main nue. Je ne devrais pas les séparer de leurs coéquipiers, qui eux aussi taquinaient la balle de cuir, mais si j'ai osé cela c'est que les précités étaient d'excellents pelotaris, les autres des joueurs moyens. Laurent Pardo et Daniel D... furent de bons palistes.

Les parties de championnat amateurs opposant les joueurs d'Hendaye à ceux d'autres clubs du Pays Basque se déroulaient surtout le dimanche après-midi, vite, dès le printemps venu. Il y en eut bien quelques-unes le soir, mais rarement. Seulement quand il s'agissait d'une rencontre en retard... la pluie en Pays Basque faisant parfois des siennes.

Les soirées sur semaine, à Gaztelu étaient le plus souvent celles de parties amicales entre Hendayais mais aussi entre locaux et représentants d'autres villes ou villages. Je me souviens très bien d'une partie avec la participation d'un prêtre étranger à la paroisse, l'abbé Doyhenart qui ne se trouva point, ce soir-là, présent à Lahonce, pour l'angélus de fin de journée.

Ce qui valait pour la main nue, valait aussi pour la chistéra et la pala. Mais le lot des amateurs y était plus restreint. Les amateurs du bout de bois et du grand ongle d'osier, organisaient leur rencontre souvent dans la soirée, eux aussi. Devant un public plus clairsemé. Le grand engouement était dévolu à la « main nue ».

Voilà en quelque sorte, pour l'habituel. Gaztelu Zahar connaissait aussi les « grands-messes », les parties au sommet pour les grandes solennités (Bitxintxo ; la fête locale ; 14 juillet) ou quand le Comité des Fêtes voulait les offrir. Alors on avait recours aux virtuoses, aux athlètes dont la pelote était le métier, l'occupation essentielle, et la source d'une notable partie de leurs revenus, d'où leur nom de professionnels.

Il s'en trouvait des deux côtés de la frontière. Une grande rivalité existe de toujours entre « pros » espagnols et « pros » français. Pas une opposition de façade, pour la galerie, ou « chiqué » mais bien réelle, allant parfois même assez loin, pour devenir un antagonisme, source de discussions animées, de disputes, de mots violents.

Je me souviens d'avoir entendu Aguer, un professionnel, surtout d'après 40, à qui le public reprochait son esprit chicanier à l'encontre de ses adversaires espagnols, s'exclamer excédé : « vous n'avez qu'à venir là-bas (outre monts). Quand nous y allons. Vous verrez comment on nous traite... et vous verrez si on n'essaie pas de nous tromper... de nous imposer leurs lois. »

Fort heureusement les voies de faits étaient d'une extrême rareté. La source principale du litige sempiternel, entre Espagnols et Français, tenait aux pelotes. Les françaises pesaient moins mais étaient bien plus vives. Les espagnoles avaient une tendance marquée à peu rebondir. Elles donnaient l'impression de s'écraser sur le ciment. Leur manque de ressort était aussi préjudiciable pour nos représentants que la trop grande sécheresse, l'excessive rapidité de nos boulets pour nos voisins.

En place libre, en mur à gauche, supériorité des basques d'Ibérie. Mais en trinquet, avantage certain pour les joueurs de nos trois provinces basques (Soule, Labourd, Basse-Navarre).

Gaztelu-Zahar vit à l'œuvre la totalité des professionnels français, soit entre eux, soit en parties internationales.

Tous les as du Guipuzcoa et de la Biscaye n'y vinrent pas. Mais nous eûmes la bonne fortune de voir évoluer, à plusieurs reprises, l'équipe reine, fort difficile à battre. Il fallait que les Français s'y mettent, parfois à trois pour leur tenir la dragée haute et pour les vaincre. Il s'agissait du tandem Castillo-Mondragonès.

Castillo, un être tout sec, d'une époustouflante vélocité. Jouant à l'avant, il allait, sans cesse d'un côté à l'autre, comme collant à la pelote quand elle se cantonnait dans les approches du mur. A son aise, de la droite comme de la gauche, il était doté d'un but rasant, meurtrier.

Castillo, un vrai paquet de nerfs, un qui ne pouvait tenir en place, à qui la sérénité semblait défendue. Son camp marquait-il un point ? Alors il exultait, fortes mimiques à l'appui. Mais gare, lorsque le sort s'avérait défavorable, quand le point était perdu. Castillo levait les bras au ciel, prenait sa tête entre ses deux mains, gesticulait, parfois même, tré-pignait, ce qui avait le don de mettre le public en joie et de susciter quelques lazzis peu méchants.

Mondragonès, à l'arrière, était une force de la nature. Une sorte de colosse fortement charpenté, fabriqué à coups de hache et sans un pouce de graisse. Tout en muscle. Rien qu'en muscle.

Mondragonès n'avait pas son égal au poste d'arrière. Il était le grand patron à cette place du fond. Personne ne frappait la balle avec autant de force, d'aisance, de facilité que lui. Il renvoyait la balle avec une puissance telle qu'après avoir fouetté le mur, elle revenait irrésistiblement, pour atterrir en fin de ciment. Cela d'une façon régulière. Comparé à lui, l'arrière qui lui donnait la réplique paraissait manquer de vigueur alors qu'il ne s'agissait point d'une « demi-portion ».

Le grand maître français de cette époque –et qui devait continuer fort longtemps à tenir la tête des pros- fut Léon Dongaitz ; le champion issu de la commune voisine d'Urrugne. De taille moyenne, peu râblé, plutôt maigre, ayant eu dans sa jeunesse un sérieux accident respiratoire, il avait au prix d'une discipline de vie spartiate, surmonté l'épreuve affligeante et continué brillamment dans un sport, qui pourtant, ne tolère point les handicapés.

Joueur racé, tout en intelligence, sachant se placer souverainement, doué d'une inégalable facilité pour tromper l'adversaire, possédant un but qui, très souvent, faisait mouche, meneur de jeu, conseiller précieux pour son ou ses coéquipiers qu'il dirigeait sûrement, doué d'une volée qui laissait le vis-à-vis sur place. Qui en Pays Basque et plus loin n'admirait Léon, son béret en pointe sur le front et sa ceinture noire de toile caoutchoutée fixée par des crochets de métal blanc.

Quand on parlait de Léon, on savait qu'il s'agissait du premier, du meilleur des Dongaitz (il y avait aussi Jean-Baptiste l'aîné et Isidore). Dongaitz était le pseudonyme de Sorçabal. Léon pratiqua tard, très tard. Jusqu'à un âge avancé, il se rendit chaque jour à son trinquet d'Urrugne attendant à son Restaurant, non pour y méditer, mais pelote en mains, pour taper et taper. A la longue, il diminua, pour lui, l'aire d'évolution.

A plus de quatre-vingts ans, il me dit un jour :

« Au petit coin je me défends encore.

- Vous défiez des jeunes ou des moins tendres ?

Ou ce sont eux qui le font ?

- Ça arrive. Mais eux aussi ne sont pas en reste, pour me provoquer en toute amitié.

- Et vous vous défendez.

- Je vous crois et je n'ai pas encore essayé de « piquette » cinglante. Bien au contraire, je gagne pas mal de parties. De toute façon je ne fais point piètre figure.

- Est-ce là le secret de votre forme, de votre état de santé, de votre longévité sans désavantage majeur ?

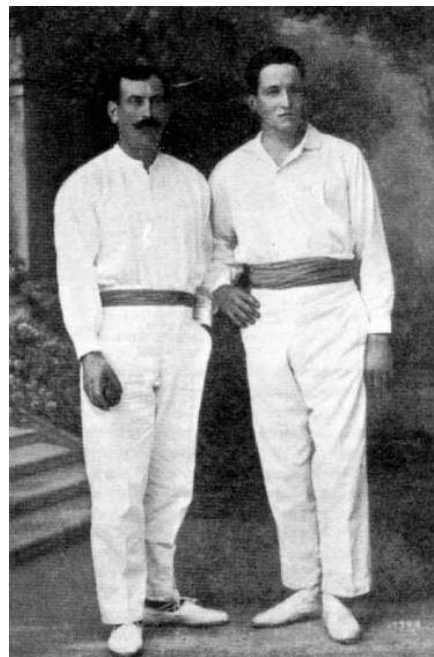
- Certainement. Il ne faut jamais s'arrêter... Il faut continuer... S'arrêter c'est la mort. Il importe de faire circuler le sang, de le fouetter et tous les jours. »

Le fait est que même à un âge où beaucoup ont recours à la canne ou sont collés à leur fauteuil ou soufflent au moindre raidillon, Léon, lui, venait souvent à bout de compétiteurs bien, bien plus jeunes.

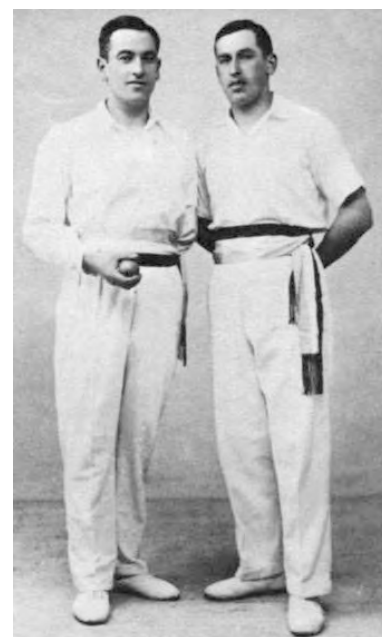
Le Maître pelotari d'Urrugne, ferme jusqu'au bout dans ses opinions sociales –ce qui est rare donc à signaler chez un basque champion de la pelote- devait allègrement franchir le cap des quatre-vingt dix années.

Il devait ressentir une certaine amertume en constatant que la relève des champions ne s'opérait qu'à petite dose, et que les hommes ne manifestaient pas une volonté affirmée et durable pour sortir de leur mise en condition et prendre leurs destinées en mains. Léon, au temps de sa splendeur, changeait de partenaires, selon les parties. Contre Castillo et Mondragonès, on le trouva associé, le plus souvent avec son frère Isidore et avec Léonis un représentant en voitures, pour un grand garage bayonnais.

Formateur de talent, Léon surveilla, fit faire leurs premières écoles de pelote, lança ses fils et ses neveux. Ces derniers, les Arrayet Ernest et Edouard devaient faire honneur à l'oncle, mais avec une moins grande auréole. Ils remportèrent maintes victoires en trinquet, Ernest à l'avant, Edouard à l'arrière, triomphèrent en Championnat de France.



*Léon Dongaitz à gauche et Auguste Darraidou
Photo Euskomedia.org*



*Ernest et Edouard Arrayet
Photo Euskomedia.org*

Léon avait fondé de grands espoirs sur ses fils. Las ! Le sort cruel s'acharna sur le vieux champion. Le deuil frappa à sa porte. Il perdit sa compagne, une très sympathique basquaise, un cordon bleu de grande valeur, une maîtresse de maison qui menait son établissement bien achalandé avec sûreté et grande amabilité.

Comme si cela n'était point suffisant, un terrible accident vint à nouveau frapper le cœur de Léon. Son fils Isidore, sur qui il comptait beaucoup, pour suivre ses traces, chuta dans le trinquet paternel où il disposait les filets et se tua, en pleine jeunesse. Frédéric, l'actuel directeur du Maitena de Saint-Jean-de-Luz lui restait. Il lui procura quelques satisfactions sur les places et trinquets. Un peu de baume pour ce « plaza gizon » qui cependant eut besoin d'être un caractère, un volontaire, un courageux.

On ne pouvait dire que Léon fut un orgueilleux au sens de vanité futile, que l'on attribue, généralement, à cet adjectif.

Il était, assurément, fier de ses exploits qu'il devait à ses efforts constants pour s'élever, à la minutie dans sa préparation, à l'ascétisme de sa vie. Cette fierté était un contentement intérieur d'avoir réussi, d'avoir par ténacité et intelligence gravi les échelons de la gloire.

Rien à voir avec la « baudruche » inconsidérément gonflée et qui cède à la première difficulté.

Mais allez donc savoir ce qui peut se passer dans la tête de ces vieux champions quand ils subodorent leur suprématie ébranlée par de jeunes prétendants. Le vieux roi des savanes laisse-t-il facilement son titre au jeune lionceau ?



Prosper Saint-Martin
Photo Euskomedia.org

A l'époque, une étoile, toute jeune, s'était levée du côté de Mendionde. Un adolescent farci de qualités. Prosper Saint-Martin. Un jour il fut opposé au champion, à Gaztelu. Rien n'y fit pour ce dernier. Les feintes, les astuces, les tentatives de toutes sortes pour tromper l'adversaire demeurèrent vaines. Saint-Martin fit front à toutes les offensives, résista à la science du maître et –ô sacrilège- gagna la partie.

Les pelotaris avaient, alors, leurs vestiaires dans la rue de Caneta, chez Narp (ancien Brocu). Pour se rendre au fronton il leur fallait aller à pied, par un bout de rue du Port et un tronçon du boulevard de la Plage. Les passants, ceux qui se rendaient à la partie ou en revenaient étaient heureux de voir de très près, les héros de la journée, les as de la pelote.

D'ordinaire, après la rencontre, vainqueurs et vaincus restaient maîtres d'eux-mêmes. Pas d'inconvénient majeur pour les faire se retrouver au même endroit, pour troquer leur blanc costume de pelotari pour celui de la ville.

Le jour de l'exploit de Saint-Martin, les choses se déroulèrent autrement. Quelle mouche piqua Léon, pourtant un être des plus corrects ?

Dès qu'ils furent à l'hôtel, il apostropha son heureux rival :

- « Tu as de la chance va... ne fais pas trop le fier.
- Quelle chance... J'ai gagné oui ou non ? répondit le jeune coq.
- Dis donc, tes pelotes...
- Qu'avaient-elles mes pelotes ?
- Je n'aurais pas dû les accepter. Elles n'étaient pas réglementaires.
- Pardon, elles l'étaient. Les juges les ont soupesées, fait « pomper »⁽⁵¹⁾. Ils n'ont rien trouvé à redire. D'ailleurs pourquoi ne les avez-vous pas contestées sur la place ?
- Et ce point que l'on m'a volé ? Il était bon.
- Les juges sont les juges.
- Ne crâne pas. Tu as eu un sacré pot. J'ai été fatigué après la partie que j'ai jouée, avant-hier à Vera et que j'ai gagnée. Contre d'autres pelotaris que toi (ceci dit avec une sorte de colère dédaigneuse).
- Ces pelotaris espagnols étaient peut-être forts. Mais, moi je vous ai fait mordre la poussière.
- Tiens, mords ça, toi, morpion. »

Et Léon, l'as humilié, d'allonger une splendide paire de baffes à son juvénile adversaire. Ce dernier demeura serein. Tant mieux pour lui. Tant mieux pour tous. Malgré son âge, il était déjà un bel athlète, au physique puissant et qui aurait certainement malmené Léon ; homme bien plus frêle ; malgré sa malice. Il ne répondit pas à l'outrage. Le drame d'Alger ne se renouvela pas.

Je me suis laissé dire que par la suite Dongaitz n'aimait pas qu'on lui rappelle cette peu reluisante confrontation.

Intelligent, plein de bon sens par temps calme, il reconnut lui-même la grande valeur du navarrais. S'il ne fit que très peu –ou pas du tout- équipe avec lui, il ne manqua pas de l'aider, de le défendre au besoin.

D'autres jeunes farcis de qualités, sortirent en même temps que Saint-Martin. Damestoy, Durruty, qui devaient faire une belle carrière, et quelques autres dont les succès initiaux furent suivis d'autres, mais ne les conduisirent jamais au haut de l'affiche.

Comme valeurs sûres parmi les « pros » qui opérèrent, à plusieurs reprises, à Gaztelu, on ne saurait oublier deux arrières, différents quant à l'âge et à la méthode de jeu : Pouchant et Salinas.

Pouchant de Halsou, non loin de Cambo, était un rescapé de 14-18, un vrai combattant qui avait laissé un temps l'air salubre des frontons, pour celui plus pollué, plus perturbé, plus sinistre des premières lignes du front. Il revint de la guerre blessé avec une mutilation fort dommageable pour lui. Pour un blessé tout autre, l'amputation de trois doigts à la main gauche n'aurait pas constitué un drame. Mais pour un pelotari ambidextre, c'était là, un désastre.

Pouchant opéré, redevenu civil, allait-il pouvoir jouer à la pelote comme avant ? Ses moyens, face aux autres gros bras des trinquets et frontons, n'allaient-ils pas en

⁵¹ rebondir

pâtir ? Sa carrière n'allait-elle pas se trouver compromise du moins pour le haut de la gamme ; où jouer d'une seule main ne saurait se concevoir ou mal.

Ses plaies cicatrisées, Pouchant se remit à l'entraînement et avec une force de caractère remarquable, retrouva l'usage de sa gauche. Quand on connaît la sécheresse, la dureté d'une balle de cuir et quand on sait ce que toute privation de membre ou d'organe peut faire souffrir, on n'en retient que mieux la leçon de courage de Pouchant.

Au physique, Pouchant contrastait avec nombre de pelotaris à qui la graisse ne pesait pas. Pouchant n'avait pas le côté apparemment frêle d'un Léon Dongaitz mais plutôt les formes d'un bon pèpère, d'un bourgeois doté d'un commencement de « brioche » de prospérité. De fortes moustaches bien dans le ton du poilu qu'il fut naguère. Il portait un petit béret tout rond qui lui prenait tout le tour de la tête : front et arrière du crâne.

Pouchant était un joueur sûr qui ramenait, même de loin, la pelote avec force. Il savait se placer et était rarement pris en défaut. Un de la vieille école : sobre mais d'une efficacité remarquable. Malgré son embonpoint plus que naissant, il ne manquait pas d'allure et était bien loin de faire « pachyderme » sur le ciment.

D'une génération qui suivait, Salinas ressemblait peu à Pouchant, si ce n'était que l'on pouvait compter également sur lui, en ultime défense. On l'appelait « Beltza » car, très certainement issu d'un de ces croisements de race dont le Pays Basque n'a pas été épargné, il était très brun de peau. A la manière d'un natif de la Réunion ou d'un coin quelconque du Maghreb (Beltza en basque signifie noir). Il avait un physique assez svelte, longiligne, une sorte de perpétuel sourire aux lèvres même dans l'effort. Salinas avait une tare ; sa disgracieuse manière de renvoyer la balle. Dommage, car ce fils des Aldudes, dans la montagne de Baïgorry, ne manquait pas d'élégance naturelle mais dans le jeu c'était autre chose. Rien qui prouva la facilité, l'aisance. Pas de geste dont on put admirer la distinction et subir l'attrait. Mais quelle régularité ! Un authentique métronome. On pouvait lui servir autant de balles que l'on voulait dans les coins les plus variés avec des frappes différentes, même avec beaucoup d'effets trompeurs. Rien ne le surprenait. Et que je te ramène sans sourciller, imperturbablement. Toujours la pelote renvoyée. Une constante dans la régularité qui pouvait devenir monotone, donc lassante. La partie pouvait durer. Salinas continuait à répondre avec un flegme incomparable ou en tout cas difficile à surpasser. Il aurait joué des heures et des heures sans le moindre « coup de pompe », sans la plus petite bavure. Un de ces seconds rôles que l'on ne hisse pas sur le pavois mais d'un concours très précieux.



Mais au poste d'arrière, celui qui à l'époque demeura longtemps le maître incontesté dans la spécialité, a pour nom Arcé. Je l'ai gardé pour la bonne bouche comme j'ai commencé à parler des « pros » par Léon Dongaitz. Tous deux, à leur place respective, ont dominé le lot français – et pourquoi pas la plupart des Espagnols- entre 1920 et 1930.

Donc Léon et Amédée (prénom d'Arcé) ont à eux deux, bien représenté une décennie particulièrement fournie en pelotaris de valeur ; en ont en quelque sorte constitué le plus beau fleuron, l'essentiel.

Amédée Arcé
Photo Euskomedia.org

Tous deux furent maintes fois associés. Et point n'était besoin –même face à Mondragonès et Castillo de constituer, nécessairement, un trio. Dongaitz à l'avant et Arcé à l'arrière constituaient une équipe complète. Deux joueurs qui se connaissaient bien, farcis de qualités, ne craignant guère les huppés.

Arcé venait de Saint-Etienne-de-Baïgorry (encore un Bas-Navarrais). Il était à classer parmi les êtres comblés par la nature quant à leur physique. Athlète, il en avait le répondant, toute la souplesse, toute la rapidité, toute la force. En ville, il portait beau, d'une démarche aisée, fière, élégante. « Le macho » accompli dont s'éprennent maints et maints tendrons, quand ce n'est pas des femmes plus mûres, qui même, et surtout, appartiennent à ce que l'on désigne avec prétention et audace comme étant « le monde ».

Amédée Arcé, homme racé, avait de l'hidalgo, de l'hidalgo portant béret ; une coiffure à larges bords qui ne le quittait pour ainsi dire pas.

Aussi sûr de la main gauche que de la droite, couvrant la surface des opérations, pourtant vaste à l'arrière, avec une aisance, une souveraineté qui séduisaient, surprenaient toujours, bien que l'on eût difficilement compris qu'un tel gabarit avec une telle musculature sur une membrure exceptionnelle, éprouvât quelques difficultés pour se déplacer.

Léon et Amédée quelle belle équipe ! Quand ils se trouvaient à l'affiche –surtout en tandem- l'organisateur de la partie était assuré du « lleno » même du trop plein. Ça débordait pour voir à l'œuvre des joueurs d'une si extraordinaire trempe. J'eus l'avantage d'être de ces spectateurs favorisés et de participer, bien que jeune, à l'engouement général. Cela, surtout, à l'occasion de plusieurs Bixintxo. Léon alors, ainsi appuyé, se produisait très confiant, sortant de son sac, tous les tours personnels qu'il avait affinés mais qui comportaient quelques risques quant le partenaire n'était pas à la hauteur. Léon croyait en l'étoile d'Amédée. Il avait bien raison. Jamais, en association, Arcé ne l'a trompé. Ce qui ne veut pas dire qu'il l'ait fait, ailleurs.

Amédée reconnaissait la supériorité de fin renard de Léon. Il le savait d'une intelligence au-dessus de la moyenne, et pour rien au monde, il ne se serait mis en travers de ses desseins, des plans de celui qui pour lui, était une sorte de meneur.

Combien de parties, ces deux superchampions ont-ils remportées à Gaztelu ! Quasiment invincibles !

Léon, dès la partie terminée, pris la douche, assisté à la petite réception qui d'ordinaire suivait, regagnait, sans s'attarder, son restaurant trinquet d'Urrugne, où il menait une existence, qui par un certain côté, semblait monacale (connaissant les pensées du champion, je crains que l'adjectif ne lui eût paru séant).

Léon était un grand lecteur. Pas absolument d'une gazette quelconque et facile à aborder, avec des chroniques terre à terre. Les revues l'intéressaient. Les livres de formation, touchant à la politique, à l'économie, à l'idéologie, à l'histoire, il en faisait son aliment intellectuel préféré. Et en cela aussi, il gagnait fort en estime dans un entourage où l'on est plus porté à se servir de ses bras qu'à mettre en action la substance grise.

Arcé, lui n'avait pas vocation pour la vie tranquille, le coin du feu, et les pantoufles. Lui n'avait pas de hâte pour rentrer au bercail. Que voulez-vous ! Il était jeune, à succès avec son physique et chargé de nombreux amis ; tous aimant la vie fleurie.

Après la rencontre de l'après-midi, le bon souper entre copains, la fiesta continuait. Que diable, c'était Bixintxo, oui ou non ! Arcé fit une longue carrière, au sommet. Il acquit une notoriété, non contestée, des deux côtés de la frontière.

Quand il lui fallut dire adieu aux compétitions officielles, il se retira –resté célibataire, en raison, peut-être, de ses trop nombreux succès d'antan- chez son frère qui tenait un Restaurant avec trinquet, en bord de Nive, à Baïgorry. D'aucuns –sans doute de chauds et tenaces admirateurs d'Amédée, arguèrent que le succès de l'Établissement, venait du nom du pelotari, gloire pour beaucoup. Cela est plausible, valable en partie. Surtout pour les aficionados. Mais pour les autres, tous les autres gourmets, gageons que l'excellence de la table dans un joli cadre y était –et y est encore- pour quelque chose dans l'achalandage de connaisseurs.



Les parties à chistéra furent bien moins fréquentes à Gaztelu que celles à mains nues. Nous n'évoquerons que celles où s'affrontèrent les professionnels, les ténors. D'ailleurs les amateurs du gant d'osier se réduisaient à quelques sportifs épris par cette ou ces spécialités, estimant, sans doute, qu'il leur était ainsi conféré une certaine supériorité, un certain « au-dessus » de classe. Ne pouvait, en effet, se

procurer un instrument de jeu qui le voulait, vu son coût. Et puis « esquinter » de belles, de fines mains, était-ce recommandé ? A laisser à des moins raffinés, à des peu délicats.

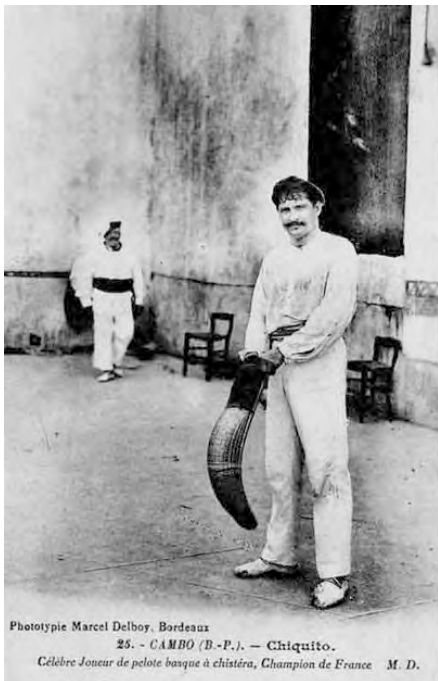
Le jeu dit au petit gant ou joko-garbi semblait avoir la faveur d'une catégorie de pratiquants que l'on pouvait situer entre l'amateur simple (ceux qui se risquaient à Gaztelu) et le professionnel. Dans ce lot se trouvaient des individualités telles que Fernand Forgues, Ibarregaray, Toulet, Saint-James et quelques autres dont la venue à Hendaye fut fort rare. On parlait bien aussi à l'époque de rebot (peu chez nous, beaucoup à Sare et à Saint-Jean-de-Luz), de pasaka, de remonte. Mais ces exercices paraissaient réservés à d'autres sanctuaires.

La grande chistéra, au titre professionnel, fut surtout celle que l'on vit au fronton du Vieux Fort. On faisait appel, semblait-il, toujours aux mêmes joueurs dont le côté international constituait la part d'originalité. L'affiche portait les noms, connus à la longue, de Velasco, de Eloy, de Luisito et surtout en lettres capitales celui de Chiquito de Cambo.

Malgré cela, le public n'avait pas la densité de celui des parties à mains nues. Était-il moins motivé ? Le jeu, bien plus étalé, d'une pratique moins familière, moins abordable, moins à la portée de tout un chacun, comportait une part de dandysme qui en faisait reculer maints. Était-ce donc la participation d'un public nouveau –touristes français et étrangers friands d'un tel spectacle- peu porté à goûter intimement, charnellement, les joies pures, les joies ancestrales du fronton ; d'un public « chic » ignorant le vêtement local ; était-ce cette promiscuité parfumée et prétentieuse qui retenait ailleurs de véritables amateurs de pelote.

Etait-ce ; je ne le pense pas ; le danger de voir se balader ces vrais obus, lancés de loin et qui vous frôlent au passage avant d'aller heurter sèchement le mur de renvoi !

Une constatation s'impose en passant. Les auteurs qui ont abordé les scènes des frontons, ont narré, en exclusivité ou presque, les parties avec gant. Loti par exemple. Mais ces écrivains avaient une excuse. Ils étaient étrangers. Et s'ils avaient peu ou prou pénétré l'âme basque, ils n'étaient point porteurs de ces fibres propres à la race.



A lui seul, Chiquito fut un monument. Applaudi très jeune ; adulé, admiré dans la force de l'âge, il est passé dans l'histoire contemporaine.

Le nom de Chiquito, même s'il comporte pour les nouvelles couches une certaine imprécision, n'en soutient pas moins une part de mystère faite d'un prestige que l'on ressent sans l'expliquer, avec à l'appui la syllabe qui sonne bien et avec chaleur. Et pourtant Chiquito (nom venu d'Ibérie) est synonyme de petit, de bien petit. Mais, en l'occurrence il faut le prendre, non dans un sens restrictif quand on sait ce qu'a fait un enfant de Cambo. Chiquito peut trouver sa source en chico (petit garçon) aussi bien qu'en chiquirritin (toujours de l'enfant mais en plus fragile, en plus tendre). On ne sait au juste qui a décerné le surnom à l'enfant en voulant sûrement par le diminutif –qui n'en semble point un- prouver à la fois l'admiration pour un jeune talent qui montait et l'affection

de tout un village pour un bambin qui promettait. Chiquito un nom qui fit florès, se répandit loin, fut largement exploité. Beaucoup de parisiens connaissent au Point du Jour le Fronton Chiquito de Cambo.

Joseph Apestéguy vit le jour à Cambo, le siècle dernier. On peut dire qu'il naquit dans une des pépinières de la pelote, lesquelles sont nombreuses en Pays Basque. Le jeune Apestéguy dut venir au monde une balle à la main. Dès qu'il eut la force de s'ébattre, de se conduire, il est à présumer qu'il imita ses grands voisins ou parents qui tapaient dans la pelote.

Tout jeune, très jeune il manifesta des dispositions qui allaient s'affirmer, se fortifier, s'épanouir. A l'heure de la maternelle –une institution peu connue alors- il utilisait le moindre pan de mur pour s'exercer avec parfois de drôles de balles, des semblants de balles.

Au fur et à mesure que le temps passait, la classe perçait. La vocation existait, très nette. Dès les tout débuts, le jeune camboard pratiqua –avec le plus grand bonheur- les diverses spécialités de la pelote. On peut affirmer qu'il les a toutes approchées et que toutes le mirent en avant. Il brilla aussi bien en place libre qu'en trinquet, à mains nues qu'avec le grand ongle d'osier.

A l'époque où l'on est encore imberbe il glana, déjà, de très jolis succès.

Mais, c'est un peu plus tard qu'il allait donner toute la mesure de son talent, de ses énormes possibilités. C'est le grand gant qui allait le faire entrer de son vivant dans la gloire incontestée. C'est grâce à lui qu'il connut les honneurs que l'on croit réservés aux

titrés de cette planète. Il en connut beaucoup. Il fut un grand souverain, célébré non seulement dans son aire de jeu, mais loué, porté aux nues, presque sacralisé dans les grands cercles.

La maturité acquise, on connut en lui une force de la nature, un de ces rares spécimens qu'elle produit chichement, à époques déterminées. Un vrai chêne, indéradicible car trop bien ancré au sol, possédant tout ce qui permet à un être de se hisser au rang de surhomme. Naturellement de grande taille, doté d'une musculature qui ne pâtissait d'aucun défaut. Une approche de perfection des formes, avec la robustesse ; comme couronnement. Tout en Apestéguy disait la puissance : la tête carrée, le cou fort sans être disgracieux, les pectoraux développés, saillants sans rien d'inesthétique, les biceps d'acier, grosses boules quand ils se gonflaient. Un physique propre à inspirer un statuaire. Ce qui arriva.

On aurait pu redouter une certaine lourdeur chez un être aussi fortement charpenté. Mais bernique ! pour les contempteurs. Il jouissait d'une agilité de félin. Il fallait le voir se lancer pour cueillir des balles rasantes, sauter pour happer les hautes, se précipiter vers un coin menacé, fondre pour trancher un point. Quelle vélocité ! Chiquito n'avait rien d'un silencieux. On entendait souvent sa forte voix durant les parties. Non pas qu'il tonitruât. Mais il avait besoin, semblait-il, d'accompagner son coup avec un éclat oral comme le bûcheron pousse un fort ahan, en même temps qu'il abat et frappe avec sa hache. Ce n'était point pour se donner du cœur au jeu qu'il manifestait ainsi. Il était trop maître de lui pour avoir besoin d'une sorte d'adjuvant guttural. S'il lui arriva de crier au cours d'une contestation avec un adversaire, on ne l'entendit que très rarement tonner ou vociférer. S'exprimer sur un ton haut et ferme, oui. Outrepasser les convenances, non.

Il entrait ainsi dans sa façon d'appuyer son geste par la voix comme une marque personnelle, que le public attendait, que le public aimait. Surtout celui venu d'au-delà de la Manche.

Incomparable pour relancer la pelote avec une force telle qu'elle revenait et volait loin, très loin, vers le fond de la place et qu'il fallait que l'adversaire peine pour la ramener, tout en se contentant d'un point de chute plus modeste ; il excellait dans les « cordadas ». De son poste d'arrière-garde, il cinglait l'air en rabattant la balle très basse qui touchait presque la barre horizontale, limite de la faute, et qui de ce fait devenait un bolide qui glissait sur le ciment. Pour la reprendre il fallait une grande adresse, une souplesse manifeste, un bon coup de reins, une belle robustesse du poignet.

Légende, fiction, exagération, authentique vérité, embellissement du réel, Chiquito eut droit à tout cela, pas exprimé par les mêmes, point dit aux mêmes endroits mais dans l'ensemble du Pays Basque, aussi, ailleurs, où comme il sied le trait s'avéra le plus fort. Celui qui a le moins connu –ou de plus loin- a toujours tendance à en rajouter.

« Oui parfaitement, Chiquito fut un champion au lancement de la grenade. Même qu'il fut promu grenadier d'honneur. On ne pouvait le nommer Chef de lanceurs car il était le seul à pouvoir accomplir de telles prouesses.

- Mais de quoi parles-tu ? Où veux-tu en venir ? De quelle partie s'agit-il ? J'ignorais que l'on eut joué avec le fruit qui porte intérieurement des cristaux à consommer.
- Tu te fous de moi. Pourquoi fais-tu le couillon ?
- Qui se fout de l'autre ? Alors explique-toi.
- Je veux bien. Je ne fais que cela. Je parle de Chiquito dans les tranchées.

- De qui tiens-tu l'information ?
- De mon « osaba » (*oncle en basque*) Manuel qui y était.
- Alors que t'a-t-il dit ? (*air gouailleux*) ton oncle Manuel. Je me demande, avant d'aller plus loin, si Chiquito est tellement resté en première ligne, avec le « piston » qu'il devait avoir.
- Cela je ne l'ai pas vérifié. D'ailleurs je m'en soucie comme de la culotte à Dagobert. Ce que je trouve formidable, par contre, c'est ce qu'il a été capable de faire.
- Je t'écoute.
- Voilà. Mais ne m'interromps pas trop. Les lignes françaises et allemandes se faisaient face, à quelques centaines de mètres.
- Combien exactement ?
- Tu m'ennuies. Je n'y étais pas. Ce que je sais c'est que pour lancer des grenades avec le bras, bernique. C'était trop loin. Chiquito s'en chargea. Il attacha sa chistéra...
- Tiens, il l'avait au front, dans la tranchée. Bizarre.
- Que tu es lassant. Ecoute-moi. Il attacha donc sa chistéra au poignet droit. Dès que la grenade fut dans la gouttière du gant, il la lança avec sa force coutumière. Elle fit mouche. Très loin. Quel ravage en face. Il n'y eut plus qu'à fournir l'originale catapulte. Et de lancer. Et de lancer. Le camp boche en prit pour son grade. »

Si le fait est plus que sujet à caution, le récit exista lui. On put l'entendre plusieurs fois. Evidemment il ne résistait pas à un examen sérieux.

Mais si les Contes des Mille et une Nuits, si tous les Contes et Légendes devaient s'en tenir à la vraisemblance, si le colportage d'événements heureux mais inventés n'avait cours, quelle fadeur dans l'existence.

Ne manquerait-il pas ce trait qui touche à la poésie, qui fait rêver et de toute façon fait passer un bon moment ?

Tous les exploits –réels ou supposés- de Chiquito n'eurent point l'extravagance précédente. Mais il ne manqua jamais de narrateurs pour mettre en vedette ses actions hors du commun des sportifs. En poussant même un tantinet, à l'occasion.

La Côte Basque, dans les années qui suivirent la guerre de 14-18, reçut, en fort grand nombre pour y faire des séjours assez importants, des Anglaises et des Anglais de la plus belle société comme d'aucuns se plaisent à définir les fortunés, les privilégiés, les soi-disant « nés » de ce monde, conçu il faut bien l'admettre de singulière et peu juste façon. Georges V lui-même, ce roi qui si cela vous intéresse a changé le nom de la dynastie de Saxe y demeura avec sa cour, sans jamais passer inaperçu.

La colonie anglaise, en général, constituait alors la majeure partie des résidents étrangers entre l'Adour et la Bidassoa. Beaucoup avaient choisi Biarritz. Mais des manoirs, des villas de grand style, dans les environs, au bord de la mer et aussi à l'intérieur du Pays recevaient les lords, les ducs, les comtes, les barons avec leurs distinguées compagnes.

Tout ce beau monde sortait beaucoup. Les soirées mondaines brillaient d'un vif éclat, manifestations ostensibles de richesses impudiques ; les réceptions ne se comptaient plus. Les raouts étaient fameux. Cela n'empêchait point toute cette aristocratie de

courir les routes du Pays Basque, friande d'un spectacle grandement coloré où le vert, aussi profond que chez eux, mais sans mélancolie, se mêle au rouge vif des toits sous un clair soleil, dans un ciel souvent pur, quoique prétendent des détracteurs, des jaloux. Plusieurs plages biarrottes ou des environs étaient réservées aux hôtes blonds ou roux (sophisme quand tu nous tiens !). Il est de notoriété mondiale que l'anglo-saxon adore les bains de mer. Il n'avait sur la Côte Basque que l'embarras du choix avec une eau d'une température qui convient, et sans la hantise de gros paquets de mer, vous empêchant de nager et contrariant au possible le plaisir des ébats marins.

Le roi, sa cour et aussi, bien évidemment, l'ensemble de la caste britannique aimait à se rendre sur les frontons de la Côte ou de l'intérieur, à l'occasion de parties entre professionnels. Par penchant peu explicable ; aussi sans nul doute, par méconnaissance des autres spécialités, elle prisait surtout –disons en exclusivité pour ne point nous tromper– les rencontres au grand gant. Surtout quand Chiquito opérait. Ce dernier ne mit pas longtemps pour devenir leur idole. Il leur rappelait, sans doute, les statues antiques. L'enfant de Cambo devait représenter pour eux la figure moderne dans le pur style de Myron⁽⁵²⁾ avec tout ce que le geste comporte de vérité, l'attitude d'équilibre, de puissance et les lignes de grâce virile.

Pour les hommes –monarque y compris– c'était l'athlète incomparable, sorti d'un moule spécial, qui importait. C'était aussi pour ces férus de cricket, ces passionnés des longues balles servies à distance, par des battes de bois, de l'admiration pour la puissance de frappe du champion basque.

Ces fervents aimaient le lawn-tennis pour ses surprises, bases du succès, ses astuces, ses feintes. Ils les retrouvaient, en plus manifestes dans les renvois rasants, les simulacres des gestes, les déplacements inopinés des aires de jeu de Chiquito.

Beaucoup de ladies, a-t-on affirmé, prisait, recherchaient, reniflaient, surtout le mâle, le beau spécimen, le tout en muscle, l'homme fait, le « macho » dont on peut beaucoup attendre.

- « Tu sais les Anglaises n'y crachent pas sur la question.
- D'où les succès féminins de Chiquito.
- Tu parles s'il s'en est payé de belles tranches... des jambons de luxe...
- Arrête, arrête les détails. Il était l'invité de nombreuses soirées. On peut bien dire l'invité, car tout tournait autour de lui. Invité d'honneur. Le héros de la réception.
- Cela, m'a-t-on assuré, avait une sorte de point d'orgue, dans le secret de la richissime alcôve.
- Quelles étaient tendres les jeunes « miss ».
- Détrompe-toi... Il n'y avait pas que des jeunesses. De vraies dames, paraît-il... Des formées. Des, dans la pleine éclosion. Et certaines approchant de très près la famille royale.
- Tu le crois.
- Je n'ai pas tenu la bougie. Mais on l'a beaucoup affirmé.
- Et Chiquito a été invité à Londres.
- Il ne s'est point fait prier pour s'y rendre. Reçu comme un grand prince à Buckingham Palace. Il y a séjourné... choyé... adulé.

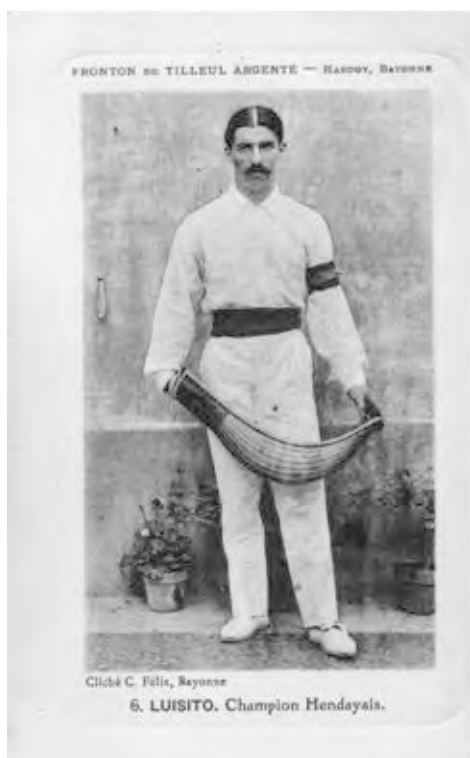
⁵² Sculpteur grec, créateur du Discobole.

- On assure (mais on assure tellement de choses extravagantes) qu'il fut décoré par le roi. ⁽⁵³⁾ De quoi ? Je n'en sais rien.
- Il n'aurait plus manqué que ce fut de l'ordre de la jarretière. Tu ne vois pas notre camboard courir avec l'insigne collé au genou gauche, et sacrifiant à la noble devise : « Honni soit qui mal y pense » en refusant la couche d'une beauté insulaire.
- Enfin, rien ne lui a sans doute manqué et comme tu viens de le laisser supposer pas même la bagatelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, quand sont mises en avant des dames de la « gentry ».
- Après tout il a fort bien fait de profiter. Peut-être de petits Apestéguy sont devenus des personnages, en Grande-Bretagne, titres à l'appui. »

Comme on peut bien le penser, Chiquito gagna beaucoup d'argent avec les Anglais et aussi peut-être, surtout avec d'autres. Une véritable fortune. Son étoile brilla longtemps. Mais tout a une fin. Même le succès, même le pactole.

Sans doute un être aussi comblé naturellement crut-il dans la grande, la très grande durée de sa chance. Cigale entre les cigales il ne voulut vraisemblablement pas penser au jour où il se retirerait, ou même au moment où il serait moins recherché, avec comme conséquence une baisse des cachets. Il prit sa retraite à Saint-Jean-de-Luz. Il y vécut modestement, presque à la limite du dénuement. Lui qui avait tant côtoyé les grands, tant jeté dans la dépense illusoire et désordonnée, on pouvait le voir sur un banc de la Place Louis XIV passant les après-midis (lorsqu'il faisait soleil) avec quelques compagnons, guère mieux servis que lui, ou seul. Tout seul. Alors, peut-être, revivait-il par la pensée le faste dont il fut le bénéficiaire. Alors, entendait-il peut-être, les vivats, à son honneur, qui dans une cancha surchauffée, montaient des gradins où l'enthousiasme débordait. Que pouvait-il se passer, à ces moments-là, dans son esprit. Plus qu'une nostalgie. Du vide. Un vide absolu, navrant. L'inéluctable corrosion avait tout consumé.

Il disparut... mais son nom, son prestige, sa légende lui assurent une pérennité qui colle avec le temps.



Luisito ! S'il occupait sur l'affiche une place moins ostensiblement apparente, au-dessous de celle du phénomène de Cambo, Luisito n'en était pas moins un véritable champion.

Et pour Hendaye un sujet qui faisait tout son orgueil. Issu, par sa naissance, d'Amérique latine, il passa la majeure partie de son existence à la frontière française, à l'ouest pyrénéen, et il y mourut. Du fait de son mariage avec une hendayaise, de la rue du Port, il était entré dans la cité, sans contestation. La renommée attachée à son nom, renommée s'étendant dans toute la région, renommée acquise sur les frontons, cette renommée devait à plus forte raison le faire revendiquer comme un fils de la cité hendayaise, qui ainsi prenait sa part de gloire.

Il eut une nombreuse famille. Plusieurs de ses fils furent de mes condisciples et sont demeurés mes amis. De bons et braves garçons. Tous portés vers les idées

⁵³ D'aucuns avancent même qu'on le proposa pour être anobli.

généreuses comme seule en a ce que l'on nomme la gauche (moyenne ou extrême). Nés, avec le claquement sec des pelotes dans les oreilles, n'ayant qu'un pas à faire, ensuite, pour taper dans la boule de cuir, ils furent de bons joueurs, dans l'ensemble, surtout sur leur ciment. Mais alors que d'autres fils de champions marchèrent sur les traces de leurs pères, les dépassèrent même, eux ne purent jamais se hisser au niveau du leur.

Luisito, au physique, avait de Léon Dongaitz. Petit et svelte. Nerveux et souple. On le voyait sur le fronton tout de blanc vêtu, à l'exception d'une large ceinture noire (comme Léon), mais en flanelle qui ceignait bien une taille mince. Aux pieds des espadrilles blanches, retenues par des bandelettes. Une chevelure noire symétriquement divisée en deux ; ajustée sur le crâne par une grande raie médiane et de fortes moustaches de même teinte (surtout au début de la carrière).

Comme Luisito s'entraînait beaucoup dans son « royaume », le fronton de la gare, sans que ce fût nécessairement à chistéra, il avait acquis une virtuosité particulière dans le travail d'avant. Les feintes, les chausse-trappes, les évolutions félines. C'est à la gare qu'il les essaya, les mit au point, les affina.

Osier en main, sa profession, il s'en servait avec intelligence. C'était un avant recherché et que le public aimait autant pour la qualité élaborée de son jeu que pour sa modestie.

Eloy ! Le champion de La Havane. Un partenaire de Luisito dans les mémorables parties les opposant, avec Velasco, l'espagnol, aux équipiers de Chiquito ou à d'autres adversaires de valeur.

Eloy ! Une sorte de grand d'Espagne ; pays dont descendait probablement ses ancêtres mais auquel il n'appartenait pas ; avait une allure, on ne peut plus distinguée.

Grand, mince, bronzé, portant beau, toujours tiré à quatre épingles, il entra, sans erreur possible, dans la catégorie des hidalgos, des señores dont le comportement est un mélange de morgue, d'orgueil définitif, de fierté tirés de leur naissance. Pour Eloy on pourrait laisser de côté la morgue pour ne voir dans son attitude distante que le fait d'être étranger à notre langue (à nos langues : l'ancestrale et l'imposée) ; à nos coutumes, à nos mœurs de continentaux.

Il venait d'un autre monde. La Havane ! Combien savaient où se trouvait La Havane ? Combien pouvaient situer exactement cette ville, car on avait bien saisi qu'il s'agissait d'une cité. Quelques-uns certes... Mais les autres... Ah ! La Havane... C'est un cigare, un de ces gros « puros » que l'on trouve en Espagne, confondant ainsi, un havane et La Havane ou n'ayant nulle idée de leur parenté.

Pour nous, à qui on avait expliqué que La Havane était la capitale de Cuba, une île des Caraïbes, il s'agissait d'un lointain tentant de l'Amérique du bas où il fait chaud, où l'on parle espagnol, où se trouvent de fabuleuses richesses, des races colorées. N'avait-on pas assez insisté sur le Pérou et son or.

La Havane, Cuba, Caraïbes ! Des syllabes agencées pour faire rêver, pour sortir d'un cadre plat, morne et entrer dans un monde aux tons brillants, un monde de vie, un monde d'exubérance.

Eloy en était. Pas étonnant, alors qu'il affichât, très naturellement, son air de grand seigneur.

Il ne serait point charitable, ni explicable d'omettre d'autres frontons du territoire hendayais qui n'eurent pas les foules de Gaztelu ou de la Gare mais où des générations de riverains s'amuserent.



Pierre Loti au fronton de la plage, entouré de ses amis pelotaris. Il ne se consola jamais de la démolition de ce fronton - Hondartzako pilota-lekuan, Pierre Loti bere lagun pelotariekin. Beti eman zion pilotaleku hau lurreratu edo botatzeak

Photo extraite du livre Hendaye, son histoire de l'abbé Michelena

Dans la zone de la plage où se trouve actuellement la Poste du quartier, non loin du Parc des Sports et à l'époque, à proximité du dépôt des tramways, seul, avec comme perspective des champs bornés d'un côté et l'immensité interminable de la mer de l'autre, le Fronton de la Plage, après un bon départ –dû à la curiosité des amateurs de divers quartiers- connu une lente agonie. Souvent vide.

Il faut dire qu'à cette époque le quartier maritime n'avait en hiver qu'une population réduite. Le manque d'intérêt pour les joueurs, le besoin d'édifier (l'immobilier commença tôt son travail d'accaparement) entraînèrent la disparition du mur en 1939. Gageons qu'il fut regretté par certains qui s'y divertirent bien.



Vers 1925, à Bordaberry, en bordure de la corniche, Saint-Jean-Hendaye, près d'une vaste résidence, château par son ampleur et villa par sa forme, son style bien du pays, un beau fronton tout vert, fut construit. On était sur la propriété d'un officier de haut rang d'Outre-manche, fortuné bien entendu. L'inauguration du fronton se fit avec éclat. Des professionnels à mains nues ; au grand gant rendirent les honneurs. Par la suite quelques grandes parties y furent organisées.

Mais c'était trop loin. Les moyens de locomotion par trop réduits. Le fronton de Bordaberry demeura pour Haiçabia ou pour quelques privilégiés invités. Il ne fait aucun doute qu'à l'heure actuelle, la propriété s'étant muée en maison d'enfant, au patronyme prétentieux et osé « L'enfant Roi », le fronton s'il ne connaît les grands champions, les grands moments, les grandes parties, n'en est point à la léthargie qui annonce la fin.

Sports

Ondarraitz – Rugby

Le Stade Hendayais

Rencontres – Anecdotes

Si l'on s'en tient au patronyme (celui du lieu d'où assurément tout partit) ; si l'on respecte les assurances de doctes historiens qui se sont penchés sur un jeu qui, en de nombreux points, a constitué une innovation, on ne peut qu'admettre que le rugby ait été inventé sur les bords de l'Avon, à Rugby pour ne rien ignorer ; sur les rives de cette rivière calme et bien anglaise, qui en passant non loin à Stratford-upon-Avon, se doit d'honorer, au passage, la mémoire du géant Shakespeare.

Rugby... la cité... c'est entre autres spécialités, entre autres particularités, un collège célèbre (il y a en Grande-Bretagne et plus précisément en Angleterre de ces hauts-lieux du savoir et de l'éducation distinguée comme Oxford et Cambridge ou Eton. Rugby n'a pas à rougir de la comparaison).

Il est à supposer que d'inventifs élèves du dit collège voulurent, un jour, se singulariser ; en eurent plus que par-dessus la tête de taper dans un ballon sphérique ; voulurent essayer si la forme ovoïde ne conviendrait pas à leur goût de la fantaisie et à une pratique de la « vessie » gonflée d'une autre manière. Comme nous sommes dotés de deux bras, en général, et de deux mains, également en général, pourquoi nous borner à jouer aux manchots et en manchots ; pourquoi ne pas avoir le droit de saisir la balle avec son méta-carpe et les phalanges attenantes ? Et comme la forme ovale présente une plus grande facilité de préhension pourquoi ne pas adopter un ballon d'une telle forme ?

Le rugby naquit ainsi. N'entrons pas dans ce qu'on voulut en sortir (une ruée vers les buts adverses, se terminant par un coup de pied d'apothéose) ou dans ce qu'on en dit « un sport de voyous pratiqué par des gentlemen » et constatons simplement qu'il franchit la Manche, pour être d'abord, en France, timidement adopté ; gagner du champ, petit à petit, acquérir ses lettres de noblesse au sud de la Loire. Pérennité de situation. A l'heure actuelle, toujours, à quelques exceptions près (celles qui confirment l'ensemble) le rugby est le grand maître du sud-ouest avec fortes antennes languedociennes et catalanes, cependant que le pied, qui manœuvre et agit seul ou presque, demeure en grande vogue partout ailleurs.



*Photo du Dr Casenave
extraite du livre du Stade
Hendayais*

Le nouveau sport, né sur l'Avon, arriva à Hendaye dans les bagages d'un jeune praticien, frais émoulu de la Faculté de Médecine de Bordeaux, le Docteur Casenave. Ce dernier venait de connaître, quelques années durant, les joies de « l'ovale » sous les couleurs du Stade Bordelais Université Club –le S.B.U.C. comme on disait déjà- à l'époque où pourtant les sigles n'avaient pas établi leur consternante domination. Club qui fit beaucoup pour le développement du rugby, dans tout le sud-ouest. Sur son écusson, le lion, a-t-il quelque chose à voir avec le noble animal qui orne les armoiries de la maison régnante d'Angleterre et de la suite ?

Ceci explique-t-il cela ? Y a-t-il une corrélation entre le fait d'un même symbole et la nette vocation pour un jeu anglais des jeunes garçons de Sainte-Germaine. ⁽⁵⁴⁾

En homme convaincu, en adepte cent pour cent, en donnant de sa personne, en faisant partager son enthousiasme, le Docteur Casenave rassembla un lot d'adolescents, et aussi de plus âgés, qui ne demandaient qu'à s'ébattre, à apprendre à jouer et à en découdre avec des rivaux également mordus.

Le Stade Hendayais vit ainsi le jour, dans la première décennie du XX^e siècle. Son parrain fut facile à trouver : le Stade Bordelais.



190 — HENDAYE. L'Entrée du Champ des Sports. ND. Phot.

Pas difficile à disposer d'un terrain d'action à Hendaye. Entre les étendues un peu molles des Joncaux et les terrains, vides, sablonneux de la plage, il n'y avait que l'embarras du choix.

Il faut croire que les recrues du docteur avaient des dispositions naturelles, surprenantes, car, en peu de temps, elles éclatèrent. A peine engagées les voilà déjà Champions de France... En quatrième série cependant. Mais cela n'était pas à dédaigner. Et cela se passait en 1908.

« La Foncière d'Hendaye et du Sud-ouest », un organisme pour le développement d'Hendaye entreprit vers 1912 la mise en état d'un terrain des sports à la plage. Ondarraitz était lancé.



Saison 1908 Equipe 1 - Année de la fondation du club
Debout : Bouchou - JB Pardo - Hirigoyen - Faget - Mansan - Gaillard - Latuille - Lafourcade - Tastet - Duhart - Bousquet
Accroupis : Labourdette - Habans - Sistiaga - Bireben - Corrihons

Photo Livre du Stade Hendayais

Ici une parenthèse. Sur une plaquette rétrospective portant sur le Stade Hendayais, je lis qu'en 1924 dans le cadre de l'aménagement d'Hendaye, la Foncière (Président, Monsieur Martinet, père de Gilles Martinet actuellement ambassadeur en Italie et membre du Parti Socialiste) créa le Parc des Sports alors que P.L. Thillaud auteur d'une compilation photographique, à partir de cartes postales, écrit que la Foncière entreprit vers 1912 la création du Parc des Sports d'Ondarraitz. On peut comprendre les deux informations, les faire même s'accorder, en tenant compte de la césure de 1914-1919. Mais si ma

⁵⁴ Terrain où pratiqua le S.B.U.C.

mémoire ne me trahit pas, je suis certain qu'avant 1924, Ondarraitz avait ouvert ou rouvert ses portes.

Spectateur occasionnel je le fus, plusieurs fois, avant mes dix ans. En compagnie de mes parents, je regardais du haut de la colline Sasko des rencontres de rugby où les blancs étaient opposés à d'autres couleurs. C'était un peu loin pour la précision, pour le détail. Mais, néanmoins, cela permettait de suivre, dans leur ensemble, dans leurs grandes vagues, les évolutions, les déplacements du jeu ; cela permettait de savoir qui dominait, qui reculait et qui aboutissait à marquer et à transformer l'essai.

Tout cela était amplement suffisant pour mettre l'eau à la bouche à un jeune enfant aimant l'exercice et lui faire désirer que vienne rapidement le temps où lui aussi pourra être un spectateur, à part entière, derrière les barrières du stade. Ou, pourquoi pas, un acteur ?

Les rescapés de la tourmente récente, les jeunes pousses, sans attendre, glanèrent, à partir de 1920, des succès flatteurs.



Saison 1921 Champion de France 2^{ème} série
1er mai 1921 à Narbonne
Dufau - Eguiazabal - Hubert - Ramis - Delmas - Berdou - Lalanne - Lt Pardo - Feuillade
Gassiat - JB Pardo - Léon Pardo - Dedieu - Siro - Van Lissum - Laffitte.

Photo Livre du Stade Hendayais

En 1921, les voilà champions de France de deuxième série. Un exploit dont on parla et qui ne fut pas sans lendemains.

La route vers le faite, vers les sommets, était permise. Et ce fut presque deux décennies au contact des grands, sans chute, sans infériorité manifeste. Un Stade Hendayais que nous avons bien connu, et aimé, et dont nous gardons le meilleur souvenir.

On peut affirmer, sans redouter le moindre démenti, que les couleurs du Stade Hendayais ont brillé particulièrement, la majeure partie de la troisième décennie, et que cela s'est prolongé au-delà de 1930. Certes, par la suite il y eut des équipes valables qui se défendirent plus qu'honorablement. Mais, hélas, trop épisodiquement. Et ne constituant pas un tout, un quinze aussi complet, aussi soudé, aussi « synchrone » (que l'on me passe ce curieux mot par lequel je veux montrer qu'il n'y avait pas de fausse note) que celui de leurs valeureux aînés.

On ne peut pas dire, ce serait pure calomnie, que l'intérêt personnel les animait. Pas de cachet, pas d'enveloppes. Pas de primes. On jouait pour le maillot, pour le club, pour la cité. Pas de professionnalisme (on ignorait le nom) et surtout pas d'amateurisme marron. Tous les joueurs logés à la même enseigne. Ce qui d'ailleurs faisait la force du club.

Sans chercher à flatter abusivement, sans pencher vers un choix manichéen, je ne puis résister à citer ceux qui nous emballèrent, nous, les jeunes mordus, et qui firent se

presser le long des touches des supporters qui, véritablement méritaient ce nom, impliquant si on l'honore, une prise en charge morale de ce dont on est partisan. Un club devant être une grande famille, il est manifeste que le soutien chaleureux de ceux qui ne pratiquent pas, a souvent fait faire de grandes choses aux joueurs galvanisés, par les encouragements, les marques de sympathie fervente.



Saison 1926 / 1927 Equipe I - Excellence face à la Générale à Paris
Naçabal - Fournier - Laborde - Bienabe - Lafitte - Eguimendya - Eguiazabal - X
Menez - Naçabal - Siro - Aramendy - Biscaye - X - Coronado - Dorel - Pardo - Anzano.

Photo Livre du Stade Hendayais

Les joueurs de rugby venaient de tous les quartiers d'Hendaye avec, peut-être un léger manque du côté de la campagne, comme si là, on n'appréciait guère ces sortes de combat ou que l'on estimât que l'exercice dans les champs suffisait amplement. Issus des couches les plus diverses de la cité, appartenant à différents corps de métier, à des administrations, à des professions dites libérales ou du négoce, tout ce qui pouvait les distinguer dans la vie courante s'effaçait sur le stade. Des copains, à part entière. Une équipe bien unie dans le succès comme dans les revers.

Des avants à l'ultime défenseur il ne se trouvait point de « super-super vedette » ou en jouant, mais des joueurs de qualité. La valeur était plus apparente chez certains, mais tous en possédaient.

Aux avant-postes, dans ce que l'on appelait encore « l'infanterie » des robustes. Pour tenir la mêlée —et de quelle façon !- Ignacio Orthous dit « Kokotche » ; Mousnier venu à Hendaye comme marin, Lajus, un Bayonnais cheminot et Iriondo Julien, un ratisseur discret mais bon opérateur.

Pour appuyer cette première ligne, deux beaux sujets, Lafitte Louis, Kéké, le sourire aux lèvres même dans la dure bataille et Laborde, un luzien, bien charpenté, hélas, ayant perdu un œil mais qui avait appris à Toulon le degré d'intensité des rudes rencontres et le moyen d'y faire face. Pour suppléer l'un ou l'autre, Van Lissum, Gratifon, pour les con-

naisseurs, un actif qui n'avait sans doute pas le gabarit des deux compères mais qui palliait cette infériorité par un dynamisme débordant.

La troisième ligne constituait la partie la plus à découvert, celle que l'on voyait opérer avec efficacité, et qui d'ailleurs n'était qu'une illusion car les cinq joueurs, en poste plus avant ne demeuraient point les bras ballants et les jambes mortes. Mais leurs actions paraissaient moins dans la mêlée brouillonne. Le capitaine René Siro possédait le rugby à fond. C'était un roué qui avait assimilé pas mal d'astuces au Stade Toulousain où il joua étant soldat. Un meneur d'hommes, bon psychologue, qui donc savait s'y prendre pour mener un quinze. Louis Pée, un membre du corps enseignant, un être sec, tout en os et en nerfs, un coriace au physique anglo-saxon.

Célestin Eguiazabal, ce que l'on appelle en forçant un tantinet, une force de la nature, pour vouloir dire un être à la musculature développée et puissante. Manquant un peu de taille. Mais quelle carrure ! Et avec ça quelle adresse et quelle longueur de passe ! Un coup de bras splendide. Le partenaire situé loin de la zone de combat pouvait s'attendre à recevoir une balle qui surprenait l'adversaire et permettait de pousser loin l'attaque. Il est vrai que Célestin était un excellent pelotari. Si l'on ajoute une rapidité qui surprenait chez un homme massif, on peut deviner les services qu'il rendit à son club.

Maintes fois sollicités, répondant présents à chaque fois, plus incorporés que remplaçants, Partarrieu Battite, fabricant de gourdes, un volontaire ; Biénabe, employé de commerce, un beau gabarit, Camicas, agent en douane, à la calvitie précoce mais qui ajoutait un surplus d'élégance à quelqu'un qui en était doté naturellement ; Pierre Lafitte, le droguiste au physique débonnaire mais qui ne lâchait pas prise facilement et ne reculait pas, même dans les mêlées les plus serrées, les plus confuses ; Naçabal, tonton Boudou pour beaucoup, un sujet sûr, dévoué, plein de bonne volonté, bien que d'une corpulence modeste.

La paire de demis s'entendait à merveille. Derrière la mêlée opérait Dorel Martin, le populaire saucisson, un bien court en taille, mais musclé avec cela et d'un courage à toute épreuve. Souvent touché durement, car faisant fi du danger, il se relevait et reprenait la lutte. Un si petit bonhomme, ne pas craindre d'affronter les gros bras, les tanks imposants, les colosses, quel exploit !

En contact direct avec lui, Anzano, un boucalais venu au Stade via la section Paloise ; un demi d'ouverture à la botte fameuse et régulière. Le drop valait quatre points à l'époque. Anzano en passait chaque dimanche un ou plusieurs au-dessus de la barre fatidique ; la transversale des poteaux. Autant de points inscrits au palmarès du club. Anzano avec ses coups de pied tombés, fut à l'origine de pas mal de matches gagnés. « L'homme au drop dominical ». Ainsi le baptisa un journaliste sportif de la capitale.

Les trois-quarts répondaient aux attentes des avants et des demis. Les trois-quarts, c'est-à-dire les deux centres et les deux ailiers.

« Je n'ai jamais compris que l'on baptisât des trois-quarts ces quatre joueurs de la ligne d'attaque. Des trois-quarts de quoi ? se demandait le grincheux de service.

- Trois-quarts de quoi ? Pas d'hommes en tout cas, complets de pied en cap.
- Pas même l'astuce à la Raimu avec Marius à servir.
- En effet, quatre ils sont, quatre ils demeurent.

- A moins que l'on ne les considère comme constituant la troisième des quatre fractions des joueurs. Alors oui, ils sont situés aux trois-quarts de l'équipe.
- Oui, si l'on compte, ainsi, à partir des avants, le raisonnement tient. Mais si l'on commence par l'arrière, les quatre deviennent des demis.
- A s'y perdre et à ne point poursuivre. »

Oui, la ligne de trois-quarts du Stade avait belle allure.

Au centre, on retrouvait Léon Pardo, un transitaire, un attaquant incisif, un plaqueur de classe, un spécialiste de l'interception et à qui un passage à l'Aviron Bayonnais avait fait le plus grand bien ; René Graciet, un ingénieur, lié aux Eguiazabal par sa mère, un crocheteur redoutable, un joueur intelligent qui devait d'ailleurs être plusieurs fois international mais alors qu'il portait le maillot du S.B.U.C. ; Jean Aramendy, le benjamin de l'équipe, un joueur racé, feinteur en diable, ayant le sens inné de la place, avec une petite tendance à trop garder le ballon pour lui.

Aux ailes, Lamarque, un Landais, instituteur à Saint-Sébastien, petit gabarit, mais solide, d'une volonté affirmée, doté d'un bon démarrage ; Coronado Rapha, excellent ailier, un facétieux, le boute-en-train du quinze, mais sur le terrain d'un grand sérieux ; Prévost, mareyeur ; Labourdette, un transitaire, un sprinter de qualité qui devait se tailler maints succès en athlétisme dans les épreuves de courses de vitesse.

A l'arrière Laurent Pardo, un transitaire, un bel athlète, un excellent joueur à pala. Il fut retenu pour faire partie du quinze de France et cela à partir de Hendaye (petit club aux yeux des messieurs de la Cité d'Aulin⁽⁵⁵⁾). Il fallait le faire et surtout afficher des qualités évidentes, supérieures. Pardo avait une grande adresse sur la balle. Mais ce qui chez lui était remarquable, presque unique dans le genre, c'était son coup de pied qu'il soit tombé ou en l'air ou à terre. Pardo réussit des drops, bottés d'au-delà la ligne des cinquante mètres (un fait notable à l'époque, car on connaissait peu de joueurs à pouvoir le réussir, du moins avec une telle régularité).

Pour les coups-francs, les transformations d'essais, ballon au sol, on pouvait faire confiance à son talent. Les ratés étaient quasi inexistantes et alors ils surprenaient.

Lorsque l'ovale lui parvenait et qu'il dégageait, il le faisait très loin. Aussi reposait-il son équipe, sa ligne d'avants, surtout. On peut affirmer que si elle tint la dragée haute à beaucoup de huit, ce fut en partie à Pardo qu'elle le dut, lui qui lui permettait de souffler tout en époumonant l'adversaire. Un léger défaut... un manque d'enthousiasme pour le plaquage.

Pardo avait un suppléant de valeur, Michel Oyarbide, un cheminot. Un calme qui ne perdait point son sang-froid, même dans les situations périlleuses. Un classique qui ne se permettait nulle fantaisie, mais qui était aussi sûr sur la balle (lui aussi pelotari à ses heures) que sur l'homme. Coup de pied non époustoufflant mais avec des renvois intéressants et sûrs.

On le voit, une équipe sans failles. Que l'on m'excuse. J'oublie, certainement, quelques bons éléments, mais écrivant de mémoire, je puis omettre –après tant d'années– quelques noms. Que les oubliés me pardonnent. Mais ils ne doivent pas se trouver en grand nombre. Et sont-ils encore parmi nous ?

⁵⁵ Siège de la Fédération Française de Rugby.

Il y avait à l'époque deux sortes de confrontations (peu de choses de changées depuis à quelques apparences près) : les rencontres amicales qui parfois n'en avaient que le nom car l'explosion se produisait avant la fin pour des motifs divers et souvent futiles et les parties de championnat avec tout le sérieux qu'elles supposaient.

Le championnat se déroulait en deux stades : le régional et celui qu'on disait de France, car il englobait un peu abusivement, l'ensemble de l'hexagone alors que le collègue anglais n'avait pas fait école partout (sans jeu de mots).

Pour accéder au Championnat de France, il fallait en passer par celui du secteur (du Comité), y faire ses preuves, s'y classer parmi les premiers. Alors seulement la route s'ouvrait pour la suite.

Le Stade Hendayais appartenait –qui en aurait douté ou s'en serait étonné- au Comité de Côte Basque lequel compta durant toute une décennie –et ensuite aussi- en première série, en division d'élite, le Biarritz Olympique, l'Aviron Bayonnais, l'Association Sportive Bayonnaise, le Boucau-Stade, l'Association Sportive Soustonnaise, l'Union Sportive Dacquoise, la Section Paloise, et le Stade Hendayais. D'autres s'en approchèrent, pour en être refoulés. Après les années 30, cela changea un peu, de nouveaux appelés de façon durable, des relégués. Tous ces termes d'échec pris au bon sens. Le rugby est un jeu. Et le meilleur sportif est celui qui sait reconnaître la défaite, qui en tire les conséquences, ce qui est la meilleure manière de s'amender, de revenir en bon rang et de progresser.

Le Stade Hendayais s'imposa à Hardoy

Les matchs de championnat, (intra-comité) étaient suivis avec l'intérêt que l'on imagine ; l'esprit de clocher entrant pour une large part dans l'engouement des spectateurs.

Voisins pour la plupart, on se connaissait trop pour ne pas ajouter ce petit point d'honneur (si l'on peut dire) qui, hélas, fait parfois dégénérer les ébats, par chauvinisme excessif. Mais quand tout demeure dans la juste mesure, on ne peut que trouver normale l'attitude d'attachement de supporters pour leur club.

Il arrivait, aussi, que certains de ces clubs, par leur passé, par leur situation, par ce qu'ils représentaient, aient quelques condescendances (sens péjoratif) à l'égard de sociétés plus modestes et qui émanaient de gros villages ou de petites communes.

C'était bien là le cas de l'Aviron Bayonnais, qui sous l'impulsion du britannique Roé, démarra tôt et brillamment dans la compétition. Aussi, club de la ville, il ne fallait pas trouver bizarre –l'homme étant ce qu'il ne cesse d'être- qu'il fut enclin à considérer, un peu, comme légères des équipes comme celle du Stade, au recrutement limité parce que partie prenante d'une population de petite importance.

Et l'Aviron, même à Bayonne, représentait le chic, une sorte de gentry. N'entraînait pas qui voulait dans cette compagnie sélect. Le tri se faisait à la porte. Il était quasiment automatique. Tout ce qui ne faisait pas bourgeois pouvait aller se faire voir ailleurs, c'est-à-dire, le plus souvent, à l'Association Sportive Bayonnaise (l'A.S. Battite pour les amis) où opéraient des éléments issus de la classe ouvrière, avec un fort encadrement d'instituteurs, ces trop instruits pour une classe dont ils ne sortaient pas et qui ne marquait aucune propension pour la rencontre. Eux, non plus d'ailleurs, peu attirés par tout ce que peut avoir de compassée une bourgeoisie des affaires, dont la réussite sociale tient

souvent à peu de chose et dont la valeur participe plus du compte en banque que du bel esprit.

L'A.S.B. valait l'Aviron. Leur jeu pouvait différer quant à la conception mais les « bleu et blanc » (l'Aviron) ne pouvaient prétendre être supérieurs aux « blancs » (l'A.S.B.) tout court. D'ailleurs tout jugement définitif se trouvait difficile à établir puisque l'Aviron rencontra, très peu l'A.S.B. et, en ce qui concerne les parties amicales, jamais.

C'est donc en Championnat de Côte Basque (première série) que le petit Stade Hendayais vint affronter le souverain Aviron, sur son terrain, à Hardoy, tout près d'Anglet. Naturellement, l'Aviron ne devait faire qu'une bouchée des modestes frontaliers. Il est certain qu'il possédait de quoi pour briller, en avants, en trois-quarts et qu'un joueur extraordinaire Christian Magnanou opérait à l'ouverture, place qui lui revenait à l'équipe de France.

Nous fûmes nombreux, malgré cet apparent désavantage, à faire le déplacement, par train, par tram, ensuite non point pour voir les petits poucets dévorés par l'ogre, mais nonobstant la croyance générale, assister au spectacle du dompteur confondu. C'est d'ailleurs ce qui arriva. Anzano y alla de ses quatre points dominicaux. Léon Pardo trompa ses ex-alliés en déposant la balle derrière leur ligne de but. Laurent Pardo transforma l'essai, puis se paya le luxe de la réussite d'un coup de pied tombé de soixante mètres.

L'Aviron ne voulant, ni ne pouvant demeurer en reste, jeta toutes ses forces dans la lutte et marqua lui aussi. Pas assez pour rattraper son challenger. Hendaye... battre l'Aviron, chez lui, à Hardoy, du jamais pensé. Plus fort que David terrassant Goliath. L'événement ne passa pas inaperçu sur la Côte Basque et plus loin. Et les voyageurs non présents l'après-midi à Hardoy, qui allaient vers la frontière, ce soir-là, le surent par un formidable oui-dire, car même mal entendant, on ne pouvait demeurer de marbre avec les clameurs, les chants, les poussées de joie qui s'envolaient des wagons remplis de supporters hendayais qui célébraient la victoire (historique) de leur équipe de rugby.

Des Palois chanceux ou une finale à la portée du Stade



Saison 1927 /1928 Finale Côte basque face à la Section Paloise
Mousnier - Foget - Jérôme et JP Eguimendya - Bienabe - L. Pardo - Eguiazabal - Lafitte - Pée - Laborde - Iriondo - Barthere - Orthous
Dorel - Anzano - Lt Pardo - Siro - Aramendy - Gassiat - Lamarque.

Photo Livre du Stade Hendayais

Pour si étrange que cela puisse sembler à quelqu'un qui suit le rugby, de nos jours et qui ne conçoit pas qu'une partie capitale, qualificative ou terminale, se déroule ailleurs que dans ce qu'un abusif emploi de termes, on appelle terrain neutre, la finale du Championnat de Côte Basque, première série, qui cette année-là, opposait la Section Paloise au Stade Hendayais avait pour cadre Ondarraitz.

Ce fut, vous le pensez, une occasion de fête pour l'ensemble de notre localité ; une fierté de savoir le Stade en finale et une fête car l'événement se déroulait chez nous.

La route menant de la gare à la plage ne fut pas déserte, ce dimanche-là. Oh ! Pas de voitures en files serrées. Alors, la locomotion s'effectuait autrement.

Le tram avait augmenté le nombre de rames pour la circonstance mais il lui aurait été impossible de transporter tout le monde. Alors une troupe processionnaire envahit la route. Disons qu'à l'époque il était courant de voir, non seulement, les spectateurs de la ville, du Bas-Quartier et de la Gare se rendre à pied au terrain de rugby, mais les joueurs eux-mêmes. Il arrivait aux équipes adverses, arrivées par Hendaye-Gare, de prendre également la route et de gagner Ondarraitz pédestrement. Ce fut d'ailleurs le cas de la Section Paloise, en ce dimanche mémorable.

Pour moi tout débuta par une petite amertume. Voilà ! Notre mentor es-rugby, Monsieur Sourdâa, avait formé une équipe d'élèves du Cours Complémentaire appuyés par des jeunes d'une formation de réserve du Stade Hendayais, pour jouer, en lever de rideau contre le Lycée de Bayonne. Je fus pressenti pour faire partie de l'équipe. Mes parents y mirent leur veto, le veto le plus catégorique. Le mot que leur adressa notre professeur, mot plaidant ma cause, ne parvint pas à faire lever l'interdit.

Ondarraitz était archiplein, lorsque j'y arrivai le cœur gros. J'y suivis, sans nul enthousiasme, (ce que détermine la déception tout de même) le déroulement du hors d'œuvre. Mais mon trouble cessa lorsque Monsieur Dussaut, un arbitre de petite taille, mais de grande autorité, siffla le coup d'envoi de la finale.



Rugby, équipe championne de France en 1928 De gauche à droite : Tallantou, Defrançais, Récaborde, Aguilar, Bergalet, Bernardini, Caussarieu, Cazenave, Saux, Laborde, Sarrade, Crampes, Mounes, Réchéde, Laclau, Chatefin

Photo Internet Site tital.chez.com/section/histoire.html

Un coup d'éclat laissa médusés joueurs et supporters palois et enthousiasma les Hendayais. Il y avait un peu moins de dix minutes que l'on jouait quand Léon Pardo, interceptant la passe d'un centre palois à son partenaire, alla marquer entre les poteaux. Son frère n'eut aucune peine à chapeauter l'essai. Le Stade marquait cinq points. Ça partait bien.

Il en aurait fallu davantage pour abattre des joueurs aussi chevronnés que les compatriotes du Vert Galant. Le coup de la surprise passé, ils « mirent toute la gomme », déploierent tout leur savoir-faire, usèrent de toutes leurs grandes possibilités. Mais le Stade s'avérait intraitable. Rien ne passait. Rien ne passa. Il fallut la participation d'un Bayonnais pour faire des Béarnais les vainqueurs. Le joueur s'appelait Larré. Il accomplissait son

La Section Paloise était un club grand seigneur. Des joueurs de renom y opéraient, renom non usurpé car maints possédaient la grande classe. Pour les diriger de main de maître, le capitaine Cazenave et pour les enlever l'extraordinaire Récaborde dynamique au possible ; deux valeurs internationales.

D'ailleurs, Cazenave fut capé plusieurs fois et il ne fut pas le seul Palois à l'être.

service militaire à la Caserne Bernadotte, au XVIII^e d'infanterie à Pau. Avant son incorporation, il jouait à Bayonne. C'était un pratiquant honnête. Ce jour-là, il remplaçait un titulaire défaillant. Mais Larré avait un excellent coup de pied. A trois reprises il le prouva. Monsieur Dussaut ayant sanctionné des fautes hendayaises par des coups-francs, par trois fois, notre « Bayonnais-Palois » envoya la balle entre les poteaux de l'adversaire. Cela fit neuf points. Hendaye réussit, également un coup franc. Mais l'addition s'arrêta à huit. Et, hélas ! Anzano ne passa pas son « drop dominical ». Ainsi la section Paloise fut championne de Côte Basque, mais de très peu. Oui, le sort aurait pu aussi bien pencher en faveur de son adversaire, moins huppé. Le « Beth ceü de Paü » retentit dans le vestiaire des verts... mais Hendaye put marquer cette journée « d'un caillou blanc ».

Le Stade avait tenu tête, plus qu'honorablement, à un quinze qui allait faire, par la suite, un brillant Champion de France.

Grands hôtes d'Ondarraitz Quillan : un club pas comme les autres

Le Stade Hendayais n'eut certes pas l'insigne honneur, tous les ans, de disputer la finale du Championnat de Côte Basque. Mais il faut croire que son classement dans le Comité était bon car ce fut très régulièrement qu'il opéra en Championnat de France. Cela nous valut de voir dans leurs œuvres les meilleurs clubs de l'hexagone, ce qui d'ailleurs s'avéra un peu prétentieux. En l'occurrence, exception faite pour trois clubs de la capitale (le Stade Français, le Racing et la Générale), les ténors du rugby venaient de villes situées approximativement du sud d'une ligne Bordeaux-Perpignan, là où l'accent est sonore, volontiers rocailleux, le Midi dans sa grande part (la région de Marseille et la Côte d'Azur alors sensiblement rebelles à l'ovale).⁽⁵⁶⁾

Citons quelques formations d'élite qui foulèrent le gazon d'Ondarraitz :

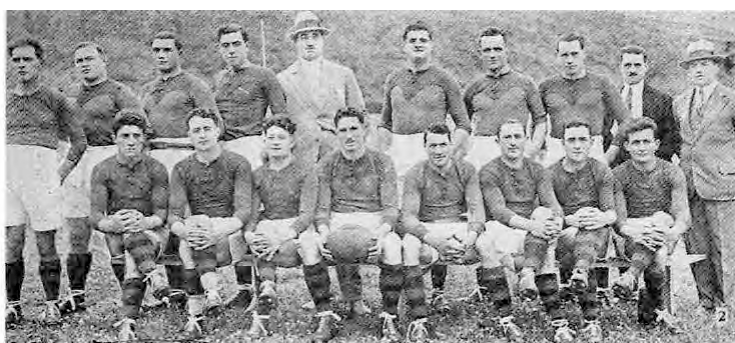
- Le Stade Toulousain avec ses Lubin Bioussa, François Bordes, Galau ;
- Béziers et le grand Clauzel ;
- Le Stade Bordelais et son capitaine chauve, l'international demi de mêlée Clément Dupont ;
- Le Sport athlétique Bordelais où jouait le Boucalais Duhau ainsi que Bonamy ;
- Bègles fière de sa charnière Saldou (encore un Boucalais émigré), Sourgens ;
- Tarbes ;
- Le Stade Français avec le basque Jauréguy, ailier-gazelle, international maintes fois ;
- La Générale et son capé Besson ;
- Grenoble ;
- Périgueux ;
- Les Arlequins Perpignans d'une fâcherie généralisée au sein de l'Union Sportive Perpignanaise ;
- Lézignan rude club des Corbières, etc., etc.

J'en oublie, c'est certain.

La venue de ces grandes équipes suscitait, non seulement à Hendaye, mais dans les environs proches ou plus éloignés un intérêt évident. Les tribunes, les abords des touches étaient toujours abondamment garnies. Le trésorier n'avait pas à se plaindre de la recette.

⁵⁶ Ceci a déjà été dit... c'est en quelque sorte un développement qui a son utilité.

Dire que le Stade s'imposait face à ces gros bras serait travestir la vérité. Disons qu'on n'avait pas à rougir de sa tenue. Et ce n'était déjà pas trop mal. Un douze à quelque chose au cours d'une rencontre avec les rouge et noir du Stade Toulousain n'avait rien de catastrophique.



● L'U.S. Quillan, champion en 1929. Debout : MARTRE, DELORT, FLAMAND, PORRECH, BOURREL, RAYNALD (J.), RIERE, GALIA, BRUTUS (entraîneur), ROCCA (masseur); assis : BONNET, BONNEMAISON, CORBIN, RIBÈRE (cap.), CUTZACH, LLADÈRES, BAILLETTE, SOLER.

J'ai gardé pour la bonne bouche, une équipe formidable que nous vîmes à Ondarraitz, l'U.S. de Quillan, club nouvellement formé mais qui gravit tous les échelons à une vitesse vertigineuse. Elle avait du répondant puisque de l'arrière à la première ligne, elle devait compter à elle seule, la grande partie de l'Équipe de France.

Des garçons de talent venus surtout de Perpignan ou de la région et parmi lesquels émergeait Jean Galia, un superbe troisième ligne, un athlète complet (qui fit de la boxe avec succès), un rugbyman hors catégorie. Et Quillan était riche d'autres grandes valeurs comme Ribère, comme Baillette, comme disons quasiment tout le quinze.

Quillan était un petit chef-lieu de canton de l'Aude avec à peine trois mille habitants. Comment se créa cette équipe qui allait, durant quelques saisons, s'imposer souverainement, sur tous les terrains, s'attribuer les titres les plus grands, avec la plus grande facilité ? Ce fut une opération « commercialo-sportive » que réalisa un Monsieur Bourrel, chapelier quillanais. Il misa gros. Il vit grand. Il fit jouer la finance. Il passa outre les très saintes règles de l'amateurisme intégral et recruta le gratin du rugby catalan, audois et même pyrénéen.

Je crois me souvenir que l'Union Sportive de Quillan vint à Ondarraitz, juste l'année où elle s'octroya le bouclier de Brennus.

Quel régal ce fut pour l'immense foule de voir évoluer de si beaux spécimens, des manieurs de balle inspirés, des joueurs d'une correction exemplaire.

La partie eut, par moments, l'allure d'une démonstration. Les nôtres, néanmoins, ne furent nullement ridicules. Mais l'on sentit une différence de possibilités, d'étendue de gamme de jeu, de maîtrise au poste occupé. Le résultat compta peu. Tout le monde était venu pour voir une équipe, bien à part. Il n'y eut pas de déception.

Mais la grande aventure de l'U.S. Quillan devait s'achever assez tôt. Ayant une origine peu banale, née dans des conditions surprenantes, mise sur pied avec cette apparente et trompeuse facilité que confère l'argent, mais qui, en définitive et fréquemment ne prévoit pas et ne prévient pas l'impossible continuité ; ayant eu une prétention trop grande pour un bourg, il arriva, après des saisons aux succès fulgurants que le chapelier se lassât de banker et que des joueurs préférassent d'autres cieus. (Galia devait être un des premiers adeptes du XIII). L'Union Sportive de Quillan devint un club comme beaucoup d'autres. Longtemps en première division. En sortant, y revenant. Bref, une situation plus conforme à un petit patelin.

Vaincre ou mourir **Dilemme aberrant – Chauvinisme coupable**

Un temps superbe. Un ciel d'un bleu magnifique, rien que du bleu souverain. Le printemps se sentait, sortait de partout. Un dimanche comme on les aime, après les clausurations forcées de l'hiver ; les hâtes à rentrer chez soi ou quelque part pour se mettre à l'abri de la pluie et du froid.

Une foule immense se pressait à Ondarraitz, un peu différente de celle qui dans les grandes circonstances, envahissait le stade. Et cependant pour beaucoup, il s'agissait des mêmes spectateurs ou presque. Mais leurs manifestations orales, leurs gestes trahissaient l'attente d'un événement, insolite peut-être, considérable, à coup sûr.

Les mains se frottaient durant les conversations comme si soi-même, l'on s'apprêtait à en découdre ou à corriger quelque dangereux personnage. Des rires il y en avait, certes, mais beaucoup confinaient au rictus. Une tension non dissimulée se lisait sur maints visages. Peu de présents à Ondarraitz conservaient un calme certain. Sur le stade et dans les alentours planait une de ces pesanteurs que l'on ressentait bien et que l'attente prolongée de quelque chose d'important contribuait à rendre plus obsédante.

Beaucoup, parmi ceux qui détenaient des billets des tribunes, tardaient à regagner leurs sièges et ceux du pesage et des pelouses, faisaient de même, et demeuraient dans l'allée centrale, loin des vestiaires des joueurs.

Que faisait, au demeurant, ce car stationné juste à la porte des visiteurs, à la manière d'une voiture de police, goulot ouvert vers la prison pour y prendre en charge un ou plusieurs délinquants. Le car d'un transporteur de Biarritz, frété pour la circonstance par ceux qui avaient estimé précaire ou hostile le gîte hendayais. Il n'était pas courant de voir des « bus » dans l'enceinte d'Ondarraitz. Oh ! Il ne fallait pas être un grand devin pour savoir quelle cargaison avait été transportée et qui, comme à la dérobee, s'était engouffrée dans le vestiaire, à elle destinée.

Les joueurs locaux, tout de blanc vêtus, un blanc impeccable, rassurant, sortaient l'un après l'autre. On les sentait nerveux mais confiants, sûrs de leur cause. Comme s'ils en appelaient à quelqu'un de quelque chose !

Du vestiaire voisin pas la moindre apparition. Rien ne sortit jusqu'à l'ultime seconde, lorsque l'arbitre, un grand Maître de Bordeaux (il le fallait comme tel, en ce dimanche d'exception) appela les antagonistes.

Sans enthousiasme visible, les Canaris –c'est d'eux qu'il est question- de l'Association Sportive de Carcassonne vinrent se soumettre à l'épreuve du contrôle des licences. Des regards d'acier partaient du côté hendayais.

L'appel sur le terrain se fit. Tout le monde, tendu, était à sa place qui, dans les tribunes ; qui, le long des touches. Un froid glacial semblait se répandre sur la pelouse quand les représentants de l'Aude, que l'on devinait soucieux et hésitants, gagnèrent leur camp. Une manifestation d'enthousiasme tonitruant, une clameur formidable à l'adresse du Stade Hendayais qui pénétrait à son tour sur le terrain. L'émotion se lisait sur les visages de certains, avec une pâleur révélatrice.

Et l'immense, la colossale ovation reprit, s'amplifia lors de l'arrivée « dévalante » d'une très longue file humaine qui arrivait d'Hendaye-Plage où le train l'avait déversée.

« Ce sont les Boucalais qui viennent si nombreux.

- Oui, eux aussi ont un compte à régler. Un an, avant les nôtres, ils ont eu leur équipe soignée à Carcassonne. »

Si l'arrivée des forgerons fit redoubler l'ovation à l'adresse des joueurs locaux, elle coïncida aussi – car ne cherchons pas les instigateurs, ils étaient de partout, d'Hendaye, comme du Boucau- avec une bronca formidable, majuscule pour le compte des Audois.

Tout ceci : atmosphère enfiévrée, tendue, propos animés, précautions prises par les visiteurs, venue en masse de spectateurs décidés des bords de l'Adour, ovations enthousiastes et huées appuyées, avait une origine ; la réception du Stade à Carcassonne l'an passé, et deux ans avant, celle des Boucalais, d'une manière que les bonnes mœurs, la morale, le titre d'homme réprouvent.

Ainsi donc, l'an dernier, Hendaye s'était déplacé à Carcassonne pour un match capital de qualification. Le vaincu était irrémédiablement éliminé de la suite du championnat. Ce qui pour beaucoup n'aurait été qu'un accident du sport, représentait pour d'autres une sorte d'infamie.

Il ne fallut pas une longue déambulation par les rues de Carcassonne pour comprendre dans quel enfer on allait se trouver plongé.

« Vaincre ou mourir ! » lisait-on sur des dizaines et des dizaines d'affiches collées sur les murs ou apposées aux vitres et devantures des cafés et magasins. Belle préparation psychologique ! Belle mise dans l'ambiance de présumés fragiles visiteurs. Mais, aussi, preuve patente de la stupidité de l'attachement excessif à quelque chose somme toute assez secondaire, précaire, donc éphémère conjoncture. Ce que peut faire le chauvinisme poussé à un degré tel. Et si cela se bornait à une manifestation d'écriture, il n'y aurait qu'à hausser les épaules. Mais cela trahissait de bien mauvais sentiments, des possibilités d'actes les plus répréhensibles et pouvait être la cause de troubles, d'accidents sérieux, voire de drames.

Les heures d'avant-match, en soirée (le samedi) et le dimanche matin, que passèrent à Carcassonne, les joueurs hendayais et le maigre contingent qui les accompagnait, leur révélèrent le climat d'hostilité touchant à la haine têtue, dans lequel allait évoluer le Stade.

Et l'après-midi tint, hélas, ces tristes promesses. Dès la mise en branle des hostilités (pourquoi user d'un autre vocable ?) les horions, les coups défendus, la recherche acharnée à faire mal, l'intimidation par l'injure, la provocation orale et par le geste, tout ce qui peut mettre hors de combat, décourager un adversaire isolé, en terre étrangère, fut mis en œuvre.

Nos braves garçons résistèrent vaillamment. Surtout au début. Sous les clameurs, les vociférations, les menaces d'une tourbe chauffée à blanc. Mais au fil des minutes, la liste des blessés s'allongeait dans le camp hendayais. Blessures avec ecchymoses, pour commencer. Mises au tapis par K.O. Des joueurs blancs, très touchés, quittèrent le terrain, sous les huées d'énergumènes en début de démence. Il y eut des bras fracturés, des cloisons nasales défoncées, des tibias endommagés, des reins dolents. Une véritable infirme-

rie, devait débarquer, en piteux état, le lendemain, dans la matinée, en gare d'Hendaye. Le premier souci, pour beaucoup, fut d'aller trouver le docteur de famille pour suites à donner.

Du résultat, laissons-le dans l'ombre. Nos représentants sur ordre, baissèrent les bras et les fiers-à-bras du cru passèrent comme ils le voulurent.

Quel triste spectacle que celui qui fut servi au pied de l'antique Cité, qui si ses murs avaient pu penser et parler, auraient sans nul doute, trouvé les tournois, les combats du Moyen-âge, moins entichés de bestialité. Un relent des exactions cathares. Mais Simon IV, sire de Montfort, le triste tortionnaire, n'était pas ce dimanche, dans le même camp. Il était passé au sud.

L'A.S. de Carcassonne ne mourut pas, mais son blason fut bien terni. On doit à la sagacité, à la roublardise, au savoir-faire de Jérôme Faget, dirigeant du Stade d'avoir pu ramener à Hendaye un spécimen de la fameuse affiche à alternative de vie ou de mort.

Elle resta longtemps sur un mur de la salle de réunion du Grand Café, siège du Stade, non point comme une œuvre d'art, mais comme une dépouille-témoin prise à l'insu d'un ennemi (puisque le club audois se considérait comme tel) vainqueur et qui pouvait servir d'exemple en montrant ce que peut engendrer la bêtise ; où peut pousser le chauvinisme exacerbé, antonyme de la raison, de l'intelligence, de la dignité.

Et voilà pourquoi les nerfs étaient si à vif, les esprits si tendres, les propos si sévères, un an après, à Ondarraitz.

Sur le terrain les acteurs, au demeurant, devaient être les mêmes. Mais on ne reconnaissait pas les belluaires du passé. Leur attitude fut timorée. Les nôtres, par contre, et ce, dès le début n'y allèrent point par quatre chemins. Dès la première mêlée nos béliers foncèrent et ne lésinèrent pas avec l'énergie. Un pilier, d'en face, en fit l'amère constatation et dut venir se faire panser sur la touche, en hurlant de douleur, son poignet paraissant endommagé.

Kokotche (un de ceux, rares, qui n'avaient pas baissé les bras dans l'Aude) y alla du bulldozer.

Quelques cravates cinglantes d'un certain troisième ligne blanc furent infligées sans modération.

En face, la réplique ne vint pas. Heureusement... ! On sentit bien que les « canaris » étaient là, uniquement hantés par l'idée d'éviter le pire, de sauver le plus d'abattis possibles et de se moquer d'Atropos ⁽⁵⁷⁾ en cas de résultat défavorable. Et il le fut. Hendaye gagna, le plus régulièrement du monde. Mieux que la victoire, sachons gré aux locaux de ne pas avoir continué dans la voie de la brutalité. Passées les premières minutes où l'on ne ménagea point la peau visiteuse, tout le reste de la partie fut bien correct. Monotone même par instants, car les intraitables du Languedoc, on le sentait, avaient hâte de regagner leur base.

Il paraît qu'un vin d'honneur ou de leçon donnée leur fut servi au Casino, que les Audois y allèrent et y entendirent les sages paroles du Président hendayais, qui sans avoir

⁵⁷ Parque qui coupait le fil de la vie.

l'air d'y toucher, leur montra ce que doit être le sport –même et surtout le rugby- un exercice pratiqué à la loyale, pour l'épanouissement de l'individu, sans sottise, stérile, anormale, inhumaine volonté d'imposer une supériorité éphémère et fallacieuse.

Une agression au « pépin »

Monsieur le Maire de Hendaye avait l'habitude de suivre l'équipe première du Stade, lors des déplacements de celle-ci, surtout quand il s'agissait de rencontres importantes.

Son adjoint était aussi de la « sortie ». Il est vrai que, lui, avait une raison impérative de le faire. Une obligation. Il faisait partie de l'Etat-major du Stade Hendayais. On peut même dire qu'il était la cheville ouvrière de la société. Homme de relations, en ayant loin et haut placées, il les mettait au service des joueurs, en particulier, et du club, en général. Il s'agissait de Jérôme Faget celui qui avait su et pu s'emparer du trophée-témoindocument Carcassonne « Vaincre ou mourir ! »

Un dimanche d'hiver, le Stade rencontrait chez elle, en championnat, une équipe de petite localité (chef-lieu de canton). Nous ne préciserons pas l'endroit (pourquoi continuer à jouer au dénoncé quelque chose de fixé !). Ce pouvait être aussi bien en Armagnac, en Béarn, que dans la région du Sidobre ou du Couserans. Il est patent que les publics des petites cités s'y entendent pour manifester leur attachement à leur équipe d'une manière plutôt affirmée, vive, sonore. Ils font aussi bien –ou mieux- que ceux des grandes villes.

Monsieur le Maire n'était pas homme à demeurer muet donc à conserver, pour lui, ses sentiments.

Cependant que l'explication, sur le terrain, ne manquait pas de mordant, les travées des tribunes occupées par les supporters locaux, étaient en proie, sans discontinuer, à ce que l'on nomme des mouvements divers (fortement appuyés). La phalange hendayaise paraissait bien maigrichonne, aussi les échanges d'aménités s'avéraient assez rares, car il y avait une disproportion trop grande entre les partisans d'un camp et ceux de l'autre camp.

Il y eut cependant quelques « coups de gueule » bien sentis.

La chorale locale donnait à plein rendement dans la distribution des encouragements à ses couleurs et ses cris réprobateurs envers les adversaires.

Il y eut un passage assez pénible, une mêlée assez confuse, sur le terrain et en raison de cela des protestations du public du cru contre le jeu de ces satanés visiteurs. Or, soudain, de la confusion jaillit la balle qui parvint, on ne sait comment, au demi d'ouverture Anzano. Ce dernier ne fit ni un, ni deux. Il ajusta son drop coutumier et la balle passa entre les poteaux adverses sous les regards des joueurs opposés qui n'y croyaient pas et pour la plus grande joie du quinze basque.

Dans les tribunes, ça hurlait à la faute. Monsieur le Maire, lui, ne partageait point ces points de vue hautement partisans. Comme il avait un bel organe, il s'en servit et ignorant les protestations ambiantes, il cria « Bravo le Stade !... Bravo Pierrot ! »

A peine eut-il prononcé cela qu'il reçut sur la tête un de ces coups de parapluie très bien ajusté, et donné avec tant d'énergie, que le manche se brisa. Nullement assommé,

Monsieur le Maire, un costaud entre les costauds, se retourna et vit, derrière lui, debout, le visage cramoisi de rage, les cheveux en révolution, l'œil incendiaire, une sans doute gente créature en temps ordinaire, mais une furie en la circonstance, qui agitait fébrilement son bout de hampe, le restant du parapluie, le corps ayant volé plus loin.

Monsieur le Maire qui pourtant n'était pas un adepte de l'affront pardonné mais qui savait se tenir et se contenir devant les dames, se montra chevaleresque. Il se contenta d'un haussement d'épaules.

Est-ce que la pratique de la non-violence chère à un fameux mahatma a des vertus vraiment lénitives ? Il faut le croire, car la déchaînée se calma, soudain. Ou bien, est-ce la vue de cet homme à forte carrure qui la radoucit ? Bref, elle se tut... et autour d'elle personne ne continua à hurler. Il paraît même que des concitoyens de la dame en question rirent un bon coup en montrant l'en-cas partagé en deux. Riaient-ils de la cassure ou du coup asséné au gros monsieur ? On ne le saura pas. Le calme revint... pour un moment, du moins... et ce fut toujours autant de pris.

Bon bougre, à son retour à Hendaye, Monsieur le Maire ne fut pas le dernier à nar rer l'agression et à en rire.

Prendre les devants

Le Stade se trouvait en transit, à Toulouse, se rendant à Pamiers, pour une rencontre de championnat.

- « Tiens, quel heureux hasard... Toi là, dit un passant à Siro, le capitaine hendayais.
- Oui. Tu ne dois point être aussi étonné, mon cher Ludo. Tu n'es pas sans ignorer que demain, nous jouons, chez lui, contre Pamiers.
 - Je le savais, en effet. Mais mon exclamation vient de la bonne surprise et de la chance qui nous a, tous deux, mis sur le même chemin, répondit Bioussa, l'international bien connu, à l'époque et membre du Stade Toulousain. *(Siro avait opéré, nous l'avons déjà vu, sous les couleurs rouge et noir, du fameux club du Stade des Ponts Jumeaux et ce durant son service militaire. C'est ainsi qu'il connaissait Bioussa, s'était lié d'amitié avec lui, comme avec nombre d'autres joueurs de cette grande équipe).* Ça va chez vous interrogea Bioussa *(ce qui pour un joueur de rugby est la question première et a trait à l'équipe, à sa condition présente).*
 - Oui, nous ne carburons pas trop mal... Nous avons bien marché en comité et en poule.
 - Vous avez quelque chance demain... Vous paraissez plus complets.
 - Je ne sais pas.
 - Si... Pamiers est un peu faiblard en trois-quarts. Pas assez de vitesse. Et pas toujours de bonnes inspirations... Mais attention à la ligne d'avants. Nous avons éprouvé, cet hiver, quelques difficultés devant elle. Elle est solide et volontaire.
 - Tu fais bien de me prévenir. Je t'en remercie.
 - Je te signale tout particulièrement le pilier droit. Ah ! La vache. Quel « tignous » ! Un de ces abrutis qui ne cherchent que la bagarre et dont la préoccupation essentielle est de réduire leurs vis-à-vis.
 - Rassure-toi... J'ai quelqu'un qui ne reculera pas. Un dur également.
 - Cela lui sera nécessaire... Tant mieux pour lui et pour vous tous. »

La conversation prit une autre direction. Lorsque René Siro rejoignit ses coéquipiers, son premier travail fut d'utiliser au mieux, avec le maximum de diligence, l'information qu'il détenait.

« Dis-donc Ignacio, dit-il, tu ne sais pas ce que vient de me dire Bioussa que je viens de rencontrer.

- Non. Qu'est-ce qu'il y a ?
- Que le pilier en face de toi a parié de te mettre les tripes au soleil.
- Le con. On va voir. Je vais lui apprendre comment on se porte à Hendaye.
- Ne te dégonfle pas surtout, firent quelques camarades qui savaient Kokotche orgueilleux et qui ne rechignaient pas devant une facile excitation.
- Moi, me dégonfler... Vous m'avez vu quelquefois me dégonfler ?
- Je parie qu'Ignacio va en faire une bouchée, surenchérit Louis, un pince sans rire.
- Rendez-vous donc à demain, trancha Siro.
- Oui, demain on va rigoler ajouta Ignacio qu'on sentait décidé à en découdre avec cet espèce de saligaud qui avait juré de le tailler en pièces. »

Le lendemain, le stade est animé. Dans les vestiaires, le capitaine revient à la charge. « Alors Ignacio, tu as saisi. Ne te laisse pas faire. Annonce la couleur d'entrée.

- T'en fais. C'est pas encore ici que je vais me chier dans les frocs. »

Début de match. Première mêlée. Peut-être pas encore dans le bain, pas psychologiquement prêt, le redoutable pilier affamé entre en mêlée sans forcer.

Mes aïeux ! Alors que vraisemblablement il ne s'y attendait pas, quelle charge d'auroch contre lui... Quelle bourrasque subite : A en voir trente-six chandelles. A en perdre connaissance. Et à demeurer étendu, knock-out, sur le pré. Jeu arrêté. Les partenaires du terrassé demeurent interdits, tellement le coup dur a été rapide. Le soigneur, l'éponge miracle à une main, un seau avec de l'eau à l'autre vient pour rendre ses esprits au « descendu ». C'est long. L'anesthésie semble efficace. Le « terrible » tarde à se réveiller. On l'emporte sur la touche. Enfin, il récupère tant soit peu. La tête lourde, il revient sur le terrain, mais toute la partie, il demeurera un buffle transformé en veau.

Dans le vestiaire hendayais, après le match, chorus unanime...

« Qui est le plus fort... C'est Ignacio.

- Qui a été le plus expéditif ? C'est Ignacio.
- Qui est l'intouchable ? C'est Kokotche. (*Rapha fait les demandes... ses copains les réponses...*). Ignacio se rengorge.
- Vos gueules, bande de cons... lance-t-il très fier. N'empêche que je lui ai foutu quelque chose au client et que moi j'ai toujours mes tripes à la même place. »

Chasse à l'arbitre qui se termine dans la confusion

Ondarraitz ! La fin de la partie s'avérait difficile, tumultueuse, agitée. La lutte était chaude. Les arrêts de jeu ne se comptaient plus, rendus très fréquents par les sanctions des fautes commises, et par le temps que nécessitaient pour retrouver leurs esprits des commotionnés en série.

Le quinze local, un grand moment vainqueur avait dû concéder l'avantage à son adversaire. Le temps passait. Impossible de renverser la situation. D'où l'énerverment sur l'herbe avec des gestes par trop virils et qui d'ailleurs –comme chaque fois- n'arrangeaient rien et n'amélioreraient point le score.

« Voyou...Salaud... Fumier... Vendu... (*Spécimens de vocalises charmantes émanant de la foule*)

- Attends... tu vas comprendre... dégueulasse, hurlaient les plus excités, cependant point des sanguinaires, tout au plus des velléitaires. »

Le visé, le galeux : Monsieur l'arbitre.

Les vociférations les plus viriles, les cris les plus durs, les injures les plus appuyées, les menaces les plus terribles venaient des spectateurs des « populaires » face à la tribune. Il en a toujours été de la sorte. Cette partie du Stade semblait l'endroit de rassemblement préféré des supporters locaux les plus excessifs, des champions de la « hurlante ». Dire d'où venaient ces forts en gueule, ces inconditionnels serait un peu jouer les délateurs. Allons, laissons-nous tenter. Une belle phalange –hautement agissante et tonitruante- arrivait du Bas-Quartier. Que l'on ne jette pas la pierre à ces passionnés, portés sur les braillements intempestifs pour citer en exemple les spectateurs d'en face (voir plus haut), les « assis », ceux de la classe au-dessus. Non, il y avait seulement chez les premiers, plus de franchise, moins d'hésitation à clamer les sentiments, moins de prudence dans l'expression. Dans les tribunes et dans les environs immédiats, la protestation était faite sur un ton moins élevé. On s'en tenait à une sorte de réserve très contenue qui frisait de près l'hypocrisie dont certains –qu'on disait bien élevés- avaient appris les règles.

Coup de sifflet final. Nos choristes impénitents sautent les barrières et sont rapidement sur le terrain. La sortie est difficile pour le directeur de jeu. Le maigre contingent de gendarmerie affecté au service d'ordre ne serait pas d'une grande efficacité pour couvrir l'arbitre et le soustraire à la vindicte des « surchauffés ».

Fort heureusement, les joueurs du Stade, bien que marris par leur défaite, font une haie qui, si elle n'est pas d'honneur, protège le réprouvé. Les avants surtout jouent excellemment, bien qu'à regret, leur rôle de gardes du corps. Enfin, le menacé s'engouffre dans le couloir qui mène à sa cabine.

L'allée d'Ondarraitz est envahie par de nombreux groupes qui discutent, gesticulent, commentent l'événement. Pendant ce temps les plus sages désertent le stade, n'appréciant pas ce mauvais air qui, momentanément, y plane. Parmi ceux qui restent, il se trouve des flegmatiques, des gens qui savent et peuvent demeurer lucides au milieu des agités.

Va-t-on attendre longtemps la sortie du coupable ? (car de toute évidence, c'est bien lui, l'arbitre, qui a fait perdre le quinze blanc)... Que va-t-il arriver ?

Soudain quelqu'un crie : « attention, attention... Regardez par là. » Par là, c'est le terrain. Un homme petit, engoncé dans son pardessus, valise en main. Il porte une casquette (un couvre-chef peu utilisé à Hendaye, à l'époque). Toute son allure, toute sa hâte paraissent les signes évidents de la culpabilité et de la crainte. Trois fiers-à-bras ne perdent pas de temps. Mona, un pêcheur du Bas-Quartier, se trouve du nombre et paraît mener (Mona qui mène sans allitération) les lévriers à la poursuite du gibier.

Mais que fait le fuyard ? N'en peut-il plus ? Il ralentit. Le malheureux. Il va se faire lyncher. La meute s'approche. Au moment où elle va s'emparer de sa triste proie, de cet espèce d'arbitre « à la noix » ne voilà-t-il pas que l'homme se retourne, soudain, et le plus élégamment du monde, salue ses poursuivants, en ôtant sa casquette. Nos terribles redresseurs de torts ont quelque peine à en croire leurs yeux. Le « type » à la casquette, l'arbitre présumé, n'est autre que René Siro, le capitaine du Stade qui aime les bons tours

et à qui l'occasion a été offerte d'en jouer un à des matamores. Arrêt de la poursuite. Retour des poursuivants point glorieux et du poursuivi d'un calme exemplaire qui ne laisse pas extérioriser un contentement intérieur, certainement grand, puisque d'un côté il a permis de tirer quelqu'un d'une situation fâcheuse et que de l'autre il s'est joué d'irréfléchis (ne soyons point méchant, usons d'euphémisme).

Les spectateurs ne songent plus à la déconvenue toute récente. Ils rient de bon cœur de la supercherie et adressent quelques quolibets aux « justiciers ». Pendant ce temps, l'homme à qui l'on ne pense plus, file en douce. Ni vu, ni reconnu.

« Le con » dit Mona. C'est sa façon de lui témoigner son estime, sa considération, sa sympathie au capitaine Siro.

Point final. Dispersion rapide de tous, dans la bonne humeur, à défaut de liesse.

Sports
Rugby - Cyclisme
Athlétisme – Tennis – Natation – etc.

Logistique

Il existe une différence très grande entre le traitement actuel des équipes de rugby (de premier plan) et celui que connurent leurs aînées pourtant tout aussi méritantes, tout aussi chargées de possibilités, tout aussi capables d'engendrer du beau spectacle. Disons que ces aînées leur ont ouvert la voie et leur servent encore, parfois, d'exemple.

Maintenant l'enveloppe, la sinécure ou la place intéressante réservée, le loyer assuré, les repas sur la semaine et le dimanche garantis, le confort dans les déplacements sont entrés dans les mœurs.

L'avion souvent frété ou bien le car luxueux, on descend dans des hôtels de premier choix. Un traitement de faveur, de privilégiés.

Dans la décennie d'après 1920 et au-delà, l'équipe première du Stade n'a connu ni ces traitements, ni ces « chouchoutages », ni ces bénéfices.

Etait-ce plus mal ? Non, assurément, tout bien considéré, car tous sont demeurés jusqu'à leur dernier jour –beaucoup ont disparu- des camarades extrêmement liés.

Retirés depuis longtemps de la compétition et de ce qui suivait, il n'y avait qu'à les entendre parler d'autrefois, de leurs années de pratiquants, de leurs hauts faits, ballon en main, mais aussi de leurs prouesses extra-sportives, tous ensemble, pour être convaincu que si l'espèce sonnante et trébuchante ne les avait point touchés, ni le confort ouaté, ils avaient trouvé quelque chose de plus précieux : une âme commune. Un pour tous... Tous pour un. Pour eux, ce ne fut pas une vaine formule.

Il fallut que l'équipe première du Stade tînt bon en Division d'Excellence (la numéro un d'abord) pour que s'établisse un jour fixe d'entraînement qui prit une partie de l'après-midi du jeudi, ce qui ne manqua point d'apporter quelques perturbations dans ateliers et bureaux.

Dès midi, les joueurs blancs étaient soumis à l'entraînement connu de tous les quinze de rugby vraiment sérieux. Un mélange de culture physique, de courses de fond, de démarrages, d'essais de coups de pieds pour les buteurs, d'une simulation de partie à effectifs réduits et à surface de jeu limitée donc restreinte.

Le capitaine Siro jouait un grand rôle lors de l'entraînement, comme conducteur d'hommes et comme stratège. Il était bien secondé par ailleurs et jouissait d'un prestige certain auprès de tous.

Mais il fallut aussi penser à la matérielle, à la subsistance. On ne pouvait décemment renvoyer de robustes garçons, à l'appétit affirmé, à leur travail, le ventre criant famine après le bol d'air –point nutritif ou pas assez- d'Ondarraitz.



Le repas « post-entraînement » fut servi, tous les jeudis, chez Bergeret, un restaurant de la plage ouvert toute l'année. Pas besoin d'ajouter qu'il était fait grand honneur aux plats généreusement servis. Certains prolongeaient leur temps de table. Mais la caution du trésorier du Stade prenait fin avec le café. C'était une ponction sur la caisse mais tellement naturelle et indispensable et qui n'avait rien à voir avec une quelconque entorse à l'amateurisme.

Beaucoup de déplacements s'effectuaient par train. En plus de leurs sacs contenant les équipements, certains se chargeaient d'extras indispensables au moral et au physique de tous. Célestin se trouvait lesté d'un baricaud, rempli à la meilleure source, d'une cave appartenant à un frère sien, source où le rouge d'Espagne coulait sans grandes difficultés.

Qui pouvait porter quelque chose pour manger, le faisait. De la charcuterie on en avait (le capitaine n'était-il pas, à la fois, créateur et fournisseur ?). La plupart prenaient, chez eux, de quoi ne point paraître en retrait.

Donc le ou les « casse-croûte » étaient assurés, copieux, divers. Pas question d'établir de différence de traitement. Tous tapaient dans les victuailles et les boissons mises en commun.

Comme l'on n'était point Crésus et que des superflus ne se dédaignaient point, il arrivait que l'on usât de quelques talents ou de quelques particularités que l'on possédait pour se procurer un peu de monnaie.

Ainsi Célestin avait une voix d'or. Il empruntait beaucoup au répertoire basque. Sans fausse honte, sans timidité, il lui arriva de pousser la note devant des publics étrangers, étonnés et ravis, à la terrasse ou à l'intérieur des cafés, sur des quais de gare, bref dans un endroit apte au rassemblement de badauds. Nos gars ne s'en tenaient point aux applaudissements, même fournis. Ils exigeaient le cachet. Rapha se révéla un collecteur de fonds doué, donc précieux. Mimiques idoines à l'appui, bagou au débord, il excellait dans l'appel par le geste ou par la voix. Son chapeau noir, faisant office d'escarcelle, recevait pièces et billets... lesquels alimentaient la « cagnotte » commune et permettaient des extras non négligeables.

Manifestement Rapha avait le don de créer l'ambiance d'où la morosité se trouvait bannie. Il entraînait irrésistiblement dans la gaieté communicative si indispensable pour un club qui gagne à ne point se laisser aller à un sérieux excessif, aliénant, surtout hors du stade et qui peut porter atteinte à une bonne, une indispensable confraternité ; un impératif dont ne peut se passer non plus, une société sportive qui veut durer. On se comprend mieux, on s'épaule plus naturellement quand le moral y est, quand on ne dramatise rien, quand on ne transforme pas un insuccès en débâcle absolue, en fin d'existence et également quand la victoire n'engendre pas « la grosse tête », l'aberrante et corrodante prétention.

Les tours que joua Rapha, pour amuser ses coéquipiers –qui lui en savaient gré– furent aussi nombreux qu'inédits. Tous à finalité précise : apporter la joie et aussi il faut bien l'avouer, procurer quelques bienfaits matériels. Le bon fabuliste antique, bossu ; le porteur de protubérance, de la rue Quincampoix, sa source de richesse, avaient en lui un imitateur qui réussissait à merveille à rendre leur difformité. Mais il ne le faisait que dans des circonstances très précises et qui s'avéraient de rapport.

On se rappelle encore, parmi les vieilles couches, ce qu'il fit un certain soir lorsqu'un hôtelier de la Place de la République ayant juré d'honorer le quinze du Stade, en cas de victoire, par un bon dîner, fut obligé de s'exécuter. Donc Monsieur Charles tint sa promesse et servit aux vainqueurs un menu tout ce qu'il y a de bien en quantité et en qualité avec accompagnement de liquides les plus fins pris dans des crus très diversifiés.

Mais, comme surgissant d'une boîte magique, l'assistance, à l'heure de la chaleur communicative des bons repas, vit Rapha, sorti « en douce » auparavant, revenir avec sa bosse des grandes occasions. Que portait-elle ? Tout simplement des poulets qu'il avait subtilisés, à la cuisine et qui allaient servir à quelques « casse-croûte » entre copains quand la faim serait sur le retour.

M. Charles s'en aperçut-il ? Peut-être. Mais il n'en fit rien voir. Il ne fut d'ailleurs pas le seul à alimenter la bulle dorsale des grands jours. D'autres fournisseurs, supporters ardents du Stade, y passèrent à leur tour, pour des « amuse-gueule » qui avaient un dénominateur commun : leur succulence et leur gratuité.

Mais il ne pouvait s'agir, chaque fois, d'un quelconque larcin. C'était plutôt une dîme que prélevait un quinze pour les bons moments qu'il procurait à des « aficionados » inconditionnels. Evidemment, la manière était osée et à la limite de l'indélicatesse, mais il n'y fut toujours vu que le côté farce. Et qui sait si les mis à contribution ne prirent pas cela comme une marque de très amicale familiarité plutôt que comme un blâmable approvisionnement ?

Il advint parfois que Rapha prît la baguette du maestro pour diriger une chorale créée sur le champ. Le répertoire portait en général sur le thème grivois. J'ai su le succès remporté sous la halle de Peyrehorade par les chanteurs rugbymen, lors d'une audition, alors qu'ils revenaient d'un match en Béarn, qu'ils marquèrent une halte au pays d'Aspremont, y ayant flairé un bal. La chanson qu'ils y révélèrent portait sur une certaine « chambrette » évocatrice. Elle devait par la suite, faire le tour de la petite cité landaise et contribuer à déterminer un courant de sympathie en faveur des frontaliers porteurs du message.

Tribunes

Hendaye-ville avait son forum, son cercle et pourquoi pas, son cénacle, pas ouverts aux mêmes clientèles, ni tout à fait concomitants.

Le forum se tenait devant l'Elégance, un grand magasin (du moins pour Hendaye) ouvert en 1920 qui remplaça le chai de la famille Gentil et qui, vers 1927, vit l'arrivée d'une direction et d'un personnel parisiens. On tenta même de changer le nom de l'établissement. Mais Boka ne put jamais remplacer ce qui pour un vieil Hendayais demeurerait inébranlablement l'Elégance. Là ; non loin de la porte centrale, sans se préoccuper des rails du tram sur lesquels ils stationnaient, sans craindre de gêner les vieilles dames Carréra (les marchandes de friandises), ni de troubler les assidus des cafés voisins ; de

jeunes gens discutaient. Rugby, principalement. Au programme, les rencontres passées, les ou la plus récentes, les commentaires fournis de convaincus faits à haute voix et les pronostics pour l'avenir avec supputation des chances des locaux qui pour presque tous les participants ne pouvaient être que très favorables, avec, si la difficulté apparaissait évidente, une confiance inaltérable en un sort bénéfique (comme si un quelconque recours à l'astrologie était espéré).

Le forum est ainsi fait qu'il ne supporte point le calme. Il en allait de la sorte devant l'Elégance. Souvent les discussions s'animaient et il arrivait que l'on effleurât la contestation acerbe. Mais cela ne pouvait être qu'un simple épisode, l'attitude de ces jeunes, tous épris ardemment du Stade, ne pouvait, en définitive, qu'être empreinte de compréhension.

Il fallait que le temps fût particulièrement exécrable pour priver l'adolescence de ces échanges d'avant-souper.

Le dimanche après match, et lorsque les Variétés n'attiraient pas avec un film de valeur, le forum retrouvait de l'animation. Pour les commentaires de la partie du jour, à Ondarraitz ou pour attendre les nouvelles, lorsque les blancs se trouvaient en déplacement.

Mais en général, il se comptait moins de participants aux colloques dominicaux que dans ceux du courant de la semaine. L'audience s'en trouvait plus réduite comme si l'on ne goûtait l'événement qu'avec un petit recul.



Derrière de grands rideaux qui masquaient l'intérieur d'une vaste pièce se trouvait le cercle, autrement dit le café que par propension pour le prestige, on avait baptisé Grand Café. Sur semaine, l'ambiance y était assez calme. Pas de grand bruit. Un ton discret. C'était le rendez-vous habituel des « tapeurs de carton, beloteurs ou manilleurs » et des pratiquants du vieux billard.

Mais le dimanche, tout changeait. Surtout quand Hendaye jouait à domicile. Le café était plein sur le coup de six heures. L'on avait quelque peine à s'entendre d'une table à l'autre, tellement le bourdonnement était intense. Conversations au débridé. A la gêne point de plaisir. Commentaires assurés, affirmatifs et sans bémols pour les exprimer. Celui qui voulait de la voix dominer le lot, s'abstrait à une table pour tenter un survol vers une autre, en demeurait pour ses frais. Une vraie cacophonie. Un ensemble de foire. Il arrivait que la discussion, quelque part, prît un ton trop animé, trop entier, trop passionné. Alors ceux qui n'avaient pas atteint un tel degré de décibels se taisaient un peu, curieux de savoir sur quoi portait l'altercation ou ce qui en avait l'apparence, ce qui motivait la vivacité des propos et ne se privaient point de rire un peu aux dépens de trop évidents énervés.

Tout ceci se passait bien après l'apéritif d'honneur servi aux joueurs des deux camps. Les visiteurs étaient déjà loin cependant que les amateurs de performances oratoires et dégustatives s'en donnaient à cœur, sans se soucier de l'heure.

Au-dessus du cercle, de la grande salle du café, se trouvait le cénacle, une pièce réservée où se réunissaient –en privé, hors des oreilles trop curieuses de supporters très avides d'informations à déformer- les dirigeants du stade. C'est de là que partaient les grandes décisions, touchant à la vie du club et, en tout premier lieu, la formation définitive de l'équipe qui aurait l'honneur de défendre les couleurs locales le dimanche suivant. C'est dans cet endroit consacré que l'on conservait les trophées gagnés, les documents. C'est sur un mur en bonne place que l'on pouvait voir la fameuse affiche dichotomique des exaltés carcassonnais « Vaincre ou mourir ! »

Ces jeux des temps anciens

Il est manifeste que le cross n'a pas retenu l'attention, ni le désir de le pratiquer, des jeunes Hendayais comme on aurait pu le supposer. Est-ce par méconnaissance de ce sport à tendance individuelle. Certainement non, car il est on ne peut plus simple et n'a point besoin d'importation. Il s'agit de courir, le plus naturellement du monde, non seulement en partie urbaine mais également en campagne, en ne négligeant ni jachères, ni guérets (à la rigueur), ni sous-bois, ni bosses, ni fossés. Mais c'est un fait patent. Hendaye, dans la période qui nous intéresse, n'a pas eu de coureurs de cross-country. Si, en somme ! Mais des « crossmen » un peu particuliers, puisque s'agissant de l'équipe première de rugby qui ne répugnait pas sous la conduite de Siro de s'en aller par champs et collines vers la Croix des Bouquets, et ensuite de faire le trajet inverse pour regagner Ondarraitz. Excellente pratique que cet exercice de grand fond pour tenir, par la suite, les quatre-vingts minutes d'un match de rugby sans traîner, sans ressentir les tiraillements de la fatigue et le handicap oppressant de l'essoufflement. Mais à côté de ces « astreints », ayant un but précis, il existait quelques sportifs se livrant au simple, à l'ancestral exercice de la course à pied, tout bonnement pour le plaisir.

Au moment où les premières pâquerettes piquaient le gazon d'Ondarraitz, Berasaluce, après son travail, venait, en toute simplicité, exécuter quelques mouvements des bras, des jambes, du tronc, de la tête puis ensuite tournait autour du terrain des sports un bon nombre de fois. C'était un fervent de la culture physique, un de ces silencieux qui aimait l'exercice pour lui-même, pour les joies intimes qu'il procurait et qui négligeait le côté spectacle, le côté exhibition –que pas mal recherchent devant une galerie dont ils attendent les hurras-. Des exhibitionnistes, des prétentieux mais non de vrais sportifs et encore moins des sportsmen accomplis avec ce que cela implique d'éthique désintéressée.

Avant que ne s'achève la saison de rugby notre fervent amateur était rejoint par d'autres qui prisait également ce legs hellène : l'athlétisme dont le Stade Hendayais entretenait une section.

Je ne sais si d'aucuns ne protesteraient pas en entendant parler d'entretien car il se réduisait, pourraient-ils arguer, à peu.

Un petit flottant, un léger maillot et des pointes et ces équipements étaient parfois payés par les intéressés eux-mêmes. Pour ne point nous attarder sur des considérations très secondaires, disons que le Stade Hendayais avait sa section d'athlétisme qu'il ne négligeait en aucune sorte.

Dès que le printemps prenait quelque force, il revenait au Stade de recharger la cendrée faisant tout le tour du terrain de rugby ; de remettre en état et de matelasser de sable les sautoirs, l'aire de lancement du poids, de tracer les diverses lignes qui marquaient les emplacements et les distances des courses, de s'occuper des haies pour le saut d'obstacles et de réparer ou acheter des instruments de jet.

Le Stade Hendayais, en tant que tel, participait aux Championnats du Comité régional où Bayonne et Biarritz jouaient les premiers rôles, remportant bon nombre de compétitions et force coupes. Le B.O. (Biarritz Olympique) avait d'ailleurs dans son sein le Champion de France et recordman de la spécialité du lancement du poids Duhour que son frère –un futur nom du cinéma français- allait relever et continuer à figurer au palmarès des performances de première ligne.



Hendaye eut de bons sprinters (Cobos, Labourdette, Tell, etc.) des franchisseurs de haies de talent (Narvarte Modesto) des sauteurs honnêtes et forma de futurs as, puisque plus tard deux Hendayais devaient remporter le titre de Champion de France : Pierre Dumora dans le lancer du javelot et Sorondo Henri dans le saut en longueur. Pas mal pour de purs amateurs !

Domage qu'il ne se trouvait qu'une infime fraction de rugbyemen à goûter aux joies de l'athlétisme et éprouver les bienfaisants effets d'une pratique régulière d'un sport aux multiples facettes, bien prenant. Enfin, passons. La pelote basque avait également vertu de bon entraînement pour préparer la longue saison de « l'ovale ».

Modesto NARVARTE

Photo extraite du Journal Bil

Domage aussi que l'engouement du public n'ait jamais été très grand et que même lors des rencontres interclubs il y eut de grands vides dans les tribunes et tout autour du champ des opérations.

Et cependant ces compétitions se révélaient bien sympathiques dans leur simplicité. Mais il faut du public, n'en doutons pas, un spectacle plus viril, plus dense et surtout qui motive davantage l'esprit cocardier qui sommeille chez beaucoup.

Du vélo pour tous

Dans les années qui suivirent 1918, à tout bien considérer, la bicyclette peut être prise comme l'une des grandes conquêtes humaines, en ce qui concerne le déplacement. Déplacement individuel s'entend. Beaucoup de nouveautés, d'inventions ne se produisent qu'à pas mesurés, avec des poussées, des accès qui font avancer plus rapidement l'essor. Suivent des temps où l'on souffle. Le règne de la petite reine ainsi ne devint pas effectif du jour au lendemain.

Il fallut quelques années pour voir la quasi-totalité des foyers –urbains comme ruraux- nantis de cet instrument qui prenant beaucoup à l'homme pour fonctionner le lui rendait bien ; facilitant le voyage en rapidité et en aisance.

Quel chemin parcouru depuis le 17^e siècle (officiellement du moins, car il est certain que l'homme a rêvé, a tenté de rouler par ses propres moyens depuis fort longtemps, avant) ; lorsqu'en 1693 le docteur Richard, un rochelais inventa un surprenant véhicule à quatre roues (un lointain cousinage avec le classique deux roues) actionné par deux pédales. Il faut arriver en 1816 avec le baron Drais, un ingénieur badois pour trouver la première machine, la draisienne, d'où est sortie l'actuelle bicyclette. « La bicyclette a succédé au bicycle, à roues inégales, construit en France, dès 1855, par l'ouvrier Michaux et perfectionné par l'ingénieur Truffaut qui eut l'idée de la jante creuse. »

A cette époque, c'est la roue avant munie de pédales qui était motrice. Les documents d'alors nous montrent ces engins bizarres formant un assemblage qui jure. Deux roues disparates : celle de devant ayant un diamètre abusivement plus grand que celui de la roue de derrière qui, naine, donnait l'impression de suivre péniblement. Un appareil pour exhibitions de cirque. Tout allait devenir normal –du moins pour notre conformité, notre entendement- en 1880 lorsque fut construite en Angleterre, la première bicyclette avec roue arrière motrice sans disproportion dans la grandeur des circonférences roullantes. La chaîne, le pédalier multiplicateur suivirent. La roue avant devint l'organe de direction. Le siège (la selle) placé bien en arrière assura à l'engin une plus grande stabilité. Et les améliorations allaient s'ajouter aux améliorations avec l'invention, l'adjonction des pneumatiques, des jantes légères et au début du XX^e siècle la précieuse roue libre.

On ne répètera jamais assez le rôle déterminant qu'a joué cette modeste (en apparence) machine comme moyen de déplacement des humains, comme facteur des premiers balbutiements du tourisme et comme objet d'un sport fort goûté.

Il fallut en arriver à la seconde moitié de la décennie 1920-1930 pour assister à la véritable propagation du vélo.

La marche à pied demeura longtemps le lot de ceux qui se rendaient à leur travail, de ceux qui se promenaient.

Pour l'enfant, posséder une de ces magnifiques machines qui se tenaient miraculeusement debout sur deux simples points d'appuis, qui permettaient d'aller plus vite, de faire connaissance avec la grisante mais aussi la perfide vitesse, relevait souvent du désir contenu mais tenace, de l'espérance lointaine et du rêve à l'accomplissement fort aléatoire.

Pour mon certificat d'études, j'eus la bonne fortune de m'en voir offrir une. Je fis donc partie des privilégiés sans en éprouver pour cela, une quelconque supériorité envers

mes camarades moins chanceux, ni, je l'avoue pas la moindre compassion pour ce que pouvait être leur envie.

Une chute monumentale que je fis lors de mes premiers usages, de toute façon, aurait rabattu mon orgueil de nanti et aussi rendu moins jaloux ceux qui, et pour cause, ne couraient point de tels risques. Mais la différence de traitement ne dura pas. La bicyclette entra, de force, dans maints foyers. Adultes, adolescents et enfants s'en virent dotés. Et dorénavant beaucoup pouvaient se servir de la chanson, la faire leur :

« En revenant de Jurançon (ou d'ailleurs !)
Pédali, pédali, pédalons
Nous allions le cœur en fête
Sur la bicyclette. »

Le Vélo Club Hendayais, dont il fut déjà question dans cette « mémorisation » n'avait rien d'un concurrent pour le Stade Hendayais. Ni d'un dédaigneux, d'un indifférent. Un ami véritable. Lors de la saison du rugby, ses dirigeants n'étaient pas des derniers à se rendre à Ondarraitz pour encourager les Blancs dont beaucoup se trouvaient être de leurs amis, et même pour y manifester d'une façon bruyante, qui par un certain côté touchait au chauvinisme, un attachement actif, vibrant à la formation locale. Un attachement à un même clocher parti du cœur. En quelque sorte, le Stade et le Vélo Club faisaient des efforts parallèles pour le renom de la petite patrie. Pas de fossé entre les deux organismes. Les dirigeants –au demeurant de vieux et excellents copains- toujours prêts à s'épauler, à se rendre mutuellement service.

D'anciennes connaissances pour tout Hendayais de souche et de résidence que ces hommes qui présidaient aux destinées du club comme le truculent cordonnier Campet ; le vieux sage Méthol, homme providence pour tout détenteur de bicyclette, donnant toujours d'avisés conseils et s'avérant un recours infaillible lorsqu'une retouche ou une réparation s'imposait ; l'entrepreneur du bâtiment de la plage Alzaté, actif, nerveux et qui ne rechignait point à être souvent sur la brèche pour la bonne marche de la société. Il s'en trouvait d'autres également pour toutes les opérations de contrôle, de police que nécessite une course. Avec les précités, ils formaient une association sur laquelle on pouvait compter pour toutes les manifestations « pédalantes » dont Hendaye était le théâtre.

A ces premiers pionniers devaient venir coller les jeunes qui allaient assurer la relève, jusqu'au jour où il fallut –pour d'impérieuses raisons étrangères au sport, en apparence, mais le conditionnant cependant- dételer et laisser le Vélo Club Hendayais en sommeil.

Hendaye, vraiment, pour un petit patelin était gâté du point de vue spectacle sportif.

L'hiver : le rugby. En toute saison, quand le temps y consentait : la pelote basque. Au printemps, en été, en début d'automne : le cyclisme. Un éclectisme à signaler. Le public, dans les tout débuts, se vit offrir question vélo des courses de classement pour le club uniquement. Durant plusieurs dimanches les licenciés courant pour le Vélo Club participaient à une épreuve qui comptait pour le classement final. Le départ était donné au Vieux Fort. Après une sortie champêtre, par des routes pas toujours excellentes, retour vers Hendaye et arrivée là d'où l'on était parti. Un peu en avant du nouveau groupe scolaire, direction la plage ; à peu de choses près en face du Monument aux Morts.

« Moi, je te dis qu'aujourd'hui Añorga va gagner...

- Oui, s'il s'entend avec Ametsa...
- Attention à Chirita qui n'a pas encore montré ce qu'il tient dans ses mollets. »

Añorga et Ametsa étaient deux fils de la terre, robustes, sérieux, persévérants. Chirita arrivé depuis un certain temps de son Portugal natal montrait un goût très fort pour la course de vélo. Encore inexpérimenté, il promettait beaucoup.

- « N'oubliez pas Boireau, ni Dominique, ni Soulé.
- Et Aguirre et Rouglan pour qui les prenez-vous ? »

C'était là le thème général débattu aussi bien par les grands que par les gamins qui attendaient l'arrivée et qui n'avaient pas besoin de barrières pour se préserver de ce qui passait devant eux, sur la route, c'est-à-dire pas grand-chose d'intense, ni de dangereux.

Avec ces propos, on tenait l'essentiel du lot de coureurs de la localité. De purs amateurs, des acquis à part entière au sport cycliste, des admirateurs des as, des géants dont ils suivaient les prouesses dans le Tour ou lisaient les exploits dans les comptes-rendus des épreuves classiques régionales ou touchant à l'ensemble de l'hexagone.

Les compétitions entre porteurs d'un même maillot (le vert et le rouge) n'eurent qu'un temps. Elles durent céder la place à la course plus étoffée avec la participation d'éléments venus de l'extérieur, du proche extérieur cependant, puisque ne dépassant guère le cadre départemental avec parfois quelques landais, au rendez-vous.

L'épreuve gagnait en nombre, en importance de combativité, en inédit par la révélation de coureurs que l'on ne connaissait pas ou peu. Mais elle perdait en intimité, en familiarité. Parfois l'esprit chauvin s'en mêlait. Tout n'était pas perçu avec sérénité et bonheur quand des étrangers de Bayonne, d'Anglet, du Boucau, d'Artix ou de Nay venaient irrésistiblement s'imposer. Il se trouvait quelques points litigieux en suspens, depuis la saison de rugby, qui n'arrangeaient rien. Des pratiquants hibernaux de l'ovale se muaient en coureurs cyclistes durant la période estivale. Parmi ces courageux, citons Sarraute du Boucau Stade, un rude pilier mais aussi un pédaleur courageux. Egalement parmi les boucalais bicéphales Lousse et Forsans. Hendaye eut aussi ses deux ou trois sportifs à l'éclectisme certain. Ce qui prouve que le mariage n'est pas impossible entre le ballon et la bicyclette et que l'un ne porte point tort à l'autre. Certes à vouloir trop embrasser, on atteint difficilement les sommets. Mais la diversité n'a-t-elle pas ses puissants attraits et peut-être également sa justification, pour le maintien en condition ?

Avec un lot de coureurs plus fourni, l'arrivée se déplaça, la route du Vieux Fort s'avérant trop serrée. Il faut ajouter que la circulation –autre que pédestre- avait rapidement acquis une plus grande importance.

L'arrivée se trouva portée sur le Boulevard de la Mer, face au café Bellocq. Beaucoup de jeunes à l'époque, peu habitués aux incidents de la route, considèrent comme dramatique une arrivée particulièrement saisissante avec une chute collective monumentale de plusieurs compétiteurs.

« Les voilà... les voilà ! (Des cris montant d'un peu partout, des premières rangées de spectateurs).

Allons, serrez-vous... Restez sur le trottoir » commandaient des voix impératives.

La foule était dense sur les bords. Elle avait comme une tenace fringale de se tenir sur la route, comme si on y était mieux, comme si la visibilité s'y avérait plus grande.

Les commissaires du Vélo Club Hendayais, brassards ostensiblement apparents sur la manche de leur vêtement, avaient fort à faire pour contenir les impatients, friands de spectacle. Quelle quête de bonne place, sans souci de sa taille personnelle, sans scrupule pour savoir si quelques individus de petite envergure –les éternels sacrifiés des rassemblements à partir de la position debout- se trouvaient dans les rangs de derrière. Malheur dans ces cas-là à qui n'a pas la hauteur suffisante et qui est perdu dans la masse.

Il est fréquent et même invariablement fatal que ces êtres desservis par la nature soient en quelque sorte aspirés alors qu'ils occupaient la place qui convenait à leur morphologie et presque sans qu'ils s'en rendent compte –et en tout cas sans qu'ils en puissent mais- se voient « phagocytosés » pour se retrouver au milieu de spectateurs plus haut perchés, quand ils ne sont pas carrément relégués à la place impossible, à l'arrière, d'où toute vision de la scène est exclue.

Mais enfin il n'est pas que des « mal lotis », des « rase-mottes », des sacrifiés par avance. Il reste cependant, à beaucoup, à moins qu'ils ne fassent dans le gigantisme, à jouer avec leurs vertèbres cervicales. C'est que le jeu des têtes environnantes est intense, régulier, constant pour saisir l'échappée, le trou qui permet d'y voir un peu entre tant de chefs qui hélas, ne peuvent demeurer immobiles ; qui ont la manie d'osciller sans cesse, surtout du côté où il ne faut pas, là où il se trouve quelque chose à percevoir.

La meute multicolore avait surgi au tournant du fond de plage, non loin des Deux Jumeaux. C'était un vaste tapis ondulé dont les formes changeaient à chaque instant, le dessus comme agité fébrilement par une forte houle. Un accollement mouvant d'anticlinaux colorés. Près du sol des bielles en constant mouvement, descendant et montant.

Une grosse machine, bien réglée, aux multiples rouages allant en synchronisation parfaite. Le moutonnement grandit rapidement, ne paraissant au début ; dans le fond de la longue ligne droite ; occuper qu'une partie de l'asphalte. Plus il se rapprochait et plus son emprise sur la route grandissait. Bientôt toute la largeur allait être nécessaire.

Les spectateurs des premiers rangs se penchaient tant qu'ils le pouvaient, faisaient des efforts pour mettre le nez à la fenêtre. A quoi servaient les claies posées un peu en retrait ?

« Allons, bon sang, soyez raisonnables, rangez-vous, reculez. Vous entendez... Vous n'y verrez pas davantage, en vous avançant. Mais reculez donc... »

Impérative ou bon enfant, l'injonction n'avait qu'un effet mineur.

La vaste ondulation mouvante cessa aux approches du but. On assista à un impressionnant coude à coude. C'était à qui foncerait le plus énergiquement. Grand dieu, ces jeunes coureurs étaient-ils des diables, pour rouler à une telle allure, de façon hachée, allant à droite, allant à gauche, serrés les uns contre les autres ? Etaient-ils des audacieux portés par la chance ? Avaient-ils une notion du danger qu'ils couraient ? Se sentaient-ils protégés par quelque divinité tutélaire ? Avaient-ils quelques raisons de le croire ? Pas forcément.

Soudain une vaste déchirure dans le peloton. Un effondrement « tectonique ». La partie droite de l'ensemble se disloqua. Les coureurs, l'espace d'un instant, ne furent plus que des pantins désarticulés qui firent un saut en l'air avant de retomber lourdement sur le sol. En moins de temps qu'il ne faut pour le réaliser, la route ne fut à cet endroit qu'un enchevêtrement de corps et de machines. Un cri, presque d'effroi, partit spontanément et unanimement de la foule, cependant que les rares veinards qui avaient tenu sur leur vélo franchissaient la ligne d'arrivée. Peu de spectateurs se soucièrent sur le moment de savoir qui avait gagné.

Les coureurs les moins touchés se relevèrent rapidement et même terminèrent l'épreuve. D'autres mirent du temps à recouvrer leurs esprits. Il arriva ce qu'il se produit toujours, hélas, dans ces cas-là, du fait de la curiosité malsaine du public. Comme il restait encore quelques infortunés gisant sur le sol, au lieu de laisser le service de la course s'en occuper, des vicieux voulurent voir. Heureusement que la gendarmerie n'était pas loin pour prêter main forte aux responsables du Vélo Club Hendayais, moins habilités, moins sacralisés que les porteurs de képis pour se faire respecter et que toute une frange de fâcheux fut refoulée.

Bientôt, il ne demeura étendu, sérieusement touché qu'un malheureux concurrent inanimé. Il s'agissait d'Antâa d'Artix, un bon régional, une valeur sûre du Béarn pour ce qui a trait au sport cycliste.

On l'emporta rapidement. La foule était, dans son ensemble, silencieuse, apparemment traumatisée par ce petit drame qui n'eut pas, heureusement, de conséquences tragiques. Antâa, après un petit séjour en milieu hospitalier, devait se remettre complètement de son choc, de ses blessures. On devait le revoir sur les routes où il fut souvent aux places d'honneur.

Les arrivées à la Plage ne connurent pas un tel désastre. On continua naturellement à courir. Ainsi furent connus de nous des coureurs pleins de talent ; Victor Fontan de Nay, un extraordinaire grimpeur, à l'aise dans les cols pyrénéens, le roi de la montagne ; Mourguiart de Tarnos, Lembeye Alcide, un cheminot ; Montero Ricardo, un espagnol ouvrier aux Forges de l'Adour ; Antâa, l'infortuné ; Dufau, Sarraute, Forsans, Lousse tous trois du Boucau Stade où ils jouaient au rugby, portant le légendaire maillot noir. Ils se trouvaient d'autres coureurs cyclistes –même à Hendaye- qui flirtait avec l'ovale lorsque la saison en était venue.

Il y eut beaucoup d'autres régionaux qui vinrent courir à Hendaye. Peut-être plus modestes en renom. Mais d'un mérite certain. Et n'oublions pas les pensionnaires du Vélo Club Hendayais qui étaient présents à ces courses à caractère régional et qui s'y comportaient fort honorablement. Il leur arriva de se trouver aux places de grand choix après le sprint.

Le 15 août, chaque année, avait lieu un mini-circuit du Pays Basque, empruntant beaucoup de parcours au Labourd et un peu à la Basse-Navarre. Vers le milieu de l'après-midi, ils passaient par Hendaye qu'ils traversaient de la gare à la plage. J'étais un assidu de ce rapide défilé. Au bon endroit, sur un mur de la propriété Aritzetan dans le tournant qui suit Beltzenia, en direction de la plage.

On retrouvait là les coureurs de la région, déjà nos vieilles connaissances, et quelques compétiteurs venus d'un peu plus haut que les rives de l'Adour.

Parmi les épreuves à caractère local, il faut citer la course de la Bixintxo dans une atmosphère de kermesse, mais de kermesse basque. Ce jour-là, également la compétition était prise au sérieux. Je connais maints sociétaires du Vélo Club Hendayais qui boudèrent la table plantureuse des fêtes afin d'être plus légers pour courir. Que l'on se rassure, ces gaillards que l'on vit revenir du circuit, crottés des jambes à la figure, tranchant alors en cela, avec leurs compatriotes sur « leur trente et un » se rattrapaient par la suite. Tous, même ceux qui ne terminèrent point aux places d'honneur. Cependant, remporter le ou les trophées de la Bixintxo, c'était la notoriété assurée durant ce temps de liesse où d'euphoriques sportifs abondaient sur la Place de la République.

Le Tour de France à Hendaye

Le repos Le départ

Ce fut un beau dimanche comme on peut en voir, en particulier, fin juin et début juillet sur la Côte Basque, en général, et donc à Hendaye qui bénéficie d'un microclimat qui attire par sa douceur des fatigués, des convalescents, des malades, des retraités, en quête du coin où il fait bon vivre.

Et dire qu'il existe de mauvais esprits pour opiner sans réflexion, sans contrôle ; des divagateurs, lesquels, gens de parti pris, daubent sur le côté pluvieux de notre cité.

A la vérité, un examen attentif du temps, un regard sérieux sur l'échelle hygrométrique nous prouverait amplement, que les chutes d'eau ne sont ni plus fréquentes, ni plus abondantes chez nous, que dans maintes contrées et que la vente du « pépin » ne s'est jamais avérée une grande sinécure pour attirer un fort contingent de commerçants versés dans cet article.

Monsieur Gulf Stream fait des siennes, c'est l'évidence même. Mais heureusement qu'il est là. Nous le verrons plus loin.

Je sais des condamnés au four crématoire de certaine côte que l'on veut ; à tout prix (et pour quel prix) ; privilégiée, qui rêvent d'un souffle aussi salubre à maints points de vue.

Nous avons des journées chaudes, nous aussi, bien chaudes. Surtout, quand le vent du sud nous porte ; de bien loin, par-dessus les sierras espagnoles qui n'atténuent nulle rigueur, la sèche, l'ardente, l'implacable surchauffe des zones où le brasier s'avère d'une intensité exagérée.

« Que vous avez de la chance, vous des bords de l'Atlantique, me disait un jour, à Cannes un naturel de l'endroit.

- Que vous manque-t-il donc ? Avec votre ciel dont le bleu intense est la règle. Votre soleil qui permet les bronzages.
- Trop peuchère. Comme j'ai aussi un lopin de terre que je cultive entre deux séances de pêche, boudiou... quelles corvées que celles des arrosages. Et si vous ne leur donnez pas d'eau aux plantes, qui va leur en donner ? Pas le ciel qui a fermé son robinet. Alors, en avant, malgré la fatigue du métier. Et vas-y du bidon. Vas-y de l'arrosoir.
- Mais tout de même il pleut quelquefois.
- Pas comme chez vous, pas de la même façon. Quand ça tombe ici, ça emporte tout. Un déluge dont la terre arable –quand elle n'est pas impétueusement charriée- ne retient rien. Aussi regardez la garrigue mise à part. Regardez cette couleur de paille jaunie. Où est il le beau vert de par chez vous ? »

Je me serais bien gardé de ne pas entrer dans les vues de mon interlocuteur.

Qui peut prétendre qu'avec l'intense chaleur on soit à l'aise ? Un poids de feu nous presse de toutes parts. L'oiseau se tait. Tout se tait ou bruit en sourdine comme saisi par une lassitude extrême. On cherche l'asile, le havre, le salut en s'enfermant « volets clos » ; en transformant les pièces en autant de chambres mortuaires. Ou bien l'on re-

cherche du côté de l'ombre. Mais là, la chaleur, bien qu'atténuée, se fait sentir aussi. Supportable certes. Mais pas pour prétendre être à son aise. Spectacle peu heureux que celui offert par les plantes qui baissent pavillon ; par les fleurs qui perdent leur fraîcheur, leur éclat, tout d'un coup ; par la terre d'un gris de ciment et qui se fendille.

Ce qui pour d'autres lieux s'avère comme un tourment fréquent, une sorte de châtement coutumier, une obligation de se résigner à un état où l'on souffre par une imposition trop fréquente de fournaise, n'est pour Hendaye qu'un état passager et hors de l'ordinaire. Après une journée caniculaire, il n'est pas rare de voir se lever, sans que rien ne l'ait laissé prévoir, l'ait annoncé un petit vent frisquet qui peut grandir en importance et soulever le sable de la plage à en faire fuir les usagers baigneurs, adeptes du bronzage ou simples contemplateurs du vaste golfe.

C'est ce que l'on nomme le coup « d'enbata » provoqué par une sorte de foehn ou de simoun ou de sirocco (à l'entendement de tout un chacun) mais cependant moins brûlant et moins impétueux que le grand frère saharien mais porteur d'assez d'énergie pour déclencher une tempête de sable qui aveugle, qui colle de fines particules siliceuses aux habits et aux véhicules et fait, à chaque coup de colère, désertier la vaste grève balnéaire.

Et c'est alors qu'une longue et large écharpe blanche descend du sommet du Jaïzquibel jusqu'à l'envahir en entier. Tout se couvre à une allure record, comme un phénomène bien réglé. L'orage, avec ses grosses gouttes –les « bien » ou les « mal » accueillies d'un moment- se met souvent de la partie. Et puis tout se calme. Mais de toute manière, le supplice du feu est terminé. Du moins pour la soirée. Si l'eau tombe à verse, c'est autre chose. Rares –c'est à signaler- sont les assassines chutes de grêle.

Le temps pluvieux peut s'imposer quelques jours durant, sans grandes précipitations. Une aspersion continue. « De l'eau qui ne se perd pas » comme disent les jardiniers. Ténue comme elle tombe, elle ne peut ruisseler.

Il est courant, à Hendaye, en plein été surtout de voir succéder à une journée ou à une courte période où tout flamboie, où le moindre déplacement s'avère pénible des lendemains couverts (disparu le soleil) avec baisse notable de température ; sans pluie, cependant. C'est là, l'une des chances, l'un des charmes de notre coin.

Comme il fait bon alors respirer, se remettre de l'épreuve débilite de la chaleur qui, ne lui jetons pas une pierre trop partisane, a également ses attraits, mais à condition de ne point durer de trop et intempestivement.

Merci donc à qui permet cette heureuse transition, à notre visiteur, à notre bienfaiteur, le Gulf Stream avec ses interventions fort opportunément adoucissantes. Que les détracteurs aveugles en prennent leur parti. Notre Côte Basque –et Hendaye tout naturellement- ont un climat que beaucoup nous envient. Ceci fait un peu cliché vieillot, mais demeure tellement vrai ! D'ailleurs y aurait-il des contempteurs s'il n'en était pas ainsi, si le bon vivre, la douceur de vivre, le bénéfice de vivre sainement, ne faisaient pas partie – pour une très large part- de tout ce qui fait après tout le sens et la valeur de notre présence ici bas ?

C'était donc un dimanche chaud de 1928. Un événement extraordinaire pour la petite cité frontalière s'y déroula. On en avait eu ouï dire depuis un bout de temps. Les langues avaient fonctionné. On en attendait beaucoup. Avec l'enthousiasme –et peut-être

une certaine naïveté du néophyte- on embellissait, au possible, ce que l'on considérait comme une grande chance.

Hendaye avait été choisie comme ville étape pour le Tour de France cycliste. Aubaine supplémentaire sa désignation comme lieu de repos d'une journée. Une pause salutaire entre un parcours uniforme, plat mais long et une série d'ascensions de cols pyrénéens, touchant presque à l'épopée, à l'impossible. Peu de Hendayais ce dimanche-là, parmi les valides, les disponibles, jeunes, adultes ou d'un âge déjà avancé, étaient restés chez eux ou avaient opté pour un voyage.

Bien avant la grande arrivée, on ne parlait que du Tour. L'on suivait sur la Petite Gironde (la radio en étant à ses débuts et la télévision dans les temps de gestation) l'avancée de la vague, partie de Paris et qui par le Nord et la Bretagne, progressait, fidèle à une chronologie (si le mot n'est pas trop fort pour parler de l'emploi du temps de coureurs cyclistes) étudiée et imposée pour arriver chez nous et aller plus loin.

Je crois que le boulevard de la Mer n'avait pas connu autant de monde depuis fort longtemps, si ce n'est jamais. Une partie seulement de l'immense front d'océan (4 kms) hendayais. L'arrivée se jugeait à la hauteur de l'Hôtel Eskualduna, alors palais en plein épanouissement.

Lorsque vint le moment fatidique, où il allait se passer quelque chose d'important, j'avoue que nous fûmes beaucoup à être dépassés par ce que nous vivions. Nous attendions les coureurs. Déjà nous étions captivés par les voitures suiveuses : voitures des officiels, voitures porteuses de messages publicitaires.

J'ai connu, par la suite, des Tours plus étoffés, question parc automobile, plus « tape à l'œil » avec des véhicules plus clinquants, plus tapageurs avec force haut-parleurs sur des voitures, des camionnettes, des camions commerciaux.

Mais puissance des révélations, ce premier Tour (pour moi) je n'en oublierai jamais ni l'ambiance débordante pour un petit provincial habitué au calme ; ni la richesse des machines ; ni la naturelle aisance des suiveurs, ces « parisiens » qui en imposaient rien que par leur façon de s'habiller, de s'exprimer, aussi de s'exhiber ; ni l'heureuse fortune de voir comment étaient réellement constitués ces héros que les feuilles sportives nous vantaient tant.

Les premiers arrivants franchirent la ligne blanche comme seize heures avaient sonné. Toute une équipe ou presque.

Nous n'entrerons pas dans les détails techniques de la grande épreuve cycliste, à renom international et à formule changeante.

Que ce soit en tracés, en façon de composer les équipes, en combinaisons diverses pour effectuer les étapes, combien n'a-t-on pas au cours des décennies apporté de retouches, recherché l'inédit, affiché un souci tatillon de ne jamais faire les choses de la même manière ?

Cette année-là, le Tour se courait par équipes nationales. Et il en vint de loin, des antipodes. J'ai encore dans l'oreille les noms d'Opperman et de Watson, deux originaires d'Australie qui dans cette étape Bordeaux-Hendaye se taillèrent la part du lion.

Les coureurs des équipes nationales –des professionnels- étaient l'objet de la grande sollicitude de la part de leurs dirigeants respectifs et aussi des marques des vélos qu'ils montaient et qui savaient se servir de leurs exploits à des fins grandement publicitaires donc lucratives.

Il y avait parmi ces « nationaux » les plus grands noms du cyclisme mondial et en tout premier lieu d'Europe et particulièrement d'Italie, de France, de Belgique, du Luxembourg et de Hollande. Nous y reviendrons.

Parlons d'autres participants à la « grande boucle ». Alors on pouvait appeler ainsi le Tour de France car le départ était donné à Paris et le retour s'y faisait également. Mais depuis de la fantaisie... Beaucoup de fantaisie.

Or, donc, saluons ces durs, ces obscurs, ces peu favorisés de la route que constituaient « les touristes-routiers ». La plupart du temps il s'agissait de purs amateurs, bien que coureurs en renom dans leur région. Leur gloire ne dépassait pas –ou pour si peu- le cadre restreint de cette dernière. Pas chouchoutés du tout. Perdus sur la route, livrés à eux-mêmes, ayant en charge la majeure partie des questions matérielles il leur fallait un sacré amour de la « petite reine » pour se risquer dans de telles conditions dans une si grande, une si pénible aventure avec des moyens si réduits, une sorte de solitude et la certitude d'avoir à souffrir bien plus que les « grands seigneurs » du peloton. La région de Bayonne avait à l'époque « son » touriste-routier Alcide Lembeye. Oh ! Il ne fut pas le seul du coin à tenter la grande sortie. Mais soit qu'il fut typique, soit qu'on considérât son cas comme unique, c'est vers lui qu'allèrent les préférences du public landais et basque.

Alcide Lembeye était un cheminot, ayant en gare de Bayonne un grade subalterne, originaire des Landes toutes proches, un fervent de la compétition cycliste sous les couleurs du Guidon Bayonnais. A l'époque –avant 1930- le Front Populaire n'était pas encore passé avec ses largesses, les cheminots devaient avoir un peu plus de 10 jours de congé annuel. Ce n'était pas mal si l'on considérait la classe ouvrière dans son ensemble qui n'en avait pas et qui regardait les gens du rail avec un soupçon de jalousie.

Lembeye réservait son congé annuel pour le Tour de France. Avec la mansuétude de ses chefs, il s'arrangeait afin que les dates coïncidassent. Et le voilà parti pour la grande balade. Le Tour durait, hélas, beaucoup plus qu'une décade. Aussi lorsque l'inexorable fin du congé sonnait, Alcide descendait de vélo et regagnait Bayonne –comme il pouvait- pour y reprendre son service, en gare.

Voilà, comme ils étaient, ces parias, ces fous, ces oubliés qui allaient sans aide, finissant dans le peloton de queue, parfois très tard ce qui entraînait leur irrévocable disqualification. Il y eut quelques exceptions. Quelques « touristes-routiers » jouèrent des tours aux ténors, en leur brûlant la politesse et en se payant l'insolente audace de les battre à l'arrivée. Mais l'exploit n'était pas fréquent. Nous verrons, toutefois, qu'à Luchon il eut lieu et dans les « grandes largeurs ».

Je vous laisse deviner le branle-bas extrême et anormal qui régna en maître sur le Boulevard de la Plage quand se succédèrent les arrivées des équipes sélectionnées puis –avec un recul certain- le cortège des valeureux, des méritants mais peu fortunés touristes-routiers.

L'animation devait gagner jusqu'en ville. Les coureurs dès leur descente de machine, les formalités d'arrivée accomplies ne s'attardèrent pas. La mer ne les intéressait pas. Ils regagnèrent prestissimo leurs hôtels respectifs.

L'étape, apparemment sans difficulté majeure, en avait cependant éprouvé plus d'un. Il avait fait très chaud. Si entre le pays vendéen et la Gironde, la température avait été supportable, donc naturellement bien acceptée, il en était allé autrement dans la forêt landaise, serre où l'on suffoquait sous la métallique scie incessante, moqueuse et stridulante des cigales.

Heureusement qu'entre l'Adour et la Bidassoa, l'air de la mer s'était montré moins dur, moins cruel, qu'il avait redonné quelques forces à qui défaillait. Mais cela n'avait pas été suffisant pour faire oublier l'enfer de la pinède.

« Les barons », les « premiers rôles » eurent les hôtels de grand choix. Pour les mieux nantis, l'hôtel Eskualduna et le Grand Hôtel Continental et de la Plage, les deux grands établissements dont les chambres ouvrent sur la mer. D'autres logèrent un peu en retrait. Les touristes-routiers furent relégués en ville ou la gare (une sorte de ghetto pour des gens qui n'étaient pas au gotha du cyclisme).

Il nous fut donné, de la sorte de découvrir un presque touriste-routier Victor Fontan, avec ses proches compagnons à l'Hôtel de la Paix, modeste mais sympathique et très correcte hôtellerie, dans la petite rue qui descend du Patronage. Lavés, maillots très propres de repos endossés, ces hommes se restauraient. A la quantité de victuailles qu'ils avaient sur la table (beaucoup de produits : fruits et légumes rafraîchissants) et à leur façon d'engloutir, il n'était pas difficile de saisir qu'ils avaient à récupérer après les efforts de la journée et qu'ils avaient une faim de loup. Que de calories perdues qu'il leur fallait retrouver car vitales, surtout pour eux.

Le lendemain était-ce pour nous, vacances ou jour de congé ? Je ne m'en souviens pas. Toujours est-il que nous n'étions pas en classe. De ce fait, nous fûmes de bonne heure dehors, pour voir, si possible ces coureurs qui faisaient relâche chez nous.

De toute manière le spectacle se trouvait dans la rue, n'était-ce qu'avec les voitures suiveuses qui passaient sans arrêt. Beaucoup de conducteurs avaient demandé aux garagistes locaux de leur réserver leurs installations, de leur prêter main forte pour réviser leur véhicule, l'étape du lendemain s'avérant difficile avec des passages périlleux.

Beaucoup de suiveurs (journalistes, conducteurs, hommes de peine pour la publicité, mécaniciens) profitèrent de la plage dont l'eau, à cette époque de l'année, est particulièrement hospitalière.

Comme nous nous trouvions, quelques camarades et moi, devant le Grand Hôtel Continental et de la Plage, nous vîmes sortir un grand blond, longiligne, nonchalant d'allure, le cheveu court taillé en une brosse parfaite. La tenue dénotait sa qualité : maillot collant, pantalon aux jambes prises dans des chaussettes montantes, sorte de souliers souples aux pieds.

« Regarde, c'es Frantz.
- Oui je le reconnais c'est Frantz. »



Frantz le Luxembourgeois, un des favoris du Tour, l'un des grands de la route de cette époque passa à notre hauteur, sans prêter attention à ces jeunots admiratifs et expansifs dont il avait l'habitude. Ou bien il était ailleurs en pensée. Ou bien il jouait au grand personnage, intérieurement fort satisfait de la considération dont il jouissait.

*Nicolas Frantz vainqueur du Tour 1928
Photo Wikipédia*

Une nuit d'été superbe, avec cette fraîcheur qui répare un peu, des ardeurs de la journée. L'Harmonie Municipale dont j'étais membre (sur scène il faut bien des figurants) jouait devant le Casino.

Le vaste rond-point était noir de monde : des danseurs et de simples spectateurs. Tous, en attente de quelque chose de plus que le bal qui ce jour-là n'était pas la raison dominante du rassemblement, mais un remplissage, un divertissement, un spectacle local pour honorer des hôtes de passage et faire patienter avant un grand départ.

On apercevait sur le Boulevard les automobiles de la presse, reconnaissables aux titres de journaux, peints sur les portières et le capot ; celles des mécanos avec leurs râteliers chargés ; celles des officiels. La caravane publicitaire était partie ou attendait le jour pour le faire. Qu'aurait-elle eu à manifester en pleine nuit et en noire montagne ?

On était en plein départ du Tour de France pour une étape qui allait de Hendaye à Luchon, des bords plats de l'Océan jusqu'au milieu des Pyrénées élevées.

Individuellement ou par petits groupes, les coureurs arrivèrent et se dirigèrent vers une table ; non loin de l'Harmonie ; où des Commissaires de la course se tenaient, ayant devant eux de grandes feuilles. Dans la nuit, éclairée artificiellement, la tenue légère des concurrents surprenait. Comment à une heure aussi avancée être ainsi les jambes nues avec la fraîcheur de l'air ? Et avec seulement ces maillots légers, bien propres, la lessive ayant été faite. Quelques-uns, déjà, avaient endossé une sorte de courte veste, imperméable, jaune qui leur couvrait le corps jusqu'aux cuisses. Un couvre-dos et poitrine indispensable pour passer les cols froids et surtout pour les descendre. Tous le revêtiront, à n'en point douter et certainement protégeront leurs jambes avec des gaines de laine. La casquette à grande visière n'était pas oubliée. Elle avait son rôle de préservation elle aussi.

Pour le moment on procédait à l'appel et l'on faisait signer les partants. Ainsi pas de tromperie possible, pas d'oubli et reconnaissance officielle d'abandon s'il s'en était produit.

Nous nous étions tus. D'ailleurs qui aurait prêté attention à nos flonflons, qui aurait pu gambiller car la foule s'était serrée, amassée, agglutinée à l'endroit où se déroulaient les opérations de contrôle, ne laissant nul champ libre aux ébats des chorégraphes.

On appelait les coureurs. Ils répondaient « présent » dans leur langue d'origine. Ils venaient, tout de go, apposer leur paraphe sur le document qui faisait foi, que leur présentait le responsable attiré.

Nous eûmes la bonne fortune, ainsi, d'entendre citer et de voir se présenter les grands cracks dont nous avons tellement entendu vanter les mérites et dont nous avons lu avec un avide intérêt les exploits : Frantz, De Waele, Vervaecke, Buysse, Rebry et les Van et les Den de pays de l'Europe occidentale et qui n'étaient pas encore réunis au Benelux (des Belges, des Hollandais, des Luxembourgeois) ; Bottechia, le prestigieux coureur transalpin, flanqué de ses compatriotes dont les noms se terminaient par i ou par a. Peut-être cocardiers, nous n'avions d'yeux ou presque que pour l'élégant Charles Pélissier, le beau et gouailleur Leducq, le puissant Speicher, le sérieux Bidot. Nous considérions avec une pointe de sympathie particulière les représentants du sud-ouest : Magne et Lapébie. Et le petit breton Robic quel courageux ! C'était là les tricolores... peut-être pas des finisseurs, en tout cas des acteurs de prouesses et aussi des gagners d'étapes. J'en passe. Certainement de ceux que l'on nommait les « domestiques ». Mais je les confonds dans l'estime admirative avec les touristes-routiers qui, eux aussi, vinrent répondre à l'appel et signer, puis se tinrent un peu en retrait, conscients qu'ils étaient de ne point provoquer l'intérêt de la foule qui, visiblement, n'en tenait que pour les champions. Les exclamations fusaient :

- « Ce Dédé Leducq. Quel titi ! Quel caractère pour plaisanter à un tel moment !
- Quel chic avec ses mitaines blanches et son maillot de la meilleure coupe ce Charles Pélissier.
- Tiens, voilà Fontan (un moins en vedette, mais attendons la fin). Attention à lui aujourd'hui.
- Regarde les Belges d'un côté et les Italiens de l'autre qui discutent dur. Que préparent-ils ?
- Quelle autorité possède cet Henri Desgranges !
- Où est-il ?
- Là, il converse avec X de l'Intransigeant.
- Celui-là, c'est un tel de l'Auto.
- Tiens les reporters du Miroir des Sports, de la Gazeta del Popolo, de l'Humanité, de l'Aurore, du Petit Parisien, du Matin, de la Gazeta del Norte, du Pueblo Vasco, de la Petite Gironde, de la Dépêche, sont à leur poste, à bord de leur voiture.

Sur un appel particulier, le dernier, les concurrents s'alignèrent, se serrèrent les uns contre les autres. La voie fut dégagée de curieux trop pressants. Le peloton multicolore s'ébranla... mais sans hâte. Ce n'était qu'un faux départ... une prise en mains... une concentration avant l'épreuve réelle... un essor limité et sans portée avant la grande envolée.

Cette dernière aura lieu, un peu plus tard au pied de la Côte de la Croix des Bouquets, à Béhobie. Deux à trois kilomètres de raidillon pour vous mettre en jambes.

Bien tranquillement coureurs et suiveurs disparurent après avoir passé le Jardin Public. Le bal dura encore un peu. Mais plus de rangs pour cerner les danseurs qui eux aussi se sublimèrent comme par enchantement.

Et puis ce fut le silence. Les musiciens rangèrent leurs instruments. En avant vers le tram qui docilement les attendait ainsi qu'une partie des spectateurs. Beaucoup regagnèrent à pied, la ville, le Bas-Quartier et la Gare, commentant l'événement, à voix haute, malgré l'heure avancée.

Pendant ce temps les héros étaient au pied des murs importants, farouches qu'il leur fallait passer.

Partis un peu après minuit les premiers allaient mettre pied à terre, sur les Allées d'Etigny aux environs de seize heures. Les deux échappés, nettement en avance sur leurs rivaux immédiats avaient nom Victor Fontan et son beau-frère Cardona. Ayant démarré très vite, semant la meute fonçant dans la nuit, sans se soucier des difficultés des montées raides, du danger des ravins cachés par de brusques tournants ou la brume opaque, faisant fi de l'état déplorable d'une route pas goudronnée, pleine d'ornières, ravinée au possible, considérant les crevaisons comme des fatalités faciles à résoudre, ils se jouèrent des mamelons basques, vainquirent sans sembler en pâtir les montées abruptes d'Osquich, de l'Aubisque, du Tourmalet, de l'Aspin et de Peyresourde, cinq Léviathans dont il ne fallait attendre rien d'aimable.

La nouvelle de la victoire de Fontan et de Cardona ; coureurs de chez nous considérons-nous ; l'un étant de Nay, l'autre de l'Espagne toute proche ; se répandit comme une traînée de poudre. Il n'y eut pas de termes dithyrambiques assez forts pour la célébrer. Avec le besoin de consécration, d'absolu qui est dans l'âme humaine nous en fûmes à oublier un instant, tous les autres qui connurent les mêmes peines, peut-être davantage, eurent moins de chance, passèrent, néanmoins, donc triomphèrent de la montagne. Et aussi les infortunés, tous coureurs de valeur qui en furent les victimes.⁵⁸

Hendaye venait d'être le témoin d'une belle aventure humaine. Elle ne l'oubliera pas de longtemps.

⁵⁸ NB : en fait si Fontan a bien gagné l'étape, ce n'est pas Cardona qui a fait second mais Frantz le vainqueur du Tour cette année-là. Par contre, il est exact que Fontan et Cardona ont occupé la 1^{re} et la 2^e place dans une autre étape, celle des Sables d'Olonne-Bordeaux, juste avant l'étape Bordeaux-Hendaye. Une petite confusion dans les souvenirs.

Sports
Natation
Sports chics (tennis – golf)

« Que vous nagez bien... tous deux... »

Des membres de notre groupe de voyageurs descendaient l'escalier de l'Helvétia, ce beau bateau-croisière qui de Hollande à Bâle –et vice versa- transporte les touristes sur les eaux du Rhin. Ils revenaient du pont le plus haut où se trouve la piscine. Ils adressaient leurs compliments à un couple de notre compagnie, de très alertes sexagénaires, demeurés d'authentiques sportifs pratiquants et ayant conservé l'allure, la démarche bien dégagées ; le contraire de cette pesanteur claudicante, peu ou prou et qui affecte trop de sujets qui avancent en âge.

- Où avez-vous appris ?
- Moi, en ce qui me concerne, répondit le mari, tout seul, dans la Baie de Chingudy à Hendaye.

Henri, actuellement Biarrot d'adoption, avait vu le jour à Hendaye et toute son enfance s'est passée dans le quartier de la Plage, non loin de la mer. L'air émoussant, salubre qu'il y respira, dont il se chargea à fond, contribua certainement à la formation de la vitalité de ce superbe athlète, international à quinze, à treize, et champion de France de saut en longueur. Je vous en ai déjà entretenu ce me semble. Mais il méritait qu'on y revint un peu sur son passé de sportif vraiment remarquable.

- Oui, à Hendaye, il n'est pas difficile d'apprendre à nager. L'eau s'y trouve en abondance. Pas d'empêchement pour faire « trempette », dit un de nos collègues, habitant à l'intérieur.
- Incontestablement question riverain on ne peut guère être beaucoup mieux servi. Hendaye touche la mer, sur quatre kilomètres, par une merveilleuse grève plate, de sable fin, qui fait partie d'une grande anse entre le Figuier et les falaises proches des Deux Jumeaux.
- C'est certain. Le caractère maritime d'Hendaye ne peut être mis en doute.
- Oui, mais sa chance, ajoutai-je, réside aussi en ce qu'elle est bien dotée côté fluvial. La Bidassoa qui prend de la largeur, au fur et à mesure qu'elle se rapproche de son terme s'y étale dans une vaste baie, très accessible, puis se confond avec l'eau rude de l'Océan qui la happe mais qui condescend à lui rendre son importance, en y ajoutant un petit apport comme si après en avoir abusé il tenait, à deux reprises dans la journée, à pourvoir à sa résurrection et à son épanouissement.
- Notre prime enfance, à peine passée, nous avons à qui mieux mieux pataugé, barboté dans l'eau de la Baie, reprit Henri, agité avec maladresse mais aussi frénésie nos bras et nos jambes jusqu'au jour où nous avons trouvé la synchronisation, le rythme, jusqu'au moment très précis où nous avons senti que nous avançons par notre seule intervention. Combien d'Hendayais ont agi ainsi, d'instinct, et sont devenus d'excellents nageurs ?
- Dans quel endroit de Chingudy as-tu fait tes premiers essais ? intervins-je, à nouveau, en connaisseur affirmé puisque Hendayais à part entière.
- Derrière chez Etchecoin. Un excellent endroit, sans courir aucun risque. Là il faisait si bon de se laisser aller au plaisir de fendre une eau, pas rebelle du tout.
- Moi il m'est arrivé de me baigner dans un autre coin de Chingudy, tout près du vieux pont de Beltzenia.
- Oui, je connais.
- Je le suppose.

- Je me souviens même que certains soirs, c'était là une authentique et grande baignade où se trouvaient mélangés enfants et adultes.
- Je ne fus pas de ces heureux, hélas !
- Et pourtant tu viens de dire que tu t'étais baigné là, à Beltzénia.
- Oui, mais d'une façon clandestine car Beltzénia m'était interdit en tant que baignade. Pour ma mère un seul endroit de valable. En bout de plage, près des dunes et du sanatorium. La plage du pauvre. Celle des petites cabines en planches grossières. Mais comme seul le fruit défendu a une saveur unique il m'est arrivé de désobéir, de me sauver et subrepticement de me jeter dans l'eau bleue qui clapotait contre la muraille arrondie d'un terre-plein où aboutissait un étroit et glissant sentier qui descendait droit depuis les rails du tram, avant le pont. Là, entièrement nu, ne me risquant pas à prendre mon maillot de bain, à la maison, j'éprouvai un grand ravissement dans cette eau, sans vagues. Satisfait, il ne me restait plus qu'à me laisser sécher, à l'abri, d'un de ces fourrés qui heureusement ne manquaient pas au bas du Vieux Fort.
- Le pot aux roses ne fut jamais découvert ? Personne ne « cafarda » ?
- Non, j'ai eu une chance inouïe. Jamais mes parents ne connurent mes infractions. Néanmoins l'interdit freinait ma juvénile ardeur. M'éloigner du bord, aller au large, pas une fois, je ne me le suis permis. Et pourtant quelle envie n'avais-je pas d'imiter mon camarade Coche-Marie, qui lui s'en allait allègrement jusqu'à l'autre rive, en face, là où aujourd'hui se trouve le quai de la Floride.
- L'ennuyeux dans le lieu dont tu parles, c'est que les tessons de bouteilles, redoutables, extrêmement dangereux, abondaient. Passe encore pour les pierres assez coupantes. Mais eux, c'était des lames assassines qui se dressaient entre les cailloux. Pire encore, ces lardoires au tranchant dangereusement effilé étaient prises dans la vase molle. Malheur à l'étourdi, à l'imprudent qui y posait le pied dessus.
- Enfin les accidents furent rares, tu le sais bien, Henri. Beaucoup de baigneurs avaient de vieilles sandales qui évitèrent bien des drames. De toute façon, coin rêvé que celui de Beltzénia pour apprendre la nage et se perfectionner. Ce que firent nombre et nombre d'Hendayais imités par la suite par de futures gracieuses ondines.
- Oui, que ce soit à Beltzénia, dans un coin autre de la Baie, à la mer, l'Hendayais, garçon et fille, a nagé de bonne heure et de ce fait est devenu presque d'une façon générale, un excellent pratiquant de la brasse, de l'indienne ou du crawl.
- Pour si bizarre que cela puisse paraître les compétitions nautiques ne connurent pas à l'époque le succès, ne provoquèrent pas l'intérêt qu'une telle floraison de nageurs et une si grande richesse en eau, pouvaient laisser espérer. »

Par le fait, je ne me souviens pas de festivités, d'épreuves sportives, de haut niveau, organisées ou disputées à Hendaye, sur l'eau. Les grands cracks –à la renommée bien établie, bien connue- étaient tous, semblait-il, d'ailleurs. Je connaissais cependant, et c'est là que réside l'étrange, de véritables « poissons » parmi les Hendayais. Mais ils ne parurent défrayer la moindre chronique, même à l'échelon réduit du petit coin de la Côte Basque.

Tout près de nous, il y eut l'école Bainçonneau à Saint-Jean-de-Luz qui présenta et imposa des produits de valeur. Il y eut les nageurs de Biarritz, ceux de la Nautique, de l'Aviron à Bayonne qui firent figure honorable dans maintes épreuves régionales ou extra-régionales, furent souvent dans les premiers et même se payèrent le luxe de fournir le vainqueur.

Mais il y avait surtout à compter avec les Bordelais, notamment ceux de l'ASPTT (Association sportive des Postes, Téléphone, Télégraphe). Jean Rebeyrol s'en trouvait être le chef de file indubitable. L'imbattable dans la traversée de Bordeaux à la nage. Ailleurs, également. Mais chaque année, l'épreuve qui se disputait à Bordeaux, constituait le « clou » de la saison de la nage, en eau fluviale. La traversée de Bordeaux avait gagné depuis longtemps ses lettres de noblesse, son cachet de suzeraineté. Les camarades de club de Rebeyrol ne manquaient point de talent. Ils n'étaient pas d'une infériorité confondante devant lui ; mais voilà il leur manquait un tout petit quelque chose que lui possédait et qui lui permettait l'échappée, vite après le départ, et de conserver cette avance, durant toute la course.

Nous eûmes l'avantage d'applaudir les champions de l'ASPTT de Bordeaux à Hendaye. Mais le chef, hélas, n'était pas là.

Je me souviens d'une traversée d'Hendaye ; faut-il qu'il y en ait eu très peu ou pas d'autres puisque celle-là reste ancrée en ma mémoire.

La traversée : c'est ainsi généralement que l'on désignait les épreuves de natation organisées dans les eaux des fleuves et des rivières qui touchaient une ville. La traversée de la ville ! On partait d'un point donné. On arrivait à un autre point, voilà ce qu'était en réalité la traversée...

C'était un tout petit peu exagéré mais on pouvait bien se le permettre car il fallait de robustes, d'entraînés nageuses et nageurs, pour lutter dans l'eau sur une dizaine de kilomètres et parfois davantage. Pas à la portée d'un simple « barboteur ».

Ce fut naturellement fête sur les bords de la Bidassoa à l'occasion de la dite traversée.

Les concurrentes et les concurrents ; venus de Bordeaux, de Dax, de Bayonne, de Biarritz, de Saint-Jean-de-Luz ; aussi de l'autre côté de la frontière, et ne l'oublions pas d'authentiques enfants d'Hendaye ; plongèrent pour le départ, près de l'Île des Faisans.

Tout se prêtait au succès, au parfait déroulement du spectacle. Le temps était splendide. Pas un nuage. Un chaud soleil. Et une eau même, du plus haut point de la marée, d'une tranquillité absolue.

Nombreuses furent les embarcations qui suivirent. Les nageurs des deux sexes se trouvèrent bien accompagnés. Toute défaillance survenue à l'un d'eux ne comportait nul péril puisque le repêchage était assuré par la flottille de traînieres, de pinasses, de youyous. Il se trouvait de toutes les catégories de barques dans le lent cortège qui suivait les compétiteurs. Cela allait de la « huit voyageurs » à la monoplace. Il y avait pas mal de ces « pous » que l'on voit d'ordinaire évoluer, sans contrainte, apparemment sans but fixe, sur la Bidassoa. On peut facilement les prendre pour des jouets d'enfants alors qu'ils s'avèrent précieux pour le pêcheur solitaire, dans la baie. La capacité de chaque embarcation fut dépassée ce jour-là. A la limite du retournement, « bouillon » à la clé. Mais il ne pouvait être question de refuser à des amis de suivre la course. Laisser quelqu'un en rade sur la berge aurait constitué un affront, la cause d'une bouderie premier stade de l'inimitié. L'eau était bien trop calme, trop pacifique et les passagers, sans doute, fort sages. On n'enregistra pas de fâcheuses mésaventures.

L'Harmonie Municipale était du convoi. On nous avait réservé une sorte de grand radeau, fort stable malgré ses belles dimensions et où nous étions assis.

La course se dessina et se décida presque dès le départ. Les Bordelais menèrent, dare dare, dès le début et n'abandonnèrent jamais la tête.

Puech, de l'ASPTT, le second de Rebeyrol l'emporte, suivi à quelques longueurs de bras par Lacabanne du même club. Mais la suite ne fut pas longue à arriver. Parmi eux, à notre grand contentement, de purs amateurs de chez nous.

Pour ma part, j'eus la joie de voir figurer parmi les toutes premières ondines, une amie d'enfance, plus âgée que moi cependant, une grande sœur en quelque sorte. Son excellente tenue dans la course, je pris un évident plaisir à le souligner, à voix haute et il se trouva plusieurs amis de la Rue du Port qui éprouvèrent la même fierté que moi, à voir une fille du quartier se comporter aussi excellemment.

Des joutes, des « corsos » sur la Bidassoa, des fêtes nautiques chaque 14 juillet, il en fut organisé. Je n'en ai pas une souvenance assez exacte pour m'étendre à leur sujet. Ce dont je me souviens un peu mieux c'est la course aux canards lors de la fête locale de Saint-Vincent. On lâchait les « coincoineurs » sur la Bidassoa. Affolés par les cris, les gestes, les brusqueries dont ils étaient victimes à la sortie des paniers, ils filaient, poitrail en avant, bien redressé, bec en alerte, ailes largement ouvertes en exécutant de véritables slaloms, poursuivis par d'intrépides jeunes gens, tous excellents nageurs, dont le grand exploit consistait à s'emparer d'un palmipède, qui depuis ce moment très précis devenait son intégrale possession.

De toute façon si la Baie n'eut pas les grandes fêtes –officielles ou non- qu'elle méritait, elle combla des générations de jeunes et de moins jeunes riverains en leur procurant les plaisirs les plus sains et les plus rafraîchissants. Les plus rentables, également, avec les prises qu'elle permettait de faire dans son sein.

Des sports qui nous échappaient : tennis et golf



Hendaye possédait quelques courts de tennis –six à huit- à Ondarraitz. Les plates parcelles revêtues de sable doré, barrées en leur milieu, par un filet juge, allaient de l’allée principale du Parc des Sports à la route Plage-Ville, en face des Etablissements Etchecoin.

A dire vrai ces aires de jeux ne nous étaient point familières. Un brave homme, pourtant, un ami de ma famille, Monsieur Labarthe, gendarme à la retraite, veillait à la propreté qu’il fallait impeccable, du terrain et se trouvait être l’intermédiaire entre la société qui possédait les courts (le Stade Hendayais sans doute) et les pratiquants pour toutes les questions d’organisation, de tour de partie, de cotisations et vraisemblablement de matériel lourd, les filets en premier lieu.

Le champ de tennis nous intéressait si peu que lorsque nous venions à Ondarraitz, pour l’autre grande affaire, le rugby, à peine si nous jetions un regard sur ces vêtus de blanc, de pied en cap, d’une tenue irréprochable quant à sa netteté et qui avaient une raquette à la main. L’instrument nous semblait léger avec son large treillis. Il paraissait un jouet d’enfant comparé à la lourde, à la noble, à la virile pala. Avec la raquette on donnait quelques tapes à une balle qui résonnait bien creux et n’avait rien du clac ! sec et souverain de la pelote de cuir frappant le fronton.

Il est possible que nous ne manifestations presque aucun intérêt pour ce jeu à cause de ses arrêts par trop fréquents.

Un lancer (pour les connaisseurs un service). Peut-être un ou deux échanges de balles. Arrêt.

Nous ne pouvions être séduits par des actions aussi courtes. Comme la manière n'y était pas toujours, nous avions plutôt tendance à nous gausser de ceux que nous considérions –dames et messieurs- comme des nobles plutôt que comme des sportives ou sportifs accomplis. Ils se recrutaient parmi le gratin hendayais. Dans un monde différent de celui que connaissaient beaucoup de mes camarades et moi-même. Lors de la saison estivale, quelques étrangers venaient sur les courts, jouaient avec eux parfois, ou plus forts, tentaient de les éblouir.

Les quelques narrations sur ces parties sans grande passion nous étaient faites par certains de nos condisciples embauchés comme ramasseurs de balles. Il y eut, paraît-il, quelques tournois organisés avec des joueurs de niveau moyen, venus de l'extérieur, et qui ne suscitèrent jamais l'enthousiasme qui crée la ruée des foules. Le tennis était encore à l'époque un sport, loin du commun.

Si la Petite Gironde –avec en complément quelques hebdomadaires sportifs parisiens de chez Hontanx- ne nous avaient présenté avec force dithyrambes les exploits, à l'échelle mondiale, de nos quatre mousquetaires français : Borotra, Brugnon, Cochet et Lacoste et de ceux de la grande championne Suzanne Lenglen, nous aurions été censés dire « après tout, le tennis... qu'est-ce que c'est que ça ? »

Borotra surtout retenait notre intérêt et s'avérait notre grand champion, notre préféré. Pensez : il était basque et il bondissait. L'ennuyeux ? Nous étions très peu portés sur les questions de race et le « bondissement » demeurerait un terme abscons, celui dont il était question plus haut, naturellement. Mais Borotra était de Biarritz, ou d'à côté. Et c'était un nom, celui d'un champion exceptionnel. Il était très habile pour recevoir et faire voltiger une balle. Rien d'étonnant pour un « gars » de chez nous. Que le Polytechnicien m'excuse de le traiter aussi familièrement.

Si nos informations s'avéraient sommaires en ce qui concerne le lawn-tennis, elles étaient plus pauvres encore, question golf. Cela peut-être parce que la plupart d'entre nous n'avait jamais vu la vaste prairie ondulée d'herbe verte qui sert de terrain pour ce jeu importé, entre autre choses, de l'autre côté de la Manche. D'Ecosse pour une précision supplémentaire.



Nous fûmes là encore un tantinet déniaisés par des copains de classe qui, les beaux jours venus, allaient à Abbadia où se trouvait le grand pré pour la pratique de ce jeu et où ils servaient en qualité de cadets ou, si vous estimez que cela fait plus britannique, de caddies. Le tout pour dire qu'ils portaient un lourd sac plein de clubs, entendez par là des cannes et accompagnaient sur le links (nous devînmes vite férus en

anglais) de distingués citoyens d'Outre-Channel ou des bourgeois cossus de chez nous qui tous, Anglais et Français confondus, cherchaient des trous. Oui, nous le savions par le truchement de nos camarades-servants, le jeu consistait –et consiste toujours je le suppose- à envoyer au loin une petite balle très dure en caoutchouc, une petite balle piquée

de multiples points, à l'aide du club. Ce dernier, un long manche, portait à sa base une sorte de semelle qui devait enlever et propulser la balle. Le terrain était couvert de trous qui attendaient la balle. Un parcours à respecter dans un ordre déterminé. Au bout était le but. Un trou atteint et pas forcément du premier jet, on délogeait la balle et l'on recommençait une frappe, mais en ayant soin, au préalable de placer le projectile sur une petite cheville fixée en terre. Ainsi soulevée par le « tee » la petite boule sera plus facile à atteindre. Parfois certains camarades-caddies nous parlaient avec force éloges de certains joueurs, sur leur rapidité pour effectuer le parcours, la sûreté de leur coup, la précision dans leur tir, et partant, le peu de temps qu'ils restaient devant un trou. Nous prenions cela comme propos pour nous épater. Fréquenter le beau monde même à un étage inférieur n'est-ce pas pour certains un titre de gloire ? Des malins en tirent profit, d'autres seulement vanité.

Enfin, il n'est pas dit que le rôle de caddies ait été simplement celui de domestiques sans lendemain. Des vocations naquirent chez des sujets doués d'une adresse innée. De ces premiers contacts avec les links, des leçons reçues, sans qu'elles fussent intentionnelles, des premiers essais permis par quelque généreux employeur suscitèrent des envies de pratiquer. Au bout, quelques gars du pays devenus de vrais, d'authentiques champions dans un sport importé de l'étranger.

Nous qui ne fréquentions pas Abbadia n'eûmes d'autre ressource que celle de toucher, de tourner dans nos doigts ces petites balles que des camarades avaient oublié dans leur poche, en fin de service. Mais trop vives, trop dures, elles ne convenaient pas du tout à nos exercices de pelotaris en herbe.

Un nouveau sport

Au Patronage nous avions un moniteur de gymnastique, un Bayonnais, qui tous les dimanches s'en venaient de la sous-préfecture (la ville et non le lieu) pour nous diriger. Un beau jour, il arriva avec une idée bien en tête, une idée qui le touchait depuis un certain temps, qui avait fait son chemin dans son esprit et dont il voulait se débarrasser en la mettant à exécution. Il s'en ouvrit à Monsieur le Curé, responsable principal du Patronage. Obtint-il gain de cause du premier coup ? Ou advint-il de discuter le bien-fondé de sa requête ? Y eut-il entêtement résigné ou très compréhensif ? Qu'importe, puisque furent plantés deux poteaux dans la partie herbacée qui faisait suite au ciment du fronton. On cloua à chaque poteau une planche dont les rôles essentiels étaient de porter une grande époussette montée sur un cerceau, pendant en formant un cône particulier presque évasé dans le bas et ouvert à cet endroit ; et soit de faire office de petit fronton en renvoyant le ballon, soit de permettre, par ricochet, de diriger ce dernier vers l'entrée de ce que l'on nous appela un « panier ». Le terrain d'évolution semblait être tracé à notre mesure, pour des enfants, pour des jeunes, car de dimensions réduites, surtout si nous le comparons avec les terrains de foot et de rugby que nous avions vus.

Le basket-ball nous fut ainsi révélé et mis à notre entière disposition avec un ballon rond bien plus gros que celui dont se servent les « manchots » (joueurs de football).

Un jeu tout nouveau pour nous et qui ne manqua pas de nous étonner. Un jeu d'importation ce basket. Les Américains passés par la France lors de leur venue décisive, en fin de guerre, y furent pour quelque chose. Un souvenir très tangible de leur séjour chez nous, une chose saine, agréable celle-là. Peut-on en dire autant du chewing-gum pour ruminant, du perfide tabac blond ?

Je me demande pourquoi, mais cela était sans doute dans les exigences du règlement, on pela le gazon et l'on répandit une sorte d'escarbille très brisée, crissante et noire. Qu'en penseraient les amateurs de plancher actuels ?

Nous avons peut-être plaisanté (daubé eut été trop bête) sur les dimensions qui nous semblaient modestes du terrain. Nous ne tardâmes pas à nous rendre compte de notre erreur de jugement.

Le basket, même pratiqué par des non-avertis, des néophytes est un sport à part entière, un sport tout de mouvement, qui demande d'incessants et incisifs déplacements. Une sorte, d'aller et retour, permanente.

Le jeu plut dans l'ensemble. Nous n'assimilâmes que les règles les plus essentielles, donc les plus élémentaires. Suffisamment pour pouvoir nous en sortir sans verser dans l'anarchie ludique, le désordre affligeant, l'impossibilité de construire des semblants de partie. Quand on voit et l'on sait ce qu'il en est advenu, on ne peut que sourire à nos débuts et trouver un peu simpliste ce qui existait alors. Mais il faut un début à tout. Souvent, en commençant on fait feu de tout bois.

La révélation ne valut-elle pas, quant à elle, beaucoup ? Toute création ne comporte-t-elle pas une part de divine surprise ?

13. La vie publique

Une laborieuse cogitation ne m'a point été nécessaire pour me déterminer entre le mot politique et l'expression Vie Publique afin de savoir ce qui s'appliquait le mieux à Hendaye entre 1920 et 1930.

Certes, par définition le mot politique n'a en lui, rien de repoussant ; puisque venant de polis (cité – ville) il devrait ne tendre qu'à traiter de la vie en commun, dans un espace donné ou à l'échelle du monde, avec tout ce que cela comporte de solidarité agissante, de dévouement désintéressé, d'amour réciproque, voire de sacrifice pour le bonheur de tous.

Dans la plupart des cas –à moins de se tenir sur les sommets intellectuels, ceux des techniciens, des avertis d'une science qui paraît austère, en elle-même, de la politique, de son économie, de ses entrelacements dus à des activités compliquées par essence- le péjoratif politicien a rayé la noble conception de la recherche et de l'exercice du gouvernement pour ce qu'il apporte de bon et de beau.

Politicien (un nom), politicard (un nom également, un adjectif). Pourquoi deux vocables pour une situation peu louable ; celle de quelqu'un qui entre dans la carrière de direction d'une cité ou d'un état pour en retirer de lucratifs profits personnels : gloire, honneur, prébendes, dessous de table au prix d'intrigues, de bassesses, de cautèles, de mensonges sinon de basses calomnies... Passons.

N'ayant pas de sources sûres, de documents scrupuleusement établis pour juger des comportements des dirigeants, durant la décennie où je n'étais d'abord qu'un bambin, puis à peine un adolescent, je préfère en rester dans une vision volontairement adoucie de la vie publique hendayaise. S'il y a eu des politicards (le contraire surprendrait et paraîtrait « contre nature » humaine, je les laisse à leur oubli posthume en ce qu'ils ont laissé de patrimoine personnel grossi et dont d'autres ont profité et profitent. Je ne veux retenir que ce qui m'avait paru enfermer de belles qualités ; qui participait d'un consensus bien établi (comme on dit maintenant) et pour cette raison j'ai préféré ce titre : vie publique.

Ce ne sera ici qu'une chronique toute simple, que beaucoup de la génération actuelle pourraient trouver bien maigrichonne.

Quoi ! En dix années il ne s'est passé que cela sur la scène « politique » hendayaise ?... Et ailleurs ?... puisque cet ailleurs (France et vaste monde) joue un grand rôle dans les prises de positions de tout un chacun qui regarde et pense, le force à se situer, au demeurant, par rapport à des questions parfois lointaines mais que l'on traite avec autant d'assurance, de véhémence que si elles nous touchaient, en propre.

Il faut bien l'avouer. Entre 1920 et 1930 nous n'étions guère gâtés, à moins que ce ne soit, tout bien pesé, le contraire. Nous n'avions pas, à longueur de journée, les « répète-jacquot » de la radio pour nous servir de façon extemporanée la nouvelle à sensation qu'il n'est pas permis d'ignorer et dont dépend le sort de tous.

Nous n'avions pas la captieuse télé (la meilleure et la pire des choses, tout plagiat de fabuliste-philosophe mis à part) pour nous abreuver, à satiété, d'images et de ratiocinations collant avec ; nous porter à croire que nous sommes les géants de l'univers, tout en servant un prêchi-prêcha de commande, sur mesure pour préparer les esprits, les mettre en condition et faire l'impasse sur ce qui est parmi les plus nobles attitudes de l'homme : son libre-arbitre.

Pour l'information, on ne disposait, à l'époque, que de la Petite Gironde, organe bordelais attentif aux réactions bourgeoises et manifestant une singulière et immarcescible sollicitude envers le pouvoir en place ; la France de Bordeaux et du Sud-Ouest un peu plus « rosie » et quelques gazettes bayonnaise ou biarrote, à information limitée.

Cela s'avérait un peu pâle comme approvisionnement politique, d'autant plus que les quotidiens en question préféraient l'article tout venant, la rubrique locale à propension « jacassière », la chronique des événements mineurs.

Les pauvres... L'Agence X, le Bureau d'information Y ne venaient pas les ravitailler. Toute cette indigence, ce manque de moyens de diffusion faisaient que notre quiétude était rarement troublée parce que nous nous trouvions fort peu sollicités pour prendre parti, donner notre péremptoire avis, et partant, entrer en collisions avec d'autres qui interprétaient les événements tout autrement. Etions-nous moins éprouvés, moins fébriles ?

On peut regretter dans un sens ce manque de savoir. Il n'est pas sain de demeurer dans une trop grande ignorance ou de n'avoir qu'une vue trop rudimentaire, trop fragmentaire de ce qui se passe autour de nous.

Mais de la façon dont les faits sont aujourd'hui présentés, du scrupule tout relatif que l'on met à respecter la vérité, du « matraquage » du prétendu informé, est-ce qu'il est tiré meilleur profit ? A-t-on fait un pas de plus en avant ? Et la douce ignorance où nous confinaient un manque de données, un manque d'approfondissement, une réserve qui avait en horreur l'exagération fallacieuse et le mensonge dangereux, en plus de son côté paisible, ne comportait-elle pas plus de salubrité que toutes ces « mises en condition » de la fin du XX^e siècle ? En vertu de quoi Hendaye ne connaissait point la vindicte à répétition, l'exclusive sans appel, le rejet systématique. C'est du moins ce qui nous parut être, à nous les jeunes de l'époque. S'il y en eut de ces situations troublées, de ces escarmouches – sûrement il s'en produisit-, elles ne duraient pas (un courant rapide) ou bien, alors, le feu couvait sous la cendre et nous ne nous en doutions pas.

Les réunions de famille, les rassemblements sur les places de la localité ou dans les auberges, ne voyaient point les conversations déviées inévitablement, vers la « politiciannerie » et on ne s'affrontait pas de façon tonitruante. Comment de cette façon aurait-on pu estimer la population mordue par la politique (politicienne) ?

Mais il ne faut pas déduire de tout ce qui précède que le corps électoral (masculin seulement, le sexisme régnant en maître), constituait un bloc, un seul bloc, jamais entamé.

Non. Il y avait les blancs et il y avait les rouges. Comme toujours. Comme partout. Mais, règle assez générale, quand l'affrontement électoral était terminé, l'anathème n'avait plus cours. La provocation non plus. La scissiparité, pas davantage. La plupart des séparés d'un moment, l'immense majorité retrouvaient le chemin de la réconciliation et jetaient un drap sur l'affrontement récent sur la place de Gaztelu ou au terrain de rugby d'Ondarraitz.

Il y avait suffisamment à faire pour soutenir le Stade, le porter tous d'un même cœur, sans aller s'empêtrer dans les rets de divisions éphémères, aliénantes et qui ne pouvaient servir qu'à quelques habiles.

Si je ne m'abuse, il fut un temps où les blancs dominaient à Hendaye et ce, dès la fin de la guerre 14-18. Le Docteur Camino, un des leurs, fut porté à la mairie par un phénomène point particulier à la frontière. L'exemple venait d'en haut avec l'élection de cette Chambre bleue horizon, le 16 novembre 1919, où se retrouvaient en grande majorité, les tenants d'un conservatisme égoïste, borné, en général, pas des mal lotis après une guerre que beaucoup n'avaient pas faite, mais qui leur avait rapporté gros. Pour la circonstance (l'élection législative) ces habiles avaient su exploiter la sottise vanité d'une notable partie de concitoyens (nous sommes les vainqueurs... l'Allemagne paiera) qui semblaient n'avoir rien compris à l'horreur, rien retiré de la souffrance et du spectacle de la mort, et surtout, pas voulu rechercher les causes du carnage, où étaient les responsables. La masse préféra se griser d'exaltations (faussement) patriotiques, qui si elles n'avaient été tristes, auraient fait sourire par tout le côté ridicule qui s'en dégageait.

Enfin, à Hendaye aussi, « la droite » fut à la Mairie.

J'ai très bien connu le Docteur Camino ⁽⁵⁹⁾ en tant que praticien attaché à la Compagnie du Midi. Mais je ne m'étais pas trop extasié quand je sus qu'il était ou avait été le premier magistrat municipal de notre bonne ville. Un vieillard à barbe blanche, bien fournie. Rien, en apparence, d'un méchant homme. Doux au contraire avec les patients, surtout avec les enfants. Il m'a fallu atteindre l'adolescence pour apprendre son côté partisan, intraitable quand on ne se trouvait pas de son bord.



Grève de 1920 – Photo remise par Mme Maïté Faget

Les cheminots, en 1920, firent une grève de longue durée. Le responsable n° 1 des grévistes, à Hendaye, fut Faget Jérôme, un commis de bureau, un ardent syndicaliste, un meneur d'hommes, un socialiste convaincu, qui à la scission de Tours, était demeuré à la « vieille maison » chère à Léon Blum.

Naturellement, tout ce qui aimait l'ordre –un certain ordre, celui des nantis- hurlait devant l'arrêt des trains. Et comme toujours les gros bonnets trouvaient des aboyeurs, à leur dévotion, parmi de pauvres hères, une aide de salariés qui constituaient une classe à part, celle des bureaucrates et une claque venant de la partie commerçante hostile, par définition et par « trouille » indéfectible, à tout mouvement revendication, à toute action dans la rue, à toute cessation de travail.

« Il n'y a qu'à arrêter Faget et tout cessera » entendit-on, paraît-il, de la bouche rageuse du Docteur Camino, qui n'aurait pas ainsi reculé à faire embastiller un fils de la localité, un de ceux qu'il soignait, comme un vulgaire malfaiteur. Méchant, outrancier, le propos pêchait par omission volontaire. Le bon docteur ne pouvait ignorer que la grève ne touchait pas seulement Hendaye, mais qu'elle était un fait national.

⁵⁹ Qui habitait, là où il consultait, une maison mauresque construite en 1865 par Monsieur de Polignac.

Les révoqués de 20 –dont fit partie Faget- ne furent pas seulement à Hendaye. Dans la France entière, beaucoup –ceux du moins qui eurent l'heur de savourer leur revanche- attendirent 1936, le beau temps du Front Populaire, pour être soit réintégrés, soit indemnisés.

1924 ! Le triomphe, en France, au plan législatif, du Cartel des Gauches mené par l'érudit et épicurien (au sens non galvaudé du terme) Edouard Herriot, leader du Parti Radical-socialiste. Un ressaisissement des forces de progrès social (forces de gauche) et attachées à la laïcité, s'était opéré. Une modification notoire, indiscutable, avait eu lieu dans l'esprit et le comportement d'une majorité de citoyens.

Hendaye, à n'en point douter, n'était pas demeurée insensible à cette nouvelle vague. Le fruit mûrit lentement mais sûrement. Ainsi peut-être pour ne pas aller trop vite, ni trop loin, l'on voit à la Mairie des hommes, à classer, disons dans la catégorie des républicains modérés, mais très certainement pas modérément républicains (selon le distinguo très connu et qui trouvait ici toute sa signification). La preuve tangible de la mutation opérée était donnée par le Maire qui remplaça le Dr Camino. Il s'agissait d'un ancien Directeur de l'Ecole Publique, Monsieur Choubac, donc d'un de ces instituteurs de la III^e République, attachés à l'idéal laïque, à sa mise en pratique dans une société tolérante ; de ces Maîtres d'Ecole très fermes, voire intransigeants pour tout ce qui touchait à l'amour de la Patrie.

Les élections municipales ne coïncidèrent pas, quant à la date, avec les législatives. Ce n'est qu'en 1925 que les suffrages populaires –avec un système électoral toujours sexiste- portèrent à la Mairie une liste, dans la ligne du Cartel des Gauches, composée de radicaux-socialistes, de socialistes S.F.I.O. (en petit nombre mais d'un dynamisme et d'une conviction politique qui suppléaient à la quantité) et de citoyens sympathisants à l'une ou l'autre formation, et que n'effrayaient point les suspicions, les interdits, les mensonges grossiers dont la droite (un vocable simplificateur que je ne prise guère car trop voisin de l'euphémisme) usait à profusion, de façon provocante et malsaine, « les rouges ! ». Ainsi, se trouvaient catalogués avec mépris ceux qui contestaient la toute suprématie des possédants, ceux qui refusaient les simagrées faussement religieuses. Et cependant, parmi ces rouges, pas mal demeuraient attachés à leurs origines chrétiennes. Leur grand tort venait de ce qu'ils n'étaient pas des fidèles du rite, des assidus à la messe, qu'ils bravaient les ukases, notamment celles qui condamnaient péremptoirement des journaux, comme la Dépêche de Toulouse ou la France de Bordeaux et du Sud-Ouest, mis au pilon par les autorités ecclésiastiques, dévouées « chiens de garde » des classes huppées.



Le Maire choisi par ses colistiers fut Léon Lannepouquet. Il devait conserver sa charge jusqu'à sa mort dramatique, en 1945. Enfant d'Hendaye, Léon Lannepouquet, sorte de colosse, en imposait dès le premier abord, par sa forte prestance, sa puissance physique et le timbre mâle de sa voix. Il habitait dans cette partie d'Hendaye qui, après les Allées, aujourd'hui disparues, ouvre encore sur la Côte d'Hapetenia laquelle plonge sur la route de Béhobie, ce quartier d'Urrugne qui tout aussi bien et plus rationnellement aurait pu être hendayais.

*Photo extraite du livre de l'Abbé Michelena :
Hendaye et son histoire*

Deux fois par jour, matin et après-midi, on voyait le premier magistrat municipal déboucher d'Irandatz. A pied ; ce moyen de déplacement utilisé alors, le plus fréquemment dans toute agglomération urbaine.

Même de loin on ne pouvait s'y méprendre. La silhouette massive de Monsieur le Maire ne prêtait à nulle confusion. Il allait d'un bon pas, assuré, alerte même. Aucune gêne pour un corps aussi massif. Toujours vêtu de sombre couleur de distinction, de sérieux, le col dur et la cravate impeccablement nouée, il se coiffait d'un béret basque, à large bord, porté avec cette façon très particulière aux gens d'Euskadi et qui ne manque pas d'élégance. D'aucuns ont pu dauber sur cette bouse (Jakez Hélias au nom des Bretons) ; d'autres sur ce champignon. Ils se trompaient d'adresse s'ils visaient les habitants de la partie occidentale des Pyrénées. Eux, ont fait de la coiffure de laine un couvre-chef noble, seyant bien en toute occasion.

Très ponctuel, très soucieux d'être à l'heure, le Maire gagnait son bureau à l'ancienne mairie. L'accueil de ses subordonnés s'éloignait de la réserve polie des serveurs face à un patron hautain, éloigné d'eux. Il n'avait rien d'un sérieux forcé. Pas davantage de la grande obséquiosité.

Léon Lannepouquet, tout en paraissant un être qui savait ce qu'il voulait et dont l'allure générale prouvait l'aptitude –et le goût- au commandement, n'en demeurait pas moins le compatriote, à part entière, point oublieux de ses origines, ni de ses camarades d'enfance. Son commerce s'avérait agréable malgré l'apparente rude écorce. Cela valait non seulement pour ses employés, mais également pour tous ses administrés –à quelque bord qu'ils appartiennent- qui sollicitaient un entretien. Léon Lannepouquet savait recevoir, écouter, prendre bonne note des requêtes. Dans la plupart des cas, du moins quand l'affaire en valait la peine, il se mettait en quatre pour rendre service. Et comme beaucoup de portes lui étaient ouvertes, plus haut, dans l'Administration il obtenait souvent gain de cause. Son champ d'action s'accrut notoirement d'ailleurs, ses possibilités d'intervention prirent plus d'ampleur, lorsqu'il fut élu Conseiller Général de canton, le canton de Saint-Jean-de-Luz. Un Conseiller Général radical-socialiste, à Saint-Jean-de-Luz, cela ne s'était jamais vu. Presque un « rouge ». A tout le moins un associé aux « rouges », un sympathisant avec eux. Pour franchir le cap victorieux, il fallut à Léon Lannepouquet la forte assise d'Hendaye, constituée surtout par les agents des douanes et de la Compagnie du Midi, tous ou en majeure partie, se trouvant, disons-le par facilité, à gauche. Ces cheminots, ces gabelous, francs républicains d'avant-garde, avaient des amis, des parents, hors de leur administration qu'ils influençaient et qu'ils avaient amené à leurs vues. Cela faisait un paquet de voix important.

Homme de contact avec son affaire d'assurance, entre autres activités, Léon Lannepouquet avec son portefeuille touchait pas mal de monde hors d'Hendaye, et nécessairement, se créait des sympathies, des amitiés ou bien laissait une traînée de confiance, après son passage chez les clients. Tous ne lui apportèrent point leurs suffrages, mais beaucoup le firent, jetant par-dessus bord les préjugés, laissant « corner » les sirènes adverses pour faire confiance à l'homme, qui jusqu'à l'heure, les avait correctement servis.

Il était dur de percer en Pays Basque à l'époque, pour des candidats qui ne se recommandaient point du conservatisme. Cela est encore, en partie vrai, actuellement, mais avec quelques nuances. Il y eut quelques pôles où perçait le progrès avec le Boucau, influencé depuis Tours par les communistes, Bayonne radical, Biarritz également un moment, Bidart un peu en avance ainsi que Mouguerre, Ciboure avec les pêcheurs contesta-

taires et nous l'avons déjà vu Hendaye, à cause de l'Administration aux nombreux agents. Demeurait tout le reste, le Piémont avec son chef de régression Saint-Jean-de-Luz, les villages tout autour, et les secteurs de montagne. Une chose est certaine au Pays Basque, c'est la difficulté pour tout ce qui est progrès social de percer. Il y faut du temps. Quand on y arrive. Et en ce moment encore le bastion n'est qu'à peine ébranlé. Cela —remarquable surtout pour la population montagnarde- fait que le basque a été un des peuples les plus rétifs au christianisme, qui a mis longtemps pour se faire écouter et s'implanter sur les bords de la Nive ou du Saison, sur les pentes de la Rhune ou d'Orhy. La plaine a suivi aussi dans ce sens. Mais dès que l'adoption est faite, alors c'est une fidélité à « yeux fermés ». Le changement rapide, n'a jamais séduit l'Euzkadi. Autant on s'avère long pour embrasser une règle nouvelle, autant on s'y accroche par la suite, autant on met de temps non seulement pour s'en défaire, mais même pour en douter. Lorsque le Basque se donne c'est pour longtemps, on peut même avancer pour toujours. Vous le trouverez peut-être froid au premier abord, rentré en lui-même, peu expansif. Mais voyez en cela comme une étude silencieuse qu'il fait. Il vous observe, il prend votre mesure. Mais si vous avez la bonne fortune de forcer sa sympathie, d'être admis dans son sentiment, alors vous pouvez compter avec sa sympathie point feinte et son amitié absolue.

En politique, il en va de même. J'ai connu un champion du monde de pelote basque, qui encore dans la force de l'âge, couvert d'honneurs, a adhéré au Parti Communiste. Vivant dans un patelin « bien pensant », tenant au pied de l'église un établissement à la fois hôtel et trinquet, il lui fallut bien du courage constant, de l'opiniâtreté résolue pour ne pas abjurer sa nouvelle foi. Rien n'y fit... ni les critiques sous le manteau, ni certaines froideurs de familiers, ni certaines mises à l'écart. Son adhésion il la maintint jusqu'à la tombe.

Il y avait de l'Herriot chez Léon Lannepouquet. Certes, sa taille dépassait celle du maire de Lyon. Mais chez tous deux s'était installé un semblable embonpoint, un « bedonnant », très notable radical, une même composition gilet-veste sombre et une coupe de cheveux courte. En brosse chez Herriot. Assez rase chez Léon Lannepouquet pour établir une certaine parenté avec cette forme capillaire en honneur à l'époque.

Un port de tête altier chez tous deux. Un organe vocal précieux par sa force sur les tribunes, pour les inaugurations, pour les fins de banquet. Certes, le docteur es-lettres Herriot disposait de rhétorique fleurie à sa disposition. Mais le bon sens du « primaire supérieur » qu'était le Maire d'Hendaye lui permettait de prendre de solides positions, de les défendre avec ardeur et habileté. La dialectique de l'un était puisée dans le livre, celle de l'autre dans la vie. Plus naturelle, donc produisant de beaux effets sur les électeurs qui n'avaient point hanté la rue d'Ulm, X ou Centrale, la grande majorité des Français, la totalité des Hendayais. S'il se trouvait à Hendaye d'anciens élèves des grandes écoles, ils constituaient l'infime minorité (et le conditionnel n'a rien d'inopportun en la circonstance).

Léon Lannepouquet aimait la compagnie. Elle ne lui fit jamais défaut. Aux camarades d'enfance et de jeunesse, aux amis, toujours en relation avec lui, venait s'ajouter cette faune que l'on rencontre partout, constituée de gens qui aiment « se faire voir » en compagnie relevée et qui escomptent retirer quelque profit personnel d'être de cette petite cour. Ainsi en va-t-il autour de tout personnage de quelque importance.

Son travail à la Mairie achevé, on savait où trouver Léon Lannepouquet. Au Grand Café, sauf rares exceptions. A l'intérieur par temps incertain, inclément. A la terrasse, à la belle saison. Il ne fut pas un grand buveur. Les soucoupes ne s'accumulaient pas devant lui. Il se trouvait là pour causer. Il dominait souvent les débats, tout d'abord parce qu'il avait un organe puissant, ensuite parce qu'il en imposait par son physique et surtout par sa dignité municipale.



Lorsque le Maitena ouvrit ses portes, Monsieur le Maire le fréquenta également. Mais il ne négligeait pas, pour autant les autres établissements. Il entrait partout, sans aucune difficulté, sans aucune moue. Cela contribuait à asseoir sa notoriété.

Il avait pour la jeunesse une grande compréhension. Certes, il ne flattait point tous ses débordements, bien qu'en lui-même il estimât plutôt sympathiques ces « péchés » d'immatunité. Les jeunes lui rendaient bien son amitié. Les Jeunesses Républicaines et Radicales qu'il contribua à former, furent parmi les éléments de pointe de ses bonnes fortunes électorales.

Maire en 1925, il avait pratiqué avant cette accession les réunions entre amis, entre concitoyens, réunions d'autant plus intéressantes qu'elles s'appuyaient sur la bonne chère. Une photo-souvenir nous le montre en 1922, autour d'une table de banquet, à l'occasion de l'inauguration du Café tenu à la plage par M. Bergeret, conseiller municipal qui y avait convié de très nombreux amis et connaissances, parmi lesquels François Duhourcau, le D^r Durruty, Léon Lannepouquet et le curé d'Hendaye, l'abbé Frapart.



On va le voir, Léon Lannepouquet, radical bon teint ne pratiquait pas l'exclusive envers le culte, ne manifestant pas l'ombre d'un quelconque sectarisme. Sa présence, en qualité de Maire, à la bénédiction de l'église Sainte-Anne de la Plage, agrandie, restaurée en 1936 mérite d'être signalée.

« Construite vers le milieu du XVIII^e siècle, par une confrérie de marins, la chapelle Sainte-Anne connut bien des vicissitudes. Transformée en corps de garde en 1757, abritant un ermite en 1779, elle n'est plus que ruines en 1867. Restaurée à la fin du XIX^e siècle, elle est finalement remplacée vers 1920... La générosité de la comtesse d'Aramon permit dès 1936 d'agrandir de façon considérable cette chapelle, de telle sorte qu'en 1938, l'église Sainte-Anne fut érigée en paroisse, devenant ainsi indépendante de Saint-Vincent... C'est le 7 août 1938 qu'eut lieu la bénédiction par S. E. Mgr Houbaut, évêque de Bayonne. La cérémonie se déroula en présence de la famille d'Aramon, du Maire et d'autres officiels. » (Texte de M. P.L. Thillaud, petit-fils de Léon Lannepouquet, auteur de Hendaye 1900-1930, compilation de cartes postales avec notes explicatives)

D'un éclectisme réel, le Maire se montra un supporter fidèle et très assidu du Stade Hendayais. Ondarraitz et Gaztelu le comptaient parmi les spectateurs les plus sûrs, un de ceux qui ne se trouvaient point là pour faire nombre, pour prendre l'air mais bien pour vibrer, participer de la voix et du geste au déroulement du match ou de la partie.

Pris dans une sombre rafle nazie, avec d'autres compatriotes dont un tout jeune Darbouet Jeannot, Léon Lannepouquet fut déporté en Allemagne où il succomba, à Dachau, en 1945.

Deux personnalités bien d'Hendaye devaient connaître des routes parallèles, les menant à une croisée de chemins où les attendait le terrible destin de la mort dans d'atroces conditions ; celles où manque l'horizon familial ou aimable ; celles où sont loin les présences chères, celles des matricules –ces humains diminués dans le corps que l'on voulait avilir- qui n'en ont pas moins encore une âme. Le terrible destin de la mort en plein XX^e siècle dans le hideux- ou plutôt l'innommable camp de concentration, honte de la civilisation, le super bagne nazi. Camp, honte de la civilisation universelle puisque ouvert, hélas, également ailleurs, au nom d'idéologies seulement ennemies en apparence, mais qui toutes tendent au même but plus que bestial –les animaux n'ont pas encore atteint une telle bassesse- l'anéantissement total de l'individu déjà transféré dans un autre espace mental avant que ne s'éteigne la petite veilleuse qu'il porte encore.

Nous connaissons déjà l'une de ces personnalités : Léon Lannepouquet. L'autre était Jérôme Faget. Deux êtres dissemblables, au possible, quant aux traits physiques, à ceux du caractère qui conditionnent bien des comportements. Deux hommes qui cependant, de concert, ont joué dans la vie locale un rôle de premier plan.

La disparité ne nuit généralement pas à l'accord, à la compréhension, à l'exécution d'une œuvre, à la bonne marche d'une entreprise ou d'une association, à la réussite d'un chantier, à l'harmonie d'un tout : corps social, ensemble musical (orchestral ou choral), équipe sportive.

Que l'on prenne un unisson choral. Il a, du fait la valeur de ses exécutants, une expression propre, un intérêt. Comparez avec une exécution à plusieurs hauteurs de voix, à plusieurs styles de voix, à plusieurs genres (mot pris dans son sens de distinction des sexes) et vous trouverez dans la diversité du second groupe, dans cet amalgame de différences, dans cette fusion des contraires, certainement un appel plus intense dû à une plénitude renforcée par les complémentarités.

Le premier avec toutes ses qualités artistiques risquera de vous paraître plus plat, comme se traînant car il lui manquera cet élan qui vient de la rencontre de contrastes anti-thétiques nettement exprimés ou atténués.

Nous verrons que Léon Lannepouquet et Jérôme Faget issus de moules différents prouvaient excellemment la réussite de leur mise en commun, de possibilités, d'aspirations, de pensées, de comportements différents mais non divergents.

Jérôme Faget ! J'ai déjà évoqué une certaine partie de son action, celle de militant syndicaliste de tête, de meneur à Hendaye de la longue grève des cheminots. Un être tout en longueur, sec et nerveux. Rien du colosse qui en impose. Un physique sans rondeur. Rien de pesant dans ses déplacements. Une démarche souple. Très loin du notable bedonnant. Plutôt la fine silhouette du bretteur qui attaque, pare les assauts, connaît les esquives, les met en pratique. Un battant né.

Jérôme Faget avait des particularités vestimentaires bien à lui. Ce que l'on retenait en premier, c'était la disposition des poches de ses pantalons. Pas ouvertes latéralement comme chez la plupart des hommes, mais béant à la verticale sur le devant des cuisses. Deux fourreaux qu'affectionnait notre ami pour y plonger très souvent ses mains. Ce qui lui donnait une attitude bien personnelle, d'où se dégageait une impression d'assise bien établie.

Il affectionnait les espadrilles de toile blanche. Il fallait que le temps soit bien mauvais, que la pluie tombe pour qu'il soit chaussé autrement. Un grand consommateur de blanc d'Espagne, car porter des espadrilles, presque en toute saison ; les avoir impeccables, du moins chaque matin, demandait un entretien quotidien. Certainement aussi la possession de plus d'une paire de sandales.

Il était également un adepte du col amidonné plutôt qu'en celluloïd. La cravate tombait dans le gilet que tout homme au métier non salissant portait tous les jours ; ce que faisaient aussi les dimanches, les ouvriers, les travailleurs manuels en général, avec un souci d'étiquette qui manque à l'heure présente.

Faget se contentait d'un béret basque rond, à petit bord, légèrement appointé à l'avant. Il l'avait en permanence sur la tête. Cela ne constituait point d'ailleurs un événement. Alors la coiffure –surtout le béret chez nous- était indispensable, pour la bonne, la régulière tenue, pour être dans la norme. Les femmes n'y échappaient pas. Peut-être les fillettes. Encore à la belle saison, combien n'étaient pas de ces « Claudine » coiffées de chapeau de paille. Gamins, nous avons le béret souvent vissé sur notre tête pour le grand dam de la politesse. Il nous arrivait de l'ôter et ô sacrilège ! de le rouler pour le transformer en une sorte de boule approximative qui nous permettait de prouver nos talents de joueurs de l'association (football ordinaire). Sacré béret ! J'y reviens. Il le mérite puisque de toute évidence ; un rejet de la tradition, un sacrifice que rien ne justifie à une mode venue d'ailleurs, une fausse conception d'élégance, un suivisme général engendré par une illusion grégaire, un manque de goût chez certains « déplumés » (je sais que l'on se fait à ces crânes nus, violacés en hiver, soit qu'on les méprise, soit qu'on ne les voit plus) tendent à en faire une chose obsolète.

Et cependant il n'y a guère, quelques décennies passant si rapidement, il conditionnait l'allure, participait à la distinction. Le Monsieur le portait bien assis sur le derrière du crâne, cassé à l'avant avec une sorte de visièrre, un pli marqué au-dessus du cuir. Le fantaisiste, le je « m'en foutiste », l'original, lui faisaient tenir des poses surprenantes. Ou sur l'oreille, incliné. Ou en arrière. Ou enfoncé de telle sorte qu'il évoquait un bolet. Certains adeptes, surtout d'âge mûr, avaient une prédilection pour la pointe ou le bec dont il a été déjà parlé. Que l'on me croie ou non, j'affirme que la façon de porter le béret portait témoi-

gnage soit d'un rang social, soit d'un souci d'élégance, soit de désinvolture quand hélas, ce n'était pas également d'un manque de goût.

Revenons à Jérôme Faget. C'était un homme extrêmement nerveux ce qui ne l'empêchait point de conserver même dans les situations difficiles un calme surprenant. Curieuse cette apparente dualité chez certains individus, portés du fait de leur nature propre, sur l'excitation, le débordement des réactions, des comportements, l'explosion et qui se contrôlent de façon remarquable et durable. Résultat à n'en point douter d'une éducation de la volonté. Marque d'un esprit fort, d'une intelligence en éveil, d'un jugement pertinent. Savoir déjouer ce que le physique comporte de troublant, de provocant, pour s'en tenir à la sérénité, au calme réel, indispensable pour raisonner sainement, avec justesse et efficacité. Pas à la portée du premier venu. La seule trace de grande nervosité, chez Jérôme Faget, consistait en tics faciaux. Mais rien de laid. On s'y faisait. L'originalité du personnage n'y perdait rien, bien au contraire.



Jérôme Faget était un homme à facettes multiples. La terrible direction du Midi avait pu le chasser –avec beaucoup d'autres– après les grèves de 20 ; elle n'en fit pas pour cela un désœuvré, un chômeur. D'ailleurs se représenter Faget en oisif, impossible.

La Mairie allait vite l'occuper. Quel y était son rôle ? Premier adjoint officiellement. Il fallait bien –ainsi l'exige le corps social– un premier et des seconds à la maison communale, comme partout où le travail était organisé en groupe.

Photo remise par Mme Maïté Faget

En titre, en qualité représentative, Léon Lannepouquet fut le Maire à part entière. Ce n'était que justice démocratique puisque le plus gros contingent des conseillers municipaux provenait de ses partisans directs, lesquels, au demeurant, vouaient à Faget une amitié, une estime, au moins égale. En fait, les tâches étaient partagées, tacitement, d'un commun accord, de telle sorte qu'il était malaisé d'établir un rang, une distinction. Deux hommes aimaient Hendaye d'une manière aussi ardente... deux hommes qui, jeunes, connurent bien les rouages de l'administration municipale... deux hommes également dévoués au service de leurs concitoyens... deux hommes qu'on abordait facilement... deux hommes qui ne jouaient point aux bonzes mais prisait l'amitié... deux hommes qui ne faisaient pas dans le faux-semblant, dans l'hypocrisie, qui ne se privaient pas de remarques nécessaires, sans arrière-pensées, remarques portant sur une autre façon de voir les questions... deux hommes qui, parfois, discutaient ferme mais toujours loyalement et pour avancer dans l'action.

Ainsi, Hendaye, pour son plus grand bien avait alors, à la Mairie, une direction bi-céphale. Pas question de mettre en relief l'un plus que l'autre, d'aller, en catimini, trouver Léon ou Jérôme. Les contacts s'effectuaient au grand jour. S'il y eut quelques ratés ; ils furent on ne peut plus rares, tellement rares qu'ils passèrent inaperçus.

Si le Maire donnait le plus clair de son temps à la Commune, son Adjoint ne se contentait point d'un rôle de figuration. Dès qu'il avait un instant de libre c'est à la Mairie qu'il recherchait le loisir.

On se demande comment ce diable d'homme arrivait à tout faire. Tout d'abord ses occupations professionnelles dont dépendait la vie matérielle des siens. Lui, l'homme de bureau n'hésita pas à monter une épicerie qui, à la Plage, prit rapidement belle allure. Il mettait la main à la pâte, aidé par un neveu. Plusieurs fois par semaine, de très bonne heure, il était à Bayonne pour s'approvisionner auprès des grossistes.

Je l'ai connu au Casino, au théâtre des Variétés. Partout il jouait non le rôle de mouche du coche mais celui du dirigeant et du collaborateur compétents. Point fâché avec la syntaxe, on trouvait de ses articles aussi bien dans les journaux ouverts à la politique (de gauche), que dans ceux versés dans le sport. On y retrouvait cette argumentation précise, un peu sèche mais si efficace qui était sa caractéristique propre, pour approcher les questions et les résoudre.

Il fut un dirigeant de pointe au Stade Hendayais où il était écouté de tous. Il réalisa cette gageure, lui qui n'avait rien d'un sportif de grande envolée, de réputation établie, de donner des conseils –et d'utiles conseils- dont même les joueurs les plus chevronnés faisaient le plus grand cas. Que de situations délicates n'a-t-il pas débrouillées ! Le Stade occupait alors un bon rang dans la hiérarchie du rugby français. Il fallut souvent intervenir auprès des Autorités de la Fédération. Qui le faisait ? Faget.

Je connais un ancien joueur, de la belle époque du Stade qui dut à Faget de participer à un match de rugby alors qu'il était puni à la caserne, loin d'Hendaye. Privé de toute permission de sortie. Et avec ça la malchance d'avoir un Commandant « vachard », donc intraitable. Or, la rencontre du dimanche avait une particulière importance pour la classification du club. Notre puni pestait, rongait son frein. Mais soudain il se rappela Jérôme Faget. Il l'alerta dans les toutes dernières quarante huit heures. Faget sut toucher, à Paris, qui il fallait. Ordre impératif de lever la sanction, ou tout au moins d'y surseoir, fut envoyé au Bureau de la Place qui transmit à la compagnie intéressée.

Etrange à première vue. Un homme tel Faget ne cachait pas la couleur de son drapeau, un peu rouge, celle de la S.F.I.O. Comment se créait-il et conservait-il des relations avec des gens qui devaient avoir en sainte horreur tout ce qui évoquait la révolution, le peuple, le socialisme, l'internationale ? Secret des rencontres estivales, des approches diverses. Estime peut-être que peuvent avoir des gens d'un autre monde, d'une autre éthique, pour quelqu'un qu'ils voient honnête, point fermé, tolérant. Ce dont je suis certain, c'est que concernant Jérôme Faget, cela ne comportait, ne pouvait comporter, de sa part, ni compromissions, ni abandon des principes. Jérôme était présent sur de nombreux terrains et apprécié partout. Partout où l'homme était, était Faget. 1936 fut pour lui une grande date, une belle époque, une remarquable année, une éclatante revanche.

Devenu de ses amis, malgré notre différence d'âge, nous empruntions parfois le Boulevard de la Mer à Hendaye. Je me régala à l'entendre parler du passé et juger le présent.

Il avait très bien connu le dirigeant communiste Jacques Duclos qui avait travaillé à l'Eskulduna comme pâtissier. Naturellement, si de part et d'autre, Duclos et Faget, demeureraient dans la courtoisie la plus convenable, ils discutaient ferme à l'occasion de réunions ou de rencontres voulues ou dues au hasard.

Celui qui avait refusé la bolchevisation du Congrès de Tours ne pouvait être à l'unisson de pensée avec, déjà un dirigeant de la Section Française de l'Internationale Communiste.

Je me souviens d'une boutade de Jérôme Faget, lors de la victoire du Front Populaire, et de ce qui s'ensuivit, boutade dont il me fit part alors que nous arpentions le bord de plage. Duclos n'était plus devant les fourneaux de l'Eskualduna, mais au perchoir de la Chambre des Députés, comme vice-président.

« Tu as vu la photo sur le Populaire me dit Faget... Duclos porte la jaquette. Je ne pense point qu'avec l'habit de gala on fasse davantage pour le peuple et que l'on se sente plus prolétaire.

- L'habit ne fait pas le moine, rétorquai-je, pour dire quelque chose avec une juvénile candeur.
- N'empêche, mon cher. Quand on prend goût aux « queue-de-pie », à la présentation des armes, aux lambris dorés, aux réceptions mondaines, inévitables, on se trouve mal préparé pour « le grand soir ».

Thème qui forcément permet beaucoup d'argumentations, d'arguties, de critiques comme de défenses, et qui tout compte fait, peut s'appliquer à bon nombre de politiciens. Mais ceci est déjà un peu oiseux ou tellement évident.

Lors de la victoire du Front Populaire, Faget ne reprit pas sa place aux Chemins de Fer devenus la S.N.C.F.

Il continua à assurer ses multiples fonctions, ses diverses activités, ses charges nombreuses, jusqu'au jour où la sinistre gestapo vint l'arrêter.

Il fut du triste convoi avec son copain, son collègue à la mairie, Léon Lannepouquet, et aussi avec quelques malheureux Hendayais, qui à l'exception de deux rescapés, par miracle, ne devaient pas revenir de l'impossible enfer.

Deux belles figures hendayaises qui avaient tant aimé leur ville, tant fait pour elle, n'allaient avoir comme dernier suaire que l'hostile, la froide terre étrangère.

Il ne saurait entrer dans mes intentions de passer sous silence l'autre adjoint au Maire. Ce serait de ma part injuste, manque de déférence, incongruité et négligence blâmable. L'autre adjoint, collaborateur et grand ami de Lannepouquet et de Faget était le Docteur Casenave.

Il n'eut certes pas à œuvrer de façon si constante, si quotidienne, en mairie, que les deux premiers. Il se tint plus dans l'ombre, plus par manque de temps, par nécessité professionnelle, que par détachement des questions touchant la commune.

Néanmoins, une forte personnalité comme la sienne devait, très certainement, contribuer par de judicieux conseils, par la clarté, la méthode d'un esprit cartésien à aider les principaux responsables dans les études des problèmes et dans leurs résolutions.

De toute façon c'était le plus intellectuel des trois. Ce que l'on pouvait remarquer, souligner, marquer d'un caillou blanc, c'était le fait qu'il se trouvait un médecin généraliste qui avait fait siennes les idées de progrès, qui n'était pas effarouché par les concepts laïques, qui n'était gagné par aucune urticaire au contact de la gauche. Quelle différence, quel contraste, si l'on regardait de ses chers confrères, tous ou en immense majorité du côté du conservatisme le plus fermé.



*Photo du Dr Casenave
extraite du livre du Stade
Hendayais*

Le Docteur Casenave était un bon colosse. Dans le genre du Maire, mais avec une allure moins pesante, cependant. Rien dans cette sorte de géant ne faisait lourd, ni inesthétique. Il avait pratiqué le rugby – nous en avons déjà touché un mot- au Stade Bordelais Université Club du temps de ses études en Faculté. Etabli à Hendaye, il révéla, très rapidement, ce jeu à ses nouveaux compatriotes. Les amateurs de l'ovale lui doivent une reconnaissance. Certes, avec l'extension de ce sport en Côte Basque, Hendaye une fois ou l'autre aurait été conquise. Mais c'est indubitable. S'il y eut le Stade Hendayais –filleul du S.B.U.C.- si on y pratiqua dès l'origine le rugby, c'est au Docteur Casenave qu'on le doit.

Le Docteur portait une barbe longue, bien fournie qui cachait menton et cravate, et haut de chemise. Une de ces barbes fort en honneur fin XIX^e, début du XX^e siècle, du moins jusqu'à la grande tourmente.

En 1920, et cela distinguait le Docteur de l'ensemble de ses concitoyens, peu d'Hendayais manifestait un quelconque engouement pour le buisson de poils sur le visage. Seule, un temps la moustache demeura sur la lèvre supérieure. Au fil des ans d'ailleurs, la grosse gauloise, épaisse, longue, débordant les commissures des lèvres fut remplacée par des plaquettes ou des filets à la base de chaque narine. Jusqu'au jour où le visage tout rasé fut à la mode. Le glabre remplaçait le pileux.

Le Docteur Casenave était vêtu avec cette sobre élégance, marque de certaines situations où le sérieux doit être la qualité cardinale. Vêtement de bonne coupe, tirant sur le sombre. Le port du chapeau noir, à larges ailes, ajoutait une distinction supplémentaire à l'ensemble du personnage, de la personnalité devrait-on dire plus exactement. Les lunettes qu'il portait en permanence, ajoutaient encore davantage au côté intellectuel.

Le Docteur Casenave remplaça un beau jour comme médecin de la Compagnie du Midi, ceux qui jusqu'à l'heure en avaient l'exclusive prérogative : les Camino père et fils. Je fus de ceux qui ne regrettèrent pas un tel changement. Le père Camino à la longue était devenu trop bougon. Conséquence du grand âge sans doute. Mais le patient n'avait pas à en pâtir. Son fils Romuald n'avait point de la manière douce avec les enfants, que ce soit dans l'accomplissement des actes médicaux, ou dans la façon brusque de procéder à des recherches orales avec des questions qui désarmaient le bambin qui souffrait, et qui ne venait point en consultation pour être épouvanté.



Le Docteur Casenave se tenait plus à portée du malade. Il savait mettre davantage en confiance. Il habitait une villa, en fin de rue du Port, avec vue imprenable sur la Baie et la Citadelle de Fontarabie. C'est là qu'il consultait. Ainsi nous n'avions plus le mystérieux de la vaste demeure mauresque des Camino ; nous ne pouvions voir de la salle d'attente le vaste patio, sorte de grande serre avec ses fleurs rares et ses hautes plantes, patio qui donnait sur la baie.

Nous n'avions plus le spectacle de la puissance défensive avec les lourdes portes où de gros clous pyramidaux faisaient saillie ; davantage placés de la sorte et en tel nombre pour impressionner que comme motif d'ornementation. Mais nous étions plus à notre aise dans l'immeuble bourgeois du Docteur Casenave. La salle d'attente, largement éclairée par de vraies fenêtres nous préparait à l'amène réception du praticien.

Le Dr Casenave conduisait, volontiers, sa grande voiture noire. Mais il ne lui répugnait pas de faire les rues, à pied, et de se montrer avec tous ceux qu'il rencontrait d'une urbanité naturelle et simple qui plaisait.

Je devais le perdre, un peu de vue, après 1929. Il fallut que la délivrance d'un certificat faisant foi d'une maladie assez sérieuse qu'il m'avait soignée, m'oblige à prendre contact avec lui pour que je le retrouve en 1940, un peu vieilli, handicapé par une vue de plus en plus déficiente ; en Soule, à Sauguis où il s'était retiré dans un modeste cottage, tout exercice médical lui étant désormais interdit. Je fus reçu par lui fort courtoisement et très simplement. Il éprouva une certaine joie à évoquer, durant quelques instants, Hendaye dont en pensées, il ne s'était jamais séparé.

Après 1920, il nous arriva, à plusieurs reprises de voir, collées sur les murs de la commune, à hauteur convenable pour éviter un enlèvement facile (la bulle, la maculation n'étant point connues) des affiches de même composition, portant sur un même sujet et représentant le plus laid faciès humain qui se puisse imaginer, une tête hirsute, un regard torve, au paroxysme de la méchanceté, une barbe de plusieurs jours aux piquants sales ; la bouche de travers et surcroît d'abjection et de cruauté, tenant entre ses dents un de ces redoutables eustaches d'apache, prêts, selon toute probabilité, à servir pour trucidier quelque innocent. Tout dans la caricature portait à inspirer le dégoût, l'horreur, la répulsion et créait le sentiment de révolte, à l'égard de l'odieux et appelait son rejet définitif. Car il ne s'agissait point d'un dessin anodin mais bel et bien de présenter ainsi le bolchevisme russe et le communisme international, son infernale antenne. Bolchevisme, communisme ! Pour l'immense majorité des populations de l'Occident c'était la même chose et cela voulait dire le chambardement violent, sanglant survenu dans cette malheureuse Russie, la mort des dirigeants « aimés », leur remplacement par des sanguinaires qui ne régnaient que par la terreur, l'assassinat, sur un peuple affamé par une disette indicible.

« Voilà braves gens ce qui vous arriverait si vous vous laissiez prendre aux belles phrases des rouges, voilà ce qu'il adviendrait de votre si douce France, gérée par des gens si bons et irréprochables, cette France où vous êtes si heureux. Voilà l'hydre qui vous menace et contre laquelle il faut non seulement vous préserver, mais être prêts à combattre, chez vous, car insidieusement, elle s'introduit partout. » Propagande un peu grossière. Mais n'est-ce point celle-là qui frappe le plus, l'immense lot de crédules, des peureux. Il y avait quelques ratés. Parfois une affiche sautait, soit que le mauvais temps lui fasse subir des outrages détériorants, soit qu'une main hardie se charge de l'arrachage. Mais le remplacement s'opérait rapidement. La sale binette réapparaissait sur le mur. L'Autorité veillait. L'outrance, le vil, l'épouvantable qui frappent les âmes simples se trouvaient à nouveau en place. Longtemps, les résultats répondirent aux calculs des afficheurs. Il ne faisait pas bon se déclarer « pro-russe », communiste entre 20 et 30. Il fallait quelque courage, en province notamment pour oser le prétendre. Les adhérents étaient rares et les élus faciles à compter, et encore très souvent inquiétés par la police d'un état bourgeois, farouche défenseur d'un ordre –pourtant inégalitaire au possible- solidement établi.

« L'homme au couteau entre les dents » me remet en mémoire d'autres canailleries apposées plus tard entre 1940 et 1944, sur les murs de France par l'occupant nazi ou par la racaille milicienne sous sa férule.

Alors, on exhibait le portrait du « terroriste » que l'on avait passé par les armes. Pour écœurer les braves timorés on avait eu recours à la monstrueuse contrefaçon. Sur la photographie des résistants que l'on venait d'exécuter, on avait opéré tellement d'infâmes retouches, ajouté tellement de laideurs que l'on avait transformé des visages normaux, honnêtes en faces de criminels.

Hélas, durant quelques mois l'horrible truquage prit. L'innocent français, tremblant pour sa peau, traumatisé par l'occupant, trouvait qu'en effet ces « terroristes » avaient tout d'assassins, d'escarpes, d'irréguliers. Le coup était réussi. La Résistance était humiliée. Pas pour longtemps. L'on découvrit où étaient les « terroristes » et alors tout bascula, comme bien des préventions tombèrent en 1936, lorsque le communisme ne provoqua plus une diarrhée générale et que par dizaines furent élus des députés qui se recommandaient du Parti qui avait comme emblème la faucille et le marteau.

Je m'en souviens parfaitement bien. C'était aux environs de 1923-1924. J'avais à peine un peu plus de dix ans. J'assistai pour la première fois à une réunion publique dans la salle de musique. Et quelle réunion ! Pas comme d'autres, je le suppose, par intuition d'enfant avec la certitude de ne point me tromper. Une réunion de propagande avec comme orateur pour exposer les thèses de son Parti, un jeune communiste du Boucau. De mémoire d'Hendayais on n'avait pas connu un tel culot. Venir prêcher la révolution. Venir braver les honnêtes gens malgré le discrédit, malgré la mise à l'écart. Le porte-parole n'avait rien d'un matamore. Plutôt maigrichon, le teint blanc, de petite taille, la voix ne montant point trop haut. Est-ce par manque d'assurance, inexpérience, jeunesse, peur des réactions de l'auditoire ? Il faisait très modeste, plutôt effacé, gêné sur la petite estrade scolaire, qui à peine, le mettait au-dessus de ceux qui l'écoutaient.

Un métallurgiste se déclara-t-il en préambule. Un ouvrier des Forges de l'Adour. Un Boucalais pour plus ample information.

« Ça ne m'étonne pas, murmura un voisin, près de nous. Ils sont tous communistes au Boucau. » Il faut dire qu'à l'époque la majeure partie des hommes du Boucau était constituée d'ouvriers métallos.

Curieux destin que celui de cette bourgade en bordure de l'Adour ainsi que celui – associée directe- de sa voisine, Tarnos, l'embouchure du fleuve pyrénéen commençant au Boucau et finissant par la jonction définitive avec l'Océan, à Tarnos. Le minerai de fer espagnol n'était pas nécessairement loin. Que fallait-il de mieux pour songer à la création d'une usine et nécessairement à l'établissement d'un port pour le transit. C'est ainsi que le Boucau de la pêche, et Tarnos de l'agriculture et de la production maraîchère, devinrent concentration industrielle avec apport de main-d'œuvre venue de l'extérieur, même et en nombre non négligeable d'Espagne où languissait un prolétariat misérable. Un terrain, donc très favorable pour recevoir les idées révolutionnaires neuves et des masses faciles à mouvoir dans un certain sens de l'histoire, surtout qu'à l'est, dans la vieille Russie des tsars, le peuple, les miséreux venaient de prendre le pouvoir, du moins c'est que d'aucuns affirmaient hautement sans chercher à déceler ce qu'il en était exactement. Il est vrai qu'au début tout est beau, tout paraît pur, tout semble baigner dans l'huile. Mais passe le temps... Enfin quel qu'ait été le dévoiement ultérieur, il y avait de quoi, en cette Révolution de 17, soulever l'espoir, l'enthousiasme de tous ceux qui par le monde peinaient, souff-

fraient, étaient les victimes d'un capitalisme sauvage, d'un patronat farouchement conservateur et très peu accessible aux gestes généreux. Boucau-Tarnos devenu un de ces lieux où s'affrontent les classes, opta pour la nouvelle internationale, celle de Moscou et pour la toute jeune confédération syndicale, la C.G.T.U. (Confédération Générale du Travail Unitaire) aux objectifs révolutionnaires. Boucau et Tarnos eurent des municipalités communistes dès 1920. En même temps, sortirent du rouge, de jeunes propagandistes qui firent leur classe dans le Parti et furent envoyés pour « évangéliser » les environs. Rude tâche, périlleuse, audacieuse, un peu d'esprit « kamikaze » indispensable. N'oublions pas que nous sommes à l'époque où l'affiche de « l'homme au couteau entre les dents » fait son plein effet.

Donc, c'est par un dimanche sombre, très ennuagé, qu'un de ces bénévoles à l'apostolat avait été envoyé à Hendaye. La salle –pourtant de petite dimension, celle d'une classe à effectifs réduits- s'avéra bien trop grande. Lorsque nous arrivâmes mon père et moi, nous trouvâmes place très aisément.

Quand l'orateur que personne ne présenta –pas question de trouver quelque courageux pour former un bureau malgré une invitation peu assurée- commença son exposé, nous pouvions nous compter sur nos dix doigts. Pourquoi mon père –à tendance radicale affirmée- avait-il voulu assister à la réunion ? Par curiosité peut-être, mais aussi par indépendance d'esprit, car il se moquait bien de ce que pouvait en penser le voisin et il avait grandement raison.

Quant à moi, je ne puis dire ce qui le motiva à me faire suivre. Mais je l'en remercie. Il me donna une belle leçon d'éclectisme, de refus des idées préconçues.

Tout se déroula sans incident. L'orateur fit son exposé, très librement. Il n'y eut pas d'interrupteurs. Même certains arguments, très neufs, très osés, choquants pour qui n'en avait point l'habitude, passèrent sans soulever un quelconque tollé. Les murmures furent clairsemés, et très tamisés.

Un artisan que l'on sentait aux antipodes de la pensée collectiviste posa quelques questions, mais sans nulle méchanceté, sans éclat de voix. S'il n'y eut pas d'acclamations, si même on eut quelque peine à discerner un ou deux applaudissements étouffés, si personne ne broncha à l'appel aux adhésions, tout se termina le plus pacifiquement du monde, ce dont le jeune « missionnaire » parut fort satisfait. Lui ou certains de ses camarades rencontraient certainement des accueils plus hostiles dans le Pays Basque. Leur ouvrit-on la porte partout ?

Pour en revenir et en terminer avec Hendaye, est-ce que le squelettique auditoire de ce dimanche lointain se serait douté qu'un jour, un adjoint communiste serait du Bureau Municipal (vu à trois reprises depuis jusqu'à l'heure où j'écris) et que des conseillers de même obédience siègeraient à l'Assemblée Communale.

Qui parmi ces rares courageux et curieux aurait deviné qu'un jour une notable fraction des électeurs hendayais se prononcerait à maintes reprises pour les candidats du Parti, toujours fidèle aux enseignements de Lénine ? Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que dès 1924, à l'occasion des élections législatives générales, les communistes firent une entrée remarquée à la Chambre des Députés avec 24 élus. Mais ces représentants émanaient de la périphérie parisienne ou des lointains coron du Nord. Donc, ici, rien ou presque rien de perceptible, rien qui touchât le sud-ouest en général et le Pays Basque blanc, en particulier.

En 1928, il me fut donné d'assister à une réunion politique, publique, d'une autre ampleur. Et cependant quatre années séparaient, seulement, les deux événements.

Il est certain qu'en quatre années beaucoup de choses peuvent changer. De surcroît, il faut comparer ce qui est comparable. Le Parti Socialiste, en l'occurrence, présentait mieux, était affligé de moins de farouches suspicions, de haines mortelles que le Parti Communiste grandement rayé de la bienséance avec son image de « l'homme au couteau entre les dents ».

Nous savions pour l'avoir lu sur les affiches, abondamment apposées sur les murs d'Hendaye, que se tiendrait, tel jour, aux Variétés, une réunion publique et contradictoire organisée par le Parti Socialiste (S.F.I.O.) à l'occasion de la campagne pour les élections législatives du dimanche suivant. Annoncés comme orateurs : Faget Jérôme, adjoint au maire qui parlera pour la section locale du Parti, un membre dirigeant de la Fédération Départementale et le candidat socialiste. Pour le vendredi.

Le vendredi c'était notre soirée de répétition en salle de musique. Notre chef, un enseignant pourtant, avait l'esprit politicien si peu développé, qu'il ne lui vint pas à l'idée de surseoir à la séance hebdomadaire, afin de permettre aux membres de l'Harmonie qui votaient, de pouvoir éclairer leur religion. D'ailleurs, ces derniers le demandèrent-ils ? A l'instar du chef, ne préféraient-ils pas les passages musicaux, denses, chargés d'art, aux périodes oratoires moins aptes à les émouvoir, à les faire vibrer ? L'Harmonie pour tous passait avant beaucoup de choses.

Notre répétition se termina, comme à l'accoutumée, aux environs de 22 heures 30. Tout continuait aux Variétés à cette heure-là. C'est du moins ce que nous subodorâmes, nous les jeunes. Beaucoup parmi nous ; mus par une curiosité naturelle, celle de savoir comment c'était une réunion publique, plus que par désir de nous initier pour plus tard à la vie civique, prîmes le chemin des Allées, sans perdre de temps.

Y eut-il beaucoup d'adultes pour nous suivre. Nous ne nous en inquiétâmes point. Mais nous en découvrîmes néanmoins dans la salle, parmi les auditeurs.

Nous arrivâmes vite aux Variétés. Les portes étaient grandes ouvertes. Nous constatâmes que la salle d'en bas se trouvait pleine à ras bord. Des auditeurs devaient se contenter des « pas perdus ». A quoi bon tenter l'impossible. Allons voir, en haut. Du monde, même dans l'escalier. Nous nous glissâmes comme nous pûmes, entre les poteaux humains, non sans soulever des protestations. Nous atteignîmes l'étage, la partie des galeries latérales et des balcons. Là aussi le plein. Le tout dans la pleine lumière. Salle et scène bénéficiaient du grand éclairage.

Nous nous casâmes tant bien que mal. Oh ! Surprise. Sur la scène, en face de nous, où l'écran avait été relevé, derrière une table, debout, où d'autres messieurs se tenaient assis, Monsieur Faget, l'adjoint socialiste d'Hendaye parlait, quelqu'un que nous connaissions bien. Nous fûmes tout ouïe. Mais malgré notre vive attention, nous aurions éprouvé quelques difficultés s'il nous avait fallu répéter ce que nous avions entendu. Néanmoins, je puis affirmer que Monsieur Faget mania l'optimisme avec une assurance, belle à entendre, cita des endroits –loin de chez nous, hélas,- où ses couleurs allaient triompher, comme à Toulon, par exemple où son camarade Paul Boncour allait « se farcir » l'adversaire de droite. Je me souvins alors, d'un certain avocat de renom, à la chevelure abondante, léonine et dont il était souvent fait mention sur la Petite Gironde. Mais j'ignorais que ce monsieur, petit de taille, fort élégant avec des guêtres blanches aux

pieds, fut socialiste et camarade de notre compatriote Faget. Je n'en fus que plus fier, en l'apprenant. Faget cita aussi le nom d'autres vedettes de son Parti assurées du succès. Le responsable départemental lui succéda avec l'autorité que lui conférait son titre, son rang dans le Parti.

Nous n'en demandâmes pas davantage. Demain il y avait classe. Et puis ça durait trop. Il n'était pas loin de minuit. Nous n'avions aucune permission pour brader ainsi notre sommeil.

Nous laissâmes donc les Variétés en pleine ébullition de propagande. Sans attendre l'audition du candidat-député. Sans attendre, non plus, ce dont on nous avait parlé d'une façon énigmatique : le contradicteur, ce boutefeu qui viendrait allumer, embraser les débats et transformer des démonstrations spéculatives en joutes au finish. Bien nous en prit. Il n'y eut pas de contradiction. Il est vrai que faire sortir des rangs bourgeois un « phénomène contradicteur » participe de la gageure.

Faget avait fort bien fait de parler des chances socialistes, ailleurs. Dans l'ensemble de la circonscription de Bayonne, le candidat aux trois flèches réalisa plutôt un pâle score. Hendaye se trouva au-dessus de la moyenne. Mais ce ne pouvait être un motif suffisant de satisfaction. Les socialistes eurent une centaine d'élus en France. Une base pour plus tard. Et Bayonne, ville et circonscription, avait un représentant radical-socialiste ce qui n'était pas si mal, au demeurant, car on sait ce que le Piémont d'Urrugne à Saint-Jean-Pied-de-Port comporte de faits acquis, de traditions conservatrices, de refus d'ouverture vers ce qui est autre, ce qui est neuf, ce qui « chambarde » les situations tout en assurant plus de justice.

D'autres réunions publiques avant 1928, je n'ai aucune souvenance, soit qu'il n'y en ait point eu, l'apalissade évidente, soit que j'en aie ignoré la tenue.

Je fais une exception pour une assemblée de cheminots C.G.T. où j'accompagnais mon père. La réunion était organisée pour un échange de points de vue sur des questions intéressantes, seulement, les employés de la gare, sur des revendications pour lesquelles il fut beaucoup dit. Pas d'orateur. Pas de périodes calculées. Des faits précis, des doléances justifiées ressortirent des interventions des syndiqués pour aboutir à des résolutions couchées noir sur blanc, et destinées à la diffusion et surtout à être portées à la connaissance des responsables, afin que bonne suite soit donnée dans le sens de la satisfaction de vœux exprimés fermement.

Ce que je sus c'est que Léon Lannepouquet tint plusieurs fois la tribune. Pour son élection au poste de Conseiller Général du canton de Saint-Jean-de-Luz et par la suite pour rendre compte de ses activités. Je ne crois pas me tromper en affirmant, qu'il le fit surtout hors d'Hendaye, où ses contacts journaliers, à la Mairie, hors de la mairie, en de nombreux endroits, et quel qu'en fut le moment, avec ses concitoyens administrés suffisaient amplement pour expliquer et pour s'expliquer.

« Et la droite ? Qu'en faites-vous ? N'existait-elle pas ? Se terrait-elle ? N'organisait-elle pas quelques rassemblements, avec orateur, elle aussi ? pourrait-on demander.

Je serai fort embarrassé pour répondre, quant à moi. Les meetings en salle s'il y en eut, j'aurais eu quelques difficultés, sans doute pour y pénétrer, pour plusieurs raisons, dont la principale ne tient pas seulement aux organisateurs. Ceux en plein air, inconnus parce que sans doute sans existence. »

D'ailleurs la droite à l'époque dont nous parlons, à Hendaye, « qués aco » ? Qui peut la définir exactement, caser un citoyen quelconque sur quelques apparences légères ou simulées dans un compartiment spécial ?

On pouvait se dire aisément socialiste, radical, plus timidement communiste et en extrapolant se servir du vieux vocable « gauche » pour se situer dans un vaste conglomérat. Mais se classer d'emblée dans la catégorie des blancs, des ennemis du progrès social, des profiteurs ostensibles et cyniques, des nantis narquois, des partisans du retour en arrière avec l'exploitation éhontée des pauvres, l'éradication des quelques lois qui apportent du mieux à la condition ouvrière, pas si facile à faire, surtout quand on est fortement entouré de salariés et que l'on doit compter avec eux, si l'on tient boutique, ce qui semblait le cas de la plupart des « bien pensants » d'alors. Même se proclamer de droite ne créait pas un enthousiasme délirant.

Mieux valait la lecture –à l'abri de regards curieux et parfois hostiles- d'organes de la presse réactionnaire. Mieux valait l'atmosphère feutrée de l'église pour écouter le prône qui pourfendait l'infidèle, le partageux, le fainéant qui en veut à votre escarcelle remplie si difficilement, au prix de tels efforts, de tels sacrifices, de telles heures de travail.

Mieux valait lancer quelques attaques dans son magasin, dans son officine, surtout quand les clients présents ne portaient pas, sur eux, le désir de « croiser le fer » et au fond n'en avait que faire de la « foutue politique ». Mieux valait être membre d'une Association patriotique, même si l'on avait passé les années de guerre, sans risque, même si on avait profité pour lester plus solidement son magot personnel. Mieux valait être de ces « bons Français » qui défilaient, drapeaux déployés, pour les grandes circonstances, se rendaient régulièrement au Monument aux Morts ; ces morts tombés pour la plupart sans savoir ni pourquoi, ni pour qui ; mieux valait d'être de la communion patriotique.

Mieux valait en rester dans la béate admiration des grands noms de la réaction nationale.

« Ne sait pas parler en public, qui veut, disaient-ils pour excuser leur carence. » En un sens ils avaient raison. Mais ce qui est plus difficile à saisir c'est leur manque d'appel vers leurs ténors. Car ils en avaient. Dans les Basses-Pyrénées, même, le conservatisme avait ses têtes.

Nous n'en citerons que trois. Ils avaient de l'envergure. Une stature nationale, dans cette décennie bien définie. Léon Bérard, un fin lettré, membre de l'Académie Française (ceci n'étant pas une référence toujours déterminante), un dialecticien subtil. Louis Barthou, de l'Académie Française, également, orateur précis, maniant l'humour béarnais (celui de son coin d'où était également Léon Bérard) avec aisance. Jean Ybarnégaray, le tribun d'Uhart Cize, un redoutable débatteur, un avocat jamais à court d'arguments, un sabreur d'élite.

Alors pourquoi la frileuse masse hendayaise que suivaient ces « têtes » s'abstint-elle de les faire venir sur les bords de la Bidassoa. Je ne me rappelle point la venue d'un leader de droite à Hendaye. J'écris de mémoire. Si je me trompe que l'on veuille me pardonner. Mais suis-je si loin que cela de la réalité ?

Et cependant le jeu en valait la chandelle (faire basculer une municipalité de gauche). Les invitations ne furent-elles pas assez pressantes, les convieurs n'eurent-ils pas le poids nécessaire pour décider les maîtres ?

Ou alors laissa-t-on couler le temps, reculant devant la rude tâche d'affronter les douaniers austères et les cheminots combattifs ?

« Tu vas au dépouillement, ce soir, demanda ma mère à mon père ?

- Oui, je veux savoir qui « passe ». ⁽⁶⁰⁾
- Tu as bien raison. Tu ne vas pas si souvent.
- Et je ne suis pas fréquemment libre le dimanche. Mais ne crains rien. Même si je vais ensuite chez Cadettoun boire un coup avec les copains, je ne m'attarderai pas. Je ne serai pas long à rentrer. »

« Tu viens au dépouillement tout à l'heure se demandait-on entre adultes amis à la sortie d'Ondarraitz.

- Oui, ne serait-ce que pour faire un tour.
- Et voir par la même occasion certaines binettes.
- Penses-tu.
- Ne flambe pas tant et si prématurément. Il te tarde de connaître si la liste est passée ou non. Dans cette dernière hypothèse tu n'es d'ailleurs pas pressé.
- Qui te dit que je flambe ? Au fond que ce soit Jean, Pierre ou Paul.
- Oui, oui, on dit ça. Mais on a toujours des préférés. Et pourquoi ne les aurait-on pas ?
- Bien dit... mais rassure-toi, même si l'autre camp l'emporte, je n'en ferai point une maladie et cela ne nous empêchera pas d'aller nous envoyer un bon petit blanc chez Cadettoun.
- Oui, naturellement. Un ou plusieurs. A tout à l'heure. »

« Tu viens au dépouillement ce soir ? (A leur tour des gamins posent la question, il faut le croire à l'ordre du jour.)

- Non, dit l'un d'eux, je vais au ciné.
- Moi je rentre après le match.
- Pas moi, pas moi, pas moi, affirment en chœur plusieurs amis. Je suis du lot de ces résolus que les Variétés ne tentent point en ce dimanche particulier et je n'ai aucune envie de rentrer tôt à la maison. »

Mais de quoi s'agissait-il donc entre 1925 et 1930 ? Le dépouillement ? Vous avez deviné. Rien à voir avec la peau que l'on enlève à une bête velue sacrifiée ou avec celle que le reptile remplace ; avec l'arbre qui à l'automne laisse tomber ce qui le garnit et jusqu'à certaines branches mortes ; rien qui concernât l'abandon des vêtements pour une cause quelconque par suite de grande chaleur, pour endosser un maillot de bain, et plouf, plonger dans l'eau à la fraîcheur bienfaisante. Pas question d'assister à la privation d'un bien par la force ou la cautèle. Et encore moins, rien de commun avec la triste constatation des bons sentiments jetés aux orties, la lecture de phrases sèches, sans images, sans fleurs. Rien qui ait trait à un dossier ou à un compte à qui on enlève quelques pièces, peut-être beaucoup et d'importance.

Vous avez mis dans le mille et sans forcer deviné. Il s'agissait, le soir dit, de la fin d'une opération électorale ; du moment de vérité où l'on compte bulletin de vote par bulletin de vote, les voix obtenues par différents candidats ou listes diverses. Passé 18 h 30, on ne votait plus. Sans perdre de temps, le Maire ayant en garde la clé qui fermait l'urne : ce symbole –fabriqué comme maints symboles– s'en servait pour ouvrir cette banale caisse

⁶⁰ Qui est élu

qui, ce jour-là, semblait avoir une autre dimension. Que d'enveloppes bleues à l'intérieur ! On avait beaucoup voté.

Première opération : rassembler les enveloppes. Ensuite, les compter. Il fallait que leur nombre correspondît à celui consigné au moment du vote, sur les feuilles spéciales utilisées sur le bureau où se faisait l'opération. Les impairs étaient rares. On partageait alors les enveloppes, par paquets, à des volontaires qui ce soir-là n'auraient pas laissé aisément leur place. Les scrutateurs ! Un honneur pour d'aucuns d'être scrutateurs. Un devoir pour d'autres affiliés à telle et telle organisation politique, choisis par elles, pour les représenter et veiller jalousement à ce qu'elles ne fussent point lésées. Et cependant, il était fort difficile, voire impossible de tricher. Afin de pallier tout contretemps, chaque table de comptage avait deux feuilles identiques, tenues par deux citoyens le plus souvent de tendances opposées, de clans rivaux. Ainsi le même décompte était porté deux fois, puisque obligatoirement, sur chacune des deux feuilles.

Celui qui paraissait le plus au-dessus de la mêlée –ce qui n'était d'ailleurs le plus souvent qu'une apparence- c'était l'homme chargé d'ouvrir les enveloppes, d'en retirer le bulletin et d'en lire, à haute voix, le ou les noms.

La salle de musique –décidément très utilisée pour autre chose que sa véritable destination- s'avérait vite trop petite pour contenir tout le monde. Les mordus de la politique, les intéressés, les « tue le temps », les curieux affluaient de plus en plus.

Comme il n'était point interdit de parler ni de fumer, un brouhaha contenu mais confus empêchait toute audition à distance, à moins que l'on soit d'un groupe déterminé et un âcre brouillard de fumée de tabac brun rendait vite l'atmosphère chargée et pénible à supporter. Plusieurs allaient faire un tour dehors, respirer l'air frais du soir et donner, à l'occasion, des renseignements aux passants que ne tentait pas l'opération intérieure mais qui pour cela ne se désintéressait pas des résultats.

Les convaincus restaient, stoïques, bravant les incommodités. A la vérité, point si délétères que cela. Un sauna particulier aux effluves lourds, enveloppants qui tout au plus provoquent une toux légère et passagère chez les plus sensibles des muqueuses. De six ou sept tables fusaient des chiffres. On aurait pu se croire dans une salle de jeux, à la boule ou à la roulette. C'était le point fait en cours de route quand un candidat ou une liste tournaient la dizaine de barres indiquant les voix obtenues. Ça discutait dur autour des tables au point de gêner les scrutateurs. Des discussions qui de plus en plus devenaient tendues et où perçait une nervosité qui allait s'accroissant. Certains visages s'éclairaient au fur et à mesure que les bâtons augmentaient sur les listes de pointage et ce, en faveur de tel ou tel camp. Pas besoin de demander de quel bord étaient ces personnages rayonnants. Des mines, par contre, s'allongeaient. Des insatisfaits, des déçus, ceux-là. On assistait sur leur figure à la rançon des déboires, à la perte des illusions, au petit serrement de cœur de la défaite. Certains même perdaient leur calme. C'était rare, mais cela arrivait. Alors les durs propos, les interpellations, les altercations des houleuses réunions publiques semblaient revenir.

« Dehors si vous voulez continuer ainsi à discuter fort... à vous engueuler » lançaient des citoyens spectateurs ou des responsables du dépouillement.

La plupart du temps cela suffisait pour faire taire les antagonistes. Mais un coin de vérité –chacun a la sienne- restait en travers de quelque gosier. On le ressortira et plus tôt peut-être que l'adversaire ne l'escompte.

Les totaux faits, refaits sur les listes de comptage, on effectuait le grand report, l'addition récapitulative pour en arriver au résultat final. Un membre de la commission électorale –le plus souvent Monsieur le Maire- le lisait à haute voix, d'une façon cérémonieuse, avec des arrêts indispensables dans l'énoncé pour bien marquer l'importance de l'opération.

A l'annonce du verdict, la salle s'échauffait un peu plus. Les partisans comblés applaudissaient à tout rompre. D'aucuns chantaient. D'autres interpellèrent leurs amis, voire même leurs adversaires souvent d'un jour. Des désenchantés prenaient la direction de la porte, sans rien dire, sans se retourner, soucieux d'échapper à la liesse des comblés. D'autres annonçaient déjà, une hypothétique revanche.

« La prochaine fois, on verra. » Oh ! Les douces et faciles illusions de la prochaine fois, dans un temps indéterminé ce qui d'ailleurs ne pouvait nuire au rêve, à l'espoir, ces baumes faciles pour la blessure présente. Parfois –l'exception cependant- des invectives fusaient. Le ton montait. La menace surgissait. Le mauvais geste allait-il suivre ? Heureusement qu'il se trouvait une majorité de gens raisonnables pour calmer les hypernerveux, ou les esprits trop simplistes pour avaler une défaite, ou contenir dans des limites décentes une victoire. Il arrivait parfois cependant que l'on assistât à des « jeux de mains – jeux de vilains » avec horions distribués sans ménagement. Les boxeurs étaient souvent les mêmes, qui sur les touches d'Ondarraitz chantaient pouilles avec facilité, avant de se livrer à du pugilat en règle. Mais l'expulsion ne se faisait pas attendre car il se trouvait toujours quelques « malabars » pour en imposer aux atrabilaires et la voix impérative de Monsieur le Maire, intimant d'arrêter le combat produisant son salutaire effet. Rares étaient les reprises de rounds dans la rue.

La salle se vidait petit à petit. Des petits groupes de gens du même bord se formaient mais pour beaucoup c'était déjà la fin des antagonismes et la reprise de la copinerie.

Les bistrotts et cafés voisins recevaient les vainqueurs pour l'apéritif d'honneur et les vaincus pour le breuvage de la consolation. Si les officiels des camps opposés avaient leurs établissements préférés, ceux de la base étaient au même comptoir et même pour beaucoup, ne répugnaient point à trinquer ensemble.

14. Grande Presse

Je dois à la lecture, très irrégulière, de journaux, surtout parisiens, très divers, une certaine initiation à tout ce qui concourt à la vie du citoyen en France que ce soit pour cette chose si galvaudée que l'on nomme politique, que ce soit pour bon nombre d'activités professionnelles, que ce soit pour l'affirmation du culturel par le truchement de l'art, que ce soit pour l'épanouissement du corps par le sport. C'est à la chance, au hasard que je suis redevable d'avoir vu défiler sous mes yeux une gamme de quotidiens dont beaucoup n'avaient entre eux aucune affinité et même qui s'entredéchiraient comme certains.

Voici les faits. Hendaye (la Gare) étant le terminus français de la ligne venant de Paris, et aussi de la Méditerranée, et ce aussi bien du temps de la Compagnie du Midi que de la S.N.C.F., la presque totalité des trains, après une courte incursion en terre espagnole, à Irun, venaient (et viennent) se ranger, chez nous, sur des voies annexes –les voies de garage- où les wagons sont débarrassés de ce que les voyageurs ont abandonné ; balayés et lavés extérieurement à grande eau.

Parmi les objets que les voyageurs ne daignaient pas s'encombrer, se trouvaient les journaux. Beaucoup au retour d'Irun gisaient encore sur les banquettes et ne présentaient aucune souillure. Quelques-uns jonchaient le sol et avaient fait office de paillassons, ce qui expliquait leur état lamentable. Pour ceux-là la voie était toute tracée : direction la caisse-poubelle. Mais les premiers ? En général, les agents du nettoyage n'étaient point des lecteurs passionnés. Aussi faisaient-ils don des épaves à qui en voulait. Cela dura jusqu'au moment où ils trouvèrent preneurs chez quelques commerçants contre espèces. Mon père était du nombre de ceux à qui l'on réservait les journaux. Il les acceptait bien volontiers, car il m'en savait friand, et ma mère, toujours pratique, en connaissait l'usage final, c'est-à-dire l'allumage du feu dans la cuisinière et la nappe de papier pour faire sécher les légumes à grains, les pommes de terre, les oignons et l'ail. On réservait quelques numéros pour mon parrain –un frère de mon père- campagnard de la vieille époque pour qui un journal était un luxe qu'il ne pouvait s'offrir mais dont il dévorait les nouvelles quand il en tenait un et cela lui arrivait, surtout, lorsque mon père lui portait quelques quotidiens, qui décidément avaient accompli un drôle de parcours. Tant pis, d'ailleurs, s'ils dataient de plusieurs semaines, de plusieurs mois. La lecture n'en était pas moins intéressante, le soir, au coin de l'âtre avec la pâle lumière d'une avaricieuse petite lampe à pétrole.

Mon père se servait parfois, lui-même, parcourant les wagons. De toute façon, lui et ses fournisseurs étaient de grands éclectiques. La couleur politique des organes n'était pas un motif de rejet. La spécialisation non plus. On ramassait tout ce qui était convenable. Aussi le journal à vocation sportive me parvenait parfois... à mon vif contentement.

Des illustrés, point. Pourquoi ? Les enfants étaient-ils moins prodigues que les grandes personnes ? Pas d'organes spécialisés dans l'exhibitionnisme licencieux. L'article, la photo, la caricature osés et évocateurs de mœurs trop libres (on était assez prude à l'époque) ne me parvinrent jamais. Sans doute un barrage inexorable en cours de route. Cela ne me manquait point. J'ignorais longtemps l'existence de telles productions.

Pour moi, l'arrivée d'un journal de Paris constituait toujours un événement, hors de la vie commune, une incursion dans cet univers dont il était tant parlé, en en soulignant la grandeur, la beauté, l'exception. Je n'étais qu'un bien jeune provincial –presque plus que provincial, car collé à un bout extrême de la France, en prise directe avec un pays tout autre, par beaucoup d'aspects, malgré certaines ressemblances indéniables. (La langue

vernaculaire nous séparait tout d'abord). Donc presque un pied en Espagne, quelle aubaine pour moi de pouvoir par le truchement de la feuille imprimée –à Paris- de la photo qu'elle portait saisir une parcelle de ce lien privilégié.

La Petite Gironde ne pouvait m'inspirer de l'admiration, me suggérer un dépaysement tentant et fécond, car le quotidien bordelais m'était trop familier et, à part des « articulets » trop succincts ou plagiés de la première et seconde page, il s'en tenait à notre coin, bien limité et particulièrement à l'arrondissement de Bayonne. Comme les petites feuilles de cette dernière cité et celle de Biarritz n'entraient, pratiquement pas chez nous, c'était donc le régional de la Rue de Cheverus qui y était maître.

On se lasse de tout, même du format, quand on n'a que cela à se mettre sous les yeux.

Avec la presse parisienne, c'était une plus grande ouverture sur la vie, toute une littérature qui permettait l'évasion mentale puisqu'elle traitait d'horizons qui s'avéraient bien lointains, de mentalités différentes des nôtres et surtout nous permettait d'entrer de plein pied dans cette place merveilleuse avec ses avenues célèbres ornées de statues et d'essences magnifiques ; ses artères trépidantes débordant de vie pléthorique ; ses squares aux fontaines et aux bassins, hantés par les sylphes, paradis ludiques pour l'enfant, havres de sécurité pour les mamans, doux édens pour les amoureux ; ses scènes illuminées plongées dans les efflorescences des paillettes dorées ; ses écrans géants servant l'image à longueur de journée ; ses esplanades royales, ses terrains de sports et ses champs de courses. Paris était à ma portée. A moi d'y prospecter. Un esprit « jeunot », enthousiaste, volontiers rêveur et porté à l'exagération ne pouvait que se complaire dans cette réalité ou ce leurre, d'où n'émanaient que la douceur de vivre, la facilité d'être.

Je me trouvais encore trop dans l'immédiate « post enfance » pour posséder, à un degré suffisant, la perspicacité qui me permit, à coup sûr, de distinguer parmi les journaux que mon père m'apportait, du premier coup d'œil comme aussi à la lecture de l'article « leader » leur orientation de pensée, de percer leurs arcanes. D'ailleurs, est-ce que je m'en souciais tellement, n'ayant pas encore été atteint par un refus net, physique presque, de tout ce qui défendait la conservation sociale. Je n'avais pas non plus, il faut le dire, cette attirance irrésistible (qui viendra vite cependant), cet engouement plus que sympathique, partial à en friser l'intolérance pour le camp de la vérité, de la justice. Néanmoins, confusément, je sentais que j'étais de ce bord où je suis demeuré bien que l'âge m'ait rendu plus serein dans le jugement. Mais je n'ai jamais pu me faire aux gens d'en face, du moins globalement. Il exista parmi eux des partisans qui valent beaucoup mieux. Mais il n'est pas toujours aisé de les distinguer, de les séparer du lot.

Qu'est-ce qui me passa alors, par les mains ? Une notable partie... l'essentielle, soit dit sans prétention ; de la presse parisienne avec dans son sillage quelques feuilles du nord, du centre ou de Normandie mais très rarement, celles-là. Tous ces journaux ne me furent pas servis avec une régularité et une quantité égales. Certains, je ne les eus qu'une ou deux fois. A peine suffisamment pour m'en faire une toute petite idée. D'autres, par contre, m'arrivèrent avec plus de générosité, signe, sans doute, que leur clientèle était plus vaste.

Ainsi je connus l'Echo de Paris où excellait de Kérillis, le directeur si je ne m'abuse. L'Echo de Paris développait, en adepte et défenseur, les thèses d'un système bourgeois tout puissant, s'appuyant sur la Banque avec les contreforts inévitables de l'Armée et de l'Eglise. Faisant comme si n'existait ni misère, ni gêne dans maints foyers, ni état précaire

de beaucoup de familles, on ne voulait voir, on ne voulait prôner que dividendes, bourse et beaux quartiers. A la décharge de de Kérillis, disons que durant l'occupation allemande il eut une attitude très digne, courageuse et qu'il ne se compromit pas comme tant de ses « patriotes confrères » avec le nazi triomphant.

Autre zéléteur de la bourgeoisie huppée et aux postes de commande –ouvertement ou de façon occulte- le Figaro qui croit toujours cacher sa marchandise sous le couvert d'un extrait de Beaumarchais, qui veut badiner et fouailler et qui se trouve en bandeau, détaché, sur la première page. On compte de la sorte, faire passer tout le reste, réactionnaire au possible, avec une permanence caractéristique.

Du journal l'Œuvre qui devait mal finir quand les « vert de gris » régnaient à Paris, je me rappelle un certain La Fouchardière et son héros Bicart. Les articles de La Fouchardière porteurs d'une ironie percutante et jamais satisfaite, s'en prenaient à la société en général, si contaminée par d'innombrables travers.

Le Matin, le Petit Parisien servaient la grande information, celle qui paraissait sans préjugés d'opinion apparents, celle de « constatant », de témoin et non de juge. La recherche du fait rare autant que possible à sensation, du fait divers, bien alimenté, du reportage coloré, évocateur, en France et dans les pays lointains intéressaient, disait-on, une nombreuse clientèle, et c'est peut-être en raison de cela que les échantillons de ces deux quotidiens me parvenaient plus fréquemment que d'autres.

La chanson s'était emparée de l'un de ces titres pour en faire une rengaine que fredonnaient des milliers de gens par mode, passade plus que par conviction ou marque de satisfaction.

« Elle lisait le P'tit Parisien
Elle s'intéressait à la politique
Elle lisait le P'tit Parisien
Le plus fort tirage des journaux du matin »

« Elle s'intéressait à la politique » chantait-on. Peu, en apparence avec le Petit Parisien. Mais, au fait, qui touche le plus, celui qui pratique le militantisme à haute dose, à porte voix ou celui qui insinue l'idée, celui qui insère dans un ensemble anodin des phrases partisans ?

Un journal était très différent. Il s'agissait du Temps. Le format des feuilles, le nombre important de ces dernières, les particularités des caractères d'imprimerie, la manière de composer le titre en écriture gothique, lourde, appuyée aux jambages épais, la densité des articles sans aération, l'absence de documents photographiques, de dessins, de caricatures, caractérisaient ce journal qui faisait sérieux rien qu'à le voir. Il était certainement l'organe préféré du Monsieur lettré, avare du rire, de la plaisanterie, épris de tout ce qui était raisonnable et raisonné. On ne se le figurait point dans les mains d'un plaisantin cherchant l'article désopilant ou d'un militant avide de l'argument fort, de la condamnation péremptoire de ce qui ne correspondait pas à son idéologie.

Les journaux du soir, l'Intransigeant, Paris-Soir abondaient de photographies et ne lésinaient pas sur le côté spectacles dont ils étaient des annonceurs généreux, spectacles artistiques aussi bien que sportifs. Lors de ma première arrivée à Paris, en septembre 29, devant prendre presque inévitablement mon train à Montparnasse, je tombai rue de Réaumur sur l'Intransigeant. Ce que j'en vis surtout se trouvait dans le sous-sol, dont les

ouvertures en léger contrebas de la rue permettaient d'observer les machines rotatives avec de grandes, d'interminables bandes qui montaient, s'enroulaient, retombaient et qui, blanches au départ, s'en allaient recouvertes d'encre toute fraîche. J'avoue avoir été très intéressé par ce travail de grande typographie –je devais y jeter un coup d'œil chaque fois que je passai par là- mais que le rêve s'évanouissait. Moi ce qui me paraissait comme un produit merveilleux, une retombée de quelque puissance supérieure, se tenait dans cette cave profonde, toujours dans la lumière artificielle ; dans cet espace cloisonné, cette atmosphère tombale. J'en fus tellement surpris que je ne levai pas la tête pour admirer l'hôtel à façade sculptée, où vivait aussi l'autre partie du journal, celle qui le pensait et le rédigeait.

L'esprit mordant, sarcastique, j'en eus la révélation, à plusieurs reprises quand mon père arriva avec un drôle d'hebdomadaire (ceci écrit en toute sympathie) « Le Canard Enchaîné » dont le haut de la première page a, depuis la création du journal, toujours frappé avec ses deux « compères-palmipèdes » qui semblent annoncer (encore d'actualité) la revue, tout près de l'inscription fameuse « Journal satirique paraissant le mercredi ».

Près de soixante ans après, je le lis encore, certes avec des motivations plus ancrées, des considérations établies par tout ce que j'ai pu voir du spectacle « politicien », du comportement du « citoyen libre et organisé » durant un demi-siècle.

J'y retrouve intact le bandeau introductif qui annonce le rôle de l'hebdomadaire : mettre en évidence (vices, magouilles, travers ridicules, calculs sordides et éhontés, vil arrivisme, actes absurdes ou immoraux, confiance béate de niais) les fustiger, les tourner en ridicule, les mettre bien en évidence pour les confondre et si possible amener leur extinction. Je ne prétends point que je saisisais tout, à douze ou treize ans, dans ce foisonnement de « maldonnes » frauduleuses, dans ces allusions où il fallait savoir « lire entre les lignes ». Mais comme pour l'essentiel le doute n'était pas permis ; soit par l'écriture, soit par le « dessin-caricature » je m'initiais, petit à petit, à l'existence équivoque d'un monde (surtout politicien) où tout n'est pas parfait.

Des journaux politiques, aussi aboutirent à la maison. Deux ne m'étaient point étrangers : le Populaire et le Quotidien. Un de mes Instituteurs, Monsieur Chrestia était un fidèle lecteur du second. On voyait le titre du journal, en rouge, dépasser souvent de la poche de sa veste. Il lui arrivait aussi d'avoir le premier, l'organe de la Section Française de l'Internationale Ouvrière (S.F.I.O.) ; son parti. Mais notre maître ne se laissait jamais tenter par la lecture du journal, en classe. Tout au plus un très rapide, un presque furtif coup d'œil.

Pour ma part, j'avoue que je n'ai pas été très pris par aucun de ces deux quotidiens lorsque j'en fus détenteur. Étaient-ils trop techniques pour moi, trop doctrinaux ? « Volaient-ils trop haut » ? A me passer, sans nul doute, bien au-dessus de la tête. Il faut dire que la prestigieuse phrase de Léon Blum n'était pas de celles que l'on aborde aisément, valablement avant une formation de pensée, une maturité d'esprit qui demandent des années. Néanmoins, j'éprouvais, confusément, de la sympathie pour ces deux organes de gauche. Sans doute parce que dans les titres, je retrouvais des idées forces que j'entendais dans mon milieu et que les grandes leçons de fraternité, d'amour de son prochain, librement, sans contrainte, y étaient particulièrement, mises en exergue.

Deux journaux ; disons-le, ennemis mortels, m'intriguaient. Tout d'abord le royaliste Action Française, au papier délicat bien pour être mis dans les mains de douairières. La

couleur annoncée sans ambages sous le nom de l'organe : celle du nationalisme intégral, chauvin, buté, infatué. « Tout ce qui est national est nôtre » au nom « des quarante rois qui en mille ans firent la France ». Eduqué à la républicaine par mes excellents maîtres, connaissant par le Lavis les grandes heures de l'émancipation des citoyens, les purs mérites des hommes comme ceux qui fondèrent la III^e, petit-fils d'ancêtres paysans qui furent pressurés, traités d'inhumaine façon, habitué à Marianne, à la devise « Liberté, Egalité, Fraternité », je ne pouvais approcher avec quelque sympathie ce renfloueur d'un régime abhorré, je ne comprenais pas cette « pleureuse » qui réclamait le retour aux privilèges, l'étouffement des libertés les plus élémentaires. Plus tard, quand je fus en mesure de juger la prose assassine de Maurras, Daudet, Pujo et consorts, je vis que mon intuition ne m'avait point trompé.

Ce sentiment de rejet je ne l'eus pas en ce qui concerne l'Humanité. Loin de là. L'organe central du Parti Communiste (Section Française de l'Internationale Communiste ; S.F.I.C.) me remua. En premier lieu, lire : fondateur Jean Jaurès en bonne place, afin que nul n'en ignore, assurait de prime abord, tout naturellement de la grande sympathie de ceux, qui comme moi, étaient élevés si l'on peut dire dans le souvenir, le culte du grand tribun socialiste, abattu fin juillet 1914, non pas simplement par un misérable, mais par la campagne haineuse, par le constant appel au meurtre des « super nationalistes » en pantoufles au visage hideux, au rictus baveux de bêtes enragées, si « super patriotes » qu'ils allaient tous mourir douillettement dans leur lit, je veux parler, entre autres et surtout des corrosifs excitateurs, des pousse-au-crime de l'Action Française.

Déjà, vers notre quinzième année, mes camarades et moi, élèves du Cours Complémentaire, possédions une belle partie de la vie prodigieuse de l'orateur tarnais. Nous connaissions son talent verbal ; son style éblouissant, chargé de métaphores, de puissantes images ; sa voix magnifique, souveraine ; sa façon de rédiger avec une abondance, un déferlement de fleuve en crue. Nous étions renseignés sur l'épicurien érudit, le méridional chaleureux, l'ennemi de la guerre, l'avocat de la paix, sur le patriotisme de l'homme accroché à son terroir mais qui ne s'y enfermait pas puisqu'il reportait à l'ensemble de l'humanité l'amour qu'il vouait en premier lieu à sa patrie, pour lui le Midi, et la France entière. Cela était l'œuvre de Monsieur Labarrère, notre Directeur, un « jaurésien » convaincu, qui nous enseignant entre autres disciplines la morale, pouvait se permettre de s'étendre sur la vie du grand homme d'état disparu physiquement mais présent par toute son œuvre féconde. A l'époque dont je parle, nous étions à moins de dix années de la scission de Tours qui avait séparé, en le blessant, en le paralysant –et pour longtemps, hélas- le mouvement ouvrier français. Majoritaires au Congrès, les admirateurs des Bolcheviks russes s'étaient emparés de tous les postes de commande donc de tout ce qui constituait les rouages du fonctionnement du Parti, la presse, en bonne place. Ils ne manquèrent point de s'annexer l'Humanité, un bien trop précieux, de renommée internationale, pour être négligé.



Mais je n'entrais pas alors dans de telles considérations. L'Humanité, Jaurès. Un journal de fraternité universelle, un grand homme. Une œuvre réussie, un créateur fécond et comblé. Je connaissais par quelques rares photographies glanées ça et là, notamment dans la Dépêche de Toulouse, la physionomie du fondateur du Parti Socialiste Unifié. Une belle tête, une figure carrée, à moustache et barbe fournies, un cheveu taillé court, en brosse. Un beau visage, le front large, l'œil vif au sourire plein de bonté.

Photo : <http://www.jean-jaures.fr>

Une distinction naturelle mais que soulignait un de ces hauts cols durs qui enserrait le cou, l'emprisonnait presque en entier. Une cravate à gros nœud s'amarrait en s'enroulant autour du fourreau amidonné et tombait pour se perdre dans le gilet.

Qui se serait avisé de séparer Jaurès de son journal ? Je n'étais pas encore assez averti des dessous de la politique pour deviner que, sûrement vivant, Jaurès ne se serait pas trouvé dans le camp des majoritaires en 1920, qu'il serait resté fidèle « à la vieille maison » dont parlait Léon Blum. Alors l'Humanité, son œuvre, son journal, eut-il accepté qu'elle changeât ainsi de direction. De porte-parole d'un socialisme où le cœur entraînait pour une très large part, l'amour du prochain sous-jacent, aurait-il accepté la transformation en prosélyte d'une façon spéciale de faire la révolution, avec toutes les pratiques que cela appelle. Aurait-il laissé s'éloigner de l'horizon France, un organe qui puisait dans le passé national, son esprit de transformation profonde de la société, d'une façon sensée, originale pour aller quérir le mot d'ordre sur les bords glacés de la Moskova ? Mais, au fait, aurait-il pu empêcher l'accaparement et avant lui l'éclatement d'un grand groupe que l'on eut tellement de mal à unifier ? Aurait-il été plus fort qu'Octobre 17, sa révolution et ses conséquences mondiales ?

Ce que j'aimais voir sur l'Huma, c'était en première page, les armes du nouveau Parti : la faucille et le marteau. Je trouvais ces deux attributs bien évocateurs de la mission du journal : affirmer la valeur du travail des champs et des usines et assurer la défense de ceux qui l'accomplissent, en peinant, sans en retirer les bénéfices auxquels ils auraient droit. L'allégorie, de toute façon, avait une autre force que ces oiseaux (coqs et palmipèdes) trouvés sur d'autres quotidiens. N'ayant pas la dimension intellectuelle pour saisir et me pénétrer des articles de doctrine, je m'en tenais aux autres chroniques. Là, je me retrouvais en pleine harmonie avec les rédacteurs ; avec leur façon de parler des ouvriers, des paysans, des prolétaires, de leurs misères, de leurs luttes, de leurs victoires, avec celle d'attaquer les bourgeois, les féodaux de l'industrie surtout, ces âpres au gain, ces ennemis de toute évolution, ces furieux quand leurs profits sont en jeu.

Me trouvant de par mes origines, mon milieu, ma formation en plein dans l'esprit, j'en saisis la lettre. Il est vrai que la phrase était abordable, simple, sans recherche de syntaxe savante, usage de mots abscons, à la portée de ceux que l'on avait prématurément privés d'accession à la culture.

Il y avait une rubrique dans l'Huma d'alors qui débutait par un sigle C.D.G.V. (coin des gueules de vaches) autrement dit, coin réservé à tout ce qui porte galon. On y pratiquait une critique systématique de tout ce qui clochait dans l'armée. Les exemples de brigades tracassières, de sanctions exagérées, d'humiliations méchantes et stupides, y étaient nombreux. De tout cela sortait un antimilitarisme qu'affectionnaient, sans nul doute, les adhérents de chez nous, à la IV^e Internationale. On a bien changé depuis. La guerre n'est pas restée une horreur en soi, un crime, un affreux crime. Non, il faut distinguer la guerre injuste et la sale guerre. Le pioupiou qui meurt dans d'atroces souffrances, le citadin qu'on anéantit, vont-ils jusqu'à ces subtils distinguos ?

Guerre révolutionnaire, légitimée ou pas, regardons les victimes. Qui sont-elles ? Ainsi, nous apprendrons à éviter d'établir péremptoirement une cloison étanche dans un grand tout exterminateur, générateur d'horribles tragédies, de dramatiques séquelles.

Rassurons-nous. Le coin des gueules de vache a disparu depuis longtemps de l'Humanité. Bien des comportements, des entendements ont changé depuis 1925. Et il a fallu faire de la place pour la publicité, fut-elle bourgeoise.

Je n'avais pas à me plaindre de l'apport des journaux. Il m'était fait de façon éclectique. Parmi eux, il se trouvait ceux consacrés, en totalité, aux sports. Cela n'était pas pour me déplaire. J'avais un faible pour le sport, en général. Je disposais tous les jours de la Petite Gironde. Les pages consacrées à tout ce qui touche à la compétition sportive, à tout ce qui l'environne, la précède ou la suit, étaient consommées les premières. Le rugby y tenait la plus grande place. Le lundi on était prolix, à Bordeaux, sur les résultats dominicaux, les reportages à domicile, les commentaires généraux, les classements. Une grande partie du journal y passait. Le jeudi, un original rédacteur, un amateur de phrase-fleuve et de comparaisons pittoresques, tenait chronique. Il avait un patronyme gascon : Hoursiangou. Avec lui, la revue du Dimanche passé consistait en narrations pimentées, où tous les grands clubs étaient passés au crible. La critique, l'ironie n'allaient pas loin, point de nature à mettre la bile au débord. En général, les jugements paraissaient objectifs, avec une cote d'amour marquée pour le vieux lion bordelais, le S.B.U.C. Le samedi, les rencontres du lendemain étaient annoncées. Je ne négligeais pas, pour autant, d'autres activités sportives, notamment la pelote basque, surtout durant la Grande Semaine ; le cyclisme au moment du Tour du Pays Basque et du Tour de France ; la boxe encore toute pleine de la gloire des Carpentier et pour ce qui touche à notre coin de la montée d'un poids lourd du Guipuzcoa : Paulino Uzcudun.

A voir l'intérêt porté à la partie sportive du journal régional, on peut se faire une idée de la joie que j'éprouvais quand mon père m'apportait des spécialités parisiennes.

C'est comme cela que j'ai connu l'Auto, le journal jaune, ce qui me paraissait étrange, le quotidien d'un nommé Henri Desgranges dont la grande œuvre fut le Tour de France. Journal abondamment garni, avec force détails pour toutes les disciplines, susceptibles de satisfaire les mordus de quelque compétition qu'il s'agisse.

J'aimais aussi le Miroir des Sports, un hebdomadaire riche en photographies de rencontres, de combats, de courses à pied ou avec engins. J'affectionnais celles où l'on voyait en action Messieurs les rugbymen, mais ne négligeais pas car d'excellente facture, donc attirantes celles du football. En hiver, voir les « manchots » dans le nord évoluer dans la neige me séduisait, moi l'enfant du Golfe de Gascogne en privation constante de poudreuse. Un jour, mon père porta un hebdo plus gros que le Miroir. Il s'agissait de Match. Une production toute nouvelle, sur beau papier à grand format. Pendant longtemps, Match resta fidèle à ce que sous-entendait son titre, le sport.

Maintenant, c'est un magazine comme tant d'autres, amateur de sensationnel, mais pas en sport seulement, de développements politiques de second ordre, de papotages, d'exhibitions de la ménagerie des artistes.

Il y avait d'autres organes spécialisés, comme l'Echo des Sports, mais j'arrête mon énumération car, à l'exception de l'Auto, du Miroir et de Match, je n'en ai pas vu entrer d'autres chez nous.

La « Tribune des Cheminots » allait constituer pour moi une excellente approche de la géographie de la France, surtout en ce qui a trait aux régions et aux localités. Nous en étions encore aux réseaux différenciés, cloisonnés. On n'avait pas procédé à un grand amalgame. Il s'agissait d'un poulpe phénomène à plusieurs têtes ou pour l'ensemble du chemin de fer français de plusieurs céphalopodes dont les tentacules, à partir de Paris s'étiraient dans tout l'hexagone. Rien de moins, en somme, que depuis la naissance de la S.N.C.F., rien sinon le changement de noms des réseaux et une apparente autonomie entre eux. Autrefois vous étiez à Lille et la casquette du cheminot portait « Nord ». A Mar-

seille on pouvait lire au-dessus de la visière P.L.M. (Paris – Lyon – Méditerranée ou Marseille, selon les goûts) ; à Juvisy, P.O. (Paris – Orléans) ; à Chartres, Etat ; à Strasbourg, Alsace-Lorraine ; à Metz, Est et à Hendaye, Midi, alors que maintenant, dans une uniformité sans faille, vous voyez S.N.C.F. partout. Le régionalisme alors, a été supprimé. En apparence surtout, sur le couvre-chef de service, sur les écussons des vestes, sur les locomotives et les wagons. Et ce, depuis 1937, dans un souci de conjugaison plus aisée et pour pallier les difficultés de trésorerie qui surgissaient ça et là, périodiquement, auxquelles il fallait faire face. Les compagnies fermières étaient alors trop heureuses de trouver, comme toujours un « renfloueur », l'Etat.

La Tribune des Cheminots s'adressait à tous les travailleurs du rail. C'était l'organe officiel de la Fédération des Cheminots, affiliée à la C.G.T., la Confédération Générale du Travail, le syndicat réformiste qui comptait des hommes comme Léon Jouhaux qui avaient su protéger la vieille organisation après la fièvre de Tours.

Que vient faire, ici, Tours en terrain syndical ? Beaucoup. Entendons-nous. Il est nécessaire, vital, indispensable lorsque le Pouvoir d'un Etat est tenu ; par un parti omnipotent ; abusivement au nom de la classe des travailleurs alors qu'il est établi une dictature de fait de dirigeants « bureaucrates de la nomenklatura », dictature sur le prolétariat ; d'avoir un organisme tout dévoué qui singe le syndicat, dont la mission n'est ni revendicative, ni constructive mais consiste à faire connaître les diktats des maîtres, jouant un rôle visible de promulgation et le plus insidieusement de mise en condition et de « tenue en laisse » de ce bon peuple que l'on prétend couvrir de bienfaits. C'est le rôle de « courroie de transmission » des « syndicats », organismes soumis, là où la liberté n'est qu'un vain mot, un article de fanfaronnade et de duperie. La Russie des Soviets connaissait (et hélas utilise toujours) ces « syndicats-maison », inféodés au Parti. Il était normal que là où le Parti Communiste russe avait fait des adeptes, se montât à côté de l'organe politique « révolutionnaire » une expression syndicale qui en dépendît. En France, aussi, dès que la majorité des ex-socialistes eut rejoint la bannière rouge de Moscou, se créa, en 1922, la C.G.T.U. (Confédération Générale du Travail Unitaire). On se demande parfois si les mots ont quelque valeur. On avait un mouvement ouvrier assez uni syndicalement et patatras, on jette à bas l'arbre et l'un des tronçons ramassé, on en fait une centrale que l'on affuble, sans remords aucun et sans craindre la dérision, de la caractéristique unitaire. On fractionne donc pour mieux unir. Aberration ou imposture ! Dès le départ, on relève à la C.G.T.U. l'adhésion d'une notable partie de l'aile extrémiste de la C.G.T., les séduits par le séisme russe et aussi d'anciens syndicalistes libertaires, dont quelques-uns montèrent dans la hiérarchie comme Sémart et surtout, après la réunification post-libération, comme Frachon (ex-libertaire) qui dirigea la C.G.T. nouvelle, ce qui devait d'ailleurs conduire à de nouvelles scissions avec d'autres tendances.

Mon père, membre de la section d'Hendaye de la C.G.T. recevait chaque quinzaine la Tribune. Je puis dire que j'en tirai profit, mais à ma manière. La première page était réservée à l'article de fond et à quelques autres traitant de questions professionnelles importantes, ainsi que la suivante. Je ne m'y attardai jamais et même passai souvent à côté. Que m'importait, à moi, les éditoriaux de Jouhaux ou ceux, plus espacés, de Bidegaray. Bidegaray ! Un Bayonnais qui avait au syndicat des cheminots réformiste une place prépondérante, d'une valeur de militant certaine, avec une phrase facile pour un primaire, une chaleur communicative de la plume comme à la tribune (à ce qui se disait alors). Hélas ! Durant l'occupation où il fallut tenir, éviter les compromissions et les folles chimères il molit (verbe qui est peut-être un euphémisme). Mais ce n'est point de cela qu'il est question surtout, mais de la Tribune d'autrefois. Ce qui m'intéressait, remplissait dans les pages intérieures. Là, réseau par réseau, se trouvait le répertoire de maintes gares. Le nom de

beaucoup m'intéressait. Il y en avait certes qui ne disaient rien aux yeux, ni à l'esprit, d'une trop fade banalité. Mais combien appelaient quelque chose... combien sonnaient clair rien qu'en les lisant... combien faisaient agreste car petite station devinée au milieu des champs... combien sous-entendaient la puissance puisque grand centre connu... combien faisaient originales avec des noms du cru (compliqués en Alsace, chantant dans le Midi, curieusement à allure celte en Bretagne). A travers la vie des cheminots, j'apprenais beaucoup de choses sur l'existence menée dans diverses régions. Je suivais les réunions avec le nom des orateurs de la Fédération. Je situais mieux les villes dans leur région et je m'enrichissais de la connaissance de localités jusque là ignorées. On parlait fêtes sur la Tribune. Je sus de quoi il retournait quand il s'agissait de ducasse, d'assemblée, de kermesse. J'appris en lisant les décès la grande loi de la solidarité, l'aide matérielle et morale pour les éprouvés.

J'appris et vis encore beaucoup de choses que je ne distinguais pas autour de moi. Ainsi se précisaient les innombrables morceaux d'un vaste puzzle qui s'appelait la France.

Je prenais sur la Tribune, sans effort, un intéressant, un séduisant cours de géographie humaine.

Si la Tribune ne m'a jamais laissé indifférent, c'est je le crois parce que j'avais toujours rêvé de faire partie de la famille « cheminote ». Le journal corporatif répondait, sans doute, à un appel tenace à qui il ne fut jamais répondu.

15. Quand la page se tourne

1929 ! Une dure année pour l'ensemble des pays du monde. Les Etats-Unis d'Amérique, fiévreux, en pleine crise économique, se trouvaient dans l'obligation de prendre en catastrophe des mesures pour sauver leur monnaie très ébranlée. Le spectre de la faillite planait sur la Bourse de New-York avec, en perspective, tout ce que cela représente de chômage croissant, de récession accélérée et accentuée, de baisse du niveau de vie. Au bout, la misère, mauvaise conseillère pour attenter à la paix civile. Les Américains du Nord n'étaient pas les seuls touchés par le mal. Il est bien entendu, paraît-il que lorsque les Etats-Unis éternuent, le monde entier tousse et frise la bronchite ou la subit. Même à l'heure présente, les pays de l'Est qui ont créé leur système à part le « capitalisme d'Etat » accusent le coup quand Wall Street est en transes. De toute évidence, les Soviets n'avaient pas échappé au marasme de 29, donc, à la morosité ambiante.

A Hendaye, la tempête semblait ou ignorée ou sans portée. Peut-être les lecteurs assidus des journaux connaissaient-ils le syndrome américano-mondial. Y portaient-ils autant d'attention que cela ! Ces questions d'économie quand elles ne vous atteignent pas de plein fouet et allègent exagérément le porte-monnaie, sont assez longues à saisir. Pour la plupart des Hendayais, qui vivaient de modeste façon, la crise n'était pas ressentie dans toute son acuité et même pas beaucoup. Un peu plus de hausse des prix (mais quand baissent-ils ?). Notre sérénité ne s'en trouvait point affectée. Le mauvais coup, la semonce, venaient peut-être de trop loin, bien que réels et éprouvants, pour que nous les percevions dans toute leur ampleur et avec les menaces qu'ils portaient avec eux. Nous venions de passer d'heureuses années, dans la paix retrouvée avec du travail, du ravitaillement, des amusements malgré les absents –oh ! Comme l'homme oublie vite- restés sur les champs de bataille.

Alors, pourquoi venir nous importuner, nous menacer. Et heureusement, nous ne savions pas que cela ne représentait que de simples vicissitudes à côté des malheurs, des épreuves douloureuses, des dangers menaçants, du fascisme hideux qui triomphait, de la guerre, à nouveau à l'ordre du jour, que nous réservait la décennie qui allait suivre.

L'été avait été beau, la saison balnéaire une réussite, bien que permise seulement à un nombre restreint de gens. Les villas de la plage s'ouvrirent pour recevoir pendant un ou deux mois leurs propriétaires. Disposant de moins de ressources, appartenant à un autre monde, des fonctionnaires, des agents de maîtrise, des employés de bureau à salaires décents, des commerçants, même des ouvriers du haut de l'échelle, à gages convenables, avaient loué chez l'habitant qui, une chambre, qui, tout ou partie d'un appartement. Tous ces « étrangers » avaient fréquenté la plage ou était aussi la population locale, les mamans avec leurs bambins sur semaine, toute la famille le dimanche. Les festivités estivales avaient connu leur succès habituel ; les bals publics du dimanche et du jeudi avaient drainé sur la Place de la République, à la Gare, devant le Casino, la belle affluence des danseurs, des curieux, des papas et des mamans venus surveiller leurs rejets, de la partie eux aussi, et en même temps participer à leur manière à la fête.

Donc tout se déroula durant l'été 1929 le plus normalement du monde, dans la gaieté, la joie de vivre. On était loin de la morosité déconcertante.

Premiers jours d'octobre 1929. C'est alors que prennent fin les réminiscences des quinze ou seize années de « Chingudy ». Rien ne fut exhaustif dans mes souvenirs. Rien n'est venu de chroniques particulières. J'ai voulu revivre ce qui pour moi fut une heureuse période. Peut-être la plus heureuse période de mon existence ; de toute façon celle où je

ne connus point ce que c'était que le souci. La période où je me laissais emporter par la douce vague familiale. Après les gâteries, les petits soins « à la maison », c'était la compagnie retrouvée de mes camarades, pour jouer, avec l'enthousiasme d'un jeune débordant de vitalité. Je pouvais alors me figurer que l'existence n'était qu'une suite de réussites, de facilités, de bonheurs. Enfant, je pouvais penser cela car j'évoluais dans un cadre limité, connaissant tout le monde, jamais en retrait de l'événement local. Je vivais dans une constante familiarité avec tous, dans une commune d'une relative importance, mais pas encore atteinte par la démesure qui oblige à la dispersion. Celle-ci opérée, finie la communauté d'âme. Les gens se voient, mais ils ne se rapprochent pas. Souvent, hélas, ils s'ignorent. Un état qui fut épargné avant 1930.

Je quittais Hendaye pour Chartres, cette ville où comme le disait quelqu'un (un exilé comme moi) se trouvaient deux monuments remarquables : la cathédrale qui inspira Péguy et la gare qui permettait d'accéder à un train qui, en moins d'une heure, vous déposait à Paris, donc à ce que l'on a rêvé de grand et de beau. La Beauce qui entoure Chartres n'a rien pour retenir, pas plus que ses autochtones qui manquent de chaleur. Si, quand les masses blondes des blés se balancent au vent que rien n'arrête dans ce plat à l'infini, on peut se laisser séduire par les aspects d'océan d'or, lorsque la terre est nue ou à peine recouverte, quelle morosité, quelle uniformité pesante, décourageante, hostile. Alors, oui, l'appel de Paris se comprend.

Songez que j'avais laissé Hendaye par une de ces journées ultra lumineuse d'octobre, avec un ciel d'été prolongé, qui enivre par son bleu très pur et que je trouvais à partir de Voves, car empruntant le tortillard poussif d'Orléans à Chartres, du blanc mal lavé, tirant sur le triste gris, sur l'espace illimité qui surmontait de vastes étendues mortes. Ce fut, je crois, ma première grande désillusion et, partant, la cause de ma soudaine, puissante et douloureuse nostalgie. Je réalisais, en un instant, combien Hendaye allait me manquer. Adieu donc, Deux Jumeaux, sable doux, vagues capricieuses dans une mer en visite. Adieu Chingudy, ses abords. Adieu horizon de montagnes accueillantes. Adieu voisins d'Espagne où nous allions chercher un dépaysement facile. Adieu à mes compagnons, à mes compatriotes. Adieu à tous nos beaux instants passés ensemble. Adieu Gaztelu. Adieu Ondarraitz. Adieu amitiés.

Je n'ai jamais passé très longtemps sans revenir me plonger (croyais-je) dans le grand bain familial. En vain. Je ne retrouvais jamais, la tendresse, la particularité d'antan. Le cadre même évoluait insensiblement. Plus allait le temps, plus s'évanouissait ce qui portait au bonheur et plus je m'éloignais des doux instants de jadis. Les acteurs disparaissaient, vieux et jeunes. On dit que partir c'est mourir en partie. Combien cela est, hélas, valable. J'étais donc parti loin. Après trois années en région parisienne, je revins au pays ou du moins je crus y revenir. Je me trompais. Passant la majeure partie de l'année, tout d'abord, à une soixantaine de bornes d'Hendaye, puis à une trentaine, venant retrouver Chingudy toutes les semaines, il ne me fut jamais possible de « coller » à fond, comme avant. J'éprouvais chaque fois une impression de manque. Je n'avais plus de point d'attache propre. Comme si j'avais déserté. Je ne pouvais colmater la brèche que j'avais ouverte.

Âgé, je revins définitivement. Mais pas plus que durant mes cinquante années d'exil, je ne m'y retrouvai. Peut-être même moins que lorsque je ne faisais que passer. Je pus mieux m'apercevoir des vides immenses creusés parmi mes connaissances, mes amis, mes compatriotes d'autrefois.

Des apports étrangers, strates en constante arrivée, ont occupé les vides, beaucoup englouti, contenu les vieilles couches, créé une entité nouvelle. La marée du béton a transformé la charmante localité. Restent les témoins qui ne peuvent mourir. Reste tout ce que l'on n'a pu aliéner : le mont tout proche, la mer puissante, la colline au charme bucolique, la rivière paisible.

Reste Chingudy qui ne disparaîtra jamais, malgré quelques coups de pattes, pas toujours heureux, d'humains ambitieux.

Chingudy, oui Chingudy ! Peut-être meurtri. Mais Chingudy toujours !

Hendaye, 21 décembre 1982



Chingudy -21-
VÉLIN D'ANGOULÊME

Chingudy
VÉLIN D'ANGOULÊME

Chingudy -19-
VÉLIN D'ANGOULÊME

Chingudy
22-

Chingudy -2-
Constellation
(un peu de ce qui fut)
(1913-1914)

Chingudy -4-
CORVETTE
(un peu de ce qui fut)
(1911-1930)

CABIER _____
ÉCOLE _____
CLASSE _____
NOM _____